LA

REVUE DE PARIS

DIX-SEPTIÈME ANNÉE

TOME QUATRIÈME

Juillet-Août 1910

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1910

LE SONGE DE LA MAISONNÉE

I

Le soir glacial de janvier tomba sur la colline de Castet-Abos. L'ombre emplissait déjà la vallée. Elle montait comme une eau sans rumeurs. Et bientôt elle eut comblé tout le cirque d'âpres terrasses et de grands ravins autour duquel des maisons éparses ou, par endroits, rassemblées en groupes, élevaient leurs fumées légères vers le ciel et brillaient de feux rougeâtres.

Un temps, persista une lueur diffuse, et qu'on eût dite ouatée, sur la neige, qui avait un peu fondu, aux pentes, mais restait épaisse dans les bas-fonds. Et les talus du camp de César, pareils aux bordages d'une carène échouée, dans les bois, sur le coteau, et les murs du manoir bâti sur le plateau comme un château de poupe, s'empourprèrent de clartés fuyantes. Bientôt les féeries du crépuscule s'éteignirent, de sommet en sommet, sur la vague lointaine des Pyrénées. Les étoiles et les constellations jaillirent et semblèrent suspendues l'une à l'autre, en un ciel balayé par le vent du nord, où brillait l'anneau brisé de la lune.

L'angelus tinta, grêle et comme gelé. Des chiens hurlèrent faméliquement. Puis, une à une, les maisons paysannes fermèrent leurs portes et les vantaux de leurs croisées. Là-haut, sur la cour pavée du manoir, frappèrent les sabots des valets. Les bestiaux couchés dans l'étable, qui se parlent, dit-on, pendant la nuit de Noël, tournèrent vers les lanternes leurs yeux

221497

glauques. Ils agitèrent et firent sonner leurs chaînes et leurs clochettes, faiblement, et soufflèrent des naseaux en ruminant. Puis les lanternes furent emportées : ils rentrèrent dans leur songe obscur. Les valets bouchèrent de paille, à cause du froid inouï qu'il faisait, les fissures des portes et des lucarnes ; et pressés d'être au chaud, leurs mains fourrées dans les poches des grègues, jusqu'aux coudes, le dos rond, le bonnet tiré sur les oreilles, ils gagnèrent dans la cuisine du château.

C'était une vaste salle carrelée, avec de hautes croisées de pierre à linteaux, percées dans des murailles deux fois centenaires. Les trois poutres qui portaientle plafond avaient été taillées dans le bloc, aussi dur que le granit, de trois puissants chênes béarnais. Et, comme autant de côtes rigides, les solives régulières s'y encastraient ainsi qu'en trois colonnes vertébrales. Des jambons, des quartiers de lard y pendaient, et un chevreuil tué de la veille.

Deux cheminées se faisaient face. L'une, la plus grande, tenait presque toute une paroi de la salle ; le manteau cintré, en briques rouges, offrait un écu de pierre en son milieu, où l'on voyait gravé un tortil de baron, au-dessus d'armoiries plus confuses, rongées par le temps. Toutefois on y reconnaissait à peu près deux animaux héraldiques : à droite, une licorne, et, à gauche, un tarande, bête légendaire qui arborait, sur son crâne de taureau, la ramure d'un cerf. On distinguait vaguement encore un glaive romain et le soc d'un araire, en croix sous une gerbe de blé. Le millésime et la devise familiale, empâtés de chaux et enfumés, ne se pouvaient déchiffrer. La plaque en fer forgé était vaste et abondamment fleurdelisée ; l'un des pilastres était remarquable par le buste et la face d'un satyre, ciselés dans la pierre grossièrement, et l'autre par une sirène écaillée. Le tourne-broche à poids et à poulie, les maîtresses broches rangées par étages comme des colichemardes pour géants, des deux côtés de l'écu, pouvaient rôtir sans difficulté un veau ou un sanglier de cent livres pesant. Et le brasier qui flambait dans l'âtre et qui ne s'éteignait jamais complètement, — car les servantes, chaque soir, comme des matrones de la vieille Rome et comme des prêtresses de dieux lares, avant de gagner leur galetas, rassemblaient les tisons à

demi consumés et les couvraient soigneusement de cendres, afin qu'il suffît, au petit jour, de s'agenouiller devant les charbons en soufflant dessus, à pleines joues, pour raviver le feu domestique, seul à veiller pendant que tout dormait, — le brasier, nourri de souches moussues, projetait dans tous les coins d'ombre ses flammes dansantes : elles brillaient sur les cuivres rouges des bassines, tourtières, poissonnières, chaudrons flambants, sur les faïences et les plats d'étain qui étincelaient comme de l'argent.

Auprès de l'autre cheminée, devant la gueule béante d'un four, était un pétrin rempli de farine ; creusé tout d'une pièce dans le tronc d'un hêtre, il avait la forme et la grandeur d'un canot sans proue.

Deux femmes s'empressaient dans la cuisine, qui étaient les ménagères de la maison. Elles avaient bluté la farine et comptaient pétrir bientôt la pâte, afin de pouvoir cuire le pain de froment, le lendemain, bien avant le jour. Tandis qu'elles vaquaient aux apprêts du souper, les yeux des deux jeunes valets suivaient avec plaisir les pieds agiles chaussés de sandales, les hanches opulentes de la plus jeune, et le ballonnement de cottes rouges qu'agitaient ses souples mouvements. Mais les deux autres domestiques, hommes grisonnants et d'âge mûr, marquaient plutôt sur leur large face, par leurs narines dilatées qui humaient les fumées du pot, le contentement qu'ils avaient d'être au gîte avec un estomac bien disposé.

Tous d'abord lavèrent leurs mains calleuses à une fontaine de marbre brut, enchâssée dans un coin des murs. Puis tous les présentèrent grandes ouvertes au rayonnement du brasier, et, pareillement, leurs pieds de rustres, guêtrés de bure, leurs genoux transis. Puis ils s'assirent, s'étant ragaillardis, sur un banc de chêne à dossier droit, devant la table étroite et massive. Et ils mangèrent une soupe épaisse de raves, de haricots et de choux verts, riche en savoureuses couennes de lard. Ils frottèrent leur pain grillé de ce lard, puis mangèrent aussi d'une échine de porc et burent des rasades de vin clairet. Et, quoique le vin fût froid comme glace, ils se l'incorporaient jusqu'aux talons, remède infaillible à tous maux de terriens, avec une béate lenteur. Enfin, amplement rassasiés, ils prirent place au

côté gauche du foyer, le droit étant celui de leurs maîtres, qui, chaque soir, venaient s'entretenir des travaux, en se chauffant avec leurs serviteurs.

Ils vinrent en effet, les trois ensemble. Et monsieur le chevalier, le premier, s'assit dans son fauteuil en cuir de Cordoue. Près de lui, sur le guéridon qu'on apporta, furent placés deux flambeaux ciselés de vermeil, sans que d'ailleurs on éteignît les torches de résine fichées au mur, qui crépitaient, dans un éclatement d'étincelles jaunes et parmi des volutes de fumée noire, sous le manteau de la cheminée. — M. le chevalier était savant... Il avait fait la guerre et narrait Hochstedt, Malplaquet, l'heureuse victoire de Denain... Il lisait Virgile aussi bien qu'un clerc, possédait des instruments de mathématiques et s'amusait à étudier les astres dans une lunette de marine... Il avait de terribles sourcils blancs. Et, quand il les fronçait en regardant de travers, le maraud qu'il avertissait de sa canne levée déguerpissait comme une ombre. — M. le chevalier disposa sur la table son Montaigne, ses besicles et sa tabatière où était peinte, bellement sertie de brillants, une belle dame au tendre sourire... C'était assurément une infidèle : car, dans ses soliloques quotidiens, il l'apostrophait, en contemplant son image, des termes de perfide et de traîtresse, puis pardonnait rancuneusement... A côté de lui, le jeune baron, qu'il appelait « monsieur mon neveu », et la baronne, mariés depuis peu, s'assirent en une chaire à coussins. Ce seigneur avait vingt-cinq ans, noble mine, l'abord d'une hautaine aménité. Et sa jeune femme, très fort aimée, avait, de même, grâce seigneuriale et sourire heureux.

— Çà, — dit le chevalier, — qu'a-t-on fait aujourd'hui? Peu de chose, je pense... Il n'y a pas grand'chose à faire dehors, par ce temps froid... Et puis vous m'avez l'air d'être engourdis comme des ours de montagne! Sachez qu'on ne se réchauffe guère à souffler sur ses doigts.

Le maître valet repartit :

— C'est la vérité!... Et c'est ce que je dis à ces garçons, qui ne sont contents qu'au vent des tisons, monsieur le chevalier. Mais c'est pareillement la vérité que voilà la terre, depuis cinq semaines, gelée à deux pieds de profondeur, et qu'il fait

un froid qui vous engourdit... Nous avons battu un peu de maïs, fendu du bois et porté au fumier toutes les litières des animaux. Après, comme vous l'aviez commandé, je suis descendu au village, où j'ai vu le messager. Il m'a répondu ne pouvoir pas faire vos commissions à la ville, à cause de la glace qui empêche le roulage, depuis la dernière tombée de neige.

— Avec ça, il y a des gens échauffés et qui n'ont pas peur des loups-garous! — s'écria la maîtresse ménagère. La vieille Garossine, de Malaussan, est venue tout à l'heure, et elle m'a priée fort que vous lui prêtiez une mesure de grains, jusqu'à la récolte, si c'est possible... et que le bon Dieu vous le rendra!... Cette claque-langue m'a raconté qu'il y a eu descente de justice chez Thomas, métayer du marquis d'Arbleix.

— Bah! pourquoi ça? — demanda le chevalier.

Et tous les valets clignèrent d'un œil.

— Si je mens d'un mot, c'est d'après les autres! — déclara l'un d'eux. — Et je n'en sais pas plus qu'il n'en est dit... Hier fit huit jours, on raconte donc que le bailli du marquis s'en allait, peu après la nuit tombée, se mettre au chaud avec la meunière de Pastrelongues, laquelle est, au su de tous, sa galante... Il a une belle femme pourtant, le bailli! et qui lui fait porter la ramure à dix cors, d'où leur advient, on le dit aussi, plus de bien que de mal... Il s'en allait, comme qui se promène, à la fraîche. A la croisière du chemin de Guirail, trois individus l'ont assailli. Ils lui ont bâtonné toute la peau, comme le boucher bat un bœuf mort.

— C'est fort bien fait! le drôle est méchant, — dit le baron.

— Il a une basse mine de papelard, — dit la baronne.

— Ils lui ont mortifié les côtelettes et frappé les jambons comme des gerbes de seigle vert... Parce qu'il en veut au métayer, il jure qu'il a reconnu ses garçons et prétend qu'il y en ait un au moins de pendu. Mais monsieur le marquis, oui-dà, qui le sait voleur et qui l'emploie tout de même, par trop de bonté, lui a conseillé pour toute médecine de se faire frotter de chaud vinaigre ses bleus et meurtrissures, ou d'eau bien salée, selon qu'il aime, et puis de se tirer son mauvais sang... Les gens de justice sont des messieurs. Ils ont couché quelques écritures, qui vont bien dormir. Suffit qu'ils aient

dîné chez monsieur le marquis. Il leur a donné à boire de son vin de l'évêque... Alors, vous comprenez!...

— C'est parfait! il n'y aura pas de pendu, — fit M. le chevalier. — Voilà de bon vin bien employé!... Pour nous, demain, transvasons les nôtres : le temps ne saurait être plus favorable. L'été et l'automne furent torrides autant que sont âpres ces frimas-ci; les lies sont tombées et la liqueur a pris dans sa couleur sa transparence. Nos vins de cette année resteront bons et beaux.

— Il faudrait que le charpentier nous vînt une dizaine de jours, — dit le maître valet, — pour nous tailler trois araires neufs : les anciens commencent à s'user... Il mettrait aussi à un vieux char, qui est bon encore, des roues neuves. Aux gerbes prochaines, ou pour les foins, un bon char de plus nous sera utile.

— Eh bien, tu avertiras le charpentier...

Les chiens, enfermés dans le chenil, aboyèrent soudain furieusement. Et deux des hommes prirent leur lanterne. Le jeune seigneur dit :

— C'est un loup, sans doute, ou quelque sanglier.

Et il sortit, s'étant armé d'une carabine accrochée au mur. A peine avait-il fait deux pas dehors que retentit son coup de feu. Et, peu d'instants après, il rentra, joyeux et transi.

— Brrou! — fit-il en s'asseyant dans sa chaire, au plus près de sa belle amie. — Il gèle comme il n'a jamais gelé, du plus loin qu'il me souvienne... C'était deux grands loups, qui grattaient là, devant la porte de l'étable à porcs. Et je crois que je n'ai pas mal ajusté : la bête a crié au coup de fusil. Jean et Baptiste nous diront bientôt s'il y a du sang sur la neige.

Et les deux hommes revinrent, disant :

— Le loup a roulé sous votre balle, monsieur le baron. Il s'est relevé, roulé encore : la neige est toute rouge de sang. S'il eût fait plus clair, apparemment vous l'auriez abattu sur place... Que voulez-vous? la nuit n'est pas le jour... Mais nous le trouverons demain matin, raide comme une barre et sans dégât : car aucune bête ne mange du loup, et le loup lui-même, comme on dit, veut de toute viande, sauf la sienne... Il ne sera pas allé loin.

— Hum! le loup est dur!...

Ainsi devisant et se chauffant, ils regardaient rôtir des marrons dans une énorme poêle à frire, exprès trouée. Et, quand ils furent cuits, tous en mangèrent et burent d'un joli vin d'ambre et d'or à peine attiédi près des tisons, qui scintillait dans les gobelets. Et le chevalier dit gravement.

— A la venaison, il faut les bourgognes, clos dans les plus poudreuses bouteilles et mûris jusqu'à leur âge de raison, qui est une sage et vigoureuse grand'vieillesse, dans le sable d'une cave bien maçonnée. Certains crus de nos coteaux de Béarn s'apparentent à ces bourgognes de telle sorte qu'on ne les en peut presque distinguer qu'à leur couleur, plus fumeusement sombre, et peut-être à un esprit plus chaud mais moins aromatique. Et tout de même nos blancs sont plutôt les véritables seigneurs de Gascogne, je dis seigneurs de très haut lignage... Il convient que ceux-ci accompagnent, dans leur âge moyen, les volailles, cailles et bartavelles. Aux bécasses, aux levrauts rôtis et outardes, associez de préférence les plus vieux jurançons. François Rabelais, qu'il nous faut nommer comme un saint patron, passé maître en toutes les sciences, spécialement celle de bien vivre, et docteur insigne entre les insignes, requiert pour toutes les confitures les vins vermeils, les secs et clairets pour les fromages, poires et toutes sortes de pâtisseries. Aux châtaignes s'accordent des vins dorés, jeunes et qui pétillent comme celui-ci. Pour moi, je ne goûte guère les sucrés et les mousseux, même le sillery. Mais je n'en veux boire d'aucune qualité que dans le cristal le plus léger.

— J'ai lu, je ne sais où, — dit le baron, — qu'en Moscovie les vins les plus forts se glacent, tous les hivers, comme de l'eau, et que même les bouteilles d'eau-de-vie se brisent par la violence de la gelée. Les marécages, étangs et rivières portent charrettes au lieu de bateaux, et l'on a pu livrer dessus des batailles. On y construit des maisons de neige qui ont la consistance de murs en briques et qu'on voit fréquemment ne se désagréger qu'après Pâques.

— C'est exact : Montaigne le rapporte et des voyageurs en ont témoigné, — dit le chevalier... — J'ai traversé dans les Pays-Bas des températures bien inhumaines... Ici, ces grands froids sont insolites.

— L'an où je naquis, — dit le maître valet, — il fit un hiver comme à présent. La neige couvrit la terre durant sept semaines. Il gela presque depuis la Toussaint jusqu'au carême. Le Gave fut pris par ses deux bords et ne coulait qu'au plus fort courant. Sous les ponts d'Oloron, il est certain qu'on joua aux quilles. On entendait éclater les chênes, la nuit, comme à présent... Tenez! en voilà un qui se rompt. (Et en effet voilà que retentit, comme une explosion de coulevrine, puis comme un craquement d'arbre abattu, le fracas d'un chêne fendu par le gel). Les figuiers périrent et nombre de vignes, aux endroits qui n'étaient pas bien exposés. Mais la neige épaisse abrita les froments, qui avaient pointé, après le plus beau temps de semailles, vigoureux et drus. Et, le printemps ayant été sec et chaud, il y eut, à la moisson qui suivit, très riche gerbée, graineuse et lourde.

— Je m'en souviens : j'avais dix ans, — dit pensivement le chevalier. — Mon père et votre aïeul, monsieur mon neveu, a consigné dans son livre de raison les effets de cette température du Groenland : je vous le montrerai. Il rapporte que l'hiver, jusqu'en janvier, fut clair et rude, toutefois sans excessive rigueur. Et même, à la Noël, survint un temps d'une douceur pure de bel avril, qui dura jusqu'au dimanche des Rois. Ce jour-là, le ciel s'étant brouillé, vers le soir, voltigèrent des flocons de neige, tout menus d'abord et clairsemés, qui bientôt furent plus denses et tourbillonnèrent comme si l'on avait plumé, pour parler selon le proverbe, toutes les oies et tous les cygnes sauvages des nues. Le mercredi, il neigeait encore. Et, dans la matinée du lendemain, se leva un tel vent du nord que, de mémoire d'homme, il n'en avait soufflé de si froid et qu'il n'y eut chrétien qui restât dehors, car ce vent semblait transpercer les murailles. Les eaux furent prises en un instant, jusqu'aux fontaines qui ne se glacent jamais. Le pain gelait au sortir du four et ne dégelait qu'en rôtissant. Il y eut bientôt pénurie de vivres dans les maisons qui n'étaient pas bien approvisionnées, les communications devenues très difficiles et la glace tellement épaisse devant les vannes des moulins, qu'ils ne pouvaient moudre. La plupart des gens se terraient chez eux et ne sortaient que pour aller chercher quelque charge de bois, s'ils en manquaient, petitement et à dos de rustre, car les ani-

maux ne quittaient point leur étable et les charrettes ne roulaient plus. On se blottissait au coin de l'âtre, couvert du mieux qu'on pouvait, et l'on dormait, pour dîner d'autant. Les loups et les sangliers rôdaient par bandes, beaucoup de gibier périt dans les champs. A la débâcle, qui arriva en mars, les rivières et les ruisseaux débordèrent simultanément et des vents d'Espagne très violents se déchaînèrent. Pendant le chaud été qui suivit, il y eut nombre d'orages chargés de grêle, qui menacèrent de tout accabler. Il n'en advint pourtant nul dégât. On observa que les grêles, durant cet été, tombèrent uniquement sur des jachères et des saligues, des landes d'ajoncs, bois, halliers, fougères...

Ainsi devisaient-ils paisiblement. Chaque hiver, à la même place, ils échangeaient, avec quelques variantes, les mêmes propos sur la saison, le labourage, la chasse et la pêche, ou bien sur le gouvernement de l'étable et le ménage des greniers... Ce soir était semblable, en vérité, à tous les soirs d'hiver dans la maison. Et rien ne pouvait faire présager un prodige, ou une aventure, ou quoi que ce fût d'inhabituel... L'horloge du vestibule, en rythmant la durée, battait comme le pouls de la maison. Le feu était de celle-ci l'âme mystérieuse et visible, qui rassemblait, manifestait en elle ses esprits familiers. — Des contes, qui faisaient croire à ces esprits, leur avaient été redits souvent : ils pouvaient s'imaginer les ouïr dans les pétillements de la flamme active et le chuchotement des tisons, les voir apparaître et disparaître, dans une explosion d'étincelles et dans les spirales de la fumée. Avec tout ce que murmuraient ces bruissements, avec les paroles qu'ils échangeaient eux-mêmes, se tissait la rêverie aimable et sérieuse, faite de souvenirs et de souhaits, par instants somnolente, où s'écoulait la veillée. Tranquille était le rythme de l'heure, des pensées intimes et des discours.

Ainsi avaient jasé leurs anciens devant l'âtre; ainsi devaient s'y asseoir leurs arrière-neveux. Ils avaient fait ce qu'ils faisaient tous les soirs, songé et dit les choses de chaque jour, — si ce n'est peut-être qu'à leur insu la solitude, le froid et la neige, le silence étoilé de la nuit, pareille à un enchantement cristallisé, laissaient dans leur esprit un étonnement assez rare avec une espèce de magie familière.

Puis on parla de choses étranges, avec demi-frayeur et bonne foi. On raconta un logis hanté, une lueur qui avait passé sur la plaine, pendant la nuit de l'Épiphanie, des voix qui avaient erré par les nuages, au crépuscule, enfin une étoile soudainement allumée en plein jour, miracle qui en annonçait quelque autre encore plus grand... Souriant à ces contes bleus, le chevalier ne s'y fiait que médiocrement. Par exemple, il ne se montra pas incrédule, pour en avoir coupé en deux un énorme, du tranchant de son épée, à l'histoire du monstrueux serpent qui avait fait une telle peur à Jacques le vannier : Jacques, rencontrant cette hydre en un sentier, jeta bas son faix d'osier pour courir, et courut si fort jusqu'au logis qu'il roula par terre sur le seuil, comme frappé de mort subite; et ne s'étant pu réconforter, encore qu'il eût repris connaissance, le pauvre hère se mit au lit en claquant des dents, tout le poil hérissé, pour en faire une maladie de trois mois...

A l'heure accoutumée, M. le chevalier se mit debout et le baron et la châtelaine. Et, leurs gens ayant tiré leur bonnet, tous s'agenouillèrent pour prier. Ce fut le chevalier qui dit la prière et les assistants firent les répons. Ils prièrent pour les vivants et les trépassés, pour les affligés, les voyageurs et tous ceux qui ont besoin d'assistance. Ils prièrent pour eux-mêmes, en reconnaissance du jour écoulé, autant qu'à dessein d'obtenir le paisible sommeil de toute la nuit et le bon lever du lendemain. Ils prononcèrent sans exaltation, comme chaque soir, mais avec conscience et gravité, les paroles latines rituelles, à la puissance desquelles ils croyaient, ainsi que l'on croit aux vertus des plantes. Quand ce fut fini, les quatre valets reprirent leur lanterne et firent une ronde.

Ils revinrent, disant :

— Tout est tranquille... Il fait un clair d'étoiles si luisantes que la neige brille comme au clair de lune... Les bêtes sont bien au chaud dans l'étable et les chiens sommeillent dans le chenil... Il gèle à pierre fendre et tout est calme... On ne voit pas de lumière dans le hameau et l'on n'entend aucun bruit sur terre. Mais, dans l'air, on entend que passent de grands oiseaux...

Ils se souhaitèrent une bonne nuit. Les valets allèrent ronfler

entre leurs draps rudes. Le chevalier monta dans sa chambre, où il fit, avant de se coucher, une promenade de long en large, aux lueurs du grand feu qui se reflétait sur la panoplie appendue aux murs. Il gardait là son vieux harnais de campagne, sa cuirasse et sa bonne épée, ses pistolets d'arçon à monture d'argent, et, tout à côté, ses armes de chasse et quelques livres qu'il aimait. Là il recueillait les souvenirs de sa longue et loyale vie d'aventures. Ayant rêvé quelque temps encore, il se coucha et presque aussitôt fut endormi... Mais la châtelaine et son seigneur ne prirent si promptement le sommeil.

Il leur fallait auparavant, chez eux, quelque peu baguenauder l'un à l'autre. Car ils s'étaient choisis de tout leur cœur et mangeaient encore le pain des noces. Et ils avaient une grande chambre retirée, tendue de tapisseries fort galantes. On y voyait, sur un des panneaux, qu'entouraient des algues et des fleurs d'eau, une nymphe nue près d'un lac bleuâtre, belle à susciter le désir. Sur un autre, était une chasse au daim, où un joli page soufflait du cor, près d'une dame qui chevauchait sa haquenée. Sur le troisième, encadré par une bordure de pampres et de grappes violettes, de grenades mûres et de fruits d'Asie, un gars perché dans un arbre dénichait des oiseaux; et trois bergères, pour recevoir la couvée qu'il leur lançait, en tendant leurs cottes écarlates, s'étaient troussées licencieusement. Elles semblaient vivantes, par le sortilège du foyer qui animait la chambre de clartés et d'ombres... Les lourds rideaux, devant les croisées, faisait comme des pans de murs. Leur lit nuptial, bien bassiné gisait profond sous son dais de velours, entre ses courtines cramoisies, et les jeunes époux y entrèrent amoureusement.

II

Ils dormirent, d'un sommeil sans rêves et tout d'une haleine, jusqu'au petit jour. Et ils s'éveillèrent en même temps. Un peu de clarté filtrait dans la chambre, et le seigneur dit :

— Ma mie aimée, n'avez-vous pas dormi délicieusement? Je ne sais comment cela se fait : je n'ai point songé, qu'il me souvienne, et je m'éveille en un tel bien-être que jamais aucun bain ni aucune nuit ne m'en a donné d'aussi doux... Vague-

ment, je pense avoir été comme dans une grotte d'eau transparente, dont la fraîcheur pénétrait mon corps. Et j'ai, en vous palpant à mon côté, le cœur plein de joie...

— Je suis toujours ainsi près de vous, — lui dit-elle. — En m'endormant, je suis si heureuse que je crois à peine à mon bonheur; quand j'ouvre les yeux, je vous touche et m'assure que vous êtes là... et c'est le paradis!...

Ils se baisèrent les joues et les lèvres.

— Ma mie aimée, n'estimez-vous pas que cette nuit a coulé très vite?

— Oui, il me semble.

— Ces nuits d'hiver sont pourtant longues aux plus paresseux et nous avons dormi notre nuit pleine.

— Je me sens calme, reposée, joyeuse...

— Je suis bien aussi... C'est singulier!... n'avez-vous pas chaud?... le temps a dû changer pendant la nuit.

— Allégeons-nous d'une couverture.

— C'est singulier!... il faisait si froid, hier au soir!... sans doute, quelque saute de vent d'Espagne...

— Pourtant nous ne l'avons pas entendu souffler.

— Et il souffle ici très violemment...

— L'été venu, — dit-elle tout bas, — ne nous presserons-nous plus l'un contre l'autre?

— Si! si! — dit-il en riant. — S'il fait trop chaud, nous laisserons les croisées ouvertes.

Et elle rit aussi de tout son cœur.

— Parbleu! — reprit-il, — je suis perplexe et je voudrais savoir quelle heure il est... Il se passe je ne sais quoi d'extraordinaire!

— Quoi donc? — fit-elle, étonnée.

— Ne remarquez-vous pas qu'il fait bien clair?

— Oui!

— Plus clair, il me paraît, que d'habitude, si beau que puisse être le temps d'hiver.

— Il me paraît aussi.

— Le soleil, en cette saison, ne dore la muraille de la tour et nos fenêtres qu'à neuf heures tintées. Et notez comme étroitement sont clos les volets et les rideaux. Or il fait clair ici comme en été!...

— En effet... Qu'est-ce que cela signifie?

— Nous ne rêvons pas!... Que c'est étrange! D'où nous vient donc la l'infinie douceur qui nous pénètre? Cette nuit fut peut-être une nuit d'enchantements...

— Seigneur! qu'allons-nous voir?

— Que craignez-vous? — lui dit-il en la caressant.

Et des coups précipités, au même instant, retentirent à la porte. Avant qu'il fût répondu, la porte s'ouvrit et Jeanne-Marie, la gouvernante, entra tout effarée :

— Levez-vous vite, monsieur le baron! levez-vous vite, madame Isabelle!... Levez-vous sur l'heure! levez-vous tous deux et regardez!

— Bon Dieu! qu'y a-t-il?

Et, bondissant, ils furent ensemble à la fenêtre, dans le même temps que Jeanne-Marie, l'ayant déclose à deux battants, un flot de clarté emplissait la chambre.

— Voyez! voyez! voyez! — cria-t-elle, en tendant ses bras.

Stupeur!... Le prodige d'un ciel d'été tombait de son dôme sur l'horizon. Et la terre avait accepté ce prodige, qui l'avait mûrie!... Les blés prochains, sur le plateau, alentour du manoir, bruissaient dans une houle de splendeurs.

Ils blondissaient entre les plis des collines. Et, dans la plaine, ils semblaient des lacs, des étangs d'or épars au milieu des terres, qu'enchâssaient des rives d'émeraude. Comme un collier dénoué qui s'égrène, le Gave miroitait à travers les saligues par plaques étincelantes de saphir. Et le vent, au passage, creusait dans les champs d'épis des éblouissements et des remous.

Quoiqu'ils n'en pussent croire leurs yeux, le seigneur et la châtelaine les ouvraient tout grands et se signaient et levaient leurs mains au ciel. Car il n'y avait pas à douter que les arbres rangés sur le bord de l'avenue, hier d'une nudité granitique et noirs de corbeaux, ne fussent maintenant pleins de nids peuplés, d'ombre et d'harmonies. Ces chênes s'étaient hâtés de bourgeonner et d'épaissir leur feuillée mouvante. Comme avaient fleuri les prés et les champs, les arbres à fruit dans le verger, d'autres arbrisseaux dans ces clairières et les églantiers parmi ces halliers, sans doute aussi les couvées nom-

breuses avaient dû éclore, les portées de lièvres et de chevreuils naître et grandir aux grâces d'un printemps prodigieux.

Et donc, ainsi qu'à soi-même, il fallait croire décidément au tranquille été. Car il enveloppait toute la terre, et le ciel était à lui sans rivages... Il fallait croire enfin qu'on ne dormait pas, et qu'on ne rêvait pas tout éveillés, mais qu'ils étaient bien là tous les deux, en chair et en os, devant leur fenêtre, blottis de stupeur l'un contre l'autre, et que tous leurs sens leur charriaient la vie... Les roses étaient bien roses sur la pelouse ; les hirondelles se dardaient dans l'azur et les martinets criaient de la tour. Et la suave haleine du chèvrefeuille, entrée dans l'appartement avec la brise, faisait frissonner comme une caresse le corps de la jeune femme deminue...

Pendant qu'ils s'habillaient, ils écoutèrent, avec un étonnement préparé à tout, la ménagère raconter ceci :

— J'ai sauté du lit avant le jour, et je supposais qu'il faisait grand froid : j'ai été surprise de n'avoir pas froid... J'ai pincé Barbe, qui a le sommeil dur, qui bâille et s'étire plus de vingt fois avant de se risquer à ouvrir un œil, et je suis descendue. Il me tardait d'allumer le four : « La pâte pétrie hier soir, me disais-je, bien qu'échauffée sous des couvertures, aura levé paresseusement : il faut l'éveiller par un air de feu ; sinon, pas de pain cuit avant midi... » Dans la cuisine, il faisait très doux et j'ai songé : « Voici le vent d'Espagne et le dégel. Ce n'est pas trop tôt !... » Et j'ai, suivant ma coutume, bâti mon feu, soufflé sur les charbons. Le jour venant, comme je passais devant la lucarne des lessiveries, j'ai vu, derrière la vitre, remuer des feuilles... Je me suis dit : « Ce lierre est vorace !... Bien que l'aime monsieur le chevalier, il faudra le couper au pied avant peu : il mange le mur et la croisée... » Mais, en regardant mieux, j'ai reconnu bien vu que c'était les feuilles du lilas !... Alors !... Seigneur ! du lilas ! avec toutes ses feuilles ! en janvier !... Seigneur !... J'ai flageolé et des fourmis m'ont monté aux membres. Mon sang s'est tourné ; j'ai laissé choir quelque vaisselle que j'avais aux mains... Puis, vite et sans quasiment y penser, j'ai couru à la porte et tiré les verrous. Ce que j'ai vu m'a cassé les jambes,

je suis tombée assise sur le seuil... C'était... c'était... c'était tout cela!... Regardez!

Ils ne firent aucune réflexion. L'éblouissement les effarait... Ils n'avaient pas grande frayeur, tant magnifique était le spectacle. Mais leur esprit tournait comme une roue, jusqu'au vertige. Et ils ne pouvaient que lever les bras, frapper dans leurs paumes et s'écrier... Sur la terrasse, leurs gens réunis allaient et venaient et s'écriaient de même. Et de même ils frappaient dans leurs paumes et levaient aussi les bras au ciel.

Le baron aborda M. le chevalier, qui se promenait en bonnet de nuit dans le miracle :

— Qu'est ceci, bon Dieu?

— Je n'en sais rien, — répondit cet homme de sang-froid.

— Mon oncle! ceci dépasse tous les prodiges!... Qu'en faut-il croire?... Avez-vous ouï dire que rien de pareil soit jamais arrivé?... La terre a-t-elle changé de chemin?... Quelque raison tirée du physique peut-elle nous dissiper cette stupeur?... Est-ce un enchantement? ou un présage? une grâce? l'ouverture du ciel?... Qu'en devons-nous conclure et tirer d'efficace? Ou bien n'est-ce qu'illusion et maléfice?... Mon oncle, n'avons-nous pas tous la berlue?

— Je ne le sais pas... Je ne sais rien!

— Monsieur le chevalier, sommes-nous morts? — vinrent demander tous les valets. — Est-ce que nous sommes en paradis?... Mais nous ne voyons pas l'ombre d'un saint, ni personne qui puisse nous tirer d'étonnement... Depuis que nous nous sommes levés, voilà que nous allons de merveille en merveille. Et non seulement c'était hier l'hiver, et c'est aujourd'hui l'été, et tous les changements sont accomplis qui viennent, à l'ordinaire, l'un après l'autre avec les mois, mais encore tous les travaux! Qui donc y a mis la main? qui a labouré et ensemencé ces champs de maïs?... Les pois ont été ramés dans le potager, les carrés sont nettoyés d'herbes, et les allées ratissées de frais; les vignes sont dans leur état de la saison!... Monsieur le chevalier, sommes-nous morts?...

— Non, je ne crois pas, — répondit-il.

— Dormons-nous? ou avons-nous la fièvre, pour rêver?

— Je ne crois pas non plus.

— Alors, il y a quelque diablerie!

— Peuh! qui le sait?... Avez-vous grand'peur?

— Comment n'avoir pas peur, monsieur le chevalier? Jamais pareille chose n'a été vue.

— Oh! j'avoue qu'il y a de quoi être ému! Je vous confesse que je n'en reviens pas plus que vous autres. Et quand cette folle de Barbe, en cognant à ma porte, m'a crié son effarement, j'ai pensé qu'elle avait perdu le peu de cervelle dont Dieu l'a dotée. Mais, par ma fenêtre ouverte, j'ai plongé dans le même abîme de stupéfaction. Ma vue s'est brouillé comme la vôtre, mes mains ont tremblé, mes genoux ont ployé. Et, dans le premier moment, plutôt que d'assister à ces mirages, j'eusse allégrement choisi de me jeter à moi tout seul, tête basse, dans une compagnie de piquiers, ou de charger sur une batterie de canons, bourrés de mitraille et pointés juste... A vrai dire, mon esprit fuyait... Je n'entendais rien que des bourdonnements d'apoplexie.

— Y comprenez-vous quelque chose?

— Oh! rien du tout!

— Il y a diablerie, c'est évident! — grommela l'un des valets en se grattant l'oreille.

— Eh! pourquoi donc? qu'a le diable à faire avec le plein jour, le soleil brillant et les fleurs des prés? Il ne nous étonne que de cauchemars; il nous tente d'illusions bien différentes, qui sont les appâts des pièges divers où nous donnons, d'ailleurs, très volontiers, comme femmes nues, pompes d'orgueil, tables chargées de viandes, trésors cachés dans la terre, et autres folies... Ce miracle-ci n'est que de lumière, belle comme nous ne l'avons jamais vue. Consultez vos cœurs! Le mien est maintenant sans trouble et vous allez être rassurés aussi... Mais, quand il y serait pour quelque chose, mes amis, attrapons le diable en ramenant à Dieu ce prodige, moins grand que celui de chaque jour... Vous dites, en voyant un champ de blé : « Que ce blé est beau! c'est une gloire de Dieu! » Et quand vous avez battu la javelle, en soupesant les grains dans vos paumes, vous soufflez dessus pour les avoir nets, sans barbes d'épi ni brins de paille, ni poussière, ni mélange d'autres semences, et vous dites, en prenant un grain entre vos doigts, comme vous me l'avez maintes fois montré : « Regardez bien! vous voyez marquée, dans la fente du fro-

ment, la face de Dieu!... » Eh bien, mes amis, voici son blé, qui mûrit et mûrira tant que la terre portera les hommes, voici sa bonne terre et son été.

— C'est vrai! c'est vrai! — répliquèrent-ils. — Que voulez-vous? nous sommes sans raison... Nous sommes, oui-da, comme des enfants sans réflexion... Il est bien vrai que nous ne devrions pas avoir peur.

— Il nous l'a dit lui-même, en son Évangile... Eh bien, cette peur, en reste-t-il quelque chose, à présent?

— Un peu encore!... Il y a nous ne savons quoi là dedans qui nous rassure et nous effraye aussi... Et, comme en une église, nous n'osons ni parler haut, ni rire à notre habitude, ni être familiers avec nous-mêmes et vaquer à nos occupations de tous les jours; enfin nous ne voyons plus où nous en sommes... Que faut-il faire, monsieur le chevalier?

— Rien aujourd'hui, nous verrons demain... C'est le moins que nous nous recueillions. Prenons ce beau jour pour un dimanche, ou pour le jour de quelque grande fête, instituée à notre profit, par une grâce unique... Émerveillons-nous : je n'ai point lu, dans les livres saints ni dans les profanes, que la magnificence d'un été mûr, depuis le commencement de ce monde, soit éclose en une nuit d'hiver... Mais quoi! dans la nuit de Noël est éclos ce prodige, la naissance de Dieu, et, depuis, rien ne nous doit surprendre... Les uns et les autres livres nous rapportent beaucoup d'événements miraculeux, prédictions, prophéties, oracles, apparitions célestes ou fallacieuses, étoiles et comètes qui précédèrent la mort de quelques fameux rois et personnages, fantômes aperçus de nuit et de jour, batailles de spectres dans les nues. Et là-dessus, je crois, selon la raison, ce qu'il nous est commandé de croire : j'attribue nombre de ces prodiges à la nature des choses, qui sont régies selon un ordre inconnu et sûr, et je restitue le reste aux forgeurs de bourdes!

Et l'un des valets dit alors :

— Je suis allé voir... Les animaux ruminent dans l'étable ou mangent le foin que j'ai jeté dans le râtelier, aussi paisiblement que tous les jours... On dit que, s'il y a quelque part des diableries, ou quand ils sentent passer la mort, les animaux sont pris de subites épouvantes... Et je suis monté : le

surprenant, c'est que la grange, presque pleine hier, n'a plus que le fourrage qu'on garde encore dans les greniers bien ménagés, venu le temps de marteler les faux et faucilles pour les prairies et les champs.

Un autre ajouta :

— Les cloches sonnent. Elles se répondent, à toute volée, d'un clocher à l'autre dans la campagne, mieux que pour les fêtes carillonnées. On les entend, écoutez bien tous! les plus lointaines avec les plus proches, comme si elles chantaient *magnificat*!... Et l'air est plus clair que le cristal, plus tranquille et bleu que l'eau qui dort; les feuilles, qui remuent à peine sur les chênes, semblent remuer parce qu'elles le veulent... Les cloches vont toujours! les bras des sonneurs sont graissés d'une huile qui est un élixir de force et mieux chauffés que de très bon vin!... Les gens sont allés tous à leurs églises pour prier avec ferveur et rendre grâces... Et maintenant je n'ai plus peur, plus du tout peur!... Je suis content, content jusqu'à pleurer comme un enfant... Les voix de toutes ces cloches ballantes me semblent des vols d'oiseaux qui m'emportent... Mais comment notre église ne tinte-t-elle pas avec les autres?... Monsieur le chevalier, dites-le-nous!... Êtes-vous sûr que nous ne soyons pas en paradis?

— Oui, sur ma foi! ce sera encore plus beau...

Alors Jeanne-Marie, la ménagère, se mit à rire et dit, essuyant ses yeux :

— Et puis, nous n'y serions pas tous en même temps... Monsieur le chevalier, qui est bon et juste autant que notre sire le Roi, y doit entrer d'abord, j'en suis bien sûre. Et avec lui madame Isabelle, monsieur notre maître le baron, qui ne savent pas ce que mal veut dire... Je ne suis pas mauvaise personne, et vous me ramassez bien des mérites, car tous vous me faites enrager! Pour toi, Baptiste, tu as la tête dure autant qu'une marmite de métal : on la battrait d'un marteau de forge sans te faire céder à la raison, quand tu y as logé l'idée qui te plaît... Jean est paresseux; Cadet, paillard, Tite, gourmand comme une lèchefrite de mardi gras... Et Barbe, qu se croit bien jolie, ne pense qu'à se cotillonner pour les garçons... Quand donc vous toquerez tous à sa porte, saint Pierre vous dira : « Mes bons amis, allez faire un tour et revenez! »

Cadet s'écria :

— Il me faut savoir, à la fin, si nous sommes morts ou pleins de vie!

Et il pinça vigoureusement, à son séant charnu, la jeune Barbe, qui lui pauma, de retour, la face.

— Vous voilà tous deux vérifiés vifs, par raison démonstrative! — dit le baron.

Alors tous rirent, car tous, peu à peu, se familiarisaient avec le miracle.

Le maître valet dit :

— Je descends au hameau. Il est bien étonnant que personne de vos métayers, de vos ouvriers ou des autres n'en soit venu pour s'enquérir.

— Qu'est-ce qu'ils peuvent faire? — dit le second. — Ils ne veulent donc pas se lever, aujourd'hui?... Ni dans la rue, ni par les chemins, on ne voit chrétiens ni animaux... Ils ne sont pas curieux!... Les maisons fument là-bas, dans la plaine, et ces fumées au-dessus des toits semblent une futaie de grands arbres... Mais, dans le hameau, les logis sont clos et aucun n'a l'air d'avoir son feu allumé... Que font nos gens?... Dorment-ils encore? est-ce qu'ils se terrent? ou sont-ils morts?

— Va voir s'ils sont morts! — dit le baron. — Et frappe, en passant, au presbytère. Tu avertiras le curé qu'il vienne dîner, midi sonnant, pour que nous conférions de ces prodiges.

***

L'émerveillement continua... Les domestiques allaient et venaient, et s'ébahissaient en s'extasiant. Et, tout à coup, l'un d'eux s'arrêtait, gesticulant et la bouche ouverte, puis la fermait sans avoir rien dit... Plus sûrs, plus calmes, plus maîtres d'eux-mêmes, le vieux et le jeune gentilhomme n'en sentaient pas moins l'effarement s'emparer d'eux jusqu'à la démence et leur chavirer l'entendement. Dans cette magie étourdissante, au reste, rien qui ne fût quotidien. Toutes les abeilles étaient bien abeilles, les capricornes grimpaient sur les mousses des chênes, d'autres coléoptères repliaient, dans le cœur des roses épanouies, le bronze de leurs élytres mordorés, et le chant des

coqs sonnait l'été, l'été moissonneur qui, à midi, s'endort dans des torpeurs resplendissantes.

— Mes idées culbutent, sinon ma raison, — disait gravement le chevalier. — Car je reconnais ma raison précisément à ce qu'elle rejette chacune des explications bien inutiles que j'essaie malgré moi, et à cette conclusion, la seule sensée, qu'elle me propose et me fait accepter, c'est qu'il m'est impossible de comprendre quoi que ce soit à tout ceci. Peut-être n'avons-nous que la berlue, comme vous le disiez tout à l'heure. Ma foi! je serais tenté de l'admettre. Cependant ce miracle est fort conséquent, il ne se dément pas d'une fourmi. Nous allons, venons et nous répondons avec une suite qui n'est pas dans les rêves... Et que nous fassions le même rêve ou que nous ayons tous même folie, voilà une contagion peu croyable... Sommes-nous tournés, par hasard, aux antipodes, où il fait jour pendant notre nuit et où la canicule tombe en janvier? L'axe du monde s'est-il renversé? M'est avis que si le phénomène s'est étendu à son pays, monsieur Newton, gentilhomme anglais, a dû perdre sa mathématique. Nous pourrions convier avec lui, pour nous éclairer, Euclide, Copernic, Galilée et Descartes, qu'avec leurs lumières cotisées ils ne nous résoudraient pas ce problème... Peut-être avons-nous dormi six mois et que les follets, dont La Fontaine a parlé dans une belle fable, sont arrivés tout exprès du Mogol, sur l'ordre d'un génie capricieux, pour nous brouiller la cervelle pendant ce profond et long sommeil, et que voici un étrange coup de Morphée. Ces follets auront labouré nos champs et jardiné notre potager, tous soins où ils font merveille, assistés des zéphyrs, dit le poète. Et nous allons jouir de leurs travaux, nous et nos voisins, selon l'apparence, à moins qu'une nouvelle magie n'emporte ce mirage, comme nuées au vent.

— Le curé en saura plus que nous, — dit la baronne.

— C'est possible! — répondit le baron.

Mais le valet, tout ébaubi revint :

— Messieurs mes maîtres, ma tête s'en va... Je n'ai trouvé personne dans le village, personne, si ce n'est le vieux Patou... Je l'ai secoué comme un prunier, sans réussir à me faire entendre, car il est sourd comme on n'est pas sourd... La vieille Bouche, la paralytique, qui n'a pas parlé depuis cinq ans,

dormait, pas loin de lui, devant sa porte : je l'ai secouée aussi, sans comprendre ce qu'elle a voulu me dire avec ses signes... Hors ces deux fantômes, hommes, femmes, enfants, gars et filles, tout s'en est allé... Et pourtant on ne voit aux champs qui que ce soit.

— Et au presbytère, qu'as-tu appris ?

— Ah! au presbytère, la gouvernante m'a répondu avec mauvaise grâce. Monsieur le curé a dit sa messe de très grand matin, à son habitude, puis il est parti pour pêcher des truites, en emportant son manger... Il ne rentrera chez lui que ce soir... La gouvernante m'a fermé, sur ce, la porte au nez.

— De plus en plus bizarre! — dit le seigneur.

— Eh bien! nous mettrons nos habits d'été, puisque nous voici près de la moisson! — dit le chevalier. — Nous mangerons des pois au jambon et une volaille, au lieu de bécasses, et nous aurons pour dessert des fraises et ces pêches qui me semblent à point dans le verger, au lieu de châtaignes et de nèfles molles.

— Mon oncle, vous êtes un grand sage!

— Eh! que voulez-vous que nous fassions?... Je reste abasourdi comme vous l'êtes, j'ai eu peur comme vous avez eu peur, je me suis signé comme vous l'avez fait, et j'ai prié, ainsi qu'il était nécessaire. Mais je ne peux pas douter de moi-même et ne veux point donner dans le pyrrhonisme. Un gentilhomme qui a chevauché de nuit et de jour en partisan, et qui a gardé son rang dans les batailles, croit à ce qu'il voit, sans discussion, et un bon chrétien se trouble peu.

— Vous êtes un bien grand sage!

— J'ai du bon sens... Et, puisque je m'éveille au plus beau de l'été, qu'ai-je de mieux à faire que reprendre la façon de vivre m'est habituelle pendant l'été?... Je vais me promener dans l'avenue, et, tout à l'heure, je ferai ma sieste... Au lieu de ruminer au coin du feu, je m'occuperai de mes salades et me plairai à lire, un brin d'herbe entre les dents, couché sur le gazon, dans mon verger, au chant des cigales... Cette lumière n'est-elle pas de la saison? Est-ce autre chose qu'une grâce céleste?... Ou n'a-t-elle que des magnificences d'emprunt?... Parbleu, ça m'est égal!... Le monde va son train et son chemin, qui ne m'est changé qu'en apparence, et peut-

être parce que j'ai dormi. Et je ne dois jamais douter de l'ordre, encore qu'il me paraisse tellement changé. Car l'ordre est chose essentielle au monde et à laquelle, de pensées et d'actes, il me faut céder avec gratitude. Quand donc cette magie m'est proposée, je puis m'imaginer qu'elle est réelle. En ce cas, je n'ai point le droit de présumer que le grand rythme sur quoi tout repose, de la terre au ciel, ait été altéré par son Créateur, ou seulement suspendu, pour une interversion des saisons, ni surtout que cela soit arbitraire. Je douterai plutôt de mes sens et même de ma petite raison. En quelque stupéfaction où il me jette, je conclurai que ce prodige est éclos selon l'ordre vaste et caché qui assure l'harmonie du monde, et aussi simplement qu'un poussin de l'œuf... Mais, si ceci n'est qu'une apparence, folie, mirage, bulle de savon soufflée par quelque génie équivoque, pourquoi en serions-nous déconcertés? Restituons à Dieu ces apparences, ainsi que je vous l'ai dit tout à l'heure. Il souffre, ou veut peut-être expressément qu'on les lui ait surprises : non pour que nous soyons mis hors de notre sens, mais pour que nous nous y assurions, au contraire, et devenions plus sages et mieux attentifs... Ainsi je ne puis pas être trompé, en rendant mes grâces à qui les requiert.

Et le gentilhomme, tirant son bonnet, leva au ciel les yeux et la main, puis inclina le chef et ploya le genou, et après, se recoiffa tranquillement.

— Ceci — dit-il en s'époussetant — est trop magnifique pour que j'en aie peur.

Le prodige éclatant s'épandit, tout le jour, en flots de sérénité sur l'horizon. C'était l'été, ainsi qu'en été, mais d'une effusion si souveraine que l'éblouissement qui pénétrait la terre leur entrait aussi dans l'âme et le corps, à la manière d'un élément céleste, et régnait dans leur esprit avec une solennité religieuse où peu à peu s'évaporait l'étonnement.

Vision réelle ou du paradis, cette vision était si belle qu'elle devenait quasi naturelle, si bien qu'ils ne l'interrogeaient plus. La lumière se jouait dans l'étendue comme l'eau dans l'eau, — dans l'étendue très haut argentée, ainsi que de cygnes voyageurs, par des flocons de nuées qui voguaient, venaient des

profondeurs et y rentraient, éthérisés dans cet océan, l'un après l'autre. Par instants, ils croyaient la voir tomber du ciel en vastes spirales et y remonter en gerbes bleues. Réunissant ses courants épars, elle arrivait en fleuve élargi qui déborde, gagne, emplit et comble le bassin qui ne la contient pas. Et parfois, dans son calme resplendissement, le lac de lumière ridait son onde : alors, sur les coteaux et dans la plaine, les épis émus plissaient leur nappe d'or et, d'un déferlement sensible à peine, par un bruissement unanime, répondaient à la magnificence du jour. Puis, quand passait un souffle de l'air, le lac majestueux semblait se perdre en tournoiements et ruisseaux d'azur, dépliés et ramenés sur les campagnes, où, par larges zones adjacentes et d'une alternance immémoriale, les froments blonds, autour des villages, se juxtaposaient aux verts maïs.

Les cloches, à midi, sonnèrent de nouveau. Et, de même que le matin, ils entendirent les plus éloignées, celles dont les vibrations leur parvenaient presque imperceptibles par un temps favorable, tinter comme les cloches voisines.

Cette fois, celle de leur hameau était entrée dans l'accord de toutes. Elle avait la voix argentine et telle qu'une fontaine de cristal qui tombe dans la vasque d'une roche. Mais on ne savait qui l'ébranlait, car le hameau paraissait dormir, ses champs et ses sentiers étant vides et ses maisons toutes closes et sans aucun bruit... Ceci leur semblait inexplicable. Mais, étant faits à toutes les surprises, ils ne s'en préoccupaient plus. Ils restaient immobiles ou marchaient à pas lents et parlaient peu, recueillis dans l'admiration pieuse qui succédait à l'effroi. Quelqu'un des gens s'éloignait tout à coup, saisi d'une curiosité particulière et pour aller voir ici ou là quelque chose, puis revenait et ne disait rien. Ou bien, dans la grange, au potager ou sur la pelouse du jardin, sollicité par un travail qu'il lui fallait faire d'habitude et qu'il rencontrait interrompu et comme gisant, avec les instruments appropriés, le valet prenait en main la fourche, la bêche ou le râteau qu'il trouvait là, puis se ravisant avec respect, rappelé par une voix secrète en lui-même, le reposait à terre et regardait.

Tout le jour donc, la terre opulente, l'effusion du ciel et les vents subtils, les rayons chauds, les eaux miroitantes, les

prairies mûres et les ombres bleues, les bourdonnements, les ailes diaprées, les rumeurs claires, les éblouissements, l'ordonnance des choses rassurantes, les mélodies et les harmonies, prirent leurs pensées et les dispersèrent à tout ce qui passe, à tout ce qui luit, bruit et tressaille... Et, dans les ascensions de la lumière et dans les stagnations de ses splendeurs, les ondes sonores parties des cloches, sous la cloche en vibration du ciel, leur semblaient toujours se métamorphoser en oiseaux, — en vols de ramiers qui s'égrènent et ne savent s'ils doivent se poser, en vols de cygnes qui s'élèvent en spirale, et d'aigles qui tournoient dans l'espace; mais elles allaient plus haut que les cygnes, au-dessus de l'orbe des milans et des aigles qui montent vers le soleil. Et, d'un retour rythmique, la vie refluait en joie dans leur cœur.

A la fin de ce jour dominical, ces splendeurs parurent se fatiguer. Les ombres s'allongèrent sur les pelouses, sur les étangs et les champs d'épis. Les eaux profondes, dans leur transparence, réfléchirent avec le calme du tombeau les arbres puissants, altiers ou penchés sur les rives. Ceux-ci, sous les rayons du couchant, frémissaient au-dessus des eaux moirées; et les murmures des feuillées diverses disaient à l'âme quelque chose de tendre et de gravement maternel, quelque chose de la rêverie de la nature dans le silence du soir. Les épis lassés de soleil agitèrent leur têtes lourdes de grains; leurs murmures, ainsi que des paroles, eurent un sens de reconnaissance et de sagesse qui rend grâce. Alors les Pyrénées aériennes sculptèrent leurs attitudes de granit. De l'est au couchant, leur vague immense s'illumina de clartés limpides; et les collines aussi des vallées furent limpides dans leurs lignes onduleuses... Quand le soleil se fut englouti et que les monts médiocres furent dans l'ombre, les plus grands gardèrent longtemps encore les féeries du crépuscule à leur faîte, jusqu'à ce que vinrent se poser dessus les étoiles.

Longtemps aussi, un pilier de nuées teint de flamme monta dans les sublimités vespérales. On eût dit un arbre prodigieux, dont les racines s'enfonçaient par delà l'horizon terrestre, dans les abîmes où s'en va le jour, et dont la cime se perdait au ciel. Des nuées en dérivaient, à mi-hauteur, comme des îles aux couleurs innomées. L'indistincte courbure de sa ramée

figurait une arcade de cathédrale, la voûte d'un fragment d'église ample comme le monde, et de laquelle on n'entrevoyait que cette colonne confuse, ou encore l'arche d'un pont en ruine, fait pour aller de la terre aux astres.

Baptiste vint dire :

— Voici bientôt la nuit... Aujourd'hui n'était pas un jour à travailler; tout de même, il a fallu penser à ce qu'il sera bon de faire demain et les jours d'après, si ceci dure... Nous devons être devers la Saint-Jean : les foins vont passer en graine, si nous tardons à les couper; et nous avons préparé nos faux, pour commencer demain à la pointe de l'aube.

— Vous avez bien fait, — dit le baron.

Et le chevalier :

— Voilà un brave homme!

Et ils allèrent souper aux flambeaux, les portes ouvertes et les croisées, par où entrait la nuit bleue et belle.

— Je suis fatigué — dit le baron.

— J'ai sommeil, — dit la baronne.

— Je suis las, moi aussi, — dit le chevalier; — je me sens étourdi de prodiges et fatigué de magnificences... Mais je n'ai pas sommeil.

Il alla s'accouder à la croisée :

— Que les étoiles sont larges et claires! Elles palpitent comme des flammes vivantes, elles rayonnent comme des pierreries de lumière et nous regardent comme des yeux qui nous aiment... Demain, si nous n'avons été seuls à rêver, il nous viendra un grand bruit du monde et des reflux de stupéfaction et de terreur... Enfants que nous sommes! frayeurs d'ignorants! Le monde est le miracle permanent!... Mais nous avons peur de le voir trop beau, tel qu'il est!...

— C'est vrai! c'est bien vrai! — dit le baron.

— J'ai l'esprit calme... Et vous?

— Calme aussi, mon oncle.

— Comme je prie que nous l'ayons tous et l'espère, à l'heure de mourir... Les grillons chantent, à qui mieux mieux, dans la prairie. Et celui qu'on entend ici, près de nous, dans quelque fissure de la muraille, me parle comme un esprit domestique... Que suave est l'odeur du chèvrefeuille, par ces nuits d'été!... Les arbres sont noirs d'ombre et majestueux

de silence, et pourtant la nuit est pleine de voix. Elle a une solennité qui m'oppresse et des musiques dont tout mon vieux cœur est remué.

Les jeunes gens, à côté de lui, vinrent s'accouder à la fenêtre :

— Ma mie, que c'est doux !...

— Que je vous aime ! — répondit-elle tout bas.

— Ces constellations qui descendent ou montent sont belles comme des âmes bienheureuses... Leur regard, rassure et la voie lactée, ainsi qu'un fleuve dans la mappemonde céleste, semble nous marquer le chemin vers Dieu. Comme elle est blanche !... Présage de sécheresse et de grand chaud...

Ils rentrèrent dans leur appartement, où ils restèrent longtemps encore à regarder la nuit cristalline. Ils la voyaient tourner comme un globe ; et ces autres globes qu'elle entraînait avec elle, étoiles éclatantes, lis de lumière ou légers pollens de feu, pléiades, polygones, triangles mystiques, semis de planètes et carrés d'astres, marquaient par leurs courbes sans rencontre la courbe génératrice d'eux tous... Leurs descentes, leurs montées limpides, leur fourmillement géométrique modelaient en scintillements inégaux la profondeur et la rondeur sombre, les contours des côtes sidérales et les continents conjecturés de cette sphère d'harmonies statiques... Pour accablante qu'en fût la grandeur, ils ne s'en voyaient pas anéantis. Mais ils se sentaient prendre et graviter, comme des atomes, dans la pulsation du cœur universel. Ils y accédaient confiamment. Et, quand leurs yeux se baissaient à terre et qu'ils se retrouvaient où ils étaient, ils étaient à l'aise dans cette merveille, émus cependant et soulevés comme par un aimant au-dessus d'eux-mêmes, avec une appréhension plus que sérieuse et la curiosité du lendemain.

Car ils ne pouvaient se persuader que cela durât, ni seulement que ce fût croyable, encore qu'ils se défendissent d'en douter... Si bien qu'ils avaient tout à la fois la peur et le désir du sommeil, — du sommeil qui berce et charme, déçoit et effraye, qui enchante ou inquiète avec ses fantômes, parce qu'il est semblable à la vie ; du clair sommeil, où parfois des

songes nous viennent, que la vie ne connaît pas, et du sommeil sans fond qui n'a pas de rêves et qui est silencieux comme la mort...

Après avoir fermé leurs fenêtres, ils se couchèrent et s'endormirent.

III

Ils dormirent longtemps et pesamment. Et quand vint le réveil, avec le jour, ce réveil fut léthargique et lent. Un engourdissement presque insurmontable leur tenait le corps comme dans un filet. Leurs paupières se soulevaient avec effort et retombaient d'elles-mêmes. Ils percevaient vaguement qu'ils ne dormaient plus tout à fait, mais les sensations brouillées des choses qui se balançaient dans leur esprit ne tardaient pas à y chavirer. Cependant il leur semblait bien qu'un changement s'était accompli pendant la nuit et qu'il était bon de rester au chaud. Et la jeune femme, paresseusement, s'allongeait blottie contre son seigneur. Ce fut sans révolte de leur cerveau et presque sans surprise, ouvrant des yeux enfin décillés, qu'ils virent Jeanne-Marie, vers neuf heures, entrer à pas étouffés dans leur chambre.

Elle déposa sous la cheminée le fagot de sarments dont elle s'était chargée et les épis de maïs sans grains qu'elle avait apportés dans sa corbeille. Elle prit des bûches dans le coffre à bois et les édifia sur le foyer. Et elle alla chercher des charbons enflammés, avec de l'étoupe de rebut sur quoi elle souffla en s'agenouillant, lors qu'elle eut mis le tout sous les sarments. Bientôt jaillit la flamme montante, active et pétillant dans sa fumée. Alors Jeanne-Marie se tourna vers ses maîtres et dit :

— L'hiver est revenu.

— Ah ! — fit simplement le baron.

Il réfléchit :

— C'était trop merveilleux, trop beau pour durer.

Puis, après un silence :

— Et, bien entendu, personne de vous ne s'en est aperçu?... On ne sait pas comment ça s'est fait?...

— On ne sait pas comment... J'ai dormi d'un trait, jusqu'au grand jour. Barbe a dormi. Les hommes ont dormi comme nous, disent-ils... Et nous ne pouvions pas nous réveiller... Quand nous nous sommes levés, nous avons vu qu'il avait beaucoup neigé pendant la nuit.

— Que dit mon oncle de ces changements ?

— Monsieur le chevalier n'en dit rien. Je lui ai annoncé la chose en allumant son feu, et cela n'a point paru le surprendre... A cette heure, il s'est levé : on l'entend qui marche de long en large dans sa chambre. Il descendra bientôt pour déjeuner...

— Bon ! laisse-nous...

Ils s'habillèrent frileusement devant le foyer. Puis le jeune homme alla regarder, en tambourinant sur les carreaux :

— Mon cœur, la neige est bien jolie tout de même... Venez voir !

Mais madame Isabelle :

— Non ! c'est un suaire où il me semble que je vais être ensevelie : j'ai envie de pleurer.

— Pourquoi ?... Ne vous aimé-je pas autant qu'hier ? Et ne ne faut-il pas que je vous aime, et plus qu'hier si c'est possible, par pluie, soleil, vent, grésil ou brouillard, aujourd'hui, demain, tous les jours et même après les jours de notre vie ?... Nous ne pouvions pas nous attendre à ce qu'il n'y eût plus d'hiver... Le temps ne reflue pas ni ne se précipite, et le paradis est dans l'autre monde... Il a beaucoup neigé !... On ne voit que du blanc et l'on n'entend rien dans tout ce royaume des frimas... Mon cœur, la neige est belle à voir et bonne à la terre : elle engraissera les blés qu'elle recouvre et fait qu'on se plaît fort en son dedans...

Ils descendirent.

M. le chevalier, le dos au feu et les mains croisées contre son dos, était debout devant la cheminée de la cuisine, où les domestiques mangeaient leur soupe.

— Eh bien, mon oncle ?

— Eh bien, voilà ! — répondit-il en tournant, le visage vers la fenêtre.

Et à ses gens :

— Vous n'irez pas faucher les foins aujourd'hui !

— Ni demain, monsieur le chevalier... A moins que demain ne ramène hier... Nous n'osons plus rien dire, ni penser... Toutes ces choses sont pour rendre muets!... Ah! nous pouvions préparer nos faux!... Il s'agit à présent de manier la pelle et d'ouvrir des tranchées dans la neige, qui est épaisse comme les vivants ne l'ont pas vue.

— Il fait, ce me semble, moins froid qu'avant-hier?...

— Non! le temps s'éclaircit et la bise souffle à vous écorcher la figure.

— Nous avons à passer encore par de grands froids, — fit l'autre valet. — Pourtant nous touchons à la Saint-Vincent, où baissent les gelées et montent les vents chauds, dit le proverbe...

— Allons, il faut en prendre son parti!... Est-ce que vous avez déblayé la terrasse?

— Pas encore, monsieur le chevalier... Mais nous avons tracé les sentiers qu'il fallait, de la maison jusqu'aux granges, et des étables jusqu'à l'abreuvoir, où l'eau ne se glace jamais, par bonheur. Et nous avons répandu dessus une bonne jonchée de fougères et d'ajoncs, afin que les animaux y marchent sans glisser.

— Baptiste, je suis curieux que tu ailles jusqu'au hameau : tu nous rapporteras ce que disent les gens... Mais pourras-tu passer? — dit le baron.

— Avec les bottes que vous m'avez fait faire pour aller en voyage et mon bâton ferré, oui, monsieur.

— Botte-toi donc, endosse la houppelande et cache tes oreilles sous ton béret... Tu entreras au presbytère... Hier le curé était à la pêche; il n'est pas probable qu'il soit à la chasse aujourd'hui : il y a trop de neige... A moins qu'on ne soit allé le querir pour donner le viatique à tel pèlerin trop pressé d'aller voir le temps qu'il fait dans l'autre monde, tu le trouveras au coin de son feu... Tu lui diras qu'il vienne dîner à midi.

Et aucun d'entre eux n'en dit plus long... Les paroles devenaient inutiles, leurs idées fuyaient. Machinalement, ils traînaient leurs pas de chambre en chambre, montaient ou descendaient l'escalier sans motif et ne savaient que faire... Bientôt Baptiste revint, hébété :

— Les gens du hameau m'ont regardé tous avec des yeux ronds et la bouche ouverte. Pas un de ceux à qui j'ai parlé ne m'a répondu. C'est à croire, en vérité, qu'ils sont devenus fous.

— On le deviendrait si l'on pensait trop, — marmonna le baron. — Qu'a dit le curé?

— Sa vieille sorcière de gouvernante m'a traité d'homme de mauvaise vie, de truffeur, menteur, ouvrier de nargues... Elle m'a menacé du manche à balai, sa monture de nuit, pour sûr, à la mauvaise gaupe?... Ma foi, monsieur, lorsque vous enverrez faire une commission au presbytère, veuillez en charger un autre que moi... Leur voisin, le sabotier, m'a informé que le curé n'était pas chez lui... Il paraît qu'il y a sur la Baïse, depuis trois jours, autant de canards sauvages et d'oies qui s'y abattent qu'on voit de mouches dans le fort de l'été. Le voisin a vu sortir monsieur le curé avec une canardière toute neuve, achetée, paraît-il, la semaine dernière et qu'il vante meilleure de beaucoup que la vôtre.

— Quelle prétention! La mienne vient de Tulle et elle est d'une portée formidable, — dit le seigneur, vexé.

— C'est bien! — fit le chevalier; — nous avons eu tous la berlue... Ou nous l'avons encore...

— Probable! probable! — ajouta le baron.

Un ennui morne, une tristesse accablante pesèrent sur eux jusqu'au soir. A tout ce qu'ils voyaient, à tout ce qu'ils pensaient, se superposait la vision perdue, le dôme de magnificence évanouie, qui avait entr'ouvert, leur semblait-il, le paradis sur la terre et signifié la splendeur du monde...

Pourtant le ciel d'hiver était profond sur les montagnes et la plaine blanches. A travers l'azur calme, aux reflets verdâtres, le soleil sans chaleur passait dans un autre éblouissement de lumière, dont la neige scintillait, diamantée en toutes ses particules avec un éclat dur qui blessait la vue... Elle était épaisse et bleuâtre à l'ombre, rosée sur les épaules des collines. Et, comme elle fondait à peine sur les toits, elle gouttait du bord en aiguilles de glace, qu'éclaboussaient les rayons brisés... En bas fumaient les cheminées du hameau. Les maisons étaient closes et semblaient se cacher, tapies dans la blancheur

universelle et décelées à peine par ces seules fumées, légère respiration exhalée de leur vie, sous l'hermine des chaumes silencieux. Les vieillards voûtés s'y chauffaient, pensifs; les femmes, sans doute, y filaient leur quenouille, au bruissement des esprits rustiques, et les tisserands ourdissaient leurs toiles. Le grand hiver, sans routes ni sentiers, enveloppait la contrée d'une solitude qu'on eût dite immuable. Les arbres de l'avenue et de la cour donnaient l'idée de vieux rois du Nord, sous la neige que portaient leurs branches et dont toutes leurs ramilles étaient chargées, ainsi que les lierres luisants de givre, qui pendaient en barbes ancestrales.

Quand le ciel devint d'or rouge au couchant et que les Pyrénées furent violettes, s'allégea leur tristesse à tous : alors ils furent contents d'être ensemble, contents devant l'âtre familial, à l'heure de la veillée quotidienne. Ainsi que leurs mains s'ouvraient à la flamme, leurs cœurs rassérénés se dilatèrent et ils aimèrent d'une même tendresse l'hiver et le gîte.

Le chevalier descendit plus tôt que de coutume. A l'ordinaire, il préférait demeurer, le soir, dans sa chambre, jusqu'à ce qu'on l'appelât pour le souper. Elle prenait jour par deux baies au sud et deux au couchant. Il lui plaisait de voir, à travers les vitres, les rouges flamboiements du crépuscule décroître et s'éteindre lentement. Sans autre lumière que cette lueur, et celle du feu qui flambait dans la haute, large et creuse cheminée, le vieux gentilhomme se recueillait, assis en son fauteuil ou marchant. Les souvenirs lui affluaient à l'âme comme les abeilles rentrent dans leur ruche, à l'heure où l'homme s'en revient chez lui. Et cette heure mélancolique lui était douce, grave de rêverie et de pensée... Mais il descendit un peu plus tôt, ayant, ce soir-là, besoin des autres. Et son neveu, sa nièce et ses gens furent bien aises de cet empressement, car ils prenaient de lui leurs lumières en toute conjoncture embarrassante : or celle-ci les troublait beaucoup.

Son fauteuil avait été mis près du feu, les flambeaux étaient allumés sur sa table. Il s'assit et resta un temps silencieux. Il chaussa son nez de ses besicles et se mit à lire. Moitié lisant et moitié songeant, il revit divers endroits où Montaigne parle de la puissance des illusions et il en fut satisfait.

Ensuite il consulta son Rabelais, qu'il révérait encore plus chèrement. Et, dans cette bible de riante et profonde sagesse, où pas plus de mal ne se recèle qu'il n'en tient sous l'ongle d'un ciron, — si les cirons, disait l'auteur, ont des ongles, — il relut d'un trait la tempête, l'île des Macrobites et celle d'Odes et celle de Tohu-Bohu, Gaster et son manoir d'Arétê, les régions proches de la Mer Glaciale, où, en hiver, gèlent les paroles comme des gemmes, — qui dégèlent à la bénignité du printemps, — et ces larmes grosses comme des œufs d'autruche, que pleura Pantagruel en racontant l'aventure du pilote Thamous, et cette voix ouïe : « Le grand Pan est mort!... »

Il lut avec une délectation croissante, et, quand il ferma le livre, il posa dessus fermement sa main. Il lui semblait avoir aéré ses pensées et s'être trempé tout, esprit et corps, dans une grande eau libre, salubrement salée. Et il se retrouva tel que toujours...

Il dit :

— Nous avons rêvé, simplement, sur notre oreiller de dormeurs... Voilà, mes amis, tout le miracle, qui fut singulier, d'ailleurs, et des plus beaux. Si c'eût été magie bien réelle, nous aurions vu les maisons s'ouvrir comme des fourmilières frappées du pied; et, comme se démène le populaire dans ces villages et cités d'insectes, quand il s'effare, emportant ses œufs, les gens auraient vidé leurs logis. On aurait ouï une clameur universelle qui eût couvert les autres bruits de la terre. Il est probable aussi que nous serions tous tombés, dans notre épouvante, la face contre le sol... Car il y aurait eu de quoi... Mais, comme ce n'était qu'une illusion, fumée, mirage, l'ombre d'un prodige, — et, sur ma foi! je m'en doutais un peu, pour véritable que nous parût ce spectacle, — aussi le contre-coup, sur nos esprits brouillés de sommeil, n'en pouvait être que d'une vigueur émoussée et d'un étonnement sans prostration... Beaucoup de songes ont été songés; mais l'automne n'est jamais éclos en printemps, ni l'hiver n'a fondu dans la canicule. Et si Dieu veut qu'un jour on le voie, ce sera, sans doute, à la fin des temps. Si pouvait varier d'une minute l'horloge solaire de notre monde, la secousse en renverserait du même choc toutes les cervelles terrestres, et, de proche en proche, toutes celles qui ratiocinent, mieux ou plus

faiblement que les nôtres, sur les planètes sujettes du même luminaire central et peut-être par delà... Ainsi, nous avons rêvé dans nos lits.

Et, comme tous hochaient la tête, il insista :

— Oh! tenez-vous-en assurés! Vous ne pensez pas que cette machine se dérange, pour aucune raison grande ou petite. Or toutes sont petites devant l'ordre. Mais, apparemment, à certains êtres doués de pouvoirs subtils et animés d'un génie fantasque il est facile d'insinuer sous quelques pauvres crânes mal fermés, ou bien peut-être trop épais et clos, la bulle de ces magies... Que sont ces esprits? des follets, des farfadets ou des nains? des sylphes ou marmousets domestiques?... Et qu'ont-ils voulu?... Je ne le sais pas... N'en ayez point peur!... Cette malice était bienveillante et leur vint de Dieu... Et je m'imagine que le fabuliste, peu déconcerté par cette aventure, en aurait tiré des moralités fort sensées... La première où je m'arrête est celle-ci, que nous fûmes sots de nous éveiller, ce matin, si tristement du spectacle même le plus admirable : comme si les étés devaient être à jamais perdus, pour un peu de neige tombée pendant une nuit d'hiver, et comme si n'avaient pas été pareils tant d'étés où nous moissonnâmes. Vrai est qu'à chaque année, la lumière n'est pas moins belle sur nos champs. Et, quand les blés sont riches, il convient d'en être joyeux et de rendre grâces; et, s'ils sont moins riches, d'avoir tout de même bonne espérance et le cœur confiant. Et mon second profit est celui-ci que désormais, j'ouvrirai mes yeux comme il le faut... *Reconnaissance!*... Entendez bien ce mot, mes amis! C'est le plus magnifique de la langue humaine, avec celui de Foi, qui lui est germain. Encore ne sais-je si ce dernier-ci n'est pas moins ample, moins profond et moins sûr. En tout bonheur qui nous est donné, en toute bonne pensée qui nous vient, en toute belle chose que nous voyons, comme en toute action grande ou simplement honnête que nous avons pu accomplir, le plus chétif d'entre nous doit se reconnaître et se reconnaît l'obligé de Dieu... Çà, j'ai faim : soupons!

Et tous mangèrent, de bon appétit. Après quoi ils se chauffèrent, comme tous les soirs. Ils firent rôtir des marrons et burent du même jeune vin d'ambre et d'or que la veille, qui

étincela aux clartés du feu. Et ils devisèrent de labourage, de chasse et de pêche, du froid qu'il faisait et que l'almanach avait bien prédit, aussi d'étés qui avaient été brûlants et d'automnes fameux par leurs vendanges...

M. le chevalier contempla longtemps, avec un sourire qui pardonnait, sa belle infidèle en miniature, et la châtelaine sourit à son seigneur, en se pressant contre son épaule. Ils firent la prière de tous les soirs et les valets dirent, après leur ronde, que les étoiles scintillaient aiguës et qu'il gelait à faire éclater les rochers. Puis tous s'allèrent coucher, avec une vague appréhension et dans l'attente de ce que leur ménageait le sommeil...

CHARLES DE BORDEU

AU SAHARA MAROCAIN

C'est un pays assez bizarre que les oasis sahariennes, ces palmeraies qui ont été parfois réunies sous le nom général de Touat. Il a six cents kilomètres de long et une centaine de mètres de large. Sur une carte du Sahara au trois-millionième, cette ligne vermiforme s'étirerait sur la moitié de la carte, mais, s'il était possible de la tracer à l'échelle, il faudrait un microscope pour la découvrir, car son épaisseur ne devrait pas excéder un trentième de millimètre. Long fil de moisissure vivante à la surface d'immensités inorganiques, c'est une rue de palmiers, une route naturelle admirable, la plus belle peut-être de tout le Sahara : un dicton arabe prétend qu'une jument de caravane saillie dans la première oasis, met bas dans la dernière; ce ne serait pas, il est vrai, une jument pressée, puisqu'elle aurait fait seulement en moyenne deux kilomètres par jour, mais les caravanes sont volontiers flâneuses.

Cette grande voie de communication transsaharienne aboutit à In Salah, au seuil du Hoggar, et par conséquent du Soudan; d'autre part, elle s'amorce à Figuig, l'oasis marocaine. Et dès lors nous avons la joie de comprendre, après soixante-trois ans, une plaisanterie marocaine qui nous fut faite en 1844. Le traité qui suivit la bataille d'Isly dédaigne de délimiter au Sahara les frontières entre les deux pays; il spécifie seulement, en un petit alinéa, que Figuig sera marocain. Le petit alinéa est passé

citation classique, on le retrouve partout, bel échantillon d'imprécision orientale et d'à-peu-près barbare. Aujourd'hui seulement nous croyons voir que le négociateur marocain savait très bien ce qu'il faisait : sous le nom de Figuig, rien qu'en se taisant, il réservait à son pays, et pour un demi-siècle, la communication libre et exclusive avec le Soudan par la route du Touat.

On se représente volontiers sa joie intérieure, infiniment méprisante et silencieuse, sous le masque de sa barbe muette et sous l'amas inexpressif de ses draperies blanches, le jour où il vit son partenaire, le diplomate « nazaréen », signer sans comprendre. Cependant il y a des chances pour que ce soit après tout une imagination littéraire. Le Marocain non plus n'a peut-être pas compris, au moins bien nettement, la portée de son propre silence.

Ce qui est sûr, c'est que l'incompréhension des « Nazaréens » a été sereine, complète et durable. La ville militaire d'El Goléa en reste un curieux monument d'architecture. El Goléa, au milieu d'affreux plateaux calcaires, éternellement hostiles à des communications régulières, est le point où aboutit la grande route qui, venue d'Alger, par Boghari, Djelfa, Laghouat, Ghardaïa, court droit au Sud, vers le Soudan. A El Goléa, base présumée d'entreprises transsahariennes, l'administration militaire a fait élever des casernes monumentales. Cet effort acharné pour créer une route artificielle atteste l'imprécision des idées ou à tout le moins des intentions au sujet de la grande route naturelle toute voisine, celle du Touat. Le jour où celle-ci s'est ouverte, les casernes d'El Goléa, construites d'hier, et qui n'ont pas été utilisées, je crois, sont devenues prématurément sous le ciel du désert choses d'archéologie, un document de pierres à peu près aussi étranger à la vie actuelle qu'un sphinx ou un obélisque. Et cependant, jusqu'à la fin du XIXe siècle, le Touat restait ce qu'il avait été pendant les siècles précédents, une route marocaine, jouant un rôle important dans l'approvisionnement de l'empire.

Les Juifs de Figuig ont certainement de vieilles relations avec le Soudan; ce sont de hideuses brutes : hirsutes, demi-nus, l'aspect féroce et sournois d'un chien kabyle, ils ne ressemblent pas du tout à des négociants israélites, et pourtant ils en sont;

ils fabriquent, avec ce qu'ils appellent « l'or du Soudan », des bijoux qui se couvrent très vite de vert-de-gris. C'est surtout de la marchandise humaine que le Maroc demandait au Soudan. Dans tout le Sud de l'empire, la race est fortement teintée; de grosses agglomérations humaines, les Haratins, sont franchement noires; Marrakech, la capitale du Sud, est pour une part une ville nègre, qui a d'ailleurs son marché d'esclaves bien achalandé. Tout ce sang noir, le Maroc, à travers les siècles, l'a pompé goutte à goutte en Nigritie, et ces routes transsahariennes, dont le Touat est peut-être la principale, apparaissent comme de monstrueux suçoirs. Le long du Touat la traite a laissé d'étranges dépôts philologiques, des taches de sabir soudanais.

On sait que le Soudan est un mélange confus de races et d'idiomes tout à fait différents; entre nègres d'origines diverses, rapprochés par l'esclavage, Haoussas, Sonraï, Bambara, Yoloff, etc., il est né un affreux pot-pourri de toutes leurs langues, un idiome du type dont la *lingua franca* en Méditerranée, le *piggin-english* en Chine sont des exemplaires spontanés, le volapük ou l'esperanto des exemplaires de serre chaude. Ce sabir n'a été signalé jusqu'ici qu'au Touat et dans une oasis voisine, celle de Tabelbalet.

Il est vrai que le Touat restait en dehors du « maghzen », administration régulière de l'empire chérifien; mais il avait cela de commun avec la plus grande partie du Maroc. Encore avons-nous trouvé au Touat un ou deux pachas qui se réclamaient du Sultan; il est vrai qu'ils ne gouvernaient rien; dépourvus de toute espèce de pouvoir, inoffensifs, on les gardait pour les arborer au besoin; à peu près comme un roi nègre conserve dans un coin de sa case, avec ses grigris familiers, un drapeau européen, cadeau d'un explorateur. Il a existé certainement un pacha du Timmi, qui a eu comme prisonnier d'obscurs avatars et qu'on a vaguement entrevu sur les routes algériennes, sous l'escorte de quelques cavaliers.

A une date précise, 1894, et dans une petite partie des oasis sahariennes, nous voyons le gouvernement chérifien intervenir directement; une « harka » officielle, ou en tout cas se prétendant telle, parcourut alors la haute Saoura et la razzia consciencieusement. On sait que c'est là un procédé classique du

gouvernement marocain, sa méthode fondamentale d'administration; on le reconnaît à ce signe : cela s'appelle « manger » une tribu, pour lui rappeler sa vassalité.

Enfin, la position de nomades attitrés qui, au Tidikelt, était occupée par les Touareg, revenait dans une partie des oasis septentrionales à des Marocains incontestables, Beraber du Tafilalet. Entre eux et le Touat proprement dit, il y avait certainement, en conformité avec les Sahariens, un lien bizarre à nos yeux, mais régulier de suzeraineté, de protection soudoyée et dangereuse, mi-imposée, mi-consentie; les Beraber avaient au Touat des droits acquis au monopole du pillage, ce qui est, en ces pays, limitrophe à une levée régulière de contributions.

Traite d'esclaves, « mangeries » gouvernementales ou privées, tout cela ne constitue évidemment pas, à nos yeux d'Européens, ni en droit, ni en bonne justice, un substitut respectable à l'absence de tout titre diplomatique et de toute tradition précise. Mais, pour des Marocains, il est clair que c'était des droits immémoriaux, vieux comme l'islam. Dès le premier moment, les Beraber nous ont fait voir là-dessus, avec la plus grande énergie, leur façon de penser. Sahela-Metarfa, el Hamira, Haci Rezel, Noukhila, ce sont là des noms de combats, livrés hier, de 1902 à 1904, entre Beraber et troupes françaises; les uns sont du temps où je voyageais au Touat, les autres étaient encore frais dans les mémoires; on recueillait par poignées les souvenirs encore tout chauds et vivants, spontanément lâchés dans les conversations de mess ou dans les bavardages de soldats.

*
* *

Ce furent des affaires sanglantes, acharnées, souvent indécises; je crois qu'il s'y est dépensé une proportion d'héroïsme bien supérieure à la moyenne des batailles européennes. En juillet 1903, un détachement de la compagnie du Touat paissait ses chameaux au « Puits des gazelles », Haci Rezel, lorsqu'une *harka* de Beraber « tomba », à l'heure habituelle, un peu avant l'aube. La langue arabe, toujours imagée jusque dans ses nuances, emploie dans ce cas le mot

tomber (*ietaa*), comme à propos de la foudre, de l'orage ou des sauterelles. Sur une cinquantaine d'hommes engagés de notre côté, vingt et un, je crois, furent tués; cela suppose qu'un bien petit nombre parmi les survivants étaient indemnes de toute blessure. La troupe ainsi éprouvée ne se débanda pas et fit tête. Un soldat, envoyé pour demander des renforts, fit cent kilomètres en vingt-quatre heures et vint s'effondrer, à bout de nerfs, sur l'escalier du mess, aux pieds de son capitaine, en balbutiant des mots un peu incohérents, mais qui reflétaient tout de même le fatalisme tranquille de la race; on distingua à peu près ceci : « Ceux qui sont vivants sont vivants, et ceux qui sont morts sont morts ». C'est le courrier de Marathon, — un genre d'héroïsme musculaire que l'invention du télégraphe semblait avoir relégué pour toujours dans le domaine sportif et l'établissement des records.

A Noukhila, ce furent au contraire les Beraber qui furent surpris, ceux-là même qui revenaient du Haci Rezel : après les premières décharges, brusquement lâchées dans la nuit sur le camp marocain endormi, nos soldats admirèrent le silence absolu de l'adversaire; il fut interrompu seulement par le cri très particulier et très reconnaissable que poussent les chameaux lorsqu'on les selle ou qu'on les bâte, silence omineux de vieille troupe où chacun, au moment critique, reste à son poste ou va à sa besogne, muet et résolu.

Ce sont en effet de vieilles bandes, beaucoup plus près d'un corps régulier que la soi-disant armée du sultan, composées d'hommes choisis comme l'équipage d'un corsaire, cimentées par la discipline des caravanes, les souvenirs et les traditions de beaucoup d'expéditions antérieures. Ceux que nous avons connus au Touat sous le nom de Beraber ne sont pas des Marocains quelconques, ce sont des professionnels de la guerre, quelque chose comme l'équivalent au Sahara des pirates barbaresques sur la Méditerranée. Armés de bonnes carabines, ils valent n'importe quelle troupe, au commandement près peut-être et à l'ingéniosité manœuvrière.

Contre ces redoutables tireurs, il faut utiliser tous les replis du terrain. A Sahela-Metarfa, on se battit dans la dune, en plein été et en plein midi; le sable avait sa température habituelle dans ces conditions, environ 70°; nos hommes, sous le feu

des Beraber, étaient dans l'alternative d'être à demi cuits s'ils restaient couchés ou tués s'ils se levaient, et beaucoup, dit-on, choisirent le second parti.

Ce nom de Beraber, qui s'applique, *lato sensu*, à un tiers des tribus marocaines, et qui fait au singulier Berberi, a bien des chances d'être une déformation du latin *barbari*. Les citadins de l'Afrique Romaine appliquaient ce nom aux Montagnards, nous dirions aujourd'hui aux Kabyles, et nous disons d'ailleurs encore Berbères et Barbaresques. La vieille racine a survécu aux siècles dans les deux langues. Cette étymologie en tout cas mériterait d'être exacte. Ces Beraber du Touat sont d'admirables barbares.

A peu près comme les Sioux ou les Pieds-Noirs scalpaient le vaincu, les Beraber laissent leur marque traditionnelle sur le cadavre de l'ennemi. Ils ouvrent largement le ventre par incision cruciale, et les convenances ne permettent pas d'expliquer avec précision ce qu'ils y font; c'est une horrible plaisanterie scatologique, en violation de l'adage ancien qui déconseillait de porter des chouettes à Athènes.

A El-Hamira, nos goumiers étaient conduits par un très haut personnage religieux, le *naïb* des *Kadria*, c'est-à-dire le chef d'un ordre religieux bien connu, quelque chose comme le général des Jésuites; car, dans l'islam, les abbés sont d'épée. Ce *naïb* fut tué si malheureusement que son corps, resté quelque temps au pouvoir de l'ennemi, fut dépouillé. Or il avait de belles bottes, comparables apparemment aux plus riches de l'Afrique Mineure, en cuir rouge brodé de soie, surbrodé d'or; le soir de la bataille, quatre Beraber s'entretuèrent pour les bottes du *naïb*.

De toute cette campagne beraber, longue et dure, l'épisode que j'ai le mieux revécu, c'est l'attaque de Timimoun; elle m'a été racontée sur place, pas à pas, par quelques héros de l'aventure. Et c'est justement une histoire qui a, si je puis dire, une portée philosophique.

Ce qui en fait la beauté, c'est que, à ce moment précis, nous avions déployé au Touat des forces considérables. Une colonne de 2 000 hommes, avec du canon, sous le commandement du général Servières, patrouillait dans la région de Charouin, à proximité de Timimoun. Beaucoup plus au nord, dans l'oued

Saoura, une autre colonne, à peu près de même force, sous le commandement d'un colonnel, interceptait, semblait-il, toutes les communications avec le Maroc. En somme 4 000 hommes environ, une armée comme le désert n'en n'avait pas encore vu depuis la préhistoire.

C'est dans ces conditions que les Beraber faillirent, une belle nuit, emporter Timimoun. Ils étaient 300 ou 400, au maximum, comme à l'ordinaire. Cet effectif est peut-être limité par des raisons de recrutement; il doit être difficile, au pays d'origine, dans le Tafilalet, sur le marché aux corsaires, d'embaucher d'un coup un nombre considérable d'hommes aguerris, et le long des terribles routes sahariennes, aux puits facilement taris, aux pâturages vite épuisés, le chiffre de 300 ou 400 chameaux ne peut être dépassé que par une intendance européenne, administrativement indifférente à la mort des bêtes et solidement appuyée sur un chapitre du budget.

Le poste de Timimoun était de fondation récente : on venait de l'installer dans une *casbah* indigène désaffectée, nous dirions un château fort. Aux oasis, la maçonnerie en pierres et ciment n'est pas pratiquée; on construit en terre battue, en pisé, des villages dont l'aménagement intérieur correspond naturellement aux habitudes indigènes de préférence aux nôtres. Ce sont des amas de petites cellules agglutinées, réunies par d'étroits passages couverts; dans ces interminables et sombres galeries de boue durcie, le promeneur européen a un peu l'impression qu'il rêve et que, l'échelle des grandeurs ayant été modifiée, il est une fourmi rôdant dans sa termitière natale. Il avait donc fallu éventrer largement la *casbah* de Timimoun pour l'adapter aux nécessités d'un casernement. Dans sa ceinture de murs, en particulier, on avait fait une brèche, fort joliment arrondie en arche monumentale, qui attendait encore une porte.

Ici deux versions s'opposent. L'officielle affirme que, tous les soirs, on obstruait la brèche avec une barricade de madriers; beaucoup de témoins oculaires, en revanche, reconnaissent qu'on eut recours plus tard à cette mesure de précaution tardive, mais affirment que, la nuit de l'attaque, la brèche était « sereinement béante »; même si, par hasard, elle l'était, il me semblerait tout à fait injuste d'incriminer le chef du

poste : il se savait couvert par toute une brigade, et il avait bien le droit d'éprouver une impression de sécurité.

Il y eut donc des chances pour qu'il fût loisible aux Beraber, parvenus, sans être signalés, sous les murs du poste endormi, d'y entrer simplement par la grande porte, en masses compactes ; ils n'y songèrent pas un instant, et cela est admirable, parce qu'on saisit là sur le fait cette compensation des bêtises mutuelles, qui doit jouer un rôle énorme dans les guerres petites ou grandes.

Les assaillants se glissèrent et se groupèrent dans le parc aux moutons, sur la face ouest de la casbah, et ils s'introduisirent dans la place, un à un, péniblement, par une toute petite fenêtre assez élevée au-dessus du sol. Cette ouverture donnait, par malchance, dans le magasin aux farines ; chaque Beraber s'y arrêta pour remplir son capuchon qui lui sert de poche, et l'attaque en fut retardée. Tite-Live doit être plein d'anecdotes de ce genre où l'on voit un plan bien conçu échouer par la faute des pillards.

Lorsqu'une sentinelle s'aperçut enfin qu'il grouillait dans le parc autre chose que des moutons, et lorsqu'elle donna l'alarme en tirant un coup de fusil, une centaine de Beraber étaient déjà dans la place. Il y eut un moment très pénible ; le poste mal réveillé mit quelque temps à se rendre compte de la situation. L'officier d'administration, voyant des hommes armés dans son magasin et ne pouvant s'imaginer qu'ils fussent autre chose que ses soldats, se fit tuer par les Beraber en courant se mettre à leur tête ; il tomba au moment où il leur recommandait le sang-froid. La casbah n'ayant pas encore de logements aménagés pour les officiers, ceux-ci habitaient dehors ; il fallut les attendre ou les aller chercher. L'un d'eux, réveillé par la fusillade, accourut se battre en chemise, comme les Anglais à Inkerman, au dire du général Trochu, et, méconnu sous ce costume par ses propres tirailleurs, il fut accueilli par un feu de salve. L'affaire prenait une tournure indécise et dangereuse. Tout le monde s'accorde à reconnaître que Timimoun fut sauvé par les Joyeux.

En gros, c'est un nom que portent, comme soldats, les *apaches* de Paris et les *nervi* de Marseille. Le service militaire n'arrive pas à rompre ces associations professionnelles de

jeunes bandits ; chacune a ses insignes, qui se portent marqués sur la peau ; les nervi de Marseille ont, je crois, trois points de tatouage sur le poignet. Ces bandes ont leur esprit de corps, leurs lois, leur justice secrète et leur correspondance quasi administrative, qui met un lien durable et fort entre nos boulevards extérieurs et le Sud Algérien. On croit entrevoir une organisation, un peu indécise évidemment, un ensemble de traditions, qui semblent remonter très loin, aux prototypes de Ferragus ou de Vautrin, et plus loin encore, à de vagues cours des miracles. Tout cela, d'après les officiers, reste bien vivant au bataillon d'Afrique. On les a déportés au désert, sous un climat rude et sain, loin des *pantes* et des *troquets* ; c'est un effort méritoire pour les dépayser ; mais ils sont restés les mêmes : ils ont emporté avec eux les suggestions de Charonne et de la Cannebière.

Par ce qui semble être une curieuse loi, sous toutes les latitudes, ils sont particulièrement dangereux pour eux-mêmes. C'est entre eux qu'ils s'assassinent de préférence. Administrativement soucieuse d'assurer leur conservation, l'autorité militaire ne laisse aux Joyeux, pour peler leurs pommes de terre, que de petits couteaux à charnières, soigneusement épointés. Malgré cette précaution, les duels sont fréquents, voire les batailles entre bandes rivales. Il s'y déploie un héroïsme un peu théâtral, à base de vanité puérile, qui a pourtant quelque grandeur. Contre la discipline militaire, on a vu se produire des mutineries inefficaces, accompagnées d'un cri qui a sa saveur : « Les galons d'argent, les tripes au soleil ». On sait qu'au bataillon d'Afrique les officiers ont des galons blancs.

Avec quelques réserves, sans doute, ce ne sont pas là de mauvais éléments militaires. A Timimoun, en tout cas, dans le désarroi dangereux de la nuit, les Joyeux déployèrent à résister, dès les premiers moments, une spontanéité individuelle qui fut précieuse. Ils n'attendirent pas les ordres et, d'instinct, comme sur leur boulevard natal, ils jouèrent de ce couteau à lame fixe qu'est, après tout, une baïonnette. Grâce à eux, on put se ressaisir et ce furent à eux encore qu'incomba, sous la conduite de leurs officiers, le rôle décisif dans le dernier acte du drame, un corps-à-corps derrière les sacs

de farine, où les Beraber s'étaient embusqués, et où ils restèrent.

La cour principale du poste porte aujourd'hui et continuera sans doute à porter le nom de « cour des Joyeux ». Ce fut la seule récompense honorifique accordée au bataillon d'Afrique, et il faut bien reconnaître qu'il était difficile de leur en trouver d'autres. Quelques *costauds* s'étaient plus particulièrement couverts de gloire et eussent mérité des médailles ou des croix ; mais, informations prises, il parut impossible de leur accorder des distinctions qui fussent devenues infailliblement plus tard un encouragement à des industries réprouvées par la morale et condamnées par les lois.

Cette scène de premier plan prend toute sa valeur, si on se reporte au fond du tableau : les deux brigades munies d'artillerie qui évoluaient au Sahara, majestueux carabiniers d'Offenbach. Et notons bien que ces 4 000 hommes étaient des soldats d'élite, commandés par des officiers justement notoires ; tous, du général au tambour, sont très au-dessus de toute espèce de reproche. Il devient tout à fait intéressant de constater, avec une certitude indubitable, que cet énorme déploiement de forces contre un ennemi dix fois moins nombreux, tout cet appareil de tactique savante et de stratégie aboutissait à un désastre, s'il ne s'était trouvé à point nommé quelques dizaines de jeunes bandits, momentanément enlevés par le recrutement à l'exercice du vagabondage spécial.

Cela ne prête pas seulement à des considérations philosophiques, du genre de celles que les manuels mettent dans la bouche du maréchal de Saxe, après qu'il eut failli perdre la bataille de Fontenoy : « Votre Majesté voit à quoi tient le sort des batailles ». Il semble bien qu'on entrevoit déjà une conclusion plus précise. En matière d'expéditions coloniales on a vivement critiqué le système des petits paquets, sans jamais songer que le système inverse a, lui aussi, ses inconvénients.

L'affaire de Timimoun eut un tout petit épilogue, qui jette une lueur sur l'âme beraber. Le lendemain de la bataille, alors que les passions étaient refroidies, et que les morts avaient inauguré et rempli d'un coup le cimetière tout neuf, en mettant de l'ordre dans les magasins de l'administration, qui en avaient le

plus grand besoin, on découvrit un Beraber indemne, tapi entre deux sacs de farine. Pour le passer par les armes comme ses frères, il était trop tard de vingt-quatre heures. Il est remarquable peut-être combien ces choses-là, qui semblent si simples dans un récit métropolitain d'atrocités militaires, sont en réalité malaisées, au point de vue sentimental et administratif. Dès que sont passés l'angoisse du danger et le désordre de la bataille, le soldat, qui a, plus que les autres hommes, une vie minutieusement ordonnée, retombe intégralement sous le pouvoir inhibitif des sentiments usuels et des précisions réglementaires.

Ce Beraber vécut donc, mais dans une situation juridique bien difficile. Il n'était pas rebelle, puisque sujet marocain; ni prisonnier de guerre, puisque la guerre n'existait pas en droit; l'attaque de Timimoun, d'autre part, pouvait difficilement être considérée comme un délit de droit commun, tapage nocturne et assassinat. Le rescapé fut emprisonné quelque temps au pénitencier indigène de Tadmyt, ce qui semblait établir qu'on lui reconnaissait quelque sorte de culpabilité. Plus tard on négocia les conditions de sa mise en liberté avec ses compatriotes du Tafilalet, ce qui semblait proclamer son innocence. Le dernier de ses avatars est le plus intéressant. En 1903, il était ouvrier maçon au poste de Béni-Abbès; il n'était ni gardé, ni même surveillé, soit qu'on l'estimât suffisamment retenu par le désert environnant, à peine moins infranchissable que l'Océan, pour un isolé; soit plutôt qu'on lui laissât tacitement le soin de débarrasser dans sa personne l'autorité d'une espèce juridique inextricable. Mais le Beraber ne paraissait pas s'en soucier; c'était un petit homme avec un soupçon d'obésité, proprement et bourgeoisement vêtu, d'aspect placide et intelligent, de relations agréables, foncièrement honnête, universellement estimé. Il avait rapidement jeté racine dans sa nouvelle patrie, et il y était accessible à des ambitions locales. Il voulait s'engager dans la compagnie des méharistes; malheureusement ce corps d'élite n'est ouvert qu'aux propriétaires de deux méharis au moins, soit un capital de 400 ou 500 francs. Pour cette raison pécuniaire la France fut privée d'un serviteur qui eût été aussi dévoué bien certainement qu'il avait été redoutable comme adversaire.

On n'a pas rapporté cette anecdote pour établir que le patriotisme marocain soit inexistant, et pour justifier la conquête en prouvant que les indigènes y aspirent confusément. On croit au contraire que des conclusions aussi sommaires et aussi générales sont tout à fait à côté. Ce qui me frappe c'est que les mobiles psychologiques d'un Beraber nous demeurent mystérieux; l'incompréhension mutuelle est peut-être le fond de la vie; mais entre barbares et civilisés elle s'élève à la cocasserie paradoxale.

On trouvera dans la *Revue de Paris* un récit de l'affaire de Timimoun [1]. Mais, dans son ensemble, cette épopée beraber a tout à fait échappé à l'attention métropolitaine. Cela s'est passé trop loin, hors l'atteinte des reporters, dans des pays trop ignorés pour qu'on pût comprendre le sens des brefs communiqués à la presse. Et ces entrefilets, relatant des faits graves, gros d'avenir et de menaces, ont passé en leur temps plus inaperçus du grand public qu'un fait divers ou le cours des farines.

Là-bas, l'émotion a été très profonde. La bataille d'Haci Rezel est tombée d'emblée dans le folklore. Les méharistes indigènes ont beaucoup de chansons, si l'on peut appeler ainsi des récitatifs en vers très libres, coupés de refrains qui se reprennent en chœur; à proprement parler, il ne me semble pas qu'il y ait de mélodie, plutôt un rythme; tout ce qui n'est pas refrain est très flou, mal fixé, abandonné aux fantaisies du soliste, qui est en même temps un poète improvisateur. Une petite flûte très simple, un roseau troué, la « guesba », fait aussi sa partie. L'ensemble est prodigieusement éloigné de nos chansons régimentaires, échappées du café-concert. A dos de méhari, au cours des étapes interminables, quand on se laisse bercer par ces sons nasillards et monotones, on croit assister à la naissance de la poésie, longtemps avant Homère, à l'aurore des âges. Et il est amusant que cela se passe à l'ombre du drapeau français, sous la troisième République.

Les méharistes ont une chanson sur Haci Rezel; ils appartiennent presque tous à la tribu des Chaamba, antique ennemie des Beraber; et ils attisent en vers leurs vieilles haines héréditaires.

1. 15 juillet 1903.

Le champ de bataille de Haci Rezel est devenu un lieu sacré, hanté d'âmes en peine; toutes les nuits les sentinelles qui furent tuées à leur poste reprennent la faction; quiconque, en chair et en os, s'aventure à leur portée est affolé par des qui-vive de fantômes.

Chez l'ennemi la secousse sentimentale a dû être très vive aussi, et le retentissement est allé loin : dans le Maroc atlantique, M. Brives a entendu un Beraber raconter ses exploits au Touat. Chez nous, en revanche, dans notre opinion publique pourtant si impressionnable, dans nos journaux les plus pacifistes, nulle part, on n'a soupçonné un instant que nous nous heurtions au Maroc. Et la France en effet était juridiquement inattaquable. Le Touat était dans notre hinterland algérien; comme il est curieux de constater que ce lourd vocable géographique, qu'on aurait supposé devoir rester enfermé dans les gros traités scientifiques, a passé dans le langage quotidien de la presse! il correspond évidemment à un besoin nouveau, caractéristique d'une époque où l'on a partagé les continents en tranches.

La question était saharienne et, par conséquent, pour notre esprit catégorisant, nettement distincte de la marocaine. Le Touat n'appartenait à personne, pas même à lui-même puisqu'il n'était pas organisé. Enfin, dans l'espèce, il n'offrit pas de résistance; après l'occupation d'In Salah, il fallut emporter d'assaut un village voisin, In Rár, qui se défendit vaillamment. Mais ce fut fini : de plusieurs centaines de ksour (villages fortifiés) il n'y en eut plus un seul qui n'ouvrît bénévolement ses portes. Et dès lors il apparut tout à fait scandaleux que des parasites étrangers, venus du Maroc, nous inquiétassent dans notre nouvel établissement; la lutte contre les Beraber ne fut à nos yeux qu'une épisode de banditisme.

Pourtant, si les oasis ont des nomades, c'est précisément qu'elles s'en remettent à eux du soin de les défendre, se sachant incapables de le faire elles-mêmes. En droit saharien, les Beraber étaient quelque chose comme l'armée régulière du Touat, et, à leurs yeux, c'était nous qui étions les envahisseurs et les bandits.

On n'a pas le moins du monde l'intention de se placer au point de vue beraber pour en soutenir la justesse; ces effer-

vescences qui se produisent au contact entre civilisés et barbares sont des problèmes très compliqués de chimie sociale. Mais il faut bien se souvenir que, aujourd'hui encore, après des années écoulées, sur la frontière oranaise, en pleine crise marocaine, nous avons devant nous des Beraber exaspérés, et que ce sont les mêmes.

*
* *

Pour saisir d'un coup d'œil le lien qui existe tout de même entre les questions saharienne et marocaine, il suffit d'aller à Figuig, relié au réseau des chemins de fer algériens et devenu pour hiverneurs un but favori d'excursions. La mainmise sur la ligne des oasis sahariennes, sur la *rue des palmiers*, a commencé à l'extrémité la plus éloignée, à In Salah; mais, par une nécessité inéluctable, elle a reflué très vite jusqu'à l'autre bout, jusqu'à Figuig.

L'oasis même de Figuig est restée marocaine : on ne pourrait pas l'occuper d'ailleurs sans tuer un gros mouvement commercial dont nous bénéficions. Elle est protégée par ses œufs d'or. Mais Beni-Ounif, à 4 kilomètres de Figuig, est à la fois un poste militaire, une gare et un village européen; la civilisation y a concentré tout son venin. Or le Beni-Ounif indigène est une petite palmeraie, cultivée par des métayers pour le compte des bourgeois de Figuig.

La lettre du vieux traité de 1845 a donc été respectée, mais, il faut l'avouer, avec un pharisaïsme effronté, d'autant plus amusant qu'il est tout à fait inaperçu et oublié, de l'opinion publique française à tout le moins, mais non pas de la marocaine. Dans cette région, on s'est battu sans interruption depuis des années et l'on continue. Le Tafilalet, tout voisin, a plusieurs fois lancé sur nos postes de grosses « harka » fortes de 5 000 à 6 000 hommes, et relativement moins efficaces que les petites bandes du Touat, dix fois moins nombreuses. Ce sont toujours les Beraber, mais ce n'est plus la même organisation. Au lieu d'une troupe homogène et aguerrie, une croisade tumultueuse. Et il est vrai que, entre les crises, des Beraber, peut-être les mêmes, venaient s'embaucher en foule dans les chantiers du

chemin de fer. On croit deviner de l'autre côté de la frontière une masse confuse, inconsciente, mobile, livrée successivement à des suggestions opposées, — le Barbare.

Figuig est bien moins loin que le Touat, et les coups de fusil qui s'y sont tirés ont eu quelque écho en France. L'affaire de Taghit eût mérité d'en avoir plus qu'aucune autre. Un poste mal placé, dominé de toutes parts, difficile à défendre, repoussa les attaques acharnées d'une grosse « harka » avec un minimum de pertes, une facilité élégante; ce fut un triomphe intelligent, — supériorité manœuvrière. Les hasards de la notoriété ont mis en évidence d'autres combats : l'héroïque tuerie de Moungar, surtout le bombardement retentissant de Figuig, après l'agression contre le gouverneur de l'Algérie.

L'attention publique en France fut quelque temps attirée, elle ne fut pas retenue. On n'eut pas l'impression qu'il y eût là rien d'inquiétant, — incidents de frontières, sans portées lointaines, une petite irritation locale, un bobo.

En 1902, 1903, 1904, à trois reprises, j'ai suivi le convoi mensuel qui allait de Beni-Ounif à Beni-Abbès, ravitailler les postes du Sud. C'était une expérience intéressante, particulièrement dans les deux premières années. La route, par Taghit et Igli, suit les vallées de la Zousfana et de la Saoura, vallées sèches naturellement; entre la dune et le rocher, de la terre indéfiniment nue, semée d'efflorescences plâtreuses; çà et là pourtant la nappe d'eau souterraine alimente des îlots de végétation saharienne, plus grise que verte; on a pu forer d'assez nombreux puits, qui donnent une eau saumâtre et magnésienne, une sorte de produit pharmaceutique. Dur trajet en été pour l'infanterie; une forte compagnie de 300 fusils le faisait à toutes petites étapes, coupées de nombreux repos; elle marchait et elle campait en ordre de bataille, les chameaux du convoi au centre du carré, prête à tout à chaque minute pendant quinze jours, ne laissant rien au hasard : cette formidable, lourde et lente machine de guerre était nécessaire pour apporter aux postes du Sud quelques sacs de farine. On se savait surveillé à quelques kilomètres par un ennemi invisible, prêt à mettre à profit la moindre négligence.

Cette situation dangereuse était organisée, ou du moins singulièrement aggravée par les instructions d'en haut, que nos

officiers naturellement suivaient avec stupeur et docilité. La route longe sur une centaine de kilomètres le pied d'une longue arête calcaire, le djébel Béchar; or les instructions, ministérielles ou gubernatoriales, je ne sais, interdisaient formellement, sous les peines les plus graves, de franchir le Béchar à la poursuite de l'ennemi; elles fixaient la frontière marocaine à la crête du Béchar, qui est en effet une ligne très nette, comme la lame d'un couteau; elles l'y fixaient non pas diplomatiquement, cela va sans dire, mais provisoirement, par manière d'hypothèse et pour la commodité de l'exposition, puis elles déclaraient cette frontière inviolable quoi qu'il advînt.

Ainsi, par la volonté expresse des autorités françaises, la route d'étapes, celle par où s'acheminaient, de toute nécessité, non seulement les convois militaires, mais les caravanes commerçantes, toutes les pauvres richesses du trafic saharien, cette route longeait sur 100 kilomètres la frontière inviolable d'un pays anarchique.

On voit très bien de quelle idée générale infiniment respectable s'inspiraient ces instructions métropolitaines : peur des initiatives militaires, des répressions, qui dégénèrent en conquêtes, ferme volonté de ne pas ouvrir la question marocaine.

Mais on voit non moins nettement que le résultat atteint fut l'inverse de celui qu'on cherchait. Créer à proximité d'un grand chemin un asile inviolable, c'est donner une prime aux coupeurs de route. De l'autre côté de cette ligne fictive et infranchissable, en toute sécurité, les bandes de professionnels pullulèrent, et la piraterie s'organisa en industrie fructueuse. En ce point de la frontière il y avait incontestablement une plaie; on aurait pu la cicatriser peut-être par une politique énergique et intelligemment consciente de son but : on l'infecta de vermine.

Entre les intentions et les faits, le contraste est si étonnant qu'il devient suspect. Les méharistes, qui n'ont pas d'éperons, entretiennent soigneusement une petite déchirure dans l'épaule de leur monture, ils peuvent ainsi piquer l'animal dans la chair vive quand ils veulent lui faire prendre les grandes allures. Quelqu'un a-t-il entretenu consciemment la petite plaie marocaine?

Dans ces petits recoins de politique coloniale, l'innocence du

gouvernement central me semble au-dessus de tout soupçon. Mais si les instructions qu'il avait données émanaient de lui dans leur esprit général, le détail en avait été rédigé dans un bureau. Qu'un fonctionnaire s'y soit trouvé, colonial averti et passionné, il a eu la partie belle pour pratiquer ce qu'on pourrait appeler un intelligent sabotage.

Ce n'est qu'une hypothèse pourtant, et elle n'est même pas nécessaire à la compréhension intégrale du phénomène. En pratique coloniale, je reste convaincu que les idées métropolitaines toutes seules et toutes nues, et je dis les plus généreuses et les plus philanthropiques, ont une étonnante puissance meurtrière.

En tout cas, ce petit exemple particulier nous montre, j'imagine, dans le détail de son processus, cet irrésistible phagédénisme, qui s'accroît par les obstacles mêmes qu'on lui oppose.

Pour le grand public qui suit l'aventure marocaine avec une attention inquiète et maussade, cette aventure a des origines diplomatiques. Les ambitions de M. Delcassé, l'entente franco-anglaise, la mission Saint-René Taillandier à Fez, le débarquement de Guillaume II à Tanger, ce sont de gros faits éclatants qui semblent en marquer le début. Tout cela pourtant se passait en 1905 ; nous autres Algériens, nous nous rappelons avoir vu, dès 1903, un commissaire chérifien, Si Mohammed el Guebbas, que les voitures du gouvernement général promenaient dans nos rues. Il venait pour régler définitivement, si faire s'était pu, la question de Figuig : c'était déjà le prologue diplomatique.

En fait, sur le terrain, une série de petits incidents qui s'enchaînent, étudiés au microscope, pour ainsi dire, me semblent établir que l'ouverture de la question marocaine remonte beaucoup plus loin. Il est bien entendu qu'une semblable question, aussi complexe, ne se laisserait pas ramener sans paradoxe à un élément unique. Mais il est bien vrai que le déclanchement initial s'est produit à In Salah aux environs du 1er janvier 1900, vieilles étrennes oubliées.

L'irritation légère produite par la petite blessure s'est propagée, lentement, comme il était naturel, à travers l'organisme marocain, si confus et si mal cohérent. On la suit très bien,

qui gagne progressivement le Touat entier, puis Figuig. De là l'inflammation se propage au Tafilalet, cœur de l'Empire, berceau de la dynastie, d'où elle s'étend à tout le Maroc; et il devient impossible de l'ignorer. « Ce sont des maladies qu'on ne voit pas — quand ça se déclare. »

Pris à temps, le mal eût probablement pu être enrayé, mais il n'a pas été diagnostiqué. Les événements sont allés de leur marche propre, d'autant moins contrariée que le gouvernement donnait à ses agents des instructions purement inhibitives; il est clair, en effet, que ces instructions, tout à fait sans action sur les faits, lient et désarment au contraire les fonctionnaires chargés de les contrôler, de les prévoir et de les diriger. On s'explique ainsi peut-être ce gros fait étrange et incontestable, que la troisième République ait été dans les trente dernières années à la fois le gouvernement le plus timide et celui qui a fait le plus de conquêtes coloniales.

Autre petit côté de la question. La mainmise sur le Touat eût dû normalement se produire vingt ans plus tôt, dès que l'expansion algérienne nous eut conduits au Sahara et au moment précis où la catastrophe Flatters nous a arrêtés net. Qu'on se reporte à la littérature de l'époque, on verra quelle place tenait dans les préoccupations des coloniaux le Sahara et tout particulièrement le chemin de fer transsaharien, aujourd'hui si discrédité.

Que serait-il arrivé si In Salah avait été occupée en 1880? Au Maroc même, l'irritation eût été moindre; de 1880 à 1900 vingt ans d'inaction ont confirmé le Maroc dans cette idée que le Touat était bien une dépendance de l'Empire. D'ailleurs, à cette époque déjà lointaine, l'atmosphère politique dans le monde était tout autre et une querelle se fût moins facilement envenimée. La fâcheuse affaire du puits de Gharama a donc eu des conséquences graves non seulement au Sahara, mais au Maroc; la neurasthénie d'un officier supérieur fut le point de départ de grands événements. Nous touchons ici, si l'on peut dire, au nez de Cléopâtre.

É.-F. GAUTIER.

GEORGE MEREDITH[1]

IV

SA DOCTRINE

La plupart des poètes ne pensent pas. Ou bien, s'ils s'avisent de penser, ils deviennent pessimistes...

Ceux-ci convoitent le néant avec l'âpre appétit des anachorètes hindous; ceux-là cultivent en eux-mêmes une obscure nostalgie. Musiciens mélancoliques, les uns et les autres se réservent le mode mineur pour chanter leur désenchantement. Ils souffrent d'un chagrin nébuleux qu'ils entretiennent et alimentent comme la source même de l'inspiration. Leur vagabonde curiosité visite précipitamment toutes les zones de la fantaisie; pareille à ces capricieux *globe-trotters* qui émigrent de Crimée à Ceylan, des lacs de Finlande aux archipels du Pacifique, des cataractes du Niagara aux sablonnières de la grande Pyramide, — jamais cette curiosité ne se fixe, jamais elle ne s'arrête, car jamais elle ne trouve nulle part sa pâture ni son repos.

Les poètes, en général, abhorrent l'état présent : pour eux, il n'y a de belles dames que celles du temps passé; leurs joies sont insaisissables comme les neiges d'antan; les seuls voyages qu'ils projettent sont des « embarquements pour ailleurs », « n'importe où hors du monde »... Et l'âme, ne pouvant rien

1. Voir la *Revue* des 15 février, 15 mars et 1er mai 1910.

regretter, sinon le passé, rien désirer, sinon l'avenir, accepte que l'illusion lui vienne ou du songe ou de l'ivresse. Elle interroge les mythes, la légende, bien plus rarement l'histoire... Une brusque évasion hors du réel, voilà ce que l'Art imagine de mieux

Pour réjouir un cœur qui hait la vérité.

Coleridge, Byron, Shelley ou Swinburne, ces magiciens nous transportent sur un continent féerique où l'âme a pour exclusif souci de glorifier la nature aux mille visages : les aubes, les midis, les crépuscules multicolores, sans excepter la bise qui disperse les feuilles mortes en automne... Passe encore si les poètes se bornaient à exalter le plein air, la vie intense et indépendante, les vastes perspectives inondées de lumière! Ce serait la moindre des choses... Mais ils poussent de petits soupirs admirablement modulés, ils s'apitoient sur nos médiocres travaux, ils s'éplorent, ils nous découragent, tant et si bien qu'ils nous rendent parfaitement odieux le trantran sédentaire avec ses besognes et ses corvées. Enfin, quand ils nous voient bien affaissés, ou plutôt consternés, rebelles à nos devoirs, anéantis par le dégoût, ils nous offrent leurs purs chefs-d'œuvre pour toniques et pour stimulants!...

Voilà pourquoi Platon exilait de sa république ces trop subtils consolateurs... Mais George Meredith eût trouvé grâce à ses yeux. Tout poète qu'il est, jamais George Meredith ne s'écarte de la réalité présente, et, surtout, jamais il ne la renie. Sa doctrine ne creuse pas un gouffre entre la nature et l'humanité. Au contraire, elle nous les montre collaborant à la même tâche; elle affirme que le gagne-pain le plus fastidieux ne saurait nous avilir, et volontiers elle ferait sienne cette sentence du *Ramayanâ*, grave, irrévocable, et d'autant plus sereine : « Le devoir est l'essence du monde ».

Car c'est bien le monde existant, et non un monde idéal, que Meredith examine d'un regard perspicace. Même dans une fantasmagorie comme *la Chevelure de Shagpat*, il ne le quitte pas des yeux. Pour lui, la Terre n'est pas un séjour d'exil. Loin de la dénigrer comme Byron [1], comme Cha-

1. Voir *Manfred*, petit poème, où Meredith nous donne un portrait peu flatteur de lord Byron.

teaubriand, ou comme cet Empédocle[1] qui jadis se jeta tête baissée dans l'Etna par soif de gloriole, il reconnaît en elle tout à la fois la cause et la condition indispensable et la raison sacrée de notre existence. — Serait-il possible à un architecte, dans l'ordre matériel, de bâtir ailleurs que sur la Terre? Nullement! — De même, dans l'ordre spirituel, c'est uniquement sur la notion de la Terre que George Meredith cherche son point d'appui. Pourquoi feindrait-il de lier conversation avec les Nuées, blotti dans un panier suspendu, comme Socrate chez Aristophane?... C'est bien sur la Terre que le romancier-poète veut maçonner une demeure stable et habitable.

§ 1. — *La Notion de la Terre.*

George Meredith estime que toute morale et toute science doivent se fonder sur la notion de la Terre. En effet, comment bâtirions-nous sur l'inconnu? — Nous ne connaissons que la Terre, « notre seule amie toujours présente ». N'est-elle pas la seule particule de l'univers soumise à nos observations? notre seul asile dans l'immensité?... Les autres conceptions ne sont que brouillards ou mirages... Modérons un peu nos élans ambitieux vers le Ciel! La Terre, en définitive, c'est notre petit ciel particulier.

— Quelle folie de prétendre gagner le Ciel en reniant notre mère! Toutes les fois qu'une éternelle énigme nous déconcerte, répétons-nous bien qu'elle est connue de la Terre, et, jusque dans nos aspirations les plus hautaines, ne la quittons jamais du regard[2]!...

Qui parle ainsi? C'est Matey Weyburn, à genoux devant le corps déjà froid de sa mère. Et le poète lui donne raison : ce n'est pas la Terre qui nous abusera!

Ne connaissons-nous pas la surface et le fond de la Terre? ses desseins et ses actes? Ne lui devons-nous pas le Nazaréen ami des hommes, le froment, la vigne, les martyrs, les poètes[3]?...

D'ailleurs, les récentes découvertes attestent notre origine. Les philosophes, les géologues et quelques grands naturalistes

1. Voir *Empédocle*, autre poème satirique de George Meredith.
2. *Lord Ormont et son Aminta*, chap. XIV.
3. *La Bourse vide.*

connue Darwin ont pu dresser notre arbre généalogique. Et, puisque nous tenons de la Terre un corps, une intelligence et une âme, on peut vraiment dire de notre planète qu'elle nous a enfantés ainsi qu'une mère. Lui refuserons-nous donc cette appellation, la plus tendre et la plus juste?... Quand Meredith invoque « sa mère », il sous-entend toujours la Terre. Et très souvent aussi il la désigne simplement par le pronom : « Elle »... Le lecteur s'en étonne, au début; mais très vite la perplexité se dissipe : « Elle » ne peut être que la Terre.

Et la Terre, Meredith la célèbre chaque fois avec un enthousiasme où se mêle probablement quelque orgueil... Orgueil de produire enfin notre filiation authentique! orgueil d'habiter enfin une patrie! Nous ne sommes plus un accident fortuit à la surface de la Terre; nous n'avons pas été précipités sur ce globe, un jour, comme des anges bannis des cieux : notre race a certainement le droit de se dire autochtone.

Aussi les poèmes de Meredith sont-ils presque toujours des paysages, des esquisses verbales, prodigieusement précises, de la Terre et de ses phénomènes les plus fugitifs : jeux de lumière ou d'ombre, cortèges de nuées, murmures de ruisseaux, ramages d'oiseaux, bourdonnements d'abeilles... Ici, la nature ne se réduit pas à une toile de fond, brossée, tendue pour l'agrément de nos sens, mais elle s'impose comme une autorité permanente et inévitable. Même à notre insu, elle tranche souverainement les conflits d'ordre sentimental ou intellectuel. Même invisible, elle manifeste sa toute-puissance comme la fatalité dans le théâtre antique. Il faut en appeler à elle, chaque fois qu'un roman ou un poème de Meredith ne nous livre pas sur-le-champ sa « moralité ». — Aussi bien ne s'agit-il plus ici de la Nature, entité amorphe et ondoyante, mais de la Terre elle-même. C'est pourquoi, dans les œuvres de Meredith, le nom de la Nature revient moins fréquemment que celui de la Terre.

*
* *

Et pourtant George Meredith ne construit pas sur la Terre, de propos délibéré, une théodicée ou une morale. Indifférent

aux controverses philosophiques, étranger aux systèmes et aux sectes, Meredith n'arrive pas jusqu'à la Terre par une série d'inductions. La Terre est pour lui une notion innée, résidant en lui comme il réside en elle. — Meredith ne perçoit pas son existence propre avec plus de perfection que l'existence des rivières et des arbres. Le monde extérieur et le monde intérieur commencent et finissent dans sa belle intelligence. Il compte les pulsations des innombrables petites vies obscurément, silencieusement confédérées, dont la somme constitue cet organisme supérieur que nous appelons « la Terre ».

La pensée de Meredith se donne pour un message direct de la Terre. Elle ne demande aux contemporains ni la gloire ni la richesse. Elle ne sollicite que les hommes de bonne volonté, le petit nombre des élus, cette minorité infime et honorable que Stendhal appelait *the happy few*. — A ceux-là seulement elle annonce la doctrine de la Terre, comme l'Évangile nous annonce à tous la parole de notre Sauveur.

*
* *

Certains critiques d'outre-Manche, fervents commentateurs de l'Écriture, ont été vivement frappés par la solennité de Meredith. Ils lui trouvent on ne sait quelle vertu prophétique et publient partout qu'il est « le prophète inspiré de la santé[1] ». Soit!... Cela se justifie dans la mesure où la Terre a besoin de « santé » pour la conservation, la multiplication et l'évolution des espèces. Mais cela serait faux, si la qualification impliquait chez le poète un souci prédominant de morale. D'après George Meredith, la morale, — comme toutes les mesures d'hygiène qu'a prises la société, — doit être bien moins une fin qu'un moyen : le moyen de seconder plus efficacement les vues intimes de la Terre.

Cette morale pourrait-elle être, par hasard, la morale du christianisme? Difficilement!... Le moraliste chrétien discré-

1. L'expression est de M. George Macaulay Trevelyan. On la rencontre à plusieurs reprises dans son beau livre : *Poésie et Philosophie de George Meredith*. Depuis, cette expression a fait fortune, et les journalistes anglais ne manquent pas de s'en servir, toutes les fois qu'ils caractérisent le génie et la manière de Meredith.

dite la Terre, quand il explique la grandeur spirituelle de l'homme par le pressentiment des félicités futures ou bien par quelque pâle réminiscence des perfections célestes. A l'en croire, nous peinerions ici-bas comme des forçats déportés, et notre âme s'évertuerait vainement à payer sa dette envers le Ciel.

Allons donc! — s'écrie Meredith. — Pourquoi serions-nous insolvables?... Nous n'avons pas besoin qu'un principe extérieur nous garantisse la beauté, la noblesse de notre essence. Où donc puiseraient-ils la force de vaincre leur égoïsme, les saints, les héros, — contempteurs de leurs intérêts matériels et serviteurs dévoués de leur prochain, — où donc, sinon dans leur amour intense de la Terre?... Oui, c'est l'esprit de la Terre qui subjugue nos passions et promulgue nos lois morales!... Quant aux lois cosmologiques, si nous éprouvons un si véhément désir de les déterminer, si nous possédons, à cet égard, quelques approximations rassurantes, c'est que les astres sont autant de Terres diverses, sœurs disséminées de notre planète, ses tutrices ou ses parentes.

Dans un poème sublime, *la Méditation sous les étoiles,* Meredith les apostrophe ainsi :

Splendides nations de la nuit, vous nous appelez! Par delà mes prunelles, vos feux illuminent mon tréfonds le plus intime. Vous n'êtes pas seulement les froids lampadaires de l'espace : une flamme identique nous échauffe, et nous pouvons reproduire l'harmonie de vos mouvements. J'écoute votre voix fraternelle durant les longues ténèbres, alors que vous nous faites vos signaux éblouissants. Puis, le lendemain, ayant joui de notre douce fraternité, si j'abaisse mes regards à travers les ondées, à travers les brouillards, à travers les pourpres lueurs de l'aurore, je reconnais à peine le visage de la Terre... Est-ce bien elle, transfigurée par cette auréole miraculeuse?... La Terre, souriante, rajeunie, semble plus suave que ses fleurs!

Un égoïste ne s'élève jamais à la hauteur de ces méditations. Il s'est volontairement déraciné de la terre. — Craignez donc la solitude, nous recommande le poète, et le risque d'offenser notre Mère! Entre elle et vous, resserrez, coûte que coûte, le contact. Oubliez-vous, sacrifiez-vous, plutôt que de l'oublier!... la sagesse est à ce prix.

S'oublier soi-même, volontairement?... A vrai dire, le sacrifice est presque toujours au-dessus de nos forces. Si l'on essaye de s'oublier, il est rare qu'on y réussisse. Mais quoi! l'expérience patrimoniale de l'humanité ne fut pas amassée en un seul jour, et, de même que nos ancêtres prodiguèrent leur sueur et leur sang, nous aussi, nous payerons fort cher la maîtrise. Chacun de nous, à des époques fixes, doit revivre en raccourci l'histoire du genre humain... Crises indispensables, épreuves inévitables, que Meredith a étudiées avec une prédilection significative!... *La Chevelure de Shagpat*, sa féerie orientale, exposait dès 1855 les phases d'un noviciat particulièrement ardu; *Richard Feverel*, son premier roman moderne, s'intitulait une « épreuve ». Les livres suivants auraient droit à un sous-titre similaire, car chacun d'eux, en sa diversité, analyse l'apprentissage d'une âme.

*
* *

Notre lente et orageuse évolution, notre concurrence, nos labeurs, nos exercices aboutiront-ils de nouveau à l'âge d'or? et nous ramèneront-ils jamais en quelque pays de Cocagne?

Meredith n'y compte guère. — Loin de nous séduire par l'appât d'une couronne, il proclame bien haut qu'il n'est pas, sur la Terre, de victoire définitive ni de laurier pour le vainqueur. En effet, le triomphe, la jouissance de la gloire, l'apothéose d'un personnage, comportent un repos, ou, du moins, le relâchement d'un effort. Mais la vie ne s'arrête point. Et puisque notre progrès a un caractère proprement vital, il serait impossible de lui assigner un terme. Nous collaborons à un progrès essentiellement indéfini. — Toutefois, à défaut d'une fin précise, qu'on envisage avec complaisance les résultats acquis : quelques figures irréprochables dont le souvenir se perpétue; l'illustre exemple de vaillance et de vertu que nous léguèrent, en frayant un chemin à leurs compagnons, des hommes et des femmes exceptionnellement généreux, — telle est, à travers les siècles, notre plus sûre récompense!... Qu'importe si cette récompense ne nous échoit pas de notre vivant! Les générations futures ne manquent pas de nous l'attribuer.

Allons plus loin!... Il ne suffit pas que la chaîne des événements se déroule sans lacune, ni que chacun supporte tôt ou tard les conséquences de ses actes. — Une raison plus sérieuse pour contrôler sévèrement notre conduite, c'est que nos vices ne nuisent pas à nous seuls. — Meredith nous montre les innocents accablés, anéantis par la catastrophe des coupables : Evan Harrington expiant les intrigues de sa sœur; Harry Richmond victime des extravagances de son père; Sandra Belloni affolée par les tergiversations, moitié cupides, moitié sentimentales, de Wilfrid Pole. — Non que la Terre soit vindicative! Éducatrice avant tout, comme l'antique Cérès, elle tire des infortunes individuelles un enseignement très profitable pour la collectivité. A bon entendeur salut! Tant pis pour les distraits et les sourds! La Terre, au lieu de s'apitoyer sur leurs défaillances, s'attache à façonner des hommes sains.

Ainsi, comme des divinités inexorables, les lois qui nous commandent exigent l'obéissance et le respect. Qu'elles sont inutiles, ou même blasphématoires, les prières en lesquelles s'expriment nos désirs égoïstes!... Il y a de l'impudence à mendier des privilèges. La Terre, étant justice, ignore le favoritisme. Ni bénéfices ni dispenses! Qu'un sincère croyant se contente d'adorer passionnément la nature! Ses effusions, ses pures extases lui vaudront de saluer l'avenir et d'entrevoir le progrès avec une plus allègre confiance.

* * *

La prière strictement contemplative, désintéressée, n'a pas de panégyriste plus vibrant que Meredith, parce que personne, au cours d'une longue et laborieuse carrière, n'en a mieux éprouvé la vertu :

Si ton courage vacille, mets-toi vite à genoux! — Garde précieusement ce précepte, car il fait la force de certains qui, sans aucune servilité, se purifient par la prière et, libres de souillure, se dressent debout comme une tour[1].

1. *La Bourse vide.*

Et le libre-penseur Shrapnel à son jeune disciple Beauchamp :

— Prier n'est point cajoler une idole. Cela, c'est la ressource des superstitieux! Prier, c'est s'adapter aux lois suprêmes, c'est ouvrir notre âme à l'inconnu, c'est nous assouplir aux bouleversements, c'est nous préparer aux révolutions et, par conséquent, à la vie... Prier, c'est échapper à la routine, à l'orgueil, à la peur qui plume les ailes de notre âme et la précipite nue et grelottante dans un cachot[1].

Dans cette acception très spéciale, l'œuvre entière de Meredith est une prière, un acte de foi dont les manifestations peuvent s'accomplir partout... Même au cœur d'une ville populeuse, aux faubourgs enfumés par les usines, sur les quais où glapit l'aigre sirène des steamers, — les sens, l'esprit et l'âme fusionnent avec la nature. Mais devant les plus beaux paysages, surtout, l'émotion et la reconnaissance nous dessillent les yeux. Par les glaciales et brillantes nuits d'hiver, quand les constellations surgissent en prononçant des formules occultes, magiques et immémoriales comme le monde, « les cieux nous deviennent une maison plus familière que nos terrestres habitations »[2]. — C'est alors que nous obtenons, grâce à la prière, une âme dilatée par une vaste béatitude.

Cette union avec la nature n'est point une chimère. Combien de poètes, combien de penseurs se découvrent une troublante fraternité avec les êtres, avec les choses, avec les cellules éparses de l'univers!... C'est une preuve que la planète ne demeure pas insensible à leur appel. La Terre les entend et les exauce... Certes la vie de la nature ne se laisse pas assimiler à la nôtre. Mais entre elles deux la sympathie s'autorise d'une origine commune et de lois analogues. Dans la sève et dans le sang bouillonne une même vitalité. A des époques invariables, les mêmes amours, les mêmes phénomènes de naissance et de dissolution confirment notre parentage. — Dès lors, quoi d'étonnant, si Meredith épouse la Nature? si l'on retrouve chez notre poète comme un accent de saint François

1. *La Carrière de Beauchamp.*
2. Voyez le poème intitulé *Ciels d'hiver.*

d'Assise?... La voix de l'Anglais, plus âpre, — comme il sied aux septentrionaux, — ne sonne pas moins affectueuse.

*
* *

George Meredith louerait, lui aussi, sa sœur l'Eau et son frère le Soleil, s'il ne réservait le meilleur de sa gratitude aux pacages, aux cultures, aux futaies « où la lumière et l'atmosphère gardent une suavité tout édénique. Le paradis n'est pas perdu pour ceux qui, près des souches et des tiges, partagent avec le sous-bois le doux échange de la nuit et du jour[1] ».

Symbole de soumission joyeuse, les broussailles et les feuilles où gîtent tant d'oiseaux et d'insectes obéissent sans gémir aux décrets des saisons. Les paraboles foisonnent en cette forêt de Westermain[2] que Meredith transforme en une forêt allégorique. Ne le prendrait-on pas lui-même, quand il y herborise, pour Mélampus en personne?

Avec une extraordinaire tendresse pour tout ce qui grouille sur le gazon, parmi la pierraille ou les brindilles; pour tout ce qui voltige de branche en branche, les ailes palpitantes, ne se posant qu'afin de gazouiller ou becqueter; pour tout ce qui se hérisse et se recroqueville au moindre contact; pour tout ce qui trame une toile entre les ronces et les épines, — le bon docteur Mélampus, d'un cœur frémissant d'amour, cheminait parmi ces créatures, comme un savant qui lit un livre.

Sa vraie demeure était aux bois. — Et il avait de leurs richesses (quels trésors en plantes et en fleurs!...) précisément cette soif qui ouvre la science comme une clef. Il scrutait le mystère des êtres les plus humbles, les plus rapprochés du sol, et le lien de leur existence avec la nôtre. Il examinait nos affinités, nos contrastes et les diverses propriétés du sang que nous puisons tous à la source où nul ne se retrempe, s'il n'écoute avec soin les mystiques révélations des bocages.

Mélampus vénérait l'ample giron qui enveloppe les moindres formes animées, celles qui rampent, celles qui planent, celles qui cherchent pâture ou abri suivant les conseils de leur instinct. Moins éloignées que nous du lait nourricier de leur mère, elles

1. *Sérénité dans le sous-bois*, poème.
2. *La Forêt de Westermain*, poème.

s'exercent, dès l'origine, à utiliser son secours. Pour le miel, pour la soie, bien vite elles reconnaissent les sucs. Ont-elles besoin de quelque antidote médicinal, sur l'heure elles le découvrent[1]...

Mais un monstre infeste ces ombrages, — et la clairière inondée de lune où chante Sandra Belloni, et la mystérieuse forêt de Westermain, et les bois chers au rêveur Mélampus et l'immense parc seigneurial où se pavane sir Willoughby Patterne.

Ce monstre est le « moi », l'exécrable « moi » de l'égoïste ingrat et présomptueux. C'est le « moi » qui nous rend insensibles aux plus doux concerts, aux plus pathétiques mélodies. Cet énergumène, avec son vacarme grossièrement passionné, il étouffe si bien les hymnes les plus célestes que nous passons à côté de la nature, hypnotisés par nos soucis matériels. Plusieurs s'imaginent qu'il suffit de se laisser bercer aux murmures de la forêt. Point du tout! il faut encore, comme Siegfried, exterminer le dragon Fafner. C'est alors qu'on devine une langue nouvelle, une langue merveilleusement caressante et musicale, un dialecte qu'on aurait balbutié dans une existence antérieure, le dialecte des oiseaux et des bêtes.

Ainsi Mélampus, attentif aux bruissements, arracha leur secret aux rossignols et aux rivières. Bien mieux! il évoqua le dieu de la lyre, le maître des harmonies, Apollon, en personne. Celui-ci, prêtant aux ténèbres la couleur d'une lumière tellement crue que nos prunelles ne pourraient la soutenir, prodigua les leçons, les conseils à Mélampus. Il lui montra la sagesse sur le trône inaccessible d'où elle surveille nos égarements.

O délice! ô suavité! ô perspectives éblouissantes!... C'était quelque chose de voluptueux comme le miel, comme la brise en été, comme le roulis d'un ruisseau sur les racines et les cailloux; c'était tous les sens confondus en une seule jouissance, comme le chœur à l'unisson des divines Muses Piérides. Passant tour à tour de la vue à l'ouïe par une alternance sublime, ainsi que le jour émerge de la nuit, les sonorités et les formes défilaient devant Mélampus, après quoi elles s'épanouissaient en cantiques et célébraient les noces de de la nature avec la poésie.

Mélampus séjourna parmi les hommes. — Les guérissant, les ché-

1. *Mélampus*, poème.

rissant, il les servait en médecin et en sage. Il rétablissait les malades, les estropiés, même les fous furieux, par les simples de ses bois. Et l'homme lui obéissait, comme la cithare obéit à son maître Apollon. Mélampus, ainsi qu'un dieu, savait conduire ou contenir les mortels, grâce à son extraordinaire tendresse pour tout ce qui grouille sur le gazon, parmi les brindilles ou la pierraille...

*
* *

C'est avec une égale piété que le savant Mélampus et le poète George Meredith ont étudié la Terre. — A la vérité, ces strophes n'expriment qu'un idéal. Mais qui peut faire la différence entre l'illusion parfaite et la parfaite réalité?... D'ailleurs, un idéal que Meredith a réalisé par un à peu près magnifique avons-nous le droit de le dédaigner comme un mirage?... Tâchons, au contraire, que notre sensibilité et notre intelligence s'y attachent, si nous désirons que l'œuvre de Meredith nous intéresse, non comme une ville morte, riche en monuments pittoresques, mais comme un vivant univers.

Meredith est parmi tous les poètes le plus étroitement uni à la Terre. Pourvu qu'on s'en souvienne, on éprouvera, non seulement de l'admiration, mais de la sympathie pour ses dons les plus singuliers. On ne critiquera pas cette ahurissante faculté d'analyse qui s'applique à l'âme d'un pâturage ou d'une clairière aussi bien qu'à l'âme humaine. On ne dira pas que son aisance à percevoir les infiniment petits, et à les décrire, tient de la sorcellerie. Mais on saura que la tendresse peut conférer aux poètes la suprême clairvoyance.

La magie, le vrai miracle, ou, si l'on aime mieux, le génie de Meredith consiste à considérer la Terre, et toutes les choses de la Terre, non du dehors, mais du dedans. C'est là son originalité. Bien d'autres, avant lui, parlèrent dignement de la Nature, surtout en Angleterre où les poètes font d'excellents paysagistes. Mais lui, il n'aime pas la Terre pour l'amour de l'idylle ou de l'églogue. Ce n'est ni un *lakist* en retard ni un misanthrope à la Jean-Jacques Rousseau, qui bafoue la société en lui prêchant le retour à l'état sauvage. Pareille reculade irriterait un penseur qui apprécie l'apport successif et progressif des civilisations. Encore moins songerait-il à remplacer

Dieu par la Nature, à humilier le christianisme au profit du paganisme. Un George Meredith, s'il nous renvoie à la Terre, ce n'est pas qu'il adore notre planète comme un fétiche, ni qu'il lui prête une personnalité mystique : nous rappeler notre extraction, endiguer notre égoïsme, le canaliser et lui creuser un lit profond, — tel fut son objet.

Sans doute on a beaucoup inédit du genre didactique. Mais pourquoi la poésie s'effaroucherait-elle de seconder les pédagogues, si c'est la notion de la Terre qui inspire leurs disciplines? Pourquoi ferions-nous les délicats? Une Muse qui ennoblit nos servitudes professionnelles en les soumettant pour piédestal aux lois souveraines peut surveiller sans répugnance nos devoirs. A l'aube du xxe siècle, la Muse redevient positive, studieuse, docte, et enseignante comme chez les poètes gnomiques, comme chez les plus anciens éducateurs de l'humanité, un Hésiode ou bien un Théognis. — Meredith, sans détours, définit le plus considérable de ses poèmes abstraits, *la Bourse Vide*, « un sermon »!...

***

Il prêche, il prêche avec d'autant plus d'abondance qu'il s'imagine prêcher dans le désert. — Et nous, ses auditeurs, n'allons pas examiner si le prophète est pessimiste ou optimiste : nous ferions preuve d'inintelligence. Laissons ces étiquettes aux discoureurs qui jugent foncièrement bonnes ou irrémédiablement mauvaises les relations de l'homme avec le monde extérieur. Nous autres, si nous envisageons la Terre comme la réalité par excellence; si, par-dessus le marché, nous la révérons comme une mère, — peu nous importera qu'elle ait avantagé ou non l'une en particulier de ses créatures!... Notre planète rend ses comptes à l'univers, et non à l'être humain, ce fantôme protoplasmique!...

De même, George Meredith ne relève pas plus des idéalistes que des matérialistes. Certes, au sens traditionnel du mot, il n'est pas un « croyant ». Nul ne s'est moins soucié du dogme, et, touchant les articles de la foi, le silence qu'il observe dans ses écrits ne semble pas lui avoir pesé. En conversation, il était plus expansif, et ceux qui ont eu l'honneur de

l'approcher savent bien qu'il n'inclinait pas plus vers le catholicisme que vers le protestantisme. — Quel abîme, pourtant, entre Meredith et un athée! La négation fait horreur à son esprit généreux et actif. Ce n'est point Meredith qui voudrait imiter l'attitude fière, mais hostile et désabusée, de Vigny. Il n'écrirait point ces vers d'une si âcre mélancolie :

> Le juste opposera le dédain à l'absence
> Et ne répondra plus que par un froid silence
> Au silence éternel de la divinité.

George Meredith croit à la présence de la divinité, et, pour lui, cette divinité ne reste pas silencieuse : son langage, il l'écoute partout avec délices; ses formes, son bienveillant visage, il les aperçoit, il les adore en tous lieux. L'histoire du monde, le passé, le présent et l'immense avenir attestent, présagent la riche industrie de la Terre à ce poète contemporain de Darwin, et saturé malgré lui de notions évolutionnistes. Les métamorphoses des espèces, leur développement, leurs progrès sont le chef-d'œuvre sans cesse renouvelé d'une féconde sollicitude. Ainsi, la religion et la science vaporisent leurs essences les plus précieuses et les mêlent dans l'atmosphère où baigne la pensée de Meredith. Ce conciliateur persuasif nous détourne des pseudo-idées et nous met en garde contre les conflits artificiels que l'on suscite entre de pâles ombres métaphysiques. — C'est pourquoi, tout en distinguant des matérialistes un penseur aussi accessible aux émotions religieuses, nous n'abandonnerons pas aux idéalistes ignorants et réactionnaires ce poète respectueux des vérités expérimentales.

On l'admettra sans peine, d'ailleurs : un esprit pour qui certaines questions ne se posent seulement pas, — alors qu'elles tourmentent la majorité des philosophes, — penche vers l'optimisme, sinon par réflexion, du moins par complexion. De fait, la puissance de Meredith, c'est qu'il révère avec une si tendre piété les décisions de la Terre. A défaut d'une foi religieuse, il possède la confiance. « La Terre — se dit-il — ne peut désirer que son bien personnel. Or nous faisons partie intégrante de la Terre. Donc la Terre veut notre bien... »

Mais pourquoi cette conviction, mieux que toute autre, procure-t-elle à Meredith une sérénité inaltérable? C'est que la plupart des religions différencient leurs adeptes de la divinité; puis sur cette différenciation radicale elles fondent leurs rituels. Mais ici les fidèles font corps avec leur dieu; ici s'affirme une confiance illimitée, spontanée, directe et infaillible comme l'impulsion d'un nouveau-né vers sa mère : confiance qui ne sollicite point de garanties. Et Meredith crible de ses sarcasmes[1] les incroyants qui se déclarent prêts à croire, pourvu qu'on leur fournisse des preuves.

Des preuves! où les trouver?... A supposer qu'elles existent, seraient-elles intelligibles? Meredith, élevé en Allemagne, n'hésite pas à critiquer la raison pure. Au cas où les preuves, quelles qu'elles soient, échapperaient à notre prise, la foi devrait recourir aux intuitions de la sensibilité plutôt qu'aux tremblantes lueurs de l'intelligence.

N'allons pas, pour cela, proclamer la faillite de la science!... La science n'a jamais promis de suffire à tous nos besoins. Et comment le pourrait-elle?... Abstraite par son origine et sa structure, elle ne satisfait que l'intelligence. — Mais l'homme n'est pas intelligence pure. Il se compose, selon Meredith, de trois éléments : le corps, l'intelligence et l'âme[2]. — Tandis que notre esprit se trouble en présence de la Terre, notre corps et notre âme nous avertissent qu'elle est tout amour, toute sagesse. Le corps et l'âme, par leurs suggestions obscures, d'autant plus impérieuses, gouvernent notre personnalité profonde. Cela suffit. Plus d'une fois, pour notre salut, nous sommes ramenés irrésistiblement à la Terre.

Ces volte-face ne subordonnent en aucune manière la raison à nos autres facultés. Quand la raison nous recommande quelque avantage, ni l'âme ni le corps ne le repoussent; encore moins s'attacheront-ils à une fin que la raison réprouve. Il n'y a place ici pour aucun mysticisme. Ni le corps ni l'âme ne détiennent un don de seconde vue qui manquerait à l'intelli-

1. Par exemple, dans *la Terre et l'Homme*, poème.

2. Il n'est pas inutile de faire observer que, pour désigner le corps, Meredith se sert aussi, indistinctement, des mots : « le sang », « la chair », « les sens », et, pour désigner l'intelligence, des mots : « l'esprit », « la raison », « l'entendement ».

gence. Parce que les élans du corps, parce que les aspirations de l'âme favorisent si puissamment les efforts de l'intelligence, il ne s'ensuit pas que leur intervention ait un caractère surnaturel et quasi providentiel. La doctrine de Meredith nous exhorte à l'espérance, assurément, mais encore plus au courage et à la résignation. — Accepter le monde tel qu'il est; se conformer à ses lois sans commentaires inutiles : cette alliance du corps et de l'âme avec la raison, puis de la raison humaine avec la raison mondiale, voilà ce qui constitue l'acte de foi par excellence. D'une part, l'intelligence « se hausse sur la pointe des pieds », d'après l'audacieuse expression de Meredith, jusqu'à ce qu'elle effleure l'âme. D'autre part, l'âme se dépasse elle-même pour s'élever librement jusqu'à l'âme de la Terre. — Ainsi se trouve supprimé le prétendu antagonisme de l'intelligence et de la foi.

*
* *

N'étant pas un constructeur de systèmes philosophiques Meredith ne se pique nullement de démontrer sa doctrine. Il se borne à la chanter. — Outre que ses procédés ne le rapprochent pas des sociologues, des moralistes ni des métaphysiciens, il leur est hostile par ses tendances mêmes. Leurs enquêtes l'importunent. Il s'impatiente de leur dialectique. Il maudit leurs éternelles questions, leurs questions oiseuses « qui ne filent ni ne sèment [1] ». La Terre, à mi-voix, se plaint d'eux au poète :

« Ceux-là ne regardent ni en haut ni en bas. Ce sont eux qui restent le plus loin de mon âme. Ils n'ont soif que d'énigmes. Moi, je n'en propose point. Je me borne à montrer comment l'âme se dégage de la chair, pour peu que l'humanité, d'un vigoureux coup d'aile, par delà les ténèbres et la douleur, répudie sa misère [2]. »

L'homme aurait la partie très belle, s'il ne la perdait par vanité. Notre fol orgueil de parvenus nous aveugle depuis le berceau jusqu'à la tombe. Il nous empêche de regarder, non seulement la vie, mais la mort. Il nous induit à dramatiser

1. *Une Foi à l'Épreuve*, poème.
2. *Ibid.*

outre mesure nos catastrophes. « Que font-elles à Sirius? » demandait avec malice Ernest Renan. George Meredith, sans s'élever jusqu'à Sirius, se place un peu au-dessus de la Terre : aussitôt il s'aperçoit que les individus comptent moins que les générations, et les générations bien moins que l'humanité collective. « Où allons-nous? » est une question encore plus vaine que celle-ci : « D'où venons-nous? » Il n'y a de permanent que le fruit du travail. Il n'y a de stable que le bien accompli. Notre mort est un phénomène semblable à la chute des feuilles : elle n'implique pas nécessairement une résurrection. Et pourquoi s'insurger contre la mort, pourquoi l'appréhender, si nous aimons la Terre comme il le faut? « Sur le sein qui donne la rose pourquoi tomber en frissonnant[1]?... »

Au reste, la Terre communique volontiers son secret à ceux qui l'aiment sincèrement. Il savent, ceux-là, que, pour une génération moissonnée, mille autres sont à poindre. Ils savent que les vieux doivent céder la place aux jeunes, parce que l'usure est inévitable dans un univers imparfait. Ils savent que notre ouvrage résiste à l'écoulement universel et que la reconnaissance des hommes nous garantit l'immortalité! — Peu importe que, pour flatter notre amour-propre, on institue officiellement une commémoration des morts illustres, comme dans la religion positiviste d'Auguste Comte; peu importe qu'on parle de nous! Les morts les plus ignorés survivent dans leurs enfants. La chaîne des humains est immense et ininterrompue. — Tous, par nos actes, à travers les siècles, nous restons les invisibles auxiliaires de nos descendants les plus lointains.

Cette notion restreinte et, pourrait-on dire, altruiste de l'immortalité appartenait d'abord à Auguste Comte. C'est à lui que l'empruntèrent Stuart Mill et Herbert Spencer. Puis George Meredith se l'annexa en l'éclairant, en l'échauffant, en la dilatant à la flamme de son génie. L'immortalité, ainsi qu'il la conçoit, ne sert plus de compensation platonique à un être épouvanté par l'imminence de son désastre. Elle vaut mieux qu'une consolation, mieux que n'importe quel sauf-conduit. Elle ajoute à notre foi un corollaire organique; elle

1. *Ode au Génie de la Terre en Automne.*

imprègne tout ensemble l'esprit et l'âme pour les assainir et pour en expulser le seul regret égoïste qui pourrait encore s'y insinuer. Elle semble n'augmenter le charme de l'existence que pour mitiger les affres de l'agonie...

*
* *

Ne négligeons pas Notre-Dame la Terre!... Elle corrobore les intentions magnanimes: elle élargit le champ visuel; elle affine encore certaines façons de sentir particulièrement délicates. — Qu'un orage ébranle une forêt du pays rhénan, et Richard Feverel voit plus clair en lui-même [1]. A Wilming Weir, par une nuit de lune, Sandra Belloni jouit de son bonheur avec une sérénité pleinement lucide [2]. C'est en parcourant son jardin, vers le coucher du soleil, que le docteur Shrapnel alimente son ardeur belliqueuse [3]. Devant l'aube enflammée qui empourpre Venise, un frisson d'amour agite Nevil Beauchamp et Renée [4]. Matey Weyburn et Aminta fiancent leurs âmes par la fraîche matinée où ils nagent de compagnie vers la pleine mer [5]. Rien n'enchaîne mieux Carinthia à son frère Chillon que leur course de montagne, dans les Alpes du Tyrol, après qu'ils ont quitté la maison paternelle [6]...

Et si la vue de ces magnifiques paysages, si le contact de la Terre n'aiguisait en nous qu'une fièvre de la sensibilité; si notre intelligence réclamait des ordres plus explicites avant de convoquer ses réserves d'énergie; — alors, nous consulterions l'Esprit Comique, puisque la Terre nous l'a délégué comme un ange tutélaire.

§ 2. — *La Notion de l'Esprit Comique.*

Voulez-vous avoir une idée à peu près exacte de cet ange?... Concevez un observateur, placé en un point approprié de

1. *L'Épreuve de Richard Ferevel.*
2. *Sandra Belloni.*
3. *La Carrière de Beauchamp.*
4. *Ibid.*
5. *Lord Ormont et son Aminta.*
6. *L'Étonnant Mariage.*

Jupiter ou d'Uranus, qui jugerait sans trêve nos sentiments et nos actes par rapport à notre milieu. — Voilà une image assez fidèle de l'Esprit Comique.

En effet, cet ange est surtout un juge. Il ne se borne pas à enregistrer les vicissitudes d'un certain rapport entre le genre humain et la Terre. Il rapproche ce rapport variable du rapport constant qui doit unir le genre humain à la planète. Il compare; il calcule; il apprécie; il évalue. Et, ce faisant, il énonce la mesure selon laquelle chaque *individu* se conforme au devoir de l'*être humain*.

S'agit-il, maintenant, de définir un tel devoir?... Eh bien! les hommes ont de bonne heure *dû* subordonner leur avantage particulier à l'avantage du plus grand nombre. Et ce fut une première victoire de leur conscience morale. Mais ce n'est point assez. Nous avons acquis, depuis cette époque, grâce aux progrès de la science, des notions plus précises sur la destinée de notre astre : la conscience intellectuelle en a été enrichie et fortifiée. Il nous incombe, désormais, d'adapter notre conduite à ces principes nouveaux, de manière que la conscience morale coïncide absolument avec la conscience intellectuelle. — Ce pacte, cette harmonie des deux consciences est indispensable, si l'on veut que les individus collaborent à l'avenir des nations, et les nations à l'avenir de l'humanité.

C'est à quoi nous aide l'Esprit Comique. — De même que l'humanité régente les individus et les nations par la morale et par les lois, la Terre impose à l'humanité, comme un conseil judiciaire, le contrôle de l'Esprit Comique.

*
* *

Ce choix peut déplaire. — Vraiment, nous n'aurions pas cru l'Esprit Comique une aussi auguste influence. Et son exaltation à la plus éminente dignité nous inquiète comme un paradoxe... Mais non, avouons-le!... Ce qui nous vexe, c'est d'avoir pour tuteur l'Esprit Comique : précisément, le seul « esprit » que nous ne puissions prendre au sérieux... Il nous répugne de soumettre notre intelligence à une activité d'ordre inférieur.

L'origine de cette répugnance, c'est que nous confondons l'Esprit Comique avec ses dérivés : satire, humour ou ironie... Quelle erreur!... Le propre de l'Esprit Comique n'est point d'exciter le rire. N'ayant rien de bouffon par lui-même, l'Esprit Comique n'est pas plus jovial que le sens commun. Parfois seulement, s'il compare notre conduite à ce qu'elle devrait être dans une société mieux accommodée à sa fonction, il constate un écart... Et alors, contraint de sévir sur-le-champ pour sauvegarder les droits imprescriptibles de la Terre, l'Esprit Comique fait usage de son arme : il sourit...

*
* *

Et l'artiste sourit de même en signalant le même écart...

Son œuvre, inspirée de l'Esprit Comique, tient plus ou moins de la comédie. Celle-ci ne vise pas uniquement à nous réjouir : *le Mariage de Figaro* peut être une pièce plus divertissante que *le Misanthrope*, et cependant Beaumarchais reste à mille coudées au-dessous de Molière. — L'Esprit Comique, à ne considérer que ses tendances profondes, intervient plus rarement dans le vaudeville que dans la tragédie elle-même. George Meredith le déclare expressément. « Les dernières scènes d'une comédie peuvent être écrites avec du sang », — comme celles des *Comédiens tragiques*, — « encore qu'il y ait peu de caractères assez amples et complexes pour mériter le concours simultané des deux Muses ». — Mais, au contraire, « quiconque rit de tout méconnaît le comique de la comédie ». Étudier l'Esprit Comique, ce n'est pas étudier le rire, mais tout au plus un sourire spécial : le sourire fin, subtil, grave, mystérieux, qui se prolonge en une pensée; le sourire familier à Léonard de Vinci...

Un jeune auteur doit aborder résolument la comédie, s'il veut devenir un apôtre de la Terre. D'autant plus que la comédie ne relève pas exclusivement du théâtre. Elle s'assouplit fort bien à la forme narrative. *L'Égoïste* de Meredith n'est-il pas un modèle de « comédie racontée »?... Au reste, tous les romans de Meredith sont, plus ou moins, des « comédies racontées ». L'auteur ne risquait point de faire fausse route, ayant tenu à élucider, bien avant d'écrire, les conditions

d'existence de la comédie. Ses recherches furent consignées dans la brillante conférence du 1er février 1877, laquelle parut en librairie, vingt ans plus tard, sous le titre : *Essai sur la Comédie*.

La comédie requiert un milieu cultivé pour matière et pour auditoire. Elle tarit où les perceptions hésitent, où les idées ne circulent pas en abondance. Elle n'a pas de prise sur une société en voie de formation. Elle abhorre le tumulte, les convulsions révolutionnaires avec leurs clameurs tempêtueuses. Nulle résidence ne lui plaît mieux qu'un salon tranquille, loin de la boue et de la poussière, où des dames et des messieurs conversent de plain-pied [1].

Voilà pourquoi, malgré ses sympathies démocratiques; Meredith recrute sa troupe romanesque dans la bourgeoisie riche ou même dans l'aristocratie. Que ses personnages n'aient pas un cerveau de premier ordre, c'est un petit malheur. Une éducation irréprochable, l'usage du monde et, par-dessus tout, une sensibilité très délicate, voilà l'essentiel. Et cette condition ne s'applique pas moins aux acteurs qu'aux spectateurs, car l'intelligence du comique appartient à une élite. Prenons-en notre parti : il faut s'être assimilé sans effort les usages et l'idéal d'une société fort choisie pour saisir à temps certaines nuances.

Un si parfait unisson de la salle et de la scène ne fut constaté qu'une seule fois depuis Aristophane : en France, sous Louis XIV. Molière disposait d'un public parfaitement apte à le comprendre. Mais il emporta sa chance avec lui. Auteurs et spectateurs, depuis lors, cherchent vainement à se rejoindre. La notion de l'Esprit Comique s'altère en attendant que prenne fin ce triste jeu de cache-cache, et l'on se demande ce qu'il restera de l'infaillible et bienfaisante pierre de touche, qui jadis, au théâtre, éprouvait les caractères...

Évidemment, la thèse de Meredith présente ce point faible [2] que l'Esprit Comique suffit avec une extrême difficulté à sa tâche! Selon Meredith, il ne faut pas moins de souplesse pour

1. *Essai sur la Comédie*, page 8 de la petite édition Constable.

2. Cf. la critique faite par M. Basil de Selincourt dans l'ouvrage de Mrs. Sturge Henderson, p. 220.

entendre une plaisanterie que pour la faire... Mais alors les ignares, tous les sots, les rustres, ceux qui méritent le plus le courroux de la Muse comique seront précisément les impunis!... Meredith se serait-il exagéré le pouvoir de l'intelligence? Peut-être... Mais qu'importe! Si nous ne savons pas tirer parti de notre cerveau, le meilleur adjuvant pour le stimuler, ce serait encore... étudier Meredith!...

*
* *

Un autre écrivain, avec des dons analogues, aurait balancé entre la philosophie et le roman. Mais George Meredith reconnut très vite que le roman était la manifestation la plus expressive de l'Esprit Comique. La psychologie pure a sa noblesse; mais elle se borne à noter des apparences. Le romancier, par contre, s'engage sur l'honneur à nous dévoiler le fond des hommes. Il jette les idées abstraites, pour mieux les retenir, sur le domaine de l'imagination. Craignant de s'égarer dans l'âme humaine, ce dédale, il ne la scrute point à la loupe, avec l'œil d'un horloger. Mais il la considère à vol d'oiseau, comme, d'un sommet des Alpes, on domine les vallées [1].

Voulez-vous supposer, avec M. Trevelyan, que l'historien, aussi bien que le romancier, puisse suivre nos actes en leurs extrêmes conséquences? le roman offrira tout de même l'avantage de distinguer entre les mobiles apparents et les mobiles réels. — Si, dans l'intérêt de sa double campagne théorique et pratique, George Meredith mène de front la poésie philosophique et la prose narrative, c'est que le romancier mange l'huître dont le philosophe et l'historien n'obtiennent que les écailles. — George Meredith, en publiant la doctrine de la Terre par ses poèmes, déclare la guerre à l'égoïsme; après quoi, par ses romans, il assure à l'Esprit Comique des victoires.

1. V. *l'Égoïste*, page 3.

***

L'égoïsme, voilà l'ennemi!... Mais prenons-y garde! L'égoïsme est multiforme... L'égoïsme, moelle de la brute primitive, ne caractérise plus telle physionomie en particulier, mais il représente un principe général et organique. Nous feignons de dépouiller le vieil homme; en réalité, nous l'accoutrons au goût du jour. Sous sa parure à la mode, il se donne pour le produit d'une civilisation complexe. Et nous traitons comme une infirmité sénile un sentiment inné et invétéré.

Néanmoins l'Esprit Comique ne se laisse pas duper. Il épargne, à la rigueur, l'égoïste, le franc égoïste, vrai dragon dans toute sa difformité, monstre antédiluvien, fantastique, extravagant, prodigieux, comme le diplodocus ou l'ichtyosaure, qui nous amusent aujourd'hui par leur énorme ingénuité. — Mais comment absoudre ce fade et plat sentimentalisme, hypocritement vertueux, incarnation abâtardie de l'égoïsme, et d'autant plus pernicieuse qu'elle est pleinement réfléchie?...

L'égoïsme, autrefois, ne corrompait que l'esprit; le sentimentalisme d'aujourd'hui empoisonne la conscience. Tel sentimentaliste a beau cligner des yeux comme un myope : il voit très clair en lui-même[1]... Un sentimentaliste convoite avec ardeur la beauté du renoncement. Mais que fait-il? Ingénieux à se procurer sans effort les plus flatteuses illusions, il se montre brave, chevaleresque, magnanime, héroïque, aux dépens des plus faibles. — Néron, par exemple, jouait les jeunes sentimentalistes avec un grand talent... Quoi! nous objecterait-on qu'il relevait de l'espèce sanguinaire?... Ce n'est point la plus barbare!... Notre société soi-disant humanitaire pousse bien plus loin la férocité. Pour l'en convaincre, l'Esprit Comique n'a qu'à ouvrir cet énorme catalogue d'égoïsme où la société enregistre ses sentences. Il nous contraint de le compulser attentivement, puis d'en extraire un manuel. Ces abrégés constituent ensuite des « comédies racontées... » Que d'injustices ils dénoncent contre l'amour, contre les femmes,

1. Songez à Wilfrid Pole dans *Sandra Belloni* ou bien à lord Fleetwood dans *l'Étonnant Mariage*!

contre les pauvres, contre tous les humbles et les déshérités!... Essayons de les indiquer.

*
* *

Et d'abord, quel est le crime capital du sentimentaliste?... Morceler sans aucun scrupule ce que la Terre avait uni; se moquer de ce que notre chair, notre intelligence, notre âme forment un triple et inviolable composé; détacher l'un de ces trois éléments, puis, moitié paresse, moitié calcul, avantager celui-là au détriment des autres; professer, en même temps, pour légitimer son caprice, que notre corps et notre âme sont séparés par un abîme, — ces folies ne sont qu'un jeu pour le moderne sentimentaliste. Il aboutit par ces procédés à deux hérésies contraires : l'ascétisme et le sensualisme.

En vain l'Esprit Comique proteste que l'homme n'est ni ange ni bête, et que ni l'âme ni le corps ne peuvent encourir le mépris, puisque tous deux, au même titre, sont issus de la Terre. En vain il préconise la tempérance comme un juste milieu entre deux excès également absurdes. En vain!... Sa faible voix ne parvient pas à se faire entendre.

Rien ne semble plus honorable que d'isoler notre âme de notre chair. Le moyen âge, sur la foi des théologiens, modelait fidèlement la communauté civile sur la communauté monastique. Tentative malencontreuse!

La nature triomphe des conventions. Veut-on la noyer? Horreur! elle remonte à la surface en exposant sa partie la moins décente[1]!...

Tels sont les déboires de la sainteté.

Désirer un amour trop pur, c'est désirer une rose sans tige, sans épines, sans racines, sans le sol gras qui l'alimente. Amour fantôme que cet amour tellement quintessencié[2]!...

L'Esprit Comique, tout le premier, s'opiniâtre à discipliner les sens. Mais discipliner, est-ce donc extirper?... Sir Austin Feverel, pour avoir brutalement disjoint l'âme et le corps chez son fils, provoque la banqueroute de son fameux « système »

1. *Diane des Crossways*, chap. I.
2. *Ibid.*

pédagogique. *L'Épreuve de Richard Feverel* met l'ascétisme en faillite.

D'autre part, loin de flatter le sensualisme, l'Esprit Comique le maudit. Soit qu'il contemple la triste Dahlia Fleming[1], séduite et abandonnée par Édouard Blancove ; soit qu'il effleure un sujet analogue dans le poème de jeunesse, *Londres aux lumières du soir*[2], Meredith s'indigne que la chair soit désirée, exploitée aux dépens de l'intelligence et de l'âme. — Une semaine avant sa mort, ne reprochait-il pas à Gœthe vieillissant de n'avoir pas renoncé au plaisir? Il s'écriait : « Lui, courtiser des jeunes filles ! (*making love with young girls !...*) Je hais un vieillard chez qui le feu s'est éteint et qui aspire à écraser une jeune fleur contre sa poitrine (*who wants to crush a young flower on his bosom*) ; je hais cela, parce que la Nature le hait (*I loathe that, because Nature loathes it*)[3]... » Peu importe que Gœthe soit éconduit, qu'Édouard Blancove s'accuse en public, ou que sir Austin Feverel sanglote sur le cadavre de l'innocente Lucy Desborough ! Le mal n'en est pas moins fait. La Terre, outragée, exige une expiation...

Un peu de bonne psychologie réfuterait à la fois les ascètes et les sensualistes en attestant la solidarité de nos principes constitutifs.

Il est vrai que l'homme est un automate. Mais nous n'avons pas le droit de le démonter. — Les sens aboutissent au cerveau, puisque toute force motrice émane d'un centre moteur. L'âme, à son tour, présuppose la réaction réciproque de l'esprit et de la chair, dont elle ne représente que le symbole. Jamais elle n'empiète sur le corps ni sur l'entendement. Belle fleur de l'évolution, éclose la dernière, elle tient au terroir par des racines résistantes. Que de litiges aplanis, que d'énigmes résolues, si nous favorisions une alliance plus sincère entre les trois provinces de notre être : la chair, l'esprit et l'âme !...

Et quel soulagement de n'avoir plus à opter entre l'abstinence et la licence, entre Artémis et Aphrodite[4] !... Chacune

1. *Rhoda Fleming.*

2. *Poèmes* (1851).

3. Dans une conversation intime.

4. Cf. la tétralogie philosophique : *le Choix vital*, *Avec la chasseresse*, *Avec celle qui persuade* et *l'Épreuve de la virilité*, dans le recueil de 1901.

d'elles est déesse. Et chacune réclame une adoration exclusive... Eh bien! rendons hommage à chacune des deux rivales. Puis, dans notre for intérieur, continuons d'aimer tout ensemble par la chair et par l'esprit, — ce qui revient à dire : par l'âme. — Ne sacrifions pas au développement intensif des muscles, de peur que la Terre ne soit envahie par une foule encombrante et ignare de *sportsmen*. Immoler tout à l'esprit, c'est multiplier cet avorton qui se nomme l' « intellectuel ». Claquemurer l'âme humaine dans un « splendide isolement », c'est la vouer aux extravagances des mystiques. — Un ascète supprime le physique; le sensualiste se rit des effusions spirituelles; enfin, il est des mâles tellement jaloux de leurs prérogatives qu'ils détestent la sympathie des intelligences et que l'émancipation des femmes les hante comme le plus torturant des cauchemars.

*
* *

M. Warwick, sir Willoughby Patterne, lord Ormont et lord Fleetwood, ces types masculins de George Meredith, refusent l'indépendance intellectuelle à Diane, Claire Middleton, Aminta et Carinthia. Aucun d'eux ne soupçonne qu'une véhémente passion peut établir entre les deux sexes une égalité absolue. Leur despotisme les aveugle. « Ils ont contourné la Pointe du Sérail sans avoir doublé le Cap Turc [1] ».

De là, entre tant d'époux, ces désillusions, ces tragédies qu'analysent les cinquante sonnets d'*Amour Moderne*. — Un homme et une femme égaux en générosité, mais d'intelligences inégales, regardent s'évanouir lentement leur amour. C'est un poignant crépuscule. Par des efforts surhumains, infiniment pathétiques, ils cherchent à se ressaisir. Peine perdue!... Malgré le charme des premières caresses, malgré quelques rapprochements de hasard, « un golfe de silence les sépare... » Même quand ils se parlent, ils ne parlent plus le même langage. Tous deux endurent leur martyre avec dignité. Mais l'homme, moins éloigné de la maîtrise, dévore

1. *Diane des Crossways*, chap. I.

stoïquement sa douleur, tandis que la femme, navrée, convaincue que son mari n'aspire qu'à la liberté, finit par se donner la mort. — En réalité, il eût suffi qu'elle augmentât son cerveau. — Hélas! « le sens des femmes est trop mêlé à leurs sens[1] ».

C'est alors que le veuf, au paroxysme de l'angoisse, jette à Dieu cette supplication déchirante : « Plus d'intelligence, Seigneur, plus d'intelligence!... »

Plus d'intelligence?... Mais pourquoi les femmes ne sont-elles pas plus éclairées? C'est que leur inexpérience, leur naïveté, leur niaiserie même doivent répondre de leur vertu. Les hommes choisissent des épouses tantôt indignes, tantôt ineptes. Plutôt que de modifier leur critère, ils adoptent des compagnes incapables de les comprendre. Alceste, fuyant Célimène, ira peut-être solliciter la main d'une Agnès.

L'Esprit Comique en sourit... trop furtivement pour que les femmes s'en aperçoivent!... Au lieu de l'invoquer, elles se grisent d'une vague phraséologie sentimentale. Elles aussi, elles confondent « ignorance » avec « innocence ». Trop de franchise les effarouche. Elles n'aiment pas la vérité nue. A peine si elles approuvent « le Sage Enamouré » et « la Dame Honnête ». Cette jeune femme qui s'accuse trop loyalement d'une faute excusable — et même touchante! — est peu faite pour leur plaire.

Il y a toujours de la gêne avec les héros; et l'on se sent bien plus de penchant pour les « belles dames révoltées » qui discutent avec deux hommes, en plein air, adossées contre le tronc d'un flexible bouleau[2]. Arrêtons-nous auprès d'elles...

L'un de leurs interlocuteurs plaide pour le sexe fort; l'autre garde le silence.

— Soyez les bienvenus, gentils seigneurs, — dit la plus éloquente des rebelles, — et asseyez-vous à nos côtés! Que chacun de vous élise parmi nous celle qui lui plaira le mieux : il n'aura d'autre obligation que d'épouser notre sainte cause et de travailler à nous affranchir... Que voulez-vous? nous autres, nous aimons ceux qui nous aiment!...

1. *Amour moderne*, XLVIII.

2. *Ballade des Belles Dames révoltées.*

L'avocat du sexe masculin se défie de cette offre. Pourquoi ces dames quitteraient-elles sans pilote, sans aucune expérience de la mer, le port où elles s'abritent? Le monde a trop souvent comparé leur magnifique bravoure, quand le ciel était parfaitement pur, à leur pâleur dans la bourrasque, à leur panique, à leur volte-face éperdue, — et le monde a trop souvent ricané!...

— Sans doute, — ripostent les dames, — notre courage a pu mollir. Mais quoi! les hommes ne s'énervent-ils pas, eux aussi, sous le joug? C'est grâce à leur vigueur intellectuelle que les hommes finissent par se libérer. Eh bien! les femmes se délivreront de même!...

— Y songez-vous, madame!... N'est-ce point assez de dominer notre cœur et notre foyer?... Ah! si vous saviez combien fangeuses, combien glissantes sont les routes autour de cette magnifique avenue où vous cheminez à l'écart!...

— Monsieur, jusque dans cette avenue, les appels désespérés de nos pauvres sœurs nous obsèdent!... Vraiment, il fait bon vous entendre glorifier notre pouvoir!... « Y songez-vous!... », voilà bien le rugissement de tous les despotes!... Allons, acceptez notre pacte : pour vous, un peu de notre pureté; pour nous, un peu de votre énergie!...

Et, comme la coquetterie ne perd jamais ses droits, ces dames renforcent leurs arguments par mille œillades assassines. En pleine polémique, elles s'arrêtent pour demander : « Eh! monsieur! qu'en pense donc votre ami?... » Celui-ci, très vite séduit, finit par leur donner raison. — Là-dessus, le poète, tout en jetant les hauts cris, médite sa déconfiture.

Et il apostrophe la Beauté, qu'il considère comme l'arme, comme la place forte, comme le véritable empire des femmes :

— Beauté que les hommes, avant de la posséder, révèrent ainsi qu'une déesse! Beauté qui éprouvâtes votre prestige dès l'époque fabuleuse où le vaisseau d'Hélène voltigeait sur la mer! Beauté, n'avez-vous donc pas compris que la cause d'Hélène contenait tout entière la cause féminine?... Et pourquoi, femmes, ne troquez-vous pas, d'un seul cœur, votre « Moi » égoïste contre ce « Nous » rédempteur qui doit enfin vous racheter?...

Mais les femmes sont esclaves de leur égoïsme. — En

somme, d'après l'Esprit Comique, une « Ligue de Défense Féminine par la Beauté » servirait bien mieux les femmes que les démonstrations tapageuses des « suffragettes ». — Toutefois, loin de leur refuser droits civiques ni magistratures, Meredith applaudit à leurs récents succès en divers pays de race scandinave ou anglo-saxonne. Il s'apitoie sur la jeune fille de France, condamnée, dès son épanouissement, au banal mariage de convenances. Bien plus, il va jusqu'à soutenir qu'un homme « qui tiendrait de la femme sans être efféminé serait l'ornement de son sexe [1] ». C'est que le poète estime très haut le mérite des femmes; et nul ne s'en étonnera s'il se remémore Diane Warwick [2], lady Camper [3], Chloé [4], Jenny Denham [5] ou même cette Clotilde von Rüdiger [6] que Meredith méprise. Quant à son fameux aphorisme, si souvent cité, si mal interprété : « Je présume que la femme sera la dernière chose civilisée par l'homme [7] », c'est une plaisanterie à double tranchant. L'homme n'a vraiment pas qualité pour « civiliser » la femme. Celle-ci, intellectuellement son égale, lui est supérieure par des divinations, des intuitions, des inspirations extraordinaires. — Improvisatrice hors ligne, un peu magicienne, Circé ou Armide suivant les âges, elle possède la baguette de coudrier. Chacune, comme Jeanne d'Arc, a ses voix qui la conseillent...

Quel dommage qu'avec tant d'esprit aucune d'elles n'ait l'esprit de suite!... Il faut attribuer à cette lacune le désastre de Diane Warwick et de Clotilde von Rüdiger. Les unes, comme Vittoria, sont emportées par leurs sentiments bien au delà de leur volonté. Chez d'autres, comme Rhoda Fleming [8], cette même volonté empiète sur l'intelligence et dégénère en tyrannie. La biographie de toutes ces femmes si remarquables foisonne en inconséquences, en contradictions déroutantes entre les

1. *Les Comédiens tragiques.*
2. *Diane des Crossways.*
3. *Le Cas du Général Ople et de Lady Camper.*
4. *L'Histoire de Chloé.*
5. *La Carrière de Beauchamp.*
6. *Les Comédiens tragiques.*
7. Dans *l'Épreuve de Richard Feverel.*
8. Voir surtout les dernières pages de *Rhoda Fleming.*

projets et les actes : elles s'acharnent à se forger des chaînes dès qu'on les met en liberté ; cœurs tendres, aimants, prêts aux plus nobles abnégations, elles cèdent brusquement aux suggestions de la plus sotte vanité. — Puis, quand elles ont tout oublié, lasses et désabusées, incapables de réagir contre leur égoïsme, elles se laissent emprisonner au labyrinthe des conventions...

*
* *

« Garrotter l'égoïsme, enrayer la routine », l'Esprit Comique étend ce programme à la société entière. — Certes le christianisme nous avait déjà recommandé l'amour du prochain. Mais qu'est-ce que cet amour?... Le chef-d'œuvre de la conscience morale... Eh bien! l'âme a de la force pour aller au delà!... De même qu'une introduction précède la symphonie, qu'une ébauche prépare le tableau, qu'une aurore présage le soleil, la conscience morale demande à s'épanouir dans la conscience intellectuelle. Elle aspire à cette métamorphose, la revendique, s'y opiniâtre, parce qu'un accroissement d'intelligence provoque sur toute la Terre un accroissement de félicité.

A qui la faute si nous sommes encore loin de compte? si la conscience intellectuelle des nations sommeille à l'état de chrysalide?... Mais à tous ceux qui redoutent la réalité!... Une fausse honte les paralyse, la crainte de toucher à des questions trop délicates, ou bien encore leur paresse et leur hypocrisie. Jamais ils ne visitent les plaies et les ulcères des peuples. Ils bâillonneraient plutôt les impertinents qui les signalent!...

Est-ce que l'Angleterre, par exemple, se soucie de ses misères intimes? Nullement!... Au lieu d'encourager les exercices intellectuels, au lieu de préconiser l'émulation des esprits, la vieille Angleterre se passionne comme un enfant pour ses tournois de *foot-ball* et de *cricket*. A l'âge où le bouillonnement des sens nous transforme en oiseaux rapaces, elle remet aux jeunes hommes des fortunes colossales. Imprudence d'autant plus grave que les riches donnent le ton à leurs parasites et même à leurs victimes ; ils vont toujours escortés par des imitateurs, et ces derniers singent avec empressement les vices de leurs patrons.

C'est pourquoi Meredith exècre le système successoral en vigueur. Son sermon poétique *la Bourse vide* admoneste avec rudesse un « fils de famille » qui a dissipé son patrimoine en débauches. Le professeur allemand Doctor Julius von Karsteg n'est pas plus tendre pour la législation anglaise, lorsqu'il interpelle Harry Richmond sur ses projets d'avenir. Quel terrible réquisitoire il fulmine contre la Grande-Bretagne « abrutie par sa prospérité matérielle » !

— Oui, sans doute, vous peinez, vous travaillez énormément, vous autres Anglais; mais rien que pour de l'argent!... La graisse et la fainéantise, voilà votre Paradis!

Quoique les mêmes invectives reviennent dans l'*Un de nos Conquérants* et jusque sur les lèvres ironiques de lord Ormont, George Meredith n'a jamais, comme Henri Heine, blasphémé contre sa patrie. — Non, la cause initiale de sa mauvaise humeur, c'est qu'il a trop présumé de ses compatriotes. Il est trop fier de leur appartenir. Leurs progrès ne le contentent pas; sa vive et agile pensée les devance; il se plaint sans cesse qu'on ne le suive pas. Tantôt il peste contre leur snobisme aristocratique, — et quel dépit pour un Celte passionnément attaché à son bien-aimé pays de Galles que d'en voir les premiers conquérants, les Saxons, vénérer superstitieusement le fantôme de la féodalité normande[1] ! — Tantôt, malgré ses tendances pacifistes, il somme le gouvernement de réorganiser l'armée par le service militaire obligatoire. — Mais pourquoi gaspiller les milliards rien qu'en armements? La guerre est devenue une science; comme telle, la guerre exige, outre la valeur physique, la valeur cérébrale : donc il faut régénérer tout d'abord les intelligences par une réforme de l'enseignement.

Que les Anglo-Saxons le sachent : l'Esprit Comique dénonce leur égoïsme! — La grandeur d'un État se mesure par son apport au progrès international. Or les plus pauvres tribus gréco-latines sont plus riches en générosité; leurs émotions s'ébranlent plus vite : elles respectent bien mieux leurs devoirs filiaux envers la Terre. — Ce n'est pas en vain qu'un sang

1. Voir surtout *la Harpe d'Aneurin* (poème) et *Un de nos Conquérants*, chap. XI.

espagnol court dans les veines d'Aminta : elle amène à composition son farouche seigneur et maître[1]. L'Italie, trois siècles à peine après la Renaissance, se réveille derechef par une série de convulsions magnifiques. Meredith a observé ces secousses durant qu'il suivait, comme correspondant du *Morning Post*, la campagne austro-italienne de 1866. Son roman italien *Vittoria* exalte ces effervescences... Prestige de l'Italie!... L'Italienne Emilia, recueillie par la famille Pole, est la seule figure sympathique du roman anglais *Sandra Belloni*. De même, le soleil levant sur Venise illumine, comme d'une féerie à la Claude Lorrain, la carrière obscure et tourmentée du capitaine Beauchamp.

Mais c'est surtout la France qui captive la tendresse de Meredith. Et qu'on ne traite pas cette tendresse d'engouement!... Si Meredith ne cache pas sa prédilection pour la France, c'est que, nulle part, l'Esprit Comique n'a plus d'empire. — Dans les romans de Meredith, les Anglais ne gagnent rien à être opposés aux Français. Madame d'Auffray[2], Louise de Seilles[3], ces personnages épisodiques, se détachent avec un relief inoubliable. Diane Warwick[4] pâlit auprès de la ravissante Renée de Croisnel[5]. A la vérité, cette amie amoureuse de Nevil Beauchamp symbolise toute la grâce de la France. C'est d'elle que Meredith disait dans sa vieillesse : « N'est-ce pas que c'était une créature délicieuse? Je crois que je suis encore un peu amoureux d'elle... » — Amoureux, le socialiste Alvan[6] ne l'est pas moins de la France et de Paris. Peut-être même partageait-il avec Meredith ce culte de Molière, cette fine et profonde expérience de notre histoire qui se révèle dans *l'Essai sur la Comédie*. Il aurait loué le paysage de Normandie, peint avec tant d'amour, qui sert de frontispice au poème intitulé *Une Foi à l'Épreuve*; ou bien encore ces protestations vibrantes, ce plaidoyer chevaleresque en faveur de la duchesse

1. *Lord Ormont et son Aminta.*
2. *La Carrière de Beauchamp.*
3. *Un de nos Conquérants.*
4. *Diane des Crossways.*
5. *La Carrière de Beauchamp.*
6. *Les Comédiens tragiques.*

de Dino[1], dont la comtesse de Brownlowe met en doute la sensibilité maternelle... Mais aucun hommage à la France n'est plus précieux que les quatre *Odes en Contribution à l'Épopée de l'Histoire de France*. Le plus ardent Français ne chanterait pas son pays avec plus d'enthousiasme... Et pourquoi cette passion idolâtre?... Parce que la France, pour Meredith, n'est pas seulement « la Géante Gauloise », « Mère de Délicatesse », « Mère des Héros », « Mère de l'Honneur », « Mère de la Gloire » : elle est, sur toutes choses, « Mère de la Raison », ou bien, si l'on veut, fille aînée de l'Esprit Comique...

Et cependant Meredith s'accusait de n'avoir pas rendu justice à la France!... Le 19 septembre 1908, il mandait à l'auteur de ces pages :

Il est vrai que, de tout temps, mon cœur battait pour la France; et il n'est pas moins vrai que, jusqu'à ce jour, je n'ai pas reconnu par un suffisant témoignage la dette que le genre humain a contractée envers elle. Mes *Odes en Contribution à l'Épopée de l'Histoire de France* sont un effort dans cette voie. Si j'étais plus jeune, je ferais mieux et davantage...

*
* *

Ainsi, malgré sa dévotion pour les vieux rochers gallois, malgré son attachement pour les prairies du Surrey et du Hampshire, où l'herbe frissonne aux souffles du sud-ouest, Meredith ne cantonne pas ses amitiés dans son île. Par delà l'Italie et la France, il embrasse le monde civilisé. D'ailleurs, comment un peuple moderne formerait-il un système clos, alors que les races, de plus en plus, se pénètrent, s'amalgament?... La grande muraille de la Chine achève de s'écrouler... Mais ce n'est pas tout. L'Esprit Comique veut encore démolir ces deux Bastilles de l'égoïsme : régionalisme local et chauvinisme national.

Pas plus qu'un État de la mêlée universelle, un individu ne doit s'abstraire des luttes sociales. Elles ont toujours enflammé l'imagination de Meredith. Son œuvre favorite, *la Carrière de Beauchamp*, ne met pas seulement en scène un jeune politicien

1. Article sur les *Mémoires* de la comtesse de Brownlowe (*Fortnightly Review*, février 1868).

à ses débuts : elle est, au propre, un roman politique. Or le phénomène saillant de l'histoire politique actuelle, n'est-ce pas l'éveil de la classe ouvrière? Elle aussi, venue la dernière après la noblesse et la bourgeoisie, secoue sa torpeur et réclame sa part de bien-être. Nobles et bourgeois ont beau repousser avec indignation les intrus, ceux-ci résistent; on se menace, on se bouscule, on se prend à la gorge, tandis qu'artistes et penseurs, atterrés, écoutent avec angoisse le branle-bas de la guerre civile... Mais que leur angoisse soit bénie! Elle nous prouve qu'on inaugure enfin une plus large fraternité, puisque ces orgueilleux solitaires, eux-mêmes, n'osent plus détacher leur bonheur du bonheur collectif... De nos jours, ni les poètes ni les philosophes ne laissent la politique aux « philistins », comme c'était la mode chez les romantiques.

*
* *

Ce symptôme rassurant suffit à George Meredith. Jugeant infaillible la victoire de l'Esprit Comique sur l'égoïsme, il incline son front vers la Terre; puis, les yeux fixés sur sa mère, il guette les temps nouveaux avec non moins de « prévoyance » que de « patience »[1]... Les vagues possibilités qu'on devine de loin, comme des larves dans la pénombre, c'est la prévoyance qui nous les signale; mais c'est grâce à la patience que mûrissent les espoirs projetés sur le futur. En s'unissant l'une à l'autre, elles sauvegardent l'équilibre de la raison humaine. — Celle-ci enseigne que l'homme n'est ni ange ni bête, mais « tout ensemble une bête dressée sur ses pattes et un ange accroupi[2] ».

Comme l'Esprit Comique n'est pas un frère jumeau de la résignation, il ne nous condamne point à l'immobilité : les êtres humains, il les ausculte; puis, s'il ne perçoit pas en eux la musique produite par le va-et-vient du sang, par l'action et la réaction réciproques des organes, il abandonne avec dégoût « ces cadavres qui n'ont même pas l'excuse de la mort[3] ».

1. Cf. *Prévoyance et Patience*, dans le recueil poétique : *Une Interprétation de la vie* (1901).

2. *Ibid.*

3. *Ibid.*

Pour ces inertes créatures, l'Esprit Comique ne peut rien. Mal dégagées de la matière, elles s'y engloutiront, corps et âme, après leur mort. Ainsi périssent tous les champions des abus et de la routine.

Quant aux braves qui souffrent et qui combattent pour assurer un sort plus enviable à leurs petits-fils, plus de lumières avec plus d'indépendance, — l'immortalité est leur salaire.

Certes ces hommes de grand cœur ne forment encore qu'une élite. Mais le jour où l'âme et l'intelligence seront moins assujetties à la matière, la conscience morale aura fusionné avec la conscience intellectuelle. Et notre planète sera entrée en pleine jouissance de ses innombrables ressources vitales.

Ce même jour, la mission de l'Esprit Comique sera terminée. Nous serons débarrassés à bon droit de notre conseil judiciaire, car il n'aura plus besoin de nous rappeler la relation constante entre l'humanité et la Terre.

CONSTANTIN PHOTIADÈS

LA MORT ET LA VIE[1]

Gavina descendit avec méfiance l'escalier du bateau à vapeur. On aurait dit qu'elle avait peur de tomber dans la mer; elle claquait des dents, elle avait la figure sombre et livide. Francesco l'enleva presque dans ses bras pour l'aider à passer dans la barque; étendit avec soin le tapis qui garnissait le banc.

Depuis leur départ, il ne faisait que s'occuper d'elle comme d'une malade; elle ne se plaignait pas, elle était docile et passive, mais son visage exprimait une sourde souffrance. Seule, la vue de la mer la détournait de son idée fixe, et lui inspirait une admiration qui n'était pas dépourvue d'une vague frayeur : tandis que la barque les transportait du navire à terre, elle se pencha, trempa ses doigts dans l'eau, et fit le signe de la croix.

— Le bénitier est d'une belle taille, et l'eau bénite ne manque pas! — dit Francesco en riant.

Lui aussi avait la figure terne et comme rétrécie par suite de la mauvaise nuit passée en mer, et de l'inquiétude que lui causait Gavina; mais, peu à peu, l'air vif et le voisinage de la terre parurent les ranimer tous les deux. Il déboutonna son pardessus, dont il avait relevé le col, et respira à pleins poumons; elle regarda le phare, qui se dressait mélancoliquement sur la jetée, semblant émerger de l'eau grise du port. La matinée était tiède, voilée, mais d'une légère brume rose, et l'on se serait cru en automne. La ville, couverte de vapeurs,

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 juin.

apparaissait entre les mâts des navires, comme au fond d'un bois défeuillé; on entendait des bruits confus, des vibrations métalliques, des signaux stridents de sirènes, pareils à des hurlements de bêtes féroces; et pendant que Gavina mettait pied à terre, au milieu d'une foule bariolée, on entendit une forte détonation répercutée par l'écho. Elle tressaillit, les hommes ôtèrent leur béret, un vieillard s'agenouilla.

— Qu'est-ce qu'il y a? — demanda Francesco.

— C'est une salve d'artillerie, — répondit un marin. — On enterre un officier qui est mort en Afrique.

Et Gavina pensa à l'autre mort, dont le souvenir ne la quittait pas un instant; et il lui sembla que le triste et ironique destin qui la poursuivait l'accueillait par cette salve funèbre, à son arrivée sur une terre étrangère, et lui disait : « Je suis là, je t'attendais et je te prends... »

— As-tu froid? — lui demanda Francesco, en l'aidant à monter en voiture. — Tu es lasse, n'est-ce pas? Et puis ton manteau n'est guère de saison.

— Nous en achèterons un autre, — répondit-elle en affectant un air distrait.

Le voyage recommença : elle entrevit la ville, noire et jaunâtre parmi le brouillard; puis elle se trouva dans le train et vit encore la mer, la campagne ondulée, et des montagnes éloignées, dorées de brume, qui lui rappelaient celles de son pays; mais, tandis que ses yeux erraient çà et là, son esprit était ailleurs.

Francesco, rassuré, lui passa un bras autour de la taille, malgré la présence d'autres voyageurs, lui réchauffa les mains, lui murmura des paroles tendres. Elle avait l'air d'y être indifférente, et pourtant elle désirait que le voyage ne finît pas, pour ne pas rester seule : elle redoutait ce qui l'attendait; elle avait l'impression que tout, dans ce monde nouveau pour elle, lui serait hostile comme les voyageurs qui s'étaient reculés en maugréant pour leur faire de la place lorsqu'ils étaient entrés dans le compartiment.

Cette impression se dissipa quand elle fut chez elle; mais il lui resta un vague sentiment de peur puérile, pareille à celle qu'éprouve un enfant laissé seul dans une maison déserte.

La bonne avait chargé la concierge de dire qu'elle était à l'hôpital, avec une bronchite : elle priait son maître d'aller la voir. Francesco fut très ennuyé de ce contre-temps, mais Gavina lui garantit qu'elle ferait bien elle-même tout l'ouvrage.

Il la contraignit à se jeter sur le lit, et sortit pour commander le déjeuner au restaurant le plus proche; mais, bien qu'elle fût éreintée et qu'elle eût la tête lourde, il lui était impossible de se reposer : elle croyait rêver, et, justement comme dans certains rêves effrayants, elle ressentait le besoin de fuir, de se sauver d'un lieu plein de dangers...

Dès qu'elle fut seule, elle se leva et fit par trois fois le tour des cinq pièces qui composaient l'appartement : la salle à manger, qui donnait sur la cour, lui parut triste, quoique simple et élégante, avec ses tentures sombres et ses meubles en noyer; dans les autres chambres, communiquant entre elles, chauffées par de petites cheminées à gaz, il y avait trop de lumière, trop d'objets neufs et brillants.

Elle s'arrêta dans le cabinet de Francesco, regardant autour d'elle avec une curiosité méfiante et craintive. La clarté des carreaux en verre dépoli donnait un reflet de porcelaine aux murs émaillés : la table couverte de toile cirée, le fauteuil spécial, les appareils, les instruments luisants, renfermés comme des bijoux dans une vitrine, tout en somme lui semblait mystérieux et louche. Une odeur d'iodoforme flottait dans l'air : elle eut une espèce de vertige, retourna dans sa chambre, ouvrit la fenêtre et s'y accouda. La rue s'étendait large et solitaire, inondée de soleil, et le ciel, d'un bleu cobalt, était parsemé de petits nuages floconneux; et devant elle, autour des villas qui semblaient inhabitées, elle voyait des arbres aussi verts que ceux de son jardin au printemps. A droite, au delà des murs, elle apercevait d'autre verdure; à gauche, au bout de la rue, elle croyait voir une colline fraîche et fleurie.

Elle resta à la fenêtre, comme elle faisait dans son pays. Elle trouvait que Francesco était bien longtemps dehors, et elle avait quasi peur de rentrer, de rester toute seule. Soudain, la rue s'anima : une femme, en robe grise et bonnet blanc, passa avec deux charmants enfants habillés de fourrures; d'autres enfants passèrent, accompagnés par des demoiselles en chapeau et tablier blanc, et des femmes qui poussaient de

jolies voitures de bébés. Gavina n'avait jamais vu d'enfants si beaux et si bien accoutrés, et elle en remarqua un, entre autres, en costume de velours, avec une plume de héron à son chapeau de feutre; mais, malgré son petit air pimpant, il heurta maladroitement une fillette, qui se vengea en lui tirant la langue.

De la rue Boncompagni, montèrent des bandes d'ouvriers, des jeunes gens pressés, et deux gros messieurs, exactement vêtus de la même façon, qui se ressemblaient comme deux gouttes d'eau.

Il était midi. Gavina se distrayait, malgré sa fatigue et son idée fixe; mais, tout à coup, elle vit un homme grand et maigre, ayant un képi, un sac en bandoulière, et des lettres plein la main : mille souvenirs lui affluèrent à son esprit, et elle crut être encore à la fenêtre de sa chambre, attendant une lettre qui devait décider de son sort... Elle suivit avec un regard de haine et de sympathie l'homme qui entrait sous les grandes portes et qui en ressortait rapidement, et elle eut envie de descendre et de demander s'il n'y avait pas une lettre pour elle... Qu'est-ce qu'elle attendait? Tout était fini; et cependant elle éprouvait comme l'espoir insensé de ceux qui veillent le corps d'un cher défunt et s'imaginent le voir ressusciter d'un moment à l'autre...

Quand Francesco rentra, elle était déjà plus tranquille. Après le déjeuner, ils refirent ensemble le tour de l'appartement; il la tenait par la taille et regardait avec satisfaction son logis.

— Nous avons tout ce qu'il nous faut, tu ne trouves pas?... jusqu'à des objets de luxe... Ici, pourtant, — ajouta-t-il, en poussant la porte de son cabinet, — il manque encore bien des choses.

— Des instruments?

— Des instruments et des clients! — dit-il avec un bon rire.

Puis il lui montra ses livres, qui n'étaient pas tous scientifiques, et il lui mit un volume dans la main. Elle lut le titre : *Mémoires d'un Octogénaire*. Puis elle secoua la tête :

— Il est trop gros, et je n'ai pas la patience de lire...

— Tu en auras le temps.

— Non, non, mon cher! Moi, j'aurai à travailler.

— J'espère bien que tu n'as pas l'intention de faire le pain à la maison!

— Et pourquoi pas, si c'est possible?

— En attendant, tu vas aller te reposer! — lui dit-il.

Et il la reconduisit dans la chambre à coucher.

Elle finit par s'endormir et rêva que Paska avait permis à zio Sorighe de s'étendre sur le canapé du salon... Elle secouait le vieillard, mais il était plongé dans un si lourd sommeil qu'il n'y avait pas moyen de lui faire rouvrir les yeux. « Ah çà, il restera toujours là! » criait-elle, furieuse.

En se réveillant sous la pénible impression de ce rêve, il lui sembla qu'elle se trouvait à Rome sans avoir voyagé : elle s'était endormie dans son ancienne maison, et elle se réveillait dans cette jolie petite chambre aux meubles blancs et à la voûte peinte comme celle de la cathédrale de son pays. Une lumière vive et crue frappait sur les vitres.

Francesco n'était pas dans la chambre : elle eut une sensation de froid et de tristesse. « Que vais-je faire, à présent?... Et demain?... » Ah! certes, il n'était pas possible de faire le pain à la maison. En un instant, elle se rappela toute sa vie passée, et elle sentit que tout était réellement fini : ce qui l'affligeait hier, ce qui formait son existence, n'était plus aujourd'hui qu'un souvenir. C'était comme si elle survivait à elle-même.

Alors elle comprit enfin le suicide de Priamo : il s'était tué parce qu'il l'avait considérée comme morte.

Mais, tandis qu'elle s'abandonnait à cette idée maladive, elle pensait aussi à Francesco et se demandait s'il n'était pas temps de lui confier son secret. Se croyant calme et forte, elle se leva, alla à sa recherche, et le trouva dans son cabinet, debout devant la vitrine ouverte : avec sa longue blouse blanche, il lui paraissait plus grand, presque beau, imposant... Et elle eut de nouveau une impression de tristesse et de solitude : cet homme vêtu comme un prêtre était pour elle un inconnu.

En effet, quand il se retourna, il la regarda avec des yeux calmes et froids qu'elle ne lui avait pas encore vus.

— Comment! tu es déjà levée? Viens.

Sa voix aussi était calme, grave.

Elle s'approcha et il lui montra quelques instruments, lui expliquant à quoi ils servaient. Il les maniait avec délicatesse, avec amour, les examinant avec attention. Et il lui fit entendre qu'ils n'étaient pas tous payés et qu'il désirait avidement de l'argent, beaucoup d'argent, pour en acheter encore d'autres. Puis il referma la vitrine avec soin, en retirant la clef, et, à ce moment, elle comprit qu'elle ne jouait qu'un rôle secondaire dans sa vie : cet homme-là nourrissait une passion bien plus forte que celle qu'il nourrissait pour elle...

Plus tard, ils sortirent. Il demanda au concierge s'il y avait des lettres, et elle attendit anxieusement. Il n'y avait rien. Il recevait très peu de chose, lui expliqua-t-il : quelques revues médicales, quelques journaux littéraires et les simples cartes postales de sa mère.

— Mais je m'imaginais que j'aurais encore une lettre de toi!...

Après avoir monté une rue déserte, ils traversèrent une place où l'on entendait comme le bruit d'un torrent; tout resplendissait à la lueur rouge du crépuscule, dans le fond des rues le ciel flamboyait, et des milliers de petites flammes jaunes brillaient, suspendues en l'air.

Dans le profil noir des édifices qui entouraient la place, elle distingua deux croix se dessinant sur le ciel, et elle serra, tout émue, le bras de Francesco. Elle se rappelait les couchers de soleil à la vigne, les nuits lumineuses comme ce crépuscule, ses prières, son amour; mais la ville lui semblait si solennelle, et les monuments, les croix, les gargouilles, si chargés de significations sublimes que, pour un instant, son passé plein de misères lui parut petit et lointain. Il fallait forcément oublier dans cette atmosphère de grandeur.

— C'est une église qui est là? — demanda-t-elle d'un air embarrassé.

— Il y en a trois : San Bernardo, Santa Susanna, Santa Maria della Vittoria, — dit Francesco, en les lui indiquant du doigt.

— Si nous en visitions une? — murmura-t-elle timidement.

Ils entrèrent dans l'église de San Bernardo. Gavina fut

déconcertée, en voyant cette église ronde, sans fenêtres, et le dallage couvert d'ombre que sillonnaient de minces filets de lumière jaunâtre : et il lui sembla qu'elle se trouvait dans un grand sépulcre, seule, malgré la présence de Francesco, égarée, loin de tous, aux confins du monde réel et d'un monde inconnu, fantastique, effrayant. Depuis deux jours elle ne priait plus; et, en ce moment, elle comprit qu'elle ne prierait plus jamais comme auparavant. Entre elle et Dieu descendait une ombre pareille à celle qui envahissait l'église.

Jugeant qu'elle restait trop longtemps, Francesco la prit par le bras et l'entraîna dehors. Il ne lui dit rien, mais l'emmena dans un restaurant en vogue, brillamment éclairé. De grands vases de fleurs décoraient les tables; le carrelage en mosaïque étincelait. On entendait une musique douce et harmonieuse. Chaque fois que s'ouvrait la porte vitrée, des hommes entraient par groupes, ou accompagnées de femmes élégantes qui se miraient dans les glaces; et tous ils avaient l'air heureux.

D'abord, elle regarda devant elle, sombre et embarrassée, décidée à ne pas tourner la tête; mais, peu à peu, la chaleur de la salle, la bonne chère, la musique excitante lui donnèrent une sorte d'ivresse mélancolique. Comme certains ivrognes sentimentaux, elle jouissait du bonheur présent, mais s'efforçait de se rappeler les tristesses du passé.

Elle appuya ses coudes sur la table et son menton sur ses mains croisées, dans l'attitude qui lui était habituelle, et ses yeux errèrent çà et là, sur les fleurs, les cristaux, les petites flammes des lampes, et enfin sur les visages des femmes et surtout des hommes. Ils étaient presque tous jeunes. Elle les regardait avec crainte et avec curiosité, comme si elle n'avait jamais vu d'hommes jeunes. Parmi ceux qui étaient là, quelques-uns étaient vigoureux, exubérants, avec des yeux avides qui avaient quelque chose de perçant, d'agressif, pareils à ceux de félins aux aguets; d'autres étaient pâles, avaient les yeux caves, et tout leur était indifférent, sauf les plats qu'ils contemplaient avec tristesse et convoitise. Gavina pensait à Elia, son voisin, et elle avait envie de rire en se rappelant la peur qu'il lui inspirait : peut-être celui-là était-il

un saint homme, en comparaison de ceux qui l'entouraient maintenant!...

Mais soudain elle fronça les sourcils, puis se mit à rire :

— Te rappelles-tu, Francesco, le sermon de l'oncle, ce jour-là, dans la vigne? Il nous recommandait de ne pas fréquenter ces lieux où « tout brille » et cache le péché...

— Eh bien? Crois-tu que c'est ici un lieu de perdition?

— Oh! c'est au moins un rendez-vous de pécheurs, — dit-elle, en feignant une désinvolture et une gaieté qu'elle n'avait pas. — Pour mon oncle...

— Baste! Laisse-le où il est... Tiens, si tu veux, nous allons boire du champagne à sa santé.

En les voyant boire du champagne, quelques-uns se retournèrent de leur côté. Francesco était de joyeuse humeur, et il ne lui déplaisait pas de faire bombance et d'attirer l'attention de ses voisins de table : le poète ressuscitait en lui, de temps à autre.

Il choqua son verre contre celui de Gavina et dit d'une voix sonore :

— A la santé de l'oncle!

Elle éclata de rire, et des jeunes gens se mirent à la regarder avec insistance. Alors elle baissa les yeux et se rappela une chanson que chantait un des fameux amis de la tante Itria :

In fondo al mio bicchiere, in fondo, in fondo [1],
C'è un inferno di tristezza...

« Moi, je suis ici, — pensait-elle, — je suis heureuse, j'ai chaud, tandis que *lui* est étendu comme une ombre sur la neige. »

Elle se leva et voulut rentrer à la maison; et, tout le long du chemin, Francesco eut beau lui serrer la main et lui débiter des plaisanteries, il fut incapable de la dérider.

Quelques jours s'écoulèrent. Le temps se maintenait beau et froid; mais, dans l'appartement des nouveaux mariés, on jouissait d'une chaleur douce. L'après-midi, ils sortaient, et, le soir, ils allaient au théâtre; mais, dans la matinée, Fran-

1. « Au fond de mon verre, au fond, au fond,
Il y a un enfer de tristesse... »

cesco se rendait à l'hôpital, et Gavina restait seule et rangeait avec soin la chambre à coucher, où elle passait tout son temps. Malgré sa nature peu sociable, cette profonde solitude l'épouvantait; d'un autre côté, elle avait peur de sortir seule et restait de longues heures à la fenêtre, et le passage du facteur était, comme jadis, l'événement le plus important de sa journée. Mais la nouvelle qu'elle attendait ne venait jamais...

Un matin, vers onze heures, elle entendit sonner à la porte, et, en regardant par le judas, elle vit un homme qu'il lui sembla avoir déjà rencontré quelque part. Il avait l'air d'un mulâtre, grand et raide, avec une figure terreuse complètement rasée, et des cheveux noirs et crépus ; et son visage immobile, aux traits accentués, aurait paru farouche sans l'expression souriante et bonne de ses yeux noirs. Malgré le froid, il était légèrement vêtu d'un pantalon clair et d'un veston bleu; et ses doigts rougis par les engelures étaient chargés de bagues qui s'enfonçaient dans les chairs gonflées.

Quand Gavina se décida à ouvrir, il entra, ferma lui-même la porte, accrocha son chapeau au porte-manteau et pénétra dans la salle à manger.

— Vous ne me reconnaissez pas, madame Gavina?

— Non... mais... veuillez vous asseoir.

Il s'assit devant la table à ouvrage qui était dans l'embrasure de la fenêtre, et se frotta les pieds sur la peau de mouton qui servait de tapis.

— Je connaissais votre père : je suis allé deux fois chez vous, mais vous étiez une enfant... Vous aviez aussi un frère : il vit toujours?... qu'est-ce qu'il fait?

Il parlait à voix haute et sans sourire, et avait l'air d'être un peu sourd.

— Il est à la maison avec ma mère, — répondit-elle froidement.

— Il n'a pas fait son droit ou sa médecine?

— Non.

— Je connais d'autres personnes de votre pays. Il y a vingt ans que j'habite Rome et je ne suis pas retourné en Sardaigne depuis quinze ans, mais j'ai encore beaucoup d'amis là-bas. Peut-être que j'irai, cette année, pour acheter du grain... Ici

aussi j'ai beaucoup d'amis, surtout des artistes... Connaissez-vous celle-ci?

Il lui montra la photographie d'une très jolie femme en robe décolletée, portant un collier de perles. Gavina lut cette dédicace écrite en grosses lettres : « *Al carissimo signor Zanche*[1], *sua amica C. M.* ».

— D'où êtes-vous donc? — lui demanda-t-elle, après avoir admiré la photographie.

Et elle tressaillit en entendant le nom du pays de Priamo.

— Je connais des personnes de votre pays, — dit-elle à voix basse, en redevevant sombre. — Le chanoine Felix... qui demeure dans la même ville que moi...

— On a tué son neveu.

— On l'a tué? — s'écria-t-elle, en levant les mains et en ouvrant de grands yeux.

— C'est du moins ce qu'on dit...

— Mais comment le savez-vous?

Il fouilla encore dans ses poches et en sortit un paquet de journaux qu'il se mit à déployer en cherchant la nouvelle qui intéressait Gavina.

— Voilà : « Un malheur »... Non, ce n'est pas cela... Ah! voilà : « Crime ou suicide? » C'est une correspondance datée de votre ville...

« Francesco doit avoir lu cela, et, il ne m'en a pas parlé, — pensa Gavina. — Il sait... il doit savoir tout. »

Cette idée la troubla encore plus; elle prit le journal et relut par deux fois la date de la correspondance. C'était celle du jour de son mariage.

CRIME OU SUICIDE? — Le bruit a couru ce soir qu'on avait trouvé le cadavre du jeune prêtre Priamo Felix à demi enseveli dans a neige devant l'église isolée de San Teodoro. Nous n'avons pas encore de renseignements précis sur cette mort mystérieuse. Tout ce que l'on sait, c'est que M. Felix est mort d'un coup de feu. Les parents du malheureux jeune homme, et entre autres le chanoine Felix, que nous avons interrogé, affirment qu'il doit s'agir d'un crime. Je vous enverrai d'autres détails.

— C'est fini, — murmura Gavina.

1. « Au très cher monsieur Zanche, son amie C. M. »

Et elle secoua la tête comme pour refouler les larmes qui lui brouillaient les yeux.

Pendant qu'elle lisait, M. Zanche regardait la pendule.

— Elle avance de sept minutes : vous me permettez de la régler?... Vous connaissiez l'abbé Felix?

Il se leva et alla remettre à l'heure la pendule.

« On l'a trouvé dans la neige... », se répétait Gavina; et elle s'apercevait qu'elle avait espéré jusqu'à ce moment-là que Priamo était encore vivant. Mais sa vision ne l'avait pas trompée!... Et maintenant les parents de ce malheureux cherchaient pieusement à sauver sa mémoire, en couvrant d'un mensonge l'odieuse vérité, de même que la neige avait tenté de recouvrir sa dépouille.

M. Zanche se rassit et replia ses journaux ; puis il fouilla dans ses poches et en sortit un petit paquet qu'il posa sur la table.

— Si vous voulez les journaux, je peux vous les laisser. Vous connaissiez ce Felix?... croyez-vous qu'on l'ait assassiné? J'ai entendu dire que c'était un cerveau brûlé...

— Oui, il a été assassiné, — déclara Gavina avec force; puis elle ajouta aussitôt : — Il peut se faire qu'il s'agisse d'un suicide. C'était un type singulier... Est-ce qu'on peut accuser quelqu'un? — demanda-t-elle, en regardant bien en face l'homme qui, à son tour, l'examinait curieusement.

— S'il s'est tué, on ne pourra accuser que lui!

Elle se leva, regarda l'heure et dit :

— Mon mari ne va pas tarder à rentrer. Permettez-moi de vous quitter un instant...

L'homme ne fit pas mine de s'en aller; elle passa dans sa chambre, s'accouda à la fenêtre et se mit à pleurer.

— Mon Dieu, mon Dieu! — murmura-t-elle, tandis que les larmes tombaient sur ses mains croisées. — Pourquoi avez-vous permis cela? Pourquoi ne m'avez-vous pas éclairée? Pourquoi? Pourquoi?... Répondez-moi!

Mais elle sentait que Dieu était bien loin de cette rue ensoleillée, où les hommes avaient bâti leurs délicieuses maisons, petits temples dans lesquels ils vivaient en s'adorant eux-mêmes.

Quand elle revint dans la salle à manger, elle vit que M. Zanche relisait tranquillement ses journaux; et elle éprouva une sourde irritation contre lui.

— Je vous demande pardon, il faut maintenant que je mette le couvert, — lui dit-elle d'un ton peu aimable. — Mon mari sera là dans quelques minutes... On nous apporte le déjeuner du restaurant, parce que la bonne est malade.

— Je puis vous en chercher une, si vous voulez, — lui proposa-t-il, en se levant.

Mais il ne s'en alla pas avant que Francesco fût arrivé.

— Tu ne sais pas, Gavina? Priamo Felix s'est tué, — annonça le jeune homme en entrant dans la salle.

— Si, je le sais... je l'ai lu dans un journal que ce monsieur... Monsieur Zanche... Tu le connais...

— Je vous en prie, asseyez-vous. Oui, nous nous sommes rencontrés chez Zedda, il me semble....

— En effet... Mais il faut que je m'en aille... J'ai déjà suffisamment dérangé madame.... Si vous avez besoin de quelque chose, je suis à votre disposition.

— J'aurais besoin de cent mille francs : pouvez-vous me les procurer? — dit Francesco en riant.

— Pourquoi pas?

— Tu le connais? — demanda Gavina aussitôt que M. Zanche fut parti.

— Je crois que c'est un courtier.... C'est un homme serviable et désintéressé, et il connaît tout le monde. Si tu sortais avec lui, un jour, tu verrais...

— Pourquoi sortirais-je avec lui? — l'interrompit-elle dédaigneusement. — Pour aller où?... Ni avec lui ni avec d'autres : je peux très bien sortir seule. Je ne me perdrai pas, et, si je me perds...

Elle parlait avec dépit, mais elle pensait à tout autre chose qu'à la possibilité de se perdre dans les rues de Rome.

« Il avait appris le suicide, et il ne m'en soufflait pas mot. Il n'a pas pu garder plus longtemps le silence en voyant M. Zanche, et en devinant que j'avais lu le journal... Il me cache sa pensée, il me trompe et il sait que je le trompe », songeait-elle, et elle ressentait une sourde colère contre son mari et contre elle-même.

« Pourquoi ne pas en parler? » se demanda-t-elle ensuite. Et elle dit en hésitant :

— Il paraît qu'il s'agit d'un crime...

Francesco, qui s'était mis à table et mangeait avec appétit, préférait ne pas causer de la chose, mais il devait y penser, car il répondit vivement :

— Et tu crois cela?... Oh! non, non, il ne s'agit pas d'un crime. Les parents affirmeront le contraire; mais c'est lui qui s'est tué... Et il a très bien fait... c'était la seule voie qui lui restait ouverte. Il devait finir ainsi.

Le ton méprisant avec lequel il prononça la dernière phrase acheva d'irriter Gavina, dont les yeux, sous les paupières baissées, brillèrent de larmes et d'indignation.

— Pourquoi? — se récria-t-elle. — Pourquoi devait-il finir ainsi?... Est-ce qu'il avait tué ou volé? Mais, même dans ce cas-là, un homme ne doit pas se tuer. Tu ne l'admettras pourtant pas, toi...

— Oh! certes non, — dit-il tranquillement, en évitant de la regarder. — Un homme qui a tué ou volé ne demande souvent qu'à recommencer, même s'il a la prison en perspective. Il y en a qui, après avoir purgé leur peine, sont plus résolus qu'avant; résolus à briser tous les obstacles qui les empêchent de vivre selon leurs goûts et selon leurs désirs... Nous ne discuterons pas si ces hommes-là sont à admirer. Moi, je ne les admire pas; mais, à coup sûr, je n'admirais pas non plus ce malheureux Priamo, puisqu'il n'a pas eu le courage de rompre sa chaîne... Que pouvait-il faire de mieux que de se tuer? Il devait mourir. L'homme ne peut pas vivre sans liberté ou sans espoir de liberté.

— Et pourtant il y en a beaucoup qui en sont privés! — répliqua-t-elle avec un sourire amer.

— Cela prouve qu'ils ne s'en aperçoivent pas... ou qu'ils espèrent qu'un jour ils seront libérés... Mais lui, il ne pouvait pas se faire cette illusion. Il était assez intelligent pour comprendre que la mort était la seule délivrance possible.

— Qui sait? qui peut savoir...

— Eh! je le connaissais... c'est-à-dire, je l'ai connu... J'ai même lu dernièrement les lettres qu'il écrivait à Michela. On devinait tout de suite que c'était un déséquilibré et un vaincu... Il lui écrivait comme à une créature supérieure, capable de le comprendre, ou plutôt comme s'il s'adressait à une femme bien différente d'elle.

— Et elle te les a données à lire? Elle n'avait pas honte? — s'écria Gavina.

Elle se mit à trembler. Elle serra les genoux et les dents pour s'en empêcher, et baissa les paupières, faisant comme les enfants qui ferment les yeux pour échapper aux regards de ceux qui les observent.

« Il sait, — pensait-elle, — il a compris pour qui étaient écrites ces lettres. »

— Pourquoi donc ne m'as-tu jamais parlé de cette correspondance?

— Je ne savais pas que cela t'intéressait.

— Ce n'est pas vrai : tu le savais...

— Ah! oui, vous êtiez amies...

— Amies! oh! non... — dit-elle avec mépris. — Du reste, n'importe : ce n'est pas pour elle qu'il se sera tué.

— Cela, si!... Mais, même sans l'histoire de Michela, il aurait fini misérablement.

— Alors?... pourquoi dis-tu qu'il... qu'il...

Elle paraissait si furieuse qu'elle ne pouvait achever sa question.

— Le mal remontait loin... On ne sait jamais tout... Peut-être quelqu'un est-il responsable de sa mort... Dans tous les suicides, comme dans presque tous les crimes, il y a quelqu'un de plus responsable que celui qui se tue, ou qui assassine... Si ces victimes-là — car la plupart sont aussi des victimes — n'étaient pas dangereuses par elles-mêmes, et, par conséquent, ne devaient pas être supprimées, on se déciderait à régler mieux et bien vite la question de la responsabilité... Et on y arrivera certainement quand le monde sera moins égoïste et composé d'individus plus conscients.

— Mais puisque, selon vous autres, personne n'est responsable! — s'écria-t-elle.

Et elle releva les yeux, où brillait un sourire narquois qui contrastait avec la sombre expression de sa figure.

Francesco fronça le front et devint rêveur, presque triste.

— Personne n'est responsable, mais il faut que tout le monde le comprenne. Notre but est de faire comprendre à tous que l'irresponsabilité, précisément, doit nous rendre prudents et prévoyants... Les aveugles tombent moins souvent que ceux qui ont de bons yeux... Je te ferai lire...

— Rien du tout! — l'interrompit-elle d'un ton âpre. — Je ne crois pas un mot de tout ce que vous lisez et que vous écrivez... Je ne suis plus une enfant... J'ai vu ce qui se passe dans la réalité. Tout le reste est faux.

— Toi! Qu'est-ce que tu as vu?

— J'ai vu que souvent on croit faire du bien, et qu'on fait, au contraire, du mal... Qui de nous ne le sait par expérience?

— Vous! — dit-il.

Et ce simple mot finit d'exaspérer Gavina.

— Ah! nous!... — répliqua-t-elle, en le regardant de bas en haut avec des yeux menaçants. — Et vous, vous ne faites que du bien?... Vous, vous, avec vos livres, sans doute?... Mais c'est vous qui bouleversez le monde!

Il sourit, redevint gai : il paraissait heureux de la mettre en rage.

— Et nous le rebâtirons! — répondit-il, avec l'air et l'accent des enfants taquins. — Nous le ferons beau... beau et fort, de manière qu'il ne tombe plus.

— En attendant...

— En attendant quoi?

— En attendant, vous aidez les criminels en les excusant...

— Les criminels, mais c'est vous qui les avez créés! Oui, vous, et s'il le faut...

Il hésita; elle lui lança un regard de défi.

— Tu verras, Gavina ; tu verras ce qui va maintenant arriver... Les parents de Priamo feront une autre victime pour sauver la réputation du mort et l'honneur de l'Église... Il y a des gens qui mentent jusqu'au crime.

Elle se tut, indignée en apparence, et il n'insista pas. Cependant son indignation cachait une vague terreur. Elle fut sur le point de se lever, de courir chercher la lettre du défunt; mais l'orgueil et la défiance l'arrêtèrent. Si c'était à elle que Francesco faisait allusion, tant pis pour lui, qui prétendait la connaître avant de l'épouser! Elle ne lui devait aucune explication; rien ne l'obligeait à s'humilier devant lui et à lui avouer son mensonge. Elle pouvait lui dire qu'elle avait gardé le silence jusqu'ici, par un sentiment de tendresse et de pudeur; mais il ne la croirait pas, parce qu'il ne croyait peut-être plus en

elle, et il répondrait qu'elle avait recours à lui par faiblesse, au moment du danger... Puis ce fut comme un voile de brume qui descendit autour d'elle : et elle fut assaillie par toutes les incertitudes et toutes les frayeurs d'une personne qui traverse une forêt et qui perd son chemin.

Le reste de la journée, elle ne fit que se demander :

« Et si quelqu'un vient à être accusé?... »

Sa pensée se reportait sans cesse vers le chanoine Bellia, mais avec irritation, presque avec haine.

« C'est lui qui devra remédier à tout », — se disait-elle.

Malgré elle, les paroles de Francesco lui causaient une douleur continuelle, tantôt intense, tantôt aiguë, comme celle d'une blessure ; et elle n'osait pas se l'avouer, mais elle pensait à son confesseur comme à un complice, et l'idée de lui rappeler sa part de responsabilité et de le contraindre à éviter un nouveau crime lui apportait seule une amère consolation.

D'ailleurs la journée se passa tranquillement. Francesco ne lui parla plus du sinistre événement, et se montra, comme à l'ordinaire, tendre et affectueux.

Le lendemain matin, elle sortit seule et voulut aller hors de la ville. Son irritation avait disparu ; mais elle se tourmentait devant l'imminence d'un danger. Le temps était triste et froid : le ciel, couvert de nuages d'un gris jaunâtre, donnait l'idée d'une plaine marécageuse, et les rues, pleines de poussière, ressemblaient à des chemins de campagne. Elle marchait sous les arbres dépouillés d'une avenue : elle vit un cocher immobile sur son siège, et aussi livide qu'un cadavre raidi par le froid ; elle respira une odeur de feuilles pourries et de terre humide, leva les yeux et aperçut une petite église violacée, mélancolique. Elle y entra et s'agenouilla sur les dalles, auprès d'une colonne. L'intérieur de l'église était obscur, mais de minces rayons de lumière blafarde pénétraient çà et là, éclairant vaguement les corniches dorées, et une lampe rouge brillait au loin, tel un phare dans la brume.

Gavina eut la même impression lugubre qu'elle avait eue dans l'église de San Bernardo, et, pour la seconde fois, elle s'aperçut qu'elle ne pouvait pas prier. Ses sentiments religieux avaient été frappés d'une espèce de paralysie ; pendant quel-

ques instants, elle aussi resta froide, immobile, et fut près de défaillir. Mais peu à peu elle se ranima et, par un effort de volonté, elle réussit à réveiller sa foi engourdie. Des prières étranges, insensées, lui remontèrent du fond du cœur; elle demanda à Dieu de la faire mourir, de lui infliger des souffrances, de la châtier dans ce qu'elle avait de plus cher au monde, et, pour mieux se torturer, elle pensa à celui qui était mort à cause d'elle. Il lui semblait le voir étendu dans la neige; et elle se courbait sur les dalles comme elle aurait voulu se courber sur lui pour implorer son pardon.

Tout à coup elle se leva, s'appuya contre la colonne et se mit à pleurer. Elle était prise d'une pitié infinie pour sa victime, pour elle-même, pour Francesco; mais, au lieu de la réconforter, cela ne faisait qu'augmenter son désespoir...

A son retour, elle trouva M. Zanche attendant sur le trottoir. Il monta avec elle, sans y être invité; il lui demanda familièrement d'où elle venait.

— De l'église... Et tout à l'heure, monsieur, il faudra que je sorte encore, — dit-elle avec froideur, en se penchant devant la porte qu'elle ne parvenait pas à ouvrir.

— Donnez... Il faut tirer la porte à soi, et tourner doucement la clef : voilà qui est fait... Eh bien, il paraît qu'on l'a réellement assassiné, ce prêtre...

— Vous avez les journaux?...

— Les voici. C'est là... Deuxième page, troisième colonne : « Crime ou Suicide? »

Elle parcourut rapidement le journal, pendant que M. Zanche reprenait tranquillement possession de la salle à manger.

Le correspondant décrivait les funérailles de Priamo, parlait de l'autopsie dont on ignorait le résultat, et ajoutait :

Cependant je peux vous donner quelques détails intéressants : dans le portefeuille de la victime, il manquait un billet de cinquante francs. L'arme qui a servi au suicide ou à l'assassinat est un pistolet appartenant au gardien de l'église de San Teodoro, un vieillard extravagant, improvisateur connu. Il paraît que le vol aurait été le mobile du crime. Ce matin-là, le gardien s'est absenté de l'église, et certaines personnes affirment que, le jour même, il a changé le billet de cinquante francs qui a disparu du portefeuille. D'autres pourtant font observer que, si le vieux avait eu l'envie de voler,

l'église contient des objets de grande valeur. En tout cas, il a disparu et les gendarmes le recherchent. Cela, c'est positif.

« Il a disparu : pourquoi? » se demanda Gavina. Et elle éprouva un soulagement, parce que l'injuste accusation pesait sur zio Sorighe, et non sur un autre... Peut-être gardait-elle une rancune instinctive contre ce vieillard, qu'elle avait toujours considéré comme un être méprisable ; mais, après le premier moment d'égarement, elle comprit ce qu'elle devait faire.

Elle courut dans sa chambre, prit la lettre de Priamo et la mit dans une feuille de papier sur laquelle elle écrivit :

Lettre apportée par zio Sorighe à G., le matin du 8 janvier.

Puis elle glissa le tout dans une enveloppe, à l'adresse du chanoine Bellia.

— Il faut que je sorte encore... j'ai cette lettre à faire recommander... Y a-t-il un bureau près d'ici? — demanda-t-elle à M. Zanche.

Il remarqua qu'elle était pâle et qu'elle claquait des dents, et il la regarda comme s'il attendait d'elle une confidence.

— C'est à deux pas, dans la rue Boncompagni. Si vous voulez, je peux y aller.

Mais elle répondit d'un ton peu poli :

— Non, j'y vais.

Il se leva et la suivit. Avant de sortir, il posa un petit paquet sur la table à ouvrage...

Quand Francesco rentra, elle était déjà de retour et mettait le couvert. Elle était pâle, mais calme et décidée à lui cacher jusqu'à la visite de M. Zanche. Cependant il vit le paquet, et l'ouvrit avec la curiosité d'un enfant gourmand : il y avait, à l'intérieur, huit dattes pareilles à de grosses perles d'un brun doré et transparent.

*
* *

Il arriva dans la journée une lettre écrite par Luca au nom de sa mère ; elle annonçait, entre autres choses, la disparition de zio Sorighe.

Il paraît qu'avant de repartir, après être venu chez nous, il a fait quelques emplettes en changeant un billet de cinquante francs qui appartenait à Priamo. Nous ne le croyons pourtant pas coupable : il s'est caché, sans doute, pour ne pas être arrêté, en attendant que son innocence soit reconnue.

— Ma mère te fait ses amitiés, — dit Gavina à Francesco, sans lui donner la lettre à lire.

Et elle attendit qu'il lui adressât une question, prête à lui répondre par un mensonge. Mais il garda le silence.

*
* *

Les jours passaient. Francesco se levait, le matin, de bonne heure et allait à la clinique où il était suppléant; l'après-midi, si le temps était mauvais, il faisait des expériences dans son cabinet, et alors il paraissait oublier complètement sa femme, comme s'il était las des caresses qu'elle lui prodiguait dans les heures de repos.

Le temps était triste et froid. Le vent soufflait avec violence, par moments, la pluie fouettait les vitres et l'on aurait cru assister à une crise de larmes universelle, accompagnée de cris, de gémissements, de menaces furieuses; et Gavina, blottie près de la fenêtre, subissait l'influence de ce désespoir de toutes les choses. Malgré elle, malgré les souvenirs peu gais de sa vie passée, elle était prise de nostalgie. La nuit, elle rêvait constamment qu'elle était dans la maison paternelle ou à l'église : elle descendait à la fontaine avec Paska, appelait Michela et se chamaillait avec elle à propos de Francesco... Et, invariablement, la figure de zio Sorighe apparaissait dans ses rêves, lui causant des remords et un affreux malaise.

Presque tous les matins, M. Zanche lui apportait les journaux de l'île, avec un petit sac de fruits ou de bonbons. Un jour, il lui apporta deux œufs frais... Il ne se formalisait pas si Gavina ne s'intéressait guère à tout ce qu'il lui racontait sur des familles d'artistes et de journalistes qu'il fréquentait; et, quand elle le laissait seul, il lisait tranquillement ses journaux, puis s'en allait en répétant :

— Si vous avez besoin de quelque chose, je suis à votre disposition.

Elle ne s'ennuyait pas avec lui; et, s'il ne venait pas, elle se tourmentait. Il lui semblait qu'il avait deviné le drame qui se déroulait en elle, et qu'il venait pour la réconforter tacitement ou pour lui offrir de l'aider. Elles dédaignait ce réconfort et cette aide, mais la présence de cet homme oisif et désintéressé, ennuyeux et utile, lui devenait nécessaire, parce qu'elle avait peur de rester seule avec ses fantômes et ses inquiétudes.

Après déjeuner, Francesco, suivant la coutume de son pays, allait se coucher et dormait une heure. Entraînée par son exemple, engourdie par ce temps maussade et par la fatigue de ses lugubres pensées, elle faisait comme lui.

Quand il se réveillait, Francesco la prenait dans ses bras et la couvrait de caresses et de baisers. Alors il était tout différent : il ne badinait plus et n'était pas non plus le jeune homme calme et froid qu'elle avait vu dans le cabinet de travail. Il devenait triste, et ses yeux, dans les moments de volupté, exprimaient une douleur profonde; et elle cherchait à s'expliquer ce mystère.

Elle était belle pourtant avec ses cheveux dénoués, ses joues roses et ses yeux pleins d'un trouble enfantin. Il lui parlait en délirant, l'appelait des noms les plus doux, mais il ne souriait pas et avait l'air de souffrir.

Après les premiers jours d'égarement et de répugnance, elle commença de croire qu'il doutait d'elle et qu'il s'apercevait de son insensibilité physique et de ses angoisses. Elle finit par se persuader qu'il souffrait parce qu'il savait fort bien qu'elle ne l'aimait pas et qu'elle ne goûtait pas ses caresses; et alors, malgré l'orgueil qui l'éloignait de lui, elle se créa une autre chimère : elle eut peur de le rendre malheureux.

« Assez! assez! — pensa-t-elle, — j'ai fait toujours du mal, toujours des victimes... En voilà assez! »

Et elle se fit un devoir de lui rendre ses caresses et ses baisers; et lui, en constatant cette transformation, il éprouva presque l'étonnement et la joie folle de l'artiste qui croit voir s'animer la statue pétrie de ses mains.

— Tu m'aimes donc? — lui dit-il, un jour. — Aime-moi, aime-moi! ne soyons plus qu'un!

Elle rougit, mais elle s'aperçut qu'elle l'aimait réellement,

et que c'était l'amour, et non le devoir, qui lui enseignait à le payer de retour. Il lui sembla qu'il l'absorbait tout entière, avec ses baisers : ils ne formaient plus qu'un seul être.

Toutefois, avant de se ressaisir, elle lui vit encore dans les yeux une expression d'angoisse, et elle reconnut qu'elle aussi avait souffert et qu'elle souffrait. Et elle trouva que ce qu'on lui avait appris à considérer comme le suprême péché, la volupté, c'était la suprême douleur...

*
* *

Cependant, à dater de ce jour-là, elle ressentit de nouveaux scrupules, en s'imaginant que c'était un péché de se donner complètement à son mari. Elle se rappelait les théories de sa mère et les discrètes allusions de son confesseur à la chasteté, à la modération qu'il fallait conserver dans les rapports entre époux; et l'idée que Francesco possédait son corps, et pas son âme, l'humiliait. Le secret qu'elle ne parvenait pas encore à lui avouer les séparait toujours.

En outre, il lui semblait injuste qu'elle jouît de la vie pendant qu'un homme pâtissait par sa faute. Les anciennes superstitions la reprenaient, et elle était sûre qu'un malheur l'attendait : son sort était là, comme à l'affût, prêt à lui faire payer les plaisirs auxquels elle s'abandonnait. Et, à mesure que ses sens s'éveillaient et que les baisers de Francesco réussissaient à lui faire oublier le passé, elle éprouvait une dépression morale, un désir de pénitence, et une tristesse infinie. Alors elle se mit à chercher des prétextes pour échapper aux étreintes de son mari. Quand il l'appelait, elle avait une envie folle de courir à lui; mais son instinct de privations était si fort qu'elle arrivait presque toujours à se maîtriser. Et si quelquefois elle cédait, ensuite elle avait honte et mépris d'elle-même.

Elle reçut, un jour, une seconde lettre écrite par Luca au nom de sa mère : « Le temps était horrible, l'ancien moine était mort, Paska avait l'influenza... » Et il lui disait qu'on ne savait pas encore où était zio Sorighe, et que plusieurs continuaient à l'accuser, d'autres à le défendre : la situation n'avait pas changé.

Elle devint blême, et resta longtemps sombre et immobile devant la fenêtre. Elle voyait à travers les carreaux le ciel d'un bleu intense, parsemé çà et là de petits flocons blancs, et, malgré son inquiétude, elle se rappelait les après-midi printanières dans son jardin, les heures où elle attendait le facteur, et il lui semblait qu'elle était heureuse alors, tant elle souffrait maintenant!

Elle s'approcha tout doucement du lit, et regarda Francesco, comme si elle le voyait pour la première fois. Il était pâle, avec les paupières un peu livides et la bouche entr'ouverte. Une expression de tristesse et de lassitude lui tirait les traits, et, sans ses cheveux noirs, en ce moment où les yeux disparaissaient sous les paupières molles, on aurait cru voir le visage d'un vieillard. Elle eut pitié de lui : il fallait le sortir de son rêve. Il se réveilla, comme s'il était suggestionné par elle, lui sourit, et se transfigura en reprenant son air de gaieté habituel.

— Qu'est-ce que tu fais donc là, Gavina?

— Je lisais une lettre de ma mère... Veux-tu que je te la lise?

— Pourquoi pas?... Mais viens ici.

Il la fit asseoir sur le lit, à côté de lui, l'attira et l'embrassa. Elle se débattait, évitant ses lèvres; mais soudain elle eut l'air de se repentir, se laissa tomber sur sa poitrine et le regarda : et, dans ses yeux, la volupté et la douleur mirent un voile pareil à celui du crépuscule, quand la lumière et l'ombre se confondent tout en se combattant.

Puis elle se rassit au bord du lit et murmura, presque en tremblant :

— A présent, je vais te lire la lettre. Écoute...

Mais elle ne se décidait pas à la déplier : la tête basse, affaissée sur elle-même, elle semblait accablée de sommeil.

— Lis donc, Gavina!

Au lieu de lire, elle demanda en hésitant :

— Dis-moi : une lettre recommandée peut-elle s'égarer?

— C'est difficile, mais cela peut arriver... Pourquoi?

— Écoute... Il faut que je te dise une chose... Tu m'écoutes? — recommença-t-elle, de la voix humble et hale-

tante qu'elle employait jadis avec son confesseur. — Mais ne parle pas, ne m'interromps pas avant que j'aie fini... Tu disais, l'autre jour, que tu étais convaincu du suicide de Priamo Felix. Moi aussi, je l'étais... ou plutôt je savais. Oui, il s'est tué... Il me l'a écrit, à moi, avant de se tuer. Oui, à moi... Tais-toi. Écoute.

Il écoutait, et ne semblait pas ému, ni même surpris.

— Tu dois, non me pardonner, mais me comprendre. J'ai reçu la lettre une heure avant notre départ. Tu étais si heureux! Je ne voulais pas troubler ta joie, je voulais patienter pour te dire tout. Qu'aurais-tu fait, à ma place?... J'ai eu tort, je m'en aperçois maintenant, — poursuivit-elle, sans attendre la réponse de son mari, qui l'écoutait attentivement, ses yeux luisants fixés sur elle. — J'ai toujours mal fait, moi! mais involontairement, et même en croyant bien faire... L'autre jour, donc, après avoir lu qu'on accusait zio Sorighe... tu le connais... ce vieux qui a été à notre service... j'ai envoyé au chanoine Bellia, sous pli recommandé, la lettre dans laquelle Priamo me disait qu'il se tuerait. J'étais sûre que cela expliquerait l'équivoque. Mais non, au contraire! non... pourquoi? Et à présent... tu le sais peut-être, zio Sorighe... a disparu... il se cache... étant accusé à tort...

— Tu as écrit!... — éclata Francesco, en frappant les mains sur le drap.

Et elle tressaillit comme s'il l'avait battue; mais elle releva la tête, avec sa fierté habituelle, et crut s'être débarrassée de son cauchemar.

Il ne lui restait plus qu'à se défendre aux yeux de Francesco. Elle se mit debout, se tint droite devant lui, en le regardant bien en face.

— Tu ne savais rien? — lui demanda-t-elle.

— Si tu supposais que je sache quelque chose, pourquoi n'as-tu pas soufflé mot jusqu'ici?

— Je croyais... je voulais... j'espérais me tirer d'embarras sans te causer cet ennui... Tu ne lis donc pas les journaux?

— Je te répète... mais non... non, je te répète...

— Ne te fâche pas. Je croyais... je croyais que tu le savais, et que tu ne m'en parlais pas pour la même raison... de délicatesse..., qui m'empêchait de t'en parler... Il faut pourtant

nous expliquer... Mais, si tu ne m'écoutes pas avec calme, je... je ne te dirai rien... Je croyais..., je croyais... — insista-t-elle, en reçommençant à se baisser et en s'appuyant la main sur l'oreiller. — Tu avais appris le suicide... c'est toi qui me l'as dit...

— Je l'ai su par hasard. Après, je n'ai plus vu aucun journal de l'île. Je n'en reçois pas, tu le sais bien.

Elle parut convaincue. Il s'était assis dans son lit, le coude sur l'oreiller, et il ne cessait pas un instant de la regarder, mais avec un calme trop affecté pour être naturel. Il reprit :

— Comment était la lettre de Priamo? Comment te l'a-t-il envoyée?

— Par zio Sorighe, justement!...

— Le chanoine Bellia connaît cette circonstance?

— Oui.

— Et que disait Priamo?

Pendant qu'elle lui répétait mot à mot la lettre de Priamo, son visage se couvrait d'une rougeur sinistre, et ses yeux se voilaient de larmes brûlantes. Francesco lui demanda :

— Il avait le droit de t'écrire comme cela?

— Je ne sais pas... je ne crois pas... Non, non! je ne suis pas coupable, non, je te le jure, Francesco!... je ne lui ai jamais rien promis... Un jour, il y a bien des années, nous étions encore presque des enfants, il est venu à notre vigne et m'a déclaré qu'il ne voulait plus se faire prêtre parce qu'il m'aimait. Je lui ai répondu que je l'attendrais : j'étais une enfant... Mais, après, j'ai compris que ma promesse était une bêtise... Il s'est passé bien des choses ensuite : mon père est mort; je n'ai plus revu seule à seul ce malheureux garçon, je ne lui ai plus donné aucun espoir, je lui ai fait savoir que je ne pensais plus à lui... Tu sais le reste... Tu as dit, toi-même, qu'il devait finir ainsi.

— Il devait finir ainsi! — répéta-t-il d'un ton ironique et en hochant la tête.

— Que devais-je faire? — reprit-elle, en s'exaltant. — Dis-le-moi, toi : que devais-je faire?... Et, à présent, que dois-je faire?... Et il faut que j'agisse tout de suite. Tout de suite, Francesco, tout de suite....

— Que veux-tu faire sans preuves, maintenant? que diras-

tu? comment t'y prendras-tu?... On peut même supposer que tu veux sauver zio Sorighe. Il a été votre domestique, il peut t'avoir rendu des services...

— Oh! Francesco!... Tu parles comme cela?... toi?

— C'est une simple hypothèse.

— Et tu la fais avec tant de calme?... Cela prouve que tu ne te soucies guère de moi.

— Oh! je m'en soucie plus que tu ne peux te l'imaginer.

— Alors pourquoi parles-tu comme cela?... Tu dois m'aider. *Tu le dois*, entends-tu? Si j'ai fait du mal, jusqu'ici, c'est parce que personne ne m'aidait... c'est parce que j'étais seule.

— Mais tu n'étais plus seule, le jour où nous nous sommes mariés!... Enfin, je ne te fais aucun reproche. Calme-toi! Personne ne peut te comprendre mieux que moi... Rappelle-toi ce que je t'ai dit, lors de notre premier entretien. Tu te le rappelles? Les paroles sont inutiles, il n'y a que les faits qui comptent.

— Mais les faits sont causés par les paroles. Et aujourd'hui, si tu ne me donnes pas un conseil, si tu ne m'aides pas...

— Mais toi, feras-tu ce que je te conseillerai? dis! le feras-tu? — s'écria-t-il, en se levant et en commençant à s'habiller. — D'ailleurs, dorénavant tu n'en auras plus besoin, de conseils. La leçon a été dure, avoue-le!... Tu dis que tu as toujours été seule. Si tu l'avais été réellement, tu aurais pu être une autre femme. Mais c'est précisément parce que tu avais quelqu'un pour te guider que tu as été entraînée jusqu'où tu en es.

— En voilà assez : ne me tourmente pas comme cela! — répliqua-t-elle, en tournant autour de lui et en s'étreignant nerveusement les mains. — Nous parlerons de cela plus tard. Pour l'instant, pensons à ce qu'il y a à faire. Dis-le-moi vite. Dis-le-moi.

— Tout d'abord, je te le répète, calme-toi. Ne te mets pas martel en tête. Je te connais, va!

— Tu me connais? Tu crois cela?... Il faut en finir avec cette illusion... Je suis une méchante, je suis une orgueilleuse. J'ai toujours menti, et tout à l'heure je ne t'ai pas dit toute la vérité... Tu m'as demandé si *lui* avait le droit de m'écrire comme il m'a écrit; je t'ai répondu que non. Eh bien, au contraire, il en avait peut-être le droit... Il est mort par ma faute, parce que je

l'ai repoussé quand je l'aimais, et que je n'ai pas tenu ma promesse... Et c'est à cause de moi qu'il est tombé très bas. Il allait voir Michela pour lui parler de moi. Il a perdu Michela et il s'est perdu par chagrin, non par amour... Et tu prétends me connaître? Voilà ce que je suis, moi : je suis de la même famille que Luca, et de la même race que Michela.

Tout en parlant, elle s'était approchée de la fenêtre et se cachait la figure dans les rideaux. Francesco finissait de s'habiller : il était pâle, mais il la suivait des yeux avec un regard calme et froid.

— Luca et Michela, — murmura-t-il comme à part soi, — laisse-les donc tranquilles! Tu comprendras plus tard ce qu'ils sont.

— Oh! je le comprends dès aujourd'hui. Ce sont deux malheureux, mes victimes... C'est cela que tu veux dire?

— Oh! finissons-en! N'aie donc pas la rage de te faire du mal, et ne t'accuse pas devant moi de crimes imaginaires. Nous avons à penser à autre chose... Viens par ici.

Il ouvrit la porte de son cabinet et alla s'asseoir à son bureau; il écrivit quelques mots sur une feuille de papier, et les lui donna à lire :

Prière me dire si avez reçu ma lettre recommandée. Si non, moi-même viendrai réclamer lettre Felix. — Gavina.

— C'est bien, — fit-elle.

Il sortit pour expédier sa dépêche. Et, à partir de ce moment-là, elle fut calme en apparence. Elle se promit de ne pas tourmenter Francesco par des questions inutiles, même pour lui prouver son entière confiance; puis elle l'accompagna à la clinique.

Lui aussi était calme, comme d'habitude, mais taciturne. Ils marchèrent longtemps, silencieux, en suivant les murs d'enceinte couronnés de mauvaises herbes. La rue solitaire, avec ses paisibles villas et ses arbres immobiles et comme peints sur le ciel clair, semblait s'élancer vers un horizon vaporeux. La ville était loin, mais, tout à coup, au détour de la rue, apparut une espèce de pays enchanté : des pavillons jaunes, environnés d'élégants portiques, surgissaient dans des jardins aux allées sablées; des statues et des bas-reliefs de marbre déco-

raient les façades et les frontons; et les terrasses blanches étincelaient au soleil. Le fond était pittoresque : on apercevait au loin la vaste campagne rougie par les rayons du soleil couchant et les profils céruléens des montagnes.

Francesco et Gavina pénétrèrent dans ce lieu qui, extérieurement, semblait un refuge de poètes heureux, et qui était, au contraire, l'asile de la douleur. Comme elle entrait dans un des pavillons, elle sentit l'odeur désagréable qui la suffoquait dans le cabinet de son mari, et cela lui inspira de la crainte et de la répugnance. Elle n'avait jamais vu un hôpital : elle s'attendait à des cris, à des gémissements, et elle fut surprise d'entendre des éclats de rire et un brouhaha de voix jeunes. C'était jour de leçon : les étudiants montaient bruyamment l'escalier, et, au milieu d'eux, une femme très jeune, grande et pâle, en manteau écossais gris et blanc, s'avançait gaiement, entourée et presque poussée par ses compagnons.

Gavina la regarda longuement, avec méfiance et curiosité. Voilà donc une future doctoresse, une de ces femmes qui vivent en camarades avec les hommes, et à l'existence de qui elle ne croyait pas auparavant, tant cela lui demeurait invraisemblable. L'étudiante rendit à Francesco son salut, et, un moment après, Gavina remarqua le manteau écossais accroché dans le corridor avec ceux des étudiants. Parmi tous ces manteaux qui avaient chacun son caractère individuel, et qui dénotaient la richesse ou la pauvreté, la modestie ou l'élégance, le manteau écossais gardait sa distinction, mais il n'avait pas l'air dépaysé entre les autres.

Malgré ses appréhensions, Gavina observait attentivement : ce modeste manteau écossais lui révélait bien des choses. Francesco poussa une grande porte vitrée, et elle vit une vaste salle soutenue par des colonnes. Les malades, tranquilles et silencieuses dans leurs petits lits blancs, tournèrent les yeux vers la porte comme si elles attendaient quelqu'un. Mais les convalescentes, assises auprès des grandes fenêtres par où l'on apercevait le jardin ensoleillé, travaillaient en babillant, et ne bougèrent pas : elles n'attendaient plus de visites, puisqu'elles avaient recouvré la santé.

Francesco s'approcha du lit d'une jeune fille au visage blanc et luisant, encadré d'une épaisse chevelure rousse.

— Comment vas-tu?... Voici madame...

La fille voulut se redresser sur son coude pour parler, mais un râle sortit de sa gorge, puis elle eut une quinte de toux rauque et pénible. Alors elle fit des signes à Gavina pour lui demander pardon; mais Francesco lui repoussa la tête sur l'oreiller et cria d'un ton rude :

— Tiens-toi en repos!... Si tu ne te dépêches pas de guérir, je prendrai une autre bonne.

Gavina sourit à la malade et lui murmura doucement :

— Ne le crois pas : nous t'attendrons... Mais dépêche-toi de guérir!

Dans le lit voisin gisait une jeune femme dont la figure fiévreuse ressortait au milieu d'une masse de cheveux noirs ondulés. Ses grands yeux brillaient et semblaient sourire; une bande de peau avec une plaque d'argent lui entourait le cou. Tandis qu'elle l'observait, la malheureuse, qui était opérée depuis quelques jours, eut une crise de nerfs : alors Francesco aida l'infirmière à changer l'appareil; Gavina vit le trou noirâtre et fut saisie d'effroi. Elle sortit en hâte, passa devant une quantité d'autres malades et fut accablée de tristesse. Pendant toute la soirée, elle devait rester sous l'impression de cette visite à l'hôpital.

En rentrant à la maison, Francesco demanda au concierge s'il était arrivé une dépêche pour madame.

— Rien.

Le lendemain matin, M. Zanche sonna vainement à la porte. Gavina le vit, mais n'ouvrit pas. Elle attendait la réponse du chanoine Bellia, et c'était la seule chose qui pouvait l'intéresser désormais. Assise au coin de la fenêtre dans sa chambre, elle regardait le *villino* qui était en face, et le pâté de maisons dorées par le soleil au delà de la rue. Des bruits confus parvenaient jusqu'à elle, mais comme d'une cité lointaine; l'air était pur et transparent, et néanmoins, par moments, elle avait peine à respirer : elle s'imagina qu'elle ressemblait à la malade opérée, qu'une bande lui serrait le cou et qu'elle allait étouffer...

Francesco la trouva pâle, les yeux troubles. Lui aussi était préoccupé. Il se jeta sur son lit, mais ne dormit point, et, quand sonna le concierge, qui apportait les lettres, il se leva bien vite et courut voir.

Toujours rien !

Gavina tenait une carte postale illustrée que lui avait envoyée une de ses parentes, et la contemplait avec tristesse : il la prit, à son tour, et la regarda fixement ; puis il releva les yeux et rencontra ceux de sa femme. Ni l'un ni l'autre ne dit un mot, mais ils comprirent réciproquement leur inquiétude croissante.

Le lendemain, dès qu'il se leva, Francesco compta ce qu'il avait dans son portefeuille.

— Tu as assez d'argent? — demanda-t-il. — Ainsi donc il faut y aller : n'est-ce pas ton avis?

Elle ne répondit pas ; elle pensait à la surprise et à la frayeur qu'éprouverait sa mère en les revoyant si tôt, aux réflexions du chanoine Sulis et aux commérages du pays. Francesco remit son portefeuille dans sa poche, la regarda et lui fit un signe d'adieu.

— Tu n'auras pas peur de rester seule?

— Comment, seule?... je n'irai donc pas avec toi?

— Qu'irais-tu faire là-bas? — lui répondit-il paisiblement. — Tu comprends bien que le chanoine Bellia ne compte pas sur la visite dont tu l'as menacé : en te voyant, il éprouverait une émotion trop forte. Laisse-moi donc y aller seul. Tu m'as promis de suivre mes conseils.

— A ta guise! Mais il pourra dire qu'il n'a rien à faire avec toi.

— Ne t'inquiète pas de ce qu'il dira. Promets-moi seulement de ne pas te tourmenter pendant les quatre jours que je serai absent... As-tu peur?

Elle avait peur, mais elle se garda bien de l'avouer. Au lieu de répondre, elle lui demanda :

— Que diras-tu à ma mère?

— Je lui dirai que j'ai oublié mon mouchoir et que je viens le rechercher.

— Tâche d'être sérieux, Francesco. Dis-moi ce que tu lui diras.

— Sois tranquille, je trouverai une excuse, je lui raconterai que j'ai été cité à comparaître comme témoin devant le juge d'instruction... Est-ce que cela ne sera pas la vérité? Il faudra

que j'aille voir le juge... Et maintenant je m'en vais : je serai ici à onze heures, et nous nous entendrons.

Il sortit après l'avoir embrassée. Il était calme et avait l'air de ne pas attacher d'importance à tout cela ; et Gavina subissait son influence.

« Il reviendra dans cinq jours, et tout sera fini », pensait-elle...

Il rentra à midi passé, en s'excusant de n'avoir pu être libre plus tôt.

— Nous avons eu trois opérations. Il y avait une femme qui était pire qu'une enragée : elle mordait, elle hurlait, même sous l'action du chloroforme.

C'était la première fois qu'il parlait de ce qu'il avait fait à la clinique. Elle l'écoutait, et n'osait pas lui parler de son départ; mais, dès qu'il eut fini de manger, il se leva et regarda la pendule.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, tu pourras téléphoner à l'hôpital... La concierge montera souvent, et couchera dans l'appartement, si tu veux... Tu n'as vraiment pas peur de rester seule?

— Pourquoi aurais-je peur? Je serai plutôt inquiète pour toi.

— La mer sera calme, cette nuit. Je dormirai bien... J'avais une petite valise : où diable est-elle?

Gavina lui apporta la valise : il mit quelques objets dedans, puis il consulta de nouveau la pendule.

— J'ai encore une heure... Est-ce qu'il n'y aura pas de lettres aujourd'hui?

Il descendit voir; mais il n'y avait rien. Il remonta, se jeta sur son lit et voulut que Gavina vînt près de lui.

— Que faudra-t-il dire à ta mère?... que Rome te plaît? que tu es contente?... Non? Pourquoi pleures-tu, à présent?... Tu n'es pas contente d'habiter Rome? d'y être avec moi?... Allons, parle : tu as des regrets?

— Oh! Francesco!... Francesco! — balbutia-t-elle en sanglotant. — Tu fais... tant... pour moi!... et tu me demandes... si j'ai des regrets... C'est toi... qui dois en avoir... Toi, et pas moi.

— Moi? Pourquoi donc? — répondit-il tranquillement. — Mais pas du tout!

*
* *

Une fois seule, elle s'étendit sur son lit et y demeura longtemps, agitée par un tremblement nerveux. L'oreiller conservait l'odeur des cheveux de Francesco, et elle y appliquait ses lèvres et parlait mentalement à son mari :

« Tu m'affirmes que tu ne regrettes rien. Mais cela ne peut pas être vrai. Tu ne me tromperas pas, non. Tu pars, sachant que tu vas au-devant d'une grande humiliation, et peut-être te dis-tu : « Avec une autre femme, cela ne me serait pas arrivé. J'aurais été heureux et tranquille, tandis qu'avec elle je n'ai eu et je n'aurai que des désagréments et des ennuis... »

Pendant trois jours, elle le suivit constamment par la pensée, sans le quitter un seul instant... Le voilà arrivé. Il va tout droit chez le chanoine Bellia. C'est le soir : le chanoine est assis au coin du feu et lit son bréviaire, mais tout à coup on lui annonce avec étonnement que le docteur Francesco Faïs demande à lui parler, et il lève les yeux, signe de grande émotion chez lui, se lève et s'en va au salon... Gavina revoit cette petite pièce mélancolique, pleine de statuettes, d'images religieuses, de fleurs artificielles sous des globes de verre. Par la fenêtre, on aperçoit le jardin sombre, avec ses arbres sans feuilles, et les rochers derrière lesquels Priamo l'a embrassée... Peut-être, pendant qu'il attend, Francesco regarde-t-il là-bas, et il ne sait pas que là-bas a commencé le drame auquel il veut mettre un terme... Il ne sait pas combien elle a été mauvaise et menteuse. Mais, à son retour, elle veut tout lui avouer, comme jadis quand elle allait à confesse...

Et, tandis qu'elle est reprise de son ancienne manie d'expier, elle cherche à deviner ce qui se passe dans le salon du chanoine Bellia : il entre, calme et grave, ses paupières livides baissées, les sourcils froncés ; mais il feint de n'être pas surpris de la visite de Francesco, et, après un court entretien il finit par lui restituer la lettre :

— Je voulais éviter un scandale, épargner un gros préjudice à notre chère Gavina... Dans deux ou trois jours, on

aura reconnu l'innocence du vieux gardien qui, à l'heure qu'il est, doit avoir fourni un alibi : personne ne songe à le poursuivre sérieusement, et il s'est caché parce que ça l'amuse. C'est un vieillard aventureux : dans quelques jours, il reviendra à son église, à ses chansonnettes, à ses bavardages, et il regrettera peut-être que l'aventure soit finie. Pourquoi lui donner tant d'importance?... Je comprends : cette chère enfant! elle a une conscience si délicate!... Et comment va-t-elle?... se plaît-elle à Rome?... En ce moment, elle doit être inquiète au sujet de votre voyage... Cet incident... me contrarie beaucoup : voici la lettre, mais, je vous en prie, ne faisons pas un scandale inutile.

Francesco prend la lettre et s'en va sans répondre. Maintenant il est là, dans la salle à manger vaste et sévère : Paska pleure en le voyant; madame Zoseppa le regarde, épouvantée. Il l'embrasse en riant, la rassure, lui demande des nouvelles de Luca... Luca est ivre. En reconnaissant Francesco, il ricane, et lui demande s'il s'est déjà disputé avec Gavina et si elle l'a contraint à se sauver...

Même en rêve, elle pensait à Francesco et elle s'imaginait qu'elle était avec lui dans le jardin du chanoine Bellia : ils lisaient ensemble la lettre de Priamo, et elle s'apercevait que l'écriture avait été altérée.

Il était parti le jeudi; le samedi, il lui télégraphia :

Lettre rendue. Repartirai demain.

Le lendemain, autre dépêche :

Je pars. Tout arrangé. Sois tranquille.

Alors elle se tranquillisa. Du moment qu'il revenait, tout était fini : elle commençait une nouvelle existence, et se sentait presque heureuse, ou au moins pleine d'espoir et de bonnes intentions, comme un convalescent.

Vers le soir, elle sortit, et, poussée par un besoin d'air et de mouvement, elle fit une longue promenade : elle prit la rue Venti Settembre, descendit la rue Quattro Fontane et remonta par la rue Veneto. Le temps était doux et clair. Une rose se montrait sur le mur d'un jardin, et paraissait rêver comme une jeune fille. A travers les branches des arbres, la

lune jaune d'or, entourée de quelques étoiles, luisait dans le ciel violet. Tout à coup, Gavina vit briller sur le trottoir une petite pierre verte qui semblait refléter le scintillement des étoiles; elle la ramassa et la mit sur la paume de sa main : on aurait dit une luciole. Cette trouvaille lui fut d'un bon augure et acheva de l'égayer.

Mais, quand elle rentra, la concierge lui donna une enveloppe jaune cachetée, en lui disant qu'elle avait été laissée par « ce monsieur qui venait tous les jours » : elle palpa l'enveloppe et crut y reconnaître la présence d'un journal.

Elle gravit l'escalier en haletant, et alluma la lampe; mais, avant d'ouvrir l'enveloppe, elle hésita, comme une femme qui a peur de pousser une porte derrière laquelle un danger la guette. Enfin elle déplia le journal et vit un carré tracé au crayon rouge. Elle ne s'était pas trompée; la mauvaise nouvelle était là, entre ces raies couleur de sang.

DÉCOUVERTE MACABRE. — Aujourd'hui des pasteurs ont découvert au lieu dit *Annotta'a bidda*, presque en haut du mont San Teodoro, un cadavre à demi dévoré par les vautours. On l'a identifié : c'est celui du gardien de l'église de San Teodoro, le même qu'on accusait de l'assassinat du jeune prêtre Priamo Felix. La mort remonte à quatre jours et paraît due à une syncope : le malheureux vieillard souffrait d'une maladie de cœur. En tout cas, on exclut l'hypothèse d'un crime.

Elle sentit ses jambes fléchir : elle s'assit, les bras ballants, le corps penché en avant, la tête courbée, comme si elle avait été assommée par un coup de massue.

*
* *

Francesco arriva le lendemain matin. Dès qu'il la vit, avec une figure livide, fiévreuse, et des yeux effarés, il s'aperçut qu'elle savait déjà tout. Il l'obligea à se coucher et lui tâta le pouls.

— Tu n'as pas dormi, cette nuit? Tu as un peu de fièvre... Eh bien, que veux-tu? il n'y a plus rien à faire.

— Mais pourquoi a-t-on fait cela? Dis-le-moi, Francesco.

— Je n'en sais rien! je n'en sais rien! Que veux-tu que je te dise? Le chanoine Bellia croyait, était persuadé que la lettre

de Priamo avait été falsifiée par zio Sorighe... L'écriture, en effet, est altérée... Est-il sincère? Je l'ignore. Il dit qu'il n'a pas voulu montrer cette lettre, dans la crainte d'aggraver la situation de l'accusé...

Elle poussa un douloureux soupir, et regarda fixement Francesco.

— Mais toi, tu l'as montrée, cette lettre!

— J'ai fait tout ce qu'il fallait. Sois tranquille.

Il lui raconta son voyage, la surprise de madame Zoseppa, les questions de Paska, la visite au chanoine Bellia, le saisissement qu'il avait éprouvé lui-même, le soir de son arrivée, en apprenant la mort de zio Sorighe.

— Je prévoyais que tu saurais la chose avant mon retour. Tu as passé de vilains moments, n'est-ce pas?... Maintenant il n'est plus question de rien. Il faut te calmer, ne pas t'énerver comme cela...

— Il n'est plus question de rien? tu trouves?... Et le vieux Sorighe? Il est mort par ma faute.

— Mon Dieu, ne recommençons pas! — supplia Francesco — En voilà assez! Tu auras beau te rendre malade, te tourmenter toute la vie et moi aussi, cela ne changera rien à ce qui est. Il est temps d'en finir, tu entends. Que ce soit fini!

— Oui... pardonne-moi, — dit-elle.

Et elle se tourna la figure sur l'oreiller, et pleura.

Il se tut : il comprenait fort bien que le drame, au lieu d'être fini, allait peut-être commencer. Pour la distraire, il se remit à lui raconter les épisodes de son voyage, les nouvelles de la maison, les histoires puériles du chanoine Sulis, dont il imitait la voix et les gestes.

Puis, fatigué, il s'étendit près d'elle et feignit de s'endormir. Alors Gavina, qui était lasse et endolorie comme après un long voyage, voulut se lever pour ranger la salle à manger, mais la main de son mari, qui serrait la sienne, l'empêcha de se mouvoir. Ce contact lui communiquait une chaleur ardente qui de la main se propageait à tous les membres. Le sommeil et l'immobilité de Francesco l'agaçaient, l'offensaient presque : comment pouvait-il dormir après ce qui était arrivé?... Elle se rappelait de quelle façon il traitait les malades, et se disait :

« Deux ou trois vies humaines, qu'est-ce que c'est pour un

savant?... Zio Sorighe était vieux, usé, infirme; et *l'autre... l'autre devait finir ainsi!*

Mais il lui vint l'idée qu'elle se disait cela pour se consoler, plutôt que pour excuser le calme de Francesco; elle s'accabla de reproches, en réveillant les souvenirs les plus lointains et les plus pénibles qui pourraient la faire souffrir... Elle revoyait le vieux gardien dans la vigne, elle l'entendait chanter et répéter son refrain habituel. Il avait eu de l'affection pour elle, et elle était cause de sa mort... Puis elle songeait à Luca et à ses accusations insensées. Que penseraient sa mère et Paska, si elles savaient?... Elles la croiraient encore une fois capable d'avoir des instincts homicides...

Plus tard, elle eut le délire. Son pouls était fort et irrégulier, et ses yeux démesurément ouverts étaient vagues et luisants.

Tout à coup elle se mit à chanter d'une voix rauque et mal assurée :

Su sordadu in sa gherra...

Francesco attendait la crise, presque aussi tranquille en apparence que ce soldat qui était à la guerre, et qui avait oublié Dieu en présence du danger; mais, quand il l'entendit chanter, il pâlit.

Elle se tourna vers la porte et murmura :

— Regarde s'ils sont partis!

— Qui donc? — lui demanda-t-il, en se penchant sur elle et en lui relevant rapidement une paupière.

— Eux deux! zio Sorighe et l'autre... C'est cet animal de monsieur Zanche qui les a amenés... Va voir... Comment! tu ne me crois pas? — reprit-elle, en haussant la voix. — Je suis une menteuse, oui, mais tu ne me crois pas non plus quand je dis la vérité...

Aussitôt après, elle éclata de rire, mais comme en rêve :

— Ah! gros malin! Tu fais semblant de croire qu'ils n'y sont pas... Toujours des feintes!... Je lis dans tes yeux, comme toi dans les miens.

GRAZIA DELEDDA

(Traduit de l'italien par ALBERT LÉGUYER.)

(A suivre.)

LA CONQUÊTE DU PÔLE NORD

L'été dernier, à peine venait-on d'apprendre l'exploit accompli dans l'Antarctique par le lieutenant Shackleton, qui était parvenu à 178 kilomètres du Pôle austral, qu'éclatait ainsi qu'un coup de tonnerre la nouvelle que le docteur Cook avait planté au Pôle Nord le drapeau américain. Quelques jours plus tard, un télégramme du Commandant Peary affirmait que lui aussi avait vaincu le « vieux » Pôle.

Le public, appréciant le courage surhumain dont firent preuve les pionniers de la banquise, s'étonne, s'exclame, puis s'étonne de son propre étonnement. Et finalement une phrase s'échappe des lèvres de tous, ou de presque tous : « Que diable allaient-ils faire dans cette galère? » : que va-t-on bien faire là-haut? à quoi bon pourchasser ce Pôle qui se hérisse de tant de difficultés pour défendre ses abords?

Deux grandes raisons poussent l'homme vers l'exploration des régions nouvelles : l'esprit de lucre et l'esprit d'aventure. Les premières expéditions vers les contrées boréales n'avaient qu'un but commercial : depuis Jean et Sébastien Cabot jusqu'à Frobisher et même Davis, tous cherchaient à travers les masses polaires de l'Amérique du Nord, comme Colomb, Pizarre et leurs successeurs plus au Sud, la route qui les conduirait vers les richesses des Grandes Indes, surtout vers

la fabuleuse Kataï ou Cathay, la Chine, que les récits de Marco Polo et d'autres voyageurs plus fantaisistes dépeignaient comme un Eldorado. Et même après qu'eût été reconnu l'abîme qui séparait les Indes Occidentales des Indes Orientales rêvées, trois siècles durant les navigateurs s'acharnèrent à découvrir le passage dit du Nord-Ouest, route directe entre l'Europe et l'Asie.

C'est aux découvertes des Cabot et de Cortereal qu'est due la pêche à la morue, si active sur les côtes de Terre-Neuve. La recherche obstinée du passage du Nord-Ouest attira vers la mer de Baffin et l'Ouest du Groënland les pêcheurs de baleines, tandis que Danois et Scandinaves voguaient autour du Spitzberg et de la Nouvelle Zemble. Le premier de ces archipels est depuis huit ou neuf ans ouvert au tourisme mondial; les grandes chasses arctiques ont leurs fidèles; à présent que les sports d'hivers sont à la mode, les snobs de demain ne se lasseront-ils pas des Adelsberg et des Davos pour aller chercher les vrais zones des glaces éternelles? Si les pierres tachées de jaune que les commanditaires de Martin Frobisher (1576) prirent pour minerai d'or n'étaient que schiste carbonique parsemé de mica ou vulgaires pyrites, il n'en est pas moins vrai que, sans trop escompter les métaux rares ou précieux que des prospections sérieuses ont fait ou feront découvrir, comme l'or au Klondyke et en Colombie Britannique, houilles et lignites abondent sur tous les territoires boréaux. Aux falaises à pic de Watercrouse, dans la Terre de Grant, le charbon apparaît à ciel ouvert, par lits superposés; au Spitzberg, deux compagnies américaines exploitent une houille préférable, affirme-t-on, à celle de Cardiff. La Nouvelle Zemble, continuation de l'Oural, ne doit-elle pas renfermer les mêmes richesses minéralogiques? Un jour prochain, les phosphates, les terres rares, en général tous les produits des roches primaires seront sortis au grand jour. Au Nord de l'Asie, les expéditions russes ont développé le commerce des fourrures; la pêche des phoques dans la mer de Behring a amorcé l'exploitation de véritables mines d'ivoire fossile, provenant des mammouths antédiluviens. Lors de la guerre russo-japonaise, les Russes purent ravitailler en partie leur armée de Mandchourie par les bouches de l'Iénisséi; s'ils

n'eussent été ignorants des lois de la glaciation, leur escadre aurait pu utiliser d'un bout à l'autre ce passage du Nord-Est que la *Véga* venait de franchir; du moins, le brise-glaces *Yermak* leur rendit et leur rend les plus signalés services en débarrassant les entours de Vladivostok, devenu ainsi accessible en toute saison.

Mais, avant tout, ce qui a poussé et pousse une certaine catégorie d'hommes à la recherche du Pôle, c'est ce que Nansen appelle l'*obsession polaire*, cette frénésie de découvertes qui dictait cette phrase à Sven Hedin, l'amant du Thibet interdit : « Je n'ai jamais pu lire sur une carte le mot *unexplored* sans avoir aussitôt l'envie folle de l'effacer... J'ai horreur du blanc sur les cartes! ... » A ces noircisseurs de blanc géographique, la calotte polaire offre le beau gâteau. Là-haut, que de surfaces immaculées, que de taches blanches, blanches d'inconnu tout autant que de neige!

D'année en année, de siècle en siècle, la « passion polaire » provoqua de plus en plus nombreuses expéditions arctiques. Longtemps les Anglais en avaient presque gardé le monopole. Depuis, l'émulation s'éveillant de peuples à peuples, c'est à qui, des Anglais, des Américains, des Scandinaves, des Danois, voire des Autrichiens et des Italiens (la France, à part les ambitions irréalisées de Gustave Lambert et quelques modestes tentatives, se tenait en dehors de ces compétitions) gagnerait de vitesse.

***

Dès l'an 795, des moines irlandais découvrent de nouveau l'Islande, où des pirates scandinaves sont, soixante-dix ans plus tard, poussés par la tempête. En 874, les Normands y fondent une colonie, et aperçoivent de loin le Groënland, où Erik Nanda dit le Rouge aborde en 982. Vingt ans après, Thorvald se fait assassiner sur les côtes du Labrador, que les Sagas appellent Winland ou Vineyard (pays du vin); le Canada était alors « la Grande Irlande ». En 1266, des prêtres groënlandais s'élèvent, à l'ouest de leur île, jusque vers 75° 1/2, latitude où les Normands ne furent dépassés que par les investigateurs modernes. Ces hardis marins ne s'étaient pas contentés de longer les côtes d'Amérique : ils s'étaient aventurés loin dans

les terres vers le Nord-Ouest. L'an dernier (1909), on découvrit dans le Comté de Douglas (Minnesota, U. S. A.) une croix runique datée de 1362, soit cent trente ans avant Christophe Colomb, et portant cette inscription : « 8 Goths et 21 Norvégiens... pendant un voyage d'exploration de Vineyard vers l'Ouest ».

Après la découverte de l'Amérique par Colomb, d'autres navigateurs s'élancent vers le Nord. En 1497, Jean Cabot et son fils Sébastien, marchands vénitiens au service de l'Angleterre, redécouvrent le Labrador et Terre-Neuve. Puis le Portugais Gaspar Cortereal découvre et dénomme le légendaire détroit d'Anian (détroit d'Hudson?); à la vue d'une côte aride, il s'écrie : « Cà nada! » (Ici il n'y a rien!); le nom reste au pays. Les Français en reconnaissent 2 400 milles : Cavelier de la Salle de Rouen, Jacques Cartier de Saint-Malo, qui de 1524 à 1543 explore le cours du Saint-Laurent et Terre-Neuve. Ensuite le pilote Robert Thorne de Bristol en 1527, avec deux navires dont un disparaît, tente en vain le passage du Nord-Ouest; en 1536, Hore emmène avec lui un mélange de marins, de gentlemen et de basochiens qui commettent mille horreurs, et finissent par se manger entre eux.

Les expéditions polaires prennent une nouvelle direction. Le vieux Sébastien Cabot préconise le passage du Nord-Est par l'Asie Septentrionale. L'Anglais sir Hugh Willoughby part en 1553 de Greenwich avec 3 vaisseaux, double les îles Loffoden, atteint la côte de la Nouvelle Zemble, et est enfin forcé d'aborder dans la Laponie russe, où il périt avec ses marins; on retrouva leurs corps comme pétrifiés dans les cavités où ils s'étaient réfugiés pour mourir. Richard Chancellor traverse la mer Blanche et parvient jusqu'à l'embouchure de la Dwina, d'où il continue jusqu'à Moscou où régnait Ivan le Cruel; il retourne à Arkhangelsk l'année suivante, et revient se noyer sur la côte d'Écosse. Étienne Burrow, en 1556, arrive à l'entrée du détroit de Kara.

De 1594 à 1596 le grand navigateur hollandais Willem Barents découvre l'Archipel qu'il nomme Spitzberg à cause de ses pics : il explore toute la côte occidentale de la Nouvelle Zemble; il effectue, à la pointe N. de l'île, le premier hivernage connu. Après dix mois de luttes, il voulut regagner la terre

ferme sur deux chaloupes, mais le 20 juin 1597 il expirait. Ses compagnons furent recueillis par des pêcheurs russes.

L'Angleterre avait presque oublié les entreprises des deux Cabot et de leurs successeurs au nord de l'Amérique, lorsqu'un officier de marine, Martin Frobisher, fit, de 1576 à 1578, trois voyages remarquables vers le détroit d'Hudson et le golfe qui garde son nom. Le premier, il reconnut l'origine des icebergs et se mit en rapport avec les Esquimaux, dont il ramena de force quelques-uns en Angleterre. En 1583, sir Humphrey Gilbert prit possession de Terre Neuve au nom de l'Angleterre. Mais le véritable promoteur de la recherche du Pôle fut John Davis qui, de 1585 à 1587, visita la côte occidentale du Groënland, devina le passage cherché, traversa le détroit qui porte son nom, et pénétra dans la mer de Baffin jusqu'au 72° 41′ de lat. N.

Vingt années se passent, durant lesquelles se placent maints voyages sans importance. Sur le *Hopewell*, simple barque de 80 tonneaux, Henry Hudson, dès 1607, longea la côte Est du Groënland jusqu'au 73e parallèle; de là, il gagna le Spitzberg, 5 degrés plus au Nord que Barentz, reconnut en juillet le courant chaud du Gulf Stream et rencontra des traces de vie animale et végétale. Il renonça à son projet de doubler le Groënland par le Nord et revint par l'île Jan Mayen. Son rapport détermina le départ de nombreux pêcheurs de phoques et de baleines. Après deux vaines tentatives vers le Nord-Est, durant lesquelles il atteignit — par hasard, prétendit-on — 80° 33′, il revint en 1609 aux côtes américaines, découvrit le fleuve encore appelé Hudson, à l'embouchure duquel, quatre ans plus tard, fut fondé New Amsterdam, depuis New York; puis, remontant plus haut, reconnut et visita en 1610 le détroit et la baie dont il reste également le parrain. Au fond de cette « baie d'Hudson » une révolte de son équipage l'abandonna dans une chaloupe avec neuf hommes, dont son jeune fils; on n'entendit plus jamais parler d'eux.

En 1615 et 1616, Baffin explora sur le *Discovery* la mer « de Baffin »; atteignant une latitude qui ne fut dépassée de ce côté que trois siècles plus tard, il découvrit l'entrée du détroit auquel il donna le nom de Thomas Smith; il observa les étranges perturbations de l'aiguille aimantée, aperçut le détroit

de Jones et enfin par 74° 20′ celui de Lancaster. C'était la vraie porte du passage tant cherché; cependant Baffin, qui la trouva obstruée par les glaces, conclut qu'il n'existait aucune route maritime dans cette direction.

Durant tout le XVIIe siècle, Anglais, Hollandais, Danois, Suédois se disputent à propos du commerce et de la pêche dans les parages du Spitzberg et de la mer de Barents. Mais l'attention des Russes se portait vers le Nord en Sibérie : le Danois Behring, de 1728 à 1741, finissait par visiter la mer et le détroit et mourir dans l'île qui s'appelle toujours île de Behring. A son exemple, nombre de chasseurs de fourrures sillonnèrent d'un continent à l'autre ces parages. Des officiers russes cartographièrent, de 1734 à 1743, les côtes, îles et fleuves de la Sibérie Nord; ce fut ce que l'on appela « la Grande Expédition du Nord ».

Au Nord du Spitzberg, en 1765-66, Vassily Tchitchakof fut arrêté à 80° 30′ environ par la banquise. En 1773, enfin, l'Anglais Constantin Phipps (devenu plus tard Lord Musgrave) s'avança 18′ plus haut, leva la carte septentrionale de cet archipel, détermina les températures, fit de remarquables observations sur le magnétisme terrestre, la déclinaison de l'aiguille aimantée, la pesanteur, les divers phénomènes du ciel, la faune et la flore des régions glaciaires; son expédition fut la première réellement scientifique.

Enfin James Cook, le grand navigateur qui avait déjà fait deux fois le tour du monde, quitta l'Angleterre le 12 juillet 1776. En janvier 1778, il parvenait aux îles Sandwich et, de là, continua vers le Nord, apercevant de temps à autre les promontoires avancés de l'Amérique Nord-Occidentale, zigzaguant de l'un à l'autre continent, corrigeant les cartes des Russes, atteignant le cap North d'Asie, aujourd'hui cap Irkaïpi, et, reprenant en sens inverse son voyage en zigzag, il redescendit jusqu'aux îles Sandwich, où il alla chercher la mort. Son successeur, Charles Clerke, quoique malade, reprit le même programme, mais se trouva arrêté par la banquise infranchissable plus au sud que Cook, au 69° 34′; il dut rétrograder et vint mourir au Kamtschatka le 22 août 1779.

Nous voici arrivés au XIXe siècle. Dès le début, Sonnikoff, en 1805, découvre la Nouvelle Sibérie, et voit, entre les 150 et

170 degrés de longitude O., une mer libre de glaces qu'il baptise « Polynia ». Bjelkoff, en 1808, donne son nom à un groupe de nouvelles îles; Hedenström, de 1809 à 1811, relève en traîneaux à chiens le nouvel archipel. Toujours pour le compte de la Russie, Otto de Kotzebue, fils de l'écrivain allemand, vogue sur les traces de Cook, voit les îles Saint-Laurent et Thamina, le cap Konouiller, mais ne parvient qu'au Sund, ou baie, appelé de son nom. Dans les parages du Spitzberg le capitaine baleinier Scoresby, de 1806 à 1814, parvient quinze fois de suite au 80° et même au 81° 30′, et s'enrichit à pêcher la baleine; en 1817 il atteint le 74e parallèle sur la côte Est du Groënland.

John Ross, en 1818, avec l'*Isabella* et l'*Alexander*, ayant Parry comme lieutenant, explore la baie de Melville. Parry, en 1819 et 1820, accomplit la première expédition systématiquement organisée avec hivernage réglé, raids tentés vers le Nord et études géographiques admirablement conduites. Sa mission dépassa le 116° 45′ longitude O.; sa principale découverte est celle du groupe immense appelé d'après lui Archipel Parry. En 1827, il se lança en traîneau jusqu'au 82° 45′ latitude N., record qui demeura cinquante ans imbattu.

En même temps que Parry, le lieutenant John Franklin parcourait en trois ans, dans les régions polaires américaines, plus de 8 000 kilomètres. En 1825-26, il repartait pour le Nord et découvrait les baies Franklin et Darnley. John Ross, à son tour, entreprenait sur les traces de Baffin un nouveau voyage qui dura quatre années, entre 1829 et 1832; il pénétrait le premier avec un vapeur dans les mers boréales; par le détroit de Lancastre, il gagna le point déjà atteint par Parry. C'est au cours de cette expédition que le neveu de John, James Ross, planta le drapeau anglais au pôle magnétique. On les crut tous morts pendant trois ans, et leur réapparition sembla un miracle.

Le lieutenant français Jules de Blosseville, en 1833, appareillant de Dunkerque, reconnut la côte E. du Groënland entre 68° 30′ et 69° 30′, revint en Islande, d'où sa dernière lettre reçue est datée du 5 août, puis repartit pour le Groënland. Jamais on n'eut plus de ses nouvelles; les recherches qu'ordonna le gouvernement français ne découvrirent pas la moindre

épave de la mission. En 1838, la *Recherche*, ayant à bord la Commission scientifique française du Nord, alla au Spitzberg jusqu'au Bell Sund, et fit des relevés très précis. L'année suivante, une nouvelle mission exclusivement scientifique, présidée par M. Paul Gaimard, exécuta des travaux que l'on consulte encore aujourd'hui.

Pour la troisième fois, en 1845, Franklin repartait, à la recherche d'un passage au Nord-Ouest; il ne devait pas revenir. Il fut rencontré pour la dernière fois dans la baie de Baffin le 26 juillet. Hobson découvrit plus tard un parchemin déposé dans une boîte de fer-blanc qui relatait que l'explorateur, après avoir passé l'hiver 1845-46 à l'île Beechey, dans la baie de l'Erébus, était mort à bord de son navire le 11 juin 1847. Le sort de ses compagnons fut épouvantable : le docteur américain Raë put savoir qu'en 1850 quarante hommes blancs avaient été vus par les Esquimaux sur l'île du Roi Guillaume, et que, quelques mois plus tard, des Indiens avaient découvert les corps des derniers survivants au Nord-Ouest de la Rivière du Grand Poisson de Bacq; Raë toucha les 250 000 francs de prime promis par le gouvernement anglais. De 1848 à 1860, vingt missions s'étaient lancées à la recherche de l'explorateur disparu, entreprises les unes par le gouvernement anglais, qui dépensa vingt millions à cet objet, les dernières par Lady Franklin, laquelle y sacrifia sa fortune.

En 1851-1853, Mac Clure, lancé avec Collinson à la recherche de Franklin, passa le détroit de Behring, et réussit à regagner l'Angleterre par le détroit de Davis et l'Atlantique; il accomplissait ainsi le premier cette rude traversée du fameux passage Nord-Ouest. Il faut ajouter que Mac Clure dut achever son voyage en traîneau, ayant abandonné dans les glaces son navire qui vient d'être retrouvé en 1908 par des baleiniers contre l'île de Behring, en parfait état, matériel et instruments; seules les voiles étaient pourries.

A la suite d'un Congrès de savants et de marins, tenu à Francfort, l'année 1864, sous la présidence du géographe Petermann, une première expédition allemande fut décidée. En 1869, la *Germania*, capitaine Koldewey, et la *Hansa* se dirigèrent vers le Groënland. Le lieutenant autrichien Jules de Payer, mon père, second de Koldewey, explora, du 19 oc-

tobre 1869 au 29 avril 1870, la côte Nord-Est jusqu'au cap Bismarck, au 77°01′, et en établit les cartes; il pénétra dans l'intérieur, y mesura un arc de méridien, ascensionna une montagne de 2 166 mètres, et rapporta d'intéressantes collections minéralogiques. Cette expédition fit grand bruit par suite du naufrage de la *Hansa*, dont l'équipage fut emporté à la dérive pendant trois mois sur un glaçon.

La France s'intéressait derechef aux expéditions polaires. Un ancien élève de l'École Polytechnique, devenu marin, Gustave Lambert, avait, durant trois mois, sillonné le nord du détroit de Behring à bord d'un baleinier; il en rapportait la conviction qu'une route, à peine entrevue par Cook et Clerke, s'ouvrait par ce canal vers le Nord, d'autant que Wrangel en 1823 avait trouvé la mer libre au delà de sa Terre. Le célèbre géographe allemand Augustus Petermann préconisait la route par le Cap Nord, l'ouverture entre Spitzberg et Nouvelle-Zemble et la mer libre qu'il prétendait exister au delà; l'Anglais Sherard Osborne, de son côté, prêchait en faveur de la voie qui longe la Terre de Grinnell et emprunte la « mer ouverte » de Kane. Gustave Lambert, lui, annonçait l'intention de franchir en juillet le détroit de Behring et de piquer droit sur le pôle. Dès 1866, il avait ouvert une souscription nationale pour subvenir aux frais de l'expédition. Fin 1868, 185 000 francs étaient en caisse. Lambert se mit à parcourir les villes importantes, enflammant les auditeurs; en novembre 1869, ce missionnaire du Pôle avait recueilli 300 000 francs et acheté le navire *Boréal*, dont il n'attendait plus que l'armement définitif pour partir. La guerre de 1870 éclate. Engagé au 119e de ligne, Gustave Lambert est mortellement blessé à la bataille de Buzenval.

En cette année 1870, Nordenskjold, au Groënland, explore des glaciers côtiers et une partie de l'*inlandsis*, d'où il rapporte de merveilleuses plantes fossiles et des blocs de fer météoriques, et Johannesen, en Sibérie, parvient deux fois jusqu'à la baie Naschigin.

En 1871, mon père et son compatriote Charles Weyprecht essaient par deux fois de retrouver la fabuleuse Terre de Gillis à bord de l'*Ibsjorn*, sans s'élever plus haut que 80°15. L'Américain Hall, après avoir avec le *Polaris* atteint 81°36′ dans le détroit de Robeson, hiverne et meurt au cap Lupton. Dix-neuf

de ses hommes, ayant par crainte d'un choc sauté du navire sur un glaçon, près du cap Tyron, furent entraînés au large et errèrent à la dérive durant 186 jours, dont 93 en pleine nuit polaire; ils furent enfin recueillis sur les côtes du Labrador.

De 1872 à 1874, une expédition autrichienne, commandée par mon père et Ch. Weyprecht, partie de Bremerhafen sur le Weser, fit, après 364 jours d'une fantastique dérive en zigzags dans la banquise, la découverte d'un immense archipel situé entre les 75 et 83° lat. N. et les 40 et 66° long. E. En l'honneur de l'empereur d'Autriche, il fut baptisé Terre François-Joseph. Après un raid en traîneaux en lequel mon père atteignit le 82°5′ de latitude, les explorateurs durent abandonner le *Tegethof* et regagner, tantôt à pied en halant les chaloupes sur le pack[1], tantôt naviguant sur la mer plus ou moins libre, les côtes de la Nouvelle Zemble, où un baleinier russe les recueillit et les rapatria.

En 1875, le commandant anglais Nares, avec l'*Alert* et la *Discovery*, suit le détroit de Smith et atteint jusqu'au 82° 25″, la plus haute latitude atteinte jusqu'alors par un navire. Son lieutenant Aldrich, qui subit des froids de 58° 7 au-dessous de zéro, longea la Terre de Grant vers l'Ouest jusqu'au 85° long. O. La conclusion de ce voyage, qui coûta plusieurs millions, fut que par le détroit de Smith il est impossible à un navire d'atteindre le Pôle, et, ajoutait Nares, qu'une tentative analogue en traîneaux serait pure folie. Les lieutenants anglais de Beaumont (depuis amiral) et Marckham faisaient partie de cette expédition, et, tandis qu'Aldrich se dirigeait vers l'Ouest, ils s'élançaient vers le Nord avec 18 hommes et 3 traîneaux. Au cours de leur randonnée, les explorateurs allèrent jusqu'au bout de ce que peut accomplir l'endurance et l'héroïsme humains. Trois matelots périrent du scorbut; le salut des autres fut un miracle.

Johannesen, en 1878, découvre l'île de la Solitude, perdue au Nord de l'Asie; plusieurs navires sillonnent la mer de Kara, définitivement reconnue navigable, bien que peu profonde. L'année suivante, l'Américain Schwatka parcourt 5 000 kilomètres dans l'Amérique Nord; pour ses voyages en

1. *Pack*, champ de glaces en dérive, formé de masses séparées, et dont on ne voit pas les limites.

traîneaux, il avait adopté la mode des Esquimaux, que reprirent après lui Peary et Cook.

Ces deux années virent un des grands exploits des mers boréales. Parti le 4 juillet 1878 de Götheborg à bord de la *Véga*, capitaine Palander, avec la *Léna*, le *Frazer* et l'*Express*, qu'il laissa en route, l'illustre Suédois Nordenskjold longea la mer de Kara, l'île Taïmour, qu'il explora, les côtes de la Sibérie, les îles de la Nouvelle-Sibérie, put enfin traverser le détroit de Behring. Trois cent vingt-six ans après la tentative malheureuse de sir Hugh Willoughby, il avait franchi ce fameux passage du Nord-Est sans perdre un homme ni son navire.

Presque en même temps et aux mêmes parages avait lieu la tentative de la *Jeannette*, dont James Gordon Bennett faisait les frais. Elle avait pour commandant le lieutenant américain G. W. de Long. Bien armée, mais incapable de résister à la banquise, la *Jeannette* sort du Havre le 15 juillet 1878, gagne le détroit de Magellan, San Francisco, le détroit de Behring, d'où elle fait route droit au Nord. Mais, à peine en face de l'île Herald, elle est prise dans la banquise et commence vers l'Ouest une dérive aventureuse. De Long construit sur la glace qui l'enserre une maison d'hivernage et un observatoire; il relève au passage la terre de Wrangel, qu'il reconnaît n'être qu'une île. Le 19 janvier 1880, une pression épouvantable ouvre dans les flancs du yacht une voie d'eau, contre laquelle on fait des prodiges. L'année entière se passe en tribulations, craintes perpétuelles, lutte contre les éléments, sans interruption ni de la chasse, ni des observations météorologiques, ni des sondages. 1881 continue le supplice de la dérive vers l'Ouest. Le 24 mai, on découvre l'île Henriette, qui n'est qu'un glacier, puis l'île Jeannette. Le 11 juin, le bâtiment se couche de 22 degrés sur tribord; l'équipage fuit en hâte dans des chaloupes, découvre l'île Bennett, aborde le 30 août dans l'île Faddeieff, de l'archipel de la Nouvelle Sibérie, que la mousse, le gazon, une abondance de lièvres, rennes, oiseaux font considérer aux naufragés comme un paradis.

Mais de Long veut repartir sans tarder. Les embarcations, qui ont atteint et suivent la côte sibérienne, sont séparées le 12 septembre. De Long et 13 hommes atterrissent près de

l'embouchure de la Léna, à quelques kilomètres d'un village, qu'ils ne soupçonnent pas; ils enfouissent leurs documents et collections et s'engagent dans la toundra vers le Sud, ne possédant que très peu de vivres. Tous meurent, sauf l'ingénieur Melville et deux hommes. De l'autre barque et de son lieutenant Chipp, nulle trace. Les débris du yacht furent retrouvés, trois ans plus tard, près du cap Farewell, pointe sud du Groënland; ils avaient donc traversé la calotte polaire de part en part.

Sur l'initiative de Ch. Weyprecht, une première conférence internationale — à laquelle la France n'assistait pas — avait décidé la création de douze stations polaires septentrionales, qui devaient fonctionner ensemble au cours de l'été 1883. Ces stations fournirent de précieux renseignements météorologiques et scientifiques.

Des expéditions nécessitées par l'organisation de ces stations, une seule fut intéressante, quoique lamentable. Le lieutenant américain A. W. Greeley, qui s'en était chargé, était un chef autoritaire, peu juste, et sans connaissances arctiques. Parti dès 1881 sur le *Protée*, il aborda à la baie de la Découverte, découvrit des mines de charbon à ciel ouvert, et fit des observations journalières durant tout son premier hivernage. Le lieutenant James B. Lockwood explora la terre de Grinnell, découvrit l'île Murray, puis le 12 mai 1882 le cap Washington au Nord du Groënland; il s'éleva au 83° 23′ 8″, battant le record que les Anglais détenaient depuis trois cents ans; il sonda toutes ces côtes. Tous hivernèrent une seconde fois; n'ayant pas de nouvelles du *Protée* qui eût dû revenir les chercher, ils se dirigèrent vers le Sud, où ils apprirent que le bateau avait été écrasé le 23 juillet 1883. Au cours d'un troisième hivernage, plusieurs moururent, dont le vaillant Lokwood et le docteur français Pavy. Enfin, le 22 juillet 1884, un des navires envoyés à leur recherche sauva les survivants. Ce fut une des expéditions qui demeura le plus longtemps dans le haut Nord et l'une de celles qui rapportèrent la plus grande masse d'observations scientifiques.

En 1883, Nordenskjold parcourt dans l'inlandsis groënlandais 230 kilomètres sans rencontrer un sol libre de glaces. La

même année, Robert Edwin Peary, ingénieur de la marine des États-Unis, effectue son premier voyage au cœur du même pays. Parti de la baie de Disko, il s'avance à 160 kilomètres dans l'intérieur, escalade des glaciers de 2 500 mètres de haut et réunit des collections de fossiles. Plus tard, en 1891, il contourne le littoral nord jusqu'au 80° 17, au cap Washington de Lockwood, accompagné du docteur Cook, qui deviendra son rival; Peary eut cette fois une jambe cassée. En 1893, 94, 96, il traversa le Groënland de part en part. Le 12 septembre 1893, sa femme, qui l'accompagnait, mit au monde une fille, Anighito Peary.

Dès l'année 1887, Fridtjof Nansen demandait au gouvernement norvégien la modique somme de 7 000 francs pour gagner le Pôle par les glaces. La Norvège était trop pauvre; un Mécène, M. Augustin Gamel, fit les frais. Nansen partit avec Otto Sverdrup, un lieutenant d'infanterie, un paysan et deux bergers lapons. Sur des traîneaux légers, la petite troupe traversa le Groënland. Mais la voie de Nansen devait être toute autre. L'échouement sur les côtes du Groënland d'épaves de la *Jeannette*, comme de mélèzes sibériens et de boues venues de loin, lui faisait conclure que le bassin polaire, dans lequel se jettent les eaux du Gulf Stream et les courants Sud-Ouest de l'Atlantique nord, se décharge par un courant partant des îles de la Nouvelle Sibérie et suivant un arc de cercle qui passe le long de la côte Est du Groënland. La banquise est entraînée dans la même direction, et ce mouvement de dérive doit se voir encore accentué par la poussée des vents dominants d'Est et de Nord-Est.

En 1893, le Parlement norvégien vota à Nansen 400 000 francs; une souscription en donna 200 000 autres. Le *Fram* fut construit sur un plan entièrement nouveau; mais le matériel scientifique fut l'objet de moins de soins. Des chiens sibériens furent embarqués, des dépôts établis sur la Nouvelle Sibérie, douze compagnons de voyage choisis, dont Sverdrup, commandant le *Fram*. Parti le 25 juin de Christiania, le navire gagne la Nouvelle Zemble, traverse la mer de Kara, suit la côte sibérienne, enfin, le 29 septembre, est clavé dans le pack polaire, un peu à l'ouest de la Terre Sonnikoff; cette fois, il prenait, selon l'expression de son chef, « un billet de glaçon dans le grand convoi des

glaces ». La vie à bord fut alors très bien organisée dans ce bateau qui résistait comme nul autre aux pressions; on faisait chaque jour des dragages, sondages, observations de maintes sortes. Du 29 octobre au 6 novembre, contrairement aux prévisions de Nansen, la dérive se dirige vers la Nouvelle Sibérie, puis remonte vers le Nord-Ouest. Un deuxième hivernage s'impose; cette fois, la dérive se fait régulière vers une distance moyenne entre la terre François-Joseph et le Pôle Nord. Se voyant frustré dans son espoir de passer en bateau près du Pôle même, Nansen, avec sang-froid et ténacité, veut l'atteindre en traîneau, et quitte le *Fram*, en pleine banquise, le 14 mars 1895, n'emmenant que Johansen comme seul compagnon, avec trois traîneaux. Le 7 avril, il est au 86° 13′ 6 , mais se voit contraint de battre en retraite vers la terre François-Joseph; ce ne fut que le 7 août que les deux hommes aperçurent les deux îles Eva et Liv, deux glaciers, sentinelles d'avant-garde de l'archipel, et le 25 qu'ils abordèrent la pointe Nord-ouest de l'île Frédérik Jackson, où ils durent hiverner, seuls, pendant 267 jours. Le 19 mai 1896, ils repartirent en kayaks, traversèrent l'archipel entier du Nord au Sud; à l'île Northbrook, Nansen dut rattraper, à la nage, les frêles embarcations parties à la dérive. Le 17 juin, ils apercevaient enfin Jackson et le *Windward* mouillé au cap Flora. Le 28 août, ils rentraient à Hammerfest et cinq jours après le *Fram*, coïncidence heureuse, abordait à Tromsö : aux prix des pires souffrances, l'héroïque Norvégien avait réussi à prendre sur ses prédécesseurs une avance de près de 3°.

Pendant le raid de son chef et ami, Sverdrup, sur le *Fram* qui continuait à dériver, rétrogradait d'abord vers l'Est. Puis la banquise ramena le navire vers le nord du Spitzberg, où il retrouva la mer libre. Une théorie de la circulation générale des eaux polaires put être établie, ce qui était déjà un résultat appréciable. Mais, en réalité, le but premier de l'expédition n'avait pas été rempli : le *Fram* était passé bien loin du Pôle, dont il ne s'était approché qu'à la latitude de 85° 47′.

En 1894, Frédérik Jackson, à bord du *Windward* frêté par le riche Alfred Harmsworth, part pour la Terre François-Joseph, découvre, au 80° 30′, à la pointe extrême ouest, le majestueux cap Mary, de 1 000 mètres de hauteur. Après un

second hivernage en 1895-96, il se dirige du côté de l'Est, où il a le bonheur de rencontrer Nansen, passe un troisième hiver, en mars 1897 repart avec 13 chiens et un poney fixer les caps et les îles du Canal Britannique.

En 1896, Andrée, ingénieur suédois, inaugure les tentatives bizarres. Ayant reçu 1 800 000 francs du roi de Suède, de Nobel, du baron Dickson et d'un anonyme, il fait construire par Lachambre un ballon sphérique, l'*Ornen* (Pôle Nord), de 4 500 mètres cubes : avec deux compagnons, Eckholm et l'étudiant Strindberg, il gagne en juillet la baie de la Virgo (île des Danois, Spitzberg nord); faute d'un vent du Sud, il rentre à Tromsö. Un an plus tard, ayant augmenté de 500 mètres cubes le volume de son aérostat, il réalise son « héroïque folie », s'élève le 11 juillet devant quelques spectateurs, et disparaît derrière un pic. On n'a retrouvé que 4 bouées et un pigeon lâché le 13 « 83° 3 lat., 15° 5′ long. E. »; plusieurs années après, un tube portant la marque de l'expédition fut découvert au Cap Flora, dans l'île la plus méridionale de la Terre François-Joseph....

Parti le 5 août 1898 d'Upernivik sur le *Fram* remis à neuf, Otto Sverdrup de 1898 à 1902 hiverne quatre fois, il découvre les régions inconnues du détroit de Jones et de la Terre d'Ellesmere, la Terre Axel Heiberg, les deux îles Ellef Rinngnes, la Cornouailles septentrionale, l'île Lindlay, et pousse jusqu'au 81° 37 lat. N. et au 110° long. O.

Au cours des mêmes années, Peary s'embarque à bord du *Hope*, frété par le « Peary Arctic Club » : il voulait rejoindre et distancer le *Fram* de Sverdrup. Il laisse en effet le Norvégien à 80 kilomètres plus au sud. Aidé par les Esquimaux du Whale Sound et accompagné de chiens, il se lance au nord du Groënland dans la direction de l'Est, découvre le canal dit de Peary, qui limite le Groënland septentrional, le traverse, se dirige de nouveau au Nord jusque 84° 17, puis à l'Est, contourne la nouvelle île dite Terre de Peary, redescend vers le Sud jusqu'à la baie de l'Indépendance, au 80° 50′, qu'il avait visitée en 1892, et y élève un cairn. Mais le froid le saisit; il a les pieds gelés, s'arrache lui-même les orteils, perd tous les doigts d'un pied, et doit regagner le fort Conger de Greeley, au 82°, sur la rive orientale du canal de Kennedy. Madame Peary, qui était partie

en 1900 sur le *Windward* rejoindre son mari avec sa fille, resta emprisonnée dans les glaces pendant huit mois au Port Payer, près le cap Sabine; elle rencontra au cap York et rapatria son compatriote le docteur Robert Stein, qui venait de passer un hiver au cap Sabine (T. de Grinnell), seul au milieu d'Esquimaux dont il étudiait les mœurs.

Le duc Louis des Abruzzes frète en 1899 l'ancien phoquier *Jason*, débaptisé et appelé *Stella Polare*. La Terre François-Joseph gagnée le 15 juillet, le navire, qui a dépassé le 82e parallèle, prenant le quatrième rang dans l'échelle des latitudes atteintes par des navires (*Fram* 85° 47′, *Alert* 82° 27′, *Polaris* 82° 16′, *Stella Polare* 82° 4′), est soulevé par les glaces et à demi-démembré, d'où la nécessité d'un hivernage dans la baie de Teplitz; à l'île du Prince Rodolphe, la plus septentrionale de l'archipel, le prince a deux doigts gelés et amputés. Le capitaine de corvette Umberto Cagni à sa place se lance en traîneaux droit au nord; il arrive le 25 avril 1908 à 86° 33′, battant de 20′, soit 37 kil., le beau record de Nansen. Épuisé et manquant de vivres, alors que la banquise du côté du Pôle se montrait plus abordable, il lui faut effectuer une retraite atroce : il perd 74 chiens sur 80, dérive de 100 kilomètres vers l'Ouest, et est forcé de revenir sur ses pas pour retrouver le campement. Sur 4 degrés et demi parcourus, il n'avait rencontré aucune terre. Pour dégager le navire, il fallut creuser dans la glace et faire exploser près de 50 mines de poudre et de fulmicoton.

Les Russes ne restent pas inactifs. Mais l'une de leurs expéditions est un désastre. Le baron de Toll, parti dès juin 1900, explore la presqu'île de Taïmour et les îles de la Nouvelle Sibérie, séjourne dans l'île Bennett, de juillet à octobre 1902, puis se dirige vers le sud. Il succombe, avec presque tous les savants qui l'accompagnent. Plus heureux, le capitaine Varnek relève la côte orientale de la Nouvelle Zemble, presque inconnue, jusqu'au golfe Medviéjii ou de l'Ours, où il constate l'existence d'un glacier de 5 kilomètres de largeur et 175 mètres d'épaisseur. En 1901, le colonel russe Vouliarlaski visite la presqu'île des Tchouktchis, où il reconnaît des gisements aurifères, prolongation en deçà du détroit de Behring des placers de l'Alaska.

L'Américain Baldwin, qui avait accompagné Peary en 1893-94 au Groënland septentrional, puis Wellmam en 1898 à François-Joseph, persuade le richissime M. Ziégler de subventionner une expédition polaire. L'*America* est équipée dans des conditions inouïes; Baldwin part de Vardö vers la Terre François-Joseph; mais il ne dépasse pas 81° 44′, se brouille à mort avec le capitaine Johansen, commandant du yacht, prétexte l'impossibilité cette année-là de lancer des traîneaux sur une glace pourrie, et revient bientôt, ayant subi le plus complet échec. Un million et demi de dollars — plus de sept millions de francs — avaient été dépensés pour rapporter les premières vues cinématographiques de la vie arctique...

Avec l'idée d'étudier le Pôle magnétique, Roald Amundsen quitte la Norvège en 1903 sur le *Gjöa*, de 47 tonneaux et 22 mètres de longueur, emportant des vivres pour cinq ans. A bord de ce minuscule navire, il franchit le fameux passage du Nord-Ouest, sans perdre un agrès. Ayant quitté Christiania le 23 juillet, Amundsen gagne l'île Disko, passe par le détroit de Lancastre, le North Devon, les détroits de Peel et de Franklin, hiverne sur la Terre du Roi Guillaume à Port Gjöa, où il demeure vingt-trois mois, excursionne au Pôle Magnétique, fait des observations, recueille sur le désastre Franklin des renseignements qui corroborent ceux de Schwatka. Il repart le 13 août 1905 vers l'ouest, il explore un archipel de plus de cent îlots, enfin parvient à l'embouchure du fleuve Mackenzie, où il hiverne pour la troisième fois; de là, en 1906, il gagne en traîneau Eagle City, dans l'Alaska.

En 1905, une croisière de la *Belgica*, montée par le duc d'Orléans et le commandant de Gerlache, réalisa une abondante moisson d'observations océanographiques dans la partie qui va de Jan Mayen au Groënland et parvint le long de la côte N.-E. de cette dernière île jusqu'au cap Philippe, au 78°16, la plus haute latitude qu'y ait réalisée un navire. La *Belgica*, repartie en 1907 autour de la Nouvelle Zemble et dans la mer de Kara, dans une région où la nature est remarquablement hostile aux investigations humaines, subit un été épouvantable, faillit échouer et se briser, et cependant poussa jusqu'à la Terre François-Joseph. Tous les jours, malgré les dangers de cet « hivernage d'été », étaient faits des dragages et com-

plétées des collections. Disons de suite qu'une croisière, qui commença le 20 juin 1909 à l'île Jan Mayen et remonta vers le Nord, suivit de l'ouest à l'est dans la banquise, cette fois remarquablement ouverte, un trajet le long du 78e parallèle jusqu'au Spitzberg, où, le 23 juillet, la *Belgica* jetait l'ancre à Green Harbour.

En août 1906, à Bruxelles, un Congrès international pour l'étude des régions polaires proclama la nécessité de systématiser les recherches. Le prince Roland Bonaparte, MM. Charles Rabot, Charcot, Charles Bénard y prirent la parole au nom de la France. Ce dernier, ancien officier de marine, proposait une réédition de la tentative de Nansen, avec deux navires jumeaux s'enclavant dans la banquise à un degré de distance et dérivant ainsi sur deux routes parallèles. M. Bénard, parti dès le début de 1908 à bord du *Jacques Cartier*, effectua à la Nouvelle Zemble et dans la mer de Kara des recherches d'océanographie, de biologie marine et de météorologie.

Deux mois avant le Congrès, Mylius Erichsen quittait Copenhague à bord du *Danemark*, en vue de cartographier exactement la côte Nord-Est du Groënland. Après huit mois de préparatifs, deux groupes s'élèvent vers le Nord. L'un, commandé par le capitaine Koch, réussit à atteindre le cap Bridgman. L'autre, sous les ordres d'Erichsen, pénètre vers l'Ouest à travers la baie de l'Indépendance et le canal de Peary, pour rejoindre le cap Glacier de ce dernier; il atteint ce point par un prodigieux effort. Victoire : le Groënland est bien une île, séparée de la Terre de Peary par un large bras de mer! Hélas! Erichsen est obligé par la fonte des glaces d'estiver au fond du fjord de Danemark, et quand, en automne 1907, il veut avec ses deux compagnons regagner par terre le dépôt de la côte, le froid, la nuit et la faim les terrassent. Le lieutenant Hagen meurt le 15 novembre au 79°, Erichsen dix jours après; lorsque leurs compagnons partis à leur recherche découvrent le cadavre du Groënlandais Jorgen Bronlund, le dernier survivant, ils ramassent près de lui, soigneusement empaquetés, les documents de l'expédition et le journal personnel de l'héroïque jeune homme, dont les derniers mots sont : « *Vi er dode...* » (Nous sommes morts).

A la recherche des restes d'Erichsen, ainsi qu'à la conti-

nuation de son œuvre, est parti voici peu de temps Einar Mikkelsen. En 1906, Mikkelsen fut chef, concurremment avec Leffingwell, d'une expédition anglo-américaine qui passa le détroit de Behring, rencontra Amundsen à la Pointe Barrow, et échoua malheureusement sur les côtes de l'Alaska. En 1907-1908, le danois Knud Ramussen fait un voyage en traîneau dans le détroit de Smith et la Terre d'Ellesmere, pour étudier les conditions d'une exploration.

On eût pu croire que le sort d'Andrée arrêterait les novateurs. Un rêveur, Anschütz-Kampf, propose de gagner le Pôle en ... sous-marin. Là où le ballon sphérique devait fatalement échouer, un dirigeable peut-être réussirait, se dit le journaliste américain Walter Wellmann, envoyé déjà en 1894 au Spitzberg par le *New York Herald* à la recherche de Nansen et qui, en 1898, au moment d'atteindre la Terre du Prince Rodolphe, avait perdu ses provisions dans une pression des glaces, s'était cassé une jambe, et avait dû se faire rapatrier par le baleinier *la Capella*. En 1906, il établit un garage dans la baie de la Virgo; mais l'été trop court prit fin avant qu'il eût terminé ses aménagements.

L'année suivante il revint avec un nouveau ballon de 50 mètres de long, l'*América*. La nacelle contenait des cabines pour 10 à 12 hommes et 12 chiens, des skis, des bateaux démontables, des provisions emmagasinées partie au-dessus, partie au-dessous dans des glissoires; enfin, en guise de guide-rope, un véritable serpent de cuir encerclé d'anneaux d'acier pendait, contenant 1 200 livres d'approvisionnements suffisants pour dix mois. Wellmann comptait gagner le Pôle en quinze jours, puis revenir par l'Alaska, la Sibérie ou le Groënland, selon l'occasion, au besoin hiverner quelque part. Du Spitzberg au Pôle on mesure environ 1 100 kilomètres, soit la distance de Paris à Nice. Au cours d'une ascension captive, le 2 septembre, un violent vent de Nord-Ouest entraîna le ballon vers le Sud, sur l'intérieur du Spitzberg; il fallut couper le câble et abandonner l'aérostat; les provisions seules furent sauvées. La tentative de l'été 1909 n'eut pas plus de succès. Wellmann est retourné en Amérique pour la troisième fois, promettant de recommencer dans deux ans. Le professeur Hergesell, de Strasbourg, projette une nouvelle tentative du

même genre avec deux dirigeables système Zeppelin, de 150 mètres de longueur, pouvant transporter 25 personnes; un premier ballon partirait du Spitzberg où le second se tiendrait prêt à voler au premier appel de la télégraphie sans fil.

Nous touchons aux derniers actes du drame. Peary s'embarque sur le *Roosevelt*, équipé grâce aux 100000 dollars souscrits par son club. Il hiverne en 1906 sur la côte Nord-Est de la Terre de Grant, non loin du cap Sheridan. Le 21 février 1907, il part sur traîneaux à chiens, atteint en trois jours le cap Hékla, d'où il lance en avant Bartlett, Hensen et Clarke, puis, ces éclaireurs revenus, pique directement vers le Nord avec 8 hommes, presque tous Esquimaux. Entre 84 et 85°, un lac d'eau libre l'arrête quelques jours; plus loin une terrible tempête de six jours détruit ses dépôts et le repousse vers l'Est. Le 21 avril, il atteint la latitude record de 87°6′, à 174 milles marins du Pôle. Contraint de retourner (8 hommes, a-t-il dit, c'était trop pour réussir!), il se dirige vers le Groënland; à court de provisions, il est obligé de tuer huit chiens pour nourrir sa troupe. Une nouvelle tempête horrible de neige, pendant laquelle le froid descend à — 25°, l'assaillit. Au 84°, il retrouve le lac, doit stationner cinq jours avant de le franchir sur un pont de glace si fragile qu'il se brise sous le poids du dernier homme qui passe. Le 12 mai, il atteint le cap Neumayer, au Nord du Groënland, où il peut tuer des bœufs musqués, dont la chair leur sauve la vie. Il recueille ses deux escouades d'éclaireurs en détresse elles-mêmes, et enfin rejoint le *Roosevelt* d'où, après huit jours de repos, il repart, vers l'Ouest cette fois, pour relever, plus loin qu'Aldrich, toute la côte Nord de la Terre de Grant et la pointe Nord de la Terre Axel Heiberg, découverte par son rival Sverdrup. Sous le 100° longitude Ouest, il aperçoit à deux reprises les hauts sommets blancs d'une terre lointaine (Terre de Croker?), déjà signalée par le Norvégien. Il croit trouver des scories et pierres ponces, provenant de volcans éteints. Le retour du *Roosevelt* à New-York fut signalé par de nouvelles traverses, débâcles, tempêtes, hélice et mât endommagés, etc., ce qui ne ralentit pas l'ardeur de l'apôtre du Pôle, décidé à repartir presque aussitôt.

Cette fois, un million est mis à la disposition de Peary. Il

repart de New-York le 6 juillet 1908 à bord du *Roosevelt*, et, le 7 septembre 1909, alors qu'on était sans nouvelles de lui depuis onze mois, un télégramme parvenait à Eagle Island (Maine, E.-U.), disant : « Je le tiens, le vieux Pôle! »

Parti du cap Columbia, sa base de 1906, le 1er mars avec 27 hommes, dont 17 Esquimaux, et 33 chiens, il avait retrouvé ses débuts pénibles et jusqu'au chenal d'eau libre de son raid de 1907; au 88e parallèle Bartlett, son dernier compagnon blanc, l'avait laissé poursuivre seul avec quatre Esquimaux et ... un nègre! Il fit des marches forcées de 20 et 25 milles par jour, et enfin, le 6 avril 1909, il foulait le Pôle du pied... Le retour fut moins pénible : en dix-huit jours il regagnait le cap Columbia.

Mais, ô malchance! — ou, selon lui, ô trahison! — il avait été distancé. A peine venait-il de lancer son télégramme orgueilleux qu'il apprenait que son ancien compagnon de route, le docteur Cook, était déjà en Europe, proclamant qu'il avait, lui premier, planté la bannière américaine au Pôle Nord, un an presque jour pour jour avant Peary! Grâce aux libéralités de M. Bradley, son compagnon de chasses arctiques, Cook avait quitté Annatook le 19 février 1908, puis, seul à partir du 18 mars avec deux Esquimaux, avait suivi, non pas le canal de Robeson et le 65° long. Ouest comme Peary, mais le 90e degré et la route que Sverdrup, qui l'avait découverte, appelle « route norvégienne », par le détroit de Nansen, entre l'Ouest de la terre d'Ellesmere et l'île Axel Heiberg. Il avait aperçu le 30 mars, en passant, une terre, par 84°47′ lat. Nord et 86°36′ long. Ouest, qu'il ne prit pas le temps de vérifier, pressé d'arriver au but, à une moyenne de 28 kilomètres par jour sur la glace. Il y fut le 21 avril 1908, séjourna au Pôle moins de deux jours, par un froid de — 38°, et s'y photographia avec son drapeau planté sur une butte de neige.

Au retour, Cook, qui craignait l'habituelle dérive vers l'Est, força tellement dans la direction opposée qu'il dépassa de loin la Terre Heiberg et dut revenir sur ses pas pour hiverner très au Sud, au cap Sparbo, près le détroit de Jones. C'est de là que, tel un diable jaillissant de sa boîte, il réapparut au Groënland. Le premier blanc qu'il y rencontra, le gouverneur du district, lui demandant : « D'où venez-vous donc ainsi fait? — Du

Pôle Nord en droite ligne, repartit le docteur. — Et, dit l'autre, en rapportez-vous beaucoup de poux? »...

Cook annonçait sa victoire, plus d'un an après qu'elle avait été accomplie. Peary le traita d'imposteur. L'Université de Copenhague vient de déclarer que, de l'examen des documents à elle soumis par le docteur Cook, ne découlait nullement la preuve qu'il fût allé au Pôle. Mais il n'en résulte pas, par contre, la preuve qu'il n'y est pas allé. Peary n'a pas encore remis son rapport à l'Université de Washington, ou celle-ci n'en a pas terminé l'étude. Contre lui cependant, un certain nombre de voix s'élèvent pour mettre en doute ses assertions.

Faut-il admettre — malgré l'absence presque absolue de démonstration scientifique du fait et, à bien dire, contre toute vraisemblance — que Cook et Peary sont réellement parvenus au Pôle? Mais, à notre ardeur de savoir, à notre légitime espoir de voir l'accession *définitive* du Pôle résoudre les innombrables problèmes que comporte son existence, que rapporte cette double victoire? Aucun résultat scientifique, ni géographique, ni seulement pratique, ne ressort de l'une plus que de l'autre expédition. Les deux « sportsmen » nous parlent de terres... entrevues, de sondages... ébauchés; mais, en fait d'études rigoureusement et strictement conduites, de cartes même rudimentaires, d'observations astronomiques ou météorologiques, néant... Leur seul objectif, je dirais leur seule obsession, était la poussée en avant aussi rapide que possible, aussi aveugle, aussi insouciante des incidents ou accidents de la route qu'une charge de cavalerie, un *rush* de chevaux de course, puis, le but touché et le drapeau national ou la bannière du club plantés dans un bloc de glace, la marche forcée du retour vers le monde civilisé. De leur propre aveu, ni l'un ni l'autre ne séjournèrent 48 heures au Pôle. Le Pôle est conquis, soit : reste à l'étudier.

JULES-FRANÇOIS-JOSEPH DE PAYER

UN AGENT ROYALISTE EN 1814

Jean-Anne-François, baron de la Barthe de la Courtête, fils de noble Raymond-Hyacinthe de Barthe, seigneur de la Courtête, et de dame Jeanne-Anne Nougairol, naquit à la Courtête, arrondissement de Limoux (Aude), le 27 août 1773. Raymond Hyacinthe était mousquetaire du roi en 1770 et devint chevalier de Saint-Louis. Employé dans l'administration de la Guerre aux armées, il s'occupa aussi d'écrire : il est l'auteur d'un ouvrage *Sur l'impuissance des lois pénales en France relativement au militaire*. Lorsque la Révolution commença, Raymond, qui avait vendu son domaine de la Courtête, était venu s'établir à Paris, où il mit ses enfants au collège. Il voulut, après la journée du 10 août 1792, passer en Angleterre; comme il éprouvait des difficultés à obtenir les passeports nécessaires, son fils aîné, Jean-Anne-François, dont il va s'agir ici, les lui obtint en offrant de rester et de prendre du service dans l'armée du Nord.

Volontaire au bataillon de Saint-Denis, comme canonnier dans la compagnie des Enfants-Rouges, section de Paris, il est nommé sergent le 7 novembre 1792. Il assiste aux combats de Quiévrain, du Boussu, de Frameries, et à la bataille de Jemmapes. Promu sous-lieutenant, le 26 mars 1793, au 4e bataillon d'infanterie légère de la légion des Montagnes, il

passe à l'armée des Pyrénées-Orientales, comme adjoint aux adjudants-généraux, le 18 mai suivant. Aide de camp du général Giacomoni, le 6 juillet, il est attaché ensuite à l'état-major et devient capitaine le 17 avril 1794. M. de la Barthe, qui d'ailleurs n'était alors connu que sous le nom de la Courtête, ou plutôt La Courtette ou Lacourtette, c'est ainsi qu'il signait indifféremment, prend part de la façon la plus active aux opérations de 1793, 1794 et 1795, aux combats de Peyrestortes, du Boulou, de Saint-Laurent de la Mouga, ainsi qu'aux sièges de Bellegarde et de Collioure. Enfin, au mois de juillet 1795, tandis que la paix se négociait avec l'Espagne, il quitte le Midi et gagne Paris. Sur la recommandation du représentant du peuple Gaumery, député du Mont-Blanc, qui déclare prendre un vif intérêt au pétitionnaire, il est nommé, par arrêté du Comité de Salut public du 6 thermidor an III, capitaine d'infanterie dans la Légion de police générale que l'on était en train d'organiser. Tandis qu'il attendait son rappel à l'activité, la capitale était en pleine effervescence thermidorienne. Presque toutes les sections se dressaient en insurrection contre l'assemblée.

Barras, aidé de Bonaparte, eut raison de ce mouvement dans la journée du 13 vendémiaire (5 octobre 1795). Mais Lacourtette avait participé au désordre. Sur la dénonciation du bijoutier Fouque, il était arrêté peu de jours après et conduit à la prison des Quatre-Nations. D'après les pièces du procès qui se trouvent aux Archives Nationales, il fut traduit devant le conseil militaire de la section Le Peletier, établi par la loi du 15 vendémiaire. Fouque et un autre témoin prétendirent l'avoir vu à cheval, rue de la Convention, une heure avant l'attaque, et parlant au général Danican, qui commandait les insurgés. Celui-ci ayant dit : « Faut-il attaquer? Je vais le faire », Lacourtette aurait répondu : « Il faut les prévenir », ajoutant qu'il avait vu les Autrichiens et les Prussiens en face et qu'il saurait combattre les Conventionnels. Le 24 vendémiaire, fut prononcé le jugement aux termes duquel Lacourtette fut condamné à vingt-quatre ans de fers comme « atteint et convaincu d'avoir marché avec les colonnes de rebelles qui avaient fait feu ». D'après un procès-verbal du 27 vendémiaire, ce jour-là, « Lacourtette fut conduit sur la

place de Grève, où, sur un échafaud pour ce dressé, ledit Lacourtette a été exposé aux regards du peuple depuis l'heure de dix du matin jusqu'à quatre de relevée, ayant au-dessus de sa tête un écriteau contenant ses noms, qualités, demeure et la cause de sa condamnation ».

Au bout d'un an passé en prison à Paris, il parvient à s'échapper et gagne l'Allemagne. Il quitte son nom de Lacourtette pour celui de la Barthe, qui était son nom patronymique, bien que souvent, notamment aux Archives de la Guerre, ce dernier soit orthographié de Barthe, conformément aux registres paroissiaux de l'Aude. Lorsque les lois contre les émigrés commencèrent à s'adoucir, la Barthe rentra en France et épousa, à Paris, le 10 floréal an VIII (2 avril 1800), Adélaïde-Geneviève de Choiseul-Meuse, fille de Claude-Joseph-Maximilien, comte de Choiseul-Meuse, marié, en 1769, avec Anne du Buc d'Enneville. Peut-être fut-ce par prudence que l'on prit soin de faire figurer comme décédé M. de Choiseul sur le registre des actes de mariage de l'an VIII, car il était à ce moment émigré auprès des princes et ne devait mourir qu'en 1815. La Barthe était alors domicilié, à Paris, rue du Gros-Chenet, n° 488, division de Brutus.

Mais, de nouveau, il retomba, comme à la fin de la Convention, au milieu de menées royalistes, époque de la conspiration de Cadoudal et de l'exécution du duc d'Enghien. Les antécédents de la Barthe, ses opinions peut-être trop affichées et ses liaisons avec les royalistes le rendirent l'objet d'une surveillance tellement active qu'il se décida à passer en Angleterre. Peut-être doit-on placer environ à ce moment un deuxième emprisonnement dont il parle dans sa correspondance.

Madame de la Barthe, qui était fille d'une créole, possédait toute sa fortune à la Martinique; or cette île, étant tombée au pouvoir des Anglais en 1809, cessa de communiquer avec la France. La Barthe ne devait parvenir à retirer quelque chose de cette colonie qu'en continuant à résider en Angleterre. Il y trouva les princes de Bourbon. Le comte de Provence y était débarqué en 1807, et, à partir de 1811, se fixa à Hartwell où la duchesse d'Angoulême tenait la maison royale. Le comte de Choiseul-Meuse, beau-père de M. de la Barthe, put présenter son gendre au futur roi Louis XVIII et au comte de Blacas,

qui succéda au duc d'Avaray, en 1811, comme premier ministre de la royauté errante.

Ce fut vers cette époque, le 18 octobre 1810, que la Barthe perdit un frère, plus jeune que lui de trois ans, chef d'escadrons au 3e hussards, aide de camp du général Lahoussaye, et qui fut tué en Espagne, à Yncler, près de Tolède. M. de la Barthe, le père, alors âgé de soixante-quatre ans, qui vivait à Paris avec sa femme et signait *de la Barthe-Courtête, littérateur*, adressa, en 1812, une supplique au ministre de la Guerre en vue d'obtenir une pension en qualité de père d'un fils unique, mort au service : il passait sous silence son fils aîné, alors en Angleterre. Dans la même pétition, M. de la Barthe, père, se recommande de sa parenté avec le ministre Clarke, duc de Feltre.

A la fin de 1813, la défaite de Leipsick et l'évacuation de l'Allemagne, de l'Italie et de l'Espagne par les armées de Napoléon vinrent ranimer les espérances longtemps assoupies des royalistes. M. de la Barthe fut un des premiers agents qui reçurent des pouvoirs officiels pour se rendre en France et rappeler l'ancien nom des Bourbons aux populations envahies. Nous avons retrouvé dans la correspondance laissée par la Barthe un petit carré de papier avec les simples lignes suivantes, écrites de la main autographe du signataire :

Je charge M. de la Barthe de faire connaître à mes fidèles sujets mes vœux et mes intentions paternelles.

LOUIS

Ce 5 décembre 1813.

C'est à Falmouth que le représentant du roi devait s'embarquer pour se rendre à Saint-Jean-de-Luz.

*
* *

Wellington, vainqueur à Vittoria le 21 juin 1813, remportait sur le maréchal Soult les victoires de la Nivelle (10 novembre), de Saint-Pierre-d'Irube (13 décembre), et le forçait à abandonner la ligne de l'Adour. Alors commença la célèbre

retraite, qui dura quatre mois, jusqu'à l'abdication de Napoléon : Soult se replia sur des lignes successives de défense bien choisies et fortifiées, depuis Bayonne jusqu'à Toulouse, et y manœuvra sans cesse jusqu'à la bataille livrée sous cette dernière ville, le 10 avril 1814, qui fut la dernière de la campagne.

Cette manœuvre, qui fait honneur au maréchal Soult, eut en politique les conséquences les plus graves : elle découvrit Bordeaux et permit aux royalistes, dont faisait partie M. de la Barthe, de proclamer, dès le 12 mars 1814, dans cette ville, le roi Louis XVIII. Cet événement eut alors un retentissement considérable, en tirant de l'oubli un nom que les souverains alliés eux-mêmes croyaient irrémédiablement voué, sinon à l'hostilité, du moins à l'indifférence des populations.

Vers la fin de 1813, Wellington, fidèle à son système de temporisation, était loin de presser la retraite de Soult. Soucieux de ne pas abandonner sa base d'opérations qui était la mer, il était en outre embarrassé des bandes espagnoles dont l'indiscipline compromettait le renom de l'armée anglo-portugaise. Il s'imposait une loi de la modération et s'efforçait de se présenter aux Français plutôt en libérateur qu'en ennemi; mais il ne tenait nullement à se prononcer en faveur des Bourbons, n'ayant à cet égard aucune instruction de son gouvernement et incertain de la tournure que prendraient les négociations.

La Déclaration de Francfort, en effet, dont la formule était « paix à la France, guerre à Napoléon », venait d'être publiée, le 1er décembre. Mais, depuis cette date jusqu'à l'ouverture du congrès de Châtillon, le 4 février suivant, les vues des Alliés restèrent trop différentes les unes des autres, la fortune de Napoléon trop changeante pour que les négociations risquassent de s'établir sur des bases quelque peu solides. Du 21 décembre au 1er janvier, les Alliés franchirent le Rhin sur quinze colonnes, de Bâle à Coblentz. Les espérances des royalistes prirent corps. Nous verrons par les lettres qui vont suivre, sur quels points ils jugèrent bon d'insister dans leur propagande monarchique.

LUDOVIC DE CONTENSON

I

La correspondance de la Barthe commence au moment où il va quitter l'Angleterre.

Le baron de la Barthe au comte de Blacas d'Aulps.

Londres, le 21 décembre 1813.

Je pars à l'instant, Monsieur le Comte, mais je pars au bruit d'une nouvelle qui, si elle se confirme, doit inévitablement paralyser ma bonne volonté. On parle d'un Congrès proposé par les Alliés, accepté par Bonaparte, etc. Mandez-moi, je vous supplie, ce qui en est. Je vais attendre votre réponse à Falmouth, Poste restante. Agréez, etc.

Le comte de Blacas au baron de la Barthe, post-office, Falmouth, Cornwall.

Hartwell, ce 22 décembre 1813.

Il me tardait, Monsieur, d'apprendre votre départ de Londres et j'ai été charmé de savoir que vous aviez pris hier la route de Falmouth. Je ne crois point aux bruits qui courent : mais la réunion d'un Congrès fût-elle vraie, il n'en serait que plus urgent de chercher, dans les dispositions des Français, les moyens de déjouer les projets d'une paix qui ne peut être que contraire aux véritables intérêts de la France et de l'Europe.

Les rapports, que je viens de recevoir des provinces du Midi, ne me laissent pas de doutes sur l'heureux résultat des démarches que vous allez faire, et j'attendrai de vos nouvelles avec une extrême impatience. Le Roi me charge de vous assurer qu'il met la plus grande confiance dans votre zèle pour son service, et je saisis avec plaisir cette occasion pour vous renouveler l'expression des sentiments invariables avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

BLACAS D'AULPS

Le comte de la Ferronnays au baron de la Barthe, même adresse.

Londres, le 22 décembre [1813].

Je sors de chez la M..., mon cher la Barthe; je l'ai trouvé enveloppé d'une atmosphère diplomatique qu'il m'a été absolument impossible de pénétrer; je l'ai tourné et retourné, attaqué de tous les

côtés à la fois, partout je l'ai trouvé également plastronné et impénétrable : mais, puisqu'il ne dit rien, il y a donc quelque chose : quoi? voilà ce qu'il est impossible de deviner. Hier, tous les ministres étrangers, même le Turc, se sont assemblés chez lord Castlereagh. Après une conférence de quatre heures, celui-ci, accompagné de M. de Liéven[1], s'est rendu chez le Prince Régent d'où l'on a expédié un message sur le Continent. Certainement de grands intérêts se discutent dans ce moment. Même quand je verrais un Congrès assemblé, les préliminaires signés, je ne croirais jamais à la conclusion d'une paix avec B[onaparte], au point où il en est réduit. Quant à vous, mon cher ami, je ne sais en vérité quel conseil vous donner : cependant, puisque vous avez le pied dans le bateau, je ne vois pas d'inconvénient pour vous à poursuivre votre voyage que l'ennui et la fatigue de le faire. Rien n'est encore préparé, nous n'avons sur le but de ce voyage que des données bien incertaines. Si la paix doit se conclure, alors, certainement, vous aurez fait une course aussi inutile que pénible, mais ce *si* là est bien peu probable, et, dans le contraire, même en supposant que, momentanément, lord W[ellington] ne pénètre pas plus avant, vous pourrez du moins, étant sur les lieux, prendre langue, juger d'une manière vraie des dispositions du pays, faire entendre aux habitants une langue toute nouvelle, et enfin préparer, en attendant le moment d'agir. Si vous reveniez, probablement on chargerait un autre de cette mission; cet autre n'aurait ni votre chaleur ni vos moyens, et, puisqu'une fois par hasard, et sans tirer à conséquence, nous avons eu l'adresse d'employer un homme d'esprit, laissez-nous voir comment nous nous en trouverons.

J'ai encore eu ce matin, mon cher ami, une longue conversation avec mon jeune patron[2]. Il est, je vous jure, cruellement tenté : mais il ne succombera pas. Je vous assure, mon ami, que la raison est quelquefois un grand inconvénient. C'est un meuble fort précieux, utile même; mais jamais on ne sait s'en servir à propos. C'est une bavarde qui ne parle que quand elle devrait se taire. Au reste, peut-être ne reculons-nous que pour mieux sauter; si cela est, je ne doute pas que, d'après l'élan que nous prenons, nous ne tombions droit au but.

Si, d'ici à après demain, j'apprends quelque chose de nouveau et de plus positif, je vous écrirai sûrement, et ma lettre arriverait encore avant votre départ. Si vous partez, cher ami, avec l'espoir et

1. Le prince de Liéven était, depuis 1812, ambassadeur de Russie à Londres où il resta vingt-deux ans et mourut en 1839. Il était l'époux de Dorothée de Benkendorff, dont le salon diplomatique est resté célèbre.

2. Il s'agit ici du duc de Berry, dont le comte Auguste de la Ferronnays était aide de camp. Ce prince songeait dès lors à un débarquement en France dont il sera parlé plus loin.

la confiance que doivent vous donner et votre zèle et les marques que la partiale Providence vous a prodiguées, quand vous aurez quelques intants dont vous ne saurez absolument que faire, écrivez-moi et ajoutez par cette petite marque de souvenir aux raisons que j'ai déjà de vous être attaché à la vie et à la mort.

A. F.

Le baron de la Barthe au comte de Blacas.

Falmouth, 26 décembre 1813.

Je reçois, Monsieur le Comte, votre lettre du 22 et le courrier du 23. Les préliminaires sont signés [1]. Je croyais qu'en fait de sottises, on n'avait plus rien à faire; j'étais dans l'erreur. C'est un grand malheur pour nous. Les Français les mieux intentionnés oseront-ils se lever contre un homme avec lequel les souverains ont la faiblesse de traiter dans la position la plus favorable? Le but principal de ma mission ne peut être atteint, le général de C...[2] ayant reçu une autre destination. Le second ne peut l'être davantage; car, si lord Wellington a les mains liées par cet événement, il me liera certainement les miennes. Dans cet état de choses la raison me dit d'attendre, et l'espérance que j'ai que cette paix monstrueuse ne sera pas conclue me dit de poursuivre mon voyage. Je cède aux inspirations consolantes de la détruire; je cède surtout aux sentiments les plus chers à mon cœur, à mon amour, à mon respect pour le Roi, à mon dévouement pour la plus sainte et la plus juste des causes.

Recevez, etc....

Du même au même.

Saint-Jean-de-Luz, le 10 janvier 1814.

Je sors, Monsieur le Comte, de chez le feld-maréchal, marquis de Wellington, le cœur plein d'admiration pour lui et d'espérance pour la cause du Roi. Je ne vous dirai rien, je crois, que le comte de Gramont ne vous ait déjà dit; mais on ne saurait trop répéter les choses consolantes et flatteuses : elles ont toujours un charme nouveau.

Le maréchal était au camp le 7 au matin, jour de notre arrivée. Il revint le soir. Trop fatigué pour nous recevoir, il nous fit inviter à diner pour le lendemain. Il nous témoigna ce jour-là ses regrets

1. Des fausses nouvelles de ce genre étaient alors fréquemment répandues.

2. Il s'agit du général Decaen, qui avait commandé jusqu'alors l'armée de Catalogne. Celle-ci venait d'être réunie à l'armée d'Aragon, au mois de novembre, et de passer sous les ordres du maréchal Suchet.

de ne pouvoir pas nous entretenir encore : c'était jour du courrier. Hier, avant dîner, il eut la bonté de venir au devant de nous et de nous demander les lettres dont nous étions porteurs. Je lui remis celle du Roi, dont j'avais l'honneur d'être chargé, et celle de lord Bathurst. Aussitôt après en avoir pris lecture, il me dit : « Vous trouverez vos affaires beaucoup plus avancées que vous ne croyez. Les habitants de ce pays sont animés du meilleur esprit », et puis, avec une franchise pleine de noblesse, il a ajouté : « Je l'avouerai, loin de la France, j'ai partagé l'erreur commune; je ne croyais pas que Bonaparte, si généralement obéi, fût aussi généralement détesté : mais, depuis que je suis ici, tout ce que j'entends, tout ce que j'apprends de l'intérieur me prouve qu'à quelques exceptions près, comme généraux en chef et préfets, tout le monde est fatigué de la tyrannie et désire un changement. Les circonstances sont favorables pour le Roi, et je me suis empressé de faire partir le comte de Gramont pour lui en faire part. »

Dans le moment d'entretien que le maréchal a eu la bonté de m'accorder ce matin, je lui ai dit que, depuis mon arrivée, j'avais vu plusieurs personnes, qui toutes m'avaient témoigné leur étonnement de ce qu'un Prince n'avait pas encore paru pour recueillir les vœux et les hommages d'un peuple parfaitement disposé en faveur du Roi; que j'estimais que la présence d'un Prince ferait le plus grand bien, qu'elle donnerait à son armée des auxiliaires nombreux, les uns actifs, les autres passifs, mais tous utiles et concourant avec zèle et enthousiasme au succès de ses plans ultérieurs. Il m'a répondu qu'il verrait arriver un Prince avec le plus grand plaisir, qu'il pensait aussi que sa présence produirait un bon effet, mais qu'à raison des derniers événements politiques dans le nord, il croyait qu'il serait plus prudent d'attendre encore : « Trop de précipitation, a-t-il ajouté, pourrait faire manquer le but et produire beaucoup de mal, et faire sacrifier beaucoup de braves gens. Que les alliés passent le Rhin et qu'ils aient un succès, alors on pourra agir. L'intérieur est parfaitement disposé : j'aurais pu, je pourrais encore, employer les moyens que m'offre cette favorable disposition : mais je m'y suis refusé pour ne pas faire courir à vos amis les chances de la guerre et les exposer à la cruauté de leur tyran. » Il y a dans cette expression touchante des sentiments d'un général d'armée, qui sacrifie ce qui pourrait lui être utile à ce qui est honorable et humain, quelque chose d'antique et de religieux qui rappelle des héros et des siècles qui sont déjà bien loin de nous.

A l'approche de l'armée, les habitants avaient fui, abandonnant leurs demeures : les bontés du maréchal et l'admirable discipline qu'il fait observer à son armée les ont tous rappelés. Toutes les personnes que j'ai vues ne parlent de lui qu'avec reconnaissance et, grâce à

son administration paternelle, le Roi ne compte que des sujets dévoués dans tout le pays.

Le maréchal m'ayant confirmé le départ du général [Decaen], mon voyage à l'armée de Catalogne serait sans but et sans utilité. Cette armée, par sa position éloignée des frontières, rend plus difficiles les moyens de communication et d'acheminement. De ce côté-ci, les allées et venues sont presque journalières ; on peut correspondre et même communiquer, je crois, sans de grands dangers, en prenant des précautions. Je me suis décidé à y établir mon quartier : je vous enverrai sucessivement le résultat de mes observations. J'y attendrai aussi de nouvelles instructions, l'arrivée du comte de Gramont et les nouvelles que vous aurez déjà du Nord, à la réception de cette lettre, vous fournissant, je crois, les moyens de donner à mon zèle une utile direction.

Vous me faites l'honneur de me dire, dans votre lettre du 22 décembre, que le Roi vous a chargé de m'assurer qu'il mettait la plus grande confiance dans mon zèle : il peut y compter, en effet, et jusqu'à la dernière palpitation de mon cœnr; je vous prie de mettre à ses pieds l'hommage de mon respect et de mon dévouement.

Agréez, je vous prie, l'expression des sentiments, etc.

Du même au même.

Saint-Jean-de-Luz, le 16 janvier 1814.

Je ne m'arrêterai pas, Monsieur le Comte, aux détails d'un voyage que le mauvais temps, les mauvais chemins et les circonstances devaient rendre un peu pénible. Partis le 26 décembre, nous sommes arrivés le 5 janvier à Passage. N'ayant pu, à quelque prix que ce soit, nous procurer des chevaux ou des mules, nous avons laissé derrière nous nos bagages et sommes partis à pied pour nous rendre à Irun et de là ici.

Je vous ai écrit le 10 courant. J'avais demandé au feld-maréchal la permission de faire savoir au Roi ce qu'il m'avait dit dans les deux entretiens que j'ai eus avec lui. J'ai cru devoir lui communiquer ma lettre; il a été sensible à cette marque de confiance et à la fidélité avec laquelle j'ai conservé ses expressions.

Je vous ai confirmé dans cette lettre le départ du général [Decaen] que les journaux de Paris nous avaient déjà annoncé. Mon voyage à l'armée de Catalogne devenant véritablement sans but et sans utilité, j'ai dû y renoncer. Ici, je suis plus à même d'observer et d'agir aussi tôt qu'on le voudra. Mais le voudra-t-on? Lord Castlereagh doit avoir soldé cette question au moment où j'écris. Lord Wellington est convaincu que tout dépend de la conduite que vont

tenir les Alliés. S'ils rompent les négociations pour suivre la guerre avec vigueur, il regarde la restauration du Roi et la paix du monde comme choses prochaines. Lord Wellington, l'avenir, les habitants du pays, tout est dans les meilleures dispositions. Le maire, chez lequel je suis logé et qui est un homme tout à nous, son oncle, vicaire de la paroisse et qui la conduit, l'adjoint du maire et tous ceux que j'ai été dans le cas de voir attestent que la présence d'un Prince produirait non seulement le meilleur effet, mais qu'elle déterminerait au loin l'insurrection. Je vous ai dit que les habitants qui avaient fui à l'approche de l'armée étaient tous rentrés. Ils redoutaient plus aujourd'hui le retour des Français qu'ils ne craignaient d'abord l'arrivée de l'armée. Il y a quelques jours que l'ennemi fit un mouvement qui força momentanément notre droite à se retirer; les malheureux paysans emportèrent ce qu'ils avaient de plus précieux et suivirent les Anglais. Je tiens ceci de lord Wellington. Son aide de camp, le colonel Gordon, me disait hier à dîner qu'un major anglais, qui avait été pendant quelques jours prisonnier et conduit à Pau, avait été au spectacle. Aussitôt qu'il parut, il reçut de tout le monde les témoignages d'intérêt les moins équivoques. Le maréchal Soult en fut instruit et écrivit une lettre de reproches et de menaces au commandant de Pau. Celui-ci en parla au major et lui dit qu'il s'en moquait et qu'il espérait que la France serait bientôt délivrée et du maréchal Soult et de la tyrannie.

Les officiers qui reviennent des avant-postes disent que l'armée française est tout à fait découragée et n'a plus de confiance dans ses chefs; ils croient qu'il ne serait pas impossible d'amener une défection.

N'ayant pu jusqu'à présent me procurer des chevaux à quelque prix que ce soit, je ne puis vous dire que ce que j'entends autour de moi; mais on m'assure que j'entendrais partout la même chose.

Le maire me porte à l'instant les journaux de Paris jusqu'au 6. Bonaparte annonce que la France est envahie sur quatre points et qu'il ne faut plus penser à conserver les conquêtes que l'on avait faites. Son langage est faible; il se ressent de sa position. Dans celui du 6, il y a un beau décret qui destitue et traîne à une cour d'enquête le préfet du Léman pour n'avoir pas défendu la ville de Genève. Le général, qui commandait dans cette ville, est mort, dit-il, malheusement, le jour même, d'une attaque d'apoplexie. Nous croyons ici qu'il est mort d'une autre attaque. Il n'y a que trente lieues de Genève à Lyon. Le petit fort de l'Écluse et Bellegarde n'ont pas dû arrêter les Autrichiens, et je m'attends, à chaque instant, à recevoir la nouvelle de leur entrée dans la capitale du Lyonnais. Ces mêmes journaux de Paris, dont je vous entretiens parce qu'il est possible que vous ne les ayez pas encore reçus, disent que la poste de

Strasbourg à Paris a été enlevée par les Cosaques, et la communication interceptée pendant quelques jours.

Lord Wellington a reçu quatre mauvais vers que l'on a trouvés à Bordeaux sur le buste de Bonaparte; je les joins ici :

Ne cherchez pas pourquoi cet empereur-soldat
Autour de lui promène un regard triste et sombre.
Ne soyez pas surpris qu'il ait peur de son ombre,
Car c'est l'ombre d'un scélérat.

Dans l'état où est la France, il n'y a plus qu'un pas à faire pour obtenir sa délivrance. Le Gouvernement, instruit par lord Wellington lui-même de la disposition des esprits, ne se refusera pas, si les négociations sont rompues, si la guerre continue, à adopter la seule et unique mesure qui puisse hâter la conclusion de la paix générale. La présence d'un Prince dispensera de l'emploi des derniers moyens qui produisent en général peu d'effets. Ceux qui gardent le silence parleront alors hautement, et ceux qui agissent et sont forcés d'agir dans l'ombre pourront alors agir ouvertement.

Je vais attendre de vos nouvelles avec impatience. Puissent-elles m'annoncer l'arrivée prochaine d'un de nos Princes!

Il n'y a pas de temps à perdre. Dans six semaines, l'armée pourra agir et, si le Prince était ici, sa présence, en attendant, agirait sur l'esprit de l'armée française.

Les événements qui se sont succédé depuis un an ont beaucoup vieilli la Proclamation du Roi. Ceux qui la lisent pour la première fois sont étonnés qu'il n'y en ait pas une plus fraîche. Je vous écris à la hâte; excusez mon griffonnage; la poste part à l'instant. Recevez, je vous prie, l'assurance, etc.

*
* *

La proclamation, signée par Louis XVIII le 1er février 1814, se contentait de promettre aux Français l'oubli du passé : une seconde proclamation, datée du 1er janvier d'Hartwell, n'allait pas tarder à être connue. Le Roi y promettait aux corps administratifs et judiciaires de les maintenir dans la plénitude de leurs attributions et interdisait aux tribunaux toutes poursuites relativement aux faits de la Révolution. Le Code devait rester en vigueur, le Sénat maintenu et la possession des biens nationaux garantie. A l'armée était assurée la conservation de ses grades, emplois, solde et appointements. On promettait

l'abolition de la conscription. De telles dispositions devaient faciliter la besogne aux agents qui, comme la Barthe, étaient chargés de préparer l'opinion à un changement de régime. Il continue l'envoi de ses rapports :

Le baron de la Barthe au comte de Blacas.

[Saint-Jean-de-Luz], le 17 [janvier 1814].

Si les réponses que le comte de Gramont a rapportées ont fait regretter à lord Wellington de l'avoir expédié, elles n'ont rien changé à son opinion. Elle est établie sur la connaissance parfaite de l'esprit public, qui domine dans l'intérieur, et sur sa conviction intime que la gloire de son pays et la paix du monde sont attachées au rétablissement de la maison de Bourbon. Il espère que les motifs qui ont dicté les refus du Gouvernement ne subsisteront pas plus longtemps que les circonstances qui les ont dictés, et que, lorsqu'il aura passé l'Adour, nous pourrons alors agir avec confiance ; jusque-là, il croit que l'arrivée des Princes le mettrait dans une fausse position, et vis-à-vis de son gouvernement, et vis-à-vis de la France. Celle-ci le verrait avec inquiétude ne pas leur faire tout l'accueil qu'il voudrait, et cela pourrait tout à la fois décourager les amis du Roi et nuire à ses propres opérations. La mauvaise saison et les mauvais chemins ne permettront pas au maréchal de passer l'Adour avant six semaines. D'ici là, les ministres de certaines puissances seront guéris, j'espère, de la rage de la Pacificomanie ; lord Castlreagh sera de retour avec des idées différentes de celles qui ont dicté les réponses de ses collègues, et nos Princes pourront alors partir ; mais je crois qu'il faudrait alors profiter du premier moment et partir sans délai. Le baromètre, depuis vingt-cinq ans, est trop souvent au variable. En attendant leur arrivée, nous allons nous occuper, le chevalier[1] et moi, de lier la correspondance sur la ligne du canal et entretenir un zèle que rien ne peut éteindre, mais qui pourrait s'affaiblir, si cette arrivée si désirée éprouvait de trop longs retards. J'ai l'honneur, etc.

Du même au même.

[Saint-Jean-de-Luz], 18 janvier.

Les vents sont contraires et j'espère que cette lettre pourra partir avec celle que j'ai eu l'honneur de vous écrire hier. En vous transmettant, dans ma dernière, ce que le maréchal a dit relativement à l'embarras qu'il éprouverait si les Princes venaient ici, j'ai rempli un engagement : mais j'ai cru m'apercevoir qu'il avait espéré et

1. Le chevalier de la Fitte.

désiré des réponses plus satisfaisantes que celles qu'Agénor[1] a portées. L'Espagne ne faisant rien de ce qu'il devait raisonnablement en attendre, livré à ses propres moyens et connaissant parfaitement les dispositions de l'intérieur, il avait très bien jugé tout le parti qu'il pouvait tirer de la présence d'un de nos Princes. Les motifs qui avaient, en quelque sorte, commandé la démarche qu'il a faite auprès de son gouvernement subsistant toujours, il a dû être un peu plus que désappointé du refus, et je crois que, si un Prince était venu pendant qu'Agénor allait en Angleterre, non seulement il en aurait été alors fort content, mais qu'il en serait aujourd'hui enchanté, parce que la conduite qu'il aurait déjà tenue ne lui permettrait pas à présent d'en tenir une contraire.

Malgré le *Refus* d'une part et les *Embarras* de l'autre, je ne balance pas, Monsieur le Comte, à vous dire que, d'après tout ce que je vois et tout ce que j'entends, il est nécessaire, indispensable, qu'un de nos Princes vienne. S'il arrive avant que nous puissions passer l'Adour et qu'il lui soit nécessaire de garder l'incognito jusque-là, je me charge de lui procurer une maison, etc., etc.

Les conseils d'une prudence timide sont hors de saison dans les circonstances où nous sommes placés et lorsqu'il est question d'agir avec des Français qui aiment tout ce qui leur paraît nouveau, extraordinaire et audacieux. Depuis vingt-cinq ans, soumis aux lois d'une politique vague et incertaine, nos Princes attendent l'Evénement qu'elle promet, qu'elle annonce et qui n'arrive jamais. Le moment est venu; il est favorable pour provoquer l'Evénement et engager la politique.

La France est envahie sur tous les points. D'après la marche des Alliés, je présume qu'ils doivent être aujourd'hui à Lyon. Cette marche rapide a dû empêcher le rassemblement des conscrits. Bonaparte est obligé de faire flèche de tout bois. Forcé de laisser dans Mayence, Luxembourg, etc., etc., les troupes qu'il avait ramenées de l'Elbe, il n'a plus d'armée que celle que nous avons en tête. Si les Alliés suivent leur pointe avec vigueur, il sera forcé de rappeler Soult et son armée, et de se concentrer sur la Loire. Toutes les provinces affranchies depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées, qui peut empêcher un Prince, tous les Princes, le Roi lui-même, de se montrer aux Français, de s'entourer de Français? Si l'on a résolu, ce que je ne puis croire, la ruine de la France, nous devons finir avec elle. Le courage de nos pères a fondé cette Monarchie : le nôtre ne doit pas lui survivre. Que les Cabinets soient bien ou mal disposés, il n'y a donc qu'un parti à prendre, c'est d'entrer en France, les

1. Le comte Agénor de Gramont, qui est aussi désigné plus loin sous le nom de duc de Guiche.

uns d'un côté, les autres de l'autre, et d'y arborer le drapeau blanc. Les armées ne peuvent pas être partout, et il suffit qu'on l'arbore sur un point ici, dans ce petit espace occupé par l'armée. Je me fais fort de réunir, quand il le faudra, dans vingt-quatre heures, toute la population autour d'une serviette blanche; mais il faut qu'un Prince y soit. On paraîtra étonné d'abord, peut-être ferait-on semblant d'être mécontent; mais, lorsqu'on verra la présence de ce Prince agir sur l'esprit de l'armée française et opérer sa défection, lorsqu'on verra les officiers, les soldats anglais eux-mêmes applaudir à nos efforts et se réjouir de nos succès, on criera bravo ici, bravo à Londres et partout; car chacun y trouvera son compte.

Je relis ma lettre, Monsieur le Comte, et je crains que la chaleur qui y règne ne lui nuise un peu. J'en serais fâché. Je sens vivement et j'exprime de même; mais cela ne m'empêche pas de donner aux choses sérieuses, comme celle-ci, toute la réflexion que réclame leur importance et leur gravité; je vous supplie d'en être persuadé.

Il paraît qu'on n'a pas donné suite aux négociations de Francfort : mais, quoique les Alliés soient partout victorieux, quoiqu'ils soient dans le Lyonnais, en Alsace, en Champagne, et pour ainsi dire aux portes de Paris, je crains encore qu'ils n'aient pas renoncé à la manie de traitailler, et je persiste à croire qu'il n'y a qu'un moyen de leur en faire passer l'envie, c'est de donner à la guerre une face nouvelle, en lui assignant le seul but qu'elle doive avoir pour l'intérêt de tous. Ainsi, soit que les Alliés *ne veuillent pas*, soit qu'ils *n'osent pas* se prononcer, je ne vois, je le répète, d'autre moyen de salut que dans la brusque apparition des Princes au milieu des Français; elle les forcera, je vous en réponds, à *vouloir* ou à oser. Agénor m'ayant fait espérer que, nonobstant les refus, quelqu'un pourrait fort bien arriver, je vais rester ici encore quelques jours. Si, au reçu de ma lettre, personne n'était parti, et que l'on se décidât, on pourrait, arrivé à Passage, m'envoyer un exprès ici, chez M. Saint-Jean, maire de Saint-Jean-de-Luz. Je partirais à l'instant pour m'y rendre et servir de guide. Je ne serai jamais bien loin; les avant-postes, où j'ai obtenu la permission d'aller et où je me propose de passer quelque temps, ne sont qu'à trois lieues du côté de Bayonne, et à six ou sept du côté d'Hasparen.

Agréer, je vous prie, etc.

Le comte de Blacas au baron de la Barthe.

N° 3.

Londres, le 4 février 1814.

Je suis chargé, Monsieur le Baron, de vous transmettre les témoignages de la satisfaction qu'a fait éprouver au Roi la lecture de vos intéressantes lettres des 10, 16 et 17 janvier. Notre auguste Maître y

a facilement reconnu une nouvelle preuve du zèle qui vous anime et voit avec plaisir le succès de vos premières tentatives. Quant à moi, Monsieur, il me tardait d'apprendre votre heureuse arrivée. Le temps qui s'écoulait, sans que je reçusse rien de vous, commençait à me donner une véritable inquiétude.

Vous voici enfin, Monsieur, sur le territoire français, accueilli par lord Wellington de manière à confirmer vos espérances et à justifier l'attente du Roi. Sa Majesté est profondément sensible aux preuves qu'il lui donne en toute occasion, des nobles intentions qui le dirigent, et elle aime à y voir le présage des succès réservés au Libérateur de l'Espagne, dans l'accomplissement des desseins généreux qu'il a formés. Exprimez, Monsieur, au feld-maréchal tout ce que le Roi éprouve de consolant à l'idée qu'une main glorieuse s'apprête à soulager le malheur, à seconder les efforts de ses sujets opprimés. Les dispositions qu'à montrées le gouvernement britannique, depuis le départ du duc de Guiche, n'opposeront plus d'obstacle aux vues de lord Wellington.

M. le duc d'Angoulême, qui a mis à la voile le 23 du mois dernier, pour se rendre au port de Passage, va en Béarn, revêtu de tous les pouvoirs que le Roi lui a confiés pour y exercer, en attendant l'arrivée de Sa Majesté, l'autorité nécessaire au rétablissement de l'ordre et de la puissance légitime dans les provinces méridionales de la France. L'intention du Roi est, en conséquence, que, dans tout ce qui concerne son service, vous preniez les ordres de Son Altesse Royale et que vous mettiez le secours de vos correspondances et de vos lumières à la disposition de Monseigneur. Montrer aux Béarnais un fils de Henri IV, comme lui nourri à l'école de l'adversité, c'est réveiller, sans doute, dans le cœur de ces braves montagnards, une ardeur bien favorable aux succès de vos efforts! Tâchez, Monsieur, d'étendre et de multiplier vos intelligences. Vous concevez combien il est important de donner à la France et à l'Europe une preuve incontestable du prompt et salutaire effet produit par la présence d'un Prince sur le territoire français. Il serait donc essentiel que l'arrivée de M. le duc d'Angoulême fût immédiatement suivie de quelque démonstration publique en faveur du Roi et de sa juste cause.

Monsieur, parti en même temps que M. le duc d'Angoulème, se dirige vers la frontière de la Franche-Comté. M. le duc de Berri, en s'embarquant pour Jersey, a voulu se rapprocher des côtes de Bretagne et de Normandie. Les négociations, dont le simulacre a causé un instant d'inquiétude, ne peuvent dorénavant, lors même qu'elles se renouvelleraient, ni suspendre les hostilités, ni prévenir la bataille qui va se donner, et dont l'issue sera vraisemblablement décisive. Le Tyran se prépare à cette dernière lutte et vient de

quitter Paris, chargé des malédictions d'une multitude qu'il a plongée dans la misère et le désespoir. Il part pour recevoir sans doute la peine due à ses crimes. Les avis qui arrivent continuellement de France ne laissent aucun doute sur le mécontentement du Peuple et de l'Armée.

Malheureusement, la crainte d'être replacés par la paix sous le joug de l'Usurpateur a retardé l'effet d'une disposition que la connivence des Puissances alliées dans les mesures adoptées par le Roi va, j'espère, encourager. L'arrivée de Monsieur à Lyon, celle de Monseigneur en Béarn, doivent amener une crise désirable et prévenir l'horrible effusion de sang qu'occasionnerait une plus longue hésitation. Un grand exemple suffit pour ravir à la Tyrannie ses derniers et frêles appuis.

J'espère, Monsieur le Baron, recevoir bientôt de vos nouvelles, et je me flatte qu'elles acquerront, chaque jour, un nouvel intérêt. Le Roi approuve la résolution que vous avez prise de renoncer au voyage que vous deviez faire en Catalogne.

Le marquis de Choiseul au baron de la Barthe.

11, Litchfield Street, le 7 février 1814.

Je n'ai pas de vos nouvelles, mon cher cousin, et vous m'en avez promis. J'espère pourtant que vous n'avez oublié ni moi ni les miens. J'ai reçu de Madame la duchesse d'Angoulême une réponse très favorable à la demande que je lui faisais d'écrire à Monseigneur le duc d'Angoulême pour qu'il appelât auprès de lui, comme son aide de camp, mon fils Xavier, ce qu'il ne peut faire pourtant que lorqu'il aura à l'armée de lord Wellington une autre attitude que celle qu'il a... Mandez lui (à mon fils) ma démarche, et que cela aurait pour lui un grand avantage, surtout dans l'avenir auquel il paraît que nous touchons, quoique Caulaincourt ait reçu ses passeports. Il passe aujourd'hui pour officiel l'arrivée d'une députation de la ville de Paris à l'armée du prince de Schwartzemberg, demandant la restauration au trône de France de la maison de Bourbon. Avant-hier M. de Viel-Castel François, aide de camp du prince de Suède et chargé par lui de paquets pour lord Wellington, a rendu compte chez M. le prince de Condé d'un propos tenu à une table de vingt-cinq couverts, où il était, par le prince de Suède. Le voici mot à mot : « Je ne remettrai pas l'épée dans le fourreau que je n'aie renversé Buonaparte du trône avec le petit roi de Rome, et rétabli en France la maison de Bourbon », et, s'adressant au ministre autrichien : « Vous entendez cela, Monsieur l'Ambassadeur? L'empereur de Russie et le roi de Prusse ont pris la même résolution. » Vous pouvez compter sur la vérité de ce fait; il

relève mes espérances que les passeports promis à Caulaincourt, lorsque lord Castlereagh serait arrivé, avaient abattues : car je suis bien sûr que Buonaparte accepterait toutes les conditions qu'on lui imposerait, quitte à n'en tenir aucune, la paix faite. Ma fille me mandait que Monseigneur le duc de Berry était arrivé à Jersey; il y a longtemps sans doute qu'il est sur la rive opposée. On dit ici que Soult a 90 000 hommes et que lord Wellington n'en a que 60 000; cela serait bien fâcheux pour la cause générale. Les Espagnols ne sont pas compris dans ce nombre, mais on ne les compte pour rien.

Adieu, mon cousin; vous connaissez ma bien sincère amitié pour vous.

Le comte de Blacas au baron de la Barthe.

N° 4.

Londres, ce 11 février 1814.

Je reçois dans le moment, pour vous, Monsieur, la lettre ci-jointe que je vous envoie par une occasion sûre, et je n'ai que le temps de l'accompagner de quelques mots pour vous remercier de nouveau des détails que vous m'avez transmis à votre arrivée. Je me flatte que votre situation et celle du chevalier de la Fitte est maintenant fort améliorée. L'arrivée de M. le duc d'Angoulème, l'affaiblissement de l'armée de Soult, auquel nous avons la certitude qu'on a retiré plusieurs corps qui sont allés joindre l'armée de Champagne, enfin les revers qu'a essuyés déjà l'Usurpateur, tout doit avoir favorisé vos efforts. Paris, à la date des dernières nouvelles, était en état de siège; on y trompait la crédulité de la multitude par des préparatifs de résistance qui, s'ils étaient réels, menaceraient des plus grands malheurs cette immense capitale, et, à travers les impostures accoutumées dont Buonaparte fait usage pour cacher ses désastres, on voit évidemment que, chassé des premières positions qu'il avait prises, il est partout contraint de céder à la supériorité de ses formidables ennemis. Dieu veuille que la France songe bientôt au seul moyen qui lui reste de détourner tant de fléaux!

Nous n'avons point encore de nouvelles de l'arrivée de Monsieur au lieu de sa destination.

Agréez, etc.

(*La fin prochainement.*)

LES

RECONSTRUCTIONS DE POMPÉI

Naples, mai 1910.

J'ai passé toute la journée d'hier à Pompéi. Ce matin, il pleut. J'en profite pour mettre mes notes en ordre en réfléchissant à ce que j'ai vu et qui me laisse, aujourd'hui encore, tout interdit. Les heures ont passé, et l'impression reste; elle s'accroît, même, en mûrissant. Voyons d'abord; nous discuterons ensuite.

A peine ai-je franchi la porte de Nola que, sur la gauche, une maison me sollicite par la porte à barreaux qui la ferme. J'appelle un gardien. Il ouvre. J'entre. Cette maison ne contient rien, ni peintures, ni même un objet quelconque, amphore enterrée ou trou de fourneau. Rien que, au milieu du péristyle, de fraîches fleurs et de jeunes arbustes nouvellement plantés. Au diable ces fleurs sans rareté, grâce à la préservation desquelles je ne puis me promener librement dans la maison pompéienne!

Voici une autre maison. Fermée encore. Toujours des fleurs? Non. La « Casa » est d'importance. Je distingue au loin des peintures et un laraire de mosaïque; un gardien, d'ailleurs, se tient devant le seuil. Il tourne la clef, et, à peine entré, j'aperçois un beau mur de brique neuve. On l'a élevé afin de

soutenir un toit non moins neuf et qui, lui-même, protège la fresque d'un cubiculum, à moitié détruite, l'autre moitié à peu près effacée. Ne pouvait-on garantir cette fresque à moins?

Je tourne à droite, et j'arrive à la maison des Noces d'argent. L'atrium a été tout entier reconstruit. Sur les quatre colonnes, reposent de belles poutres de fer, et tout l'appareil a été rétabli en fer et ciment. Ce n'est rien encore. Sur les maigres restes du mur antique, on a dressé un autre mur tout neuf, montant jusqu'à la toiture; puis on a percé des fenêtres et on a reconstitué le portique avec plafond de poutres peintes, sur lesquelles reposent des tuiles neuves, au bout desquelles pendent des gouttières, — tuiles et gouttières imitées de l'antique et fabriquées sur place!

Autre maison. Le tablinum, « le salon », entre l'atrium et le péristylium, est paré d'une mosaïque intacte, composée de gracieux entrelacs, sans figures. On ne pouvait laisser la pluie tomber, les visiteurs marcher dessus : les murs de gauche et de droite ont été égalisés au moyen de briques sur lesquelles on a posé un toit; puis, les deux autres côtés du rectangle ont été fermés par de grandes baies vitrées, et voilà la mosaïque en cage. Cela, le tablinum antique, la pièce fraîche, bien ouverte, entre l'eau et les fleurs? C'est un aquarium.

Maison du Balcone Pensile. Autrefois le balcon penchait gentiment; peut-être trop. Il ne penchera plus, je vous le jure. Des poutres de fer, peintes en rose clair, bien reluisantes de vernis, le lui défendent, et, pendant qu'on y était, on a rebâti tout l'étage. Une mosaïque orne « l'antichambre » que l'on a fermée : pour qu'on puisse entrer, on a pratiqué une brèche sur le côté. Si ça continue, me dis-je, que deviendra la fameuse « atmosphère antique »? Des murs neufs, des poutres de fer, des vitres et des cages, à Pompéi!

Ça a continué tout le temps. Jusqu'aux tombeaux qui sont rapetassés et « embellis ». Dans la voie des tombeaux, où, l'année dernière, je prenais un cliché de chèvres broutant l'herbe sur les toits, j'entre dans la maison dite des Colonnes. On y a trouvé, dans le jardin, des tombes préromaines. Sur ces tombeaux, on vient d'élever des murs légers et qui portent des urnes, fer et verre, magnifiques, considérables, d'un galbe impressionnant. Voilà une sépulture décente pour les

ancêtres des Pompéiens. Le malheur est que ce soit au xxe siècle qu'on la leur donne. Et ce fut tout le temps ainsi. En deux heures de marche, je n'ai trouvé d'intact que ce qui ne jouit d'aucun intérêt artistique ou floral. Tantôt pour un bassin, tantôt pour une table, tantôt pour un fût, même pour un simple moulage d'une œuvre du musée de Naples, on a violenté la ruine, on l'a outragée de fers, de barrières et de glaces. Les Amorini Dorati, dans la maison de ce nom, sont sous une capsule de verre. Méléagre, Centaure, Faune, Salluste, Poète tragique, Pansa ou autres, toutes ces maisons sont fermées, reconstruites en parties, ou, pis encore, bien armées de barrières de fer peint en blanc. J'ai grimpé un escalier, et c'est plus de vingt toits tout neufs que j'ai comptés du haut de mon observatoire. Dans un vicolo, enfin, non loin de la maison des Vettii, une maison encore est augmentée, sans raison semble-t-il, d'un étage tout neuf.

J'ai gagné le Forum. La première chose que je vois, c'est l'angle nord-est entièrement refait, à droite du temple de Jupiter en avant du macellum. Et la seconde chose que j'aperçois, c'est une voie ferrée, un joli petit Decauville tout effronté. Il vient de la via Marina, passe entre la Basilique et le temple d'Apollon qu'il rend à peu près inaccessible ; puis, ayant traversé le Forum dont il détruit toute la silencieuse beauté, il s'enfonce dans la ville. Ce chemin de fer, je me sens encore tout disposé à lui être indulgent s'il doit charrier quelques merveilles, ou du moins en permettre le désenvelissement. J'ai demandé : « Ce chemin de fer, sans doute, sert à enlever les déblais? Voici donc que l'on active les fouilles, enfin? — C'est le contraire, Monsieur : ce chemin de fer amène dans Pompéi les briques, les fers et les bois nécessaires aux constructions. »

Pompéi n'est guère qu'à moitié découverte. Et, au lieu de continuer l'œuvre de Fiorelli, c'est à une tâche tout autre que l'on attelle les wagons. Dans quel but? Dans le but le plus louable, qui est de préserver les œuvres mises au jour contre les injures du ciel et des hommes.

Au temps de Charles III, de Ferdinand et de Fiorelli, ce souci n'avait pas lieu de s'exercer. Ce qu'on trouvait de précieux, en effet, dans les maisons de la ville, on le transportait, d'abord au château de Portici, au Cabinet du roi, puis à Naples,

au Musée, regorgeant aujourd'hui de merveilles. Mais depuis quelques années, on n'emporte plus rien de Pompéi. Tout ce qu'on trouve est laissé sur place. La maison des Vettii, tant de fois décrite, fournit le plus synthétique exemple de ces mœurs nouvelles.

Les fresques couvrent les murs sur lesquels elles ont été fixées. Les pavements de cubes colorés restent adhérents au sol. Les statues, relevées, ornent les angles du péristyle ou trônent dans des niches. Les tables de marbre, redressées, blanchissent au milieu des parterres. Les enfants à l'oie, au canard, au serpent, ou sans autre attribut que celui de la nature, regardent couler l'eau qu'ils versent dans les vasques. Les portiques sont couverts, les chambres aussi. La mode du jour veut qu'on laisse les roses aux rosiers. La froideur des musées! Combien les choses sont plus éloquentes, parlent mieux à notre âme, lorsque nous les voyons dans les lieux mêmes pour lesquels elles furent choisies! Et combien ces lieux gagnent en beauté et en enseignement, par l'intégrité de la parure rendue à leurs charmes! L'un des agréments de Versailles n'est-il pas ses cabinets meublés comme au temps des Louis, ses appartements où le musée est arrangé en salons? Portez au Louvre les décors et les meubles de Versailles; ces ornements, d'une part, perdraient partie de leur valeur; le palais, d'autre part, sera découronné.

Voilà le principe. Il est excellent. Mais, comme de tant de principes, l'application en est si délicate qu'elle produit, neuf fois sur dix, un effet contraire à l'intention. Cela va bien encore pour les palais conservés intacts. Il est évident que si l'on faisait remettre à Versailles les meubles qui y figurèrent de 1660 à 1889, Versailles et meubles offriraient le plus magnifique de tous les spectacles. Mais, dans une ville comme Pompéi, déterrée dix-sept cents ans après sa mort et trouvée non pas même à l'état de momie, mais à l'état de simple squelette, l'affaire est autre. Tout est effondré. Sauf pour deux ou trois maisons, pas un seul toit. Même pas d'étage. Rien que des rez-de-chaussée, les maisons comme coupées à la faux. Il a bien fallu remédier à ces écroulements, afin de pouvoir laisser les œuvres d'art à la place même où elles avaient été dégagées des lapilli et des cendres, qui leur furent moins fatales que le temps

et que ne le seraient les hommes. Dès lors, dans cette maison des Vettii, qui les résume toutes, le triclinium est aussitôt fermé par d'immenses persiennes. On y pénètre, non pas par le portique du péristyle, comme autrefois, mais par une porte de service. Ce triclinium, qui fut disposé pour s'ouvrir sur les fleurs du jardin, afin que l'on vît couler les eaux dans les vasques, ce triclinium n'est plus qu'un caveau, grâce à ses fragiles peintures. Le long de certains pilastres, autour de l'atrium, de délicats décors enguirlandés ont été recouverts de verre : ils sont sous vitrines. Le portique du péristyle restait libre autrefois; on descendait à son gré dans le jardin. Mais ce jardin est plein de fleurs, et les vasques et tables qui l'ornent sont précieuses, encore plus les enfants jaillissants. On a donc séparé le portique des plates-bandes par une main courante de fer peint en blanc. Quant aux chambres dont les toits étaient effondrés, elles sont aujourd'hui consciencieusement couvertes, et hermétiquement.

Il le faut bien! Certains jours, tout serait noyé; les autres jours, le soleil mangerait ces reliques que l'âge rend sensibles et fragiles. Et l'avidité humaine oblige à d'autres précautions. Le moindre objet de Pompéi vaut une fortune. Supposez que jamais Pompéi n'ait été dépouillée. Remettez, en pensée, le buste de Jupiter dans son temple, Isis sur son autel et ses objets de culte auprès d'elle, Cœcilius Jucundus dans son tablinum, le Satyre dansant dans la maison à laquelle il a donné son nom, le Narcisse, le Citharède dans la leur, la mosaïque de la bataille d'Alexandre dans la maison du Faune, celle du lion enchaîné chez le Centaure. Remettez, surtout, dans toutes ces maisons éparses, les milliers de petites merveilles qui occupent tout un étage du musée de Naples : bronzes familiers, verres, bijoux, pierres, poteries, manuscrits, etc. Voici des miroirs, des boîtes à fard, des peignes, des flacons à parfums, des coupes, des gobelets, des plats, des colliers, des pendants d'oreille, des bracelets, des médaillons, des bagues, des armes, des camées, des intailles, des monnaies et des médailles, et toute l'armée des vases, de ces vases noirs à figures rouges dont il n'est pas au monde un musée qui n'en ait par centaines! Replacez tout cela dans les maisons et songez à ce que serait Pompéi aujourd'hui!

Les vitrines du musée de Naples, garniraient les maisons, fatalement. Que deviendrait alors le principe? Le miroir, le lékytos, le gobelet, la bague, le cachet des Vettii, s'il est sous verre et étiqueté, au fond du triclinium bien clos, n'a plus rien de ce que nous lui demandons en le laissant chez lui, et qui est précisément « l'atmosphère ». Or mettre tous ces objets à portée de la main est impossible. En peu de temps le résultat, pour la maison des Vettii, serait le même : elle ne les aurait plus. A Naples, elle ne les a pas davantage, mais nous les avons du moins, nous, que ces objets doivent désormais enseigner et réjouir. De telle sorte que Pompéi tout entière serait, aujourd'hui, si le principe avait été plus tôt en faveur, Pompéi serait une belle ville toute neuve et bien rebâtie. Quelque chose comme la Pompéi de l'an 63 à l'an 79, entre le tremblement de terre et l'éruption. Toutes les maisons seraient couvertes et fermées; des barrières arrêteraient chaque pas; des armoires vitrées, des tables à glace renfermeraient les petites choses, sagement alignées, et, pour les plus précieuses, on ferait comme au Louvre pour les diamants de la couronne : un gardien, dans la cage, expliquerait le mécanisme qui fait descendre la châsse sous le plancher.

Ne dites point que je plaisante. Sans doute, Naples ne rendra rien, de son musée, à Pompéi. Pour le passé, nous sommes tranquilles, à peu près. Je dis à peu près, car il faut prendre garde que les reconstructions actuelles de Pompéi ont toutes pour but de protéger les fouilles anciennes. Toutes ces briques, toutes ces poutres de fer, toutes ces portes ne closent, ne soutiennent, ne ferment que des maisons depuis longtemps découvertes. Et déjà le ravage est grand! La presque totalité de ce qu'on trouva à Pompéi est à Naples, et, cependant, ce qu'on a laissé justifie, si l'on admet le principe, les bâtiments, les solives et les persiennes. Que sera-ce, le jour où tout ce qui est encore enseveli sera rendu à la lumière? Si pour de maigres restes, qu'il faut, de toute nécessité, protéger contre la pluie et contre le vol, si pour de rares reliques, Pompéi — et ce n'est qu'une besogne à peine commencée — est en train de devenir méconnaissable, à quoi ne se trouvera-t-on pas réduit, lorsque la seconde moitié de la ville aura été découverte? Les choses restant en place, il faudra bien les préserver.

Et comme il y en aura partout, dans chaque maison, dans chaque chambre, dans chaque jardin, la nécessité s'imposera de reconstruire la maison, de la clore et de la garder la nuit : on y installera des logements pour les gardiens. Où sera, à ce moment-là, si, déjà, elle s'évapore peu à peu, « l'atmosphère antique » ? Pour avoir voulu conserver à Pompéi sa vie, on la tuera. Juvénal le disait, à un autre propos, mais à Pompéi, on peut parler latin : *Et propter vitam vivendi perdere causas.*

*
* *

Et voilà à quoi l'on aboutit, avec les meilleures intentions du monde, au nom d'un principe qui, dans son abstraction, est non seulement juste, mais, et c'est peut-être par là qu'il pêche, séduisant; méfions-nous toujours de ce qui nous flatte dans nos passions. Il y a le snobisme de l'antiquité, à côté des autres, qui pullulent.

Je ne parle même pas de l'inclination qui, de l'archéologue, neuf fois sur dix, fait un architecte. L'autre jour, passant par Rome, j'étais allé voir, à Ostie, une Victoire ailée que l'on venait de déterrer. Elle gisait encore au fond de son trou, magnifique et touchante dans son repos qu'elle semblait déjà regretter. Et, le lendemain, je lisais dans un journal un interview du directeur des fouilles d'Ostie. Cet honorable archéologue exultait justement. Il expliquait que cette Victoire, non pas statue, mais simple relief tracé dans le bloc de pierre, était le jambage d'une porte de la ville. Il concluait : « Il est infiniment probable que l'autre jambage, l'autre Victoire, n'est pas loin. Nous la trouverons ». Et dans le délire de son bonheur et de son espoir il s'écriait : « Alors, nous reconstruirons la porte ! »

Les archéologues de Pompéi ne vont pas aussi loin, ne serait-ce que parce leur fortune a moins de nouveauté. Ils ne reconstruisent que par fragment... Ils ne vont pas aussi loin, mais ils vont trop loin, tout de même. Ils dépassent toute mesure lorsqu'ils s'efforcent de rivaliser avec le miracle de grâce et de charme accompli au Forum romain par M. Boni. Mais celui-ci, parce que, chez lui, le savant se double d'un grand artiste, mais M. Boni n'est pas jaloux. Il permet la libre

promenade parmi ses roses et ses iris. A Pompéi, l'archéologue prend soin de ses fleurs comme d'autant de statues. Il n'a aucune confiance dans la générosité de la nature, pas plus que dans la piété des hommes.

Aussi, je pourrais insister sur un argument qui a bien sa valeur : la commodité du voyageur et de l'étudiant. La visite de Pompéi, aujourd'hui, grâce à ses maisons fermées, innombrables, devient extrêmement difficile. Les gardiens ne peuvent être partout à la fois, et leur nombre est insuffisant. Il faut courir après eux, aller, revenir, souvent pour voir des rhododendrons et des acanthes. Même s'il s'agit d'une mosaïque ou d'une statuette, on a le frisson en songeant au trajet que l'on ferait si le musée de Naples revenait à Pompéi! A Naples, j'ai mieux connu Pompéi que je ne la connaîtrai jamais.

Ce sont là arguments d'à côté. Ils ont leur valeur, mais secondaire. Le premier reste le plus fort c'est que, pour conserver Pompéi intacte, on la défigure, on la détruit. Il faut, pourtant! faire aux hommes crédit. Ne les croyons pas assez dépourvus d'imagination pour qu'ils soient incapables, lorsqu'ils ont vu Pompéi, et lu le guide, de remettre à leur place, en pensée, les œuvres qu'ils étudient ensuite au musée, ou vice-versa. Celui qui s'intéresse à Pompéi jouit déjà d'une culture assez forte pour faire cette petite reconstitution. Quant à celui qui ne s'y intéresse qu'afin de « pouvoir dire qu'il y est allé », vaut-il la peine, d'abord, que l'on travaille pour lui, ensuite que l'on se démène pour lui apprendre ce qu'il est bien résolu à ne savoir jamais? Quant à la satisfaction du devoir accompli, j'ai dit tout à l'heure à quoi elle entraînait, sans rémission ni tempérament : à rebâtir.

N'y a-t-il donc aucun remède, aucun moyen terme entre ces deux extrémités, ou achever la ruine en emportant, ou l'achever en laissant?

Il suffirait de savoir distinguer. Pour les œuvres d'architecture, nulle hésitation, même pas de discussions. Personne ne peut concevoir, de nos jours, que l'on ait, au XVIIe siècle, enlevé du Forum romain, de l'Aventin, du Cœlius, du Champ de Mars, de partout, les colonnes des temples afin d'en orner les églises chrétiennes. Dans certains cas, même, mais avec quel discernement! il est permis de se construire,

comme fit Evans à Knossos, en Crète. Les maisons étaient de bois : elles nous donnaient les seuls documents que l'on possédât sur une civilisation inconnue. A Tyrinthe, on n'a pas reconstruit et il ne reste plus rien. L'intérêt de la science l'emporte ici sur « l'atmosphère ». Mais ce n'est pas le cas à Pompéi d'où le savant n'a rien à tirer, où l'art n'a que peu de chose à récolter de neuf ni même de rare, où le seul pittoresque est en jeu. En dehors des exceptions du genre de Knossos, extrêmement peu fréquentes, il faut donc, laisser les peintures en place, à une condition toutefois : qu'elles ne courent aucun risque de détérioration ou de vol. Et si un petit auvent suffit à les protéger, ou une mince barrière, qu'on les respecte. Les sculptures, au contraire, peuvent être transportées sans dommage aucun. Si nous réfléchissons qu'elles ne font pas partie intégrante de la demeure, qu'elles y furent apportées au hasard du goût du propriétaire, il ne semble pas qu'un dernier voyage leur fasse perdre quoi que ce soit. Les expatrions-nous davantage, en les mettant au Musée, que ne firent les Romains en les amenant de Grèce? Ce sont, d'ailleurs, des copies, réduites pour la plupart et d'une autre matière, arrangées aussi en vue d'un usage tout local. Et si l'on tient absolument à donner, par leur moyen, un peu de vie à ces murailles stériles, à les réjouir, à nous charmer, et à — accordons beaucoup — restituer un peu de la vie passée, des moulages suffiront à cet office; le Taureau et le Satyre dansant, moulés, patinés et replacés là même où ils furent trouvés, démontrent que cet expédient peut nous contenter : il s'agit ici, en effet, bien plus d'impression que d'étude — de l'étude qui ne peut se faire nulle part mieux qu'au Musée. Quant aux objets familiers, enfin, leur simple énumération accuse l'impossibilité de les conserver dans les lieux où ils ont été ramassés.

Et donc, sauf en certains cas très restreints, exceptionnels, il faut renoncer à la mode d'aujourd'hui. Elle fausse tout autant nôtre vision du passé que la rage bourbonienne à enrichir le Cabinet du roi. Pensez, un instant, à ce qui serait advenu, si l'on avait laissé à Selinunte les fameuses métopes que l'on voit au musée de Palerme. Il aurait bien fallu relever les temples pour les placer et les protéger.

Depuis longtemps déjà, avant d'avoir vu la Pompéi que l'on est en train de rebâtir, je ne me rendais pas à la conception moderne des œuvres laissées en place. L'énergie de ses apôtres, toutefois, m'en imposait. Après ma dernière visite à Pompéi, je me sens plus brave. J'ai le courage de mon opinion. Au lieu d'employer l'argent de fouilles à acheter des fers et des briques qui, combinés, ne nous rendront rien de ce qui n'est plus, qu'on les affecte à déblayer la seconde moitié de la ville, et qu'on envoie, résolument, à Naples, tout ce qu'on aura trouvé. Pourquoi, d'ailleurs, au lieu de s'obstiner sur Pompéi, ne passerait-on pas à Herculanum? Comparaison faite au musée de Naples, Herculanum a livré des chefs-d'œuvre que Pompéi n'a jamais donnés et dans un espace de fouilles cent fois moins étendu. Si l'argent manque, que n'accepte-t-on l'offre faite par un syndicat d'archéologues, d'entreprendre les recherches au seul profit de l'Italie, ainsi que font, depuis longtemps, en Grèce, les Écoles française, anglaise, allemande? L'amour-propre national n'a rien à voir ici, mais la culture générale. En tout cas, qu'elles soient d'Herculanum ou de Pompéi, les œuvres, dans les salles du Musée national, seront moins défigurées encore que dans des maisons entièrement neuves. Didron, le maître de Viollet-le-Duc, qui le renia, Didron disait : « En fait de monuments anciens, il vaut mieux consolider que réparer, mieux réparer que restaurer, mieux restaurer qu'embellir; en aucun cas, il ne faut ajouter ni retrancher ». A Pompéi on ne retranche pas, mais on ajoute, on embellit et on restaure. Si l'on n'y prend garde, Pompéi sera bientôt quelque chose d'analogue à Pierrefonds et à Carcassonne. La pente est glissante. Il n'est que temps de remonter.

ANDRÉ MAUREL

LE THÉÂTRE ALLEMAND

D'AUJOURD'HUI

Il n'y a pas de pays en Europe où l'art dramatique ait été plus encouragé depuis dix ans et où il se soit développé plus rapidement qu'en Allemagne. L'Empire, fier de sa richesse, entend posséder tout ce dont s'enorgueillissent des nations plus anciennes, tout ce qui constitue la civilisation moderne. De même que l'on a construit des palais, des musées, des bibliothèques, des cathédrales, des gares, des hôtels, des hôpitaux, des marchés, des Universités et une foule de bâtiments plus vastes, plus écrasants, plus resplendissants et plus artistiques, — entendez : plus ornés de statues, plus couverts de dorures et plus hérissés de tours, — que ceux dont se contentait le voisin, avec la même hâte, la même volonté d'éblouir l'étranger, dans le même style riche, on a construit des théâtres.

Il y en a qui ressemblent à des temples grecs, d'autres à des burgs féodaux, d'autres à des palais florentins, et il y en a enfin dont on peut dire qu'ils ne ressemblent à rien du tout. A l'intérieur, la science de l'architecte s'est épuisée à satisfaire les lois de l'acoustique et les règlements de police sur les dégagements en cas d'incendie, l'art du peintre à réaliser la perfection dans les décors, et l'habileté du tapissier à meubler la salle de sièges confortables. On n'a pas hésité devant des perfectionnements auxquels les plus hardis de nos directeurs osent seuls songer, — par exemple, la mobilité d'une partie de la scène. — Le

peuple a ses théâtres, qui ne sont pas ceux de la cour; les financiers ne fréquentent pas là où affluent les esthètes : chacun sait où il doit s'adresser et ne va pas à la maison d'en face.

Tout est neuf et irréprochable; les machinistes manœuvrent comme un régiment à la parade impériale; les artistes et les régisseurs soutiennent la comparaison avec leurs collègues de n'importe quel pays, — et le prouvent en accueillant très hospitalièrement des troupes étrangères. — Les prix n'ont rien d'exagéré; on joue à peu près à toutes les heures du jour; les goûts et la commodité des spectateurs sont la suprême loi. Le public a d'ailleurs manifesté la meilleure volonté du monde : de même que les Allemands veulent devenir les premiers commerçants, les premiers industriels, les premiers colonisateurs de l'Europe, de même ils veulent être au théâtre l'auditoire le plus attentif et le plus compétent; dans une grande ville comme Berlin, ils ne sont peut-être plus très éloignés de ce but et leurs critiques parlent avec mépris du public français dont la sénilité, complaisante pour toutes les œuvres médiocres, n'est plus capable de se révolter, sauf contre le talent. Car l'Allemand a la satisfaction agressive et tient essentiellement à démontrer que Berlin, a comme centre de l'art dramatique, éclipsé Paris.

Mais récemment une inquiétude s'est fait jour; après avoir bâti une salle, dressé des décors, réuni des acteurs et fait asseoir le public, on s'est aperçu qu'il manquait seulement une chose : une pièce à jouer.

***

Il n'en fut pas toujours ainsi : la révolution littéraire qui amena, il y a vingt ans, l'avènement du naturalisme fit naître une pléiade de jeunes auteurs dramatiques comme l'Allemagne semblait n'en avoir jamais possédé. Mais dès le commencement du XXe siècle le drame naturaliste en vint à une décadence si rapide qu'il ne reste plus qu'à prononcer son oraison funèbre.

Nul ne conteste ses grands mérites. Il a fait faire de sérieux

progrès à la technique et à la psychologie dramatiques. A l'école d'Ibsen, on apprit à se passer d'un certain nombre de procédés trop commodes : les monologues et les apartés, les incidents et les catastrophes motivés seulement par l'embarras de l'auteur, les commentaires hors de propos, enfin les expressions nobles et les beaux discours qui dissimulent la platitude des idées et l'insignifiance de l'intrigue. Avec une rigueur et une conviction qui n'étaient pas exemptes de pédantisme scientifique, les auteurs analysaient, disséquaient le cœur humain; dans des paroles banales, des événements quotidiens, des gestes habituels, dans l'aspect physique d'un personnage, dans son regard, sa démarche, son habillement, sa façon de parler et même de se taire, devaient apparaître les sentiments les plus intimes et les plus compliqués. Avec la même minutie on décrivait le milieu dont l'individu dramatique était le produit et subissait à tout instant l'influence. Des gens conversaient, dont l'esprit pesant s'était engourdi dans la monotonie d'une dure et pauvre existence : leur impuissance et leur incertitude en face d'une situation imprévue révélaient le tragique de la banalité et de la médiocrité.

Mais ce tragique déplut bientôt. Un drame naturaliste laisse l'impression grandiose, mais pénible, d'une nécessité qui accable l'homme sous le poids de son hérédité, de son éducation, ou de quelque autre force incalculable, et le traîne, victime résignée ou rebelle, jusqu'à l'autel où l'on sacrifie au destin. A ce point de vue, des pièces comme le *Voiturier Henschel*[1] ou *Rose Bernd*, de Gerhart Hauptmann, sont les chefs-d'œuvre du genre. Pourquoi Henschel finit-il par se couper la gorge? Parce que sa première femme est morte, parce que la seconde le trompe, parce que son enfant est mort, parce qu'il a perdu ses trois meilleurs chevaux, parce qu'il a écrasé son vieux chien. Il ne distingue pas entre les grands et les petits malheurs; il voit simplement dans leur accumulation la preuve d'une fatalité qui s'acharne contre lui et qui ne désarmera pas : il ne se sent pas coupable, mais il vaut mieux qu'il s'en aille de ce monde, sans protester. Pourquoi Rose Bernd a-t-elle commis une faute, puis tué son enfant? Parce que les hommes

1. Traduit en français et représenté à Paris, au Théâtre-Antoine, en 1901.

ont poursuivi cette fille de ferme de leurs désirs lubriques et brutaux ; elle avait peur, elle se cachait, mais ils étaient derrière elle comme derrière une bête traquée ; ils l'ont suppliée, insultée, brutalisée ; elle a dû subir son sort, mais elle préfère, à la fin, tout avouer au gendarme : en prison, elle aura le repos.

Mais jusqu'à quel point de pareils personnages sont-ils dramatiques? Le drame représente la lutte de l'homme contre le destin, c'est-à-dire contre les circonstances adverses : cette définition, si vieille, si usée, si grossière qu'elle soit, n'en reste pas moins juste. Pour qu'il y ait lutte, il ne faut pas que les forces en présence soient trop inégales : or dans le naturalisme il existait dès le début une telle disproportion au profit des circonstances adverses que l'homme apparaissait aussitôt comme un vaincu et que l'on ne pouvait plus assister dans le drame qu'à son égorgement. Cela ne satisfait pas la foule : il faut que le héros se démène vaillamment, crie, frappe du pied, insulte les dieux et, terrassé, brave encore leur foudre. Un public, même cultivé, délicat et sensible, exige que dans le drame se déploie une volonté virile et active. Sans doute les caractères énergiques ne sont pas complètement absents du drame naturaliste : dans *Maître Œlze*, une pièce de Johannes Schlaf qui fit quelque bruit, un artisan persiste jusque dans son agonie à ne pas s'avouer coupable d'un crime qu'il a commis autrefois ; ni les remords, ni les prières, ni les menaces ne peuvent ébranler son impassibilité ; il déjoue toutes les ruses. Mais, au fond, son énergie se borne à ne rien faire, à ne pas desserrer les lèvres : c'est l'héroïsme de la passivité, un héroïsme dont le public se lasse vite.

On trouvait d'ailleurs que ces drames exigeaient des spectateurs un effort d'esprit trop considérable ; ils étaient aussi instructifs, mais aussi pesants que des traités de psychophysiologie, de morale sociale ou d'économie politique : le divertissement devenait une fatigue. Les auteurs passaient en revue toutes les questions vitales de l'époque et leur probité littéraire ne faisait pas tort d'un cheveu à la réalité. Mais nous avons déjà bien assez de peine hors du théâtre à comprendre la réalité ; lorsque nous nous sommes donné, tout le jour, beaucoup de mal pour maintenir entre elle et nous des rapports passables, nous aimons bien, le soir, que le dramaturge

la simplifie, fût-ce en la dénaturant un peu. Enfin les spectateurs murmuraient de voir éternellement des miséreux promener leurs loques sur la scène : il n'était pas nécessaire de payer sa place pour se trouver en si mauvaise compagnie et être admis dans des galetas, des bouges, des asiles de nuit et des assommoirs ; on pouvait ailleurs en visiter tout à son aise et à meilleur marché.

On en venait à goûter de nouveau un écrivain comme Ernst von Wildenbruch[1] que la nouvelle école traitait couramment de fossile. Wildenbruch professait évidemment le mépris candide ou plutôt vivait dans l'heureuse ignorance des angoissants problèmes contemporains ; l'idéalisme de Schiller et le patriotisme des Hohenzollern suffisaient à ses besoins intellectuels. Sa compagnie ordinaire se composait d'empereurs allemands, de papes, de chevaliers, de nobles dames et de riches bourgeois des libres villes impériales. Les sentiments de ces gens-là étaient rudimentaires, leurs passions violentes et sans nuances ; ils allaient droit devant eux, et, si parfois leur conduite semblait un défi aux règles de la logique, même dramatique, l'essentiel était pour l'auteur d'arriver à son but et il y arrivait toujours, c'est-à-dire que l'on massacrait quelqu'un, ou on le jugeait, ou on le maudissait, ou on le couronnait, ou on le déposait ; les armées se battaient ou festoyaient ensemble ; tout cela au milieu d'un horrible fracas d'armures, de coups d'épée, d'arquebusades, de cris de mort, d'acclamations populaires, de trompettes et de cloches, alternant avec des tirades pathétiques et des ïambes retentissants. L'empereur Guillaume II, qui montre parfois, peut-être à son insu, un sens critique très sûr, a fait représenter je ne sais plus quel drame de Wildenbruch devant les enfants des écoles populaires. Mais, à la belle époque du drame naturaliste, des pièces comme *l'Empereur Henri et ses descendants*, ou, après le déclin du naturalisme, *la Fille d'Érasme* ou *la Fille des Rabenstein*, firent recette parce qu'elles occupaient les yeux et l'imagination du public. C'est pourquoi il fallait mentionner celui dont tous les auteurs d'articles nécrologiques s'accordèrent à dire : « Autant l'homme fut sympathique, autant le dramaturge fut discutable. »

1. Sur Wildenbruch voir, dans la *Revue de Paris* du 15 février 1909, l'article de M. Maurice Muret.

Sa tragédie posthume : *le Roi d'Allemagne* (novembre 1909), est encore du plus authentique Wildenbruch.

Si le drame naturaliste est mort, ceux qui furent ses représentants n'ont pas tous cessé d'écrire et d'être joués. Il est certain qu'Ibsen, l'ancêtre du genre, ne disparaîtra pas du répertoire du théâtre allemand ; son prophète et grand prêtre, Otto Brahm, célèbre de temps en temps, au *Lessingtheater*, un office funèbre en organisant un *Ibsencyclus* ; la ferveur n'est plus aussi vive, un certain nombre de pièces reculent lentement dans l'oubli, mais l'*Ennemi du peuple*, *Maison de poupée*, *les Revenants*, *Hedda Gabler* et deux ou trois autres resteront. Björnson ne subsiste plus que par une œuvre : *Au-dessus des forces*. Son testament, la comédie : *le Vin nouveau*, a obtenu à Dresde (novembre 1909) un succès d'estime : on devait des ménagements à un mourant. Strindberg se fait rare. Parmi les Russes, Tolstoï, dont *la Puissance des ténèbres* exerça vers 1885 une influence considérable, et Gorki, dont l'*Asile de nuit* tint en 1903-1904 plusieurs mois l'affiche du *Kleines Theater* à Berlin, sont en baisse. Parmi les Allemands, deux auteurs dont les débuts, il y a quinze ans, firent naître de grandes espérances, Max Halbe et Georg Hirschfeld, cherchent encore leur voie ou l'ont perdue ; il est bien tard pour qu'ils la trouvent ou la retrouvent. A Sudermann enfin, qu'une partie des critiques attaquèrent autrefois avec une telle fureur et une telle brutalité, on ne fait même plus l'honneur de la discussion. Après qu'on lui eut reproché pendant dix ans de n'être dans ses drames qu'un faiseur et un saltimbanque, d'avoir le culte éhonté du succès et nul autre idéal, de déflorer les plus beaux sujets et de rabaisser les plus hautes questions en les traitant à la légère, sans conviction, avec la malhonnêteté d'un auteur de mélodrames, il a ouvert lui-même les yeux de ses plus fidèles partisans par l'exagération croissante de ses défauts. Avec les *Enfants de la grève* (décembre 1909), il continue de cheminer, paisible et satisfait, dans la large et sûre voie du mélodrame. Cet homme que l'on opposa jadis à Gerhart Hauptmann ne comptera pas plus que Wildenbruch dans l'histoire du théâtre allemand.

« Le cas Gerhart Hauptmann » est beaucoup plus compliqué. La fortune dramatique n'a jamais souri d'une façon durable à

Hauptmann, mais on peut dire que, si autrefois elle lui était en général bienveillante, depuis quelques années elle se montre pour lui le plus souvent sévère, sans qu'on puisse malheureusement la taxer d'injustice. On a fait de Hauptmann le type du dramaturge naturaliste, et il n'y en a pas beaucoup en effet qui aient su rendre la réalité avec plus de vie et plus de fidélité. Mais derrière la réalité il discernait immédiatement les forces invisibles où elle a sa source, et du naturalisme naissait chez lui sans effort le mysticisme. Ses drames ne se distinguaient ni par la rigueur de l'action ni par la netteté des caractères, mais par la puissance d'une passion ou d'un sentiment qui en formait le *Leitmotiv*. Ses personnages ne sortaient du commun ni par leur énergie ni par leur intelligence, mais par l'intensité de la haine ou de l'amour ou de la souffrance, par la profondeur de leur âme, par ce que les Allemands appellent le *Gemüt*. C'étaient des gens du peuple, simples et bornés, qui se laissaient encore guider par les instincts élémentaires auxquels les hommes cultivés ont appris à ne plus céder, de petites paysannes hallucinées ou hystériques, des charretiers ou des filles de ferme qui succombent sous un destin obscur et cruel sans pouvoir en découvrir les causes, enfin des foules misérables, des tisserands en grève, des paysans révoltés, chez lesquels une fureur aveugle et stupide secouait l'abrutissement de l'oppression.

Mais, depuis sept ou huit ans, Hauptmann tâche visiblement de remplacer dans ses drames le *Gemüt* par l'intelligence; il a voulu s'essayer à la dialectique, introduire des idées, traiter des problèmes, et aussitôt sont apparues nettement les limites de son talent. Hauptmann n'est pas un penseur, tout le monde est d'accord sur ce point : la *Cloche engloutie*, où il avait tenté de symboliser le sort de l'artiste, sans aboutir à autre chose qu'à la confusion et à l'obscurité, l'avait déjà démontré suffisamment. Confusion et obscurité, c'est aussi la caractéristique de ses dernières pièces. On a renoncé à comprendre ce que le poète prétendait exprimer dans le fantastique du drame : *Et Pippa danse* (1906); la comédie : *les Jeunes filles de Bischoffsberg* (1907), a dérouté par son mélange de naturalisme et de romantisme. Dans l'*Otage de Charlemagne* (1908), Hauptmann a pris pour sujet l'amour douloureux du vieillard

couronné pour une petite esclave saxonne, adolescente frivole, ardente à vivre, pleine d'ennui et de répugnance devant ce barbon. Mais la froideur de l'âge, qui paralyse Charlemagne, semble avoir gagné le drame lui-même : il est terne, monotone et lourd; on y parle beaucoup, on y agit peu. Dans *Griselda* (1909), Hauptmann a remanié à sa façon la légende de Grisélidis. Tant que Griselda est une paysanne, tant qu'elle porte sa charge de luzerne, fait boire les veaux, et se défend à coups de fourche contre les entreprises du marquis de Saluces, jusqu'au moment où il la bouscule dans le foin de la grange, ce n'est qu'animation et gaieté. Mais lorsque, devenue marquise de Saluces, elle a donné un fils à son noble époux, pourquoi la naissance de l'enfant provoque-t-elle chez le père une jalousie qui ferait presque douter de l'équilibre de sa raison, pourquoi Griselda quitte-t-elle le château et pourquoi revient-elle? L'absence ou l'imprécision ou la subtilité des motifs ne permet de le concevoir que difficilement : au fond, nous nous désintéressons de l'explication, des personnages et de la pièce elle-même.

Il y a chez Hauptmann, depuis quelques années, une singulière impuissance à trouver pour ses sujets une forme dramatique : ses drames laissent l'impression du fragmentaire et de l'inachevé; on dirait qu'au dernier moment il n'a pas eu la force d'assembler les matériaux en un édifice harmonieux. Pour un dramaturge qui a déjà vingt ans de métier, cette incohérence, si elle n'est pas un phénomène passager, signifie-t-elle le chaos antérieur à la création ou la désagrégation finale?

*
* *

Vers le début du XXe siècle, le naturalisme a fait place au néo-romantisme : — de ce nom fut généralement désignée une doctrine littéraire dont la vogue fut préparée et entretenue par un intérêt subit pour le primitif romantisme, vieux en Allemagne de cent ans; dans « le poète de la fleur bleue », Novalis, la jeune génération se découvrit avec enthousiasme un ancêtre. — Il ne s'agissait plus d'étudier objectivement et par des procédés scientifiques les phénomènes physiques et psychologiques, mais de rentrer en soi-même et de jouir, les yeux fermés. des moindres émotions qui composent notre vie senti-

mentale, sans les analyser, sans enrichir notre connaissance intellectuelle, uniquement pour en tirer une volupté. Notre âme devenait un instrument de musique, et l'idéal était d'en faire jaillir les mélodies les plus diverses, les plus nuancées, les plus rares; il fallait épuiser tout ce que l'univers peut nous donner de sensations, et, pour cela, renoncer à ce qui constitue notre rebelle individualité, au libre exercice de notre intelligence et de notre volonté, s'absorber dans le cosmos, se confondre dans le tout et laisser sa conscience s'évanouir dans les délices infinies du mysticisme. Aux sentiments clairs, précis et vulgaires qu'éveillent la clarté, la précision et la vulgarité du monde extérieur, se substituaient les émotions vagues et obscures qui agitent les profondeurs à demi inconscientes de notre être et que provoquent l'infini, l'invisible, l'inconnu, l'incompréhensible ou, en général, tout ce qui est situé au delà des frontières de notre esprit. L'univers et l'homme ne formaient plus qu'une seule nébuleuse au sein de laquelle il n'y avait plus rien de fixe ni de durable; avec une exquise mélancolie l'âme assistait à la fuite éternelle des événements intérieurs, et l'on répétait sous toutes les formes cette vieille sentence que la réalité est un rêve, un sable mouvant, un fleuve où l'on ne descend pas deux fois.

L'Allemagne n'a pas eu le privilège de ces théories littéraires; elle était même en retard sur d'autres nations. Par le fait, des influences étrangères sont entrées ici en jeu, et, pour nous borner au drame, celle de Maurice Maeterlinck a été considérable. Dans ces petites pièces que l'Allemagne lisait et étudiait assidûment, *la Princesse Maleine*, *Pelléas et Mélisande*, *les Aveugles*, *Alladine et Palomides*, la nouvelle doctrine était appliquée à l'art dramatique : prédilection pour l'élément mystérieux et invisible de l'univers et pour les sentiments incertains, délicats, indéfinissables nés des régions souterraines de l'âme, symbolisme qui montre à l'œuvre, dans les circonstances les plus simples et les plus quotidiennes, des puissances redoutables et sans nom, angoisse de l'inconnu, présages, coïncidences inexplicables, confusion du rêve et de la réalité, rien n'y manquait[1].

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er octobre 1901 : André Beaunier, *la Philosophie d'un éleveur d'abeilles*.

Monna Vanna[1], qui eut en 1902 un énorme succès, révélait, il est vrai, un Maeterlinck un peu différent, mais satisfaisait une des tendances favorites du néo-romantisme : fuir le prosaïsme et la brutalité de la présente époque, faire revivre des peuples et des civilisations auxquels notre imagination se plaît à prêter une splendeur ou une étrangeté particulière, enfin, avec un souci à peu près nul de la vérité historique, y découvrir la possibilité d'émotions archaïques et exotiques. Un an après *Monna Vanna*, la *Salomé* d'Oscar Wilde n'excita pas un moindre enthousiasme par la bizarrerie du décor, par la sauvagerie des passions, par l'exploitation habile de ce qu'il y a pour nous de troublant dans cet Orient juif, morbide et inquiet, cruel et voluptueux, à la fois barbare et raffiné. A Maurice Maeterlinck et à Oscar Wilde vint enfin se joindre Gabriele d'Annunzio, avec la *Gioconda*[2] et *Francesca da Rimini*.

Disciple de Maurice Maeterlinck, d'Oscar Wilde et de Gabriele d'Annunzio est en Allemagne le plus brillant représentant du néo-romantisme au théâtre : Hugo von Hofmannsthal. Sa fantaisie s'égare dans des contrées et des époques dont la réalité s'efface sous le voile chatoyant et impalpable de la légende ou se transfigure par le splendide épanouissement des arts, des lettres et d'une vie somptueuse et aristocratique : la Grèce d'Œdipe et celle d'Agamemnon, l'Orient des Khalifes, Byzance, l'Italie des grands peintres et des grands artistes en l'art de vivre, la Venise du XVIIe et du XVIIIe siècle. Dans cette atmosphère vaporeuse et dorée, comme dans une brume lointaine sur la mer, aux rayons du couchant, les personnages des *Petits Drames* exhalent des sentiments subtils et fugitifs : désir de vivre, regret de n'avoir pas vécu, émerveillement devant la fantasmagorie de ce monde; à la surface de leur âme glissent des émotions qui s'épanchent en de luxueuses et flottantes images et en des rythmes harmonieux et berceurs.

Les drames plus étendus de Hofmannsthal, ceux qui ont fondé sa renommée, ne sont pas écrits selon d'autres procédés, sauf qu'entre les monologues lyriques (car du dialogue il n'y a que l'apparence) vient s'intercaler l'indication de quelques

1. Publiée dans la *Revue de Paris* du 15 mai 1902.

2. Traduite en français par M. G. Hérelle et publiée dans la *Revue de Paris* du 1er mai 1902.

événements qui donneront aux personnages des occasions nouvelles d'étaler la richesse de leurs facultés affectives. Dans *l'Aventurier et la Cantatrice* (1899), le baron Weidenstamm, — sous les traits duquel renaît Casanova, — pendant trente ans, à travers l'Europe, a fréquenté les princes et les roturiers, les prélats et les juifs, les duchesses et les filles publiques, tantôt gueux et tantôt grand seigneur, mais toujours l'impétueux amant de cette courtisane trompeuse et fardée qu'est la vie; il revient passer une journée dans Venise, sa patrie; il sait pourtant que les sbires de Messer Grande le guettent et qu'il ne sortira pas vivant des Plombs une seconde fois; il revoit une femme dont il ne se souvient plus si ce fut à Naples ou à Gênes qu'il l'abandonna; elle lui présente leur fils dont en dix-sept ans il n'avait pas eu le loisir d'apprendre l'existence; ils échangent un salut mélancolique; quelques mots d'étonnement lui échappent sur les jeux du destin, puis il repart vers l'inconnu. — La Venise souriante avec la molle langueur de la décadence fait place, dans *Venise sauvée* (1904), à la ville des espions, des délateurs et des inquisiteurs d'État. Les mercenaires sans argent que licencia la République, devenus conspirateurs pour le compte de l'Espagne, et grossis des plus audacieux parmi la populace ignoble qui grouille dans les bas-fonds, s'entretiennent fiévreusement, à la clarté des étoiles, du jour prochain où plèbe et soldatesque égorgeront les sénateurs, incendieront leurs palais, éventreront leurs coffres, useront à discrétion de leurs femmes et de leurs filles, et où l'orgueil de la cité-reine gémira dans la honte et les fers.

Dans *Œdipe et le Sphinx* (1906), le *Leitmotiv*, c'est le parricide et l'inceste, l'angoisse d'Œdipe auquel en des visions horribles sa destinée fut révélée par le dieu de Delphes, la fureur sanguinaire, commune à la race impie et criminelle des anciens rois thébains, ses ancêtres, qui lui fait assommer le vieillard rencontré, une nuit, à un carrefour, en Phocide, enfin la passion luxurieuse et impudique d'une femme déjà âgée pour un jeune homme, et d'un jeune homme pour une femme déjà âgée. — *Electra* (1903) est remplie de l'odeur fade du sang; dans le sombre palais mycénien, il semble que l'on entende la nuit des râles de mourants et le glissement des cadavres traînés sur les dalles; le spectre d'un roi s'accroupit

au fond des corridors obscurs, attendant la tuerie expiatrice; Clytemnestre, torturée par les hallucinations de ses remords, le visage terreux et bouffi, couverte de pierres précieuses et de talismans, immole sans relâche des victimes et n'apaise pas sa frayeur atroce du châtiment. Cependant Électre, vieillie, décharnée, vêtue de haillons, rouée de coups et reléguée parmi les servantes, fait retentir le palais, au crépuscule, de ses hurlements hystériques. Enfin arrive Oreste, le vengeur, et une fois encore se mêlent les supplications vaines, les fuites haletantes, les gémissements des agonies et le bruit des haches fendant les crânes. Des blessures béantes le sang se répand sur le sol comme le vin d'une cruche renversée, et dans la cour, au flamboiement des torches, le délire d'Électre danse une horrible danse.

Il semble difficile, à première vue, de rapprocher Hofmannsthal d'un dramaturge en ce moment non moins célèbre : Frank Wedekind. La brutalité et la corruption de ce siècle, qui effraient le goût aristocratique de Maeterlinck et de Hofmannsthal, offrent au contraire des sujets inépuisables au talent robuste, plébéien et combatif de Wedekind; dans le genre de sujets où il se complaît, — les rapports entre les deux sexes, — son mépris des conventions sociales lui a valu de fréquents démêlés avec la censure et les tribunaux. Mais, même si l'on oublie que Hofmannsthal prête parfois à ses héroïnes, Jocaste ou Electre, une perversité morbide, on ne peut nier que le cynisme de Frank Wedekind soit pour une grande part lyrique et romantique. Sa plus fameuse pièce, l'*Éveil du Printemps* (jouée en 1906)[1] est une série de conversations entre des adolescents, garçons et filles, qu'inquiète leur puberté naissante. Troublés par le pressentiment d'un mystère sur lequel ils ne peuvent obtenir de leurs parents les éclaircissements nécessaires, agités par des instincts violents et obscurs, remplis à la fois de fierté et de honte, ils s'interrogent, échangent leurs confidences et se communiquent leurs conjectures; l'atmosphère est lourde et enivrante comme celle des nuits de mai, lorsqu'une fécondité nouvelle gonfle le sein de la nature. Voilà résumé l'essentiel de la pièce. Il

1. Traduite en français et représentée à Paris, au Théâtre des Arts, en 1909.

survient quelques incidents : une héroïne de quinze ans meurt d'un avortement maladroit; un collégien se tue, un autre se suicide, un autre est enfermé dans une maison de correction; il s'évade et, sur le coup de minuit, rencontre au cimetière l'ombre de son camarade qui se promène, la tête sous le bras, accompagné d'un correct *gentleman* en chapeau haute forme qui est le diable, — mais ce fantastique à la Hoffmann reste accessoire.

L'héroïne de l'*Esprit de la Terre* (1906), Loulou, est livrée, encore adolescente, au sadisme d'un vieillard; elle devient modèle, puis danseuse, puis fille publique; elle tue un homme; elle en conduit d'autres au suicide; elle expérimente toutes les perversions sexuelles, et finit sous le couteau de Jack l'Eventreur. Mais le naturalisme de ce drame ne réside que dans les détails. Le thème forme la contre-partie de la phrase connue de Gœthe : « L'éternel féminin est ce qui nous élève ». Loulou n'est pas une femme, mais « la Femme », non pas un caractère, mais un type, un symbole, qui prend des dimensions surhumaines. Et dans les autres œuvres de Wedekind les personnages sont aussi des surhommes : chevalier d'industrie qui brasse des affaires colossales, roi détrôné, tour à tour porcher, garçon tailleur et fou de cour, apôtre d'une société future et d'une morale de la beauté, secrétaire d'une association internationale pour l'élevage d'hommes de pur sang, — tous dépassent les limites de notre terrestre nature.

D'un autre côté, Wedekind déploie, lorsqu'il s'agit de tourner en dérision ceux qui représentent la banalité et la règle, — bourgeois, fonctionnaires, juges, maîtres d'école, — une incomparable virtuosité dans la bouffonnerie. Il a le don de voir la société actuelle sous un jour grotesque, il déchaîne chez le spectateur une formidable hilarité. Dans son cynisme et dans son ironie, ses deux caractéristiques, il a quelque chose d'Aristophane; mais dans son cynisme il reste aussi fantaisiste, aussi subjectif, aussi romantique, il défigure autant la réalité que dans son ironie. Il traite ses personnages comme des marionnettes : il les fait parler de tout ce qui lui passe par l'esprit; il bouleverse une action dramatique, déjà assez incohérente, par des complications saugrenues; il raconte

ses vicissitudes conjugales ou ses difficultés avec les libraires et la censure; il n'y a de place dans la pièce que pour son extravagante personnalité.

Il risque ainsi de rebuter le public. La plupart des drames de Wedekind n'ont pu se maintenir sur la scène, et, même là où il a compté d'éclatantes victoires, on peut douter que le succès soit de longue durée. Dans le drame naturaliste, les spectateurs sentaient un sol ferme sous leurs pieds; avec Wedekind, ils se croient trop souvent transportés dans un monde à l'envers ou dans une cité « des nuages et des coucous ». Il leur reste une impression d'ahurissement après avoir vu cet inimaginable pêle-mêle de fantoches, de déséquilibrés, de criminels et d'hommes de génie; on ne sait jamais deux instants de suite si l'auteur prêche un nouvel Évangile ou se moque de son auditoire. Enfin il semble que le talent de Wedekind commence à faiblir, et il est trop original pour faire école.

Fuir, volontairement ou non, la réalité est toujours fatal au drame; Wedekind n'en est pas la seule preuve, mais encore Hofmannsthal et ceux qui se sont mis à l'imiter : Richard Beer-Hoffmann, Julius Bab et quelques autres. Les *Petits Drames* de Hofmannsthal pouvaient passer pour de simples fragments lyriques : comme tels, ils étaient délicieux; mais l'impuissance dramatique de l'auteur éclate dès qu'il veut dominer un vaste ensemble. La technique de Hofmannsthal, au théâtre, est rudimentaire; les événements se succèdent un peu au hasard, sans être annoncés ni motivés, ou bien, si une liaison est indiquée entre eux, c'est grâce à une intrigue enfantine, à des invraisemblances naïves et à des ficelles usées jusqu'à se rompre. Avec une négligence peut-être voulue, Hofmannsthal raconte souvent les faits; il ne les montre pas; le véritable drame se joue dans la coulisse. Ou encore il emprunte l'action à un autre dramaturge, à Thomas Otway pour *Venise sauvée*, à Sophocle pour *Electra* : son travail se borne à un remaniement. Aussi rudimentaire est le dessin des caractères : les héros ne sont à peu près que des types ou des symboles. Chacun représente un sentiment ou une passion : la volupté de vivre, la haine, le courage, la lâcheté, l'ambition, la luxure, la peur, le remords, la soif de la vengeance, et,

comme ils demeurent à peu près inactifs, ou du moins comme on ne les voit jamais à l'œuvre, ils ont tout le temps de nous exposer, avec une intarissable poésie, ce qui fait leur joie ou leur peine. Il en résulte la monotonie, le vide et l'ennui : les yeux du spectateur se ferment involontairement devant ce défilé interminable d'images, et la musique de ces vers trop fluides et trop mélodieux endort. « On peut se figurer des récits sans cohérence, avec des associations d'idées semblables à celles des rêves, des poèmes qui seraient simplement harmonieux et étincelants, mais sans lien et sans signification » : cet idéal d'un romantique de marque, Novalis, ne diffère pas sensiblement de celui de Hofmannsthal et de ses disciples.

Ce sont des dilettantes uniquement occupés à se regarder vivre, des gens très cultivés et fort au courant des civilisations antérieures. Leur fantaisie aime à se transporter dans des milieux aussi différents que possible du nôtre, et leur sensibilité un peu blasée se représente alors comment elle aurait vibré s'ils avaient été des Grecs mycéniens ou des Italiens de la Renaissance, ou des aventuriers vénitiens; leur ambition est de sentir, « dans le style » d'une époque; ils collectionnent des émotions rares et archaïques, comme d'autres des bibelots.

La forme lyrique leur était la plus naturelle; s'ils lui ont donné par surcroît une apparence dramatique, c'est parce que le théâtre, grâce à la décoration, réalise plus pleinement l'illusion du passé. La décoration est un élément indispensable de ces pièces : à cette poésie, pour être vivante et produire tout son effet, il faut, tantôt les nobles et vastes architectures de la Renaissance italienne, baignées d'air et de lumière, tantôt les portes basses et les murs cyclopéens des palais de Mycènes. Les personnages sont inséparables du décor : à vrai dire, ils en sont un élément, ils s'en détachent à peine, tant est faible leur individualité. Ils sont stylisés, conçus à la manière des fresques de Tiepolo ou des silhouettes des poteries archaïques. Au temps du drame naturaliste, on ne voyait au théâtre que des intérieurs de pauvres gens, étroits, ternes et nus; maintenant, au contraire, ce ne sont que lignes grandioses, couleurs éclatantes, somptueux ornements, tout ce qui peut frapper l'imagination et renforcer l'impression totale que l'auteur veut obtenir. *Electra* tout entière, une partie

de *Venise sauvée* et d'*Œdipe et le Sphinx* se jouent dans les ténèbres, à la lueur des torches ou de la lune, propice aux conjurés et aux meurtriers. Une révolution véritable s'est opérée à la scène, en peu d'années, par les efforts d'habiles directeurs, dont le plus connu est Max Reinhardt : — il a renouvelé Shakespeare en appliquant à ses pièces les procédés en vogue, particulièrement aux féeries, à la *Tempête*, au *Conte d'hiver*, au *Songe d'une nuit d'été*. — C'est maintenant sous les yeux du spectateur une succession, une fuite de visions précises ou confuses, obscures ou éblouissantes, dont l'intelligence est étourdie mais l'âme profondément émue.

Il était inévitable que le lyrisme, après avoir essayé de s'exprimer par la poésie et l'art décoratif, s'adressât enfin à sa plus parfaite interprète, la musique : le drame néo-romantique aboutit sans difficulté à l'opéra. A chaque personnage, puisqu'il incarne une passion ou un sentiment, correspond un *Leitmotiv* qui se dégage naturellement du rythme de ses paroles, de même que l'amour trompé et désormais sans objet s'exhale chez la cantatrice Vittoria en un chant incomparable. Un musicien s'est trouvé : Richard Strauss a pris pour texte la *Salomé* d'Oscar Wilde, puis l'*Electra* de Hofmannsthal; on annonce qu'en collaboration avec ce dernier il prépare une œuvre de plus : *Stella*.

Dès à présent, l'ère du drame néo-romantique est close : elle a été plus brève et elle sera probablement moins féconde que celle du drame naturaliste. Une réaction se produit, dont Hofmannsthal est la première victime. Sa plus récente pièce, une comédie : *le Retour de Christine au foyer*, a disparu de l'affiche après trois représentations (février 1910). La popularité de Maeterlinck a décliné avec celle de Hofmannsthal, comme le prouve l'accueil fait à *Marie-Madeleine* (mars 1910). On leur reproche d'avoir affaibli et désorganisé l'art dramatique en excluant l'intelligence et la volonté au profit du sentiment et de l'imagination ; on leur reproche de s'être complu dans des raffinements et des subtilités d'esthète, qui n'aboutissent qu'à la décadence ; on reproche enfin à Hofmannsthal d'avoir engagé le drame allemand dans une impasse et l'on fait remarquer que son propre talent semble incapable d'évolution, de transformation : comme le genre qu'il représente, il est

frappé de stérilité. On comprend encore une fois qu'on a fait fausse route et l'on cherche d'un pas hésitant une voie nouvelle.

***

En attendant qu'on la trouve, le public a surtout besoin de repos. Depuis dix ans, des cuisiniers habiles lui ont servi des ragoûts si divers et parfois si indigestes qu'il sent les symptômes précurseurs de la gastralgie : son estomac réclame une nourriture légère. Aussi les temps sont-ils favorables aux auteurs dramatiques français.

Il y a cent ans et plus (cette mode date de Lessing) que les Allemands méprisent hautement les pièces françaises, sans avoir jamais réussi à s'en priver. Ils ne se lassent pas de répéter que nos dramaturges sont des « amuseurs » sans conscience, des flatteurs éhontés qui se rabaissent au niveau du public, loin d'élever le public à leur niveau... Aux pièces des Français manquent la profondeur, l'observation, l'originalité; le théâtre est pour eux un monde conventionnel, où l'on n'a point à se soucier de reproduire la réalité; leurs caractères sont des types qui depuis un demi-siècle n'ont varié que dans les détails extérieurs; leur supériorité réside simplement dans une science magistrale des ficelles, dans l'art d'inventer des combinaisons inédites, des péripéties surprenantes ou amusantes, bref dans le talent d'envoyer les spectateurs se coucher en se disant qu'ils ont passé une agréable soirée : ni des réflexions trop absorbantes ni des émotions trop intenses n'empêcheront les honnêtes gens de dormir... Les dramaturges français forment ainsi un parfait contraste avec leurs confrères allemands, qui assomment leur auditoire d'idées et de problèmes et n'ont jamais su, sauf bien peu d'exceptions, ce que c'est qu'un dialogue rapide, élégant, frivole, riche en traits d'esprit ou mots à l'emporte-pièce. En tout temps, les Français représentent un élément essentiel dans le répertoire des théâtres de second ordre, de ceux qui n'ont pas d'ambitions littéraires, et ne cherchent pas à imposer le programme dramatique d'une nouvelle école. Sardou, Capus, Mirbeau, Lavedan, Bernstein, Bataille, Donnay, Flers et Caillavet, Courteline, Rivoire, font de bonnes recettes malgré l'insuffisance des traductions. Et,

lorsque le public a besoin d'un régime de convalescent, les grands théâtres eux-mêmes, les citadelles du drame national, ouvrent leurs portes à l'ennemi, jusqu'au jour où de nouveau un héros germanique, un chevalier casqué, bardé de fer, mettra en fuite les hordes agiles et jamais lasses des envahisseurs.

L'humour anglais n'exerce pas sur les Allemands une séduction moindre que l'esprit français. Dans ces dernières années, les comédies d'Oscar Wilde ont été les bienvenues, et Bernard Shaw a été reçu en triomphateur; on a joué depuis 1901 presque une dizaine de ses pièces [1]. Le succès lui a été parfois infidèle, mais jamais pour longtemps. Les défauts de Shaw considéré comme dramaturge ont été souvent blâmés : la faiblesse et la banalité de ses intrigues, la prolixité de ses personnages, l'abus des exposés doctrinaux. Un auteur n'inflige pas impunément, même à des Allemands, une pièce comme *Homme et Surhomme*... Mais l'esprit mordant et paradoxal de Shaw, la perspicacité impitoyable avec laquelle il discerne le ridicule des préjugés moraux, religieux, sociaux, politiques, sentimentaux, l'âpreté satirique avec laquelle il attaque les militaires et les *clergymen*, Shakespeare et les femmes, ne manquent pas leur effet sur les Allemands : ils n'admirent personne autant qu'un ironiste parce qu'il n'y a pas chez eux d'oiseau plus rare.

Il en est du théâtre de l'Allemagne comme de son industrie : tous deux subissent des crises périodiques, qui proviennent de ce qu'il y a, parfois, dans l'industrie surabondance de production et insuffisance de débouchés, au théâtre surabondance de débouchés et insuffisance de production. On joue tellement de pièces en Allemagne que la fabrication nationale ne peut satisfaire aux commandes : il faut recourir à l'importation. D'autre part, le courant dramatique est arrivé à un point d'arrêt, de stagnation; il ne sait encore quelle direction prendre. Depuis dix ans l'Allemagne a vu surgir nombre d'auteurs dramatiques, mais aucun n'a créé une tradition; les uns ont le tort de mourir trop tôt, comme Hartleben, ou de vivre trop

1. *Candida*, *les Armes et l'Homme*, *César et Cléopâtre*, *Homme et Surhomme*, *la Profession de Mrs. Warren*, *Capitaine Brassbound*, *le Médecin dans l'embarras*, *Major Barbara*. — Sur Bernard Shaw, voir dans la *Revue de Paris* du 1er septembre 1907, l'article de M. Régis Michaud.

longtemps, comme Fulda; Schnitzler a un talent trop particulier pour exercer plus qu'une action restreinte; Max Dreyer, Ernst Rosmer, Otto Ernst ne sortent pas d'une honnête moyenne; que donneront les poètes lauréats, Schönherr, Ernst Hardt, ou les jeunes, Wilhelm von Scholz, Julius Bab?

Dans la comédie, deux Bavarois, Rüderer et Ludwig Thoma, montrent un talent original mais limité, tandis que les Autrichiens ou bien s'inspirent des modèles français, comme Hermann Bahr, ou bien cherchent, par l'âpre observation de la réalité, à y découvrir des trésors enfouis, comme l'auteur de *Jacques l'imbécile* (joué à Vienne en janvier 1910), ce Thaddée Rittner, d'ailleurs à demi slave, dont l'étoile se lève peut-être. Aussi bien d'une littérature autrichienne distincte de l'allemande, peut-il à peine être question. Plus les Allemands d'Autriche disputent péniblement le terrain aux autres races de la monarchie, plus leurs regards se tournent vers le nord, vers l'Empire où le germanisme est devenu nation, et plus les frontières intellectuelles s'effacent. Dans les lettres et les arts, la Bavière et la Saxe descendent peu à peu au rang de provinces d'une capitale unique, Berlin : qui oserait affirmer qu'un jour, après bien des résistances, il n'en sera pas de même de l'Autriche allemande?

On piétine sur place; on discerne ou l'on croit discerner les signes avant-coureurs d'un néo-classicisme qui, annonce-t-on, restaurera la tragédie. Cependant auteurs et acteurs gâchent en se surmenant leurs qualités les plus précieuses; dans un théâtre règne la même activité fébrile, machinale et abrutissante que dans une usine. Des entreprises montées à grands frais, comme le *Hebbellheater* à Berlin, paraissent péricliter au bout d'un an, et les gardiens des vieilles traditions gémissent en voyant les directeurs allemands recourir à un expédient dont leurs collègues anglais et français usent depuis longtemps sans scrupules : jouer une pièce trois ou quatre cents fois de suite. Qu'importe? ce sont là des phénomènes superficiels et passagers. Avec une tranquille confiance on se dit que dans l'art dramatique d'une nation aussi grande et aussi vigoureuse que l'Allemagne il ne peut y avoir que d'insignifiantes éclipses.

ANDRÉ TIBAL

QUESTIONS EXTÉRIEURES

LE ROI ÉDOUARD[1]

> A King, who was a man to whom nothing human was foreign, who got what he could out of life and out of human things and whom life and humanity interested; an intense realist as a man, a mighty realist as a king : that was *le roi Édouard*.
>
> L. Jerrold, *Contemporary Review*, juin 1910.

II

Parmi les études que la presse britannique et étrangère a consacrées au roi Édouard, il en est une qui, si elle eût paru en français, m'eût presque dispensé de ce second article : c'est dans la *Contemporary Review* de juin 1910 le *King Edward VII in Paris* de M. Laurence Jerrold. Le roi mondial, le roi humain, le roi parisien que fut Édouard VII y est portraituré en quelques-uns de ses traits les plus ressemblants et qui faisaient de cet Anglais « un homme à qui rien d'humain n'était étranger, un intense réaliste dans la vie privée, un puissant réaliste dans la vie publique », bref tout le contraire de ce que les consuls et diplomates de Sa Majesté appellent depuis trente ans un « insulaire ».

1. Voir la *Revue* du 1er juin.

La vie privée d'Édouard, prince de Galles et roi, suffirait à montrer combien l'*insularity* lui fut toujours étrangère : « Ce n'était pas seulement le seul Parisien des rois actuels, dit M. L. Jerrold; c'était un bien meilleur Parisien que n'importe quel Président de la République. Car les Présidents sont gens de province qui n'arrivent jamais à dire ce que dirait un Parisien, à faire ce que ferait un Parisien. Le roi Édouard, débarquant de Londres, disait et faisait tout de suite et tout juste ce que Paris attendait de lui. Il arrive à tous les Présidents de se dire : « J'aurais dû faire telle chose; pourquoi n'y » ai-je pas pensé? » et tous les Présidents continuent de ne pas penser à faire et de regretter ensuite de n'avoir pas fait ce que le roi Édouard, sans même y penser, faisait du premier geste. »

Mais la vie publique du Roi et son œuvre diplomatique, la grande affaire de sa vie royale, sont d'un témoignage bien plus probant encore.

Au lendemain de l'entrevue de Reval, j'exposais les débuts et les développements de cette œuvre royale[1]. Nous en voyons mieux la grandeur aujourd'hui, pouvant en comparer le départ et le terme : l'Angleterre de 1901 paralysée, déconsidérée et, plus encore, démoralisée par la guerre du Transvaal, exposée par le dénûment militaire de son Ile et de son Inde aux injures de l'Europe, livrée par la défaite et par l'odieux de cette lutte trop inégale à la risée et aux indignations du monde, livrée surtout, par sa crainte de la Double Alliance, aux exigences de Berlin qui, de 1898 à 1901, obtenait une suite d'accords publics ou secrets, tous préjudiciables au commerce et au prestige britanniques, tous favorables à l'expansion de l'industrie, de la marine et de l'influence allemandes, en Chine, en Afrique, en Turquie, tous grevés de charges immédiates pour Londres et, pour Berlin, de promesses évasives qui, données sans garantie, étaient gardées sans bonne foi, — et l'Angleterre de 1910 remontée au premier rang des nations moins par le prestige de la victoire et la valeur de ses armements que par le nombre et la solidité de ses alliances, servie en Europe par le cordial dévoûment des

1. Voir la *Revue* de juin-juillet 1908.

quatre nations latines, France, Italie, Espagne et Portugal, servie au Levant et dans le *Middle-East* par la collaboration russe, dans l'Asie extrême par la force japonaise, partout redoutée, estimée ou aimée — aimée! un sentiment que, depuis des siècles, John Bull n'avait inspiré qu'à ses proches parents d'outre-mer ou même à ses seules colonies; — et l'Allemagne en un cercle de voisins, dont Londres n'a obtenu l'amitié que par des contrats loyaux et des concessions réciproques, après échange de paroles publiques et de mutuels services.

Telle est, dans le règne d'Édouard VII, l'œuvre personnelle du roi. Sans parler des souverains qu'un Richelieu ou un Bismarck réduisent au rôle d'acteurs dans la pièce entièrement imaginée et conduite par un autre, il est des Victor-Emmanuel qui n'eussent rien fait de grand sans la pensée d'un Cavour et le bras d'un Garibaldi, des François qui n'ont rien gagné que par la cautèle d'un Metternich. Sans parler de tant d'autres, dont nous avons vu, dont nous voyons encore la volonté chancelante toujours manquer à l'ordonnancement d'un plan nouveau ou à l'exécution d'une tâche traditionnelle, il en est qui, chaque matin, surprennent le monde par la proclamation d'un dessein inattendu et, chaque soir, l'étonnent par l'abandon des principes et des amis que l'on croyait leur être le plus chers...

Continûment, sans à-coups, mais sans arrêts, Édouard VII de 1901 à 1908 a fait ce que, dès l'abord, il avait résolu et annoncé, ce que, dans l'Angleterre de 1901, lui seul croyait possible et désirable, le jugeant nécessaire, — lui seul, et l'ambassadeur de France, — ce que, sur le Continent de 1901, ne voulaient ou n'osaient prévoir qu'une femme, l'Impératrice-douairière de Russie, et deux grands Français, notre ministre des Affaires étrangères et notre ambassadeur à Rome.

Si jamais, ayant à se louer des résultats de la Triple Entente, nos petits-neveux songent à en glorifier les auteurs, c'est les seuls noms de Marie-Féodorovna, de Paul Cambon, de Théophile Delcassé et de Camille Barrère qu'ils auront à graver sous celui d'Édouard VII. La Triple Entente a eu d'autres serviteurs de la première heure et de la seconde; elle a une nuée de vignerons de la douzième; mais elle serait encore dans

le monde des impossibilités sans la collaboration de ces cinq hommes d'État et, quels qu'aient été le travail et l'énergie tenace des quatre autres, il est probable que sans Édouard VII, elle ne fût jamais passée de leurs espoirs à l'adhésion de trois grandes nations et à la sympathie des autres peuples.

***

L'histoire de la Triple Entente est l'histoire personnelle d'Édouard VII, de ses voyages et de ses entrevues :

1901. Janvier. — Avènement d'Édouard VII. Guillaume II conduit le deuil avec le Roi aux funérailles de la reine Victoria. Guillaume II, feld-maréchal anglais.

14 février. — Discours du trône au Parlement anglais : le roi Édouard continue d'approuver la politique de lord Salisbury au Transvaal et en Chine, donc l'accord anglo-allemand en Europe.

23 février. — Voyage du roi Édouard en Allemagne pour aller rendre une dernière visite à sa sœur mourante : les insultes de la presse et de la foule.

28 février-14 mars. — Offres de paix aux Boers qui les refusent.

15 mars. — Discours de M. de Bülow au Reichstag, niant les engagements pris à Londres en 1900 au sujet de la Chine.

3 avril. — Convention d'arbitrage entre Paris et Londres au sujet du *Sergent Malamine* et de l'incident de Waïma, M. Delcassé déclare aux Chambres françaises que « le moment est venu d'en terminer avec ces litiges et, de chercher, sur le terrain de la pratique, des solutions qui répondent aux sentiments d'équité et de conciliation dont sont animés les deux Cabinets ».

Mai-juillet. — Londres facilite les négociations franco-marocaines et renvoie le Chérif à Paris comme au seul protecteur de son indépendance et de l'intégrité de son empire.

5 décembre. — Premières avances publiques du roi Édouard à la France dans le discours de son fils, le prince de Galles, à la Cité.

1902. Janvier-février. — Renouvellement du *modus vivendi* à Terre-Neuve; discours de M. P. Cambon à la Chambre de Commerce française de Londres : « Les intérêts qui unissent les deux nations sont si nombreux que tout homme raisonnable, tout bon Français et tout bon Anglais, doit désirer qu'entre les deux gouvernements les rapports aient le plus possible de confiance et de cordialité ». — Violente polémique de tribune et de presse entre MM. de Bülow et Chamberlain. — Alliance anglo-japonaise qui permettra à Londres de se passer désormais du concours de Berlin en Extrême-Orient.

Avril-mai. — Le roi Édouard fait offrir aux Boers les conditions de paix qu'en mars 1901 ils avaient exigées.

1er juin. — La paix est conclue au Transwaal.

24-28 juin. — La maladie du roi Édouard fait éclater les preuves de la reconnaissance populaire à l'égard du *peace-maker*.

11 juillet. — Retraite de lord Salisbury.

Voici le grand tournant de l'histoire anglaise et mondiale au début du xxe siècle. Les destinées de l'Angleterre et du monde pouvaient changer du tout au tout, suivant le successeur qu'aurait lord Salisbury. A ne mesurer que le prestige et même le mérite des candidats, un seul paraissait de taille à devenir Premier : M. Chamberlain. Lui seul, dans le ministère unioniste, avait la pleine confiance de la majorité parlementaire; lui seul, dans l'Angleterre de 1902, semblait la personnification du sentiment national. Malgré les déboires du Transwaal, il restait l'homme d'État le plus considéré, le plus populaire, parce qu'il était l'homme de l'Empire et parce qu'amis et ennemis lui reconnaissaient la capacité d'établir un programme et de le réaliser.

Son programme fiscal n'était pas accepté de toute la nation : les fidèles du libre-échange combattaient son tarif protectionniste. Mais en 1902-1903, si la Couronne s'était mise de son côté, il aurait triomphé de leur opposition : l'Angleterre ne retentissait que du cri *Unemployed! Markets! Markets! Sans travail! Marchés nouveaux!* Eût-il réussi pareillement dans sa politique étrangère? Il avait, en cela aussi, des préférences bien arrêtées, un système. Depuis dix ans bientôt, il allait répétant que l'Empire, fermé de douanes et de droits préférentiels, devait avoir un associé dans le « cousin » d'Amérique et un allié dans le « cousin » d'Allemagne. Au début de la guerre sud-africaine, il avait proclamé (discours de Leicester, novembre 1899) la nécessité de cette alliance anglo-germano-yankee :

Les nations anglo-saxonnes ont le devoir de défendre la cause du progrès et de la liberté contre leurs ennemis; elles sauront défendre l'ordre et la civilisation aussi bien contre les États décadents, empoisonnés par le militarisme et les intrigues de leurs prêtres que contre l'énergie destructive des nations semi-barbares. Il y a bien des Anglais et des Américains qui aspirent volontiers, avec la parti-

cipation de l'Allemagne, à l'accomplissement de cette grande et belle mission. Une alliance ou plutôt une entente entre les trois puissances serait la plus naturelle du monde et assurerait leur sécurité contre les dangers extérieurs.

On entend sans peine ce qu'étaient, au temps de l'affaire Dreyfus et de l'avancée russe en Chine, « les États décadents, empoisonnés par le militarisme et par les intrigues de leurs prêtres », et « l'énergie destructrice des nations semi-barbares ». Allier les nations anglo-saxonnes et germaniques contre le Russe et le Français, « pour la défense du progrès et de la liberté », c'était tout juste le contraire de ce qu'Édouard VII allait entreprendre et réussir pour la défense de la suprématie anglaise et de la liberté européenne.

Si l'on veut apprécier la grandeur de l'œuvre royale, il faut ne pas oublier que derrière M. Chamberlain, il y avait presque toute l'Angleterre de 1902. Un roi peut être grand qui incarne les passions ou l'idéal de ses sujets : la France du XVIIe siècle admira son Louis le Grand, la France du XIXe siècle, son Napoléon le Grand. Mais il arrive que l'humanité réserve sa reconnaissance, — la forme la plus haute de la gloire, — aux rois et aux politiques qui ont fait le bien des hommes malgré les répugnances, souvent contre le gré de ceux-là même qu'ils servaient : Pierre le Grand fit la Russie contre la barbarie moscovite; Édouard VII fit la Triple Entente, non seulement malgré le chauvinisme français, malgré les hésitations du Tsar et les répulsions du *tchinovnik*, mais surtout contre l'*insularity* de ses propres sujets, de son Parlement, de ses ministres.

*
* *

Ce mot d'*insularity* traduit à merveille ce qu'il veut dire. L'Anglais, ayant fait de son Ile le centre du commerce mondial, est arrivé à la considérer comme le centre du monde physique et moral, comme le morceau de la terre façonné par la Providence pour servir d'habitat à l'humanité supérieure et de modèle aux autres. Et l'Anglais, ayant trouvé les meilleures conditions de la vie heureuse dans son Ile, les a érigées en lois

de la politique et de la morale universelles, en règles de l'hygiène et du confort pour tous les êtres capables de civilisation.

Vivre dans une prairie, entourée d'eau salée; vivre en plein air pour tendre et détendre ses muscles, sous un humide et tiède climat marin; vivre comme en pleine eau, dans l'ablution fréquente : l'Anglais ne saurait imaginer un autre paradis terrestre jusqu'au jour où, le *spleen* le prenant, il ne songe plus qu'à en sortir et à courir le monde.

Vivre pour échanger les produits de son Ile contre les redevances de l'univers et, puisque cette Ile est un bloc de houille et de minerais, un réservoir d'énergie industrielle, vivre pour transformer les matières premières du monde en manufactures anglaises et pour distribuer ces manufactures à travers les océans : l'insulaire ne saurait imaginer exercice plus normal de toutes les facultés humaines, besogne plus attrayante, plus honorable ni plus utile.

Vivre en citoyen d'une communauté hiérarchique et pourtant individualiste, où subsistent les castes héréditaires, mais où tout nouveau venu a sa chance de se faire une place à la mesure de ses capacités; vivre en homme libre et pourtant en demi-sujet d'une monarchie et d'une aristocratie, sous ce régime parlementaire, qui n'est que le résultat d'une expérience locale en vue de faire vivre côte à côte dans l'Ile les dynasties d'une monarchie et d'une aristocratie conquérantes et la masse du peuple vaincu : l'insulaire le plus philosophe ne saurait même plus discuter les mérites et les défauts de cette constitution qui, pour lui, est l'une des conditions de la dignité humaine.

Vivre sous l'œil et les commandements d'un Dieu, qui, jadis implacable, terrorisait de son inaccessible Sinaï une tribu de Bédouins faméliques; qui, plus tard, s'adoucit à l'ombre des figuiers et des treilles d'une terre moins âpre, dans la Jérusalem d'un roi sédentaire, sous les cèdres et les ors d'un Temple artistement travaillés; qui, plus récemment, s'étant fait *civis romanus*, régna sur le Briton comme sur les autres sujets de la plus grande Rome; mais qu'ensuite le Briton entreprit de remodeler à son image, de faire anglican, insulaire, et qu'en quatre cents ans il a fini par rendre accessible

à la fréquentation des hommes libres, sans l'intermédiaire d'une surveillance cléricale, et qu'il a fait particulièrement apte à l'intelligence des combinaisons industrielles, aux succès de l'expansion colonisatrice et marchande, au maintien de la constitution monarchique et de la hiérarchie sociale : sur les quarante millions de Britons des Trois Royaumes, on n'en trouverait pas aujourd'hui deux milliers qui, libérés de cette obédience, ne jugent pas expédient néanmoins de la maintenir sur la tête des autres.

L'insulaire moyen, c'est l'homme qui, aimant ses aises et cherchant la santé et la fortune, puis un siège au Parlement et, si possible, la fréquentation des lords, se met en redingote le dimanche afin de rendre visite au Dispensateur de tous les biens et lui demander moins la paix de l'âme et le salut éternel que, d'abord, une vie heureuse ici-bas, un corps vigoureux pour lui et pour les siens, de bonnes affaires pour sa *firme*, de bonnes élections pour son parti, un bon gouvernement pour son empire, une longue vie pour Sa Majesté, et la conversion prochaine de tous les peuples malchanceux ou mécréants qui vivent hors de la clientèle de l'Ile-Reine.

L'insulaire parfait, c'est l'homme qui veut — comme disait et faisait Cecil Rhodes, ce type le plus complet de l'espèce — teindre en rouge-anglais la plus grande étendue de la superficie terrestre, afin d'inculquer au monde les quatre principes de la vie insulaire, *sport*, *business*, *parliament*, *christianity*, et les autres recettes de vie heureuse que Dieu nous enseignerait, si Dieu pouvait toujours être au courant des dernières modes britanniques.

Une guerre comme celle du Transwaal sortait naturellement de cette morale de Cecil Rhodes. Mais la diplomatie d'un Chamberlain en découlait non moins directement. L'insulaire, même avant les leçons de la guerre sud-africaine, ne pouvait pas prétendre à domestiquer et maintenir l'univers à lui tout seul. Il lui fallait des associés dans l'œuvre de dressage, des aides dans l'œuvre de contrainte. Or, son *insularity* même lui faisait classer les peuples en deux espèces : ceux qui, différant le moins de lui par la race, les préjugés et les croyances, pouvaient être des amis, des serviteurs tout au moins, et ceux qui, différant le plus, ne pouvaient être que

des rivaux, des ennemis. Deux peuples lui semblaient le plus réfractaires au service de l'Ile-Reine : les Russes et les Français.

Il voyait le Français du XIXe siècle, révolutionnaire incorrigible et n'admirant qu'en paroles le régime parlementaire, osciller de la tyrannie des soldats à l'exploitation des aristocrates, aux insurrections du *mob*, à l'anarchie des barricades; et voltairien impénitent, ne récitant plus que des lèvres les commandements de l'Éternel et ne connaissant en vérité que le dieu Plaisir et la déesse Raison, osciller de la superstition romaine à l'athéisme rodomont, de l'ascétisme clérical au cynisme et à l'immoralité.

La Russie, son orthodoxie bigote et son tsarisme absolu étaient l'autre monstre du Continent. Pétersbourg et Paris : de l'une à l'autre de ces Babylones, bien des contrastes; mais de part et d'autre, mêmes écarts et mêmes excès dans la température intellectuelle et morale; même incurie de la vie corporelle, des affaires quotidiennes et « payantes »; même soif du rêve et de l'idéal lendemain.

L'Hellène jadis, sous le nom de « barbares », confondait tous les peuples qui n'habitaient pas les îles et les promontoires de ses terres marines. Pour l'Hellène de Londres, le Russe et le Français, à vrai dire, n'auraient pas dû être les plus répugnants des barbares. Le Turc mécréant et l'Espagnol jésuite, tous deux simples cheptels d'un domaine théocratique, auraient dû lui présenter les deux types de la « continentalité » la plus hostile. Mais ceux-ci, malgré leur barbarie plus intense, avaient à ses yeux l'excuse d'avoir servi, de servir encore la bonne cause, la sienne : instruments d'attaque ou de défense, l'un lui avait permis de rompre le Blocus continental, l'autre lui couvrait les approches de l'Inde. Le Russe et le Français, au contraire, du fait même et par la nature spécifique de leur barbarie propre, lui semblaient toujours enclins à contrecarrer l'œuvre britannique.

L'insulaire était convaincu, — et je ne fais ici que transcrire ce qui me fut presque dicté en octobre 1898, au lendemain de Fachoda, par un théoricien du « chamberlanisme », — l'insulaire était convaincu que, de sa double barbarie papiste et révolutionnaire, le Français tenait un double besoin d'apos-

tolat hors des frontières entre lesquelles il eût été désirable pour la fortune et pour la sécurité de l'Ile qu'il se contînt.

Au service de Rome, ce papiste ayant pris l'habitude d'évangéliser les Infidèles, de vouloir sauver les âmes nègres ou jaunes, même aux dépens du corps, rien n'avait pu le faire renoncer à cette manie de prédications exotiques, dont une expansion coloniale avait toujours été la conséquence. Ainsi ce paysan, à qui la sagesse britannique eût conseillé de rester à son coteau et à sa glèbe, taillant sa vigne pour fournir à Londres le *claret* du *lunch*, soignant ses vaches et sa basse-cour pour envoyer chaque jour le lait et les œufs du *breakfast*, ce terrien s'était mis à courir les océans. A ses acquisitions exotiques, ce petit propriétaire appliquait aussitôt les mêmes règles du droit quiritaire qu'à son héritage d'Europe : il les voulait encloses de barrières ; il s'en réservait, à lui seul, l'usage et l'abus. Partout où il mettait le pied, du Sénégal au Fleuve Rouge, ce rebelle aux dogmes du libre-échange plantait ses écriteaux *Chasse gardée* ; autant de domaines, préparés de toute éternité par la Providence et fermés désormais par le protectionnisme à l'exploitation anglaise.

Et l'insulaire pensait — et je continue de transcrire presque mot pour mot mes notes de 1898, — l'insulaire était convaincu qu'au service de la Révolution, les Français ne pouvaient aussi marcher qu'à l'encontre de la grandeur britannique.

Il ne pouvait oublier le départ de la Nation à la conquête de la plus grande France, la Marseillaise pieds-nus et le Corse botté sautant la Meuse, sautant les Alpes, sautant le Rhin et refaisant mille ans après Charlemagne ce que Charlemagne, neuf siècles après César, avait fait pour rendre à la Gaule ses frontières naturelles, à l'Occident l'empire et l'unité, au Continent la volonté de se passer de l'Ile ou de l'annexer; Anvers, Flessingue, Rotterdam, Amsterdam, Brême, Hambourg, tous les estuaires du Continent fermés aux arrivages de la Tamise; de Boulogne au Texel, les camps et les préparatifs de descente contre l'Ile multipliés. Ce cauchemar de vingt années, qui ne s'était évanoui qu'au soir de Waterloo, avait un instant reparu avec notre second Empire, quand le Neveu avait semblé revendiquer l'héritage de nos ambitions sur Anvers et la frontière du Rhin.

A la fin du XIXe siècle, les Français semblaient tourner le dos à la Révolution-soldat, mais pour se donner à la Révolution-prolétaire : dans un Continent pacifié par la justice, ils parlaient de concilier les droits et les intérêts, de fondre les peuples, de niveler les privilèges. En cette Internationale égalitaire, l'insulaire voyait pour son Ile une double cause de ruine. La prospérité de l'industrie anglaise repose sur les inégalités sociales des Continentaux : producteur d'articles *massif*, *solid*, coûteux, l'Anglais ne peut espérer les commandes que des « classes dirigeantes », seules capables d'apprécier et de payer la marque, de faire blanchir leur linge à Londres.

La Révolution-prolétaire imposant à l'humanité le goût ou la résignation de ces contrefaçons bon marché, que, sans habileté technique ni conscience de métier, on peut fabriquer partout et surtout en Allemagne, ce n'est pas en politique seulement que la social-démocratie allemande fournirait le Continent de modes et de *patents*... Plus visiblement encore, la prospérité du commerce anglais repose sur les rivalités nationales des Continentaux. Une coopérative continentale, installée en face de la *firme* anglaise, enlèverait aussitôt à Londres la moitié, de sa clientèle. Déjà la folle imagination de l'insulaire voyait, de Bayonne à Hambourg, une Hanse social-démocrate rétablissant les relations intimes que, durant trois siècles jadis, avaient installées la Hanse teutonique, et Londres, sans retomber soudain, glissant néanmoins à l'obscurité où la vieille Hanse l'avait trouvée jadis, quand, pauvre port de pêche, escale des flottes et dépôt des manufactures continentales, ce n'était qu'un *steelyard*, un « comptoir de métaux » germanique.

Socialiste ou patriote, le Janus révolutionnaire de France était donc également haïssable du peuple de Dieu : la Russie orthodoxe et tsariste lui mettait au cœur sentiments tout pareils, plus vifs encore.

Le tsarisme, — pensait l'insulaire, — peut dans la vie intérieure de la Russie avoir d'autres significations, nombreuses et variées; en politique extérieure, quatre siècles d'histoire montrent qu'il n'en peut avoir qu'une.

Si les peuples russes, voici quatre cents ans, se sont donnés

au tsar, c'est pour être délivrés de la servitude et de l'exploitation mongoles, pour sortir de leur clairière moscovite où l'invasion jaune les avait entassés et les affamait, pour reprendre les plaines découvertes, qui, tout autour de leur forêt marécageuse, s'étendaient à perte de vue, et pour descendre au long des fleuves divergents vers les quatre coins de l'horizon, jusqu'aux rivages et jusqu'aux ports des mers, seules frontières naturelles de ce monde russe, seuls accès de la Russie au commerce et à la civilisation.

L'œuvre du tsarisme depuis quatre siècles a été la reconquête de ces plaines vers le nord, le sud, l'est et l'ouest, la descente aux rivages convoités d'Arkhangel et d'Onéga, de Pétersbourg et de Riga, d'Odessa, d'Azof et d'Astrakhan, de Nikolaievsk et de Vladivostock. Et pourtant le but n'est pas encore atteint. Les rivages du nord et de l'est, ces milliers et milliers de lieues qui vont de la Suède à la Corée, ne sont qu'un bloc de glaces et de nuit six mois durant, un gouffre sans chaleur et de solitudes le reste de l'année, et les rivages de l'ouest et du sud ne longent que des mers fermées, mer Baltique, mer Noire, mer Caspienne, flaques presque stagnantes à l'écart de la vie mondiale et du grand commerce.

Il reste encore au tsarisme à conduire ses peuples jusqu'au bord de ce courant mondial qui ceinture la terre à travers l'Atlantique, la Méditerranée, les mers arabes, persiques, indiennes, chinoises et le Pacifique, jusqu'à ces rivages de trafic et de vie : œuvre essentielle à laquelle aucun tsar ne saurait se soustraire... Quand un d'eux voudrait l'abandonner, l'orthodoxie le ramènerait bien vite à la tâche.

Car la sainte Russie se doit de reprendre à l'Infidèle les coupoles sacrées où, dix siècles durant, le Dieu des orthodoxes eut le siège de son Vicaire, — où trône aujourd'hui le Vicaire de Mahomet : jamais l'orthodoxie moscovite ne pourra renoncer à Constantinople et toujours elle rêvera, même si elle ne peut le prendre, d'un chemin de croisade vers Antioche, autre cité de patriarche, vers Damas, cité de l'Apôtre, vers Jérusalem, cité de Dieu. Et là gisait pour l'insulaire l'insoluble contradiction entre les ambitions russes et les intérêts britanniques. La leçon que Napoléon lui avait donnée dans les choses d'Europe, le même Napoléon la lui avait donnée dans les choses

d'Asie : pour cet ennemi de l'Ile, le Blocus continental avait eu son corrolaire dans la conquête de l'Inde; vingt années durant, Napoléon avait tour à tour essayé ou étudié les trois routes qui peuvent mener vers ce domaine anglais : route maritime de l'Égypte, route des Fleuves turco-arabes et du Golfe, routes terrestres de l'Iran, — les trois routes que la descente russe aujourd'hui prend en écharpe et veut accaparer.

Barrer la descente russe vers la Méditerranée, vers le Golfe et vers l'Indus, comme la descente française vers l'Escaut et le Zuyderzée; tenir les Pays-Bas hollandais et flamands pour les glacis de l'Ile et tenir les hauts pays de l'Anatolie, de l'Arabie et de l'Iran pour les glacis de l'Inde : telle était la double leçon que les Anglais avaient rapportée de Waterloo. Au même titre donc que les indépendances belges et hollandaises en Europe, les intégrités ottomane, persane et afghane en Asie étaient devenues intangibles à leurs yeux, et sacrilège quiconque rêvait seulement d'y toucher, eux seuls ayant le droit, bien entendu, de prendre Chypre et l'Égypte ottomanes, ou les îles du Golfe et les districts de l'Arabie, de l'Afghanistan et de l'Iran beloutche qui pouvaient être à leur convenance.

On comprend l'équitable partage qu'ils faisaient de leur défiance entre Paris et Pétersbourg. La guerre acharnée contre Paris avait été, vingt ans (1795-1815), leur unique pensée; les précautions contractuelles et militaires, les armements et les alliances contre Paris étaient restés tout au long du XIXe siècle leur principal souci. La guerre ouverte contre Pétersbourg ne leur avait été possible que durant les deux années de Sébastopol; mais la guerre de notes et de memorandums ne s'était pas interrompue une heure. En cette lutte d'un siècle, Londres avait eu la chance que les deux adversaires fussent désunis et même que l'un d'eux se mît parfois dans son jeu contre l'autre, Alexandre contre Napoléon Ier, Napoléon III contre Nicolas. Mais en 1891, l'alliance franco-russe présageait des jours nouveaux; dès 1894 les projets de M. Hanotaux commençaient de pointer : le Russe et le Français semblaient ne s'être unis que pour « libérer » (ainsi parlaient-ils) l'Égypte et le Canal, la route principale, le passage indispensable entre l'Ile et l'Inde.

C'est alors que les héritiers de Palmerston, lord Salisbury et M. Chamberlain, commencèrent de dire que le *splendid isolement* était l'idéal, peut-être, mais que la prudence commandait d'opposer alliance à alliance.

La recherche ne pouvait être ni longue ni hésitante : pas plus dans ses sympathies que dans ses haines, l'insulaire depuis un siècle n'avait varié; à première rencontre, il avait parmi les Continentaux désigné ceux que leur « barbarie » n'empêchait pas de lui ressembler en quelques traits et qu'il daignait même reconnaître pour ses cousins, ses parents pauvres. Tout métissé qu'il fût de sang celtique, romain et français, toutes pénétrées que fussent sa langue et sa civilisation de culture méditerranéenne, de raison grecque, d'ordre romain, d'élégance italienne, de clarté française et d'influences mondiales, il tenait, par mépris du Celte et du Latin, à vanter sa pure descendance germanique, à reporter ses vertus et son génie aux Germains, ses hypothétiques ancêtres : il s'appelait Anglo-saxon, comme si les quelques années d'invasions angles et saxonnes fussent les seules à compter dans les trente ou quarante siècles de son ascendance, alors que son Ile était toujours restée et restait encore la terre des Britons.

En face de l'Ile, entre le Russe et le Français, la Providence lui semblait avoir justement établi et maintenu sur le Continent un bloc de nations germaniques, dont la vie à travers les siècles avait été une lutte contre l'expansion slave et les explosions latines. Entre les deux « barbaries » slave et latine, ces Germains au regard de l'insulaire n'étaient que des barbares, eux aussi. Mais ils avaient eu, comme le Turc et l'Espagnol, le grand mérite de prendre le service de l'Angleterre et de ne jamais le quitter : tout au long du XIXe siècle, ils lui étaient restés fidèles, montant la garde pour eux-mêmes et pour elle sur le Niémen et sur le Dniester, sur l'Escaut et sur le Rhin, surveillant avec lui la neutralité d'Anvers et de Rotterdam, la liberté baltique et l'intégrité ottomane.

Aussi longtemps que Vienne avait été la tête du corps germanique, c'est avec le Habsbourg que Londres avait surtout traité : contre Napoléon, le Habsbourg avait été son inlassable recruteur de coalitions; c'est à Vienne que la contre-

révolution avait, pour la sécurité de l'Ile, dressé la carte de l'Europe nouvelle; c'est Vienne ensuite qui, durant trente années (1815-1848), avait servi de lien entre Londres et la Sainte-Alliance. La poussée révolutionnaire et nationale de 1848 à 1860 ayant jeté bas l'Autriche de sa suprématie continentale, l'Anglais avait tourné plus volontiers encore son espérance vers Berlin. Le Hohenzollern, protestant, lui convenait bien mieux que le Habsbourg papiste. Ce riverain de la Baltique ne pouvait lui réserver aucune des surprises que, malgré tout, pouvait toujours lui ménager l'ambition viennoise dans les eaux adriatiques, sur le bas Danube, sur le Vardar, dans toute cette Turquie d'Europe, sur laquelle le Habsbourg veillait, mais comme sur une proie, résigné d'avance aux pillages d'autrui pourvu que sa belle part lui fût réservée.

A Waterloo, l'insulaire avait mesuré la valeur prussienne. Même après la secousse passagère de 1848, la Prusse restait une nation de soldats, tout entière dans la main de son roi. Et voici que juste au moment où une princesse anglaise, la fille de la Reine, devenait la future souveraine de Berlin, Bismarck donnait au Hohenzollern l'hégémonie des peuples germaniques, puis l'hégémonie du Continent.

Bismarck, servant tout ensemble la révolution et la royauté, conciliant le droit national avec le loyalisme dynastique, le suffrage universel avec les survivances féodales, faisait à sa guise un empire constitutionnel; Bismarck, le vainqueur de Sedan, — ce Waterloo de notre second Empire, — le conquérant de l'Alsace et de la Lorraine, ramenait la France, de l'Escaut sur les Vosges, et faisait de Metz, à la place d'Anvers, l'objet de nos pensées; Bismarck, le fondateur de la Triplice, liait en un faisceau toutes les armées de l'Europe centrale, de la Baltique à la mer sicilienne, d'Héligoland à Malte et renforçait de recrues italiennes la garde germanique sur le Rhin et sur le Dniester. Bismarck, le piétiste et l'ennemi de la papauté; Bismarck, le terrien sans ambitions maritimes, le colonial à son corps défendant : la Providence semblait avoir un peu consulté les besoins et les goûts de l'insulaire avant de jeter au moule la pâte de ce Continental.

Ce n'est pas qu'il fût sans défauts. Continental et uni-

quement occupé de ses affaires, il ne songeait ni à favoriser ni à garantir la fortune de l'Ile; gardant au contraire ses préférences à l'union des trois Empereurs, présidant aux ententes de Vienne avec Pétersbourg pour le futur partage balkanique, il donnait au Tsar toutes facilités pour l'expansion vers l'Asie centrale; gardant aussi ses craintes d'une revanche française, il donnait à Paris toutes facilités pour les aventures tunisiennes et soudanaises. Le seul objet de ses pensées était de distraire Vienne, Paris et Pétersbourg de leurs regrets européens et détourner leurs espoirs loin de l'Europe centrale, sur le Levant, l'Afrique ou l'Asie, sur le monde que l'insulaire se croyait réservé.

Et c'était un « barbare » : d'une barbarie violente parfois, outrageuse, insupportable même; n'ayant jamais assez de sarcasmes contre le régime parlementaire à la mode de Londres et contre les autres modes anglaises; affectant comme à plaisir de blesser les sentiments les plus britanniques. Les diplomates de la Reine pouvaient en témoigner, à qui l'ironique chancelier, questionné par eux sur les limites qu'il comptait mettre aux ambitions de ses coloniaux en Afrique, leur faisait répondre par son fils : « Vous êtes bien curieux... Ça ne vous regarde pas ». La princesse anglaise de Berlin pouvait en témoigner mieux encore, et toute l'Ile ressentait les injures dont ce terrible serviteur poursuivait la fille de Sa Majesté...

Mais quand l'œuvre était utile, presque bonne, fallait-il regarder à l'ouvrier?

Grâce à Bismarck, l'insulaire connut vingt années, sinon de tranquillité parfaite (un si gros richard ne saurait connaître l'insouciant bonheur du savetier), du moins de sécurité presque ininterrompue (1870-1890). Il eut une sérieuse alerte (1877) quand le Russe, repassant le Danube et les Balkans, reparut sous les murs de Constantinople; mais l'angoisse fut plus grande que le mal : grâce à Bismarck et au Congrès de Berlin, l'intégrité ottomane, en Asie du moins, fut presque respectée. Il eut des inquiétudes (1882-1884), quand le même Russe, annexant Khiva, Bokkara et Merv, parut à trois marches d'Hérat, tandis que le Français, à l'invite de Bismarck, occupait Tunis et Bizerte en face de Malte. Mais qu'étaient ces

gains des adversaires, en regard de l'Égypte et de Chypre rangées sous le contrôle anglais? En somme l'ère bismarckienne fut pour l'Ile la période du plus grand repos et des plus grands profits.

Bismarck tomba : l'intimité entre Londres et Berlin n'en fut pas diminuée. Malgré l'expérience qu'elle aurait dû avoir déjà de Guillaume II, l'Ile voulut voir dans le congé du « Vieux » le châtiment des avanies à celle qu'il appelait « l'Anglaise », dans ce drame de l'histoire une affaire de famille où le jeune empereur vengeait sa mère et où l'on disait que le prince de Galles avait pris parti pour sa sœur auprès de son neveu.

En Guillaume II, l'Ile voyait le petit-fils de la Reine. Il lui semblait qu'un pacte de famille allait présider à la police du Continent. Dès l'abord, un accord entre Londres et Berlin (juin 1890) réglait tous les petits conflits que les coloniaux de Hambourg et Bismark avait fait ou laissé naître : donnant Héligoland et recevant Zanzibar, Londres croyait faire un excellent marché, tant il paraissait impossible que jamais une station au-devant des estuaires allemands pût redevenir indispensable à la sécurité et au commerce britanniques... L'alliance franco-russe, qui survint (juillet-septembre 1891), acheva de jeter l'insulaire dans les bras du Kaiser.

De Bismarck, il avait tout toléré. De Guillaume II, il accepta tout avec une indulgence surprenante : les sourires et les flatteries de l'ère Caprivi (1890-1894), comme les menées douteuses et les perfidies de l'ère Hohenlohe (1894-1900). La construction d'une flotte allemande, de cuirassés allemands et de transatlantiques allemands, et la poussée du commerce allemand dans toutes les mers du globe, même la germanisation commerciale d'Anvers et de Rotterdam ne semblèrent pas l'inquiéter outre mesure. L'extension de l'Allemagne coloniale en Afrique et en Chine et l'installation de l'influence allemande à Constantinople, même la construction de chemins de fer allemands à travers l'Anatolie, même le projet d'un Bagdad allemand jusqu'aux rives intangibles du Golfe ne provoquèrent pas sa mauvaise humeur.

A ce petit-fils de la Reine, il passa les inquisitions les plus indiscrètes touchant la flotte, le commerce, l'industrie, tous les secrets pacifiques ou militaires de l'Ile : il lui ouvrit ses

arsenaux et ses *offices*, lui laissa prendre ses recettes et instructions nautiques et les adresses de sa clientèle mondiale. De ce successeur de Bismarck, il eut à subir les incartades les plus déplaisantes, le télégramme à Krüger, les avances à Paris au sujet de l'Égypte, à Pétersbourg au sujet de la Mandchourie; il le vit prendre la main des Français pour les conduire à Fachoda, celle des Russes pour les conduire à Port-Arthur... Mais l'alliance franco-russe l'affolait. Les projets de M. Hanotaux l'empêchaient de ne rien apercevoir que le Canal, la mer Rouge, le Nil, l'Afrique du Caire au Cap. Les coups d'épingle de la diplomatie française (1894-1898) l'empêchaient de ne rien sentir qu'un furieux besoin d'en finir avec ces gêneurs.

Même après Fachoda (1898), il ne put pas croire que ses deux ennemis du Continent lui laisseraient la paix, s'il cessait de brandir à leurs yeux l'amitié impériale. Or la paix de son Ile et la paix de son Inde lui devenaient plus indispensables à mesure que ses impérialistes lui inculquaient le souci d'une nouvelle tâche, à mesure qu'ils lui montraient dans l'Afrique, dans la trouée du Cap au Caire, le chemin où le Drapeau devait conduire le Commerce.

Quand l'insulaire fut décidé à cette guerre du Transwaal dont il attendait si peu de travail et tant de profit, avant de se mettre en campagne il crut acheter la bienveillante neutralité de Berlin par l'accord secret d'octobre 1898, dont les colonies portugaises et le Maroc faisaient les frais, mais dont le Continent et la sécurité de l'Ile et de l'Inde, durant l'absence des troupes anglaises, étaient le véritable objet.

Quand cette guerre à peine commencée tourna au désastre, Guillaume II n'eut qu'à paraître à Londres pour recevoir (octobre 1899) un bon prix de l'alliance anglo-germano-yankee dont il berçait M. Chamberlain. Aux Samoas, en Chine, au Togo, sur la Gold Coast, sur la route de Bagdad, Londres payait comptant, tandis que M. de Bülow, demandant au Reichstag le doublement de la flotte allemande, disait sans fard : « Il faut que nous possédions une flotte assez puissante pour qu'une agression, venant d'une puissance quelconque, ne puisse se produire. Notre sécurité en Europe repose sur l'inébranlable Triplice et sur nos bonnes relations avec la Russie. »

M. de Bülow débutait par là dans cette œuvre de duperies qui, tout au long des années 1900-1902, tant que durerait la guerre du Transvaal, allaient soutirer de l'insulaire les avantages les plus divers et ne le payer qu'en faux serments. En 1900, second accord anglo-allemand touchant l'Afrique portugaise (mai); troisième accord touchant la « porte ouverte » en Chine et peut-être au Maroc (octobre); nouveau programme naval allemand — « Ne sachant, disait le ministre de la Marine, avec quel ennemi nous pouvons avoir affaire, nous devons être armés pour le conflit naval le plus dangereux ». Guillaume II, il est vrai, fermait sa porte au président Krüger qui venait lui rappeler le télégramme fameux, et Guillaume II, aux funérailles de sa grand-mère, semblait conduire le deuil de la nation, revendiquer sa part du chagrin et de l'angoisse...

C'est alors qu'Édouard VII montait sur le trône. Mais lord Salisbury gardait dix-huit mois encore (janvier 1901-juillet 1902) la haute direction du *Foreign Office*, bien que lord Lansdowne en fût depuis deux ans bientôt le ministre titulaire; et M. Chamberlain avait l'influence dans le gouvernement. Lord Salisbury avait rapporté du Congrès de Berlin cette « paix avec l'honneur » qui restait au bout de vingt ans son principal titre à la confiance du peuple et de la couronne; l'entente cordiale avec Berlin était la clef de voûte de sa politique. Quant à M. Chamberlain, les intempérances de la presse germanique et les échecs de « sa » guerre sud-africaine pouvaient le jeter en des accès d'humeur qu'il passait en aigres déclarations contre l'Allemagne et en menaces contre tout le monde. Mais sa gallophobie l'emportait toujours, et le besoin permanent qu'il croyait avoir de « sa » Triplice anglo-germano-yankee.

En juillet 1902, quand, la paix avec les Boërs signée et le roi Édouard rétabli, lord Salisbury se décida à la retraite pour mettre un intervalle entre la politique et la mort, c'est M. Balfour qu'Édouard VII appelait au poste de Premier et c'est le Roil ui-même qui, derrière lord Lansdowne, prenait la place de lord Salisbury. M. Chamberlain ne pouvait se faire d'illusion sur « l'exclusive » royale qui lui barrait la route : il s'embarquait pour un lointain voyage (novembre 1902)

vers ses conquêtes africaines, d'où il ne rentrait (14 mars 1903) que pour quitter le ministère (18 septembre 1903) au lendemain de la première visite d'Édouard VII à Paris (2 mai) et de la réception de M. Loubet, puis des parlementaires français à Londres (juillet 1903), pendant les négociations du traité d'arbitrage entre l'Angleterre et la France (signé le 14 octobre).

*
* *

An intense realist as a man; a mighty realist as a king... Aux imaginations et aux préjugés des insulaires, Édouard VII allait substituer la vision des réalités qui existaient avant lui, que, depuis quinze ans bientôt, les diplomates et les consuls de Sa Majesté signalaient à l'attention de leur peuple et de leur gouvernement, mais que l'insulaire s'obstinait à ne pas vouloir regarder en face ou dont, les voyant, il refusait de tenir compte. Trois ou quatre sortes de réalités rendaient indiscutable cependant que le danger pour l'Angleterre n'était plus du côté de Paris et de Pétersbourg.

Réalités sentimentales. On ne pouvait plus croire encore que « le Sang est plus épais que l'Eau » et que les cousins d'Allemagne ont pour les gens de l'Ile les sentiments que l'on se doit entre proches. Tout au long de l'année 1902, le *Times*, qui devient l'un des organes de la pensée royale, expose à ses lecteurs tantôt la *Litterature of german Anglophobia* (janvier), tantôt l'*History of continental Anglophobia* (octobre). Dans le *Times* du 11 janvier :

Le public anglais n'ignore pas que, depuis l'ouverture des hostilités, une campagne de « sots et dégoûtants » mensonges a été menée chez la plupart des peuples du Continent contre le peuple anglais et l'armée anglaise. Mais il ignore que l'Allemagne a été l'usine où ces inventions ont été fabriquées avec l'industrie la plus ingénieuse et sur la plus grande échelle...

Suit un long catalogue : caricatures de la Reine et de la famille royale, du gouvernement, du peuple et de l'armée;

tableaux reproduits en cartes postales et circulant par milliers « dans un pays où le gouvernement revendique et exerce le contrôle le plus sévère sur toutes les opérations postales ».

En France, nombre de publications ont paru, que sûrement tous les Français de bon sens regrettent et que beaucoup d'entre eux ont publiquement blâmées. Mais la liberté, la licence en pareille matière est bien plus grande chez les Français; et ces publications restaient confinées dans les feuilles secondaires ou rageusement anglophobes ; et les autorités françaises ont à deux reprises témoigné de leur désapprobation en faisant saisir les dessins outrageants.

Dans le *Times* du 3 juin 1902, au lendemain de la paix :

En observant durant les deux années dernières l'attitude de l'opinion allemande, on a eu l'occasion de corriger certaines impressions fausses que nous pouvions avoir sur la distribution de nos amis et de nos ennemis à travers le continent. Aucun État n'a été aussi actif que l'Allemagne à encourager l'espoir fatal des Boërs en une nationalité indépendante... Si toute coalition européenne contre nous fut toujours impossible, c'est à l'invariable fermeté du Tsar, à l'amicale et adroite diplomatie de M. Delcassé que nous le devons.

Dans le *Times* du 8 novembre, au moment où Guillaume fait une visite à Sandringham et tente de regagner le Roi et l'opinion à l'intimité anglo-allemande :

L'empereur Guillaume est peut-être notre bon ami, comme nous sommes les siens : mais il n'est pas de complaisant qui puisse attribuer à des mobiles d'amitié la conduite de l'Allemagne envers nous... L'expérience des deux dernières années nous apprend qu'il est des puissances sur lesquelles nous ne pouvons pas compter.

Et rendant compte le 28 novembre d'un nouveau livre *Speeches of the german Emperor*, le *Times* commence par citer un mot que, dans un accès de franchise, Guillaume II a laissé échapper : « *An einem Kaiserwort, soll man nicht drehen und deuten*, Parole d'empereur ne doit pas être trop retournée et interprétée ».

Réalités économiques. En 1902, ce ne sont plus les empiétements de la descente russe ni les barrières du protectionnisme français qui, sur le Continent et dans le monde, restreignent le plus le domaine de l'industrie et du commerce

britanniques. Les rapports consulaires montrent qu'en Tunisie, par exemple, les affaires anglaises ont décuplé depuis le protectorat français; dans toutes les vieilles colonies françaises, comme dans la France elle-même, l'Angleterre garde ses débouchés; dans les pays neufs que la France a annexés depuis vingt ans, les produits anglais, repoussés jadis par l'islam ou la sauvagerie, pénètrent aujourd'hui en plus grande quantité peut-être que les produits de la métropole.

Même constatation pour la Russie et pour ses dépendances asiatiques. Et de ce côté la pensée d'Édouard VII, souvent traduite en conseils aux gens d'affaires, allait encore plus loin dans l'optimisme. Que faut-il à l'usine anglaise? Une ferme d'où tirer ses matières premières, la nourriture de ses peuples et les approvisionnements de ses machines. Les États-Unis et l'Allemagne ont été de 1850 à 1880 deux fermes de l'Angleterre : tous deux depuis vingt ans se sont outillés en usine à leur tour et d'autres pays européens, France, Autriche-Hongrie, Italie, Pays scandinaves, ont suivi l'exemple. Dans l'Europe du xxe siècle, la seule Russie peut offrir à l'industriel anglais des paysans par dizaines de millions, des champs de céréales et de plantes textiles par centaines de milliers d'hectares, une clientèle pour des dizaines et des vingtaines d'années encore avant que les usines polonaise et moscovite aient fini de s'organiser. Et derrière cette Russie européenne, s'ouvrent les immensités de la Sibérie et de l'Asie centrale, domaines encore inexploités où l'Anglais pourrait retrouver au décuple peut-être ce qu'il n'a plus en Amérique et sur le Continent.

Dans cette Russie, comme dans le reste de l'Europe, quelle est la seule concurrence qui s'efforce d'imiter et de remplacer toutes les manufactures anglaises, de séduire tous les clients de l'usine anglaise? Quelle est l'industrie qui, par tous les moyens honnêtes ou déloyaux, scientifiques ou charlatanesques, copie et avilit les marques anglaises? est-ce les fers et les aciers, les tissus et les machines de France qui encombrent jusqu'au marché de l'Ile, les docks de Londres, et de Liverpool, les boutiques de Sheffield et de Birmingham? est-ce sur les outils et les instruments de France que l'insulaire lui-même a dû exiger la marque préventive *made in*

Germany? L'ennemi véritable de l'industrie britannique, c'est la contrefaçon allemande. L'Exposition de Paris en 1900 a fait éclater ce triomphe de l'industrie allemande.

Et l'ennemi véritable du commerce britannique, où donc est-il sinon dans ces compagnies d'Exportation et de Navigation, dans ces combinaisons et ces *Cartells* de producteurs et de distributeurs allemands qui, depuis vingt ans, ont entrepris tous les transports sur toutes les mers du monde, systématiquement envahi d'abord les quais de l'Europe septentrionale, puis les routes de l'Atlantique nord et sud, puis celles de la Méditerranée, de l'Afrique et de l'Extrême-Orient, procédant avec ce mélange de rigueur scientifique et d'espionnage, de caporalisme et de spéculation, dont la pensée suprême est la devise lancée par l'Empereur : *unsere Zukunft liegt auf's Meer*, *notre avenir est sur les mers*?

En comparaison de cette descente allemande, que pèse sur la prospérité britannique la descente russe? Et que sont les inconvénients de la protection, même de l'interdiction françaises, au regard de cette offensive allemande, qui est la négation non pas seulement du *free trade*, du libre commerce, mais encore du *fair trade*, du commerce loyal? Car le plan d'ensemble saute aux yeux : les douanes germaniques sont organisées non seulement pour écarter ou handicapper, comme en France, les manufactures étrangères, mais d'abord pour réserver au producteur indigène un marché qui lui permette de couvrir tous ses frais et d'aller chercher au dehors son bénéfice, en vendant à n'importe quel prix. Le Français veut se garder son territoire. L'Allemand veut accaparer tous les marchés du monde. Ses douanes lui permettent de réaliser un gain sonnant sur tout ce qu'il vend au dehors, même à perte : c'est ainsi qu'une pendule allemande, dont la valeur réelle est de dix marks, peut être vendue cinq marks à l'exportateur anglais, qui, sollicité par l'intérêt personnel, devient le meilleur agent de cette démoralisante Allemagne. Le *fair trade*, le commerce loyal, que peut-il devenir entre les mains de ces *clerks* allemands, qui, par milliers, bien munis de toutes connaissances utiles, s'abattent sur les *offices* anglais et, complaisants et laborieux volontaires, travaillent gratis, mais espionnent les correspondances, surprennent les adresses de la

firme britannique, puis rentrent à Hambourg, Stettin ou Dusseldorf construire une nouvelle batterie d'attaque contre la fortune de l'Ile?

Réalités politiques. Les deux menaces qu'au XIXe siècle la Russie et la France faisaient peser sur l'Ile et sur l'Inde, la France tournée vers l'Escaut et convoitant Anvers, la Russie penchée sur l'Asie et convoitant les rivages syriens, persiques ou chinois : au début du XXe siècle, l'Allemagne impériale les réunit et les aggrave.

Au long de la Meuse et du Rhin, l'influence allemande descend vers Rotterdam, aux trois quarts germanisé déjà et que l'Allemand du Rhin tient pour l'une de ses échelles nécessaires, le simple avant-port de ce grand dock intérieur qui, tout le long du fleuve, remonte jusqu'à Mannheim et Strasbourg. L'heure viendra où pour les nécessités de son commerce, la Prusse rhénane exigera le contrôle sur Rotterdam, tout au moins la suppression des taxes et formalités douanières, l'entrée de la Hollande dans le Zollverein germanique. Anvers, déjà envahie par le *Norddeutscher Lloyd*, ne pourra alors garder son rang que par une association toute pareille de la Belgique, soit avec le même pays rhénan, soit avec son hinterland français de l'Escaut. Pour la ruine de Londres, le Continent reprendra les bouches de ses deux grands fleuves et la force ou le jeu naturel des intérêts y ramènera le trafic de la Tamise.

En avril 1902, le gouvernement belge refusant la réforme électorale, la grève générale éclate à Bruxelles et menace dans toute la Belgique; on parle d'attentats politiques et sociaux, de révolution; à Louvain, la garde civique tue huit manifestants, en blesse vingt-cinq (10-18 avril). L'ambassadeur allemand à Paris, le prince Radolin, demande à M. Delcassé quelle conduite tiendrait la France au cas où la révolution mettrait le trône et la vie de Léopold II en danger. M. Delcassé répond que la France ne laisserait à personne le soin de rétablir l'ordre à Bruxelles. Cette conversation, transmise à Londres, y produit un effet d'autant plus grand que le *Times* vient de signaler à ses lecteurs (3 mars) l'ouvrage du D^r von Halle, *Wolks und Seewirthschaft*, dont le ministre de la Marine impé-

riale a accepté la dédicace : l'auteur a été le trucheman de l'Empereur en 1900 pendant la campagne de tribune et de presse pour l'augmentation de la flotte; il réclame maintenant l'union économique, puis politique de la Hollande avec l'Empire. Survient la nouvelle que la reine Wilhelmine, atteinte de fièvre typhoïde (22 avril), est accouchée avant terme : son état est inquiétant (3 mai). La succession de Hollande va peut-être s'ouvrir : les querelles entre les vingt ou trente prétendants donneront belle carrière au courtier allemand. On dit que ces nouvelles décident le roi Édouard à brusquer la paix sud-africaine (1er juin).

En janvier-février 1903, une grève générale des chemins de fer éclatant en Hollande, M. de Bülow somme le gouvernement de La Haye d'assurer le service des correspondances allemandes et offre les secours militaires et navals que pourrait nécessiter le rétablissement de l'ordre : des torpilleurs allemands descendront le Rhin au premier retard que subiront à Rotterdam les courriers de l'Océan.

Vers l'Inde aussi, l'Allemagne a su profiter de la guerre sud-africaine : elle a extorqué le consentement de Londres au firman qu'elle exige d'Abd-ul-Hamid. La commission de diplomates et d'ingénieurs, envoyée en Mésopotamie pour étudier ce « Bagdad allemand », en établit le tracé jusqu'au rivage du Golfe, et déjà les Turcs essaient de mettre la main sur le port rocheux de Koveit (août 1901). Koveit, un peu à l'écart des boues du Chat-el-Arab, est comme l'Alexandrie de ce delta chaldéen : la force anglaise doit apparaître devant Koveit pour écarter les amis de Guillaume II et maintenir l'indépendance du cheik local, qui est le pensionnaire du gouverneur-général de l'Inde en attendant qu'il en devienne le protégé. En janvier 1906, pendant la crise d'Algésiras, on verra tout pareillement les troupes d'Abd-ul-Hamid tenter un coup de main sur les frontières palestiniennes de l'Égypte et descendre, au-devant d'autres rails posés par les ingénieurs allemands, vers ce golfe du Sinaï et vers ce port d'Akabah si bien placés pour surveiller et couper la grande route anglo-indienne de la mer Rouge et du Canal.

En Extrême-Orient, que sont les empiétements et annexions des Russes en regard de l'invasion allemande? La Russie

n'entame que les dépendances extérieures de l'Empire chinois : c'est un morceau de la Chine, l'une des Dix-huit Provinces que l'Allemand voudrait accaparer; derrière son arsenal de Kiao-tchéou, son domaine du Chantoung et, derrière ses comptoirs des estuaires, ses compagnies de navigation dans tous les fleuves chinois causent aux intérêts anglais des pertes bien plus graves que toutes les Mandchouries et Mongolies russifiées.

Réalités militaires. Enfin peut-on se tromper encore sur les intentions de Berlin quand depuis dix années, l'Empereur et son gouvernement ne vivent que pour la flotte?

Guillaume II, monté sur le trône en juin 1888, a organisé sa marine par le décret du 30 mars 1889, puis, cinq années durant, il a étudié les moyens d'unifier les rivages et les ports de l'Empire, comme d'autres en ont unifié les capitales et les États : en juin 1895, il a inauguré ce *Kaiser Wilhelm Canal* qui, joignant la mer du Nord à la Baltique, fait de cette mer fermée une sorte de bassin pour l'arsenal de Kiel, où les marins allemands pourront tranquillement s'exercer en temps de paix et rapidement se mettre à l'abri en temps de guerre, puis en sortir et y rentrer à leur fantaisie : contre qui?... Héligoland à la bouche de ce canal n'est-elle plus anglaise?... De 1895 à 1902, les programmes navals se sont succédé, toujours plus amples et plus nettement dirigés contre la suprématie britannique.

A peine les hostilités ouvertes au Transwaal (11 octobre 1899), Guillaume II est allé à Hambourg lancer l'*Empereur Charlemagne* et réclamer les crédits nouveaux qui le « mettraient à même de prêter un tout autre appui à notre commerce florissant et aux intérêts que nous avons au delà des mers ». Toute l'année 1900, les paroles impériales, répétées à travers l'Empire, ont soulevé une « agitation navale », dont, seule, l'agitation religieuse du *Kulturkampf* put jadis être l'équivalent. Et c'est bien un nouveau *Kulturkampf*, le combat de la culture germanique, que le Reichstag entend ouvrir, quand, en juin 1900, il accepte le nouveau programme naval : « Si nous votons ce projet, quoique à contre-cœur, — disait un député de la majorité, — c'est qu'on nous a convaincus que l'augmentation de notre puissance commer-

ciale nous conduit infailliblement à des conflits avec d'autres peuples. » Avec quels autres peuples? Dès 1871, les savetiers de Spire, célébrant la campagne de France, écrivaient sur leur bannière :

Ist einst gross zur See unsere Macht,
Dann, stolzes England,
Gute Nacht! [1]

En 1900, le stratégiste de l'Allemagne nouvelle, le général von der Goltz reprend ce thème de la « bataille de Dorking » que, seuls, les romanciers jusqu'ici s'amusaient à décrire, comme ils racontent parfois leurs voyages dans la lune : « Le cas d'une guerre avec l'Angleterre, malgré ce que certains pensent, n'a rien d'invraisemblable, en raison de l'animosité, qui règne actuellement chez nous contre cette puissance, et des sentiments de la nation anglaise envers tous les États du continent et, en particulier, contre l'Allemagne... Une opération de débarquement sur les côtes de la Grande-Bretagne, c'est à tort qu'on la considère comme chimérique et irréalisable. La route est courte et la distance pourrait être facilement franchie, si un amiral entreprenant parvenait, grâce à l'excellence de sa flotte et à sa conduite audacieuse, à posséder pour quelques jours la domination de la mer du Nord [2]. »

***

Telles étaient les réalités d'où Édouard VII tirait sa conception de la politique anglaise. Cette conception nous paraît aujourd'hui le fruit du bon sens le plus élémentaire. En 1901-1902, elle avait la hardiesse d'une nouveauté et contre elle, les insulaires allaient ne pas désarmer aussitôt; s'étant mis en route vers une entente cordiale avec la Double Alliance, Édouard VII fut arrêté près d'un an (juillet 1902 — juin 1903) par les « germanophiles » de son gouvernement

1. Quand sur la mer aura grandi notre pouvoir,
Alors fière Angleterre,
Bonsoir!

2. Cf. E. Lockroy, *Du Weser à la Vistule*, pp. 25 et suivantes.

et de l'opposition, coalisés sous le patronage de M. Chamberlain et de lord Rosebery :

1902. Juillet. — Retraite de lord Salisbury. M. Balfour premier ministre. M. Chamberlain acclamé à la Chambre des Communes.

Août. — Couronnement du Roi.

Septembre. — Le ministre de la Guerre et lord Roberts aux grandes manœuvres allemandes.

Octobre. — Départ annoncé de M. Chamberlain pour l'Afrique.

Novembre. — Guillaume II en Angleterre : dernière entente anglo-allemande pour une coopération au Vénézuéla. Départ de M. Chamberlain.

Décembre. — Brutalités du blocus au Vénézuéla; protestations de l'opinion anglaise contre cette coopération anglo-allemande.

L'entente anglo-allemande commence de rencontrer au Parlement et dans le public une certaine hostilité, depuis que ces affaires vénézuéliennes risquent de brouiller l'Angleterre avec les États-Unis. Édouard VII a les mains plus libres, en Angleterre du moins :

1903. Février. — Discussion au Parlement sur l'affaire vénézuélienne.

Mars. — Retour de M. Chamberlain. Départ du Roi pour la Méditerrannée.

Avril. — Le Roi à Lisbonne, Gibraltar, Malte, Naples, et Rome. La flotte anglaise salue M. Loubet à Alger.

Mai. — Le Roi à Paris.

Juillet. — M. Loubet et les parlementaires français à Londres.

Août-septembre. — Affaires de Macédoine; Londres et Paris se mettent d'accord pour les réformes à obtenir du Sultan. Retraite de M. Chamberlain.

Octobre-novembre. — Traité d'arbitrage permanent entre Londres et Paris. Lettre du Tsar au président Loubet exprimant la profonde sympathie avec lequelle Sa Majesté envisage le double rapprochement franco-anglais et franco-italien. Collaboration franco-anglaise dans les affaires macédoniennes. Le roi et la reine d'Italie à Paris, puis à Londres. Les parlementaires anglais à Paris.

Mais si les « insulaires » de l'Ile ont désarmé, ceux de l'Inde ont contre la Russie trop de vitesse acquise pour s'arrêter dans leur course à la guerre. Tandis que le Roi ne voit dans l'alliance anglo-japonaise qu'un instrument d'équilibre, de police et de paix, aussi bien contre les ambitions allemandes au Chantoung

et françaises au Yunnan ou contre la barbarie et les révoltes chinoises dans tout l'Empire, que contre la descente russe en Mandchourie, les insulaires n'en veulent faire qu'un outil de guerre, le moyen de résoudre par les armes leur vieux conflit avec Pétersbourg. Comme autrefois le soldat français alla pour le profit de l'Angleterre chercher dans la ruine de Sébastopol la libération de la mer Noire et des Détroits et la sécurité de Constantinople, ils pensent que le soldat japonais doit aller sous Port-Arthur libérer la mer Jaune et Pékin. Toute leur attention est fixée sur l'Asie, sur la descente russe dont ils aperçoivent les avant-courriers en Perse, dans le Golfe, au Tibet, sur les revers de l'Himalaya; l'attention du Roi, qui embrasse le monde, donne plus d'importance à l'Europe et à la rivalité commerciale et politique de Berlin. Contre la volonté nettement exprimée du Roi, ce sont eux qui l'emportent; contre les conseils et les déclarations pacifiques du Roi, ce sont leurs excitations qui décident le Japonais à la guerre :

1902. Avril-octobre. — Négociations russo-chinoises touchant la Mandchourie; empiétements russes en Corée; traités et intrigues russes en Perse.

Novembre-décembre. — Tournée de lord Curzon dans le Golfe. Notes et contre-notes russo-japonaises touchant la Corée et la Mandchourie. Sous couleur de « Mission », invasion anglaise au Tibet. Réclamations menaçantes du Japon à Pétersbourg.

1903. Janvier-février. — Efforts combinés de Londres et de Paris pour concilier Pétersbourg et Tokio. Armements japonais.

Février 2. — Dans son discours du Trône, le Roi annonce que la paix semble assurée.

Février 8. — L'ambassadeur japonais quitte Pétersbourg; brusque attaque des Japonais sur Port-Arthur.

Édouard VII, n'ayant pu empêcher cette guerre russo-japonaise, s'efforce du moins d'en limiter le champ à la Mandchourie et, tout en gardant l'alliance japonaise, de garder aussi l'amitié de Paris et les bonnes relations avec Pétersbourg.

1903. Mars. — Nomination de sir Ch. Hardinge, confident diplomatique du Roi, à l'ambassade de Pétersbourg. Négociation des accords franco-anglais.

Avril. — Signature des accords franco-anglais touchant l'Égypte, le Maroc, Terre-Neuve et l'Afrique et effaçant la politique de « coups

d'épingle ». Désastre naval de Port-Arthur. Rentrée en Europe de lord Curzon, vice-roi des Indes.

Mai. — Succès japonais sur le Yalou et dans le Liao-toung.

Juin. — L'archiduc héritier d'Autriche à Londres. Édouard VII à Kiel : le Roi peut constater *de visu* la grandeur des préparatifs navals de l'Allemagne; à Hambourg, il voit les préparatifs commerciaux.

Juillet. — Bateaux anglais saisis ou coulés pour contrebande par les vaisseaux russes : la version de Pétersbourg admise à Londres.

Août-septembre. — Le roi Édouard parrain avec Guillaume II du petit tsarevitch Alexis. Le roi Édouard à Marienbad. Traité avec le Tibet et évacuation de Lhassa.

Octobre-novembre. — Accord franco-espagnol sous les bons offices de l'Angleterre. Incident de Hull : bâteaux de pêche anglais coulés par les Russes. Irritation des impérialistes et du populaire, qui réclament la mobilisation de toutes les flottes. L'incident soumis à l'arbitrage d'une commission internationale qui siégera à Paris.

1905. Janvier-février. — Reddition de Port-Arthur. L'agitation constitutionnelle en Russie. Le dimanche rouge à Pétersbourg. Défaite russe du Cha-ho. Collaboration anglo-française dans les affaires macédoniennes.

Le Roi rencontre soudain un adversaire qu'il avait prévu sans doute, mais dont la violence pourtant le surprend un peu : juste au moment où les Russes succombent en Mandchourie, Guillaume II entend rompre le cercle qu'il voit se former tout autour de son Allemagne :

1905. Mars. — Médiation française pour la réconciliation anglo-russe dans l'affaire de Hull. — Discours de Tanger : menaces de rupture franco-allemande. Désastres russes en Mandchourie.

Avril. — Le roi Édouard en France et à Alger.

Mai. — Le Roi à Paris durant les aigres négociations avec Berlin. Le dîner de *l'Entente cordiale* à Londres.

Juin. — Le roi d'Espagne à Paris et à Londres. Retraite de M. Delcassé.

En ces mois de juin-septembre 1905, où Paris se débat contre les exigences allemandes et doit consentir à la réunion d'une conférence pour le réglement des affaires marocaines, Édouard VII donne à ses amis du Continent toutes les preuves que, si la France est acculée à la guerre, elle aura sur terre et sur mer un allié effectif :

Juillet-septembre. — La flotte anglaise à Brest : les officiers

anglais à Paris. La flotte française à Cowes où le Roi vient la recevoir; les officiers français à Londres. Rappel définitif de lord Curzon. Négociations russo-japonaises à Portsmouth (U. S.). Voyage du Roi en Autriche sans voir Guillaume II. Renouvellement et extension de l'alliance anglo-japonaise. La paix russo-japonaise est signée. Le protocole franco-allemand est signé.

En cet automne de 1905, le roi Édouard se trouve ainsi débarrassé des deux obstacles que l'on avait dressés en travers de sa route : la guerre russo-japonaise et la querelle marocaine. Il lui reste à tirer de celle-ci un renforcement de l'amitié anglo-française, à établir, malgré celle-là, l'amitié anglo-russe. De septembre 1905 à avril 1906, il va travailler pour que la conférence d'Algésiras reconnaisse tous les droits de la France au Maroc. Mais il faudra trois années encore (1905-1908) avant que le tsarisme ayant fait une place aux institutions représentatives, le roi de l'Angleterre parlementaire puisse aller rendre visite à l'autocrate de toutes les Russies.

1905. Octobre. — Le conseil municipal de Paris à Londres. Grèves révolutionnaires en Russie : constitution accordée par le Tsar avec une *Douma* élue et la responsabilité ministérielle.

Novembre. — Révolution russe et mutineries militaires. Campagne de M. Chamberlain pour la dissolution du Parlement. Démonstration devant Mitylène des flottes des puissances : absence de la flotte allemande.

Décembre. — Démission du ministère unionniste. Ministère libéral. Discours de M. de Bülow sur la tension anglo-allemande. Émeutes et insurrections rnsses.

1906. Janvier-février. — Le Conseil de la Cité à Paris. Dissolution du Parlement. Conférence d'Algésiras. Le County Concil à Paris. Mort et funérailles du roi de Danemark : intimité de la reine d'Angleterre et de sa sœur l'impératrice douanière. Nouveau Parlement à majorité libérale. Incident d'Akabah.

Mars. — Aigres discussions à Algésiras. Le roi Édouard à Paris. Fiançailles du roi d'Espagne avec la nièce du Roi; conversion au papisme de cette princesse anglaise. Les marins japonais à Londres. L'Acte d'Algésiras enregistre les droits franco-espagnols.

En Occident, désormais, l'Entente cordiale est assurée de la collaboration espagnole et portugaise et des sympathies italiennes. Le véritable vainqueur d'Algésiras, — juste un an après le discours de Tanger, — est le roi Édouard. Il lui reste

pourtant à rallier à sa politique les insulaires d'une autre coterie, qui viennent d'entrer au Parlement et au Ministère dans le cortège des libéraux et qui font profession de germanophilie, les uns, tel le ministre de la Guerre, M. Haldane, par admiration du soldat allemand, les autres, tel M. Lloyd George, par admiration du piétiste. Tout paraît aller facilement, d'abord :

1906. Avril-juin. — Élections à la *Douma*. Règlement de l'affaire d'Akabah. Le Roi à Paris. Ouverture de la *Douma*. Les conseillers municipaux des villes allemandes à Londres. Le mariage anglo-espagnol. Les universitaires français à Londres. Le gendre et la fille du Roi souverains de Norvège.

Déjà l'on parle d'une visite d'Édouard VII à la cour de Russie ; l'influence de l'Impératrice-douairière fait arriver aux Affaires étrangères M. Isvolski, que l'on dit enclin aux sympathies anglaises (mai); Édouard VII rappelle à Londres son fidèle sir Ch. Hardinge pour lui confier le secrétariat permanent du Foreign Office ; sir E. Nicholson, le négociateur d'Algésiras, est nommé ambassadeur à Pétersbourg. Mais le 22 juillet, la réaction l'emportant dans les conseils du Tsar, la *Douma* est dissoute; les émeutes et mutineries reparaissent dans l'empire, et les répressions qui indignent l'opinion occidentale. Il faut remettre la visite royale et, durant deux années, attendre :

1906. Août-septembre. — Attentat contre M. Stolypine. Le roi à Cronberg et Wilhemshöhe chez Guillaume II (« visites cordiales, surtout à l'arrivée »), à Ischl chez François-Joseph, à Marienbad avec M. Clemenceau. M. Haldane aux manœuvres allemandes.

Octobre-décembre. — Le Lord-Maire à Paris. Accord franco-anglais pour les Nouvelles-Hébrides. Préliminaires d'un accord anglo-russe touchant l'Asie centrale. Troubles en Perse.

1907. Janvier-mars. — Le changement de règne en Perse rend nécessaire la collaboration anglo-russe. Le Roi et la Reine à Paris. Réunion de la seconde *Douma*.

Avril-juin. — Le Roi à Carthagène, à Rome et à Paris. Les municipalités anglaises à Paris et Lyon. Accords franco-anglais et franco-espagnol pour l'application de l'Acte d'Algésiras. Les universitaires anglais à Paris. Le prince japonais Fushimi à Londres. Accord franco-japonais. Dissolution de la seconde *Douma*.

Juillet-septembre. — Accord anglo-franco-italien pour l'Abys-

sinie. Accord russo-japonais pour la Mandchourie. Affaire de Casablanca. Le roi à Wilhemshöhe et à Ischl. Accord anglo-russe pour la Perse, l'Afghanistan, le Tibet et le Golfe. Le Roi, M. Clémenceau et M. Isvolski à Marienbad.

Octobre-décembre. — Le roi d'Espagne à Paris et à Londres. Guillaume II à Londres : nouveau programme naval à Berlin. Ouverture de la troisième *Douma*. Accord franco-anglais sur les droits de succession.

1908. Janvier-mars. — Difficultés marocaines. Proclamation de Moulay-Hafid. Le général d'Amade à Casablanca. Le Roi à Paris et Biarritz.

Avril-mai. — Accords internationaux sur la Baltique et la mer du Nord. Le Roi à Copenhague, Stockolm et Christiana. L'Exposition franco-britannique à Londres. Les municipalités allemandes à Londres. Le Président Fallières en Angleterre. Vives critiques de lord Curzon et des impérialistes contre l'accord anglo-russe. Le clergé allemand à Londres : promesses de M. Lloyd-George pour une « fondation » de cordialité réciproque.

20 mai. — Le *Times* annonce la prochaine visite du Roi au Tsar. Vives protestations du *Labour party*, des libéraux avancés et des *tories* pur-sang.

9 juin. — Le Roi à Reval.

J'ai là, sous les yeux, une grande photographie du Roi, passant avec le Tsar la revue des marins russes. Le Tsar est en uniforme anglais : le haut bonnet à poil le grandit d'une tête; la présence de cet hôte, qui lui vaut quelques jours de sécurité, lui met aux lèvres un mélancolique sourire de bonheur; c'est la première fois que, depuis trois ans, il peut se montrer à son peuple. Le Roi est en uniforme russe : le bonnet d'astrakhan, les larges culottes et les bottes rigides lui donnent gaillarde allure; il a l'air un peu gouailleur de qui dirait dans sa barbe : « M'y voici tout de même. » C'est ainsi, je crois, qu'il eût désiré paraître devant l'histoire. C'est ainsi que nos successeurs, pour le juger équitablement, devront l'évoquer; mais, s'ils veulent lui rendre pleine justice, ils devront évoquer aussi, derrière ces deux personnifications de l'entente anglo-russe, l'ombre courroucée de lord Palmerston.

VICTOR BÉRARD

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

LA FAUSTIN[1]

PIÈCE EN HUIT TABLEAUX

PRÉFACE[2]

Auteuil, 14 octobre 1894.

Cher monsieur,

Dans cette pièce de la Faustin *que vous venez si aimablement de traduire et de faire accepter par le* Deutsches Volkstheater, *vous voulez bien voir une pièce d'un théâtre nouveau, que vous qualifiez de* théâtre de l'avenir, *et vous me faites l'honneur de me demander un manifeste de mes idées théâtrales.*

Je ne puis vous refuser et je vous avouerai qu'après de longues réflexions, et même pas mal de variations en ma manière de voir à ce sujet, je suis arrivé à la conviction qu'il n'y a pas de révolution radicale à introduire au théâtre, qu'on ne peut décidément pas supprimer le dénouement tragique ou comique, les monologues, les a parte, *etc., etc., en un mot tout ce qui fait fatalement partie de son outillage conventionnel, et cependant, en dépit de cet outillage, je crois qu'il y a un théâtre neuf à créer : théâtre que j'ai cherché dans* Germinie Lacerteux, *jouée par mademoiselle Réjane, dans* La Faustin, *qui va être jouée par madame Sandrock, dans* Manette Salomon, *que je viens de terminer.*

1. De son roman, *la Faustin*, publié en 1882, Edmond de Goncourt avait tiré lui-même une pièce en huit tableaux. Le manuscrit original de cette pièce a été retrouvé dans ses papiers; M. Léon Hennique, son exécuteur testamentaire, président de l'Académie Goncourt, a bien voulu réserver à la *Revue de Paris* l'honneur de la publier.

2. Écrite par Edmond de Goncourt, pour la traduction allemande de *la Faustin*.

Et la petite révolution que je tente se réduit à l'emploi de deux choses :

1° A mettre dans une pièce plus de ressouvenir de la vie vécue qu'on n'en met d'ordinaire; à apporter moins de sauce vaudevillièrement *imaginative autour des situations; à faire mieux toucher la vraie réalité des sensations, des sentiments, des passions; à montrer les caractères dans une étude poussée à fond, sans souci du* chut *futur d'un public bégueule ou pudibond; à rejeter ce facile enluminage des existences, trop semblable à de la peinture décorative hâtivement brossée; — enfin, dans l'analyse de l'humanité des bonshommes des planches, à se rapprocher du livre pour la mise en valeur et en nature de ses personnages.*

2° A employer le moins possible, dans la langue théâtrale, la phraséologie livresque*; à se servir de la parole coupée, cassée, brisée, pour ainsi dire mimée de la conversation, — enfin à trouver une langue, — là est pour moi le grand art de l'auteur dramatique, — une langue parlée n'ayant rien de la rédaction du livre, tout en laissant sentir, sous la libre et volante parole, un écrivain.*

En résumé, voici mes conclusions : pour la peinture des êtres et des sentiments, le théâtre doit se rapprocher le plus possible du livre; pour la langue, s'en éloigner autant que c'est faisable.

Je crois encore que la composition théâtrale par tableaux — la composition shakespearienne — est préférable à l'acte, qu'elle est une forme plus rapide, plus débrouillarde, et en même temps plus démonstrative, qu'elle permet de nombreux changements de lieux, qu'elle aide à débarrasser l'action des personnages dans les moments où on n'a pas besoin d'eux, et qu'elle évite le remplissage des actes trop courts par des scènes vides.

Maintenant, je pense qu'en France le théâtre tourne trop absolument autour de l'amour, et cependant il y a d'autres grands sentiments, comme l'ambition, la haine, l'envie, etc., trouvés dignes d'être interprétés par le théâtre antique, et qui demeurent plus que jamais du domaine du théâtre en ce siècle de psychologie, sentiments que, si j'étais plus jeune, j'aurais voulu reproduire dans leur intensité passionnelle, malgré la résistance de presque tous les directeurs de spectacles à la pièce qui n'est pas une pièce sur l'adultère. Oui, et même dans une pièce contenant suffisamment d'adultère pour avoir été acceptée, si par hasard il se rencontre une scène sortant de la basse filière dramatique, une scène élevée, touchant aux hautes questions esthétiques, philosophiques, sociales, il y a bien des probabilités pour que la suppression en soit demandée par le directeur, exigences que ne semblent pas avoir les directeurs des théâtres des autres pays et qui expliquent à l'heure présente le succès indéniable en France

du théâtre étranger, et sa suprématie intellectuelle sur le théâtre français, qui arrive à n'être plus qu'un théâtre de ficelles, *sur une seule note.*

Je le répète, il y a autre chose à apporter sur la scène que l'amour et l'adultère, et c'est sous l'influence de cette idée que, dans la pièce des Frères Zemganno, *tirée de mon roman, je décidai Paul Alexis et Oscar Méténier à n'introduire que le sentiment fraternel, et, s'il m'arrivait un jour de chercher une pièce dans* Madame Gervaisais, *mon ambition serait seulement d'intéresser le public avec le sentiment maternel.*

Ici abandonnons les hautes considérations. On a l'habitude de nous reprocher, à nous autres romanciers, de tirer deux moutures de la même œuvre, quand nous faisons une pièce d'un de nos romans. Eh bien, au fond, c'est assez naturel! A-t-on réfléchi qu'il y a nombre de carrières occupées par les hommes les plus distingués, ainsi qu'un grand médecin, ainsi qu'un grand avocat et tant d'autres professionnels de mérite, qui, dans le labeur surchauffé de la vie moderne, n'ont pas le temps de lire un livre, et qui cependant vont au spectacle, entraînés par leurs femmes ou leurs enfants?

Or faire une pièce de son roman, pour un romancier, c'est le moyen de se faire lire par tout le monde sur les lèvres des acteurs.

Agréez, mon cher confrère, l'expression de mes sentiments les plus sympathiques.

EDMOND DE GONCOURT

PERSONNAGES

LA FAUSTIN.
LORD ANNANDALE.
BLANCHERON.
RAGACHE.
LORD CLIFFORD.
CARSONAC.
UN PHYSIOLOGISTE.
LE MARQUIS DE FONTEBISE.
LE CABOTIN DE PROVINCE.
UN GÉNÉRAL.
UN DIRECTEUR DE THÉATRE.
GREGELU.
UN PEINTRE.
UN SCULPTEUR.
UN HISTORIEN.
UN CHIMISTE.
UN CHIRURGIEN.
UN HOMME D'ÉTAT.
UN HELLÉNISTE PRUSSIEN.
LE COCHER ANGLAIS.
BONNE-AME.
GUÉNEGAUD.
MOUMOUTE.
LILLETTE.
JOSÉPHINE.
LA MAL-FICHUE.

PREMIER TABLEAU

La nuit, — une nuit lumineuse sous un ciel étoilé. — Au loin, la mer phosphorescente. Un creux de falaise où sont deux femmes couchées, l'une réfléchissant, soulevée sur un coude, l'autre ramassée à ses pieds. Dans un coin d'ombre, deux hommes dont les figures s'entrevoient, un moment, dans l'éclair de feu d'un cigare.

SCÈNE I

LA FAUSTIN, BONNE-AME, BLANCHERON, RAGACHE.

LA FAUSTIN, *après un silence, parlant comme dans un rêve.* — Non, Bonne-Ame, non... entre nous, il n'y avait eu encore qu'un baiser... oh! un baiser... je me le rappelle, donné dans ma loge, sur la pointe du pied, par-dessus le paravent derrière lequel je m'habillais... Il partait dans la soirée pour sa légation... Ces Anglais, quand ils sont mal, ils le sont tout à fait... mais lorsqu'ils sont bien!... Et lui, il avait aussi de sa mère, qui était Française... Ce n'est que trois mois après que j'allais à Bruxelles, dans une tournée théâtrale... Il m'avait retenu une chambre dans un hôtel, l'hôtel de Flandres... Oui, c'est bien celui-là... Cette nuit... ah! cette nuit est inoubliable... L'amour, bien sûr, n'est pas fait de l'amoureux tout seul... N'aimons-nous pas quelquefois un homme pour les circonstances dans lesquelles nous l'avons aimé?... Et, voyez-vous, c'était bien étrange, cet hôtel... il sortait des murs une musique d'un doux, d'un doux ineffable... et ses baisers me couraient sur la peau en même temps que des ondes sonores m'y faisaient presque des chatouillements... et ce bruit sortait comme de dessous l'oreiller... puis il y avait des ouragans lointains d'harmonie qui semblaient m'emporter dans ses bras au ciel... et je sentais je ne sais quoi de divin mêlé à ses caresses... J'ai toujours gardé de cette première nuit... c'est bête ce que je vais dire... le souvenir d'amours, comme d'amours pas sur la terre... Oui, cet hôtel où nous avions couché, cet hôtel de Flandres touche à l'église Saint-Jacques, et l'orgue... je l'ai su le lendemain... est encastré dans le mur contre lequel était notre lit. Enfin, je ne sais pas comment cela s'est fait, mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'il est le seul homme que j'aie aimé d'amour... lui!

BLANCHERON, *avec une intonation blagueuse où se sent un cœur blessé.* — Ma Faustin adorée, si vous ménagiez un peu la jalousie de votre seigneur et maître?

LA FAUSTIN, *sur un ton sereinement ironique.* — Mon ami, l'air de la mer vous fait perdre le sens des choses de l'existence... Vous, un boursier, un monsieur si *pratique!*... Restez donc l'homme de

Paris que vous êtes, et avec tant d'intelligence!... Nous sommes un ménage, n'est-ce pas?... nous ne sommes pas des amants, nous!

BONNE-AME. — En as-tu fini bientôt, petite sœur, avec ton *Englishman?*

LA FAUSTIN, *après avoir un moment contemplé le ciel et la mer.* — Laisse-moi me ressouvenir... Je ne sais ce qu'il y a dans cette belle nuit qui me ramène à William... Oui, il m'emmenait, à quelque temps de là, dans un château, en Écosse... un château à l'état de ruine, au milieu d'un parc qui s'était rapproché d'année en année... et qui entourait l'habitation d'une forêt... et des verdures pâles, pâles, secouées par de grands vents mélancoliques d'automne... Oh! il y avait une chose tout à fait charmante dans ce château... une troupe de paons blancs qui venaient avec le crépuscule se percher sur les escaliers, les perrons, les fenêtres... Ah! l'effet dans la nuit tombante, au milieu de la vieille pierre et de la mousse des murs, de ces grands et immobiles oiseaux tout blancs!... Et quand la lune se levait, comment dire cela? c'étaient comme des âmes de trépassées, habillées du satin blanc d'une robe de mariée... Non, jamais, jamais dans les féeries je n'ai vu un décor pareil à celui-là... Elle était drôle, tout de même, cette existence... Par moments, il me semblait n'être pas parfaitement assurée que j'étais bien vivante... Ça ne fait rien, c'est le meilleur mois de ma vie... Du temps sans durée, des journées où il n'y avait pas d'heures...

BONNE-AME. — Et des nuits chouettes!... (*A un petit coup de talon de bottine donné par la Faustin, sur la cheville de laquelle elle met un baiser.*) Voyons, petite sœur, laisse-nous un brin *folichonner.*

BLANCHERON. — C'est vrai, voilà assez longtemps, ce soir, ma bonne Juliette, que tu nous *vends ton piano.*

LA FAUSTIN. — Aussi est-ce fini, mon cher, (*se levant de terre par un ressaut nerveux du corps*) et je crois le moment venu de prendre son thé.

RAGACHE. — Et moi, d'attraper mon train de nuit. (*S'adressant à Bonne-Ame.*) Pas de commission pour Carsonac?

BONNE-AME. — Merci, aucune. Mon homme chéri me possédera après-demain.

RAGACHE, *s'adressant à la Faustin.* — Juliette, à quand, décidément, au Théâtre-Français, votre début dans Phèdre?... Le journal tient à l'annoncer dès maintenant.

BONNE-AME. — Dans six semaines.

La Faustin prend le bras de Bonne-Ame, et, après s'être donné la main, d'un côté sortent les deux sœurs et Blancheron, et, de l'autre, Ragache.

LA FAUSTIN, *à Ragache déjà disparu.* — Au revoir, à bientôt, à Paris!

DEUXIÈME TABLEAU

Un boudoir, chez Bonne-Ame. — Au fond, la porte d'un cabinet de toilette entr'ouverte et une porte communiquant avec l'intérieur de l'appartement. A droite, une porte à deux battants. A gauche, une cheminée surmontée d'une glace sans tain donnant sur le boulevard du Temple.

Un guéridon, où une perdrix aux choux est servie entre deux sacs de bonbons, l'un portant l'adresse de Boissier, l'autre de Siraudin. Un divan faisant le tour de la pièce où traînent des morceaux d'habillements de femmes. Sur l'angle d'un bonheur-du-jour est posé le corset de Moumoute.

SCÈNE I

BONNE-AME, MOUMOUTE, LILLETTE, JOSÉPHINE, LA MAL-FICHUE.

MOUMOUTE, *la bouche pleine.* — Hein, ça se soutient, la pièce?

BONNE-AME. — Oui, nous sommes toujours dans les cinq mille... Vois-tu, Moumoute, avec l'effet de lumière électrique sur l'empoisonnée au quatrième acte... les cent représentations, c'est comme si nous les tenions.

MOUMOUTE. — Et la reprise de l'autre... quand passe-t-elle au Châtelet?

BONNE-AME. — La semaine prochaine... et voilà sept cents francs qu'il va me devoir... Oui, il me donne cinq cents francs pour les premières et deux cents francs pour les reprises... Ça ne fait rien, l'existence avec ce macchabée, ce n'est pas drôle... Au fond, mes bichettes, j'étais née pour épouser un Laruette, et tenir en province une table d'hôtes de *cabots*... Tiens! si je partais pour Turin?... (*brandissant au bout de sa fourchette un morceau de perdrix.*) je ferais peut-être le roi... Lillette, rougis ou fiche ton camp!

LILLETTE, *effrontément.* — J'aime mieux rougir.

BONNE-AME. — Mais, la Mal-Fichue, on sonne!

LA MAL-FICHUE, *entre-bâillant la porte.* — Madame... le médecin des eaux de Hombourg!

BONNE-AME. — Dis-lui : « *Ouste* pour l'Allemagne!... » (*S'adressant à Joséphine.*) Tu étais aux courses, hier?

JOSÉPHINE. — Non : Tony est à Marseille, pour un éléphant débarqué cette semaine... Au fait, il voudrait que Carsonac l'utilisât dans son drame indien... mais, je te préviens, c'est à la condition qu'il sera de la pièce.

BONNE-AME. — On fera ce qu'on pourra.

SCÈNE II

LES MÊMES, RAGACHE.

BONNE-AME. — Tiens!... Ragache!

JOSÉPHINE. — Ragache?

MOUMOUTE. — Ragache!

RAGACHE, *qui est entré sans être annoncé, mettant un doigt sur sa bouche entr'ouverte, et se contournant dans une pose d'admiration devant Moumoute dont la gorge prend l'air.* — Oh! les petites *phâmes*, les petites *phâmes*, et voire même les grosses... Moumoute, Moumoute... un feuilleton de cent cinquante lignes... pas une de plus... l'écrire sur ton blanc pupitre qui palpite... Parle, ordonne... pour cela, que te faut-il?... veux-tu que je foule aux pieds les principes de 89... là, devant toi... dis?... Non, tu ne veux pas, Moumoute, tu refuses ma flamme?... Eh bien, flûte!... (*Et il fait le signe, comme on se mouche, d'arroser le parquet de ses larmes.*)

LILLETTE. — Eh! l'ahuri de Vichy, l'homme dit « la Gastrite de Bobèche », as-tu bientôt fini tes *épates* pour les bourgeois de province?

RAGACHE. — Tais-toi, traductrice de Darwin, dont les bottines *reniflent* l'eau!... Tais-toi, petite élève du pensionnat de la *Génération spontanée!*

LA MAL-FICHUE, *entre-bâillant la porte.* — Madame... l'expéditeur des asperges d'Aranjuez à la Halle de Paris!

BONNE-AME. — Où diable ai-je pu connaître ce particulier?... Eh bien, cette fois, *ouste* pour l'Espagne!

SCÈNE III

LES MÊMES, CARSONAC,

CARSONAC, *venant de l'intérieur de l'appartement, en train de boutonner un paletot sur son habit noir.* — Tiens! vous déjeunez ici? Pourquoi pas dans la salle à manger?

BONNE-AME. — C'est plus intime. Nous sommes bien mieux à nous, n'est-ce pas, les bichettes?

CARSONAC. — Parfaitement, je comprends : vous avez sous la main le cabinet de toilette pour les indigestions et les attaques de nerfs... à la suite d'explications amicales... (*S'adressant à Moumoute.*) Oh! ma fille, *caches-tu, caches-tu!...* comme tu jouerais d'une manière nature les Gargamelle au théâtre!... (*S'approchant de Joséphine*) Et toi, ma belle Joséphine, tu sais que le marchand de

chevaux qui t'aime dans les gros prix est sur le point de se laisser pincer par « la Provençale » et qu'il faudra te remettre à faire du dressage pour femmes du monde!

Joséphine, sans lui répondre, avançant la tête avec de lentes et sinueuses inflexions du cou, de ses dents blanches le mord férocement au bras.

CARSONAC. — Ça fait mal, c'est idiot!... (*Joséphine, souriant et allumant un gros cigare, se laisse glisser de sa chaise à terre et reste dans une immobilité de bête repue.*) Ah! au fait, Bonne-Ame, tu sais, ça ne va pas du tout, à ce qu'il paraît, au Théâtre-Français... on assure qu'il s'y apprête le plus stupéfiant *four!*...

BONNE-AME. — Tu m'embêtes... tu sais, ma sœur, je n'aime pas que tu y touches!

CARSONAC, *s'adressant à Ragache.* — Et tu viens, toi, Ragache?...

RAGACHE. — Pour une baignoire à ta reprise.

CARSONAC. — Un strapontin dans un courant d'air, c'est tout ce que j'ai à t'offrir!

BONNE-AME, *faisant signe à Ragache de s'asseoir sur un tabouret derrière elle, — à demi-voix.* — Ne fais pas attention : ce matin, il est grincheux... hier, c'était la veille du terme et la recette baisse toujours... Mais si tu es gentil, vois-tu, tout à fait gentil pour la pièce, dans ton feuilleton, je t'en ferai faire une avec lui... Et, tu sais, mon petit, quand il a commencé à faire quelque chose avec quelqu'un, il ne veut plus travailler qu'avec celui-là...

SCÈNE IV

LES MÊMES, GREGELU.

LA MAL-FICHUE. — Monsieur, le petit jeune homme qui est déjà venu trois fois pour vous parler...

CARSONAC. — Fais-le entrer.

LA MAL-FICHUE. — Monsieur Gregelu.

CARSONAC, *sans lui offrir un siège.* — Écoutez, jeune homme, toutes les idées de pièces qu'on me présente, je les trouve d'abord détestables... Trois mois! quatre mois se passent, l'idée qu'on m'a proposée me revient, et, particularité bizarre, je la trouve excellente... mais j'ai complètement oublié l'individu qui me l'a apportée, et la chose me paraît absolument de moi... (*Et, comme Gregelu atterré cherche de ses yeux myopes la porte :*) Par ici, par ici, jeune homme : par là, vous allez dans le cabinet de toilette de ces dames... (*Gregelu sort. — S'adressant à Lillette.*) Dis donc, Lillette, quand je te fais l'honneur de te confier des sexagénaires sérieux pour te reconduire

chez ton papa, je te serais bien reconnaissant de t'asseoir plutôt sur la banquette du fiacre que sur les genoux de ces vieillards.

LILLETTE. — Oh! la la, soyez tranquille, quand je m'assoirai sur les genoux des messieurs, ce ne sera pas sur les genoux d'un souscripteur au *Manuel des Hommes affaiblis* comme vous.

CARSONAC. — Pas trop mal, pas trop mal, petite!

SCÈNE V

LES MÊMES, UN DIRECTEUR DE THÉATRE.

UN MONSIEUR, *apparaissant à la porte.* — Non, je n'ai pas le temps d'entrer... Tu sais, rien à faire avec le Scandinave : il ne veut lâcher que vingt mille francs.

CARSONAC. — T'es bête!... Prends son manuscrit et ses vingt mille francs : ce sont les costumes et les décors... Je vais te faire une pièce sur le même temps... et, aussitôt après son *four*, tu me joueras.

SCÈNE VI

LES MÊMES, MOINS LE DIRECTEUR DE THÉATRE.

LA MAL-FICHUE. — L'ancien domestique de monsieur fait demander le certificat que monsieur lui a promis.

CARSONAC. — Prends-le sur la cheminée de ma chambre et donne-le-lui.

RAGACHE. — Tiens! vous l'avez renvoyé? pourquoi?

CARSONAC. — Un domestique excellent... mais il sortait de chez Ricord, et, en ouvrant, ne s'avisait-il pas de dire bonjour aux amies de Bonne-Ame?... (*S'adressant aux trois femmes.*) Vous supposez bien qu'il n'est pas question de vous... Mais, diable, je vais être en retard pour mon audience au ministère...

SCÈNE VII

LES MÊMES, MOINS CARSONAC.

Un silence, pendant lequel Ragache s'en va, et Carsonac noue autour de son cou un foulard blanc, — au bout de quoi il se retourne et voit Bonne-Ame, la tête penchée sur une main, et, de l'autre main, traçant avec son couteau des lignes distraites sur la nappe.

CARSONAC. — Bonne-Ame, tu as quelque chose?

BONNE-AME. — Non, rien... oh! rien!

CARSONAC. — Tu fais une tête pour une plaisanterie!...

BONNE-AME. — Pour ce que tu m'as dit tout à l'heure?... Ah bien, oui!... Non, c'est une chose bête à laquelle je ne pensais plus, et qui vient comme ça de me revenir... Enfin, tu veux le savoir, ami? (*Avec une voix modulée musicalement.*) J'ai fait, cette nuit, un songe étrange. J'étais dans un jardin... un jardin comme il y en a dans les rêves... J'ai vu s'approcher de moi une ombre blanche que j'ai parfaitement reconnue pour être celle de Rose Chéri, qui m'a dit : « Nous avons été amies sur la terre : pourquoi as-tu peur de moi? On est très heureux où je suis, et bientôt, bientôt... » Mais elle a disparu, elle s'est évanouie avant de finir sa phrase. Derrière elle, j'avais vu deux ou trois ombres de personnes connues, de personnes mortes ou qui vont mourir... J'ai pensé, tant ce songe avait de réalité, que le bon Dieu avait permis à Rose Chéri de me prévenir peut-être de ma mort, peut-être de la mort d'une des personnes encore vivantes que j'avais vues autour d'elle... Mais enveloppe-toi bien, aujourd'hui : c'est le vent du nord-est, et, avec la fluxion de poitrine que tu as eue, il y a deux ans...

CARSONAC, *mettant longuement ses gants, les ôtant, les remettant, ouvrant la porte, la fermant, la rouvrant et passant à demi la tête.* — Tu ne m'as pas vu dans le jardin, derrière Rose Chéri, hein?

SCÈNE VIII

BONNE-AME, MOUMOUTE, LILLETE, JOSÉPHINE, LA MAL-FICHUE.

BONNE-AME, *faisant, de la nuque, sans se retourner, un mouvement qui n'est ni un oui ni un non, et, la porte fermée, partant d'un rire strident.* — Mes bichettes, riez donc avec moi!... le voilà avec le *trac* pour huit bons jours... la sale vermine... avec ça qu'il a une *venette* de la mort!... Non, jamais on ne saura ce que mon pauvre corps a dû travailler pour la réussite de ses *machines*... Elle est bonne : ces messieurs parlent de l'argent qu'ils nous donnent!... il est bien gagné, cet argent-là... La traite des blanches, ne la font-ils pas, tous les jours, avec notre beauté, avec notre jeunesse?... S'agit-il d'une subvention, d'une levée d'interdit de la censure, d'une faveur, d'une décoration, de n'importe quoi?... ils nous lancent aux culottes des puissances, des ministres, des secrétaires, des valets... Sans « Flamme de Punch », croyez-vous que Machin aurait eu le renouvellement de son privilège pendant dix ans, et croyez-vous que, sans « le Cachalot », Chose aurait eu la collaboration d'une Excellence?... Oh! les vieux gâteux du ministère d'État, les jeunes scrofuleux du bureau de la Presse, les bonshommes embêtants du feuilleton dra-

matique, ce qu'il m'a été commandé d'en subir!... Et ne s'est-il pas mis dans la tête d'être officier de la Légion d'Honneur?... va-t-il falloir coucher pour ça!... (*Se levant et se laissant tomber sur le divan.*) Mais, mes bichettes, chaque fois qu'il m'impose un amant pour son entreprise commerciale, voici ma vengeance : j'en prends un pour mon compte... de mon goût, tout à fait de mon goût...

MOUMOUTE, *rêveusement.* — Oh! oui, un petit officier .. Ces hommes-là sont charmants... on trouve toujours chez eux des biscuits, du chocolat, des pantoufles en tapisserie et une robe de chambre avec des pattes dans le dos!

BONNE-AME. — Qui parle d'officiers?... C'était bon du temps où l'on faisait des signets dans ses livres avec des feuilles cueillies dans les vallées alpestres... Non, les officiers, c'est des ingénus, ça manque de vice!

LA MAL-FICHUE. — Madame... un monsieur avec un nom polonais... qui est croupier des jeux de Monaco!

BONNE-AME. — Eh bien, cette dernière fois, *ouste* pour l'Italie et la Pologne!

LA MAL-FICHUE. — Et puis le copiste des prières de madame vient de me remettre ce petit paquet.

BONNE-AME, *embarrassée.* — Oui, ce sont les prières auxquelles je tiens... les prières de mes gros livres et que je peux, comme cela, emporter aux eaux.

LILLETTE, *d'une voix gouailleuse.* — Tu crois encore au vieux de là-haut?

BONNE-AME, *se levant dans un mouvement pour la frapper.* — Petite charogne! je puis être tout ce que je suis... mais ces blagues-là, je te les défends ici, enfant de malheur!... Tu n'auras pas ma vieille robe de velours noir, que je t'avais promise.

LA MAL-FICHUE, *sur un coup à casser la sonnette.* — Bon Dieu de bois, Vierge de pierre! ça ne finira donc pas, les visites, aujourd'hui!

BONNE-AME. — Ça, je le connais, c'est le coup de sonnette de ma sœur, quand elle est dans ses grands *tralala* moraux.

SCÈNE IX

LES MÊMES, LA FAUSTIN.

LA FAUSTIN, *entrant et saluant les trois femmes du haut de la tête.* — Je viens te chercher.

BONNE-AME, *obséquieusement.* — Un instant, et je suis à toi. (*Les trois femmes font leurs préparatifs de départ, Moumoute mettant son corset dans un journal*).

LA FAUSTIN, *le dos à la cheminée, tendant, préoccupée, la semelle d'une bottine à un foyer sans feu.* — Tiens, mais j'ai soif!

BONNE-AME. — Veux-tu du champagne?

LA FAUSTIN. — Non.

BONNE-AME. — Qu'est-ce que tu veux?

LA FAUSTIN, *dont le regard a été aux bouteilles sur la table, puis à la glace derrière elle, marchant vers une étagère et y prenant un gobelet de Venise, — à la Mal-Fichue :* — Tu vois l'homme, là-bas... va me chercher un verre de coco!

JOSÉPHINE, *au moment où les trois amies font leurs adieux à Bonne-Ame.* — Demain, tu montes avec moi, n'est-ce pas?

BONNE-AME. — Demain, pas possible, ma chère : on enterre le vieux régisseur... Il est convenable que j'aie l'air d'aller prier pour cette vieille rosse!

SCÈNE X

LA FAUSTIN, BONNE-AME, LA MAL-FICHUE

Bonne-Ame revient et se met aux côtés de la Faustin, qui s'est assise sur le divan.

LA FAUSTIN, *en s'étirant nerveusement les bras.* — Comme c'est ennuyeux... tout!... et comme tout... c'est la même rengaine!... Ce matin, je me suis levée voulant faire des choses... pas les choses de tous les jours... aller n'importe où... mais où est-ce, n'importe où, dis?... C'est bête, ces fantaisies de cela qui n'est pas sur le programme de la journée dans les journaux!... (*Buvant le verre de coco que lui apporte la Mal-Fichue.*) Tu n'as pas, toi, certains jours, ces envies désordonnées, ces fringales de quelque chose d'inattendu et qu'on ne sait pas, et qu'on voudrait qui arrivât... Au fait, Maria, tu ne m'en veux pas trop, n'est-ce pas, de t'avoir enlevée à tes amies?

BONNE-AME. — T'en vouloir?... mais je t'en voudrais tout le long de ma vie!... car, c'est drôle, c'est moi la mauvaise, la pas commode, et tu m'as toujours menée comme un pauvre mouton... pourquoi?... ça tient peut-être à ce que tu as du talent et que je n'en ai pas... (*Jovialement.*) Oui, pas de talent, mais de l'esprit de conduite, c'est mon lot... Et cet esprit, j'en ai vraiment montré, quand j'ai renoncé au théâtre, la veille de mon début... Quel *fil d'archal,* bon dieu, j'aurais fait!... tandis que j'ai emmanché mon affaire autrement... (*se posant les mains sur les cuisses, dans la pose de M. Bertin en son portrait d'Ingres*) et me voilà dans la société, la Providence aidant, avec la position respectée d'une bourgeoise corrompue.

LA FAUSTIN. — Voyons, Maria... un peu d'imagination!... invente-nous quelque chose à faire de pas ordinaire...

BONNE-AME. — Une distraction du côté innocent... Dis donc, Juliette, est-ce que ça ne va pas, au Théâtre-Français?

LA FAUSTIN. — Il n'y a eu encore que quelques répétitions... Tout le monde était à la *mollesse*... on n'a rien *creusé*... Oh! je suis loin d'être en possession du rôle... comme j'ai l'ambition de le jouer... ce rôle que les plus grandes passionnées des temps passés n'ont abordé qu'avec un tremblement!... Mais ce rôle, pour le jouer... il ne faudrait pas être dans l'état de froideur d'âme où je suis... il serait nécessaire d'aimer follement, frénétiquement... et du cœur, et de la tête et des sens...

BONNE-AME. — Juliette, je t'offre un sujet... Eh bien, oui, un amant, quoi!

LA FAUSTIN, *n'ayant pas l'air de l'entendre.* — Comprends-tu? l'avoir quitté, m'aimant comme il m'aimait... car il m'aimait comme un fou... l'avoir quitté avec la promesse qu'avant deux mois il abandonnerait carrière, famille, patrie, pour vivre avec moi... Et rien de rien... aucune nouvelle de lui depuis le jour où nous nous sommes dit : « Au revoir... » Voyons, habille-toi...

BONNE-AME. — Une minute... le temps de jeter un manteau là-dessus, et de mettre un chapeau.

Elle entre dans le cabinet de toilette et en ressort presque aussitôt, pendant que la Faustin est restée méditative sur le divan.

BONNE-AME. — Me voici *d'attaque*... Je n'ai pas été longue, hein?... Et où allons-nous, décidément?

LA FAUSTIN, *se levant.* — J'ai trouvé... je vais te le dire... Il y a une autre Phèdre que celle de Racine, une Phèdre d'un nommé Euripide, et il existe dans un coin de Paris un vieux Grec qui, si j'ai bonne mémoire, s'appelle Athanassiadis... C'est tout ce que tu voudras, mais j'aurais une folle envie d'entendre ce Grec me lire de cette Phèdre dans l'original... Je voudrais revenir de chez lui avec un peu du bruit de la vraie langue de Phèdre dans mon oreille... oui, oui, comme un barbare qui aurait passé deux heures dans la patrie de Périclès... Là-dessus, partons!

Les deux femmes sortent.

TROISIÈME TABLEAU

Un élégant petit salon précédant la chambre de la Faustin. — Un costume antique de femme étendu sur un fauteuil, et, posé sur un chevalet, un rameau d'or, avec cette inscription au-dessous :

THÉATRE-FRANÇAIS DE ROUEN
A JULIETTE FAUSTIN
SES ADMIRATEURS

SCÈNE I

BLANCHERON, RAGACHE, GUÉNEGAUD.

BLANCHERON, *assis sur un canapé, à côté de Ragache.* — Écoute... tous deux, le père et le fils... un tout jeune homme... devaient aller passer leur soirée chez une vieille amie de la famille, ainsi qu'ils le faisaient tous les soirs... Le fils, légèrement enrhumé, ce soir-là, se refuse à quitter le coin de son feu... Dans l'escalier, le père s'aperçoit qu'il a oublié son mouchoir... il remonte, dit à son fils d'aller chercher son mouchoir dans sa chambre, et, assis dans le fauteuil du jeune homme, il se chauffe, un moment, les pieds à la cheminée... Ses regards, par hasard, et peut-être par une vague curiosité de l'emploi que son fils pouvait faire de sa soirée solitaire, se portent sur la petite table où il était en train d'écrire... Il aperçoit un état de frais imprimé des Pompes Funèbres, la compagnie officielle, et un état de frais (avec vignette sur bois pour chaque classe) d'une compagnie rivale, puis, entre les deux brochures, la rédaction appliquée d'un convoi de première classe, pris sur les deux compagnies, et conciliant avec une sage économie le décorum dû à la haute position financière du défunt. Le père n'a aucun doute : c'est de son enterrement qu'il s'agit, et dont son prévoyant fils fait l'occupation de ses malaises... Le fils rentre avec le mouchoir... Ah! si c'eût été un père dans la moyenne des pères ordinaires... mais non, ce père-là ne dit rien à sa progéniture... la quitte souriant... s'en va à sa soirée, où il conte la chose à quelques intimes... et spirituellement, et avec des détails gais.

RAGACHE. — Fichtre! voilà de l'héroïsme de la vie intime, du vrai et sans pose, et comme les *Conciones* de l'antiquité ne nous en offrent pas beaucoup.

BLANCHERON. — Aussi était-ce un véritable homme de Bourse : il avait le scepticisme carré et souriant qui est notre force, à nous. (*Un silence.*) Et dire qu'un monsieur si admirablement équilibré a été tué comme un lapin par un grain de plomb derrière l'oreille, sur l'annonce du mariage d'une petite fille qu'il entretenait!

RAGACHE, *à Blancheron devenu rêveur.* — Et la conclusion de ton histoire?

BLANCHERON. — C'est que, n... de D..., je me sens, moi, tout aussi fort que ce vieux bougre de père... moi, je puis le dire, reconnu comme un des plus fiers *estomacs* de la Bourse... Hein? tu m'as vu dans les coups de chien de la Caisse... hein? tu as trouvé en moi, dans la souffrance, l'homme qui s'en *f*... Alors, dis-moi pourquoi, dans cette chair qu'aux journées de Juin j'ai donnée, devant toi, à couper, à taillarder, comme si elle n'était pas à moi, un mot, un

geste, un rien de cette sacrée femme, m'y fait plus de mal que ne m'en a fait le bistouri du chirurgien!... (*Jetant un éclat de rire hautain.*) Ah! certes, on ne peut pas dire de ma grosse nature que je suis un nerveux... eh bien! je souffre de la façon dont Juliette ouvre une porte... son pas même, qui semble le même aux autres, est pour moi tout plein, ces jours-ci, de choses douloureuses... Ah! cette Phèdre, ça fait repousser chez elle un tas de sentiments jeunets, romanesques, au milieu desquels mon prosaïque individu...

RAGACHE. — Tu te fais des imaginations!

BLANCHERON, *se levant et marchant.* — Non, tu ne sais pas le *sens dessus dessous* que met un cochon de rôle dans la caboche d'une femelle de théâtre... Juliette n'a jamais eu un sentiment bien passionné pour moi, c'est entendu... et elle ne se cachait pas pour me le faire entendre... mais, au fond, elle m'appartenait, elle était mienne... et cela par l'habitude, par des années de ménage, par la domination qu'une femme est toujours fière d'exercer sur un vilain chien de ma nature. (*Se rasseyant.*) Mille tonnerres! c'est le diable, la femme chez laquelle un amour mort se réveille... Tous les jours, je la sens se retirer de moi, se reprendre, et comme s'en aller de mes bras... Si c'était plus d'argent qu'elle voulait, on s'arrangerait pour lui en gagner, et on lui en gagnerait... mais contre ce fantôme, tout à coup remonté dans son cœur, contre ce William Rayne, dont elle n'est pas même sûre de l'existence, que veux-tu qu'on fasse?

RAGACHE. — Va, mon vieux Blancheron, c'est l'affaire encore de quelques jours : quand Phèdre aura été jouée dix fois, la tragédienne rentrera dans son assiette bourgeoise, et tu retrouveras la Juliette d'autrefois... Et puis, quoi! elle est toujours ta maîtresse.

BLANCHERON, *sérieusement.* — En effet, elle est ma maîtresse... mais son amour pour moi est celui d'une femme honnête qui n'aime pas son mari... et ça ne me suffit plus!

GUÉNEGAUD, *sortant de la chambre de la Faustin et s'adressant à Blancheron.* — Décidément, madame se sent trop souffrante, ce matin : elle a besoin de dormir... elle vous demande de repasser dans l'après-midi.

BLANCHERON. — Allons, nous reviendrons vers les trois heures.

Blancheron et Ragache sortent.

SCÈNE II

GUÉNEGAUD

GUÉNEGAUD. — A-t-on une idée d'une malchance comme cela, le jour d'une première!... et au moment où madame a une si belle

presse!... Oh! il n'y a pas à le nier, c'est une attente, dans tout Paris, de son début à la Comédie-Française... (*Développant le costume antique et le retournant dans tous les sens.*) Enfin, voilà sa tunique arrangée, comme elle la voulait... Je l'entends encore dire à sa vieille bête, ainsi qu'elle appelle monsieur Galuchon, de l'Institut, si gentiment, qu'elle se fichait pas mal d'*être bien historiquement*, qu'elle voulait avant tout être jolie. (*Allant à la cheminée, et prenant un petit pot.*) Et moi, mâtin! qui allais oublier le pot de la duchesse de Taillebourg!... En voilà, une toquée de théâtre et de madame, que cette vieille duchesse!... N'est-elle pas venue en personne, tout à l'heure, apporter cette petite machinette, en me chargeant de dire à madame que c'était un pot de rouge de la veuve Martin, retrouvé dans une armoire qui n'avait pas été ouverte depuis la première révolution?... un pot de rouge, merci, qui coûtait alors 66 livres!... Voyons, ma vieille mémoire n'oublie rien... tout est bien prêt (*allant à un guéridon*) : son flacon de sels, sa fourrure pour les pieds, son grand châle d'Écosse, la bouteille contenant le consommé que je lui fais boire à la fin de chaque acte... et que j'ai toujours sur moi... car j'ai entendu parler d'une grande actrice comme madame, empoisonnée dans les temps passés, on ne sait trop par qui et comment... (*Se laissant tomber sur un fauteuil.*) Non, non, ce n'est pas possible qu'elle ne joue pas... Et cependant, dire qu'elle a renvoyé, sans vouloir les voir, sa manicure, son dentiste, et le peintre qui lui conseille ses costumes!... Tout de même, il y a chez madame quelque chose d'extraordinaire... Depuis quelque temps, elle est toute chose, et comme je ne l'ai jamais vue avant aucune représentation... elle respire ses bouquets comme si elle voulait mordre dedans... puis c'est des rêvasseries... L'autre soir, en la déshabillant, ne me disait-elle pas, avec comme un brin de folie dans les yeux, que sa vie bourgeoise avec monsieur Blancheron lui faisait perdre son talent, qu'elle avait envie de rompre avec lui, de vendre son hôtel, d'envoyer au diable sa maison, et de recommencer, dans un petit appartement de sa jeunesse qu'elle avait vu ces jours-ci avec un écriteau sur la porte, la vie de noces qu'elle avait menée, deux ou trois ans, au quartier latin.. Et elle disait encore que ces années d'amours changeantes, ces années d'une vie fouettée, enragée, toute pleine de drames de cœur... ça avait été les années de ses plus éclatants succès, de ses triomphes les moins contestés, de ses créations dont elle se souvenait avec le plus d'orgueil... Oui, oui, ces idées-là... elles lui viennent de sa sale sœur qui lui prêche que les grandes artistes, c'est pas des femmes, mais des mâles qui doivent se payer toutes leurs fantaisies.

SCÈNE III

BONNE-AME, GUÉNEGAUD

BONNE-AME, *ouvrant la porte sans être annoncée.* — Jean me dit que Juliette n'est point encore levée.

GUÉNEGAUD. — En effet... Madame a eu une crise de nerfs hier soir... j'ai passé la nuit dans un fauteuil, près d'elle.

BONNE-AME. — Ah! ma brave Guénegaud, ma sœur est heureuse d'avoir à son service une femme comme vous... La mienne, n'ai-je pas été obligée de la ficher à la porte! Mademoiselle, qui va être mère, recevait des fournisseurs dix francs, pour les avertir toutes les fois qu'il entrait de l'argent à la maison... Et, la petite poison, vous ne savez pas ce qu'elle m'a dit, après que je lui ai donné ses huit jours : « Au revoir, madame, au coin de la borne, où on vous crachera dans la main!... » Et vos douleurs, vous n'en souffrez plus, ma bonne Guénegaud?

GUÉNEGAUD, *froidement.* — Pas pour le moment.

Les deux femmes se dirigent vers la porte de la chambre de la Faustin, Guénegaud précédant Bonne-Ame.

BONNE-AME. — La consigne n'est pas pour moi, n'est-ce pas?... j'entre.

GUÉNEGAUD, *contre la porte.* — Madame m'a dit qu'elle ne voulait recevoir personne... personne au monde.

BONNE-AME, *violemment.* — Vous êtes folle, Guénegaud!... est-ce que vous oubliez que je suis sa sœur?

GUÉNEGAUD, *la main toujours sur le bouton de la porte.* — Mais, puisque madame...

BONNE-AME, *avec une voix colère.* — Vous êtes folle, je vous le répète!

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA FAUSTIN

LA FAUSTIN, *apparaissant sur la porte ouverte, en pantoufles, en robe de chambre, les cheveux dépeignés, et s'adressant à sa femme de chambre.* — Laisse-nous, Guénegaud. (*Elle fait signe à Bonne-Ame de venir s'asseoir à côté d'elle sur le canapé et reste silencieuse.*)

BONNE-AME. — Bon dieu, que t'est-il arrivé, ma sœur?... Quelle mine *catastropheuse* !

LA FAUSTIN, *cachant sa tête contre la poitrine de sa sœur, et d'une voix coupée par des sanglots nerveux.* — Je me fais honte... j'ai horreur de moi... Non, jamais je n'oserai te le dire.

BONNE-AME. — Bon... je vois ce que c'est... une complaisance irraisonnée pour un inférieur, pour un *pignouf*... et c'est cette minutie qui fait de toi une Madeleine repentie de ce numéro!

LA FAUSTIN, *sur un ton de révolte.* — Non, je n'en ai pas eue... non, non, non, je te dis que non!

BONNE-AME. — Eh bien, alors, si tu t'es résisté à toi-même... pourquoi te faire de l'embêtement comme ça?... (*La Faustin reste toujours muette.*) Allons, du moment que ma pudique sœur fait sa réservée (*elle se lève*), bonsoir... je m'en vais.

LA FAUSTIN. — Reste... je ne veux pas que tu t'en ailles... j'ai besoin de te confier des choses... n'es-tu pas l'égout de mon cœur? (*Passant la main sur son front.*) Voyons! que je me souvienne... Au fait, tu sais, c'est toi qui m'avais priée de charger hier Blancheron d'un petit achat à la Bourse... On me dit qu'il n'est pas à l'appartement... que je le trouverai à la salle d'armes, — je crois que tu y es venue, — cette salle d'armes élevée au fond du jardinet de son rez-de-chaussée... Il venait de sortir... J'étais fatiguée de la montée de la rue d'Amsterdam... je m'assieds... Le maître d'armes était en train de ramasser les pantalons de toile, les plastrons, les sandales d'un assaut, que Blancheron venait de faire avec un ami... Le maître d'armes... (*La Faustin s'arrête dans sa confession.*)

BONNE-AME. — Je le connais, ton maître d'armes... Je l'ai vu tirer... un roux aux cheveux frisottés, à la moustache rêche, à la tête d'un joli spadassin de la cour des Valois, avec un cou de taureau, très blanc...

LA FAUSTIN. — Hier, tu te le rappelles, il faisait un temps lourd, orageux... eh bien! ce qu'il y avait dans l'air... et, oui, encore ces hardes trempées de sueur, et cette odeur de chaude et excitante humanité... peut-être aussi ce rôle troublant de Phèdre... cela faisait que sur une rencontre de nos yeux... ah! c'est honteux... je me sentais amenée de force, comme une bête en folie, dans le cabinet noir où il rangeait les effets... Ah! mais, aussitôt, les coups rageurs qu'il a reçus par la figure!... ah! l'arrachement d'entre ses bras, ma robe toute déchirée!... pendant que sur le seuil je l'entendais me crier: « Voilà une drôle de paroissienne!... Madame veut de l'homme, puis elle n'en veut plus! » (*Voyant sa sœur qui sourit d'un sourire diabolique, elle se dresse debout devant elle.*) Ah! vilaine chienne... ça te met en joie, cette histoire... tu ris!... Le malheur d'être née ta sœur... d'avoir de ce sang que tu as dans les veines!... Maudit soit le berceau où on nous a couchées ensemble!... Sans toi, l'entends-tu? j'aurais été une honnête femme... Oh! ce qu'il y avait déjà chez toi, quand tu étais une toute petite fille!... C'est toi qui m'as poussée, m'as entraînée... car ça t'amuse, et tu trouves ça drôle, le mal!

BONNE-AME, *tranquillement.* — Abîme, abîme tes parents, puisque ça te soulage, ma fille!

LA FAUSTIN, *exaspérée par la tranquillité de sa sœur, approchant son visage tout près de celui de Bonne-Ame, et lui disant dans la figure :* — Toi seule m'as donné les instincts bas, les goûts crapuleux, l'amour des voyous... et c'est toi, toujours toi, qui par moments me rends canaille, et telle que je te connais de la tête au pieds... Oh! la boue, la boue, dont tu es toute entière faite... et dont j'ai un peu... (*Et, s'animant et s'exaltant, ses mains griffent le vide autour de la tête de sa sœur.*)

BONNE-AME, *abaissant doucement les mains nerveuses de sa sœur.* — Est-ce raisonnable de se mettre dans l'état où tu es, un jour de première?

LA FAUSTIN. — J'ai envoyé dire que je ne jouerais pas... que j'étais malade... Le médecin du théâtre doit revenir... mais ça m'est égal... arrivera ce qui voudra... je ne jouerai pas!... (*Elle s'éloigne de sa sœur et se met à marcher, toute absorbée.*) Oui, cependant je suis faite pour aimer avec ce qu'il y a de noble dans la femme... c'est la distinction ou l'intelligence d'un homme qui me plaît... et mon amour, il me semble que c'est un peu de l'amour comme il y en a dans les livres... Alors pourquoi ces entraînements, ces instants fous, où je ne me sens plus qu'une femelle?... Bien sûr, il y a sur moi une fatalité... la fatalité qu'il y avait sur cette femme dont je joue le rôle... Oh! cette Vénus des anciennes tragédies! (*La Faustin, reste, un moment, sous le coup d'une terreur superstitieuse, puis, revenant s'asseoir près de sa sœur, et laissant voir un visage éclairé de bonheur, où il n'y a plus rien du ressentiment de tout à l'heure.*) Petite sœur, je suis bien heureuse... oui, bien heureuse... car, si cela était arrivé, je n'aurais jamais osé me redonner à l'autre... à celui que tu sais... et, hier, c'est sa pensée seule qui m'a sauvée, au dernier moment.

BONNE-AME, *qui a pris un petit volume de Racine sur le guéridon et qui semble n'avoir pas écouté sa sœur.* — Comment disais-tu cela, à la répétition générale d'avant-hier : « Mon mal vient de plus loin... », ces vers?...

LA FAUSTIN. — Comment?... mais comme cela :

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Égée
Sous les lois de l'hymen je m'étois engagée,
Mon repos, mon bonheur sembloit être affermi ;
Athènes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue;
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler;

Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables...

Ça te va-t-il?

BONNE-AME, *avec une tombée comique des épaules et des bras. — Gnia, gnia, gnia...*

LA FAUSTIN. — Tu trouves que c'est pas bien?

BONNE-AME. — Le marquis de Fontebise, le vieil habitué de la Comédie-Française, l'homme qui t'a découverte...

LA FAUSTIN. — Au fait, c'est extraordinaire, je ne l'ai pas vu après la répétition.

BONNE-AME. — Ah! il avait, ce jour-là, ces yeux jaunes, sous ses sourcils blancs... Oui, il disait, en jurant, que tu manquais de la flamme épique des grandes passions... qu'il n'y avait pas chez toi le *feu aux poudres*... Mais continue!

LA FAUSTIN. — Je reprends un peu plus loin :

En vain sur les autels ma main brûloit l'encens :
Quand ma bouche imploroit le nom de la Déesse,
J'adorois Hippolyte; et, le voyant sans cesse,
Même aux pieds des autels que je faisois fumer,
J'offrois tout à ce Dieu que je n'osois nommer.

BONNE-AME. — Peuh!... peuh!... Sacristi! plus du plein de ta voix sur une note basse; plus de medium... Passe l'embêtant de la tirade... Le couplet de la fin!...

LA FAUSTIN.

Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.
J'ai conçu...

BONNE-AME, *la coupant.* — Pas mal... mais ça manque un peu d'hallucination... Au fond, tu as peut-être raison de ne pas jouer aujourd'hui... Je ne reconnais pas ma sœur d'autrefois... Non, aujourd'hui, tu n'es pas en possession de tous tes moyens.

LA FAUSTIN, *piquée, sur un ton d'emportement.* — Ah! tu veux le *feu aux poudres*... eh bien! tiens... Oui, je crois l'avoir attrapée, cette fois, la tirade!

Mon mal vient de plus loin. A peine au fils d'Égée
Sous les lois de l'hymen je m'étois engagée,
Mon repos, mon bonheur sembloit être affermi;
Athènes me montra mon superbe ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue;
Un trouble s'éleva dans mon âme éperdue;
Mes yeux ne voyoient plus, je ne pouvois parler;
Je sentis tout mon corps et transir et brûler;

Je reconnus Vénus et ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit tourments inévitables.
Par des vœux assidus je crus les détourner :
Je lui bâtis un temple, et pris soin de l'orner;
De victimes moi-même à toute heure entourée,
Je cherchois dans leurs flancs ma raison égarée.
D'un incurable amour remèdes impuissants!
En vain sur les autels ma main brûloit l'encens;
Quand ma bouche imploroit le nom de la déesse,
J'adorois Hippolyte; et, le voyant sans cesse.
Même aux pieds des autels que je faisois fumer,
J'offrois tout à ce dieu que je n'osois nommer.
Je l'évitois partout. O comble de misère!
Mes yeux le retrouvoient dans les traits de son père.
Contre moi-même enfin j'osai me révolter :
J'excitai mon courage à le persécuter.
Pour bannir l'ennemi dont j'étois idolâtre,
J'affectai les chagrins d'une injuste marâtre;
Je pressai son exil, et mes cris éternels
L'arrachèrent du sein et des bras paternels.
Je respirois, Œnone ; et, depuis son absence,
Mes jours moins agités couloient dans l'innocence.
Soumise à mon époux et cachant mes ennuis,
De son fatal hymen je cultivois les fruits.
Vaines précautions! Cruelle destinée!
Par mon époux lui-même à Trézène amenée,
J'ai revu l'ennemi que j'avois éloigné :
Ma blessure trop vive aussitôt a saigné.
Ce n'est plus une ardeur dans mes veines cachée :
C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.
J'ai conçu pour mon crime une juste terreur;
J'ai pris la vie en haine, et ma flamme en horreur...

BONNE-AME, *prenant les mains de sa sœur.* — Tu sais, tu as été superbe à la répétition... et c'est encore mieux aujourd'hui... et si je t'ai un peu taquinée, c'était pour arriver à ce que je voulais... Mais tu as des mains de glace!

LA FAUSTIN, *allant à la cheminée, et, le dos tourné, tendant les mains au feu.* — J'en ai comme ça jusqu'à ce que le premier acte soit joué... Alors j'y aurai trop chaud.

SCÈNE V

LA FAUSTIN, BONNE-AME, GUÉNEGAUD.

GUÉNEGAUD. — Le médecin du théâtre est là.

BONNE-AME, *vivement.* — Dis-lui que ma sœur jouera ce soir.

QUATRIÈME TABLEAU

Une salle à manger, au dessert d'un souper. — Une table au magnifique surtout, une table chargée de fleurs. — Mouvement des domestiques passant des fruits, des compotes, des petits fours. — La Faustin, qui a gardé son costume de Phèdre (la tunique du dernier acte), entre un philosophe et un sculpteur. Le reste de la table occupé par un général, un homme d'État, un physiologiste, un peintre, un historien, un chimiste, un helléniste prussien, Blancheron, Carsonac, Bonne-Ame. Une place réservée, à côté de Bonne-Ame, pour Ragache, qui est en retard. — Des deux côtés de la scène, des petits canapés « tête-à-tête ».

SCÈNE I

LA FAUSTIN, BONNE-AME, BLANCHERON, CARSONAC, UN GÉNÉRAL, UN PHYSIOLOGISTE, UN PEINTRE, UN SCULPTEUR, UN HISTORIEN, UN CHIMISTE, UN CHIRURGIEN, UN HOMME D'ÉTAT, UN HELLÉNISTE PRUSSIEN.

LA FAUSTIN, *accoudée sur la table, la tête entre ses deux mains.* — Eh! mon Dieu, voici peut-être tout le mystère de mon talent!... A partir du jour où un rôle m'est confié, nous vivons ensemble... Alors je suis deux... j'ai un double *moi*... je pense et je vis le rôle... en sorte qu'il est *vécu* quand je l'apporte au public... C'est là, allez, l'explication de mon succès!

BONNE-AME. — Tu as dégoté, chère sœur, les tragédiennes passées, présentes, futures!

LE PHILOSOPHE. — « Mon mal vient de plus loin... » Comme vous l'avez dit!... C'était mieux que des bravos... c'était le susurrement d'une salle gagnée, conquise!

LE GÉNÉRAL. — Divine, divine, divine... c'est cela que vous avez été tout le temps!...

LE SCULPTEUR, *se levant dans un enthousiasme fiévreux, et avec des paroles et des gestes de fou.* — Ah! les belles lignes!... quelle silhouette!... cette physionomie concentrée, douloureuse, prenant par moments un caractère léthargique!... Au troisième acte, la grandiose tristesse... et ces voiles qui vous enveloppaient des plis d'un linceul... Oh! étiez-vous belle, de la beauté funèbre d'une Vénus tumulaire!... Vous savez, je veux faire d'après vous une statue de la Tragédie! (*La soulevant de son siège, lui faisant retrouver sa pose, et se reculant de quelques pas.*) Superbe! ça sera superbe!

LA FAUSTIN. — Oui, ça a marché au deuxième, au troisième actes... mais, au commencement du premier, j'ai eu, un moment, la crainte que mes *tousseurs* de l'Odéon ne m'aient suivie à la Comé-

die-Française... Avez-vous aussi remarqué cette réplique trop tôt donnée qui a tué mon effet?... Puis une claque inintelligente... Ah! vous ne savez pas, vous autres, qui n'êtes pas des gens de théâtre, combien est dur l'instant, au lever du rideau, où n'est pas encore dissipée cette atmosphère de séparation existant entre le public et l'acteur... ce manque de contact intraduisible, que je ne sais plus quelle grande actrice comparait à la superposition de gazes transparentes, jetées les unes sur les autres, et que la réussite dissipe, balaye une à une, à mesure que la pièce marche...

LE CHIRURGIEN. — Pour vous, et je ne le regrette pas, ma grande actrice, j'ai manqué une opération à Bordeaux. Oui, j'ai télégraphié à mon malade : « Impossible, demain la Faustin joue! »

LA FAUSTIN. — C'est gentil, ça, docteur, et je vous inscris pour une place à toutes mes premières.

SCÈNE II

LES MÊMES, RAGACHE.

RAGACHE, *entrant, et, avec une voix de crieur des rues, tout en marchant lentement vers la Faustin.* — Demandez, demandez... les dernières... les toutes dernières nouvelles de la critique dramatique!... Attention, mesdames et messieurs!... Le grand, l'immense Théo criait sans vergogne dans les corridors qu'il ne trouvait aucun talent à Racine, mais qu'il te trouvait du galbe, et qu'il était décidé, en dépit de l'infect classicisme de son ministre, à ne pas parler du tout du poète, mais tout le temps de toi... Saint-Victor, tu as dû l'entrevoir, il n'avait pas sa *tête de bois* des mauvaises premières, mais sa gentille et intelligente tête d'ordinaire... un bon présage... Du reste, ne t'a-t-il pas toujours bien traitée?... Quant au critique Chose, il portait par hasard un gilet blanc propre... et moi, Ragache, en mon particulier, j'ai toujours fait la remarque que la propreté le disposait à la bonté... Pour le critique Machin..., il était en train de publier son enthousiasme dans un petit *boui-boui* de la rue Montpensier, où il m'a forcé de prendre je ne sais quoi de chaud qui sent l'huile de lampe... Le critique au monocle n'y était pas... mais il y avait envoyé sa maîtresse pour lui raconter la pièce... et Georgine m'a donné sa parole qu'elle te ferait couvrir de fleurs... Le pauvre vieux Janin, lui, je l'ai surpris échoué sur une banquette du foyer, et possesseur d'une fière goutte, oui, en manchettes de tricot et en chaussons de lisière, souffrant le diable... Lui, au milieu de ses « aïe! aïe! » il te trouve trop moderne dans cette hystérique archaïque... il fera des réserves; toutefois, il ne sera pas tout à fait mauvais.

LA FAUSTIN. — Prends donc ta place à côté de Bonne-Ame.

RAGACHE, *se dirigeant lentement vers sa place, en continuant son compte rendu.* — Pour le critique de la *France libérale*, il se rend parfaitement compte qu'il s'est produit un léger ramollissement dans ses alinéas... et qu'on ne le lit plus... il en est à l'heure où l'on a besoin d'inventer quelqu'un... et c'est toi qui vas être inventée par lui... Villemessant, lui, il a dit que, dans cette chose embêtante qu'on appelle une tragédie, tu lui as paru moins embêtante que les autres tragédiennes... Maintenant, quant aux petits journaux, tu les auras tous, là, sûr.

LA FAUSTIN. — Assois-toi donc : on va t'apporter quelque chose.

RAGACHE, *appuyé sur le dos de la chaise de son couvert.* — Merci : j'ai *soupaillé* un peu à droite, à gauche, pour accomplir la mission que tu m'avais fait l'honneur de me confier.

BLANCHERON. — Malheureux, si tu savais la dinde truffée que tu as manquée!...

RAGACHE, *avec un profond soupir.* — Ah! tant pis! (*Il prend le dossier de sa chaise pour s'y asseoir. A ce moment, Bonne-Ame se levant, lui fait signe de venir causer avec elle sur un petit canapé, au bord de la scène. — Assis à côté d'elle, il répète :*) Ah! tant pis!... Au fait, à propos de dinde aux truffes, savez-vous les trois seules fois pendant sa vie où Rossini ait pleuré?... C'est authentique, je l'ai lu dans une lettre du *maestro* à Cherubini : le jour où son opéra de début fut sifflé, le jour où il entendit pour la première fois Paganini jouer du violon, et le jour où, dans une promenade sur le lac de Garde, il laissa tomber à l'eau une dinde truffée qu'il tenait entre ses bras.

LA FAUSTIN. — Ah! fi... vous me faites mal au cœur avec cette dinde que vous me resservez au dessert... Oh! la viande, la viande... est-ce vilainement matériel, la mastication de cette grosse chose!... C'est moi qui trouve ça pas joli pour une femme, l'opération de manger de la viande!

LE CHIMISTE. — Ah! madame a l'ambition de se nourrir de sublimés des choses... Eh bien, ce n'est pas une femme qui a eu la première l'idée de cette élégance. C'est un prêtre, un chanoine de Notre-Dame. Le bonhomme, ennuyé du temps qu'il fallait donner à la mangeaille, en même temps qu'un peu dégoûté de la matérialité de la chose, s'était fait faire des sublimés de viande, avec lesquels il se nourrissait, sous une forme immatérielle, de quelques gouttes dans un petit flacon à odeurs. Mais, à la suite de deux ou trois ans de ce régime, notre chanoine a eu un rétrécissement de l'estomac dont il faillit mourir... C'est bien grossier, mais, pour nous autres, simples mortels, hommes ou femmes, l'ambroisie ne vaut rien, et le meilleur sublimé de viande est encore la dinde aux truffes que nous venons de manger tout à l'heure.

BLANCHERON. — Puisque la conversation est sur la nourriture, qu'on me permette un joli racontar là-dessus. (*S'adressant à la Faustin.*) Ne craignez rien, il n'est plus question de viande. Il s'agit de la nourriture des âmes, de la nourriture céleste du comte de Marcellus. Or donc, le grand seigneur catholique ne communiait à son château qu'avec des hosties timbrées à ses armes. Un jour, le desservant s'aperçoit avec épouvante que la provision des hosties est épuisée; il se risque cependant à tendre une hostie plébéienne à la noble bouche dévote, s'excusant par cette phrase : « A la fortune du pot, monsieur le comte!... »

LA FAUSTIN, *se retournant et faisant signe à un domestique de servir une bouteille qu'il vient de déboucher.* — Messieurs, voici un certain vin du Cap, embarqué sur un vaisseau hollandais qui a fait naufrage sur la plage de Scheveningne, il y a plus de cent ans, et qu'on vient de retrouver dans ses barriques encroûtées de coquillages, en retirant la cargaison du fond de la mer... un vin qui coûte deux cents francs la bouteille... vous reconnaissez là une galanterie de monsieur Blancheron... C'est peut-être le moment de le boire.

TOUTE LA TABLE. — Et de le boire à la santé de Phèdre!

Quelques convives restent un moment debout à causer.

L'HOMME D'ÉTAT. — Une âme et des cheveux, c'est le type de la femme du monde de 1830.

BLANCHERON. — Au jour d'aujourd'hui, on ne lui demande plus que de l'esprit, du mordant, du *chien* sur la figure.

CARSONAC, *à l'Historien.* — Que voulez-vous, Paris est ainsi fait : la lorette dont le prix est de vingt-cinq louis coûte un napoléon à un membre du Jockey, et le domestique de douze cents francs, le duc de La Rochefoucauld l'a, s'il le veut, pour trois cents francs.

LE SCULPTEUR, *au Chimiste.* — Ça vous étonne, cette protection énorme de la musique par l'État : c'est bien simple, tous les banquiers juifs sont mélomanes.

Puis les soupeurs reprennent leurs places, se rassoient, les voisins se rapprochant et commençant des a parte.

LE CHIMISTE, *s'adressant à toute la table.* — La science pure, la science contemptrice de l'industrialisme, voyez-vous, c'est le fait des sociétés aristocratiques... A l'heure présente, les États-Unis ne s'occupent et ne s'emparent de nos découvertes que relativement à l'application. Il en est de même pour l'Italie, où les savants désintéressés appartienennt à la vieille génération. En ce siècle de l'argent, il n'y a plus, messieurs, de recrutement pour les carrières de gloire... Et déjà cela commence à arriver en France, où l'École Polytechnique ne fait plus de savants.

LE PEINTRE, *s'adressant à son voisin.* — L'Égypte, l'Égypte... une terre bourbeuse... un sol comme le caoutchouc, où les pas ne s'entendent pas... On ne connaît que l'Orient clair et découpé... Là, c'est à tous les plans des voiles d'imperceptibles valeurs, se faisant plus intenses, à mesure que les plans deviennent plus lointains... et, dans la grise vaporisation, des bonshommes noirs ou bleus... Ah! le joli ton au milieu de cette végétation qui a des verdeurs comme nulle part, la cotonnade bleue!... Je les vois tous, ces bonshommes, avec une lumière au front et à la clavicule. (*Ici le Peintre fait le geste de poser, dans le vide, sur une toile, deux petites touches.*)

L'HISTORIEN, *s'adressant au Chimiste, puis à la table.* — Un paradoxe, un paradoxe!... Eh bien! moi, je soutiens que la Saint-Barthélemy a tué la France; et si la France était devenue protestante, c'eût été à tout jamais la grande nation de l'Europe... Voyez-vous, dans les pays protestants, il existe une gradation d'échelons entre la philosophie des classes supérieures et le libre examen des classes inférieures; en France, entre le scepticisme d'en haut et l'idolâtrie d'en bas, il y a un abîme, un trou... Et avant, peu, vous verrez ce que ce trou amènera...

LE PHYSIOLOGISTE, *à son voisin.* — Du sang, maintenant..., c'est une rareté... On ne saigne plus du tout. De mon temps, il y avait du sang par baquets, dans les hôpitaux... J'en ai eu besoin, dernièrement, pour mon cours... je n'ai pu m'en procurer. Et, sans ce vieux médecin, celui qui suit mes leçons, je n'en aurais pas eu. Lui, c'est un ancien élève de Broussais : il continue la tradition et se pique la veine à tout bout de champ... Ne me disait-il pas : « Moi, je me saigne tous les jours et j'en arrose mes rosiers?... » C'est positif, la méthode pour guérir ou tuer les gens change du tout au tout, tous les vingt ans.

L'HOMME D'ÉTAT, *à la table.* — Oui, messieurs, vous pouvez vous indigner à votre aise, et vous payer près des masses tous les articles sur la moralité. Un peu de libertinage est nécessaire dans un État, il adoucit les mœurs, il fait humaine la société, il affine et parachève les hommes. Tous les grands hommes de tous les temps ont été des libertins.

L'HISTORIEN, *à demi-voix.* — Tu sais, ce gouvernement d'aujourd'hui, ce sont les Invalides de tous Les Palferine.

Blancheron et Carsonac, qui étaient restés debout à causer dans un coin, s'asseyent sur le petit canapé faisant face à celui où sont assis Bonne-Ame et Ragache.

CARSONAC. — Non, non, tu n'as pas l'air de te douter combien Balzac est gênant pour nous.

BLANCHERON, *un peu éméché.* — Je te crois!

CARSONAC. — ... des entraves qu'il apporte au développement de mon théâtre... oui, de mon théâtre, à moi.

BLANCHERON. — Je te crois!

CARSONAC. — ... des perpétuelles rencontres qui, à tout moment, me font rejeter des scènes mieux construites que celles de votre grand romancier.

BLANCHERON. — Je te crois!

CARSONAC. — Tu blagues, ou tu es saoul?

BLANCHERON. — Choisis! (*Se levant.*) Messieurs, que les gens qui veulent fumer me suivent au fumoir. (*Il sort, suivi de Carsonac.*)

SCÈNE III

LA FAUSTIN, BONNE-AME, RAGACHE, LE GÉNÉRAL, LE PHILOSOPHE. L'HELLÉNISTE PRUSSIEN

LE GÉNÉRAL, *au Physiologiste.* — Oui, oui, c'est beau, la guerre! Mais parfois on y entend un vilain bruit, un bruit mou, un bruit dont je ne sais comment vous donner l'idée, et qui me revient parfois dans les oreilles... Nous étions si pressés, si serrés, si les uns dans les autres en montant à l'assaut de Malakoff... eh bien! tenez, j'entendais les balles entrer dans le corps de ceux qui étaient à côté de moi, avec le *fouit* de pierres lancées dans de la glaise, et, quand les balles rencontraient un os, ça faisait l'éclat d'un arbre qui se fend par la gelée... ah! un vilain bruit!

LE PHILOSOPHE, *les mains ecclésiastiquement croisées sur sa serviette remontée sur son estomac, et parlant comme dans une rêverie.* — Oh! mon Dieu, oui, chère madame, encore tout au plus une dizaine de millions d'années avec du combustible et une température possible sur la surface de la terre... Puis, au bout de cela, plus de bois, plus de charbon de terre... la période glaciale, quoi!... Alors le restant de l'humanité qui n'aura pas été déjà gelé sera obligé de rentrer sous la terre, de s'installer dans les galeries des mines. On se nourrira de blanc de champignon, et, comme il faut toujours à l'adoration de l'homme un dieu de lumière, l'homme sous terre adorera le gaz des marais, autrement dit le *feu grisou.*

LA FAUSTIN. — Ah! c'est très curieux. (*S'adressant au Philosophe et à ceux qui sont restés à table.*) Mais, je vous en prie, allez donc prendre le café, fumer.

LE PHILOSOPHE, *se levant et tout en marchant en tête d'un groupe d'invités.* — Après tout, cette vie sur soi-même et sans distraction du soleil, ça développera peut-être une terrible puissance métaphysique.

SCÈNE IV

LA FAUSTIN, BONNE-AME, RAGACHE
L'HELLÉNISTE PRUSSIEN

RAGACHE, *se levant d'auprès de Bonne-Ame.* — Comment peux-tu dire qu'il n'aime pas cette fille?... dernièrement, il lui a donné dix mille francs pour se purger.

Au moment où il se dirige vers la Faustin, restée seule à table, il se cogne à l'Helléniste prussien sortant le dernier, en toilette ridicule.

L'HELLÉNISTE PRUSSIEN. — Présentez-moi donc à la sœur de notre illustre actrice.

RAGACHE. — Je te présente un monsieur en *us* qui brûle de se lancer dans le monde parisien... La trouves-tu assez épatante, la cravate qu'il porte?

L'HELLÉNISTE PRUSSIEN, *un peu gêné, et avec l'accent allemand.* — Oui, oui, autrefois, je croyais que le travail dans un coin, ça menait à quelque chose... et je jouais, comme un Allemand que je suis, du piano, toute la soirée, dans ma mansarde... Mais le vieux Hase m'a dit qu'on n'arrivait ici que par les femmes : « Voyez Champvallier... s'il n'allait pas dans les salons!... » Alors je me suis fait habiller comme tout le monde... Seulement, voilà mon malheur... je sens que je ne pourrai jamais parvenir à dire aux femmes de petites cochonneries comme vous savez les dire, vous autres Français. J'essaye bien, mais c'est trop gros... puis ça devient trop salaud.

BONNE-AME. — Vas-y, mon jeune Teuton, tu peux y aller avec moi!... je ne suis pas bégueule... (*S'adressant à sa sœur.*) Allons-nous fumer une cigarette?

LA FAUSTIN, *qui est en train de parler avec Ragache.* — Un moment... j'ai un mot à te dire...

RAGACHE, *à la Faustin.* — Je me sauve à l'imprimerie corriger les épreuves... Je crois que tu seras contente de moi.

SCÈNE V

LA FAUSTIN, BONNE-AME

LA FAUSTIN, *venant s'asseoir à côté de Bonne-Ame, à la place quittée par Ragache.* — Regarde-moi.

BONNE-AME. — Oui, je te vois bien heureuse.... les jolis yeux amoureux que tu as dans le bonheur... Quel succès! quel triomphe, chère sœur!

LA FAUSTIN. — Et c'est ça qui me fait la figure que tu vois?... Non!... tiens, lis cela. (*Elle tire de son sein une carte de visite.*)

BONNE-AME, *lisant.* — « Lord Annandale »... connais pas.

LA FAUSTIN. — Oh! ce petit morceau de carton... tu ne sais pas ce qu'il m'a fait bien jouer!... Lis donc tout : « Vous êtes la plus grande actrice de la terre et je vous aime comme au premier jour... » Lord Annandale est William Rayne... Son père doit être mort : il a hérité de son titre... Il était dans la salle... Et quand, au second acte, je l'ai deviné dans la baignoire, dans le carré noir où il était, il s'agissait bien de la femme de Thésée, il s'agissait bien de l'ombre des bois de la Grèce!... non, c'était de moi, c'était de l'ombre des bois de cette Écosse, dont je t'ai si souvent parlé... et la passion de mes paroles, le mourant de mes accents, les transports de mon cœur allaient à lui comme une offrande amoureuse de mon talent... Oui, la satisfaction de l'artiste dans la réussite d'un couplet, ça jaillissait de l'énamourement de tout mon être... Il n'y a plus eu ni orchestre, ni premières loges, ni galeries, ni amphithéâtre... il n'existait pour moi que deux mains gantées de blanc sur un grillage à demi baissé... Enfin, j'ai joué pour lui seul!

BONNE-AME. — Et Blancheron?

LA FAUSTIN. — Blancheron?... Ah! le pauvre garçon!... Mais je suis une honnête femme... Demain... (*regardant le cartel de la salle à manger*) non, demain est aujourd'hui... Guénegaud a ordre de lui dire : « Madame est couchée... avec lord Annandale. »

CINQUIÈME TABLEAU

La loge de la Faustin, à la Comédie-Française : — une loge tendue en toile de Jouy représentant des architectures de jardins, sur un fond café au lait azuré d'un léger bleu d'empois. — A gauche, une toilette entourée d'un paravent. A droite, un grand meuble aux deux compartiments de côté se rabattant et permettant à la femme de se voir comme dans un cabinet de glace.

SCÈNE I

LA FAUSTIN, BONNE-AME

BONNE-AME, *appuyée au paravent derrière lequel sa sœur, qu'on ne voit pas, finit de se maquiller.* — Je n'ai qu'une minute... en deux mots, voilà la chose... Nous ne voulons pas de la Marescot : elle n'a pas d'action sur le public... Mais elle est soutenue par Marville et les autres, enfin par tout le ministère d'État qu'elle a incendié... et qui veut nous forcer à retirer le rôle à Blanche

Tonnerieux... De là une kyrielle d'embêtements... Carsonac a donc invité le petit de Blainville... un de tes amoureux... Il m'aurait bien lâchée sur lui, mais le malheur, c'est que le petit ne peut pas me voir en peinture... Le petit a l'oreille de l'Excellence... on dit même, entre nous, que c'est un de ses bâtards... Donc, Carsonac te demande de monter, d'enflammer un peu l'enfant... Ça ne te coûte rien... ça lui fera plaisir... ça nous servira... Nous pouvons compter sur toi à ce dîner?

LA FAUSTIN, *sortant de derrière le paravent et allant au meuble de glace, devant lequel elle donne un dernier coup à sa toilette.* — Pas facile à obtenir de lord Annandale... enfin, j'espère y parvenir... Il va bien, Carsonac?... il est toujours aussi mauvaise gale?

BONNE-AME. — Que veux-tu? Cet homme, avec son affection nerveuse, son *ramollissement rouge*, comme ils disent, et avec le bifteck saignant qu'il a toujours dans le dos... oui, un traitement russe!... Là-dessus, pas une minute de sommeil... le pauvre chéri passe toute la nuit à se promener dans sa chambre, comme un vrai chat-tigre, en fumant des cigares, et en buvant des petits verres... Ça ne prédispose pas à la charité chrétienne... Après tout, on s'y fait très bien, je te le promets, à la vie d'*aguichement*... et ça me manquera peut-être s'il allait devenir tout à coup un imbécile bonasse, et, sais-tu?... il est menacé que ça lui arrive... Mais, au fait, quelles nouvelles de Blancheron?

LA FAUSTIN. — Aucune... Oh! j'ai passé huit jours dans des transes!... Dieu merci, il semble avoir pris son parti... On frappe, je crois, Guénegaud...

SCÈNE II

LES MÊMES, LE MARQUIS DE FONTEBISE

Guénégaud ouvre la porte et introduit le marquis de Fontebise.

BONNE-AME. — Tiens! le marquis.

LA FAUSTIN. — Ah! le vilain lâcheur!... Qu'est-ce que vous venez faire ici?

LE MARQUIS. — Petite, je t'avais trouvée incomplète, oui, tout à fait incomplète à la répétition générale.

LA FAUSTIN. — Mais, monsieur le marquis, vraiment, le rôle...

LE MARQUIS. — Qu'est-ce que tu vas te permettre de dire du rôle?... Ne disais-tu pas déjà de *Bajazet* que ça entrait trop tout de suite dans la passion et que ça te gênait?...

LA FAUSTIN. — Et je le dis encore... Quant au rôle de Phèdre, convenez-en, il est trop multiple... il n'y a jamais eu d'actrice au monde faite de façon à satisfaire complètement dans cette création.

LE MARQUIS. — Ta ta ta!... tu vas me répéter, n'est-ce pas, le mot du grand Roi... qu'il fallait faire jouer le rôle à la fois par la Champmeslé et la d'Ennebaut?... Vois-tu, petite, c'était d'un sec, ton : « C'est toi qui l'as nommé »!... Il est clair que c'est plus difficile que dans Euripide... il n'y a pas à se rattraper avec le : « Et non pas moi. »

LA FAUSTIN, *mélancoliquement.* — C'est vrai, l'intonation juste, vraie, sentie, je l'ai rencontrée un jour, en m'essayant dans un salon, mais depuis je ne l'ai jamais retrouvée, jamais, jamais... Il y a des choses comme cela, chez nous, que nous ne disons bien qu'une seule fois, dans de certaines dispositions d'âme...

LE MARQUIS. — Sangdieu! dis plutôt que tu ne l'as pas voulu... Les péronnelles de notre temps ne savent plus travailler... Songes-tu aux études préparatoires d'un Lekain dans un rôle, quand il mettait près de six minutes pour dire quatre vers?... Et était-ce assez pauvre de moyens, la manière dont tu disais dans la déclaration d'Hippolyte les deux vers :

Pour en développer l'embarras incertain,
Ma sœur du fil fatal eût armé votre main!...

LA FAUSTIN, *avec animation, en se promenant par la loge.* — Pourquoi sont-ils de trop, ces deux vers?... pourquoi faut-il redoubler le geste?... pourquoi n'a-t-il pas fini après :

Par vous aurait péri le monstre de la Crète
Malgré tous les détours de sa vaste retraite?...

Pourquoi, après l'harmonieux finale de ces deux rimes féminines, ces deux rimes masculines d'un bref qui ne se prête pas à la diction?... pourquoi le poète a-t-il oublié là que le style théâtral doit être absolument fabriqué pour la pantomime?... Vous direz tout ce que vous voudrez, monsieur le marquis, ces deux vers ne *nourrissent* pas le geste.

LE MARQUIS, *avec un geste drolatiquement désordonné.* — Tais-toi, ou je te flanque ma perruque à la tête... Juger les maîtres, toi! Mais tu n'es qu'une bête, entends-tu? parfois une bête de génie sans le vouloir... mais enfin une bête ordinaire, tout le reste du temps... Et puis, dans cet amour héroïque, ma pauvre fille, la flamme bourgeoise, triviale, épicière, que tu y apportais!... Bonne-Ame a-t-elle fait ma commission?... Je lui avais dit de t'engager à trouver instamment un mécréant d'amant qui te batte et que tu aimes... que ça te donnerait peut-être le *la* du rôle!

BONNE-AME. — Satané marquis!... connaît-il les femmes!... Il me remet dans le souvenir le précurseur de Carsonac, dont les coups de cravache me faisaient sauter autour de lui comme un caniche

de cirque... L'ai-je aimé, cet homme!... Mais je m'oublie et je me sauve... Tu sais, j'ai ta promesse...

Elle sort.

SCÈNE III

LA FAUSTIN, LE MARQUIS DE FONTEBISE, LORD ANNANDALE

LE MARQUIS. — Donc aujourd'hui, petite, je suis monté à ta loge pour te dire que, sur le bruit de la première, j'étais venu à ta seconde, et que je t'avais suivie toute la semaine... Voyons, qui a fait ce miracle que tu es toute autre qu'à la répétition, que tu te montres l'égale des grandes, des très grandes tragédiennes que j'ai vues sur la scène de la Comédie-Française, l'autre siècle... Est-ce l'amant prescrit par mon ordonnance?

La porte de la loge s'ouvre et paraît lord Annandale.

LA FAUSTIN. — Non, marquis, c'est que j'ai trouvé un Hippolyte... (*Mettant la main sur l'épaule du jeune lord.*) Et ne le trouvez-vous pas aussi beau, aussi distingué, aussi tout ce qu'une femme peut désirer, pour être aimé, que celui de Racine?

LE MARQUIS, *saluant Lord Annandale et prenant congé.* — Mes compliments encore une fois, tous mes compliments du rôle... et anssi de l'insupirateur!

SCÈNE IV

LA FAUSTIN, LORD ANNANDALE

LA FAUSTIN, *regardant, un moment, son amant avec une admiration amoureuse.* — Oh! oui, vous êtes bien beau, mon lord! (*Elle lui saute au cou et lui couvre la figure de baisers, puis part d'un éclat de rire.*) Mon Dieu, étais-tu amusant, ce matin, dans la visite que nous avons faite de ce vieil hôtel de la rue du Faubourg Saint-Honoré, et m'as-tu fait rire! Je te revois dans notre promenade à travers ce grand hôtel silencieux, sans étonnement de la beauté des appartements, et ne prononçant devant le concierge abasourdi que ces mots : « *Bird* », quand l'ouverture d'un volet a fait envoler un oiseau d'un grand arbre, et : « *Bath* », devant la cuve de marbre d'une salle de bain... Ah! laisse-moi encore rire... tu étais si drôle, si drôle!... Et c'est pour l'oiseau et la baignoire que vous allez acheter l'hôtel, n'est-ce pas?

LORD ANNANDALE, *un peu déconcerté, puis se mettant à rire.* — Oui, c'est vrai, ma chère, l'Anglais a un peu repercé chez moi là-bas... que voulez-vous!... Et puis, vous ne savez pas que nous,

dans l'achat d'une habitation, même dans une ville, nous ne la comprenons pas sans des arbres, de la verdure... et cet oiseau me disait qu'il y avait cela où j'étais... Quant à la baignoire, ça parlait à la manie de lavage de notre nation... Seulement, j'ai paru peut-être un peu trop étonné de trouver de quoi se baigner aussi grandement dans une maison française... Mais, maintenant, il ne s'agit pas de la baignoire et de l'oiseau... et vous avez fini de rire... Cette maison vous plairait-elle à habiter?

LA FAUSTIN. — Si ça n'était pas... je serais diantrement difficile... C'est un des plus beaux hôtels de Paris.

LORD ANNANDALE. — Eh bien! vous pouvez y entrer demain.

LA FAUSTIN. — Demain, demain!... Vous êtes bien pressé de me faire déménager...

LORD ANNANDALE. — Je ne veux plus vous voir dans cette maison, où l'autre vous a aimée...

LA FAUSTIN, *s'arrangeant devant son meuble de glace.* — Au fait, vous m'avez raconté comme quoi votre père vous avait fait partir pour l'Inde, comme quoi vous y aviez passé trois années sans nouvelles de moi, comme quoi vous n'aviez pu revenir en France après sa mort que le jour de ma première... mais vous ne m'avez pas raconté vos amours avec les femmes de là-bas.

LORD ANNANDALE. — Avec les bayadères?... Oh! les bayadères... de très gentils petits animaux, avec leurs physionomies de petites filles rusées, le piétinement de leurs pieds nus, la gaze transparente qui les habille, leur front doré, leur nez cliquetant de bijouterie...

LA FAUSTIN. — Oui, oui, malgré ces nez-là, je suis sûre, mon beau lord, que vous avez beaucoup aimé dans ce pays.

LORD ANNANDALE, *simplement.* — Aimer là?... non, Juliette... c'était votre portrait que j'aimais... tout oublié que je me croyais par vous!

LA FAUSTIN. — Bien vrai?

LORD ANNANDALE. — Bien vrai!

LA FAUSTIN, *le serrant dans ses bras.* — Eh bien! c'est comme moi... depuis que j'existe, je n'ai jamais aimé que toi, toi, toi!

SCÈNE V

LA FAUSTIN, LORD ANNANDALE, LE CABOTIN DE PROVINCE

LE CABOTIN. (*Sur un coup frappé à la porte de la loge, ouverte par Guénegaud, un gros homme en chapeau tromblon, aux gants jaunes, à la chaîne de montre passée dans son habit, au gilet*

blanc à la Robespierre, jette, de la porte, à la Faustin :) — Me reconnais-tu?

LA FAUSTIN. — Tiens! c'est toi, mon vieux Chambaudoin... Entre donc... Y a-t-il longtemps qu'on ne s'est rencontré!... Qu'est-ce qui t'amène à Paris?

LE CABOTIN. — Un engagement pour Pontarlier... Tu sais, La Coutelle a fait faillite au Mans... la troupe est en pleine débandade... Mais quel succès, ma fille!... on se bat à la queue!... Quoi! la Faustin... j'ai appris par un ami d'ici que c'était cette jeunesse qui courait la province avec nous... Alors, j'ai voulu te revoir.

LA FAUSTIN. — Oui, mon vieux Chambaudoin, c'est bien moi... et c'est bien loin, ce temps... Ah! par qu'elles *pannes* nous avons passé!

LE CABOTIN. — Certes, ce n'étaient pas des années aux 365 dîners avec la sardine, l'omelette au lard et la fine côtelette aux cornichons... Mais tu vis dans le grand, maintenant...

LA FAUSTIN. — Et les années des sept actes appris en deux jours!

LE CABOTIN. — A Bar-sur-Seine, tu y étais... Bar-sur-Seine, où nous sommes restés, l'été, quinze jours en gage, nos malles saisies, et où on allait, le soir, dans un si joli petit coin de rivière, laver sa chemise, qu'on faisait sécher la nuit dans sa chambre. Te le rappelles-tu?

LA FAUSTIN. — C'est là, je crois, où Rosambeau, jouant dans une pièce Louis XV, s'était fait une perruque avec des copeaux poudrés de farine.

LE CABOTIN. — Ah! un gaillard de ressource, celui-là! Mais le premier comique, un ancien peintre en lettres, qui dans les moments de détresse mettait les noms sur les croix du cimetière, et qui était si amoureux de toi, te le rappelles-tu?

Lord Annandale qui, depuis l'entrée du cabotin, s'est assis auprès d'une petite table, dans le fond, et qui semble examiner avec beaucoup d'attention une tasse, la casse tout à coup, dans un mouvement nerveux.

LA FAUSTIN. — Oh! il m'a cassé ma jolie tasse... une tasse qui venait de la vente de mademoiselle Clairon... J'y tenais tant!

LORD ANNANDALE. — Je vous en donnerai une autre, ma chère... une plus belle.

LA FAUSTIN. — Voilà bien les gens riches!... ils croient que tout se remplace avec de l'argent... Vous m'en donneriez une en or...

Elle ramasse dans un pan de sa tunique les morceaux cassés.

LE CABOTIN. — Mais permettez-moi de vous indiquer un raccommodeur excellent... C'est rue de Seine, numéro... numéro...

LORD ANNANDALE. — Vous ne savez pas le numéro?... Eh bien! faites le plaisir à madame d'aller le lui chercher.

LE CABOTIN. — Tout de suite.

LORD ANNANDALE, *lui mettant dans les mains son chapeau, en lui jetant un regard froid qui remonte des bottes à la figure.* — Tout de suite.

Le cabotin recule et sort éperdu.

SCÈNE VI

LA FAUSTIN, LORD ANNANDALE

LA FAUSTIN. — Ah! mon beau lord, vous êtes bien maladroit, et, avec cela, peu aimable aujourd'hui!

LORD ANNANDALE, *froidement.* — Quand j'entends un homme vous dire « tu »... c'est plus fort que moi, j'ai envie de le tuer!...

LA FAUSTIN. — Alors, mon ami, ç'a été chez vous une malheureuse idée d'aimer une femme de théâtre.

LORD ANNANDALE. — Que voulez-vous, je suis jaloux!

LA FAUSTIN. — Jaloux de qui?

LORD ANNANDALE. — De tout le monde.

LA FAUSTIN. — Du public même, peut-être?

LORD ANNANDALE. — Du public... qui vous applaudit.

LA FAUSTIN. — Alors, vous allez me demander de quitter le théâtre?... Mais vous ne savez donc pas que le théâtre est tout pour moi?... C'est-à-dire que je ne comprends pas comment je pourrais vivre dans la journée, si quelque chose ne me disait pas que je joue le soir!... Chez vous autres, on ne se doute pas de ce qu'est la passion d'un artiste pour son métier... Et vous trouveriez tout simple que j'abandonne ma carrière, de la façon qu'on quitte un bureau de tabac?

LORD ANNANDALE. — Mais... je ne vous ai jamais fait cette demande, Juliette!

LA FAUSTIN, *se montant.* — Il ne manquerait plus que cela... que vous me l'ayez demandé en termes formels!... Ah! mon cher, malgré tout l'amour que j'ai pour vous, j'aurais été obligée de vous dire : « Non, mille fois non! »

LORD ANNANDALE. — Je vous l'ai si peu demandé... et je comprends si bien que mon amour ne peut combler le vide que ferait dans votre existence votre sortie du théâtre... que, si vous aviez envie de le quitter, je ferais tout pour vous y retenir... Non, non, je ne vous demande rien... Si je souffre... ça me regarde, moi tout seul.

LA FAUSTIN. — Et vous croyez que c'est amusant d'avoir dans sa vie, à côté de soi, un monsieur qui souffre... et dont la souffrance est comme un reproche perpétuel... et qui, tout le temps, a l'air de vous dire que votre amour n'est pas capable d'un sacrifice... et là, en

deux mots, qu'on est une *sans-cœur*!... (*Se jetant sur lui.*) Ah! pardon, cher être aimé... je suis folle, ce soir... je ne sais ce qu'a ma pensée à me créer des tourments... Non, non, je ne veux plus songer, réfléchir... me battre avec mes idées... je ne veux que t'aimer, rien que t'aimer comme une bête, entends-tu?

SCÈNE VII

LA FAUSTIN, LORD ANNANDALE, GUÉNEGAUD.

Guénegaud, qui vient de rentrer, va à la porte de la loge où l'on a frappé et remet une lettre à la Faustin.

LA FAUSTIN. — Ah! de Blancheron... (*Lisant la lettre, les yeux un moment agrandis, elle s'écrie, en passant dans un geste grave la lettre à lord Annandale :*) — Enfin... me voici tranquille!

LORD ANNANDALE, *lisant tout haut la lettre.* — « Le soir. — Station de Viroflay. — Juliette! Tuer lord Annandale, ce n'était pas le moyen de vous ravoir, n'est-ce pas? Eh bien, puisqu'il n'y a plus de Juliette pour moi, c'est moi qui me tue! Mais je ne veux pas que l'odieux de ma mort puisse retomber sur vous, et, quand vous recevrez cette lettre, j'aurai été coupé en deux, dans une chute de wagon, entre deux trains se croisant. Soyez tranquille, j'ai étudié sur place la question, et vous me savez un *homme pratique*. Ce sera donc une mort naturelle, très bien faite et qui ne vous regarde pas. Oh! des reproches de moi, Juliette, n'en ayez pas peur! J'ai eu une enfance de pauvre, une jeunesse d'homme laid, d'homme commun, et, dans l'enfer des affaires, mes seules bonnes années et qui me rendent impossible la vie des autres, privée de vous, je vous les dois et je vous en remercie. Je n'ai aimé, dans toute mon existence, que vous, vous seule, et un pauvre chien qui vous faisait fête, et que vous preniez plaisir à caresser. Vous êtes trop fière pour accepter de ma succession quoi que ce soit, mais vous ne me refuserez pas le legs de « Loulou », et tout à l'heure, en mourant, ce me sera doux de penser que, quand je n'y serai plus, la bête aimée par nous deux sera quelquefois sur vos genoux. Adieu. — Blancheron. » (*Regardant la Faustin avec un étonnement un peu effrayé et une note attendrie dans la voix :*) Cet homme vous aimait vraiment bien... Vous lui devez de faire une vie heureuse à son chien...

GUÉNEGAUD. — Madame a entendu la sonnette d'avertissement?

SIXIÈME TABLEAU

Un petit salon terminé par un vitrage, où l'on voit les écuries montrant dans les boxes *une série de croupes de chevaux, comme dans l'étude de Géricault. — Les murs couverts de nattes, avec des images anglaises de courses. Tout un mobilier en sparterie aux nœuds d'élégants rubans. Sur des piédestaux, de distance en distance, des fleurs dans des vases de Chine. Le sol couvert de sable à poudrer, encadré dans une frise de sable de couleur, et montrant au milieu, également dessinées en sable coloré, les armoiries de lord Annandale, ou plutôt le* crest, *les armoiries dépouillées de leurs lambrequins et de leur manteau de pair.*

SCÈNE I

LA FAUSTIN, LORD ANNANDALE

LORD ANNANDALE, *assis dans un petit fauteuil, près de la Faustin étendue sur une chaise longue et dont il tient une main sur sa bouche.* — Vous ne désirez rien, Juliette?

LA FAUSTIN. — Non. (*Un silence.*)

LORD ANNANDALE. — Vous n'avez vraiment envie de rien, Juliette?

LA FAUSTIN. — Non. (*Un silence.*) Toute ma vie, je voudrais la passer ainsi, votre bouche sur ma main... dans le bruit de la tombée molle de ces feuilles de fleurs mourantes.

LORD ANNANDALE. — Juliette, vous n'avez jamais entendu, n'est-ce pas, parler d'un lord de mon pays qui aimait, au siècle passé, d'une tendresse passionnée une Faustin d'ici, et qui, la voyant par une belle nuit d'été regarder une étoile, lui dit : « Ne la regardez pas tant, ma chère : je ne pourrai pas vous la donner! » Il me semble que j'aurais trouvé pour vous cette phrase aimante.

LA FAUSTIN, *l'embrassant.* — Mais c'est l'heure de la visite des écuries par vos compatriotes : que je ne vous empêche pas d'aller donner le coup d'œil du maître... Moi, j'ai une course à faire.

Lord Annandale sort.

SCÈNE II

LA FAUSTIN, GUÉNEGAUD

LA FAUSTIN, *abandonnant soudainement sa pose couchée et, assise, sa bottine allant et venant, les coudes serrés dans une concentration douloureuse.* — Non, pas demain, mais aujourd'hui. (*Elle se lève et fait deux ou trois tours dans la pièce.*) Voyons, il

faut la prendre, cette résolution... Ah! c'est dur, bien dur... Enfin... (*Elle s'assied à une petite table et écrit avec emportement, puis relit la lettre.*) Je crois bien qu'il y a une faute ou deux d'orthographe... Pas de dictionnaire ici... Ma foi, tant pis! c'est plus nature... Mais j'ai besoin de la recopier. (*Au moment où elle a cacheté sa lettre et mis la copie dans l'entre-deux de ses seins, entre Guénegaud portant un chapeau et un mantelet. — A mi-voix.*) Voilà une lettre dont ma pauvre Guénegaud souffrira autant que moi... (*Pendant que Guénegaud l'aide à mettre son mantelet.*) Range un peu ces papiers et remonte mon buvard.

SCÈNE III

LA FAUSTIN, BONNE-AME, GUÉNEGAUD

BONNE-AME. *entrant.* — Ah! c'est pas malheureux!... on te trouve enfin... Dix fois je me suis cassé le nez à ta porte... toujours sortie... et encore aujourd'hui en train de sortir... mais je ne voulais que te voir... savoir si tu existais.

LA FAUSTIN. — Assois-toi un moment.

BONNE-AME. — Mâtin! quelle maison!... pour une maison montée à l'anglaise, j'en retiens le *spécimen*!

LA FAUSTIN, *sur un ton blagueur.* — Oh! c'est tout à fait « londonien »... J'espère qu'on ne t'a pas fait attendre dans le *parlour*, ce salon sérieux sans rien aux murs, destiné à recevoir les gens non considérés comme les égaux du maître, les marchands, les hommes de loi, les médecins, les vétérinaires... Et peut-être as-tu vu que le perron de l'hôtel a été enfermé dans une véranda qui fait la loge d'un portier intérieur dont le service consiste à toucher les boutons de timbre communiquant avec les appartements, les communs, les cuisines... et ce qu'il y a ici de boutons de timbres!... Et tu as vu, dans l'antichambre, devant une petite table où sont posés une écritoire et le plateau d'argent qui sert à porter les lettres, le *footman*... Tiens! demande la prononciation à Guénegaud... C'est elle qui fait des progrès en anglais!

GUÉNEGAUD. — Madame se moque de moi.

LA FAUSTIN. — Oui, le valet de pied, ses cheveux non poudrés comme les cochers, mais passés au blanc d'Espagne, et assis dans un grand fauteuil à immenses oreilles, et dont l'origine vient de l'habitude qu'il a d'attendre son maître, revenant des séances de nuit de la Chambre des Lords... Mais tu n'as pas vu le *butler*, le sommelier..., et tu n'as pas vu le *boy*, le garçonnet chargé des commissions élégantes, et qui me sert de page... Et tu n'as pas vu le valet de chambre privé, faisant le service de courrier dans les voyages et

chargé de s'assurer s'il y a des *tubs* dans les hôtels où l'on descendra... Et puis tout un monde féminin sous la direction de la *house-keeper*, la matrone en noir, et l'essaim des *chamber-maids*... Je te passe l'écurie avec son chef, choisi parmi les bipèdes aux jambes les plus torses... Ah! quelle drôle de chinoiserie!

BONNE-AME. — Ça ne te monte pas un peu à la tête, par moments, ce train princier?

LA FAUSTIN. — Plus souvent!... Est-ce que mes palais de théâtre, où je vis tous les soirs, ne sont pas encore bien plus beaux!

BONNE-AME. — Et ça où nous sommes, qu'est-ce que c'est?

LA FAUSTIN. — Le boudoir des écuries.

BONNE-AME. — Et ça, sur quoi nous marchons? (*Elle se lève et se promène.*)

LA FAUSTIN. — Du sable à poudrer, où tu vois représenté, au milieu, le *crest*, les armoiries de lord Annandale, sans les lambrequins, le manteau de pair, rien qu'avec l'écusson et la devise.

BONNE-AME, *dans sa promenade, regardant la table.* — Tiens! tu as un volume de Racine ouvert à *Andromaque*... Tu vas jouer Hermione?

LA FAUSTIN. — Qui sait?

BONNE-AME. — Que veut dire ce : « Qui sait?... »

LA FAUSTIN. — Rien. (*Guénegaud regarde la Faustin.*)

BONNE-AME, *s'asseyant sur le bras d'un fauteuil.* — Et le patron, toujours charmant?

LA FAUSTIN. — Adorable!

BONNE-AME. — Oh! Je ne doute pas qu'il soit très gentil, ton monsieur, sous le linge... mais...

LA FAUSTIN. — C'est clair... il n'est pas bavard, pas parleur, pas phraseur comme un Français... mais c'est une attention, une occupation silencieuse de vous, une prévenance de tout ce qu'on peut désirer, une déférence... enfin, la soumission d'un adolescent auprès de sa première conquête... Puis, on ne trouve plus que chez les Anglais de race la politesse des grands seigneurs d'autrefois avec les femmes de notre monde... Tu sais que les grandes chanteuses, les grandes danseuses, les grandes comédiennes sont acceptées par la noblesse comme des *ladies*, et reçues dans les châteaux avec la pompe et tout le fla-fla des grandes livrées... de la façon qu'on recevrait un duc d'York... Oui, c'est amusant, c'est presque de la galanterie comme il s'en trouve dans les pièces de Racine... et quelquefois mon beau lord me donnerait envie de rire, si je ne l'aimais pas tant, avec son baise-main perpétuel, coupé de pantomimes amoureuses tenant du menuet.

BONNE-AME. — Mais ce que tu ne sais pas, ma bonne sœur, c'est que dans les liaisons comme la tienne, où la femme est conju-

galement adorée, quand il passe dans ces cerveaux anglais quelque fantaisie lubrique, ces messieurs vont voir les filles.

LA FAUSTIN, *riant.* — Merci du renseignement... Je me charge de ne pas lui laisser pousser ces fantaisies... Mais toi, où en es-tu avec ton dernier coup de cœur?

BONNE-AME. — Tu parles de Gargouillard... Ça le rend-il, hein, le surnom que je lui ai donné?... Eh bien! il ne me procurait aucune émotion : *gnia, gnia...* C'est dommage que nous ne soyons pas dans la saison des hannetons; je lui en ferais porter dans une boîte, pour le rendre ridicule : *gnia, gnia...* Décidément, je n'ai pas de goût pour les hommes expirés... Et pas moyen de le mettre à la porte... Ne lui avais-je pas dit que Carsonac était jaloux? (*Elle rit*). Ça a raté... j'avais oublié de prévenir Carsonac, et il l'a invité à dîner... Que veux-tu? il aura son mois comme un domestique : *gnia, gnia...* (*Changeant de ton, et, durement, presque férocement.*) A l'heure présente, je suis passée à d'autres amours... j'aime les *rien du tout*, les inférieurs, quoi!... Avec un homme propre, il y a toujours un reste de pudeur, une préoccupation de pose de femme bien... le souci de son plaisir à lui... tandis qu'avec ceux que j'aime maintenant, on leur commande l'amabilité comme on ferait fendre son bois... Mais je te retiens, je te retiens...

LA FAUSTIN. — Où vas-tu en sortant d'ici?

BONNE-AME. — Chez Chevet.

LA FAUSTIN. — Moi, à la Comédie-Française... Veux-tu que je te jette sur la place du Palais-Royal?

Les deux sœurs sortent.

SCÈNE IV

GUÉNEGAUD

GUÉNEGAUD, *qui a rangé les affaires. — Elle prend le buvard pour le remonter.* — Je flaire encore quelque chose chez madame... Je la connais si bien!... Elle n'est pas... non, elle n'est pas dans son état ordinaire... Je n'ai qu'à l'habiller : quand je sens sous mes mains son corps remuant, tressaillant, je sais à quoi m'en tenir... Ah! il aurait bien dû rester dans l'Inde, celui-là!... Nous étions si heureuses avec M. Blancheron... Et le malheureux « Loulou », est-il oublié aujourd'hui dans son... comment leur chienne de langue appelle-t-elle ça? dans son *stable-yard... stable-yard!...* Ma foi, je vas le chercher... Tiens, il m'a senti... il gratte à la porte. (*Elle ouvre la porte et le prend dans ses bras.*) Hein, ma pauvre bête, n'est-ce pas que tu n'es pas heureux avec ces empaillés-là?... En voilà, des domestiques en bois... des compassés qui vous présentent

une assiette comme s'ils vous apportaient le saint-sacrement. Eh bien! mon petit Loulou, écoute bien ça, et réjouis-toi... tu ne rentreras plus dans ton... que le diable m'emporte comment on l'appelle!... tu mangeras et tu coucheras avec moi.

Au moment où elle sort, entre lord Annandale, accompagné d'un ami.

SCÈNE V

LORD ANNANDALE, LORD CLIFFORD

LORD ANNANDALE. — Alors vous les trouvez tout à fait confortables, mes écuries?

LORD CLIFFORD, *avec un fort accent anglais. — Very well...* et puis pas de chevaux français... ces chevaux toujours en l'air!

LORD ANNANDALE. — Un verre de madère?

LORD CLIFFORD. — Volontiers.

LORD ANNANDALE, *prenant une carafe sur une console et versant deux verres.* — J'aurais été heureux de vous présenter à madame... mais elle avait à sortir.

LORD CLIFFORD. — Madame Faustin, je l'ai vue au théâtre... elle m'a paru très désirable. (*Il s'assied et tout en buvant :*) Moi aussi... vous ne le savez peut-être pas... j'ai eu une liaison avec une comédienne, une grande comédienne... je n'ai pas besoin de vous la nommer... c'est elle qui passait pour la femme la plus spirituelle de Paris... Oh! mais moi, c'était différent de vous... vous, on dit que vous avez une très grande passion pour votre maîtresse... pour moi, être devenu l'amant de cette femme, ça avait été certainement une chose pas déplaisante... mais ce n'était qu'un détail... Ce que je voulais, c'était avoir un enfant avec elle... un produit participant de tout l'esprit de petit diable français qu'il y avait dans la cervelle de cette femme et de ma pondération, à moi, « homme de la Grande-Bretagne »... Vous concevez, ça devait donner un produit très particulier... très curieux... très extraordinaire... L'idée, n'est-ce pas, est bien anglaise?... La difficulté, c'est qu'elle voulait bien que je fusse son amant... mais qu'elle ne se souciait pas du tout que je fusse père.

LORD ANNANDALE. — Et vous n'êtes pas parvenu à la persuader?

LORD CLIFFORD. — Si, à la fin... avec beaucoup de peine, de diplomatie et d'argent... mais il n'est pas venu d'enfant... Je regrette, oh! très fort, que l'expérience n'ait pas réussi... (*Tirant sa montre.*) Quatre heures : je vais être horriblement en retard au *lunch* de la duchesse de Devonshire. Au revoir, à bientôt, mon cher!

SCÈNE VI

LORD ANNANDALE

LORD ANNANDALE, *revenant de conduire son ami.* — Ah! vraiment, ma Faustin aurait fait, comme elle dit, une pinte de bon sang avec mon original de compatriote. (*Il prend, en passant près de la table des numéros de journaux illustrés anglais et français et les feuillette, assis dans un fauteuil*). Tiens, l'*Illustration* donne un grand portrait de Juliette dans son rôle de Phèdre!... Oh! elle est ressemblante, très ressemblante... C'est bien l'expression de ses yeux à la nuance indéfinissable, de ses yeux couleur d'une vague, avec, dedans, la nuit ou la transparence que met le passage d'un nuage ou d'un coup de lumière dans de l'eau de mer... c'est sa bouche aux coins moqueurs, sa bouche restant parfois entr'ouverte dans un sourire figé de statue... ce sont ses épaules abattues et joliment tombantes, où le graveur n'a pas indiqué, près de l'attache des bras, ces deux fossettes qui semblent rire... c'est ce corps qui a conservé le juvénile et délicat modelage d'un corps de fillette... c'est cette taille pleine d'une vie remuante... Voyons, qu'est-ce qu'on dit d'elle?... Tiens! l'article est signé de Ragache, qui lui a donné pour titre : *La Faustin intime.* (*Il le parcourt, en lisant tout haut des passages.*) « Ce qui fait surtout le charme de la femme, c'est l'originalité de sa nature. Elle plaît, elle ravit par l'imprévu de sa féminilité... Parmi les femmes de naissance et d'éducation bourgeoises, l'être féminin, du grand au petit, est toujours, pour ainsi dire, le même être, et la sensitivité des unes et des autres semble fabriquée sur le même patron... Ces femmes, même les plus intelligentes, ont des idées faites d'avance, sur toute chose au monde, d'après des clichés reçus, un formulaire courant de la distinction, un catéchisme de la pensée des gens bien... Chez la Faustin, au contraire, il y a la saveur âpre et *sui generis* qui se dégage d'une créature du peuple, qu'elle est restée, et dont elle aime la nourriture de crudités et de charcuterie, et au milieu duquel elle se plaît à se retrouver parmi les feux d'artifice, les fêtes populaires, les foires des environs de Paris. Et, de cette origine, elle a gardé des mouvements d'âme moins disciplinés, des impressions plus extérieures, un entrain, un montant, une vie si vivante que sa fréquentation a je ne sais quoi de capiteux pour les autres, les fait parlants, causants... » (*S'interrompant, un moment.*) C'est bien vrai, cela! (*Reprenant « l'Illustration. »*) « Mais, pour être une créature du peuple, et être demeurée peuple par certains côtés, la Faustin est en même temps la créature d'élection douée aristocratiquement, et se témoignant en des élégances supérieures de l'âme et du corps, non apprises et trouvées on ne

sait comment, et par quelle intuition... » (*S'interrompant*). Ah! il la connaît vraiment bien! (*Continuant la lecture.*) « D'une gaminerie elle passe à un rire mouillé, d'une grosse fâcherie à une caresse de sa gentille invention, d'une vivacité risquée au suprême bon ton, corrigeant un goût ou un mot *canaille* par une grâce, une recherche, une exquisité à elle... montrant enfin, à toutes les heures du jour et de la nuit, un être divers, multiple, dans lequel tour à tour la duchesse alterne avec la grisette... Et des transformations, et des métamorphoses, et des transfigurations, où la femme se renouvelant, pour ainsi dire, se fait aimer toujours, et toujours sous une forme nouvelle... »

SCÈNE VII

LORD ANNANDALE, LA FAUSTIN.

La Faustin entre vivement et jette son chapeau et son manteau sur un canapé.

LORD ANNANDALE, *posant les journaux sur la table et allant à elle, joyeux.* — Si tôt que ça!

LA FAUSTIN. — Je n'avais qu'une course à faire.

LORD ANNANDALE, *lui prenant les mains.* — Oh! mais, Juliette, comme vous êtes en beauté, aujourd'hui!... Il y a sur votre figure du joli bonheur, quelque chose de bon et de gai... Les Indiens ont une expression pour rendre cela... On dit chez eux : « un visage qui a la beauté d'une bonne action ».

LA FAUSTIN. — Tiens, tiens, mon visage est si indiscret que cela?... Nous causerons de ma journée après dîner... Mais qu'est-ce que vous avez à me regarder tout comme un enfant en face d'une tartine de beurre?

LORD ANNANDALE. — Je vous trouve charmante dans ce noir... sous cette dentelle qui met de la nuit transparente sur les places roses de votre peau... et avec cet œillet jaspé de pourpre dans l'entre-deux de vos seins... Voyons, ma bonne Juliette, dites-moi ce que vous avez fait aujourd'hui!

LA FAUSTIN, *allant à son amant et, les bras passés autour de son cou, lui donnant à sentir l'œillet.* — Sentez : que sentez-vous?

LORD ANNANDALE, *les lèvres sur la fleur.* — Mais... l'œillet!

LA FAUSTIN. — C'est bon, n'est-ce pas, cette odeur poivrée?... Quand j'ai commencé à travailler pour le théâtre, je faisais en même temps des fleurs artificielles... et toujours je mettais un clou de girofle dans mes œillets... Mais que sentez-vous donc encore?

LORD ANNANDALE. — Votre peau.

LA FAUSTIN. — Bête!... Vous ne sentez pas une autre odeur... vous qui vous vantez d'avoir un nez de sauvage?

LORD ANNANDALE. — Ah! si : c'est comme la senteur de votre papier à lettres!

LA FAUSTIN. — Eh bien! ça, c'est quelque chose pour vous qui est sous l'œillet... prenez-le... (*D'une voix sérieuse, après que lord Annandale a retiré une lettre.*) Ça, oui, c'est la copie de la lettre que je viens de remettre au directeur de la Comédie-Française, et qu'à l'heure qu'il est, les journaux du soir doivent avoir publiée... (*Avec une intonation réfléchie.*) Pourvu qu'à l'imitation de beaucoup d'autres, ce ne soit pas mon talent que vous aimiez seulement!... ah! *ouiche*, mon talent, non... mais les applaudissements de la foule, les réclames des journaux, les louanges des salons..., le bruit que fait la femme!

LORD ANNANDALE, *qui a parcouru la lettre, sans avoir entendu la dernière phrase de la Faustin.* — Comment! pour moi vous avez fait... vous avez fait cela, ma Juliette?

LA FAUSTIN, *sur une intonation gamine.* — A ce qu'il paraît!

LORD ANNANDALE. — Vous avez donné votre démission?... vous quittez le théâtre?... vous abandonnez cette vie de succès (*montrant « l'Illustration »*), le jour où votre portrait de grande tragédienne est à l'étalage de tous les libraires?... Avez-vous bien réfléchi?

LA FAUSTIN. — Non... la réflexion, ce n'est pas d'un bon conseil pour les choses de cœur.

LORD ANNANDALE. — Ah! c'est que j'ai peur, vous m'entendez bien, Juliette, j'ai peur que vous n'ayez pas jusqu'au bout le courage du sacrifice... que vous ne vous repentiez, un jour.

LA FAUSTIN, *mélancoliquement.* — On ne sait jamais... Mais si cependant jusqu'à ce jour, qui ne sera pas demain..., je vous sentais heureux, égoïstement heureux, comme demandent à l'être... les hommes! (*soupirant*) vrai, ce temps de votre bonheur, ça me payerait de bien des regrets de plus tard.

LORD ANNANDALE, *après un silence, au bout duquel il se lève, grave, d'une voix profonde.* — Juliette, alors... c'est que vous consentez à devenir ma femme?

LA FAUSTIN, *dans un bégayement et un soulèvement de sa chaise, sur laquelle elle retombe aussitôt, les yeux à demi fermés.* — Votre femme, William!

LORD ANNANDALE. — Vous consentez, n'est-ce pas?

LA FAUSTIN, *au bout d'un instant.* — Non, mon ami.

LORD ANNANDALE. — Pourquoi?

LA FAUSTIN. — Pourquoi?... parce que ce n'est pas possible.

LORD ANNANDALE. — Mais, si je le veux, madame!... (*La Faustin ne répond pas, ses mains devant elle, agitées par des crispations anxieuses semblables à celles que produit la douleur physique*

dans un corps qui souffre.) Je vous en prie à genoux. (*Lord Annandale couvre ses mains de baisers.*)

LA FAUSTIN. — Oh! laissez-moi, je vous en supplie... par pitié, ne me forcez pas à parler... il y a des choses que je ne veux pas... que je ne peux pas dire... Si je n'avais été que la maîtresse de Blancheron!...

LORD ANNANDALE, *dans un cri passionné.* — Tout m'est égal... tout!

LA FAUSTIN. — Et pas à moi!... Vous ne savez pas ce qu'est notre existence, à nous, pauvres filles du peuple, entrant au théâtre... et obligées quelquefois à nous faire du rouge avec de la brique pilée... Non, vous ne pouvez pas avoir une idée, dans ces temps, de nos besoins, de nos misères, de notre dépendance près des directeurs et des autres... et sans qu'il y ait quoi que ce soit qui nous protège, qui nous défende, qui nous préserve... et rien autour de nous que de la vie *à la chien*... Oh! de grâce, ne me faites pas ressouvenir... Puis, il faut être franche, dans ce métier on a toujours la fièvre... le diable au corps vous prend parfois... et alors... Tenez, au fier portrait venu d'Angleterre, et accroché aujourd'hui même là-haut, demandez-lui ce qu'il pense de la proposition que me fait son fils... Votre femme, avez-vous dit!... Je ne veux pas que, s'il vous naissait des enfants de moi... Oh! des enfants (*partant d'un éclat de rire strident*), des enfants... mais ne suis-je pas frappée de la stérilité des courtisanes?... Voyez-vous, mon ami, (*sur un ton de doux navrement*) nous ne sommes pas nées pour faire des femmes légitimes, nous ne pouvons être que des maîtresses... et je serai la vôtre pour toujours... du moins pour tant que vous voudrez. (*Se jetant sur son amant, elle le serre contre sa poitrine, dans une espèce de violence faite à ses larmes, puis, d'une voix qu'elle s'efforce de rendre naturelle :*) Soyez gentil... ne parlons plus de cela et causons un peu de nos affaires... Nous voilà avec un procès sur les bras et du papier timbré qui me donne la *petite mort* dans le dos, rien que de le voir... Mais il n'y a pas que cela... je vais être assaillie d'intermédiaires officieux qui vont, le jour et la nuit, vouloir me faire revenir sur ma détermination... Il faut décamper de Paris... nous en aller passer quelques mois à l'étranger.

LORD ANNANDALE. — Où voulez-vous aller... à l'étranger?

LA FAUSTIN. — Où vous voudrez.

SEPTIÈME TABLEAU

Le pavillon-embarcadère de la villa Isenburg, sur le lac de Constance, aux grandes baies à jour, sous lesquelles court un banc de pierre.

Table et siège dans le milieu. A gauche, la descente d'un escalier auquel est attachée une gondole, genre vénitien, et qui est surmonté de deux statues de page en zinc, émaillées en couleur, portant des lanternes.

SCÈNE I

LA FAUSTIN

LA FAUSTIN, *lisant une lettre.* — « Petite Maria, enfoncée la tragédie! enfoncée dans le troisième dessous, et ta sœur fait aujourd'hui un pied de nez à tous ces vieux Chinois en carton de l'histoire ancienne... » (*S'interrompant.*) J'ai écrit cela, moi!... oui, mais il y a trois mois... (*Continuant la lecture de la lettre.*) « Je te le dis : l'actrice est bien morte et enterrée chez moi. Ce n'est pas faute d'avoir eu peur, au commencement. En arrivant ici, je me tâtais en me disant : « Ça va-t-il me repousser, ma maladie du théâtre? » Mais rien! rien! et ça ne perce pas et ça ne me chatouille nulle part... » (*S'interrompant.*) Ah! je voudrais bien qu'il en fût ainsi, aujourd'hui!... (*Reprenant la lecture.*) « Oui, certes! bonne sœur, il est tout à fait agréable d'être applaudie, mais ce que ça coûte, tu le sais, et n'est-ce pas vraiment payé trop cher? Au fond, la gloire, ça pourrait bien être tout simplement des bêtises : une exploitation de notre bonheur par une vanité imbécile. Aimer, vois-tu? pour nous autres femmes, c'est meilleur que tout; — oui, aimer de vrai, aimer à fond, c'est encore plus doucement amusant que de *produire des effets...* » (*S'interrompant.*) Eh bien! ça vaut mieux décidément d'avoir été prise de paresse, ce jour-là, et de n'avoir pas fini, pas envoyé ma lettre à ma sœur...

SCÈNE II

LA FAUSTIN, GUÉNEGAUD

GUÉNEGAUD, *entrant.* — Un livre de Paris, madame.

LA FAUSTIN. — Donne. (*Défaisant l'enveloppe.*) *L'Année théâtrale.* (*Ouvrant le livre et le feuilletant.*) Ah! c'est tout plein de moi!... Tiens! Guénegaud, prends ce livre et jette-le dans le lac.

GUÉNEGAUD. — Madame plaisante.

LA FAUSTIN. — Je te dis de le jeter dans le lac.

GUÉNEGAUD. — Puisque madame l'ordonne!... (*Elle jette le livre dans le lac, et revient vers sa maîtresse, qu'elle regarde tristement.*)

LA FAUSTIN. — Qu'est-ce que tu fais là, à rester comme une âme en peine?

GUÉNEGAUD. — Madame se rappelle-t-elle qu'aujourd'hui, c'est

l'anniversaire du jour où, il y a trois ans, après son éclatant succès à Rouen, elle a reçu un rameau d'or portant sur chacune de ses feuilles le nom d'un rôle, avec cette inscription : « Théâtre-Français de Rouen. — A Juliette Faustin, ses admirateurs »?... Ah! c'était beau, la vie d'alors!

LA FAUSTIN. — Comment, même dans la journée!... ça ne te suffit pas, le soir, quand tu me couches, tous tes bavards rappels de la vie d'autrefois, tous tes : « Madame se rappelle-t-elle?... Madame se souvient-elle?... »

GUÉNEGAUD. — Ah! ce temps-là!... Au fond, je suis bien sûre que madame le regrette.

LA FAUSTIN. — Silence!... Te l'ai-je jamais dit, jamais donné à croire?... Va-t-en!

GUÉNEGAUD. — Madame ne sait pas ce que c'est que de vivre avec ces vilains Anglais, et ces voleuses d'Allemandes, si voleuses, madame, qu'ici la maîtresse de maison délivre elle-même à la cuisinière la pincée de sel.

LA FAUSTIN. — Tu n'as pas fini?

GUÉNEGAUD. — Puis, madame, vous ne savez pas l'histoire de la maison... vous savez tout uniment que c'est l'habitation d'un comte d'Isenburg et d'une princesse Frédérique de Hohenlohe, fille de l'Électeur de Hesse, et dont le vieux jardinier d'ici, qui a l'air d'avoir plus de cent ans, continue à entrelacer les initiales avec les fleurs des parterres... Mais on ne vous a pas dit que la chapelle gothique qui est là, et que vous croyez une bâtisse d'agrément, est le caveau où la femme morte de chagrin est enterrée, tenant de ses deux mains croisées sur sa poitrine son enfant mort de sa mort... Oh! c'est une maison qui porte malheur... oui, qui porte malheur... vous verrez, madame!

SCÈNE III

LA FAUSTIN

LA FAUSTIN, *faisant deux ou trois tours dans le pavillon, et s'accoudant à la baie de droite, en regardant l'eau.* — Oui, cette troupe de grands poissons noirs, à l'immobilité morte, flottant ensommeillés toute la journée, à la même place... parmi cette eau stagnante... c'est bien l'image de mon existence inerte... de ma vie figée.

SCÈNE IV

LA FAUSTIN, LE COCHER ANGLAIS

LE COCHER ANGLAIS, *un massif cocher, aux cheveux roux, s'immobilisant contre la porte refermée derrière lui, et prononçant, comme un grognement, le mot : — Order?*

LA FAUSTIN. — Attendez. (*Se parlant à elle-même.*) Que faire, où aller, mon Dieu?... Voyons, si aujourd'hui...? Non... il vaudrait peut-être mieux... (*Oubliant le cocher et pensant à toute autre chose.*)

LE COCHER ANGLAIS. — *Order?*

LA FAUSTIN. — Oui, les ordres, je sais bien... Cherchons encore... Ah! ma foi, non... je me sens une paresse, une lâcheté à me remuer, à me secouer, à sortir... (*Oubliant de nouveau le cocher.*)

LE COCHER ANGLAIS. — *Order?*

LA FAUSTIN, *prise d'une subite impatience, avec le geste d'une reine de théâtre.* — Sortez!

SCÈNE V

LA FAUSTIN

LA FAUSTIN. — Ah! cette figure aux fibres impassibles, ça me fait repenser à mon vieux Ravaud, à mon vieux cocher de Paris, à cette bonne et vivante figure française (*rêvant*) qui me conduisait à des endroits qui m'amusaient... Oui, je me vois passant dans la criée des journaux du soir, qui impriment mon nom tous les jours... Et je monte, rapide, l'étroit escalier... ma montée espacée de petits repos méditatifs sur les paliers... Et je suis dans ma loge, prise de l'émotion à la fois douce et anxieuse, et toujours nouvelle, de chaque soirée... Et je regarde, par le trou de la toile, la grande salle lumineuse... Et je retrouve dans la cinquième loge à droite la duchesse de Taillebourg, la fidèle assistante à toutes mes représentations... Et je revois à l'orchestre, toujours dans le même fauteuil, la perruque du marquis de Fontebise... (*Elle se lève et marche.*) Ah! ce théâtre, le voilà qui s'est remis à me hanter!... Je me surprends à me ressouvenir d'un élogieux feuilleton... à redire, tout bas, un vers... Est-ce que souvent je ne rêve pas que je joue!... Et, l'autre jour, n'ai-je pas été toute étonnée de sentir que les pas sautillants de ma promenade, sur le sable de ces allées, sans que je le veuille, s'assemblaient pour la marche dramatique de cette entrée qui a eu tant de succès à l'Odéon!... Puis, maintenant, cette vue qui observe... cette attention éveillée des yeux sur les manifestations comiques ou dramatiques des figures, autour de soi, ça m'est revenu... comme si je cherchais encore les éléments de grandes et de nouvelles créations... (*S'asseyant et avec des piétinements colères :*) Non, non, fermez-vous, mes yeux, et vous aussi, mes oreilles, puisque je vous dis que le métier d'autrefois, c'est fini, fini, fini à tout jamais!

SCÈNE VI

LA FAUSTIN, RAGACHE

LA FAUSTIN. — Tiens! j'entends le sable crier. (*Se levant et regardant par la baie de droite, ouverte en porte sur le jardin.*) Une visite? bah! quelqu'un de Paris?... C'est mon petit Ragache. (*Ragache entrant.*) Oh! quel plaisir de vous voir!... Lord Annandale n'est pas là... embrassons-nous, comme à une première... Vous venez passer quelques jours avec nous, j'espère?... (*Elle s'avance pour sonner.*) Je vais donner l'ordre de vous préparer une chambre.

RAGACHE. — Non, Juliette, je n'ai pas même le temps de prendre une assiette de soupe chez vous... j'ai seulement voulu vous voir, vous dire bonjour... Un ami m'attend à Munich, et nous partons pour Paris par le train de ce soir.

LA FAUSTIN. — Non, non... je vous garde prisonnier, hein?

RAGACHE. — C'est impossible... Mais, ma chère Juliette, vous ne pouvez pas vous figurer comme la Bavière vous va bien... C'est que vous êtes jolie, jolie!... un teint... des traits qui se sont refaits, des traits de fillette... et, s'il vous plaît, une petite rondeur ferme qui tend le fil des coutures de vos robes!

LA FAUSTIN. — Comment en serait-il autrement?... une vie allante, courante, emportée dans la campagne, du matin au soir, par de légers équipages, de rapides chevaux, une vie fouettée d'air et nourrie avec les viandes saignantes et les vins alcoolisés de la vieille Angleterre... Enfin, mon cher, je mange comme un loup et je dors comme un loir.

RAGACHE, *examinant le pavillon-embarcadère.* — Très bien... Oh! les drôles de pages en zinc, et la bonne gondole vénitienne, néo-gothique allemande!... C'est d'un style pas mal cocasse... Mais, à propos, sur quoi est-ce que je marchais dans cette petite allée qui mène ici?

LA FAUSTIN. — Ah! ça... sachez qu'autrefois, on ne mangeait ici que dans de l'étain ou de la porcelaine du Japon, et que cette allée, qui est toute or, azur, vermillon, est pavée avec les tessons d'assiettes cassées par deux générations d'Isenburg.

RAGACHE. — Et vous avez quelque voisinage?

LA FAUSTIN. — C'est le côté faible de notre villégiature... Nous ne voyons qu'un secrétaire de la légation d'Angleterre... C'est le type du diplomate pêcheur à la ligne... Il refuserait le plus beau poste du monde dans un pays où il n'y aurait pas de truites dans les rivières... et, au fond, il a été plus touché, dernièrement, par la perte d'une « cuiller-amorce », emportée par un brochet, qu'il ne le

serait par une déclaration de guerre de l'Allemagne à la Grande-Bretagne... Donc il passe sa soirée avec nous, silencieusement occupé à fabriquer la mouche du saule (*sallow-fly*) ou un éphémère jaune de mai (*may-fly*) ou un cri-cri d'eau (*water-cricket*)... Parfois il découpe du fer-blanc en forme de petits poissons... Il s'est même élevé à la confection d'un rat très susceptible de tromper les yeux d'un poisson... Mais je parle, je parle, et, avec tout ça, je n'ai pas de nouvelles de Paris.

RAGACHE. — Des nouvelles de Paris?... mais il ne s'y passe rien, l'été... Votre sœur? oui, elle va bien... j'ai dîné chez elle, la veille de mon départ.

LA FAUSTIN.— Ç'a été gai?

RAGACHE. — Oh! il est arrivé ce qui arrive toujours... Au premier service, elle a été d'une gaîté de tous les diables... au second service, elle a fait un œil terrible à un célèbre tueur de lions, qui dînait pour la première fois... à l'entremets, elle a traité Carsonac de « vieux cocu »... et, au dessert, les pleurs et sanglots... C'est la marche ordinaire, n'est-ce pas?

LA FAUSTIN. — Que voulez-vous! c'est la manière de s'aimer de ma sœur et de Carsonac... De l'amour vraiment original!

RAGACHE. — Je ne vous parle pas du théâtre : il ne vous intéresse plus... bien vrai?

LA FAUSTIN, *avec un effort voulu.* — Bien vrai... Vivre dans les ténèbres des répétitions... n'avoir pour soleil que le gaz du soir, pour herbes sous les pieds qu'un tapis vert, ne respirer que des senteurs de colle, d'huile de quinquet, de pissat de chat... Ah! l'air du bon Dieu et du vrai soleil!... (*Sur un ton mélancolique et ennuyé.*) C'est si bon de marcher dans les étroits sentiers, avec des choses douces, vagues, flottantes dans la cervelle, à taquiner du bout d'une ombrelle la promenade d'un insecte, à se coucher à l'heure de midi, sur la mousse, et à écouter le silence bourdonnant des dessous de bois!

RAGACHE. — Vous dites cela, ma bonne Juliette, comme une tirade de théâtre... qui donnerait le sentiment de l'auteur, et pas trop le vôtre.

LA FAUSTIN. — Vous ne me croyez pas?

RAGACHE. — Si, si... Eh! bien, malgré votre indifférence pour tout ce qui a fait votre succès autrefois, indifférence dont s'entretient Paris avec un certain étonnement, moi, Ragache, lorsque Mary Lafon vous a remplacée dans *Phèdre* et qu'elle a fait dire par ses amis du journalisme qu'elle vous était supérieure, je n'ai pu m'empêcher de la doter d'un éreintement tout à fait supérieur.

LA FAUSTIN. — Mary Lafon a fait cela?

RAGACHE. — Elle a même fait mieux, elle a annoncé qu'elle

avait l'intention de prendre successivement tous les rôles que vous aviez créés.

LA FAUSTIN. — Ah! (*Un silence.*)

RAGACHE, *regardant sa montre et se levant.* — Mais, ma chère, voici l'heure de regagner Munich... Et l'on s'aime toujours avec l'Angleterre?

LA FAUSTIN. — Toujours de même; et toujours autant... Oui, je répète quelquefois à William, en plaisantant, que, dans la vie d'une femme, il est le faiseur d'un chemin de sable, où ses souliers de chevreau ne rencontrent jamais un petit caillou... Adieu, cher ami. (*Retenant, un moment, dans ses mains la main de Ragache, elle lui jette dans un regard fier :*) Dites bien à Paris, que s'il m'était donné de rentrer quelques mois au théâtre... je demanderais à jouer les rôles de confidentes, dans les pièces où Mary Lafon joue les reines... et que je la mangerais... Mais, chut! voici lord Annandale.

SCÈNE VII

LA FAUSTIN, RAGACHE, LORD ANNANDALE

LA FAUSTIN, *s'adressant à lord Annandale, qui vient d'entrer, une fleur à la bouche.* — Je vous présente un de mes bons amis, monsieur Jules Ragache.

LORD ANNANDALE. — Je reconnais très bien monsieur... Il nous fait le plaisir de venir passer quelques jours ici?

RAGACHE. — Mes regrets de ne pouvoir accepter votre aimable invitation, mais je pars ce soir pour Paris, de Munich, avec un ami qui m'y attend.

LORD ANNANDALE. — C'est moi, monsieur, qui regrette bien vivement que vous priviez Juliette du bonheur de causer longuement, de sa famille, de ses amis, de tout ce qu'elle a laissé là-bas.

RAGACHE. — J'en suis aussi fâché que vous, monsieur, mais des affaires sérieuses... (*Un domestique apparaît à la porte.*) Ah! je suis en retard : on vient me chercher... je me sauve, pas de reconduite, je vous en prie!

Il disparaît, après avoir donné la main à lord Annandale et à la Faustin.

SCÈNE VIII

LA FAUSTIN, LORD ANNANDALE.

LA FAUSTIN. — Vous avez fait à Munich tout ce que vous vouliez faire?

LORD ANNANDALE. — Oui, parfaitement... Avec l'aide de la léga-

tion française, tout est arrangé... Votre engagement est résilié... vous êtes complètement libre.

LA FAUSTIN, *sans chaleur.* — Ah! merci. (*Lord Annandale se promène, ayant remis à sa bouche la fleur qu'il avait en entrant.*) Quelle habitude vous avez de mâchonner comme ça des fleurs!... Je suis sûre que vous l'avez eue à la bouche, tout le temps de votre séjour à Munich... Justement, le jardinier dit le jardin plein de mauvaises herbes médicinales... Jetez donc cette fleur!

LORD ANNANDALE, *retirant la fleur et la regardant.* — Au fait, elle a un assez mauvais goût... Il faut que je demande son nom au jardinier. (*Il la dépose sur la table et se remet à se promener.*) Vous n'êtes pas montée à cheval?... Pas fait une promenade en gondole?

LA FAUSTIN. — Non. (*Elle prend un ouvrage de femme. — Un silence.*)

LORD ANNANDALE, *toujours se promenant.* — Ça vous amusait, autrefois, de monter à cheval...

LA FAUSTIN. — Mais ça m'amuse toujours!

LORD ANNANDALE, *doucement.* — Non... Ça vous amusait autrefois de faire une promenade sur l'eau...

LA FAUSTIN. — Mais, ça m'amuse encore!

LORD ANNANDALE. — Non. (*Un silence.*)

LORD ANNANDALE. — Vous vous ennuyez, Juliette!

LA FAUSTIN. — Pourquoi, mon ami?... Est-ce qu'il vous semble que je ne vous aime pas comme le premier jour?...

LORD ANNANDALE, *après avoir embrassé la Faustin et avoir allumé un cigare.* — Vous ne dites rien aujourd'hui... A quoi pensez-vous, Juliette?

LA FAUSTIN. — A rien.

LORD ANNANDALE, *se remettant à marcher.* — Si, vous pensez à quelque chose... vous pensez au théâtre que vous avez quitté, et que vous regrettez.

LA FAUSTIN. — Qu'est-ce qui peut vous l'avoir fait supposer?... Rien chez moi...

LORD ANNANDALE. — Votre merci peu enthousiaste de tout à l'heure.

LA FAUSTIN. — Par exemple!...

LORD ANNANDALE. — Oh! je sens bien, chère femme, que vous faites tout pour que je ne m'en aperçoive pas... Mais écoutez... vous rappelez-vous notre excursion à Giesbach, il y a quinze jours?

LA FAUSTIN. — Parfaitement, et dans tous ses détails... J'ai sous les yeux cette montagne de malles et de sacs de nuit, autour de cette vieille calèche en velours rouge passé, de l'autre siècle, et les petites filles en robes blanches, renversées sur les chaises à porteurs, les

mollets à l'air, et les jeunes voyageuses, au poing le bâton à la corne de chamois, à la ceinture la lorgnette, l'album, l'éventail, toutes aériennes dans le voltigement de leur voile de gaze autour de la figure... et ce groupe de Suissesses, dont est sorti ce chant qui m'a donné une si grande émotion...

LORD ANNANDALE. — Oui, vous aviez les yeux mouillés de larmes.

LA FAUSTIN. — C'est qu'il m'est arrivé de chanter quelque temps dans la rue comme elles.

LORD ANNANDALE. — Vous étiez très fatiguée à notre retour... vous preniez du bouillon et vous vous couchiez sans souper.

LA FAUSTIN. — Oui, oui, de tout cela, j'en ai le souvenir comme d'hier.

LORD ANNANDALE. — Mais ce que vous ne vous rappelez pas, c'est ceci... Vous m'avez dit qu'autrefois, n'est-ce pas, dans l'étude d'un rôle, vous étiez sujette à de petits accès de somnambulisme, qui vous soulevaient la tête de l'oreiller, et vous faisaient répéter en plein sommeil quelques vers?... Ce jour-là, quand je suis entré dans la chambre, vous aviez quitté votre lit, et, dans un rayon de lune, au milieu de la pièce, vous déclamiez... Ah! vous étiez superbe, on aurait dit un morceau de tragédie déclamé par une ombre.

LA FAUSTIN, *impérativement*. — Qu'est-ce que je disais?

LORD ANNANDALE. — Quelque chose, autant que je m'en souvienne, comme ça :

Où suis-je? Qu'ai-je fait?...

LA FAUSTIN, *d'une voix passionnée*. — La tirade d'Hermione... Et je devais la dire avec une voix baissée d'une octave au-dessous du ton, une voix avec laquelle j'essayais mes intonations, une voix qui donne à la tirade une tonalité tout à fait tragique... Tenez, tout à fait ainsi :

Où suis-je? Qu'ai-je fait? Que dois-je faire encore?
Quel transport me saisit? Quel chagrin me dévore?
Errante, et sans dessein, je cours dans ce palais...

(*Là, tout à coup, la Faustin s'arrête, et fondant en larmes, se jette aux pieds de Lord Annandale.*) Ce n'est pas ma faute... et cependant j'ai tout fait pour ne l'être plus... tragédienne!

HUITIÈME TABLEAU

La scène représente une haute chambre aux boiseries et au mobilier d'un gothique moderne. — Au fond, une grande porte à deux battants. Sur les panneaux de gauche et de droite, deux grandes fenêtres aux petits

carreaux, qui sont entr'ouvertes. — Une nuit d'orage, sans tonnerre, pleine d'éclairs de chaleur. — Rapprochée de la rampe, du côté droit, une glace psyché, dans un cadre archaïque, derrière une toilette portant des fioles, des médicaments, au milieu desquels est une fleur fanée; du côté gauche, touchant le mur, un lit aux matelas et aux rideaux rouges, dont la tête est tournée contre la salle, de manière qu'on ne voit de lord Annandale que le corps. Assise en face de lui sur une petite chaise, et faisant face au spectateur, la Faustin.

SCÈNE I

LA FAUSTIN

LA FAUSTIN, *les bras tombés sur les genoux, et d'une voix pénétrée, déchirante.* — En plein bonheur de cette existence à deux, la perspective... dans quelques jours... peut-être dans quelques heures, de la séparation éternelle... Oui, la brutale entrée de l'idée de la mort... Et c'était au commencement d'un amour que nous nous étions promis éternel... et qui n'est pas encore vieux d'une année... Est-ce, mon Dieu, vrai?... Comment!... tout à coup, comme ça... quand je me promènerai, je n'aurai plus son bras pour m'appuyer dessus... et quand je mangerai, je n'aurai plus son visage en face de moi... Est-ce possible? est-ce possible? (*Un sanglot*). Et quand je dormirai, je n'aurai plus son sommeil lié au mien... (*Regardant avec terreur les mains crispées du malade qui ramassent sur sa poitrine les draps, en petits paquets.*) Ah! ah! le tortillage des draps! (*Et avec des caresses de mère cherchant à calmer la nervosité de menottes colères d'enfant, elle s'efforce à pacifier les inquiètes mains, et se met à pleurer, et dit en larmoyant :*) Si encore l'horrible prévision, je l'avais eue par des mois de maladie... par le changement de l'être aimé... par l'inquiétude des visages, autour de nous... par des mots dits à voix basse... enfin par tous les présages qui habituent la pensée, la familiarisent avec ce redoutable à quoi elle se refuse de croire obstinément, de toutes les forces d'une âme qui aime!... mais non, une mort qui est comme un coup de foudre... (*Se penchant vers le mourant.*) Tout à l'heure encore, c'étaient dans sa bouche des bruissements de paroles avortées... qui se résolvaient en soupirs d'enfant... l'appuiement de ses yeux dans une éclaircie souriante sur les miens... cela qui était, encore, ce matin, et qui me semblait comme une reconnaissance... non, plus rien... non, il ne sent plus, il ne voit plus... non, il n'a plus la perception que la Faustin est là. (*S'enfonçant la tête dans les couvertures, et le corps agité de terreur.*) Ah! on dirait que, de tous les coins de la chambre, accourent contre mes tempes de petits souffles, bourdonnant à mes oreilles : « La Mort! la Mort, la Mort!... »

SCÈNE II

LA FAUSTIN, LE MÉDECIN PHYSIOLOGISTE

LA FAUSTIN, *prenant les mains au médecin qui est introduit.* — Ah! c'est vous, cher docteur... Merci d'être venu... vous comprenez combien je suis heureuse de ce congrès qui vous a amené à Munich... (*Montrant le lit où est couché lord Annandale.*) Le voilà... Avant-hier, il était plein de vie; aujourd'hui... (*Le médecin s'approche du lit, commence à examiner le malade, muet, sans une parole.*) Tout espoir, dites-le moi tout de suite, n'est pas perdu?

LE MÉDECIN. — Ma pauvre Faustin!

LA FAUSTIN. — Mais enfin?

LE MÉDECIN. — Laissez-moi... laissez-moi à mon examen. (*Long examen, au bout duquel il laisse échapper :*) Oui, un empoisonnement... mais avec des symptômes mystérieux, troubles, déconcertants... (*S'adressant à la Faustin.*) Vous ne vous rappelez rien de particulier... rien autre que ce que vous m'avez écrit?

LA FAUSTIN. — Rien.

LE MÉDECIN, *s'asseyant sur la chaise de la Faustin et se remettant à son examen, puis, au bout de quelques instants, essuyant ses lunettes avec son foulard, puis prenant une lampe qu'il approche du visage du malade.* — Non, non, ce n'est pas une illusion... Oui, voici le jeu tétanique du muscle risorius, et du grand zygomatique... Un cas comme il s'en présente, une fois, par hasard, tous les cent ans... un cas qui n'a jamais été observé scientifiquement... Les livres de médecine allemands, anglais, français, la nomment, cette agonie, mais aucun livre ne l'a décrite *de visu*... et nous n'avons vraiment la certitude de son existence que par une mention qu'en fait, d'après le récit de Tronchin, madame d'Épinay dans ses mémoires... (*Se mettant à se promener.*) Maintenant, quelle est la cause de ce phénomène, quel est l'agent toxique qui fait rire la mort?... (*Dans sa promenade, s'approchant de la console où sont les médicaments, il examine deux ou trois fioles.*) Bien, cela... bien, cela... je ne vois rien, pour le moment, à prescrire autre chose que ce qui est là... ce que le médecin d'ici a ordonné... Tiens! qu'est-ce que fait là cette fleur fanée?

LA FAUSTIN. — C'est une fleur que William avait apportée ici pour demander son nom au jardinier, et qui a été oubliée... Il l'avait eue, toute la journée, à la bouche... et comme je craignais que ce ne fût une mauvaise fleur...

LE MÉDECIN, *regardant la fleur.* — Mais, autant qu'on peut la reconnaître dans son dessèchement, c'est une renoncule : oui, cinq

pétales, une vingtaine d'étamines... la fossette nectarifère... (*l'examinant très attentivement.*) Mais, mais... ce n'est pas la renoncule ordinaire... ce calice velu... c'est, attendez... la *renoncule scélérate*, oui, la *renoncule scélérate*... Et attendez (*se touchant le front*), un souvenir me revient... les livres de botanique médicinale affirment que cette plante excite le rire convulsif, sardonique... Maintenant, est-ce ceci qui a amené cela que nous voyons, ou plutôt est-ce ceci mêlé à une cause inconnue qui m'échappe?... (*Se rapprochant du lit et y ramenant la Faustin.*) Tenez! regardez... le voici, à cette heure, parfaitement indiqué, le dessin du rire... du rire dans le crucifiement de la souffrance... La voyez-vous sur une figure humaine, l'épouvantable caricature satanique!... Ah! pauvre femme, que je vous plains!... vous allez assister à un spectacle bien douloureux, bien effrayant... Apprêtez-vous à être témoin d'une *agonie sardonique*... Mais vous ne pouvez rester seule, comme ça, devant un tel spectacle... entourez-vous de monde, de vos domestiques... Moi, je suis forcé de retourner à Munich... mais, aussitôt après la séance de demain, qui a lieu de très bonne heure, je viens m'établir chez vous... Au revoir, dans quelques heures!...

LA FAUSTIN. — Vous qui avez tant sauvé de mourants, ne le sauverez-vous pas?

LE MÉDECIN. — C'est le secret de Dieu.

SCÈNE III

LA FAUSTIN

LA FAUSTIN, *qui est revenue s'asseoir près du lit, mais la tête détournée du malade.* — Ces grandes étendues d'eau morte, la nuit... j'ai peur... non, je ne me sens pas le courage d'aller fermer la fenêtre... je n'ose pas remuer... Si Guénegaud était encore là... mais elle m'a quittée... et ces domestiques anglais... (*Se retournant vers le malade, quand, au bout de quelques minutes, un éclair projette sa lumière dans le lit :*) Horreur! (*Alors la Faustin se voile les yeux des deux mains. Puis, au bout d'un certain temps, elle desserre les doigts, regarde, une seconde, se recouvre les yeux de ses mains, regarde encore, et recommence ce jeu de scène trois ou quatre fois, en regardant chaque fois plus longtemps. A la dernière fois, elle reste le regard fixé sur son amant, sous l'aspect d'une femme hypnotisée. Et bientôt des mouvements nerveux de la bouche, des lèvres, imitent timidement les contractions de la figure du mourant. A mesure que ces mouvements nerveux se font plus indiqués, il y a chez elle un combat de la volonté, et un vain effort pour les réprimer. Enfin,*

subjuguée, vaincue, elle laisse échapper ce cri de défaite :) Va donc, tragédienne de malheur! (*Et, à un moment, se levant de sa chaise, et continuant à étudier son amant de plus près, elle murmure :*) Ce serait bien beau, cependant...

*Les éclairs se succèdent dans la chambre, et illuminent de temps en temps sur son visage, l'imitation de l'*agonie sardonique, *devenue rigoureusement macabre.*

Un instant, elle s'avance au milieu du théâtre et cherche à se rendre compte de la vérité de son imitation dans la glace placée de l'autre côté du théâtre. Soudain, au moment où elle s'est rapprochée de la glace, un formidable coup de sonnette part du fond du lit de lord Annandale, et apparaissent, à la porte, deux gigantesques domestiques.

LORD ANNANDALE, *soulevé sur un coude, la tête hors du lit, d'une voix durement impérative, aux domestiques.* — Mettez dehors cette femme! (*A la Faustin, qui s'est jetée la bouche sur les mains de son amant.*) Une artiste!... vous n'êtes que cela!... la femme incapable de ne faire qu'aimer... (*Aux domestiques.*) Mettez dehors cette femme!

EDMOND DE GONCOURT

LE PRÉSENT

ET

L'AVENIR DE L'AVIATION

Chacun a vu, sinon des aéroplanes en plein vol, du moins des gravures ou des photographies d'aéroplanes. La physionomie des deux types essentiels, monoplan et biplan, est familière à tous.

On connaît la grâce effilée des monoplans, semblables à de grosses libellules alors qu'ils évoluent dans les airs, mais vaguement pareils, la plupart, lorsqu'on les voit au repos, à quelque fine coque vernie de canot de luxe, dont l'avant serait alourdi de toute une machinerie métallique et flanqué de droite et de gauche de deux grandes voiles déployées en ailes, dont l'arrière aminci ne serait plus qu'une légère charpente de bois recouverte de toile. Dans les Blériot, l'avant même de l'esquif n'est qu'un fuselage entoilé et l'arrière un fuselage en claire-voie. Dans tous les monoplans, à l'arrière s'épanouit un empennage de toile et de bois dont l'aspect et les dimensions varient selon les types et qui forme une queue stabilisatrice. Les pilotes des monoplans, installés dans la barque aérienne, au-dessus des deux ailes écartées en un V très ouvert, dominent leur appareil qui leur cache une partie du sol : l'hélice à l'avant,

contre le moteur, précède le monoplan de son tournoiement, alors qu'elle semble suivre le biplan[1].

Le biplan : une grande cellule principale, sorte de cage à claire-voie, courte d'avant en arrière, large de droite à gauche, que limitent en haut et en bas deux rectangles de toile horizontaux, superposés, réunis par des tiges de bois et, quelquefois, par des cloisons verticales entoilées. A l'arrière, une cage plus petite, reliée à la première par des barres de bois rigides; tout à l'avant, le rectangle ou la cellule du gouvernail de profondeur qui s'abaisse et se relève devant le pilote installé au milieu de la cage principale et ayant derrière lui, presque toujours[2], les cuivres et les aciers du moteur et des réservoirs. Entre la grande et la petite cage, derrière le pilote par conséquent, tournent l'hélice ou les hélices.

Rien de plus impressionnant que les départs : le grand appareil inerte avec ses toiles et ses bois, autour duquel s'activent pilote et mécaniciens; la vérification du moteur, l'installation du pilote escaladant son poste, plaçant les mains (et au besoin les pieds) sur les leviers de commande[3] et, ayant pris d'un coup d'œil possession de son appareil, donnant l'ordre de la mise en marche. Un mécanicien saisit l'hélice et la met en branle; le moteur ronfle et trépide, faisant frémir l'appareil que retiennent plusieurs auxiliaires cramponnés à l'arrière. Signa-

1. L'appareil biplan Bréguet fait exception, ayant son hélice en avant.

2. Ceci n'a rien d'absolu; par exemple, dans le biplan Bréguet, les réservoirs, en aluminium, triangulaires, amincis à l'avant, sont à droite et à gauche du pilote.

3. Il existe une très grande variété de modes de commandes. Le pilote doit commander : le stabilisateur ou gouvernail de profondeur, le gouvernail de direction, les organes de stabilité latérale (gauchissement des ailes ou ailerons), sans parler, occasionnellement, des commandes du moteur (admission de l'essence et de l'huile, avance à l'allumage, etc.). Les trois commandes principales peuvent être réalisées par un ou plusieurs organes. Dans le biplan Bréguet, un volant est monté sur un levier qui peut être incliné dans toutes les directions; le pilote dispose ainsi, en une seule main, de la rotation du volant, du mouvement du levier d'arrière en avant et du mouvement du levier de droite à gauche; ces trois mouvements actionnent respectivement les trois commandes principales. Une barre au pied permet d'arrêter le moteur. Dans d'autres appareils il existe deux volants ou deux leviers mus par les mains et une barre actionnée par le pied. Par exemple, dans les monoplans Antoinette, le volant de droite actionne le gouvernail horizontal arrière; le volant de gauche, le gauchissement des ailes; une barre au pied, mobile autour d'un axe, les gouvernails verticaux. Deux manettes, à la gauche du pilote, commandent le moteur.

lons en passant que cette mise en marche du moteur par l'hélice est un procédé barbare et dangereux. Seule, la nécessité d'alléger le plus possible les aéroplanes, en évitant toute surcharge qui ne fût pas strictement indispensable, a pu la faire conserver. L'hélice, quelques secondes après avoir été mise en marche par les bras de l'homme, prend sa vitesse normale d'un millier de tours à la minute, de sorte que le moindre faux mouvement expose à une mort terrible celui qui l'a lancée.

Voici donc l'hélice tournoyant de son tournoiement fantastique, tandis que le moteur a le ronronnement formidable qui semble la vie du grand insecte. Penché sur ses commandes, le pilote guette la régularité des ronrons; assuré du bon fonctionnement, il fait signe à ses aides de ne plus retenir l'appareil [1]. C'est le « lâchez tout! » des ballons libres. Mais ici, il ne se produit point d'envolée brusque; l'appareil accéléré sous l'action de l'hélice, qui se visse dans l'air, roule sur ses petites roues, qu'il emporte avec lui comme des pattes. Parfois, un aide le suit en courant, soutenant une aile afin d'éviter qu'il ne penche à droite ou à gauche, tel l'appui qu'on prête au cycliste débutant, peu sûr de son équilibre au départ. Bientôt la vitesse amène la stabilité; l'appareil roule à 60 kilomètres à l'heure. D'un mouvement de levier ou de volant, le pilote agit sur le stabilisateur et, décollant du sol, s'enlève dans les airs. Alors, c'est l'équilibre calme et sûr au sein du fluide. C'est la barque qui, après avoir glissé sur les aspérités de la grève, cahotante et poussée par les matelots, prend de la grâce et de la vie en fendant la mer. L'aspect de l'aéroplane en plein vol est rassurant; il semble qu'il puisse indéfiniment continuer d'avancer avec une vitesse qui ne paraît plus très grande; il monte et descend par des coups de queue tout naturels, se maintient paisiblement en équilibre dans la ligne droite, cage légère et solide ou libellule frémissante.

Il y a quelques années, l'on se demandait : comment l'homme peut-il voler? on se demande aujourd'hui : pourquoi,

1. La force propulsive de l'hélice lorsque l'appareil est au repos (*au point fixe* comme disent les techniciens), varie, suivant les appareils, entre 100 et 150 kilogrammes, c'est-à-dire que l'effort nécessaire pour retenir l'aéroplane est le même que pour retirer au moyen d'une corde, du fond d'un précipice, deux hommes de poids moyen liés ensemble.

l'appareil qui vole étant inventé, ne possède-t-il pas la sécurité, la régularité de fonctionnement qui le mettraient à la portée de tous? Pourquoi ne serait-il pas permis à chacun de nous de prendre un aéro-taxi avec la même facilité qu'un auto-taxi?

***

Parmi les causes d'arrêt, la plus fréquente est la panne du moteur. On sait que les moteurs d'aviation sont, comme les moteurs d'automobiles, des moteurs à quatre temps, formés de plusieurs cylindres dans chacun desquels se meut un piston. Le piston étant à la fin de sa course, un mélange d'essence en fine poussière et d'air remplit le cylindre ; le piston revient en arrière et comprime le mélange (*premier temps*) ; le mélange comprimé est enflammé par une étincelle électrique et le piston est poussé en avant (*deuxième temps*) ; le piston revient en arrière et expulse les gaz provenant de la combustion (*troisième temps*) ; il retourne enfin à la position où nous l'avons pris, et, pendant ce temps, le mélange comburant est amené dans le cylindre (*quatrième temps*). L'emploi de plusieurs cylindres permet que les efforts propulseurs des divers pistons alternent régulièrement.

Ces alternances se répètent de 10 à 20 fois par seconde et les combustions répétées produiraient, avec un échauffement rapide, la destruction du moteur, s'il n'était pas refroidi constamment, soit par une circulation d'eau, soit par l'action de l'air en mouvement sur des ailettes, et en même temps constamment humecté d'huile. Cet ensemble d'organes est extrêmement délicat, surtout dans les moteurs d'aviation où la limitation du poids entraîne une fragilité plus grande. Les constructeurs réalisent des progrès constants et la panne deviendra de plus en plus rare. Elle restera toujours possible et ne deviendra infiniment rare que le jour où l'on pourra emporter plusieurs moteurs dont chacun pourrait suffire isolément. En attendant, chaque arrêt du moteur doit-il fatalement amener un accident grave? Fort heureusement non. Si le pilote est habile, s'il vole assez haut, s'il n'est pas au-dessus d'une forêt sans éclaircies ou d'une grande ville sans espaces

libres, l'arrêt du moteur n'aura pas de conséquences sensiblement plus graves pour l'aéroplane qu'il n'en a pour l'automobile. Il suffira de descendre en vol plané, c'est-à-dire d'incliner légèrement vers le bas l'avant de l'appareil, de manière que la résistance de l'air, tout en faisant frein et en s'opposant à une descente trop rapide, ait en même temps pour effet d'entretenir la vitesse de l'aéroplane[1]. Ces vols planés sont un des plus beaux spectacles que puissent offrir les meetings d'aviation. D'habiles pilotes les réalisent en arrêtant volontairement leur moteur (en coupant leur allumage), après s'être élevés à plusieurs centaines de mètres de hauteur. Le mouvement de l'appareil entretient la rotation de l'hélice et il est dès lors possible, du moins avec certains appareils, de remettre le moteur en mouvement avant d'atteindre le sol et de repartir; sinon c'est le plus doux des atterrissages, après une glissade aérienne pleine d'une poignante hardiesse. Nulle impression d'angoisse ou de danger, pour le spectateur, mais une sensation de maîtrise et de conquête, d'évolution aisée dans les couches atmosphériques. L'appareil glisse en ce silence impressionnant et majestueux, qui succède au ronflement du moteur; il se rapproche, grossit; le tournoiement ralenti de l'hélice se précise pour reprendre une activité nouvelle si l'aviateur rallume ou pour venir cesser contre le sol.

Les expériences sur la descente planée demandent un contrôle assez minutieux et sont rarement réalisées dans les conditions de précision scientifique qui permettraient d'en tirer des conclusions utiles. Je puis citer cependant un essai fort intéressant, contrôlé le 19 juin dernier par des commissaires de la *Ligue nationale aérienne*. Bathiat, pilotant un biplan Bréguet, a coupé l'allumage à 90 mètres de hauteur et est allé atterrir 500 mètres plus loin. Il est donc descendu suivant une pente de 18 p. 100. Si l'on admet, pour plus de sûreté, la possibilité de descendre suivant une pente de 20 p. 100, on voit qu'un pilote naviguant à 200 mètres de hauteur, peut, s'il survient une panne, aller atterrir dans un cercle d'un kilomètre de rayon. S'il voit nettement le sol autour de lui, s'il

1. Pour le détail de la théorie géométrique et mécanique du vol plané, je me permets de renvoyer à l'ouvrage qui vient de paraître : *l'Aviation* par Paul Painlevé et Émile Borel.

est assez habile pour choisir son point d'atterrissage, il y a bien des chances pour qu'il s'en tire sans accident.

« Pilote habile » est l'expression qui revient à tout instant lorsqu'on s'occupe des dangers de l'aviation. Il suffit d'avoir suivi durant quelques jours un meeting pour mesurer l'importance des qualités personnelles du pilote. Sans doute, certains types d'appareils sont meilleurs que d'autres et, lorsqu'il souffle un vent de 10 à 12 mètres à la seconde (soit environ 40 kilomètres à l'heure), les monoplans « sortent » plus volontiers que les biplans. Sans doute aussi, les biplans à cloisons verticales nombreuses (premiers types Voisin), peut-être excellents par temps calme et en marche rectiligne, sont moins maniables que les appareils plus légers (Wright, nouveaux Voisin, Sommer, Farman, etc.) Cependant, le pilote, pour le moment, est plus important que l'appareil : un passager prudent se confiera plutôt à un pilote excellent sur un appareil passable qu'à un pilote passable sur le meilleur des appareils. Un Latham, un Paulhan sont véritablement l'âme du grand oiseau artificiel; ils exécutent, avec la spontanéité d'un bon nageur ou d'un parfait cyliste, les mouvements réflexes qui assurent leur équilibre en les conduisant précisément là où ils veulent passer. Cette habileté du pilote n'est pas seulement indispensable dans les descentes planées; elle l'est dans la gouverne en face d'un obstacle imprévu; elle l'est aussi pour la lutte contre les remous du vent.

Un vent parfaitement régulier, serait-il très violent, n'aurait d'autre influence que de modifier la direction de la marche. Mais un vent violent n'est jamais constant; il est toujours accompagné de remous, de rafales, ou de risées, comme disent les marins, c'est-à-dire de variations brusques de vitesse et de direction. Ces variations sont redoutables pour l'équilibre du navigateur aérien; il ne peut les surmonter qu'à l'aide d'une grande habileté de gouverne. L'augmentation de la vitesse augmenterait certainement la stabilité dans les remous; cette solution se heurte à des difficultés pratiques. A son défaut c'est seulement sur le pilote qu'on peut compter. Le bon pilote ne doit sortir que s'il est capable de surmonter les variations du vent et d'atterrir si la violence augmente. C'est pour cette raison que les aviateurs aiment peu être questionnés

sur leurs intentions; l'un d'eux, et des plus courageux, avait récemment affiché dans son hangar sur une carte de visite, ces mots : *On est prié de ne pas demander aux aviateurs s'ils sortiront ni à quelle heure.* Un autre, dont on devinera aisément la nationalité, répondait à un commissaire sportif lui demandant courtoisement ses intentions : — « Monsieur, monter en aéroplane, ce n'est pas la même chose que de vendre du thé. »

Outre les rafales imprévues, il faut tenir compte des remous causés par les accidents de terrain. Lorsqu'un courant d'air, même faible, vient buter contre un mur vertical, tel qu'une falaise, il se produit un vent ascendant qui serait très dangereux pour un appareil le traversant sans précautions. On peut diminuer cet inconvénient en volant à une hauteur suffisante; on peut aussi, par l'étude préalable du terrain, choisir l'itinéraire de manière à éviter les remous les plus dangereux [1]. Mais c'est surtout à l'expérience et à l'adresse du pilote qu'il faut faire confiance. Les progrès réalisés depuis deux ans sont considérables, en ce qui concerne le nombre des pilotes de premier ordre. Au début, l'art de conduire pouvait apparaître comme un don personnel peut-être très rare, développé par une très longue pratique, mais réservé à quelques hommes particulièrement courageux, tels que les frères Wright ou Louis Blériot. Aujourd'hui il existe de nombreuses écoles d'aviation, où les professeurs font profiter leurs élèves de leur expérience. L'apprentissage du « métier d'oiseau » se fait d'une manière méthodique, par une technique transmissible et perfectible. Sans excès d'optimisme, on peut croire que cette technique se perfectionnera encore. de meilleurs professeurs surgissant chaque jour de la foule plus nombreuse des nouveaux élèves [2],

Mais il est une cause d'insécurité contre laquelle l'habileté du pilote ne peut rien, en l'état actuel des appareils, et qui devient d'autant plus redoutable que l'on vole plus haut : la

1. C'est ce qu'ont fait le capitaine Marconnet et le lieutenant Féquant dans leur raid du 9 juin dernier (Châlons-Vincennes).

2. Il est très difficile de dresser la statistique exacte des aviateurs; on est assez près de la vérité en évaluant le nombre de ceux qui auront pu s'élever dans les airs à une dizaine en août 1908, à une centaine en août 1909, à un millier en août 1910. Cette progression continuera, mais deviendra plus lente, ne fût-ce qu'en raison de l'insuffisance numérique de la construction.

rupture brusque d'une partie de l'appareil, notamment de l'hélice. Ces accidents sont rares; ils passent à peu près inaperçus quand ils ne sont pas mortels, car personne n'a intérêt à faire de la publicité en ces occasions.

Les hélices d'aéroplane, en métal ou en bois, ont environ 2 mètres de diamètre; elles tournent souvent à une vitesse de 1 000 tours à la minute, de sorte que leurs extrémités décrivent en une minute 1 000 circonférences de 6 mètres environ de tour, soit 6 kilomètres; ceci correspond à 360 kilomètres à l'heure. Il arrive parfois que la vitesse des extrémités atteint et dépasse 500 kilomètres à l'heure, tandis que les parties voisines du centre sont relativement à peu près immobiles. On conçoit les formidables efforts d'arrachement que peuvent produire de telles différences de vitesses. Les hélices sont toujours essayées avant d'être employées; malgré cette précaution, il est certain que, seule, une très grande perfection dans la fabrication explique la rareté relative de la rupture ou de l'éclatement.

On ne connaît actuellement aucun remède à de tels accidents, non plus qu'à la rupture d'une partie quelconque de l'appareil (aile retournée partiellement ou brisée par une forte rafale, etc.). Les manœuvres dont dispose le pilote sont trop peu nombreuses, trop peu variées surtout, pour lui permettre, quelle que soit son habileté, de rétablir l'équilibre brusquement rompu. C'est donc la chute brutale et accélérée, forcément fatale si l'on est loin du sol. Faut-il songer à emporter un parachute? C'est actuellement impossible et ce ne sera sans doute jamais bien pratique. Il vaut mieux accroître la solidité des appareils jusqu'au jour où de tels accidents seront aussi rares que les accidents d'automobile dus à la rupture brusque du châssis.

On a beaucoup perfectionné la construction des carcasses d'aéroplane : délicate minutie des lattes de bois formant les fuselages, s'entre-croisant en X ou en losange; poutrelles et fermes de frêne ou d'acajou formant les nervures des ailes, soutenant une toile vernie, soigneusement poncée, très tendue, ajustée et rabattue par tout un système de petits clous de précision. Les fils de commande, de loin simples fils d'acier, de près apparaissent étudiés avec soin, combinés pour la rigidité et la

résistance, tressés en cordes pour les transmissions essentielles. On est loin du montage rustique et grossier des premiers appareils, ouvrages d'ingénieux, mais frustes charpentiers.

*
* *

Le développement rapide de la locomotion aérienne par le plus lourd que l'air est donc industriellement possible. Faut-il en conclure qu'il se réalisera? Le côté économique de la question n'est pas le moins important. Si, tous comptes faits, une excursion de quelques heures en aéroplane devait coûter cent fois plus cher qu'en automobile, il serait imprudent de compter sur l'avenir de ce mode de transport.

Il y a cependant un genre d'application pour lesquelles l'économie passe au second plan : les applications militaires. Au regard des énormes budgets de la Guerre et de la Marine, que sont les quelques millions nécessaires pour organiser un service de reconnaissances en aéroplane? Aussi les administrations militaires sont-elles les meilleures clientes des constructeurs d'aviation. Dans cette nouvelle branche de l'art de la guerre, la France n'est pas en retard et l'on peut espérer que les chinoiseries des bureaux et les compétitions des armes spéciales ne l'empêcheront pas de conserver son avance. De nombreux officiers, appartenant à toutes les armes, un officier général même, ont conquis leur brevet de pilote aviateur. Des appareils de tous modèles ont été essayés et ont subi les modifications nécessaires pour l'adaptation au rôle que le Commandement exige d'eux. Il faut que le pilote puisse être accompagné par un passager consultant la carte, modifiant au besoin la route, prenant des photographies, notant les emplacements des troupes ennemies. Des appareils de ce genre rendront les plus grands services en guerre, d'autant plus que, de l'avis des spécialistes, ils seront pratiquement invulnérables par leur petitesse et leur rapidité[1]. Entre les dirigeables militaires et les aéroplanes, l'hésitation n'est plus permise.

Tout le génie et tout le courage des savants, des techniciens

1. Il serait intéressant d'étudier expérimentalement l'effet d'une balle sur une hélice en mouvement.

et des hardis expérimentateurs, dont les efforts combinés créèrent l'aéroplane n'aboutiront-ils cependant qu'à nous doter d'un nouvel engin de destruction? Pour l'honneur de l'humanité il faut que les applications pacifiques ne le cèdent en rien aux applications militaires.

Jusqu'ici la seule tentative de réelle importance a été l'organisation des meetings d'aviation. C'est de ces meetings qu'est venue la principale contribution financière à l'industrie nouvelle, et il est important de noter que cette contribution a été fournie par un public payant volontiers pour voir un spectacle intéressant. Certes, il ne faut pas mépriser les dons désintéressés; la création du prix Deutsch-Archdeacon par exemple a été certainement utile[1], et bien d'autres épreuves, dotées par la générosité de particuliers ou de collectivités, ont rendu et rendront encore des services, à la fois par l'appui matériel et par la publicité qu'elles valent aux constructeurs. Souhaitons que l'aviation provoque encore chez plusieurs mécènes des gestes généreux. Mais c'est par sa valeur et son intérêt propres qu'une nouveauté doit acquérir le droit à la vie économique, en obtenant des contributions nullement désintéressées. En ce sens, les quelques millions que les meetings d'aviation ont produit depuis un an proviennent bien d'une source normale, car ils ont été intégralement versés par le public, soit directement sous forme d'entrées payantes, soit indirectement sous forme de subventions d'hôteliers ou de syndicats d'initiative. Les meetings sont, à l'heure actuelle, une condition essentielle du développement de l'aviation; on doit souhaiter que le succès en persiste, tout au moins jusqu'au moment où leur rôle économique sera devenu inutile.

Indépendamment même de ce rôle économique, les meetings rendent le grand service de vulgariser la connaissance des appareils et des hommes volants. Pour s'en rendre compte, il ne faut pas fréquenter le public du pesage, mélange de gens très au courant, trop au courant, ne s'intéressant plus qu'au dernier détail, et de snobs ignorants, indifférents au fond, mais suivant la mode et se rendant là comme à un

1. On se rappelle peut-être que ce prix de 50 000 francs, destiné au premier vol d'un kilomètre au moins en circuit fermé a été gagné par Henri Farman le 13 janvier 1908. On a peine à croire que ce fait soit aussi récent.

concours hippique. Il faut entrer sur la pelouse, y coudoyer la foule, dont le chaleureux murmure s'élève à chaque exploit, grossit en acclamations, retentit d'un bout à l'autre de l'aérodrome et que l'aviateur seul n'entend point, assourdi par le bruit de son moteur. Braves gens venus à pied ou entassés sur des chars à bancs et des omnibus, dont les ressorts craquent sous le poids, familles entières, groupées autour du garçonnet qui connaît les types d'appareils, sait que tel aviateur a une hélice métallique, distingue de loin l'avant du *Blériot* de l'avant de l'*Antoinette* et s'enthousiasme pour les moteurs rotatifs. Ouvriers en complet noir, commis de magasin aux cravates claires qui racontent aux nouveaux venus les vols de la veille, s'agacent des ratés de moteurs, jugent la difficulté des épreuves et la violence du vent. Tous de bonne humeur, bravant les averses, ne demandant qu'une chose : voir voler, faisant crédit aux aviateurs avec une délicate bonhomie : « On ne peut tout de même pas leur demander de partir maintenant pour se casser la tête dans un remous... »; mais réclamant quelquefois, avec des trépignements d'impatience s'ils ne perçoivent aucune raison de différer le départ. Tout en prenant une distraction saine, ce bon public de la pelouse apporte lui aussi sa contribution, qui n'est pas négligeable, à l'industrie naissante.

A côté de leurs avantages, les meetings présentent de graves inconvénients. Le plus grave est inhérent à leur principe même : les aviateurs sont condamnés à évoluer en cercle, tandis qu'ils sont faits pour s'élancer librement à travers l'espace; d'où les difficultés spéciales, dont il est sans doute intéressant de triompher, mais qui absorbent inutilement bien des énergies.

Un autre inconvénient tient aux organisateurs de meetings, pour la plupart hommes de sport. Ils ont au plus haut degré la superstition de la vitesse; c'est pour eux la qualité essentielle dans toute épreuve sportive. Et, sans doute la vitesse a son importance, qui est très grande; en travaillant à l'augmenter, on conquiert du même coup bien des perfectionnements. Mais elle est dangereuse. Bien des accidents, dont plusieurs mortels, se sont produits dans des essais où l'on exigeait d'un certain appareil une plus grande vitesse. La résistance de l'air croît comme le carré de la vitesse, c'est-à-dire qu'à 100 kilomètres à l'heure, elle est double de ce qu'elle était

à 70 kilomètres; les chances de rupture, par suite, croissent aussi très vite[1]. De plus, en cherchant uniquement la vitesse, on risque de diminuer les autres qualités de l'appareil. Dans la question des moteurs, on est conduit à des combinaisons industriellement absurdes, parce qu'elles sont sportivement avantageuses : payer quinze mille francs un moteur si léger qu'il est hors de service au bout d'une centaine d'heures de fonctionnement est un non-sens économique; cela met le prix du moteur à cent cinquante francs l'heure. Mais, si des règlements sportifs adjugent en quelques heures à l'appareil dix ou vingt mille francs de prix, le non-sens devient une excellente affaire commerciale.

L'industrie nouvelle, qui cherche sa voie, ne doit pas être déterminée seulement par les règlements des meetings. La plupart des constructeurs fabriquent déjà des appareils de course, des appareils de fond, des appareils pour passagers. Il est à souhaiter que l'on apporte un encouragement effectif au transport régulier d'un poids notable d'un point à un autre. A des expériences de cet ordre, il n'est pas aisé d'intéresser un public payant. Peut-être la difficulté n'est-elle pas insurmontable. On a bien vu, l'an dernier, un député promettre un prix de quelques centaines de francs à l'aéroplane qui ferait escale sur la grande place de chacune des communes de sa circonscription! Son espoir n'a pas été réalisé, mais son exemple pourrait être imité dans des conditions plus acceptables.

Il faut surtout lutter contre la superstition du moteur extra-léger. La moteur léger a créé l'aviation; le moteur extra-léger en arrêterait le développement. Cette question est intimement liée à celle du poids : du jour où il serait prouvé qu'une surcharge de quelques centaines de kilos peut être emportée sans inconvénients et sans danger, il apparaîtrait nettement à tous, même aux fabricants de moteurs, combien il est absurde pour « gagner » quelques dizaines de kilogrammes, de compromettre la solidité et la durée des pièces essentielles, de faire de l'horlogerie et non de la construction mécanique.

Un autre progrès nécessaire est la possibilité de faire varier tout au moins au départ et à l'atterrissage, la surface por-

1. Le terrible accident survenu à Wachter le 3 juillet paraît dû à la vitesse trop grande acquise dans une descente planée, *moteur non arrêté*.

tante de l'appareil. Sans penser qu'il sera bientôt facile de manœuvrer la toile d'un aéroplane ainsi que l'on manœuvre les voiles d'un bateau, c'est là une condition à peu près indispensable des grandes vitesses. Un appareil, dont le poids est connu ainsi que la surface des ailes, a une vitesse de régime mathématiquement déterminée par les conditions mêmes de sa marche. Cette vitesse ne varie, pour les appareils actuels, que dans des limites très étroites; elle est la même au départ et à l'atterrissage qu'en plein vol. Or, lorsqu'on quitte le sol ou qu'on reprend contact avec lui, la grande vitesse est dangereuse : à moins de s'astreindre à prendre le départ et à atterrir en des endroits spécialement aménagés, on a atteint à peu près la limite de la vitesse compatible avec la sécurité. S'il était possible de réduire la surface de la toile à mesure qu'on augmenterait la vitesse, comme le font les marins quand le vent souffle plus fort, c'est seulement la puissance du moteur qui limiterait cette augmentation.

Enfin, en modifiant l'architecture des aéroplanes on peut espérer diminuer les résistances nuisibles de l'air et mieux utiliser l'énergie dépensée. Déjà certains monoplans ont l'avant semblable à celui des canots automobiles; les réservoirs à essence et à huile prennent parfois la forme de gros obus effilés aux deux bouts et fendent l'air pendant la marche. Mais il reste encore beaucoup à faire. De même, la forme des ailes a été étudiée, mais d'une manière surtout empirique et l'on peut espérer très grand profit des expériences scientifiques d'aérodynamique actuellement entreprises dans tous les pays.

L'aéroplane ne nous mènera pas l'an prochain aux Indes en vingt-quatre heures, comme l'ont annoncé un peu vite certains prophètes. Il ne supplantera pas l'automobile, pas plus que l'automobile n'a supplanté le chemin de fer, mais il prendra bientôt sa place parmi les moyens de transport de luxe. Et dans l'avenir, il y a place pour l'imprévu qui dépasse les prédictions des plus fous comme des plus sages.

ÉMILE BOREL

GARM

Un soir, il y a de cela très longtemps, aux Indes, j'arrivais en voiture dans un cantonnement militaire appelé Mian Mir, pour assister à une représentation d'amateurs. Derrière la caserne d'infanterie, un soldat, le bonnet sur l'œil, se jeta à la tête des chevaux, en criant à tue-tête qu'il était un dangereux voleur de grand chemin. Par le fait, c'était un de mes bons amis : aussi lui conseillai-je de rentrer chez lui avant qu'on l'eût pincé; mais il tomba sous le timon, et j'entendis qu'une patrouille cherchait quelqu'un.

Avec l'aide du cocher, je réussis à le faire monter dans la voiture, à l'emporter rapidement chez moi, à le déshabiller, à le mettre au lit, — où il se réveilla, le lendemain matin, avec un violent « mal aux cheveux » et tout confus.

Une fois son uniforme nettoyé et séché, lui-même une fois rasé, lavé, remis d'aplomb, je le ramenai à la caserne, le bras dans une belle écharpe blanche, et racontai que je l'avais renversé par accident. — Ce n'est point au sergent de mon ami, personnage hostile et incrédule, que je narrai cette histoire, mais à son lieutenant, qui ne nous connaissait pas tout à fait aussi bien.

Trois jours après, mon ami vint me rendre visite, et sur ses talons bavait et rampait l'un des plus beaux bull-terriers, —

à l'ancienne mode : deux tiers bull et un tiers terrier, — qui eussent jamais attiré mes regards. Il était d'un blanc pur, avec une selle fauve juste en arrière du cou, et un carré fauve à la racine de son fin fouet de queue. Je l'admirais à distance depuis plus d'un an; et Vixen, ma petite fox-terrier, à moi, ne l'ignorait pas non plus, mais ne manifestait aucune approbation.

— Voilà pour vous, — dit mon ami.

Mais il ne semblait pas que la séparation lui fît grand plaisir.

— Vous êtes fou! ce chien vaut mieux que la plupart des hommes, Stanley, — répondis-je.

— Je vous crois!... Garde à vôôô!...

Le chien se dressa sur ses pattes de derrière, et resta debout toute une longue minute.

— Tête droite!

Il s'assit sur ses hanches et tourna la tête vivement à droite. Sur un signe, il se redressa et aboya trois fois. Puis il donna une poignée de mains avec la patte droite et sauta légèrement sur mon épaule. Là, il se mit en cravate, flasque et inerte, pendant de chaque côté de mon cou. On me pria de l'y ramasser pour le jeter en l'air : il retomba en hurlant, et tint une patte relevée.

— Cela fait partie du tour, — dit son propriétaire. — A présent, vous allez mourir. Creusez vous-même votre petite tombe et fermez votre petit œil.

Toujours boitant, le chien se traîna jusqu'à la lisière du jardin, creusa un trou et se coucha dedans. Averti bientôt qu'il était guéri, il sauta dehors, en remuant la queue, et en gémissant pour qu'on l'applaudît. On lui fit accomplir encore une demi-douzaine d'autres tours, comme de montrer qu'il savait tenir un homme en respect (ce fut moi, l'homme, et il s'assit en face de moi, les dents à nu, prêt à bondir), et cesser de manger au commandement. Je n'avais pas plus tôt fini de faire son éloge que mon ami, d'un geste, l'immobilisa comme frappé d'une balle, prit dans son casque une feuille de papier de cantine réglé de bleu, me la tendit et se sauva, tandis que le chien, le suivant des yeux, commençait à hurler.

Je lus :

Monsieur,

Je vous fais cadeau du chien à cause que vous m'avez tiré d'affaire. C'est le meilleur que je connaisse, car j'en suis l'auteur et il vaut un homme. Je vous en prie, ne lui donnez pas trop à manger, et, je vous en prie, ne me le rendez pas, car je ne suis pas pour le reprendre, si vous voulez bien le garder. Donc, je vous en prie, n'essayez jamais de me le rendre. J'ai gardé pour moi son nom, de sorte que vous pouvez l'appeler n'importe comment, et il répondra ; mais, je vous en prie, ne me le rendez pas. Il peut tuer un homme sans difficulté, mais, je vous en prie, ne lui donnez pas trop de viande. Il en sait plus qu'un homme.

Vixen, par sympathie, joignit son aigre petit jappement au cri de désespoir du bull-terrier, et je demeurai fort ennuyé, sachant qu'aimer les chiens est une chose et qu'aimer un chien en est tout à fait une autre. En somme, les chiens ne sont que des vagabonds, des sacs à puces, des gratteurs de cuir et des mangeurs d'ordures, impurs selon la loi de Moïse et de Mahomet; mais un chien avec qui l'on vit seul au moins six mois de l'année; un être libre, si étroitement attaché à vous par l'amour que sans vous il ne bougera ni ne prendra aucun exercice; une créature douée de patience, de réserve, d'esprit, de sagesse, qui connaît votre humeur avant que vous la connaissiez vous-même, — on ne peut pas dire que c'est un chien.

J'avais Vixen, qui était tout ce que j'avais en fait de mon chien, moi; et je sentais ce que devait avoir senti mon ami, en s'arrachant le cœur de la sorte pour le laisser dans mon jardin. Toutefois le chien comprit assez clairement que j'étais son maître et ne suivit pas le soldat. Dès qu'il eut repris haleine, je lui fis des mamours, et Vixen, glapissant de jalousie, s'élança sur lui. Eût-elle été de son sexe, il se serait peut-être consolé par quelque bataille, mais elle eut beau mordiller l'acier de ses flancs profonds, il n'en parut qu'importuné, posa simplement sa lourde tête sur mon genou et hurla derechef. Je comptais, ce soir-là, dîner au cercle; mais, comme la nuit tombait déjà et que le chien allait en flairant par la maison vide, — tel un enfant qui essaie de se remettre après une crise de sanglots, — je sentis que je ne pouvais pas le laisser supporter son premier soir tout seul. Ainsi nous mangeâmes à la maison, Vixen à ma droite et l'étranger à ma gauche, —

elle attentive à chaque bouchée qu'il avalait, disant nettement ce qu'elle pensait de ses façons, à ce convive, beaucoup meilleures que les siennes...

C'était l'habitude de Vixen, jusqu'aux grandes chaleurs, de dormir dans mon lit, la tête sur l'oreiller comme une chrétienne; et, quand venait le matin, je m'apercevais toujours que la petite bête avait raidi ses pattes contre le mur et m'avait poussé jusqu'à l'extrême bord du lit. Ce soir-là, elle se hâta de se coucher, remplie d'intentions, tout le poil hérissé, un œil sur l'étranger, lequel s'était affalé à même une natte, avec une mine d'abandon et de désespoir, les quatre pattes étirées, parmi de gros soupirs. Elle installa et réinstalla sa tête sur l'oreiller, pour se donner de petits airs et montrer ses grâces, et entonna la complainte qu'elle psalmodiait d'habitude avant de s'endormir. L'étranger obliqua doucement vers moi : je sortis ma main, et il la lécha. Aussitôt mon poignet fut entre les dents de Vixen, et son *aaarh!* d'avertissement eut pour moi toute la clarté de la parole : si je prêtais encore la moindre attention à l'étranger, elle mordait.

Je l'attrapai de la main gauche, derrière son cou potelé, la secouai sévèrement, et dis :

— Vixen, si vous recommencez, on vous mettra dans la véranda. Maintenant, gare à vous!

Elle comprit parfaitement, mais, à l'instant même où je la lâchai, elle saisit encore mon poignet droit dans sa gueule, et attendit, les oreilles couchées, tout le corps aplati, prête à mordre. La queue du gros chien frappa le plancher, d'humble et conciliante manière.

J'empoignai Vixen une seconde fois, l'enlevai du lit comme un lapin (procédé qui la fit glapir d'horreur), et, comme je l'avais promis, j'allai la planter dans la véranda, seule avec les chauves-souris et le clair de lune. Là-dessus, elle hurla. Puis elle se répandit en propos injurieux, — non pas à mon adresse, mais à celle du bull-terrier, — jusqu'à en perdre la voix. Puis elle courut tout autour de la maison, essayant de chaque porte. Puis elle s'en alla aux écuries et aboya comme si on volait les chevaux, ce qui était une de ses vieilles ruses. Elle finit par revenir, et son jappement essoufflé disait : « Je serai sage! Laisse-moi rentrer : je serai sage! »

Admise à rentrer, elle s'élança sur son oreiller. Lorsqu'elle fut calmée, je murmurai à l'autre chien :

— Tu peux te coucher sur le pied du lit.

Le bull bondit aussitôt, et Vixen, quoique je la sentisse frémir de rage, se garda de protester. C'est ainsi que nous dormîmes jusqu'au matin.

Ils prirent le petit déjeuner avec moi, — un morceau à l'un, un morceau à l'autre, — jusqu'au moment où, le cheval étant arrivé, nous partîmes pour la promenade. Je ne crois pas que le bull eût jamais encore suivi un cheval : il se montra comme fou d'excitation, et Vixen, à son ordinaire, cria, se démena, s'élança, puis se chargea de l'escorte.

Il y avait près de là un coin de village qu'en général nous traversions avec précaution : tous les parias de chiens jaunes de l'endroit s'y donnaient rendez-vous. C'étaient de ces bêtes à demi sauvages, mourant de faim, qui, tout en étant de la dernière poltronnerie, ne se feront pas faute, si elles sont rassemblées neuf ou dix, de houspiller, tuer et dévorer un chien anglais. J'avais toujours avec moi, à leur intention, un fouet à longue mèche. Ce matin-là, ils attaquèrent Vixen, laquelle, peut-être à dessein, avait quitté l'ombre de mon cheval.

Le bull s'en venait, à cinquante mètres derrière, labourant la poussière, boulant devant lui et souriant comme font ceux de son espèce. J'entendis Vixen piailler : une demi-douzaine de ces mâtins s'étaient refermés sur elle ; une vague blanche arriva derrière moi ; un nuage de poussière s'éleva près de Vixen, et, quand il se dissipa, je vis un grand paria qui gisait l'échine rompue, et le bull qui en tortillait un autre à terre. Vixen se retira sous la protection de mon fouet, et le bull revint en pagayant, plus souriant que jamais, et couvert du sang de ses ennemis. Cela me décida à l'appeler « Garm au Poitrail sanglant[1] », — lequel, en son temps, fut un grand personnage, — ou « Garm » tout court : je me penchai donc en avant, pour lui dire quel serait son nom au moins provisoire. Il leva les yeux tandis que je le répétais, puis s'éloigna au galop. Je criai :

— Garm !

1. Le Cerbère de l'enfer scandinave.

Il s'arrêta, revint, toujours courant, et s'approcha pour s'informer de mes désirs.

Alors je vis que mon ami, le soldat, avait raison : ce chien en savait plus et valait mieux qu'un homme.

A la fin de la promenade, je donnai un ordre, bien connu et détesté de Vixen :

— Allez vous faire laver ! — dis-je.

Garm en comprit une partie, Vixen interpréta le reste, et tous deux s'en allèrent de conserve, à un trot modéré. Quand je gagnai la véranda de derrière, Vixen était lavée, blanche comme neige, et s'en montrait fière, mais le *boy* ne voulait pour rien au monde toucher à Garm, à moins que je ne fusse présent. Il me fallut donc rester là pendant qu'on le débarbouillait ; et lui, Garm, avec le savon qui moussait au sommet de sa large tête, il me regardait pour s'assurer que c'était bien cela que je lui enjoignais de supporter. Le boy, il le savait bien, ne faisait qu'obéir à mes ordres.

— La prochaine fois, — dis-je au boy, — tu laveras le grand chien avec Vixen, quand je les renverrai.

— Est-ce qu'il le sait? — demanda le boy, — lequel était au courant des façons canines.

— Garm, — fis-je, — la prochaine fois, on vous lavera en même temps que Vixen.

Je vis bien qu'il avait compris. En effet, lors du bain suivant, tandis que Vixen se réfugiait comme d'habitude sous mon lit, Garm fixa les yeux sur le boy qui se tenait, un peu indécis, dans la véranda, marcha noblement jusqu'à la place où on l'avait lavé, l'autre fois, et se tint debout, roide, dans le *tub*.

*
* *

Mais les longues journées passées à mon bureau furent pour lui une amère épreuve. Nous partions tous les trois en voiture, le matin, à huit heures et demie, pour ne rentrer qu'à six heures, au plus tôt. Vixen, instruite de cette routine, s'en allait dormir sous ma table ; mais, pour Garm, la réclusion lui rongeait l'âme. Il restait généralement assis dans la véranda, l'œil au guet sur le Mail ; et je savais trop bien ce qu'il attendait.

Parfois une compagnie de soldats s'avançait, en route pour le fort, et Garm aussitôt roulait en avant les inspecter; ou bien un officier en uniforme entrait au bureau, et c'était pitié de voir la fête que faisait le pauvre Garm à l'habit, — non pas à l'homme : il sautait tout autour, reniflait et aboyait joyeusement, puis courait à la porte et revenait.

Une après-midi, je l'entendis aboyer à pleine gorge, — chose que je ne l'avais pas encore entendu faire, — et il disparut.

A la fin de la journée, quand je rentrai en voiture dans mon jardin, un soldat en coutil blanc escaladait le mur, à l'autre bout, et le Garm qui vint à ma rencontre était un chien joyeux... Le fait se reproduisit deux ou trois fois par semaine dans l'espace d'un mois...

Je fis semblant de ne rien voir; mais Garm savait, et Vixen aussi savait. Il se glissait hors du bureau, vers quatre heures, comme s'il allait regarder le paysage, et s'en retournait à la maison : il faisait cela si tranquillement que, sans Vixen, je ne m'en serais pas aperçu. La jalouse petite chienne reniflait et ronflait sous la table, tout juste assez haut pour appeler mon attention sur la fuite. Garm aurait pu sortir quarante fois par jour sans que Vixen bougeât, mais, lorsqu'il s'esquivait pour aller revoir son vrai maître dans mon jardin, elle me le disait en son langage. C'était sa seule façon de marquer que Garm ne faisait pas tout à fait partie de la famille. Ils se montraient, en toutes circonstances, les meilleurs amis de la terre; *mais* Garm, je ne devais jamais oublier cela et Vixen prenait soin de l'expliquer, ne m'aimait pas autant qu'elle m'aimait.

Je n'y comptais nullement. Le chien n'était pas mon chien, — ne pourrait jamais devenir mon chien, — et je le savais tout aussi malheureux que son maître, lequel faisait à pied huit milles par jour pour le voir. Aussi me sembla-t-il que, plus tôt ces deux-là seraient réunis, mieux cela vaudrait pour tout le monde.

Une après-midi, je renvoyai Vixen seule à la maison dans le *dog-cart* (Garm était parti devant), et m'en allai à cheval au cantonnement trouver un autre de mes amis, Mulvaney, soldat irlandais, intimement lié avec le maître du chien.

Je lui expliquai toute l'affaire, et conclus :

— Et, à l'heure qu'il est, Stanley est dans mon jardin, à

pleurer sur son chien. Pourquoi ne le reprend-il pas? Ils sont malheureux l'un et l'autre.

— Malheureux!... Dites que le petit homme en a perdu le sens!... Mais c'est son idée.

— Quelle idée?... Il fait cinquante milles par semaine pour voir la bête, et feint de ne pas me reconnaître quand il me rencontre sur la route... Et je suis aussi malheureux que lui... Tâchez qu'il reprenne le chien!

— C'est la pénitence qu'il s'est imposée lui-même. Je lui ai dit, comme ça, pour rire, après que vous aviez passé sur lui si à propos, ce soir qu'il était ivre... je lui ai dit que, s'il était catholique[1], il aurait à faire pénitence. Le voilà-t-il qui part avec cette idée en tête et une bonne dose de fièvre, sans plus vouloir entendre parler que de vous donner le chien en gage!...

— Un gage, à quel propos? Je n'ai pas de gages à recevoir de Stanley.

— Un gage de sa bonne conduite... Il marche droit, pour le quart d'heure, au point que c'est pas un plaisir de vivre avec lui!

— S'est-il donc affilié à quelque société de tempérance?

— S'il n'y avait que ça, je m'en moquerais pas mal!... On peut rester trois mois dans une société de tempérance, et puis adieu!... Il dit qu'il ne reverra jamais le chien, et que, de cette façon-là, notez bien, il marchera droit jusqu'à la consommation des siècles... Vous connaissez ses idées? Eh bien, en v'là une... Et le chien, comment prend-il la chose?

— Comme un homme. C'est le meilleur chien de toute l'Inde!... Vous ne pouvez pas faire en sorte que Stanley le reprenne?

— Je ne peux pas faire plus que je n'ai fait... Mais vous connaissez ses idées. Il accomplit sa pénitence, et voilà tout!... Qu'est-ce qu'il va devenir, quand il ira dans la montagne? Le major l'a mis sur la liste.

C'est la coutume, aux Indes, de prendre dans chaque régiment un certain nombre de malades, pour les envoyer dans les stations de l'Himalaya pendant les grandes chaleurs; et, malgré la fraîcheur et le bien-être dont ces hommes devraient

1. Mulvaney, soldat irlandais, est catholique; Stanley, soldat anglais, est protestant.

jouir, la société de la caserne qui est là, en bas, leur manque, au point qu'ils font tout leur possible pour redescendre, sinon même pour ne pas monter.

Je pressentis que ce déplacement amènerait une solution. Aussi étais-je plein d'espoir quand je quittai Mulvaney, bien qu'il me rappelât :

— Il ne reprendra jamais le chien, môssieu!... Vous pouvez bien parier un mois de votre paye!... Vous connaissez ses idées...

Je fis la seule chose à faire : je laissai là le camarade.

*
* *

Cet été-là, les malades du régiment auquel appartenait mon ami reçurent de bonne heure l'ordre de se rendre dans la montagne : la marche, aux heures fraîches du jour, pensaient les docteurs, ne pourrait que leur faire du bien. Leur chemin filait vers le sud jusqu'à un endroit appelé Umballa, à cent vingt milles ou davantage. Ils devaient alors tourner à l'est et continuer d'avancer dans la montagne jusqu'à Kasauli, Dugshai ou Subathoo.

La veille de leur départ, je dînai avec les officiers : — ils se mettaient en route à cinq heures du matin. — Il était minuit quand je pénétrai en voiture dans mon jardin, et surpris une forme blanche qui se sauvait par-dessus le mur.

— Cet homme est ici depuis neuf heures du soir, — dit mon majordome hindou, — à faire la conversation à ce chien. Il est complètement fou. Je ne lui ai pas dit de s'en aller, parce qu'il est déjà venu bien des fois... et puis le boy m'a dit que si je lui disais de s'en aller, ce grand chien aurait tôt fait de m'étrangler... Il n'a pas demandé à parler au Protecteur du Pauvre, pas plus qu'il n'a réclamé à manger ni à boire.

— Kadir Buksh, — répondis-je, — tu as bien fait, car le chien t'aurait certainement tué. Mais je ne pense pas que le soldat blanc revienne jamais plus...

Garm dormit mal, cette nuit-là, et geignit dans ses rêves. Il lui arriva, une fois, de sauter sur pattes avec un aboi clair et

retentissant, et je l'entendis remuer la queue jusqu'au moment où cela le réveilla et où l'aboi mourut en un hurlement. Il avait rêvé qu'il se retrouvait avec son maître, et je faillis en pleurer... Tout cela, c'était la faute de cet imbécile de Stanley!

La première halte que fit le détachement des malades fut à quelques milles de leur caserne, sur le chemin d'Amritsar, à dix milles de ma maison. Par hasard, un des officiers revint en voiture pour bien dîner encore une fois au cercle (la cuisine, en route, est toujours mauvaise), et je l'y rencontrai. C'était un de mes amis personnels, et je savais qu'il savait ce que c'était que d'aimer — ce qui s'appelle aimer — un chien. Son favori était un gros et gras *retriever*, qui allait dans la montagne pour sa santé; et, quoiqu'on fût encore en avril, la brune et ronde bête soufflait et suffoquait dans la véranda du cercle, et semblait tout près d'éclater.

— C'est étonnant, — dit l'officier, — les ruses que mes sacrés malades inventent pour revenir à la caserne! Est-ce qu'un homme de ma compagnie ne me demandait pas tout à l'heure une permission pour revenir au cantonnement payer une dette qu'il avait oubliée? Cette idée m'a tellement séduit que je l'ai laissé aller, et il est parti, heureux comme Polichinelle, dans le bruit de grelots d'une *ekka*... Dix milles pour payer une dette! Je me demande ce qu'il y avait là-dessous.

— Si vous voulez me reconduire chez moi, je crois bien que je pourrai vous le montrer! — dis-je.

Nous allâmes donc chez moi, dans son *dog-cart*, avec le *retriever*; et, en route, je lui racontai l'histoire de Garm.

— Je me demandais où était passée la bête, — fit mon ami. — C'est ce que le régiment a de mieux comme chien. J'en ai offert vingt roupies à ce petit gaillard-là, il y a un mois. Mais c'est un gage, dites-vous, qui garantit la bonne conduite de Stanley. Stanley est un de mes meilleurs hommes, quand il veut!...

— Justement! — répliquai-je. — Un homme de seconde qualité n'aurait pas pris les choses à cœur comme il a fait.

La voiture entra doucement, par l'autre bout du jardin, et nous fîmes à pas de loup le tour de la maison. Il y avait contre le mur un endroit planté de tamaris, où je savais que

Garm cachait ses os. Vixen elle-même n'était pas autorisée à stationner par là. Dans le beau clair de lune indien, je vis un uniforme blanc penché sur le chien.

— Adieu, mon vieux. (Nous ne pouvions pas ne pas entendre la voix de Stanley.) Pour l'amour du Ciel, ne va pas te faire mordre par quelque chien galeux pour devenir enragé!... Tu peux bien prendre garde à toi, mon vieux! C'est pas toi qui t'en vas te saouler pour aller ensuite cogner dans tes amis. Tu te contentes, toi, d'emporter tes os et de manger ton biscuit, et de tuer ton ennemi comme un *gentleman*... Je m'en vais... n'hurle pas!... je m'en vais à Kasauli, où je ne te verrai plus.

Je l'entendis saisir le museau de Garm, au moment où le chien le levait brusquement vers les étoiles.

— Tu vas rester ici à te conduire de première, hein?... et je vais m'en aller pour tâcher, moi, de bien me conduire, et je ne sais pas comment faire pour te quitter... Je ne sais pas...

— Il me semble que tout cela est diablement stupide! — fit l'officier, en donnant une tape à son vieux joufflu de *retriever*.

Il appela le bonhomme, lequel sauta sur ses pieds, fit trois pas en avant, et salua.

— Vous êtes ici? — dit l'officier, en détournant la tête.

— Oui, mon capitaine, mais j'allais tout juste m'en aller.

— Je vais partir à onze heures, dans ma charrette : vous viendrez avec moi. Je ne peux pas avoir des malades à courir partout comme cela... Soyez ici à onze heures.

Nous n'en dîmes pas bien long, une fois rentrés dans la maison, mais l'officier tout en marmonnant, tirait les oreilles de son *retriever*.

Ce n'était plus, ce vieux chien trop gavé, qu'une ignoble descente de lit; et, quand il se dirigea en se dandinant vers ma cuisine pour s'y faire nourrir encore, j'eus une idée lumineuse...

A onze heures, le chien de cet officier n'était trouvable nulle part, et il fallait entendre le beau tapage que faisait son maître. Il appela, cria, tempêta, et passa une demi-heure à fourrager dans le jardin.

Je finis par dire :

— Sûrement, il reviendra demain matin. Envoyez un

homme par le chemin de fer : j'aurai retrouvé la bête et vous l'expédierai.

— « La bête » ? — repartit l'officier. — Je tiens à ce chien-là beaucoup plus qu'à aucun homme de ma connaissance... Vous en parlez à votre aise : votre chien est là !...

Vixen était là, en effet, — à mes pieds, — et, si elle avait été portée absente, il n'eût plus été question de boire ni de manger dans la maison jusqu'à son retour. Mais il y a des gens pour s'amouracher de chiens qui ne valent pas un coup de fouet.

Mon ami dut enfin repartir avec Stanley sur le siège de derrière. Et mon boy me dit alors :

— Quel drôle d'animal que le chien de Bullen Sahib ? Venez voir !

J'allai dans la case du boy. Le vieux gros monstre était là, vautré sur une natte, soigneusement enchaîné. Il devait avoir entendu son maître appeler pendant vingt minutes, mais n'avait pas même cherché à le rejoindre.

— Cela n'a pas de cœur ! dit le boy sur un ton de mépris. C'est un *punniar-kooter* (un chien couchant). Il n'a pas seulement essayé de s'ôter ce chiffon de la gueule quand son maître l'appelait. Vixen-baba aurait sauté par la fenêtre, elle, et ce grand chien m'aurait étranglé malgré toutes les muselières... C'est vrai qu'il y a chien et chien !...

Le lendemain soir, qui s'en revint ? Stanley. L'officier lui avait fait reparcourir quatorze milles en chemin de fer, avec un mot qui me priait de rendre le *retriever*, si je l'avais retrouvé ; sinon, d'offrir les plus fortes récompenses.

Le dernier train pour le camp partait à dix heures et demie, et Stanley resta jusqu'à dix heures, toujours parlant à son ami Garm. J'eus beau le raisonner, le supplier, menacer même de brûler la cervelle au bull-terrier : le petit homme resta ferme comme un roc, malgré le bon dîner que je lui offris et la sévérité du ton sur lequel je le tançai... Garm savait tout aussi bien que moi que c'était la dernière fois qu'il pouvait espérer de voir son homme, et suivait Stanley comme une ombre. Le *retriever* ne dit rien, et se contenta de se lécher les babines après son repas, pour se retirer en se dandinant sans même dire merci au boy absolument dégoûté.

Ainsi se termina cette dernière entrevue; après quoi, je me sentis aussi désemparé que Garm, lequel, toute la nuit, ne cessa de gémir dans son sommeil.

Quand nous allâmes au bureau, le lendemain, il trouva une place sous la table, contre Vixen, et, s'y laissant tomber à plat, ne bougea plus jusqu'à l'heure de rentrer.

Fini de courir dans les vérandas, fini de s'esquiver pour des conversations furtives avec Stanley! Le temps devenant plus chaud, les chiens reçurent défense de trotter aux côtés de la charrette, et prirent place auprès de moi sur le siège, Vixen la tête sous mon coude gauche, et Garm pressé entre elle et l'accotoir.

Là, Vixen était toujours à son affaire. Elle avait à surveiller tout le mouvement du trafic, — charrettes à bœufs qui barraient la route, chameaux, poneys menés en main, aussi bien qu'à garder toute sa dignité lorsqu'elle passait d'humbles amis courant dans la poussière. Elle ne jappait jamais pour le plaisir de japper, mais sa voix aiguë, perçante, était connue tout le long du Mail, et les terriers d'autrui répondaient sur le même ton, et les conducteurs de bœufs regardaient par-dessus leur épaule et nous cédaient la route en riant.

Mais Garm ne faisait aucune attention à tout cela. Ses gros yeux contemplaient l'horizon, et sa gueule terrible restait close. Il y avait, au bureau, un autre chien qui appartenait à mon chef. Nous l'appelions « Bob le Bibliothécaire », parce qu'il imaginait toujours entendre des rats derrière les rayons de livres, et qu'en voulant leur faire la chasse il entraînait la moitié des collections de vieux journaux. Bob était l'idiot le mieux intentionné du monde, mais Garm ne l'encourageait pas. Bob avançait la tête au coin de la porte, en haletant : « Au rat! Viens donc, Garm! » et Garm décroisait et recroisait ses pattes, se mettait en rond et laissait Bob gémir derrière le dos le plus indifférent du monde. En ce temps-là, le bureau eut à peu près la gaîté d'un tombeau.

Une fois, une seule et unique fois, vis-je Garm un peu content de ce qui l'entourait. Il était allé sans autorisation, un dimanche matin, de bonne heure, se promener en compagnie de Vixen, et un imbécile de tout jeune artilleur (sa batterie

venait de se transporter en cette partie du monde) essaya de les voler tous les deux. Vixen, cela va sans dire, n'était pas si sotte que d'accepter quelque mangeaille offerte par un soldat ; et, d'ailleurs, elle venait d'achever son petit déjeuner. De sorte qu'elle revint au trot, traînant un grand morceau de ce mouton que l'on distribue à nos troupes, le déposa dans ma véranda, et leva les yeux pour voir ce que j'en pensais. Je lui demandai où était Garm, et elle courut devant le cheval pour me montrer le chemin.

A un mille environ, nous tombâmes sur notre artilleur. assis tout raide au revers d'un fossé, un mouchoir graisseux en travers des genoux. Garm se tenait vis-à-vis, l'air plutôt satisfait. Pour peu que l'homme remuât bras ou jambe, Garm découvrait ses dents en silence. Une ficelle cassée pendait au collier du chien, et l'autre moitié gisait, toute chaude, dans la main immobile de l'artilleur.

Ce dernier m'expliqua, sans cesser de tenir les yeux droit devant lui, qu'il avait rencontré ce chien (il le gratifia de noms terribles) errant tout seul, et qu'il l'emmenait au Fort pour le faire abattre comme un paria sans maître qu'il était.

Je déclarai que, pour moi, Garm ne ressemblait guère à un paria, mais que si l'artilleur croyait devoir le faire, il était libre de l'emmener au Fort. Il répondit qu'il n'y tenait pas plus que cela. Je lui dis alors de s'en aller au Fort tout seul. Il repartit qu'il n'avait pas besoin d'y aller à cette heure-là, mais que pourtant il allait suivre mon conseil dès que j'aurais rappelé le chien. J'avertis Garm d'avoir à le conduire au Fort, et Garm le fit avancer solennellement, durant un mille et demi, sous un soleil torride, jusqu'à la grille, où je racontai au poste ce qui s'était passé ; sous les rires, le jeune artilleur se fâcha plus qu'il n'était nécessaire. Plusieurs régiments, lui dit-on, avaient essayé de voler Garm, en leur temps.

*
* *

Ce mois-là, la chaleur s'établit sérieusement, et les chiens couchèrent dans la salle de bains, sur les carreaux frais et

humides où l'on pose le tub. Chaque matin, dès que l'homme remplissait mon tub, tous les deux sautaient dedans, et, chaque matin, l'homme remplissait le tub une seconde fois. Je lui dis qu'il pourrait tout aussi bien mettre de l'eau dans un petit baquet, exprès pour les chiens.

— Non! — répondit-il en souriant, — ce n'est pas leur habitude : ils ne comprendraient pas. D'ailleurs, ils ont plus de place dans ce grand-là.

Les coolies de punkah, qui tirent sur les punkahs jour et nuit, finirent par connaître Garm intimement. Celui-ci observa que, si le va-et-vient de l'éventail s'arrêtait, j'interpellais le coolie et le priais de tirer en allongeant le coup. Si l'homme continuait de dormir, je le réveillais. Garm s'aperçut également que c'était bon de s'étendre dans la vague d'air, sous le punkah. Il se peut que Stanley lui eût appris tout cela, naguère, à la caserne. Toujours est-il que, si le punkah s'arrêtait, Garm commençait par grommeler et braquer son œil sur la corde; si cela n'éveillait pas l'homme, — cela l'éveillait presque toujours, — il s'en allait sur la pointe du pied parler à l'oreille du dormeur. Vixen était une petite chienne très intelligente, mais elle ne parvint jamais à établir un rapport entre le punkah et le coolie; ainsi Garm me procura-t-il des heures délicieuses de frais sommeil. Toutefois il était foncièrement malheureux, — aussi misérable qu'un être humain; et, dans sa misère, il s'attachait à moi si étroitement que d'autres hommes le remarquèrent et qu'ils en conçurent de l'envie. Si je passais d'une pièce dans une autre, Garm me suivait; si ma plume cessait de gratter, la tête de Garm se fourrait dans ma main; si je me retournais, à demi éveillé, sur l'oreiller, Garm était debout, à mon côté, car il savait que j'étais le seul chaînon le rattachant à son maître, et jour et nuit, et nuit et jour, ses yeux posaient une question, une seule : « Quand tout cela va-t-il finir?... »

Vivant avec le chien comme je faisais, je ne pris pas garde que les chaleurs l'éprouvaient plus que de raison, jusqu'au soir où quelqu'un, au cercle, me dit :

— Mais votre chien n'en a pas pour une semaine ou deux. Ce n'est plus qu'une ombre...

Là-dessus, je le bourrai de fer et de quinine, ce qui ne lui

plut guère, et je me sentis fort inquiet. Il perdit son appétit, et Vixen fut invitée à manger le diner du pauvre Garm sous ses yeux. Cela même ne lui donna pas le courage d'avaler, et nous eûmes une consultation pour lui : — le meilleur docteur mâle de l'endroit, une doctoresse qui soignait des femmes de rajahs, et l'inspecteur général adjoint du service vétérinaire de toute l'Inde. — Ils se prononcèrent sur les symptômes, et je leur racontai l'histoire. Et Garm était là, couché sur le divan, à me lécher la main.

— Il se meurt de chagrin ! — s'écria tout à coup la doctoresse.

— Ma parole, — dit l'inspecteur général adjoint, — m'est avis que Mrs. Macrae a parfaitement raison..., comme toujours.

Le meilleur docteur mâle de l'endroit rédigea une ordonnance, que l'inspecteur général adjoint du service vétérinaire parcourut ensuite afin de s'assurer que les médicaments étaient dans de convenables proportions de chien : ce fut la première fois de sa vie que notre docteur souffrit de voir contrôler ses prescriptions. Il s'agissait d'un tonique puissant, qui remit sur pied le pauvre bonhomme pour une semaine ou deux; après quoi, il recommença de maigrir. Je demandai à un homme que je connaissais de l'emmener avec lui dans la montagne, quand il s'y rendrait : l'homme vint devant la porte, avec son fourniment empaqueté sur le haut de la voiture. D'un seul et rouge coup d'œil, Garm embrassa toute la situation. Le poil se hérissa le long de son échine; il s'assit en face de moi pour émettre le plus affreux grondement que j'aie jamais entendu dans la gueule d'un chien. Je criai à mon ami de partir aussitôt, et, dès que la voiture fut hors du jardin, Garm posa sa tête sur mon genou et se mit à geindre. Ainsi connus-je sa réponse, et ne pensai plus qu'à me procurer l'adresse de Stanley dans la montagne.

Mon tour d'aller prendre le frais arriva tard en août. On nous octroyait trente jours de congé par an, si personne ne tombait malade, et nous les prenions suivant les nécessités du service. Mon chef et Bob le Bibliothécaire eurent leurs vacances les premiers; et, quand ils furent partis, je fis, comme d'habitude, un calendrier que je pendis à la tête de mon lit, pour

en arracher un feuillet chaque soir, jusqu'à leur retour. Vixen était allée déjà cinq fois dans la montagne avec moi; et elle en appréciait le froid, l'humidité, les beaux feux de bois, presque autant que je faisais moi-même.

— Garm, — dis-je, — nous allons retrouver Stanley à Kasauli. Kasauli, Stanley... Stanley, Kasauli...

Et je répétai cela vingt fois.

En réalité, il ne s'agissait pas de Kasauli, mais d'un autre endroit. Toutefois, me rappelant ce que Stanley avait dit dans mon jardin, le dernier soir, je n'osais pas changer le nom. Alors Garm se mit à trembler; puis il aboya; puis il sauta après moi, frétillant et remuant la queue.

— Pas encore! — fis-je, en levant la main. — Quand je dirai : « Nous partons », nous partirons, Garm.

Je sortis le petit paletot et le collier à pointes que Vixen portait toujours, là-haut, pour la protéger contre les refroidissements soudains et contre ces brigands de léopards, et je laissai les deux camarades les flairer un peu et en causer. Ce qu'ils dirent, je n'en sais rien, naturellement, mais cela fit de Garm un tout autre chien. Il avait les yeux brillants; et il aboyait joyeusement quand je lui parlais. Il mangea sa pitance, et tua ses rats durant les trois semaines suivantes; et, s'il commençait à geindre, je n'avais qu'à lui dire : « Stanley, Kasauli... Kasauli, Stanley », pour lui remonter le moral. Je regrettais de n'y avoir pas pensé plus tôt...

Mon chef revint, tout hâlé par le grand air, et fort irrité de trouver une telle chaleur dans la plaine. Cette même après-midi, nous commençâmes tous les trois, en compagnie de Kadir Buksh, à faire nos paquets pour notre mois de vacances : vingt fois par minute, Vixen entrait comme un boulet dans ma cantine pour en ressortir de même, et Garm montrait partout la grimace de son rire en ébranlant de sa queue le plancher. Vixen connaissait toute cette routine du voyage comme elle connaissait mon travail de bureau. Elle se rendit à la gare en chantonnant, sur le siège de la voiture, tandis que Garm était assis à côté de moi. Elle se précipita dans le compartiment, regarda Kadir Buksh y faire mon lit pour la nuit, but sa lampée d'eau, et se coucha en rond; mais son œil guettait le tumulte du quai. Garm la suivit (la foule lui ouvrait un passage

pour lui tout seul), et il s'assit sur les coussins, les yeux flamboyants, la queue en halo derrière lui...

Nous arrivâmes à Umballa par une aurore chaude et brumeuse : nous étions là quatre ou cinq hommes qui avions pioché ferme durant onze mois et réclamions à tue-tête nos *dâks*, — ces voitures de voyage, à deux chevaux, qui devaient nous emmener là-haut, à Kalka, au pied des montagnes. Tout cela était nouveau pour Garm. Il n'avait aucune idée de voitures où l'on s'étend tout de son long sur sa literie : ce n'était pas comme Vixen qui, d'un bond, fut à sa place; il la suivit, d'ailleurs. La route de Kalka, avant la construction du chemin de fer, avait environ quarante-sept milles de longueur, et l'on changeait de chevaux tous les huit milles. La plupart de ces animaux refusaient, ruaient, plongeaient, mais il leur fallait marcher finalement, — et plutôt mieux que de coutume, avec l'aboi profond de Garm à leurs trousses.

Il y avait une rivière qu'on passait à gué, où quatre bœufs tirèrent la voiture, et où Vixen, après avoir fourré le nez, puis la tête dehors, par la portière à coulisses, faillit tomber dans l'eau en donnant ses instructions. Garm, silencieux et curieux, éprouvait plutôt le besoin de se voir rassuré au sujet de Stanley et de Kasauli. C'est ainsi qu'aboyant et jappant, nous arrivâmes à Kalka pour le déjeuner, où Garm mangea double portion.

Après Kalka, la route serpentait entre les montagnes, et nous prîmes une carriole attelée de poneys à demi dressés que l'on changeait tous les six milles. Personne, à cette époque, ne rêvait d'un chemin de fer allant jusqu'à Simla, c'est-à-dire à sept mille pieds en l'air. La route avait plus de cinquante milles de longueur, et l'allure réglementaire était la vitesse maximum dont les poneys étaient capables. Ici encore, Vixen conduisit Garm d'une voiture à l'autre, sauta sur le siège de derrière, et chanta victoire. Un souffle frais qui venait des neiges nous accueillit à cinq milles de Kalka, et, redoutant avec sagesse un refroidissement qui affecterait son foie, elle geignit pour avoir son paletot. J'en avais fait confectionner un pour Garm également, et, dès que nous atteignîmes la région des brises fraîches, je m'empressai de le lui mettre; et, s'il le mâchonna, avec l'air de ne pas comprendre, je suis persuadé qu'au fond il en fut reconnaissant.

« Haï-yaï-yaï-yaï! » chantait Vixen, comme nous prenions des tournants vertigineux : « Tou-tou-tou! » faisait le cornet du cocher aux endroits dangereux, et « Yaou! yaou! yaou! » aboyait Garm. Kadir Buksh, sur le siège, souriait. Lui-même, il était bien aise d'échapper à la chaleur de la plaine qui mijotait dans la buée derrière nous. De temps à autre, nous rencontrions quelque figure de connaissance qui redescendait à son travail. « Quel temps fait-il, en bas? » demandait le camarade. Et je criais : « Plus chaud que braise!... Quel temps fait-il là-haut? — Délicieux! » criait-il derrière lui. Et nous allions toujours.

Soudain, Kadir Buksh dit, par-dessus son épaule :

— Voici Solon!

Et Garm qui s'était couché, la tête sur mon genou, n'en continua pas moins de ronfler.

Solon est un vilain petit cantonnement, mais qui a l'avantage d'être frais et salubre. C'est un endroit tout nu, fort éventé; on s'arrête généralement à une petite auberge, près de là, pour manger quelque chose.

Je descendis et pris les deux chiens avec moi, pendant que Kadir Buksh préparait le thé. Un soldat nous dit que nous trouverions Stanley « par là-bas », en désignant de la tête une colline chauve et glaciale.

Quand nous en atteignîmes le sommet, nous aperçûmes le Stanley même, qui m'avait donné tout ce tracas, assis sur un rocher, le visage dans les mains, son manteau défait, pendant autour de lui. Jamais je ne vis rien de si abandonné, de si abattu, que ce petit homme tout seul, tout recroquevillé, pensif, sur le haut versant grisâtre.

Ici, Garm me quitta.

Il partit sans mot dire, et, autant que je pus voir, sans remuer les pattes. Il vola à travers l'espace, d'un bloc, et j'entendis son « pouf! » lorsqu'il s'abattit sur Stanley, renversant et culbutant le petit homme. Ils roulèrent pêle-mêle sur le sol, criant, jappant et s'étreignant. Qu'est-ce qui était homme, qu'est-ce qui était chien, je n'en pouvais plus rien voir jusqu'au moment où Stanley se releva en pleurnichant.

Il me raconta qu'il avait souffert, par-ci, par-là, de la fièvre, et qu'il était très faible. Il en avait bien l'air; mais, dans le

temps même où je les observais, l'homme et le chien parurent tous deux reprendre leurs dimensions naturelles, exactement comme des pommes séchées gonflent dans l'eau. Le chien était sur l'épaule de l'homme, sur sa poitrine et sur ses pieds tout à la fois : la voix de Stanley ne m'arrivait qu'à travers un nuage de Garm, — de Garm suffoquant, sanglotant, bavant. — Stanley, d'ailleurs, ne disait rien de clair, à mon sens, sinon qu'il s'était cru sur le point de mourir, mais que maintenant il se sentait tout à fait bien, et n'allait plus renoncer à Garm en faveur de quiconque ne serait point Belzébuth en personne.

Puis il déclara qu'il avait faim, qu'il avait soif, et qu'il était heureux.

Nous descendîmes prendre le thé à la petite auberge, où Stanley se bourra de sardines et de gelée de framboises, de bière, de mouton froid et de *pickles*, dans les moments où Garm ne grimpait pas sur lui. Après quoi, Vixen et moi, nous nous apprêtâmes à poursuivre notre chemin.

Garm vit aussitôt ce qu'il en était. Il me dit adieu par trois fois, en me tendant les deux pattes, l'une après l'autre, puis en sautant jusqu'à mon épaule. Il nous escorta encore, en chantant des hosannas de sa voix la plus haute, un mille durant, sur la route. Ensuite il retourna, au galop, vers son maître.

Vixen n'ouvrit pas la gueule; mais, quand arriva le froid crépuscule, et comme on apercevait les lumières de Simla au loin dans la montagne, elle souffla du nez sur le devant de mon manteau : je le déboutonnai, et la fourrai dedans. Elle eut alors un petit reniflement de béatitude, et tomba profondément endormie, la tête sur ma poitrine jusqu'à l'instant où nous débarquâmes à Simla, — deux des quatre plus heureuses gens du monde, ce soir-là.

RUDYARD KIPLING

(Traduit de l'anglais par LOUIS FABULET et ARTHUR AUSTIN-JACKSON.)

UN AGENT ROYALISTE EN 1814[1]

II

Le 4 février 1814, s'ouvrit le congrès de Châtillon dans lequel les Alliés, sous l'influence des combats de Brienne (31 janvier), de la Rothière (2 février) et du désarroi apparent des armées françaises, firent mine d'abord de se mettre d'accord pour traiter avec Napoléon sur les frontières de la France antérieures à la Révolution. Mais, les succès de l'Empereur du 10 au 18 février, à Champaubert, Montmirail, Château-Thierry, Montereau et son entrée à Troyes, jetèrent promptement le trouble dans les négociations. Il ne semble pas que ces événements aient eu un contre-coup de quelque importance sur la frontière des Pyrénées.

Le baron de la Barthe au comte de Blacas.

[Saint-Jean-de-Luz], 12 février.

Je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire depuis le 18 du mois dernier. J'allais vous mander des choses assez tristes lorsque l'arrivée de S. A. R. Monseigneur le duc d'Angouléme m'a été annoncée. Cette bonne nouvelle a tellement livré mon âme à la joie, au bonheur, qu'il m'aurait été aussi pénible que difficile de m'occuper d'autre chose. Il faut cependant vous faire connaître les changements survenus dans notre position depuis le 18 janvier pour que vous puissiez avoir une idée vraie de notre position présente.

1. Voir la *Revue* du 1er juillet 1910.

Les intentions de lord Wellington étaient et sont encore parfaitement bonnes. L'intérêt de sa gloire, indépendamment de l'intérêt tout particulier qu'il m'a toujours témoigné prendre à la cause du Roi, lui avait fait désirer sincèrement l'arrivée d'un Prince. Lorsque j'arrivai ici, il me dit qu'il croyait que les Princes feraient bien de différer leur départ à raison des négociations que l'on venait d'ouvrir; mais, comme il ne pensait pas que l'on fît la paix, comme je savais qu'il était mécontent de l'Espagne et qu'il n'en attendait rien, comme je savais en outre, par la correspondance de M. Saint-Jean, quelles étaient les dispositions de l'intérieur et combien il était intéressant, pour le succès des opérations et surtout pour le Roi, qu'un Prince parût, j'eus l'honneur de vous écrire en conséquence. Malheureusement pour nous, le sous secrétaire d'État, colonel Bunbury, arriva peu de jours après. J'ignore quel fut l'objet principal de sa mission, mais, ce que je sais, c'est qu'il fit totalement changer l'air du bureau. Le maréchal, qui ne croyait pas avant à la paix, ne m'en parlait plus que comme d'une chose très possible. Les choses étaient dans cet état, lorsque j'appris que S. A. R., débarquée à Saint-Sébastien, était en route pour venir ici. Je courus chez le maréchal et, après avoir recueilli l'expression des sentiments divers que lui faisait éprouver cette nouvelle, je montai à cheval pour aller au devant de S. A. R. et lui annoncer lord Wellington, qui arriva peu d'instants après.

Le maréchal n'oublia aucune forme dans cette entrevue, mais cette première entrevue put donner à Monseigneur une idée de la paralysie dont nous avions été frappés depuis le 18 janvier, époque de ma dernière lettre. Il y fut convenu que Monseigneur garderait l'incognito et le nom qu'il avait pris. A dîner, le maréchal lui présenta les officiers généraux de son état-major, mais, excepté les Espagnols qui croyaient que c'était le Roi, tout l'état major, tout le quartier général, toute la ville, savaient déjà qui était l'illustre voyageur. Cependant, comme il faut surtout avec les Français mettre à profit ce premier moment, toujours si précieux, et que c'eût été donner à penser d'une manière fâcheuse que d'observer vis à vis d'eux un incognito trop rigoureux, je jugeai non seulement convenable, mais nécessaire, mais indispensable, d'engager la municipalité à aller en corps chez le Prince lui rendre hommage. M. Saint-Jean, le maire, son adjoint et le juge de paix se rendirent à l'audience que Monseigneur avait daigné leur accorder et eurent l'honneur de lui présenter une adresse. Je ne puis vous dire combien je fus enchanté et touché de la manière, digne et bonne tout à la fois, dont Monseigneur répondit au discours du maire. J'avais été privé de l'honneur de faire une cour assidue à S. A. R.; je ne la connaissais pas. Elle se trouvait dans une situation nouvelle; pour la première fois elle

était obligée de parler avec une sorte d'appareil; pour la première fois aussi je jouissais d'un spectacle que j'appelais depuis si longtemps par tous mes vœux : je voyais un Prince, un fils de France, recevoir en France au nom du Roi le premier hommage de fidélité. Je fus touché aux larmes et, pendant que le comte de Damas pleurait de son côté, je pleurais du mien comme un enfant, ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps.

Le curé, à la tête de son clergé, vint le dimanche, après la grand messe, offrir son hommage. Il voulait rendre à S. A. R. les honneurs qui lui sont dûs, l'aller prendre sous le dais, en faire placer un à l'église, etc., etc. Elle s'y est refusée, mais elle a été forcée d'accepter un fauteuil et un prie-Dieu qu'on a mis dans le chœur.

Les maires et principaux propriétaires des communes voisines ont sollicité et obtenu la faveur de lui être présentés, et tous se sont retirés chez eux, enchantés de S. A. R. et prêts à lui donner des preuves de dévouement. Mais, si ces bonnes gens sont prêts, lord Wellington ne l'est pas. Lorsque Monseigneur arriva, il me dit qu'il verrait S. A. R. avec plaisir, mais qu'il eût préféré qu'elle eût différé d'un mois ou six semaines son départ, parce qu'alors ou la paix serait faite ou les négociations rompues; que, d'ici-là, il désirait que le Prince gardât l'incognito et que le pays ne fît aucun mouvement qui pourrait le compromettre. Si la paix se faisait, S. A. R., sûre de la bonne volonté de lord Wellington et ne voulant rien faire que d'accord avec lui, ne peut pas profiter du dévouement que lui témoignent les habitants. Sa position comme vous voyez est assez embarrassante. Le sera-t-elle encore longtemps? Cela dépend des nouvelles que l'on recevra de Bâle ou du passage de l'Adour. Je dis du passage de l'Adour, parce que, ce passage effectué, rien ne peut s'opposer à l'occupation de tout le pays en de çà de la Garonne et qu'alors, que la paix se fasse ou ne se fasse pas, je ne vois pas qui pourrait empêcher S. A. R. de rompre l'incognito, etc., etc.

Si la paix se fait, je crois que Monseigneur pourrait se maintenir dans le pays avec quelques secours qu'on pourrait lui laisser en partant ; si elle ne se fait pas, il n'y a plus de difficultés, il ne peut plus y en avoir. L'autorité du Roi doit être reconnue, la justice rendue en son nom. S. A. R. doit recevoir pour le Roi le serment de fidélité des préfets, des tribunaux, des administrations. C'est au nom du Roi que doivent être faites les réquisitions nécessaires pour l'armée, et, comme cette armée paye tout ce qu'elle prend, tout se passera à la satisfaction de S. A. R., des habitants et de l'armée. Il faut qu'à mesure qu'on avancera, que les administrateurs viennent demander à lord Wellington d'administrer au nom du Roi, qu'ils lui en fassent sentir la nécessité pour le pays et pour son armée, et il ne s'y refusera pas. Le mouvement sera déjà donné.

Lorsque vous recevrez cette lettre, il y a toute apparence que cette besogne sera déjà commencée. Tous les préparatifs sont faits pour attaquer et, si le beau temps dure encore quatre jours, nous serons hors de l'entonnoir que nous occupons.

S. A. R. vient de faire imprimer une adresse à l'armée française; elle a le projet d'en faire une aussi aux Béarnais. Quelques jours avant son arrivée, j'avais voulu faire une tentative auprès de Soult. Je crus devoir communiquer au maréchal la lettre que je lui écrivais; il me dit d'attendre. Il croit que Soult ne sera pas le dernier à venir nous joindre, lorsqu'il verra nos affaires en bon train, parce qu'il déteste Bonaparte, mais qu'il ne sera pas non plus le premier, parce que cet homme, comme tant d'autres, ne quittera pas le certain pour l'incertain et qu'aussi la proclamation du Roi lui assure son grade et sa fortune; que, d'ailleurs, il n'est pas sûr de ses lieutenants généraux parmi lesquels se trouve un comte d'Erlon, fils du trop fameux Drouet, un comte Reille, qui est aide de camp de Bonaparte, et qu'il regarde comme son espion. Au reste le susdit Soult est parti, dit-on, hier et a laissé le commandement à Suchet.

Je vous dirai que je suis un peu inquiet de Monsieur Peru... de la Cro..., une des trois personnes qui vous ont été présentées par Ed[ouard] Dil[bon]. Ce brave homme n'avait pas perdu de temps. Il nous est arrivé, il y a cinq jours; il a donné à lord W[ellington] des renseignements précieux; il a vu S. A. R. et est reparti le lendemain, accompagné d'une ordonnance. Il s'est malheureusement trop approché des avant-postes; l'ordonnance s'est sauvée et lui a été pris. Cependant comme il a de l'esprit, j'espère qu'il se tirera de ce mauvais pas. Il m'a dit qu'à Bordeaux, et dans tout le midi et dans toute la France la contre[révolution] était faite dans tous les esprits et que nous étions attendus avec impatience. Son ami Laf... est employé à Bordeaux, l'autre est encore à Paris.

Le Congrès qui était à Bâle vient d'être porté à Châtillon-sur-Seine. Puisse-t-il se dissoudre à Paris!

Voilà une lettre bien longue; la première sera j'espère plus courte et plus satisfaisante. En attendant les nouvelles instructions que je vous avais prié de m'envoyer avant l'arrivée de S. A. R., j'ai cru devoir la prier de vouloir bien disposer de moi. J'espère que les événements qui vont avoir lieu me fourniront l'occasion de lui donner des preuves de l'attachement respectueux qu'elle m'a inspiré pour sa personne et de mon zèle, de mon dévouement absolu pour le Roi.

Recevez, etc.

Le baron de Barante raconte, dans ses *Souvenirs*, que le duc d'Angoulême lui parla plus tard avec amertume des

procédés de l'Angleterre et de la position où il avait été tenu, au début, à Saint-Jean-de-Luz, délaissé dans une mauvaise auberge, sans permission de venir à l'armée ni au quartier général : « Du reste, ajoutait-il, j'aurais mauvaise grâce à me plaindre ; on était froid, mais poli pour moi, au lieu que mon père a eu à endurer toutes les grossièretés des Autrichiens. » Cependant Wellington se décidait à faire un mouvement en avant et le duc d'Angoulême écrivait de sa main le billet suivant.

Instructions pour M. de la Barthe.

Voir les maires et les curés des communes nouvellement occupées par les Anglais, nommément de Saint-Palais, Garris, Ustarits, Bastide, *Came*, Bidache, *Sames*, Urt, Urcuit.... etc., et savoir :

1° Si les maires sont bons et s'il n'y en a point à changer ;

2° Comment sont les dispositions des habitants pour notre maison ;

3° Si les négociations les effraient et les rendent plus timides ;

4° Si les habitants seraient disposés à se rallier autour du drapeau blanc ;

5° Quelles sont les ressources pécuniaires qu'on pourrait trouver dans le pays ;

6° Comment le clergé y est composé, quels sont ses sentiments, s'il n'y a point de jureurs qui ne soient pas rétractés ;

7° Quels sont les principaux propriétaires et gens les plus estimés ;

8° La population de chaque commune et le nombre des jeunes gens en état de porter les armes par commune ;

9° Si les conscrits sont rentrés ;

10° Si les habitants, et les maires et curés en leur nom, témoignaient le désir, en apprenant mon arrivée, d'être gouvernés par moi au nom du Roi, ils pourraient en témoigner par écrit ;

11° M. de la Barthe verra le duc de Guiche, s'il est à Bidache ou aux environs, et, sans lui communiquer les présentes instructions, il le consultera sur les dispositions des habitants des cantons qu'il aura parcourus depuis huit jours qu'il est dans cette partie-là :

12° M. de la Barthe me fera un rapport de tout cela que je puisse montrer à lord W.

LOUIS-ANTOINE[1]

Saint-Jean-de-Luz, le 21 février 1814.

Suit un modèle de formule d'adhésion écrit également de

1. Le duc d'Angoulême.

la main du duc d'Angoulême, et qui pouvait être employé par les populations disposées à se rallier à la monarchie légitime.

Nous... etc., et nous... etc., des communes, à la tête desquelles nous sommes placés, et connaissant les sentiments et dispositions des habitants pour l'auguste Maison, qui a régné pendant tant de siècles et avec tant de gloire sur la France, informés de l'arrivée à Saint-Jean-de-Luz de S. A. R. Monseigneur le duc d'Angoulême, comme représentant et précurseur de S. M. Louis XVIII, notre légitime souverain, supplions S. A. R. de prendre le gouvernement du pays au nom de S. M. et d'adopter toutes les mesures que sa sagesse lui suggéra pour délivrer notre patrie de la tyrannie qui l'opprime, étant disposés à faire tous les sacrifices nécessaires pour parvenir à ce but, l'objet de tous nos vœux, etc.

Vers cette époque le duc d'Angoulême lance également la proclamation à l'armée française, dont parle la Barthe dans sa lettre du 12 février. Il y convie, au nom du Roi, les généraux, officiers et soldats à se ranger « sous l'antique bannière des lis », leur garantissant leurs grades, leurs traitements et des récompenses proportionnées à la fidélité de leurs services.

Le 27 février Wellington livrait la bataille d'Orthez et déterminait la retraite du maréchal Soult. Il se contentait d'ailleurs de le suivre dans la direction de Toulouse. Pour le moment, afin de protéger son flanc gauche, il détachait, sous les ordres du maréchal Beresford, un corps de troupes légères, destiné à opérer du côté de Bordeaux. Le 1er mars la Barthe écrit à M. de Blacas :

Il est une heure du matin et je pars à trois; je m'empresse de vous accuser réception de la lettre consolante et flatteuse que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire en date du 4 février n° 3. Je n'ai pas reçu les nos 1 et 2.

Je n'entrerai dans aucun détail ni sur les dernières opérations de l'armée, ni sur l'arrivée des ambassadeurs de Bordeaux et de Toulouse. S. A. R. a je crois écrit au Roi sur tout cela. Monseigneur est parti hier à deux heures pour Orthez, où lord Wellington a porté son Quartier Général. S. A. R. a daigné agréer la prière que je lui ai faite de me permettre d'aller joindre l'avant-garde des troupes légères qui va se diriger sur Bordeaux. Elle a bien voulu approuver le désir que je lui ai témoigné de pouvoir arriver dans cette ville avant le premier corps d'armée, pour y faire arborer le drapeau blanc, etc., etc.

Le passage de l'Adour a un peu amélioré notre position, mais, le *language* étant toujours le même, je crois qu'il est sage d'arranger les choses de manière à ce que l'armée n'ait plus de conquêtes à faire sur Bonaparte et qu'elle n'entre désormais que dans des villes déclarées pour le Roi avant son arrivée.

J'apprends à l'instant, par une lettre du général Alava, que lord Wellington a été légèrement blessé. Le général Alava l'a été aussi, mais tous deux sont à cheval à la poursuite de l'ennemi. Il n'y a donc pas d'inquiétude à avoir.

J'espère être à Bordeaux avant huit jours. Bordeaux, Toulouse, la France toute entière désire son Roi. Par quelle fatalité les puissances ont-elles toujours la rage de traiter? En vérité, je voudrais voir tous leurs diplomates ambassadeurs à Constantinople et confinés aux Sept-Tours.

Je mettais le Congrès aux Sept-Tours, lorsque M. de Viel-Castel est arrivé. Nous venons de passer une heure ensemble. Tout ce qu'il vient de me dire me prouve que je n'avais pas tort. Nous allons partir ensemble pour le Quartier Général. Il m'a fait espérer que mon ami, M. de Bouillé, viendrait bientôt nous joindre; engagez-le, je vous prie, à partir sans délai. Il y aura de la besogne pour lui et pour bien d'autres, car je suis convaincu que nous n'avons rien à espérer que de notre courage, et je crois que S. A. R. en sera aussi convaincue lorsqu'elle aura donné audience au Franco-Suédois [1].

Après l'affaire d'Orthez il s'agit de profiter sans délai de la situation, de faire devancer les Anglais à Bordeaux par le drapeau blanc et de les mettre ainsi en face du fait accompli. Nous lisons dans les notes journalières de la Barthe :

1er mars. — Parti du Quartier Général avec l'espoir de gagner Bordeaux par les grandes Landes et d'y faire reconnaître l'autorité du Roi avant l'arrivée des Anglais, je vais coucher à Urdes, après avoir vu Sir John Hope.

2 mars. — J'arrive à Orthez. J'y dîne avec Monseigneur.

3. — Je séjourne à Orthez.

4. — Je pars pour Saint-Sever et devance Monseigneur.

Peu de jours après M. de Blacas écrivait à la Barthe les deux lettres suivantes :

1. M. de Viel-Castel était aide de camp de Bernadotte, prince royal de Suède.

N° 5

Londres, 8 mars 1814.

Il m'est impossible de vous exprimer, Monsieur le Baron, combien votre lettre du 14 février m'a intéressé et avec quelle satisfaction j'ai mis sous les yeux du Roi les touchants détails que vous me donnez sur l'arrivée de M. le duc d'Angoulême. Vous m'avez fait vivement partager l'attendrissement bien naturel que vous avez éprouvé en revoyant un descendant de Henri IV dans l'héritage de ses aïeux, sur cette terre où sa présence a réveillé les sentiments d'amour et de fidélité, qui seuls peuvent assurer encore la gloire et le bonheur de la France. Sa Majesté n'a pu lire sans émotion le récit que vous me faites de ce qui s'est passé à Saint-Jean-de-Luz, et j'écris par son ordre à M. Raymond-Saint-Jean pour lui donner à cette occasion un témoignage de la sensibilité du Roi.

Vos réflexions sur le parti à prendre aussitôt après le passage de l'Adour me paraissent extrêmement justes, et je ne doute pas qu'elles ne soient accueillies par M. le duc d'Angoulême. Il est essentiel, même en supposant que les négociations se prolongent, de faire arborer le plus tôt possible l'Étendard Royal dans une partie de la France où les dispositions sont excellentes et promettent un succès presque assuré. Les incertitudes de lord Wellington, quoique dictées par un sentiment d'humanité très honorable, ne peuvent durer longtemps, et il sentira que le seul moyen de mettre les Français à l'abri des menaces de l'usurpateur est de les armer contre lui. Voilà l'unique refuge qui leur reste contre une implacable tyrannie, aux yeux de laquelle les vœux mêmes des habitants de Saint-Jean-de-Luz seraient regardés comme un crime, et qui, dans son insolente audace, désigne déjà les villes qui n'ont pas opposé à la marche des Alliés une résistance assez obstinée.

Je ne puis rien vous mander encore de positif ou de parfaitement rassurant sur les événements qui se passent en Champagne. Les désastreuses conférences de Châtillon continuent toujours à énerver le seul principe qui pût garantir le succès de la guerre. M. Robinson a porté dit-on de nouvelles instructions aux négociateurs. Quelle qu'en soit la nature, elles sont sans doute subordonnées aux chances qui peuvent naître de la guerre. L'armistice, dont Buonaparte avait tenté d'amuser la crédulité et de tromper les frayeurs des Parisiens, n'a point lieu. L'usurpateur est de nouveau forcé de faire un mouvement rétrograde pour s'opposer aux progrès de l'infatigable Blucher. Schwartzenberg va réoccuper le terrain qu'il avait abandonné et le Prince Royal de Suède sera, en peu de jours, réuni avec des renforts considérables aux armées alliées. Si, pendant ce temps, le Midi de la France montrait une armée Royale marchant avec celle de lord Wellington, qui peut douter que le monde ne fût bientôt

délivré de son fléau? Dites, je vous prie, à M. de Viel-Castel que le Roi compte plus que jamais sur le Prince Royal et sur lui pour hâter cet heureux événement. Enfin, Monsieur, suivez avec toute l'activité que je vous connais les suggestions d'un zèle qui ne peut agir dans une occasion plus importante et plus critique. Je me flatte que M. le duc d'Angoulême ne tardera pas à réaliser des espérances qu'ont affermies les touchants détails dont vous m'avez instruit. Monsieur était encore à Bâle le 13. L'on n'a point reçu de ses nouvelles depuis cette époque. Le comte François d'Escars est reparti de Troyes le 17. Il rend le compte le plus satisfaisant de l'opinion des Provinces qu'il a traversées.

Agréez Monsieur le Baron, l'assurance de l'inviolable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très humble et très obéissant serviteur.

BLACAS D'AULPS

N° 6

Londres, le 15 mars 1814.

M. de Perrin qui vous porte cette lettre, monsieur le Baron, part pour aller servir sous les ordres de M. le duc d'Angoulême, avec l'espoir de trouver l'armée en marche et ayant déjà pénétré assez avant pour lui permettre de former quelque entreprise dans les provinces où il a des intelligences. C'est un royaliste plein de zèle, et je ne doute pas qu'il ne se rende essentiellement utile.

M. le duc d'Angoulême a dû recevoir l'extrait d'une intéressante lettre, annonçant l'arrivée de Monsieur à Vesoul et retraçant l'accueil touchant qu'il a reçu dans toute la Franche-Comté. Je ne doute pas que le même esprit ne se manifeste dans toute la France, si les efforts de Monsieur ne sont point contrariés par la fausse polémique de laquelle on a tant de peine à revenir. J'ai lieu d'espérer cependant que, déjà, les dispositions des Français commencent à être mieux connues et que, si les conséquences des premières erreurs des Alliés n'amènent pas un traité désastreux, leur conduite prendra dorénavant une direction plus juste et plus vraie. Un ou deux jours nous tireront de la cruelle anxiété où nous sommes. Lord Castlereagh a dû quitter Châtillon samedi 12 et avant son départ le sort du monde était fixé! La guerre ou la paix était résolue!

Je n'ai que le temps, Monsieur le Baron, de vous écrire ce peu de mots, en vous réitérant l'assurance de l'inviolable attachement, etc.

Le sort des armes était contraire aux Français dans le Midi; en Champagne, les succès de février étaient restés sans lendemain. La sanglante bataille de Craonne, le 7 mars, et celle de Laon, deux jours après, ensuite le combat d'Arcis-sur-

Aube, le 20 mars, et celui de Fère-Champenoise, le 25, ne suffirent pas à contenir l'envahisseur. Le 31 mars avait lieu la capitulation de Paris.

A Bordeaux, le 12 mars, les royalistes secondés par le maire, arborèrent le drapeau blanc sur le haut du clocher de Saint-Michel, et se répandirent dans les rues aux cris de *Vive le Roi!* distribuant la cocarde blanche. Les troupes du maréchal Beresford suivirent, tandis que le duc d'Angoulême arrivait et prenait possession de la ville au nom de Sa Majesté Louis XVIII. Il n'y eut aucune résistance. Deux personnes, furent choisies pour porter la nouvelle à Louis XVIII, en Angleterre. Ce furent M. Both de Tauzia, ancien adjoint au maire de Bordeaux, et M. de la Barthe. Partis le 14 mars, ils allèrent s'embarquer au port de Passage, en Espagne, et arrivèrent à Hartwell, le 25 du même mois[1].

D'Angleterre, M. de la Barthe écrit au duc d'Angoulême resté à Bordeaux :

Monseigneur,

Sa Majesté devant répondre aux diverses demandes que Son Altesse Royale lui a adressées et dont elle avait daigné me charger, Votre Altesse Royale recevra vraisemblablement par ce courrier les réponses aux diverses demandes qu'elle a adressées au Roi et dont elle avait daigné me charger. Je me bornerai donc à mettre sous ses yeux la relation de mon voyage. Toutes les sortes de bonheur, toutes les jouissances qu'il m'a procurées, c'est à Votre Altesse Royale que je les dois, et je la supplie d'en agréer l'hommage.

Grâce à l'amiral Penrose j'étais, cinq minutes après mon arrivée à Passage, à bord du cutter le *Bradaridall*, et je suis parti, après avoir bu à la santé du Roi avec le vice-amiral, qui a été enchanté de voir une cocarde blanche : « Il y a soixante-cinq ans, disait-il, que je n'ai eu ce plaisir ».

Quatre-vingt-douze heures ont suffi pour nous porter à Falmouth. On n'avait pas encore les détails. Le 25, à onze heures et demie du matin, nous étions à Hartwell. Le Roi était à la chapelle; le prédi-

1. La Barthe nous a conservé la note des dépenses qu'il fit avec son compagnon pendant ce voyage. En y comprenant les frais de poste, en France, de Bordeaux à Saint-Jean-de-Luz, la traversée jusqu'à Londres, et le trajet de cette capitale à Hartwell, les étrennes, gratifications et frais de nourriture, la somme s'élève à 1186 fr. 15 c. Elle était en rapport avec la qualité des personnages, auxquels on donna le titre de députés de la ville de Bordeaux auprès de Sa Majesté Louis XVIII.

cateur était en chaire : mais on avait vu venir de loin notre voiture à quatre chevaux; on avait vu les cocardes blanches, dont les postillons et leurs chevaux étaient parés, et l'on avait déserté le prédicateur pour aller au-devant de cette voiture qui ne pouvait porter que de bonnes nouvelles. Nous fumes reçus par tous ceux qui se trouvaient sur la porte avec des transports de joie. La messe finie, nous fumes introduits. Je croyais, Monseigneur, avoir épuisé à Bordeaux toutes les larmes d'attendrissement que j'avais à répandre; je croyais mon cœur assez carabiné pour pouvoir résister à des émotions nouvelles, mais, lorsque le Roi, lorsque Madame, lorsque votre ange, l'ange de la France, aperçurent cette écharpe éclatante dont nous étions parés, ils fondirent en larmes et je ne pus retenir les miennes. Ah, quel moment! j'avais entrepris de le peindre en commençant cette lettre et je sens que cela m'est impossible; j'éprouve en me le rappellant tout l'attendrissement qu'il m'a fait éprouver. Il faut que je sorte d'Hartwell. Nous en partîmes, trois heures après, pour nous rendre à Londres chez lord Liverpool et lord Bathurst. Nous avions recueilli sur toute notre route les vœux les plus sincères; mais c'est à Londres que nous attendait l'expression la plus vive et la plus vraie de tout l'intérêt que l'on porte à la plus noble des causes. Le peuple précéda, entoura et suivit notre voiture à l'entrée de la ville, la foule allait toujours grossissant et criant avec transport : *Bourbons for ever! God bless the Bourbons! No peace with Boney, with the invader*! C'est au milieu de ces acclamations que nous sommes arrivés à la porte de lord Liverpool, qui a pu les entendre de son cabinet le plus reculé. L'accueil de lord Liverpool a été infiniment plus courtois qu'on ne me l'avait fait craindre. Le comte de la Châtre que nous avions été prendre nous accompagnait. Nous avions fait nos demandes d'armes et de munitions et aussi d'argent à titre d'emprunt. Les premiers articles ont été amendés par lord Bathurst que nous avons vu le lendemain; on répondra sur les derniers dans deux ou trois jours. Mais je crois, en vérité, que, si le gouvernement croyait n'en pas donner, nous en trouverions chez les particuliers, tant le peuple nous a vu arriver avec plaisir, tant notre cause est devenue pour ainsi dire populaire et nationale. Nous avons eu bien de la peine à arriver chez M. le prince de Condé et enfin chez nous; la foule était innombrable et son ivresse était au comble. Voilà, Monseigneur, l'accueil que l'on a fait au Député de l'intéressante ville de Bordeaux et à votre porteur de dépêches. Je passe sous silence tout ce que j'ai recueilli de choses flatteuses et de bénédictions pour vous. Son Altesse Royale était l'objet de beaucoup d'espérances et on a trouvé avec raison qu'elle les avait dépassées. Les visites, les invitations se succèdent; partout on vient voir cette belle et pure cocarde blanche; on m'a mis en exhibi-

tion. Tout cela est très aimable, mais ne laisse pas d'être un peu fatigant. Nous avons eu les visites de toute la ville, voire même du Recorder of London. Hier, nous avons été passer la soirée chez la sœur du héros à qui nous devons tout. Elle nous attendait. Toute l'Angleterre et toute l'Europe par ses ambassadeurs était chez elle. Jugez de mon émotion, Monseigneur, en voyant tous les hommes, toutes les femmes parées de la cocarde blanche. Il est impossible d'exprimer avec plus de grâce et de délicatesse ses sentiments et ses vœux.

Nous attendons les réponses des ministres et les ordres du Roi pour repartir; je les attends avec impatience.

La lettre suivante adressée d'Angleterre par la Barthe au comte de Damas, resté à Bordeaux, est également de la fin du mois de mars.

Le dernier courrier, mon cher comte, a porté à S. A. R. une lettre écrite ou pour mieux dire griffonnée bien à la hâte; je crains bien que celle-ci ne lui ressemble. Je suis logé avec M. de Tauzia; nous sommes l'un sur l'autre et nous avons encore à porter sur nos épaules la foule des curieux visiteurs. Cependant je veux vous parler de Madame de Damas, et aussi de ce qui se passe ici, car il est bon, je crois, que Monseigneur sache ce que l'on dit, ce que l'on fait dans ce pays et ce que l'on écrit de celui où vous êtes.

La santé de Madame de Damas, le jour de mon arrivée à Hartwell, m'a paru fort bonne. Les nouvelles que nous portions, l'émotion générale qu'elles faisaient naître, coloraient sa jolie figure. Je me proposais bien, en sortant de chez le Roi, d'aller lui donner le baiser que vous m'aviez confié pour elle: mais il était déjà tard, il fallait arriver à Londres de bonne heure pour voir les ministres, et je suis parti sans avoir pu remplir la douce commission dont vous m'aviez chargé.

J'ai eu l'honneur de mander à S. A. R. l'accueil que l'on avait fait à Messieurs les Députés, je dis Messieurs, car on a métamorphosé le porteur de dépêches en Député. La cocarde blanche est arborée dans tous les salons: partout on exprime les vœux les plus sincères pour la cause de l'honneur, et les vieux souvenirs de la rivalité des deux nations semblent être relégués pour toujours dans l'histoire.

Je n'ai bien senti qu'ici toute l'importance de la levée de boucliers de Bordeaux. Elle a produit un changement notable dans les esprits et a exercé une salutaire influence sur les dernières déterminations. Cependant, quelques lettres de Bordeaux nouvellement reçues (et dans le nombre, il y en a dit-on, qui sont écrites par des

officiers anglais), sont venues mêler un peu d'inquiétude à la joie qu'on éprouvait. J'ai repoussé, comme je le devais, les assertions fausses qui y donnaient lieu, et j'ai dissipé toutes ces inquétudes, mais je crois de mon devoir de vous dire ce qui y a donné lieu. On a écrit que Monseigneur passait tout son temps à l'église et ne voyait que des prêtres; que la Garde urbaine, en refusant de prendre sa cocarde blanche, s'était déclarée ouvertement contre lui et que l'on était dans la crainte de la guerre civile. J'étais plus à même que personne ici de rendre hommage à la vérité, et à Monseigneur la justice que mérite sa conduite, pleine de sagesse et de prudence. Quelques personnes sont venues demander à M. de Tauzia et à moi ce qui en était, et nous les avons éclairées; mais nous les avons engagées en même temps à se défier de tous les rapports, et de tous les bruits que pourraient répandre la malveillance ou la malignité.

L'heureuse nouvelle de la rupture des négociations est venue dissiper complètement ces légers nuages. Le peuple ici l'a reçue avec transport. Avec transport aussi vous apprendrez des nouvelles, dont nous attendons à chaque instant la confirmation, et qui nous ont été données d'une manière semi-officielle : 1° que Nantes s'est déclaré et a arboré la cocarde blanche; 2° que toute la Bretagne et la Vendée sont en armes; 3° enfin, qu'il allait paraître une déclaration des Puissances en faveur de la maison de Bourbon, et que le Roi allait être solennellement reconnu.

Lord Castlereagh est attendu sous peu de jours. Son retour a été retardé, dit-on, par la nécessité de prendre avec les ministres des autres puissances les arrangements relatifs à la déclaration. On annonce déjà que Monsieur a reçu des communications officielles; enfin, mon cher comte, après 25 ans de malheurs et d'espérances trompées, la carte de l'avenir se déroule pour la première fois d'une manière consolante pour nos bons et trop longtemps malheureux Princes.

Le Roi est un peu mieux depuis trois ou quatre jours, et sera bientôt en état de partir pour Bordeaux ou pour Paris, parce que l'on dit qu'il s'est aussi déclaré. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Bonaparte n'est plus en communication avec la capitale, que Blücher se porte sur elle à marches forcées, et que, si les malheureux habitants qu'elle renferme ne suivent pas l'exemple de ceux de Bordeaux, je crains pour eux de bien grands malheurs.

Madame, qui est arrivée hier au soir et à qui j'ai eu l'honneur de faire ma cour, est bien impatiente de partir et d'aller joindre Monseigneur. Elle jouit d'une bonne santé; M. de Tauzia est enchanté de son affabilité, il voudrait que tous ses compatriotes pussent jouir comme lui du bonheur de la voir et de l'admirer. J'espère qu'ils en jouiront bientôt. J'ignore encore quand je pourrai aller vous

rejoindre, j'attends les ordres du Roi et je ne les attends pas sans impatience.

Le 6 avril Napoléon signait son abdication et, le même jour, le Sénat proclamait roi Louis XVIII. La Barthe, encore à Londres, écrit au duc d'Angoulême, à Bordeaux :

Monseigneur,

Les *Moniteurs* du 1, 2, 3 et 4 courant sont arrivés. La pièce est jouée. Les acteurs n'ont pas terminé leur rôle d'une manière bien désintéressée; le dénouement a mécontenté beaucoup de nos émigrés. Il ne m'a pas surpris le moins du monde; je m'y attendais. — Le Roi va venir à Wimbledon. Le Prince Régent lui envoya hier un de ses aides de camp pour le complimenter. Il est au comble de la joie et le témoigne à tout le monde. Il veut se rendre à Paris et assister au sacre du Roi, et je pense que le Parlement ne lui refusera pas ce plaisir. Ce sera un bien beau et surtout un très nouveau spectacle que celui de tant de souverains réunis et ajoutant, par leur présence, à l'éclat du couronnement du meilleur des Rois.

Les députés arrivent à l'instant, ils sont à l'office de lord Liverpool et vont partir pour Hartwell. Le comte de la Châtre est sur les dents; mais l'idée qu'il présentera bientôt ses lettres de créance lui donne du courage. Il m'a déjà demandé de lui envoyer le meilleur cuisinier de Bordeaux, si j'ai le bonheur d'aller auprès de Votre Altesse Royale. Je suis au désespoir que le Roi soit toujours souffrant; je donnerais un bras, un œil, et la moitié de mon nez pour qu'il fût en état de partir. Quel événement! que d'actions de grâces à rendre à Dieu! et cependant ma joie n'est pas sans nuages. Toutefois j'espère du temps qui est un grand auxiliaire, de la sagesse du Roi et de l'amour des Français.

Je supplie Votre Altesse Royale d'agréer le compliment d'un de ses serviteurs les plus fidèles et les plus affectionnés, sur un événement qui vous promet, Monseigneur, des jours de paix et de félicité.

III

Le 12 avril, le comte d'Artois entrait à Paris. Napoléon faisait, le 20 du même mois, ses adieux à sa garde, à Fontainebleau, et, le 24, Louis XVIII débarquait à Calais, ayant dans sa suite le baron de la Barthe. Celui-ci, ancien capitaine dans les armées de la république et dont les services avaient été brusquement interrompus à l'époque du 13 vendé-

miaire, venait d'être fait colonel d'infanterie à titre provisoire le 25 mars, jour de son arrivée de Bordeaux en Angleterre.

Madame de la Barthe et son fils furent relâchés de prison. Le gouvernement impérial, en effet, les avait fait arrêter, en Bretagne, où ils s'étaient réfugiés chez une parente, madame de la Bellinaye.

Comme tant d'autres, la Barthe eût désiré une place dans la Maison du Roi ou des Princes : il dut se rabattre sur le commandement en second de la Martinique, où l'appelaient, d'ailleurs, des raisons de famille et d'intérêts.

Aux Tuileries, le mardi.

Mon cher Baron,

J'ai parlé à M. le duc d'Angoulême et lui ai dit que vous désiriez un moment d'audience. Cela lui a paru presque impossible, au moins pour le moment, vu la foule d'affaires qui l'assomment toute la journée. Je lui ai alors dit ce que vous désiriez et il m'a chargé de vous dire que, pour ce qui est de lui être attaché, cela était impossible, ayant déjà fixé toute sa maison qui est fort peu nombreuse. Pour ce qui est du commandement en second de la Martinique, il m'a promis de vous appuyer fortement. Si vous voulez m'adresser votre demande à cet effet, je me fais fort de vous la renvoyer apostillée comme vous pourriez le désirer.

Je suis fâché, mon cher Baron, de vous voir penser à vous éloigner si fortement de nous; mais j'espère que vous nous en reviendrez et que vous trouverez tout un peu plus établi et sans tant de brouhaha et de confusion. Mais, comme vous ne partirez pas encore de quelque temps, j'aurai, j'espère, le plaisir de vous revoir.

Ne doutez pas, je vous prie, de ma sincère amitié et de mon attachement pour vous.

LE VICOMTE DESCARS

Aux Tuileries, le vendredi.

Je vous renvoie votre demande, mon cher Baron, apostillée par Monseigneur, et j'espère que vous en serez content. Je suis fâché de vous voir partir; mais j'espère que vous nous reviendrez au bout de quelques années pour jouir de l'état de tranquillité et de repos où j'espère que sera alors la France. Peut-être prenez-vous le meilleur parti : car je ne doute pas que les premières années ne soient orageuses et loin d'être agréables.

Ne doutez pas, mon cher Baron, de toute mon amitié et attachement.

LE VICOMTE DESCARS

La nomination de M. de la Barthe comme commandant en second de la Martinique et gouverneur par intérim, en attendant l'arrivée du comte de Vaugiraud, lieutenant général, est du 14 juin 1814. Il est qualifié colonel baron de la Barthe dans ce document officiel. Par une lettre du même jour M. de Blacas lui faisait connaître que le brevet de colonel lui avait été expédié le 25 mars précédent. La Barthe était en outre nommé commissaire du Roi, avec M. de Perrinelle-Dumay, pour recevoir des mains de Sa Majesté Britannique cette importante colonie que les Anglais occupaient depuis 1809. Fait chevalier de Saint-Louis, le 8 juillet, et chevalier de la Légion d'honneur, le 14 août, la Barthe s'embarqua le 1er septembre 1814.

Le 30 avril 1815, un navire de Bordeaux apprit aux Martiniquais le retour de Napoléon de l'île d'Elbe. Sans hésiter, la Barthe propose au gouverneur général les mesures propres à assurer, dans la colonie, le maintien de l'autorité du roi Louis XVIII, et veille personnellement à leur exécution à Saint-Pierre. Le 30 juillet suivant, quand parvint à la Martinique la nouvelle de Waterloo, le drapeau blanc n'avait pas cessé d'y flotter.

M. de Vaugiraud fut-il jaloux, comme l'a prétendu M. de la Barthe, de l'ascendant que ce dernier avait su prendre à la Martinique comme commandant en second, toujours est-il qu'il lui donna brusquement, au mois de janvier 1817, l'ordre de s'embarquer pour la France, où la Barthe apprit, non sans étonnement, les motifs absolument futiles de cette décision inattendue. La commission d'enquête, devant laquelle il demanda à être traduit, conclut à ce qu'il fût replacé immédiatement en activité de service. Dépendant jusqu'alors du ministre des Colonies, il fut remis, à la date du 1er août 1817, à la disposition du ministre de la Guerre. Son grade de colonel, conféré en pleine période de troubles, était resté assez vague jusqu'alors, bien que l'on fît remarquer qu'il correspondait avec les fonctions de commandant en second d'une colonie de l'importance de la Martinique. Cette situation fut régularisée le 28 juillet 1818.

La Barthe est alors âgé de quarante-cinq ans; ses efforts ne tendent plus qu'à trouver une situation. Les cadres étaient

encombrés d'officiers en demi-solde. Il attendra comme tant d'autres, et, de 1820 à 1827, on ne l'occupera que par intermittences, en le déléguant pour le service du recrutement dans l'Ariège et la Lozère. Enfin, le 22 avril 1827, il adresse au Ministre une demande de réintégration en activité, et la fait passer par le duc d'Angoulême, son ancien patron, qui l'apostille des mots suivants : « Je certifie que M. de la Barthe mérite les bontés du Roi par sa conduite en 1814. » Après dix ans d'attente, le 18 novembre 1827, il est nommé colonel de la 15e légion de gendarmerie, à Nîmes, d'où il passe au commandement de la 3e légion, à Rouen, le 9 juin 1830.

A la révolution de 1830, il se montra correct dans ses fonctions, relativement récentes, de colonel de gendarmerie, ainsi qu'en témoignent les notes qui lui furent données par le général baron Merlin, lors de l'inspection générale passée à Rouen en décembre 1832.

A peu d'années de là cependant, en 1836, il fut signalé par le général commandant la subdivision de Beauvais, pour avoir négligé, étant en tournée d'inspection dans cette ville, d'assister au service funèbre, célébré à la cathédrale en mémoire des victimes des journées de Juillet 1830 et 1835, c'est-à-dire des Trois-glorieuses et de l'attentat Fieschi.

Il ne s'en tira que grâce aux attestations favorables du lieutenant général Teste, commandant la division militaire, du préfet et du procureur général, liés avec lui par des relations personnelles d'amitié. En 1838, le colonel de la Barthe était fait officier de la Légion d'honneur, et, en 1841, à l'âge de soixante-huit ans, ayant enfin atteint ses trente ans de services, il demandait sa retraite qui lui fut calculée à raison de 3 150 francs pour trente ans, un mois et dix-neuf jours de services, depuis le 6 septembre 1792 jusqu'au 12 juillet 1814, déduction faite d'une interruption de dix-huit ans et demi, comprise entre la fin de l'année 1795 et le 25 mars 1814. On lui comptait en outre six campagnes, tant pendant le début des guerres de la Révolution que pendant son séjour à la Martinique.

Le baron de la Barthe se retira à Paris où il vécut de façon d'ailleurs assez modeste, n'ayant guère d'autres ressources que sa pension de retraite. Il avait perdu son fils, mort jeune. Sa

femme, Adélaïde-Geneviève de Choiseul, mourut en 1843. De façons courtoises et distinguées, aimant le monde où son alliance avec les Choiseul lui donnait de faciles entrées, il mena, jusqu'à ses derniers moments, la vie active d'un homme indéfiniment robuste, en dépit de ses notes d'inspection de 1832 qui le signalaient comme un peu usé par l'âge. Il mourut le 23 janvier 1869, à l'âge de quatre-vingt-quinze ans et cinq mois, à Paris, dans son appartement de la rue Greffulhe, n° 9[1]. Quelques-uns se souviennent encore de ce vieillard de très haute stature, ayant soigneusement gardé jusqu'à la fin des cheveux impeccablement noirs, et dont les traits, fortement accentués, s'étaient en quelque sorte momifiés sous l'effet des années. Ils se rappellent ce témoin d'un lointain passé qui, né sous le règne de Louis XV, possédait quelque droit à avoir conservé les manières de l'ancien régime.

LUDOVIC DE CONTENSON

1. A l'acte de décès signa comme témoin M. Charles Corbin, chef d'escadron d'État-Major, devenu depuis colonel. Nous tenons à remercier ici madame Corbin, arrière-cousine de M. de la Barthe, qui a bien voulu mettre à notre disposition la correspondance de 1814 que nous venons de publier.

VARIATIONS

SUR

LES BALLETS RUSSES

... Pourtant nous avons, avec soin,
Cueilli quelques croquis pour votre album vorace,
Frères qui trouvez beau tout ce qui vient de loin.

BAUDELAIRE (*Le Voyage*).

I

LA RÊVERIE

Tiens toute chose incertaine pour vivante,
toute chose certaine pour morte.

MARCEL SCHWOB

Souvent le temps ressemble pour nous à une eau morte : les heures sont des ruisseaux sans courant, des fontaines sans fraîcheur, des lacs sourds où tout reflet s'émousse. Alors nos yeux cessent de voir et nos cœurs de battre. Non courageux comme le jeune Spartiate, mais presque insensibles, nous nous laissons dévorer par l'ennui, renard très subtil, à l'appétit tout-puissant...

De son urne de plomb, le Spleen verse des cendres. Peu à peu, autour de nous, grandissent de molles et impénétrables barrières : elles arrêtent le soleil; elles nous défendent le délassement du soir, les nocturnes pavots. Plus de défense possible, et, dès longtemps, nous ne songeons plus à l'attaque.

Il faut fuir. Mais par où? — Ah! vous voici, chemin tournant du rêve!

Des musiques d'abord soupirent, puis murmurent et enfin résonnent sur ce chemin bienfaisant. Le long des détours confus, des écrivains et des peintres ont disposé des images variées. Doucement, notre mémoire les reconnaît et les choisit; nos désirs se tendent vers elles. Ces innombrables mirages ne nous déçoivent pas : car, lorsqu'ils s'évanouissent, d'autres apparaissent, non moins parfaits, qui, vêtements successifs, plus riches toujours et plus rares, enveloppent la déesse convoitée par nous.

Endormie dans ses ailes, dont l'une se nomme Inquiétude et l'autre Mystère, la belle Rêverie, avertie par notre ferveur, se réveille bientôt. Agile comme Protée, elle sait revêtir toutes les apparences. Tour à tour elle est muse, esclave, héroïne ou souveraine. Elle est solennelle ou gracieuse, autoritaire ou prévenante. Elle a permis aux plus grands poètes et aux plus grands musiciens, pour les récompenser de leur dévotion, de retenir les paroles qu'elle prononçait près d'eux, loin de la terre. Ses yeux ont répandu l'or des ciels marins de Claude, les sombres saphirs de Vermeer, l'azur vif de Fra Angelico; mais c'est aussi un éclair de ses prunelles splendides qui a percé pour jamais le cœur de Michel-Ange.

Uniquement à ceux-là qui l'ont suivi sur les plus hautes cimes la Rêverie confie les clefs des mondes inconnus. Aux autres elle accorde seulement le pressentiment de ses trésors. La Rêverie, pour ces soupirants fidèles, amasse depuis des siècles — dans l'espace, dans la fable, et dans le temps. — Elle a des cortèges de fantômes, des orchestres, des palais et des paysages, des magasins de parfums, de pierreries et d'étoffes; elle a des flottes et des embarcadères, des jardins où, à côté des plantes terrestres, toujours épanouies, croissent docilement des fleurs pareilles aux étoiles, dans des parterres qui ressemblent aux nuages du couchant.

Voyageuse universelle, il n'est point de contrée qu'elle n'ait visitée, et où, pour nous satisfaire, elle ne sache, dans la seconde, se transporter encore. Mais parfois cette Rêverie vagabonde se fixe et s'attarde, un moment. Par l'entremise d'artistes élus, elle donne de grandes fêtes publiques, où le

mouvement et la couleur, le contour et l'harmonie traduisent pour les sens charmés les textes changeants que dictaient ses caprices; réjouissances auxquelles elle convie ses partisans, — mêlés, sans que cela ait d'importance, aux détracteurs et aux philistins.

C'est à l'un de ces beaux galas que, grâce à des peintres, à des danseuses et à des musiciens russes, il nous est échu, par deux fois, d'assister à Paris. Nous voudrions prolonger l'écho à peine affaibli de ces fêtes; et, quoique résolu à ne point celer une ou deux erreurs légères, nous obéirons volontiers à ce que Swinburne nommait *the noble pleasure of praising*, — « le noble plaisir de la louange ».

II

L'ORIENT

> Si tu as entendu l'Orient t'appeler, tu ne feras plus attention à rien d'autre; non, tu ne penseras plus qu'aux odeurs d'ail et d'épices, au soleil dans les palmiers, et aux tintantes clochettes des temples. Oh! la route de Mandalay, où jouent les poissons volants; et l'aube qui vient, pareille au tonnerre, de la Chine à travers la Baie!
>
> RUDYARD KIPLING

Lorsque le rideau se lève sur *Shéhérazade*, une bouffée de parfums, lourde, épaisse, chaleureuse, semble envahir avec une force lente la salle de l'Opéra. Il naît moins, ce parfum, des jardins devinés, des cassolettes invisibles, que des bayadères et des sultanes qui, sur le sol à vive couleur d'orange, reposent comme des sachets vivants. Et peut-être, avant que l'on distingue ces beautés langoureuses, l'illusion de l'odeur nous vient-elle du seul décor, de même qu'un fleuve lointain, par sa vue déjà nous désaltère, avant que nous puissions éprouver la fraîcheur de ses eaux.

Dans le harem émeraude et corail, encombré de coussins et coupé de tentures, couve le feu stagnant d'un air étouffé. On est bien vite pris par ces harmonies violentes, mais qu'une moiteur universelle apaise et confond; par cette chaleur à la fois sauvage et paresseuse, propre aux appartements peuplés

de femmes; par cette atmosphère dense, et, si l'on osait dire, huileuse, qui occupe la salle à la façon de la liqueur massive dont, jusqu'aux bords, un réservoir s'emplit.

Sur de larges matelas bariolés, au seuil d'une alcôve gardée par des divinités de lapis et de bronze, le roi des Indes et de la Chine s'entretient avec sa favorite Zobéïde, oiseau fabuleux, aux triples ailes de métaux et de pierres. Sous la huppe de rubis le dessin de la tête est précis et frêle; les jambes sont vêtues d'un pantalon d'argent rose, serré par des anneaux entre lesquels chaque bouffant de l'étoffe ressemble à un retroussis de plumes caressées. La grâce de cette étrange enfant paraît trompeuse au frère du roi. Sous la feinte d'une chasse, il entraîne celui-ci loin du harem. A peine sont-ils dehors, les femmes impatientes, achetant le grand eunuque, ouvrent aux nègres et aux adolescents les portes défendues. Alors commence la fête sans réserve ni répit qu'interrompt seul le retour des Princes : ils massacrent les coupables, et Zobéïde elle-même, aux pieds du maître trahi se poignarde lentement.

Cette aventure précipitée propose en peu d'instants les plus violentes images de plaisir et de mort. Luxueux prétexte à des danses passionnées, à des mouvements délicieux ou pathétiques. Voici des recherches et des poursuites, des rondes, des cortèges, des remous parmi lesquels, sans se lasser, saute et retombe, comme un jet d'eau, un beau nègre de vermeil et d'argent. L'admirable musique de Rimsky-Korsakof remplace les chœurs et les cris. Ainsi chacun des personnages, muet et animé, devient comme le symbole du sentiment qu'il éprouve, et, ensemble, ils construisent des phrases plus belles que toute parole humaine lorsqu'ils imposent la symphonie faite de leurs signes éclatants.

Mais, pour nous, le spectacle n'aurait rien de cette signification profonde, si, avant toute chose, on n'assistait par lui à de très nouveaux mariages de gestes et de couleurs. On goûte ici, par le sens de la vue, une ivresse qui atteint l'esprit. Nous sommes emmenés aussi loin, par ces combinaisons lumineuses, que nous le fûmes par les sonorités de Wagner ou de Chateaubriand.

Des dispositions d'accords ou de mots n'ont pas plus de pouvoir sur nous que ces bouquets incroyables. Le vocabulaire

des couleurs, dans *Shéhérazade*, est opulent et audacieux, et il fixe à ce point la poésie orientale qu'on ne saurait mieux le comparer qu'à ces tapis persans où le décor, inextricable d'apparence, est, dans le fait, soumis à la géométrie la plus rigoureuse, et où les tons, par des voisinages inconcevables pour les Occidentaux, créent des valeurs d'expression si neuves, si imprévues, que l'œil est d'abord, par elles, comme stupéfié.

Le vin le plus capiteux a moins d'effet sur certains cerveaux que ces poèmes de nuances. Les pourpres obscurs du bourgogne, les ors brûlés du porto procurent une griserie dont la fécondité semblera brève si on lui oppose cet emportement de plaisir intérieur auquel cèdent certaines natures devant les feux d'artifice des rouges et des jaunes, devant les bleus confidentiels, voilés de verts et de violets, devant les roses sentimentaux, les noirs pleins de secrets...

*
* *

La mélancolie n'est que de la ferveur retombée.

ANDRÉ GIDE

Dans l'étincelante prison du harem, l'Orient est une féerie voluptueuse : nulle inquiétude que celle de trouver partout l'immédiat plaisir. Saurait-on, à moins d'être Hafiz, surnommé « Lèvre de Sucre », décrire et vanter la Femme et la Rose, double miroir, et répéter le concert que forment, sous les cèdres, les soupirs conjoints des ramiers et des eaux? Shéhérazade, captive généreuse de mensonges, offre des contes comme des fruits et des gâteaux. Ses ravissantes histoires dupent les recluses dont les rêves se perdent dans la forêt du tapis qu'elles foulent, et dont les yeux croient voir, sur le ciel de faïence, passer le char de l'Efrit et l'aile de la Péri.

A cet Orient sédentaire, qui roucoule sous des chaînes de perles, s'oppose, comme l'aigle à la colombe, l'Orient des barbares et des guerriers. — Et voici, sur le steppe désolé du *Prince Igor*, de grandes poussières dorées et lamentables, entre lesquelles transparaissent le sang du ciel et l'ombre de la nuit.

Dans ce désert sans clarté s'élève la plainte des femmes

errantes. Plainte que rien ne saurait assouvir, sinon sa libre et constante expansion. La fièvre l'encourage et la nostalgie la soutient de ses vénéneux bienfaits. A chaque halte, ces nomades éternels, comme d'alcool ou d'opium, se gorgent de mélancolie et se laissent écraser par un fallacieux repos. A la faveur de cette trêve, le désir plante son arme jusque dans le cœur; et bientôt, offrant aux coups leur blessure qui se pâme, tous obéissent à la fureur du jeu.

Danse des archers du *Prince Igor*! farouche grandeur, brutale fierté, miraculeuse explosion! Savions-nous, avant de vous subir, que les ambitions de l'instinct ignorent toute frontière, et qu'un héroïsme fécond peut naître du désordre et de la folie? Le dieu du thyrse et le dieu du carquois inspiraient vos transports, et, sous la nuit solennelle, tandis que, brandissant vos arcs, vous sautiez de joie, nous frémissions dans un respect sacré, reconnaissant en vous les forces soudain visibles qui animèrent Alexandre, César et Attila.

*
* *

Puits de l'Inde, tombeaux, monuments constellés.

V. H.

Nous suivrons ces danseurs jusqu'aux confins du monde. — Dans *les Orientales*, les voici sous les arbres de la colossale forêt indienne. Les sèves séculaires y mûrissent de sourds maléfices. Les fleurs empoisonnées y soufflent une haleine si dense qu'elle semble tracer dans l'air une fumée. Sur les étangs amortis, sur les clairières, sur les mousses saturées, voyage le miaulement attractif des panthères; et des insectes rapides attachent puis dénouent, sur la peau noire de l'ombre, de grands colliers étincelants.

Si la forêt s'entr'ouvre, on aperçoit, sous l'averse lunaire, quelque effrayant palais, poudré de malachite, fait de dômes et de coupoles, de tours et de terrasses, véritable monstre d'architecture, que réfléchit un fleuve peuplé de caïmans.

C'est là que vient danser, aux sons de la musique ardente et triste, un petit dieu souple, aux grâces de singe, balançant des houppes floches, et tout caparaçonné.

C'est là qu'on voit le Bacchus indien, demi-nu et doré, offrir à sa compagne, comme des coupes de fête, des lis profonds et enivrants.

C'est là que l'Esprit des terres équatoriales, sous l'obscur ruissellement des plus riches minerais, tord et allonge ses membres élastiques, et, puissant Arlequin des ténèbres, sert les intrigues mystérieuses...

Mais, sans lassitude, nous dépasserons cette *Ultima Thule*.

L'Oiseau de Feu décide l'hallucination, il ouvre le fantastique. Seule, ici, l'imagination est créatrice : ni souvenirs, ni raison. Passages de couleurs, jongleries de sphères, tourbillons d'arabesques, visions et vertiges, — nous sommes dans une contrée saugrenue où tout contredit la réalité et la logique. L'état de bonheur surpris, mais confiant, dans lequel nous jette la vue de cet incroyable décor, ne serait-il pas analogue au *kief* haschischin des Orientaux dont parle Quincey, et qui se traduit « par des visions splendides, doucement terrifiantes, et en même temps pleines de consolations »?

III

ALBUM DE DANSES

C'était autrefois le goût des amateurs, avant que l'on connût la photographie et les journaux illustrés, de réunir, dans des albums, des lithographies et des aquarelles, des dessins à la mine de plomb et de petites sépias. Ces œuvres, le plus souvent, étaient fort imparfaites et ne valaient guère qu'à titre de souvenir. Néanmoins, lorsque aujourd'hui l'un de ces albums surannés nous tombe sous la main, nous y trouvons encore de quoi nous plaire et nous divertir, de même qu'on ne rencontre pas sans une légère émotion, au coin d'une rue ou au cœur d'un paysage, la maison ou la cabane, parfois laide mais toujours touchante, par laquelle on voit le passé reconstruit.

Songeant aux pages fugitives de quelque album analogue, nous avons tracé ici, avec les crayons de couleur de l'Image et les pinceaux de l'Épithète, des croquis rapides, sans autre objet que de restituer un instant, aux oreilles qui en furent

charmées, des musiques aujourd'hui interrompues et de représenter, à des yeux gourmands de ces danses défuntes, la couleur d'un costume et la grâce d'un pas.

DANSE POPULAIRE

... ils dansèrent les danses de leur pays.
FÉNELON (*Télémaque*).

La danseuse, haute et noble, paraît seule dans le grand décor vide. Sous son clair *kakochnik* de perles, elle sourit, la tête un peu renversée. Sa robe, bordée de martre, est de velours marron, et le brocart de son corsage porte, sur un fond chamois, des bouquets d'argent à fleurs roses et lilas.

Au rythme balancé d'une musique populaire, elle commence de mimer le bonheur pacifique et l'hospitalité. Marche en cadence plutôt que danse : les jambes seules, avec les bras, participent au jeu; le torse, comme dans certains pas espagnols ou égyptiens, n'a aucun mouvement, et le col ne plie qu'à de rares intervalles. Ce charmant laisser aller de la vertu, ce n'est pas Bacchus qui l'inspire, ni la trouble Vénus, mais Cérès et Junon sérieuses. La prudente fiancée, la sage épouse, mi-paysanne, mi-bourgeoise, par sa gentille majesté, son esprit, sa pudeur, devient peu à peu comme la fée du ménage et l'allégorie de la paix domestique... Et lorsqu'elle s'arrête, sur son front qui ne cache nulle inquiétude, les franges de la coiffure viennent caresser les purs sourcils.

MAZURKA

... Wanda, grande dame russe.
VIGNY (*Les Destinées*).

Cette mazurka nette et tapageuse nous montrait les soirées de Saint-Pétersbourg et de Moscou. Nous distinguions, derrière les couples vigoureux, la Néva glacée, Pierre le Grand sur sa roche, la Krasnaïa, les dômes du Kremlin. Dans son vague, nul plaisir plus docile que d'imaginer, d'après quelques détails précis, tout un pays ignoré. Musique de Glinka, corsages

taillés en dolmans, bonnets de zibeline, blouses de taffetas, bottes éperonnées, — par vous nous voyions, comme sous nos yeux, glisser sur leurs patins silencieux les *troïkas* et les *carétas*, conduisant à travers de froids et blancs décors des beautés invisibles vers des palais très riches, bien clos, où, sous les grappes des lustres, vont et viennent de jeunes femmes pâles, dont s'occupent, sans aucune galanterie apparente, de très nombreux Grands-Ducs, taciturnes et géants.

CARNAVAL

> Je suis le spectre d'une rose
> Que tu portais hier au bal.
>
> THÉOPHILE GAUTIER

Le goût de rêver est assez servi par la tendre ironie, par les fragiles sourires que Schumann a répandus dans son *Carnaval* pour qu'on puisse regretter de voir, superposées aux images sonores, les images moins satisfaisantes du décorateur et du costumier... Oublions donc la part de Schumann, et, devant les rideaux verts, laissons les marionnettes éternelles déposer à des pieds insensibles leur petit cœur de bois peint.

Bergame et Gavarni n'ont peut-être pas dévoilé aux artistes russes la meilleure recette de leur grâce. Voici des nonchalances un peu voulues, des intentions un peu appuyées. Ce pétillement presque laborieux, cette saveur parfois pesante, n'est-ce pas un champagne allemand? L'asti, où nagent les fleurs de Côme, et le vin français donnent une plus légère ivresse. Les zigzags de ce Pierrot sont lourds, et Pantalon marche à la prussienne. Les masques ont leur climat : il ne faut point les exiler. Eusebius, à Naples, guérirait peut-être sa mélancolie, mais Arlequin, sous le ciel du septentrion, languit et s'édulcore; et voyez : déjà son costume éclatant n'est plus fait ici, que de fades losanges, étiolés comme les pétales de la « petite fleur bleue ».

Le naturel délicieux qui fait le prix du grand Watteau et du petit Guardi, qui imprègne *Fantasio* et *Il Barbiere*, est un trésor latin, dont, avec Mozart, nous seuls connaissons l'usage. Nous étions plus rassurés au premier acte de *la Fête chez Thérèse* qu'en ce *Carnaval* qu'on peut apprécier cependant, pour certaines harmonies franches et sobres, pour aussi

certains détails aimables, comme la robe à volants bleus de Chiarina, danseuse aux deux roses, et qui ressemblait à ces figures devinées sous l'eau noire des daguerréotypes, Ophélies à jamais noyées des meilleurs Hamlets byroniens.

CLÉOPÂTRE

Les sœurs de Bilitis.

« ... J'ai aussi deux sœurs. L'une se nomme Sélénis et l'autre Mélantho. Elles vivent en Égypte, où elles dansent devant une reine, entre les colonnes rouges d'un palais.

» Sélénis est la plus vive; mais les regards de Mélantho retiennent les hommes; et, lorsque la danse s'arrête, ils effeuillent une fleur dans leur coupe qui tremble, puis se taisent, et regardent la nuit.

» Elles sont belles surtout quand, les mains unies et les orteils affrontés, elles tournent si vite qu'elles ressemblent au calice mouvant qui naît de la fontaine. Leurs voiles tournent avec elles, et aussi leur flamme, et leur parfum.

» Souvent elles mènent toutes deux la grande Bacchanale. Elles précèdent les jeunes gens, les esclaves aux robes brodées de personnages, les juives aux manteaux étoilés. Elles rient de plaisir et d'ardeur, et quand, brusquement, elles s'abattent sur les dalles bleues, les roses dont le sol est jonché tachent leur courte tunique et blessent leur dos nu... »

IV

LE SOIR DES FANTOMES

FANTASIO. — J'ai envie de prendre pour maîtresse une fille d'Opéra.

SPARK. — Elle t'ennuiera à périr.

FANTASIO. — Pas du tout : mon imagination se peuplera de pirouettes et de souliers de satin blanc; il y aura un gant à moi sur la banquette du balcon depuis le premier janvier jusqu'à la Saint-Sylvestre et je fredonnerai des solos de clarinette dans mes rêves, en attendant que je meure d'une indigestion de fraises dans les bras de ma bien-aimée.

ALFRED DE MUSSET

... Le bruit des instruments qui s'accordaient nous fit ouvrir les yeux. Conduit, sans doute, par la puissante malice du Rêve,

nous nous trouvions dans une stalle d'orchestre, au centre d'un théâtre inconnu de nous. Le lustre rond, tout près de s'éteindre, ressemblait à une grande fleur fanée, tandis que, non moins vacillants, les globes de gaz, au fond des loges, étaient pareils à de très vieilles et très lointaines lunes. Cette salle morose nous semblait vide; cependant nous percevions distinctement la molle cacophonie des violons et des flûtes, et aussi cette rumeur confuse que l'on entend sur les plages, dans les foules et dans les forêts.

Un mouvement involontaire nous fit alors heurter un corps humain. Comme nous nous excusions machinalement, une voix, tout à côté de nous, répondit : « Il n'y a pas de mal... » Nous avions donc un voisin. Nous exprimâmes notre surprise à mi-voix. Cet invisible voisin se prit à rire, et, comme pour railler notre étrange cécité, il nous tendit sa lorgnette. C'était une fort jolie lorgnette de nacre et d'or, dont nous nous servîmes aussitôt. Grâce à ces verres assurément miraculeux, nous découvrîmes, dans la première loge où nos regards se dirigèrent, une très agréable dame, toute vêtue de satin blanc, les épaules émergeant à demi d'un corsage que parait un bouquet de camélias. Comme nous nous émerveillions de la beauté de cette personne, notre voisin nous dit : « C'est Marguerite Gautier; depuis sa grande maladie, elle sort pour la première fois. »

Nous avouerons que nous ne fûmes point du tout étonné. Il nous sembla parfaitement naturel que Marguerite Gautier eût échappé à une mort injuste, et aussi qu'il nous fût permis de l'admirer tranquillement, auprès d'un obligeant voisin.

Ayant quitté la lorgnette, et comme si quelque charme était rompu, nous reconnûmes ce voisin sans effort : c'était l'aimable Valentin Van Buck. Nous lui demandâmes des nouvelles de sa femme. Avec cette sincérité spéciale aux fantômes, il nous répondit que la jeune Cécile s'était laissé enlever, la semaine précédente, par un aventurier nommé Lucien de Rubempré. Et, nous désignant une baignoire un peu retirée : « Voici d'anciennes victimes de ce personnage », nous dit-il. C'étaient madame de Maufrigneuse et madame de Sérigny, entre lesquelles se trouvait assise, ce qui nous choqua un peu, Esther van Gobseck, toujours magnifique et impassible.

On frappa les trois coups. M. Van Buck eut le temps de nous dire que nous allions voir un ballet nouveau, *Giselle*, où débutait une danseuse russe, la Karsavina.

La musique, du plus pur goût romantique, par ses excès de couleur et de rythme, fit protester un spectateur, derrière nous. Nous nous retournâmes : c'était M. Baour-Lormian. On le fit taire. Nous reconnûmes aussi Béranger, maintenant tout à fait chauve et qui ne cessait de parler à haute voix ; Gérard de Nerval, qui contemplait parfois d'une façon douce et presque absente sa singulière compagne : une Druse, nous dit-on, du nom de Suléma, et qui semblait farouche.

Nous fûmes bientôt distraits de la salle par le succès que le premier danseur obtenait sur la scène. Rien de plus mérité que ces applaudissements. Dans son pourpoint de velours et son maillot « pain brûlé », il sautait extraordinairement haut; et ces sauts, malgré leur difficulté, étaient exécutés avec la plus grande aisance. Mademoiselle Elssler, la tête en forme d'œuf sous ses bandeaux noirs et collés, frappait l'une contre l'autre ses petites mains et criait : « Bravo, Nijinsky, bravo! » Au balcon, la Fanfarlo, sans souci de son châle « vert émir », dont les franges balayaient le cou de M. Joseph Delorme, assis près d'elle, lançait au danseur acclamé de gros dahlias de couleur citron.

On se tenait mieux dans les loges. On regardait beaucoup une assez vieille dame, au visage noble et exquis, à la mise un peu démodée : « Une étrangère, — me dit Valentin, — et qui a eu son heure de célébrité, jadis, à Modène, je crois, ou à Parme : la comtesse Mosca. » Henry Beyle l'accompagnait, les favoris fraîchement teints. Paul de Musset, que la comtesse avait reçu à Vignano, vint les rejoindre.

Madame de Nièvres était là aussi, avec Eugène Fromentin et Gustave Ricard : — celui-ci venait de faire d'elle un portrait émouvant. — Dominique de Bray ne se trouvait point dans sa loge, ce qui nous étonna : nous le découvrîmes dans les derniers rangs de l'orchestre, entre Frédéric Moreau et Alfred Tattet.

Giselle, au deuxième acte, plut moins. Il sembla que le décor manquait de mystère et que l'action languissait un peu. Mais nous nous consolâmes, pour avoir aperçu Théophile Gautier,

assis dans l'angle d'une avant-scène, et à demi caché par la retombée d'une crépine. Il ne bougeait ni ne parlait. Nous allâmes le saluer. Les danseuses l'enchantaient, mais il n'était pas ravi de la mise en scène; on avait retranché de son œuvre ce qu'il en préférait : l'épisode où surgissent les spectres d'une bayadère, d'une Hongroise et d'une gitane. On avait supprimé pareillement la naissance du jour, qui termine le ballet et qui, selon lui, explique tout le dénouement. Mais ces ennuis ne troublaient pas le calme du maître; il se contentait de dire, avec sa magnifique voix de cuivre et de velours : « Le théâtre est un art si abject, si grossier!... »

Le spectacle prit fin sur un divertissement intitulé *les Sylphides*, contrefaçon assez heureuse de *la Sylphide* réputée où la Taglioni avait triomphé avant de partir pour Londres. Le décor transporta d'aise Célestin Nanteuil, assis à côté de la très belle mademoiselle Juliette Drouet, séparée pour un soir de son illustre amant : celui-ci était dans la loge du jeune duc d'Aumale, avec M. Ingres et le comte de Nesselrode.

Derrière Van Buck, nous quittâmes notre stalle, et croisâmes Alfred de Musset qui menait par le bras lady Adeline Ammundeville. Notre compagnon lui tourna le dos : « Nous ne nous saluons plus », nous dit-il sèchement. Sur l'escalier, nous nous arrêtâmes pour voir descendre Paquita Valdès, la fulgurante « fille aux yeux d'or », en lourde robe noire surchargée de pampilles grenat. Soigneusement emmitouflé, la lèvre pincée, et rasé de près, la suivait son adorateur du moment, le poète Charles Baudelaire.

Dans le vestibule, un tout petit laquais en livrée havane jeta sur les épaules de Van Buck une élégante cape de drap. Van Buck nous proposa d'aller avec lui au Café anglais. Nous allions accepter. Mais nous franchîmes, à ce moment, le seuil du théâtre : l'air du dehors, apparemment, est fatal aux Ombres, car le gentil visage de Valentin, comme sa cape de drap, s'étaient évanouis. Et, autour de nous, à mesure qu'ils atteignaient la rue Le Peletier, tous les spectateurs de *Giselle*, aussitôt, se diluaient. Nous vîmes ainsi disparaître Jules Janin, ce dont nous prîmes notre parti facilement, mais aussi la superbe madame Pasta, ce qui nous fit une peine affreuse.

... Devant la fin de ces chères visions, nous nous avouâmes

que tout cela, en somme, était surnaturel, et nous fûmes presque déçu, quelques pas plus loin, rencontrant notre image dans une glace, de découvrir notre vilain costume moderne. Mais il fallut nous résigner à retourner parmi les hommes, moins vivants pour nous que les fantômes. Une voiture à traction mécanique passait : hélas! nous l'arrêtâmes!...

V

LES BALLERINES ET LE DANSEUR

LA PAVLOVA

Cette année, mademoiselle Pavlova ne figurait point dans la troupe russe, et, pas un soir, nous ne manquâmes de le déplorer. Mais nous gardons de son art merveilleux, de sa grâce inimitable, le plus durable souvenir; et, au moment de célébrer telle ou tel, nous devons dire que rarement devant une autre danseuse nous éprouvâmes, au même degré, le sentiment du style.

Le style c'est la miraculeuse mise au point de qualités très variées, conduites également et parfaitement unies. C'est lui qui imprime à l'émotion son caractère d'éternité. Il ignore la mode et ne marque point la façon de sentir d'une époque. Par lui la comédienne, la chanteuse, la ballerine nous mènent dans un séjour idéal, dans les Champs-Élysées de l'Art. Ceux qui possèdent ce don divin animent jusqu'à tirer les larmes les plus vieilles conventions. Ils n'innovent pas; ils sont classiques. Ils retrouvent et perpétuent les aspects, parfois disparus, incessamment outragés, de la Beauté définitive. Mademoiselle Pavlova, comme ailleurs madame Bartet ou madame Lili Lehmann, est à la danse ce qu'un Racine est à la poésie, un Poussin à la peinture, un Gluck à la musique. Quelques pas de mademoiselle Pavlova, le mouvement de ses bras, son sourire, sa façon de porter la tête, et nous voyons, tour à tour, Psyché frémissante, Niobé douloureuse, Terpsichore elle-même, dirigeant près d'Apollon la danse sur le mont sacré.

NIJINSKY

Si la Pavlova nous fait songer à la Muse sur le Parnasse, nous verrions volontiers en M. Nijinsky un Mercure bondissant. Il serait beau, portant le pétase ouvragé et la sandale singulière que Mantegna a donnés au dieu dans le tableau du Louvre. M. Nijinsky n'a point à quitter la terre : quand il danse, il semble toujours arriver du ciel. Messager de l'Olympe, il prodigue la joie, et de chaque difficulté il fait une harmonie. La facilité de son turbulent génie est surprenante. Le voici, dans *Shéhérazade*, onduleux et brillant comme un reptile; dans *Cléopâtre*, sa silhouette a le contour ferme, précis, des personnages égyptiens sculptés au profond du plus dur granit; dans *les Sylphides* et dans *Giselle*, il descend sans surprise de sa touchante pendule et gambade de façon tendre et maniérée. Enfin, dans *le Démon,* il répand le parfum des czardas et des plaines hongroises. — Mais c'était pendant les répétitions qu'il le fallait voir, profitant des repos pour s'assouplir et essayer des poses. Alors il érigeait devant nous, en costume de travail et sans décor, tour à tour, *l'Idolino* de Florence ou le *Guerrier* de Subiaco, ou faisait succéder à un Lysippe, à un Polyclète, un Jean de Bologne, un Rude, un Rodin.

LA KARSAVINA

Une légende veut que l'Oiseau de Paradis, qui passe, devant les yeux aveuglés, comme une gerbe de rubis et de perles, soit privé de pattes, qu'il ne se pose jamais. Légende dont il est impossible de douter lorsque mademoiselle Karsavina, « Oiseau de Feu », devant les fantasmagories du décor, obéit aux vols obliques ou circulaires de ses ailes cachées.

Mademoiselle Karsavina plaît surtout par sa spontanéité. Sinon mademoiselle Zambelli, nous ne savons quelle ballerine peut comme elle faire concourir au succès de sa danse l'expressive mobilité d'un visage charmant.

Tout à l'heure, captive du garçon hardi, elle fixait la frayeur et la supplication; puis courant sur les pointes, elle joue à nous faire craindre que son équilibre ne se rompe et il n'est pas, à ce moment-là, un geste de ses bras peureux qui ne soit

une confidence spirituelle ou sentimentale. Parfois sa danse a une gravité impérieuse, frémissante, — lorsque, par exemple, toute dressée et les bras étendus, elle contraint un peuple au sommeil. — Enfin, dans *Giselle*, la vérité de sa plainte, de sa folie et de sa mort, par les yeux, atteint le cœur.

MADAME IDA RUBINSTEIN

Près des chefs-d'œuvre de la statuaire, il faudrait exposer, dans les musées de moulages, les chefs-d'œuvre de la beauté humaine. L'esprit autant que le cœur serait contenté par une salle où figureraient, sous le linceul blanc du plâtre, les mains de Christine de Danemark, la gorge de Ninon, les bras de Joséphine, les pieds enfantins de Juliette Récamier... On placerait aussi dans cette salle idéale le nez fatal de Cléopâtre. Mais l'opinion de Pascal n'est plus aussi vraie depuis que madame Rubinstein a donné à la reine d'Égypte les jambes que l'on sait. Ces longues jambes, pointues et pâles comme des pistils, sont une des rares exceptions à la règle, générale selon nous, qui assure que les chefs-d'œuvre de l'art dépassent toujours la plus belle réalité : nulle créature vivante n'égala jamais la cariatide de l'Erechteion ou les deux figures du Titien de la villa Borghèse. Mais, ici, la proposition doit être renversée et l'on peut dire que les jambes de la Cléopâtre russe sont des jambes uniques au monde, dignes d'être admirées avec le même respect et la même sécurité qu'un dessin d'Ingres, une phrase de Flaubert, un vers de Chénier.

LA LOPOUKOWA II

Plus tard, lorsqu'on s'amusera à découvrir, derrière les chefs d'emploi, les *scriptores minores* du romantisme, on tirera de l'oubli un aimable écrivain, l'auteur, avec Musset, du délicieux *Voyage où il vous plaira* : P.-J. Stahl. Le tout petit chef-d'œuvre de P.-J. Stahl se trouve dans *les Bonnes Fortunes parisiennes*, et s'appelle *les Amours d'un notaire*. La *ballerinetta* Amalia Loulou, personnage principal de cette nouvelle, par une singulière fantaisie du sort, a dansé tout un mois à l'Opéra,

sous le nom de Lopoukowa II : — les princesses de la danse, comme les souverains, ont leurs numéros.

Amalia Loulou et mademoiselle Lopoukowa, à elles deux, n'ont pas trente ans. Et c'est à son extrême jeunesse, évidemment, que la danseuse russe doit le goût de toujours lever les bras en forme de berceau. Sa virtuosité est ingénue, et l'imperceptible gaucherie de l'âge la tempère. Mademoiselle Lopoukowa II ressuscite les poupées de Hoffmann et de Schwind; et sans doute mordait-elle encore, l'an dernier, dans les tartines que distribue Charlotte. Aujourd'hui, à peine hésitante, elle a quitté la chambre aux jouets, et, sur les vergissmeinnicht que la lune pâlit, elle s'enivre de « faire des pointes »... Mais elle s'arrête; ses talons touchent le sol : comme subitement condamnée, elle marche, et alors seulement on sent l'effort.

VI

DÉCORS ET MISE EN SCÈNE

Le grand art est d'omettre.
STEVENSON.

Laissant les visions et les rêves, regardons maintenant comment sont faits les verres de cette lanterne magique.

Les décors russes sont synthétiques, et, refusant de distraire l'œil par mille petits détails « finis » avec soin, ils se contentent, par des alliances de deux ou trois couleurs, — or et lapis, or et géranium, émeraude et corail, émeraude et crème, — de faire éprouver une impression très forte, et celle-ci permet au spectateur d'achever par l'imagination tout ce que des omissions aussi adroites laissent facilement deviner.

Toute l'importance est donnée à la toile de fond. Peu d'accessoires au premier plan, pas de ces fausses plantes vertes que l'on aime tant chez nous ! Un minimum de « praticables ». Pas de « portants » : de simples toiles découpées qui descendent des cintres et sur lesquelles les peintres, ennemis du trompe-l'œil, posent, à grands coups de gros pinceaux, des taches qui de près

déconcertent, mais qui de loin forment le concert le plus mystérieux. Jamais non plus ces Russes avisés n'oublient que le décorateur, comme le peintre ou le sculpteur, a le privilège et le bénéfice de la convention. Les décorateurs français, d'une habileté trop consciencieuse, font s'écrier au spectateur : « Comme c'est cela! » Les Russes sont plus ambitieux et parviennent à nous faire dire : « Nos rêves sont vaincus. » Onques avant eux le mensonge ne nous avait à ce point satisfaits et dupés. Devant ces décors où l'ingéniosité reste dans l'intention, nous songeons involontairement et fréquemment aux plus chers maîtres des musées.

Cette harmonie générale a une cause d'une simplicité élémentaire : le même peintre exécute la maquette du décor et les dessins des costumes. Il est vraiment surprenant qu'on ait attendu des siècles avant d'inventer cela [1].

Enfin il faut dire que des décorateurs-nés, comme M. Bakst, à qui nous devons le saisissant harem de *Shéhérazade*, comme M. Benois, auteur du subtil *Pavillon d'Armide*, comme MM. Roerich, auteur du *Prince Igor*, et Golovine, auteur de l'*Oiseau de Feu*, ne sont pas seulement des peintres, mais des poètes. Ils joignent au goût de la couleur l'intelligence et le sentiment du sujet. Avec *Shéhérazade*, nous ne voyions pas seulement l'Orient : nous le respirions, pour ainsi dire, et il se recréait devant nous; de même, avec *Cléopâtre*, l'Égypte; de même, l'an dernier, avec *le Pavillon d'Armide*, l'Allemagne de Potsdam et de Meissen. Enfin, dans cet étonnant *Oiseau de Feu*, pris sous les plis multicolores d'un cachemire gigantesque, nous étions emportés vers les plus beaux pays du rêve comme sur le tapis du conte persan.

A cette interprétation supérieure et exemplaire de la réalité contribue, avec les décorateurs, le metteur en scène, M. Fokine, « maître de ballet », qui a la divination de son métier.

On nous disait que M. Fokine a placé les photographies de

1. La musique, à l'exception de celle que M. Stravinsky a écrite pour *l'Oiseau de Feu*, — particulière et savante, en parfaite harmonie avec le décor et les danses, n'ajoute pas grand'chose à l'attrait de ces ballets. Cependant on peut admirer combien la *Shéhérazade* de Rimsky-Korsakof, adaptée à une action nouvelle, a peu perdu de ses riches beautés, et nommer avec reconnaissance Borodine, l'auteur du splendide *Prince Igor*.

la Sixtine au plafond de sa chambre. Ce choix nous renseigne aussitôt : M. Fokine aime la violence dans la beauté. Archers du *Prince Igor*, bacchanale de *Cléopâtre*, transports de *Shéhérazade*, sabbat de l'*Oiseau de Feu*, autant de chefs-d'œuvre qu'on admet très bien que Michel-Ange ait pu inspirer. Et l'admiration, croissant encore, est malgré tout stupéfaite lorsqu'on songe que c'est d'une troupe de danseurs que M. Fokine a su obtenir l'exécution de ses rêves fougueux[1].

Les danseurs russes, si disciplinés, si unis, — que nous avons applaudis grâce à MM. de Diaghilew et Calvocoressi, — montrent dans leur jeu une nonchalance ou une passion également naturelle. Ayant assisté à dix représentations de *Shéhérazade*, nous avons pu constater que le moindre mouvement était jalousement et minutieusement réglé ; cependant, la dernière fois autant que la première, nous eûmes le sentiment de l'improvisation.

C'est l'amour et la sincérité qui rendent cette troupe si convaincue. Mais dans cette « conviction » l'âge du peuple russe a aussi sa part ; et cela n'est point vrai pour les seuls danseurs, mais également, croyons-nous, pour la majorité des artistes de ce pays.

Restés barbares dans une Europe qui est, si l'on peut dire, civilisée jusqu'à la corde, les Russes sont au moment le plus fécond, le plus beau, de leur développement intérieur. Très neufs, avides et sincères comme des enfants, ils se donnent tout entiers et se cherchent avec fièvre. Ils ne sont pas entravés comme nous par les formules, et l'incrédulité ne les a pas énervés ; ils ignorent la satiété occidentale. Ils n'ont encore rien usé. Mais tous nos raffinements, toutes nos complications parviennent chez ces débutants ; ils les accueillent avec empressement, et les rénovent aussitôt par l'ardeur toute primitive qu'ils mettent à les adopter. Qu'une même troupe puisse offrir l'*Oiseau de Feu* et *le Pavillon d'Armide*, *Giselle* et *Shéhérazade*, est un exemple probant de cette savoureuse union de culture et de barbarie. Conditions rares, uniques peut-être, dans l'histoire d'un peuple. Ce qui se passe présen-

1. Nous ne parlons pas ici de la danse classique, venue de France en Russie avec Petipa, Grisi et Taglioni, et dont la tradition s'est conservée à Pétersbourg et à Moscou.

tement, en Russie c'est ce qui s'est passé au XVe siècle en Italie, quand l'idéal antique est venu enivrer les cervaux toscans.

Aujourd'hui l'Europe, âgée, fatiguée, plus guère curieuse, est contrainte à l'économie. Ces jeunes Russes, au contraire, dépensent, sans compter, des richesses incalculables. Mais ils sont généreux de leurs trésors, et, dans la circonstance, ils nous offrent de les partager. On peut donc espérer que l'art de la danse et celui de la décoration trouveront chez nous, grâce à eux, les forces nécessaires par lesquelles des ambitions nouvelles seront exaucées.

JEAN-LOUIS VAUDOYER

LA MORT ET LA VIE[1]

Et ce furent de tristes journées. Prise de fièvre cérébrale, elle parlait continuellement, et, pour comble de douleur, elle avait l'air d'une personne bien portante, avec ses yeux clairs et sa figure riante. Francesco remarquait pourtant un phénomène bizarre : elle imitait l'attitude de la malade opérée à la gorge, qu'elle avait vue à l'hôpital.

Il était embarrassé pour les travaux du ménage, et il hésitait à prendre une garde, parce que Gavina racontait toute sa vie passée, en se remémorant chaque détail avec une lucidité extraordinaire.

— Tu ne me connais pas! — répétait-elle.

Il l'écoutait, grave et silencieux comme au chevet d'un malade quelconque dont le cas l'intéressait; mais une ombre lui voilait les yeux : il se demandait malgré lui si, dans son délire, elle ne disait pas une triste vérité.

« Tu ne me connais pas!... »

Et, devant cette femme qu'il avait longuement et patiemment aimée, la croyant bonne et sincère, il avait l'impression de se trouver devant une inconnue. Mais c'était un sentiment passager, des soupçons qu'il repoussait sans même les examiner. Il ne regrettait rien; il reprenait courage en présence du danger, peut-être par un sentiment de bravoure atavique, et il savait où il voulait en venir. C'était un homme énergique, ne s'abandonnant pas au chagrin et ne gémissant pas sur son sort.

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 juin et 1er juillet.

Le troisième jour de la maladie, alors qu'il se décidait à mander une garde, M. Zanche arriva d'une façon providentielle.

— Gavina est malade, — lui annonça Francesco en ouvrant la porte.

L'homme resta impassible et ne perdit pas son temps à poser des questions oiseuses; mais il ôta son chapeau et porta son parapluie dans la cuisine pour le mettre à sécher.

— Si je peux vous être bon à quelque chose..., — dit-il, en promenant les yeux autour de lui.

Il alluma le gaz, rangea divers ustensiles, et finit par entrer dans la chambre de la malade et remplir le rôle d'infirmier. Gavina ne le reconnut point, mais, au grand étonnement de Francesco, elle ne parla plus; seulement, elle se soulevait de temps en temps sur les oreillers et murmurait, en regardant vers la porte :

— Les journaux...

Puis elle s'abîmait dans son rêve fébrile.

Des visions confuses lui passaient par la tête. Elle s'imaginait qu'elle était là-haut, à l'endroit où le drame s'était déroulé. Dans son enfance, elle était allée à la fête de San Teodoro, et elle se rappelait bien ce pays montagneux qui lui apparaissait maintenant couvert de neige et de nuages... Les deux victimes étaient toujours devant elle, tantôt debout et vivantes, tantôt à l'état de cadavres étendus à ses pieds, qui se levaient ensuite, retombaient, se redressaient encore, se livrant à une danse macabre, comme des enfants qui feignent de se battre. Un cercle de brume fermait cette scène lugubre, et, au delà de cette muraille grise, on entendait le bruissement des arbres agités par le vent et les cris des vautours embusqués dans les rochers comme des bandits.

Soudain elle s'aperçut que tout cela n'était qu'un cauchemar et elle revint à la réalité; mais, en dépit de ses efforts, elle ne put se réveiller tout à fait. Dans son demi-sommeil, elle entrevoyait sa chambre pleine de choses étranges : M. Zanche était assis sur un rocher, et Francesco se penchait sur son lit couvert de neige. Elle se disait : « C'est la fièvre », et elle cherchait à se calmer, à remettre de l'ordre dans ses idées.

Il lui semblait que sa tête et son corps s'allégeaient, devenaient presque diaphanes, mais si fragiles qu'elle n'osait pas se

remuer, crainte de se briser quelque membre... Elle pensait à ce qu'elle ferait quand elle serait guérie, et elle se figurait son avenir différent de ce qu'elle avait rêvé jusqu'alors. Elle se sentait un vague désir de vivre, un besoin de mouvement et de distractions; elle songeait à se commander des robes et des chapeaux élégants, elle voulait aller aux eaux, — dans une station à la mode, — ou dans son pays, — pour « épater » les femmes et les rendre jalouses. — Elle était décidée à renoncer à ses pratiques religieuses. Elle ne croyait plus en Dieu, et cette idée, au lieu de la consterner, lui donnait une sorte de soulagement...

Mais, un matin, elle se réveilla après avoir profondément dormi toute la nuit, et regarda autour d'elle avec étonnement. Il lui semblait qu'elle s'était couchée la veille au soir et qu'elle avait fait de mauvais rêves. Elle était seule dans le grand lit tiède; de grosses gouttes de pluie frappaient les carreaux, et pourtant le ciel était bleu et clair.

Elle voulut se lever, mais, dès qu'elle posa le pied sur le tapis, elle sentit un fourmillement qui lui monta des jambes à la tête, comme si mille cordes métalliques vibraient dans son corps, et sa vue se brouilla.

En cet instant, elle se rappela ses visions, ses rêves, les projets qu'elle avait formés dans son délire; elle se rappela qu'elle avait raconté à Francesco toute l'histoire de son amour avec Priamo : elle en fut honteuse et désira mourir.

Elle glissa sur les genoux, s'appuya la tête sur le lit et les mains par terre, et ferma les yeux... Francesco la découvrit dans cette posture : il poussa un cri, puis la releva en lui prodiguant les noms les plus doux.

A dater de ce jour, elle commença d'éprouver un bien-être complet. Elle s'apercevait que Francesco l'aimait toujours en dépit du passé, et que plus rien ne les séparait désormais; en haussant les yeux, elle voyait le ciel se rasséréner, derrière les vitres encore humides, et elle trouvait du charme à tout ce qui l'entourait. Elle se sentit heureuse.

Elle se mit à prier, demanda pardon à Dieu d'avoir douté de lui. Elle goûtait la joie de vivre, et de garder néanmoins sa croyance à une autre vie plus belle que celle-ci...

Ce fut un des meilleurs moments de son existence, presque

pareil au moment d'ivresse qu'elle avait eu, un soir, sous le hêtre, bien des années avant. Mais, comme celui-là, il ne dura guère. En priant, elle récita machinalement les *requiem* qu'elle mêlait à toutes ses oraisons. Les deux fantômes se représentèrent à ses yeux : elle pria pour eux et fut reprise de ses tristesses, de ses craintes...

Sa courte convalescence passa ainsi, dans des alternatives d'espérance, de remords et d'inquiétude. Elle éprouvait la désolation taciturne du paysan dont le champ a été dévasté par l'orage; mais, pas plus que le paysan, elle ne maudissait l'ouragan qui était cause de sa ruine. Elle se répétait involontairement les paroles de son ancien confesseur : « Les desseins de Dieu sont impénétrables ». Parfois elle se révoltait, se posait des questions qui jadis l'auraient comblée de terreur, mais ses réponses étaient vagues, timides, non convaincantes.

Parfois aussi elle s'exaltait, songeait à refaire toute sa vie, de même que le paysan ruiné pense à cultiver plus intensément son champ. Elle se mit à désirer vivement d'être mère; mais une autre maxime religieuse : « Les fautes des parents retombent sur les enfants », réveilla ses appréhensions.

Quand elle fut tout à fait guérie, elle reprit ses anciennes habitudes. Elle allait à l'église, et, un jour, elle se confessa. Le confesseur, qu'elle avait choisi au hasard, fut très aimable et très délicat : elle se dit que si le chanoine Bellia avait été pareil, elle aurait, pour sa part, été une autre femme. Mais il était trop tard maintenant. Elle avoua qu'elle avait trouvé une émeraude et ne l'avait pas restituée; mais elle ne parla pas de son aventure avec Priamo, et elle n'osa pas exposer ses scrupules sur ses rapports intimes avec son mari.

Pour la première fois, elle avait conscience de sa dignité personnelle en face d'un étranger; cependant sa confession lui parut incomplète, et elle se priva de communier, et, au lieu du bonheur accoutumé, elle éprouva un sourd malaise : à ses scrupules religieux succédait la crainte qu'il ne se passât en elle quelque chose d'anormal. Elle repensait à Michela, à l'article de Francesco et aux propos qu'il lui tenait.

Un jour, elle prit un livre et le lut en cachette, comme si le chanoine Sulis et madame Zoseppa étaient dans la pièce

voisine : c'était une étude sur les phénomènes hystériques et les manies religieuses. Ensuite elle dévora d'autres ouvrages scientifiques, d'anthropologie criminelle, et surtout des romans... Francesco en avait peu, mais c'étaient les meilleurs de la littérature européenne. Ce fut comme si elle avait mordu au fruit défendu : tout un monde ignoré se dévoilait devant elle; et elle crut comprendre enfin la vie. Elle compara sa triste aventure à celles qu'elle lisait, la confondit avec elles, — car il lui semblait parfois qu'elle avait suivi une loi commune. — Elle lisait, debout près de la fenêtre, et, de temps à autre, elle regardait les passants, s'imaginant que chacun d'eux portait en soi quelque drame caché.

***

A part M. Zanche, les Faïs n'avaient personne sur qui compter en cas de besoin. Francesco connaissait la foule changeante, maladive, indifférente, pressée ou résignée, qui anime l'hôpital; il était d'un caractère affable, et, en chemin de fer, au théâtre, dans les lieux publics, partout où il se rencontrait avec des gens inconnus, il adressait volontiers la parole à son voisin. Mais il n'avait pas d'amis intimes et n'en avait jamais eu.

Dans les premiers temps de son mariage, il se mettait en peine pour Gavina : il chercha à se créer des relations, il la conduisit dans des salons, estimant que son devoir était de combattre sa sauvagerie plutôt que de la favoriser; mais il ne tarda pas à se convaincre que ses efforts étaient inutiles. Gavina s'ennuyait au milieu du monde. Elle ne desserrait pas les dents : ce n'était pas faute de savoir parler, mais elle n'avait rien à dire, et répondait par un sourire narquois lorsqu'on lui adressait un compliment.

Elle avait toujours eu un véritable mépris pour sa personne, s'était crue laide et antipathique, ne s'était jamais occupée de faire valoir ses avantages physiques et de cacher ses défauts, et, depuis la fin tragique de Priamo et la mort de zio Sorighe, elle avait de plus en plus mauvaise opinion d'elle-même. Elle perdait la foi de jour en jour; mais, au lieu de s'en enor-

gueillir ou d'éprouver un sentiment de délivrance, elle se disait en s'humiliant :

« C'est l'effet de mon ignorance. Que sais-je, moi? Parce qu'un homme a commis une faute, parce que mon ignorance et mon caractère ont été causes d'un drame, dois-je en conclure qu'il n'existe plus rien de mon rêve?... Qu'était-ce que ma foi, si elle s'est écroulée ainsi au premier choc?... Et qu'est-ce que le doute qui m'envahit? C'est peut-être une illusion comme l'était ma foi... Demain je croirai encore, et après-demain je douterai de nouveau. Je suis une ignorante. »

Son désir de s'instruire ne faisait que s'accroître, et elle continuait à lire tout ce qui lui tombait sous la main, et tout lui paraissait être la vérité, vérité d'autant plus profonde qu'elle était plus contraire à tout ce qui formait sa foi; mais, un instant après, elle recommençait à se méfier de sa crédulité, et elle se rappelait involontairement les paroles de son oncle le chanoine : « La vérité est en nous. Il n'y a que les ignorants pour se laisser convaincre par les opinions d'autrui. »

Mais c'est en vain qu'elle cherchait en elle la vérité. Il lui semblait qu'en elle tout était mensonge. Néanmoins elle s'apercevait fort bien que ce mépris de soi-même n'était pas une élévation, mais une dépression de son esprit, l'habitude de se mortifier.

Pourtant la vie était tranquille et sereine en apparence : Francesco se montrait de plus en plus affectueux; elle travaillait toute la journée et trouvait toujours quelque chose à faire, mais elle se disait qu'elle pourrait faire davantage, et des idées fantastiques lui traversaient l'esprit... Alors elle se souvenait de Luca, de ses projets, de ses occupations extravagantes... Elle ne savait pas pourquoi, mais depuis quelque temps l'image de Luca se joignait aux autres fantômes... Du reste, dans certaines heures de nostalgie, elle se rappelait ses voisins, les vauriens de la tante Itria, l'ancien moine, le nain, le vétéran, le fils de la veuve, tous les types du quartier des pauvres, — y compris Michela, — et elle les voyait sous un jour différent, et elle éprouvait pour eux de la pitié, presque de l'affection, comme si elle avait découvert un lien entre elle et eux.

De jour en jour, ce sentiment, qui parfois lui était fasti-

dieux, grandissait particulièrement devant elle la figure de zio Sorighe. Par moments, elle revoyait le vieillard sur le fond bleu et gris de la vigne, avec son vêtement dépenaillé, son visage sarcastique comme celui d'un philosophe malicieux; mais plus souvent il lui apparaissait sur une roche, livide, comme une statue ébauchée dans la pierre même. A travers les haillons noirâtres, on apercevait çà et là des lambeaux de chair violacée, des caillots de sang desséché pareils à des fleurs fanées de laurier, et les os, de même couleur que les guenilles. De grands oiseaux sombres voltigeaient autour de lui comme des mouches énormes, et l'on aurait cru qu'il regardait par les trous que le bec des vautours avait pratiqués dans ses orbites ; et sa figure décharnée gardait son expression sarcastique...

Et, à force de patience et d'imagination, Gavina reconstituait d'une manière émouvante le drame de la montagne.

*
* *

Avec sa figure nettement dessinée par-dessus la ligne monotone des montagnes du Marghine, le mont San Teodoro fait l'effet d'un mouton couché sur ses pattes repliées, mais la tête levée vers le nord-ouest. Dans les nuits étoilées, on dirait que cette énorme bête de granit veut dévorer la grande Ourse, dont les roues étincelantes lui effleurent le museau. Les spéculateurs lui ont enlevé sa toison de forêts : en été, elle a l'air d'être non seulement tondue, mais écorchée, tout entière d'un jaune rouge avec des plaques livides, striée de longues files de taches grises et verdâtres. Un reste de bois la couvre, sur le cou seulement et jusque vers la nuque, d'une espèce de crinière obscure; et, parmi ces bois de mélèzes, l'église de San Teodoro apparaît comme une cabane à demi creusée dans la roche, avec ses murs noircis et son toit moussu.

L'intérieur est nu, primitif; mais les murs autour de l'autel du saint sont cachés par une profusion d'ex-voto bizarres : fleurs de métal, bagues à grosses pierres jaunes ou vertes, chapelets avec des croix d'or, cure-dents en argent pareils à de petits poignards, ou recourbés comme de minuscules cimeterres et qui s'achèvent en sifflets, boutons en filigrane ayant la forme

de fruits coniques, bijoux qui reproduisent vaguement des profils d'animaux, de colombes, d'agneaux, de chevaux, enfin tous les objets qu'un art rudimentaire a exécutés peut-être à l'imitation de modèles byzantins. A tous ces ornements se mêlent d'autres objets étranges, quelques-uns macabres : un paysan a laissé son aiguillon historié ; un chasseur, sa gourde en corne grossièrement gravée ; une tresse de cheveux, qui retombe entre deux seins en cire, évoque l'image mélancolique d'une jeune fille morte. Il y a des mains, des doigts, des pieds, des nez de cire, gonflés et jaunes comme des cadavres. Dans un cadre en fer-blanc, une madone horriblement copiée d'après Sassoferrato, baisse ses grandes paupières comme pour échapper à la lugubre vision de ces objets qui semblent avoir été exhumés d'anciens tombeaux, et dont chacun représente une douleur... Et le petit saint, vêtu de rouge, couvert de bagues et de colliers comme un guerrier barbare, avec son visage pâle et ses yeux luisants et immobiles, a l'air de s'ennuyer au suprême degré...

*
* *

Le visage de zio Sorighe aussi était souvent tout empreint d'ennui. Zio Sorighe n'était pas fait pour être ermite : c'était un homme sociable, gai, aimant la vie ; mais le sort, qui est généralement favorable aux plus méchantes gens et les comble de dons comme pour les récompenser de l'hommage qu'ils lui rendent avec leur continuelle peur, avait toujours été contraire au vieux poète. Lui qui aimait les hommes, il avait toujours été berné par eux ; lui qui détestait le travail, il avait toujours dû se soumettre aux labeurs les plus humbles et les plus ingrats. Et maintenant qu'il était vieux et malade, il vivait seul, comme en exil, condamné mais non vaincu, et, dans sa solitude, il attendait les jours de fêtes en comptant les mois et les semaines. Son plus vif désir était de voir des gens avec qui causer.

Quand les pâtres qui se chargeaient de lui apporter les provisions pouvaient rester un peu avec lui, il les questionnait longuement sur les événements et les nouvelles « du monde », s'intéressait à des personnes qu'il ne connaissait pas, était curieux et cancanier comme une femme. Puis il allait les

relancer dans leurs bergeries, et, quand il s'en revenait, il se retournait et regardait les troupeaux au pâturage, et, pour le réconforter, il n'en fallait pas plus que ce signe de vie, ces grandes taches grisâtres qui se mouvaient lentement comme des nuages sur le fond jaune du plateau.

La nuit, il contemplait les feux qui brûlaient dans les plaines et sur les montagnes, points rouges qui semblaient des étoiles tombées du firmament : et il se disait que sur ces hauteurs s'étendaient de grands bois et se dressaient des roches d'une telle taille que celles de San Teodoro n'étaient que des cailloux en comparaison. De gros torrents avaient leur source là-haut, et il y avait toute l'année des buissons fleuris si odorants qu'ils faisaient éternuer. Le froid conservait fraîche dans les grottes, pendant des semaines et des mois, la chair des porcs et des bœufs volés par les bandits. Et ceux-ci vivaient là comme chez eux. Zio Sorighe n'aimait ni n'admirait les bandits, mais il aurait préféré être un des leurs pour vivre en compagnie de son prochain.

Pendant la belle saison, il ne se déplaisait pas dans cette contrée déserte, et il en goûtait instinctivement le charme. Il n'aurait pas fait de mal à une mouche, et, quand il coupait une forte branche, il lui semblait que l'arbre en souffrait. Lorsqu'il n'était pas occupé à nettoyer l'église, ou à raccommoder ses habits, il relisait attentivement un carnet aux feuilles jaunies et cornées comme un manuscrit ancien, où étaient rassemblées ses poésies. Il avait chanté les plus grands événements de la seconde moitié du XIXe siècle : il avait composé une ode à Pie IX, une à Victor-Emmanuel, une au bandit Giovanni Toles, et une à Eleonora d'Arborea ; plus, des cantiques en l'honneur des saints du pays, et quelques parodies facétieuses d'hymnes sacrées. Il avait chanté la beauté féminine, mais tous ses vers n'étaient pas à l'usage des jeunes filles. Dans une de ses dernières poésies, il racontait qu'il avait été aimé par une riche veuve, dont la fille, à la mort de sa mère, l'avait chassé de la maison.

Assis sous un appentis qui servait d'entrée à sa chambre de gardien, il relisait ses vers à haute voix et, de temps à autre, il relevait les yeux pour voir s'il venait quelqu'un. Entre un chêne et une roche qui s'inclinaient en arcade l'un vers l'autre, encadrant un paysage grandiose et mélancolique, le

soleil couchant dorait les pierres, le sol, les feuilles des arbres, colorait l'horizon en rouge et en lilas, donnait l'aspect de la mer aux crêtes céruléennes des montagnes lointaines. La terre, couverte de feuilles sèches, était comme parsemée de pièces d'or; les jeunes hêtres, dans le bois, avaient la couleur vert tendre des arbres fruitiers.

La nuit, la lune descendait lentement entre la roche et le chêne, et disparaissait rouge comme une braise dans les cendres de l'horizon. On entendait brouter les brebis, le coucou lançait son cri monotone, et parfois le vent apportait jusque là-haut les heures qui sonnaient à l'horloge du village enfoui dans une gorge. Étendu sur une paillasse de fougères, zio Sorighe soulevait la tête pour écouter. Par les trous du toit, on voyait scintiller les étoiles filantes ; les rats, les lézards, les vers rongeurs, les tarentules et les araignées accompagnaient les rêves du vieillard comme ceux d'un alcoolique. Mais il vivait familièrement parmi ces animaux, et il ne se préoccupait pas si les lézards buvaient dans sa cruche, et si les araignées tissaient leurs fils entre deux morceaux de son pain, si elles lui passaient sur la figure quand il dormait, si elles se reposaient sur ses cheveux comme sur un buisson... Les autres insectes ne l'importunaient point, car il avait maintenant l'épiderme aussi brun et aussi dur que l'écorce des arbres.

Et, tout en s'endormant, il pensait encore à ses chansons, à la fête de l'année prochaine et à la veuve qui avait été sur le point de l'épouser. S'il entendait du bruit dans la sacristie ou dans l'église, il ne bougeait pas. Il n'avait pas peur : il se disait que jamais de la vie, contre personne, il ne se servirait du pistolet qu'on lui avait donné pour se défendre en cas d'attaque ; mais il avait une maladie de cœur, et, à la moindre émotion, il éprouvait des douleurs aiguës.

A l'automne, son mal empira. Il souffrait même lorsque tout était calme autour de lui. Il devint mélancolique. De longs voiles de brume l'empêchaient de voir au loin les feux des pâtres et des paysans; le tonnerre grondait, les éclairs sillonnaient le ciel brumeux. La belle saison était finie. Les feuilles ne tombaient pas toutes, parce que les hêtres changent les leurs au printemps, mais elles brunissaient, et celles qui jonchaient le sol pourrissaient : tout était triste.

En ramassant du bois mort, il s'en allait jusqu'au versant d'où l'on apercevait le village pareil à une tache de rouille en sa conque grise. La grand'route s'élançait dans la vallée, dans le maquis désolé, comme un ruban qui rattachait le petit pays au reste du monde. Il était né là-bas, lui, Sorighe, et, dans une de ses chansons, il se comparait justement à la grand'route qui traverse *baddes* et *arturas*[1], touche les pays et ne s'arrête qu'au bord de la mer...

Un matin, dans les premiers jours de novembre, le nouveau vicaire du village monta sur la montagne, suivi de quelques femmes, et célébra la messe dans la petite église. Il était maigre comme un squelette et paraissait très vieux, avec ses yeux cernés et son visage dévoré par les passions; mais il se montrait gai et riait continuellement, regardant çà et là, comme par inquiétude nerveuse.

Après avoir dit la messe avec une rapidité qui émerveilla zio Sorighe, il voulut examiner les coffres où l'on conservait les ornements et les objets précieux. La sacristie communiquait à la chambre du gardien. C'était une pièce voûtée, avec une étroite fenêtre munie de barreaux, sur le bord de laquelle était posé un crâne d'homme jeune, aux mâchoires proéminentes, aux dents intactes : le vent faisait osciller le crâne, et Priamo eut l'impression que ce débris humain vivait encore et lui faisait des signes.

Dès qu'il eut retiré son aube, il s'élança vers la fenêtre, le bras tendu et la main ouverte, mais il ne réussit pas à empoigner le crâne. Alors il se tourna furieux vers zio Sorighe, qui ouvrait les coffres, et cria :

— Enlève-moi cela! Enterre-le!

Le vieil homme considéra le crâne, et répondit paisiblement :

— Il est là depuis le temps de mon enfance.

Il s'exhalait de la caisse béante une odeur de camphre qui fit faire la grimace à Priamo : c'était une senteur de choses mortes, conservées dans un sarcophage enseveli parmi les roches comme un trésor préhistorique.

Le gardien sortait les parements rouge et or, qui avaient pris

1. Vaux et monts.

la couleur des feuilles sèches, les nappes d'autel si jaunies qu'on les aurait crues teintes avec du safran, les couvertures de laine à raies noires et jaunes qui servaient de tapis les jours de fête. Enfin un plat de métal brilla comme fait la lune au fond d'un puits.

Zio Sorighe saisit un coffret d'asphodèle fermé par une agrafe de jonc et l'ouvrit : il était plein de bagues et de colliers garnis de grosses pierres rouges ou vertes. Priamo regarda le vieillard qui, dans son geste, rappelait les joailliers égyptiens offrant leur marchandise aux femmes de la Bible, et se dit qu'avec la moitié de ce trésor improductif il pourrait se créer une vie différente.

L'autre bavardait en clignant malicieusement de l'œil :

— Ça vous fait-il plaisir d'être au pays?... Qu'est-ce que diront les dévotes de la ville?... Il y en a plus d'une qui doit être bien contrariée de votre départ, à ce que je crois!...

— Cette couverture-là est trouée. Est-ce qu'il y a des rats ici?

— S'il y a des rats?... Il serait à souhaiter qu'il vienne autant d'anges au-devant de nous à l'heure de notre mort!... Mais les rats pourront me ronger le cœur avant de pénétrer dans ces caisses.

— Et votre santé, comment va-t-elle?

— Mal. Mon cœur bat comme celui d'une jeune fille amoureuse.

— Allez voir le médecin!

— Qu'est-ce qu'il y fera, le médecin? Il faudrait changer d'air... Vous ne pourriez pas me chercher une autre place? Je me contenterais d'être sous-préfet.

— Enterrez le crâne, n'est-ce pas? — lui ordonna Priamo en s'en allant. — Gare à vous si je le trouve encore sur la fenêtre quand je reviendrai!...

Il revint un mois après. Il allait beaucoup mieux. Il avait engraissé, mais n'était pas gai comme la première fois. En voyant le crâne encore à la même place, il blêmit de colère et fit mine de s'élancer sur le vieux pour le battre.

— Je n'y toucherai pas, — dit le gardien; — c'est le crâne d'un bandit parricide, et celui qui le touche mourra de mort violente dans le courant de l'année. Vous le savez bien.

— Eh bien! prenez-le et crevez! — cria Priamo.

Et, avec un bâton, il fit choir le crâne, dont se détachèrent deux dents.

— Vous mourrez aussi.

— Nous mourrons, soit, mais enterrez-le bien vite!

Zio Sorighe prit le crâne à contre-cœur, et Priamo ramassa les dents.

Ils sortirent. C'était une splendide journée d'hiver : les montagnes couvertes de neige étaient si claires qu'elles semblaient se dresser derrière les arbres de l'esplanade.

Après avoir enterré le crâne au pied d'un hêtre, zio Sorighe traça du doigt une croix sur le terrain humide, et, quand il se releva, il était pâle, et les yeux pleins d'anxiété. Il avait peur de mourir, — et il devait vivre dans les transes jusqu'au dernier jour de l'année.

La nuit, il ne dormait pas, et, au milieu des rafales continuelles, il croyait entendre des bruits et des coups de fusil. Les voleurs venaient, entouraient l'église et s'emparaient des trésors du saint... Cela n'était jamais arrivé, mais cela pouvait arriver... Nous sommes dans de si mauvais temps! Les prêtres eux-mêmes deviennent violents et sacrilèges.

Zio Sorighe sentait son cœur battre à se rompre, et il serrait sur sa poitrine les clefs de l'église et des coffres, mais ces clefs même, que les pasteurs venaient souvent chercher comme un talisman pour guérir leurs bestiaux malades, n'apaisaient pas sa douleur. Il se disait : « Je suis un homme de peu de foi. » Puis il se calmait, se mettait devant la porte et regardait la lune descendre de nuage en nuage comme entre les roches d'une montagne aérienne...

L'année passa, et il n'advint aucun malheur : il se rassura.

Un soir, le porcher qui avait son troupeau à l'autre extrémité du bois lui apporta la provision habituelle de pain d'orge et un sac de pommes de terre.

— Quoi de neuf, au pays? — demanda zio Sorighe.

— Il fait froid. Enfermez-vous bien dans votre tanière, car nous aurons de la neige pendant huit jours.

Il se mit à neiger, en effet, et toute la montagne se drapa d'un manteau blanc. Suivant les conseils du porcher, zio Sorighe se tenait enfermé dans sa chambre, au milieu de la fumée qui s'échappait du foyer creusé à même la pierre, comme

de la bouche d'un volcan; mais, un matin, avant l'aube, il entendit une voix rude et enrouée qui l'appelait.

— L'abbé Felix! — s'écria-t-il.

Et il ne savait pas s'il devait se réjouir ou se tourmenter.

Priamo était livide et avait les yeux fixes et luisants comme ceux d'un fou. Il regarda çà et là, cherchant à discerner les objets à travers la fumée, et dit au vieillard, en lui tendant un petit paquet :

— Endossez votre manteau et partez sur-le-champ. Vous irez chez vos anciens maîtres, les Sulis. Gavina se marie aujourd'hui, à onze heures. Il en est cinq : vous serez là-bas à dix heures. Vous lui remettrez cela, en disant que c'est un cadeau de vous : donnez-le-lui sans que le marié vous voie... Dépêchez-vous : il est tard... Est-ce que vous ne m'entendez pas?...

Le bonhomme contemplait le paquet et croyait rêver. Il ne lui déplaisait point de partir, mais l'état de Priamo lui inspirait certaines appréhensions.

— Les chemins sont-ils bons? Comment avez-vous fait pour monter? — demanda-t-il, en fourrant le paquet sous sa veste.

— A pied. La neige est dure, et il y a la lune. En route! — insista-t-il en le poussant. — Si, par hasard, on vous parle de moi, vous direz que j'ai célébré la messe ici, ce matin... Et pour le reste, motus!

Zio Sorighe jeta son manteau sur ses épaules, et, tandis que Priamo le suivait en haletant, suppliant et menaçant tout à la fois, il ouvrit la bouche pour faire une question, mais n'osa pas souffler mot.

— Quoi qu'il arrive, — reprit l'autre, — ne dites jamais à personne que vous avez porté à la mariée un cadeau de ma part. Promettez-le-moi... et même jurez-le-moi!

Le vieillard se croisa les bras sur la poitrine en signe de serment; il allait sortir, quand Priamo s'approcha de lui et le retint par le bras :

— Attendez. Voici pour vous... tenez. Vous aurez besoin de quelque chose en ville. Prenez cela, je vous dis! — hurla-t-il, comme le vieillard refusait le billet de cinquante francs qu'il lui fourrait dans la main.

— Non, merci. Je n'en veux pas... je n'en veux pas...

— Prenez, ou je vous flanque des coups de bâton!

Zio Sorighe prit le billet de cinquante francs et sortit : la lune éclairait le bois, et parmi les plantes et les rochers flottaient de légères vapeurs grisâtres qui semblaient émaner de la neige. Il fit quelques pas, tourmenté par le pressentiment de ce qui arriverait : il retourna chez lui et vit, entre la fumée et la lueur de la flamme, la silhouette noire de Priamo assis au coin du feu.

— Vous êtes encore là? — cria le jeune prêtre.

— Je voudrais... je voudrais prendre le pistolet.

— Quel pistolet?... Vous avez un pistolet?... Vous avez un port d'armes?... Non? Eh bien! alors, fichez-moi le camp, allez au diable!

« Il ne savait même pas qu'il y a un pistolet! » pensa le vieillard rassuré.

Et il partit...

Il revint, la nuit suivante, après avoir fait dix heures de voyage, aller et retour. — Pour ne pas rentrer tard, il ne s'arrêta pas au village qui, d'ailleurs, était déjà silencieux à cette heure-là; et, quand il arriva, il crut voir la fumée monter du toit de son refuge, et il pensa que Priamo était là. Mais un homme, le porcher, se dressa devant lui près de la porte :

— Préparez-vous à courir! — lui dit-il.

— J'ai assez couru, aujourd'hui... Qu'est-ce qu'il y a?

— On a trouvé le prêtre mort. Les uns disent qu'il s'est tué; d'autres, qu'on l'a tué... Je vous conseille de filer... Eh bien, quoi? vous pleurez? C'est bon pour les femmes. Dans ces cas-là, un homme doit se sauver au lieu de pleurer... Mieux vaut dehors que dedans. Vous savez : quand un homme est pris, on ne le lâche pas!

Zio Sorighe suivit ce conseil, et le jeune porcher l'emmena dans sa cabane. C'était un bon garçon, beau comme un Antinoüs condamné à une vie rude; il parlait comme un vieux sage, mais il avait une sainte horreur de la « justice » et de la prison.

Suggestionné par lui, zio Sorighe était continuellement dans les transes. Au moindre bruit de pas, il fuyait comme un cerf parmi les rochers, et ne s'inquiétait pas trop de l'absurde accusation portée contre lui, et qui du reste n'était pas encore formelle; mais il avait peur de mourir en prison, si on l'arrê-

tait. La nuit, allongé devant le feu, auprès du porcher, il récitait ses vers ou racontait ses aventures, et, spécialement, celle avec la veuve :

— Ce n'était pas une belle femme, mais elle était très maligne. Elle me plaisait pour son astuce. Sans sa diablesse de fille, qui a été mon mauvais génie, à l'heure qu'il est, je serais couché dans un bon lit, comme un évêque, et il ne viendrait à personne l'idée que j'aie pu assassiner un prêtre !

Le souvenir de Priamo le peinait, et il était persuadé qu'avec un peu de bonne volonté il aurait pu le sauver...

Un soir, le porcher vit ou crut voir deux gendarmes en perquisition; et, selon son habitude, zio Sorighe s'enfuit et grimpa jusqu'au sommet de la montagne. La nuit était claire et glacée; il soufflait un vent furieux, et l'on aurait dit que les étoiles même tremblaient de froid. Tout à coup, après la montée, le vieillard fut pris de son mal : alors il se jeta par terre, ferma les yeux et sentit qu'il mourait.

Il avait l'impression que le bruit du vent déchaîné autour de lui comme s'il voulait l'emporter, était produit par les battements de son cœur.

Puis, à l'improviste, la douleur cessa : il éprouva une joie indicible; il se mit sur son séant, regarda à la ronde et soupira. La lune, à son dernier quartier, s'élevait derrière lui; à ses pieds, il y avait une pente rocailleuse au bout de laquelle s'étendait la ligne noire et dentelée du bois; au delà de cette ligne, une grande couche de brume bleuâtre, ondulante, qui donnait l'illusion de la mer. Le bruit du vent ressemblait au grondement des flots. Zio Sorighe essaya de se lever, mais ne put y réussir : le vent le tenait comme cloué au sol. Il comprit que décidément son état était grave, et il invoqua l'arrivée de quelqu'un, fût-ce même un gendarme, qui l'enlevât de ce lieu maudit. Dans son délire, il interpellait ce protecteur :

— N'es-tu pas un homme, toi aussi? viens, viens : je suis gai, je suis aussi innocent que le jour où je suis né... J'ai eu tort de fuir : je me croyais encore un jeune homme, et, je voulais peut-être me prouver à moi-même que j'étais encore leste; je m'aperçois maintenant que je suis vieux... Eh! il est temps de l'avouer : nous sommes vieux!... Nous en avons fait de belles, pourtant. Un jour, à la fête de San Paolo... il y avait

cent soixante bannières... et trente prêtres... Un homme portait un étendard à clochettes d'argent... et il l'agitait en chantant avec moi... J'ai gagné le prix. Résigne-toi, frère : j'ai gagné!... Nous étions assis au bord de la mer, comme à présent, mais il ne faisait pas si froid...

Puis il se figura être encore dans la cuisine de la veuve et couché sur le paillasson. La vieille filait auprès de la porte; elle était en robe noire et bonnet de velours; ses jupes un peu courtes laissaient voir ses grosses jambes et ses pieds chaussés de souliers à bouffettes rouges. Il examinait sa figure jaune, ses bajoues, sa bouche dédaigneuse, ses petits yeux verdâtres, malicieux, et il voulait l'appeler d'une voix tendre et badine à la fois, mais il était incapable de parler. Il murmurait à part soi :

Lussuljà, biancia focaccia mia...
E cando non ti ido, coro men,
Su coro mind istrarrat mariane[1]...

Mais, tout à coup, il fut saisi de frayeur. Une femme apparut dans l'embrasure de la porte : c'était la fille de la veuve, en costume du pays et coiffée d'un bonnet de brocart. Elle poussait un crâne avec son pied et le lançait vers le paillasson où lui était couché... Le visage pâle et sévère, aux grands yeux couleur de la brume qui remplissait l'horizon, était celui de Gavina Sulis!...

Il voulut se relever, tendit la main et répéta en tremblant :

Dami sa manu, bellita, bellita...

Mais il tomba à la renverse, les yeux grands ouverts, pareils à deux petits miroirs qui reflétaient le paysage.

A l'aube, un vautour noirâtre s'envola du bois lentement, monta dans le ciel cristallin; puis, comme s'il était pris d'un mal subit, il se précipita d'un trait sur le cadavre du vieillard.

1. Lussulja, ma blanche galette...
Et quand je ne te vois pas, mon cœur,
Mon cœur à moi, le renard le déchire...

*
* *

Le matin de Pâques, Gavina alla seule au Pincio. Même ce jour-là, Francesco ne s'accordait pas de repos : la saison — car il y en a une aussi pour les médecins — ne le lui permettait pas. En avril et en mai, les cliniques et les hôpitaux sont encore pleins de malades; plus tard, bien des médecins s'en vont en vacances : la saison est finie... « Reste à savoir s'il y a aussi des vacances pour les malades! » se disait Gavina.

Elle avait été plusieurs fois à l'hôpital, et peu à peu le dégoût et la méfiance que lui inspiraient les malades non seulement avaient disparu, mais avaient cédé la place à une pitié sincère.

Elle remarquait que les médecins, y compris Francesco, traitaient les malades avec indifférence et avec sans-gêne. Ce qui la choquait le plus, c'étaient les plaisanteries, souvent d'une ironie cruelle, que de vieux docteurs adressaient aux malades; et, pour ne pas être en reste avec leurs aînés, les jeunes les imitaient. Les pauvres diables, intimidés, souriaient servilement; mais il arrivait parfois qu'un être fier et moins endurant fît une figure peinée et presque haineuse. Quand ils étaient seuls, les malades à leur tour se moquaient des médecins, et se réconfortaient réciproquement en racontant l'histoire de leur maladie.

Pendant qu'elle attendait Francesco, Gavina les écoutait avec curiosité. Assise à côté d'eux sur les bancs de la grande salle, elle prenait quelquefois part à leur conversation. Les femmes surtout causaient volontiers. Elle apprit ainsi que la maladie, qu'elle avait considérée jusqu'alors comme un simple accident physique, est la plupart du temps le résultat de maintes misères morales.

Elle répétait à Francesco les propos des malades, leurs mensonges et leurs lamentations; et elle lui reprochait la dureté avec laquelle lui et ses collègues traitaient ces malheureux. Quant à lui, il n'attachait pas grande importance à ces observations, mais il la priait de ne plus fréquenter l'hôpital.

Un jour, il lui dit :

— Par ce beau temps-là, ne pourrais-tu aller plutôt à la Villa Borghese ou au Pincio?

Elle s'en allait donc à la Villa Borghese et au Pincio, suivant la file des nourrices, des étrangers, de toutes les personnes oisives ou souffrantes qui envahissent les jardins de Rome dans les belles matinées de printemps. Assise sur l'herbe, dans les prés de la Villa Borghese, ou sur un banc de la terrasse du Pincio, elle s'abandonnait à ses souvenirs. Le présent et l'avenir ne la préoccupaient pas; toute sa vie se résumait dans le passé.

Ce matin-là, pourtant, elle regardait autour d'elle avec des yeux inquiets, troublée à cause de ce qu'elle avait fait, ou plutôt de ce qu'elle n'avait pas fait, cette semaine-là : pour la première fois de sa vie, elle n'avait pas rempli son devoir pascal.

Il lui semblait encore entendre l'écho nostalgique des voix blanches et le chant des *Ténèbres* dans la pénombre de Saint-Pierre : accroupie sur la marche d'un autel de la basilique, elle avait écouté la musique sacrée comme une esclave qui entend à l'improviste un air de sa patrie lointaine. La foi, hélas! s'éteignait en elle, mais cela l'attristait.

Où la mènerait ce premier geste décisif? Elle n'en savait rien : elle croyait agir consciencieusement, mais elle avait peur de mal faire.

Elle était poursuivie par les souvenirs de son ancienne existence. Elle se rappelait combien autrefois, quand elle méditait devant les hautes montagnes de son pays natal, Rome, la ville sainte, la séduisait de loin avec ses couvents, ses églises, ses basiliques, les cérémonies pour lesquelles les étrangers accourent en pèlerinage comme jadis à Jérusalem. Tout avait disparu. Elle promenait les yeux autour d'elle, pour chercher au moins une trace de la ville qu'elle avait rêvée; mais, de la place où elle était, elle ne voyait que des plates-bandes de jacinthes de toutes les couleurs, et les arbres des avenues commençaient à se garnir de petites feuilles d'un vert tendre. Le ciel était argenté, clair ici, vaporeux là, sillonné de si légers nuages blancs et roses qu'ils donnaient l'idée de fleurs de pêcher voltigeant dans l'air. Tout était paisible et suave sous ce beau ciel; les roues des voitures, les harnais des chevaux, les

boutons d'uniforme des gardiens étincelaient au soleil. Au bout de l'avenue, les figures des enfants se dessinaient nettement, presque toutes rouges, comme sur un fond métallique. Quand il n'y avait personne dans l'allée, elle voyait une balustrade qui paraissait marquer la limite entre le jardin et une immensité invisible; et les vapeurs lumineuses inondant l'horizon lui semblaient monter de la ville comme d'une mer agitée. Là-bas, c'était Rome, non la ville sainte qu'elle avait rêvée, mais une ville pleine de mouvement et d'animation. Et, comme en face de la mer, elle était saisie d'admiration et de crainte.

Son indifférence religieuse la conduirait peut-être là-bas. Elle n'avait rien à faire, maintenant qu'elle n'allait plus à l'église et que Francesco lui défendait d'entrer à l'hôpital. A quoi s'occuper? Elle avait de l'argent, des loisirs et la liberté : n'importe quelle autre femme se serait réjouie d'une telle chance. Elle se rappelait toujours, malgré elle, les recommandations de son oncle le chanoine. Son désir d'avoir un enfant grandissait à mesure que le temps passait et que ce désir ne se réalisait pas; mais d'où lui venait cette idée? Elle n'était pas dictée par le besoin de voir sa vie prolongée dans celle d'une autre créature.

Sous le grand ciel de Rome, Gavina respirait encore l'air renfermé de la maison paternelle; et souvent elle revoyait sa mère et Paska en train de nettoyer le blé parce que la Pâque s'approchait et qu'il fallait préparer le pain blanc, le pain sans levain, comme jadis chez les Hébreux. Madame Zoseppa, sans s'apercevoir qu'elle menait encore une existence biblique, se lamentait de ce que les mœurs avaient changé; racontait ses impressions de jeune fille, puis de fiancée, puis d'épouse :

— Je peux bien dire que c'était le bon temps. Mon mari ne m'a pas embrassée une seule fois avant notre mariage, et, après, il n'a jamais vu la couleur de mes jupons. Un mari, dans ce temps-là, était le frère, était le père de sa femme. Telle est la volonté de Dieu. Aujourd'hui... nous vivons dans un monde bestial. On trouve même des époux qui souhaitent de n'avoir pas d'enfants! Et alors pourquoi donc vous êtes-vous mariés, mes braves gens?

Après cette question où elle mettait tout le sarcasme dont elle était capable, madame Zoseppa se taisait, un instant, comme si elle attendait une réponse. Mais qui pouvait lui répondre? Paska s'était hasardée, un jour, à lui répliquer en riant :

— On se marie par intérêt : pour bâtir des maisons avec des balcons de fer.

Mais sa maîtresse lui lança un regard si triste et si sévère que Paska n'avait pas recommencé. Cependant elle avait demandé :

— Et si le Seigneur n'envoie pas d'enfants?...

— Si je n'avais pas eu d'enfants, j'aurais adopté un orphelin ou un fils de pauvres gens. Les femmes chrétiennes doivent agir ainsi. Je me désespérais dès le premier mois... A présent, personne au contraire ne désire d'enfants...

Et Gavina aujourd'hui pensait à Michela et au petit être qui ne tarderait pas à venir au monde. L'ex-fiancé de Michela s'était marié avec une autre, et, après cette mésaventure, la malheureuse fille avait eu des syncopes et des crachements de sang. Gavina, qui considérait son ancienne amie comme une de ses victimes, s'attendait de jour en jour à apprendre sa mort. Si l'enfant survivait, elle songeait à l'adopter.

Justement, ce jour de Pâques, vint une lettre de Luca, — lequel écrivait toujours au nom de madame Zoseppa; — il annonçait, entre autres choses :

Michela vient d'avoir une belle grosse fille blonde, bien constituée. C'est la tante Itria qui a été la marraine.

Gavina fit part de cette nouvelle à Francesco, et, vers le soir, en sortant, elle lui dit :

— Que c'est banal, Pâques, à Rome!... La semaine sainte à Rome! Je m'imaginais quelque chose de fantastique, de « moyen âge ». Je me figurais voir des pèlerins portant la besace, et la ville plongée dans les ténèbres comme Jérusalem durant la mort de Jésus... Tu te rappelles la procession de la semaine sainte, quand je me suis retournée et que je t'ai traité d'imbécile?

— Oh! oui, je me la rappelle!

Et, pendant qu'ils traversaient la place Barberini, sous la lumière violette du crépuscule, parmi les bruits et les parfums,

ils s'abandonnèrent tous les deux aux souvenirs simples du passé.

Après avoir répété ce que racontait sa mère en mondant le blé, la jeune femme ajouta :

— Si Michela meurt, je prierai ma mère de se charger de l'enfant.

Son mari se retourna, la regarda un instant, et se mit à rire. Elle continua de fixer les yeux devant elle, et son visage prit un air dur.

— Je m'imagine ce que te répondrait ta mère ! — objecta Francesco.

— C'est vrai. Elle dirait que je suis folle. Et, en ce moment, c'est un peu aussi ton avis, n'est-ce pas ?

— Michela ne mourra pas... Sois tranquille : elle se consolera, et elle donnera peut-être un petit frère brun à la petite fille blonde.

Gavina comprit qu'il avait deviné son intention, mais ne l'approuvait pas.

— Sois franc ! — insista-t-elle ; — mon idée est extravagante ?

— Dame !... elle le serait certainement pour ta mère.

— Ma mère ?... Ah ! non... tu as bien compris à quoi je pensais.

— En somme, tu prendrais cette enfant avec toi ?

— Avec nous... si, toi, tu y consentais, naturellement !

Il resta, quelques secondes, silencieux. Puis il demanda :

— Tu parles sérieusement ?... Tu ne feras pas comme ta mère, qui se désespérait dès le premier mois ?

— Crois-tu donc que je raisonne comme ma mère ?... Ne devines-tu pas ce que je pense ?... Si tu étais responsable de la naissance d'un enfant, ne le prendrais-tu pas avec toi ?... Voilà encore que tu ris ! Tu commences par me mettre certaines idées en tête, et, après, tu t'en moques... J'en étais sûre !

— Comment ! c'est moi qui t'ai mis dans la tête l'idée que Michela avait eu un enfant par ta faute ?... Sois franche, à ton tour : est-ce moi ?

— Tu ne m'as pas dit positivement cela, mais... tu me l'as donné à entendre.

— Jamais de la vie ! Tu n'as pas la moindre responsabilité...

Du reste, pourquoi veux-tu enlever un enfant à sa mère? Michela peut très bien l'élever : c'est plus moral.

— Je dis : si elle vient à mourir.

— Eh bien, attendons qu'elle meure! Alors nous verrons.

Michela ne mourut pas, et Gavina ne parla plus de son projet. Mais, à mesure que le temps s'écoulait et qu'elle perdait l'espoir d'avoir un enfant, elle ne sentait que le vide et l'ennui.

Elle recommença son ancienne existence. Elle restait des heures entières à travailler près de la fenêtre, et souvent elle se surprenait à prier. Sauf M. Zanche et un ou deux compatriotes, elle ne recevait personne. Les longues journées printanières la plongeaient dans la mélancolie; elle ne désirait rien, parce qu'elle croyait tout avoir, ou plutôt parce que tout ce qu'elle aurait pu désirer lui semblait à la fois illicite et vain. Le luxe, les plaisirs, les voyages, la gloire, l'amour, tout lui paraissait inutile. On meurt : tout est fini, tout est vain...

Assise devant une des fontaines de la Villa Borghèse, elle passait des heures à s'ennuyer, comme dans les interminables crépuscules d'été de son pays. Elle avait le goût de la nature, elle distinguait les couleurs du paysage, mais elle était devenue si indifférente à tout qu'elle ne trouvait même pas de plaisir à voir quelque chose de beau... Qu'il était loin, le temps où elle se complaisait en son peu de sensibilité! Elle éprouvait maintenant le même ennui, la même tristesse qu'autrefois, mais elle comprenait fort bien que l'un et l'autre provenaient d'elle, et non de ce qui l'entourait. La vie frémissait autour d'elle, mais son âme ne pouvait la refléter que d'une façon terne et confuse, de même que l'eau verdâtre de la fontaine reflétait le paysage et le ciel. La vie était dans la nature, dans les hommes, dans les choses; les arbres eux-mêmes, les feuilles sèches et l'eau de la fontaine frissonnaient à son souffle; les petits aveugles et les sourds-muets qui allaient jouer tous les jours sur la pelouse s'abandonnaient à sa caresse, ils jouissaient de l'existence... Gavina les regardait et les enviait, elle sentait qu'il y avait une profonde inimitié entre elle et la vie; mais, si elle s'en félicitait jadis, maintenant elle en était peinée.

***

En juin, après un long silence de Luca, il arriva une lettre du chanoine Sulis. Avant même de l'ouvrir, Gavina eut le pressentiment qu'elle contenait de mauvaises nouvelles :

Quand la chaleur est venue, Luca est retombé malade.

Depuis quelque temps, il menait une vie régulière, mais une chose très étonnante, dont je ne veux te parler qu'à titre de curiosité, l'a bouleversé de nouveau. Je te la donne à deviner en mille... Il veut se marier!

Avant d'être malade, il fréquentait la maison de Sebastiano Murru. Que faisait-il là, du matin au soir, on n'en sait rien : le fait est qu'il y a dix ou douze jours il a prié ta mère d'aller demander pour lui la fille de Sebastiano, la malheureuse Michela dont tu connais les péripéties.

Naturellement, ta mère a mal accueilli cette requête. De dépit, Luca s'est remis à boire, et il a été repris de son mal. Les crises nerveuses ont cessé pour l'instant, mais il est très abattu. Il a formellement promis de ne plus boire : ta mère compte sur cette promesse qui, pour moi, est pareille à un vœu de matelot fait pendant la tempête.

Ta mère se porte bien et elle a une force de caractère que seules les femmes vertueuses peuvent avoir; toutefois elle aurait besoin de vous autres pour soutenir son courage. J'apprends que toi et Francesco avez l'intention de faire un voyage en Suisse et en Allemagne. Les voyages sont utiles et c'est une bonne idée qu'a eue Francesco de te faire connaître le monde, mais le devoir avant tout..., etc.

— Luca amoureux!... vois-tu cela d'ici?... Il y a là-dessous une vengeance de Michela, — dit Gavina ; (et elle ne savait pas si elle devait rire ou pleurer). — Par rapport à moi, mon frère est riche. Si elle réussit à se faire épouser, elle ne fera pas une mauvaise affaire.

Mais Francesco lui demanda :

— Pourquoi Luca et Michela, unis peut-être par le sentiment de leur malheur, elle déshonorée, lui malade et perdu de réputation, ne pourraient-ils pas s'aimer?...

Le chanoine Sulis écrivit encore : Luca allait mieux et il n'était plus question de mariage... Lui aussi recommença

d'écrire au nom de sa mère, et il donnait des nouvelles des récoltes, du temps qu'on avait, de la santé de Paska, des événements du voisinage, mais il ne parlait plus de Michela. Francesco et Gavina, rassurés complètement, résolurent de ne pas retourner, cette année-là, en Sardaigne.

***

Ils voyagèrent. Elle vit des montagnes bien plus hautes que celles de son pays, et connut les soirs mélancoliques au bord de la mer. Peu à peu elle songea moins au passé, et elle eut la nostalgie de son pays, de tout ce qui lui avait semblé mesquin et odieux : de même que les montagnes vues de loin, tout lui apparaissait maintenant couvert d'une vapeur azurée...

Mais, au mois de septembre de l'année suivante, quand ils retournèrent dans l'île, elle s'aperçut qu'il n'y avait rien de changé. Paska pleurait ; Luca rougit quand sa sœur l'embrassa pour la première fois de sa vie ; mais, après la première rencontre, il se remit à la considérer avec méfiance et à l'éviter.

Gavina ne s'en formalisa point. Elle regardait ses proches comme si elle les voyait pour la première fois ; mais elle finissait par reconnaître qu'ils étaient toujours les mêmes, de pauvres gens accablés pur un triste sort. Le chanoine Sulis trouva qu'elle se coiffait comme « les femmes du demi-monde », et il essaya de lui ébouriffer les cheveux.

— Je voudrais bien savoir — lui dit-il dès qu'ils se trouvèrent seuls — pourquoi Francesco est revenu ici quelques jours après votre départ.

Elle feignit de ne pas se rappeler.

— Mais je crois... il me semble qu'il a été cité comme témoin... je ne suis pas sûre.

— Comment ! vous ne vous souvenez pas ?

— Il a passé du temps, depuis.

— Vous avez de la chance d'oublier si vite ! — s'écria-t-il en frappant du pied. — Moi, je me rappelle les faits d'il y a cinquante ans.

— Moi, pas.

— Vous êtes une impertinente !

— Mais, mon oncle, pourquoi tenez-vous tant à savoir une chose qui ne m'intéresse guère?... Pourquoi ne vous adressez-vous pas à Francesco?

— Il répond par des sornettes... Du reste, on vient à savoir tout de même ce qui se passe. Oui, oui, on l'apprend par les étrangers... Nul n'ignore qu'il est venu pour déposer entre les mains du juge une lettre du malheureux Priamo Felix : à qui était adressée cette lettre?

— Vous êtes mieux renseigné que moi! — répondit-elle en se dirigeant vers la porte.

Il courut après elle, l'empoigna, la serra contre son gros ventre.

— Tout le monde dit qu'elle vous était adressée. Entendez-vous?... Et moi, votre oncle, je n'ai jamais pu déchiffrer cette énigme.

— Et vous ne la déchiffrerez jamais... Lâchez-moi! laissez mes cheveux tranquilles!

— Vos cheveux aussi, maintenant, sont arrangés à la diable. Je prévoyais cela!...

Il la repoussa. Elle essayait de rire, mais elle était triste, et, en s'éloignant, elle murmura :

— Comme tout change, en ce monde!...

Elle alla dans le jardin et s'arrêta sous le hêtre : la nouvelle lune montait dans le ciel glauque, les étoiles brillaient au-dessus des montagnes; non, rien n'était changé autour d'elle, mais elle réfléchissait à ce que lui avait dit son oncle, et, quand elle entendit sonner l'*angelus*, elle ne fit même pas le signe de la croix...

Après dîner Luca et Francesco sortirent ensemble. Quoique très lasse, elle attendit que sa mère fût allée se coucher pour se faire raconter par Paska tous les événements qui s'étaient succédé depuis qu'elle était partie.

— On m'a écrit, un jour, que Luca voulait se marier avec Michela. Raconte-moi cela... Non, dis-moi d'abord ce que vous avez pensé lorsque Francesco est venu ici, quelques jours après notre départ.

— Eh! nous avons été effrayées... Il a dit, en arrivant, que le juge d'instruction l'appelait en témoignage. Personne de nous ne l'a cru... Madame a pleuré toute la nuit. Elle se figurait que vous vous étiez disputés, vous deux Francesco... Mais

quand il est reparti, aussi gai qu'il était en venant, nous nous sommes rassurées.

— Et, dans le pays, qu'est-ce qu'on a dit?

— Presque personne n'a su qu'il était arrivé. Après, quand on a appris que le pauvre Priamo s'était tué, tout le monde a dit que Francesco avait porté une lettre chez le juge : une lettre que ce pauvre Priamo t'avait écrite, à toi... On n'a jamais su ce qu'il y avait dans cette lettre.

— Mais pourquoi à moi plutôt qu'à d'autres?

— C'est ce qu'on ne sait pas... On m'a joliment questionnée à propos de ça, à la fontaine. On disait qu'il t'avait écrit parce que tu étais l'amie de cette malheureuse Michela!...

Gavina, soucieuse, baissa la tête; puis elle la secoua, de son geste accoutumé, comme pour chasser loin d'elle les images du passé. Mais, poursuivie par une idée fastidieuse, elle demanda :

— Et maman, qu'est-ce qu'elle disait?

— Elle a bien souffert de tous les potins qu'on faisait. Elle a eu des discussions avec Luca et avec le chanoine. Ils répétaient : « Gavina et Francesco auraient dû se fier à nous... » Et patati, et patata... Madame répondait : « A présent, ils sont libres de faire ce qu'ils veulent. S'ils ne nous parlent de rien, c'est qu'ils ont leurs raisons... » Mais, pour dire la vérité, elle s'en est plainte quelquefois devant moi... Et moi aussi, pour dire la vérité... Je n'ai pas la prétention de connaître tes secrets, mais, pour dire la vérité...

— Pour dire la vérité, moi, je ne sais rien! — interrompit Gavina. — Maintenant, raconte-moi l'histoire de Luca.

Paska, tant soit peu froissée par ce manque de confiance, se mit à raconter la chose, en se passant de temps à autre un doigt sur les yeux. Le roman de Luca n'était pas compliqué. Peu de temps après le départ de sa sœur, il était allé chez le paysan pour se faire enseigner une méthode de greffage. Il voulait écussonner des scions de pêcher sur un amandier, de façon que les pêches, au lieu du noyau ordinaire, eussent des amandes douces. Le père de Michela s'y entendait en culture. Luca avait donc fait sa greffe, qui n'avait pas bien réussi pourtant; puis il avait continué à fréquenter la maison de Murru. Il y allait, tantôt sous prétexte de voir un marcassin élevé par le paysan, tantôt sous prétexte d'emprunter des graines. Un jour,

il était revenu à la maison en portant sur son bras la fille de Michela.

— Comment est-elle? — demanda Gavina. — Elle est belle?

— Comment veux-tu que soit le fruit du péché mortel? Elle est laide.

— Mais vous m'avez écrit qu'elle était belle!

— Qui est-ce qui t'a dit cela? Lui, le nigaud!... Du reste, en admettant qu'elle soit belle, pour moi, elle est laide comme la fille du diable... Maintenant, écoute... La première fois, ta mère a fait bonne figure à l'enfant : après tout, c'est une petite chrétienne, une créature de Dieu... Elle lui a même offert un biscuit... Et voilà que, le lendemain, Luca revient encore avec la bâtarde. Il n'y a pas grand mal : passe pour une fois, deux fois, trois fois... Mais c'est devenu un peu agaçant, quand il a prétendu que je la tienne pendant des heures sur mon bras. Par moments, il voulait même que je lui donne le biberon. Madame, évidemment, l'a grondé, et moi, je lui ai demandé s'il devenait fou. Alors il s'est fâché. Il a déclaré qu'il adopterait l'enfant, qu'elle serait son héritière. Il disait : « Personne ne l'aime, cette petite; tout le monde la méprise, jusqu'à son grand-père, jusqu'à sa mère, et on la repousse comme une pestiférée. Il n'y a que la tante Itria qui ait un peu d'affection pour elle; mais la tante Itria n'a pas le temps de s'en occuper. Et moi, je recueillerai cette petite, puisque personne n'en veut. Je me fiche de vous tous. Personne ne m'aime. J'aurai au moins une fille... » Moi, je lui répondais : « On dira que c'est vraiment ta fille et que tu devrais épouser sa mère... » Je plaisantais, bien entendu : c'est-à-dire, j'étais furieuse, mais je plaisantais... Eh bien! c'est alors que Luca a déclaré qu'il voulait se marier avec Michela. Et il se mettait en rage, quand je lui montrais que c'était de la folie. Un jour, je l'ai appelé cornard, sauf révérence : il a été pris de convulsions.

Gavina écoutait, et parfois elle riait, pour redevenir ensuite pensive. Ainsi donc Luca avait eu le même désir qu'elle-même : adopter l'enfant, le fruit du péché mortel. Voilà qu'ils se ressemblaient réellement, comme elle se l'imaginait quelquefois : impuissants devant la réalité de la vie, ils avaient tous les deux besoin de choses extraordinaires et rêvaient un monde irréel... Et elle s'était crue autre que lui!

— Et maintenant? — demanda-t-elle.

— Veux-tu que je te dise la vérité?

— Certainement!

— Eh bien, écoute... Après sa maladie, il n'a plus parlé de mariage, et il n'a plus rapporté ici la fillette; et pourtant il est toujours fourré dans cette maison-là : il y est toujours... on dirait qu'il y est attiré par un sortilège. Mais...

— Continue, Paska... Pourquoi pleures-tu? Qu'est-ce que tu as?

— Ce que j'ai?... tu me le demandes!... J'ai peur de te faire de la peine.

— A moi?... pourquoi donc?... parce que Luca va tous les jours chez une femme?

— Ah! — repartit la vieille, avec ironie, — c'est vrai, tu reviens d'une grande ville, et le chanoine dit que dans les grandes villes tout le monde vit en état de péché mortel. C'est pour cela que tu ne t'étonnes de rien, toi.

— Mais enfin qu'est-ce que Luca va faire chez Michela? Voilà ce que je voudrais savoir.

— Il dit qu'il va seulement voir l'enfant... Est-ce que c'est possible?... Veux-tu qu'un homme aille innocemment chez une femme qui s'est mal conduite... et avec un prêtre!

La question était grave, et Gavina n'osa pas la résoudre. Mais, en se retirant dans sa chambre, elle continuait à se demander jusqu'à quel point la servante avait raison. Il ne lui déplaisait pas que Luca fréquentât la maison de Michela : elle était si habituée à le considérer comme un être inférieur que, malgré la pitié qu'il lui inspirait maintenant, elle le jugeait indigne d'être aimé par une femme honnête. Mais elle était curieuse de savoir les sentiments qui poussaient Michela.

Les fantômes du passé renaissaient autour d'elle dans cette chambre vaste et nue. Elle se coucha, mais n'éteignit pas la lumière : elle voyait au-dessus d'elle le plafond bas, inégal, d'un gris bleu qui rappelait la couleur des nuages d'automne; sur la commode, l'ancienne pendule marquait toujours la même heure, et les mouches irisées n'avaient pas quitté les roses du jardinet de cristal. Quand Francesco rentra, elle trouva étonnant de voir un homme dans sa chambre de jeune fille.

— Je suis allé avec Luca chez un homme de l'Ogliastra qui

a un fameux vin! — dit-il d'une voix voilée. — Trop corsé même, ce vin : je suis presque pompette... Cela n'était pas mauvais pour dissiper la fatigue du voyage...

— Mes compliments! Il ne te reste plus qu'à suivre l'exemple de Luca... Qu'est-ce que tu fais donc?

Après s'être promené pieds nus dans la chambre, il ouvrait la fenêtre.

— La lune est couchée, — dit-il. — Te rappelles-tu la nuit où je suis venu soigner Luca?... Pauvre diable!... Sais-tu qu'il veut se marier?

— Avec Michela?

— Non; avec la fille de l'homme de l'Ogliastra.

— Celui qui a du vin si corsé?... Tu l'as vue?

— Moi, non. Elle est dans son pays... Luca ne la connaît pas non plus, mais il en a entendu parler, et cela suffit.

— Demain l'idée lui viendra d'épouser Paska... Maintenant qu'il a commencé!...

— Sais-tu ce que je lui ai dit pour le décider à rester garçon?... qu'il aura bientôt un neveu.

— Oui, à Pâques ou à la Trinité!

— Pourquoi désespérer? Ce qui est différé n'est pas perdu... Mais songe donc, si notre enfant mourait!... Tu en mourrais de chagrin, j'en suis sûr... C'est vrai qu'il pourrait vivre... Ce serait un beau garçon, avec des yeux bleus comme les tiens, mais avec le caractère gai, comme moi... Il irait à l'école... à l'école communale... Oh! tu sais, je l'enverrai à l'école... je n'admets pas les leçons particulières. La plupart du temps, les précepteurs sont des hommes faibles, serviles, corrompus... Mon fils...

Il continua, parlant d'un air grave, un peu ému.

— Le vin de l'Ogliastra t'a rendu sentimental! — fit-elle.

Cependant elle l'écoutait, en s'endormant, avec l'espoir que sa prédiction se réaliserait...

Le lendemain, dès le matin commencèrent les visites des parents, des voisins, de malades qui désiraient se faire examiner par le docteur. Pendant que Gavina recevait les visites, Francesco, aidé par Luca, transforma la chambre du premier étage en cabinet de médecin et donna des consultations.

Francesco et Gavina sortirent seulement vers le soir, et, en passant devant la maison de la tante Itria, ils virent la vieille obèse, installée sur le banc de pierre, et ils s'arrêtèrent.

— Vous allez bien? je viendrai vous voir bientôt, — lui dit Gavina, en lui caressant la joue.

La vieille se leva, abasourdie, sinon émue, et déclara franchement qu'elle trouvait sa nièce très changée.

— En bien, n'est-ce pas? — demanda Francesco, la main sur l'épaule de Gavina.

— Oui, en bien, — affirma la tante Itria.

Après avoir franchi le quartier populeux, ils descendirent la grand'route : Gavina se retourna pour regarder la maison de Michela et la fenêtre où lui était apparue pour la première fois la figure brune de Francesco... Que de souvenirs! Ils ressuscitaient à chaque pas, le long de la route, comme des pierres milliaires...

Le soir venait, un soir déjà automnal : de grands nuages blanchâtres, immobiles, cachaient presque tout le ciel. La montagne était de couleur ardoise, mais à droite et à gauche, dans la vallée, on apercevait de grands espaces vivement éclairés par la lune. Les buissons verdâtres et les ombres noires des roches se dessinaient nettement sur la terre jaune; les champs avaient comme un reflet d'eau, et tout, depuis les cimes éloignées, couvertes de vapeurs argentées, jusqu'au profil noir de la petite ville, semblait assoupi dans un rêve fantastique.

Gavina se rappelait les soirs où elle descendait à la fontaine avec Michela, les feux dans le maquis, toute la triste poésie de son passé, dont l'influence se faisait sentir sur le présent et jusque sur l'avenir. Et, quoique Francesco la tînt par la taille, comme un fiancé, en lui parlant de choses folâtres, elle était loin d'être gaie...

Au retour, elle vit une ombre traverser la fenêtre éclairée de Michela, et elle entendit pleurer un enfant : elle s'arrêta, les yeux fixés en l'air, comme hypnotisée. La ruelle était animée. D'habitude, pendant la journée, ce chemin qui serpentait entre des bicoques en ruine semblait une ancienne route dans un coin de pays abandonné. On n'y voyait ni poules ni chiens : les gens étaient si pauvres que, sauf leurs quelques

bœufs et quelques chats, ils ne possédaient pas d'animaux domestiques. Le soir seulement, apparaissaient çà et là des figures hâves; on entendait le roulement des chariots et le pas lent et grave des bœufs.

Gavina avait comme l'impression d'explorer pour la première fois ce quartier misérable. Dans le clair-obscur de la nuit, la ruelle faisait l'effet d'un noir torrent parmi des roches grises; des hommes et des femmes accroupis par terre, dans la pénombre éclairée de temps en temps par la lune, causaient avec des voix étranges. Au bruit léger que firent les jupes de Gavina, tous se turent, mais Francesco leur souhaita le bonsoir en appelant quelques femmes par leur nom. Alors, d'un escalier délabré, une voix rauque et fatiguée gémit :

— Docteur! j'ai tous mes enfants malades; le plus petit est mourant. Voudriez-vous bien le voir?

— Nicolosa, laisse le monde passer tranquillement son chemin! — gronda une voix d'homme.

— Je reconduis Gavina et je reviens tout de suite, — répondit Francesco, en se tournant vers la maison d'où on l'avait appelé.

Mais Gavina s'arrêta de nouveau et lui dit :

— Montes-y maintenant, monte : je t'attendrai ici.

Et, tandis qu'il grimpait l'escalier, elle s'assit sur les pierres qui formaient les premières marches : en un instant, une dizaine de figures bondirent autour d'elle comme des fantômes jaillis de l'ombre.

C'étaient des femmes épuisées, des filles anémiques, des mioches fiévreux; spécimens d'un peuple mal nourri, puéril, abandonné à lui-même comme un enfant dans un désert. La curiosité, l'étonnement, l'espoir d'un secours, et peut-être aussi l'envie d'avoir des nouvelles d'un pays qui leur était inconnu les poussait vers cette femme si supérieure à eux, et qui néanmoins s'était assise au milieu de leurs décombres.

Et ce furent des questions d'abord timides et respectueuses, puis de plus en plus hardies, subtiles et même malicieuses, mais d'une malice qui retombait sur celui qui la lançait... « Comment était Rome? était-ce grand?... Comment étaient les maisons? comment était celle du roi? ressemblait-elle à la maison de Gattulinu? (bruyants éclats de rire, même des

hommes, qui étaient restés couchés par terre : la maison de Gattulinu était la plus misérable du quartier). Et les rues?... comme la ruelle?... Et le pape, comment était-il? Mangeait-il du pain d'orge?... Y avait-il des poiriers sauvages à Rome?... Et la reine, allait-elle moissonner les blés?... »

Puis les questions devinrent plus familières :

— Comment avez-vous fait pour engraisser ainsi, madame Gavina? on voit que vous avez du pain en suffisance... Pourquoi ne pensez-vous pas à avoir des enfants? Si vous n'avez pas le moyen de les élever, eh bien, envoyez-les-nous!

Gavina répondait sans s'impatienter, mais sans s'amuser non plus.

De la petite porte ouverte en haut de l'escalier sortaient les plaintes rageuses et désespérées d'un enfant, mais personne autre qu'elle n'y faisait attention : à quoi cela aurait-il servi? Francesco reparut sur le balcon dépourvu de balustrade, et, tandis que, derrière lui, la femme l'éclairait avec une lanterne, il se pencha comme au bord d'un précipice et cria :

— Ohé! les femmes! ces mioches-là ont la diphtérie. Ayez soin d'éloigner les autres.

Gavina se leva : celles qui l'entouraient, pareilles à des fantômes gris et noirs sous la faible lueur qui tombait de l'escalier, s'écartèrent et retournèrent s'accroupir dans l'ombre.

— Sont-ils bien malades, ces enfants? — demanda-t-elle à Francesco en lui reprenant le bras. — Combien y en a-t-il?

— Ah! quelle misère! — soupira-t-il, avec un geste découragé.

Quand ils arrivèrent sur la petite place éclairée par un réverbère, le cercle des amis de la tante Itria était déjà au complet. On distinguait la voix de basse du vétéran et la voix aiguë du nain. Francesco les salua, et ils répondirent tous respectueusement; mais, à peine le couple eut-il fait quelques pas, un des vauriens lança une grossière plaisanterie, puis il imita un bruit de trompette, qu'étouffèrent aussitôt des clameurs et des éclats de rire. On entendit la voix irritée de la tante Itria, et pan! une gifle et des pleurnicheries enfantines.

Le matin suivant, Luca annonça que le nain désirait parler à Gavina.

Gavina y ayant consenti, le nain, qui passait presque toute la journée chez la tante Itria, partit avec une certaine méfiance, et, avant de frapper à la porte de madame Zoseppa, il s'arrêta devant la fenêtre de la salle à manger, regardant à l'intérieur avec curiosité, comme font les gamins des rues.

Gavina le vit et alla lui ouvrir la porte, en lui souriant, justement, comme à un enfant. Cet accueil acheva de le déconcerter : il tomba à genoux et joignit les mains, — de petites mains maigres et noueuses qui décelaient l'âge mûr de ce bout d'homme.

— C'était moi... oui, hier au soir... c'était moi, je vous demande pardon.

— Qu'as-tu donc fait?... qu'est-ce qu'il y a?... Relève-toi.

— Moi... oui, moi... Ce bruit...

— Quel bruit?

— Ce bruit... Comment! vous ne l'avez pas entendu?

— Je n'ai rien entendu.

— Les autres disent que je l'ai fait pour me moquer de vous. Ils m'ont ordonné de venir vous demander pardon à genoux : sinon, ils ne voudront plus que j'aille avec eux... Et ils ont raison. Je suis un malappris, moi, je ne dois pas me permettre des plaisanteries, moi qui suis un objet de risée...

Il pleurait. Gavina se pencha, lui prit les mains et le força de se relever.

— Mais puisque je ne me suis aperçue de rien!... Allons, que ce soit fini, ne pleure plus... Je vais te donner à boire...

Il s'essuya les yeux avec la manche de sa chemise, et resta, quelques instants, la figure cachée sur son bras.

— Qu'est-ce que tu veux? du vin ou de la liqueur?

Il but de l'un et de l'autre, d'abord triste et honteux, puis de plus en plus gai et effronté. Ses gros yeux noirs se fixèrent hardiment sur ceux de Gavina.

— Tout le monde me reproche ma gaieté! dit-il en riant. Eh quoi! faut-il que je me pende? Puisque Dieu m'a fait comme ça, je suis bien obligé de me contenter! Autrement, ce serait comme si je disais au Créateur : « Tu as mal travaillé... » On ne doit pas critiquer Dieu. La vie est courte, nous mourrons tous : si je ne ris pas maintenant, pourrai-je rire quand je serai mort?

Elle dut convenir qu'il avait raison. Avant de s'en aller, il s'informa si elle ne connaîtrait pas quelque *impresario* à qui le recommander comme un « phénomène vivant ». Et il lui dit que son espérance de pouvoir s'exhiber, un jour, dans une salle pleine de lumières, au son d'une musique de cirque, le rendait ivre de joie : il était incapable de dormir la nuit, en pensant à ce brillant avenir.

Gavina lui promit de parler à M. Zanche, et, avant de le renvoyer, elle lui fit donner un petit panier de figues par Paska. Tout le voisinage apprit sur-le-champ le bon accueil qu'elle avait fait au nain; et, les jours suivants, les amis de la tante Itria, les paysans pauvres, les femmes qui l'avaient entourée quand elle était assise en bas de l'escalier, vinrent frapper à sa porte, et solliciter ses bons offices... Elle venait de Rome : par conséquent, elle avait de hautes relations et elle était à même d'obtenir tout ce qu'elle voulait.

La veuve médisante s'agenouilla devant elle, et lui raconta qu'elle avait rêvé du roi : il était vêtu de rouge, avec la couronne sur la tête, et disait bénignement :

« Si Gavina Sulis me demande la grâce de ton fils, je la lui accorderai. »

De son côté, Francesco recevait des malades. La salle à manger se transforma en ambulance; mais les malades, presque tous des paysans pauvres, affectés d'un goître ou d'une conjonctivite double, avaient un aspect bien différent de ceux que Gavina avait connus dans les hôpitaux, à Rome. Ils n'ouvraient la bouche qui si on les interrogeait, et les femmes, la tête enveloppée de bandeaux noirs, s'accroupissaient par terre, mélancoliques et taciturnes comme des esclaves; les hommes, au contraire, même les plus misérables, gardaient un air digne et fier; quelques-uns rappelaient Samson aux yeux crevés, et semblaient méditer comme lui une vengeance éclatante.

Madame Zoseppa et Paska ne voyaient point avec plaisir cette invasion, et Gavina aurait désiré aussi que Francesco se reposât. Mais il était poussé à soigner les malades par une force supérieure à sa volonté; et leur vue lui donnait une espèce d'ivresse qui se témoignait parfois d'une manière presque sauvage : il s'emparait du patient comme d'une proie, l'empoignait, le secouait, l'examinait, le questionnait, comme si la

découverte du mal et l'indication du remède nécessaire dépendaient du malade lui-même. Et, sorti de son cabinet, il ne parlait plus de malades ni de maladies : tel un homme qui nourrit une profonde passion et ne la divulgue à personne.

*
* *

La tante Itria était assise dans sa cour humide et chaude, sur un large escabeau, et faisait une « réussite » avec des cartes sales et puant le vin, quand elle vit entrer Gavina en élégante robe blanche, bien coiffée, la jupe relevée un peu sur les bottines jaunes. La cour assombrie par le grand mur couronné de mauvaises herbes parut s'égayer. La vieille fit mine de se dresser, mais Gavina lui posa les mains sur les épaules et l'obligea de rester assise, tandis que d'un signe de tête elle souhaitait le bonjour au nain, dont le visage facétieux apparaissait dans l'embrasure de la porte. Il s'avança jusqu'au milieu du corridor encombré de sacs de grains; mais la tante Itria agita son gros doigt d'un air menaçant, et le nain disparut.

— Que le diable les emporte, ils ne me laisseront pas tranquille un instant!... Assieds-toi, ma mignonne. Tu ne saliras pas ta robe, j'espère. Tu t'es faite trop belle pour venir me voir... Maintenant raconte-moi toutes les histoires de Rome.

— Que voulez-vous que je vous dise, tante Itria? Notre vie est réglée comme papier à musique. Nous connaissons peu de monde. Il ne nous arrive rien d'extraordinaire.

— Alors ce n'est pas la peine de vivre là! — se récria la vieille, en ramassant les cartes sur la table. — Mais est-il possible que tu n'aies vraiment rien à me raconter?... Ici tu peux parler sans crainte. Allons, je t'écoute.

— Comme vous êtes curieuse!... Eh bien, soit, mais à une condition, c'est que vous me racontiez aussi tout ce qui s'est passé ici depuis dix-huit mois.

— Ce sont de jolies histoires, par ma foi!... Tiens pour t'en citer une seule, pendant le carême, ton oncle le chanoine, mon frère, a voulu faire des sermons réservés aux hommes. Il s'imaginait qu'ils tomberaient tous à genoux, honteux et repentis... Sais-tu ce qui est arrivé, au contraire? Ils l'ont sifflé

et ils ont ri... Si tu entendais l'ancien soldat répéter ces sermons-là, tu crèverais de rire !

— J'aime mieux ne pas les entendre, — protesta Gavina, en agitant son éventail pour chasser les mouches. — Et puis, quoi d'autre? A combien de « fils de saint Antoine [1] », avez-vous servi de marraine?

— Que le diable les emporte, on ne les compte plus. Il en naît à chaque instant. Les enfants légitimes sont plus rares, aujourd'hui!

Gavina soupira d'une façon exagérée.

— Le Seigneur n'en envoie plus, de ceux-ci! — murmura-t-elle, en se couvrant la figure avec son éventail.

La vieille, se rappelant que sa nièce avait été bigote lorsqu'elle était jeune fille, la regardait et ne savait pas si elle parlait sérieusement ou par plaisanterie.

— J'ai presque l'intention de prendre un de ces fils de saint Antoine, de l'élever, de l'adopter, — poursuivit Gavina. — Vous ne vous moquerez pas de moi, n'est-ce pas? Que fait sur terre une femme sans enfants? Nous n'avons pas toutes, comme vous, le courage de vivre pour soulager les malheureux. Et alors? Alors nous devenons malheureuses aussi.

— Il me semble pourtant que tu ne l'es pas!

— Qui sait, tante Itria? Je m'ennuie. La vie oisive est souvent un malheur. Je n'ai rien à faire. Comment passer le temps? C'est là la question. J'ai pensé à vous bien des fois, et je me suis dit : « La tante Itria, qui n'a pas d'enfants, a résolu le problème : elle est devenue la mère de nombreux orphelins, de beaucoup de malheureux. »

— Que le diable les emporte, et où sont-ils donc tous ces enfants que tu m'attribues? Qui sont-ils?

— Mais... tous vos amis, tous ceux qui viennent chez vous, comme chez une mère, pour vous demander conseil.

Sa figure bouffie penchée sur sa poitrine, ses petits yeux relevés, la tante Itria fixait sur sa nièce un regard souriant et malin; mais elle baissait par moments ses paupières rouges, et alors son visage prenait un air dur.

— Tu es venue pour t'amuser à mes dépens, — dit-elle enfin. — Taratata! Raconte-moi les histoires de Rome.

1. Bâtards.

Gavina protesta. Son accent était sincère, presque ému; mais la vieille se méfiait d'elle, et d'ailleurs elle était si convaincue de ne rien faire d'extraordinaire en aidant et fréquentant les pauvres et les mauvais sujets qu'il ne fallait pas l'en féliciter : autrement, elle croyait qu'on se moquait d'elle. Elle n'avait aucun but en agissant de la sorte : elle n'espérait pas racheter les coupables ni tirer les pauvres de la misère; elle les aidait et les approchait comme si c'étaient des malades, et elle ne cherchait pas plus loin. Mais, entendant Gavina lui dire que tout cela était beau et consolant, elle se fâchait plus qu'aux jours où sa belle-sœur et son frère le chanoine lui reprochaient son entourage de vauriens et prétendaient qu'elle avait peur d'eux ou qu'elle se plaisait en leur compagnie.

— Taratata! — répéta-t-elle en chantonnant. — Parlons d'autre chose... Ainsi donc, cet enfant-là, tu le prendrais où tu le trouverais? Tu ferais commes les pauvresses qui vont à la maraude quand elles ont envie de manger des figues de Barbarie?... Prends garde aux épines : *Fizos, fastizos*[1]!

Gavina secouait son éventail et regardait de temps à autre vers la porte, où le nain montrait sa figure. La vieille continua :

— Ton frère, aussi, il y a quelque temps, voulait adopter une petite fille. On voit que vous aimez tous les deux à avoir des ennuis! Tu la connais, l'histoire de Luca?

— Oui, oui, je la connais.

— Qu'en penses-tu?

— Que voulez-vous que j'en pense?... Je serais contente si Luca se mariait avec Michela.

— Tu parles sérieusement? Il me semble que tu es devenue farceuse.

— Sans cela, je ne serais pas votre nièce!... Maintenant, vous aussi, répondez-moi sérieusement... Quel mal y aurait-il si Luca et Michela se mariaient ensemble?

— Aucun.

— Eh bien, alors?...

Gavina fit un geste qui signifiait : « Pourquoi n'aurais-je pas la même opinion que vous?... » Puis elle demanda :

— Comment est la petite? On m'a dit qu'elle était laide.

1. « Qui dit enfant, dit ennuis », — proverbe.

— Je me doute qui t'a dit cela... Ah! la vieille sorcière!... Zippulè, viens. (Zippuledda, le nain, arriva d'un bond dans la cour.) Dis-moi... Comment est la fille de Michela? Est-elle jolie ou laide?

Il regarda, un instant, Gavina, comme pour deviner la réponse qui lui ferait plaisir.

— Elle est couci-couci, — répondit-il enfin; — ça dépend comme on la regarde.

— Le diable t'emporte! qu'est-ce que tu nous chantes, espèce d'idiot?... Est-elle jolie ou laide?

Alors il proposa :

— Il n'y a qu'à l'apporter ici pour mieux juger.

— Veux-tu la voir, Gavina?

Elle rougit, remua son éventail et répondit :

— Mais oui, apporte-la!

Et, tandis que le nain s'éloignait, elle ajouta :

— Seulement, ne dis pas à Michela que je suis ici.

Quelques moments après, il revint avec l'enfant, qui riait et se débattait entre ses bras.

Ses jupes retroussées sur ses petites jambes brunes, elle agitait ses pieds sales et rejetait en arrière sa tête aux cheveux roux ébouriffés.

Malgré elle, Gavina sentait son cœur battre.

Le nain déposa la fillette à côté de la tante Itria et lui releva la figure, — une figure un peu maigrichonne, pâle et délicate. Elle serrait le bout de sa langue entre ses lèvres, et ses grands yeux verts étaient gais, éveillés.

— Elle est gentille, — dit Gavina. — Elle ressemble à sa mère.

Mais, se voyant observée par une inconnue, la petite fit la moue et ses yeux s'assombrirent.

— Veux-tu venir avec moi? — lui demanda Gavina, en lui tendant son éventail.

Quoique vivement tentée, l'enfant se raidit, se recula, essaya de se sauver, et chut à plat ventre. La cour retentit de ses cris et de ses sanglots, et, bien que le nain frappât du pied sur le sol pour le punir, elle ne se calma point.

— Oh! mon Dieu!... qu'elle a dû se faire mal, la pauvre petite!... quelle frayeur! — balbutia Gavina.

— Bah! ce n'est rien... Et tu veux avoir des enfants?... Si tu t'épouvantes comme cela, chaque fois qu'ils tomberont!... — dit la tante Itria en prenant sur ses genoux la fillette en larmes, à qui elle se mit à parler d'une voix enfantine : — Qu'est-ce qu'il y a? qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce qu'on a fait à ma mignonne?... Ils lui font tous du bobo, tous, tous... Mais grand'mère va prendre un gros bâton pour les battre... Là, là... tais-toi... Regarde-moi un peu... mieux que cela... Regarde un peu la dame... allons... elle te donnera son éventail... Tu n'en veux pas?... Eh bien, elle te donnera un morceau de sucre : ça guérira le bobo...

Le nain, connaissant la maison sur le bout du doigt, courut chercher le sucrier; mais Gavina eut beau tourner autour de la chaise de la tante Itria, tendant son éventail et mettant le sucre tout contre la bouche de la fillette, celle-ci, bien qu'elle cessât de pleurer, ne redevint plus gaie. Elle ne rit même pas quand le nain lui fourra un baiser dans le cou pour la chatouiller, mais elle poussa un cri perçant.

Enfin elle accepta le sucre, et, pendant que Gavina parlait à la vieille et avait l'air de ne plus s'occuper d'elle, elle avança une menotte et saisit l'éventail d'un geste rapace.

Zippuledda la regardait et riait comme un gamin; quand il s'agit de s'en aller, elle s'agrippa à la vieille, et il fallut que le nain lui promît de la conduire « chez l'oncle Luca » pour qu'elle ne pleurât plus.

— Donne un baiser à la dame... Allons... elle te donnera quelque chose de beau! — lui dit-il, en s'approchant de Gavina.

L'enfant baissa la tête. Alors Gavina lui baisa les cheveux, qui avaient une odeur d'herbe sèche; — et ce parfum lui rappela la vigne, les buissons du maquis rouillés par l'automne, et la chanson du petit pâtre...

GRAZIA DELEDDA

(Traduit de l'italien par ALBERT LÉCUYER.)

(La fin au prochain numéro.)

LE VERTIGE

ET LA

LIMITATION DU TONNAGE

Le *Brennus* de 11 300 tonneaux date de 1891, et aucun autre cuirassé plus ancien ne saurait être utilisé en temps de guerre. Notre marine s'est ensuite pourvue des 3 *Charles-Martel* de 12 100 tonneaux, des 3 *Charlemagne* de 11 300 tonneaux, des 2 *Bouvet* de 12 100 tonneaux, du *Suffren* (en 1899) de 12 800 tonneaux, des 6 *Patrie* de 14 800 tonneaux et des 6 *Danton* de 18 800 tonneaux; en 1910, elle a mis en chantiers 2 *Courbet* de 23 500 tonneaux. C'est un fait certain : plus on augmente le tonnage d'un bâtiment, moins il en coûte de loger à bord un tonneau de puissance offensive. Le déplacement résultant en effet d'une équation, et non d'une simple addition, le poids de l'armement se trouve ainsi affecté d'un coefficient qui passe de 4,12 sur la *Durandal* (contre-torpilleur de 300 tonneaux) à 2,5 sur la *Patrie* (cuirassé de 15 000 tonneaux), puis à 2,2 sur le *Danton* (cuirassé de 19 000 tonneaux) et à 1,9 environ sur nos nouveaux cuirassés de 23 500 tonneaux. Si grand que devienne le déplacement, la réduction de ce coefficient onéreux s'accentuera toujours : l'avantage d'accroître le tonnage jusqu'à l'extrême limite est donc incontestable du point de vue de l'ingénieur.

Bien qu'il existe déjà des paquebots de 32 500 tonneaux (*Lusitania* anglais) et que l'Angleterre soit à la veille d'en construire de 40 000 tonneaux, nous voyons pourtant tous les États s'en tenir à des déplacements plus modestes pour leurs bâtiments de guerre. Les Américains eux-mêmes ont attendu la fin de 1909 avant de prévoir des cuirassés de 30 000 tonneaux; d'après la *Situation des marines de guerre étrangères* qu'édite notre État-major général, les cuirassés allemands et anglais[1] en chantiers et même projetés jusqu'au 1er janvier 1910 sont inférieurs d'un millier de tonnes à ceux dont la France va entreprendre la construction.

Que partout on hésite à se pourvoir d'unités de combat de plus en plus fortes, voilà qui étonne, quand les raisonnements mathématiques fournissent à chacun le prétexte de satisfaire son ambition de surpasser le voisin. Cette répugnance se comprend, quand il s'agit d'États dont une raison quelconque limite étroitement les budgets navals : le renforcement continu de chaque unité de combat les astreindrait à réduire par trop le nombre de leurs vaisseaux. Mais dans la rivalité anglo-allemande, la modération relative du tonnage des *Orion* (22 500 tonneaux) et des *Ost-Friesland* (22 000 tonneaux) n'est pas due exclusivement à des considérations financières. L'Angleterre sait par expérience ce qu'elle doit à la force de sa marine de guerre; érigeant en dogme la thèse outrancière de Mahan[2], l'Allemagne confond l'exploitation de la mer, qui fut toujours une source de profits matériels, intellectuels et moraux, avec la puissance navale, dont l'influence n'a prédominé que dans l'histoire de l'Angleterre : ici et là, on est convaincu que les sacrifices consentis en vue de la suprématie constituent un placement de père de famille :

1. L'Angleterre possède, il est vrai, le *Lion* de 26 000 tonneaux; mais c'est un croiseur cuirassé, et la France ne construit plus que des cuirassés. Faute d'avoir pressenti l'évolution des deux types, et par réaction contre l'importance exagérée que nous accordions la veille aux croiseurs cuirassés, nous nous sommes laissés séduire en 1905 par la conception du cuirassé croiseur. En 1910, l'illusion de fusionner le cuirassé et le croiseur cuirassé nous vaut d'avoir, tout simplement, décrété la suppression d'un type de bâtiments dont toutes les marines étrangères continuent à se pourvoir.

2. Le titre de l'ouvrage précise admirablement la thèse que soutient l'auteur : la puissance maritime est, paraît-il, le principal facteur de l'histoire générale du monde!

pourquoi donc l'Allemagne et l'Angleterre résistent-elles au vertige du tonnage?

Accroître le rendement militaire de chaque cuirassé est un des moyens de renforcer la flotte ; mais accroître le rendement militaire de cette flotte est le but. Qui assimile ceci à cela use d'une simplification dangereuse : on escamote ainsi un facteur tactique, le *nombre*. L'Allemagne et l'Angleterre se souviennent toujours que la guerre met aux prises des armées navales et que la valeur relative des divers types des bâtiments importe infiniment moins que la puissance militaire de l'ensemble. Mais la France méconnaît cette évidence : « Si notre marine doit être malheureusement peu nombreuse, — disait le ministre au Sénat, le 5 avril dernier, — c'est une raison de plus pour que chacune des unités qui la composent représente le maximum de la puissance qu'on peut lui donner actuellement. »

En 1900, déjà, nous nous étions proposé de constituer une flotte avec des unités moins nombreuses, mais plus fortes que celles des autres puissances : nous avons eu la déception de constater que, renonçant à reproduire leurs anciens types, tous nos rivaux s'étaient permis de construire des cuirassés aussi forts ou plus forts que les nôtres, et en bien plus grand nombre. Admise à nouveau et sans discussion, la prétention de « compenser la quantité par la qualité » motiva en 1906 le vote d'un second programme : non contents d'adopter, comme en 1900, le déplacement exigé par un contenu qui répondait aux besoins militaires de l'époque, nos dirigeants jugèrent très habile de dépasser franchement le tonnage qu'atteignaient alors les cuirassés prévus par les marines étrangères. Résultat : nos six *Danton* entreront en escadre en 1912 ; à cette date, l'Allemagne aura en service de de huit à douze cuirassés aussi forts ou plus forts que les *Danton*, et l'Angleterre en possédera treize, tout au moins.

Ces deux leçons ne nous suffisent pas ; il nous en faut une troisième : le programme de 1910 nous la procurera.

Nos cuirassés de 23 500 tonneaux seront certainement plus forts que les *Nassau* (allemands de 19 000 tonneaux), que les *North-Dakota* (américains de 20 000 tonneaux) et que les *Orion* (anglais de 22 500 tonneaux) : les ingénieurs des constructions navales se valent dans les marines ; l'accroissement de tonnage

permettra toujours d'augmenter soit le nombre, soit le calibre des canons. Mais les États-Unis disposeront en 1913 de quatre cuirassés (deux *Arkansas* de 26 000 tonneaux et les deux 30 000 tonneaux dont on ignore encore les noms) plus forts que nos deux *Courbet* de 23 500 tonneaux. En 1915, l'Allemagne et l'Angleterre, qui construisent plus vite que nous et dont l'opinion publique souscrit volontiers à toutes les dépenses navales, pourront, comme les États-Unis, opposer une petite douzaine de cuirassés de 25 à 32 000 tonneaux à nos six cuirassés de 23 500 tonneaux. La preuve que nous avons, une fois de plus, poursuivi une chimère, éclate donc de toutes parts.

Le problème naval comporte une autre solution. Après des déconvenues répétées, nous pourrions peut-être nous résigner à discuter : à égalité de dépenses, pourquoi ne pas construire un nombre maximum de cuirassés de « puissance minimum ».

La nécessité de se munir de véritables unités de combat implique évidemment un minimum de tonnage qui sera, à tous moments, déterminé par la protection de l'adversaire et par la distance à laquelle les résultats des écoles à feu permettent d'escompter l'efficacité du tir. Mais, à tous moments, on peut connaître ce minimum. Aujourd'hui, par exemple, un crédit de douze cents millions pourvoierait à la création d'une flotte qui comprendrait soit 21 cuirassés de 19 500 tonneaux[1] soit 14 cuirassés de 30 000 tonneaux[2]. Mais le dernier vote du Parlement pose le problème ainsi : notre ministère de la Marine a-t-il eu raison de préférer 7 cuirassés de 23 500 tonneaux aux 8 cuirassés de 19 500 tonneaux et aux 2 mouilleurs de mines

1. Déplacement supérieur de 500 tonneaux à celui des quatre *Nassau* (division allemande) dont les statisticiens les plus intransigeants admettent la valeur militaire et qui se classent entre les deux divisions anglaises du même type *Dreadnought* : les trois *Bellerophon* de 18 000 tonneaux et les trois *Saint-Vincent* de 19 250 tonneaux. Encore deux remarques, grosses de conséquences militaires et budgétaires : à l'encontre de la France, qui proclame maintenant la nécessité d'avoir des *escadres* homogènes, l'Allemagne et l'Angleterre se contentent d'assurer l'homogénéité de leurs *divisions* ; au moment que nous nous avisons de construire des cuirassés de remplacement, ces deux pays y renoncent, et c'est parfaitement logique, quand on adopte, comme l'Allemagne, la division de quatre unités, que le ministre préconisait en août 1909 et que le programme de février 1910 condamne. (Cf. *La Dépêche* de Toulouse du 1er juillet.)

2. C'est le déplacement atteint, en 1910, par les États-Unis.

qui auraient pu être construits pour le même prix? Cette différence devrait d'ailleurs être multipliée par quatre, en supposant achevé notre programme total, qui comporte quatre escadres de 7 cuirassés : en réalité, il faudrait comparer la valeur militaire de deux flottes composées l'une de 28 cuirassés de 23 500 tonneaux, l'autre de 32 cuirassés de 19 500 tonneaux, qu'assisteraient 8 mouilleurs de mines de 1 800 tonneaux environ. Encore défavoriserait-on la flotte des cuirassés de « puissance minimum », car nos unités de combat de 23 500 tonneaux ne mériteraient d'être dites de « puissance maximum » que si leur déplacement était augmenté de 6 500 tonneaux, comme aux États-Unis, — et cette correction réduirait l'importance numérique de la seconde flotte dont le prix de chaque unité se trouverait abondé de 19 500 000 francs environ. Pour confronter les deux thèses, il convient donc de négliger la modération du ministre et, en accordant son programme et son argumentation, de substituer 21 cuirassés de « puissance maximum » aux 28 cuirassés de 23 500 tonneaux dont notre programme total nous dotera, d'après les prévisions actuelles. Les plus épris des grands déplacements hésiteraient peut-être à garantir la victoire de 21 cuirassés de 30 000 tonneaux sur 32 cuirassés de 19 500 tonneaux.

Des calculs analogues aboutiront demain à d'autres résultats. Mais l'infériorité numérique de l'armée navale qui comprendra « un nombre minimum d'unités de combat de puissance maximum » subsistera toujours. Tout le monde reconnaît la gravité de ce désavantage. On a essayé des artifices de langage. « La Marine, objecte-t-on, doit réclamer la construction de cuirassés aussi forts que possible, puisque le Parlement en fixe le nombre, sans se demander si le tonnage global du programme qu'on lui soumet ne pourrait pas être réparti plus judicieusement. »

On oublie que la question d'argent s'imposera inexorablement dans les budgets annuels. Les flots d'éloquence, qui submergent aisément des centaines de millions lorsque la discussion ne porte que sur le principe du programme, deviennent impuissants, par la suite, contre les réalités de la vie nationale. La Marine est alors acculée aux lamentables expédients dont l'énumération illustre le rapport de notre dernière Commission

d'enquête. En paroles, la construction des *Danton* nous assurait une avance sur l'Allemagne et sur l'Angleterre ; en fait, au prix d'économies réalisées cinq années durant sur l'outillage des bases d'opérations et sur les approvisionnements de notre armée navale (c'est-à-dire en réduisant considérablement sa puissance), nous disposerons, en 1912, de cuirassés inférieurs comme nombre et comme force à ceux dont l'Allemagne et l'Angleterre se sont pourvues depuis 1906 ! Consentirons-nous enfin à admettre que la préparation d'un programme naval pose impérieusement un problème : quelle est la meilleure répartition *militaire* du déplacement global qui s'adapte à nos nécessités extérieures et financières ?

Mieux documentés sur l'importance du nombre, maints professionnels prêteraient plus d'attention aux autres inconvénients de la solution admise en France. On peut glisser sur le surcroît de frais à supporter pour l'aménagement des bases d'opérations : cette charge grèvera relativement peu les budgets des pays qui prévoieront l'utilisation des ports de commerce que tous approprient aux dimensions et aux besoins de paquebots de plus en plus grands. Mais l'accroissement du tonnage entraîne aussi des effets militaires : contrairement aux paquebots, les unités de combat sont appelées à se mouvoir à rangs serrés et en nombre ; un marin de la valeur de l'amiral Gervais jugeait déjà délicate la manœuvre d'une flotte de *Danton*. Il est une limite de l'effort exigible d'un commandant, limite que déterminent les difficultés de la manœuvre, la complexité du matériel et l'effectif du personnel. Il conviendrait aussi de retenir les risques d'abordage. Des différences d'un tiers dans la masse et la longueur des cuirassés (différences aggravées par l'emploi des turbines qui restreignent l'efficacité de la marche en arrière) exige des augmentations de leur distance qui compromettraient la concentration de leurs efforts sur le point faible de l'adversaire. Le moins qu'on puisse reprocher à l'adoption de la « puissance maximum », c'est d'affaiblir l'aptitude manœuvrière de l'armée navale par la réduction du nombre de ses unités et par leur moindre souplesse.

Voici un paradoxe supplémentaire : l'année même où nous décidons la construction d'un sous-marin d'escadre, nous

voulons aussi devancer l'Allemagne et l'Angleterre dans la voie des plus grands déplacements. La tenue à la mer et les qualités manœuvrières d'un sous-marin de quelque seize cents tonneaux sont évidemment aléatoires ; du moins a-t-on la certitude que le succès de cette tentative accroîtrait grandement l'importance de la torpille, en assurant son emploi sur le champ de bataille. Mais cette perspective se concilie mal avec le renforcement de notre enthousiasme pour la thèse de tous les œufs dans le même panier.

On conçoit pourtant qu'une écrasante infériorité dans l'armement pourrait annuler tous les avantages des cuirassés de « puissance minimum ». Fondée ou non, cette conviction dicte nos programmes : il faut donc l'examiner de près.

Un cuirassé de 19 500 tonneaux peut porter 10 pièces de 305 ou 12 de 274 ; un cuirassé de 30 000 tonneaux pourrait lui opposer de 15 à 18 pièces de 340, sinon de 356 (à égalité d'artillerie moyenne et légère, — hypothèse qui évite des répétitions). La disproportion entre les deux armements est saisissante assurément : en gros, la puissance offensive varie du simple au double. Mais, à la guerre, la possibilité de lancer en un temps donné tel ou tel poids d'acier et d'explosif ne compte qu'à la condition d'atteindre le but. Un terme de comparaison, qui n'apparaissait pas de prime abord, s'introduit ainsi : le réglage du tir, que l'on ne peut réaliser que par l'observation incessante des points de chute. Or, l'armement des unités de combat actuelles nous garantit que, partout, on escompte une bonne conduite du tir avec un nombre de grosses pièces compris entre 8 et 12 par bateau. En serait-il de même avec 15 ou 18? Passé un certain nombre de pièces la trop grande densité du feu gênera les observations et la conduite du tir, outrepassera les forces de l'officier qui en assume la direction : peut-être faudrait-il consulter l'élite de nos officiers de tir, qui bénéficient d'une expérience personnelle en la matière.

La substitution des 15 à 18 pièces du 30 000 tonneaux aux 10 pièces (305) ou aux 12 (274) du 19 500 tonneaux motiverait une autre remarque : il se pourrait que l'excédent de puissance offensive du premier cuirassé fût superflu. A la guerre, il faut paralyser son adversaire. Qu'il ait subi des avaries plus ou moins considérables, peu importe, si le résultat est obtenu :

on peut, alors, en poursuivre la destruction sans danger. Nous devrions dire aux officiers qui ont suivi les expériences de l'*Iéna* : « D'après les dégâts que vous avez constatés, estimez-vous que l'armement du 19 500 tonneaux suffise à mettre hors de combat le 30 000 tonneaux? » La négative prouverait que notre unité de combat de « puissance minimum » ne répond pas à la définition adoptée au début de cette discussion. Mais l'affirmative condamnerait le cuirassé de « puissance maximum » : nous paierions alors trente millions une supériorité pratiquement inutile, et la satisfaction d'être le plus fort en principe aurait pour corollaire un inconvénient réel : offrir à l'adversaire une cible d'un tiers environ plus grande que celle qu'on devrait atteindre soi-même.

Un raisonnement analogue s'applique au renforcement des calibres. Certes un canon de 340 est plus puissant qu'un 305, et un 356 encore plus puissant. Avant de remplacer un calibre par l'autre, il importe tout de même de s'assurer qu'on en retirera un avantage militaire. Théoriquement, de deux cuirassés de même puissance défensive, mais armés l'un de 305 et l'autre de 356, le second pourra détruire le premier sans courir aucun risque, car les obus de ces deux calibres ont des limites de pénétration différentes qui déterminent une zone dans laquelle l'unité de combat la plus forte bénéficiera de deux certitudes : ses projectiles perceront le cuirassement de son adversaire et les coups de celui-ci seront inefficaces... Encore faut-il atteindre le but, donc adopter une distance de combat compatible avec les exigences du réglage du tir.

Les progrès enregistrés depuis quelques années garantissent la variabilité de ce dernier élément, dont la détermination est délicate d'ailleurs. A tous moments, on connaît les distances et les résultats des tirs du temps de paix; mais peut-on conclure de ces données positives aux possibilités du temps de guerre? Chacun a appris que le pour cent des coups au but diffère beaucoup dans les exercices et sur le champ de bataille; chacun constate qu'aux distances actuelles de 6 à 8 000 mètres, les résultats des tirs sont brillants sur certains bâtiments, passables sur d'autres et médiocres ou franchement mauvais sur un dernier lot qu'on mentionne bien vite[1]; dans un polygone

1. Rappelons-nous qu'on se bat entre armées navales : à ce moment, c'est

naval, tout tend à assurer la quiétude d'esprit des commandants et des directeurs du tir; sur le champ de bataille, tout tendra à accroître les difficultés du réglage; comment ne pas craindre le gaspillage des munitions, qui provoquerait immédiatement l'anéantissement de l'armée navale? Cette crainte contrecarrera le légitime souci de maîtriser son adversaire au plus tôt, c'est-à-dire du plus loin possible. Ceux-là seuls qui seront imprégnés de l'esprit de la guerre et qui auront pratiqué la conduite du tir sauront déterminer judicieusement quel est le calibre désirable contre le cuirassement des unités de combat les plus récentes ou projetées. La pénétration utilisable des projectiles diffère d'une année à l'autre, comme les épaisseurs de cuirasses et les distances pratiques de tir; mais cette variable a un maximum qui précise, à chaque instant, le calibre nécessaire et suffisant.

Si nous nous décidions à approfondir ces données militaires, la solution du « cuirassé maximum », nous paraîtrait sans doute moins évidente. Peut-être aurions-nous alors la surprise de constater que la volonté de répartir au mieux nos dépenses conduirait à substituer des cuirassés de 19 500 tonneaux armés de 10 pièces (305), sinon de 12 pièces (274)[1], à des 23 500 tonneaux dotés de 12 pièces (305). A l'encontre du principe de la « puisssance maximum » que le ministre préconisait au Sénat, le commandant Daveluy écrivait hier : « Pour ne pas pousser à l'accroissement du tonnage, il faut d'abord s'imposer *comme une règle absolue* de ne jamais donner à aucun des éléments du navire une supériorité sur les éléments correspondants des navires rivaux, sous peine d'être entraîné malgré soi, non seulement à arriver au même déplacement, mais même à le dépasser [2] ». Nombre d'officiers contestent encore cette opi-

la moyenne des résultats obtenus dans les tirs d'exercices qui se trouve en cause; on peut même dire que les bâtiments les plus mauvais tireurs importent plus que les meilleurs, car les premiers affaiblissent singulièrement certains points de la ligne de bataille.

1. Étant données la protection des plus récents cuirassés étrangers et la distance de combat que l'entraînement actuel autoriserait pratiquement, le calibre de 274 serait, je crois, tout indiqué. Toutefois, on pourrait invoquer en faveur du 305 l'avantage de se prémunir contre l'augmentation possible de l'épaisseur du cuirassement sur les 30 000 tonneaux.

2. L'*Organisation des forces*, p. 168. Au sujet des officiers, les lecteurs de cette Revue trouveront dans cet ouvrage (pp. 19-67) une réédition des

nion; mais Mahan et Lord Brassey ont condamné l'accroissement des tonnages; mais Lord Charles Beresford s'est plaint de la « réclame insensée » faite au *Dreadnought* : en vérité, je me réjouis d'avoir, dès 1905, pris parti nettement pour le cuirassé de « puissance minimum ».

***

Si j'ai su montrer la variété des éléments en cause et les connaissances nécessaires pour les apprécier, l'inutilité d'une discussion parlementaire s'en déduit : la pratique du matériel naval et les hautes études militaires peuvent seules fournir les notions qui suppléeront à l'imprécision de maintes données du problème : en bonne logique, le Parlement, qui ne saurait confier au département de la Marine le soin de préciser l'objectif de notre armée navale, devrait sanctionner l'armement, et partant le tonnage préconisé par les officiers, — mais sous la réserve expresse de s'adresser à une commission exclusivement composée de compétences. Qui donc se jugerait mieux éclairé qu'un ministre qui se prévaudrait de l'avis émis, après discussion, par un ancien chef d'escadre, assisté d'un autre officier général et d'une demi-douzaine d'officiers supérieurs, tous connus pour avoir, soit imprégné leurs esprits de la doctrine militaire, soit brillamment dirigé des tirs, soit suivi de près les expériences de l'*Inéa*.

Il se pourrait que, tout bien pesé, cette commission adhérât à la thèse du cuirassé de « puissance minimun » : sa décision réduirait nos charges navales de quelque trois cents millions. Un second avantage, encore plus important, résulterait de la certitude qui s'imposerait enfin à notre Marine : l'accroissement des déplacements présente des inconvénients majeurs, même au seul point de vue militaire.

C'est notre France pacifique qui a provoqué le vertige du tonnage par l'adoption du programme des *Danton*[1]; en avril

réformes que je leur ai soumises. Les idées du commandant Daveluy ne diffèrent que sur des points de détail ou sur des chiffres des propositions que j'ai soutenues à l'École supérieure de Marine, cinq années durant.

1. Le déplacement était supérieur de 4 000 tonneaux, en principe, à celui de nos *Patrie*, — alors que l'écart entre le *Lord Nelson* et le *Dread-*

dernier, c'est elle encore qui s'est ingéniée à développer les armements ruineux, en décidant de construire des *Courbet* plus forts que les cuirassés en chantiers en Allemagne et en Angleterre : elle a gâché des millions et gravement desservi les intérêts de l'humanité. Mais il est en son pouvoir de réparer, partiellement du moins, le mal qu'elle a fait.

En dépit des variations que l'on constate dans la force absolue des unités de combat, le but de tous les gouvernements ne s'est modifié en rien, au cours des dix dernières années : les mirages de la suprématie navale les astreignent, aujourd'hui comme hier, à s'assurer la supériorité relative sur tel ou tel rival. L'impossibilité de se réserver durablement le monopole d'un progrès technique les entraînent ainsi à augmenter sans trêve le nombre de leurs bâtiments de guerre. Mais il leur était permis, il y a quelque cinq ans, de poursuivre leur entreprise au prix de sacrifices bien moindres que de nos jours : notre gouvernement s'honorerait en proposant une limitation internationale du tonnage, qui réduirait les dépenses navales de tous les peuples, sans entraver pour aucun d'eux le droit de construire autant d'unités de combat qu'il lui plaira.

La limitation des armements ne saurait être que l'aboutissement du pacifisme [1] ; au contraire, la limitation du tonnage nous acheminerait vers l'organisation de l'arbitrage : nos pacifistes, qui ont dédaigné jusqu'à présent d'aider les officiers à alléger le fardeau de la paix armée, se devraient de prendre en mains la cause que je défends ici. J'ose dire que l'état actuel des esprits, aussi bien parmi les gouvernants que parmi les gouvernés, garantit la possibilité de limiter le tonnage et qu'aucun des succès passés du pacifisme ne vaudrait, pratiquement, celui-là.

COMMANDANT LÉONCE ABEILLE

nought n'atteignait que 1 400 tonneaux, — alors que ce dernier type de cuirassé soulevait, même en Angleterre, des objections telles que la *Royal United service Institution* médaillait, en 1907, un projet de cuirassé dérivant d'une conception diamétralement opposée au *Dreadnought*, — alors que l'Allemagne et les Etats-Unis hésitaient.

1. M. Émile Faguet l'a indiscutablement établi dans le *Pacifisme* (pp. 371-376).

L'ÉTUDE DU PÔLE NORD

« Le succès de Cook et de Peary », proclamait Shakleton, « fera cesser les tentatives pour atteindre le Pôle, et tous les efforts seront maintenant dirigés vers les observations scientifiques, qui n'ont pas été faites avec assez de rigueur. »

A lire l'interminable liste des explorations arctiques, on s'imaginerait volontiers que la calotte polaire a été sillonnée dans tous les sens et que, par suite, rien, ou presque rien, n'en reste à découvrir. Pourtant, à peine si, de cette immense surface qui du Pôle nord au cercle polaire arctique mesure le vingtième environ de la surface totale de la terre, un peu plus du tiers fut parcouru et relevé. Et encore, que d'erreurs les navigateurs doivent-ils corriger à chaque instant!

Cette région nordienne touche à trois continents : l'Europe, l'Asie et l'Amérique. Au-dessus de l'Europe et de la pointe occidentale de l'Asie, du 10° long. O. (Greenwich) au 70° long. E., tout, jusqu'au 83° lat. N. — on peut même dire jusqu'au 86° 1/2, raids Nansen et Cagni — tout est connu, sinon rigoureusement cartographié. Il en est à peu près de même au nord-est de l'Amérique orientale, du 10e au 100e degré de long. O. Mais au nord de la Sibérie, entre les 70 et 160° long. E., on connaît à peine jusqu'au 77° lat. N. De là, jusqu'au 140° long. O., à hauteur du fleuve Mackensie, nos connaissances ne dépassent pas le 73e parallèle : en face du détroit de Behring,

— pareil à une guitare dont ce détroit serait le manche — s'étend à droite et à gauche un énorme espace inexploré où, seule, l'épave de la *Jeannette* dut passer durant sa dérive de trois années.

Cette considération suffirait à conseiller l'attaque de la calotte polaire par ce canal. Une autre raison est l'espoir que l'accès du Pôle sera facile en partant d'ici.

Le capitaine Cook et son lieutenant Clerke en 1778 et 1779, Collinson en août 1850, Saint-George en 1867, de Long et la *Jeannette* en 1879 se heurtèrent à une banquise qui descendait parfois au-dessous du 70° lat., presque à l'embouchure du détroit de Behring. Par contre, Wrangel trouva mer libre près de la terre qui porte son nom. Cette terre de Wrangel, qu'on crut longtemps l'amorce d'un continent, n'est qu'une île. Mais au-delà, qu'y-a-t-il? Une mer aux abysses profonds de plus de 3 000 mètres, couverte de glaces quasi-éternelles, telles qu'on en rencontre au nord de la terre de Grant? ou bien un pack, plus ou moins désagrégé selon les étés variables, et qui laisserait certaines années place à la mer libre que dédaigna Wrangel? ou bien un ou plusieurs nouveaux archipels, soit isolés comme le Spitzberg et François-Joseph, soit composés de centaines ou de milliers d'îles petites ou grandes, comme celui de Parry? ou bien enfin un continent qui ferait pendant et comme contrepoids à la masse du Groënland?

Je n'hésite pas à accepter la dernière hypothèse, celle d'un continent massif. Bien des raisons la confirment, et plus d'un géographe ou savant l'affirme. Sans trop insister sur ces hauts sommets, blancs et à peine visibles, que Sverdrup signala au nord des deux Ellen Rinngnes qu'il venait de découvrir, que Peary à son tour entrevit à deux reprises, et qu'il indiqua en vague sur sa carte, sans faire grand état non plus des falaises et montagnes que le docteur Cook indique par 84° 47′ lat. N., et 86° 36′ long. E., rappelons que Peary et ses compagnons, en leur excursion de 1906, observèrent, encastrés dans la vieille banquise, des icebergs décolorés par le sable qu'ils contenaient; ce qui faisait dire aux Esquimaux que la terre était proche. De pareils blocs de très vieille glace furent plus d'une fois rencontrés au Nord-Est de l'Alaska; or les icebergs sont des fragments de glaciers; où se trouvent ces glaciers?

D'un autre côté, à l'île Bennett, la plus septentrionale de l'archipel de la Nouvelle Sibérie, il existe des marées de 60 centimètres; à la Pointe Barrow, au nord de l'Alaska, il en est de 12 centimètres; pour l'un comme pour l'autre de ces points, le flux arrive de l'Ouest; on doit en conclure à l'existence d'une ou plusieurs grandes îles. La vitesse et la direction des courants de surface établissent qu'un obstacle considérable se présente à l'Est du 150° long. Leur marche en effet est nettement scindée en deux parties : l'une suit une route sensiblement parallèle à la côte septentrionale de l'Amérique, l'autre à celle d'Asie. Quel serait le motif de ce partage, si ce n'était l'existence d'un vaste territoire ou archipel?

On sait que les glaces accumulées dans le cul-de-sac de l'océan Glacial tendent à confluer vers les issues qui s'ouvrent sur l'Atlantique, principalement entre le Spitzberg et le Groënland : le long de la côte orientale de celui-ci, le courant qui les roule présente de 400 à 1 100 kilomètres de largeur. Celles de la Sibérie viennent par le nord du Spitzberg, après avoir suivi une direction Nord-Ouest; celles d'au-dessus de la terre de Grant s'infléchissent au contraire vers l'Est, contournant la Terre de Peary pour rejoindre le courant ci-dessus indiqué. En revanche, Nordenskjold a constaté que la quantité de glaces déversées dans l'océan Pacifique par le détroit de Behring est pour ainsi dire insignifiante. Pourquoi, alors que les eaux chaudes du Pacifique provoquent forcément un appel des eaux froides du Pôle, ces dernières entrainent-elles dans leur course si peu de glaces? Parce qu'une large barrière s'étend devant cette ouverture du détroit de Behring.

Nordenskjold donne une autre indication. Par leur configuration plutôt plate et sans vraies montagnes, les côtes de Sibérie ne sont pas favorables à la ponte des oiseaux de mer. Et cependant un grand nombre de volatiles passèrent au printemps au-dessus de ses quartiers d'hiver, gagnant le Nord. « On peut conclure de là, ajoute-t-il, qu'entre la terre de Wrangel et les îles polaires de l'Amérique il doit se trouver de vastes étendues de terre avec des falaises, des vallées remplies de glaciers et des cimes escarpées. » M. F. Schrader croit à cette terre inconnue. Le docteur R.-A. Harris, du *Coast and Geodetical Survey* de Washington, estime qu'une

grande terre, ayant la forme d'un trapèze, s'étend depuis les environs du Pôle dans la direction de l'Alaska et de la Sibérie orientale. Cette terre unique — ou si l'on préfère ce groupe de terres — doit :

1° en sa partie méridionale n'être pas fort éloignée des pointes extrêmes d'Asie et d'Amérique, — à une ou deux centaines de kilomètres peut-être de la Terre de Wrangel et de l'Alaska ;

2° à l'opposé, s'approcher bien près du Pôle, si même elle n'y touche pas.

Une fois franchie la distance relativement minime qui sépare le détroit de Behring de ce fragment de continent, il deviendrait loisible de parvenir au Pôle — ou si près que pour les résultats scientifiques ce serait tout comme — *par terre*, comme Shackleton faillit l'autre année fouler le Pôle sud ! Et nous avons des moyens d'action qu'ignoraient nos devanciers, même immédiats : la télégraphie et la téléphonie sans fil.

*
* *

Des sondages et dragages furent opérés dans les profondeurs des mers glaciales ; on a déterminé, en nombre d'endroits, la nature des fonds, la température ou la salinité des eaux, les courants, les mouvements des flots, les marées, la glaciation ; sur la faune et la flore boréales, la géologie, les minéraux, les fossiles, nous avons des renseignements parfois assez précis ; la déclinaison de l'aiguille aimantée, le magnétisme terrestre furent étudiés, des essais de biologie, de météorologie ébauchés. Mais, en somme, que reste-t-il de ces efforts éparpillés ? Beaucoup de données, quelques aperçus ; aucune synthèse, aucune loi. La véritable expédition polaire, conçue selon les méthodes scientifiques actuelles, n'a pas encore été faite.

La géologie nous enseigne que le refroidissement de la Terre amena les liquéfactions et les solidifications progressives des gaz. Mais la transformation ne s'est pas effectuée égale en tout lieu ; les substances dont le degré de fusibilité est le plus élevé se sont déposées les premières, et cela dans les régions où le refroidissement est le plus rapide, c'est-à-dire aux pôles.

Avant donc que la surface de la terre ne fût une croûte solide, les deux extrémités de l'axe terrestre ont été chacune une calotte solide; il y eut là, selon l'originale expression d'un savant, « formation de glaçons ardents ». On devrait donc trouver, vers les pôles, des métaux dont le point de fusion est très élevé : le platine, l'or et le fer qui fondent aux températures respectives de 1 775, 1 045, 1 500 degrés. Les principales accumulations de l'or dans le monde sont en effet, situées vers les extrémités de nos continents : au sud du Brésil et au point extrême de l'Afrique méridionale, côte à côte avec les gites diamantifères; en Australie; du côté du nord, les monts Oural, où dorment déjà et le rarissime platine et des pierreries si caractéristiques, renferment des gisements du riche métal; enfin, continuant les riches filons de la Californie, l'Alaska et la Colombie britannique en sont un des plus importants creusets. Justement ce que l'on connaît de l'immense archipel qui vers le nord continue l'Amérique, rappelle étonnamment les terrains de ces deux contrées.

Si, d'un autre côté, le lieutenant Shackleton a trouvé au Pôle sud des sables monazites, dits *terres rares*, analogues à ceux d'où l'on extrait uranium, thorium, lanthane, zircone, utilisés pour tant d'applications nouvelles, est-il trop hardi de supposer qu'au Pôle nord existent des minerais analogues? N'est-il pas permis d'espérer y découvrir un minerai qui rende, en quantité plus considérable et à prix de revient moindre que la pechblende de Bohême, ce métal qui a déjà donné et dont on attend tant de merveilles, le radium de notre Curie?

C'est aux environs du Pôle que la Terre fut pour la première fois la Terre. Il est logique d'en conclure que c'est là également que pour la première fois se manifesta la Vie. Le jour où, soit dans quelque interstice des roches les plus anciennes, soit au fond d'un des abysses de l'Océan Glacial, sous les énormes pressions de cette mer gelée, nous mettrions la main sur des formes archaïques, fossiles vivants ou fossiles véritables, n'aurions-nous pas contribué à faire faire à la science le plus grand pas peut-être qu'elle eût accompli depuis qu'il y a des savants, et qui cherchent?

Depuis les travaux de Pasteur, les études biologiques se portent le plus volontiers et avec le plus de succès sur les

microorganismes. Quelle est l'influence sur la vie de ces êtres des hautes pressions, des basses températures constantes, et de l'absence presque complète de vapeur d'eau dans l'atmosphère? Qui sait si les conditions de la vie atmosphérique dans les régions polaires ne permettront pas de découvrir le vaccin propre à procurer la guérison d'une des terribles maladies qui nous harcèlent?

De toutes les régions de la terre, contrairement à la croyance générale, ce sont les Pôles, et avant tout, le Pôle nord, qui ont le plus d'influence sur la circulation générale des vents et des eaux. Là, dans ce colossal creuset de glace, s'opèrent les mystérieuses transformations qui « modifient, dit Schrader, chaque jour, à chaque heure, les conditions de vie de centaines de milliers d'hommes ». Au contact des glaces, l'atmosphère et les mers se refroidissent, et ce refroidissement détruit à chaque instant l'équilibre général. Courants d'airs et courants d'eaux s'appellent entre les régions glacées du Pôle et les régions torrides des Tropiques : les uns, accourus à la bataille dans un désordre effroyable et grandiose, forment les ouragans, les tourbillons, les cyclones; les autres, plus pondérés, trouvant leur voie, se superposent, les chauds au-dessus, les froids au-dessous, et concourent ainsi à la régularisation des éléments.

Selon la force et la durée du froid hivernal, les courants d'airs ou d'eaux sont plus ou moins puissants, leurs luttes plus ou moins violentes; brouillards, pluies, tempêtes en découlent avec plus ou moins de fréquence et de quantitation. Que, par exemple, durant les six mois de l'été polaire, la calotte arctique, moins chargée de vapeurs et par suite plus longtemps découverte, ait reçu du soleil une chaleur plus forte et plus persistante, la descente des banquises vers le sud sera moins avancée, mais leur désagrégation sera plus active, la marche en avant des glaciers de terre sera accélérée, et la chute des glaces qui tombent dans la mer s'accroîtra. Le long du Groënland oriental, le courant froid entraînera des *icefields* et des *icebergs* plus nombreux et plus considérables, lesquels, à hauteur du Labrador, se heurteront au courant chaud de surface qu'on nomme le *Gulf Stream*, et, stationnant là jusqu'à leur fonte complète, sursatureront d'humidité et de froidure

l'atmosphère de l'Amérique du Nord, d'où les vents d'ouest nous amèneront ces vapeurs et ces rigueurs en Europe. Cet ensemble de circonstances explique le phénomène, qu'on jurerait à première vue déconcertant, qu'à un été chaud au pôle succèdera dans nos régions, non un hiver également bon, mais un hiver rigoureux ou « pourri ».

Les perturbations atmosphériques, que la science n'a pu prévoir et dont nous ne sommes avertis que lorsqu'elles frappent à nos portes, proviennent pour la majeure partie de brusques changements de pressions en dedans du Cercle arctique. Au nord-ouest de l'Atlantique, l'intérieur du Groënland est un centre perpétuel de basses pressions en même temps que s'y trouve sans doute un nouveau pôle de froid; un autre centre cyclonique se trouve au nord du Pacifique. Malheureusement ces données restent tellement rudimentaires qu'on n'en peut rien conclure de précis ni d'utile.

On comprend de quelle importance serait pour les prédictions météorologiques une série d'observations faites dans divers points du bassin polaire.

La météorologie est encore à son enfance. Cependant, lorsque l'avis d'une tempête nous parvient de Valentia, son annonce affichée dans nos ports arrête quantité de marins et de pêcheurs qui, sans elle, auraient couru à leur perte. Que sera-ce quand cet avis nous viendra du lieu d'origine même des cyclones? Jusqu'ici les pronostics barométriques ont été établis d'après des hypothèses hasardées sur des observations plus ou moins imprécises, sans que la marche des dépressions ait pu être calculée ou prévue d'une façon certaine et constante. Une fois que les véritables lois de la météorologie seront connues et que les prévisions du temps seront envoyées des lieux d'origine eux-mêmes, on saura d'avance que l'année à venir devant se présenter dans telles ou telles conditions, les saisons devant être chacune de telle ou telle sorte dans telle ou telle contrée désignée, les habitants de cette contrée devront prendre telles ou telles précautions, se comporter, se vêtir, se loger, se nourrir selon telles règles, tenter telle culture de préférence à telle autre qui ne réussirait pas ou rendrait moins, etc...

L'expédition que je projette sera exclusivement scientifique. Elle aura un seul but : les recherches scientifiques de toutes

sortes et de toute nature. Peu nous importera de toucher ou non l'axe du monde; nous ne poursuivrons pas la gloriole de nous heurter, nous troisièmes ou premiers, à la pointe du *big nail*, le gros clou, comme l'appellent les Anglais et les Américains. Malgré la précision de nos instruments d'observation, les causes d'erreur sont si nombreuses et si faciles — j'allais dire si fatales — qu'il est presque impossible d'affirmer que l'on se trouve à un moment donné, sur un point mathématique aussi précis que l'est la pointe d'aiguille qui marque le 90e degré de latitude!

Certes, s'il nous était accordé de nous rapprocher du vaste champ qui enferme le Pôle, nous ne pousserions pas le dédain jusqu'à sembler l'ignorer. Nous nous efforcerions d'établir — par des procédés qui interdiraient toute supposition de supercherie — notre arrivée réelle *près* du Pôle; mieux encore, nous tâcherions d'y faire le plus long séjour, afin d'effectuer les observations de tout premier intérêt qui sont susceptibles d'y être accomplies.

Comme de juste, notre premier devoir, dès l'arrivée dans les contrées circumpolaires, sera d'explorer méthodiquement la région totalement inconnue qui s'étend entre les 170e et 130e degrés de longitude ouest et les 70e et 90e degrés de latitude nord. Là, se doit trouver un continent massif ou tout au moins un archipel très compact. Nous commencerons donc par dresser la cartographie de cet important fragment de notre globe. Mais cette exploration géographique ne sera que la préface.

En astronomie, les observations à effectuer dans les régions arctiques, au cours des nuits claires, sont innombrables. La terre, qui est animée de mouvements variés, dont quatorze sont déterminés à l'heure actuelle, obéit certainement à d'autres lois très complexes. Le calcul de l'aplatissement de la Terre aux pôles est à vérifier définitivement. La détermination de l'ellipse sur laquelle se meut le Pôle nous fera connaître exactement le mouvement oscillatoire de notre sphère; nous tâcherons de pousser à la perfection le calcul du déplacement des pôles, lequel a une influence considérable sur les lois générales de mécanique terrestre qui régissent notre planète, et, par contre-coup, non seulement sur la climatologie,

la météorologie, la température, etc., sur toutes les conditions enfin de la vie matérielle à la surface du globe, mais sur les conditions de la vie morale et sociale des hommes, les migrations des peuples, la marche ou le recul des civilisations, le déplacement ou l'extension en tel ou tel sens des villes, etc. Les ascensions droites de l'étoile polaire, les influences de sa parallaxe, tel est encore un côté des recherches vers lesquelles l'astronome aura à s'orienter.

Le magnétisme terrestre, présente un autre champ d'observations. Les attractions et les variations du pôle magnétique, la déclinaison de l'aiguille aimantée devront être étudiées rigoureusement, afin que nous puissions corriger les erreurs de nos compas par l'établissement d'une table des dites variations. Le phénomène encore inexpliqué des aurores boréales est-il dû à des différences d'énergie électrique entre les régions élevées de l'atmosphère et celles attenantes au sol glacé? C'est ce que nous chercherons à spécifier. Plus particulièrement l'influence du magnétisme terrestre sur les ondes hertziennes en télégraphie sans fil sera l'objet d'études suivies.

L'hydrographie et l'hydrologie de ces régions offrent un vaste champ aux recherches. Nous étudierons tout spécialement la marche des courants de mer, de profondeur comme de surface, froids et chauds, qui forment le système circulatoire de l'océan Glacial. Des mers polaires partent à une certaine profondeur des courants froids qui viennent compenser dans l'Atlantique et le Pacifique les courants chauds de superficie, tels que le *Gulf Stream* et le *Kuro-Sivo*, dont les derniers branchements viennent lécher dans l'hémisphère nord les bords de la banquise polaire et la désagréger. L'influence de ces courants contraires et contrariés est donc primordiale au point de vue de la circulation des eaux des Océans, mais non moins importante au point de vue athmosphérique et climatérique.

De nouvelles et plus complètes observations seront faites sur les marées de l'océan Glacial ; d'autres auront trait à la ou aux dérives des banquises. Nous établirons la carte sous-marine. Des dragages minutieux seront exécutés. Nous poursuivrons, avec les instruments les plus récemment inventés, la capture des êtres vivants dans les abysses polaires où Nansen signale la

présence d'une faune marine inconnue. La température dans ces grands fonds, relevée au thermomètre de sonde, semble constante; par suite de la persistance de basses pressions et de grands froids, les conditions de la vie y restent comme primitives : la flore et la faune sous-marine pourraient donc avoir conservé certains représentants des époques géologiques disparus de nos régions.

Il y a à compléter l'étude des peuplades boréales, en même temps que l'influence des basses pressions et des basses températures sur leur organisme comme sur le nôtre. Mais c'est en biologie surtout que des travaux tout-à-fait spéciaux auront lieu d'être entrepris. A mesure que l'on remonte des régions équatoriales vers les régions polaires, la vie des êtres organisés, des plantes et des animaux, devient de plus en plus rudimentaire; la vie n'est guère représentée que par des invertébrés. Le Pôle a infligé à ses habitants une foule d'adaptations successives, depuis les palmiers dont il était orné à l'âge carbonifère jusqu'aux glaces actuelles. Les uns sont morts; d'autres ont émigré; d'autres se sont transformés. Les premiers ont laissé des traces fossiles dans les roches. Pourquoi les derniers ne porteraient-ils pas, dans leur protoplasma, la marque de leur origine?

Il nous faudra, pour le moins, tenter des expériences sur la parthénoogénèse, pour laquelle les travaux de M. le professeur Delage nous fourniront et les idées directrices et la technique détaillée, sur les fécondations croisées, sur la culture enfin des bacilles. Le Dr Charcot a rapporté une douzaine de bacilles de son expédition au Pôle sud; nous savons depuis le retour d'Amundsen qu'il existe là-haut du moins celui de la grippe infectieuse. D'autre part nous emporterons des micro-organismes pour les soumettre à des expérimentations spéciales.

La géologie, la minéralogie et la paléontologie trouveront un domaine précieux : la flore et la faune antédiluviennes ont laissé de nombreuses traces dans ces parages. Les grands froids ont dû conserver indéfiniment tous les vestiges des êtres : des mammouths absolument intacts ont été trouvés il y a quelques années; leur chair était si bien conservée, que des cuissots furent rôtis et mangés! Il est certain que ces déserts de glace ne furent pas toujours des pays arides et privés de vie;

il fut un temps où la flore et la faune tropicales y étalaient leur luxuriance. On a constaté la présence de houillères considérables dans tous les archipels nordiens; deux mines de houille sont à cette heure exploitées au Spitzberg. D'importants gisements minéralogiques de toutes sortes existent dans ces contrées. On en découvre tous les jours de nouveaux au nord de l'Amérique, du détroit de Behring à la baie d'Hudson; or l'étude géologique des terrains de l'archipel Parry prouve leur similitude avec ceux du continent voisin. L'existence de bassins de naphte et de sources de pétrole dans ces îles est probable.

Les lois de compressibilité de l'eau, celles régissant la dissolution de certains sels réputés insolubles à des pressions données, la nature des rayons lumineux des abysses, l'étude des mirages et de cette lumière spéciale qu'on appelle « l'éclair des glaces », la recherche, à l'aide du pendule de Foucault, des influences inconnues régissant la pesanteur, l'étude des cristallisations de la neige et de la glace, la recherche du point cryoscopique de l'eau de mer aux diverses pressions, des expériences sur la liquéfaction des gaz, la synthèse des corps composés et des corps simples, la création artificielle de corps qui jusqu'ici ne cristallisèrent que naturellement; que de sujets pour le physicien et le chimiste!

La médecine enfin, en sus de la partie pratique de la bactériologie, étudiera l'influence des grands froids sur nos organismes usés et nos névroses.

*
* *

La plupart des expéditions ont pris comme point de départ, soit le nord-ouest de l'Europe, soit le nord-est de l'Amérique septentrionale. Nansen fut le premier qui imagina une nouvelle stratégie dans l'assaut du Pôle. Ayant observé que les débris de la *Jeannette*, après son naufrage dans les parages des îles Liatkow, avaient été retrouvés sur la côte du Groënland, il conclut que des courants avaient fait dévier l'icefield dans lequel l'épave était bloquée en le faisant passer dans le voisinage du Pôle; il alla donc faire prendre son navire le *Fram* dans la banquise à la hauteur des îles de la Nouvelle-

Sibérie, et, s'il ne réussit pas à atteindre le but visé, il accomplit l'extraordinaire voyage qui lui valut l'admiration du monde entier. Nansen, plus tard, développa son idée et ajouta qu'une expédition qui s'engagerait au milieu des glaces dans une direction « plus Est » que la sienne obtiendrait des résultats encore plus appréciables.

Or, reprendre sa marche et gagner la banquise dans la direction qu'il indique exige de forcer à nouveau ce fameux et difficultueux passage du Nord-Est que Nordenskjold mit deux années à franchir; lorsqu'on arriverait, suivant ce plan, au point qui serait le véritable début de l'expédition, bâtiment et navigateurs se trouveraient déjà épuisés.

Mais est-il bien certain que la *Jeannette* a passé par le Pôle, comme le croit Nansen? A-t-elle réellement suivi, le 160° long. O jusqu'au 90° latitude, puis au delà le 20e long. E.? La dérive vraiment extraordinaire du *Tegethof* prouve déjà quelle fantaisie peut régir les mouvements de la banquise; quant au sillage du *Fram*, en sa direction générale il forme une courbe qui l'éloigne continuellement du Pôle. D'après ce que l'on sait de la marche des courants boréaux, il y a tout à parier que, partît-on du 160°, comme du 170° ou du 150°, on en ferait tout autant : on se rapprocherait plutôt du 80e parallèle que du fameux 90e.

Par un emprisonnement dans la banquise il ne faut donc pas compter parvenir au Pôle. Mais, y réussît-on, quel intérêt offrirait cette visite momentanée? S'abandonner au gré de l'icefield comme la *Jeannette* et le *Fram*, c'est se résigner à ne pas quitter la mer. Donc, compter en pareil cas sur la découverte de terres nouvelles serait tabler sur un pur hasard, tel que celui qui conduisit à l'archipel Francois-Joseph. Le *Fram* a-t-il rencontré des terres nouvelles? Nullement. La *Jeannette* non plus, puisqu'elle ne s'y est pas échouée au cours de sa mystérieuse équipée.

Si nous admirons la patience — laquelle à un degré semblable est pur héroïsme — qui soutint les Nansen et les Nordenskjold dans leurs dérives interminables, nous ne pouvons nous empêcher, nous autres Français surtout, de penser qu'un tel laisser porter, sur un navire même admirablement approprié, ne sied guère à notre tempé-

rament. Nous sommes pour l'attaque, pour l'offensive, non pour ce qui n'est pas même défensive, mais abandon « à la grâce de Dieu »...

Notre plan d'investigation, je dirai presque de bataille, est tout autre. Notre navire, au lieu d'être l'habituelle goëlette, jouet passif de la banquise, sera un bâtiment du genre brise-glaces. Ces types ont fait leurs preuves depuis de nombreuses années, et dans la Baltique, qu'ils débarrassent chaque hiver des glaçons qui l'envahissent, et sur les côtes nord-orientales de la Sibérie ; pendant la guerre russo-japonaise, notamment, l'un d'eux rendit aux Russes de signalés services. Voici dix ans que l'amiral russe Makharoff, le héros de Port-Arthur, déclara que l'emploi des brise-glaces est peut-être la seule façon d'atteindre le Pôle nord avec un navire, surtout en été, « quand le pack est pourri ».

Nous emporterons, d'ailleurs, un ballon dirigeable et démontable, ainsi que des aéroplanes. Ces engins nous serviront d'éclaireurs et nous aideront à nous diriger sur l'icefield, sans oublier un service éventuel de ravitaillement en cas de raids supplémentaires, soit en traîneaux avec chiens ou à voiles, soit en automobiles à glace.

En dehors de ces procédés, dont certains ne sont considérés par nous que comme des accessoires, notre navire sera relié au monde civilisé par un puissant poste de télégraphie sans fil en communication avec des postes échelonnés le long du cercle arctique, et ces derniers avec ceux qui déjà existent aux extrêmes rivages continentaux, Hammerfest, Wladivostock, etc... Des essais récemment tentés au Spitzberg ont prouvé qu'avec des appareils suffisamment puissants la transmission était possible à de grandes distances aussi bien à travers les espaces glaciaires qu'en nos contrées tempérées. Outre la possibilité de demander du ravitaillement ou du secours, cette organisation nous permettra de profiter des découvertes effectuées pendant notre absence, en même temps que de faire profiter l'humanité, sans retard, des observations que nous recueillerons. Chaque canot ou traîneau sera à son tour muni d'un poste portatif le reliant perpétuellement au navire et consistant la plupart du temps en un cerf-volant qui pourra s'élever jusqu'à 50 et 60 mètres, ou en un mât militaire extensible.

Des dépôts de vivres et de secours seront installés sur tous les points reconnus prospices, île du Prince Patrick, Terres de Grant, de Peary, François-Joseph, etc... A bord et dans la ou les stations que nous établirons à terre selon les besoins, des laboratoires et ateliers munis des instruments les plus perfectionnés fourniront aux savants, officiers et ingénieurs de l'expédition les conditions les plus favorables pour mener à bien les recherches de toutes sortes.

Les moyens d'action, dont nous inaugurerons l'emploi dans la zone boréale, nous permettant de tenir moindre compte des considérations qui s'imposaient à nos prédécesseurs, il nous sera possible d'attaquer l'inconnu polaire par « le manche de la guitare ». La voie qui passe le long du Spitzberg peut être appelée la « route anglaise »; celle qui, par la mer de Barents, longe la Nouvelle-Zemble et traverse par le détroit d'Autriche l'archipel François-Joseph serait la « route allemande », préconisée qu'elle fut par Petermann; celle des détroits de Smith, Kennedy et Robeson est, depuis Peary, la « route américaine » : je baptise « route française » celle qui, par le détroit de Behring, pénètre droit dans l'X de la calotte glaciale. C'est celle qu'avait devinée Gustave Lambert, celle qu'un Canadien français, le capitaine Bernier, de Québec, proposait en 1896 pour une expédition qui traverserait le détroit de Behring et se lancerait dans les glaces entre les 165e et 170e degrés de longitude. Nombre d'expéditions ont pénétré sans doute dans la mer Glaciale par ce détroit; mais toutes, après les échecs du capitaine Cook et du lieutenant Clerke, se glissaient aussitôt à l'abri des côtes, soit à gauche vers la Sibérie, soit à droite le long de l'Amérique septentrionale; tout ce qui fait face à la moitié de cette dernière soit plus de 40 degrés de longitude, reste entièrement inexploré.

Lors donc que notre brise-glaces, avec le navire qui l'escortera ou qu'il escortera s'il y a lieu, aura, des ports européens, gagné par les côtes asiatiques la Sibérie orientale, nous ferons escale à Wladivostock, où s'effectueront armement et approvisionnement définitifs. De Wladivostock, l'expédition se mettra en route fin février, afin de profiter de la saison d'été et du désagrégement des banquises. Nous doublerons la presqu'île du Kamtschatka et, par le détroit de Behring, péné-

trerons dans l'océan Glacial. Alors, nous foncerons à travers la banquise, louvoyant entre les 180e et 140e degrés, explorant, sondant, draguant, cartographiant cet immense espace où aucun navigateur n'a pénétré, et au milieu duquel nous avons le ferme espoir de rencontrer cette terre inconnue dont je crois démontrée l'existence.

C'est en ce continent ou vaste archipel nouveau, qu'est le nœud de la question. Quelle voie en effet serait meilleure plus proche, et plus aisée, pour arriver plus près du Pôle? Depuis la récente avancée de Shackleton dans l'Antarctique, depuis la double randonnée de Cook et de Peary, la vogue se porte plus volontiers vers les régions australes. La seule expédition en voie de préparation est celle du capitaine R. Scott, qui traça à Shackleton la voie où celui-ci trouva le succès. Du Sud où il a lutté quinze mois contre le froid et les fatigues sans nombre, revient en ce moment notre compatriote le Dr Charcot.

L'organisation du voyage d'exploration de quatre années dont j'ai exposé les grandes lignes, contrôlée par des officiers de notre marine, des ingénieurs expérimentés, les savants autorisés de nos Facultés et Grandes Écoles, permettent d'obtenir le maximum de chances de réussite.

En demandant à la France de me mettre à la tête d'une semblable expédition, j'invoquerai le nom que je porte comme le plus sûr garant de la confiance qu'elle pourra mettre en moi. Mon père a planté en 1873 et 1874 le drapeau autrichien sur la Terre François-Joseph; j'espère faire flotter les trois couleurs sur des terres ignorées, en même temps qu'enrichir notre science de nombreuses et importantes découvertes. La France voudra bien permettre à un de ses enfants d'adoption d'ajouter quelque chose à l'édifice de sa gloire...

JULES FRANÇOIS-JOSEPH DE PAYER

QUESTIONS EXTÉRIEURES

EN CRÈTE

Berlin, le 17 juin 1910. — Une note officieuse déclare que l'Allemagne n'a aucune raison de sortir de sa réserve pour apporter un concours actif dans l'imbroglio crétois : « La situation en Crète est le résultat de la sagesse diplomatique des quatre puissances protectrices qui ont pour excuse de n'avoir pas pu prévoir la transformation du régime hamidien en régime constitutionnel. Mais on peut leur reprocher de ne pas avoir profité de la question de Bosnie et d'Herzégovine pour en finir avec le problème crétois dans le sens de l'hellénisme. »

« Savez-vous ce que c'est que le *loustig* dans un régiment *teutsch* ? écrivait un jour P.-L. Courier. C'est le plaisant, le jovial qui fait rire tout le régiment, je veux dire les soldats et les bas-officiers, car tout le reste est noble et, comme de raison, rit à part. Dans une marche, quand le *loustig* a ri, toute la colonne rit et demande : « Qu'a-t-il dit? » Ce ne doit pas être un sot : pour faire rire des gens qui reçoivent des coups de bâton, des coups de plat de sabre, il faut quelque talent et plus d'un journaliste y serait embarrassé. »

Il y a encore des *loustig* à Berlin : « La situation actuelle de la Crète est le résultat de la sagesse diplomatique des quatre puissances protectrices » : le mot a fait rire toute la colonne, je veux dire nous autres, dans le rang, car messieurs des

ambassades et des ministères, étant nobles, rient à part. Et ce n'est pas chose aisée de faire rire sur la Crète, quand l'Ile est menacée d'une nouvelle « pacification » turque et quand on sait que les huit ou neuf pacifications du XIXe siècle ont en moyenne coûté trente mille vies humaines chacune.

On connaît les faits. Depuis octobre 1908, la Crète a proclamé son union à la Grèce. Ses représentants, son gouvernement provisoire, ses milices et son clergé, tout son peuple chrétien ont prêté serment au roi des Hellènes. Depuis deux ans, rien n'a pu les décider à revenir sur leur parole : les 320 000 chrétiens de l'Ile sont unanimes ; des 25 000 musulmans [1], plus d'un se rallierait au régime nouveau (le gouvernement provisoire, qui administre au nom du roi Georges, comprend un musulman) ; la plupart sans doute s'y résigneraient, quittes à prendre ensuite le chemin de l'exil, comme ceux qui, par milliers déjà, ont émigré en Anatolie. Mais après l'annexion bosniaque et l'indépendance bulgare, la Jeune Turquie pense que l'union crétoise achèverait de lui aliéner la confiance de l'islam : les Jeunes Turcs se croient donc obligés de reprendre à l'endroit de la Crète le langage et les procédés d'Abd-ul-Hamid ; depuis deux ans, l'Ile et la Turquie sont en un conflit insoluble, dont chaque printemps ravive l'aigreur :

Constantinople, le 12 mai. — Le grand-vizir a déclaré à la Chambre ottomane que le gouvernement ne reculera devant aucun sacrifice pour conserver les attaches de la Crète à la couronne. Selon les journaux turcs, la flotte turque fera le tour de l'Archipel.

Constantinople, le 23 mai. — La flotte ottomane est sortie hier. Talaat-bey, ministre de l'Intérieur, a dit à ce propos : « Nous ne songeons nullement à faire un coup de force. L'escadre fera trois jours d'exercice de tir dans la mer de Marmara, puis une croisière comme l'année dernière, se rendant à Smyrne, Rhodes, etc. » Mais le *Tanin*, organe du comité *Union et Progrès*, écrit : « Notre flotte,

1. Le recensement de 1881 accusait 73 224 musulmans et 205 010 chrétiens ; celui de 1901, 33 496 musulmans et 303 543 chrétiens. Dans les dix années dernières, l'émigration a enlevé la moitié pour le moins de cette population musulmane, tandis que la population chrétienne continuait d'augmenter. Les chiffres que je donne sont donc un maximum pour les musulmans, un minimum pour les chrétiens. Et tous les musulmans sont concentrés en trois ou quatre villes : en 1901, 9 000 à la Canée, 5 600 à Rhetymno, 12 000 à Candie, le reste à Sitia et Hierapetra. Voir là-dessus la brochure d'A.-J. Reinach, *la Question crétoise vue de Crète*, Paris, Geuthner, 1910.

au lieu de se livrer à des exercices dans la mer de Marmara, ferait mieux d'aller dans les eaux de Crète et de mouiller dans la baie de la Sude pour envoyer un ultimatum aux insurgés crétois. Puisque les puissances ne peuvent pas soutenir les intérêts ottomans, la Turquie les défendra et, si les grandes puissances le veulent, elles peuvent faire un second Navarin. »

Les musulmans crétois appellent l'islam à leur secours : à Rhodes, à Smyrne, au Parlement ottoman, leurs émigrés prêchent la Guerre Sainte contre les Grecs du dedans et du dehors :

Constantinople, le 24 mai. — Le mufti de Candie, qui a fui à Smyrne, a demandé télégraphiquement au Sultan de veiller aux droits de la Turquie; il a adressé au nom de l'Union musulmane de Crète un appel aux Albanais, dans lequel il les invite à accourir au secours de leurs coreligionnaires crétois. Il a adressé un semblable appel à tous les vilayets turcs.

Constantinople, le 29 mai. — La Chambre ottomane a repris la discussion sur les affaires de Crète. Le président lit la requête formulée par seize députés musulmans à la Chambre crétoise, qui font ressortir que leur vie est en danger et que l'élément musulman dans les circonstances actuelles ne peut rester en Crète. Une motion d'interpellation est déposée par plus de deux cents députés. Le cheik Essad effendi, député de Saint-Jean-d'Acre, déclare : « Si en moins d'une semaine le cabinet ne résout pas la question crétoise, tous les musulmans se réuniront, même ceux du Soudan et de l'Algérie, pour demander l'étendard du Prophète et se faire justice eux-mêmes. Lors des événements de Crète, sous Abd-ul-Hamid, les Arabes de Médine jurèrent sur le Tombeau du Prophète de former une société pour défendre les droits du monde musulman. Abd-ul-Hamid réussit alors à les en dissuader. Mais dans l'occasion présente il serait facile de réunir tous les éléments du monde islamique. »

Le député Mehmed Ali (Crétois) dit que le cabinet peut trouver facilement un prétexte de guerre contre la Grèce : sous Abd-ul-Hamid l'armée turque atteignit Lamia en vingt jours; l'armée du régime actuel irait à Athènes en huit jours.

Constantinople, le 5 juin. — L'effervescence évidemment très attisée contre la Grèce prend une énorme extension. L'ouléma de Nenemen, âgé de soixante-dix ans, invite les hodjas et les oulémas à se joindre aux trois mille volontaires dont il sera le porte-drapeau, pour aller montrer aux traîtres crétois la grandeur du Cheriat et la gloire des Turcs : renonçant à sa famille et à sa fortune, il marchera, le linceul au cou, le Coran sur la poitrine et l'épée à la main.

Déjà le boycottage ruine les bazars grecs de l'empire :

Constantinople, le 30 mai. — Le boycottage des marchandises et des bateaux grecs dans les ports de la mer Noire tend à prendre une extension inquiétante.

Salonique, le 10 juin. — Un comité de boycottage s'est constitué contre tous les navires grecs. Il est interdit aux débardeurs, sous menace de mort, de décharger les navires grecs et d'y transporter des passagers.

Constantinople, le 10 juin. — Le boycottage a pris à Smyrne une forme extrêmement violente. Des Crétois musulmans ont parcouru les rues, obligeant les propriétaires de magasins grecs à fermer boutique. Le drogman du consulat grec n'a échappé à de mauvais traitements que grâce à l'intervention des autorités.

La guerre turco-grecque apparaît à certains Jeunes Turcs comme le moyen le plus simple de se réconcilier avec leurs sujets albanais, kurdes et arabes et avec le gros de leur peuple resté fidèle au souvenir d'Abd-ul-Hamid. Le premier incident de frontières amènerait cette guerre qui, débutant par l'entrée des Turcs en Thessalie, finirait sans doute par l'entrée des Bulgares à Andrinople, des Russes dans les Détroits, des Autrichiens à Salonique. Les moins pessimistes des Jeunes Turcs entrevoient cette fin. Peu leur importe : « La Turquie, dit le *Tanin*, pourra être ruinée ; mais elle en entraînera d'autres dans le sanglant précipice où elle tombera. » Une seule pensée a envahi tous les cerveaux turcs : faire à l'hellénisme et aux Grecs le plus de mal qu'il se pourra ; même au prix de la Turquie d'Europe, extirper le Grec des Iles et de la Turquie d'Asie ; exécuter en 1910, sous le régime constitutionnel, ce que quatre cents ans d'absolutisme n'avaient pas osé tenter, ce que le seul Abd-ul-Hamid rêva un instant contre les Arméniens, — la suppression d'une race indigène de cinq millions d'hommes dans le territoire que ses ancêtres occupent depuis trois mille ans :

Salonique, le 20 juin. — Des affiches ont été posées par le comité de boycottage : « Nous avons prévenu le monde que nous crèverions les yeux et couperions les mains à tous ceux qui oseraient vouloir prendre une parcelle de territoire ottoman. Ainsi nous ferons. Nous avons déjà décidé de boycotter tous les navires battant pavillon hellène et tous les produits venant de Grèce ; mais cela ne suffit pas. Rom-

pons toutes relations avec tous les Grecs ottomans, nos boulangers, nos bouchers, nos épiciers, etc., dont les aspirations sont tournées vers la Grèce. »

Constantinople, le 24 juin. — Sous le couvert du patriotisme, c'est la guerre économique ayant pour objet d'éliminer le Grec du marché. Le *Tanin* écrit : « Avant de tirer l'épée, la nation ottomane ferme sa bourse aux Hellènes. Il n'y a pas de sentiment plus légitime, plus logique. Malgré les dommages de cette guerre économique, les profits futurs seront considérables, parce que le pavillon hellénique et les marchandises grecques seront contraints d'abandonner la place et la concurrence. » Des commerçants turcs engagent, moyennant salaire, des individus de la populace pour faire la garde devant la boutique de leurs concurrents hellènes, empêcher les clients d'entrer et les emmener par force chez eux. A Smyrne, un débit de tabac a été détruit par les boycotteurs. Dans d'autres villes, les magasins subissent de véritables assauts. Ce n'est pas le boycottage pur et simple, le refus d'embarquer et de débarquer les marchandises sous pavillon hellène et l'abstention des Ottomans de faire leurs emplettes chez des Hellènes; c'est le renvoi et la disparition de l'Hellène et de tout ce qui est hellène de l'empire ottoman.

Il ne fallait pas être grand prophète pour prévoir ce résultat. En juillet 1909, exposant ici le dernier règlement crétois qu'avaient imaginé les quatre puissances, je ne voyais qu'une conclusion certaine : « Si l'on cherchait à mécontenter les Crétois et l'islam, à brouiller les Grecs et les Turcs, à préparer la guerre ou le massacre, on ne pouvait pas trouver mieux... Quand viendront les massacres de Smyrne, il ne faudra pas que nos gouvernants soient surpris[1]. » Mais comme le *loustig* de Berlin a trouvé la formule plus brève et plus juste! « La situation actuelle en Crète est le résultat de la sagesse diplomatique des quatre puissances protectrices. »

*
* *

Depuis 1898, les quatre puissances protectrices, Angleterre, France, Italie et Russie, n'ont pas cessé de travailler à ce résultat. En mars 1897, elles exigeaient que les Turcs leur remissent la Crète en dépôt, et le contrat suivant était signé

1. *Revue de Paris* du 1er juillet 1909, p. 223-224.

entre leurs ambassadeurs et la Porte. Note remise par les ambassadeurs le 2 mars 1897 :

Les Puissances, animées du désir d'assurer le maintien de la paix et de voir *respecter l'intégrité de l'empire ottoman,* sont tombées d'accord sur les points suivants :

1° La Crète ne pourra en aucun cas être annexée à la Grèce dans les conjonctures présentes;

2° Elle sera dotée par les Puissances d'un régime autonome.

Acceptation de la Porte le 6 mars 1897 :

La Sublime Porte prend acte avec satisfaction des assurances que les grandes Puissances veulent bien lui donner quant à leur désir de respecter l'intégrité de l'Empire... Confiante dans leurs sentiments bienveillants et dans leur ferme volonté de ne pas porter atteinte aux droits de souveraineté de S. M. le Sultan, la Sublime Porte accepte le principe d'une autonomie accordée à la Crète...

Les puissances savaient qu'elles auraient à imposer l'autonomie aux Crétois : depuis soixante-quinze ans, ils avaient déclaré et prouvé par huit révoltes que l'union avec la Grèce était le seul statut politique qu'ils voulussent accepter. Ils disaient le 6 avril 1841 à l'amiral anglais Stuart : « Quant à nous, nous ne voulons ni de l'Angleterre ni d'une principauté : il nous faut l'union de notre patrie avec la Grèce libre; voilà pourquoi nous avons déjà versé des fleuves de sang. » Et leur grec était fort beau, digne des meilleurs héros classiques : ἡμεῖς δὲν θέλομεν οὔτε Ἀγγλους οὔτε ἡγεμονίαν · θέλομεν τὴν ἕνωσιν τῆς πατρίδος μας μετὰ τῆς ἐλευθέρας Ἑλλάδος · διὰ τοῦτο καὶ ἐχύσαμεν ποταμοὺς αἱμάτων. De 1841 à 1897, ils avaient à cinq reprises traversé des fleuves de sang pour marcher à cet idéal.

En 1898, que font les puissances? Au lieu d'essayer une autonomie réelle sous la suzeraineté ottomane, elles établissent en Crète une principauté grecque sous le haut-commissariat d'un fils du roi des Hellènes, le prince Georges (décembre 1908). Elles disent ou laissent entendre aux Crétois : « Nous ne croyons pas plus que vous à la durée de l'autonomie : nous vous conduisons vers l'union; voici la première étape. » Encore cette étape aurait-elle pu se prolonger, si du moins les puissances et leur Haut-Commissaire s'étaient efforcés de rendre

l'autonomie agréable et profitable au peuple de l'Ile. Mais durant huit années (1898-1906), la Crète dévastée par un siècle un quart d'insurrections (1770-1898) ne reçoit ni des puissances la prospérité économique qui aurait pu distraire ses patriotiques regrets, ni du prince Georges la paix civile et la liberté politique, pas même la jouissance d'une administration légale; car ce Haut-Commissaire, imposé à l'Europe par le tsar, parle en prince plutôt russe que grec et cet *harmoste* se conduit en vérité comme l'un de ces *harmostes* que les gens de Sparte imposaient jadis aux démocraties leurs voisines. En août 1904, les Crétois fatigués et ruinés lui ordonnent « de faire connaître aux puissances l'inébranlable résolution de la Crète et leurs ardentes supplications de ne plus ajourner l'union avec la Grèce ». Le prince Georges, qui sent déjà la position intenable, fait le tour des chancelleries occidentales; il leur expose « les désirs irrésistibles et les besoins » du peuple crétois : six années d'expériences ont démontré, dit-il, que, « pour éviter des difficultés croissantes et qui deviendront bientôt insurmontables, il n'y a qu'une solution : l'union de l'Ile à la Grèce ». D'un commun accord, les puissances semblent adopter les principes que lord Lansdowne résume dans une note à notre ambassadeur (30 novembre 1904) :

Permettre l'annexion de l'île à la Grèce serait une violation directe des assurances que les Puissances ont données au Sultan... Il serait difficile de soutenir que ces assurances seraient respectées si les troupes internationales étaient retirées et si une garnison grecque leur était substituée avec le consentement des puissances.

Mais ce n'est là que faux-semblant; après cinq mois de discussions entre les chancelleries, voici ce que deviennent ces principes dans la note du 3 avril 1905 : « Les puissances estiment qu'il n'est pas possible *dans les conjonctures actuelles* de modifier le statut politique de la Crète. » En 1897, les puissances ont déclaré : « La Crète ne pourra *en aucun cas* être annexée à la Grèce », mais elles ajoutaient en queue de phrase : *dans les conjonctures présentes*. En 1905, elles estiment qu' « il n'est pas possible de modifier le statut politique de la Crète »; mais elles ajoutent encore : *dans les conjonctures actuelles*. Dès 1897, les Crétois avaient donc raison de com-

prendre que, les conjonctures changées, l'Europe s'engageait à changer sa décision. Dès 1900, le Haut-Commissaire avait raison de dire : « Le peuple crétois n'a accepté l'autonomie que pour témoigner sa reconnaissance envers les grandes Puissances et *sous la réserve que l'union avec la Grèce serait effectuée ultérieurement.* » En 1904, ce même Haut-Commissaire a raison de dire : « L'union de l'Ile avec la Grèce est la solution que les Puissances ont fait entrevoir aux Crétois, en confiant à un prince de la famille royale de Grèce le mandat de Haut-Commissaire. »

Tous les actes des puissances ont confirmé cette interprétation des Crétois puisque, prolongeant l'autonomie en nom, tous ont en fait rapproché l'union. Dès 1901, les puissances, comme pour trancher les liens qui rattachaient la Crète à l'empire ottoman, enlevaient l'Ile au contrôle de la Dette ottomane et promettaient de faire reconnaître par la Porte le drapeau et les passeports crétois. En 1905, refusant l'annexion, mais « unanimement disposées à donner un témoignage de leur sympathie pour le peuple crétois », elles « trouvaient une occasion de manifester leur bienveillance en rappelant les demandes de 1901 et en insistant pour obtenir de la Porte la reconnaissance du drapeau crétois, la remise à l'État crétois des condamnés crétois, détenus dans les prisons de l'empire ottoman, et la signification des actes judiciaires crétois en Turquie ». Elles ajoutaient la promesse de réduire de moitié leurs troupes d'occupation dès qu'une milice et une gendarmerie crétoises leur garantiraient le maintien de l'ordre et de la sécurité; avec une nuance de regret, elles se disaient « obligées de bien marquer que ces satisfactions devaient être considérées comme le maximum de ce qu'elles pouvaient consentir *présentement* ».

De l'aveu même des puissances, ces concessions d'avril 1905 n'étaient donc encore qu'une seconde étape vers l'union. Par la volonté des Crétois, une troisième étape était aussitôt franchie.

En mars 1905, avant même la publication des concessions précédentes, « le peuple crétois, réuni en Assemblée générale à Thérisso pour proclamer son union politique au royaume de Grèce en un seul État libre et constitutionnel », ne veut plus attendre : « Lorsqu'il y a sept ans, le peuple crétois a été

obligé d'accepter l'autonomie, il l'a considérée comme une station purement transitoire vers la libération de l'Ile et l'union à la Grèce. » Cette autonomie ne peut plus durer, tant est grande la gène économique qui résulte « de l'isolement douanier et de l'impossibilité d'attirer en Crète les capitaux étrangers ». Les chrétiens se révoltent contre les puissances et leur Haut-Commissaire. Six mois d'escarmouches et de marchandages entre les insurgés et les officiers ou les consuls européens (avril-novembre 1905); conférence d'ambassadeurs à Rome; menaces militaires et navales en Crète; débarquements de troupes internationales; rétablissement sur les édifices publics du drapeau crétois, qui partout a fait place au drapeau grec. Au bout du compte, amnistie plénière et envoi d'une commission internationale, dont le rapport (avril 1906) constate que les griefs des Crétois sont fondés et qu'il faut de nouvelles concessions, non seulement pour ramener quelque tranquillité dans l'Ile, mais pour assurer aux Crétois leur pain quotidien :

Note des Puissances protectrices sur les réformes à introduire en Crète à la suite de l'insurrection de 1905

Les puissances protectrices ont examiné dans l'esprit le plus bienveillant à l'égard de la Crète les conclusions de leurs délégués. Tenant à marquer au peuple crétois leur désir très sincère de tenir compte dans la mesure du possible de *ses légitimes aspirations*, elles jugent possible d'*élargir dans un sens plus national l'autonomie* et d'améliorer la situation matérielle et morale de la Crète, par les mesures suivantes :

Réforme de la gendarmerie et création d'une milice où l'élément crétois et *hellénique* pourrait être développé progressivement sous des *officiers hellènes*. Retrait des forces internationales aussitôt que la gendarmerie et la milice crétoises seront formées, l'ordre et la tranquillité rétablis, et la protection de la population musulmane, assurée...

Extension à la Crète de la Commission de contrôle des *finances helléniques*. Règlement des difficultés encore pendantes entre la Turquie et la Crète...

En faisant part de ces décisions au peuple crétois, les puissances protectrices ne doutent pas qu'il ne se rende compte que *tout pas en avant dans la réalisation des aspirations nationales* est subordonné au maintien de l'ordre et d'un régime stable.

Le 10/23 juillet 1906.

Juste un mois après cette note, les puissances accordent un « nouveau pas en avant dans la réalisation des aspirations nationales » : le Haut-Commissaire de l'Europe est remplacé par un Haut-Commissaire de la Grèce, car, le prince Georges donnant sa démission, c'est au gouvernement grec que les puissances s'adressent pour désigner le successeur :

Note au gouvernement hellénique

Les puissances protectrices, afin de *manifester leur désir de tenir compte, dans la mesure du possible, des aspirations du peuple crétois et de reconnaître d'une manière pratique l'intérêt que Sa Majesté le roi des Hellènes doit toujours prendre à la prospérité de la Crète,* se sont mises d'accord pour proposer à Sa Majesté que désormais, toutes les fois que le poste de Haut-Commissaire de Crète deviendra vacant, Sa Majesté désignera un candidat capable d'exercer le mandat de ces puissances dans l'île.

1/14 août 1906.

Et c'est un sujet grec, un député au Parlement hellénique, un ancien Premier du royaume de Grèce, M. Zaïmis, que les puissances nomment Haut-Commissaire sur la présentation du gouvernement grec. Désormais, les officiers crétois sont nommés et les jugements sont rendus au nom du roi Georges. En prenant possession de sa charge, ce nouveau délégué des puissances promet en leur nom que sa magistrature sera « la dernière étape » vers l'union (novembre 1906). Des officiers et sous-officiers grecs viennent commander la gendarmerie (décembre 1906) et la milice crétoises (octobre 1907). L'année 1907, pour la première fois depuis quarante ans (1867-1907), est une année de paix crétoise, parce que tout dans l'Ile s'organise et se prépare en vue de l'union prochaine : les musulmans émigrent, tous ceux du moins qui peuvent réaliser leurs biens.

En mai 1908, après une revue des milices crétoises, les officiers internationaux déclarent que la Crète n'a plus besoin des contingents européens : les officiers et cadres grecs suffisent au maintien du bon ordre. Les puissances décident que leur troupes vont évacuer l'Ile, donc laisser aux Crétois la libre disposition de leurs destinées. Les dates sont fixées pour cette retraite : premier échelon en juillet 1908 ; second échelon

en juillet 1909; donc en août 1909, la « dernière étape » sera achevée, et les Crétois auront toute faculté de proclamer l'union.

En juillet 1908, la révolution jeune-turque survient juste quand le premier échelon s'embarque. En octobre 1908, la nouvelle de l'indépendance bulgare et de l'annexion bosniaque décide les Crétois à brusquer l'étape : en l'absence du Haut-Commissaire, parti en vacances, ils proclament l'union et nomment un gouvernement provisoire, qui administrera au nom du roi des Hellènes et appliquera les lois du royaume grec. Les puissances ne font d'objection que pour la forme :

Note au gouvernement crétois

Les soussignés, agents de France, de Grande-Bretagne, d'Italie et de Russie, d'ordre de leurs gouvernements respectifs, ont l'honneur de porter à la connaissance du gouvernement crétois que les puissances protectrices considèrent l'union de la Crète à la Grèce comme dépendant de l'assentiment des puissances qui ont contracté des oblitions avec la Turquie. *Elles ne seraient pas éloignées néanmoins d'envisager avec bienveillance la discussion de cette question avec la Turquie, si l'ordre est maintenu dans l'île et, si d'autre part, la sécurité de la population musulmane est assurée.*

15/28 octobre 1908.

De 1908 à 1909, l'ordre est si bien maintenu dans l'Ile et la sûreté de la population musulmane si bien assurée que les puissances ne changent rien à leurs projets et dates d'évacuation. Les Jeunes Turcs, six mois durant (janvier-juillet 1909), multiplient vainement les protestations, meetings et démonstrations populaires contre l'union gréco-crétoise, les menaces contre la Grèce, le boycottage contre les bateaux et magasins grecs. Les puissances laissent le gouvernement provisoire disposer de l'Ile en faveur du roi de Grèce et, sans plus se soucier des conséquences, elles retirent leurs dernières troupes en juillet 1909.

Mais quand les Crétois, enfin libres, amènent le drapeau crétois sur leurs édifices et le drapeau turc qui symbolise encore la souveraineté ottomane sur l'îlot de la Sude, quand ils parlent d'envoyer leurs députés à la Chambre d'Athènes et leurs procès à l'Aréopage, les puissances, qui prennent peur des Turcs ou veulent se ménager les commandes et les faveurs de la

Porte, renvoient en Crète leurs marins, non plus leurs soldats, — les carabiniers de l'opérette remplacent ainsi leurs tambours par des trompettes, — et de force abattent le drapeau grec, hissent le drapeau turc, sans oser néanmoins rétablir leur Haut-Commisaire et renverser le gouvernement provisoire.

Les Crétois se soumettent à ce caprice dont la malheureuse Grèce subit les conséquences. Car les Turcs, enhardis par cette reculade de l'Europe, exigent d'Athènes l'humiliante déclaration que jamais l'hellénisme ne revendiquera un pouce de territoire ottoman. Un pronunciamento des officiers met en péril la dynastie et la constitution grecques (29 août 1909); une rébellion navale coûte à la Grèce son meilleur cuirassé (29 octobre)... Si les Crétois eussent répondu à ces taquineries turques par des persécutions contre les musulmans de l'Ile, qui donc aurait eu le droit de s'en étonner? Tout au contraire le gouvernement provisoire rappelle à son peuple les conditions mises par l'Europe à la libération définitive et, toujours confiants dans la parole donnée, les chrétiens s'efforcent de maintenir la concorde avec leurs compatriotes musulmans :

Proclamation du gouvernement provisoire

Il convient que nous continuions à conserver tout notre sang-froid et à attendre avec la même tranquillité et la même constance la sentence des grandes Puissances, confiants dans la justice de notre cause, dans la logique des choses, dans les promesses des Puissances.

Nous ne pensons pas nécessaire de vous rappeler que le maintien de la tranquillité et de l'ordre et la sauvegarde de nos concitoyens musulmans dans l'avenir comme dans le présent, c'est là tout notre programme politique. Pour le reste, ayons confiance en la justice de notre cause et dans la bienveillance efficace des puissances.

A la Canée, le 4/17 juin 1909.

Il y a des assassinats, puisque les Crétois, sans distinction de religion, se poignardent volontiers. Il y a des rixes et d'interminables procès, puisque — disait déjà Polybe — c'est la coutume en Crète, ὅπερ ἔθος ἐστὶ Κρησίν. Les Turcs prennent occasion du meurtre de deux musulmans pour demander (septembre 1909) dans une note aux puissances :

Que la Crète forme une province autonome payant tribut à l'empire ottoman et soit placée sous la souveraineté immédiate du Sultan;

Que la baie de la Sude demeure une station navale militaire pour la Turquie;

Que le gouverneur soit nommé par le Sultan, sur la proposition des puissances, et que ce soit un fonctionnaire suisse ou belge;

Que le nouveau statut constitutionnel de Crète soit soumis à la ratification de la nouvelle Assemblée nationale à élire;

Que l'Ile ne puisse entretenir, hors de la gendarmerie organisée militairement, aucune force armée;

Que le clergé musulman relève du Cheikh-ul-islam et le clergé chrétien du Patriarche de Constantinople.

Les puissances écartant ce projet, la Porte demande la réunion d'une conférence (24 septembre), et la Russie semble encourager les Turcs tant qu'elle aspire le libre passage des Détroits pour la flotte qui doit porter le tsar à Naples (septembre-octobre). Les autres puissances refusant la conversation, la Porte s'adresse à Berlin et, rabattant de ses prétentions, offre pour la Crète l'autonomie rouméliote d'autrefois (27 octobre). Mais la révolte navale, qui met la dynastie grecque au bord de la chute (29 octobre), oblige l'Europe à écarter de la Grèce toute cause nouvelle de révolution; Guillaume II lui-même doit se souvenir qu'il est le beau-frère du duc de Sparte :

Berlin, le 9 novembre 1909. — Quoique n'ayant pas à se prononcer dans la question crétoise, pour le moment, l'Allemagne paraît partager l'opinion des puissances protectrices qui considéraient qu'il est préférable dans la question actuelle de différer à plus tard la solution du problème crétois.

Après un mois de négociations, les puissances protectrices donnent enfin une réponse à la Porte :

Rome, le 9 décembre. — Voici le résumé de la note que les ministres des Affaires étrangères des puissances protectrices remettront aux ambassadeurs de Turquie :

Les puissances protectrices ne croient pas le moment opportun pour des négociations tendant à établir le régime définitif de l'île. Les circonstances n'ont pas changé depuis l'évacuation des troupes internationales. Si des infractions au *statu quo* se produisaient, les puissances y pourvoiraient conformément au point de vue qu'elles exposèrent dans leurs notes du mois de juillet dernier, concernant les droits suprêmes du Sultan.

Hilmi-pacha, le grand-vizir énergique et résolument constitutionnel, est remplacé (30 décembre) par Hakki-pacha, l'ambassadeur de Turquie à Rome, qui n'a pour lui ni la pleine confiance des réformateurs jeunes-turcs et des puissances occidentales, comme ses prédécesseurs Hilmi et Kiamil, ni celle des conservateurs de Stamboul et des puissances germaniques, comme Férid. Hakki cherche à se faire un parti dans le populaire, en flattant le chauvinisme turc et le fanatisme musulman : « Est-il vrai, lui demande-t-on à son départ de Rome, que Votre Altesse songe à une liquidation crétoise? — C'est exact; je suis prêt à céder la Crète pour le prix qu'elle nous a coûté : deux siècles de guerres. » Désormais la Porte va guetter et, si possible, faire naître l'occasion d'obliger les puissances au « règlement définitif »; les Turcs croient posséder une flotte :

Constantinople, le 9 janvier. — La Porte a envoyé aux puissances protectrices de la Crète une note protestant contre la prestation de serment du nouveau gouvernement crétois et contre la décision de la Chambre crétoise concernant l'application en Crète de la législation du royaume de Grèce.

Nouvelle réponse dilatoire des puissances (20 janvier). Nouvelles instances de la Porte qui « ne saurait accepter le maintien du *statu quo* en Crète, parce qu'il est contraire à ses droits » et qui demande « une prompte solution, sur la base d'une large autonomie combinée avec le maintien des droits souverains de la Turquie » (30 janvier). En Turquie, souscription populaire et loi pour la construction de nouveaux navires (2 février). Menaces d'une entrée des troupes ottomanes en Thessalie, si les députés crétois sont admis à la Chambre grecque. Cette admission est interdite par les puissances; alors le *Tanin* annonce que, seule, « la réoccupation de l'Ile par les troupes ottomanes peut éviter la guerre turco-grecque » (6 février) et la Porte parle de remettre la Crète au rang de Samos sous un prince ottoman de religion orthodoxe (10 février), juste au moment où la Turquie viole les droits de Samos par l'installation illégale du prince-gouverneur [1].

1. Voir *le Temps*, du 1er mars.

Les Turcs veulent abuser de l'anarchie où la Ligue militaire jette le royaume grec, comme si, d'avance, ils ne légitimaient pas ainsi les abus tout pareils que d'autres tenteront contre eux, au jour prochain peut-être où la révolte arabe, albanaise, kurde, les mettra en pareille situation. Durant le mois de mars, les visites des rois de Serbie et de Bulgarie leur donnent l'illusion qu'en un conflit avec la Grèce, ils pourraient compter sur la neutralité des États slaves! Ils voient pourtant les dépenses et les difficultés que leur causent les moindres rébellions : durant ce printemps de 1910, toute leur armée doit partir en campagne contre les bandes et les *koulas* (châteaux forts) de quelques barons albanais; les *comitadjis* de toutes nationalités reparaissent en Macédoine; même les nationalités musulmanes — arabes et kurdes — proclament dans leurs journaux leur ambition de rejeter « la tyrannie turque » et d'obtenir, pour leurs races, pour leurs langues, parité complète de droits dans tout l'empire... La Porte reprend avec les musulmans crétois les intrigues d'Abd-ul-Hamid.

Athènes, le 15 avril. — Les journaux crétois s'occupent de la question du serment à l'Assemblée nouvellement élue. Les députés musulmans, l'année dernière, avaient évité de prêter serment au roi Georges en n'assistant pas à la séance. Aujourd'hui, les instructions reçues de Constantinople les incitent à se présenter à la séance afin de créer un incident.

A la fin d'avril 1910, l'Assemblée crétoise se réunit. Le chef du gouvernement provisoire lit le décret d'ouverture :

Décret n° 26.

Au nom du roi des Hellènes, Georges Ier,

La commission du pouvoir exécutif, vu les décisions de l'Assemblée des Hellènes siégeant en Crète en date du 30 septembre 1908 (*proclamation de l'annexion à la Grèce*) et du 17 décembre 1909 (*convocation des électeurs*), décrète et ordonne l'ouverte de la session...

L'intitulé de ce décret n° 26 *au nom du roi des Hellènes, Georges Ier*, est semblable à celui de tous les décrets rendus depuis deux ans, de quinze ou vingt décrets rendus pendant l'occupation européenne. Les députés musulmans protestent et demandent que leur protestation soit inscrite au procès-verbal. Les

députés chrétiens écoutent en silence, puis, sur l'invitation du président, prêtent le serment que depuis deux ans la Crète entière a prêté deux ou trois fois déjà : « Au nom de la Sainte-Trinité, nous jurons foi à la patrie et au roi constitutionnel, obéissance à la Constitution et aux lois de l'État, et nous jurons d'accomplir consciencieusement nos devoirs. » Les députés musulmans s'abstiennent et personne ne leur en fait un grief. Mais l'un d'eux dépose une nouvelle protestation qui, celle-là, est mise en pièces par un énergumène — il s'en trouve dans toutes les assemblées — : l'Assemblée entière censure le geste, en déclarant que les députés musulmans seront toujours libres d'exprimer leur opinion et en demandant la remise et le dépôt de la protestation.

En Crète, l'incident pourrait être clos. Mais en Turquie, l'opinion musulmane et les coteries hamidiennes et arabes en profitent pour exciter la populace des villes, les gens d'Église, les casernes contre ces *farmane-sounlar* (francs-maçons) de Jeunes Turcs et essayer un nouveau coup de réaction. Par malheur, la situation des Jeunes Turcs est si précaire qu'ils sont obligés de hurler avec la foule : non seulement ils ne sont sûrs ni de leurs fonctionnaires ni de leurs soldats; mais à l'intérieur même de leur comité *Union et Progrès*, la discorde est permanente entre la « droite », composée d'Arabes, d'Albanais et d'hommes de l'ancien régime, et la « gauche » où les Turcs de Macédoine et d'Asie Mineure n'ont que l'appui des Arméniens et de quelques Slaves macédoniens; dans le ministère même, pareille discorde entre le groupe du grand-vizir Hakki-pacha et celui des « jeunes », amis du ministre de l'Intérieur, Talaat-bey, et du ministre des Finances, Djavid-bey. Les meilleurs des Jeunes Turcs, les plus ardemment patriotes savent bien que la Crète est l'instrument dont veulent se servir contre eux aussi bien celles des puissances qui n'ont pas cessé de rêver le partage de l'empire ottoman que celles des nationalités de cet empire qui ont la prétention de rejeter les Turcs au second plan et d'obtenir elles-mêmes la suprématie. La continuation de la révolte albanaise brochant là-dessus, les Jeunes Turcs ne voient plus dans les affaires crétoises qu'un moyen de réconcilier tout l'islam ottoman contre l'infidèle. Mais ils ne peuvent ignorer que, tôt ou tard, ce sont eux qui

feront les frais de cette réconciliation, si bien que « la sagesse diplomatique des quatres puissances protectrices » ne leur coûtera pas moins cher qu'aux Crétois...

Par tous leurs actes depuis douze ans ayant amené la Turquie et la Crète dans le conflit actuel, qu'ont fait, que font encore les puissances protectrices pour les en sortir?

***

« On peut reprocher aux puissances protectrices, — dit la note officieuse de Berlin, — de ne pas avoir profité de la question de Bosnie et d'Herzégovine pour en finir avec le problème crétois dans le sens de l'hellénisme. » Les gens de Berlin ont, hélas! cent fois raison.

En octobre 1908, les puissances protectrices, la France en particulier, ont laissé perdre une occasion, qui peut-être ne se retrouvera jamais, de pacifier le Levant et d'assurer l'équilibre méditerranéen en gagnant à la Jeune Turquie la reconnaissance, puis la collaboration des autres peuples balkaniques. Deux politiques s'offrirent alors à notre gouvernement : « politique des accords » et « politique de la conférence ». Les lecteurs de la *Revue de Paris* savent exactement ce que les deux mots signifient : depuis deux ans bientôt, la *Revue* n'a pas cessé de combattre pour la politique des accords[1].

Acquérir aux Bulgares et aux Crétois la légalisation par les Jeunes Turcs de l'indépendance et de l'union; acquérir à la Turquie une juste indemnité en argent sonnant pour l'un et l'autre sacrifices et, du même coup, lui permettre des exigences bien plus fortes pour l'indemnité bosniaque; acquérir aux peuples balkaniques l'oubli réciproque de cinquante ans d'atrocités et l'entente cordiale contre les diplomaties de proie qui ne voient dans les affaires levantines que terres à partage et gouvernements à rançon : tel était le but de cette politique humaine, honnête, et doublement française par le souci de nos traditions nationales comme de nos devoirs et de nos intérêts les plus évidents. Et la méthode, c'était une série d'accords négociés entre la Jeune Turquie et ses voisins par la secrète,

1. *Revue de Paris* du 15 octobre 1908, de janvier-février 1910.

mais efficace intervention des puissances occidentales, de la France en particulier... Turcs et Allemands avouent aujourd'hui qu'ils attendaient de nous cette politique et qu'ils s'y fussent ralliés.

Pour en avoir le mérite et le bénéfice que nous a-t-il manqué?... En octobre-novembre 1908, avec la crainte de contrarier en quoi que ce fût les opérations personnelles de M. Constans, une seule considération dicta notre choix : plaire et venir en aide à M. Isvolski qui se disait indispensable à la durée de la Triple Entente et que les succès de M. d'Aehrenthal risquaient de jeter bas; il lui fallait une revanche, une contre-partie tout au moins de l'annexion bosniaque; il ne voyait de salut personnel que dans « sa » liberté des Détroits; ce n'est pas la politique des accords qui pouvait y conduire; nous eûmes la naïveté de croire que la conférence obligerait les Turcs à ce nouveau sacrifice, et, malgré les répugnances de Londres, c'est nous qui orientâmes la Triple Entente vers la conférence, pour le service de M. Isvolski.

D'octobre 1908 à juillet 1909, nos gouvernants et leurs officieux nous ont-ils assez promis, assez vanté cette conférence de laquelle, à peine ouverte, allaient jaillir la fédération balkanique, la paix européenne, la concorde universelle et au fond de laquelle, sans trop le dire même entre nous, nous espérions trouver quelque redressement de l'Acte d'Algésiras qui donnât à nos coloniaux leur liberté d'action militaire au Maroc! Si 1910 fut l'année de la comète, 1909 fut l'année de la conférence : deux nébuleuses insaisissables qui n'ont valu au monde que vains espoirs ou craintes inutiles, mais dont l'attente a entraîné des fous au suicide et nos diplomates à la négligence, irréparable peut-être, de nos plus grands intérêts au Levant.

Or cette conférence qui ne s'est jamais réunie; cette conférence dont l'échec pourrait être dangereux à la paix de l'Europe, dont le succès pourrait être plus dangereux encore à l'intégrité ottomane ou à la vie des Crétois, dont le moindre défaut serait d'être inutile, aboutissant comme la Conférence de Berlin en 1880, comme celle de Constantinople en 1881, à des définitions de principes ou de frontières dont personne ne voudrait risquer la réalisation, et n'aboutissant encore,

comme la Conférence crétoise de Rome en 1904, comme presque toutes les conférences, que longtemps après que les événements en auraient rendu les décrets inutiles : c'est tout ce que nous trouvons en mai-juin 1910 à offrir aux Jeunes Turcs et aux Crétois pour les tirer d'affaire!

Londres, le 14 juin. — M. Paul Cambon a transmis au Foreign Office, la proposition du gouvernement français. La proposition consiste, paraît-il, à conférer aux représentants des quatre puissances protectrices à Londres les pouvoirs nécessaires pour se concerter directement sur le règlement de l'affaire crétoise. Ce serait ainsi un acheminement vers un règlement définitif.

Notre proposition à peine faite est si mal accueillie que nos officieux s'efforcent d'en nier l'offre. Des quatre puissances protectrices, nous sommes la seule qui songe à un « règlement définitif ».

L'Angleterre officielle n'a su vouloir depuis douze ans que la prolongation indéfinie de ce qu'elle appelle le *statu quo*, c'est-à-dire de l'autonomie nominale, mais de l'indépendance réelle et de la marche interminable vers l'union. En 1910 comme en 1908, les diplomates de Londres n'osent pas renoncer à cette politiqué, dont ils croient que les besoins de l'Angleterre dans la Méditerranée et dans le monde leur font une nécessité : « Voyez, me disait récemment l'un d'eux, quelle fut la conséquence du règlement cubain! Aussi longtemps que Cuba espagnole fut interposée entre les deux Amériques, ce fut comme un paravent derrière lequel les Yankees ne pouvaient presque rien voir, ne songeaient même à ne presque rien regarder de ce qui passait chez les républiques latines du Centre et du Sud : la Havane fixait toute leur attention. Cuba délivrée, c'est à Panama et au Vénézuéla qu'ils courent, c'est d'ambitions panaméricanistes qu'ils vivent... La Crète est un paravent à double et triple effet entre l'hellénisme d'Athènes et Chypre, entre la Jeune Turquie de Constantinople et la Jeune Égypte du Caire. Tout changement en Crète pourrait nous être également désagréable. La Crète unie au royaume de Grèce, c'est la poussée de l'hellénisme se ruant vers Chypre où notre situation est déjà difficile, où le dernier voyage du duc de Connaught a montré la désaffection, la haine

même que les indigènes sont tout prêts à nous témoigner. La Crète rendue aux Turcs, c'est la vanité panislamique prenant texte de ce triomphe pour exiger la réforme constitutionnelle en Égypte où notre situation devient de jour en jour plus critique; sur notre refus, c'est la Guerre Sainte peut-être prêchée à nos musulmans de l'Inde, qui sont à l'heure présente le seul appui de notre domination là-bas. Ni grecque, ni turque, il vaudrait mieux pour nous que la Crète restât crétoise. Mais nous reconnaissons volontiers qu'elle ne peut cesser d'être crétoise que pour devenir grecque : jamais notre peuple n'accepterait la remise sous le Croissant de chrétiens libérés, et jamais nos parlementaires, la remise d'un peuple libre sous le joug de l'absolutisme... Car une Turquie constitutionnelle, nous savons ce qu'en valent nos anciens espoirs. »
Discours de sir Edward Grey aux Communes le 15 juin 1910.

La politique du gouvernement britannique, comme celle des autres puissances protectrices, consiste à maintenir la suzeraineté du Sultan, à protéger les habitants mahométans, à favoriser le bon gouvernement de l'Ile sous un régime autonome.

Les Crétois ont récemment irrité la Turquie par des tentatives répétées pour modifier le *statu quo* et ils ont fait peu de cas des conseils des quatre puissances auxquelles ils doivent leur autonomie. Ce serait on ne peut plus imprudent de leur part, qu'ayant obtenu l'autonomie, ils forçassent les puissances à prendre des mesures qui ne seraient pas à leur avantage.

C'est le moment que choisit notre gouvernement pour demander l'étude d'un règlement définitif dans une conférence d'ambassadeurs; réponse anglaise :

Londres, le 15 juin. — Une note officieuse dit que le gouvernement britannique étudie la proposition de la France. Mais ce communiqué masque une fin de non-recevoir, le *Foreign Office* estimant qu'à une telle conférence la Turquie et probablement aussi la Grèce demanderaient nécessairement à prendre part. Or cette participation transformerait la conférence d'ambassadeurs, en une conférence européenne à laquelle on serait appelé à demander le concours de l'Allemagne et de l'Autriche. Comme un refus des puissances germaniques est possible, on préfère à Londres demeurer dans l'expectative et chercher une solution empirique.

Notre proposition est, en effet, résolument écartée par Londres. Note officieuse du *Foreign Office* :

Le gouvernement français n'insiste pas sur la suggestion d'une conférence des ambassadeurs, avancée par M. Pichon seulement à titre d'essais tout au plus.

Pour adoucir ce refus, pour masquer un peu notre échec aux journalistes de la Triplice qui dénoncent cette fêlure de l'Entente cordiale, Londres accepte que la proposition française sera mentionnée dans la réponse que les quatre puissances adresseront le 28 juin à la note turque du 13 mai (il faudra quarante-sept jours aux diplomates pour se mettre d'accord, tandis que la guerre turco-grecque menace de leur éclater dans les jambes) : « si la Turquie désire un statut définitif en Crète, c'est à elle de convoquer une conférence où toutes les puissances signataires du traité de Berlin accepteront de siéger. » Les Turcs auront l'air de prendre au sérieux cette pauvre défaite. Aussitôt on mandera de Constantinople à l'agence Havas (3 juillet) :

Suivant ce que l'on assure dans les milieux turcs autorisés, l'Angleterre aurait informé la Turquie qu'elle estimait que le moment n'était pas venu de régler définitivement la question crétoise.

Autre puissance protectrice : l'Italie. Outre que dans les affaires méditerranéennes, les préférences de Londres déterminent presque toujours la politique de Rome, l'Italie officielle ne peut vouloir, elle aussi, que du *statu quo*.

En cette année 1910 où elle fête le cinquantenaire des Mille, on ne l'imagine pas facilitant aux Turcs le rétablissement même nominal de l'ancien régime dans la Sicile crétoise : M. di San Giuliano, le nouveau ministre des Affaires étrangères, a beau déclarer à la Chambre italienne : « Jadis le Piémont avait tout à gagner dans les éventuels conflits internationaux; aujourd'hui, entrée dans le concert des grandes nations, l'Italie a assumé vis-à-vis de l'Europe et du monde l'engagement solennel d'être un élément de civilisation et de paix. » Il se trouverait encore des voix garibaldiennes pour protester contre toute participation à un crime de lèse-nationalité.

Mais en cette même année 1910, où les Italiens s'efforcent

de conquérir leur place dans les bazars de l'empire ottoman, d'obtenir leur part de commandes dans l'armement terrestre et naval de la Jeune Turquie, et la bienveillance de la Porte à leurs écoles et fondations hospitalières, on n'imagine pas davantage l'Italie risquant une démarche en faveur de l'hellénisme. Rome sait que les Jeunes Turcs l'ont à l'œil : échappés ou revenus des bagnes tripolitains, ils ont peu de confiance dans les paroles de désintéressement qu'elle leur prodigue. Ils ne peuvent oublier les marchandages dont M. Tittoni dut faire l'aveu en octobre 1908 et dont MM. d'Aehrenthal et Isvolski avaient été, de 1906 à 1908, les partenaires : au nom du droit de voisinage, ces trois compères proclamaient leur ferme dévouement à l'intégrité ottomane, mais échangeaient des vues, des promesses, des signatures peut-être pour les jours tout prochains, croyaient-ils, où cette intégrité devenue impossible rendrait le partage inévitable; chacun des trois « voisins » délimitait la sphère d'influence qu'il comptait interdire aux deux autres. Le Serbe aux Autrichiens, le Bulgare aux Russes, c'est à l'Italie qu'à partir de 1906 le Grec était confié : aussitôt entre Rome et Athènes, les visites royales se multipliaient, et les échanges de vues, de signatures peut-être, touchant cette intégrité albanaise que l'on déclarait indispensable aussi au bonheur de la Grèce et de l'Italie, mais que l'on prévoyait caduque, presque ruinée déjà; or l'Épire n'est-elle pas peuplée de Grecs? et les rades et les routes de la plaine adriatique autour du Bizerte d'Avlona ne sont-elles pas nécessaires à la sécurité italienne?

Les Jeunes Turcs écouteraient sans indulgence un plaidoyer italien en faveur de la Crète : n'ayant aucune raison de ménager Rome, dont ils ne tireront jamais le moindre emprunt, c'est aux boutiques et aux navires italiens qu'ils appliqueraient les rigueurs du boycottage. Et l'Italie, toute meurtrie encore du désastre de Messine, toute tournée vers les réclamations des Italiens d'Autriche, ne veut pas d'affaire au Levant. Discours de M. di San Giuliano à la Chambre italienne le 27 juin :

La base fondamentale de la politique italienne est le maintien du *statu quo* territorial et de l'intégrité ottomane et balkanique. Partant, l'Italie subordonne l'entière direction *actuelle* de sa politique dans la question crétoise à la nécessité de maintenir intacts les droits

du Sultan, ce qui n'entrave aucunement le fonctionnement des libres institutions de la Crète.

On ne peut pas tolérer que la paix, bien suprême de tous les peuples, soit mise en danger par l'attitude des Crétois. Il faut que les Crétois se persuadent de la nécessité absolue de ne pas commettre de provocations ultérieures contre la Turquie, s'ils veulent éviter que les puissances protectrices soient obligées contre leur gré de prendre des mesures conduisant à un régime moins favorable.

L'attitude de la Grèce dans la question crétoise a été jusqu'ici très correcte. Le roi des Hellènes, dans ses entretiens avec le ministre des Affaires étrangères italien et avec les ministres des Affaires étrangères des autres pays, n'a rien dit qui puisse donner un motif légitime de plaintes à la Turquie.

Dernière puissance protectrice : la Russie.

La Russie depuis un siècle a toujours eu les mêmes désirs au Levant : qu'elle revendiquât jadis le service de l'orthodoxie ou récemment les droits du panslavisme, elle n'a jamais rêvé que le partage de l'empire turc en un grand nombre de morceaux, dont elle aurait les siens, les bons, dont les autres puissances prendraient les leurs, dont le reste ne serait laissé aux indigènes que découpé menu en un grand nombre d'États, tous incapables d'un rôle indépendant, tous forcés de recourir au protecteur moscovite.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, l'orthodoxie faisait un bloc de toutes les chrétientés balkaniques : au cours du XIXe siècle, Pétersbourg par ses prédications et ses menées a coupé ce bloc en deux, slavisme d'un côté, hellénisme de l'autre. Puis, dans le slavisme, alors qu'elle aurait pu tailler un bel et grand État yougo-slave, de l'Adriatique à la mer Noire et du Danube à l'Archipel, elle a découpé un royaume de Belgrade et deux principautés de Cettigné et de Sofia; puis elle en a fait ou va en faire trois royaumes avec trois dynasties rivales, irréconciliables. Dans l'hellénisme, une pareille opération donnerait un royaume d'Athènes, une principauté de Candie, une minuscule principauté de Samos, puis une poussière d'autres principautés grandes ou petites, de républiques et de villes libres dans les îles et sur les rivages de l'Anatolie. En 1898, c'est Pétersbourg qui a voulu que la Crète fût donnée au prince Georges.

Saint-Pétersbourg, le 16 juin 1910. — Le *Novoïé Vrémia* insiste pour la transformation de la Crète en un État indépendant sous la protection des puissances. A son avis, cette solution est l'unique moyen de sauvegarder la paix dans les Balkans.

La proposition n'ayant aucun succès, M. Isvolski essaie du moins de tirer son bénéfice de la situation présente. Les officieux russes vantent dans leurs lettres au *Journal des Débats* (21 mai 1910) « les services inoubliables » de « notre grand diplomate » Isvolski. En fait, depuis trois ans, ce complice ou cette dupe de M. d'Aehrenthal n'a connu que les échecs en toutes ses opérations balkaniques : chemin de fer du Sandjak, (1907), annexion bosniaque (1908), liberté des Détroits (1909). Chaque année, ses rodomontades puériles lui ont attiré de Berlin des rappels à l'ordre tellement durs qu'il a même fallu empocher le dernier sans en souffler mot (fin d'avril 1910). Comme autrefois il promettait le chemin de fer slave de l'Adriatique en compensation du chemin de fer autrichien du Sandjak, M. Isvolski continue de promettre à son peuple la liberté des Détroits en compensation de l'annexion bosniaque. Le livre de M. Goriainof, qui vient de paraître, *le Bosphore et les Dardanelles*, montre que c'est là un des objectifs permanents de la politique russe (je reviendrai à ce grand sujet). M. Isvolski, d'octobre 1908 à octobre 1909, a essayé de négocier avec l'Europe, puis avec la Porte, cette liberté des Détroits. En octobre 1909, quand le tsar devait rendre visite au roi d'Italie, M. Isvolski essaya d'obtenir qu'une escadre russe pour l'accompagner franchît le Bosphore; une mission ottomane vint à Livadia présenter un refus courtois : le tsar fit le voyage par terre. Aujourd'hui, M. Isvolski cherche tous les prétextes de remettre en train la discussion : si l'on pouvait amener les Turcs à donner souvent le libre passage à des vaisseaux russes, en quelques années l'usage créerait le droit.

Berlin, le 22 mai 1910. — La *Gazette de Voss* se fait l'écho d'un incident survenu à l'occasion du voyage de la reine de Grèce Olga à Saint-Pétersbourg. Le gouvernement grec aurait fait demander par son ministre à Constantinople le passage à travers les Dardanelles d'un vaisseau de guerre grec ou russe qui transporterait la reine à Odessa. La Turquie ayant refusé son consentement,

la reine Olga s'est embarquée pour Trieste, d'où elle continuera sa route sur Saint-Pétersbourg.

A peine la crise présente est-elle ouverte, que Pétersbourg envoie (13 mai) dans l'Ile son croiseur *Amiral-Makharoff* et prépare toutes les démonstrations militaires ou navales que l'on voudra : comment la Porte refuserait-elle son consentement au passage régulier de bateaux russes, si de nouveau la Russie avait en Crète un corps d'occupation à ravitailler, à relever, à tenir en perpétuel contact avec Odessa?

Pétersbourg, le 20 juin 1910. — En réponse à la proposition anglaise, le gouvernement russe a soumis quelques réflexions sans leur donner le caractère de contre-proposition formelle. Il y a peu d'espoir, dit-il, que les Crétois se soumettent volontairement aux exigences des quatre puissances. Dans l'impossibilité de trouver promptement et sans le concours de toutes les puissances signataires du traité de Berlin une solution définitive de la question, le gouvernement russe pense que les quatre puissances protectrices pourraient envoyer immédiatement en Crète chacune un contingent de force suffisante et y installer un régime provisoire sous leur direction.

La Russie, qui, au long du XIXe siècle, a fomenté et entretenu toutes les insurrections crétoises, sauf la dernière; la Russie qui, par la bouche de Gortschakof, déclarait en novembre 1867 : « Si les puissances veulent sortir des expédients et des palliatifs, qui jusqu'ici n'ont fait que grever l'avenir des difficultés du présent, nous ne voyons qu'une issue possible, c'est l'annexion de l'Ile au royaume de Grèce; par un acte de faiblesse, que l'événement prouve avoir été un faux calcul, les cabinets ont refusé d'adjoindre l'Ile au royaume hellénique; réparant aujourd'hui cette faute, ils feraient disparaître une des causes les plus imminentes des collisions qu'ils ont à cœur d'empêcher »; la Russie demande en 1910 « le retour à l'ancien état de choses[1] ».

1. *21 juin 1910.* — Le *Novoïé Vrémia* écrit dans un article intitulé *Retour à l'ancien état de choses* qu'il consacre à la note du ministre des Affaires étrangères sur la Crète : « Le gouvernement russe a choisi la bonne voie. Un incident quelconque peut amener la Turquie et la Grèce à des actes qu'elles pourraient regretter l'une et l'autre. La proposition russe supprime le point litigieux. Elle rend sans objet et par suite improbable une collision entre la Grèce et la Turquie. Les puissances doivent accepter cette proposition qui rend possible un règlement pacifique du sort de la Crète dans

En réponse à cette proposition russe, Londres et Paris déclarent « imprudente et inutile une nouvelle occupation de l'Ile qui aurait pour effet de surexciter les Crétois ».

***

Après sept semaines de bavardages et de dissentiments (13 mai-27 juin), les quatre puissances ont enfin notifié leur décision unanime; *le Journal des Débats* du 29 juin résume ainsi cet *Expédient crétois :*

La négociation crétoise vient d'aboutir à une cote mal taillée. Aucune des quatre puissances protectrices n'a réussi à faire prévaloir ses propositions. M. Pichon avait reconnu la nécessité d'envisager le règlement définitif dans l'intérêt de toutes les parties, mais il hésitait devant l'emploi des moyens appropriés aux circonstances. Sir Edward Grey ne reculait pas devant l'énergie des moyens; mais il s'en tenait aux solutions provisoires et répugnait à la discussion d'un règlement définitif. Le marquis di San Giuliano était disposé à sortir franchement du provisoire, mais sa bonne volonté ne reposait pas sur une conviction assez forte pour s'imposer. M. Isvolski a suggéré la réoccupation des ports crétois par des contingents internationaux jusqu'au règlement définitif; mais il n'a sans doute pas insisté avec une grande force pour l'adoption de cette combinaison, car c'est une autre qui l'a finalement emporté.

La note remise avant hier à la Sublime-Porte vise deux points principaux. Elle rassure tout d'abord le gouvernement ottoman en annonçant l'envoi de nouveaux bateaux de guerre dans la baie de la Sude avec mission de sauvegarder « les droits de souveraineté du Sultan », ce qui veut dire que le gouvernement crétois devra faire admettre à l'Assemblée les députés musulmans sans qu'ils soient obligés de prêter serment au roi de Grèce, et faire payer leurs appointements aux fonctionnaires qui ont refusé de prêter ce serment.

Quand au second point, le statut définitif de l'Ile, les quatre puissances se dérobent. Elles ne refusent pas de discuter, seulement elles prient la Turquie d'inviter à la discussion les deux autres puissances signataires du traité de Berlin.

Le résultat n'est pas honorable pour les puissances protectrices. Il peut être inquiétant pour la durée de l'influence anglo-

l'avenir. La réalisation de ce projet fera dépenser à la Russie des millions, mais on peut les considérer comme une prime d'assurance pour le maintien de la paix dans les Balkans. »

française en Turquie, pour l'avenir de l'Entente cordiale : les propositions de M. Pichon, grandement effrayé par les menaces turques, n'étaient qu'intempestives ou du moins inattendues; comment prévoir qu'un ministre radical-socialiste semblerait prendre le parti des chauvins turcs? Mais à Londres elles ont paru peu amicales, et les négociations franco-allemandes, que Paris poursuit depuis six mois sans les publier, donnent trop beau jeu aux germanophiles du cabinet libéral, qui nous accusent de ne chercher partout que notre intérêt immédiat.

Un témoin qui ne saurait être taxé d'injustice à l'égard de nos gouvernants, le chroniqueur du *Temps*, écrivait dès le milieu de mai :

Devant l'incendie menaçant, le pompier européen est lamentable. Si l'on veut saisir sur le vif les procédés de ce qu'Albert Sorel appelait « le jeu de l'oie diplomatique », on n'a qu'à suivre depuis dix ans l'histoire de la Crète. Imprévision, versatilité, inintelligence, lâcheté, duplicité, voilà les traits caractéristiques du concert...

Grâce à la sagesse de la Grèce et à celle de la Turquie, le dernier incident se réglera peut-être pacifiquement. Mais les « grandes impuissances » — le mot est du comte Cassini — se tromperaient si elles attribuaient ce résultat à leur dernier petit papier. Dire oui le lundi et non le mardi, donner, puis retenir ou retirer, *fuir la responsabilité et la décision, aller de l'imprudence à la peur et de l'ignorance au parti pris*, c'est un jeu qui peut durer des années, mais qui conduit toujours aux catastrophes.

Et ce témoin, qui sait fort exactement bien des choses dont le grand public n'est pas instruit, concluait le 11 juin :

La France aurait pu prendre à Constantinople une situation morale hors de pair... Il eût suffi pour cela de comprendre que *les affaires et la politique ne sauraient être liées à présent de la solidarité équivoque d'autrefois* et que la Turquie constitutionnelle ne peut ni ne doit, s'asservissant aux méthodes hamidiennes, acheter de sacrifices économiques des complaisances diplomatiques.

Le jugement peut sembler dur : il n'est que trop motivé néanmoins. Si nous admettions la nécessité d'un règlement définitif, nous devions savoir que nous aurions à surmonter les répugnances de Londres, à écarter les machinations de

M. Isvolski. Avec l'aide de Rome, nous pouvions faire prévaloir le bon droit de la Crète, mais à deux conditions.

La première était, comme disent les *Débats*, d' « employer les moyens appropriés aux circonstances ». Depuis deux ans, la politique de la conférence ayant fait ses preuves, il était grand temps de revenir à la politique des accords. L'exemple même d'Algésiras aurait dû nous convaincre qu'en pareilles matières, une conférence ne peut être qu'une chambre de mise au point, de ratification et d'enregistrement. Avant d'aller à Algésiras, nous avons eu le soin de délimiter en des accords franco-allemands les questions à débattre, d'esquisser en leur traits principaux les solutions admissibles. Quand on leur parle aujourd'hui d'une conférence crétoise, les puissances germaniques répondent :

Berlin, 2 juillet. — Le *Lokal Anzeiger* publie une note semi-officieuse : « En l'état où sont les choses, une conférence ne serait guère à sa place, car toute décision qu'elle prendrait quant au sort de l'île ne ferait qu'augmenter les difficultés dans les Balkans. Ce n'est que lorsque l'on aura obtenu une solution positive de la question qu'il faudra convoquer les puissances signataires du traité de Berlin. »

Seule, la politique des accords pourra donner « une solution positive de la question ». Il faut que les puissances protectrices commencent par se mettre d'accord entre elles : malgré les répugnances de Londres, il est trop évident qu'après les douze années de protectorat et les paroles données tant à la Crète qu'à la Grèce, il ne peut être question que de la « réalisation des aspirations nationales », de l'union de l'Ile avec le royaume. La Triple Entente a pris là-dessus un engagement formel. Le 15 octobre 1908, dans le programme de conférence arrêté à Londres entre sir Edward Grey et M. Isvolski, la Triple Entente admettait : 1° la reconnaissance de l'indépendance bulgare moyennant règlement financier avec la Turquie ; 2° la constatation de l'annexion bosniaque ; 3° la restitution du Sanajak aux Turcs ; 4° la reconnaissance de l'annexion de la Crète à la Grèce, moyennant « la détermination des obligations financières de la Grèce envers la Turquie ».

Il faut ensuite que les puissances se mettent d'accord avec les Crétois : l'union ayant pour effet immédiat ou lointain

d'obliger les musulmans à l'exil, il faut que les Crétois donnent aux puissances le moyen de protéger ou, mieux, de racheter les biens que ces musulmans laissent dans l'Ile. Il faut qu'une commission internationale fasse au plus tôt l'estimation de ces biens et que les puissances contractent un emprunt crétois pour les racheter.

Troisième accord entre les puissances et la Porte : ayant reçu la Crète en dépôt et ne pouvant plus rendre ce dépôt lui-même, les puissances doivent en offrir la valeur équivalente ; c'est un prix à débattre et qui doit être fixé sans lésinerie.

Quatrième accord entre les puissances et la Grèce : le royaume hellénique, recevant la Crète de la main des puissances, veut-il rembourser, sous forme d'un emprunt garanti par elles, les sommes qu'elles devront verser tant à la Porte pour l'Ile elle-même qu'aux musulmans crétois pour leurs biens.

De ces quatre accords, aucun n'aboutira sans le bon vouloir et même la collaboration de la Porte. La seconde condition de réussite pour nous serait donc de convaincre la Porte qu'en tout ceci, l'amitié la plus désintéressée dicte notre conduite. Nous ne pouvons admettre qu'une solution définitive du problème crétois : l'union avec la Grèce, moyennant de justes indemnités aux musulmans et à la Turquie. Mais ce n'est point par philhellénisme, ni même par respect seulement du droit imprescriptible des peuples, ni par pitié des atroces souffrances que l'Ile a supportées depuis deux cent cinquante ans : c'est d'abord par un profond souci des intérêts et des besoins de la Turquie nouvelle.

La Crète a valu à la vieille Turquie cent trente années (1770-1898) d'expéditions ruineuses, qui toujours empêchèrent la Porte de faire face à ses ennemis continentaux, qui engouffrèrent l'argent par millions, les hommes par dizaines de milliers ; — et rien n'a contribué autant que ces répressions crétoises à déconsidérer le Turc en Europe, à le mettre hors du droit des gens. La Crète ne peut valoir à la Jeune Turquie que pareils désastres. Sans parler d'une reconquête ni même d'une occupation limitée, la seule prolongation du *statu quo* obligera la Porte à construire une flotte pour que ses menaces d'intervention demeurent efficaces. Or tout argent donné à cette flotte est autant de pris sur l'armée, sur les travaux

publics, sur les budgets indispensables à l'intégrité réelle de l'empire. Avec la Crète, il n'est pas d'avenir tranquille pour l'empire ottoman : il n'est même pas d'existence possible pour la Jeune Turquie. Chaque printemps ramenant une crise islamique comme celles de 1909 et de 1910, les réactionnaires auront le jeu trop facile contre les réformateurs.

Voilà ce que nous, Français, aurions dû remontrer à nos amis les Turcs, ce que nous seuls pouvions leur persuader, à l'heure où leur budget en déficit de 10 millions de livres (230 millions de francs) les oblige de recourir à notre crédit : nos gouvernants avaient le droit de dire à la Porte que jamais ils ne risqueraient notre épargne en un pays où l'état de siège, le boycottage officiellement organisé et les appels à la Guerre Sainte deviendraient les seuls procédés de gouvernement. Notre tâche était ingrate et difficile : seules, des preuves éclatantes du désintéressement le plus complet pouvaient nous donner quelques chances de réussite... Mais tâche méritoire et grandement honorable!... Seulement, nous ne pourrons pas l'entreprendre, tant que nous continuerons de faire passer les bénéfices de quelques financiers avant les intérêts de la nation, tant que, suivant l'expression du *Temps*, nous maintiendrons « entre les affaires et la politique la solidarité équivoque d'autrefois » et que nous voudrons obliger notre ambassadeur à mener de front une politique crétoise et · pour ne prendre qu'un exemple — l'affaire Homs-Bagdad.

VICTOR BÉRARD

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

PAGES SANS TITRE[1]

« Le 15 mai 1840, la *Revue des deux Mondes* publiait un article de George Sand sur un jeune poëte dont le nom était parfaitement ignoré jusque-là, *Georges-Maurice de Guérin*, mort l'année précédente, le 19 juillet 1839, à l'âge de vingt-neuf ans. Ce qui lui valait cet honneur posthume d'être ainsi classé à l'improviste, à son rang d'étoile, parmi les *poëtes de la France*, était une magnifique et singulière composition, le *Centaure*, où toutes les puissances naturelles primitives étaient senties, exprimées, personnifiées énergiquement, avec goût toutefois, avec mesure, et où se déclarait du premier coup un maître, « l'André Chénier du panthéisme », comme un ami l'avait déjà surnommé. Des fragments de lettres cités, des épanchements qui révélaient une tendre et belle âme, formaient, autour de ce morceau colossal de marbre antique, comme un chœur charmant de demi-confidences à moitié voilées... Il y eut dès lors dans la jeunesse toute une école choisie, une génération éparse d'admirateurs qui se répétaient le nom de Guérin, qui se ralliaient à cette jeune mémoire, l'honoraient en secret avec ferveur, et aspiraient au moment où l'œuvre pleine leur serait livrée, où l'âme entière leur serait découverte[2]... »

Depuis plus de cinquante ans que ces lignes furent écrites par Sainte-Beuve et placées par Trébutien en tête de son édition de Maurice de Guérin, elles n'ont rien perdu de leur actualité. Car, d'un côté, l'auteur du *Centaure*, des *Lettres* et du *Cahier vert* a si peu vieilli dans l'admiration des hommes que, le 5 août prochain,

1. C'est ainsi que Maurice de Guérin les désigne lui-même dans une lettre qui sera citée plus loin.

2. *Causeries du Lundi*, t. XV, pp. 1-2.

ses fidèles, disséminés sur la face du globe, s'uniront dans un même sentiment pour célébrer le centenaire de sa naissance avec la dévotion sans faste et sans pompe qui sied à son grave et noble génie; mais, d'un autre côté, les « guérinistes » d'à présent ne sont pas beaucoup plus avancés que leurs prédécesseurs du temps de Sainte-Beuve : ils attendent toujours que l'âme entière du poète leur soit découverte, que son œuvre pleine leur soit livrée.

Aussi l'un des plus qualifiés d'entre eux, M. Abel Lefranc, exprimait-il naguère le « vœu formel » que la commémoration du 5 août 1910 fût marquée, non par l'érection d'un monument de marbre ou de bronze, mais par la mise au jour des *Œuvres* vraiment *complètes* de Maurice de Guérin, « que nous ne possédons en aucune manière ». Et, dans un pressant appel, il adjurait « tous les fervents de cette grande mémoire » de coopérer à l'entreprise. « L'apparition de ce recueil définitif aurait, en outre, — affirmait-il, — le grand avantage de rendre possible la composition d'une biographie détaillée, qui nous manque encore totalement[1]... »

Il n'est plus exact que cette biographie nous manque totalement, depuis que M. Abel Lefranc, joignant l'exemple au précepte, l'a rédigée lui-même aux trois quarts, dans un livre récemment publié[2], qui est un modèle d'érudition harmonieuse et de piété, si je peux dire, scientifique. Grâce à lui, la belle et mélancolique figure du « jeune dieu » est presque entièrement sortie de la pénombre jalouse où elle ne se laissait entrevoir qu'à la lueur d'un astre incertain. Mais il reste à préparer le « recueil définitif ». C'est avec le désir d'y collaborer dans la mesure de mes moyens que je produis ici les pages inédites qu'on va lire et dont le texte autographe, conservé au château du Val de l'Arguenon, dans les archives de la famille de la Blanchardière[3], m'a été obligeamment communiqué par les bons offices de M. l'abbé Fleury.

*
* *

Pour en faciliter l'intelligence, quelques éclaircissements préliminaires ne seront sans doute pas superflus.

On sait à la suite de quelles circonstances Maurice de Guérin, originaire du Tarn, et qui y avait toutes ses racines, au manoir du

1. *Revue bleue*, 22 août 1908.

2. *Maurice de Guérin*, d'après des documents inédits, Paris, H. Champion, 1910.

3. Le chef actuel de cette famille, M. Hippolyte Poinçon de la Blanchardière, est, par sa mère, petit-fils d'Hippolyte de la Morvonnais, dont nous dirons tout à l'heure les relations avec Maurice de Guérin.

Cayla, fut amené subitement à se transplanter en Bretagne. Il avait alors vingt-deux ans et traversait une crise douloureuse. Paris, où il avait terminé ses classes, au collège Stanislas, et commencé de vagues études de droit, dans des conditions d'existence d'ailleurs peu favorables, — Paris ne lui inspirait plus que tristesse et découragement. Il souffrait d'y être en exil, isolé parmi la foule, sevré de sa nourrice la plus aimée, de sa consolatrice la plus efficace, la nature. Aux malaises du présent s'ajoutaient les incertitudes de l'avenir. Il cherchait sa voie, il se cherchait surtout lui-même. Son âme « frêle [1] », vacillante, sollicitait de toutes parts un tuteur. Des confidents de sa détresse lui indiquèrent Lamennais : il recourut à lui et s'y attacha.

Et ce fut ainsi que, le samedi 8 décembre 1832, il prit pied à La Chênaie, dans l'oasis bretonne, cernée par des lieues de forêts et de landes, où l'auteur de l'*Essai sur l'Indifférence* s'était retiré avec une élite de catéchumènes, pour y fonder une petite colonie spirituelle qu'il initiait à tous les exercices de la prière, de la méditation et de la pensée. Le nouveau disciple y demeura sous l'égide du maître jusqu'à la dispersion de l'école, c'est-à-dire environ neuf mois.

Neuf mois de sécurité parfaite et d'apprentissage fécond. Maurice n'avait pas trouvé seulement l'asile de ses rêves, mais le pays le plus merveilleusement propice à l'épanouissement de ses facultés. Ce méridional d'un Midi réfléchi, d'un Midi en dedans, appartenait de droit à la douce et contemplative Bretagne; cet adorateur passionné des puissances mystérieuses qui animent les airs, les eaux et les bois rentrait ici comme dans sa patrie et dans sa race. Qu'on se rappelle la définition donnée par Renan du sentiment de la nature chez les Celtes : « Leur mythologie n'est qu'un naturalisme transparent, non pas ce naturalisme anthropomorphique de la Grèce et de l'Inde, où les forces de l'univers, érigées en être vivants et doués de conscience, tendent de plus en plus à se détacher des phénomènes physiques et à devenir des êtres moraux, mais un naturalisme réaliste en quelque sorte, l'amour de la nature pour elle-même, l'impression vive de sa magie, accompagnée de ce mouvement de tristesse que l'homme éprouve quand, face à face avec elle, il croit l'entendre lui parler de son origine et de sa destinée [2]. » On aurait à définir le naturalisme ou, si l'on préfère, le « naturisme » de Maurice de Guérin, que je ne vois pas trop quels termes plus justes on pourrait employer.

Ce qui est sûr, en tout cas, c'est que l'auteur des *Lettres* et du *Cahier vert* subit jusqu'à l'enivrement le sortilège de la Bretagne, et que la terre de Viviane et de Merlin contribua, plus encore peut-être que son Cayla natal, à faire éclore en lui ce large sens panthéis-

1. L'expression est de lui.

2. *Essais de Morale et de Critique*, pp. 402-403.

tique par où il devait être, à un degré unique dans notre siècle, le *vates sacer interpresque deorum*, le prêtre et l'oracle de la divinité intérieure éparse aux veines du monde.

*
* *

Les foudres de Rome, en s'abattant sur Lamennais, atteignirent du même coup ses adeptes qui furent contraints, la mort dans l'âme, de se séparer. Vers la fin de la première semaine de septembre, les portes de la « maison sainte[1] » se refermaient derrière eux. L'épreuve fut particulièrement rude pour Maurice. Chassé du « paradis », rejeté à ses errantes fortunes, loin des siens, presque sans ressources, il se demandait avec angoisse que faire, où diriger ses pas.

Par bonheur, son noviciat de la Chênaie lui avait valu, en même temps que d'incomparables sensations de nature, un faisceau de belles et solides amitiés. Au début d'avril, il avait eu l'occasion de lier connaissance avec un « néophyte » du dehors, un neveu de « Monsieur Féli », venu pour participer à la retraite pascale. De quelques années plus âgé que Guérin, Hippolyte de la Morvonnais était, comme lui, un enthousiaste de la poésie des champs et des grèves. A échanger leurs confidences, à se communiquer leurs essais, tous deux s'étaient découvert des âmes fraternelles. Aussi, quand Hippolyte de la Morvonnais apprit les cruelles perplexités où se trouvait Maurice, alors momentanément hébergé à Ploërmel chez les « Frères » dits « de Lamennais », s'empressa-t-il de lui offrir sous son toit une hospitalité plus engageante et moins précaire.

Il habitait, avec sa jeune femme et sa fillette, — l'une et l'autre répondant au prénom de Marie, — la ravissante propriété du Val, à l'embouchure de l'Arguenon, dans un des paysages les plus romantiques de la côte bretonne, en face des ruines encore imposantes de la forteresse du Guildo, qui semblent bien avoir fourni à Chateaubriand le décor semi-terrestre, semi-marin des amours d'Eudore et de Velléda. On devine de quel cœur, débordant de gratitude, Maurice s'achemina vers cet abri providentiel. Il nous a peint lui-même le calme et pur tableau de famille formé par les êtres qui l'accueillaient si généreusement à leur foyer tout patriarcal :

« Un homme pieux et poëte, une femme dont l'âme va si bien à la sienne qu'on dirait d'une seule, mais dédoublée; une enfant qui s'appelle Marie, comme sa mère, et qui laisse, comme une étoile, percer les premiers rayons de son amour et de son intelligence à travers le nuage blanc de l'enfance; une vie simple dans une maison

1. Les expressions placées entre guillemets sont de lui.

antique; l'Océan qui vient le matin et le soir nous apporter ses accords; enfin un voyageur qui descend du Carmel pour se rendre à Babylone et qui a posé à la porte son bâton et ses sandales, pour s'asseoir à la table hospitalière : voilà de quoi composer un poème biblique, si j'étais bon à décrire les choses comme à les sentir[1]. »

Tel était ce paisible manoir du Val, véritable « Thébaïde des Grèves », comme l'avait baptisé son possesseur. Les sept ou huit semaines que Maurice de Guérin y passa furent pour lui une sorte de transition élyséenne entre l'éden évanoui de la Chênaie et la géhenne de Paris où les destins inexorables le condamnaient à se replonger.

Les lettres qu'il écrit durant cette période à sa sœur Eugénie et les notes qu'il consigne sur son *Cahier vert* ne sont qu'une perpétuelle action de grâces pour les soins qu'on lui prodigue, les prévenances dont il est comblé. Hippolyte le convie chaque jour à quelque promenade, riche en émotions sans cesse renouvelées, tantôt dans la campagne alanguie sous le pâle soleil de décembre, tantôt le long de la mer labourée par les tempêtes de l'équinoxe. Au retour, ce sont des délices encore plus subtiles, plus pénétrantes : causeries lentes devant le feu, lectures à haute voix, songeries en commun, tout cela baigné de la suave, de la « céleste » harmonie que madame de la Morvonnais répandait comme « un encens invisible » dans toute la maison.

Aussi quel déchirement, quand sonne l'heure du départ! « Adieu, adieu, séjour bien-aimé! Si tu m'aimes et que tu doutes de ma constance, écoute ceci qui te rassurera : je perds la moitié de mon âme en perdant la solitude. J'entre dans le monde avec une secrète horreur[2]. » Ces lignes, où s'exhale un sanglot, sont du 20 janvier 1834. Le lendemain, Maurice de Guérin s'arrachait du Val.

*
* *

Comme il achevait de descendre les marches du perron, il aperçut, en se retournant, la femme de son ami, qui, penchée à la balustrade, lui adressait, de la parole et de la main, un dernier salut. Il eut le fatal pressentiment que ce serait, en effet, le dernier. Un an plus tard, presque jour pour jour, le 22 janvier 1835, madame de la Morvonnais succombait en quelques heures à une fièvre cérébrale.

Il suffit de parcourir certains fragments du *Cahier vert*, ceux surtout qui portent les dates du 2, du 9 et du 12 février 1835,

1. Maurice de Guérin, *Journal, Lettres et Poèmes*, publiés par G.-S. Trébutien, pp. 57-58.

2. *Id.*, *ibid.*, pp. 72-73.

pour juger à quel point cette mort soudaine meurtrit le cœur et exalta le cerveau de Maurice. On en aura une attestation nouvelle, et non la moins éloquente, dans le morceau que nous publions ci-dessous. Il n'est point daté, mais ou je me trompe fort ou c'est de lui qu'il est question dans une lettre, déjà connue, que Guérin écrivait à Hippolyte de la Morvonnais, le 24 mars 1835, et qui débute ainsi :

« Je vous envoie, mon ami, quelques pages sans titre, incohérentes, confuses, comme la vie de ma pensée. J'aurais voulu composer quelque chose de simple et de tranquille comme une grande douleur; mais je m'échappe à moi-même, un trouble funeste bouleverse ma tête, la vivacité de certaines idées l'enivre, elle bat la campagne à travers je ne sais quelles imaginations. C'est dans cette épreuve surtout que je dois reconnaître le défaut profond de mon organisation intellectuelle. Le calme dans les pensées marque la force de l'intelligence. Or, ici, et dans tout ce que je fais d'ailleurs, qu'est-ce autre chose qu'une création sans suite, convulsive, s'interrompant brusquement à toute minute, comme les paroles d'un insensé[1]?... »

On ne pourra pas reprocher à l'auteur de se montrer tendre pour son œuvre. J'espère que le lecteur ne ratifiera point ce jugement et qu'il appréciera d'un esprit plus équitable, même si elle exige quelque effort, une des plus nobles méditations qu'ait inspirées le deuil d'une amie perdue.

ANATOLE LE BRAZ

Je retourne, mon ami, sur le chemin tant de fois mesuré par nos entretiens[2] depuis le mois de janvier. Pour peu que je m'en écarte, une lassitude soudain m'arrête et me contraint de rebrousser. Je le regagne donc avec amour et repentant de ma fuite, car il faut que j'en arrache mon âme quand je tente de m'en éloigner, et j'ai la preuve qu'elle ne pourrait en nul autre lieu reprendre les marches solitaires. De toute grotte d'anachorète part un sentier qui s'évanouit dans les ombres les plus secrètes de la forêt. Tel est ce chemin où je rentre; il plonge dans l'obscurité et le silence des retraites les plus dérobées, et j'y descends avec une lenteur plus austère et une plus secrète

1. Voir Abel Lefranc, *Maurice de Guérin*, pp. 130-131.

2. Entendez les lettres échangées entre les deux amis après la mort de « Marie ».

joie que ne fit jamais aucun anachorète, car une âme[1] qui sortait de ce monde me l'a révélé; c'est à sa lueur, tandis qu'elle fuyait dans les ombres, que j'y ai marqué les premiers pas.

S'il arrive toujours que la force du regret s'use et s'éteint assez pour laisser l'esprit reprendre sa liberté et ses coutumes, il reste dans le plus secret de nous-même quelque chose qui se soustrait à l'action du temps et s'attache pour jamais à notre vie intime. Tandis que l'élément pesant et grossier de la douleur[2] s'échappe par les larmes et tous les signes d'affliction qui éclatent d'abord, la partie pure, spirituelle et vraiment de durée se retire dans le fond de l'âme, sans bruit, sans émotion des sens, pour y séjourner jusqu'à la fin, recueillie et vigilante. De cet asile elle gouverne secrètement la pensée et la vie tout entière. Par une puissance qui agit avec précaution et dans le mystère, elle entreprend la transformation de l'âme. Placée au centre de la substance spirituelle, au point vif et fécond d'où s'élancent les pensées, les goûts et les caprices, où les idées, les passions, les habitudes, les amours pour certaines apparences du beau et du vrai plongent leurs longues racines, elle peut disposer de toute la vie intérieure par les origines, et régir l'âme, comme Dieu le monde, par la science et la possession des premiers principes. Tantôt c'est la rencontre de deux éléments subtils, sur le point d'engendrer une pensée vive et riante, qu'elle prévient en les égarant; tantôt une étincelle errante et perdue, qui allait surgir et rompre la surface calme de l'esprit, est rencontrée par un souffle inconnu qui l'éteint. Insensiblement les lueurs irrégulières qui s'élevaient du fond de l'âme décroissent de nombre. Les intervalles de temps qui les séparent commencent à paraître, ils s'agrandissent, ils gagnent, ils ont tout gagné. Rien ne vient plus de l'intérieur, qui brille et éblouisse, rien que, de temps à autre, de longues et pâles clartés qui s'évanouissent lentement.

Dès lors, tant d'éléments volatils et aériens, tant d'atomes d'essence spirituelle qui sortaient par tourbillons, sitôt qu'une

1. Celle de madame de la Morvonnais.

2. Le 12 février, il écrivait dans son *Journal* : « Elle (Marie) n'est donc plus qu'une pensée, me dis-je; elle n'est donc plus accessible qu'aux rêves de mon âme! Je me soustrais difficilement à la *tristesse pesante et humaine* de cette idée. »

émotion légère d'amour-propre agitait l'âme, ou que le souffle de la conversation y tournoyait comme un vent fou éparpillant cette poussière étincelante qu'on appelle de l'esprit; dès lors, tous ces éléments n'étant plus emportés au dehors, l'âme les emploie en les mêlant aux substances plus fortes. Rien ne se perdra désormais des trésors même les plus légers : tout va tourner au profit d'un travail austère, et entrer dans le fleuve muet de la circulation intérieure.

Ainsi la sévérité lente de la douleur cachée retire insensiblement des habitudes apparentes l'enjoûment des paroles et la gaîté du sourire. Comme dans un pays où l'on voit les sources rentrer dans le sein de la terre, on peut, sur ce rappel au dedans, préjuger des révolutions sourdes dans les mystères de l'âme.

Établie au centre même où les racines des grandes existences spirituelles viennent aboutir, la puissance occulte de la douleur juge leurs destinées et, dans l'ombre, exécute à loisir la sentence. Chez les unes, elle éteint la vie ; elle la modifie chez les autres. Des premières elle écarte avec vigilance les courants vitaux qui les alimentaient : elles meurent dans l'aridité et l'inanition. Aux secondes elle ôte aussi leurs courants, mais pour leur substituer d'autres sources. Elle communique à leurs racines, jusque-là nourries d'eaux vives, et d'un cours actif, une sève lente qui attiédit ou renouvelle le sentiment de l'être. Même, elle suscite des germes d'idée écartés et inconnus, qui fussent demeurés enfouis parmi les atomes sans nombre, amas confus de fécondité engourdie, qui attendent et dorment à l'état de chaos, dans le fond de l'âme.

L'action latente ne se manifeste pas brusquement à la surface; elle y arrive par degré, ses effets s'y accumulent insensiblement. Il arrive, une fois, que l'âme remarque un commencement de pâleur sur quelque idée jusque-là florissante. Un désir ancien et vif, mais qui ne dépassait pas le visible, marque des défaillances soudaines. Une passion intellectuelle, pleine de vie et laborieuse, se sent retardée par une langueur inconnue, ou se reconnaît saisie aux racines par une nature nouvelle qui gagne puissamment. Elle éprouve le sentiment double et mystérieux d'une existence qui se retire et d'une existence qui monte. Ou bien encore c'est une habitude solitaire de recherche interne ou de spéculation écartée, qui se détache des profon-

deurs où elle aimait à vivre en creusant, et cherche avec inquiétude des ténèbres plus fécondes que celles de la personnalité humaine. De tout ce qui vivait dans la substance de l'âme une partie est dans le dépérissement et bientôt mourra ; l'autre a gardé la vie, mais sous des conditions nouvelles. Les facultés, détournées de leurs sujets accoutumés, se dirigent sur des points plus élevés et plus nébuleux. Déjà de mélancoliques impatiences pressent en secret l'esprit renouvelé de commencer ses recherches dans la nuit grande et attrayante.

Vous savez, mon ami, le charme des pas qu'on mène sur des traces bien-aimées, et quelle joie s'émeut dans le cœur à l'aspect d'une empreinte récemment posée sur le sable, de l'herbe pas encore revenue de la pression qu'elle a subie, ou d'une jonchée de feuilles légèrement troublée dans une allée solitaire. Ce bonheur de suivre, si vif et si minutieux dans l'homme passionné, se retrouve dans le monde spirituel, dans ces régions graves, exemptes des puérilités du sentiment. L'esprit, comme un amant rêveur, tourne le long des chemins qui lui semblent marqués du passage de l'idéalité qu'il poursuit. — Voici les vestiges de ses pas, plus légers que ceux d'une ombre : là, elle s'est assise comme un voyageur harassé. — Ailleurs, saisi d'un parfum doux et pénétrant, il respire ses divins esprits. Marie, qui était la forme apparente de notre idéalité, est rentrée dans l'invisible. Aussitôt mon âme a pris à sa suite, dans les sentiers sourds et obscurs[1] : poursuite longue d'où je ne la rappellerai pas, où elle apprend à reconnaître des marques empreintes hors de la matière, et aspire avidement le parfum des ombres que son amie a traversées.

Marie, il y a un an à peine, je vous voyais, au milieu de cette familière réalité d'ici-bas qui nous captive par le charme caché de l'habitude et, plus profondément, par la triste sympathie du fini pour le fini. Maintenant il faut pour vous trouver que je monte aux sources mêmes de l'être. Votre forme a cessé.

1. On lit dans le *Cahier vert* : « Elle (Marie) s'est évanouie de ce monde visible; elle appartient aux régions de la pensée... Je sais qu'elle est là, que les obscurités du monde des esprits nous la cachent. Combien ces obscurités deviennent attrayantes et quel charme pour moi à hasarder les approches de ce monde inconnu ! »

Nous avons pleuré amèrement cette destruction. Pauvres habitués que nous sommes de ce monde palpable, nous ne pouvons rompre qu'avec des peines infinies l'idée de la terrestre individualité. Qu'elle est cruelle et profonde, cette faiblesse de l'âme humaine qui lui fait détester certaines des grandes et bienfaisantes lois de la nature!

Un appel puissant et secret convie les éléments les plus vifs de la matière à se former, pour s'y développer, autour d'un point désigné. Pleins d'amour, ils se composent et s'ordonnent dans la plus étroite union. Cette étreinte ardente des éléments, c'est la vie de toute forme généralement, soit qu'elle renferme un organisme, soit que, privée du mouvement intérieur, elle ait reçu une vie compacte insensible ou plutôt l'organisme indissoluble de l'immobilité. La forme, c'est le bonheur de la matière, l'éternel embrassement de ses atomes ivres d'amour. Dans leur union, la matière jouit d'elle-même et se béatifie. C'est pourquoi l'âme, pauvre molécule d'intelligence, séparée de l'unité des esprits, contemple avec tant d'avidité, à travers les sens, la forme bienheureuse. L'âme dans ce monde est condamnée au spectacle de la volupté.

Quant aux corps organisés dont les éléments se rassemblent, se séparent pour aller s'entrelacer de nouveau, ils sont semblables à des groupes qui se forment et qui se rompent, qui se ferment et qui s'ouvrent. En se fermant, ils emprisonnent quelquefois un esprit immortel; en s'ouvrant, ils lui rendent la liberté. Ainsi, à la surface de la terre, tout se dénoue et se renoue. La loi de la vie est un accord animé et gai, la loi de la mort un accord mélancolique qui l'accompagne. Le chœur des êtres règle ses pas sur cette mélodie.

J'ai longtemps détourné mon esprit de ces vues pour dégager un point douteux dans un coin sombre de ma nature. Je refusais l'oreille aux accents qui résultent de l'intérieur du monde, pour me pencher en moi-même et y saisir la vibration subtile d'une fibre inquiète. Je m'ensevelissais dans un oubli profond des lois dont je dépends de toutes parts, ou, si j'en entrevoyais quelqu'une, je frissonnais et cachais ma tête dans le sein horrible de la peur. Comme l'insecte craintif et d'une habile méfiance, qui ne sort qu'à demi de son asile, quand la

chaleur de l'air le séduit et le calme universel le rassure, je n'allais à la lumière qu'à de certains jours pour considérer, quelques instants, la trame de ma vie bien étendue sur ses appuis légers au doux soleil de ce monde. Insensiblement, ma confiance s'est dilatée. Elle est lente à croître comme les jours, mais, ainsi que le leur, son développement est vital et répand dans mon sein une chaleur féconde. Qui a ménagé ce rapprochement gradué entre mes frayeurs cruelles et leur objet, et l'entrée de mon intelligence dans la société paisible et sublime de l'ordre où je vis? Mais quel homme sait ce qu'il est et d'où partent les destinées de son esprit? Sans doute, comme la terre, mon intelligence parcourt un cercle de saisons et de signes célestes. Les premières tiédeurs de son printemps ont éveillé cette confiance par qui mon âme est rajeunie. Je fermais mon être et le contractais pour le rendre impénétrable. Douce respiration, flux et reflux de la vie universelle dans le sein de l'homme, reprise continuelle d'un embrassement maternel entre la nature et la vie qu'elle a créée et cachée en nous, je me défiais de toi! Retranché dans une personnalité craintive et jalouse, ennemi de toute chose par frayeur, j'étais possédé de tout l'égoïsme de l'être que dût ressentir une molécule vivante et ayant conscience d'elle-même, s'il s'en trouve de perdue dans le chaos. Aujourd'hui, je me mêle, comme au chœur des Muses qui appelaient les poëtes antiques sur le sommet des montagnes, à ces lois morales et physiques dont je repoussais les embrassements avec terreur. Je les appelle douces et belles, et leurs mains étendent sur mes lèvres amères un miel sauvage et fort, cueilli dans les antres secrets de la nature ou dans le cœur des chênes primitifs. J'ai découvert ma tête sévèrement enveloppée, dénoué et répandu mes cheveux sur mes épaules, car la confiance n'est-elle pas comme la chute molle et abondante d'une chevelure qui s'abandonne aux souffles de l'air? Peut-être dénué de cette force centrale qui établit et maintient un équilibre majestueux entre l'être et tout ce qui l'entoure, et, quand les eaux me pressent de leurs plis, peut-être pas assez puissant pour les frapper et marquer autour de moi, comme le grain de sable, un cercle qui se recule et s'élargit respectueusement, ne dois-je pas croire que c'est une même loi qui me resserrait dans la frayeur

et qui me dilate dans la confiance? Comme la neige qui demeure entière et pressée sous la garde du froid dans les hautes régions des montagnes, ou qui disparaît au moindre souffle tiède et rentre dans le vaste sein des eaux, peut-être n'ai-je à disposer que de ces deux conditions d'existence, de m'engourdir dans une étroite vie ou de me dissoudre dans une confiance sans bornes en l'univers.

Quand le printemps de mon intelligence s'ennuyait, quand mon âme, si longtemps retenue dans un sommeil froid et excentrique, rentrait dans la divine enceinte de la nature, Marie s'en est retirée. Eh bien! mon ami, mon esprit n'a pas cessé de marcher dans sa confiance pure et inclinée, et de descendre rapidement la pente de sa montagne glacée vers les vallées pleines de vie. L'insecte, au premier rayon du soleil levant, quitte l'arbre qui l'a retiré pendant la nuit dans la rugosité de son écorce, ou la plante qui l'a abrité dans le cornet d'une feuille repliée par le sommeil. Il redescend dans l'intimité du gazon, il reprend les sentiers imperceptibles qui circulent sous les secrètes arcades dont les cintres sont formés de brins de graminées; il respire l'ivresse vitale de l'air chaud qui se conserve sous ces abris. Comme lui, je goûterai la nature en suivant un chemin obscur au sein de la croissance, dans l'épaisseur de la végétation. Semblable au courant des prairies qui glisse sur un lit d'herbes inclinées, mon âme, avec un doux bouillonnement, suivra sa pente dans la nature, comme lui remuant les plantes dans sa course, recueillant le murmure de leurs oscillations ou se divisant pour gagner jusqu'à la pointe de leurs racines. Car qu'importe la vie, sinon pour rechercher ce qu'elle est! Frère de toute existence, une voix cachée et persuasive me dit de les visiter toutes, de porter les joies naïves de l'être et les félicitations sublimes de la vie jusqu'au pied de l'organisation végétale la plus simple et la plus foulée. Allant ainsi, je dissiperai mon être comme le nuage qui se fond et se submerge par les bords à mesure qu'il s'avance dans l'azur. Mais le temps viendra toujours trop tôt de le recueillir dans mes restreintes et froides limites. Quelle sombre et triste bergerie que les cavités secrètes de mon âme! Quand la nuit s'apprête et que le froid tombe, mon esprit, debout sur un point élevé et solitaire, dénombre les

divisions de mon être intime qui rentrent tristement, et cet étrange pasteur se réjouit des absences qu'il a comptées.

Non, Marie, votre fin n'a pas glacé ces premières haleines d'une vie nouvelle, qui s'élèvent dans mon sein. Mon âme n'a pas absorbé sa douleur pour se fermer et se condenser sur elle. Cette douleur sera soustraite aux hommes, mais emportée avec mon âme dans mes fuites profondes au sein le plus retiré de la nature, et là abandonnée avec toutes mes pensées au souffle vif et doux dans qui mon intelligence se fond et se dissipe sans rien perdre de ses forces ni de sa conscience; souffle qui enveloppe la forme entière du monde, son haleine immense dont il s'environne, et qui, emportant avec lui la substance de l'âme mêlée et diffuse, l'introduit dans tous les secrets et les pores divins où il pénètre.

Ma douleur cachée vivra partout avec moi. Vous n'êtes plus de la nature, vous avez déserté le point de l'espace que vous occupiez visiblement, mais, en devenant esprit pur, vous avez tout rempli. Ne retrouverai-je pas le parfum de votre souvenir caché dans les herbes, et les vibrations de votre douce voix se propageant encore et remuant secrètement les anthères de quelque fleur ignorée ou le duvet d'une feuille sauvage? Je découvrirai dans un sein fidèle, qui ne perd pas les empreintes, les mouvements que vos lèvres, votre main, votre pied léger ont imprimés aux éléments, et sur ces empreintes l'auréole de l'esprit qui les couronne et les protège. Vous êtes pour moi grande comme la nature; l'étendue visible s'est remplie à mes yeux de la lumière de votre souvenir.

Un jour, vous me prîtes le long de la mer. L'automne, vers le milieu de son cours, avait encore quelque tiédeur. Nous traversâmes un bois par un sentier oblique d'où s'élevait sous nos pas le parfum amer du dépérissement caché dans les feuilles fraîchement tombées. La plus grande partie des bois était dépouillée. Les branches des têtes sifflaient légèrement, tandis que les rameaux inférieurs, graves, penchés et muets, semblaient écouter. Çà et là, des arbres retenaient encore quelques feuilles dispersées aux extrémités du branchage, mais que leurs articulations sans étreinte et sans vie laissaient tomber une à une. Dans d'étroites clairières, quelques moucherons

exécutaient en chœur leur vol sphérique sous les rayons du soleil qui s'éloignait et leur retirait la vie. A travers les feuilles mortes, sous l'abri chaud et fécond des fourrés, des plantes ouvraient à la faible chaleur de ce jour quelques fleurs sans espoir. Plusieurs coudriers portaient des chatons grêles et courts, et des arbustes ramassés, qui semblaient avoir conservé dans leur union un reste de chaleur, hasardaient quelques feuilles issues de cette sève tardive qui remonte parfois au sein de la végétation alanguie et déjà froide. Cette dernière tentative de production, cet impuissant retour d'une fécondité usée, ces pâles témoignages d'un reste d'amour et de force, le dépouillement des arbres, l'abandon des grèves, la chaleur mourante et l'éclat émoussé du soleil donnaient l'idée d'un printemps mélancolique, — le dernier des printemps, quand la nature caduque fera poindre avec peine un peu de verdure et laissera entrevoir son sourire suprême et défaillant à travers les ombres et le froid d'une éternelle inertie.

Vous me dîtes : « La vie se replie dans le sein de la nature. Les germes, s'étant dispersés et ayant fleuri sur toute la surface, vont se rejoindre et se réchauffer l'un près de l'autre dans l'asile chaleureux et profond qui les attend. »

La mer s'était retirée avant notre venue, nous attendîmes son retour. Comme une pensée qui s'est longtemps balancée dans le lointain de l'âme, ne révélant son existence que par quelques flots qui s'élèvent et blanchissent ou le murmure invisible de ses profondes et vitales agitations, se soulève enfin et fait avancer ses ondes, la mer se mit en marche vers nous. Une brise, comme une inspiration céleste, hâtait le progrès de la marée et donnait aux nappes que les lames projetaient plus de déploiement et d'écumes. Les oiseaux de marine quittaient les écueils lointains et suivaient la mer, ainsi que les solitaires le flot montant de leurs pensées, jusque dans l'anse la plus reculée où le dernier pli des eaux s'éteint avec un léger frisson sur quelques palmes de sables unis. La marée montait de l'occident : le soleil, suivi de ses nuages, comme l'Océan de ses oiseaux, y descendait. Ces divins éléments, l'eau et la lumière, qui se pénètrent avec tant d'amour dans la fumée des cascades, le calme des lacs, la pureté des neiges et l'ondoyante mobilité des nuages,

se séparaient avec mélancolie et étendaient leurs adieux sur toute la face de l'Océan.

Peu de temps après la chute du soleil derrière un promontoire bleuâtre, le silence universel s'accomplit. Nous n'entendions guère plus que le froissement léger de nos haleines, qui alternait avec le bruissement clair et régulier des vagues.

C'est au milieu de ce spectacle que je me ramène de préférence pour engager mes pensées dans cette issue étroite par où nos rêves s'élèvent dans le monde que vous habitez, comme un filet de fumée incertaine.

C'est là que mon esprit se déploie silencieusement comme le soir, et vous enveloppe, vous et les grandes questions, dans les ombres d'un culte secret[1].

Il est doux de poursuivre une lecture passionnée jusque sous la chute du jour. Dans les lueurs du déclin, sous cette lumière où pénètrent déjà les ombres subtiles et le silence de la nuit, les lignes rêveuses parlent avec plus d'intimité; elles paraissent plus solitaires, plus recueillies; leurs pensées s'insinuent avec plus de charme et font mieux dans l'âme l'entrée furtive et muette des rêves. C'est à la clarté d'un demi-jour à peu près pareil que j'ai lu dans mon âme ce que vous venez de voir. Ne vous étonnez donc pas d'y rencontrer tant d'idées rompues, suspendues, avortées. Quand on lit au crépuscule, on est sujet à sauter des mots, des phrases entières, à ne prendre que les débris de pensées qui vous luisent à travers les ombres. Hélas! ce n'est guère autrement que je puis lire les caractères tracés sur le fond pâle de mon esprit. Mon âme est placée sous un jour mourant, sous des reflets pleins de langueur. Quand le vent tombe et que les nuages s'écartent, je m'applique avec charme à cette lecture intérieure. Hors de là, je ne puis rien. Comme un solitaire qui subsiste de racines sauvages, mon intelligence va çà et là cherchant sa vie. Elle se raidit pour arracher la plante nourricière, mais la tige se rompt, et ses mains n'obtiennent qu'un vain feuillage. Le sol opiniâtre garde toujours la racine.

MAURICE DE GUÉRIN

1. Après cette sorte d'invocation à « Marie » qui se termine avec ce paragraphe, l'auteur s'adresse de nouveau à Hippolyte de la Morvonnais.

L'HEURE DU DIABLE

I

Dans la haute salle aux poutres brunes, le déjeuner s'achevait. Par la fente des volets mal joints, le soleil de juillet coulait un rayon chaud qui dorait les pêches sur la table et s'en allait frapper le mur du fond où, contre la tenture fanée, — toile écrue encadrée de bandes rouges, — s'espaçaient des natures mortes, des assiettes et des gravures. Très vaste, avec ses épaisses murailles où les trois fenêtres formaient de profondes embrasures, avec ses lambris, ses lourdes portes et jusqu'à la niche qui jadis renfermait une statue et maintenant abritait une potiche, la pièce, malgré des rideaux clairs et de jolis meubles cirés, gardait une physionomie monastique d'ancien réfectoire. Parmi les buffets, les dressoirs et les porcelaines, les convives semblaient dépaysés avec leur moderne et tout petit couvert.

Ils étaient quatre, monsieur et madame Danelle hébergeant le ménage Brignoles chez eux, à la Bastide. En face de son mari, les coudes sur la nappe, Gilberte Danelle mordait une pêche. Elle paraissait incroyablement jeune, et, de toute sa physionomie, à première vue, on ne retenait que cette expression de jeunesse qui frétillait au coin des lèvres. L'examinant plus en détail, on percevait la précision des traits découpés dans une carnation pure : — le nez un peu recourbé, aux ailes battantes, les paupières longues...

Par-dessus la corbeille de fruits, Xavier Danelle couvait sa femme d'un regard admiratif et tendre : comme si elle le devinait, elle dressa la tête, rencontra les yeux bleus et fins, l'affectueux sourire épanoui dans la barbiche couleur de cendre, et fit un signe amical. Mais elle était distraite, écoutant Michel Brignoles qui parlait de l'Italie.

Michel Brignoles, depuis huit jours qu'il était à la Bastide, épuisait ses anecdotes et toute la série de ses appréciations artistiques et littéraires. Gilberte qui ne l'avait jamais vu avant cette semaine passée côte à côte, l'observait avec un intérêt doublé d'agacement. Dans Brignoles, ce qu'on remarquait tout d'abord, c'était sa manière de causer. Il s'exprimait en phrases incisives; avec la main, il faisait de petits gestes qui soulignaient certains mots, les rendaient expressifs ou drôles. Il avait d'ingénieuses trouvailles, des raccourcis pittoresques et, surtout, une prestigieuse aisance. A peine âgé de trente-deux ans, il avait l'air fatigué. Ses tempes, sous les cheveux châtains légèrement crépus, montraient un lacis de rides commençantes, mais ses yeux étincelaient, — des yeux bruns, presque ronds, pleins d'une flamme sans cesse renouvelée. — Sa moustache s'ébouriffait sur ses lèvres fortes, et, au menton troué d'une fossette comme celui d'une femme, il portait une mouche de barbe un peu fauve.

— A Rome, je me suis épris d'une délicieuse nymphe de pierre. Elle est assise entre de graves matrones, le long du cloître d'un musée, devant une cour remplie de fleurs, de ruines et de gigantesques figures d'animaux. Elle n'a plus de tête, mais deux mèches de cheveux tombent encore sur ses épaules nues. Elle s'appuie sur un bras, un bras merveilleux, à la fois mince et modelé. A travers sa tunique glissée jusqu'à ses hanches, on devine ses jambes croisées. C'est une exquise créature qui n'a rien des Junon, des Minerve ni même des opulentes Vénus vantées par les guides. Elle possède la grâce menue de nos contemporaines et, si elle se levait, elle aurait cette démarche souple que nous aimons chez les Françaises.

Il s'arrêta.

— Tu connais en détail tous les musées du monde! — fit paternellement Xavier Danelle, fier de son ami, qui était plus jeune que lui et qu'il traitait en cadet.

Gilberte, nerveuse, chiffonnait sa serviette. Elle avait vivement goûté, les premiers jours, la personnalité de Brignoles, ce mélange d'observation colorée, de scepticisme, d'élégante lassitude. Maintenant elle jugeait le jeune homme dépourvu de simplicité. Il déclarait volontiers les choses « tout à fait exécrables », ou bien les célébrait en termes rares. Il découvrait partout des merveilles inconnues : bibelots, pages oubliées, tableaux. Dans ses histoires, il y avait toujours un détail sur lequel il insistait, marquant, par des inflexions ralenties, que là gisait le point essentiel. Gilberte, ayant décidé qu'il était poseur, s'irritait d'être charmée par la voix sonore et les mouvements justes...

Madame Brignoles dit brusquement, d'un ton acide :

— J'ai reçu ce roman dont on parle tant... Vous ne l'avez pas lu, Gilberte?

Gilberte fit un signe négatif ; madame Brignoles continua :

— La thèse en est curieuse, très curieuse...

Elle semblait vouloir, de force, allumer une conversation et couper court aux tirades de son mari. Autour de la table, elle promena le regard aigu de ses yeux verts. Elle avait un mince visage exsangue qu'écrasait la masse de ses cheveux roux. La main qu'elle appuyait à sa tempe était diaphane.

— L'auteur soutient que nous ne devons jamais mentir. Il prêche la sincérité envers et contre tous... Que pensez-vous de cette religion-là?

Comme un défi, elle lançait sa question, que Michel Brignoles releva.

— Ma pauvre Marie-Louise, si nous ne mentions pas, nous nous rendrions les uns aux autres l'existence intolérable !

— Pardon, — distingua Xavier Danelle, — il peut être nécessaire de mentir aux indifférents. Nous ne sommes tenus de nous livrer à personne. Le mensonge ou, plus souvent, le silence, qui est une manière de mensonge, nous protège contre les indiscrets. Nous pouvons taire aux gens les vérités qui ne les concernent pas. Quant à celles qui les concernent...

Michel interrompit :

— Celles-là, nous les cachons bien soigneusement, parce que celles-là seules intéressent. Si elles doivent blesser, nous les taisons par bonté.

— Singulière bonté! — murmura entre ses dents madame Brignoles, narquoise et presque méchante.

Son mari ne parut pas l'entendre et poursuivit :

— La sincérité est brutale, souvent barbare. Elle frappe aveuglément, au nom d'une loi facile. Il ne faut pas trop sacrifier à un idéal rigide, mais se plier aux circonstances et rester humain, avant tout... D'ailleurs, être vraiment sincère est presque impossible, même envers soi...

Xavier protesta :

— Nous devons la vérité surtout à ceux que nous aimons et que nous estimons, parce que le mensonge les mettrait sous notre dépendance et, en quelque sorte, les rendrait inférieurs à nous. La vérité, si âpre soit-elle, vivifie comme un vin rude mais généreux. Aux estomacs robustes, il faut du vin : laisse aux débiles le sirop qui affadit!...

Parlant d'une voix égale, douce et très ferme, il avait la vigoureuse gaucherie des hommes habitués à penser pour eux-mêmes, et pour eux seuls. Gilberte, à travers ses paroles, croyait distinguer son âme nette. Brignoles sourit de nouveau, imperceptiblement :

— Bravo, philosophe!... J'admire comme tu simplifies les choses.

Il n'entama pas les développements que Gilberte épiait. Il semblait brusquement triste. Ses yeux avaient une expression lointaine et voilée, qui surprit la jeune femme. Il lui fit l'effet d'un acteur qui, sortant de scène, abandonne une animation artificielle et reprend sa véritable physionomie.

« Tout ce bavardage n'est qu'une comédie », pensa-t-elle.

Elle sentait une sorte de soulagement. Comparé à Xavier calme et robuste, Brignoles, pour la première fois, lui apparut anxieux et faible comme un enfant sous son parfait masque d'homme du monde. Cependant elle éprouva, dans un petit choc, une bouffée subite de curiosité et d'intérêt : elle rougit, en repoussant sa chaise.

Madame Brignoles prenait le bras de Xavier. Il lui demanda son avis.

— Moi? — répondit-elle, — je pense que ceux qui n'osent pas être francs agissent par lâcheté plutôt que par pitié pour la faiblesse des autres.

Au salon, Gilberte servit le café. La souplesse remuante et toujours harmonieuse de ses mouvements plaisait à Michel Brignoles. Elle était longue, toute d'un jet dans sa robe de toile rose. Autour d'elle, les fauteuils Louis XVI, la tenture à bouquets et les petits saxes de la cheminée mettaient une grâce ancienne.

— Madame, dans ce cadre du vieux temps, vous avez l'air d'une petite marquise d'autrefois, ressuscitée toute jeune par on ne sait quel sortilège.

Madame Danelle se mit à rire. Quand elle riait, ses yeux gris semblaient transparents et, dans sa bouche entr'ouverte, très rouge, les dents luisaient, égales et courtes.

— Quoi?... Est-ce encore un compliment?... Dites-le-moi, Marie-Louise.

Madame Brignoles cessa de tourner les pages d'un magazine.

— C'est une simple phrase, je suppose. Michel est un beau parleur, et vous, Gilberte, vous êtes une enfant gâtée.

Gilberte se mordit les lèvres. L'aigreur de madame Brignoles la déconcertait. Elle considéra cette pâle créature à la peau blanche et trop fine, aux yeux lourds d'orage sous des sourcils ardents. Observant la régularité classique des traits, elle s'étonna une fois de plus de leur âpre froideur.

Madame Brignoles, d'un coup sec, ferma la brochure :

— Continuez à marivauder. Je vais faire ma sieste, moi qui suis une patraque.

— Mais — dit Gilberte — il me semble que vous allez mieux!...

— Oh! ne parlons pas de ma santé, je vous en prie...

Elle traversa la pièce de son pas languissant. Xavier Danelle, debout, lui tendit la main.

— A tout à l'heure!... Reposez-vous.

— A tout à l'heure!... Merci...

La voix se nuança d'un peu de douceur, un sourire flotta sur les lèvres, répondant au cordial sourire de Xavier.

Les deux hommes sortirent, à leur tour : Gilberte resta seule. Elle se laissa tomber dans une bergère, près de la vieille commode à poignées de cuivre, regarda des roses s'épanouir dans un vase en grès, à côté d'une pendule en porcelaine,

au cadran minuscule sur lequel trottinaient deux aiguilles d'or contournées.

« Singulier couple!... »

Depuis treize mois qu'ils étaient mariés, constamment Xavier lui racontait l'histoire du ménage Brignoles : « Michel, ingénieur de talent, avait une haute valeur intellectuelle et morale; Marie-Louise était une personne supérieure... A vingt-deux ans, contre le gré de ses parents ou presque, elle avait épousé Brignoles, du même âge qu'elle, tout frais sorti de l'École Polytechnique et passionnément épris. Depuis, ils restaient remarquablement unis et très heureux, malgré la santé de madame Brignoles, atteinte d'une de ces affections délicates qui laissent pendant des années les femmes un peu infirmes... » Telle était la version de Xavier. — Gilberte douta de son exactitude : « Moi, je suis sûre qu'il n'aime plus sa femme... Et elle le sait... »

Elle songea que son mari n'entendait rien aux questions sentimentales. Cependant il était tendre, mais d'une tendresse naïve et gauche malgré ses cheveux gris.

« Cher Xavier!... »

Elle se souvint des jours de fiançailles où il tremblait en baisant ses bras nus; elle revécut l'heure où il avait révélé son amour. Debout dans une embrasure du salon de sa mère, elle l'écoutait. Il parlait à voix basse, dévoré d'anxiété : elle se rappela quelle profonde douceur elle eut à le rassurer en se promettant. Dans les yeux bleus chargés de désir et de crainte, une flamme de bonheur, peureuse encore, avait lui subitement, et, en elle, avait frémi la même joie riche, débordante, qu'elle avait à glisser le dimanche quelques gâteaux à des gamins affamés et surpris.

« Pauvre cher Xavier!... »

Elle avait alors dix-neuf ans tout juste : elle s'était livrée gentiment, touchée par l'amour ému, respectueux, dont il l'entourait. Elle était son petit oiseau, son bijou, la Gilberte dont il contentait les caprices. Lui était son grand ami, son protecteur câlin...

Elle pensa qu'ils étaient heureux. Un peu de mélancolie pourtant s'insinuait en elle; elle la secoua :

« Nous sommes heureux, très heureux! »

Ses deux mains nouées sur ses genoux, elle s'efforça de ranimer au fond d'elle-même l'enthousiasme joyeux et facile qui parfois la soulevait. Elle y réussit mal et chercha pourquoi. Avec la manie puérile d'un collectionneur, elle aimait à classer ses sentiments, à les étiqueter. Elle se promenait dans son âme comme dans un jardin bien rangé et croyait en connaître tous les détours. Cette fois, elle ne sut rien démêler et recommença de songer à Michel Brignoles.

Elle l'avait jugé charmant, puis superficiel. Maintenant, elle comprenait qu'elle ne savait rien de lui, et une violente curiosité entrait en elle. Elle revoyait l'expression de faiblesse mélancolique que sa bouche avait eue durant une seconde.

« Ce qu'il dit ne correspond pas à ce qu'il pense... Mais que pense-t-il?... »

L'intuition d'un mystère à deviner lui avait toujours donné une excitation à laquelle elle résistait mal : « Gilberte ne peut pas voir de boîtes fermées, — disait son amie Charlotte Soumet, — elle voudrait toutes les ouvrir!... » C'était vrai!... « Heureusement, — ajoutait Charlotte, — elle est raisonnable, et raisonneuse, et réfléchie, et, si elle ouvre les boîtes, elle le fait avec tant de méthode et de prudence qu'elle ne casse rien... »

Le parfum des roses remplissait la pièce. Au-dessus du piano drapé de toile de Jouy, les gravures du *Fils ingrat* et de *l'Accordée de village* pâlissaient dans leurs cadres dorés contre la tenture semée de médaillons fleuris. Gilberte appuya son coude à la commode : elle était lasse, il faisait chaud et l'odeur des roses décidément l'étourdissait.

Elle se leva et, sortant, se trouva dans un vestibule dallé au fond duquel il y avait un escalier de pierre entre des murs blancs de plâtre. A droite et à gauche, un couloir prolongeait le vestibule : Gilberte prit à droite; tout au bout, une fenêtre à rideaux de mousseline filtrait un rectangle de jour cru, mais, à mi-chemin, la jeune femme tourna dans la partie déserte du bâtiment.

La Bastide était un ancien monastère. Blotti dans une vallée des Causses, il avait été acquis après la Révolution et le départ des moines par un aïeul de Gilberte, médecin à Montpellier suivant la tradition de sa famille. Gilberte, élevée par une

mère veuve et un grand-père, le dernier des docteurs Révéreil, avait passé la plus grande partie de son enfance dans ce couvent à demi-restauré dont une aile entière restait inhabitée, salles voûtées, — toute en cellules, escaliers croulants. — La jeune femme aimait l'odeur vieillotte qui flottait dans les corridors. Légère, elle courait, entre les murs écaillés, dans le silence que troublait parfois le trot menu d'une souris. Elle poussait la seule porte qui ne fût pas cadenassée et pénétrait dans la pièce immense, tout entourée de stalles en chêne, qui terminait le bâtiment et s'appuyait à la chapelle : l'ancienne « salle du chapitre ». Des toiles d'araignée pendaient aux angles du plafond, obscurcissaient les vitres; une poussière grisâtre craquait sous les pieds. Gilberte s'installait dans l'un des sièges de bois poli et méditait. Ses rêves de petite fille avaient tournoyé entre les parois de pierre : elle les retrouvait un à un. Elle avait imaginé des séries d'aventures, toute une existence fiévreuse et tourmentée, — et maintenant son existence était faite, si douce et si paisible!

L'ombre fraîche, par cette après-midi d'été, lui donna le frisson : elle ouvrit la fenêtre. Derrière un pré, une allée de tilleuls longeait le ruisseau. Au-dessus des tilleuls, sur une colline, des hêtres s'étageaient au soleil. Elle observa les jeux de la lumière dans les cimes vertes. Luisantes, les petites feuilles tremblaient, puis ondulaient toutes, en houle, au passage du vent. Un nuage étiré barrait le ciel très bleu. La jeune femme le contempla, s'engourdissant dans une rêverie insconsciente sous laquelle toutefois un désir d'activité se réveillait, aigu comme une souffrance...

— Gilberte chérie, que faites-vous là?

Elle se retourna vers son mari, debout dans la porte, robuste, souple encore, sous ses cheveux gris.

— Rien. Vous savez que cela m'amuse, cette vieille salle.

— Vous aurez pris froid, petite fille! Vous êtes imprudente.

Elle assura que non, se mit à rire, parce que sa manche avait emporté une toile d'araignée, et appuya sa tête à l'épaule de Danelle.

— Ne vous inquiétez pas trop de moi, Xavier : je n'en vaux pas la peine!

Il lui caressa la joue.

— Vous êtes tout mon bonheur, — dit-il.

Puis il lui demanda si elle voulait aller faire un tour avec Brignoles.

— Depuis qu'ils sont là, vous êtes privée de promenades. Emmenez donc Michel : il sera ravi. Je tiendrai compagnie à madame Brignoles.

Elle hésitait. Xavier insista :

— Montrez lui comme vous grimpez, ma petite chèvre, mais ne vous cassez pas le cou!...

Au salon, ils trouvèrent Brignoles. Il regardait par la fenêtre et se dérangea pour venir à eux. Dans son complet de flanelle rayée, il était svelte et se cambrait.

— Michel, ma femme est prête à te montrer son bien-aimé pays des Causses.

Michel s'inclina, un peu cérémonieux. Madame Brignoles entrait.

— Chère amie, — dit Xavier, — je donne congé aux enfants. Voulez-vous me permettre de vous faire la lecture comme autrefois? Vous ne tenez pas à escalader nos montagnes?

Elle arqua ses sourcils et répondit lentement, avec indifférence :

— Je ne pourrais pas escalader vos montagnes. C'est l'affaire d'une petite nymphe sauvage comme Gilberte. Vous me lirez quelque chose de bien neuf tandis qu'ils se fatigueront...

Gilberte revint de sa chambre, riante sous une large capeline que nouait une bride en gaze. Aux côtés de Michel, elle descendit l'escalier du perron.

— Où m'emmenez-vous, madame?

— Au petit bois, au *devois* comme on dit ici... Nous irons dans les hêtres un autre jour, si vous voulez...

Ils traversèrent, devant la maison, un espace sablé tout éblouissant de soleil, s'engagèrent dans une allée étroite bordée d'un buis très haut qui formait un mur lisse et verni.

Gilberte marchait vite, sans parler. A la dérobée, elle examinait le compagnon : « Qu'y avait-il derrière ce regard-là?... » Elle souhaitait toucher l'âme de Brignoles, connaître la voix sincère qui devait succéder enfin à ces intonations rythmées, trop entendues depuis huit jours.

« A quoi bon ? Il ne me confiera rien de lui ! »

Les cigales chantaient. Ils passèrent par un pré déjà fauché où s'alignaient les meules : l'odeur de fenaison, autour d'eux, roula ses larges ondes...

« Si ! — trancha résolument Gilberte, — je saurai ce qu'il pense. »

Elle déplaça une barrière rustique, franchit quelques pierres entassées.

— Attention ! — dit-elle gaîment, — nous allons grimper.

II

Ils causèrent peu. Michel battait le sol de sa canne, un pli au front. Néanmoins, affectant l'intérêt, il demandait des renseignements, qu'il s'empressait d'oublier aussitôt.

Lentement, ils gravirent une pente raide couverte d'une petite herbe courte et grasse que broutait un troupeau de brebis gardé par un chien jaune et un berger silencieux.

— Ici, — expliqua Gilberte, — on appelle ces sortes de prés naturels, des « pelouses ».

Des buis piquaient de touffes inégales le sol vert. Çà et là, de gros quartiers de rocs se dressaient, très blancs, tachés de lichens. Ils les contournèrent, arrivèrent aux premiers arbres, — des chênes tordus plantés en bouquets. — Le soleil oblique frappait la joue de Gilberte, dorant une mèche de ses cheveux. Le vent soufflait, coupant l'haleine. Michel avançait difficilement, peu habitué au sol glissant, étourdi par la rafale.

Tout au sommet, Gilberte s'arrêta :

— Voilà, — dit-elle simplement.

Autour d'eux, les bouquets de chênes et les rocs se multipliaient, séparés toujours par les buis et l'herbe rase de la « pelouse ». Gilberte s'assit sur l'une des pierres tièdes et ôta sa capeline. Elle était toute décoiffée et ouvrait la bouche comme pour boire le vent.

— C'est exquis. On grimpe, on lutte, puis, en haut, on se laisse tomber et l'on regarde... Voyez mon pays, ce vieux Rouergue que vous ignoriez !

Elle étendit la main. En bas, à leurs pieds, dormait la vallée

étroite et claire, avec ses prés, ses haies et le ruisseau frétillant par tronçons. La colline chargée de hêtres s'élevait en face d'eux, verte et foncée sur le ciel. Dans l'encadrement rétréci encore, à droite, les crêtes bleuissantes de la Montagne Noire s'estompaient au loin. A gauche, après une étendue cultivée, onduleuse, renflée d'éminences, de croupes et de mamelons, Gilberte montra le « causse » du Larzac, rappela, pour Michel indifférent, que l'on donne ce nom à de sauvages plateaux desséchés... Du point où ils étaient juchés, les promeneurs dominaient la Bastide, mais se trouvaient bien au-dessous du causse qui, vu d'en bas, se réduisait à une ligne de végétation sombre, couronnant une falaise à pic, marche d'escalier gigantesque. Une lumière chaude, jouant sur la paroi rocheuse, en avivait les cassures, détachait les arbres jaillis hors des fentes, et qui semblaient de loin des herbes hardiment cramponnées aux saillies d'un vieux mur. Çà et là, une éclatante coulée de terre rouge s'éboulait entre les rocs, piquetée de touffes de buis. Des pelouses et des bois dévalaient du bas de l'assise pierreuse vers des maisonnettes groupées.

— C'est le village, Balajanenc.

De Balajanenc, une route serpentait, croisait le ruban d'acier de la voie, rejoignait la vallée de la Bastide. Un instant, Michel regarda la gare, posée dans un champ comme un joujou, à côté d'un réservoir à eau, jaune et noir, que recouvrait un chapeau conique.

— C'est là que nous sommes arrivés?

— Oui. Millau est par là, Bédarieux par ici.

La double ligne des rails filait, luisante, dans la campagne. Gilberte se détourna :

— Regardez plutôt la Bastide!

Ils se penchèrent sur la vallée, distinguèrent le bâtiment à toit brun flanqué d'une chapelle à clocheton et dressé parmi les prés, contre le ruisseau dont le séparaient deux rangées de tilleuls.

— Comme on voit bien d'ici que c'est un ancien couvent! dit Gilberte.

Ils s'amusèrent d'apercevoir les trois enclos, distincts entre leurs palissades : — le verger, frais bouquet vert, — le potager, rayé par les rangées symétriques de salades et de choux, — et le jardin, dominé par un grand platane et plein de roses.

— On devine à peine l'allée de buis... Oh! que j'aime la Bastide! — s'écriait Gilberte, debout, appuyée à un arbre, les narines frémissantes et les yeux alanguis.

— J'y suis presque née, j'y ai grandi. Montpellier m'ennuyait. Je venais ici avec maman et grand-père. Ils me gâtaient tous les deux et je courais dans la campagne.

— Et maintenant, Montpellier vous ennuie toujours, Xavier a adopté la Bastide, vous venez ici, lorsque ses fonctions de garde général ne l'obligent pas à inspecter les Eaux et les Forêts, vous courez et vous êtes gâtée comme autrefois!

Brignoles parlait avec ce ton traînant et protecteur qu'on emploie envers les enfants. Elle rit :

— C'est cela.

Puis, sérieuse, les cils baissés :

— Je suis peut-être, oui vraiment, très gâtée... J'ai toujours été heureuse. Tout me paraît joli, facile. Il me semble que j'ai chanté de plaisir depuis ma naissance.

Elle montra la vallée baignée de douceur bleue, le causse empourpré et le troupeau au flanc duquel galopait le chien jaune.

— C'est bon de vivre! — dit-elle.

Brignoles sourit sans répondre. Ils redescendirent la pente grasse. Gilberte, au bout de ses doigts, balançait sa capeline. En silence, ils traversèrent les prés. Gilberte, au lieu de prendre le couloir de buis, se dirigea vers le petit jardin clos, — l'ancien jardin des moines. — Elle ouvrit la porte à claire-voie, précéda Michel dans l'allée étroite. Autour d'eux, les rosiers s'épanouirent. Ils rampaient, souples comme des lianes, grimpaient aux arbres morts, retombaient en guirlandes. Les roses tremblaient sur les tiges, lourdes, riches d'odeur, presque effeuillées. Mignonnes, pressées en bouquets, les roses mousseuses couvraient le poirier d'un manteau blanc et vert; de larges roses rouges jonchaient le sol de leurs pétales. Gilberte longea l'éclatant fouillis des pivoines, puis les passe-roses droites et raides, s'arrêta près des œillets massés en plate-bande derrière le grand platane.

— Quel drôle de jardin, n'est-ce pas? — dit-elle.

— C'est délicieux!

Michel était absorbé. Au bout de l'allée, ils franchirent la

seconde barrière et s'arrêtèrent sur la place sablée, devant le vieux perron et la terrasse enguirlandée de chèvrefeuille. Marie-Louise guettait, penchée sur la balustrade :

— Il va être sept heures ! — cria-t-elle.

Presque tous les jours qui suivirent, Gilberte et Michel Brignoles sortirent ensemble. Brignoles lui parlait maintenant et elle trouvait qu'il parlait trop, — trop bien surtout. — Il l'entretenait de milieux parisiens, contait des scandales, analysait les pièces de théâtre, les romans... Mais sa dextérité agaçait toujours Gilberte : elle sentait qu'il avait causé, de la même manière exactement, avec tellement de gens !

« Ce n'est plus une conversation, mais une représentation ! »

Elle devinait qu'il s'était fait à lui-même, sur tel et tel sujet, des clichés qu'il replaçait presque sans retouches. Il était agréable à entendre, montrait de l'esprit, de la finesse, mais ne livrait rien de lui. Appréciant sa verve, elle riait parfois :

— Parisien que vous êtes, oh ! Parisien ! — disait-elle.

— Parisien ? Si vous saviez comme Paris m'ennuie !...

Il prétendait s'intéresser, avant tout, à son métier d'ingénieur des tabacs, raillait l'éternel cercle des éternels « cabots » mondains, dénonçait le vide cruel de toutes les réunions « où l'on va pour se distraire », se méprisait d'y retourner.

— N'y allez plus ! — répondait-elle ingénument.

Mais elle comprenait qu'il ne saurait s'en passer. Il avait le désir de plaire, un impérieux et féminin besoin de succès : le monde le choyait, lui assurait une réputation brillante à laquelle il tenait sans oser l'avouer.

« C'est effrayant ce qu'on l'a gâté ! » — concluait Gilberte.

Très tranquille, elle ne s'extasiait pas, même après ses morceaux les plus « réussis ». Elle attendait quelque chose de plus vrai, de plus profond. Parfois le regard du jeune homme frôlait le sien, une sympathie sourde s'émouvait en elle. Elle pensait : « Ses yeux sont plus sincères que ses phrases. » Violemment, elle s'intéressait à lui. Ç'avait été d'abord de la curiosité comme devant un problème ; maintenant, elle avait soif de le trouver confiant.

Il avait voyagé, disait bien ses voyages. Souvent, assis près de Gilberte sur l'herbe, au flanc d'un talus, dans les rochers,

il parlait de la Grèce ou de l'Italie. En trois phrases, il croquait un paysage, un monument, une œuvre d'art. Il se manifestait sensible aux formes et aux couleurs, s'enthousiasmait tout d'un coup, traçant dans l'air des gestes vifs. Alors la jeune femme écoutait, ravie. Mais il laissait retomber sa main, reprenait son éternel sourire :

— Ces ineptes touristes ont tout gâché! — disait-il.

D'autres fois, son récit se brisait net et Gilberte, au fond de ses yeux, devinait un souvenir dont il ne disait rien. Quoi? Une image de femme?... Et de quelle femme?... Gilberte s'irritait de sentir ainsi auprès d'elle un monde de pensées qu'elle ignorait.

A deux reprises différentes, elle crut s'apercevoir qu'il était triste. Il baissait à moitié ses paupières, apparemment trop lourdes, et son regard semblait mendier de la tendresse. Mais, toujours de la même voix disciplinée, il débitait ses anecdotes ou ses appréciations, comme un acteur son rôle. Elle était tentée de se lever, de crier :

« Vous n'êtes pas à ce que vous dites!... Vous remplissez une corvée en causant avec moi... » J'aime mieux que vous vous taisiez.

Mais elle n'osait pas, et, courbant la tête, s'amusait à effeuiller des fleurs de chicorée, toutes bleues, tandis qu'il recommençait une histoire.

Un matin, pourtant, elle se décida. Ils étaient au jardin clos, dans l'allée où le soleil, à travers les rosiers grimpants, étendait de jolies ombres douces. Michel l'agaçait par le récit, qu'il avait dû faire plus de vingt fois dans les mêmes termes, d'une piquante mésaventure advenue à un ministre. Gilberte ne s'intéressait guère aux potins politiques; de plus, elle sentait son interlocuteur « absent ». A la fin, Michel lui demanda :

— C'est amusant, n'est-ce pas?

Elle riposta :

— Pas beaucoup!... Puis, ça m'est égal, ces histoires-là... Vous me parlez toujours comme on parle dans un salon. Je ne connais rien de vous.

Un peu inquiète, elle se taisait. Michel la regarda : la blonde lumière du matin glissait sur son visage, en baignait les jeunes

contours, nacrait les paupières aux cils frisés, allongeait les yeux fluides couleur d'ardoise, mi-rieurs et mi-câlins. Elle exhalait un charme naïf, très pénétrant. Il demanda gaîment :

— Vous me trouvez dissimulé, sauvage?

— Oh! non... Xavier était sauvage, lui qui entra aux Eaux et Forêts pour vivre seul, en liberté, et rêver dans les bois. Pendant des années, il n'a souhaité voir personne... Vous, vous êtes mondain, presque *snob*. Vous aimez la conversation comme un sport. Seulement, vous portez une espèce de masque, un joli masque froid d'amabilité vernie. Ce n'est pas de la sauvagerie, cela, c'est de la réserve.

— Vous aussi, vous avez un masque, un gentil petit masque presque enfantin. On ne sait pas ce qu'il y a dessous.

— Moi?... je suis simple comme tout, — affirma-t-elle, — et je dis très vite ce que je pense.

Elle releva la tête, montra sa figure claire. Il murmura :

— Vous êtes très gentille... pas votre masque... vous-même! Vous vous intéressez donc à moi?

Un accent vrai frémissait dans ces paroles. Gilberte, brusquement, se sentit heureuse.

— Mais oui, et j'aimerais que nous soyons amis... Avez-vous beaucoup d'amis?

Il répondit doucement :

— Il y a beaucoup de gens qui croient être mes amis, mais ils ne me connaissent guère et je me sens loin d'eux.

Elle aurait voulu dire à quel point elle avait l'impression qu'ils devaient s'entendre, mais les mots ne sortaient pas. Sa gorge desséchée la brûlait.

— Et vous, madame? — demanda-t-il.

Il reprenait le ton habituel qu'elle détestait. Elle répliqua distraitement, comme une petite fille sage :

— Non, je n'ai pas beaucoup d'amis, j'ai Xavier.

Michel sourit :

— Xavier, ce n'est pas la même chose, ou alors...

Elle l'interrogeait du regard : il se tut.

— J'ai une amie d'enfance, — reprit-elle, — Charlotte Soumet. Nous avons été élevées ensemble, à Montpellier. Elle habite Paris, la plupart du temps : je la vois peu, mais elle m'a promis de venir à la Bastide, cet été. Je l'attends bientôt.

Vous la rencontrerez, puisque vous voulez bien, cette année, passer toutes vos vacances, n'est-ce pas? dans notre ermitage.

Michel raconta qu'il connaissait madame Soumet, belle et charmante, séparée d'un mari quelque peu hobereau qui la rendait fort malheureuse.

— Le frère de madame Soumet est mon collègue à la manufacture de Pantin. A Polytechnique, nous étions de promotions voisines. Madame Soumet est une admirable créature. J'ai eu l'occasion de me trouver avec elle plusieurs fois.

— Je l'aime beaucoup, — dit Gilberte.

Elle se figura vivement les yeux noirs et la haute taille de son amie, revit les cheveux épais tressés en couronne.

— Pauvre Charlotte!

A partir de ce jour-là, Gilberte fut dominée, de plus en plus, par le désir de pénétrer dans l'intimité de Brignoles. Elle ne pensait pas se montrer coquette avec lui, ne souhaitait nullement faire sa conquête. Elle voulait sa confiance, simplement. Imaginant qu'il était secrètement triste et découragé, elle éprouvait l'envie de se pencher sur lui, pour l'envelopper de tendresse et de pitié. Jamais elle n'avait pu voir souffrir, sans se sentir toute prête à agir, aussitôt, pour consoler. Une activité fermentait en elle qu'il lui fallait employer : elle décréta qu'elle serait l'amie de Michel Brignoles.

Elle se plaisait à régler les choses d'avance, avec une minutie d'enfant rêveuse. Se piquant d'être raisonnable, elle préparait sa vie comme on disposerait des cartes sur une table, d'après un plan prémédité. Il entrait dans son plan d'être, avant la fin des vacances, la confidente du jeune homme. Au cours de l'année suivante, ils s'écriraient...

Elle dit, un jour, à Xavier :

— Je voudrais que Brignoles me traite en camarade, et pas en femme du monde ou bien en petite fille.

Et Xavier repartit qu'il ne demandait pas mieux.

— Tâchez aussi, Gil, de vous lier avec madame Brignoles!

Mais Gilberte n'aimait guère les heures où, près de madame Brignoles, elle cousait sur la terrasse. Xavier emmenait Michel et, tandis qu'ils arpentaient les prés, grimpaient au flanc

des pelouses, escaladaient les roches, les deux femmes restaient en tête-à-tête.

L'odeur des roses montait du jardin, se mêlant à la senteur de chèvrefeuille qu'exhalaient les vrilles entortillées aux balustres. Madame Brignoles faisait une tapisserie : penchant sa tête pâle, elle tirait l'aiguille méthodiquement, sans défaillances. Gilberte l'examinait. A la dérobée, elle scrutait le visage fin, très blanc, les lèvres serrées, les yeux verts et froids. Marie-Louise Brignoles parlait peu, laissant parfois tomber quelques mots ironiquement secs. A coups d'épingle, tranquillement, elle crevait tous les ballons lancés par Gilberte. Gilberte s'irritait, étonnée de l'excessive réserve qu'elle ne savait pas vaincre, offusquée de l'indulgence protectrice qui répondait à sa bonne volonté. Naguère elle avait éprouvé pour madame Brignoles une tendresse alliée de commisération : Xavier lui contait l'inaltérable patience de cette jeune femme, perpétuellement éprouvée dans sa santé; elle pensait la choyer, entourer sa faiblesse d'attentions. — et voici qu'elle se heurtait à du dédain.

« Certes, — se disait-elle, — elle montre de la patience et de l'énergie, mais combien je la préférerais gémissante et révoltée!... Elle est réellement comme un marbre, et quoi de plus terrible au monde qu'une statue?... »

Avec Danelle, Marie-Louise s'adoucissait. Seul, il semblait ne pas la blesser et Gilberte, plusieurs fois, avait vu fondre la dureté du regard vert à la simple approche de Xavier. Quant à Michel, plus que tout autre, il essuyait une indifférence hautaine.

Une après-midi, elles se trouvaient toutes les deux ensemble. Gilberte venait de recevoir une lettre de madame Soumet annonçant qu'elle arriverait dans la quinzaine. Elle pensait à son amie dont elle souhaitait la présence : — Charlotte était sa confidente, la compagne de toute sa jeunesse, elle l'aimait comme faisant partie d'elle-même.

Impassible, près d'elle, l'autre femme tirait son aiguille. Hors de la jupe, son pied, agité d'un tic, remuait en cadence. Tout à coup, Gilberte perçut l'interruption du mouvement régulier et leva la tête. A deux pas de la terrasse, dans l'espace sablé, jouait un mioche en tablier rose.

— Qui est-ce? — demanda madame Brignoles.

— Le gamin de la fermière... Vous voulez le voir?... Monte, Tiennou!

— Oh! non, je vous en prie, ne l'appelez pas.

Gilberte revint à son ouvrage. Comme le silence était lourd! Heureusement, Charlotte Soumet, bientôt, apporterait le secours de son exubérante gaîté.

Mais le petit bonhomme, gauchement, gravissait les marches. Il cramponnait aux barreaux deux menottes sales. Dans sa figure luisante comme une pomme, les yeux noirs brillaient d'une curiosité malicieuse; il avait les cheveux tondus au ras du cuir, ce qui lui faisait une grosse tête ronde. Il monta posément jusqu'à l'avant-dernière marche, enfonça son pouce dans sa bouche et se mit à rire.

— Polisson! ta mère te cherche, sûrement!

Gilberte menaçait du doigt; mais le petit, poursuivant son ascension, perdit l'équilibre et roula sur la terrasse avec un cri de frayeur. Avant que Gilberte, debout, arrivât jusqu'à lui, madame Brignoles, accroupie, séchait avec son mouchoir les grosses larmes coulant sur les joues rouges.

— Là, c'est fini, ne pleure plus. Madame Danelle te donnera un gâteau... Vous trouverez bien quelque chose pour calmer ce désespoir, Gilberte?

— Mais oui!

Au moment où le marmot réconforté, commodément installé sur les genoux de Marie-Louise, mordait dans un biscuit, une femme accourut :

— Vaurien! te voilà!

Elle était grande, jeune, avec un visage hâlé et des cheveux durs. Sous sa jupe lâche, une grossesse s'accusait.

— C'est la mère? — demanda Marie-Louise.

— Non, la sœur aînée, Constance.

Tiennou, enlevé à bout de bras, disparut en gigotant, avec son biscuit. Marie-Louise interrogea encore :

— Elle est déjà mariée, cette sœur?

— Non. Elle travaillait au fromage, dans les caves de Roquefort, comme presque toutes les filles du pays. Un homme de là-bas, un homme marié... lui a fait un enfant pour lequel je couds cette layette.

Marie-Louise, machinalement, regarda la petite brassière.

— On a beaucoup d'enfants, par ici, n'est-ce pas?

Cette curiosité inaccoutumée surprenait Gilberte. Elle répondit que la fermière avait eu neuf enfants, dont cinq vivaient.

— On ne s'occupe guère des mioches; mais, dans le tas, quelques-uns s'élèvent, et ils sont robustes.

— Oui... tandis que les nôtres sont choyés et ne vivent pas!

Très vite, madame Brignoles reprenait sa tapisserie; mais, distinctement, dans les yeux couleur d'algue, Gilberte avait vu trembler un brouillard... Elle se souvint des récits de Xavier, se rappela le bébé mort à six semaines, depuis la naissance duquel Marie-Louise ne s'était pas remise tout à fait.

« Pauvre femme! »

Une pitié tendre s'épanouit dans le cœur de Gilberte. Elle se rapprocha de Marie-Louise, la regarda très affectueusement, avec le désir de trouver une parole amicale. Mais la pâle tête rousse se relevait déjà, tandis que résonnait la voix saccadée :

— Vous flânez, Gilberte, ma petite?... Je crois que vous n'avez pas fait trois points aujourd'hui : le mioche peut attendre sa brassière!

III

Gilberte constatait que son intimité avec Brignoles ne faisait guère de progrès. On était au mois d'août, une chaleur intolérable pesait sur la vallée : la jeune femme et Michel sortaient régulièrement après le goûter et s'en allaient dans les bois ou le long du ruisseau. Si Michel semblait renoncer à ses anecdotes, il ne se livrait pas plus qu'auparavant et Gilberte commençait à désespérer...

Un lundi, huit jours avant l'arrivée de madame Soumet, ils étaient encore, à cinq heures, debout au salon, près du piano ouvert, tandis que Xavier lisait à voix haute une nouvelle, récemment traduite, de Rudyard Kipling. Les volets fermés procuraient une ombre artificielle et fraîche, mais, par une fente, glissait un rayon où tournoyaient des poussières et des mouches. Il frôlait les rideaux blancs, effleurait le coussin et le

dossier d'un des fauteuils Louis XVI, allumait un reflet aux cuivres de la commode, frôlait le cadre vieilli du *Fils Ingrat* et mourait parmi les médaillons enguirlandés de la tenture où l'on voyait des bouquets et de petits paniers. Gilberte et Michel le regardaient, se figurant derrière lui le jardin lumineux, l'odorant fouillis des roses, la grâce des collines vertes... Xavier, avec des intonations fortes et diverses, détaillait l'intérieur d'un *bungalow*; Marie-Louise, du fond d'une bergère, appuyant sa tête pâle, lasse sous les cheveux roux, écoutait sans un geste.

Une guêpe vola, fauve et rayée, dans la bande de soleil.

Gilberte la vit hésiter, monter, descendre, affolée et vibrante, cherchant le grand jour. Brusquement, comme une flèche d'or, la bestiole gagna la fente des volets et disparut. Elle volait dehors maintenant, dans l'embrasement de l'été... Gilberte, ardemment, souhaita sortir. Elle toucha le bras de Michel :

— Voulez-vous faire un tour avec moi?

Puis, élevant la voix, elle avertit Marie-Louise et Xavier :

— Nous allons nous promener un peu, monsieur Brignoles et moi.

— Misérables! — murmura languissamment Marie-Louise; vous n'aimez pas Kipling!

— Moi? — répliqua Gilberte, — je l'adore, mais pas quand il fait si beau!...

Dehors, ils se sourirent, en complices, heureux de trouver l'éblouissement du plein air. Elle l'entraîna :

— Allons sous les hêtres.

Ils suivirent l'allée de tilleuls, ombreuse et calme, passèrent le ruisseau sur le pont suspendu que parait le houblon grimpant, aux grappes claires. Gilberte riait. Ses yeux gris, limpides, s'ouvraient largement sous les cils : ils s'emplissaient de lumière, reflétaient la gaîté des bois inondés de soleil, la joie frissonnante de l'eau qui fuyait sur les pierres, transparente et moirée.

— Vous avez raison, — dit soudain Michel, — vous êtes heureuse... Mais peut-être êtes-vous heureuse parce que vous connaissez mal la vie.

Scandalisée de ces paroles, elle secoua la tête :

— On ne connaît jamais que sa propre vie.

— Soit!... Mais il y a des existences tourmentées,

incertaines, ballottées comme une plume par l'orage, des existences qui se heurtent aux faits, aux préjugés, se meurtrissent au contact du monde. La vôtre, chère madame, coule ainsi qu'un joli ruisseau dans les prés.

Elle fut, pour le coup, froissée, comme pincée au cœur d'une sensation désagréablement aiguë. Michel prenait souvent avec elle ce ton agressif auquel elle ne pouvait s'habituer.

— Je n'ai pas fini de vivre, — dit-elle.

Il sourit avec une méchanceté moqueuse. Elle détesta les yeux mordorés, impertinents, presque cruels.

— Avez-vous réellement commencé ? — demanda-t-il.

Elle ne le comprit pas, haussa les épaules avec amertume et colère. Rapidement, ils marchèrent à l'ombre des hêtres, dans le sentier brûlant, très sec, où cheminaient des insectes entre les pierres plates. Des genêts fleurirent parmi les troncs, jaune vif, versant dans l'air une odeur forte, âpre et sucrée en même temps. Les jeunes arbres jaillis du sol en bouquets développaient leurs feuillages luisants et, s'étalant, barraient le chemin. Michel, d'un coup de canne, les écarta. Il les frappait avec rage. Gilberte s'écria :

— Comme vous êtes insupportable aujourd'hui !

Mais sa rancune fondait devant l'opulente lumière qui flottait sous les taillis, dorant les genêts en touffes. Elle regarda, au travers des hêtres pressés sur la pente, la vallée douce et verte. Le soleil chauffait le vieux toit de la Bastide et la cime feuillue des tilleuls. Il caressait les meules dressées parmi les prés, chatoyait sur les haies, argentait le ruisseau qui filait entre ses berges, au bas de la colline.

— C'est, — répondit Michel, — que je ne suis pas heureux comme vous.

Sa voix tremblait. Il souhaitait puérilement réveiller l'intérêt entrevu, l'autre jour, aux prunelles de Gilberte. Il eut soif de paroles familières et tendres. Devant lui, elle marchait sans parler, vive et leste. Il voyait la nuque creusée d'un jeune sillon ; la jupe ondulait, collant aux hanches. Il estima en connaisseur la taille ronde, flexible dans une ceinture de cuir fauve...

Il se demandait souvent pourquoi Gilberte avait épousé Danelle.

Danelle lui avait toujours semblé un philosophe serein, sans passions et sans âge. Il se le rappelait en uniforme d'École Forestière, bien d'aplomb, avec l'ingénu regard bleu qu'il avait encore. Lui, Michel, de dix ans plus jeune, était alors un galopin affreusement choyé par une mère veuve. Le dimanche, par les avenues poussiéreuses, il emmenait Xavier, « son grand ami », et se laissait bourrer de certains flans à la crème qu'il idolâtrait en ce temps-là. Xavier n'appréciait point les pâtisseries et, debout, avec son généreux sourire, il encourageait le petit en lui tapant sur l'épaule.

Plus tard, Michel, polytechnicien, avait eu recours à Xavier dans de délicates circonstances. Il se souvenait d'une après-midi d'automne où, sanglotant et piteux, il avouait une forte sottise : toquade pour une petite actrice, billets imprudemment signés, échéances criardes. Doucement, avec un triste reproche dans ses yeux clairs, Danelle promettait la somme, et Michel n'avait pas oublié l'affectueuse gravité de la voix mâle prêchant la sagesse.

« Ce bon Xavier!... »

A peine sorti de l'École, lorsque Michel, comme un fou, s'était épris de Marie-Louise, c'est Danelle, confident toujours prêt, qui avait arraché le consentement des parents de la jeune fille. Ensuite, garde général des Eaux et Forêts, terré dans les Vosges, puis dans le Midi, il restait l'ami du ménage, paraissant par intermittences, toujours bon, un peu timide, avec la même candeur dans les yeux... Et voici qu'un beau matin, subitement, tombait une lettre annonçant ses fiançailles avec une jeune fille de Montpellier...

Au lieu de la raide petite bourgeoise imaginée d'avance, Michel, débarquant à la Bastide, avait trouvé cette Gilberte ondoyante. Xavier avait découvert cette perle, — Xavier, déjà grisonnant, Xavier, l'homme sérieux qui semblait dédaigner l'amour et toutes les faiblesses humaines! — N'était-ce pas absurde, pour ne pas dire grotesque, un peu vexant?... Certes Michel aimait Xavier. Il lui souhaitait tout le bonheur possible, mais quelle folie, vraiment, d'épouser cette gamine! Pouvait-il, ignorant tout du monde, s'attacher à jamais une capricieuse petite créature? Ce n'était guère probable, et Michel, ce jour-là, le constatait, une fois de plus, avec une

sorte d'amère satisfaction. Gilberte était une enfant, charmante assurément, mais pas mûrie du tout par quelques mois de mariage. La femme s'éveillerait, tôt ou tard, et alors... pauvre Danelle!...

La voix de Gilberte interrompit net les réflexions où Michel s'absorbait :

— Je voulais vous amener ici. Nous sommes à la Cuvette. Asseyez-vous et regardez.

Elle ôta sa capeline et s'allongea sur le sol. Autour d'eux les hêtres s'écartaient en clairière : une esplanade herbeuse, humide, traversée d'un ruisselet qui, venant de la colline, coulait sur un fond de sable, entre deux berges. Brusquement, les berges cessaient, une faille coupait la clairière; l'eau, précipitée, rebondissait sur une paroi verdie de mousse et s'engouffrait parmi des roches entre lesquelles poussaient de hautes graminées.

— C'est « la Cuvette ». Quand j'étais enfant, je me représentais comme cela l'entrée de l'enfer.

Gilberte était tout près du trou, soulevée sur un coude, environnée de menthes sauvages aux feuilles poilues, aux petites fleurs mauves. Elle arrachait à poignées ces verdures un peu rêches, les roulait entre ses doigts et, la face dans ses mains formant coupe, elle respirait l'âpre odeur. Les arbres en cercle bornaient la vue. L'œil, de tous côtés, entre les troncs, plongeait dans un fouillis d'arbustes, où miroitait parfois une tache de soleil dansante et claire. Tout près de la Cuvette, un grand bouleau mince et blanc mêlait son feuillage au feuillage des hêtres, et les ramures entrecroisées tremblaient en voûte, laissant percer l'azur éclatant du ciel.

— Écoutez!... — dit Gilberte.

Elle s'était redressée et, assise maintenant, les mains remplies de menthe, la figure grave sous ses cheveux ébouriffés, elle commença :

— Si je vous ennuie, j'aime mieux le savoir...

Michel fit un geste de surprise. Elle continua :

— Vous n'êtes pas obligé du tout de sortir avec moi. L'autre jour, je vous ai dit que vos histoires ne m'amusaient pas : vous n'en racontez plus et, alors, comme vous ne savez de quoi parler, vous devenez désagréable. Ce n'est pas drôle!

Dépassant la jupe, deux petits souliers de toile blanche frétillaient : il s'attarda, un moment, à les considérer.

— Mais, madame...

Ramenant ses pieds sous elle, à la turque, elle s'écria :

— Oh ! vous êtes très poli, vous vous exprimez à merveille; je ne doute pas que vous ne soyez prêt à dire de très jolies choses, mais, avec moi, c'est du gaspillage. Cela ne prend pas, je vous préviens !

Il regarda la frimousse irritée, les deux petites mains crispées sur les feuilles de menthe.

— Donc, madame, je vous déplais?

La manière dont il prononçait « madame » agaçait Gilberte. Elle haussa les épaules :

— Si vous me déplaisiez, je ne me promènerais pas avec vous. Je ne fais jamais ce qui m'ennuie... Et puis je vous ai dit que je serais bien aise d'être votre amie : vous ne vous en souvenez même plus !...

Elle avait l'impression qu'elle se jetait à l'eau, se lançait à corps perdu dans une aventure périlleuse; ses joues la brûlaient, elle avait des bourdonnements d'oreilles.

— Je ne suis pas Parisienne, moi. Je ne comprends pas qu'on parle pour le plaisir de parler, qu'on cause comme on ferait de l'escrime ou comme on jouerait au billard. Je vois que vous avez de l'esprit, une manière personnelle de saisir toutes choses...

Il salua, gouailleur, mais elle devina qu'il était flatté.

— Seulement, cela m'est égal. Ce qui m'intéresse, c'est vous, une fois dépouillé de tout ce fatras de salon. Si vous ne voulez pas y renoncer quand nous sommes seuls..., eh bien, nous ne serons plus seuls, voilà !

Impatiente, elle était debout; elle frappa du pied. Il s'amusa de ce dépit d'enfant gâtée. Les jeunes seins soulevaient le corsage; hors des manches brillaient les bras nus : elle avait l'éclat et la fraîcheur d'une première rose d'été.

— Voulez-vous... être mon ami?

Elle demandait cela comme elle aurait fait une sommation, d'un accent solennel. Dans sa poitrine, son cœur sautait. Elle se persuada qu'elle agissait uniquement pour suivre le plan tracé d'avance par sa fantaisie raisonnable : elle voulait connaître l'âme de Brignoles, elle la connaîtrait.

— Madame, — dit-il, — je désire être votre ami, mais je crois que l'amitié est un sentiment difficile à maintenir.

— Pourquoi? — dit-elle naïvement.

Comme il ne répondait pas, elle se rassit dans l'herbe, d'un mouvement facile.

— Voyez-vous, je suis moins gamine que je n'en ai l'air et vous pouvez avoir confiance : je serai une amie très sûre... Vous ne croyez pas?

Il prit sa petite main, très fine, hâlée, aux ongles courts. Une émotion tiède le gagnait. De nouveau, il eut envie de se faire plaindre.

— J'en suis certain, et je vous parle plus sincèrement que vous ne le supposez... Tout à l'heure, je vous ai dit que je n'étais pas heureux : je ne dis jamais cela à personne.

Elle leva ses yeux gris, brillants de joie :

— Vraiment? C'était une confidence?... Cela vous échappe par si petites bribes?...

— Il ne faut pas m'en vouloir, je n'ai pas l'habitude, du tout, de raconter ce que je pense.

— Vous croyez que cela viendra?

— Oui. Seulement, petite madame, il ne faut pas se figurer que l'on crée les situations avec des mots. Vous vous imaginez trop que tous les événements seront dociles à votre caprice.

Il souriait, câlin plus qu'à l'ordinaire. Elle observa que, pour la première fois, son ton était d'accord avec l'expression de ses regards. Attentive, les cils baissés, elle l'écoutait en déchiquetant sur ses genoux les feuilles bourrues.

— Je serai votre ami, mais faites-moi crédit. Une vraie amitié, c'est une chose si grave! Toute ma vie, j'ai rêvé d'une amitié de femme... Une femme jeune, jolie, à laquelle en toute sécurité je parlerais... Les hommes entre eux, dans leurs affections, ont quelque chose de rude : ils m'effraient. Quoi de plus charmant, de plus rare qu'un ami féminin? Vous m'avez offert ce trésor-là : je l'accepte avec enthousiasme. Seulement, je ne puis du jour au lendemain me transformer. Comprenez-le, je vous en prie!

Elle acquiesça, d'un signe de tête. Tout près d'elle, il était allongé. Elle sentit qu'il lui plaisait beaucoup : il avait un

charme d'enfant tendre et, en même temps, cet air de si bien connaître la vie!

— Je voudrais que vous ne soyez pas triste.

Elle penchait vers lui son frais visage éclairé d'une affectueuse sympathie.

— Vous êtes délicieuse, — dit-il.

Il avait envie de poser sa joue au creux de la jupe claire, de fermer les yeux en se laissant bercer. Il retrouva la sensation qu'il avait jadis lorsqu'une jolie marraine dont il revit les traits délicats, encadrés de boucles, le dorlotait sur ses genoux afin d'apaiser un gros désespoir enfantin. Il se rappela comment il savourait les paroles tendres et, de toutes ses forces, humait le parfum rôdant aux plis du corsage. Il se souvint aussi qu'il exagérait ses sanglots afin d'être plus longuement consolé.

Gilberte, debout, les bras levés, rajustait sa coiffure.

— Je suis contente, — fit-elle, gravement.

Puis elle proposa de rentrer. Le soleil, très bas, glissait entre les troncs, teignait d'un reflet d'or l'eau calme du ruisselet et, parmi les mousses, frangeait de crépines éblouissantes le haut de la cascade. Ils recommencèrent à marcher sous les hêtres, dans le parfum des genêts, au-dessus de la vallée baignée d'ombre bleue. Gilberte, à son tour, sentait une tristesse lourde, inexplicable, peser sur elle. Elle avait l'impression d'être perdue dans un monde qu'elle ignorait et de mener une pauvre petite existence si fragile et si peu nécessaire! Toute son âme s'effondrait dans une subite mélancolie, comme par une trappe brusquement ouverte, inquiétante de silence et de vide.

IV

Toute la soirée, elle resta rêveuse. Depuis longtemps, elle n'avait pas éprouvé semblable découragement sans cause.

« C'était bon quand j'étais gamine, ces accès-là! » — songeait-elle, et elle tâchait de se secouer. Michel Brignoles, en somme, s'était mis à lui parler gentiment, comme elle le souhaitait : elle aurait dû être heureuse. Elle ne pouvait pas. Une phrase, sans cesse, tintait à ses oreilles : « Avez-vous réellement commencé à vivre?... »

Après dîner, quand Marie-Louise, selon son habitude, la quitta pour se coucher, Gilberte, au lieu de rejoindre au jardin les deux hommes, se retira dans sa chambre. Une heure plus tard, Xavier, montant à son tour, la trouva immobile dans l'obscurité, auprès de la fenêtre ouverte. Elle regardait le ciel très sombre, d'un bleu qu'elle croyait voir infiniment profond, s'enfonçant, à lui donner le vertige, sous la multitude des points étincelants. Une étoile tremblait à la cime des hêtres. Au-dessus de la colline, en molles blancheurs, traînait la voie lactée. Cherchant un appui, Gilberte se renversa, saisit dans l'ombre la main de Xavier, la pressa :

— J'ai peur, — dit-elle avec détresse.

Il se pencha :

— De quoi, ma chérie?... de la nuit?... du vent?...

— Oh! Xavier, j'ai peur parce qu'il faudra que je meure, un jour peut-être proche, fatalement... Je suis une sorte de petit accident perdu dans l'univers, moins que rien devant tous ces mondes qui brillent; mais je me sens : je peux joindre mes mains, remuer, rire. Mes pieds me mènent comme je veux. J'ai faim, j'ai soif, j'aime le jardin plein de roses et, surtout, je me rappelle... Je me rappelle les jours où j'étais petite, tous les livres que j'ai lus et la première fois où vous m'avez parlé... Et tout cela finira... Je ne serai plus, je ne saurai plus rien, j'aurai tout oublié... Personne ne comprendra les choses à la manière où je les comprenais, personne ne sentira le froid, le chaud, la joie et la douleur, comme je les sens, avec mes nerfs, mes muscles, tout ce qui me fait moi, Gilberte.

La petite main se cramponnait à celle de Xavier, la voix se brisa :

— Oh! comme j'ai peur!

Il étreignit les jeunes épaules, minces sous la toile de la chemisette :

— Gilberte, mon trésor, il ne faut pas craindre de mourir.

— Malgré tout, mourir à la terre me serait égal si je devais conserver la mémoire de ce que j'ai été... mais sombrer dans le vide, c'est affreux!

Elle pleurait lentement. Il se mit à parler tout bas, en la berçant :

— Ma chérie, j'ai été comme vous. J'aurais tout donné

pour une âme immortelle, où qu'elle dût être, heureuse ou souffrante. J'ai souhaité passionnément la survivance de ma pensée... Je voulais que ma petite lueur, sans jamais s'éteindre, vacille dans l'espace et le temps... Puis j'étais tourmenté d'une curiosité insatiable. Je travaillais avec la certitude que tout était vain : j'ai cogné ma rage à toutes les sciences; mais tout se dérobe, nous marchons dans l'ombre, aussi loin des mystères grouillant à nos pieds que des énigmes du ciel.

Il s'arrêta. Un cri de grillon montait dans la nuit. Les hêtres remuaient en masses confuses sous la calme scintillation de l'étoile. Gilberte demanda, avec un soupir :

— Et après?...

— Après?... J'ai beaucoup souffert parce que je me révoltais et me débattais dans les mailles de mon ignorance. Je voulais comprendre, ne pas disparaître sans avoir vu tous les pourquoi, les comment, tous les dessous de ce monde qui nous écrase. Je hurlais du désir d'avoir une heure, une minute de lucidité totale, vraie, plongeant au fond du gouffre des raisons et des causes... Puis, un jour, il y a longtemps, car je suis vieux, Gilberte, un jour, j'ai compris que, pour tout savoir réellement, il faudrait être dans tout. Il faudrait frissonner avec les feuilles, vivre dans l'obscurité des ruches en ayant des yeux d'abeille, être en même temps chacune des étoiles, chacun des brins d'herbe. Il faudrait tout éprouver à la fois, avec toutes les sensibilités du monde, et synthétiser toutes ces sensibilités par une intelligence supérieure. Pour tout comprendre, il faudrait être l'Univers, un Univers doué de pensée : Dieu, si vous voulez!... Or, être l'Univers, c'est perdre sa personnalité terriblement... A partir de ce moment, comment vous l'expliquerai-je? j'ai senti mon individualité moins distincte, je me suis considéré comme un fragment du grand tout. J'ai vu le monde un peu comme une salle illuminée par des myriades de bougies : qu'importe si l'une d'entre elles s'éteint, du moment qu'une autre s'allume? L'essentiel est la clarté... L'essentiel, pour moi, c'est la vie, et non *ma* vie.

Il se tut. Gilberte murmura, dans un gémissement :

— Je tiens à ma petite bougie, Xavier. Je trouve ça effrayant, de mourir!

Il la serra contre lui :

— Ma petite, réfléchissez. Vous ne serez pas plus morte, vous, précisément, qu'un être quelconque disparu depuis des siècles. Tout se fond dans le néant. Ce qui n'est pas ou plus se vaut. Et, il y a cinquante ans, la non-existence ne vous semblait pas douloureuse...

Gilberte avait mal à la tête. Il lui sembla qu'elle tournoyait au-dessus d'un abîme. Elle s'étira...

— Oh! allumons la lampe. Ne parlons plus de ça. Je suis une petite bête!

Elle fit craquer l'allumette avec joie, se raccrochant aux choses familières. Dans la glace, elle examina son visage enfantin, un peu gonflé par les larmes.

— Je vivrai encore soixante ans, peut-être. Je ne veux pas me tourmenter. (Un frisson cependant la parcourait.) Pourquoi suis-je moi, pas une autre? Et à quoi suis-je bonne? A rien.

— Vous m'oubliez? moi qui ne saurais vivre sans vous!

Gilberte vit Xavier debout dans le reflet rose de l'abat-jour. Les yeux bleus, limpides, semblaient baignés d'une clarté intérieure; une force secrète en rayonnait, comme de la bouche, nette et volontaire dans la barbiche grise : Gilberte éprouva un mélange de tendresse et d'admiration.

— Vous êtes bon, Xavier, et vous comprenez toutes les choses, et vous savez parler, sans vous moquer, à une petite fille nerveuse.

Il l'attira :

— Je vous aime, tout simplement. Je trouve exquis de connaître votre âme et vos pensées. Par-dessus tout, Gilberte, je tiens à votre confiance.

Il l'embrassait; elle se laissa faire. Une feuille de menthe roula de ses cheveux sur l'épaule de Xavier : elle la prit entre ses doigts.

— Je suis allée, cette après-midi, à « la Cuvette » avec Brignoles, — dit-elle, — et il m'a promis son amitié... Je suis contente....

Elle mit ses deux bras au cou de son mari :

— C'est si bon d'être aimée! Je jette l'ancre, voyez-vous?

Il l'emporta, réfugiée contre lui, avec ses yeux couleur d'ardoise tout grands ouverts. Elle souriait, mais, une fois de

plus, Xavier, respectueux et troublé, eut l'impression de commettre un sacrilège...

Tandis qu'elle s'endormait, il se tint coi, le regard perdu dans les ténèbres, à écouter sa respiration légère d'enfant. Auprès d'elle, il demeurait inquiet, timide, tremblant d'un bonheur trop lourd.

Elle était entrée dans sa vie comme un rayon de soleil dans une pièce sombre. La première fois qu'il l'avait aperçue, debout dans une porte, svelte, toute rieuse, ç'avait été un flot de lumière qui pénétrait en lui, l'inondait d'un sentiment suave et précieux. Il l'avait revue : elle lui souriait, comme à tous, parce qu'elle était jeune et bien aise de plaire. Elle lui faisait l'effet d'une petite déesse, d'un joyau rare : il regardait sa nuque, ses bras, la grâce de ses gestes, et une chaste tendresse s'épandait dans son âme. A genoux, il aurait voulu toucher les plis de sa jupe, baiser ses doigts minces. Son rire versait en lui une joie fraîche comme le bruit d'une source ; il guettait ses paroles pour entendre la voix claire dont il ne se lassait pas. Peu à peu, il avait compris qu'il ne saurait vivre sans elle : la silhouette fine habitait son cœur, se plaçait entre lui et toutes les réalités du monde. Il s'était demandé s'il avait le droit d'épouser cette enfant : il allait avoir quarante ans, elle en avait à peine dix-neuf... Mais il se sentait jeune, plein d'un enthousiasme caressant : il avait vécu, replié sur lui-même, dans l'attente d'un amour grave qui éclatait enfin... Il jugea qu'il pouvait rendre Gilberte heureuse. Tout cela, il le lui dit et, doucement, elle posa sa main dans la sienne en levant vers lui ses yeux profonds et doux.

Depuis ce jour, sans cesse, il craignait d'être égoïste. Il tenait entre ses mains le bijou dont il rêvait, le devinait merveilleusement fragile, s'effrayait à l'idée qu'une maladresse pourrait le briser. Il voulait garder Gilberte joyeuse, insouciante, ne pas la troubler par les exigences de sa passion. En l'approchant, il devenait timide, cherchait à se faire pardonner son amour, la traitait en enfant gâtée plus qu'en femme. Elle était docile : il avait peur d'être brutal, enveloppait sa tendresse d'un immense respect...

Mais, parfois, comme ce soir, une tristesse ardente montait en lui. Il souhaitait voir la petite déesse s'animer d'un délire

sacré, ne pas sourire entre ses bras avec cette puérile inconscience. Puis il était honteux, s'accablait de reproches, pensant qu'il manquait de délicatesse, et qu'il devrait auprès d'elle rester agenouillé. Cependant ses bras frémissaient du désir de l'étreindre encore.

— Xavier, vous ne dormez pas?

— Pas encore, petite chérie.

Il se pencha, lui mit un baiser sur le front, un long baiser tranquille et qui demandait pardon.

— Dépêchez-vous de dormir, Gil, pour être rose demain!

V

Le lendemain, le ciel était voilé, il faisait un peu moins chaud : Xavier proposa une promenade. On attellerait le panier, ils iraient tous quatre aux sources de la Sorgue.

— Parfait! — approuva Brignoles, secrètement déçu de manquer un tête-à-tête avec Gilberte.

Madame Brignoles, debout près de la commode, maniait, sans prononcer un mot, une pivoine ébouriffée au-dessus du vase de grès. Xavier sortit pour donner les ordres.

— Marie-Louise, tu viens avec nous, n'est-ce pas? — demanda Michel.

Envers sa femme, il montrait une politesse tendre, un peu affectée.

— Une course en voiture te fera du bien, — ajouta-t-il.

Tournant vers lui sa figure pâle, elle répondit :

— Je puis quelquefois faire les choses uniquement parce qu'elles me sont agréables.

— Eh bien, accompagnez-nous! — dit Gilberte en riant.

Elle s'efforçait d'être gentille. La présence de Marie-Louise lui causait un malaise qu'elle tâchait de dissimuler. Elle ne savait pas être naturelle devant cette créature qu'on sentait perpétuellement raidie dans une attitude de défense.

— Venez, — répéta-t-elle ; — la promenade est jolie et nous serons contents de vous avoir.

— Vraiment, — répliqua madame Brignoles, avec un ton de gratitude flegmatique, — vous êtes bien aimable.

Michel insista, comme on insiste pour retenir à dîner un visiteur qui vous ennuie :

— Le temps est parfait aujourd'hui : tu ne regretteras pas de t'être décidée.

Elle souriait, dédaigneuse et froissée.

— Je me déciderai probablement à rester, — finit-elle par dire.

— Oh! pourquoi? — demanda Gilberte.

Madame Brignoles la regarda. Au fond des yeux gris, elle devinait une joie de collégien qui entrevoit des vacances.

— Parce que je le préfère ainsi.

— Tu ne réfléchis pas! — répliqua Michel.

Et, s'animant, il fit la brillante description d'une promenade par ce jour tiède, il dit le bruit des grelots, la teinte douce de la campagne...

— Oh! tu parles à merveille, — interrompit sa femme, railleuse, — mais tout cela, c'est de la littérature... Je reste : à ce soir!... Bonne après-midi!

Elle s'en alla. Derrière la porte, ils l'entendirent s'adresser à Danelle d'une voix moins âpre :

— Mon cher, je suis désolée. Je me sens souffrante et je dois renoncer à cette excursion.

— Ma pauvre amie! — s'écria-t-il affectueusement.

Il s'éloigna avec elle.

Au salon, Michel se jeta dans une bergère :

— Et voilà! (Ses lèvres tremblaient sous la moustache). C'est un échantillon de notre vie... Charmant!... comme vous voyez.

Gilberte, interdite, ne bougeait pas. Il reprit, mâchant les mots avec une rage sourde :

— Toujours opposer de l'hostilité à mes avances, toujours cette froideur ironique! Et ce qu'il y a derrière, je n'en sais rien... Ah! si vous l'aviez connue aux premiers temps de notre mariage!... Elle rayonnait de jeunesse, de bonheur, puis... elle a perdu son bébé, elle a été malade, et quelque chose s'est fermé dans son âme, pour toujours... Devenue irritable, elle me parlait à peine, tout comme à présent... Si j'allais dans le monde, au retour, je la trouvais dans un fauteuil, immobile, les yeux fixes. Je lui demandais : « Veux-tu que je reste près

de toi? » Et elle me répondait, d'un ton glacial : « Non. Va t'amuser... » Jamais un élan, ni une plainte... Je n'ai pu savoir si elle était jalouse... Parfois je m'imagine qu'elle souffre, qu'elle me croit détaché d'elle : alors, je me sens coupable et désespéré... A d'autres moments, je pense que son immense orgueil est seul blessé. Ne pouvant, à cause de sa santé, me faire la vie qu'elle voudrait, elle s'efface avec cette dignité raide...

Il se leva, parcourut la pièce à grandes enjambées, puis, s'arrêtant :

— Eh non! la vérité, c'est qu'elle a tué en elle toute sensibilité... Pour Xavier seul, elle est telle qu'autrefois. Lorsqu'il venait nous voir, à Paris, elle reprenait, huit jours durant, son ancienne manière d'être; mais ici, avec vous!...

Serrant les poings, nerveux, il marchait de long en large, touchait les saxes de la cheminée, déplaçait les bibelots et les vases tout en parlant :

— Je sais bien... Je devrais demeurer plus auprès d'elle... Ah! elle pourrait m'y aider! Mais c'est comme si elle me poussait dehors par les épaules... Elle ne veut pas accepter de concessions : elle a tellement l'air de penser que j'accomplis une corvée!... Et le pis est qu'elle a raison. C'est une corvée pour moi de m'adresser à elle, de lui sourire!

Sombre, il se rassit :

— Vous ne vous imaginez pas comme il est intolérable de sentir liée à sa vie la vie d'une personne qu'on n'aime plus et qu'on a aimée... Je tâche d'éviter à Marie-Louise tout chagrin : je ne pense pas que j'y arrive... J'ignore si elle se doute des multiples aventures dans lesquelles je me suis fourvoyé...

Gilberte fit un petit mouvement. Il se tourna vers elle :

— Oui, j'ai dû me lancer dans une série d'histoires dont j'ai plus ou moins honte... Je ne peux pas vivre sans activité sentimentale : je cherche la tendresse où je peux. Alors, c'est une suite de complications, des heures troubles... J'ai souffert à crier pour... pour des créatures qui n'en valaient certes pas la peine, et je ne regrette pas ces souffrances, pourtant, parce qu'elles aiguisaient ma vie... Je me rappelle tant d'heures, depuis cinq ans, passées à attendre, à guetter, à frissonner près d'une jupe de femme!... Comprenez-vous? Non, vous ne

pouvez pas comprendre... Vous ne connaissez pas les forces qui bouleversent le monde...

Tout d'un coup, elle le voyait farouche, les traits contractés, les yeux ardents. Il lui semblait qu'un voile se soulevait devant elle. Après le modeste port où se balançait sa calme petite barque, elle découvrait la vaste mer et ses récifs.

— Ah! — continua-t-il, — comme c'est vrai qu'elle m'écœure, cette société parisienne où mijotent de médiocres intérêts et de menus caprices!... Mais je suis rivé à elle : c'est là que je retrouve mes pareils, c'est là que je cherche à m'étourdir et que je poursuis je ne sais quoi!...

Il se tut brusquement et parut songeur, le front plissé, la bouche sarcastique.

Gilberte se rapprocha de lui : il l'attirait par ce mélange de force et de faiblesse.

— Chut! — dit-elle, — ayez confiance en l'avenir.

Michel sourit :

— L'avenir, chère amie, l'avenir compte pour vous. Pour moi, plus guère!

Un cri jaillit des lèvres de Gilberte :

— Vous êtes si jeune, voyons!

Il lui saisit la main :

— Merci. Savez-vous que vous me remontez?... Et voyez comme j'ôte mon masque. Devant personne, je ne l'ai déposé comme je viens de le faire... Je suis horriblement comédien, de mon naturel.

Elle le regarda tendrement. Une joie toute neuve frémissait en elle, ainsi qu'une force ignorée.

— Vous avez, — dit Michel, — les plus jolis yeux du monde. Il semble que devant eux tous les chagrins doivent fondre comme la neige au soleil... Madame, petite madame, vous serez mon confesseur et mon médecin...

Xavier entra, tenant une enveloppe :

— Gilberte, une lettre pour vous... La voiture est prête.

Gilberte jeta un coup d'œil sur l'écriture irrégulière :

— C'est de Charlotte Soumet... Elle arrivera lundi.

VI

Le soir, dans leur chambre, elle interrogea Xavier :

— Traitez-moi en femme, un peu... Dites-moi... avant moi, vous aviez aimé déjà?

Elle parlait en nattant ses cheveux, à demi-assise sur le bras du fauteuil où rêvait son mari. Les phrases de Michel vibraient dans son cerveau. Elle souhaitait trouver en sa vie, tout près d'elle, au moins un reflet des passions qu'elle n'avait pas connues, qu'elle ne connaîtrait jamais, — pensait-elle, avec un petit regret implanté tout vif dans son cœur.

— Xavier, racontez avec confiance : je n'ai pas de jalousie.

Pas de jalousie, non, mais l'inavouable désir, au contraire, d'entendre un récit tourmenté, de savoir qu'après une vie d'orages elle était le refuge préféré, choisi par un jugement sûr; — la divination aussi, bien confuse, qu'il fallait un aliment à l'ardeur toute neuve éveillée en elle, le besoin de souffrir par des noms, des visages, de fouailler sa tendresse jusqu'alors si paisible, comme on fouaille à coups de fouet une bête trop paresseuse...

Xavier allongea le bras, la prit par le cou, la plia vers lui :

— Gilberte? Pourquoi parlez-vous de cela? Je n'ai pas vécu avant de vous avoir. Je n'ai pas aimé. Laissez dormir les rares et piètres aventures qui, pour moi, durant tant d'années, tinrent la place de l'amour que je n'avais pas... Ma chérie, je vous ai apporté un être tout neuf, un cœur que rien n'a usé, une âme que rien n'a ternie.

CAMILLE MARBO

(A suivre.)

LA FIN D'UN MONDE

D'après l'opinion courante, la Terre n'a pas d'autres ennemis dans le Ciel que les queues des comètes, et les orbes des astres sont immuables et ne se croisent jamais. Aussi n'envisage-t-on pour notre monde, comme pour les autres, qu'une fin très lointaine, une mort par refroidissement progressif, dont la Lune, qui traîne son squelette dans le Ciel, paraît nous donner l'image. Cette fin est, en effet, la plus probable : un jour viendra, peut-être, où il n'y aura plus de jour, où le Soleil, recouvert d'une croûte solide et sombre, cessera de nous dispenser lumière et chaleur, où les mers congelées formeront des assises aussi épaisses et aussi dures que nos calcaires, où les gaz de l'atmosphère passeront à leur tour à l'état liquide, puis à l'état solide ; alors la vie, telle que nous la concevons, aura disparu de la Terre, après des millions et des millions d'années, à moins qu'elle n'ait pu se réfugier, en troglodyte, au voisinage de la fournaise toujours ardente, au cœur de la planète.

Mais il y a, pour les astres, plus d'un genre de mort. La Lune a succombé par asphyxie ; son atmosphère lui a été volée par la Terre alors qu'elle était encore brûlante. Le Soleil aura, de son côté, une évolution toute différente ; peut-être la vie n'y fleurira-t-elle jamais. Le développement de la vie implique, en

effet, des conditions très étroites : une température moyenne supérieure à zéro avec des maxima inférieurs à cent degrés et une atmosphère gazeuse suffisante pour matelasser la surface contre le froid des grands espaces. Il a fallu, sans doute, que ces conditions favorables fussent maintenues sur la Terre pendant une longue suite de siècles, pour qu'après l'éclosion mystérieuse de la première cellule, l'évolution ait eu le temps d'élaborer des espèces de plus en plus raffinées. Ces conditions, qui ne se sont pas présentées pour toutes les planètes, ne se réaliseront pas pour le soleil. A peine recouverte d'une croûte solide, la surface solaire ne recevra plus, du foyer intérieur, qu'une chaleur minime et rapidement décroissante; quelques kilomètres de roches formeront un écran presque impénétrable entre la chaleur centrale et la surface; celle-ci, n'ayant pas d'autre Soleil pour l'échauffer, sera bientôt envahie par les froids de l'espace; elle passera à l'état lunaire sans que la vie ait eu le temps de s'y épanouir; mais, sous cette couche glacée, la chaleur du brasier intérieur couvera pendant une longue suite de siècles encore, sans amoindrissement sensible.

L'état que nous venons de décrire est, sans doute, celui de nombreux astres obscurs qui parcourent les chemins du Ciel. Ces astres invisibles ne peuvent être révélés que par les perturbations qu'ils font subir aux étoiles brillantes qui passent dans leur voisinage; comme l'étude de ces perturbations est très délicate et peu avancée, nous ne connaissons encore qu'un petit nombre d'astres obscurs; mais il y en a sans doute beaucoup plus que d'étoiles brillantes. Pour nous en rendre compte, nous n'avons qu'à regarder autour de nous et à considérer notre système solaire qui, pour un soleil, compte huit grandes planètes, ayant elles-mêmes vingt-cinq satellites, sans compter toutes les planètes télescopiques. Nous n'avons qu'à nous rappeler la découverte, par Bessel, des compagnons obscurs de Sirius et de Procyon. Surtout, nous n'avons qu'à penser au nombre considérable, et sans cesse croissant, des étoiles variables que nous connaissons; or les variations d'éclat de ces étoiles tiennent sans doute, pour presque toutes, comme cela a été établi pour certaines, à des occultations par un ou plusieurs compagnons obscurs. C'est pourquoi on a pu dire que le Ciel était un cimetière d'étoiles.

Or il peut se produire des collisions entre ces astres, et si les mondes obscurs sont plus nombreux que les autres, c'est entre eux que les chocs seront les plus fréquents. De telles catastrophes doivent être extrêmement rares et on peut s'en rendre compte par le raisonnement suivant : l'étoile la plus rapprochée du Soleil, α Centaure, en est à une distance que la lumière met quatre ans à parcourir; d'autre part, le Soleil se déplace dans le monde stellaire à raison de 20 kilomètres par seconde; en supposant, ce qui serait un grand hasard, qu'il aille droit vers l'étoile voisine, il n'en mettrait pas moins soixante mille ans à l'atteindre.

Mais les trajectoires des corps célestes sont tellement complexes, si troublées par d'incalculables perturbations, qu'on ne voit pas la cause qui empêcherait deux astres d'entrer en conflit, ou seulement de passer à faible distance l'un de l'autre. Ce dernier cas se présentant, le résultat dépendra de la vitesse relative des corps célestes et de la distance de leurs trajectoires; si la vitesse est grande et si les trajectoires sont assez distantes, celles-ci se contenteront de s'infléchir et les astres, après s'être croisés, s'éloigneront pour toujours; mais l'attraction peut aussi être assez grande pour enchaîner les deux mondes l'un à l'autre de façon à former un système d'étoiles doubles, tournant autour d'un centre commun : c'est un des types les plus courants dans le Ciel. Une telle association, si elle se produisait pour notre Terre, serait déjà l'origine de catastrophes épouvantables; l'attraction d'un satellite plus gros et plus rapproché que la Lune, comme est celui d'Algol, produirait des marées qui dévasteraient les continents; les variations de la verticale en chaque point atteindraient une amplitude telle que tous les édifices s'écrouleraient; enfin la pression atmosphérique éprouverait des variations énormes. Mais il peut arriver pire : si les astres se rapprochent avec une faible vitesse relative, l'attraction les saisit et les précipite l'un sur l'autre avec une formidable vitesse dont on peut donner une idée en disant qu'une météorite qui, des profondeurs du Ciel, tombe sur le Soleil, acquiert, à la fin de sa chute, une vitesse de 600 kilomètres par seconde.

*
* *

Nous avons, au sujet de ces catastrophes, plus que des présomptions. Un premier fait résulte de l'existence d'étoiles dont l'éclat éprouve des recrudescences brusques et dénuées de toute périodicité : il n'est pas absurde d'attribuer ces variations à des rencontres avec des astéroïdes qui échappent à notre vue, parce qu'ils sont refroidis, ou parce qu'ils sont trop lointains et trop petits. Nous avons une illustration curieuse de ce cas dans l'étoile η de la constellation d'Argo.

Cette étoile brille, dans le ciel austral, au centre d'une nébuleuse très étendue où abondent probablement les noyaux provenant d'une condensation partielle : η d'Argo, dans son voyage à travers la nébuleuse, doit capter successivement un certain nombre de ces noyaux qui tombent à sa surface en ravivant son éclat. En effet, elle éprouve, depuis qu'on la connaît, les variations les plus inattendues : en 1677, les premiers observateurs du Ciel austral lui avaient accordé la quatrième grandeur ; dix ans plus tard, elle était six fois plus brillante ; son éclat diminua ensuite pour se relever en 1751, puis en 1827, où elle atteignit la première grandeur ; dans les années suivantes, elle éprouva des variations, tantôt en plus, tantôt en moins, puis elle diminua nettement pour reprendre, en 1843, un éclat qui l'égala presque à Sirius ; sa clarté diminua ensuite lentement ; en 1869, elle était invisible ; elle oscille actuellement entre la sixième et la septième grandeurs.

Nous avons une preuve directe de cette espèce d'aspiration exercée par les grandes étoiles sur les astres mineurs qui les environnent, dans les admirables photographies de nébuleuses faites par M. Wolf, de Heidelberg. Une photographie de la nébuleuse du Serpentaire, par exemple, montre un fouillis très dense de points brillants et, par place, des étoiles plus grosses entourées d'espaces sombres, lesquels ont évidemment été vidés de leur matière par l'attraction de ces étoiles. Ces photographies de M. Wolf n'ont fait qu'illustrer un fait bien connu, que le grand Herschel avait déjà signalé et qui a été étudié par Courvoisier. D'autres clichés, pris dans la Voie Lactée, sont encore plus démonstratifs : on voit dans la nébu-

leuse une longue traînée sombre, un sillon vide de matière, qui se termine à une grosse étoile; il est bien clair que l'étoile, en traversant la nébuleuse, a ramassé en chemin toute la matière qu'elle y a rencontrée.

Mais il y a aussi des conflits d'astres obscurs; ces rencontres doivent même être plus fréquentes que les autres, à cause du nombre de ces soleils éteints. Telle est sans doute l'origine de ces étoiles nouvelles, ou *Novæ*, qui viennent de temps en temps s'allumer dans notre firmament.

L'apparition des Novæ a été, de tout temps, un des phénomènes les plus curieux du Ciel, et on raconte que c'est à la suite d'une de ces naissances qu'Hipparque entreprit son célèbre catalogue d'étoiles. Aussi peut-on être sûr qu'aucune apparition brillante n'est passée inaperçue; l'homme primitif, nomade et pasteur, a toujours regardé le Ciel; il en connaissait les constellations; la naissance d'une étoile était pour lui un événement important, qu'il rattachait aussitôt aux événements qui le préoccupaient. Aujourd'hui, le phénomène a perdu un peu de son mystère; mais nous ne pouvons songer sans intérêt à ce drame lointain où deux astres, peut-être peuplés d'êtres vivants, se sont, en un clin d'œil, abîmés l'un dans l'autre et transformés en une fournaise ardente. Aussi les astronomes notent-ils avec soin les apparitions de Novæ.

Deux savants anglais, le Révérend Anderson et Mistress Fleming, se sont fait une spécialité de cette étude. Le télescope permet aujourd'hui d'atteindre des régions du Ciel jadis inaccessibles et, surtout, la photographie a fourni une méthode scientifique de travail, puisqu'il suffit de comparer des clichés pris à des époques différentes dans une même région du Ciel, pour y constater l'apparition d'astres nouveaux. Toutefois, la méthode n'est pas infaillible, parce que les Novæ, brillantes pendant la période qui suit leur apparition, s'affaiblissent peu à peu et peuvent, finalement, devenir invisibles. Malgré cela, quand on pense que des milliers de télescopes et de lunettes sont, chaque nuit, braqués sur le Ciel, on doit estimer que nulle apparition un peu brillante ne doit passer inaperçue.

En dépit de ces conditions favorables, les apparitions bien constatées sont rares; la première Nova, dont l'authenticité

soit incontestable, est la célèbre *Pèlerine*, dont Tycho Brahé raconte la découverte, le 15 novembre 1572 :

Un soir que je considérais, comme à l'habitude, la voûte céleste dont l'aspect m'est si familier, je vis avec un étonnement indicible, près du zénith, dans Cassiopée, une étoile radieuse d'une grandeur extraordinaire. L'étoile nouvelle était dépourvue de queue; aucune nébulosité ne l'entourait; elle ressemblait en tous points aux autres étoiles, mais son éclat surpassait celui de Sirius, de la Lyre et de Jupiter; on ne pouvait le comparer qu'à celui de Vénus quand elle est le plus près possible de la Terre. Les personnes pourvues d'une bonne vue pouvaient distinguer cette étoile pendant le jour, même en plein midi, quand le Ciel était pur. Les distances à d'autres étoiles de Cassiopée, que je mesurai l'année suivante avec le plus grand soin, m'ont convaincu de sa complète immobilité. A partir du mois de décembre 1572, son éclat commença à diminuer; en janvier 1573, elle devint moins brillante que Jupiter; elle était, en avril et mai, de deuxième grandeur, en juillet et août, de troisième, en octobre et novembre, de quatrième grandeur; le passage de la cinquième à la sixième grandeur eut lieu de décembre 1573 à février 1574. Le mois suivant, l'étoile nouvelle disparut sans laisser de trace visible à l'œil nu, après avoir brillé dix-sept mois.

Aujourd'hui, il est impossible de lui assigner une place parmi les étoiles de onzième et douzième grandeur qui fourmillent dans Cassiopée.

Un peu plus tard, en 1604, une nouvelle étoile fut aperçue, dans le Sagittaire, par Jean Brunowski, et observée par Képler : son éclat surpassa un moment celui de Jupiter; elle redevint invisible à partir de 1606. D'autres Novæ, moins brillantes, furent signalées en 1670 et 1690. Le nombre en est rare, on le voit. Les mauvaises explications ne manquaient point; elles se couvraient, à dire vrai, de médiocres autorités, parce que les vrais savants, comme Képler et Galilée, eussent craint d'exprimer librement leur opinion; les hommes de ce temps, pénétrés de la doctrine péripatéticienne de l'incorruptibilité des Cieux, étaient, en outre, retenus par des scrupules religieux; le firmament avait été créé une fois pour toutes : « Et Deus fecerat duo luminaria magna; luminare majus ad dominium diei et luminare minus ad dominium noctis, et stellas », dit la Genèse. Fallait-il donc admettre une création continue et sans cesse renouvelée?

Aussi, les uns pensaient que l'étoile nouvelle résultait d'une agglomération soudaine de la matière diffuse répandue dans l'Univers; d'autres soutenaient qu'elle existait de tout temps, mais qu'elle s'était rapprochée brusquement de nous pour s'en éloigner ensuite plus lentement[1]. Cardan soutenait que l'étoile de 1572 était celle qui se montra aux Mages et les conduisit à Bethléem, et Riccioli alla jusqu'à supposer, en 1651, qu'il existe au firmament certaines étoiles qui sont lumineuses seulement sur une moitié de leur surface et obscures sur l'autre moitié. « Quand Dieu, dit-il, veut montrer aux hommes quelques signes extraordinaires, il fait tourner brusquement une de ces étoiles sur son centre. »

A partir du XIXe siècle, le développement des moyens d'observation a permis de constater un plus grand nombre d'apparitions; mais ce nombre est resté restreint; le professeur Pickering, dans les tables dressées à l'observatoire de Harvard College, n'en compte que dix-sept depuis la Pèlerine, sur lesquelles une dizaine se rapportent au dernier siècle. De toutes ces étoiles nouvelles, la plus éclatante est apparue en 1901; son histoire vaut la peine d'être contée.

*
* *

La constellation de Persée, une des plus visibles de la Voie Lactée, est surtout remarquable par l'essaim d'étoiles filantes, dites Perséïdes, qui paraissent en émaner au mois d'août de chaque année, et par l'étoile variable Algol qui passe, dans un intervalle de quatre heures et demie, de la seconde à la quatrième grandeur. C'est dans cette constellation qu'Anderson aperçut, le 21 février 1901, une belle étoile nouvelle. Le hasard fournit en même temps une preuve manifeste de la soudaineté de cette apparition; il se trouvait, en effet, que Pickering avait pris, le 19 février, une photographie de cette partie du ciel; en développant ses clichés, il n'y découvrit aucune trace

1. Arago a fait justice, d'une façon définitive, de cette hypothèse en montrant que l'astre aurait dû se mouvoir avec une vitesse incomparablement plus grande que celle de la lumière, si les variations d'éclat observées avaient été causées par des variations de distance.

de l'astre nouveau, bien que toutes les étoiles, jusqu'à la onzième grandeur, fussent visibles sur la plaque. Lorsqu'elle fut aperçue par Anderson, la Nova de Persée n'était encore que de troisième grandeur, mais son éclat augmenta si vite que, le 23 février, elle était devenue plus brillante que Capella et que Rigel et ne le cédait en éclat qu'à Sirius. Elle avait donc passé, en cent heures, de la douzième grandeur à la première, irradiant par conséquent vingt-cinq mille fois plus de lumière; si on tient compte de l'énorme distance à laquelle elle se trouve, distance que la lumière met un siècle à parcourir, on arrive à conclure que le rayonnement de l'astre nouveau valait alors plusieurs milliers de fois celui du Soleil.

A partir du 23 février, l'étoile entra dans sa phase décroissante; le 25, elle était de première grandeur, le 27 de deuxième; elle descendait à la troisième grandeur le 6 mars, à la quatrième le 18 mars; à la fin de juin elle atteignait, avec la sixième grandeur, la limite de visibilité à l'œil nu; un an après son apparition, elle était de huitième grandeur; elle est tombée aujourd'hui à peu près à l'éclat 10,5 après être descendue, au plus bas, entre la onzième et la douzième grandeurs. En réalité, sa décroissance n'a pas été parfaitement régulière : on observa, en mars et avril, des oscillations périodiques dont la durée, voisine de quatre jours, alla en augmentant peu à peu, en même temps que l'amplitude en diminuait.

L'observation photographique montra encore un phénomène très curieux et unique jusqu'ici dans les annales astronomiques : M. Perrine observa, sur un cliché obtenu le 29 mars 1901, deux anneaux nébuleux distincts, ainsi que d'autres nébulosités distribuées irrégulièrement autour de l'astre; un peu plus tard, le 20 septembre, M. Ritchey, à l'observatoire Yerkes, trouva que la nébulosité avait pris la forme d'une spirale; les observations ultérieures montrèrent qu'elle s'éloignait peu à peu de l'étoile nouvelle; d'après les positions et les vitesses de déplacement, on peut conclure qu'elle était partie de la Nova au mois de février, c'est-à-dire à l'époque du grand cataclysme, et qu'elle s'en éloignait depuis lors à raison de plusieurs milliers de kilomètres par seconde.

Mais revenons à l'étoile elle-même. En vieillissant, elle chan-

geait de couleur; au début de son apparition, sa lumière était d'un blanc bleuâtre; elle vira au jaune orangé, puis au rouge; ses variations périodiques d'éclat, en mars et avril, furent accompagnées par des changements de couleur; enfin elle revint au blanc pur et s'y est maintenue depuis lors. Mais ces constatations, faites à la simple vue, ne peuvent plus suffire aux astronomes depuis que l'analyse spectrale leur permet d'étudier, à part, chacune des radiations de l'étoile; l'apparition de la Nova fut donc l'objet d'observations détaillées. Les méthodes spectroscopiques inaugurées en 1866 par Huggins, employées en 1876, par Cornu, pour la Nova du Cygne et, en 1892, pour l'étoile nouvelle du Cocher, furent appliquées à Persée dans des conditions d'autant plus favorables que l'étoile était plus brillante et que les appareils étaient plus perfectionnés. Dans l'ensemble, les résultats antérieurs furent confirmés; toutes les apparitions d'étoiles nouvelles reproduisent, à l'intensité près, les mêmes phénomènes. Aux débuts de l'apparition, on observe un spectre continu auquel se superposent des raies sombres et brillantes. L'existence du spectre continu nous prouve l'existence de corps solides incandescents qui peuvent n'être que des poussières infiniment ténues. Les raies brillantes qui se dessinent sur ce spectre proviennent de masses gazeuses à température élevée; l'éclat des raies de l'hydrogène nous montre l'abondance de ce gaz; mais chaque raie brillante est accompagnée d'une raie sombre, qui se rapporte au même gaz et qui caractérise l'absorption par ce gaz refroidi. L'étoile comprend, d'après cela, un foyer central analogue à la photosphère du Soleil, une enveloppe lumineuse, faite de gaz et de vapeurs métalliques, et des masses gazeuses plus froides, situées à l'extérieur.

Mais on peut encore lire d'autres choses dans les belles photographies de spectres obtenues à l'observatoire de Meudon par M. Deslandres et par M. Hale à l'observatoire Yerkes. Les raies sont à la fois élargies et déplacées de leurs positions normales, les brillantes du côté du rouge, les raies sombres vers le violet. Or ce double effet peut tenir à deux causes : soit à ce que les gaz incandescents et les gaz froids sont animés de vitesses de sens contraires, pouvant atteindre et dépasser mille kilomètres à la seconde, soit à ce qu'il existe dans ces masses gazeuses des

pressions de plusieurs centaines d'atmosphères ; ces deux causes peuvent agir simultanément pour donner l'aspect observé.

Le spectre qui vient d'être décrit caractérise l'étoile nouvelle de Persée, comme toutes les Novæ, aux premiers temps de leur apparition. Mais il s'est profondément modifié depuis, à mesure que l'éclat général de l'astre allait en diminuant; le spectre continu s'est estompé peu à peu, surtout dans la région du violet, en même temps que les raies des vapeurs métalliques s'évanouissaient; au contraire, les raies de l'hydrogène restaient parfaitement nettes. Cette persistance est d'accord avec les observations antérieures; ainsi une petite étoile nouvelle, P du Cygne, apparue en 1600, présente encore actuellement les raies de l'hydrogène, ce qui paraît indiquer une émisson continue de ce gaz, que trois siècles n'ont pas arrêtée. En même temps que certaines radiations s'éteignaient, d'autres s'allumaient, tant dans la partie visible que dans l'ultra-violet; il faut citer spécialement trois raies fines, d'origine inconnue, qu'on attribue à un élément hypothétique, le *nébulium*; ces raies caractérisent le spectre des nébuleuses. Ainsi l'étoile de Persée a subi, depuis son apparition, une transformation profonde : les gaz qu'elle a vomis lui ont fait une atmosphère dont les dimensions égalent sensiblement celles de l'orbite de Neptune; en devenant nébuleuse stellaire, elle a pris rang dans un groupe d'étoiles, caractérisé par MM. Wolf et Rayet, et qui comprend actuellement, outre toutes les Novæ, une centaine d'astres situés dans la Voie Lactée et dans les Nuées de Magellan. Il n'est pas défendu de penser que ces étoiles, les plus chaudes du Ciel, sont toutes de formation assez récente et qu'elles ont passé par les mêmes avatars.

*
* *

Tels sont les documents, indépendants de toute hypothèse, que la science met à notre disposition. Il n'est pas très difficile d'y lire l'histoire du drame qui s'est produit, il y a un peu plus d'un siècle, dans la constellation de Persée. Il y avait, dans cette région du ciel, deux astres obscurs, soleils refroidis à la surface, mais conservant encore, à leur intérieur, d'énormes

provisions d'énergie sous forme de matières en fusion et de gaz dissous ou comprimés dans des poches intérieures. Nul ne sait comment ils se sont rapprochés l'un de l'autre, au cours des siècles, jusqu'à l'instant où l'attraction les a saisis et précipités l'un sur l'autre, avec une vitesse qui devait atteindre plusieurs centaines de kilomètres par seconde; sous l'action formidable du choc, les parois solides des astres se sont éventrées, mettant à jour les fluides intérieurs; en même temps, leur force vive, subitement convertie en chaleur, portait la température de la masse au blanc éblouissant.

Ç'aurait été un grand hasard si les deux corps étaient tombés l'un sur l'autre exactement suivant la ligne de leurs centres; en réalité, ils se sont abordés de biais, et la combinaison de leurs vitesses contraires a donné à l'ensemble une énorme vitesse de rotation. En même temps, la collision des deux astres, libérant les matières emprisonnées sous leur écorce, faisait jaillir deux énormes jets; les matières les plus lourdes retombaient bientôt sur le centre attractif, tandis que les gaz et les poussières continuaient leur chemin suivant deux directions opposées; mais la rotation de la masse centrale enroulait ces deux jets en spirale, comme fait le soleil tournant des feux d'artifices; ainsi s'expliquent les nuées observées par Ritchey et Perrine. Ces nuées continuèrent à s'éloigner de leur centre d'émission, entraînées tant par leur vitesse acquise que par la pression de radiation qui les écartait du centre lumineux comme le Soleil repousse la matière des queues cométaires. Au début, lorsque les jets de poussière opaque tournaient comme l'astre lui-même, ils passaient entre l'étoile et notre œil environ tous les quatre jours, de telle sorte que l'éclat de la Nova subissait les variations apparentes que nous avons signalées. A mesure que les jets s'éloignaient de leur centre d'émission, ils se mirent à tourner plus lentement, puis formèrent autour de l'astre une couche à peu près continue; cette couche, progressivement épaissie, mit un voile rougeâtre autour du noyau éblouissant de l'étoile. Mais un changement se fit peu à peu dans ces nuées opaques : une partie de leurs constituants se condensa; le restant, continuant à s'éloigner de l'étoile, forma un voile d'autant plus mince qu'il prenait plus d'étendue; ainsi, la Nova reprit progressivement la couleur blanche des premiers jours,

mais non pas son éclat, parce que la violente expansion des gaz avait refroidi la température de la photosphère.

Le spectre de l'étoile s'était également modifié; les masses solides, surchauffées par le choc, et celles qui provenaient des couches profondes des astres écrasés émirent un spectre continu, sur lequel se détacha bientôt, en raies brillantes, la lumière des gaz et des vapeurs métalliques jaillies des profondeurs. L'aspect de la surface solaire, avec les énormes jets gazeux de la chromosphère, nous donne l'idée de ce qu'était alors la surface de l'étoile. Autour de cette couche gazeuse brillante, il naquit bientôt une enveloppe formée des mêmes éléments, refroidis par leur détente, et ces masses étaient agitées par des mouvements d'une vitesse prodigieuse et soumises à d'énormes pressions. Puis, au cours des années, cette activité se ralentit peu à peu; les projections de vapeurs métalliques diminuèrent, puis cessèrent complètement; mais le noyau stellaire continua, sans arrêt, à vomir de l'hydrogène, de l'hélium et d'autres gaz qui lui constituèrent une atmosphère épaisse, à faible pression, et qu'illuminaient des décharges électriques dues au choc des électrons projetés par le noyau; l'astre s'enveloppa d'un cocon nébuleux, d'où il sortira, dans des millions de siècles, sous forme d'une étoile simple ou d'un groupement d'étoiles.

*
* *

Ainsi nous avons été témoins du rajeunissement brutal de deux mondes vieillis et de leur transformation en une nébuleuse stellaire. Un grand nombre des nébuleuses qui existent dans le Ciel portent la trace d'une origine semblable. Dans la nébuleuse du Chien de Chasse, située près de la queue de la Grande Ourse, on distingue deux traînées lumineuses qui émanent de l'astre central, suivant les extrémités opposées d'un même diamètre, et qui s'enroulent en deux spirales de même sens : il est impossible, en regardant les belles photographies de cette nébuleuse, obtenues par l'observatoire Yerkes, de n'y pas lire une histoire toute pareille à celle de la Nova de Persée. Or cette constitution en spirale des nébuleuses est

loin d'être exceptionnelle; on la voit aussi nettement dans la grande nébuleuse d'Andromède; mais, dans ce cas, le plan où s'enroulent les spires est très oblique sur le rayon qui va de notre œil à Andromède, de sorte que la nébulosité prend une apparence elliptique. Pour ne pas citer d'autres exemples, nous dirons que M. Keeler, astronome américain qui s'est consacré à l'étude de cette question, a retrouvé la formation en spirale dans la majorité des nébuleuses stellaires. Pourtant, on trouve aussi d'autres formes; ainsi, la nébuleuse de la Lyre, que William Herschel classait parmi les curiosités du firmament, a la forme d'un bourrelet annulaire entourant le noyau central; d'autres nébuleuses affectent la forme d'un coin, c'est-à-dire que la matière diffuse occupe un cône qui a l'étoile pour sommet. Toutes ces particularités peuvent s'expliquer par les dimensions différentes des astres en conflit ou par des directions qu'ils possédaient au moment de leur rencontre. Certains esprits hardis supposent même que la Voie Lactée, qui ferme à elle seule tout notre monde visible, aurait jadis été répandue dans l'espace par le choc de deux soleils gigantesques, encore plus grands qu'Arcturus.

Ainsi, le drame dont la constellation de Persée nous a rendu témoins est loin d'être unique dans le Ciel, et cela nous porte à réfléchir, en terminant, à une question qui a vivement préoccupé les savants. Il y a quelque quarante années, le grand physicien allemand Clausius, développant les données de la thermodynamique sur la dégradation de l'énergie, concluait que le fonctionnement d'un système matériel, isolé du reste du monde, devait l'amener fatalement à un état de vieillissement et d'usure et finalement à l'immobilité et à la mort; puis il généralisa cette proposition en l'appliquant à l'ensemble de l'Univers : puisque l'Univers est, par définition, tout ce qui existe, il ne peut être qu'isolé; par suite son évolution a pour terme l'immobilité absolue et le repos de toutes les énergies. Ainsi la Terre verra ses montagnes rabotées, ses océans comblés et sa surface transformée en une sphère marécageuse et sans reliefs où plus rien ne déterminera l'écoulement des eaux; ses énergies chimiques, l'oxygène de son atmosphère et le charbon de ses houillères, s'useront peu à peu; sa chaleur elle-même se dissipera dans les espaces célestes, comme celle des autres

astres; l'uniformisation des températures arrêtera le mouvement de l'atmosphère et des eaux et ces échanges incessants d'énergie qui constituent la vie; enfin, le frottement des astres contre le milieu interplanétaire ralentira leur vitesse; par suite, la force centrifuge qui équilibre l'attraction universelle ira en s'affaiblissant et les corps célestes s'écrouleront peu à peu les uns sur les autres; toute la matière, inerte et froide, se condensera en un seul point de l'espace; il n'y aura plus nulle part ni mouvement, ni différence de température, ni courants électriques et l'Univers mourra de son uniformité.

Telle est la conséqueuce que certains savants tirent de principes, d'ailleurs incontestés. Mais on a bien le droit de se méfier un peu de toutes ces généralisations; M. Duhem l'a montré dans un livre récent[1], et nul n'était plus qualifié que lui pour le dire. D'ailleurs les principes de la thermodynamique, parfaitement valables dans les conditions ordinaires, mènent à des résultats absurdes quand on les applique au monde infiniment petit des atomes — Maxwell l'a montré jadis; — il est probable qu'ils cessent aussi de s'appliquer à l'ensemble de l'Univers, pour des raisons qui nous échappent, parce que notre esprit est mal à l'aise quand il raisonne sur l'infini. Heureusement les faits sont là, et ils nous éclairent mieux que tous les raisonnements *a priori*. L'apparition des étoiles nouvelles, quelque interprétation qu'on lui donne, est un de ces faits; il faut bien admettre qu'en certains points de l'Univers il se crée des foyers rayonnants d'énergie; le monde ne vieillit d'un côté que pour se rajeunir de l'autre, et il est possible que cela dure ainsi éternellement.

L. HOULLEVIGUE

1. *Thermodynamique et Chimie*. 2e édition, 1910.

JULES RENARD

SES CONTES, SES ROMANS, SES COMÉDIES

Toute la vie intellectuelle de Jules Renard, presque toute sa vie morale et une partie, au moins, de la vie, très simple d'ailleurs, qu'il a vécue, enfant, jeune homme, puis homme, se trouvent dans son œuvre. Car ce n'est pas seulement *Poil de Carotte* qui, dans celle-ci, est une espèce de confession.

Lorsque, en 1894, parut ce petit livre, — le plus célèbre, encore aujourd'hui, des ouvrages de Jules Renard, — on eut le sentiment, et l'on ne s'abusait point, que c'était l'enfance de l'auteur racontée ou plutôt ressuscitée en une suite d'illustrations littéraires par un étonnant graveur de la prose, sorte de Vallès classique, au cœur amer et douloureux, comme son devancier, le vigoureux aqua-fortiste romantique de *l'Enfant*. Jules Renard, aussi bien, ne démentit jamais le sentiment qu'avait fait naître cette histoire du fils cadet de Monsieur et Madame Lepic, dit « Poil de Carotte ». Histoire dont plusieurs épisodes avaient déjà figuré, sous le titre : *Pointes sèches*, dans le premier volume, vraiment remarquable et remarqué, du jeune écrivain : *Sourires pincés* (1890). Et c'est même le succès très vif, sinon très large, de ces « pointes sèches » qui détermina leur signataire à compléter l'album. Mais, entre *Sourires pincés* et *Poil de Carotte*, Jules Renard publia trois autres petits livres qui, sans contenir, à proprement parler,

des fragments d'autobiographie, n'en sont pas moins, çà et là, et assez souvent, des confessions indirectes.

A *Poil de Carotte* et aux meilleures pages de *Sourires pincés* joignez donc ces trois volumes intermédiaires : — *l'Écornifleur* (1892), roman ironiquement naturaliste, très curieux, très savoureux, *Coquecigrues* (1893) et *la Lanterne sourde* (1893 aussi), qui, réunis plus tard sous une même couverture, formèrent un recueil imposant de contes, de dialogues, de portraits et de maximes diversement pittoresques, — vous reconnaîtrez que l'œuvre si originale de Jules Renard fut, d'abord, très « personnelle » ; — certains diraient « très subjective ». — Mais voici l'admirable : cette « personnalité », singulièrement frappante dans l'œuvre d'un réaliste, — n'est-ce pas à la poésie lyrique que s'applique naturellement l'épithète de « personnelle » ? — cette « personnalité » par où, d'ailleurs, ce réaliste a été poète, nous la retrouvons jusqu'au bout : dans ce dernier recueil d'observations, de dialogues et de contes, *Ragotte* (1908), dans cette dernière pièce, *la Bigote* (1909). Si bien qu'après avoir également lu, ou relu, chemin faisant, *le Vigneron dans sa vigne* (1894), *Histoires naturelles* (1896), *la Maîtresse* et *Bucoliques* (1896 encore), et *Mots d'écrit* (1908) et les cinq ou six petites comédies qui, avec *la Bigote*, composent le théâtre du grand homme de lettres prématurément disparu, on est prêt à en convenir : Jules Renard est sans doute l'écrivain de ce temps-ci qui s'est le plus complaisamment — comme le plus finement — exprimé lui-même ; qui a fait de sa vie, au sens plein du mot, avec le soin le plus conscient, le plus patient, et la plus subtile ingéniosité, la principale matière de son art.

En sorte que, tout compte fait, on pourrait le définir, un réaliste à la fois lyrique et classique... Oh ! plus classique, assurément, que lyrique ; plus près de La Bruyère que d'aucun véritable poète ; bien proche cependant, aussi, de La Fontaine, — le plus cher de ses maîtres, avec La Bruyère[1]. — Ne m'affirmait-on pas, récemment, que les professeurs de nos collèges et lycées le rapprochent volontiers du « bonhomme »,

1. « Je me plais dans le commerce assidu de La Fontaine et de La Bruyère ». — Cité par M. Joseph Galtier, dans le *Temps* du 23 mai 1910.

comparant les *Histoires naturelles* aux *Fables* ou faisant même apprendre par cœur ces *Histoires* avec les *Fables*?

Et nous savons combien il admirait Victor Hugo, — « Jupiter » de son « Olympe littéraire », déclarait-il [1]. — L'été, dans son « patelin », comme il disait, à Chitry-les-Mines (Nièvre), — où maintenant il est enterré, — il offrait à ses compatriotes des conférences, dont plus d'une glorifia ce Jupiter.

Rappelons-nous, au reste, que son premier essai fut une plaquette de « poésies » : *les Roses* (1886). Il avait alors vingt-deux ans; et, depuis deux ou trois ans, déjà, chez des amis, à Paris, il récitait de ses vers, — qu'il déclamait à merveille. *La Presse* du 27 octobre 1884 traçait de lui cette « silhouette » :

C'est un jeune homme bizarre, point beau... blond, avec un crâne de mathématicien, des yeux enfoncés, une bouche malicieuse, et un accent... peu agréable. Lorsqu'on le voit... on n'a pas envie de l'entendre... Lorsqu'il a dit des vers, on lui tend les mains, très ému, comme lorsqu'on a entendu un grand artiste... [2].

Et, à cette occasion, comment n'y point penser? Malgré ce qu'il peut avoir d'étrange, — et, tout à l'heure, j'aurai soin de m'expliquer là-dessus, — le souvenir, en effet, s'impose : Henri, le jeune homme que Jules Renard appelle un peu sévèrement « l'écornifleur », est un poète, non dénué de talent, semble-t-il, et qui ne se fait pas trop prier pour dire de ses vers, même devant des « bourgeois », — quitte à se moquer de lui-même et de ses bienveillants auditeurs, une fois rentré dans sa mansarde. Car il s'en moque, et terriblement. Il est vrai qu'ensuite il s'écrie, plus ému que railleur :

Mais pourquoi m'efforcer de faire de cette scène une évocation risible? J'étais sincère. Je le suis toujours quand je dis des vers. Monsieur et Madame Vernet ne se moquaient pas. Les sons musicaux planaient autour de nous. Nous trouvions mélancolique le grincement d'une persienne, et nous écoutions le sifflement d'un bec de gaz comme le soupir d'un être cher. Monsieur Vernet se sentait tout chose. Madame Vernet ne savait pas ce qu'elle avait. Je comptais au plafond des crottes de mouches, mondes stellaires. Le vacillement du fumi-

1. Voir Joseph Galtier, — article déjà cité.

2. J'emprunte la citation à l'excellente brochure de M. Henri Bachelin : *Jules Renard et son Œuvre* (1909, *Mercure de France*), p. 11.

vore, c'était l'ébranlement d'une voûte céleste. Nos âmes libres, désemprisonnées, se hissaient au dehors et frissonnaient doucement...

L'auteur des *Roses* fit et récita encore des vers, jusqu'en 1890. Ce sonnet, par exemple, intitulé *Tristesse* :

Ce soir, il court dans l'air des tristesses plus douces.
Le cœur, comme endormi dans un bain, s'affadit;
On ne se souvient plus de tout ce qu'Elle a dit,
Et l'oubli sur l'amour met lentement ses mousses.

Tout va-t-il donc finir, ce soir, autour de nous?
Sur les parfums chauffés, brûlant comme des flammes,
Sur les fleurs qu'on est las d'arroser, sur les femmes,
Qu'est-ce qu'on pourrait bien écrire de très doux?

L'esprit humilié voit partout des idoles.
On voudrait faire un choix de suaves paroles,
Mais en vain. Pour qu'à l'aise ils s'y posent en tas,

La rêverie aux mots s'offre comme une branche.
On pleure bien un peu, mais le vers ne vient pas,
Et la première page, humide, reste blanche[1].

Ou cette fin non moins gracieuse, à sa manière, d'une pièce d'abord humoristique :

Les flots paraissent un amas de coussins d'eau,
Tant leur écume est blanche et tant la marche est lente.
A chaque vague flotte une étoile filante.
Il fait plus doux que dans un lit, sur le bateau.

La mer, fidèlement pure, double la nuit.
Le vent, comme un lutteur fatigué, se dérobe,
Et la voile du mât tombe comme un robe.
La vie, en nous, hors nous, clapote à petit bruit[2].

Mais déjà la prose attirait davantage Jules Renard. Il avait donné, en 1888, un recueil de huit nouvelles : *Crime de village*, — malheureusement « épuisé », aujourd'hui, comme *les Roses*. — Et, en s'ouvrant à lui dès sa fondation (janvier 1890), le *Mercure de France* allait lui faciliter le succès

1. *Jules Renard et son Œuvre*, p. 9.
2. *Ibid.*, p. 10.

et surtout l'aider à prendre absolument possession de lui-même, à marcher dans cette voie, qui était bien la sienne, de conteur réaliste, ironique ici, poétique là, simplement sérieux, ou douloureux, ailleurs, et si « personnel », — d'un mot que je n'ai plus à commenter.

*
* *

Sa voie!... Après la publication de *Sourires pincés*, il fut certain de l'avoir trouvée. « J'ignore où j'aboutirai », mais « je suis convaincu d'être sur la bonne voie », disait-il, en 1891, au savant philologue et critique hollandais, M. Byvanck, venu à Paris, cette année-là, pour y interroger des manuscrits anciens... et y étudier de près le mouvement littéraire et artistique en France [1].

Il avait, même, plus raison qu'il ne le croyait, — tout son art, ou à peu près, se découvrant dans ces *Sourires pincés*.

Non pas, certes, qu'il n'ait, par la suite, mis en pleine lumière des côtés de son talent que ce volume ne faisait qu'indiquer. Mais l'indication y était bien. On en est frappé, si l'on se met à relire, après les autres, cet ouvrage d'il y a vingt ans.

Non seulement, en effet, sous le titre général que j'ai dit, on a la joie d'y retrouver quelques chapitres de *Poil de Carotte*, mais y voici des « histoires naturelles », et des « bucoliques », et des sentences ou réflexions analogues à celles que l'auteur a semées plus tard dans ses différents recueils; — réflexions ou sentences dont sa vie de jeune artiste en vers ou en prose, allant dans le monde et voyant des confrères par devoir envers soi, était la source unique, un peu étroite, et plutôt amère... Et, d'un bout à l'autre de ces *Sourires pincés*, c'était la langue, le style et tous les procédés de composition et d'exposition, c'était cette recherche, ce don du trait, et toute cette poétique de condensation, de brièveté, qui distinguent, avec de la sécheresse ou du « maniérisme » parfois, l'œuvre entière de Jules Renard, et sont même ce

1. *Un Hollandais à Paris en 1891*. — M. Byvanck y consacra trois chapitres à Jules Renard.

qui la rend le plus classique. Devenu célèbre, il déclarait à M. Joseph Galtier :

« J'aime mieux écrire une courte nouvelle qu'un roman, un court tableau qu'une nouvelle, une pensée qu'un court tableau. Je me plais à remettre vingt fois sur le métier une pensée, afin de lui donner la forme précise qui lui convient. Je crois qu'un fait, une idée gagnent à être résumés dans une scène, une phrase... »

Eh bien, cette profession de foi — ou cette confidence — littéraire, il l'eût aussi nettement et sincèrement faite à l'époque de ses débuts ; et, après tout, sous une autre forme, hardiment réaliste, la voici déjà, dans cette « réflexion » des *Sourires pincés* :

Il est des hommes de lettres qui sont les cholériques des lettres... Ils écrivent comme on a la diarrhée...

Cette horreur des fécondités excessives en littérature provenait, peut-être, un peu, chez lui, de l'espèce de mal qui leur est le plus opposé. Ce n'est un mystère pour personne qu'il avait le travail difficile. Mais on a pu en juger, au commencement de cet article, par la seule énumération de ses ouvrages, il a plus produit qu'on ne le croit généralement. Et ce n'est point à ses dimensions matérielles, chacun sait cela, que l'importance d'une œuvre d'art, littéraire ou autre, s'est jamais mesurée. Et, songez qu'il a disparu en pleine force. On assure, enfin, qu'il y a dans ses papiers la matière de plusieurs volumes : notamment un *Journal*, qui serait considérable et, n'en doutons pas, d'un très vif intérêt. — Ma crainte, par parenthèse, est qu'il ne soit trop intéressant pour qu'on ose le publier *in extenso*. Que n'a-t-il pu écrire dans son *Journal*, celui qui écrivait, dans *Sourires pincés*, avec une âpre éloquence :

Ah ! qu'il nous serait doux de mourir, et comme auparavant nous nous engraisserions avec soin, si nous pouvions forcer nos quatre meilleurs confrères à porter, selon la coutume des villages, notre cercueil de la maison au cimetière, à suer, durant quelques bonnes heures, sous le poids vengeur de notre corps défunt !...

Ce qu'il faut dire, à propos de sa déclaration à M. Joseph

1. *Le Temps*, 23 mai 1910

Galtier, c'est qu'il tira de son tempérament intellectuel, moral et artistique un idéal littéraire, *ad usum suum*, des plus stricts, et dont il fut digne. Évidemment né pour nous peindre, en outre de son « moi », les êtres et les choses qu'il avait pu considérer à loisir, — et rien de plus, — il eut le mérite : 1° de ne pas chercher à se tromper, ou à nous tromper sur lui, en essayant de « faire grand » ; 2° d'employer tout l'effort dont il était capable au développement de ses facultés d'observation, de description ou d'analyse, afin d'arriver à « faire aussi vrai et aussi intense que possible », de façon à compenser le manque de grandeur par cette intensité et cette vérité, — force durable, effectivement, d'une partie de son œuvre. — Et c'est pourquoi, dès 1892, M. Anatole France croyait pouvoir l'appeler « le plus sincère des naturalistes [1] » ; pourquoi, lorsqu'il eut donné *l'Écornifleur*, *la Lanterne sourde* et *Poil de Carotte*, un poète et critique de sa génération [2] l'appelait, avec justesse, « notre petit maître hollandais ». N'est-il pas — sans leur « bonhomie » toutefois — le « Van Ostade » ou le « Téniers le jeune » du conte champêtre ou parisien, du portrait psychologique, et de ces puissantes images rustiques, brièvement illuminées, — animaux, paysages, — qui furent et demeureront parmi ses plus heureuses trouvailles ou conquêtes de plume ?

Certainement il avait d'abord souscrit, en lui-même, à cette intransigeante maxime de La Bruyère : « Entre toutes les expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne » ; puis, appliquant la « manière » même du moraliste, de presque tous les moralistes — j'entends : leur procédé de simplification philosophique, et comme de synthèse verbale, — à la nouvelle, au roman, à la représentation d'un coin de nature, d'un mouvement de bête, etc., il s'efforça de ne traduire que l'essentiel [3].

Mais le moraliste, lors même qu'il trace des caractères et

1. *Un Hollandais à Paris en 1891*. — Préface d'Anatole France, p. XII.

2. M. Robert de Souza, *la Poésie populaire et le Lyrisme sentimental* (1899), p. 182-183.

3. « Mon but est d'arriver à l'expression simplifiée irréductible. » (Article de M. Joseph Galtier.) — Voir aussi l'étude de M. Robert de Souza sur Jules Renard, dans le volume cité plus haut.

met en scène de véritables personnages, comme La Bruyère, ne prétend pas à nous procurer de la vie une sensation directe, comme doit le faire, par exemple, un romancier; et il peut être un écrivain très pittoresque, posséder même et montrer, comme La Bruyère encore, des qualités de peintre et de conteur, sans nous inspirer la conviction qu'aux prises directement avec la vie il aurait su la jeter frémissante dans une « histoire » longue ou brève. Unir aux exigences et aux vertus caractéristiques de l'art du moraliste celles qui sont propres et nécessaire à l'art du romancier, c'était donc chose malaisée, et c'est un grand honneur pour Jules Renard, ce fut une des raisons de son succès dans le monde littéraire qu'une telle gageure magistralement soutenue, non plus seulement par de courtes nouvelles, mais par ces vrais livres : *l'Écornifleur* et *Poil de Carotte*.

Tout, dans ces livres, est moelle et substance; rien qui n'ajoute de l'essentiel à ce qui précède. Peut-être, même, y a-t-il, par instants, excès de resserrement, d'abréviation suggestive. On voudrait, çà et là, quelque chose d'autre : on ne sait quoi d'un peu abandonné... Mais n'insistons pas : cette impression, d'ailleurs, celui des deux romans la justifie à peine, qui, seul, fut réellement conçu comme un roman.

Le premier par sa date, le second par sa valeur. Oui, et sensiblement, le second, malgré tous ses mérites, et bien que ce soit, au sens parfait du mot, l'unique ouvrage « composé » de Jules Renard.

J'ai pu comparer *Poil de Carotte* à un album. Et, sans doute, au total, cette quarantaine d'épisodes forment un ensemble complet : devrait-on y voir, sans cela, le chef-d'œuvre que tout le monde, à peu près, admire et vante? Un album écrit n'est un livre, surtout un livre admirable, que si les scènes successivement présentées au lecteur offrent entre elles un lien vivant, concentrent de plus en plus l'attention sur une figure principale, de plus en plus particulière et attachante; — et si, en même temps, autour de cette figure, elles en groupent quelques autres, de mieux en mieux éclairées et de plus en plus curieuses, elles aussi. Mais enfin il n'y a pas dans *Poil de*

Carotte, et il y a dans *l'Écornifleur*, une suite de faits logiquement engendrés par un fait initial et que termine un dernier fait logique. C'est toute la supériorité, il est vrai, de cet *Écornifleur* sur la poignante et simple histoire du jeune Lepic.

Encore cet unique roman « composé » de Jules Renard est-il plutôt une grande nouvelle qu'un roman ; — ce qui n'est pas, certes, pour le rabaisser à nos yeux, s'il a, en définitive, l'étendue exigée par sa matière, et si l'on réfléchit que deux, au moins, des plus célèbres et des plus beaux romans de notre littérature, chefs-d'œuvre consacrés, *la Princesse de Clèves* et *Adolphe*, sont des plus courts. — Mais combien Jules Renard avait raison de reconnaître qu'il n'appartenait point à la race des grands romanciers, libres et larges créateurs d'âmes! Non, pas plus, si vous voulez, que madame de La Fayette et Benjamin Constant...

Un homme ardent, volontaire, mais replié sur soi, ou occupé à la chasse des images, ou polissant et repolissant ses phrases, voilà Jules Renard, artiste, — même dans l'*Écornifleur*. Car, tout en méprisant et faisant se mépriser doucement lui-même le triste et bizarre héros qu'est ce jeune parasite et corrupteur, Henri, poète fin, mais paresseux et presque impuissant, établi chez de braves bourgeois comme un ver dans un fruit bon à manger, il lui prêta — je l'ai indiqué, mais indiqué seulement — quelques-uns de ses traits spirituels, sans compter une vague ressemblance avec sa personne. C'est très intéressant ; et je ne crains pas de m'y arrêter, parce que le sujet, délicat en apparence, en réalité ne l'est point, et que ma pensée ne saurait prêter à l'équivoque pour un lecteur intelligent. C'est plus qu'intéressant ; c'est passionnant, au point de vue psychologique et artistique! Un phénomène de dédoublement créateur nous apparaît ici, moins rare peut-être qu'on ne le supposerait d'abord : on ne le rencontre guère, pourtant, aussi notable et significatif qu'en cette peinture subtile d'un pique-assiette malfaisant dont l'esprit et l'âme ont de l'élégance. Ils ont de l'élégance parce que l'auteur a mêlé sans cesse, et consciemment, de son « moi » aux parties mauvaises de l'individu, si vivant d'ailleurs, qu'il créait.

Si vivant!... C'est la merveille de ce caractère double, et

d'une dualité compliquée, qu'il ne soit pas une sorte de pièce d'horlogerie psychologique aux ressorts grinçants, mais un caractère vrai, plus riche, voilà tout, en contrastes et en nuances que ne le sont beaucoup et trop de personnages, dans les romans ou au théâtre.

Mais, il n'y a pas à dire, vingt, trente, cent fois, c'est Jules Renard que nous entendons lorsque parle Henri.

Rappelez-vous... Henri fait sa première visite aux Vernet. « Madame Vernet » plaide, oh! sans excès pour l'instruction de la femme :

— Une femme doit avoir au moins quelques notions d'histoire et de géographie.
— Sans doute, dis-je, et d'arithmétique.
— Et de musique, dit-elle.
— Soit, je vous accorde le piano, mais avec un seul doigt.

Les Vernet, s'étant pris pour lui d'une sympathie profonde, l'emmènent à la mer. L'y voici. Et d'abord, en lui, le littérateur, surnourri de littérature, le poète au cerveau encombré d'images apprises ou forcément connues, se désole de n'avoir point d'expressions neuves devant ce qu'il regarde : ainsi, probablement, se lamenta Jules Renard la première fois qu'il vit la mer. Un jour vient, par bonheur, où, comme sans y penser, il trouve ce qu'il cherchait :

Des bateaux s'en vont, d'autres rentrent et se déshabillent de leurs voiles. Le flot monte; les vieux rochers se couvrent d'écume, pères de famille vénérables, mais ivres, qui renverseraient, en buvant, de la mousse de champagne dans leur barbe.

La mer est légèrement moutonneuse. Un invisible menuisier, infatigablement, lui rabote, rabote le dos, et fait des copeaux.

Originale « marine », où se marque bien ce goût de l'image rare, de la métaphore inédite, qui fut toujours une des inclinations de l'écrivain, et par où, du reste, ce classique ne fut pas sans quelque parenté avec les Goncourt. Mais ce qui la précède, cette amusante « marine », est peut-être, — à condition d'y bien faire la part de ce qui ne saurait s'appliquer à l'auteur, — la preuve la plus piquante de sa fraternité intermittente avec le personnage.

Henri est seul à sa table de travail. Madame Vernet, qu'il

a fini par griser de ses déclarations d'amour, et qui ne se débat plus qu'à demi sur la pente fatale, lui a dit, en le quittant : « Je te laisse, mon poète : continue! » Et alors, lui :

Que c'est embêtant d'écrire! Passe d'écrire des vers. On peut n'en écrire qu'un à la fois... Et puis il y a la rime qui sert de crochet pour tirer, hisse! hisse! jusqu'à ce que le vers se rende, se détache entier.

Passe même d'écrire une petite nouvelle! C'est court comme une visite de jour de l'an... La nouvelle est la poignée de main banale de l'homme de lettres aux créatures de son esprit... Mais écrire un roman! un roman complet, avec des personnages qui ne meurent pas trop vite!

Mes jeunes confrères me l'ont dit :

— Tu réussis les petites machines, mais ne t'attaque jamais à une grosse affaire. Tu manques d'haleine, vois-tu.

J'en conviens, j'ai besoin de souffler à la troisième page, de prendre l'air... ; et quand je retourne à mes bonhommes, j'ai peur, comme si j'allais traîner des morts sur une route qui monte, comme si je devais renouer avec une maîtresse devenue grand'mère pendant mon absence...

Ce qui n'appartient qu'à « l'Écornifleur », ce sont, il va de soi, les actes déplorables sous le poids desquels il succombe, à la fin, ne voyant plus qu'une issue aux embarras où il s'est mis par ses fautes : la fuite; ce sont ces fautes, avec les sentiments et l'accès de grossière sensualité qui les lui font commettre.

Ayant récompensé la naïve, la tendre confiance du bon Vernet en troublant le cœur et les sens de sa femme, — non par amour, mais en vertu de ce principe : « Ne dois-je pas à mon éducation littéraire et aux exigences du monde de coucher avec madame Vernet? » — il essaie de violer la nièce de ses hôtes, une grosse bêtasse de jeune fille. Il avait bu trop de « mauvais cidre », ce matin-là!... Tout de même, cet assez vilain monsieur n'est pas précisément le gredin qu'un romancier de talent moins subtil nous eût montré. Il ne fait jamais tout le mal qu'il pourrait faire. Il partira sans que madame Vernet ait été sa maîtresse, non plus que la jeune fille. Celle-ci, d'ailleurs, il pourrait l'épouser, un jour, s'il aimait assez l'argent pour manœuvrer en habile homme jusqu'à la dot, qui sera sérieuse. Mais, s'il y a, dans ce parasite, du tartufe

de lettres, c'est un tartufe plutôt bohème, et, de plus, à moitié sincère, — tellement empoisonné de littérature qu'il ne peut plus rien voir ni concevoir, éprouver ni désirer vraiment qu'à travers ses « poètes préférés ». — Trait bien curieux de cette physionomie complexe et, à certains égards, naïve... Sa tentative de viol, même, a quelque chose de littéraire. Il se rappelait, avoue-t-il, « des viols de littérature dont les victimes s'aperçoivent à peine. Quelques-unes disent : *Maman!* et c'est tout... » Et, dans le train qui le remmène à Paris, il n'a pas si tort, lorsqu'il s'écrie, innocemment pervers :

Comme c'est bon d'avoir la conscience à peu près nette! Car enfin, j'aurais pu mal agir, déchirer jusqu'au cœur ceux que je n'ai qu'égratignés...

La grande supériorité de *Poil de Carotte* sur cet *Écornifleur*, c'en est la compatissante « humanité », avec « l'écriture ».

Il n'y a pas, ou presque pas, d'émotion dans l'*Écornifleur*; et, si la langue et le style y offrent bien les qualités caractéristiques du talent de Jules Renard, c'est dans *Poil de Carotte* que ce talent atteignit sa perfection. Mais qui ne connaît le livre? Qui n'a dans la mémoire, pour l'avoir rouvert et feuilleté plus d'une fois, ces figures dessinées d'une main si ferme, en des tableaux d'une sobriété de lignes incomparable : — le malheureux gamin aux cheveux jaunes, aux taches de son sur le visage, au nez « creusé en taupinière », aux longues oreilles, si « drôles » qu'une petite camarade a « envie d'y mettre du sable pour faire des pâtés », — Poil de Carotte, qui, toujours sale, « ne sent pas le musc », et qui paraît bossu tant il « marche mal », intelligent, du reste, et foncièrement bon, souffre-douleur ahuri d'une mère hargneuse et hypocrite, experte à feindre, devant les voisins et devant son mari même, d'aimer sa perpétuelle victime; — cette mère, une maîtresse femme, oh! ménagère sans faiblesse, au cœur dur pour tous, sauf pour son fils aîné, Félix, et pour sa fille, Ernestine; — Ernestine et Félix, des âmes quelconques : lui, grand garçon paresseux, point méchant, mais trop égoïste pour jamais prendre la défense de son frère; plutôt disposé à tirer parti, pour son plaisir et ses aises, des avantages que lui confèrent son âge, la partialité maternelle et l'indifférence ou l'aveuglement du père;

elle, capable de dénoncer Poil de Carotte, de le faire punir; — enfin, ce père, qui aurait pu être bon, qui l'est, dans le fond, mais qui, peu à peu, s'est désintéressé de tout, chez lui, laissant la direction des choses, celle même de ses fils, lorsqu'ils sont en vacances, à sa femme, que, depuis longtemps, il n'aime plus, s'il l'a jamais aimée... Tout ce qu'il fait pour eux, c'est de les conduire quand ils veulent bien, à la chasse...

Souvent appelé loin de son village par ses affaires, — nous ignorons lesquelles, — il mène chez lui une existence morose et silencieuse; il n'adresse la parole à madame Lepic que s'il y est forcé. Pendant le repas, il mange : cela lui suffit. Il mange « sobrement », « le dos courbé », « les yeux baissés »; et, « sa dernière bouchée de pain » avalée, il se lève, « met son chapeau et va dans le jardin fumer une cigarette », — à moins qu'il ne pleuve!... Tel, aussi bien, l'avons-nous vu dans *la Bigote*, à l'Odéon, et tel, ou à peu près, le dépeint à une servante nouvellement arrivée le spirituel observateur qu'est Poil de Carotte, dans la pièce en un acte, représentée en 1900 au Théâtre-Antoine, sous le même titre que le roman d'où elle était librement tirée.

A la chasse, au contraire, il parle volontiers. Et c'est là que Poil de Carotte apprend un peu à le connaître; trop peu, — jusqu'au jour où le père et le fils échangeront des confidences graves, décisives, effrayantes... L'enfant, ce jour-là, s'est révolté contre sa mère. Il a refusé de faire une commission dont elle le chargeait. Madame Lepic « n'y comprend rien », et, dans son effarement, elle appelle tout le monde. C'est « une révolution »!... Après le dîner, où elle « n'a point paru », monsieur Lepic emmène Poil de Carotte sur « la vieille route »; et alors, dès les premiers mots, tout le cœur du pauvre petit éclate dans cet aveu : « Je n'aime plus maman ». Et sa longue rancune, il la dit, — sans phrases ni gestes déclamatoires, parce que, d'une part, il n'est pas né romantique, parce qu'il est un petit paysan d'esprit net et froid, malgré sa vive et douloureuse sensibilité, un petit paysan-bourgeois du centre de la France, — et parce que, d'autre part, son père l'écoute et l'interroge d'un air et d'une voix tranquilles...

Cette tranquillité apparente des deux personnages, malgré la violence ou la vivacité de leurs émotions, est très remarquable.

Elle donne à l'entretien, sourdement tragique, une couleur de vérité singulière, qui fit le plus grand effet sur le lecteur, — et, plus tard, sur le spectateur, car Jules Renard, en écrivant sa pièce, « poussa » la scène, mais ne la gâta point.

Dans le roman, elle s'arrête presque à cette exclamation du père, lâchée contre madame Lepic :

— Et moi, crois-tu donc que je l'aime?

Étonné, Poil de Carotte lève les yeux sur l'homme qui vient, enfin, de livrer son secret :

Il regarde longuement son visage dur, sa barbe épaisse où la bouche est rentrée, comme honteuse d'avoir trop parlé, son front plissé, ses pattes d'oie et ses paupières baissées...

Et c'est après ce moment-là seulement, après cet orageux silence que, fermant le poing et menaçant le village caché « là-bas, dans les ténèbres », il se soulage par un cri d' « emphase », et maudit celle qui a rendu son père malheureux avant lui :

— Mauvaise femme! te voilà complète. Je te déteste.

Des admirateurs de *Poil de Carotte* sont allés jusqu'à le préférer à *l'Enfant*, de Jules Vallès; quelques-uns, même, jusqu'à lui sacrifier cette œuvre extraordinaire. Je ne saurais partager leur sentiment, malgré tout ce que je viens de dire moi-même. Et il me semble qu'il y a toujours quelque sottise, parce qu'on admire un contemporain, à le vouloir mettre au-dessus d'un devancier, quel qu'il soit, eût-il prouvé, — comme Vallès, cette fois-là, — du génie.

Du génie?... Je ne retirerai pas le mot, et ne croirai pas faire tort à Jules Renard en le maintenant : loin de là! Car les deux ouvrages ne se nuisent aucunement l'un à l'autre : dans le réalisme du second et le romantisme réaliste du premier s'opposent deux arts différents, mais non pas inégaux. Au surplus, il est merveilleux qu'avec moins de puissance naturelle, avec un sujet et des personnages d'un relief et d'un pathétique bien moindres, par la minutieuse acuité de l'observation, — ou du souvenir, — par la justesse et la vigueur des menues touches juxtaposées au moyen desquelles les tableaux se complètent,

sans même offrir une suite rigoureuse, l'auteur de *Poil de Carotte* ait réussi à dresser un livre digne d'être comparé à *l'Enfant*.

Comparons-les donc sans rabaisser celui-là au profit de celui-ci, ou inversement. Ils sont tous les deux originaux. Ils nous présentent, chacun, des types inoubliables. Et ils ont, en outre, le mérite d'avoir enrichi un genre psychologique inauguré par *le Petit Chose* (1868) et *Jack* (1876) d'Alphonse Daudet, dans notre vieille littérature longtemps indifférente à l'enfant. Taine le notait, en étudiant Dickens : « Nous n'avons point d'enfants dans notre littérature ». Vallès et Jules Renard auront été des premiers à y introduire ces recrues, élargissant une voie où plus d'un romancier les a suivis, et avec talent. Ce qu'il faut ajouter, c'est que la différence essentielle entre Jacques Vingtras et Poil de Carotte est aussi l'essentielle différence entre les enfants martyrs de Dickens et le petit héros de Jules Renard. Poil de Carotte, on l'a parfaitement dit, « ne souffre pas d'un martyre exceptionnel; son existence est affreuse en restant coutumière[1] ». Hélas! oui; et c'est pourquoi Jules Renard, sur l'exemplaire de *Poil de Carotte* que je tiens de son amitié, put écrire : — « Ce petit manuel a pour but de prouver que la réforme féministe doit commencer par la mère... »

***

Et que de jolis mots d'enfant il a recueillis encore ailleurs, à peine éclos aux lèvres d'une petite fille, — la sienne, évidemment! — Quatre-vingts pages des *Bucoliques* en sont égayées ou parfumées.

Il s'était marié jeune (1888), tout le monde l'a su, au lendemain de sa mort (mai 1910), par les journaux. L'ancien Poil de Carotte avait le goût de la famille. Et, à Paris, comme dans son cher village nivernais, entre son travail et les siens, il fut profondément heureux. Son œuvre, aussi bien, l'attestait, — de façon indirecte, sans doute, mais suffisamment

1. Robert de Souza, *op. cit.*, p. 179.

claire, — témoignant du besoin qu'avait l'homme de se faire raconter par l'artiste, ou du besoin que l'artiste avait d'emprunter à l'homme.

Une fois, même, c'est directement qu'il dit son bonheur, — remerciant sa femme de ne pas ressembler à celles que leurs appétits de luxe et de vanité font si redoutables pour l'écrivain : ne s'appliquent-elles point à le harceler sans cesse afin qu'il leur gagne de plus en plus d'argent? La sienne trouvait toujours qu'il travaillait trop.

Ah! oui, heureux « Daphnis », comme il s'appelait, en souriant, dans un long et charmant dialogue de *la Lanterne sourde* intitulé : *Ménage*. Deux fois heureux, par *leurs* enfants et par cette « Chloé » attentive à lui plaire et qui dans toutes ses paroles mettait son cœur...

Mais la voici de nouveau, dans les *Bucoliques*, sous le simple nom de « maman », avec le petit Pierre, puis avec l'adorable petite Berthe. Et c'est tout l'imprévu de ces jolis mots d'enfant, répétés au papa qui soigneusement les a enregistrés pour nous...

Mais pourquoi ce titre : *les Bucoliques*?... Les trois cinquièmes du volume sont remplis de ces nouvelles rustiques où Jules Renard apporta, ce n'est pas niable, une manière à lui de « sentir » la campagne, et d'exprimer l'âme et la vie paysannes : cela, parce qu'il ne chercha point à « composer » des paysages dont l'ordonnance aurait pu glisser quelque peu de convenu entre son œil et les choses; parce qu'il ne chercha point à « bâtir » des paysans selon telle ou telle philosophie, optimiste ou pessimiste, ou sous l'influence de lectures; parce que, sans parti pris d'école littéraire, ou de morale préconçue, — ne s'étant promis ni de railler, ni de s'indigner, ni de s'attendrir, — il s'évertua simplement à peindre, dans leurs occupations et préoccupations quotidiennes, avec leurs idées ordinaires, les hommes et les femmes qu'il voyait vivre autour de lui, dans son village.

Il n'arriva pas du premier coup, sans doute, à ce désintéressement d'observation et à cette loyauté de représentation. Il subit d'abord l'ascendant d'un maître, qu'il ne cessa point d'admirer plus tard, mais dont il rejeta, pour son compte, l'esthétique habilement « prenante », les procédés de mise au

point, comiques ou dramatiques : Maupassant. Si vraies par mille détails, et dans l'ensemble, que fussent ses « bucoliques » des *Sourires pincés*, c'étaient des « histoires » combinées en vue d'une fin inattendue, émouvante ou piquante. Relisez *Baucis et Philémon* ou *le Coureur de filles*. Le désir primordial d'un certain effet qui se doit produire à la dernière page, d'une espèce de dénouement de théâtre, y est visible. Or Jules Renard eut bientôt le courage de renoncer à tout souci d'arrangement. Il ne fut plus, dès lors, qu'un œil ouvert au spectacle des choses et des gens, et une oreille sensible aux propos de ces villageois, pour nous communiquer, ensuite, avec la force de l'exactitude, les impressions qu'il avait reçues. Mais il y a l'exactitude du phonographe et de la photographie, et celle de l'artiste, — la seule dont je veuille parler, cela va sans dire. — Et tout l'art de l'écrivain, cet art si volontaire que je me suis appliqué à définir, s'employa donc à ne rendre, sur le papier lentement noirci, que les impressions décisives, celles qui sont comme des « résumés », plus vrais que l'éparse vérité soudain condensée en eux. Et c'est ainsi que Jules Renard, ramassant parfois en quelques paroles, en quelques gestes, en quelques attitudes, mainte humble et rude existence, a créé, de volume en volume, ce petit musée de « vies » rurales, si pittoresque, où se détachent quatre ou cinq effigies de premier plan : Nanette, le vieille Honorine, Ragotte, Philippe...

Seul, un homme d'origine campagnarde et de régime à moitié villageois pouvait devenir cet évocateur de paysans. Nous devons, par conséquent, nous féliciter que Paris, l'ambition littéraire et le monde n'aient jamais rompu ni affaibli les liens de cet homme avec la terre de son enfance, qui demeura, fut même, de plus en plus, à mesure qu'il s'éloignait de sa jeunesse, sa « petite patrie ». Car il est très notable qu'elle l'attirait de plus en plus... Et son talent inclinait à s'y fixer : du moins *Ragotte* et *la Bigote* le feraient croire...

Mais prenez toute son œuvre : n'est-ce pas aux deux tiers qu'elle est rustique et nivernaise?

Jules Renard fut, en définitive, plus nivernais que Maupassant ne fut normand.

« Dix siècles d'hérédité paysanne » pesaient-ils sur lui,

comme l'affirmait, un jour, M. Henry Bataille[1]? Je l'ignore; mais le genre d'ironie de l'écrivain et de l'homme, — ils se ressemblaient tellement! — le sourire fréquemment « pincé » de celui-ci, pareil au sourire de celui-là dans maintes pages, l'aspect physique même de Jules Renard, son visage, sa démarche, qui ne permettaient guère de l'oublier lorsqu'on l'avait rencontré, tout cela sentait énergiquement son terroir et pouvait paraître déceler une longue suite autochtone d'ancêtres laboureurs, vignerons, bouviers, que sais-je? Souvenons-nous, cependant, que le père et la mère de Poil de Carotte étaient déjà de petits bourgeois de village. Leur fils, devenu grand — et auteur, — fut « le monsieur », — celui que la femme de Philippe appelle ainsi dans les *Bucoliques*, et à qui sa cousine Nanette dit en riant :

— Comment une vieille déguenillée comme moi serait-elle la cousine d'un monsieur nippé comme toi? Et même je te manque de respect. Je te tutoie par habitude. J'ai tort. Je vous demande pardon, monsieur.

La souche paysanne, voilà le certain, était donc bien proche encore, d'où sortit, brillant rameau de lettres, le peintre-poète du *Vigneron dans sa vigne*, des *Histoires naturelles*, des *Bucoliques*, etc., — bref, l'artiste épris de vérité, comme de perfection, qui s'écriait, dans le dernier de ces trois recueils (il venait d'être élu par les paysans de sa commune conseiller municipal[2]) :

Je serai un homme, chez ces hommes « coupeurs de terre », comme les appelle Marot. Mais je garderai l'œil de l'artiste, cet œil pur, incorruptible, que rien ne blesse, car toute la vie est à voir.

Je serai un artiste humain.

Beau mot à la Térence!... d'un Térence moderne et démocrate... « Un artiste humain », que les mœurs des plus « petits », des plus ignorants, des plus pauvres, ne rebutent

1. *Têtes et Pensées* (1901). — Album.

2. Plus tard, en 1904, il fut élu maire, et il s'en réjouit. — On ne connaissait guère à Paris que le littérateur; on connaissait là-bas le républicain militant : il s'était juré, celui-ci, d'attacher à ses idées les paysans, pour lesquels il écrivait, dans *l'Écho de Clamecy*, des chroniques brèves, claires et souvent mordantes. Il les a réunies dans les « Cahiers nivernais » de 1908 sous le titre : *Mots d'écrit*.

pas, dont elles éveillent, au contraire, et retiennent l'attention, et qui les décrit avec un soin où finit nécessairement par entrer de la sympathie pour les personnes, voire de l'amour ; — une preuve en est le « sur-titre » de *Ragotte* : *Nos frères farouches*.

Sympathie, amour, qui auraient pu devenir un danger, en amollissant la main du peintre, ou en attendrissant trop son regard, si sa rude volonté n'avait été, en effet, « incorruptible ».

Mais elle l'était au point qu'elle fit, auprès de lui, bien des blessures. Plus d'un de ses « frères farouches », plus d'un, surtout, de ses parents légaux, et de ses compatriotes bourgeois, le lui reprocha, et durement. — Un très curieux chapitre du *Vigneron dans sa vigne* nous montre Jules Renard, sous le nom d'Éloi, en conflit avec tout ce monde, qu'il rembarre à coups de sarcasme, — champion terriblement ironique d'un prétendu droit suprême de l'art.

Manifestement, d'ailleurs, il a, dans ce chapitre, grossi et envenimé les choses, — de même qu'il les a poétisées par l'intervention de la nature dans le conflit. Il s'agissait pour lui d'élever ce qui lui était personnel jusqu'à une sorte de grandeur symbolique : son cas devait donc être, ici, l'image de toutes les contradictions qu'il voyait possibles entre le « scrupule » sentimental et la Vérité, principe inexorable et but de tout art. C'est cette Vérité, au besoin cruelle, qu'Éloi représente, en représentant l'auteur, lequel se trouve ainsi promu lui-même à la dignité de symbole, lorsque Éloi conclut pour lui, avec une sorte de fureur goguenarde et enthousiaste :

— Oui, homme de lettres! Pas autre chose. Je le serai jusqu'à ma mort... Et puissé-je mourir de littérature. Et si, par hasard, je suis éternel, je ferai, durant l'éternité, de la littérature. Et jamais je ne me fatigue d'en faire, et toujours j'en fais, et je me f... du reste comme le vigneron qui trépigne dans sa cuve, ivre de soleil et de vin et sourd aux railleries des braves gens qu'il écoute... et plus j'aimerai passionnément la littérature, plus je m'élèverai au-dessus du niveau de la mer.

Jules Renard, l'année précédente, avait terminé son dialogue : *Ménage*, par ce cri de Daphnis :

— Je voudrais être tantôt le premier homme de lettres de France et tantôt le dernier homme des bois.

Phrase d'un accent assez romantique, mais combien significative dans sa fiévreuse sincérité! Et le fait est que, s'il réalisa en partie son rêve de gloire, s'il a été un des premiers parmi ses rivaux de lettres, il l'a dû principalement à ce qu'il fut, parmi ces rivaux un des plus vrais amants de la vérité humaine, — comme des bois, du ciel et de l'eau, et du sol que féconde le travail, et de toute la vie animale, domestique ou libre, qui peine, souffle, hennit, aboie, glousse ou chante et nous enchante...

Ajoutons qu'en peignant cette vie animale, cette nature et les hommes « coupeurs de terre », ce n'est pas seulement de son réalisme poétique qu'il a témoigné le mieux : c'est là surtout qu'il a dépensé un certain esprit mêlé de lyrisme, — ou, si l'on préfère, un certain lyrisme imprégné d'esprit, — qui est assez rare dans notre littérature.

Assez rare, mais non pas nouveau. La Fontaine en usa délicieusement. Il est parfois exquis ou magnifique chez Victor Hugo; Théodore de Banville en a tiré sa poésie funambulesque, — Banville dont M. Edmond Rostand a été souvent l'héritier original; — mais nos grands prosateurs lyriques, — de Pascal ou de Bossuet à Michelet ou Flaubert, — ce n'est pas par ce genre de lyrisme ou d'esprit qu'ils le sont, et ce qu'il y a de nouveau dans l'emploi qu'en fit Jules Renard, c'est donc l'extrême importance de cet emploi dans une œuvre de prosateur, et de prosateur aussi réaliste que poète.

Les *Histoires naturelles* commencent par des pages intitulées : *le Chasseur d'images*. Mais les images que « prend » ou « lève » ce chasseur matinal et infatigable, — Jules Renard, bien entendu, — elles ont, pour la plupart, autant d' « esprit » que d'éclat ou de justesse; et c'est même, quelquefois, par l' « esprit » qu'elles arrivent à une précision saisissante ou au plein éclat. Exemple :

La première qu'il fait captive est celle du chemin qui montre ses os, cailloux polis, et ses ornières, veines crevées...

Et un peu plus loin, (il s'agit de la rivière) :

Elle miroite quand un poisson tourne le ventre, comme si on jetait une pièce d'argent, et, dès que tombe une pluie fine, la rivière a la chair de poule.

Je me reprocherais, au reste, de ne pas citer la fin de ce morceau, parce que, doublement remarquable, elle exprime toute la profonde sensibilité de l'auteur, ébranlée en face de la nature, et nous révèle une de ses règles ou habitudes de travail :

Il saisit au passage le vol d'une alouette ou d'un chardonneret.

Puis il entre au bois. Il ne se savait pas doué de sens si délicats. Vite imprégné de parfums, il ne perd aucune sourde rumeur, et, pour qu'il communique avec les arbres, ses nerfs se lient aux nervures des feuilles.

Bientôt vibrant jusqu'au malaise, il perçoit trop, il fermente, il a peur, quitte le bois et suit de loin les paysans mouleurs regagnant le village.

Dehors, il fixe, un moment, au point que son œil éclate, le soleil qui se couche et dévêt sur l'horizon ses lumineux habits, ses nuages répandus pêle-mêle.

Enfin, rentré chez lui, la tête pleine, il éteint sa lampe, et longuement, avant de s'endormir, il se plaît à compter ses images.

Dociles, elles renaissent au gré du souvenir. Chacune d'elles en éveille une autre, et sans cesse leur troupe phosphorescente s'accroît de nouvelles venues, comme des perdrix poursuivies et divisées tout le jour chantent le soir, à l'abri du danger, et se rappellent au creux des sillons.

Mais si, dans le silence de la nuit, avec une douce ou frémissante satisfaction, le dit « chasseur » savait tirer de son carnier et grouper sous son regard les proies successives de sa journée, ce ne fut jamais pour les réunir, le lendemain ou plus tard, dans une « histoire » d'une étendue considérable. Les plus longues « histoires naturelles » du volume ainsi baptisé occupent à peine trois ou quatre pages, — à l'exception des *Perdrix*, qui en occupent une quinzaine, grâce à des « interlignes » nombreux, — et de *la Mort de Brunette*, qui, sans interlignes, se développe en huit pages. — Et plus d'une est d'une brièveté qu'on pourrait qualifier d'exemplaire! *Le Bœuf*, avec ses trois lignes ; *le Taureau*, avec ses deux lignes ; *l'Ane*, avec cette demi-ligne : « Le lapin devenu grand » ; *le Ver*, avec cette ligne, amusante, certes : « En voilà un qui

s'étire et s'allonge comme une belle nouille »; ou *le Serpent*, avec ces deux mots : « Trop long »...

Jules Renard, dans ces « raccourcis » extrêmes, ne faisait que renchérir sur sa méthode ordinaire de condensation. Encore était-ce à moitié par jeu! Et si l'on peut, à la rigueur, lui reprocher un excès de complaisance pour de trop menues « trouvailles », je suis, moi, vivement frappé de ce qu'il a su faire tenir, souvent, de sens et de richesse artistique dans ces « histoires », croquis toujours pris sur le vif et d'un « humour » lyrique, ou d'une vigueur de trait, qui étonne.

Ce que je voudrais, c'est justifier ici mon sentiment par quelques emprunts péremptoires au recueil dont je parle. Mais comment choisir entre ces « croquis »? Comment, surtout, obligé de « couper » dans ces croquis mêmes, ne pas infliger à ceux que je choisirai de trop cruelles mutilations?

Le sang « monte » à la « tête » d'une dinde, que Jules Renard a offensée en l'appelant dinde :

Des grappes de colère lui pendent au bec. Elle a une crise de rouge. Elle fait claquer d'un coup sec l'éventail de sa queue, et cette vieille chipie me tourne le dos.

Le « pensionnat des dindes » se promène sur la route, tous les jours, « quelque temps qu'il fasse » :

Elles ne craignent ni la pluie, personne ne se retrousse mieux qu'une dinde, ni le soleil, une dinde ne sort jamais sans son ombrelle.

Le paon « va sûrement se marier aujourd'hui », il devait déjà se marier hier; mais, pas plus qu'hier, la fiancée attendue ne se présente. Alors, du haut du toit, le « glorieux... redescend dans la cour, si sûr d'être beau qu'il est incapable de rancune »; puis, gravissant les marches du perron, « comme des marches de temple, d'un pas officiel », il « relève sa robe à queue, toute lourde des yeux qui n'ont pu se détacher d'elle... »

Ne se défiant « de personne », une rose, « au teint de candide fillette », laisse une chenille « monter par sa tige » :

Elle l'accueille comme un cadeau.

Et, pressentant qu'il fera froid cette nuit, elle est bien aise de se mettre un boa autour du cou.

Une amie de l'auteur et l'auteur lui-même ont eu peur de chauves-souris volant autour d'eux; il sait pourtant, lui, qu'elles « ne sont pas méchantes » :

Filles de la nuit, elle ne détestent que les lumières, et, du frôlement de leurs petits châles funèbres, elles cherchent des bougies à souffler.

Des hirondelles « pointillent l'air de petits cris » :

Elles tracent une raie droite, posent une virgule au bout, et, brusquement, vont à la ligne.

... Puis, deux à deux, en accolade, elles se joignent, se mêlent, et, sur le bleu du ciel, elles font tache d'encre.

Mais à toutes ces jolies choses j'avoue en préférer de plus graves, et qui émeuvent; celles-ci par exemple, à la fin du volume, dans *Famille d'arbres :*

Ils mettent longtemps à mourir, et ils gardent les morts debout jusqu'à la chute en poussière.

Ils se flattent de leurs longues branches, pour s'assurer qu'il sont tous là, comme les aveugles. Ils gesticulent de colère si le vent s'essouffle à les déraciner. Mais entre eux aucune dispute. Ils ne murmurent que d'accord.

Je sens qu'ils doivent être ma vraie famille... Ces arbres m'adopteront peu à peu, et, pour le mériter, j'apprends ce qu'il faut savoir...

Mais c'est partout, dans l'œuvre de Jules Renard, qu'on pourrait trouver de ces belles ou charmantes images. M. René Boylesve a cité, un jour, avec admiration, cette fine et frissonnante phrase des *Bucoliques* :

Je ne distingue presque plus Philippe, ... car la nuit, profitant de ce qu'on bavardait, s'est glissée entre nous, comme une chatte, et nos voix, comme des rats peureux, restent dans leurs cachettes de silence...

« N'est-ce pas d'un grand poète? » concluait l'exquis romancier de *Mon Amour*, après avoir demandé si ce n'était pas « presque d'un enfant », — son idée, à lui, sur la « poésie » de Jules Renard, étant qu'elle tire son « originalité... de ce que cet homme » avait « gardé,... par un rare privilège, la sensibi-

lité et la tournure d'esprit des enfants[1] ». — Idée intéressante, assez juste, je crois, et qui nous rend plus claire la parenté, ou la demi-parenté, — enseignée aux élèves, dans les classes, — du laborieux et noble artiste que j'étudie avec ce grand enfant génial et laborieux, La Fontaine.

*
* *

C'est assez tard, — en 1897, — et par une pièce en un acte, que Jules Renard aborda le théâtre. Cette pièce, *le Plaisir de rompre*, représentée d'abord au Cercle des Escholiers y réussit de façon assez brillante pour que la Comédie-Française la « reprît » en 1902, — après le succès retentissant de *Poil de Carotte*, — un acte encore, — au Théâtre-Antoine (1900). Une autre comédie, en un acte également, *Pain de ménage*, fut applaudie au *Figaro* (1898). — On l'a revue, depuis, au Gymnase et à la Renaissance. — Puis vinrent *Monsieur Vernet*, deux actes, au Théâtre-Antoine (1903); *l'Invité*, un acte, à la Renaissance (1906)[2]; et ce fut tout, jusqu'à *la Bigote*, deux actes.

Total : huit actes!... Et quatre, y compris *l'Invité*, ne coûtèrent à l'auteur qu'un effort d'adaptation scénique, ou de remaniement à la fois scénique et psychologique, comme *Monsieur Vernet*... Même, *le Plaisir de rompre* n'était qu'un très heureux développement d'une « scène » de *la Lanterne sourde* intitulée *Rupture*[3]. Enfin, *la Bigote*, sans être une « suite » de *Poil de Carotte*, nous ramenait cependant au foyer des Lepic, où, — nouveauté capitale, assurément, et selon moi, fâcheuse, — elle introduisait en tiers « le curé », véritable maître spirituel de la femme et de la fille.

Jules Renard auteur dramatique n'a pleinement « inventé » que *Pain de ménage*.

Ces remarques nécessaires ne prouvent, d'ailleurs, qu'une

1. *Le Gaulois*, 16 décembre 1908.

2. Publié en librairie sous le titre : *Huit jours à la campagne*.

3. Voir aussi un petit roman ou plutôt une grande nouvelle dialoguée : *la Maîtresse* (1896). L'auteur s'en est souvenu en écrivant *le Plaisir de rompre*. Il y a même pris les noms qu'il a donnés aux personnages de la pièce.

chose : c'est que Jules Renard pouvait avoir le don du dialogue, et du plus substantiel, comme du plus fin, mais qu'il n'était pas né avec des facultés d'imagination et de composition suffisantes pour se faire au théâtre une large place. Il était le premier à le reconnaître, disant, par exemple[1] : « Il me semble que je suis incapable d'écrire trois actes... » Pourtant, c'est à une pièce en trois actes, *l'Entêté*, qu'il travaillait, lorsque la maladie vint l'abattre. Et l'on doit vivement regretter qu'il n'ait pas eu le temps de mener à bien ce dernier travail.

Mais il y a des lettrés, voire des critiques sagaces, pour souffrir malaisément qu'on fasse des réserves sur ses aptitudes dramatiques, comme si c'était ruiner l'admiration méritée, même au théâtre, par l'écrivain et l'observateur. On dirait, à lire ces critiques, qu'il faut tout admirer dans Jules Renard, pour l'admirer vraiment. Je n'ai voulu et ne veux que lui rendre justice.

Et ne sera-ce pas achever de lui rendre cette justice exacte que d'égaler ses comédies, sauf *la Bigote* et *l'Invité*, aux meilleures pages de ses romans?

L'Invité n'est qu'une bluette. *La Bigote* nous déçoit, — ou m'a déçu, — en nous montrant de nouveau le père et la mère de Poil de Carotte, sans nous le « remontrer », lui. Monsieur et madame Lepic sans Poil de Carotte, « ce n'est plus ça », — du moins à mon avis, car le public, j'ai le devoir de le constater, accepta la chose, ou parut l'accepter, fort bien. La répétition générale de *la Bigote* fut un triomphe, qui se renouvela le lendemain; et, dans la presse, plus d'un de ses juges traita la pièce de chef-d'œuvre...

Un deuxième et pire défaut de *la Bigote*, si je ne me trompe, est la conséquence du premier : nous voyons et entendons une madame Lepic qui n'est plus madame Lepic, puisqu'elle n'est plus la mauvaise mère du roman et de la pièce tirée de ce roman, la mauvaise mère — inséparable, dans notre mémoire, du nom qu'illustrèrent ce roman et cette pièce. — Et elle est ce qu'elle n'était pas du tout dans le roman et n'était pas sensiblement dans la comédie de *Poil de Carotte*, où deux mots seulement de M. Lepic la montraient bigote par-dessus le

1. A M. Joseph Galtier (article déjà cité).

marché. — « Le fait est que vous ne vous ressemblez guère », observait Poil de Carotte, parlant d'elle avec son père; et M. Lepic de répondre :

— Ah! non. Je déteste, moi, le bavardage, le désordre, le mensonge — et les curés.

De ce mot jeté au bout d'une phrase, et d'un autre dans une scène précédente, naquit un jour, ou peu à peu, dans la pensée de Jules Renard, « l'idée » de *la Bigote*. Et je ne prétends pas qu'il eut absolument tort de laisser grandir en lui cette idée jusqu'à ne pouvoir plus résister au désir de la mettre en œuvre : on n'a jamais tort d'écrire deux actes solides et drus par ce qu'ils renferment de vérité. Et pleine, en effet, de suc moral, écrite avec autant de finesse et de force que n'importe quel autre ouvrage de l'auteur, *la Bigote* serait même le chef-d'œuvre qu'on a dit, si, en résumé, ce n'était pas la famille Lepic qui en fit les frais, au mépris de nos souvenirs, comme au détriment d'un caractère que l'écrivain, son créateur, n'avait, en quelque sorte, pas le droit de métamorphoser... En s'arrogeant ce droit, Jules Renard commettait une de ces erreurs initiales qui, fatalement, retentissent jusqu'à la fin d'un ouvrage. Dans *Poil de Carotte*, — roman et pièce, — madame Lepic étant odieuse, M. Lepic était sympathique; je le trouve, dans *la Bigote*, autrement mais aussi déplaisant qu'elle, en somme.

Il est fondé à se plaindre, j'en demeure d'accord; et nous rions, et applaudissons, lorsqu'il raconte à son futur gendre :

— Depuis vingt ans, monsieur, j'ai un curé dans mon ménage, et j'ai dû, peu à peu, lui céder la place. Le curé!... c'est l'amant contre lequel on ne peut rien. Une femme renonce à un amant, jamais à son curé... Si ce n'est pas toujours le même, c'est toujours le curé...

Mais enfin, celui de madame Lepic a toujours été, quel que fût son âge ou quels que fussent ses agréments personnels, le curé d'une « honnête femme » : M. Lepic le proclame! Et, à considérer l'ours qu'il est, lui, non seulement avec « la bigote », mais avec l'innocente Henriette, leur fille, ne peut-on se demander si, même jeune, et amoureux, il n'était pas déjà

un peu ours, et mal fait, au moral, pour s'attacher une créature qu'un autre, peut-être, aurait su conquérir?

Quoi qu'il en soit, si l'on me chargeait de prononcer entre eux, à l'heure où ils nous sont présentés, j'aurais presque envie de les renvoyer dos à dos.

Or, ce n'est pas, mais pas du tout, l'arrêt qu'on aurait envie de rendre après la comédie de *Poil de Carotte*! Celle-ci, fidèle au roman, ajouterait plutôt à notre pitié pour M. Lepic, en ajoutant beaucoup à notre estime pour lui, à mesure que se développe l'explication du père avec le fils. Explication en deux scènes : la première nous fait déjà voir plus nettement l'homme de justice et de bonté qu'était sans doute dans le livre ce taciturne époux de la « mauvaise mère » et « mauvaise femme ».

Et c'est dans la seconde scène qu'il nous découvre en lui tout cet homme. Il s'attendrit, conseille à son fils, lorsqu'il sera père à son tour, d'être « l'ami » de ses « enfants »; il l'appelle « cher petit », lui restitue son nom de François, — comme aboli, depuis des années, sous l'humiliant surnom de Poil de Carotte; — il lui déclare enfin qu'il l'aime, maintenant qu'il le sait « affectueux,... gentil », qu'il l'aime « comme un enfant retrouvé »! Et, en si beau chemin, il ne s'arrête pas. Lui, qui, parlant de madame Lepic, s'est écrié, comme dans le roman : « Crois-tu donc que je l'aime? » il arrive à se demander... ce que je me demandais tout à l'heure à propos du Lepic de *la Bigote*, — si, de son côté, madame Lepic n'est pas, n'a pas toujours été « malheureuse », et par sa faute, à lui :

— Nous sommes là à gémir. Il faudrait l'entendre... N'obtenant pas d'elle ce que je voulais, j'ai été rancunier, impitoyable, et mes duretés pour elle, elle te les a rendues...

Et ce n'est pas, pour cela, un autre Lepic que celui du livre! — C'est bien le même, — avec un surcroît d'émotion qui le pousse à se livrer tout entier.

L'acte où il s'abandonne ainsi, voilà, oui, un petit chef-d'œuvre.

Prenons-y garde, au reste : si Jules Renard eut tort, selon moi, de transformer, dans *la Bigote*, le caractère de madame

Lepic, en y aggravant les défauts de M. Lepic, ce n'est pas que l'auteur d'un roman n'ait jamais le droit, lorsqu'il en tire une pièce, d'en modifier les caractères. Il est généralement libre, au contraire, d'en user de la sorte avec l'œuvre ancienne ou récente dans laquelle il a cru discerner les éléments d'une comédie ou d'un drame. Mais cette liberté, à quoi en est-il redevable, d'ordinaire? à ce que cette œuvre n'a pas eu le mérite et la gloire d'apporter, comme le premier *Poil de Carotte*, des types inédits, et qui, d'emblée, devinrent célèbres, ou qui, au moins, le sont devenus avec le temps. Il aura quelquefois raison, même, et grandement, de ne s'asservir à cette œuvre d'aucune manière. Il pourra l'améliorer sous la forme nouvelle où il en fera passer ce qu'il jugera capable de nous intéresser au théâtre, laissant tomber le reste, ou le corrigeant de son mieux. Il pourra, enfin, sans produire quelque chose de supérieur ou simplement d'égal à son livre, nous donner une pièce assez différente de ce livre, et assez « neuve », pour qu'on puisse l'approuver de l'avoir écrite... Et c'est exactement ce que fit Jules Renard en tirant de *l'Ecornifleur* son *Monsieur Vernet*.

Plus rien, ici, de l'âpreté du roman; plus rien de son ironique et violent réalisme. Le jeune poète, Henri Gérard, n' « écorne » ni la vertu de l'épouse, son hôtesse, ni la virginité de la jeune fille. Sincèrement épris de la charmante femme qu'est madame Vernet, il ne peut se retenir de lui confesser un amour qu'elle a déjà deviné, qui la touche, mais auquel, sans une seconde d'hésitation, elle se dérobe pour toujours : doucement, elle ouvre les yeux à son mari. Et, de même que madame Vernet s'est dépouillée de ses ridicules, en devenant la plus loyale des honnêtes femmes, M. Vernet a cessé d'être un personnage à moitié comique, une espèce de bourgeois de Labiche, en devenant bon, confiant et généreux. Et Henri est presque un modèle de délicatesse : on comprend que, sûr de ne plus le revoir, M. Vernet assiste à son départ « les larmes aux yeux », et que madame Vernet, la voix tremblante », avoue : « Ça me fait de la peine... beaucoup de peine... »

Dénouement « gris perle », si je puis dire, — d'une exquise tristesse.

Mais les deux petits ouvrages qui furent les débuts de

Jules Renard au théâtre sont, peut-être, ce qu'il y a mis de plus joliment, de plus finement ciselé.

Ce *Plaisir de rompre* et ce *Pain de ménage* eussent également plu, j'imagine, au Musset des *Proverbes* et à l'Henry Becque des *Honnêtes femmes*, — qui, lui, put les connaître[1]. — Car, chose curieuse, les deux comédies font, tour à tour, quand ce n'est pas à la fois, penser à l'un et à l'autre; et, néanmoins, elles sont, toutes les deux, « de l'excellent Jules Renard », — du « plus pur », dirait un critique qui priserait surtout, dans l'écrivain peu abondant, mais divers, le moraliste et conteur parisien...

Ce sont, en effet, des pièces de moraliste, et les personnages y ont l'esprit et le ton parisiens. Les personnages? Un homme et une femme, dans chacune d'elles : — dans *le Plaisir de rompre*, un jeune homme, Maurice, qui, sur le point de se marier, est venu passer une dernière soirée avec l'irréprochable maîtresse que lui fut Blanche; — dans *Pain de ménage*, Pierre, un homme du monde, marié, et qui aime tendrement sa femme, mais qui ne serait pas fâché de s'offrir un « petit congé », une semaine de bonheur illégitime avec une adorable amie, Marthe. Épouse heureuse, celle-ci triomphe aisément du léger vertige qu'il lui plaît, une minute, d'accepter en écoutant les déclarations et propositions de l'aimable tentateur. Tout de même, il obtient la promesse que, ce soir, elle ne réveillera pas son mari. En échange de quoi, elle lui fait promettre, elle, qu'il va tout à l'heure s'approcher gentiment de sa femme... et l'embrasser de « tout » son « cœur ».

Il y a plus d'émotion, beaucoup plus, et une secrète mélancolie, dans *le Plaisir de rompre*, parce qu'il y a eu de l'amour, un véritable amour réciproque, dans la liaison de Maurice et de Blanche, et que, si Maurice n'aime plus, Blanche aime encore, au fond, d'avoir aimé!

Lui-même se trouble, un moment, aux souvenirs qu'éveille en eux leur lecture à haute voix d'une lettre qu'il adressa jadis à la « belle et bonne amie », dans la ferveur de sa passion. Il est prêt — ou il se le figure! — à « lâcher » sa fiancée :

1. Henry Becque mourut en 1899.

— Blanche, un mot, et j'envoie promener la petite et sa fortune, les convenances et mon avenir...

Mais elle sera raisonnable. Elle refuse à l'ancien amant jusqu'à ses yeux, jusqu'à son front. Elle murmure, seulement :

— Quel vide! Que de choses vous emportez!

Et lui s'en va, sur cette réplique, — d'une souveraine bêtise masculine, comme l'a si bien dit M. Edmond Sée dans une étude sur les comédies de Jules Renard : —

— Il vous reste le beau rôle.

Je ne sais pas si Jules Renard moraliste et auteur dramatique a jamais rien écrit de plus pénétrant et de plus achevé que cet amer et navrant *Plaisir de rompre*.

Et n'eût-il fait que cette pièce, avec *Pain de ménage* et le pathétique *Poil de Carotte*, il mériterait d'avoir son médaillon parmi les bustes et les statues des principaux écrivains qui honorèrent le théâtre au dix-neuvième siècle et au commencement du vingtième.

LÉOPOLD LACOUR

SOUVENIRS

D'UN CADET EN ESPAGNE

— 1812-1814 —

Ces souvenirs sont extraits de *Mémoires* laissés par mon grand-père Silvain Larreguy de Civrieux, septième enfant d'une de ces vieilles et nobles familles basques, qui, sous la monarchie, essaimaient leurs nombreux fils à travers le monde. Les Larreguy d'Espataguilleta, originaires de Saint-Jean-de-Luz, étaient, au XVIe et au XVIIe siècles, de père en fils, armateurs, capitaines de navires ou corsaires au service du Roi. La Révolution détruisit leur fortune. Sous l'Empire, le chef de la famille, Jean Larreguy, père de onze enfants, après un essai malheureux de nouveaux armements à Marseille, dut, presque septuagénaire, chercher avec quatre de ses fils le pain des siens dans l'Espagne récemment conquise. Il y obtint la direction générale des domaines de l'Aragon. Son fils aîné, François, qui, plus tard, sous la monarchie de Juillet, fut préfet du Vaucluse, de la Vienne et de la Nièvre, devint, à vingt-quatre ans, directeur général des domaines de la province de Valence. Les puînés coopérèrent au service des postes et de l'intendance aux armées.

Le cadet, Silvain, âgé de seize ans, après diverses alternatives, s'engagea en 1813 dans un régiment de ligne, sous les ordres du commandant Bugeaud, le futur duc d'Isly. Plus tard, il assistera à Waterloo, au siège de Barcelone en 1823, entrera dans la garde royale; puis, capitaine adjudant major, il donnera sa démission pour épouser la marquise de Sarron, dont l'un des noms d'ancienne noblesse lyonnaise fut ajouté, par décret, à son vieux nom basque.

COMMANDANT LARREGUY DE CIVRIEUX

I

J'avais fait mon éducation à Marseille; puis j'avais été admis au séminaire d'Aix en qualité d'enfant de chœur de la cathédrale. Au commencement de 1811, ma famille, convaincue que je n'avais pas de vocation pour le sacerdoce, me fit recevoir au lycée de Marseille, où se trouvaient, parmi mes condisciples plus âgés, Thiers et Mignet. Ma mère consumait ses jours à pleurer son époux et ses fils absents; elle était à peine distraite, par l'éducation de ses jeunes filles, des chances périlleuses que courait en Espagne une partie de ses plus précieuses affections. De nouvelles provinces ayant été conquises par l'armée d'Aragon, mon père était resté seul à Saragosse, siège de son administration; mes frères avaient vu les sièges de Tortose, Lérida, Saragosse, Murviedro, Valence, etc. Pendant un des intervalles de ces brillants faits d'armes, François s'était épris éperdument d'une jeune Espagnole, Pepa Prat y Colomer, fille de l'Estramadure, née à Fuente-el-Mastre le 23 janvier 1793. Son amour, avivé par les rares séductions de cette belle Espagnole, s'exalta encore par l'ambition de la disputer au général Saint-Cyr-Nugues[1], chef d'état-major de l'armée. Il voulut l'épouser en dépit d'une grande différence de position. En vain les conseils de son père et les insinuations du maréchal Suchet et de la maréchale tentèrent-ils de l'éclairer; leur refus même d'assentiment ne put soumettre son imagination ardente. Il épousa Pepa secrètement. Ce fut longtemps après qu'il obtint pour son mariage la sanction de notre père, dont la douleur avait eu un bien pénible retentissement dans le cœur de notre mère, laquelle, d'ailleurs, ne voulut jamais voir sa belle-fille.

A cette époque, nous avions sous les yeux, à Marseille, un des plus tristes exemples des vicissitudes de la malheureuse Espagne : Charles IV, sa femme et le prince Godoï, cause et complice de cette grande infortune, étalaient dans cette ville leur magnifique et royale misère. En juin 1812, j'avais seize

1. Baron de Saint-Cyr-Nugues, né à Romans en 1774, mort à Vichy en 1842. Lieutenant général en 1823, pair de France en 1832. — Écrivain militaire de premier ordre, il publia une *Dissertation sur le passage des Alpes par Annibal*; puis ses *Mémoires*, remplis d'intérêt.

ans. Je dus partir moi-même pour l'Espagne pendant que mon plus jeune frère, Benjamin, était envoyé à Sorrèze pour compléter son éducation.

Ma mère atteignait alors sa quarante-troisième année. Neuf enfants lui restaient. Tous ses fils et son mari étaient engagés, ou le seraient bientôt, dans la partie sanglante que la France jouait en Espagne. Elle avait traversé les émotions et les périls sans cesse renaissants de la Révolution; elle avait dû renoncer successivement aux douceurs de l'opulence, aux habitudes de toute sa vie. Tant de malheurs n'avaient pas altéré son naturel, bon, affable, gracieux. Ils avaient presque glissé sur sa physionomie, encore remarquable de jeunesse et de charme, mais toujours empreinte de ses tristes préoccupations d'épouse et de mère. Elle habitait à Marseille un modeste appartement, presque en face de la belle maison qu'il avait fallu vendre; elle se vouait avec la plus tendre sollicitude à l'éducation de ses trois filles.

Bien jeune encore, j'étais le seul fils resté auprès d'elle. Les journaux, les soldats revenus du théâtre de la guerre ne tarissaient pas sur l'horrible consommation de sang qui se faisait en Espagne; quelles angoisses précédèrent mon départ! quels sanglots et quels vœux le suivirent! On dut m'arracher aux étreintes de ma pauvre mère que je laissai anéantie, épuisée par la douleur.

Je partis le 5 juillet 1812, confié à la protection de M. Gattorno, Espagnol qui rejoignait sa patrie. J'étais revêtu du frac lycéen avec vingt francs dans mon gousset! Mon compagnon de voyage avait été chargé des frais de transport et d'auberge. Le cœur suffoqué, les yeux encore baignés des pleurs d'une si cruelle séparation, marchant à une destinée inconnue, je saluai tristement, en passant à Aix, le séminaire où j'avais pu croire à un avenir paisible. Je gagnai Toulouse par le canal du Midi. Le 12 juillet, je prenais de grand matin la diligence dans la direction d'Oloron.

Le 20 juillet 1812, j'atteignis la limite de France, après avoir séjourné un jour à Oloron. Je franchis la frontière, salué des armes, à notre dernier poste, par un factionnaire qui prit sans doute mon frac de lycéen pour l'uniforme d'un jeune officier. Nous louâmes des mules pour transporter nos bagages

et nous-mêmes, et le même jour nous atteignîmes le premier village de l'Aragon, Canfranc. Il était gardé par des chasseurs de montagne sous les ordres d'un sous-lieutenant, que douze ans plus tard je retrouvai mon frère d'armes au 3e régiment de ligne. Son poste était retranché dans une maison fortifiée, par les créneaux de laquelle il pouvait souvent voir les insurgés espagnols mettre à contribution les habitants du village. Il avait l'ordre de fournir, moyennant salaire, une petite escorte aux voyageurs qui se rendaient à Jaca. Une moitié de son détachement étant en course, cet officier ne put que nous offrir asile dans son blockhaus, car il était périlleux de se loger dans la bourgade.

Nous nous y établissions dans un coin que nous avions déjà fait garnir de paille, nous lamentant sur la pauvreté d'un tel gîte, lorsqu'un officier français de gendarmerie espagnole, s'impatientant, comme nous, de ne pouvoir partir, entendit prononcer mon nom par mon compagnon de voyage : « Larreguy ! s'écria-t-il; mais seriez-vous frère ou fils des Larreguy de l'armée d'Aragon? » Sur ma réponse affirmative, il se montra empressé, bienveillant, m'apprit qu'il devait son emploi à mon frère aîné, puis il ajouta : « Vous êtes deux; j'ai mon domestique, comme moi armé jusqu'aux dents; nous nous rendrons à Jaca, si vous le voulez. La route doit être sûre, puisqu'elle a été parcourue aujourd'hui par plusieurs escortes... » Un instant, nous hésitâmes, découragés par mille récits de Français égorgés au long du trajet à parcourir; mais de vives instances nous décidèrent, et nous partîmes. Notre caravane se composait de M. Gattorno, l'officier de gendarmerie, moi-même, tous à cheval ou à mulet, deux mules portant nos bagages, notre conducteur et le miquelet, domestique de l'officier.

Le chemin de Canfranc à Jaca n'est praticable que pour les mulets et pour les chevaux habitués à la montagne. Réduit parfois aux proportions d'un sentier, souvent raboteux, il court tantôt sur la pente escarpée des Pyrénées, au bord d'affreux précipices; tantôt il descend avec rapidité en d'étroits et sombres vallons au fond desquels roule presque toujours un torrent. A plusieurs reprises, nous vîmes le sol ensanglanté et, dès lors, nous ne tardions pas à découvrir

l'horrible spectacle d'un ou de plusieurs hommes pendus à des branches d'arbres, tantôt par la tête, tantôt par les pieds; quelques-uns étaient en décomposition; leurs bras, leurs têtes pendants conservaient leurs anciennes formes, dessinées par les vers mouvants qui en avaient rongé les chairs. D'autres, plus frais, encore sanguinolents, accusaient un crime plus récent; presque tous balançaient, attaché au milieu du corps, un écriteau grossier, promettant un sort semblable aux Espagnols ou aux Français.

Nous marchions en silence, pressant le pas de nos chevaux et de nos mules, émus souvent par des cris lointains. Mes compagnons se préparaient alors à vendre chèrement leur vie; puis le bruit cessait; le miquelet et le conducteur oubliaient leur frayeur ou la dissimulaient en se livrant à des chants monotones, presque toujours adressés à leurs mules. Une fois, nous aperçûmes devant nous quelques hommes armés. Déjà nous délibérions sur le parti à prendre, quand nous reconnûmes en eux des chasseurs de montagne.

Ils escortaient un colonel blessé qui rentrait en France. Ils nous engagèrent à gagner au plus vite Jaca, car la route était loin d'être sûre; ils avaient heurté, peu auparavant, le cadavre d'un homme fraîchement assassiné. Mon Dieu! que les trois ou quatre heures de ce trajet me parurent longues! Nous atteignîmes enfin les ouvrages avancés de la place forte, et nous répondions à peine au cri de la première sentinelle, quand des coups de feu se firent entendre derrière nous. Une patrouille de cavalerie courut aussitôt dans la direction et ramenèrent un employé français et un paysan espagnol couvert de sang. Nous apprîmes alors qu'immédiatement après notre départ de Canfranc, cet employé et deux officiers, venus de France, s'étaient mis en route dans l'espoir de nous rejoindre. Plusieurs fois ils nous avaient aperçus dans les détours des montagnes et nous avaient vainement appelés : d'où les cris qui nous avaient émus. Sur le point d'atteindre Jaca, ces voyageurs avaient été attaqués par une petite bande de guerilleros, sur laquelle ils avaient déchargé leurs armes. Mais ils avaient été cernés, et l'employé seul avait pu s'enfuir; les officiers, restés au pouvoir de l'ennemi, avaient été, sans nul doute, égorgés.

Le paysan espagnol ramené par notre patrouille faisait

partie de la bande. Il avait reçu à l'épaule une forte blessure. Ses yeux furent bandés; on le mit à genoux, et il fut immédiatement fusillé sur le glacis. Du haut des montagnes, ses compagnons en fuite purent voir sa mort courageuse, représaille terrible du sang français qu'ils venaient de répandre.

A Jaca, je fus logé, ainsi que mon compagnon de voyage, chez un ecclésiastique, devenu chanoine par la grâce de mon frère François, à qui il en conservait de la reconaissance. Il ne parlait pas français, et quand M. Gattorno était absent, nous échangions nos pensées en mauvais latin classique, dont j'avais encore le souvenir dans toute sa fraîcheur.

Compromis par son avancement qu'il tenait de nous, ce bon chanoine s'intéressait vivement au succès de nos armes, ce qui en faisait une sorte de paria aux yeux de la généralité des habitants. Je parcourus avec lui le système des fortifications de la place, qu'on eût appelée la clef de l'Aragon, si, à quelques mètres de ses fossés, nous eussions été maîtres du sol. Mais les montagnes étaient sillonnées par la population insurgée contre notre illégitime pouvoir.

Il n'était guère possible de se rendre de Jaca à Saragosse sans des forces imposantes. Le chanoine nous pressa d'attendre pendant quelques jours deux bataillons italiens venant de France et allant rejoindre le gros de l'armée. Il crut nécessaire aussi de nous faire déchirer des lettres et des papiers qui, en cas de malheur, nous pourraient compromettre. Le cas échéant, il nous conseilla de nous dénoncer, moi, comme fils d'un négociant de la Vieille Castille, envoyé très jeune en France avant la guerre, pour faire son éducation, M. Gattorno, comme chargé de me ramener à ma famille engagée dans la cause de l'indépendance; il voulut que je changeasse les boutons à aigles de mon frac lycéen, pour m'en faire un mérite au besoin. Afin de donner plus de vraisemblance à ces suppositions, il glissa dans mon portefeuille des lettres en espagnol écrites par lui ou ses amis et en harmonie avec ces combinaisons. Enfin il nous procura pour muletier un homme sur lequel il avait lieu de compter et qui eut mission de nous conduire jusqu'à Saragosse.

Le 26 juillet, nous partîmes, recommandés à l'officier supérieur italien, chef du détachement. Le convoi se composait

d'un grand nombre de mulets, chargés d'effets militaires. Il fallut du temps pour assigner à chacun son rang; on divisa le tout en petites brigades commandées par des sous-officiers. Mal nous en prit d'accepter le privilège, qu'on nous offrit, de n'être pas embrigadés : nous pensions ainsi marcher tour à tour à la tête, au centre, ou à la queue du convoi. Nous fîmes peu de chemin le premier jour et les jours suivants. Le chef de la colonne avait ordre d'assurer sur plusieurs points la rentrée des contributions et de quelques approvisionnements; je ne pense pas qu'il obtint de grands succès, car nous marchions dans une solitude presque continuelle.

Quel spectacle! quelle vie nouvelle pour moi! J'étais absorbé par mille sensations diverses : l'étrangeté du pays, la rudesse du chemin qui n'offrait souvent à un mulet que l'espace strictement nécessaire, la place de ses pieds tracée, creusée de temps immémorial dans le roc par le fréquent passage de ses confrères; le costume si pittoresque de nos muletiers au teint basané, dissimulant sous la monotone gaieté de leurs chants nationaux l'humiliation de conduire des Français; nos soldats italiens, si vifs, si pétillants, surpris eux-mêmes d'être jetés si loin de leur pays, chantant en chœur et avec une harmonie parfaite les airs suaves de leur patrie; cette vie en plein air, exposée à toutes les chances de la guerre; l'espérance certaine de retrouver bientôt le vénérable chef de notre famille; que de souvenirs pleins d'émotion!

Notre première couchée fut une sorte de bivouac autour d'un petit hameau désert. Le jour suivant, nous atteignîmes de bonne heure Ayerbé, bourg plus considérable, gardé par un détachement nombreux, retranché dans un couvent. Une partie du village fut assignée à chaque brigade du convoi; l'alcade nous donna pour logement une des premières maisons du bourg du côté de la France.

Le départ avait été fixé pour le lendemain à deux heures du matin; il devait se faire sans tambour ni trompette pour ne pas donner l'éveil à l'ennemi; le rendez-vous général était sur le glacis du poste retranché. Mais des renseignements parvenus dans la soirée au chef de la colonne le décidèrent à devancer de deux heures le départ; chaque brigade du convoi fut silencieusement prévenue à domicile d'être prête et rendue

au lieu fixé à minuit. Mon compagnon et moi, qui ne faisions partie d'aucune, nous fûmes oubliés ! A une heure et demie du matin, M. Gattorno, toujours exact, m'éveilla ainsi que notre muletier, couché à côté de nous sur la paille. Bientôt prêts, car nous couchions habillés sur cette terre maudite, nous nous rendîmes au lieu de réunion. Le plus grand silence régnait partout ; la sentinelle du couvent, nous sommant de nous tenir au large, nous apprit que le convoi était parti depuis une heure et demie ! Notre surprise fut extrême, et nous délibérâmes aussitôt sur le parti à prendre.

Nous ne pouvions rester à Ayerbé. En pressant la marche, nous ne tarderions sans doute pas à rejoindre le détachement ; d'ailleurs la route si fraîchement parcourue par notre colonne devait être sûre ; notre conducteur la connaissait parfaitement et il nous inspirait toute sécurité. Telles furent nos réflexions, et nous partîmes.

Plusieurs fois nous crûmes entendre dans le silence de la nuit le bruit et les cris du convoi ; et c'était chose probable dans ce pays de montagne où l'écho se répercute à de grandes distances. Déjà nous pouvions espérer d'atteindre, sains et saufs, la colonne, lorsqu'aux premiers rayons du jour, nous distinguâmes, sur une hauteur dont une étroite vallée nous séparait, un groupe d'hommes qui nous firent signe et commandement de nous arrêter. Leur costume ne permettait pas de croire que ce fussent des amis. M. Gattorno me rappela aussitôt la leçon du bon chanoine de Jaca, me défendit de parler, ce dont je n'avais ni la force ni la plus petite envie, et il donna quelques avis à notre muletier. A mesure que ces hommes approchèrent, nous pûmes distinguer leur mine suspecte, leur bizarre accoutrement, moitié paysan, moitié militaire, l'escopette qu'ils portaient sur l'épaule, à quelques-uns les pistolets de leur ceinture, et, sortant de leur poche de côté, le terrible couteau, *il cuchillo*, qui a fait tant de victimes françaises !

J'ignore ce que j'éprouvai en une occurrence si délicate, si périlleuse. J'avais seize ans ; trois semaines auparavant, j'étais encore sur les bancs du collège !

Le chef de ces hommes saisit brusquement mon compagnon par le col de son habit, le sommant de dire qui nous

étions, où nous allions. M. Gattorno s'expliqua avec sang-froid et courage : on devint moins brutal avec lui. Notre muletier se fit reconnaître d'un homme de la bande qu'il avait vu jadis. Toutefois nos papiers furent visités, nos provisions prises et M. Gattorno fut obligé de partager sa bourse avec ces guerilleros. L'un d'eux me frappa sur l'épaule et me dit en riant : « *Caballero, no tenga osted miedo!* (allons, seigneur, ne vous effrayez pas!) ». On nous laissa continuer notre route.

Une heure après, nous rejoignîmes le convoi qui faisait halte : on nous félicita généralement sur l'issue de notre aventure ; quelques-uns s'en égayèrent et nous en rîmes avec eux. Le chef de détachement se montra honteux de nous avoir oubliés, et, pour éviter à l'avenir une telle méprise, nous fûmes embrigadés. Nous couchâmes ce jour à Bujaralos, bourg considérable et riche. Nous y fûmes agréablement logés, et de manière à compenser un peu nos émotions et nos fatigues.

Deux jours après, le 30 juillet, nous aperçûmes Saragosse. Mon père ne savait pas exactement à quelle époque je pourrais le rejoindre; mais il m'attendait à chaque convoi. Je le reconnus et me précipitai dans ses bras.

Nous entrâmes à Saragosse, et je fus installé dans le magnifique hôtel qu'avait habité, lors de la conquête de l'Aragon, mon frère François et qui était maintenant occupé par le contrôle général des domaines nationaux. Mon père avait alors soixante-dix ans environ. Enfant, je l'avais jugé d'une taille très élevée; oubliant ma croissance, il me parut de moins haute stature, bien qu'il eût à peu près 5 pieds 4 pouces; ses traits avaient de la noblesse; sa figure sévère, sa voix éclatante, son langage précis et austère, son regard empreint de tant de chagrins, le sentiment de sa belle vie dont les derniers jours s'épuisaient loin de sa nombreuse famille et de son pays, — tout cela donnait à mon père un aspect imposant. Après les épanchements de notre première rencontre, je ne l'approchai plus qu'avec un timide respect.

La vie de mon père était simple, retirée. Il n'avait pas le cœur à jouir des agréments et des privilèges que lui donnait sa position. Une grande activité et un ordre remarquable régnaient dans son administration qu'il dirigeait avec une haute intelli-

gence; il était, de la part de tous ses subordonnés, l'objet d'une confiance absolue. Nous ne nous quittâmes guère pendant les dix-sept jours que je passai à Saragosse. Tantôt mon père me racontait avec une sévère émotion les circonstances qui avaient suivi le funeste mariage de son fils aîné avec Pepa dont il ne voyait pas les parents; tantôt il me disait son impatience de quitter l'Espagne, aux mœurs de laquelle il avait plaisir de m'initier. Il ne recevait dans son intimité que le vénérable don Mariano Dominguez, l'illustre ex-président de la Junte aragonaise, devenu principal corrégidor de Saragosse.

Sa table était frugale, et il n'y prenait goût que lorsqu'elle lui offrait des friandises, quelques mets préparés à la mode de son ménage de famille ou à la manière du pays basque, notre patrie. Chez lui, comme dans toutes les maisons, l'eau, qu'il fallait acheter, était apportée à dos de mulet dans des cruches de forme assez curieuse, et elle était conservée au fond d'une petite cave très profonde dans des vases de terre semblables à des amphores romaines, grâce auxquels elle acquérait une fraîcheur presque glaciale.

II

Un convoi considérable d'effets militaires, de soldats convalescents, devait partir le 16 août pour rejoindre le quartier général à Valence. Le général Habert[1], revenant de France où il était allé guérir ses blessures, aurait la haute direction de ce convoi, et quelques cavaliers pour son escorte personnelle. Mon père jugea l'occasion excellente pour mon départ. Nous louâmes une *calecina*, espèce de cabriolet dont les deux roues convergentes se rapprochent beaucoup par la base, de telle façon que ces voitures, faciles à verser, ont du moins l'avantage de passer dans les chemins les plus étroits. On y attelle une mule couverte de bruyants grelots; le conducteur court habituellement auprès d'elle, s'il ne s'assoit sur l'un des brancards.

1. Pierre-Joseph, baron Habert, né à Avallon en 1773, mort en 1825. Enrôlé volontaire au bataillon de l'Yonne en 1792. Prit part aux campagnes de la Révolution, d'Irlande, d'Égypte, de Prusse, de Pologne, d'Espagne. Célèbre par sa défense de Barcelone en 1814, qui lui valut le surnom d' « Ajax de l'armée de Catalogne ». Sa fille, madame Herbelin, fut un peintre miniaturiste remarquable.

Le convoi était considérable, composé d'un très grand nombre de charrettes, de beaucoup de mules, des équipages du général Habert, de quelques employés ou domestiques à cheval. Il avait pour escorte deux ou trois cents soldats convalescents, sortant des hôpitaux et appartenant à des régiments divers; le commandement en avait été confié à un chef de bataillon qui n'eut pas peu de peine à assigner à chacun sa brigade, son rang, et à former de tant d'éléments divers une espèce de corps régulier. Les équipages du général furent placés en tête; notre *calecina* dut marcher au centre, en tête d'une brigade de charrettes. Le général se proposait de voyager librement avec son escorte de dragons, se bornant à suivre la même route et à coucher aux mêmes étapes que nous. Il partait habituellement une ou deux heures après le convoi qu'il rejoignait à mi-chemin; on faisait une halte, on déjeunait; il donnait des ordres, puis il nous précédait au gîte.

Le nom d'Habert était craint dans l'armée, redoutable au pays. Le général, de haute stature, à la figure rébarbative et poilue, s'était illustré à plusieurs sièges par une intrépidité sans exemple. Dur, sévère avec ses soldats, il était vindicatif et cruel avec les Espagnols. On racontait de lui des actes féroces et il était généralement accrédité dans le 3e corps que, chargé après le siège de Tortose d'escorter deux ou trois cents moines qu'on envoyait captifs en France, il les avait fait massacrer sous prétexte d'une révolte de leur part. Il avait une manie singulière, mais en harmonie avec son caractère et toute sa personne : il portait à son chapeau un plumet noir. C'était chose surprenante que l'ordre et le silence qui s'établissaient brusquement dans le convoi aussitôt qu'on apercevait ce sombre panache; mais, quand il avait disparu, on se dédommageait. La plupart des soldats convalescents grimpaient sur les charrettes avec leurs armes qu'ils y attachaient pour dormir plus commodément; les officiers avaient peu d'empire sur les soldats dont ils étaient la plupart inconnus; eux-mêmes, encore maladifs, manquaient d'émulation et d'énergie.

Dès le second jour, nous voyageâmes dans de désertes bruyères ou au travers de bois de caroubiers dont la fève est donnée aux chevaux en guise d'avoine; le chemin, très étroit, courait au fond de petites vallées âpres et arides; la vue,

toujours attristée, s'épuisait sur un horizon uniforme et trop rapproché. De loin en loin, quelques terres misérablement cultivées. Puis on traversait un hameau dépeuplé; quelquefois on rencontrait une maison ou une ancienne chapelle fortifiée, entourée de fossés, de chevaux de frise, et gardée par un petit détachement français pour protéger la correspondance. Le lieu d'étape était d'ordinaire plus considérable, occupé par une garnison plus nombreuse, mais toujours retranchée dans une église ou un ancien couvent. Les habitants de ces grands bourgs, moins exposés à être envahis par les insurgés, demeuraient dans leurs foyers, et il régnait un peu plus de confiance entre eux et leurs vainqueurs.

Nous arrivâmes à Caspé le jour de sa fête patronale, et nous ne fûmes pas médiocrement intéressés par la diversité et l'étrangeté des jeux nationaux auxquels se livrait sa belle population. Le caractère de la danse et du chant fut pour moi l'objet d'une bien grande séduction. Vingt jeunes hommes, vêtus d'un costume antique, brillant et léger, tenant un court bâton à la main, se mêlaient, se divisaient, formaient des groupes différents et des figures variées, sans accompagnement de voix ni d'instruments, mais frappant en cadence les bâtons les uns des autres, ce qui offrait l'image agréable d'un combat transformé en jeu. Puis une mascarade de géants et de nains parcourait les rues au milieu d'une foule animée, mais sans désordre. De tous côtés, des sérénades improvisées et du plus singulier effet, la *jota* chantée avec abandon.

Nous étions partis de Pinal à une heure du matin, par un temps et un clair de lune magnifiques. Nous cheminions paisiblement au travers de grands taillis, qui s'élevaient en talus rapide du bord même de la route. Après plus ou moins d'efforts, nous cédions successivement au sommeil, si impérieux à cette heure de la nuit; le silence qui régnait dans le convoi, ou plutôt le bruissement monotone des roues n'était interrompu que par les rares cris des conducteurs et des muletiers : « *Anda, anda, mula!... Anda maldita!...* » La plupart des soldats s'étaient établis sur les charrettes et dormaient profondément. Un employé, qui voyageait à cheval et qu'une conformité de position avait souvent rapproché de nous, me pria de lui céder ma place pendant quelques instants : il se mourait de

sommeil. Je quittai la *calecina* et je crus avoir plaisir à monter à cheval; mais le sommeil me gagna à mon tour, et, pour m'en défendre, je mis pied à terre. Ennuyé bientôt de traîner ma monture par la bride et ne voulant pas éveiller son maître, j'attachai le cheval derrière la voiture et je marchai tranquillement à côté d'elle. Il était environ trois heures du matin. Tout à coup, près de moi, les taillis furent brusquement écartés par des hommes armés, ayant à leur tête un chef vêtu, comme les autres, de la veste de paysan et portant des épaulettes de colonel, tous armés de l'escopette, le corps entouré d'une ceinture formant giberne. « *Guian viva!* » s'écria le chef; et, avant même qu'une réponse pût être faite, la guerilla fit feu sur le convoi.

Je passai de l'autre côté des charrettes et je gagnai la queue de la colonne au milieu d'une grêle de balles. Le convoi était attaqué sur plusieurs points à la fois. Les soldats, éveillés en sursaut, saisissaient leurs armes et couraient aux différents postes assignés à chacun en cas d'alerte. Ce mouvement put faire croire, un moment, à la bande, comme je le crus moi-même, qu'ils fuyaient et qu'elle était maîtresse du convoi. Je reçus l'ordre de rester avec l'arrière-garde. Mon inquiétude à l'égard de mes camarades fut extrême, car on ignorait à la queue du convoi ce qui se passait à la tête, et la fusillade continuait toujours plus vive. Un effort énergique du commandant, qui était enfin parvenu à réunir, sur un point, des forces suffisantes, mit les assaillants en fuite. Aussitôt que nous en fûmes prévenus, je courus, impatient de retrouver M. Gattorno et le pauvre employé qu'une si mauvaise inspiration avait mis à ma place; ils arrivaient eux-mêmes à ce moment, pâles, défaits, les vêtements déchirés. Les insurgés s'étaient d'abord jetés sur notre *calecina*, seule voiture de quelque apparence, et dans laquelle ils crurent trouver des gens de marque. M. Gattorno et son compagnon furent violemment arrachés de leurs sièges et confiés à deux hommes de la bande avec ordre de les conduire à travers le taillis loin de la route et de les mettre à mort, s'ils faisaient mine de se sauver ou de se défendre. Chemin faisant, les brigands dévalisèrent leurs prisonniers. A la reprise de la fusillade par les Français, ils furent à leur tour saisis de terreur et prirent la fuite, l'un

d'eux déchargeant presque à bout portant son escopette sur mes pauvres compagnons, qui par miracle ne furent pas atteints.

Il s'écoula un peu de temps avant qu'un certain ordre fût rétabli dans le convoi. Huit ou dix hommes avaient été tués ou blessés de notre côté; plusieurs mules et quelques chevaux avaient subi le même sort, entre autres le cheval que j'avais attaché derrière la voiture. Notre voiture avait été complètement bouleversée, nos malles détachées et jetées à terre, mais non ouvertes heureusement. M. Gattorno n'avait plus le sou, et nous étions réduits au peu d'argent que m'avait donné mon père. Le jour commençait à poindre, quand nous arrivâmes au pied de Bataa, village pittoresque, perché comme un nid d'aigle sur un rocher fort élevé. Le général Habert avait entendu de loin la fusillade et il avait pressé le pas avec ses dragons pour nous secourir. Il parut, traînant presque à la queue d'un des chevaux de l'escorte un malheureux paysan qu'il avait saisi sur sa route, fuyant et armé du *cuchillo* dans sa poche. Il se fit rendre compte sommairement de ce qui s'était passé, distribua le blâme et l'éloge, et donna l'ordre qu'on allât appréhender sur-le-champ l'alcade et plusieurs notables de Bataa.

Pendant ce temps, on s'occupa du pansement des blessés et de rendre les honneurs aux morts qu'on avait portés sur les charrettes. A l'heure où j'écris, tous les détails de cette scène sont présents à ma mémoire et me saisissent d'émotion.

Bientôt parurent l'alcade et trois notables de Bataa, escortés par nos soldats et descendant péniblement le chemin escarpé de leur village. D'aussi loin que le général Habert crut pouvoir se faire entendre d'eux, il les apostropha amèrement, les rendit responsables de la scène de la nuit et les condamna à être témoins de la mort du paysan qu'il avait saisi sur la route : ce malheureux fut garrotté, mis à genoux et fusillé, en dépit des plus touchantes supplications de ses compatriotes de Bataa qui attestaient son innocence.

D'une voix terrible, le général Habert signifia à ceux-ci qu'ils eussent à faire descendre de suite du vin et des vivres pour la colonne, des mules pour remplacer celles tuées ou blessées, et il jura que la première fois qu'un détachement serait attaqué en ces lieux, Bataa serait mis à feu et à sang.

Bientôt en effet du vin et des vivres furent descendus en plus grande quantité qu'il n'était besoin. Une scène de débauche succéda aux scènes de sang, et je ne fus pas peu surpris de voir le général Habert se coucher au pied d'un arbre et s'endormir profondément, la tête ombragée par le lugubre plumage de son chapeau.

Le 22 août, nous aperçûmes Tortose, assiégée et prise glorieusement pendant la guerre de Succession par le duc d'Orléans et qui naguère, en 1811, avait ouvert ses portes aux armes françaises après un blocus de six mois et un siège terrible de vingt jours. Mes frères avaient tous assisté à ce siège mémorable dont fut témoin aussi mademoiselle d'Anthoine, femme du général Suchet. Le général en chef, profitant de son voisinage des frontières, avait fait venir sa femme près de lui. Elle l'accompagnait avec un rare courage dans la plupart de ses expéditions; elle ne le quitta point pendant le siège de Tortose. Le spectacle d'une jeune femme à cheval, partageant les dangers du 3e corps, ne déplut pas à l'armée, et il était intéressant aux yeux des Aragonais et des Aragonaises. Les rapports qui s'ensuivirent avec les dames du pays furent agréables et contribuèrent sans doute à la disposition bienveillante des esprits qui amena progressivement la soumission de l'Aragon.

Je me logeai avec M. Gattorno dans une pauvre *posada* de la ville; nous étions au bout de mon petit pécule; nos charges étaient grandes, car il fallait aussi nourrir et héberger notre conducteur et la mule de la *calecina*. Le convoi restant arrêté plusieurs jours à Tortose, le *posadero*, qui nous savait dévalisés, s'inquiéta et nous somma de payer notre dépense et de déguerpir. Il fallait prendre une résolution. M. Gattorno m'accompagna jusqu'au logis du directeur de la poste, à l'administration de laquelle appartenait mon frère Joachim.

Saisi d'émotion, je balbutiai à peine mon nom et quelques mots sur ma famille, puis je fondis en larmes. Le directeur, ne comprenant rien à cette scène d'attendrissement, me pria de lui montrer ma feuille de route qui, heureusement, le rassura sur mon identité. Il me prit la main, s'excusa d'avoir hésité. Il ignorait que les Larreguy eussent un quatrième frère en Espagne. Il mit à ma disposition tout l'argent dont je pouvais avoir besoin. Bientôt il vint nous visiter; il était accompagné

de plusieurs anciens Sorréziens, condisciples de mes frères. Ces messieurs s'emparèrent de nous, nous convièrent aux plus joyeux festins. Je fus présenté par eux aux autorités civiles et militaires, et vivement recommandé au nouveau commandant du même convoi qui dut partir le 26 août, considérablement augmenté, et toujours sous la direction supérieure du général Habert.

Je revis avec plaisir la Méditerranée, sur le rivage de laquelle court presque toujours la route de Tortose à Valence. Cette mer, qui mouillait souvent les roues de notre voiture, baignait aussi les côtes de France, la plage de Marseille; il me semblait être plus rapproché de ma famille. Toutefois, c'était aussi une route hostile, les vaisseaux anglais la dominant souverainement. Nous voyagions par une effroyable chaleur; plusieurs fois par jour, j'allais me rafraîchir dans la mer, à quelques pas du convoi dont la marche était très lente. De tous côtés se présentaient des périls sur cette terre soulevée par notre injuste invasion; nous étions entourés d'ennemis. Devant nous, derrière nous, sur nos flancs, partout la guerre, une guerre d'extermination, devenue implacable chez les Espagnols par l'excitation d'une longue défense, par le fanatisme religieux : guerre de l'Indépendance! ce nom fut adopté par le monde entier et aussitôt consacré par l'histoire.

Nous vîmes successivement Vinaroz, Benicarlo, Torreblanca, Castellon de la Plana, Villareal, bourgs ou petites villes d'un ravissant aspect sur le bord ou à une petite distance de la mer. L'aisance et l'industrie régnaient sur cette route comme sur tout le littoral qui forme autour de l'Espagne comme une ceinture de civilisation.

Trois jours avant notre couchée à Vinaroz, ce bourg avait été occupé par toutes les forces du *Frayle*, moine fanatique, chef d'une bande redoutable qui étendait son action jusque sous les murs de Valence et inquiétait constamment les communications de l'armée. Son nom était fort redouté dans la province; on citait de lui mille traits de cruauté. Il était surtout inexorable aux Espagnols soupçonnés de nous servir ou d'être favorables à notre cause. Quiconque d'entre eux tombait au pouvoir du Frayle avait une oreille coupée; en récidive, il était mis à mort. Le brigand religieux avait officié avec une

pompe, guerrière dans l'église de Vinaroz, et prononcé de nouveaux anathèmes contre nous; puis il était sorti du temple saint, la croix d'une main, des armes dans l'autre et avait levé des contributions et des vivres à la vue de la petite garnison française, qui s'était retirée dans sa maison fortifiée et n'avait pu l'inquiéter qu'en tirant par les créneaux.

Sur un point de la route battu par les vagues de la mer se dressait une tour solide, élevée, entourée de fossés, surmontée de deux pièces de canon, la tour de Torrenueva. Elle était gardée par quelques artilleurs qui avaient mission de tenir au large les vaisseaux anglais tentés d'inquiéter le passage. Je ne sais comment on avait hissé sur la plate-forme de cette tour des pièces de gros calibre. Les artilleurs y montaient au moyen d'échelles de corde qu'on retirait ensuite. La porte, d'une construction solide et couverte de fer, ne s'ouvrait jamais : on relevait la garde tous les quinze jours.

Nous passions au pied de la tour à deux heures du matin, par une nuit assez obscure, lorsqu'au signal d'une fusée, partie sur notre flanc droit, une volée de coups de canons se fit entendre de la mer. Une grêle de boulets produisit un affreux sifflement en passant au-dessus de nos têtes; mais, par un bonheur providentiel, aucune partie du convoi ne fut atteinte.

Bientôt, en dépit des pièces d'artillerie qui grondèrent sur la tour, une seconde bordée fut tirée, mais sans plus de succès. Nous fûmes sans doute protégés par l'agitation de la mer et l'obscurité. Le général Habert fit presser la marche du convoi; il avait envoyé sans retard quelques voltigeurs et quelques cavaliers dans la direction de la fusée. Bientôt un paysan fut ramené, les mains noires de poudre. Le jour pointait; nous aperçûmes en mer une frégate anglaise; les hauteurs de droite étaient surveillées par des groupes armés qui faisaient partie, sans doute, de la *guerilla* du Frayle, avec lequel le vaisseau ennemi avait dû combiner cette surprise. Mais ces bandes n'osèrent nous attaquer et, du haut de leurs montagnes, elles purent voir fusiller l'espion tombé en notre pouvoir.

Le 1er septembre, nous arrivâmes à Murviedro, qui s'offrait à ma mémoire, toute fraîche encore de mes classiques latins, avec le prestige du nom glorieux de Sagonte.

Le fort de Murviedro avait été, un an auparavant, un

grand obstacle à la conquête de Valence. Il était perché sur un rocher à pic. Le général Suchet, devenu maréchal depuis la prise de Tarragone, espéra s'en emparer par surprise. Des hommes d'élite, éprouvés au terrible siège de cette dernière ville, furent munis d'échelles et jetés la nuit au pied du roc fortifié. L'ennemi, prévenu sans doute, se tenait sur ses gardes. A l'heure même où commença l'escalade, des pots-à-feu, des grenades de verre lancés du haut des remparts éclairèrent cette téméraire entreprise. Nos soldats furent culbutés, anéantis par une grêle de balles et de projectiles. Dès lors, il fallut assiéger Sagonte régulièrement. Une grande brèche fut ouverte et l'assaut résolu. Les assiégés, montés au plus haut degré d'exaltation, couvrirent aussitôt la brèche. Mitraillés par notre artillerie, ils se succédaient à l'envi pour remplacer les morts dont ils se faisaient un rempart en les échafaudant avec des sacs de terre.

Le général espagnol Blake sortit de Valence avec des forces considérables. La population ardente avait été exaltée par tous les moyens possibles; on lui avait montré en grande pompe sa Vierge vénérée, *Nuestra Señora de los desamparados* (Notre-Dame des gens sans défense), officiellement reconnue comme généralissime des Valenciens. Dans les mandements, dans les gazettes du pays elle portait le titre de *Generalissima por tiera e por mar*, et on l'avait revêtue des distinctions de ce haut grade et de l'écharpe rouge brodée d'or de général en chef. Blake vint offrir la bataille à la vue de Sagonte; elle fut sanglante et glorieuse pour nos armes. La défaite de l'armée espagnole fut complète; nous lui prîmes 4 drapeaux, 12 pièces d'artillerie, plusieurs généraux et 5 000 hommes : le maréchal somma le gouverneur de Sagonte, déjà réduit à la dernière extrémité, de capituler. Celui-ci envoya au quartier général des officiers qui purent voir de leurs propres yeux les trophées de notre victoire; à leur retour, la forteresse capitula.

Le 2 septembre 1812, j'arrivai à Valence et fus immédiatement conduit à l'hôtel de mon frère François. Mon frère était absent; il dînait chez le général en chef. On me dit que sa femme et sa belle-mère étaient occupées. M. Gattorno, pressé de revoir ses amis et de chercher un gîte, me laissa dans l'antichambre. J'y attendis bien longtemps, curieusement

regardé par les domestiques en livrée qui, de temps à autre, passaient devant moi. Enfin, deux femmes parurent, toutes deux revêtues de la basquine et de la mantille espagnoles. L'une d'elles, d'une remarquable beauté, était ma belle-sœur. Elle m'accueillit froidement; elle eut peine d'ailleurs à se faire comprendre en français et, moi-même, je ne savais pas encore assez d'espagnol pour m'expliquer.

Sa mère, complètement étrangère à notre langue, se montra un peu plus bienveillante. Bientôt on se mit à table, où mon embarras s'accrut par le peu d'égards dont je fus l'objet; je faisais sans doute pitié aux domestiques, car ils chuchotaient et me regardaient en riant.

Après le dîner, ces dames me firent entendre que sans doute mon frère ne tarderait pas à rentrer; puis elles sortirent après m'avoir montré une issue qui conduisait au jardin. Je pus m'y promener, interdit et troublé; je n'avais pu quitter mes vêtements de voyage et j'étais encore tout couvert de poussière et de sueur. J'aperçus au jardin un capucin à longue barbe qui le cultivait. Il me salua affectueusement; mais nous ne pûmes échanger un seul mot, car il ne parlait pas français. La nuit arriva; je rentrai, en hésitant, à l'hôtel, et j'y trouvai ma belle-sœur et sa mère auprès desquelles je passai silencieusement la soirée. Le temps s'écoulait avec un accablante lenteur.

Enfin un bruit de carrosse se fit entendre; le visage de ma belle-sœur s'épanouit, le mien plus encore. Mon frère parut et je me jetai dans ses bras. Il fut bon, caressant, affectueux, inépuisable de questions sur notre famille, sur mon père. Il était revêtu de l'uniforme de directeur général des douanes et portait la croix de l'Ordre royal d'Espagne. Sa femme se montra impatiente de tant d'affection: elle fit remarquer que l'heure était avancée et que ma chambre était prête. Avant de nous séparer, François m'annonça que de nos deux frères, l'un, Joachim, était à Valence, l'autre, Justin, à Xativa San Felipe, avec la division dont il était commissaire des guerres. Un domestique me conduisit dans un cabinet des combles où l'on avait déposé mon mince bagage.

Le lendemain, de bonne heure, mon frère vint m'embrasser dans mon lit, s'étonna qu'on m'eût logé ainsi, et donna, sur le champ, des ordres pour qu'on m'installât dans un joli appar-

tement, à l'entresol de l'hôtel, communiquant, par un escalier dérobé, avec son cabinet de travail. Aussitôt après le déjeuner, où ne fit qu'apparaître, affairé, le maître de la maison et où ces dames ne se montrèrent guère plus bienveillantes à mon égard, je me fis conduire chez mon frère Joachim.

Il ne fallut rien moins que cette surprise fraternelle pour remettre celui-ci de la vive émotion dont il était encore tout saisi. Il sortait d'une grande discussion avec M. de Rancourt, chef d'escadron de gendarmerie, qui s'inquiétait des soins accordés de trop près à sa femme, notre cousine éloignée. Ce fut pour moi grand bonheur que la présence de ce frère cordial, simple, bonhomme; il me mit fort à l'aise par son expansive gaîté, son affectueux empressement. Il me présenta à monsieur et à madame de Rancourt et me retint jusqu'au soir.

J'appris dès ce jour de quel caractère était douée ma belle-sœur, la triste vie qui m'attendait auprès d'elle, le joug auquel était soumis mon frère aîné, fasciné par l'amour le plus exalté; j'appris l'antipathie et le peu de rapports même qui existaient entre Pepa et ses beaux-frères. La désaffection que me témoignait ma belle-sœur, se manifesta plus vive et plus tracassière. Les domestiques, qui s'en aperçurent, imitèrent son exemple. Mon frère François avait sur les yeux le double bandeau de l'amour et de ses vastes travaux. Toujours secrétaire général du gouvernement de l'Aragon, il l'était aussi de celui de Valence, et le maréchal Suchet, créé duc d'Albuféra, lui confia de plus la direction générale des douanes et des droits réunis. Il ne faisait aux heures des repas que de courtes apparitions dans son intérieur; il travaillait presque toujours en mangeant. Toutefois, après quelque temps, il s'aperçut que mon unique frac de lycéen était usé jusqu'à la corde, et, avec l'obligeance la plus affectueuse, il pressa sa femme de me faire habiller d'une manière convenable. Ses intentions furent cruellement méconnues; on exhuma des magasins de la douane des étoffes grossières qui, certes, n'avaient pas été destinées au brûlant climat de Valence et l'on m'en fit des vêtements.

Que pouvais-je contre une pareille destinée? J'avais à peine seize ans; ma constitution n'était pas formée. Je m'appliquais à étudier l'espagnol; j'étais timide, inexpérimenté, tout neuf

à la vie, amoindri à mes propres yeux par la distance qui me séparait de mon frère aîné. Mes débiles mains n'auraient su déchirer le voile épais qui lui cachait le caractère infernal de sa femme; à tout instant, il revoyait Pepa si caressante, si passionnée pour lui, si jalouse et si belle! Cette ravissante créature portait alors dans son sein le premier fruit de leurs amours. Si j'avais pu déchirer le voile, aurais-je dû le faire?

Francois Larreguy était le protecteur naturel des siens; Joachim et Justin lui devaient en partie leur position et ils avaient à cœur de le reconnaître. Leur vie, d'ailleurs, était nomade, et, mieux que moi encore, ils savaient qu'aucune ambition n'était réalisable, loin du giron puissant de leur frère. Ils s'étaient insensiblement éloignés du ménage de leur belle-sœur qu'ils avaient enfin cessé de visiter.

La pensée de m'enrôler simple soldat me vint : je fis secrètement quelques démarches infructueuses. J'en avais écrit à mon père, dont la réponse tomba entre les mains de mon frère aîné qui me fit de vives remontrances. Peu après, il m'assigna un emploi dans l'administration des douanes, aux émoluments de 70 francs par mois. Je travaillai auprès de lui, et je me familiarisai bientôt avec la langue espagnole.

C'était une grande administration que cette administration des douanes, réorganisée par les soins de François Larreguy, et à laquelle il imprima un tel degré d'activité, d'importance et d'utilité qu'elle doubla les ressources de l'armée et permit au maréchal d'alléger les charges des habitants et de rattacher ceux-ci à notre cause par leurs propres intérêts.

L'existence de mon frère était brillante. Sa jeunesse (il avait alors vingt-six ans), ses hautes fonctions, son naturel enjoué, son esprit avaient fait de sa maison le rendez-vous des généraux, des hauts employés et des plus aimables officiers de l'état-major. Malheureusement, il semblait que peu à peu chacun dût s'éloigner devant le caractère capricieux et maussade de sa femme, ses manières hautaines, sa vertu farouche et son excessive parcimonie. La vie de cet intérieur était réglée sur l'échelle d'une grande économie, ce qui blessait souvent les habitudes et l'organisation généreuse de mon frère; mais une larme brillait dans les beaux yeux de Pepita, et

aussitôt le charme était rétabli; les plus enivrantes caresses effaçaient cette lueur passagère de mécontentement.

Je visitai avec une curiosité croissante la ville de Valence, capitale de cent mille âmes environ, dont l'aspect était tout différent des villes que j'avais déjà traversées. Elle avait coûté à l'armée d'Aragon un mois d'investissement et de siège, pendant lequel des combats incessants avaient été livrés.

Joseph, roi d'Espagne, chassé de Madrid, était arrivé, quelques jours avant moi, à Valence avec l'armée du Midi. Il y avait été accueilli avec de respectueux égards, grâce à l'estime profonde et à la confiance qu'avait su conquérir le maréchal duc d'Albuféra sur l'esprit des Valenciens. La présence de ce prince fugitif et de sa sœur ajoutait beaucoup d'animation à l'aspect de la ville. La grandesse d'Espagne compromise dans notre cause, les ministres, les hauts dignitaires de la couronne, se montraient partout dans leurs antiques et riches carrosses, avec leurs fanions et leurs éclatantes livrées. Rien n'était changé dans ce pays depuis la guerre de Succession, et telle avait été, sans nul doute, la cour de Philippe V; les gens du peuple se prosternaient sur le passage du Roi. Je ne vis pas sans un curieux intérêt ce prince malheureux, qui avait régné tour à tour à Naples et à Madrid et qu'on appelait emphatiquement le Roi des Espagnes et des Indes, alors que 50 000 hommes d'escorte lui étaient insuffisants pour parcourir son royaume sur la surface duquel étaient épandus 300 000 Français. Joseph, doué d'un physique noble, frappé au même type que la tête de l'Empereur, d'un caractère doux et bienveillant, avec un esprit très cultivé, plut en général aux Espagnols qui l'approchèrent. On raconta qu'il avait été séduit par la grâce et la coquetterie des Valenciennes et qu'il paya plus d'un hommage à leur piquante beauté.

M. de Rancourt, attaché à la garde du Roi comme chef d'escadron de la gendarmerie d'élite, et sa femme au regard et au langage chatoyants, avaient reçu l'hospitalité de mon frère Joachim, contre la galanterie duquel M. de Rancourt avait peine à se rassurer. Il ne vit pas arriver sans plaisir, je crois, le moment où le Roi et son armée crurent pouvoir marcher de nouveau à la conquête de Madrid.

III

Vers la fin de l'année 1812, François jugea prudent d'envoyer sa femme à Tortose, où elle ferait ses couches avec plus de sûreté qu'à Valence, d'où le sort de la guerre pouvait à tout instant nous obliger à sortir ; ce temps de répit me fut un grand bienfait. L'antipathie de Pepita contre moi s'était accrue de jour en jour, quelque soin que je prisse pour la désarmer, et elle était descendue aux détails les plus odieux. A table, je mangeais seul du pain bis ; un domestique se livrait au jeu cruel d'enlever mon assiette quand j'avais à peine goûté aux aliments ! J'endurai aussi longtemps que je le pus cette humiliation, espérant qu'elle n'échapperait pas toujours aux yeux de mon frère. Plus d'une fois, pressé par la faim, je fus chez Joachim lui demander à manger ; nous nous indignions tous deux de cette barbare et opiniâtre conduite. Un jour, mon frère aîné dînait chez le maréchal. Le domestique recommença son insolent manège. Ma résolution fut prise aussitôt, et, quand il s'approcha, je lui brisai mon assiette sur la figure que je mis en sang. Ma belle-sœur se leva, jetant les hauts cris, menaçant de me chasser. Elle s'exalta au dernier point et tomba bientôt dans un violent accès de fièvre ; il fallut la mettre au lit, appeler le médecin, pratiquer une saignée.

Mon frère, prévenu, arriva sur ces entrefaites, vit du sang, sa femme souffrante, épuisée, apprit ce qui s'était passé, inexactement sans doute. Il fondit aussitôt dans mon appartement et, dans le paroxysme de la colère, me fit des reproches et des menaces bien graves, dont il parut d'ailleurs rapidement perdre le souvenir. Il était aveuglé par son amour, par l'espérance d'avoir bientôt un fils de cette femme tant aimée.

Les plus grandes précautions avaient été prises pour donner toute sécurité au voyage de mon frère et de sa femme. Le chef d'état-major, Saint Cyr-Nugues, qui s'estimait heureux sans doute d'avoir été supplanté dans la préférence de Pepita, donna des ordres pressants sur la route de Valence à Tortose pour fournir au couple voyageur une escorte suffisante et les

meilleurs chevaux. En outre le service des douanes fit établir pour son directeur-général, de distance en distance, des piquets de douaniers à cheval, dont l'organisation militaire et l'uniforme de hussards noirs étaient remarquables. Leur bravoure était en renom dans l'armée et ils étaient fort dévoués à leur chef.

Je restai à Valence avec la mère de Pepita, dona Prat y Colomer, qui ne craignit plus de se montrer attentive et bienveillante. Ma jeunesse l'intéressa, et elle ouvrit mon imagination juvénile à de nouvelles pensées. Je devins donc plus heureux; des soins, des égards succédèrent aux dégoûts sans nombre dont j'avais été abreuvé; je n'éprouvai plus la gêne écrasante qui avait trop longtemps paralysé ma langue et mon esprit. La vie qui m'avait été révélée par dona Prat y Colomer portait des fruits délicieux et je les cueillais avec l'ardeur de mes seize ans. Je jouissais enfin du beau ciel de Valence, de tout le bien-être qui m'entourait, du jardin délicieux de l'hôtel, planté de magnifiques orangers et citronniers de haute tige, sous l'ombrage desquels se dessinait si pittoresquement la longue barbe blanche du vieux capucin avec qui je savais enfin m'entendre. Les écuries étaient peuplées de chevaux; la cour était animée par une belle et gracieuse biche aux allures les plus caressantes. Je sortais souvent à cheval, quelquefois en voiture avec la belle-mère de François. Le but de mes promenades était habituellement le Grao, petit port de mer situé à une lieue de la ville. Une magnifique route ombragée, tracée dans la Huerta (le jardin) de Valence, conduit à ce port. Cette belle plaine est coupée par un labyrinthe de canaux d'irrigation, bordée en tous sens de palmiers, d'orangers, de citronniers qui présentent à l'œil l'aspect le plus agréable et embaument l'air de leurs parfums.

Cette douce vie ne fut pas de longue durée. Ma belle-sœur accoucha, au commencement de 1813, d'une fille qui fut appelée du nom de sa mère, Pepita. Aussitôt que la mère et l'enfant furent en état de supporter la route, mon frère les ramena à Valence. Dès lors, recommencèrent mes humiliations et mes tourments, mitigés toutefois par la protection de la señora Prat et par un peu plus d'énergie de mon côté.

La résistance croissante des armées espagnoles nous dispu-

tait partout le terrain; la soumission des habitants devenait chaque jour plus problématique. Nous eûmes maintes fois des inquiétudes au sujet de notre père. Saragosse, menacée par Mina, avait connu des dangers. L'activité et la bravoure de nos soldats redoublaient avec les difficultés, et peu s'en fallut que cet habile partisan ne tombât au pouvoir des troupes de l'Aragon. Surpris entre Pina et Bujaralos, il se sauva en chemise par le toit de sa maison; ses effets, ses papiers, furent pris.

Mon père, qui ne cessait d'offrir sa démission, avait enfin obtenu la permission de rentrer en France. Le duc d'Albuféra lui écrivit à cette occasion la lettre la plus flatteuse. Malheureusement, les communications avec la France, du côté de Jaca, étaient interceptées par des forces considérables; mon père dut attendre.

La guerre s'était rallumée plus passionnée et plus sanglante dans toutes les parties de l'Aragon. Nous étions inquiétés jusqu'aux portes de Valence. Le général Murray venait de débarquer une forte division près de Tarragone, indispensable désormais à nos communications avec la France. Suchet y courut et força Murray à se rembarquer. Le même général vint aussitôt jeter ses troupes anglo-siciliennes à Alicante et se réunit à l'armée espagnole du duc del Parque. Suchet revint en toute hâte et, avant que la fusion des forces ennemies fût complète, il leur livra de glorieux combats : les hauteurs, prises tour à tour par nos troupes et par l'ennemi, restèrent enfin en notre pouvoir, après des prodiges de valeur du général Delort et au prix du sang le plus généreux. Mon frère Justin fut l'objet de grands éloges de la part du général en chef pour l'activité avec laquelle il pourvut à la subsistance des combattants et à l'organisation des hôpitaux.

Peu après, la division Musnier[1], dont Justin était commissaire des guerres, vint occuper Valence. Ce fut une diversion à mes ennuis. Ce frère, le plus jeune de ceux qui m'avaient précédé en Espagne, était estimé pour son intelligence, pour la fermeté de son caractère. Souvent chargé de missions difficiles, il les avait toutes conduites à bonne fin. Enfant, il s'était

1. Musnier de la Converserie, comte de l'Empire, né en Picardie en 1766, mort à Paris en 1837.

fait remarquer par son naturel opiniâtre, raide, susceptible, impatient d'un joug quelconque. Ces dispositions n'étaient pas effacées avec l'âge. Justin, fort soigneux de lui-même, montait de jolis chevaux, faisait bonne chère et menait, en tout, joyeuse vie à l'armée d'Aragon. Assez longtemps en résidence à Denia, il s'y était épris de la fille d'un colonel, Français émigré, qui était depuis de longues années au service de l'Espagne et s'était rattaché à notre cause.

... La bataille de Vittoria qui avait rejeté Joseph-Napoléon au delà des Pyrénées, d'autre part les conséquences de la désastreuse campagne de Russie, non moins que les événements qui se passaient en Aragon, firent au maréchal une loi de se replier vers nos frontières. Mais, croyant toujours à l'étoile de la France, il songea à conserver toutes les places de guerre, afin de rendre notre retour plus facile dans ces provinces.

Le 5 juillet 1813, nous partîmes de Valence. Le maréchal, pour éviter à cette grande et belle ville les désordres qui auraient pu survenir après le départ de nos aigles et avant l'occupation de l'ennemi, fit relever tous nos postes par la milice urbaine. Ce fut une cruelle séparation pour la plupart des employés et des officiers français qui avaient fondé dans cette capitale des rapports affectueux et agréables, qui s'étaient épris pour les belles Valenciennes d'un amour tel qu'elles savent l'inspirer et l'attiser sous leur ciel brûlant et parfumé. Rien n'est plus séduisant que ces femmes. Généralement petites ou de taille moyenne, elles sont ravissantes de grâce et de tournure; leurs traits sont d'une finesse extrême, leurs pieds déliés et mignons. Privées d'instruction, comme toutes les Espagnoles, elles ont infiniment de sagacité et d'astuce dans l'esprit, le langage brillant et facile, beaucoup d'atomes crochus dans l'organe de la voix.

Les équipages du maréchal, des généraux et employés supérieurs, les bagages de l'armée furent réunis en un immense convoi sous les ordres d'un officier général. Mon frère François voyageait tour à tour à cheval ou dans sa berline, auprès de sa femme, atteinte depuis peu d'une grave maladie qui ajoutait à son humeur irritable et tracassière. Je marchais à la suite avec sa belle-mère, sa fille et la nourrice, dans un antique carrosse; derrière nous, huit fourgons, portant nos bagages,

des lits volants, les archives et le trésor de la douane. L'ordre le plus admirable régnait dans cette longue et lourde colonne, en tête de laquelle marchait le parc d'artillerie. La sagesse de notre digne maréchal et de son administration, toujours active et vigilante, avait pourvu à tout; les vivres et les fourrages ne manquèrent à aucun gîte. Les peuples dont nous nous séparions furent respectés dans leurs propriétés, dans leurs ressources communales. Aux environs de Castellan de la Plana, les autorités et les habitants d'un bourg considérable se présentèrent spontanément au général en chef. Le curé, homme respectable par son caractère et son âge, influent par ses lumières et ses vertus, lui dit à haute voix devant ses compatriotes qui l'applaudirent avec chaleur : « Monsieur le maréchal, nous savons que des événements, qui ne dépendent pas de vous, sont la cause de votre retraite ; nous avons béni l'équité paternelle de votre domination ; nous regrettons votre départ et nous conservons l'espoir de votre retour. »

A Tortose, le maréchal, espérant, par sa jonction avec le général Clauzel qui occupait la Navarre, pouvoir conserver l'Aragon ou sauver du moins les troupes que nous y avions laissées, dirigea toutes ses colonnes vers Saragosse. Nous en rendîmes grâces au ciel, car mes frères et moi étions dans la plus grande anxiété sur le sort de notre père. Mais, après une journée de marche, nous opérâmes un brusque changement de front pour rejoindre la route de Catalogne par des chemins impraticables, dans lesquels nombre de voitures furent brisées ou abandonnées.

Une vague rumeur se répandit que Mina s'était emparé de Saragosse, et nous apprîmes plus tard par Justin, dont la division avait été chargée de rallier les garnisons du cap Aragon que le convoi, sorti de Saragosse avec les troupes du général Caris, avait été culbuté, pris et en partie massacré. Du reste, aucune nouvelle particulière de notre vénérable père.

Nous continuâmes notre retraite sur la route carrossable de la Catalogne, le cœur brisé, n'osant nous communiquer nos pensées ni accueillir l'espoir que la Providence aurait protégé les jours précieux de notre père. Nous avions laissé la belle-mère de mon frère à Tortose dans le vaste logement où naguère était accouchée sa fille, dont la maladie et le caractère empi-

raient chaque jour. Au détour d'une chaîne de montagnes, après lequel se voit la mer, nous fûmes canonnés et arrêtés par la flotte anglaise embossée non loin du rivage. Ce fut une terrible émotion dans notre immense convoi. Le maréchal voulut opposer quelques pièces d'artillerie, mais elles furent aussitôt démontées, écrasées par le feu de la flotte. Le convoi s'arrêta à l'entrée même de ce dangereux débouché, tandis que l'armée ouvrait laborieusement une issue hors de la portée de notre ennemi naval. Aussitôt ce fut comme une grande colonie nomade qui établit çà et là ses tentes, disposa ses bagages, ses cuisines, ses feux. On ne pouvait imaginer un spectacle plus étrange et plus pittoresque.

De temps à autre, je gravissais avec mes frères les hauteurs qui bordent la mer ; de là, nous pouvions voir très distinctement et à simple vue le pont des vaisseaux anglais, les canoniers à leurs pièces, les officiers donnant des ordres. La flotte essaya de lancer des bombes et des obus par-dessus les monts; mais, tirés au hasard, le convoi n'en fut pas atteint. La nuit venue, nous défilâmes, au long du rivage, en silence, après toutes précautions prises pour éviter le bruit des roues. Quelques coups de canon furent tirés sur nous et causèrent, avec du désordre, d'assez grands dommages. Mon frère aîné, plein de sollicitude pour sa femme, en proie déjà aux douleurs les plus aiguës, fit un grand détour à pied pour lui éviter les chances du feu ennemi; il me laissa la garde de ses équipages.

Cependant il avait été abandonné au champ du bivouac de grands débris, un ordre sévère du maréchal ayant prescrit de simplifier les transports et de sacrifier tous ceux qui paraissaient superflus. Quand l'armée fut loin, les Anglais ne manquèrent pas de faire débarquer une partie de leurs équipages, dans l'espoir de faire une bonne prise; mais ils payèrent cher cette illusion. Ils furent taillés en pièces par un escadron de hussards laissé en embuscade dans la prévision de cet événement.

Bientôt nous vîmes Tarragone, cette ville malheureuse et héroïque, sur les débris de laquelle Suchet conquit en 1811 son bâton de maréchal. Elle supporta trois mois d'un siège terrible, et, même alors que, par le progrès de nos armes,

elle fut isolée de la flotte anglaise qui jusque-là l'avait soutenue et ravitaillée, alors que, manquant de vivres, ses murs renversés, la ville ravagée, sa brave garnison eût pu se soumettre avec honneur, elle préféra une glorieuse mort. Contreras, son gouverneur, refusa toute proposition de capituler. La ville fut prise de vive force; on se battit dans les rues, de maison à maison. Nos troupes, exaspérées par une si opiniâtre défense, passèrent au fil de l'épée tout ce qu'elles trouvèrent de vivant dans les ruines.

Les ouvrages furent relevés par l'armée française; la partie de la population qui avait abandonné les foyers avant le siège était rentrée et avait reconstruit ses maisons. C'est dans cet état de restauration que nous vîmes cette ville. Mais le maréchal, jugeant qu'il ne pourrait peut-être pas la conserver, fit miner tous ses remparts dans le but de les faire sauter en cas de besoin, et il confia au général Bartholetti le soin de tout préparer pour cette œuvre de destruction. L'armée se concentra dans la plaine de Villafranca, pendant que notre convoi et le quartier général se rendirent à Barcelone.

J'étais on ne peut plus découragé, lors de ma dépendance. Mon cœur se révoltait chaque jour davantage contre les humiliations qu'il me fallait subir; toutefois les souffrances toujours plus vives de ma belle-sœur me commandaient un surcroît de résignation. Je songeai sérieusement pour la seconde fois à m'enrôler simple soldat. J'avais atteint ma dix-septième année. L'horrible certitude d'avoir perdu mon vénérable père ajouta à ma résolution, que je dénonçai énergiquement à mes frères et dont aucune instance ne parvint à me détourner.

Me voici arrivé à l'épisode le plus déchirant de ma jeunesse, la mort de mon père. Ce grand malheur de notre famille ne nous fut connu d'abord que d'une manière vague. A Barcelone, ce doute poignant devint une certitude; cependant, durant de longues années, il n'est pas un de ses enfants qui n'ait été saisi souvent par la décevante illusion que mon père avait échappé peut-être à une si horrible destinée. En maintes occasions, je fus ému soudain par quelques lueurs de ressemblance dans les allures ou la physionomie d'hommes de son âge. Je les suivais alors, tremblant, pour les mieux examiner,

apprendre qui ils pouvaient être ; puis, quand je les avais perdus de vue, mon incertitude surgissait plus vive, et je me reprochais de n'avoir pas osé aborder la vérité. Ces illusions et cette anxiété ont été communes à tous mes frères, et elles témoignent de l'ascendant, peu ordinaire, que mon père avait sur ses enfants.

François, recourant aux amis qu'il avait laissés dans l'Aragon, fit faire de longues recherches dans cette province ; elles n'aboutirent qu'à constater légalement la mort du disparu. En 1820, officier de la garde royale en cantonnement à Saint-Denis, je me trouvais dans un café, lorqu'un de mes camarades m'appela par mon nom. Un vieillard aux cheveux blancs s'approcha et m'examina avec intérêt. Je ne sais pourquoi, je fus saisi en ce moment par le souvenir de mon père, qui, s'il avait vécu, aurait eu tout au plus quelque conformité d'âge avec cet homme d'un extérieur très respectable. Aussi interrogeai-je ce monsieur pour savoir la cause de sa surprise et de sa curieuse attention : « Vous devez être Basque, me dit-il ; vous devez être le fils de M. Larreguy, tué en Aragon, car vous lui ressemblez trait pour trait. — Tué en Aragon, comment le savez-vous? » lui dis-je vivement. « Hélas ! j'étais son compatriote ; plus d'une fois il m'avait obligé et je ne pus lui être d'aucun secours dans la déroute de Saragosse. J'ai vu ses restes mutilés et sanglants, et je ne me rappelle pas sans terreur ce que dut souffrir ce bon M. Larreguy avant son horrible mort. »

Qu'on juge de mon émotion ! Elle intéressa ce respectable monsieur que je priai en tremblant de me raconter cette catastrophe presque ignorée de ma famille. Il n'avait que peu de moments à me donner, obligé qu'il était de partir presque aussitôt pour Paris. Nous sortîmes du café et c'est en rejoignant la voiture publique qu'il me fit le récit suivant :

« Le 8 juillet 1813, nous fûmes attaqués dans Saragosse par Mina, qui s'empara du mont Torero. Le général Pâris, gouverneur de la ville, reconnaissant la grande supériorité des forces ennemies, réunit ses troupes, forma un grand convoi des bagages et des employés de l'armée, et il évacua cette capitale la nuit, dirigeant sa retraite du côté d'Alcubiera. Votre père, souffrant de la goutte, ses souliers en pantoufles, parvint

cependant à monter à cheval, suivi de mulets qui portaient ses effets, une partie de ses archives administratives et sa fortune personnelle. J'avais moi-même un emploi modeste dans les vivres, et j'étais sans moyens de transport. Ma qualité de compatriote me recommanda à M. Larreguy, qui me permit de monter sur une de ses mules et d'y déposer mon mince bagage.

» Le lendemain, nous fûmes attaqués. Dans le désordre du combat et pendant que votre père, vivement tourmenté par ses douleurs, avait mis pied à terre, son domestique, un misérable qu'il avait comblé de bienfaits, passa à l'ennemi avec les chevaux et tout le bagage de son maître.

» L'attaque avait été victorieuse : tous les équipages de l'armée tombèrent au pouvoir des assaillants. La colonne du général Pâris, mise en déroute, fut séparée en deux parties. Votre père suivit la première qui abandonna brusquement la direction de Lérida pour s'enfuir en France, par Huesca et Jaca.

» La seconde partie de nos troupes, dans laquelle je fus jeté par les hasards du combat, gagna les montagnes dans le but aussi d'atteindre Huesca; elle ne rejoignit cette route et la tête de colonne qu'après des fatigues et des privations inouïes. Peu auparavant, nous aperçûmes sur cette route, au bord d'effrayants précipices, un cadavre encore chaud, horriblement mutilé; c'était celui de votre malheureux père. Ses pieds étaient enflés et déchirés. Pauvre M. Larreguy, il était si bon, il avait été si charitable pour moi! Je ne pus même le couvrir de terre, tant notre fuite était rapide.

» Bientôt nous rejoignîmes les premiers débris de la division. Cette réunion fut touchante ; on nous avait crus tués ou captifs. Aux environs d'Alcubiera, votre père, n'ayant plus de chevaux, de domestiques, aucune ressource au monde que les rares subsistances que les soldats consentaient à partager avec lui, avait supporté son infortune et ses souffrances avec un courage qui intéressait tout le monde. Il se traînait à la suite de la colonne, ne cessant de parler de sa femme et de ses enfants; ses pieds étaient dans le plus pitoyable état, ses souliers en lambeaux. Plusieurs fois, les forces lui avaient manqué et il avait été soutenu par de braves soldats et de charitables officiers. Mais, dans la matinée du 12 juillet, il lui devint impossible de

marcher davantage. Il n'existait dans la troupe aucun moyen de transport. Votre père, assis au bord de la route, sur la pente d'affreux précipices, fit de déchirants adieux à ses compagnons d'infortune, que bientôt il dut perdre de vue.

» C'est dans cette horrible situation qu'atteint par les brigands qui suivaient la colonne comme des oiseaux de proie, il avait été massacré par ceux-ci. »

Ce récit m'avait pétrifié; je ne remerciai pas même le bon vieillard qui venait de déchirer mon âme et qui lui-même avait les yeux remplis de pleurs. De la voiture où il était monté, il me serra la main, et partit sans qu'il me vint à l'esprit de lui demander son nom et sa demeure; je ne l'ai jamais revu...

LARREGUY DE CIVRIEUX

(La fin prochainement.)

LE JARDIN DES CARESSES[1]

— Troisième Série —

I

LE PREMIER BAISER

Elle était debout près de moi. Je l'ai regardée jusqu'à l'âme, et j'ai saisi ses poignets.

En fermant les yeux, elle m'a offert sa joue.

Le voyageur altéré se contente-t-il de fruits quand une fontaine est proche ?

Enfin nos lèvres s'unirent. Et tout son corps contre le mien ne fut plus qu'une bouche.

II

LE SOMMEIL DES FAUCONS

Repus d'azur, ils dorment. Du sang macule encore leur bec, et leurs serres étreignent le barreau d'ivoire.

Ainsi dors-tu quelquefois, rassasiée d'amour, la bouche meurtrie, et tes bras noués autour de mon corps.

1. Voir la *Revue* des 1er mars et 15 avril. — On sait comment le manuscrit original de ces poésies arabes, datant du xe siècle, fut récemment découvert par M. Franz Toussaint, à Tombouctou.

III

NOTRE BANC

Elle m'avait dit qu'Elle m'attendrait dans cette demeure où nous nous sommes tant aimés.

Je ne suis pas revenu.

Quand tu passeras sur la route de Dar-Ould-Zidah, arrête-toi devant un jardin que gardent deux cyprès, et crie Son nom.

Si personne ne répond, pousse la porte, entre, et donne un peu d'eau à des rosiers qui entourent un banc de marbre.

IV

LA RÉALITÉ

Un jardinier d'Okadh, nommé Abdullah el Samar, décida de faire éclore sous le ciel du Hedjaz quelques-unes des fleurs merveilleuses que Chaëb Yazid, le voyageur, avait admirées dans le royaume de Sennacherib.

Il pria Chaëb de lui décrire avec soin la forme et les nuances de ces fleurs, puis il se mit à l'œuvre.

Deux années passèrent. Un jour, sur la place du marché, Abdullah annonça que l'on pouvait voir dans son jardin des fleurs singulières et magnifiques.

Les curieux furent nombreux. Enfin Abdullah reçut la visite de Chaëb Yazid. Ce dernier convint que les plantes en question étaient semblables à celles qui croissaient dans les jardins d'une cité, dont il prononça le nom.

Abdullah, loin de penser que la vue de son ami avait pu baisser ou que son bon naturel l'inclinait à l'indulgence, ressentit une grande joie et résolut d'aller comparer ses fleurs à leurs sœurs du pays mystérieux.

Un matin, trois jeunes filles de Mossul trouvèrent dans un jardin de leur ville un étranger qui s'était poignardé.

V

AVANT

Elle m'a dit : « Qu'as-tu fait pour mériter de me posséder? »

Sa chevelure s'était répandue sur ses épaules, et ses mains me repoussaient.

Elle m'a dit encore : « Ignores-tu que l'amour est un combat? O toi, le plus valeureux des hommes, accepterais-tu de triompher sans avoir livré bataille? »

Elle sourit avec dédain, puis elle recula dans l'ombre. Ses yeux rencontrèrent mes yeux, et mon cœur eut un long frisson.

Elle continua : « Qu'as-tu fait pour mériter que je m'abandonne dans tes bras? Ignores-tu que les porteurs d'étendards se sont distingués par leur courage? O toi, qui as reçu plus de blessures que Dhal, la licorne enchantée, craindrais-tu la souffrance d'amour? »

J'ai pris doucement ses mains, et j'ai murmuré : « Peut-être ».

Le crépuscule commençait. Jaloux, le soleil s'était-il caché parce qu'elle avait consenti à m'apparaître nue?

Elle laissa ses mains dans les miennes, et elle répéta : « Qu'as-tu fait pour mériter de me posséder? »

Que pouvais-je répondre? Ne savait-elle pas que la victoire allait me rester?

Au loin, dans la plaine déjà envahie de nuit, un pasteur attardé chantait une chanson joyeuse.

Je lui ai dit : « Écoute! »

VI

NAOUMA

Quand le dalleur ajuste ses mosaïques, il regarde les badauds d'un œil méfiant.

Quand le jardinier transplante ses jacinthes, il chasse les enfants de son jardin.

Quand le tisserand prépare ses couleurs et son lin, il s'enferme dans sa maison.

Mais tu laisses voir tes yeux, tes dents et ta chevelure. Aucune jeune fille n'a pu t'en voler le secret.

VII

L'INDIFFÉRENTE

L'arbre de son corps porte deux fruits orgueilleux.

Pour avoir goûté de ces fruits, je ne connais plus le repos.

O Malek! si tu dois m'accueillir un jour dans les sombres cavernes où tu présides aux tourments des réprouvés, ne m'oblige point à manger les zakoums amers, puisque j'ai caressé les seins de Khadidja.

Plus fermes et plus blancs que des grenades sur lesquelles il aurait neigé, plus tièdes que des œufs d'autruche cachés dans le sable, ils ont mûri dans la nuit de sa robe.

Je voudrais avoir la sagesse de Suleïman. Je me dirais alors que leurs violettes se flétriront bientôt, et je saurais me consoler de l'indifférence de Khadidja.

VIII

LE VOYAGE NOCTURNE

D'un pas rapide, je traversais des jardins éclairés par la lune.

Je ne sentais point l'odeur des roses et des jasmins, car tous les parfums étaient restés autour de toi.

Les rossignols se taisaient, aucune jeune fille ne chantait, mais il me semblait que le bruit du jour continuait, car tout le silence était resté autour de toi.

Je maudissais tes lèvres qui ne s'étaient posées sur les miennes que par fatigue, comme les oiseaux sur les branches. Je maudissais ton corps splendide, que j'avais étreint à genoux.

Je venais de m'asseoir. Mon lévrier appuya sa tête sur mon épaule, et je m'aperçus que mon cœur ne contenait pas seulement ton amour.

Aussitôt les roses embaumèrent, les jardins furent silencieux.

IX

LA SOLITUDE

Comme chaque jour, je l'attends. Reviendra-t-elle?

Je pense au soir de l'adieu, au bruit de la porte qu'elle referma sans colère, au silence qu'il y eut dans mon âme.

Comme chaque jour, je l'attends. Reviendra-t-elle?

Elle entrerait en disant, pour parler : « Je passais devant ta demeure, et je viens voir si les roses n'ont pas souffert de l'hiver. »

Puis elle sourirait à mon petit jardin, à l'horizon calme, et je sais bien qu'elle ne repartirait pas.

X

LE RETOUR

A l'aube, j'avais pénétré dans le jardin assoupi, pour cueillir les premières fleurs.

Et le Printemps entra dans ma demeure.

Comme des lèvres, les corolles s'ouvrirent. Elles chantèrent :

« Elle revient, ta bien-aimée ! Quand nous n'étions dans les nuits claires que des bourgeons cinglés de bise, nous le savions. Les larmes d'or des étoiles ont su fléchir le Destin.

» Elle revient, ta bien-aimée ! A nous souvenir de sa grâce, nous ne nous aperçûmes pas de l'hiver.

» Pour elle, nos tiges saignent dans les vases, et, joyeusement, nous nous fermerons pour mourir, lorsqu'elle nous aura reconnues et respirées.

» Nous ne regrettons pas le soleil, car nous recevrons la caresse ardente de ses yeux. Nous ne regrettons pas les vents chargés d'aromes, car son haleine nous effleurera. »

Si pâle, elle entra dans ma demeure !

Nous nous taisions. Pourtant, nos âmes s'interrogeaient et se répondaient.

Accoudés sur la fenêtre, au crépuscule de ce jour désiré, nous pensâmes à ce que nous devions souffrir encore.

XI

LE SOUVENIR

L'amour de la femme est l'ombre d'une palme sur le sable.

L'amour de l'homme est le seul simoun qui puisse briser cette palme et fixer ainsi son ombre.

Messaouda! dans la nuit de ton sépulcre, souviens-toi du jardin solitaire où je t'ai conduite, un jour!

C'était un jardin entre des murailles si hautes que les cimes de ses arbres ne les dépassaient point.

C'était un jardin serti dans des murailles blanches, comme une émeraude cachée dans une fleur de magnolia.

Messaouda! souviens-toi du matin paisible où tu t'es courbée sous mon amour, comme une palme sous le simoun.

Mais, à force de souffler, le simoun recouvre de sable le rameau qu'il a brisé.

O ma longue palme, que le sable du cimetière soit léger sur ton sépulcre!

XII

L'ÉCHANGE

« Tu viens me proposer d'échanger mon jardin contre celui que tu prétends posséder dans le Paradis, entre le chemin du Bonheur et la pelouse de l'Éternelle Aurore. J'y consens volontiers, mais tu me laisseras emporter un pot de mes œillets », — répondit Hassan à Kaddour.

XIII

LA DANSEUSE AUX TORCHES

Je chanterai la journée fameuse d'Ehrab, durant laquelle, par la route des Sabres, d'innombrables guerriers de notre tribu se sont acheminés vers les Jardins des Bienheureux.

Ceci fut raconté au père de mon père par l'ancêtre de Bachir Ebn el Hamza. Puissent les fils de vos fils connaître cette chose!

Je chanterai la journée fameuse d'Ehrab. A l'heure des

premières étoiles, Dieu nous avait donné le succès, et nos étendards flottaient sur les remparts de la ville.

Infatigables moissonneurs de victoires, nos guerriers attendaient le retour de leurs chefs, qui parlementaient avec les vaincus. C'était un soir pareil au soir qui suivit la bataille de Bedr. Plus de morts et de mourants jonchaient les abords des citernes qu'il n'y a de lis dans les Jardins des Bienheureux.

Je célébrerai le nom de la femme au grand cœur qui eut le dessein magnifique de faire participer des agonisants aux voluptés du triomphe. Grâce à elle, des blessés moururent en souriant, et d'autres oublièrent leurs souffrances.

Elle s'appelait Djahila. Elle comptait parmi les danseuses sacrées que les habitants d'Ehrab entretenaient dans le temple de Thagout.

Ne savez-vous pas que les roses les plus éclatantes fleurissent quelquefois entre les chardons?

On leur avait demandé : « Voulez-vous fuir ou subir notre Loi? » Elles avaient répondu : « Puisque Thagout nous a abandonnées, nous subirons votre Loi. »

Ensuite Djahila s'avança et dit : « Cette nuit, mes compagnes danseront pour les guerriers qui viendront ici fêter leur victoire, mais je veux danser, moi, pour ceux qui sont tombés autour des citernes. »

Elle partit, précédée de porteurs de torches, et les blessés crurent que le soleil se levait !

X. X. X.

(Traduit de l'arabe par FRANZ TOUSSAINT.)

L'AUTRICHE-HONGRIE

ET

LE SUFFRAGE UNIVERSEL

Derrière l'imposant décor que forme la cour de Vienne, l'Autriche-Hongrie subit des transformations profondes. Ses populations multiples, aux langues diverses, en font un des pays les plus complexes du globe. Mais contrairement à une opinion trop longtemps répandue, la force des choses ne tend pas à la dissolution de l'Autriche-Hongrie, car cet empire a en lui-même des raisons de vitalité. Les nationalités qui le composent se plaignent parfois de vivre malaisément côte à côte, mais leur distribution géographique est telle qu'aucune d'entre elles ne saurait former un État viable dans des frontières particulières. En raison des nécessités économiques qui grandissent chaque jour, chacun de ces peuples séparément et tous considérés dans leur ensemble ont intérêt à former un grand territoire économique.

Ces causes internes de durée se trouvent encore renforcées par ce fait que l'Autriche-Hongrie constitue au centre de l'Europe un contre-poids nécessaire à l'équilibre des forces du Continent. Pour ces motifs permanents, la disparition de l'empereur François-Joseph ne sera donc pas, par elle-même, une cause de destruction de l'Autriche-Hongrie : pourtant

dans une Europe surprise, l'Autriche aurait pu et pourrait être victime d'un coup de force extérieur.

Vers 1890, les partisans de la Grande-Allemagne commencèrent une propagande des plus actives. L'*Alldeutscher Verband*, « l'Union pangermanique », comptait ses adhérents par dizaines de mille. Cette association et beaucoup d'autres, animées du même esprit, multipliaient les conférences et les brochures de propagande. *L'empire allemand doit conquérir l'Autriche allemande*[1], *car le peuple allemand ne peut pas se détourner de l'Adriatique sans perdre ses droits à sa situation de grande puissance*[2].

Depuis longtemps, l'idée de posséder Trieste obsède certains cerveaux d'Outre-Rhin; beaucoup d'Allemands se mirent à préparer cette nouvelle étape du germanisme par une propagande intense en Autriche même. Un parti prussophile y existait depuis longtemps déjà. G. Schönerer, élu en 1873 au Parlement de Vienne comme progressiste, avait manifesté son admiration fanatique pour M. de Bismarck. Le 18 décembre 1874, il avait fait connaître dans un discours au Reichsrath « le désir croissant, selon lui, des Allemands d'Autriche de se réunir à l'empire allemand ». Il avait groupé autour de lui quelques amis.

C'est sur ces éléments que le Dr Hasse, directeur de l'*Alldeutscher Verband*, voulut s'appuyer. Vers la fin de 1896, il établit une organisation pangermanique en Autriche. Une campagne commença par des conférences dans toutes les villes autrichiennes où se trouvent des Allemands. Les campagnes furent inondées de brochures et de cartes postales, répandant sous les formes les plus captieuses l'idée qu'il fallait étendre le *Zollverein* de l'empire allemand à l'Autriche et que cette étape préparerait l'avènement de la pangermanie pour le plus grand bien de tous les Allemands.

Toutes les sociétés allemandes de résistance aux Slaves en Cisleithanie concentrèrent et accrurent leurs forces; cependant, dans leur immense majorité, les Allemands d'Autriche restèrent loyalistes envers les Habsbourg. Ceux qui se décla-

1. *Die Deutsche Politik der Zukunft*, p. 12. Munich, 1900.
2. *Gross-Deutschland*, p. 10. Munich, 1900.

rèrent nettement pangermanistes habitaient le Nord de la Bohême, la Moravie, ou formaient des groupes à Vienne, à Gratz et dans quelques centres du Tyrol. En 1900, on pouvait dire que sur 9 millions d'Allemands d'Autriche, 3 millions au maximum avaient des tendances pangermanistes. Depuis lors cette situation s'est modifiée. Les chefs du parti prussophile en Autriche ont disparu ou se sont laissé discréditer; leur influence s'est affaiblie, leur propagande est tombée, et si les Allemands d'Autriche ont encore la plus haute idée du germanisme, la doctrine pangermaniste paraît avoir plutôt moins d'action que jadis en Cisleithanie.

Toutefois l'opinion occidentale, ayant gardé le souvenir de l'agitation prussophile, incline à voir dans les incidents du Parlement de Vienne une prolongation du mouvement de désagrégation qui fut tenté jadis. Actuellement cette impression ne correspond pas à la réalité.

Ce ne sont pas les affres de l'agonie qui agitent l'empire des Habsbourg : ce sont les douleurs de l'enfantement. Peu à peu, l'État austro-hongrois se transforme, préparant un État nouveau de forme fédérale, basé sur des autonomies concédées aux diverses nationalités.

*
* *

Quatre races se partagent les dix nationalités sujettes des Habsbourg. Les Allemands représentent la race germanique. Les Magyars, qui se rattachent à la race finnoise, prétendent qu'ils sont un peuple à part et descendent directement des Huns d'Attila. Des Italiens dans le Trentin et en Istrie et des Roumains dans l'Est de la Hongrie sont les Latins de l'empire. Enfin les Tchèques, les Slovènes, les Polonais, les Ruthènes, les Serbes et les Croates appartiennent à la race slave.

En 1867, de tous ces peuples, trois seulement comptaient politiquement, les Allemands et les Polonais en Autriche, les Magyars en Hongrie. Toutes les autres nationalités étaient encore mal conscientes de leurs droits et sans moyens de manifester leur volonté. Certains de ces peuples étaient encore si primitifs qu'à Vienne et à Budapest on les qualifiait de

« hordes » et on les traitait comme tels. On ne se préoccupait donc guère de leurs aspirations : la dynastie des Habsbourg, ayant à trouver un *modus vivendi* tant en Autriche qu'en Hongrie, se décida en 1867 pour le système qu'on peut appeler le système des hégémonies.

L'article 19 de la constitution de 1867 proclame l'égalité des diverses nationalités ; mais ce texte n'a pas été appliqué. En Hongrie, la couronne laisse dominer les Magyars bien qu'ils ne représentent qu'environ la moitié des populations de la Transleithanie. En Autriche, elle abandonne le pouvoir à deux nationalités : l'Autriche, sans la Galicie, à 9 millions d'Allemands qui régentent directement environs 9 millions de Slaves : Tchèques, Slovènes, Serbes, Croates ; la Galicie, sorte d'État-tampon entre la Russie et la Hongrie, à 3 millions de Polonais auxquels on livre 3 millions de Ruthènes. Cette concession est faite sous la condition tacite que les représentants des Polonais fassent à Vienne cause commune avec les députés allemands contre les autres Slaves autrichiens. En Hongrie, les Magyars n'ont qu'à s'inspirer de leurs convictions sur la supériorité de leur race.

En Autriche, après 1867, la suprématie polono-allemande est solidement assise sur une loi électorale. Sous l'ingénieux prétexte de représenter les intérêts, la loi de Schmerling répartit les électeurs en curies, refuse le suffrage aux grandes masses populaires et découpe les circonscriptions électorales pour assurer les avantages d'une représentation efficace aux seuls Allemands et Polonais. Les Slaves autrichiens, Tchèques, Slovènes, Serbes, Croates, ne peuvent se faire entendre. Mais les Tchèques de Bohème donnent bientôt l'exemple d'une des plus belles renaissances nationales qu'ait enregistrées l'histoire. Après avoir reconstitué leur langue, ils conquièrent un commencement de richesse qui leur permet la création de nombreuses et prospères industries. Dans le domaine intellectuel et artistique, ils se font une situation enviable. En politique enfin, ils prennent une telle conscience de leurs droits que, sans jamais manquer de loyalisme envers la dynastie, ils réclament à Vienne pour eux et pour les autres Slaves autrichiens une influence proportionnelle à leur nombre. Ils encouragent les Slovènes et les Ruthènes et bientôt tous ces Slaves autrichiens sont d'accord

pour réclamer l'abandon de l'injuste loi électorale et son remplacement par le suffrage universel. Ces réclamations trouvent un concours inattendu dans le mouvement socialiste dont les leaders se trouvent d'accord avec les chefs des partis nationaux pour réclamer le suffrage universel. Pendant longtemps, à Vienne, on affecte de ne pas entendre. Mais des circonstances nouvelles font prendre au souverain un parti décisif. Pendant qu'elle est aux prises avec le Japon, la Russie subit les menaces de la Révolution. Le tsar doit incliner alors vers les voies constitutionnelles. Cet exemple frappe François-Joseph et comme à ce moment précis il éprouve de sérieuses difficultés avec ses sujets magyars, comme il sent le besoin d'avoir autour de lui en Autriche des peuples plus satisfaits, il se prononce en 1906 en faveur du suffrage universel. L'entourage du souverain fait les plus grands efforts pour le détourner d'une pareille réforme; mais la volonté de l'empereur brise toutes les résistances et la loi du 26 janvier 1907 établit le droit de vote en Autriche sur la base du suffrage universel.

L'égalité électorale absolue est encore loin d'être réalisée. Les détenteurs en Cisleithanie de l'hégémonie depuis 1867, les Allemands et les Polonais, sont encore favorisés, puisque, grâce à un savant découpage des circonscriptions électorales, les Allemands ont un député par 39 000 alors qu'il faut 55 000 Tchèques. En Galicie, la disproportion est plus frappante encore : 51 000 Polonais ont un député, tandis que chaque groupe de 102 000 Ruthènes n'en a qu'un.

Pourtant cette loi de 1907 réalise un tel progrès que les élections ont permis une avance très sensible des Slaves :

Années des élections.	Allemands.	Slaves.	Latins.	Social-démocrates.
—	—	—	—	—
1873	231	122	»	»
1885	185	147	21	»
1897	199	187	25	14
1901	200	192	23	10
1907	183	223	18	87

Le nouveau régime a fait perdre aux Allemands 17 députés et permis aux Slaves de gagner 31 sièges. Les social-démocrates, qui se recrutent aux dépens des diverses nationalités,

mais surtout des Allemands, ont, eux aussi, profité des nouvelles conditions électorales puisque leur nombre, en 1901 très faible, s'est accru de 77 membres en 1907. Donc, si l'on n'envisage que les nationalités, les Slaves ont déjà une faible majorité au Parlement de Vienne. Mais, parmi ces Slaves, un groupe de députés polonais de Galicie continue comme jadis à voter dans la plupart des cas avec les Allemands. En outre, le Reichsrath n'est pas un véritable Parlement puisque par application du fameux paragraphe 14, le gouvernement de Vienne peut renvoyer le Reichsrath et gouverner sans le concours des représentants du peuple pendant des périodes fort longues. Mais ceci changera comme le reste. Il y a déjà eu à Vienne plusieurs ministres tchèques : il y a seulement quinze ans la chose eût semblé impossible. Aujourd'hui, les Slaves sont assez forts pour réclamer la moitié des portefeuilles et peut-être les obtiendront-ils bientôt. L'*Union slave* qui fédère l'immense majorité des Slaves autrichiens est devenue une puissance avec laquelle, il faut de plus en plus compter.

D'après le recensement de 1900, les 19 254 559 habitants du royaume de Hongrie se répartissent ainsi :

Magyars	8 742 301	soit	45,4	p. 100
Allemands	2 135 181	—	11,1	—
Slovaques.	2 019 641	—	10,5	—
Roumains.	2 799 479	—	14,5	—
Ruthènes	429 447	—	2,2	—
Croates	1 682 104	—	8,7	—
Serbes	1 048 645	—	5,5	—
Divers	397 761	—	2,1	—

Les nationalités non magyares représentent donc 54,6 p. 100 du total. Or, sur 435 députés que compte le Parlement de Budapest, si l'on met à part les 40 députés croates qui ne votent que dans les questions intéressant la Croatie-Slavonie, on ne trouve que 8 députés pour représenter les nationalités non magyares : système électoral de 1848, légèrement modifié en 1873, ne donne encore le droit de suffrage qu'aux sujets payant certains impôts relativement élevés, ayant certains diplômes ou certains droits anciens. Par ce procédé, la Hongrie, n'a que 900 000 électeurs sur 19 millions d'habitants. En

outre, le vote est public et oral : en se présentant devant le bureau électoral, chaque électeur doit dire à haute voix : *Je vote pour M. X...* C'est à cet ensemble de dispositions appliquées avec une incontestable vigueur que les Magyars doivent d'avoir conservé leur hégémonie. Les nationalités non magyares protestent ; elles réclament le suffrage universel, le vote secret. Ces revendications de plus en plus énergiques se trouvent renforcées par la situation économique et sociale de la Hongrie.

En Hongrie, la grande propriété est prodigieusement concentrée. Sur 2 450 295 propriétaires, 18 351 seulement détiennent 10 851 042 hectares sur les 23 893 434 hectares de sol arable existant en Hongrie ; de 1890 à 1900 le nombre des propriétaires et fermiers en Hongrie a diminué de 97 000 tandis que celui des ouvriers ruraux a augmenté de 456 000. Or, ce sont ces grands propriétaires et leurs dépendants, la plupart magyars, qui exercent le pouvoir et l'influence politique. Il existe par suite une foule d'ouvriers agricoles qui vivent très difficilement, réduits, soit à tout espérer du socialisme agraire qui aboutirait d'après eux à une plus juste répartition des terres, soit à émigrer en Amérique. L'émigration est ainsi devenue un problème vital. On pourrait croire que dans ce royaume où les deux tiers de la population vivent de l'agriculture sur un sol relativement peu peuplé, l'émigration a diminué depuis que le pays est mis en valeur. On observe tout le contraire. « La Hongrie occupe actuellement en ce qui concerne l'émigration le troisième rang parmi les états européens. Seuls le Royaume-Uni et l'Italie la dépassent encore, mais la densité de la population de l'Italie est de 169 habitants par kilomètre carré, celle de l'Angleterre de 126, tandis que celle de la Hongrie se maintient à 59,8[1]. » Ont traversé l'Atlantique :

de 1871 à 1880.	16 448	émigrants hongrois.
1881 à 1890.	186 822	—
1891 à 1900.	285 317	—
en 1900.	70 941	—
Soit	559 528	émigrants hongrois en 31 années.

1. J. de Mailath, *La Hongrie rurale, sociale et politique*, p. 88. Alcan, Paris, 1909.

Depuis 1901 la moyenne annuelle n'a cessé de s'accroître.

En 1902.	91 762	émigrants hongrois[1].
En 1903.	119 944	—
En 1904.	97 340	—
En 1905.	170 430	—
En 1906.	178 170	—
Soit en cinq ans. . .	657 646	émigrants hongrois.

Enfin, en 1907, l'émigration a atteint le chiffre formidable de 209 000 personnes, ce qui fait dire au comte de Mailath, l'un des grands propriétaires magyars : « La perte causée par l'émigration est déjà supérieure à l'accroissement naturel de la population... Les mères hongroises mettent leurs enfants au monde pour des États étrangers[2]. »

Cette constatation est la preuve indiscutable d'un état économique et social évidemment des plus fâcheux et l'on comprend pourquoi, les masses magyares, qui n'ont aucun moyen de faire triompher leurs revendications, se trouvent d'accord avec les nationalités non magyares pour réclamer le suffrage universel. Personne en Hongrie ne défend plus ouvertement le régime électoral actuel. On le reconnaît suranné et « insupportable, parce qu'il donne trop de facilités à la corruption gouvernementale, et parce qu'il maintient hors de la cité légale des citoyens qui méritent de jouir du droit électoral ». Mais les divergences apparaissent aussitôt qu'on aborde la réforme.

Les nationalités non magyares et les masses ouvrières veulent le suffrage universel pur et simple, direct et secret : ainsi réalisée, la réforme ferait perdre à l'aristocratie et aux grands propriétaires magyars l'hégémonie. Aussi imaginent-ils d'ingénieuses combinaisons de vote plural et un remaniement des circonscriptions qui leur permettrait de conserver la puissance politique. Le projet Andrassy peut être pris comme exemple d'une de ces combinaisons. Les collaborateurs de la revue magyare *Huszadik Sazsad* (*Le vingtième siècle*) ont fait de ce projet une critique approfondie. Ils en considèrent les principes et les tendances comme nettement antidémocratiques;

1. *La Hongrie contemporaine et le suffrage universel*, p. 60. Giard, Paris, 1909.

2. Voir *La Hongrie rurale, sociale et politique*, pp. 88 et 90.

car, disent-ils, l'établissement du cens intellectuel, de fortune et de profession avec la graduation des double et triple votes annule pratiquement l'extension du droit électoral : 41,4 p. 100 des électeurs auront d'après ce projet le vote plural et exprimeront 60,9. p. 100 de toutes les voix. « Ainsi, dit le projet lui-même, la force décisive restera aux mains des éléments les plus instruits et inspirés de sympathie pour les traditions historiques de l'État. Grâce à système, nous accordons le droit électoral à des millions qui ne l'avaient pas, mais l'élément dirigeant ne deviendra pas la minorité. » Ceci est assez clair. Ailleurs, à la page 19 de l'exposé des motifs, on lit encore : « La pluralité assurera dans l'avenir la prépondérance des éléments qui ont fait leurs preuves ». Ce qui veut dire en bon français : La pluralité permettra de maintenir les divisions du peuple en nationalités et en classes sociales.

En outre, la délimitation des circonscriptions, paralysera les majorités non magyares et maintiendra la domination des minorités magyares. Enfin, le projet Andrassy porte que ceux qui ont été condamnés pour un délit ou pour un crime contre l'État perdent le droit électoral pour cinq ans et l'éligibilité pour dix ans, comptés à partir de l'expiration ou de la prescription de la peine. Ce dispositif et ce prétexte, assurent les adversaires, permettrait de se débarrasser facilement des *leaders* socialistes ou nationaux.

Les collaborateurs du *Huszadik Szasad* évaluent à 400 000 seulement le nombre de ceux qui ont à redouter plus directement la transformation démocratique de la Hongrie : ce sont ces 400 000 personnes sur 19 millions d'habitants qu'on appelle couramment la nation hongroise puisqu'en fait ce sont les seuls qui comptent et dirigent politiquement. Ce sont ces 400 000 participants aux avantages du pouvoir qui ne veulent à aucun prix du suffrage universel. M. Koloman de Szell appelle le suffrage universel « le saut dans l'abîme noir ».

A la fin de l'an dernier, je causais à Budapest avec l'un des ministres qui jouait alors l'un des premiers rôles et il me disait avec une irritation peu dissimulée : « L'Autriche veut le suffrage universel en Hongrie pour nous réduire, nous Magyars, en déchaînant dans le pays le *Pandemonium* des nationalités ». Mon interlocuteur prononçait *Pandeminioum*

suivant la vraie tradition latine et, à l'entendre, il était évident que la seule idée de voir les diables slovaques, ruthènes, serbes, croates, roumains, etc., lâchés librement en Hongrie l'affolait.

D'autres Magyars reconnaissent, non sans candeur, les raisons qui les inclinent vers le vote plural. « Mais, dit le comte de Mailath, comme le suffrage universel concédé à ceux qui savent lire et écrire n'assure aux Magyars qu'un avantage de transition et adoucit à peine les dangers du socialisme et que l'exigence de savoir lire et écrire en hongrois n'était pas pratique pour plusieurs raisons, ni désirable, il fallut penser à une autre façon d'équilibrer les maux menaçants du socialisme et des nationalités, on a jugé que la pluralité des suffrages est le moyen recherché. » Il dit plus nettement encore en parlant du projet Andrassy. « Étant donnée notre situation nationale, il n'était pas possible de penser sérieusement à un suffrage universel absolu. Par suite de nos relations avec des autres nationalités, c'eût été renoncer de gaîté de cœur à l'hégémonie magyare et livrer le pouvoir public à une foule sans fortune, n'ayant aucun sens pratique et conduite par des individus suspects et sans crédit. »

De tels arguments ne convainquent pas les nationalités et les démocrates magyars; pour eux le suffrage universel secret devient « le moyen indispensable de tout progrès, qu'on peut bien remettre à plus tard par de menues intrigues, par des cabales de cour, mais qu'on ne saurait refuser à jamais parce que c'est une question de vie ou de mort ».

La lutte est donc engagée contre l'idée de vote plural et public dans lequel les partisans du suffrage universel voient un moyen de détourner les conséquences de l'obligation qui a été prise en 1906 devant l'empereur-roi de faire le suffrage universel que veulent à la fois les nationalités et toute la démocratie magyare, donc l'immense majorité numérique du pays. Ces protestations si nombreuses contre le vote plural semblent avoir déjà obtenu un certain résultat. Le comte Khuen-Hedervary a annoncé tout récemment qu'il abandonnait l'idée du vote plural, mais il a ajouté qu'il voulait « néanmoins sauvegarder les traditions historiques de la Hongrie ».

Quelle sera la solution? En Hongrie, de même qu'en Autriche, c'est le souverain qui comprend la nécessité et l'intérêt d'une réforme; c'est le roi lui-même, c'est François-Joseph qui pousse énergiquement dans le sens du suffrage universel. La Hongrie, une fois la réforme électorale accomplie, se trouvera en condition de développer ses nationalités et de tirer parti de toutes ses forces.

*
* *

Telle est rapidement esquissée l'évolution qui transforme la monarchie des Habsbourg.

En Autriche, 15 millions de Slaves prennent conscience de leurs droits nationaux et les obtiennent progressivement. En Hongrie, pays en retard au point de vue social de quinze à vingt ans sur l'Autriche, les modifications sont moins avancées; mais elles commencent et dès maintenant on peut discerner qu'elles tendent à donner leur part de pouvoir politique à 9 millions de Slaves et de Latins. C'est en somme dans l'empire austro-hongrois, qui abrite, depuis l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, un million et demi de Slaves de plus, 22 millions de Slaves et 3 millions et demi de Latins, donc plus de la moitié de la population totale de la monarchie, qui vont prendre peu à peu une importance proportionnelle à leur nombre. C'est là un fait qui s'accomplit avec lenteur sans doute, avec des arrêts, même avec des instants de recul, mais c'est un fait qui se réalise irrésistiblement. Or, il semble bien destiné à exercer une action considérable sur l'équilibre général du Continent. Jusqu'à présent, seuls les Allemands, les Magyars et les Polonais ont décidé de la politique extérieure de l'Autriche-Hongrie. Or les préférences politiques, intellectuelles et même sentimentales, les sympathies de la presque unanimité des Slaves, sujets des Habsbourg, sont tournées vers la France, la Russie et l'Angleterre. La conséquence ne saurait donc être que d'accroître l'indépendance de l'État austro-hongrois à l'égard de l'Allemagne et de le rendre moins susceptible d'être utilisé comme « brillant second ». L'extrême importance de ces considérations apparaît, si l'on admet avec

la plupart des techniciens que l'Allemagne ne peut pas faire la guerre sur le Continent sans de grands risques, si elle n'est pas assurée de la coopération militaire absolue de toute l'Autriche-Hongrie.

Certes ces conséquences heureuses pour la paix générale ne se feront pas sentir dès demain; elles se manifesteront lentement et progressivement. La France a d'autres raisons de suivre avec sympathie l'évolution de l'Autriche-Hongrie. Pendant une longue période de l'histoire, la politique des nationalités nous a valu d'incontestables épreuves; elle a hâté l'unification sur nos frontières de grands pays dont la puissance ne pouvait se fonder qu'au détriment de notre prestige. Mais les idées, même les plus justes, restent parfois longtemps avant de porter toutes leurs conséquences. Or, il semble bien que les répercussions fâcheuses pour nous de la politique des nationalités sont entièrement épuisées. Elle paraît ne plus nous réserver que d'heureuses et durables compensations. La naissance à une pleine vie politique de tous les peuples ne peut être que favorable à la France. L'heureux retour des choses nous prépare, dans le complet épanouissement de la politique des nationalités, un effet de la justice éternelle, de cette justice lente parfois à venir, mais de laquelle il ne faut jamais désespérer.

ANDRÉ CHÉRADAME

LA MORT ET LA VIE[1]

Comme jadis, un matin, en revenant de la cathédrale, le chanoine Sulis s'arrêta devant la fenêtre et appela Gavina pour lui annoncer la visite des chanoines Felix et Bellia.

— En vérité... en vérité..., c'est toi qui aurais dû aller les voir.

— Pourquoi? Une dame ne fait pas de visites la première.

— En voilà, de l'orgueil!... où as tu appris cela?

— Dans le *Galateo*[2]... C'est un *monsignore* qui l'a écrit, vous savez. L'avez-vous jamais lu?...

Il souffla, trépigna et partit; mais, après avoir fait quelques pas, il revint et murmura d'une voix menaçante :

— Si ce n'était par égard pour ta mère, je leur conseillerais de ne pas venir... Et tâche de retenir ta langue devant eux!... Ils connaissent déjà ton impiété, ton impudence... Tout le monde n'est pas aussi indulgent que moi.

— Pourquoi viennent-ils, alors? — cria-t-elle.

Et une flamme de colère brilla dans ses yeux.

Depuis longtemps elle avait pardonné; toutefois l'idée de se retrouver en présence de son ancien confesseur l'irritait, lui causait une angoisse. Des paroles de haine et de reproche lui montaient aux lèvres pendant qu'elle s'habillait avec soin pour recevoir les deux chanoines. Elle ne les avait pas revus encore depuis son retour : elle se les figurait vieillis, bourrelés aussi de remords. Le chanoine Felix prononcerait tout bas, en

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 juin, 1er et 15 juillet.

2. Manuel de civilité.

tremblant, le nom du pauvre défunt; le chanoine Bellia baisserait plus que jamais ses paupières livides... Elle se mirait dans la glace, avec la satisfaction de paraître bien différente de la maigre pénitente que le chanoine Bellia avait tant de fois épouvantée.

Pourtant, lorsqu'elle descendit et qu'elle entrevit par la porte ouverte du salon ces trois hommes noirs, elle eut un frisson, et elle reprit inconsciemment son ancien masque dur et sévère. Elle entra et n'osa pas regarder en face son ex-confesseur. Lui, de son côté, n'eut même pas l'air de la voir. Le chanoine Felix, au contraire, se leva et l'examina longuement, faisant des gestes de surprise et d'admiration :

— Je ne vous aurais pas reconnue si je vous avais rencontrée dans la rue. Vous êtes une matrone, une vraie matrone! — dit-il en se rasseyant et en ramenant sa soutane entre ses jambes.

Et son visage de saint reprit son expression douce et suave.

Elle alla s'asseoir dans un angle du canapé, auprès de sa mère.

— Et Francesco? — lui demanda d'un ton sec le chanoine Sulis.

— Il n'est pas là : il est allé à la vigne.

— Il ne savait donc pas que vous auriez des visites?

— Il n'en savait rien. Il est parti avec Luca, ce matin, de bonne heure...

Il soufflait et promenait les yeux autour de lui, rouge de colère, et prêt à éclater si Gavina se permettait de hausser la voix.

Le chanoine Bellia regardait aussi autour de lui, à la dérobée. Tout paraissait changé dans ce sépulcre de vivants : l'air même, parfumé par un bouquet de fleurs qu'on avait posé sur la console, semblait rafraîchi par un souffle de vie nouvelle. Les livres s'étaient pour ainsi dire réveillés, et redressés dans leur niche de verre. Et la Vénus, que Gavina avait dépouillée de son manteau bleu, surgissait pure et candide sur le marbre blanc comme sur une cime neigeuse.

Une sourde irritation agitait le chanoine Sulis : Gavina s'en apercevait et se renfonçait dans le coin du canapé, comme si elle craignait qu'il ne lui tirât les cheveux suivant son ancienne habitude.

Le chanoine Felix se tourna vers elle et lui demanda doucement :

— Il y a maintenant des maisons neuves hors de la Porta Pia?

— Il y a toute une ville neuve. Et on en bâtit une autre plus loin, vers Sant' Agnese.

— Jusqu'à Sant' Agnese! — s'écria-t-il, étonné.

Puis il parut se rappeler :

— Oui, oui, j'ai entendu dire... j'ai lu... Bien! bien!...

Il était allé à Rome en 1869. Se reportant à cette époque-là, et comme si Gavina était la première personne venant de Rome qu'il vît depuis ce voyage, il lui parla de choses qu'il avait remarquées alors.

— Rien de tout cela n'est plus, — lui dit-elle avec ironie.

Mais il ne donna aucun signe de regret; il constata même tranquillement :

— Eh! oui, les villes se transforment, le monde change.

— En mal! — gronda le chanoine Sulis.

— Oh! non, en bien, au contraire! — assura Gavina.

Mais elle regretta aussitôt de l'avoir assuré, en voyant que son oncle devenait cramoisi. Le chanoine Bellia releva ses paupières et les rebaissa bien vite.

— En mal, je vous répète! — cria rageusement le chanoine Sulis. — Essayez un peu de me contredire. Où est le bien? Si vous ouvrez un journal, vous n'y lisez que des histoires de vols, d'assassinats, d'adultères, de saloperies. Le monde devient dégoûtant. Oui, je le répète, dégoûtant!

Le chanoine Felix fit observer avec une placide ironie :

— Cela tient à ce qu'autrefois il n'y avait pas de journaux.

Mais l'autre, furieux, continua :

— Ni journaux, ni chemins de fer, ni cinématographes! et je vous affirme qu'on vivait mieux. Je le répète : on vivait mieux.

Pour le calmer, Gavina dit qu'elle avait assisté à une représentation de la passion de Jésus-Christ par un cinématographe. On aurait dit qu'il allait étouffer : il se leva, marcha en long et en large par tout le salon, revint près du canapé. Alors elle, comme elle sentait contre sa figure ce gros ventre haletant, se porta les mains à la tête, en suppliant d'une voix enfantine :

— Ne me touchez pas les cheveux!... non, non!

Il se mit à rire, et sa fureur s'évanouit...

Un peu plus tard, pendant qu'elle était à la fenêtre, attendant le retour de Francesco, elle repensait à la visite des chanoines et elle sentait sa colère s'apaiser aussi facilement que celle de son oncle.

Le nom du mort n'avait pas été prononcé, pas plus que si les deux chanoines l'avaient oublié complètement. Il avait passé à travers leur existence comme l'ombre d'un nuage sur l'herbe d'un pré. Les souvenirs si paisibles et variés du chanoine Felix ne s'arrêtaient point à cette ombre; et elle semblait avoir passé devant le chanoine Bellia pendant qu'il tenait les yeux baissés.

Mais ce qui étonnait le plus Gavina, c'était de voir que ses souvenirs, à elle, se dissipaient aussi...

Tout à coup, dans le silence du crépuscule verdâtre, un bruit crépitant retentit sur la route : une troupe d'hommes à cheval s'avança, s'arrêta, une minute, devant la grille aux pilastres surmontés d'aigles, puis s'éloigna, disparut.

C'étaient les chasseurs qui revenaient de leur première chasse à la grosse bête.

Il ne resta dans la pénombre que le groupe clair d'Elia et de son étalon blanc.

Gavina le regardait avec une légère émotion : il lui venait des réminiscences. Cet homme qui était un viveur, qui passait sous ses fenêtres, droit sur son cheval ardent, comme un coureur de plaisirs, lui inspirait encore un sentiment de rancœur et d'admiration. Mais, si elle le haïssait jadis parce qu'il s'amusait, maintenant elle l'enviait pour la même raison...

***

Vers la fin de la semaine, Francesco partit pour son pays et madame Zoseppa s'en fut s'installer à la vigne. Luca allait et venait, mais, la plupart du temps, il restait toute la journée dehors et ne rentrait qu'à la nuit, évitant de se trouver avec Gavina.

Elle reprit ses anciennes habitudes. Elle s'asseyait auprès de la fenêtre ou circulait dans les grandes pièces vides, inondées de la lumière déjà mélancolique de l'automne qui commençait.

L'après-midi, elle s'accoudait, de longues heures, à la croisée

de sa chambre. Le jardin, vivifié par le vent du sud-ouest, frémissait et susurrait : l'amandier scintillait au soleil comme un arbre de cristal; le hêtre, se penchant tout d'un côté, paraissait une grande flamme d'argent; sur les flancs des montagnes, on apercevait d'amples nuages de fumée rougeâtre : c'étaient les broussailles incendiées par les paysans. Plus haut, sur la blancheur des sommets calcaires, s'étendaient de vastes ombres bleuâtres, et, sur la ligne du Gennargentu, quelques légers flocons, pareils à des candélabres et à des coupes d'or, se posaient comme sur un autel.

Le paysage avait quelque chose de sacré. Le silence n'était interrompu que par le bruissement des arbres et la rumeur monotone et mécanique des tailleurs de pierre qui travaillaient au delà du jardin.

Puis le soleil se couchait, et tout devenait d'un rouge violet; la lune se levait entre deux pans de montagne; les étoiles, par milliers, tremblotaient sur le ciel d'un azur verdâtre; l'incendie s'avivait, et la lueur des flammes parvenait jusqu'aux crêtes calcaires qu'elles teignaient en rouge sombre : on eût dit d'énormes braises au milieu de la brume. Gavina découvrait des détails qui lui avaient d'abord échappé : elle distinguait au loin, derrière les maisonnettes du quartier des pauvres, un rocher surplombant la vallée, et un arbre fantastique agrippé là, — comme un rêveur penché pour écouter les voix du paysage nocturne. — Elle entendait le murmure du torrent, et les coups de marteau d'un tailleur de pierre, qui travaillait encore au clair de la lune, lui semblaient être la plainte du granit sur lequel il frappait.

Alors elle éprouvait de la pitié pour les choses elles-mêmes : elle s'imaginait que les roches mises en morceaux devaient souffrir à l'égal des hommes atteints par la douleur. Le hêtre était mélancolique parce qu'il vieillissait; les arbres tremblaient parce que venait l'automne. Les personnes et les choses qui, à son retour, lui avaient paru humbles et mesquines grandissaient à ses yeux, comme ce qu'on voit sur une route droite, à une grande distance d'abord, puis de plus en plus proche. Et tout lui répétait : « La vie est courte, on vieillit, on souffre, on meurt... »

Prise de découragement, elle ressentait pour elle-même

autant de pitié que pour ce qui l'entourait. Elle croyait ne pas aimer la vie, mais elle avait peur de vieillir et de mourir...

Un soir qu'elle descendait à la fontaine avec Paska, en passant devant la porte de Michela, elle vit dans le corridor Luca, assis à côté du paysan. Bien que Paska la tirât par la robe, elle s'arrêta et dit très haut, pour être entendue par Michela :

— Comment allez-vous, zio Bustiá? Vous me reconnaissez?

L'homme se leva et lui tendit la main, après l'avoir essuyée sur sa large culotte de toile. Il n'était pas vieilli : calme et solennel, le crâne luisant, la barbe peignée avec soin, il avait l'air, non d'un vieillard malheureux et déshonoré, mais d'un patriarche content de soi et fier de ses descendants.

— Si je te reconnais!... — répondit-il de sa voix grave et ironique. — C'est plutôt toi... pardon si je te tutoie encore, mais je t'ai vue venir au monde... C'est plutôt toi qui ne devrais pas me reconnaître... quoique... Oh! dis-moi, comment se trouve-t-on à Rome?

— Il y a des gens qui sont bien partout, et d'autres qui ne le sont nulle part...

Le paysan battit des mains, et ses yeux verts et limpides brillèrent à la lune.

— C'est justement ce que je pense! — interrompit-il. — Les hommes ont bâti les villes, dans l'espoir d'y être mieux qu'à la campagne. Mais si Dieu dit : « Pour des raisons qui me sont particulières, tel homme sera malheureux... », eh bien, Gavinedda, cet homme-là sera malheureux, même s'il vit dans un palais d'or... Ai-je raison?

— Vous parlez comme un prédicateur.

Flatté de ce compliment, il poursuivit :

— J'étais précisément occupé à discuter avec notre cher Luca. Je lui disais qu'il ne reste à l'homme qu'un seul moyen d'être heureux : c'est de savoir se contenter de ce qu'on a... Car il est à remarquer que, plus on a, moins on est content... Peut-être, — ajouta-t-il, en se touchant le nez du bout du doigt, — peut-être celui qui n'est pas riche se contente-t-il plus facilement que celui qui l'est... Mais tu restes là, dehors? Entre donc : Michela est en haut, parce que la petite est souffrante, mais je peux bien t'offrir une chaise...

Gavina fut tentée d'accepter; mais Paska la poussa du coude, et elle s'écarta du seuil.

— Merci : il est tard. Je reviendrai un de ces jours, — dit-elle presque timidement. — Qu'a-t-elle donc, la petite?

— Oh! une légère indisposition. Elle mange trop.

— Dès que Francesco rentrera, je vous l'enverrai, — annonça-t-elle en s'éloignant.

Paska lui avait pris le bras et la tirait presque avec violence, et elle suivait, pensive et distraite; mais tout à coup elle s'aperçut que la vieille frémissait en l'entraînant, et elle se fâcha :

— Ah çà, qu'est-ce que tu as, Paska? Pourquoi donc cours-tu?

La vieille la lâcha. Elles étaient arrivées sur la grande route. La lune montait devant elles entre les roches à pic dominant la vallée. Paska était blême, et Gavina eut compassion d'elle. Elle lui reprit le bras en disant :

— Pardonne-moi, rageuse!... Je ne savais pas que cela te contrarierait.

— Je ne passerai plus avec toi devant cette maison-là!... Rappelle-toi qu'il fut un temps où toi-même tu ne voulais plus y passer.

— C'est bon : nous n'y passerons plus.

Mais Paska s'irrita de cette condescendance trop prompte :

— Non, ne ris pas. Ne parle pas sur ce ton-là... Dans quelques jours tu t'en iras, et tu n'auras aucun souci de ceux qui restent. Eh bien, laisse au moins les choses telles qu'elles sont, et ne réveille pas le chien qui dort.

— Où est-il donc ce chien?

— Dans cette maison-là.

— Je ne comprends pas. Explique-toi clairement. A Rome, ma femme de chambre ne me cache rien.

Paska était jalouse de cette domestique exceptionnelle, et, un peu par colère, un peu pour ne pas être au-dessous de l'autre, elle voulut parler.

— Rappelle-toi une chose : je me suis toujours méfiée de Michela. Rappelle-toi combien de discussions nous avons eues, le long de cette route. Tu tenais à l'avoir pour amie : bien! Mais sais-tu ce qu'elle a fait? Elle a fini par se croire ton

égale. Et, quand tu l'as dédaignée, elle a commencé à te haïr, justement parce qu'elle a senti la distance qui vous séparait. Puis elle a attiré Luca : c'était une conquête facile. Elle a pensé : « Ah! tu me méprises? Eh bien! je ferai partie de ta famille... » Et elle y réussira, Gavina, tu verras qu'elle y réussira... Luca est toqué d'elle... Avant que tu reviennes, il était résolu à ne pas causer à ta mère un tel chagrin. Depuis ton retour, Michela est arrivée à lui monter de nouveau la tête. Elle lui a fait croire que tu es venue tout exprès pour exciter ta mère contre lui; elle lui a fait croire que tu veux décider ta mère à le déshériter... Elle lui a fait croire que tu passes devant chez eux pour te moquer d'elle, pour l'insulter... Et ce n'est rien encore... Mais, aujourd'hui, son enfant est malade...

Elle s'interrompit. Gavina l'écoutait sans attacher trop d'importance à ce flux de paroles. Le paysage, ce soir-là, était si beau sous le voile argenté de la lumière lunaire! Et, dans le ciel bleu, les grandes constellations seules apparaissaient avec un éclat qu'elle ne se rappelait pas leur avoir jamais vu.

La voix larmoyante de Paska semblait venir de loin, d'un petit monde irréel. Gavina savait bien quelle était l'origine de la haine de Michela; et les racontars de la servante ne pouvaient pas diminuer ses remords ni sa pitié. Mais la vieille devinait avec un instinct jaloux ces sentiments qui, pour elle, étaient un signe de faiblesse, de dégénérescence, et elle reprit d'un ton plus aigre :

— Tu ne m'écoutes pas?... Eh bien, elle prétend que sa fille est malade parce que toi... tu lui as donné du poison.

Gavina la regarda :

— Moi?... tu divagues!

— As tu jamais eu l'occasion de voir l'enfant?... Dis-moi : est-ce vrai que tu l'as fait apporter par le nain chez ta tante Itria?

— Moi, je l'ai fait apporter?... J'étais là, et le nain est venu avec la petite.

— Est-ce vrai que tu lui as donné du sucre?

— Je n'en sais plus rien... Ah! oui, je me rappelle que la tante Itria lui en a donné un morceau.

— Non. C'est toi! — affirma Paska d'une voix sarcastique. — Et le sucre était empoisonné.

— Mais puisque c'est le nain qui l'a pris dans le sucrier de la tante Itria!... En voilà, des folies!... Qui est-ce donc qui dit cela?

— Elle.

— C'est à toi qu'elle l'a dit?... Non?... Alors à qui?

— Tu peux t'en douter!

— A Luca?... En effet! lui aussi, il m'a accusée, un jour, de vouloir le tuer... Mon Dieu, qu'ils sont bêtes!... Tous bêtes! — s'écria Gavina avec dépit.

Puis elle redevint pensive.

— Et maman!... elle le sait?

— Oui.

— Ah! elle le savait, et elle ne m'en disait rien... Pourquoi?

— Tu dois repartir : que t'importent nos histoires?

— Ah! je dois repartir? — répéta-t-elle, comme si elle se souvenait. — Cela prouve que vous croyez qu'il n'y a plus rien de commun entre vous et moi?... C'est bien ce que cela prouve, n'est-ce pas?... Allons parle, perroquet!

Elle secouait Paska, sur la tête de qui la cruche se balançait.

— Bah! tu es jeune, — répondit Paska avec simplicité, admettant et excusant la triste supposition de Gavina. — Tu vis dans une grande ville. Est-ce que tu dois penser à nous et à nos commérages? Non. Que dirait Francesco?

— Il a le cœur mieux fait que vous autres! — déclara Gavina, s'irritant. — Il sait qu'une fille pense toujours à sa mère, même quand celle-ci ne l'aime plus... Mais à quoi bon discuter avec toi? Tu n'es qu'une vieille bavarde. Va!

Elle la quitta et longea le parapet, regardant en bas dans la vallée. Elles marchèrent ainsi quelque temps, l'une loin de l'autre, mais Gavina se retourna tout à coup et vit que Paska s'essuyait les yeux avec son tablier.

— Allons, bon! voilà que tu pleures! — lui dit-elle en se rapprochant. — Tu commences par dire des stupidités, et, après, ce sont des larmes... Ah çà, ma mère et toi... je ne parle pas de cet idiot... vous avez cru?... Oh! non... je rougis rien que d'y songer...

Elle s'écarta de nouveau, mais Paska la suivit.

— Qu'est-ce que nous avons cru?... Nous n'avons rien cru... Mais ta mère... mais moi-même... Tiens, il faut que

je te le dise : tu as tort d'aller chez ta tante Itria. Ce n'est pas une femme à fréquenter...

— Ma tante Itria?... Toi, malgré tes chapelets, ou plutôt avec tes chapelets... tu n'es pas digne de lui nouer les cordons de ses souliers.

— Oh! Gavina. C'est toi qui parles comme cela?... Ton oncle a bien raison...

— Lui aussi, maintenant?... Que peut-il avoir dit, si ce n'est une sottise?... Voyons, qu'est-ce qu'il a dit?

— Il a dit que celui qui ne croyait pas en Dieu était capable de tout.

— Et c'est moi qui ne croirais pas en Dieu?... Il a dit cela pour moi, n'est-ce pas?... C'est moi qui serais capable de tout... Et vous en êtes tous persuadés?

Elle s'arrêta et obligea la vieille à s'arrêter; et c'est elle, à son tour, qui frémissait de rage. La figure contre celle de Paska, elle serrait entre ses mains nerveuses les bras maigres de la servante, et l'on aurait dit qu'elle voulait l'empoigner et la jeter par-dessus le parapet pour se venger de tous les soupçons monstrueux auxquels elle était en butte.

Une terreur enfantine contracta le visage de la vieille. Gavina eut l'impression qu'elle avait peur d'elle, et elle se plongea dans des idées sombres. Elle se rappela que sa mère et Paska l'avaient crue capable de faire du mal à Luca. Elle se rappela avec quelle froideur les siens l'avaient accueillie. Elle revenait à eux transformée, ayant bon cœur : ils la voyaient telle qu'ils l'avaient toujours connue et redoutée, froide, cruelle, « capable de tout ». Ce n'était donc pas la peine de faire le moindre effort.

Elle lâcha Paska et ne voulut plus écouter ses commérages. Elle trouvait cela indigne d'elle; mais, tandis que la vieille remplissait sa cruche, elle contemplait le fond de la vallée et les passages qui semblaient s'ouvrir entre les montagnes vers un pays lointain, et elle se rappelait le soir où, pour briser sa chaîne, elle s'était décidée à se marier. Aujourd'hui encore elle désirait s'en aller au plus vite : Paska avait raison, elle n'appartenait plus à ce monde misérable et haineux, où le passé renaissait devant elle, à chaque pas, comme un ennemi qui chercherait à l'étouffer.

Mais, en repassant devant la maison de Michela, elle crut entendre les cris plaintifs de l'enfant, et sa colère s'évanouit...

Quand elle fut à la maison, elle se retira dans sa chambre et attendit le retour de Luca, qui tardait à rentrer, ce soir-là. Enfin elle l'entendit ouvrir la porte et monter l'escalier en clopinant comme un vieillard : peut-être qu'il était ivre; et pourtant, à écouter ce pas lourd et incertain, elle éprouva une peine infinie.

Elle prit la lampe et sortit sur le palier. Luca s'arrêta sur l'avant-dernière marche, et considéra sa sœur avec ses gros yeux épouvantés. Elle lui indiqua la porte de sa chambre, et lui dit tranquillement :

— J'ai à te parler. Ouvre.

Luca gardait toujours sa clef dans sa poche; il ouvrit et entra, en hésitant, et elle le suivit et déposa la lampe sur la table surchargée de choses bizarres : livres de magie et de pyrotechnie, pelotes de ficelle de toutes les couleurs, oiseaux empaillés, assiettes contenant des liquides mystérieux, peaux de fouines et de marcassins, couteaux, ciseaux, boîtes de clous. Les fenêtres étaient fermées : une chaleur suffocante et une odeur de mauvais alcool rendaient irrespirable l'air vicié de la pièce; et tous les objets disparates qui l'encombraient étaient couverts d'une couche de poussière. Au pied du lit que garnissait un simple drap de grosse toile, il y avait un alambic; plus loin, une machine à relier les livres. D'ailleurs tout était rangé avec un soin méticuleux qui révélait quelque chose de monomaniaque chez l'habitant de cet endroit.

Luca s'assit sur le bord de son lit; et Gavina ouvrit la fenêtre en disant :

— On étouffe ici!

Depuis des années, elle n'entrait jamais dans cette chambre, assez pareille à un laboratoire d'alchimiste. Il lui sembla y pénétrer pour la première fois et comprendre enfin le caractère de Luca. C'était un garçon fait pour réussir; mais, n'ayant été guidé par personne, il n'avait eu aucune suite dans les idées, son activité s'était ralentie et ses goûts capricieux s'étaient corrompus en rêves maladifs.

A peine eut-elle ouvert la fenêtre, il se leva, dans l'intention d'aller la refermer; mais il se recula aussitôt et retourna

s'asseoir sur son lit. Il paraissait las, ensommeillé, mais ses yeux ne quittaient pas un instant le rectangle clair, piqueté d'étoiles, sur le fond duquel se découpait le buste de sa sœur.

Elle aussi l'observait, et cette figure grasse, aux joues tombantes, lui rappelait celle de son père.

— Écoute, Luca! — lui dit-elle. — Je dois repartir dans quelques jours, et qui sait quand nous nous reverrons? Pas l'année prochaine, à coup sûr, ni l'autre. Je sais que ma présence t'ennuie. Mais c'est justement pour cela qu'avant de m'en aller je désire savoir ce que tu as contre moi. Demain matin, tu iras à la vigne, et... il peut se faire que moi, je parte plus tôt que tu ne crois... Parle donc.

Il ne bougea pas; il eut seulement l'air de chercher quoi répondre, mais il ne sut dire que :

— Moi? je n'ai rien contre toi.

— Alors dis-moi ce que je peux faire pour toi avant de partir. Penses-y.

Il réfléchit : il baissa la tête, puis la releva, et son visage exprima une surprise enfantine.

— Mais... je n'ai besoin de rien!

— Si, tu as besoin de quelque chose : l'autre jour, tu as dit à Francesco que tu avais un service à lui demander avant notre départ. De quoi s'agissait-il?

— Je ne m'en souviens pas.

— C'est bon! je vois que tu ne veux rien de moi... Maintenant, une autre question. Zio Bustianu disait que la petite de Michela était souffrante. Quelle maladie a-t-elle?

— Je ne sais pas.

— Tu ne l'as pas vue?

— Non.

— C'est impossible que tu l'aies pas vue. Est-elle alitée?

— Je ne sais pas.

— A-t-on appelé le médecin?

— Je ne sais pas.

— En somme, tu ne sais rien... Alors pourquoi vas-tu chez eux?

Il ne répondit pas; il regardait par la fenêtre, et sa figure n'exprimait plus qu'une grande fatigue, l'envie de dormir.

Pour le tirer de sa torpeur, elle reprit :

— Je veux, justement, de parler de la fille de Michela... Je veux te demander un conseil...

Si extraordinaire que fût cette demande, Luca resta impassible. Elle poursuivit :

— Je voudrais adopter une petite fille. Crois-tu que Michela consente à me donner la sienne?

— Est-ce qu'on sait?

— On m'a dit que tu ne l'aimais pas trop, cette petite... Cela, tu dois le savoir... Crois-tu qu'on puisse faire cette proposition sans froisser Michela et son père?

— Moi?... comment veux-tu que je le sache?...

Elle comprit qu'il était inutile de continuer sur ce ton, et, chose étrange, elle se sentit embarrassée : il lui semblait que Luca se moquait d'elle.

— Tu ne sais absolument rien? — répéta-t-elle, un peu irritée. — Tu ne veux pas me comprendre... J'ai l'intention d'adopter la fille de Michela pour te faire plaisir.

Il s'étonna de nouveau :

— A moi!... mais cela m'est bien égal!

— Alors, ce n'est donc pas vrai que tu veuilles épouser Michela?... Réponds-moi : est-ce vrai, oui ou non?

— Ce n'est pas vrai.

— Voilà que tu dis un mensonge. Tu ne fais que cela. Tu te méfies de moi... Et moi, au contraire, je désire t'aider, parce que, si tu aimes Michela, et si elle t'aime, je ne vois pas pourquoi vous ne vous marieriez pas... Il y a des choses que notre mère ne peut pas comprendre... Elle ne m'a jamais parlé de cela, remarque!... J'ai tout appris par des tiers... En tout cas, écoute, Luca, j'adopterai la petite, et ce sera déjà un trait d'union entre nous et Michela. Avec le temps, notre mère s'habituera à l'idée de l'avoir pour bru... As-tu compris?

— Je ne songe pas à me marier.

— Quant à cela, ce n'est pas vrai. Tu as dit le contraire à Francesco; mais, je te le répète, tu te méfies de moi, tu me considères comme ton ennemie... Pourquoi le serais-je?... Je veux te prouver, au contraire, que je suis ta sœur... Il est certain que j'aurais désiré te voir meilleur que tu n'es; mais j'ai la conviction que nous ne pouvons pas nous changer à notre gré et que nous subissons la loi de la fatalité... Si tu n'es pas un

grand homme, ce n'est pas ta faute. Je voudrais, tout au moins, que tu sois tranquille : tu es toujours irrité, ombrageux, craintif; tu es encore comme un enfant. Qu'adviendra-t-il de toi si notre mère vient à manquer? Je me le demande. Tu deviendras comme un petit orphelin, abandonné de tous; et tu n'accepteras rien de moi. Et alors?...

Il restait muet, immobile, et avait l'air de ne pas écouter ou de ne pas bien comprendre; mais il répliqua soudain :

— Tu voudrais que je me marie pour te débarrasser de moi; je l'ai bien deviné, va!

Alors Gavina éprouva contre lui cette colère violente qu'on ressent parfois contre les malades peu commodes, rebelles à tous les soins, et elle arpenta la chambre en criant :

— Luca, tu fais l'idiot, mais tu ne l'es pas! Tu comprends très bien quand tu veux... D'ailleurs il est inutile de feindre : je sais tout ce que tu penses.

— Et moi aussi, je sais ce que tu penses!

— En ce cas-là, expliquons-nous franchement. Il se peut que je parte demain et que je n'entende plus parler de vous ni de vos soucis. Mais avant de m'en aller je tiens à vous montrer que je ne suis pas telle que vous me croyez. Entends-tu?... Et tu diras à Michela que j'aime sa fille plus qu'elle ne l'aime. Entends-tu?

— Pourquoi ne vas-tu pas le lui dire toi-même?

— Certainement j'irai. Certainement!

— Vas-y, vas-y! — lui dit-il d'une voix ironique.

— Oui, j'irai! J'ai plusieurs choses à lui dire.

— Elle aussi, elle en a.

— Ah! oui?... Tant mieux!... Elle me dira qui lui a suggéré l'idée que je suis capable de faire du mal à un enfant. Est-ce toi, par hasard?... Non?... Qui donc?... Il n'y a que les fous qui puissent raconter des choses pareilles.

— Eh! si nous sommes fous, tant pis pour nous! — s'écria-t-il en se levant et en allant fermer la fenêtre.

Il parut alors plus tranquille, plus attentif : ses yeux s'animèrent; il retourna s'asseoir sur son lit en se croisant les mains et les appuyant sur sa poitrine.

— Pour toi, ma chère, nous sommes tous fous, — dit-il avec calme. — Alors pourquoi viens-tu nous tourmenter?... Est-ce que nous te tourmentons?

— Comment!... Vous ne faites que me calomnier! Vous dites que je cherche à vous faire du mal, tandis que je ne cherche qu'à vous faire du bien!... Oui, du bien, du bien; et je vous en ferai, même en dépit de vous, même par force. Tu verras.

— Toi? Tu ne pourras faire que du mal. Tu en as toujours fait et tu en feras toujours... Nous étions un peu tranquilles, maintenant; et voilà que tu reviens, et c'est le diable à la maison... Si je veux faire quelque chose, je ne te demanderai pas ton avis. Je ferai ce qui me plaira. Si notre mère a du bien à faire, ça ne sera pas d'après ton conseil. Tu ne lui as donné que des ennuis... Tu n'as fait et tu ne feras que du mal... à elle... à ton mari... à tout le monde!

Elle s'arrêta et se mit à rire :

— Mais bravo! Il ne manquait plus que cela. Moi, j'ai causé des ennuis à ma mère?... Et quand donc?

— Demande-le-lui! Elle te dira qui l'a fait plus souffrir... moi, ivrogne, moi, malappris, ou toi, avec toute ta religion. Va le lui demander! vas-y!

Il leva la main pour lui indiquer la porte, et elle comprit qu'il était inutile d'insister : elle pouvait rester là toute la nuit et lui parler affectueusement, il la regarderait toujours comme une ennemie. Et elle se trouva ridicule.

Elle sortit sans ajouter un mot et alla tout droit se coucher, mais elle ne put s'endormir. Les paroles de Luca et sa triste prophétie, bien qu'évidemment dictées par une rancune d'insensé, la frappaient malgré elle et l'humiliaient.

« Tu ne peux faire que du mal... » Un autre lui avait dit, un soir, la même chose, et la prophétie s'était avérée : elle n'avait fait que du mal. Elle eut un vague sentiment de superstition : elle crut être comme certaines personnes lentes et maladroites qui ne peuvent se mouvoir sans causer un accident autour d'elles.

***

Le lendemain, pendant qu'elle était à la fenêtre, le nain arriva, contre la grille d'Elia, et fit signe à Gavina qu'il avait une commission pour elle.

Elle descendit, et il vint lui dire d'un ton mystérieux :

— La tante Itria vous prie d'aller chez elle tout de suite, tout de suite...

Elle y alla, et le nain, qui paraissait préoccupé, la suivit jusqu'à la porte de la tante Itria, mais n'entra point.

La vieille, qui était dans sa cour et reclouait un tabouret, demanda :

— Il est là dehors, ce petit monstre?... Attends un peu, je vais t'arranger! — cria-t-elle en apercevant le nain qui allongeait le cou pour guetter sans qu'on le vît. — Assieds-toi, ma nièce : il faut que je t'apprenne une chose très curieuse.

Et, sans quitter son travail, elle lui répéta ce que Paska lui avait déjà raconté.

— Tu sais, — conclut-elle, — Michela est à moitié folle : elle l'a toujours été, mais à présent il n'y a plus qu'à la mettre dans une maison d'aliénés.

Gavina feignit de ne rien savoir, et ne protesta nullement.

— Laissons-la dire!... Mais la petite, qu'est-ce qu'elle a?

— Rien. Un peu mal à la gorge; un peu de fièvre, comme tous les enfants du quartier... Si on jase tant que cela, sais-tu à qui la faute? A ce petit monstre-là, à cette espèce de nabot qui a une langue de vipère... Je lui avais bien recommandé pourtant de ne pas dire que tu étais ici quand il a apporté l'enfant...

Gavina appela le nain : il entra, mais ne voulut pas s'avancer parce que la vieille menaçait de lui lancer son tabouret à la tête.

— Calmez-vous, — dit Gavina, — ne lui barrez pas le passage; faites cela pour moi.

La vieille posa son tabouret par terre; le nain s'avança jusqu'à l'entrée de la courette, et Gavina lui demanda :

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là?

— Moi, je n'ai rien dit. Je vous le jure sur mon honneur.

— Sur ton honneur?... si tu en as, il est comme toi, nain et bossu! — cria la vieille.

Et il se mit à pleurer.

— Laissez-le parler, ma tante! — pria Gavina, en regardant tantôt la vieille, tantôt le nain. — Il nous expliquera tout... N'est-ce pas que tu diras la vérité?... Allons, parle!

Il se frotta les yeux avec les poings, à la façon des enfants, et il hésita longtemps, mais il balbutia enfin :

— Oui, c'est vrai... c'est moi qui lui ai dit que sa fille avait mangé du sucre... Cette femme-là ne comprend rien.

— Mais lui as-tu dit que c'est toi qui avais pris le sucre dans le sucrier?

— Oui... non... Ah! oui, c'est elle, Michela, qui m'a demandé si Gavina l'avait... Et moi... je... je ne me rappelle pas ce que j'ai répondu.

— Tu lui as répondu que oui, vaurien! — cria la vieille.

Il gémissait, atterré. Gavina reprit doucement :

— Tu aurais dû commencer par te taire, puisque la tante Itria t'en avait prié. Maintenant que c'est fait, il est inutile de pleurer... Tu n'es pas honteux, toi, un homme, de pleurer comme cela?

— Je ne suis pas un homme, — répliqua-t-il, en exhalant tout son chagrin. — Autrefois, *nous aussi*, nous étions des hommes; nous étions recherchés comme amis jusque par les rois, et nous avions même des maisons bâties exprès pour nous... Oui, oui, le chanoine Sulis me l'a raconté... Mais aujourd'hui! personne ne peut nous voir... personne... personne...

— Parce que tu es un menteur, voilà tout! — dit la vieille, prise de compassion. — Allons! viens!

— Qu'allons-nous faire? — demanda Gavina. — Cette histoire-là m'ennuie énormément. Je vois que nous sommes déjà beaucoup à la connaître.

— A votre place, je menacerais Michela de lui intenter un procès, — conseilla le nain; — ou je lui flanquerais une volée.

Mais on n'écouta même pas sa proposition : la tante Itria reprit son tabouret, son marteau et ses clous, et se remit à travailler furieusement.

— Veux-tu mon avis, ma nièce? Eh bien, moque-toi de cette canaille-là. Je t'ai fait venir parce que je bouillais de rage; mais je regrette presque, à présent, de t'avoir répété cette ânerie. Tu n'as pas à t'inquiéter de nous. Tu es une dame, et nous des ordures.

— Nous sommes tous les mêmes, tous sujets à nous tromper, ma tante.

La vieille releva la tête, regarda Gavina, et fredonna :

— *C'era una volta un predicatore*[1]...

Le nain riait, les yeux encore mouillés de larmes. Gavina dit :

— Mais vous, ma tante, n'avez-vous pas toujours fait du bien aux plus misérables? C'est eux qui ont besoin qu'on les aide, et non ceux qui sont heureux...

— Je n'ai jamais fait de bien à personne, — protesta la tante. — Que le diable les emporte tous depuis le premier jusqu'au dernier! Si les voyous viennent s'asseoir devant ma porte, c'est qu'ils ne savent pas où trouver un meilleur endroit. Veux-tu qu'ils aillent devant la tienne? Ce serait joli, par ma foi, que ta mère, ma belle-sœur, se mette à bavarder avec eux! Il y aurait vraiment de quoi rire.

Pris d'un accès de gaieté invincible, le nain se tordait et se frappait les mains sur les cuisses.

— En somme, — déclara Gavina en se levant, — je ne veux pas que cette malheureuse tienne des propos pareils... et, encore moins, qu'elle croie elle-même à ce qu'elle raconte. Vous devriez me faire le plaisir d'aller le lui dire... Vous irez, n'est-ce pas? Sinon, moi, j'irai.

La tante Itria ne répondit rien.

— Viens avec moi : je te donnerai à boire, — dit Gavina au nain.

Elle l'emmena chez elle, et le retint presque toute la matinée. Perché sur une chaise trop haute, les pieds pendants, il regardait Gavina avec adoration, et, pour la distraire, lui répétait les « sermons pour les hommes seuls » du chanoine Sulis, en imitant la voix et les gestes.

De temps en temps, Paska traversait la salle et lançait au nain un coup d'œil hostile.

Un peu avant midi, Gavina l'envoya chez la tante Itria :

— Tu lui diras : « Madame Gavina demande s'il n'y a rien de nouveau et si elle doit y aller ou non. »

Réponse du commissionnaire :

1. « Il y avait une fois un prédicateur... »

— La tante Itria dit : « Si madame Gavina veut y aller, qu'elle y aille ; si elle ne veut pas, qu'elle n'y aille pas. »

Autre commission de Gavina :

— Tu diras à la tante Itria que sa réponse n'est pas sérieuse et que madame Gavina voudrait savoir quelque chose de précis.

Réponse :

— La tante Itria dit qu'elle est occupée à faire cuire du macaroni et qu'elle tient à le manger tranquillement.

Alors Gavina congédia le nain.

Dans l'après-midi, elle retourna elle-même chez la tante Itria, mais ne la trouva pas à la maison. Le nain, assis devant la table, dans la cour, dévorait un reste du macaroni que la vieille tenait à manger tranquillement. Il ne savait pas où elle était allée : peut-être voir un malade, car elle avait emporté une écuelle de bouillon.

— Crois-tu qu'elle soit allée chez Michela? — demanda Gavina.

— C'est probable.

Elle sortit et inspecta les trois rues qui aboutissaient à la petite place, complètement déserte à cette heure-là. Le soleil, encore ardent, frappait sur les toits du quartier des pauvres, et une odeur d'immondices brûlées se répandait dans l'air. Comme poussée par une force supérieure à sa volonté, Gavina s'avança dans la ruelle bien connue où l'on ne voyait personne, parce que pendant la chaleur les misérables habitants se tenaient renfermés dans leurs tanières. Elle marchait en regardant où elle posait le pied et en relevant ses jupes. La ruelle n'était point pavée; seulement, çà et là, parmi la poussière et les ordures, les roches qui formaient le sous-sol de ce coin-là montraient leurs crêtes polies et jaunâtres, pareilles à des crânes de géants préhistoriques qui s'efforceraient de sortir de dessous de terre.

Au détour de la rue, elle entendit les pleurs d'un enfant et une voix de femme en colère, et elle s'arrêta pour écouter : l'enfant redoubla ses cris, qui devinrent bientôt déchirants, et sa mère continua de le battre en hurlant des grossièretés.

Gavina frissonna de pitié; désolée de son impuissance, elle poursuivit son chemin et s'arrêta devant la maison de Michela, leva les yeux vers le haut, mais n'osa pas appeler. Comme

autrefois dans les après-midi de printemps, la fenêtre au-dessus de la porte était outr'ouverte, et sur le rebord il y avait un pot d'œillets rouges dont le feuillage grisâtre retombait en touffe.

Gavina traversa le corridor et la cour, jeta un regard dans la cuisine déserte, et, malgré elle, sentit son cœur battre : elle se souvenait. De la balustrade en bois de l'escalier pendaient quelques morceaux de linge qu'on y avait mis à sécher; la porte qui donnait sur le palier était entre-bâillée. L'enfant ne devait pas aller mal, puisque la maison était si calme et silencieuse, et Gavina, rassurée, monta l'escalier et frappa à la porte. Un pas lent résonna dans l'intérieur de la petite chambre : Michela apparut sur le seuil, tressaillit et ouvrit de grands yeux et une grande bouche, ayant l'air toute saisie.

Gavina aussi fut stupéfaite : cette femme qui se tenait devant elle, vieille, décharnée, terreuse, avec des yeux caves et farouches qui se fixaient sur elle comme ceux d'une bête féroce surprise dans son antre, lui faisait l'effet d'une inconnue qui ressemblait vaguement à son amie. Elle comprit aussitôt qu'il était dangereux d'approcher cette malheureuse, mais elle ne recula point. Elle tendit la main à Michela, qui ne la prit pas, puis elle dit d'une voix troublée :

— Comment vas-tu?... Je croyais que la tante Itria était ici... Comment va ta fille ?

Michela ne répondit rien, mais s'écarta : et Gavina entra. C'était la chambre qu'avait habitée Francesco lorsqu'il était étudiant : sur les murs blanchis à la chaux étaient accrochés sept petits tableaux surmontés d'une croix, qui représentaient la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Un chat, pareil à une pelote de velours noir, dormait sur la couchette garnie de draps en toile bise.

Gavina s'assit auprès de la fenêtre, en regardant par la porte ouverte la chambre contiguë. Elle voyait, dans le demi-jour, un grand lit blanc, et, entre celui-ci et le mur, un berceau en bois grossièrement fait et comme creusé dans un tronc d'arbre : elle se figurait entendre la respiration pénible de l'enfant. Une chaleur étouffante régnait dans la pièce, comme si la montagne, gris cendre sous le ciel d'un bleu violacé, envoyait jusque là dedans la chaleur de ses rochers embrasés par le soleil couchant.

— Ta fillette va donc mieux? — demanda Gavina.

Et, quoique l'autre, assise plus loin, dans la pénombre, les mains sous son tablier, continuât de se taire et de la regarder avec les mêmes yeux, elle poursuivit :

— J'en suis bien contente. Je voulais venir plus tôt... J'en ai même parlé à ma tante Itria... que je croyais trouver ici, parce qu'on m'a dit tout à l'heure qu'elle était allée voir un malade...

— Nous sommes tous malades, dans ce quartier! — répondit enfin Michela. (Et elle se mit à rire subitement, en montrant toutes ses dents blanches et saillantes, tandis que des rides légères se dessinaient en forme d'éventail aux coins de sa bouche et sur ses joues.) Que tu es grasse, Gavina! comment as-tu fait pour engraisser comme ça?... Tu ressembles à Luca.

Quoique la comparaison ne fût pas trop flatteuse, Gavina sourit.

— Toi, au contraire, tu es bien maigre... Es-tu souffrante?... Est-ce que tu ne sors pas? Je ne t'ai jamais vue nulle part, depuis que je suis arrivée.

Michela redevint sombre.

— Les femmes comme moi doivent se cacher.

— Pourquoi donc?

— Tu l'as dit toi-même, il y a deux ans.

— Michela!

— Et maintenant tu es venue, sans doute, pour me le répéter... Combien de fois n'as-tu pas ricané en passant dans la rue? Tout le monde t'a entendue, même ton frère.

Gavina commençait à ne pas être à son aise. « Elle est vraiment folle », pensa-t-elle; mais elle reprit doucement :

— Tu t'es trompée, Michela. Pourquoi aurais-je ri? C'est Luca qui t'a mis ces idées en tête?

— Il n'est pas question de Luca. Laisse-le tranquille. Il est assez malheureux, et moi aussi : ne nous tourmente pas. Ne réveille pas le chien qui dort.

— Tu parles exactement comme lui. Tu emploies les mêmes mots.

— Puisque à ton avis nous sommes fous tous les deux, nous devons parler de la même façon... Tu es sage, tu es contente,

tu es grasse... ha! ha! pourquoi te mêles-tu de nos affaires? Reste avec ton contentement, et nous, nous resterons avec nos misères... Nous n'avons plus rien à partager... je n'ai rien à partager avec toi.

Gavina comprit la triste allusion. Elle croisa ses mains sur ses genoux et baissa la tête en la hochant.

C'était elle, la femme heureuse, qui avait un air suppliant devant cette autre qui se déclarait malheureuse et misérable.

— Non, je ne suis pas venue pour t'entendre dire ces choses-là, Michela, — répliqua-t-elle au bout d'un instant. — Je suis venue en amie. Si tout ce que tu penses était vrai, je ne serais pas ici. Et ce n'est pas ma première visite...

— Espérons que ce sera la dernière. Est-ce que je suis allée te chercher? Non, tu es venue, tu t'es assise... tu es venue pour me bafouer : autrement, tu ne serais pas ici... je te connais, va!... Tu passais dans la rue et tu tâchais de me voir ou de te faire voir : tu n'y as pas réussi, et tu es entrée. Et, maintenant que tu es arrivée à ton but, réjouis-toi. Tu es grasse et heureuse... moi, je suis un vrai squelette : regarde! (Elle releva la longue manche de sa chemise et lui montra son bras maigre et jaune, veiné de bleu.) Les mauvaises langues m'ont rongée... comme des chiens... Et, à présent que tu as ce que tu voulais, va-t'en! va-t'en!

Elle reboutonna le poignet de sa chemise, sans quitter des yeux Gavina : ses mains tremblaient et son visage se colorait et se décolorait rapidement, comme si le sang lui montait à la tête et se retirait aussitôt.

— Je te dis que tu te trompes! — repartit Gavina avec force. — Je voudrais te voir bien portante et heureuse... Et tu peux le redevenir... Je t'assure que je serais enchantée de pouvoir faire quelque chose pour toi... Si toi et Luca...

— Luca!... je te répète que je n'ai rien de commun avec ton frère. Qu'il se mêle de ses affaires, lui aussi! Ce n'est pas Luca qui est une cause de discorde entre nous. Oh non!... C'était une autre personne... qui n'existe plus aujourd'hui... Pourtant... Oh! non, non, non! — s'écria-t-elle, en secouant nerveusement la tête, — il n'y a plus rien à partager. A toi tous les bonheurs, à moi toutes les calamités!... Grand bien te fasse : je ne t'envie pas; je ne voudrais pas être à ta place... Si c'est

ta mère qui t'envoie, ou ta servante, dis-leur qu'elles soient tranquilles : je n'en veux pas, de votre Luca, je n'en veux pas. Je m'en moque!... Il vient ici comme les mendiants et les filous vont chez la tante Itria : vous le chassez de chez vous comme une ordure, et il est juste qu'il vienne ici... dans cette maison qui, pour vous, est immonde. Vous êtes purs comme le cristal... Et il vient ici... parce qu'il ne sait pas où aller. Mais je ne veux pas de lui pour mari. Rassure-toi : ses biens te resteront.

— Je n'en ai que faire.

— Oh! ne dis pas ça! La fortune plaît à tout le monde, — protesta Michela avec une rancœur croissante. — On obtient tout avec de l'argent, ou du moins on n'est pas déshonoré... Quelquefois pourtant... Ainsi, toi, avec de l'argent, tu ne peux pas avoir d'enfant, et je sais que tu désires beaucoup en avoir un... Avec de l'argent... avec de l'argent...

— En voilà assez! — déclara Gavina, en se levant, — je te répète encore une fois que je ne suis pas venue pour me disputer avec toi. Je croyais que tu m'aurais accueillie autrement, Michela. Ne te fâche pas, ne t'énerve pas : maintenant je m'en vais... Sans rancune!

— Va, va! tu es venue pour me faire du mal... tu ne peux faire que du mal...

— Voilà, voilà, toujours la même histoire! — gémit Gavina, en regardant avec pitié la malheureuse femme. — On ne peut pas discuter avec toi, Michela, pas plus qu'avec Luca ou... avec d'autres... Il vaut donc mieux ne pas causer davantage, et que je m'en aille. Mais écoute, Michela, pense bien à ce que je te dis : moi, je ne t'ai jamais fait de mal. Je pourrais dire, au contraire, que c'est toi qui m'en as fait, mais...

Alors Michela bondit sur ses pieds, raide, farouche.

— Oh! pauvre petite! — cria-t-elle en ricanant.

— Assez, assez, Michela! — supplia Gavina, en levant ses mains jointes. — Je ne t'ai pas fait de mal, et tu ne m'en as pas fait non plus... Le mal remonte au delà de nous... Mais, en admettant même que je t'en aie fait... je t'assure que, si je le peux... je te ferai du bien.

— A quoi bon? Si tu m'as tuée, tu ne peux pas me rappeler à la vie. Ah!...

Ce « ah! » fut comme un cri sauvage de douleur physique, pareil au hurlement de certaines bêtes blessées; et Gavina comprit alors que, en comparaison de tout ce qu'avait souffert Michela, ses chagrins et ses remords étaient de simples émotions faciles à oublier.

Elle pouvait guérir, peut-être était-ce déjà fait; l'autre était morte, comme elle l'avait dit, et les morts ne ressuscitent pas.

A partir de là, leur conversation devint tragique. Gavina aurait voulu s'en aller. mais elle en était incapable : les yeux de Michela, d'un vert livide, comme la mer quand approche la tempête, devenaient de plus en plus étranges et l'hypnotisaient presque, la clouant où elle était, d'un regard semblable à celui d'un duelliste. Au reste, elle devinait ce que Michela n'arrivait pas à lui exprimer : combien de fois ne s'était-elle pas fait les mêmes reproches?

— Tu n'es pas aussi malade que tu te le figures, — murmura-t-elle. — Si tu voulais, tu guérirais... Mais aujourd'hui il n'y a pas moyen de raisonner avec toi; un autre jour... peut-être... nous en recauserons... et tu verras que je n'ai pas tort...

— Tu ne veux pas rester? — demanda Michela, oubliant qu'un instant auparavant elle lui avait dit elle-même de s'en aller. — Attends encore une minute!... Puisque tu es là... et que tu as de si bonnes intentions... il y a une question que je voudrais te poser.

Elle hésita, baissa les yeux, puis à mi-voix :

— Est-ce vrai qu'il t'a écrit, avant de mourir?

— Oui.

— Est-ce vrai que Francesco a remis cette lettre au juge?

— C'est vrai.

— Il ne parlait pas de moi?

— Non.

Il y eut un moment de sombre silence. Puis Michela fixa de nouveau ses yeux menaçants sur ceux de Gavina et reprit :

— Ainsi donc, tu vois!... Et tu t'es figuré qu'il pensait à moi et qu'il t'avait oubliée!... Et moi, je me suis perdue, à cause de toi, pour lui... Il pensait à toi en se tuant : il a toujours pensé à toi... et c'est pour cela qu'il a fini ainsi.

— Il devait finir ainsi! telle était sa destinée! — soupira Gavina.

— Telle était sa destinée!... Les morts s'en vont... et les vivants restent! — dit Michela.

Et elle alla fermer la porte, presque avec le même geste que celui de Luca lorsqu'il avait fermé la fenêtre.

La chambre resta éclairée par le jour triste et ardent que laissait pénétrer la croisée; et Gavina eut l'impression d'être enfouie dans un tombeau. Il était inutile de frapper contre ces murs : ils ne s'ouvriraient pas. Il était inutile de lutter contre les morts; Michela avait raison : les morts ne ressuscitent pas. Toutefois, bien qu'elle sentît sa peur grandir, et qu'elle jugeât puéril de discuter plus longtemps avec un fantôme, Gavina reprit à voix basse, avec un calme funèbre :

— Écoute-moi, Michela; sois raisonnable. Tu ne dois pas te désespérer ainsi. Il y a des milliers et des milliers de femmes qui se trouvent dans la même condition que toi. Crois-tu qu'elles se désespèrent? mais pas du tout : elles continuent à vivre, elles aiment encore, elles rencontrent un homme qui les plaint et qui les aime... Les uns meurent et les autres vivent, oui. Nous avons tous le droit de vivre, tous, vois-tu? même les plus coupables. On se figure bien des fois qu'on est mort, qu'on ne pourra plus lever les yeux devant les vivants; mais il vient une heure où l'on se réveille, et tout le passé vous fait l'effet d'un rêve... Tu verras que cela t'arrivera, à toi aussi. Tu oublieras, tu te réveilleras; tu trouveras un honnête homme qui t'aimera plus qu'une autre femme, parce qu'il saura que tu as souffert...

Michela l'écoutait sans l'interrompre, se reculant de quelques pas jusqu'à ce qu'elle sentît derrière elle une petite table sur laquelle il y avait des tasses, des verres et d'autres objets. Sans se retourner, elle se mit à en ouvrir et à en refermer le tiroir; et, quand Gavina lui parla de l'homme qui l'aimerait malgré sa faute, elle eut un nouvel éclat de rire, et ses dents réapparurent toutes, jusqu'aux dernières molaires, comme celles d'un loup qui bâille.

— Cherche-le, toi, cet homme-là! — gronda-t-elle. — Eh! ils ne sont pas tous comme Francesco Faïs. Il n'y a que toi qui pouvais trouver cet homme-là... Mais tu as de la chance,

toi!... Tu es considérée; moi, je suis honnie : à part quelques niais comme ton frère, il n'y a personne qui ne crache sur une saleté comme moi.

— Assez, assez, Michela! Tu es folle!

— Je le sais, je le sais. Crie-le bien haut : je le sais... Et si je n'avais pas été folle, je n'aurais pas fait ce que j'ai fait... Lui, il venait pleurer ici à cause de toi; et moi, sotte que j'étais, je pleurais avec lui... Qui donc pouvait agir ainsi, si ce n'est une folle?... Toi qui étais sage, tu l'as chassé; et il est venu ici par désespoir... Luca fait de même, à présent... Mais lui... mais lui...

— Mon Dieu! assez, assez! ne continue pas!...

— Non, il n'y en pas assez. Puisque tu es là, il faut que je te dise tout... Pourquoi es-tu venue, maudite?... Tu es venue pour rire?... Eh bien, je vais te faire rire, moi...

Gavina comprit qu'il était temps de s'en aller; elle fit quelques pas vers la porte et dit :

— Je n'ai aucune envie de rire... Au revoir!

Michela rit encore, de son horrible rire, et cria :

— Ah! tu t'en vas?... Il me semble que tu as peur.

Le chat effrayé releva la tête, ouvrit ses grands yeux verts, sauta en bas du lit et se réfugia sur la fenêtre. L'enfant gémit dans son berceau.

— Peur de quoi? — demanda Gavina, surmontant sa terreur. — Ne crie pas comme cela, Michela. Pourquoi te mettre dans une telle colère? Prends garde de réveiller ta fille.

— Que t'importe ma fille?... Veux-tu lui donner encore du poison?

Gavina s'approchait de la porte, mais tout à coup elle bondit en arrière... Michela s'élançait contre elle comme un taureau furieux, la tête basse, les bras tendus en arrière, en hurlant :

— Tu ne t'en iras pas! tu ne t'en iras pas!

Elle eut la terrible intuition de la réalité : elle comprit que Michela était en proie à un accès de folie homicide; et, sans savoir comment, poussée par l'instinct de la conservation, elle se trouva dans la chambre contiguë, entre le lit et le berceau.

Mais l'autre s'avançait en courant, en soufflant comme une

bête féroce; elle tenait un couteau, la lame en bas. Gavina sentit ses genoux fléchir; ses yeux se voilèrent; en un instant, mille souvenirs lui revinrent à l'esprit; elle pensa à Francesco, à la prédiction de Luca : « Tu ne feras que du mal, à ton mari, à tout le monde... », et sa terreur d'une mort imminente fut bien moins grande que sa douleur de se voir destinée à faire souffrir le seul être qui l'aimait encore.

Alors elle cria : elle entendit son cri comme celui d'une personne qui l'encouragerait de loin, et, avant que Michela parvînt à la frapper, elle saisit la fillette et la tint suspendue devant elle en guise de bouclier.

— Si tu me touches, je t'assomme avec! — menaça-t-elle, tandis que l'enfant se tortillait en lui pointant ses petits pieds sur le ventre et en tendant les bras à sa mère.

— Laisse-la! je te dis de la laisser, mauvaise bête! — rugit Michela, d'une voix rauque, en la poursuivant, le corps penché en avant, la figure farouche.

Mais, rassurée désormais, se garantissant toujours avec la petite fille, Gavina battait en retraite, contre le mur. Tout à coup Michela parut butter, tomba à genoux, et lui effleura une jambe, comme si elle cherchait à s'y appuyer. Alors, après avoir jeté l'enfant dans les bras de sa mère, Gavina se précipita dans l'autre chambre, ouvrit la porte, dégringola l'escalier; et, à la vive lumière qui éclairait la cour, elle s'aperçut que ses vêtements étaient tachés du sang.

Elle se courba, se redressa deux fois, comme si elle saluait; elle retroussa ses jupes et vit le sang, d'un rouge vif, couler un peu au-dessus de son genou gauche et tomber en grosses gouttes sur ses souliers. Alors elle fut reprise d'une frayeur folle : elle eut peur de faire une chute, d'être rejointe et blessée encore; elle ne pensa plus à personne, ne sentit que l'instinct de se sauver, le désir de vivre, et elle se remit à courir. Son sang mouilla les pierres de la rue des pauvres...

Le nain, qui était resté dans la cour de la tante Itria, la vit passer en courant sur la place, et il s'élança dehors; mais elle était déjà devant sa porte et frappait à coups redoublés avec le heurtoir. Agitée d'un tremblement convulsif, elle serrait sa jupe sur son genou blessé, mais le sang continuait à couler le long de la jambe et à dégoutter jusqu'à terre. Paska n'ouvrait

pas. Le nain regardait le sang avec des yeux épouvantés et balbutiait.

— Madame Gavina... madame Gavina... qu'est-ce qu'il y a eu?... Le médecin...

— Tais-toi! — répondit-elle d'un ton rude, — va-t'en!... je suis tombée. Va-t'en, je te dis!

— Faut-il que j'aille chercher le médecin?... la tante Itria? Vous saignez tant!

— Non, non. Ne dis rien à personne : va-t'en!... va-t'en! — répéta-t-elle en s'agrippant au montant de la porte.

De nouveau elle craignait de tomber et il lui semblait que la terre oscillait sous ses pieds; mais, quand Paska ouvrit et se mit à crier en voyant le sang, elle la repoussa en arrière, entra et referma la porte au verrou.

Ensuite on vit le nain marcher tout courbé depuis la porte des Sulis jusqu'à celle de Michela : en route, il ramassait des poignées de poussière et les répandait sur les empreintes sanglantes de Gavina. Avait-il deviné le mystère? On ne l'a jamais su, car ce fut la première et la dernière fois de sa vie qu'il garda un secret...

Cependant Gavina, suivie de Paska qui gémissait épouvantée, monta dans la pièce du premier étage où Francesco recevait les malades, et se lava et banda sa blessure sans souffler mot. Encore accablée de terreur et d'angoisse, elle tremblait et claquait des dents, mais ne répondait pas aux questions de Paska. Elle comprenait que sa blessure n'était pas grave; mais, eût-elle été en danger de mort, elle aurait observé le même silence, — comme ces blessés qu'une complicité inavouable unit à celui qui les a frappés, et oblige à n'en pas révéler le nom. — Quand elle ne vit plus le sang couler, elle se calma. Elle écrivit quelques mots sur une feuille de papier; puis, avec l'aide de Paska, elle se coucha sur le petit lit couvert de toile cirée qui était auprès de la fenêtre, et alors seulement elle sembla remarquer la désolation de la vieille servante.

— Tais-toi! — dit-elle, irritée, — cela ne sera pas grand'-chose... Remue-toi donc au lieu de pleurnicher; fais chauffer de l'eau et donne-moi du cognac; ôte-moi mes souliers... Va chercher la tante Itria, dépêche-toi! Tu n'es bonne à rien. Va-t'en!

Cet ordre augmenta le désespoir de Paska.

— Je t'ai vue naître... et tu me repousses à l'heure du danger! — sanglota-t-elle.

— Tu m'as vue naître, et maintenant tu veux me voir mourir... Il faut envoyer une dépêche à Francesco... Veux-tu me laisser seule? va et tais-toi : autrement, j'appelle quelqu'un par la fenêtre.

Alors Paska se ressaisit : elle lui donna le cognac, lui enveloppa les pieds dans un châle de laine, et se décida enfin à aller chercher la tante Itria...

Il y avait des années que la vieille obèse n'était entrée chez sa belle-sœur; et néanmoins, pendant qu'elle montait l'escalier en haletant, et qu'elle s'approchait du lit où était Gavina, sa figure bouffie et ses petits yeux vifs n'exprimaient ni rancune, ni peine, ni contentement.

Elle effleura de sa main chaude et molle le visage de sa nièce, en se baissant pour la regarder dans les yeux; puis elle lui releva la lèvre supérieure et examina les gencives.

— Je suis blessée, — dit Gavina.

Et, apercevant la figure désolée de Paska derrière la tante Itria, elle ajouta :

— Je suis tombée... du haut d'un escalier... Il faut avertir Francesco. Paska... va donc au télégraphe!

Dès que la vieille fut sortie, la tante Itria murmura :

— Tu vois?... tu vois?... Pourquoi y es-tu allée? Elle aurait pu te tuer... A présent, qu'est-ce que tu vas faire? Tu vas la dénoncer?

— Non! — répondit énergiquement Gavina.

Les heures s'écoulèrent. La tante Itria demeura jusque vers le soir auprès de sa nièce, parlant avec calme du tragique événement.

Elle avait assisté au dénouement de plus d'un drame, et les blessures, le sang, les gémissements, les mystères de la haine et les misères des passions humaines ne l'effrayaient point : elle ne s'étonnait donc pas qu'une aventure de ce genre fût arrivée même à sa nièce, une personne riche et distinguée.

Son calme finit par suggestionner aussi Paska, et il régna dans la maison un silence grave et une tranquillité apparente, comme s'il ne s'était rien passé.

Gavina, immobile, couchée sur le dos, mais le visage tourné vers la fenêtre, voyait le hêtre, les montagnes, le ciel qui prenait une teinte violacée ; et ce qui l'inquiétait le plus, c'était de songer au chagrin qu'aurait éprouvé Francesco si elle était morte d'une manière aussi tragique. Au fond, elle avait pourtant un vague sentiment d'orgueil à l'idée qu'elle pouvait enfin donner à son mari une preuve de son courage et de sa générosité. Elle s'apaisa peu à peu, elle aussi, et à ses angoisses et à sa frayeur de la mort succéda une sensation qui lui était inconnue : la joie de vivre. Elle était vivante, bien vivante!... La douleur même que lui causait sa blessure lui était presque agréable parce que c'était un signe de vie...

Vers le soir, comme Luca devait revenir de la vigne, elle pria la tante Itria de s'en aller, et Paska de dire qu'elle était un peu indisposée. Elle resta seule quelque temps : elle vit la lune surgir au-dessus du hêtre, et elle se rappela les soirs mélancoliques de son enfance, où elle se torturait l'esprit avec une volupté cruelle et priait Dieu de la faire souffrir. Puis elle se rappela son dernier entretien avec Priamo, la prédiction du malheureux garçon, les rêves d'existence qu'il faisait pour elle en regardant la ville étincelante de lumière.

Et mille autres souvenirs lui défilèrent par la tête, rattachés l'un à l'autre comme les anneaux d'une chaîne ; mais, au lieu de l'irriter ainsi qu'autrefois, cette évocation lui produisait l'effet d'un rêve langoureux en l'état de sommeil. Il lui semblait être étendue sur un terrain dur, dans un endroit désert; elle voyait la lune monter dans le ciel bleu, elle croyait entendre le pas lointain d'un cheval dans une rue solitaire ; et, tel un soldat blessé, abandonné dans un champ après la bataille où il a été mené contre son gré, elle ne se demandait pas pourquoi elle était là, seule, blessée, et elle ne gardait pas la moindre rancune à ses ennemis, mais elle attendait qu'on vînt la secourir et la soigner.

Son médecin et son sauveur, cette fois encore, ne pouvait être que Francesco. Il venait : ce pas qu'elle croyait entendre, c'était celui de son cheval. Il voyageait dans le soir vaporeux, il descendait la montagne, traversait le plateau, se dirigeait vers elle, de même que le compagnon d'armes vers son camarade en danger.

« Et moi, que ferai-je pour lui? » se demandait-elle. Et puis elle se disait : « Vivre, vivre... pour lui... pour moi. »

Il lui semblait comprendre enfin toute la valeur et la signification de la vie. Elle ne reformait pas les vains projets qui jadis avaient égayé sa convalescence; elle concevait qu'apparemment sa vie ne changerait pas d'aspect, mais elle pensait : « Je suis allée jusqu'au bout; j'ai vu la mort en face. Maintenant il faut retourner sur ses pas... » Et, pour se prouver à elle-même qu'elle était toujours vivante, elle répétait tout haut.

— Vivre!... vivre!...

Un peu avant le retour de Luca, la tante Itria remonta près d'elle et lui raconta à mi-voix :

— Donc, je suis allée là-bas. La porte était fermée. J'ai frappé deux ou trois fois, mais elle ne m'a pas ouvert; peut-être qu'elle avait peur... Alors je l'ai appelée en criant, jusqu'à ce qu'elle se montre à la fenêtre. Elle avait la figure livide et les yeux rouges et gonflés; elle devait avoir pleuré... Alors je lui ai dit : « Gavina est tombée et s'est fait mal à un genou; c'est ta faute : pourquoi as-tu fait cela?... » Elle n'a rien répondu, mais s'est mise à pleurer. Puis elle m'a demandé si Francesco était revenu. Elle doit avoir peur de lui.

— Il ne lui fera rien, — s'écria Gavina.

Et au moment où la tante Itria s'en allait, elle la rappela et ajouta :

— Retournez-y. Dites-lui qu'elle n'aie pas peur... et que je ne lui garderai pas rancune.

*
* *

Il était près de neuf heures quand arriva Luca. Elle attendit avec curiosité qu'il sortît, puis qu'il rentrât, après avoir été sans doute chez Michela; mais alors, il passa devant la porte de sa sœur sans s'arrêter et continua de monter l'escalier, avec son pas mal assuré de vieillard.

— Il ne t'a pas parlé de moi? — demanda-t-elle à Paska. — Il n'a rien dit?

— Rien, — soupira la vieille.

Et elle se coucha par terre au pied du petit lit. L'attente,

l'énervement, la blessure donnaient un peu de fièvre à Gavina. Elle croyait toujours entendre le pas du cheval de Francesco, et elle ne s'assoupit qu'après minuit; des visions confuses l'agitèrent jusqu'au moment où le roulement d'une voiture, qui fit trembler les vitres de la fenêtre sur la rue, la réveilla. Le bruit s'arrêta subitement, et la voix de Francesco vibra dans le silence de la nuit :

— Gavina! Gavina!

On aurait dit qu'il craignait de ne pas recevoir de réponse; et, à peine Paska lui eut-elle ouvert, il grimpa l'escalier quatre à quatre, et, voyant de la lumière dans la pièce des malades, il entra et se pencha, bouleversé, haletant, sur Gavina. Il avait les yeux sombres, ses mains tremblaient.

— Qu'as-tu donc, Gavina, qu'est-il arrivé? Pourquoi es-tu ici?... Et ta mère?... Et Luca?...

Elle s'aperçut qu'il avait eu le pressentiment de la vérité, bien que la dépêche annonçât une simple indisposition.

— Je suis blessée, — murmura-t-elle.

— C'est Luca?

— Non : *elle*.

D'un geste, il rejeta la couverture, il défit le pansement, enleva la ouate et la gaze ensanglantées, se baissa pour examiner la blessure. Quand il se redressa, sa figure avait changé d'expression, ses traits s'étaient raidis. Il examina froidement les pupilles de Gavina et lui dit, presque avec dureté :

— Il faut faire bien vite des points de suture.

Elle se mit à pleurer, s'imaginant qu'il la regardait avec haine, et elle balbutia :

— Je vais t'expliquer... ce qui est arrivé...

Pendant qu'elle racontait en phrases confuses sa visite à Michela, leur entretien, la scène qui avait suivi, Francesco, sans trop l'écouter, alluma la lampe à alcool qui lui servait à flamber ses instruments de chirurgie, et appela Paska en lui ordonnant de faire bouillir de l'eau. Puis il descendit à la cuisine et remonta lui-même un pot d'eau chaude qu'il versa dans la cuvette.

Gavina se taisait, apeurée, se demandant s'il pourrait jamais lui pardonner cette dernière légèreté.

Pendant quelque temps, on n'entendit que le pétillement de

la lampe et le bruit de l'eau versée d'un vase dans un autre. Paska rentra en portant deux bougies, et, après lui en avoir fait poser une sur la table, il la prit par les épaules et la plaça auprès du lit, en lui indiquant comment elle devait tenir l'autre.

— Et pas de pleurnicheries! — lui cria-t-il au visage.

Elle allongea ses lèvres tremblantes, comme un enfant qui s'efforce de ne pas pleurer ; mais ses yeux encore beaux étaient brillants de larmes, et une expression de suprême angoisse creusait ses joues pâles et tombantes.

Gavina eut pitié de cette douleur muette et tendit la main à Paska en lui faisant signe de lui donner la sienne. Alors la maîtresse et la servante, les mains entrelacées, pleurèrent toutes les deux en silence; mais Francesco, regardant à la clarté de la bougie le fil presque diaphane qui devait lui servir à recoudre la plaie, grommela sans se retourner :

— Eh bien! quand vous aurez fini, je pourrai commencer.

Et de nouveau l'on n'entendit plus dans la chambre que le pétillement de la lampe.

Francesco s'approcha du lit et se pencha sur Gavina; et elle ne bougea pas, ne se plaignit pas, tandis que l'aiguille lui transperçait la chair.

L'opération terminée, il fit à la malade une injection de morphine; et, comme s'il reprenait une conversation interrompue, s'adressant à Paska :

— Je disais... Sois tranquille : tu mourras avant elle!... Et maintenant va te reposer...

Quand la vieille fut sortie, il ouvrit la fenêtre pour dissiper l'odeur d'alcool et d'éther qui remplissait la chambre, et il rangea ses instruments.

— Comment te sens-tu, à présent? — demanda-t-il tout haut.

— Bien, — répondit-elle d'une voix un peu voilée.

En effet la morphine lui rendait les membres plus légers, la délivrait de toute douleur et de toute inquiétude.

Dans l'encadrement de la fenêtre, Gavina voyait les montagnes encore illuminées par la lune, mais le ciel déjà éclairci par l'aube dessinait autour des cimes une auréole d'argent; et, plus près, les hautes branches du hêtre recevaient encore la lueur lunaire.

Elle se rappelait le temps où elle devait se lever de bonne heure pour faire le pain, et comment, sortie dans le jardin, elle était poursuivie par l'idée de partir pour des régions lointaines où tout était joie et splendeur : et ce souvenir lui causait un plaisir ineffable. Les régions féeriques autrefois rêvées dans les délires mystiques de son adolescence étaient devant elle : elle n'avait qu'à se lever et à se mettre en route pour y arriver.

Peu à peu, mobiles comme des nuages printaniers que pousse la brise, les songes, les hallucinations, les visions fantastiques suscités par la morphine montèrent autour d'elle, se confondant, s'élevant, se surperposant, l'enveloppant comme dans un filet de soie où elle était bercée, suspendue entre le monde réel et un merveilleux monde de paix, de beauté, de lumière... Elle ne dormait pas ; elle avait conscience de rêver, mais, si attrayants que fussent ses rêves, elle ne s'y abandonnait pas entièrement. Un bruit léger, un frottement qui lui paraissait lointain, l'attirait encore vers le monde réel. C'était le pas de Francesco. Il allait et venait dans la chambre ; mais quand il eut remis tout en ordre, il s'assit à côté du lit et prit la main de Gavina dans les siennes.

Après avoir été le médecin, il redevenait le compagnon qu'elle avait attendu jusque-là.

Alors elle ferma les yeux, et elle se figura qu'elle se promenait avec lui sur la grand'route éclairée par une lumière étrange. La lune se couchait derrière la petite ville, le ciel rougeoyait sur la montagne. Une alouette chantait au-dessus des rochers qui dominaient la fontaine ; et l'on aurait dit que son gazouillement saluait avec le même bonheur la nuit finissante et le jour commençant.

GRAZIA DELEDDA

(Traduit de l'italien par ALBERT LÉCUYER.)

LES SEMAINES DE CHAMPAGNE

Les oiseaux humains ont repris leur vol, émigrant vers d'autres ciels. Les drapeaux sont en berne au long de leurs mâts renversés. Les orphéons se taisent et les Rémoises, désolées, interrogent en vain les nuées autour de la cathédrale ; elles se demandent s'il y eut jamais des aéroplanes et qui volent. S'il ne s'était agi, à Reims, que de distraire le public ou de réaliser « une affaire », si les réunions de Bétheny n'avaient été que des attractions genre Luna-Park, point ne serait utile de nous en occuper après la fête terminée et les lampions éteints. Mais, en 1910, comme en 1909, la semaine de Champagne ne fut pas seulement un spectacle. Ces réunions ont, l'une ouvert, l'autre clôturé la première année de meetings aéronautiques en France. Elles en furent, en quelque sorte, les pylônes de départ et d'arrivée. C'est en examinant leurs résultats qu'on pourra le mieux mesurer les progrès réalisés.

***

Ces deux semaines ne se ressemblèrent pas. Il suffit de se rappeler le délire que la première provoqua, en l'opposant à l'attention réfléchie et minutieuse qui, de la part du grand

public, caractérisa la seconde, pour en discerner la différence fondamentale. La première était une fête offerte à l'invention triomphante, au courage victorieux, à l'adresse, à tout ce que l'on voudra de glorieux et de flatteur pour l'intelligence et l'énergie de l'homme; la seconde fut une exposition d'un nouveau genre, une longue séance de jurés amateurs, une sorte de comice aéronautique, où la valeur des machines à voler fut soumise à la critique de M. Tout-le-Monde, quelque chose, si vous voulez, comme un examen de fin d'année où, contrairement à l'usage, les maîtres étaient amenés devant le tribunal de leurs élèves.

En 1909, l'aviation était à son tout premier début. A l'estime du grand public, elle n'existait que sur le papier. On savait bien que des expériences avaient eu lieu, que des aviateurs étaient parvenus, au prix d'efforts et d'essais innombrables, à quitter le sol, à faire quelques bonds, d'ailleurs fort dangereux. Mais on ne considérait guère l'aéroplane que comme un appareil d'étude, une maquette d'ingénieur, servant à faire connaissance avec les lois de l'air, tout au plus comme un appareil de gymnastique, à peine un moyen de sport à l'usage de quelques acrobates; personne n'eût osé parler du moindre usage pratique.

Aussi quand, vers le mois de juillet 1909, le bruit commença de se répandre qu'une série d'épreuves d'aviation allait être organisée à Reims, ce fut tout d'abord de l'incrédulité qui se manifesta. Des épreuves d'aviation! Quelle plaisanterie! Lorsqu'il se confirma que le « tuyau » était certain, que la caisse était riche et que l'essai se montait « sur un grand pied », on se demanda, quels aimables fous se livraient à cette dilapidation de leur fortune. Puis on apprit qu'au nombre des bailleurs de fonds figuraient certains grands marchands de champagne. Tout s'expliqua. Les malins clignèrent de l'œil. Le mot « réclame » prononcé suffit à faire cesser toute analyse des motifs qui pouvaient présider à la mise en train d'une entreprise aussi coûteuse. Ceci prouve, une fois de plus, qu'en France, le pays peut-être où le désintéressement est le moins rare, on ne le suppose jamais qu'en dernier comme mobile aux actions d'autrui. Que les princes du champagne aient eu l'intention de redorer et de moderniser le

prestige de leur province (l'idée de décentralisation n'est pas rare chez nos grands commerçants); qu'ils aient cherché à « faire quelque chose », à témoigner de leur volonté d'agir et de leur sens du progrès, ou encore à fournir une occasion de gain au petit commerce local, éprouvé par plusieurs mauvaises années, voilà ce dont la pensée ne vint à personne : pourquoi supposer d'aussi vertueuses intentions? C'était si simple d'alléguer la réclame!... Pourtant l'idée première du Comité de la Champagne était toute sportive. Le désir des organisateurs n'avait été que de donner un encouragement à un sport nouveau pour lequel ils se passionnaient et dont ils avaient deviné le succès. Ce n'est que plus tard, lorsque les projets prirent de l'ampleur et que de nouveaux donateurs se furent présentés, que les idées décentralisatrices, économiques, sociales, etc., corroborèrent celle-là, pour déterminer la fondation du premier meeting...

Si, réellement, les marchands de vin de Champagne avaient voulu « faire de la réclame », il faut avouer que, pour d'aussi astucieux commerçants, ils auraient bien mal établi leurs calculs. En 1909, les recettes du meeting s'élevèrent exactement à 631 736 fr. 48, les dépenses à 565 071 fr. 73. Il y eut donc un excédent de recettes de 66 664 fr. 75. Mais les 631 736 fr. 48 de recettes sus-mentionnées comportaient 214 562 fr. 78 de souscriptions volontaires, dont aucune, bien entendu, ne fut remboursée. Ces souscriptions déduites, le Comité d'Aviation eût donc éprouvé un déficit de 147 789 fr. 03.

Or, croit-on qu'une augmentation dans la vente du vin de Champagne vint compenser ce gros débours? On but, l'année dernière, au buffet de l'Aviation, exactement 3 900 bouteilles de champagne, pendant les huit jours du meeting. Qu'est-ce que cela en regard de l'expédition de la Marne, qui est, en moyenne, de 100 000 bouteilles par jour? Sans doute, les expéditions, depuis la « Grande Semaine », ont augmenté de 30 p. 100. Mais est-ce au meeting qu'on le doit et non pas plutôt à l'augmentation redoutée des droits de douane en Amérique, en Belgique et en Allemagne, qui obligea les négociants à bourrer leurs dépôts en vue de la prochaine élévation des tarifs?

Au reste, c'est une erreur de croire que les marchands de

vin de Champagne fussent en majorité dans le Comité d'Aviation. Ils y étaient au nombre de 10 sur 24 membres. Les autres font commerce de lainages, d'automobiles, d'épicerie. L'un d'eux est agent d'assurances, un autre chirurgien. En 1909 le total des souscriptions, non remboursées, de ces 24 membres exclusivement s'est élevé à 106 250 francs : 108 312 francs furent souscrits par des donateurs qui ne figuraient pas dans le Comité et qui, pour la plupart, n'avaient aucun intérêt en Champagne. Aux membres du Comité, le fameux succès de l'année dernière a donc coûté, en moyenne, 4 427 fr. 08 par ête. Faut-il admettre que chacun des 14 membres non intéressés au commerce de vin de Champagne ait benoîtement payé cette somme pour faire de la réclame à autrui?

D'autres ont reproché au Comité d'Aviation d'avoir voulu faire « une affaire ». La lecture de ses statuts montre bien que jamais il n'eut cette pensée.

Art. 5. — Les membres du Comité d'aviation de Champagne susmentionnés décident que, dans un délai maximum de six mois après cette réunion sportive, le bilan sera établi et les comptes arrêtés. En cas de reliquat ou excédent de recette, après paiement de toutes les dépenses engagées, les fonds disponibles pourront être employés d'une ou de plusieurs des manières suivantes :

1° Soit à la création d'une épreuve annuelle, lesdits fonds devant rester déposés dans une banque;

2° Soit être mis à la disposition d'une des Sociétés sportives françaises s'occupant d'aviation;

3° Soit être employés en partie ou en totalité en faveur d'une œuvre de bienfaisance.

Sans regarder aux intentions, le public de 1909 conserva jusqu'au jour de l'ouverture son incrédulité railleuse. Ce fut d'ailleurs une des principales raisons du succès dernier.

Chez la foule, chez toutes les foules, si élégantes et mondaines qu'elles soient, l'enthousiasme plus vif suit de près le scepticisme. Le public de 1909 était bien certain que les aviateurs « ne voleraient pas » et qu'on « ne verrait rien ». Et, de fait, la première journée confirma d'abord ces prévisions. Il pleuvait, il ventait. On était morne au pesage, énervé à la pelouse : brusquement, vers les six heures, une déchirure se produisit dans les nuages, par où se glissa un rayon.

Le vent tomba, le ciel s'alluma de lueurs roses et Latham s'envola : il monta à cent mètres; il resta près d'une heure dans les airs. Dès lors, la partie fut gagnée.

Quand on vit cet homme volant escalader le ciel et fuir sur les nuées comme une Valkyrie, chacun se trouva fier d'être homme. C'était le vieux rêve, couvé secrètement par des générations de terriens, le rêve de l'homme-oiseau qui, soudain, se réalisait. Les poitrines se dilatèrent, les *hourras* et la *Marseillaise* jaillirent spontanément. Les tribunes, où l'on trépignait, tintaient comme d'énormes grosses caisses. Les élégantes ne négligeaient point d'ôter leurs gants pour applaudir. Ovation, aviation, le public « marchait », suivant l'expression consacrée. A ce point que même les journalistes les plus vieux routiers se découvrirent un cœur débordant de lyrisme. Pour une fois, la loyale admiration que tout Français porte naturellement à l'initiative bien ordonnée et au courage physique se donnait libre cours. La louange ne se croyait pas obligée de mettre de la fausse modération ou du snobisme dans son enthousiasme : le Merle approuvait Chantecler.

*
* *

Mais, en 1909, la valeur technique, sportive ou industrielle du premier meeting de Bétheny échappait aux yeux du grand public : pourvu que l'on volât, si peu et si bas que l'on volât, il était satisfait. Jours de jeunesse! Aube de vie nouvelle!... On admirait en bloc tous les aviateurs et tous les appareils. Il n'en fut pas de même cette année, ainsi qu'on devait s'y attendre et pour bien des raisons. La première était que le succès attire l'envie et que beaucoup de gens étaient tout prêts à desservir d'avance les organisateurs en « leur y cherchant des pouilles », comme on dit en Champagne. La seconde était plus avouable : on avait vu beaucoup d'aéroplanes, presque trop; on commençait d'être blasé.

Sans doute la semaine de Champagne conservait en 1910 son prestige. En outre elle était mieux dotée que ses concurrentes; les engagements étaient plus nombreux; les ténors de l'aviation promettaient d'y accomplir des prouesses inédites.

Mais, cette fois, une partie de la presse ne montrait aucune hâte à annoncer le meeting de Bétheny, aucune cordialité à en escompter les succès. Un grand journal de sports avertissait ses lecteurs, quelques jours avant l'ouverture du meeting, que « la saison aéronautique n'offrant plus d'intérêt à la suite des épreuves de Rouen, il suspendait sa rubrique d'aviation ». D'autres journaux demandaient que l'on nourrît d'avance leur enthousiasme. Bref, en 1910, la semaine de Champagne eut l'honneur d'une conspiration du silence.

Donc, il n'y eut personne à Bétheny? Erreur. Le public, dès la première réunion, fut plus nombreux que l'année passée[1]; mais ce n'était plus le même public, ou plutôt il avait changé de sentiments. D'enthousiaste il était devenu observateur. Dans l'intervalle des deux meetings, il s'était initié, sinon à la pratique, du moins à la théorie de l'aéroplane. Il débarquait à Bétheny, bourré de connaissances aéronautiques et bien décidé à les compléter sur le champ d'aviation. Son premier mouvement fut d'aller aux hangars, d'y passer l'inspection. Il interrogea, s'informa, discuta. A ce point qu'un aviateur impatient s'avisa d'afficher une notice ainsi conçue : « On est prié de ne pas demander à X... s'il compte voler aujourd'hui, à quelle heure et pour quel record, et de lui f... la paix ». Un autre s'était contenté de tracer à la craie sur la porte de son hangar, à l'adresse des visiteurs, une proclamation en quelques lettres, bien moins précise, certes, mais bien plus énergique.

Ils avaient tort. Cette curiosité populaire était légitime, outre que flatteuse. On aurait dû s'efforcer de la contenter, dans l'intérêt même de l'industrie et du commerce que le nouveau sport a fait naître et dont les constructeurs vivront. Car en 1910 le point important n'était plus le vol des hommes-oiseaux; c'était, ce sera désormais le perfectionnement et la diffusion de la machine volante. Et le public l'a bien compris. Les aviateurs n'ont plus à ses yeux le prestige fabuleux de demi-dieux. Ce ne sont plus que mécaniciens d'une sorte nouvelle, chauffeurs d'automobiles aériennes, et leurs Pégases

1. Recettes des entrées (sans compter la location) :

	1909	1910
Premier jour	22 854 fr. 50	35 000 francs.
Dernier jour.	65 692 fr. 65	85 000 —

n'étant plus, dans l'espèce, que des mécaniques perfectibles, il importe bien moins de les voir emporter au ciel leurs cavaliers divins que d'en étudier les muscles d'acier, la membrure de fer et de bois et les ailes de toiles pour en tirer le meilleur rendement.

Du coup, l'enthousiasme faiblit : c'est vers la recherche des réalisations pratiques que le public tourna bourgeoisement son attention : « Quand monterons-nous en aéroplane, à notre tour, non pas pour en tirer gloire et honneur, mais pour notre plaisir et notre utilité? »

La première impression que tout spectateur français éprouva dès son arrivée à l'Aviation fut un peu égoïste. En voyant le ciel traversé de tous les côtés par ces petites flèches vives et légères qu'on reconnut bien vite, on ne pouvait s'abstenir d'une comparaison, toute à notre avantage, entre notre agile engin national et le lourd appareil de nos voisins. La catastrophe récente du *Deutschland*, succédant à celles des innombrables *Zeppelin*, était présente à tous les esprits. Les prévisions de nos ingénieurs se réalisaient donc. Une fois de plus, notre ingéniosité, notre sens aiguisé du possible et du réalisable l'emportait sur les théories des infaillibles savants d'Outre-Rhin. Une fois de plus, nous étions les vrais inventeurs, les créateurs de progrès... Mais cette petite satisfaction encaissée avec un sourire et « leurs » pesants dirigeables mis hors de cause, il s'agissait de se faire une préférence dans « nos » systèmes d'aéroplanes.

Monoplan ou biplan? Un coup d'œil dans le ciel et le choix fut bientôt fait. Qu'est-ce donc cette caisse défoncée qui s'en va dans l'air, tanguant, roulant, inquiétante et falote? Un biplan. Et cette paire d'ailes là-bas, qui s'envole comme un perdreau et file droit vers le soleil, à peine touchée par le vent? Un monoplan. Fort bien. Le doute n'est plus possible. D'ailleurs, l'année dernière déjà... Du point de vue esthétique, la question est tranchée, n'en parlons plus. Mais pratiquement? Le monoplan est plus logeable certes, mieux proportionné à l'homme, plus maniable aussi : offre-t-il plus de sécurité que le biplan? Si seulement il égale en sécurité le biplan, c'en est fait de ce dernier. « Les cages à mouches sont *knocked out* », comme disait Tellier. Mais Leblond, Delagrange et ce pauvre

Wachter semblent bien avoir été les victimes du monoplan, puisque leur chute a été due, autant qu'on peut le présumer, à une rupture de tendeur, accident impossible chez la gent biplanesque.

Résultat brutal : tous les accidents graves ou légers sont arrivés à des monoplans; le seul biplan qui ait eu des malheurs était monté par une femme, nerveuse peut-être, et il semble bien que l'appareil n'en put mais...

Mais, pour faire un choix raisonné, allons aux hangars examiner les différents modèles.

Voici un monoplan qui semble construit avec beaucoup d'insouciance. Les haubans en sont faits de solides fils métalliques; mais ne sont-ils point agrafés à la carcasse par des pas-de-vis, des rubans d'acier mille fois tordus, etc., etc., autant d'attaches insuffisantes et dont, surtout, l'usure est difficilement contrôlable? Allons en voir un autre. Même observation. Peut-être il suffirait d'un peu plus de soin des constructeurs, d'un peu plus de prudence des aviateurs, pour que le monoplan devînt un instrument de locomotion pour pères de famille.

Avouons franchement qu'on n'en est pas encore là et que le métier d'aviateur, qui, des tribunes, paraît aisé, semble au visiteur des hangars comporter quelque risque; on comprend que le riche amateur passe les jours à de ronflants essais d'hélice, sans pouvoir se décider à quitter le plancher des humains; le monoplan ne saurait encore porter César et toute sa fortune.

Pourtant, est-il concevable que les inventeurs et les constructeurs exposent, de gaîté de cœur, leur propre vie ou celle de leurs recordmen?

Cette insouciance n'est qu'apparente. Dans ces modèles de course, tout est sacrifié à la légèreté. Il faut gagner des prix, battre des records. Un modèle d'aéroplane ne saurait encore se recommander, comme un modèle d'automobile, par la seule supériorité de sa construction et l'excellence de ses matériaux. Il ne peut attirer l'attention du public que par ses triomphes dans les concours. D'où il résulte que, la condition essentielle de ces triomphes étant que ces appareils soient vites et légers (autant dire fragiles et dangereux), ce sont ces qualités — ou ces défauts — que les constructeurs cherchent à leur assurer.

Mais est-ce là le but suprême et le véritable intérêt de leur industrie? Ne devraient-ils point s'efforcer plutôt de réaliser un instrument vraiment pratique?

Jusqu'à présent sans doute, le nouveau sport n'a guère pu être l'apanage que de professionnels très exercés et sans souci — disons sans crainte. — Mais après la semaine de 1910, on ne peut s'empêcher de croire qu'il suffirait de quelques progrès pour que l'aéroplane pût être mis entre les mains de sportsmen, de simples amateurs. Tel n'est pas, à vrai dire, l'avis de certains constructeurs, et non des moindres : alors que leurs intérêts commerciaux les inclineraient à un optimisme, si l'on peut dire, de commande ; leurs pronostics n'ont rien cependant de l'enthousiasme.

Mais le public, à tort ou à raison, est d'un sentiment tout autre, et comment se borner aux doutes de la sagesse, quand, à la fin des dernières épreuves, on verra les officiers du camp de Châlons reprendre tranquillement leur chaise volante et regagner avant le soir leur *mess* lointain — à 30 kilomètres de là — en doublant les tours de la cathédrale?

Pour permettre à tout un chacun pareille rentrée à domicile, que faudrait-il en somme aux derniers appareils? Plus de solidité d'abord, même au détriment de la légèreté. Nous n'avons pas besoin de faire cent kilomètres à l'heure : quarante combleraient tous nos vœux.... d'aujourd'hui. Il faut aussi que les moteurs deviennent plus résistants (M. Borel nous a dit ici même qu'ils ne valent plus rien au bout de quelque mille kilomètres) ; moins difficiles à mettre en marche (Pischoff, paraît-il, a déjà fait l'essai d'un « embrayage ») ; moins voraces (les moteurs vont jusqu'à exiger au moins 20 litres d'essence et 10 litres d'huile par heure, pour 50 chevaux seulement) ; moins bruyants ; plus propres : cette huile qu'ils consomment en si grande quantité, ils en recrachent la moitié sur leurs pilotes, et c'est, révérence gardée, sous l'apparence de pommes de terre frite ou de sardines en boîte que nos Lohengrins descendent aujourd'hui de leur cygne aimé ; bien que l'automobile nous ait acclimatés aux atmosphères de graisse et de cambouis, point trop n'en faut tout de même si l'on veut que les gens du monde adoptent le dernier-né de la locomotion mécanique.

Quant au maniement de l'appareil lui-même, il devrait y falloir moins de raisonnement. Pourquoi ne pas utiliser les mouvements réflexes, ou, du moins, ceux que la pratique des autres sports a rendus habituels? Par exemple, si l'on se sent piquer du nez, on rejette tout naturellement le corps en arrière : la manœuvre qui sert au redressement de l'aéroplane devrait correspondre à ce mouvement instinctif, être provoquée par un geste d'avant-arrière.

En somme, un peu d'étude, et il semble que l'aéroplane pourrait devenir vraiment pratique et d'un usage relativement répandu. Quiconque a suivi la dernière semaine de Champagne en a certainement emporté cette conviction, vraie ou fausse, que la machine volante est désormais inventée, adaptée à notre main, que l'air est conquis, comme la route il y a dix ans fut conquise par l'automobile, ou les profondeurs de l'océan par le scaphandre et le sous-marin, et qu'il s'agit désormais non plus de voler seulement, mais de voyager en volant. Et voilà bien pourquoi cette semaine de 1910 risque d'être la dernière de Champagne en vérité : la couvée a tellement grandi que le nid n'est plus de taille; M. Fallières n'ira plus à Bétheny; pour toujours peut-être, les oiseaux de Reims se sont envolés.

Toutes ces constatations, en effet, sembleraient condamner cette mode : les semaines d'aviation, selon la formule actuelle, au lieu de servir le progrès ne feraient désormais que l'entraver en empêchant les constructeurs d'améliorer leurs types en vue d'une utilisation pratique. Pourtant elles offrent d'autres avantages. Il en est de l'aéroplane comme de l'automobile à ses débuts. Les épreuves de vitesse sont nécessaires. L'appareil de course sert aux expériences; son usage quotidien fournit de précieux renseignements sur la qualité et la résistance des matériaux. En outre, ces concours périodiques tiennent en éveil l'attention du public et stimulent l'émulation des constructeurs. En somme, les épreuves « tour de force » sont encore nécessaires, mais non pas suffisantes. Ce n'est pas à dire qu'il n'en faille organiser d'autres, pour exciter nos ingénieurs à l'étude et à la construction d'aéroplanes de « tourisme ». A côté de spectacles sportifs, il serait bon d'avoir des épreuves industrielles, pourvues de catégories que

l'on aurait à établir judicieusement en dehors de toute considération de lucre immédiat. Il faudrait s'attacher surtout aux « circuits », qui, d'ailleurs, semblent devoir attirer désormais les préférences du public, si l'on en juge d'après l'impression très vive que lui causèrent, par exemple, les raids du lieutenant Féquant, allant de Châlons à Joinville, ou la traversée de Paris, par Dubonnet, si l'on juge surtout d'après l'attente, où nous vivons tous, du Circuit de l'Est.

*
* *

Il est à présumer que les semaines de Champagne ont fait leur temps. Mais le souvenir en restera dans l'histoire de la science et de l'industrie. C'est elles — les autres n'ont fait qu'en corroborer les effets — qui auront éduqué le public et les pilotes en matière d'aviation. En ce sens, on y sut mêler l'utile à l'agréable, et ceux qui les organisèrent ont bien mérité de la reconnaissance nationale. Sans doute, leur pays, le petit et le grand, ne la leur ménage pas; mais, comme il est naturel au métier de prophète, c'est parmi les étrangers qu'ils ont rencontré la justice la plus complète. Les journaux anglais et américains ont renseigné leurs lecteurs avec une abondance et une admirative équité dont la presse française est, d'ordinaire, moins avare. Et pourtant, l'occasion était belle! Notre presse a grand raison de déplorer parfois l'oisiveté des hautes classes, leur manque d'esprit social et d'initiative. Or, pour une fois que quelques « princes » généreux et entreprenants réussissaient une organisation difficile et dispendieuse, donnaient leur temps et leur argent sans aucune chance de rémunération, pourquoi les récompenser par des injures ou des injustices? On a pu lire dans telle feuille sportive : « La seconde semaine de Champagne, c'est le four noir dans toute son horreur, c'est le four définitif ».

Voici le tableau des records battus pendant la semaine de Champagne (1910) :

Record mondial de la vitesse, Morane, 5 kilomètres en 2 minutes 48 secondes 3/5, soit 106 km. 508 mètres à l'heure; *Record mondial de la hauteur*, Latham, 1 384 mètres; *Record*

mondial du vol sans escale et de la durée, Olieslagers, 392 km. 750 mètres en 5 heures 3 minutes 5 secondes 1/5.

Tous les records, c'est simple, furent battus à Reims cette année. Pour ce qui est de la densité du public, le chiffre des entrées montre que si four il y eut, c'est dans le sens où l'on entend ce mot quand on dit : « On étouffe ici comme dans un four ».

On lit dans cette même feuille : « C'est la seconde fois qu'un Polignac a affaire à la presse, et cette répétition n'est pas plus heureuse. La presse de 1830 était au service de la liberté, celle d'aujourd'hui est au service du veau d'or. On a cru ou voulu faire croire que le seul but était le progrès de l'aviation, l'amélioration des hélices et des gouvernails de profondeur; mais nos modernes journalistes et surtout les administrateurs de journaux ne sont pas tombés dans ce panneau ; ils avaient la leçon de l'expérience de 1909. Derrière l'aristocratique figure de monsieur le marquis de Polignac, ils ont vu le fabricant de champagne Pommery et toute sa suite de fabricants de vin de champagne, de biscuits, de pains d'épices et de produits champenois. Ils ont sans peine deviné la boutique derrière les armoiries et arrêté le flot des communiqués non visés par le chef de la publicité du journal. »

Voilà, si l'on peut dire, parler d'or. Mais tous ceux qui, de leurs yeux, ont vu ce qu'avait fait le Comité d'Aviation, ce que, durant des semaines, son président a dépensé d'énergie, d'endurance, de courtoisie et de belle humeur, tous ceux-là pensent que Messieurs de Champagne n'ont rien à perdre dans la reconnaissance du public pour l'heureuse négligence qu'ils mirent à faire viser leurs services par « des chefs de publicité ».

F.-G. DE MAIGRET

NOTES SUR

LA CRISE ANGLAISE[1]

13 janvier.

Dans une grande cité du centre, où nous sommes pour quelques heures les hôtes d'un député sortant, candidat du *Labour Party*. C'est une ville manufacturière dont l'industrie principale est la cordonnerie, une des citadelles du parti travailliste, ville très moderne, très fière des œuvres de son *town-council* socialiste : bel hôtel de ville, autres architectures civiques, signalant les nouvelles œuvres de l'administration locale : hôpitaux, bibliothèques, écoles primaires supérieures, admirable service de tramways municipaux du dernier modèle, éblouissants de nickel et d'électricité. Les rues sont propres; point de misère visible. Nous avons erré pendant une heure dans les quartiers ouvriers sans trouver rien de comparable à ces *slums* qui font à Londres la tristesse de l'*East-End* : sordides allées où traîne une population anémique et veule, parmi des épluchures et des papiers gras. A un rare degré, dans cette ville historique, mais qui semble neuve, j'ai senti la claire volonté moderne de réforme, d'organisation, d'hygiène, l'action constante et victorieuse de cette vigilante volonté contre les forces de routine et d'inertie. On y respire je ne sais quels effluves toniques et qui portent à l'espérance et l'entreprise.

1. Voir la *Revue* des 15 mai et 15 juin.

J'ai déjà connu cette impression presque américaine à Carlisle et Glasgow. Certainement, avec leurs quartiers neufs, leurs rues droites, la perfection moderne de leur outillage, leur population d'ouvriers intelligents et bien payés, de jeunes ingénieurs et de patrons énergiques, ces villes industrielles de l'Angleterre du nord font penser aux États-Unis.

Notre hôte, qui nous attendait à la gare avec son petit garçon, a justement la tournure et la mine d'un contremaître américain. Il est grand, droit, mince, alerte : cheveux de jais, çà et là mêlés de fils blancs, figure jeune, creuse, sérieuse, du type le plus intellectuel et nerveux; vivacité simple et directe du regard brun, du geste, de la parole. J'ignore son origine exacte. Est-il fils d'ouvrier, de commerçant, d'instituteur? Je sais seulement qu'il est du peuple et qu'il veut en être. Je sais aussi qu'au sens moral et profond du mot, c'est un *gentleman*. Impossible d'oublier la bonté simple, attentive, la courtoisie sans phrases de son accueil et de son hospitalité. Il est en ce moment surchargé de travail; depuis huit jours il prend la parole presque tous les soirs et plusieurs fois par soir en public. Aujourd'hui, après le dîner, il parlait dans deux meetings, et pourtant, sauf une demi-heure à la fin de l'après-midi et, dans la soirée, tout juste le temps de ses discours, il a voulu remplir ses devoirs d'hôte jusqu'au bout, nous promenant de *committee-room* en *committee-room*, nous conduisant dans son fiacre d'une réunion publique à l'autre, ne nous quittant qu'à onze heures du soir, après nous avoir accompagnés jusqu'à notre hôtel. Voilà l'idée d'hospitalité chez un homme de cette classe. Encore une fois il est clair qu'ici le modèle universellement reconnu de vie et de conduite vient de la *gentry*.

De même sa femme, à qui nous fûmes formellement présentés. On m'avait dit : *She is not a lady*. Je suppose que, surtout, elle aussi veut être de la caste dont son mari défend au Parlement les intérêts. En effet, elle porte le vêtement habituel d'une femme anglaise du peuple, et, la netteté de l'étoffe en plus, pourrait passer, de loin, pour une vendeuse d'allumettes des faubourgs : chapeau de feutre plat, grand châle à franges qui recouvre à moitié les bras. Seulement, sous ces dehors, tout ce qui traduit la personne est spontanément d'une lady.

Simplicité, précision calme du geste et de la tenue; elle nous a parlé des partis anglais, des unifiés de France, des écoles en Allemagne et aux États-Unis : ses mots sont justes; elle est exactement renseignée; on la sent une collaboratrice efficace de son mari. Comme telle grande dame anglaise que je pourrais nommer, et qui se donne activement à des œuvres sociales et de propagande politique, elle parle dans les meetings et fait des conférences pour les femmes d'ouvriers, — tantôt sur tel point des discussions actuelles, tantôt sur des sujets de ménage, demain sur l'Inde où, récemment, elle accompagnait son mari. Dans les salles de comité, dont elle acheva de nous faire faire le tour, elle nous présentait, toujours avec le mot classique de l'étiquette anglaise, qui surprend chez cette femme en châle : *Have you met Mr. so and so?* A sa vue l'animation heureuse de ces ruches bourdonnantes redoublait. Mieux encore qu'auparavant je sentais l'entrain joyeux et cordial de ces groupes de travailleurs, hommes, femmes, jeunes filles, spontanément associés, pour une lutte qui prend des aspects de jeu. Elle m'en apparaissait la figure centrale, toute de confiance et de radieuse bonne humeur.

Ces bureaux se ressemblaient tous. C'était toujours quelque spacieuse boutique louée pour un mois, aux frais du parti, par quelque sous-agent volontaire, installé là tout le jour, entre des murs bariolés d'affiches illustrées devant ses registres et paquets d'images et de brochures, entouré, le soir, à l'heure où les ateliers sont fermés, de scribes enthousiastes — tous portant cocardes et rubans bleus, et qu'avait suffi à recruter la petite annonce collée à la devanture : *Helpers wanted : no salary.* — « On désire des aides : personne n'est payé. » Nous entrions; notre guide demandait : *How are things going on here?* Presque toujours la même réponse heureuse et convaincue : *Very well indeed, sir! we'll increase our majority.* Là-dessus, on nous montrait le livre de la section, le pointage, rue par rue, des électeurs « pour » et « contre ». Un propagandiste venait au rapport : *First rate!* « Parfait! Je viens de faire New Street, tout le monde est avec nous. » Une jeune femme qui faisait du thé répondait d'une voix chantante avec un élan vrai : *Good! Well done!*

Tout ce milieu ouvrier me semble supérieur, bien au-dessus

de ce que l'on voit dans les faubourgs industriels de Londres. On sent le niveau général de la vie matérielle, le *standard of life* plus élevé; les hommes semblent plus forts et plus grands; ils sont confortablement vêtus, jaquettes et vestons propres, chapeaux ronds; les femmes ont quelque chose de droit et de net : cols blancs, claires cravates; parfois une fleur au corsage. Encore une fois je pense à l'Amérique, à des ménages d'artisans professionnels que j'ai vus à Pittsburg et Chicago, et dont la tenue, la personne, le *home* semblent bourgeois quand on pense à leurs équivalents du continent d'Europe. Même degré moyen de civilisation matérielle et morale, même recherche, naturellement gênée, d'agrément et de confort. Nous sommes entrés chez un contremaître, absent d'ailleurs; un meeting de femmes devait s'y réunir autour d'une table de thé sous la présidence de la maîtresse de la maison. Celle-ci nous reçut avec aisance. Après que nous lui fûmes présentés, elle-même nous a présenté sa fille de quatorze ans, déjà dévouée à la cause : *one of our youngest helpers*. Il y avait un long buffet de bois teinté, un piano, un canapé, quelques œillets dans un vase de cristal sur la table, des chromographies sur le mur dont le papier était tranquille, des rideaux de dentelle aux fenêtres, des livres sur une étagère. Un feu de houille brûlait dans la cheminée, en même temps qu'une des fenêtres à guillotine était ouverte de quelques pouces par en haut : la notion de la valeur de l'air pur est ici descendue jusqu'au peuple. Tout cela, certes, était un peu strict et pauvre, mais on sentait un souci de *decency*, de respectabilité, l'effort vers un idéal d'origine bourgeoise. Entre un tel intérieur et celui d'un gentleman, on n'aperçoit qu'une différence de degré ; je sais telle salle à manger d'ingénieur, aux environs de Londres, qui ressemble à celle-ci : sans doute elle est un peu plus meublée; les meubles sont un peu meilleurs et, sur les murs, on voit des estampes à dix shillings, d'après des œuvres de maîtres, au lieu de ces bibliques et trop luisants tableaux.

A côté de là nous sommes allés voir un sous-agent électoral, artisan supérieur de la chaussure, qui travaillait au milieu de ses images et *tracts* de propagande en attendant son personnel. C'était un dissident, mais moderne, très différent du cordonnier rigoriste et prêcheur qui, dans le roman de Meredith, refuse

son vote à Nevil Beauchamp pour des raisons de morale, lui reproche son amie française, et le damne avec une pieuse conviction. Il était mince et pâle, avec un beau regard, un sourire fin, une voix douce, plus douce pour parler aux petits enfants qui entraient là, un instant arrêtés sur le seuil comme des moineaux de la rue, à la fois hardis et timides, rêvant d'une belle image coloriée que le plus brave finissait par venir prendre sur le bureau. Un marmot s'empara de la moitié d'un paquet qu'il pouvait à peine porter; le maître du logis le rattrapa d'un geste. Son sourire tendre, profond, d'intelligence paternelle, son doigt levé pour un semblant de gronderie, et la grave innocence du petit voleur, la candeur farouche des yeux de quatre ans firent un joli tableau.

Nous causâmes de l'élection, de l'adversaire, un nommé Bagley, un ouvrier conservateur, un « jaune » pourrions-nous dire, si tout ici n'était si différent. L'homme parlait sans malveillance, avec une humour tranquille, qui n'était pas du sarcasme, de ce confrère en cordonnerie, ami des Lords et de l'aristocratique Église d'Angleterre. Puis il nous montra son travail qu'il semblait considérer sérieusement et respectueusement : pose d'élastiques sur des cuirs, — besogne délicate, nous expliquait-il, quand il s'agit de peaux de belle qualité, comme celles-ci dont il nous vantait la finesse et la souplesse, et qui, pour être bien faite, doit être manuelle.

Thé chez des patrons, fabricants en grand de bottines; puis dîner chez d'autres *employers*. Notre visite avait été annoncée par le candidat du *Labour Party* qui nous conduisait et nous présentait. Voilà donc des chefs de grandes maisons de commerce et d'industrie qui sont en termes de sympathie avec les travaillistes, et contribuent, nous disait-on, au fonds de campagne du parti : évidemment les mots n'ont pas tout à fait le même sens que chez nous; d'autres images et sentiments s'y associent. Nos hôtes étaient sans doute des dissidents (c'est le cas pour la plupart des industriels du nord), grands travailleurs enrichis et de tradition puritaine, comme les Cadbury (les célèbres fondateurs des cités-jardins), — fils de générations nourries de Bible qui leur transmirent, avec les sévères disciplines morales, le souci des problèmes de conscience. Sans doute la question des rapports du patron et de

l'ouvrier, du capital et du travail, leur apparaissait comme un de ces problèmes. — Les deux marchands de houille chez qui nous dînions étaient frères, célibataires associés, hommes graves, un peu gauches, un peu timides, portant barbe et lunettes. Ils ne sembaient pas spécialement anglais ; ils auraient pu passer pour des continentaux, des Germains du nord. J'ai déjà remarqué ce trait chez beaucoup d'hommes de la bourgeoisie industrielle dissidente, qui, probablement pour n'avoir point passé par les *public schools* et les universités, pour avoir moins joué au grand air, pour avoir subi dans un milieu à part de plus strictes disciplines familiales de travail et de religion, n'ont pas l'aisance aristocratique, l'allure heureuse et facile du vrai gentleman anglais, semblent plus sérieux, intellectuels et méthodiquement appliqués. Avec leur raideur un peu endimanchée, ceux-ci me rappelaient tantôt des industriels écossais, économes et raisonneurs, tantôt des quakers vêtus de noir que j'ai connus à Philadelphie et qui se tutoyaient cérémonieusement, hommes froids, anguleux, calculateurs, de parole lente, grands gagneurs d'argent, mais capables d'un secret enthousiasme religieux. Il y avait beaucoup de livres d'histoire et d'économie politique sur les murs (je n'ai pas vu de romans), et beaucoup de bons tableaux (pas un morceau de nu). Le dîner fut bref; une servante d'allure précise, un peu rigide, en guimpe blanche, présentait les plats. On causait à voix basse, sans élan. Avec une courtoisie grave, une nuance presque cérémonieuse de déférence, les deux frères interrogeaient le candidat travailliste sur l'agitation des Bengalis dans l'Inde, qu'il semblait bien connaître, et nous posaient des questionnaires sur les effets du régime protectionniste en France, sur les variations des cours de la viande et du blé. A huit heures nous partîmes en fiacre, avec notre ami du *Labour Party*, pour le premier meeting.

Rien de bien neuf à noter dans les harangues de ce jour-là. Le parti ouvrier ayant fait alliance avec les libéraux, nous entendîmes encore une défense du libre échange et du budget de M. Lloyd George. Le plus curieux, pour nous, ce fut la négation formelle opposée par l'orateur à des idées qui semblent indissolublement liées aux dogmes de nos socialistes

français. L'effort des conservateurs étant de représenter les ouvriers radicaux comme des athées révolutionnaires, à la continentale, le candidat commençait par affirmer son respect du christianisme et des églises. « Les tories », disait-il à ce sérieux public de cordonniers dissidents, « ont essayé de me faire passer pour une sorte de démon, avec une queue et des cornes, ennemi de tout ce qui est vénérable, de votre foi, de vos convictions morales, du lien religieux de la famille. Ils ont été fouiller dans la vaste littérature socialiste pour y trouver quelques pamphlets étrangers qui n'engagent que leurs auteurs et nous imputer des idées que nous renions : c'est une indignité! Nous révérons, non seulement la religion, qui est actuelle et vivante, mais tout le passé de notre pays. Nous ne rêvons pas de destructions et de révolutions mais de développement — d'un graduel et sûr développement vers plus de justice, d'ordre et de bonheur » (*hear! hear!*). — Puis, quittant ces généralités, et se plaçant au point de vue spécial et local de ses auditeurs, il s'attaqua tout de suite au protectionnisme. Il cita le *Journal officiel du Syndicat des artisans américains en chaussures,* donnant, pour cette corporation, les chiffres du chômage en ce pays de droits probibitifs. Il dit leurs doléances sur la hausse des loyers et du prix des vêtements, effet du régime qui protège les trusts des grands négociants en bois et des tisseurs. Il dit les prix actuels du pain, du thé, de la viande, en France, en Amérique, en Allemagne — « ces paradis industriels ». « Voilà ce qui vous attend si vous votez pour la réforme du tarif. Peut-être — au bout de combien de temps? — une certaine hausse des salaires : c'est l'appât que l'on vous présente; mais sûrement, une hausse rapide et beaucoup plus forte de tous les prix. Pour commencer, les amis de M. Chamberlain s'apprêtent à frapper d'un droit de cinq pour cent les cuirs importés, matière brute de votre industrie. Ils vous ont dit que ce droit retomberait sur l'étranger : aujourd'hui ils n'osent plus nier l'évidence; ils se contentent d'affirmer qu'en taxant les produits de première nécessité, ils n'ont pas l'intention d'augmenter le coût de la vie. » *They don't intend!* répétait l'orateur, en appuyant ironiquement sur ce dernier mot. « Ah vraiment? C'est comme s'ils vous disaient qu'ils veulent vous couper la

tête, et qu'ils n'ont pas l'intention de vous tuer! » — Surtout, s'enflammant peu à peu, avec une véhémence accusatrice, une passion communicative et qui faisait trembler sa haute silhouette tendue, il dit la vieille iniquité du régime anglais de la terre, les *enclosures* du XVIIIe siècle, les trois cent soixante lords qui rejetèrent le budget, maîtres aujourd'hui d'un septième du territoire, les campagnes vides, le sol improductif, les villes congestionnées, les enfants des faubourgs s'anémiant dans les *slums* et les logis surpeuplés; la naïveté, enfin, de ceux qui, pour signifier aux Lords le congé que leur donne la nation, veulent attendre que les Lords y apposent leurs signatures. Il railla les tories qui raillent M. Lloyd George de taxer l'accroissement naturel de valeur de la terre, et de n'oser point frapper de la même façon les gains du grand public qui spécule à la bourse. « Nous commençons par la terre, objet de première nécessité, comme l'air et comme l'eau. Que les tories se rassurent! Demain nous parlerons des mines d'or. Reprocherez-vous à un habitant de Leicester d'aller d'abord à Londres quand il médite de se rendre à Paris? » Enfin il attesta l'invincible volonté du parti de combattre par tous les moyens la récente décision du tribunal qui refuse aux *Trades Unions* le droit d'imposer leurs membres à raison de deux *pence* par tête — « la valeur d'un verre de bière par an » — pour indemniser les députés ouvriers et assurer la représentation de la cause au Parlement[1]. « Aussi bien, qu'ils comprennent que ce ne sont pas les *pence* mais notre enthousiasme et notre discipline qui font notre force! Salaire ou pas de salaire, ceux qui luttèrent infatigablement pour les *Trades Unions*, lutteront encore, jour et nuit, pour mener l'œuvre jusqu'au bout. On me reproche avec sarcasme l'argent que j'ai reçu de nos syndicats. Je n'ai pas honte des shillings dont je vis pour vous servir; je n'ai pas honte de ceux qui me payent! Mon travail est devant vous; à vous de le mesurer, de juger s'il est utile et consciencieux! J'aime mieux avoir le peuple ouvrier pour maître que d'être aux gages d'un duc ou d'un tory millionnaire! »

1. C'est ce qu'on appelle *the Osborne decision*. Le secrétaire d'un *Trades-Union*, un certain Osborne refusa de payer les deux pence. Les cinq *Lords of Appeal* décidèrent que l'Union ne pouvait légalement l'y contraindre.

Ce que je ne sais pas rendre ici, c'est la ferveur précise de ce discours. Ni chez les tories ni chez les libéraux je n'avais encore rien entendu de si logiquement et vigoureusement passionné. Cela ne rappelait rien que les ardeurs directes et nues de certains prédicateurs dissidents. L'homme, debout sur un étroit degré de l'estrade dont il faillit tomber plusieurs fois dans l'élan de son geste d'attaque et de conviction, se présentait net et droit, les bras baissés, les mains grandes ouvertes, les paumes tournées vers le public, comme s'il se livrait, dans la certitude et la rectitude de sa conscience; et son sérieux pâle, sa minceur érigée, presque immobile — les deux pieds joints ne bougeaient pas et le geste si fort n'était jamais que du bras droit, — toute cette austère, rigide et pourtant frémissante figure attestait l'énergie de l'idée, le jet rectiligne de la volonté tout entière orientée par une foi.

Le public, suspendu à ses paroles, n'était pas moins remarquable, et la rapide impression que j'avais eue dans les *committee rooms* se vérifiait. Certainement, entre cette foule et celles qui fréquentent les meetings des bas quartiers de Londres, la différence était grande. Ceux-ci semblaient plus vigoureux et massifs, de stature moyenne plus haute. La dégénérescence ordinaire de la vie industrielle et citadine n'apparaissait pas. Les têtes, immobilisées dans l'attention, étaient graves, presque lourdes d'honnêteté virile. Comment traduire ce sérieux unanime, cette fixité peu à peu passionnée des yeux, ce religieux silence de toute la salle, lorsque l'orateur parla des lords, de la terre confisquée, du million d'acres de tel duc, des myriades d'enfants qui manquent d'air et d'espace? On sentait que l'idée sérieuse d'un mal à redresser, d'une grande et vieille injustice entrait dans ces consciences de cordonniers protestants, dans ces âmes vierges, lentes à s'émouvoir mais qui, le branle donné, la réforme conçue, sauraient, pour la réaliser, associer leurs efforts avec la patience, la résolution, la discipline dont le seul appétit de jouissance n'est point capable. Je songeais aux temps des premières prédications puritaines chez les ancêtres, et je ne pus me retenir de le dire tout bas à la femme de l'orateur, assise tout près de moi sur une marche de l'estrade — toujours avec son châle, son chapeau plat de femme du peuple, et sa jeune expression d'énergique et radieuse

bonne humeur. « Le réveil religieux du XVIe siècle? », me répondit-elle ; « nous y avons souvent songé quand nous parlions — c'est prêcher qu'il faut plutôt dire — devant les ouvriers du nord. Tenez, regardez ce grand garçon, debout au premier rang à gauche, qui dévore des yeux mon mari » (je revois ces profonds yeux fixés, cette figure intense, le front appuyé dans l'attitude de l'attention, sur une main). « Eh bien! c'était un parieur aux courses, un joueur de cartes (*a gambler*) et un buveur. C'est fini, pour lui, cette vie-là. Depuis qu'il est entré dans le parti, on dirait qu'il a trouvé son chemin de Damas... De même cet autre... » (un homme de quarante-cinq ans, à l'encolure de taureau, chauve, à tête pesante et puissante, et dont le collier de barbe rousse avançait en rude touffe, comme chez les loups de mer). « Celui-là fut un boxeur réputé, qui s'est donné, il y a cinq ou six ans, à l'Armée du Salut. Il chantait *Come to Jesus* dans les carrefours et se confessait en public, un trombone à la main. L'année dernière il s'est mis à suivre nos meetings. Aujourd'hui il est à la tête d'un de nos *committee rooms*; il va peut-être parler tout à l'heure. Lui aussi a été touché par la grâce... »

***

Les discours vont se multipliant et ne m'apportent plus rien de neuf : il me semble que je commence à connaître tout le détail des deux thèses. Mais, aussi bien que les idées en jeu, les procédés de propagande et de discussion nous renseignent sur l'âme et l'esprit de ce peuple, et valent qu'on les étudie.

Pour en comprendre le caractère très spécial, il faut se rappeler ce que sont en Angleterre les partis. Rien d'absolu qui les sépare. Nous ne sommes pas ici en présence d'une guerre latente de classes, encore moins d'un duel d'idées générales, on peut dire de croyances et de dogmes, comme celui qui met incessamment aux prises, en tout pays latin, catholiques et libres penseurs. Encore une fois il ne s'agit ici ni de rancunes héréditaires exaspérées par des souvenirs de sang et de barricades, ni de querelles métaphysiques, opposant deux

de ces conceptions très générales du monde qui commandent diversement toute pensée et se révèlent, en dernier analyse, à la base de toute société.

Évidemment, comme on l'a vu, il existe une forme d'esprit tory. Elle prévaut surtout dans ces catégories d'électeurs qui composent l'Angleterre officielle, et dont l'âme a subi la constante influence des vieilles institutions nationales. On la rencontre aussi chez ceux que l'âge, l'habitude, l'intérêt attachent à l'ordre établi. En somme on peut dire que l'aristocratie, l'Église, les anciennes universités, les grandes *public schools*, l'armée, la magistrature, les clubs riches, les manoirs et les fermes, en général les campagnes, où l'empire de la coutume est si fort, donnent au parti conservateur ses cadres et son armée. Là subsiste l'armature de l'Angleterre oligarchique et demi-féodale encore. Mais là n'est pas l'Angleterre nouvelle, celle du commerce et de la grande industrie, celle qui naquit vers le milieu du XVIIIe siècle, et proliférant si vite par-dessus l'ancienne structure, la dépasse aujourd'hui de toute part. Des patrons d'usines, des marchands, des hommes d'affaires, des ingénieurs par myriades; des scribes et commis par centaines de mille; des ouvriers et journaliers par millions, bref la *middle class* et la plèbe des grandes villes, voilà aujourd'hui la substance et la masse de la nation. Voilà ceux dont les votes décident la politique anglaise, et dont conservateurs et radicaux se disputent l'opinion. Ceux-là ne sont point voués à des dogmes. Ils ont donné le pouvoir aux radicaux en 1885, en 1892 : ils l'ont donné aux tories en 1886, en 1895, en 1900. Ce qui les détermine, c'est l'idée qu'ils se font, à propos de telles et telles questions immédiates et précises de l'intérêt public et de leur intérêt privé. Peu leur importe la doctrine générale des partis; les deux principaux partis, d'ailleurs, se gardent bien de leur parler doctrine. Aussi bien, entre l'un et l'autre, il n'y a guère qu'une différence de tendance, tant les hommes, les méthodes, les gestes et le ton des discussions se ressemblent dans l'état-major des deux camps, tant il est fréquent de voir les chefs de l'opposition, aussitôt qu'ils arrivent au pouvoir à leur tour, reprendre à leur compte les idées et projets du ministère qu'ils ont combattu. Ce qui importe, c'est telle série de difficultés et problèmes plus ou

moins pressants — chômage, concurrence de l'étranger, stagnation des affaires, danger allemand, conflit des lords et des communes, dépopulation des campagnes, — et les deux séries de mesures, par quoi M. Balfour et M. Asquith offrent de les résoudre. Par exemple, en janvier 1910, ce qui prime tout, comme nous le voyons, c'est la question du libre échange et de la protection. Si les tories réussissent à démontrer qu'en frappant d'un droit les produits étrangers, il est possible de ranimer, sans dommage pour le consommateur anglais, les industries qui languissent, ils retireront aux libéraux une proportion notable de partisans. Si leurs adversaires arrivent à prouver que la protection ne peut être qu'un stimulant momentané, et qui fera monter le prix du lard et du pain, très probablement les élections leur seront favorables. De même pour la question de la terre. Vaut-il mieux, comme on l'a fait en Irlande, aider, au moyen d'avances, le paysan à devenir propriétaire de son champ après une série de petits paiements annuels? — c'est le programme tory[1]. Vaut-il mieux donner aux *County Councils* le pouvoir d'exproprier partiellement les grands landlords, et changer le paysan en tenancier du *County Council*? C'est le programme radical dont le *small Holding Act* (1907) est la première application. Pareillement pour les impôts de M. Lloyd George : quel sera leur effet total et final sur la population des campagnes ? Les lords lourdement taxés seront obligés de vendre une partie de leurs domaines, ce qui est bon pour cette population ; mais ils bâtiront moins de cottages, ils construiront moins de routes, ils emploieront moins de charpentiers et de terrassiers, ils dépenseront moins, ce qui est mauvais pour les gens du village et de la petite ville. De même enfin pour la question de la Chambre Haute. Cette Chambre n'avait-elle pas le droit de rejeter le budget? Que disent les juristes et les historiens? Les lords ont-ils méprisé la volonté du peuple en repoussant un bill de finances voté par les représentants du peuple? L'ont-ils respectée en exigeant que la nation fût consultée? Quelles sont les grandes réformes politiques et sociales auxquelles ils ont contribué? Quelles sont celles qu'ils ont empêchées? Faut-il, comme le veut

1. La première tentative en ce sens est le bill de M. Jesse Collings en 1905. Les unionistes n'eurent pas le temps de le voter.

M. Asquith, leur retirer leur *veto*? Faut-il, comme le demande M. Balfour, les laisser se réformer? Là-dessus les deux partis argumentent à l'infini, et l'électeur se décide suivant les arguments.

Des deux côtés la campagne électorale est donc un effort organisé de persuasion. C'est une discussion en règle, qui porte partout sur quatre ou cinq questions précises, opposant partout les mêmes raisonnements, poursuivie pendant quatre ou cinq semaines, d'un bout à l'autre du pays, avec une vigueur qui va croissant de part et d'autre jusqu'au dernier jour, car à la veille du vote, surtout, il importe de convaincre. Les chefs ont donné l'exemple. Pendant un mois les ministres et les protagonistes de l'opposition, MM. Asquith, Lloyd George, sir Edward Grey, M. Winston Churchill, M. Burns, M. Balfour, — lord Lansdowne, lord Curzon, lord Minner, lord Cromer, ont voyagé, et chaque soir, d'une ville nouvelle, de Bath, de Cardiff, de Plymouth, de York, de Salisbury, de Brighton, l'un ou l'autre a lancé ou rétorqué des arguments. Ainsi de jour en jour, point par point, la discussion avance : tantôt c'est sur la défense nationale que porte le débat, tantôt sur les nouveaux impôts fonciers, tantôt sur la Chambre des Lords, tantôt sur le chômage, tantôt sur la réforme du tarif. Telle question ainsi posée par les chefs devant l'Angleterre est tout de suite reprise par la presse, par les candidats, par les amis des candidats, par les *canvassers*, par le public enfin qui, plusieurs jours durant, ne s'occupe plus que de celle-là. Par exemple M. Lloyd George ayant dit à Plymouth que les Allemands protectionnistes sont réduits à manger du pain noir, dans les journaux, dans les meetings, dans les *committee rooms*, dans les conversations qui s'engagent en tramway et en chemin de fer, on ne parlait hier et avant-hier que du pain noir. Aujourd'hui, sur ce point, les tories triomphent : ils ont découvert que chez le roi, à Windsor, on mange du pain de seigle au déjeuner. Donc le pain noir est excellent, et c'est par goût que les Berlinois en mangent. Ce matin les radicaux répondent par les boucheries de cheval de Berlin et de Paris : un Français s'apprête à en ouvrir une à Londres si la réforme est votée. Imagine-t-on le solide et respectable travailleur

britannique réduit à se nourrir de cette viande de rebut, *offal*, qui suffit aux pauvres hères du continent? Il y va, non seulement de son bien-être, mais de sa dignité. C'est là que nous en sommes aujourd'hui de cette dialectique, au cours de laquelle on s'est disputé à coups de statistiques et rapports consulaires sur l'étendue et les causes du chômage en Allemagne et aux États-Unis, sur les prix comparés des épiceries à New-York, à Toronto, à Berlin et à Londres. A présent ces arguments sont dans tous les cerveaux. Quiconque a fini par prendre parti sait la parade à chaque botte de l'adversaire.

Le plus curieux, c'est de voir, des chefs jusqu'à la foule, descendre cette propagande et se multiplier ce débat. En haut, les deux agences générales des partis. Là se décident l'ordre, le lieu, la date, les sujets des discours que les chefs prononceront dans les grandes villes, les noms des personnages qui parleront à côté du principal orateur. Là, chaque jour, les champions de la cause viennent se renseigner et prendre les mots d'ordre, demander pour un meeting le secours d'un chef, s'approvisionner d'affiches-images et de brochures de combat. Car à chacune de ces agences principales une librairie est attachée où se débite la littérature électorale : quantité de petits volumes, pleins de faits et de chiffres, donnant sur chaque point, et par le détail, tout le raisonnement du parti. Au-dessous de ces bureaux d'état-major, les agents payés des candidats qui organisent les réunions et tournées de leurs clients, surveillent les gestes de l'adversaire, centralisent les renseignements et les dépenses. Plus bas les sous-agents, dont les services sont gratuits, chacun à la tête d'un personnel de volontaires qui l'aident à l'affichage des *posters*, à la distribution des pamphlets, au compte des partisans signalés chaque soir, par les *canvassers*. Plus bas, ces *canvassers*, très nombreux, qui vont frapper de porte en porte, argumentent avec l'électeur, retournent chez les récalcitrants, pointent les bons et les mauvais, notent ceux que le candidat ou sa femme devront visiter personnellement. Enfin le public, qui entre en branle, au bout de quinze jours de cette propagande, et finit par y participer lui-même, les convaincus fréquentant le soir les salles de comités, s'y munissant de brochures qu'ils répandent autour d'eux, discutant avec leurs camarades et voisins, affichant à

leur fenêtre le nom de leur favori, portant ses couleurs à leur boutonnière. A ce moment, à la veille du scrutin, on peut dire que la discussion des deux thèses est partout, et que toute l'Angleterre argumente. Ce matin je suis entré dans une banque de la Cité : la moitié des employés et les deux directeurs étaient enroués. Les chefs aussi redoublent leur effort : avant-hier, M. Masterman, le jeune sous-secrétaire d'État, a parlé six fois en plein air, de sept heures à onze heures du soir, dans les rues et carrefours d'un lointain faubourg de l'*East End*. A ce moment aussi les leaders produisent leurs suprêmes arguments. Ce matin, par l'intermédiaire de leurs journaux, MM. Chamberlain et Balfour ont promis solennellement, à la face du pays, que la réforme du tarif ne ferait pas monter le prix du pain. Cet engagement, qui lie d'honneur le parti, doit briser d'un seul coup dans les mains de l'adversaire l'une de ses armes les plus fortes.

J'admire beaucoup le ton et les manières de la discussion. Elle est courtoise. Nulle polémique par voie d'affiches entre concurrents. Il n'y a d'affiches que celles des partis, exposant les idées générales des partis. Dans un discours, un candidat peut répondre aux raisonnements et faits de l'adversaire : il ne le nomme pas. Le duel n'a pu disparaître de ce pays que le jour où l'opinion et les tribunaux ont sévèrement condamné l'insulte et la calomnie. Depuis quatre-vingts ans à peu près, il est entendu que l'insulte déconsidère l'insulteur, et qu'un gentleman, s'il accuse à tort, se doit de faire des excuses. En général l'accusateur et l'accusé s'expliquent directement, par lettres très simples, *matter of fact*, et dont la froide et impersonnelle précision fait la dignité. Si la contestation est entre personnages politiques, la lettre d'excuses est publiée par les journaux, et s'il n'y a point d'excuses, la correspondance[1]. Le public juge.

La discussion n'est pas seulement courtoise : elle reste calme. A ceci deux raisons. D'abord, comme on l'a vu, elle n'oppose ni des religions ni des mentalités. En second lieu le principal impératif de la forte éducation anglaise est dirigé contre

1. Une correspondance de ce genre entre M. Lloyd George et lord Rothschild fut publiée vers le 8 janvier; une autre, le 16 janvier, entre le Capitaine Mac-Ilwaine et Lord C. Hamilton.

l'expression du sentiment. Il commande à l'homme de ne point se manifester, de rester intérieur, de se réduire aux apparences simples et tranquilles du type exigé par l'opinion. Se montrer nerveux, susceptible, agressif, passionné, c'est sortir du type, c'est attirer l'attention, se donner en spectacle, *make an exhibition of oneself* : c'est être ridicule. Un homme bien élevé est un homme discipliné qui ne présente à la société que sa face sociale, celle que l'éducation et toutes les influences suggestives du milieu ont façonnée suivant le modèle unique et reconnu. Ce sont là des idées d'origine aristocratique. Mais en Angleterre le modèle de vie et de conduite vient d'en haut, la petite *middle class* s'évertuant à copier les gestes, manières d'être et de dire de la haute classe dont le prestige est si fort. Suivant la façon dont elle se traduit, et suivant ses effets, une telle disposition peut apparaître comme une qualité de haute valeur sociale, ou bien comme du snobisme. Chez les ouvriers elle est beaucoup moins fréquente, mais cette classe a l'habitude et le sentiment du sport. C'est une règle de sport de se battre cordialement, suivant des règles établies, dont la plus générale est de garder son sang-froid, et, si l'on est battu, de se défendre des réactions instinctives de colère ou de rancune, de faire bon visage à son vainqueur. J'ai vu l'autre jour un *canvasser*, petit bourgeois radical, discuter avec acharnement contre des ouvriers tories, et le débat s'achevait par des rires et des poignées de main.

Dernier trait, qui manifeste aussi l'empire sur les hommes de ce pays des disciplines que je viens d'indiquer : la singulière similitude des discours. L'individu étant dressé à s'effacer, rien d'étonnant si l'expression individuelle manque. Ces discours sont parfois admirables d'ordre, de tenue, de conviction, de vigueur intellectuelle et de lucidité : dans un même camp, et pour la même question, ils sont presque interchangeables. De même, dans les grands journaux, ces articles quotidiens, souvent d'une si forte et claire dialectique, mais si peu personnels qu'on ne s'étonne point qu'ils ne soient pas signés. De même encore pour tant de modes, aspects, gestes de la vie anglaise. Rien de plus frappant pour l'étranger qui débarque à Douvres que les longues rangées de maisons identiques, accolées, et comme fabriquées au moule, par séries, qui font

face à la mer. *What a front they show to the world!*[1] dit un personnage de Meredith, observateur satirique de l'Angleterre, en regardant ironiquement cette grise monotonie. Comparez les chalets, châteaux, donjons, villas à tourelles, à verandahs et faïences d'art, les pavillons mauresques, *modern style*, multicolores, par quoi nos architectes et propriétaires tâchent en Bretagne ou sur la Côte d'azur à signaler chacun son goût personnel, son invention originale et supérieure, à se distinguer de son collègue ou de son voisin. Comparez la variété du style, des formules finales, de l'écriture même, dans les lettres que vous recevez de vos amis de France, à la simplicité banale et cordiale, à l'uniformité de ton et d'apparence, au sempiternel *yours sincerely* de la langue épistolaire anglaise. On peut dire que pour la *gentry* de ce pays — et c'est elle qui donne le ton au reste de la nation — il n'est qu'une façon de se loger, de se meubler, d'écrire, de parler, de se tenir, de recevoir, d'entendre le travail et le plaisir. On peut dire que toute l'éducation, — dont l'idée s'atteste plus pure, systématique et consciente qu'ailleurs dans les *public-schools* — a pour objet de ramener l'individu au modèle général, de réduire ses tendances trop singulières — *erratic* — tout au moins de les soumettre au contrôle de sa volonté dirigée dans le sens général et prescrit. Elle est achevée, cette éducation, quand, d'apparence, il est devenu pareil à tous les autres. Le type ainsi façonné est celui de l'homme net, de belle forme et de belle vitalité, sans rêves et maître de ses nerfs, vite rassemblé pour le travail et pour le jeu, attentif à la circonstance présente, dédaigneux du sentiment et de l'émotion, presque autant que de la maladie, bien muni de faits et d'anecdotes, et qui s'exprime tout droit, sans phrases ni gestes, sans lever la voix, par les mots les plus brefs et les plus ordinaires. Suivant le point de vue où l'on se place, on peut critiquer ce type ou l'admirer : M. Galsworthy, en trois romans qui resteront comme d'incomparables documents sur la psychologie de la société anglaise contemporaine[2], a fait subtilement apparaître ce qu'il peut avoir de dur, de factice et de borné. M. Kipling,

1. « Quelle façade ils présentent à l'univers! » Mot de Colney Durance dans *One of our Conquerors*.

2. *The Man of Property*, *The Country House* et *The Island Pharisees*.

au contraire, n'a cessé de le louer pour son énergie vierge et disciplinée. Ce qu'il exalte dans la gentry anglaise, c'est son imperturbable équilibre, mais surtout sa vertu pratique, son aptitude au commandement aussi bien que cette obéissance à toutes les consignes du groupe qui fait son uniformité. Dans cette similitude des individus, effet de l'action du groupe sur chacun, il voit une condition de force et de succès du groupe. Parce qu'ils sont tous orientés dans le même sens, tous façonnés pour les mêmes fins, tous par conséquent marqués du même caractère, ils sont capables de servir efficacement l'œuvre commune, *to play for the team*, principal des impératifs anglais. Dans la ruche symbolique [1], le premier indice de décadence, c'est quand la loi du type fléchit et qu'apparaissent ces créatures d'apparence étrange et diverse, qui ne savent plus les règles et les coutumes de la ruche, et que les abeilles saines appellent les « bizarres » *the oddities*. Cette conception, évidemment discutable, du poète de la force et des vertus anglaises signifie, tout au moins, que, selon lui, l'élément social a prévalu jusqu'ici en Angleterre sur l'individuel, se manifestant, surtout chez les hommes de la *gentry*, c'est-à-dire dans la classe où l'autorité des consignes et traditions est plus impérieuse, où l'éducation nationale est plus insistante, par la similitude des aspects, des gestes. D'autres écrivains rendent indirectement le même témoignage, lorsque, sans tirer les conclusions morales de Kipling, parlant de la France avec sympathie, ils signalent comme un trait singulier de l'humanité française l'infinie diversité des types et des idées. Récemment, dans le *Daily News*, décrivant le quartier latin et son peuple d'étudiants, évoquant tout le disparate des mœurs, des esprits, des figures — les loquaces, les expansifs, les concentrés, les solitaires ; les logiciens et les rêveurs, les sportsmen, les bohêmes et les bourgeois ; les révolutionnaires et les camelots du roi ; les bérets, les chapeaux pointus et les chapeaux ronds ; les barbiches et les mentons rasés, les cheveux longs et les cheveux en brosse — M. John Macdonald intitulait son article : *A World of Individualities*. Quel contraste, en effet, si l'on pense à la soumission, dans les deux vieilles universités d'Angleterre,

1. *The Mother Hive*, dans *Actions and Reactions*.

des vies et des esprits aux mêmes habitudes, disciplines et idées, à la monotone et vigoureuse empreinte qui modèle jusqu'à la physionomie des jeunes gens d'Oxford et de Cambridge! A ce contraste plusieurs causes. L'une des plus actives, c'est la différence générale de l'idéal dans les deux pays. L'idéal français est nettement individualiste. Ce qu'il présente comme objet d'effort et d'admiration, c'est la qualité par quoi l'individu se distingue des autres et prime dans sa carrière, surtout la finesse ou la portée d'une intelligence qui fait son succès visible et personnel. Ce que les Anglais respectent surtout, c'est, d'une part, l'obéissance aux consignes anciennes et vitales du groupe, dont l'ensemble constitue la morale, c'est la force d'agir à l'encontre de son caprice, de résister à la tentation et à l'excitation : c'est la vertu qu'ils nomment *character*. Au degré suprême, c'est la valeur du chef obéissant aux impératifs spéciaux de la communauté, dévoué au bien de ceux qu'il conduit, et qui les conduit pour le mieux[1].

Ainsi se révèle encore une fois le puissant élément social qui constitue le fond des hommes et des choses dans ce pays. Toujours en Angleterre, par dessous et par delà les individus, les portant, les enveloppant, les reliant, déterminant leur forme et dirigeant leurs vies, j'aperçois l'être ancien, général de l'Angleterre. Tout le manifeste, et, d'abord, cet ensemble étrange et enchevêtré d'institutions anciennes qui nous apparaît, quand nous tournons les pages d'un annuaire officiel ou d'un *Whitaker's Almanach*, comme un développement naturel, aboutissant, tel un grand arbre avec ses branches mortes et vivantes, ses feuilles, ses fleurs, ses fruits, ses vieilles écorces rugueuses, les extrêmes pousses lisses de son incessante croissance, toute la variété de ses tissus, à des produits que l'on croirait hétérogènes, — si vaste et complexe qu'il ne semble plus l'œuvre de volontés particulières et réfléchies, et que l'individu, incapable de l'embrasser, n'y connaît que sa place

1. Voyez cette idée dans la *Jungle* de Kipling (personnage de Mowgli), et dans *la Couronne d'Olivier sauvage*, de Ruskin. Cf. *l'Ode sur la Mort du duc de Wellington*, de Tennyson, en général tous les éloges publiés en Angleterre après la mort d'un grand homme public. Le mot *gloire* qui signale le suprême idéal français n'est jamais prononcé.

et sa fonction. Cet être collectif, voyez-le se manifester aussi en chacun par ce corps de consignes peu à peu élaborées au cours des âges, qui s'imposent à l'Anglais dès sa naissance, et que, d'instinct, avec un profond sentiment des nécessités vitales d'une société, celui-ci considère comme des données absolues et refuse de discuter : données absolues de la morale, de la Bible, de la Monarchie, de la Loi, de la Constitution, et devant quoi il est entendu que les entreprises particulières de la pensée s'arrêtent, et que tous, de parti pris, parce qu'ils sont Anglais, s'unissent dans le respect. Ajoutez tout ce que doivent aux puissances directrices, aux mouvements acquis de la coutume et de la tradition, ces formes et ces œuvres du travail anglais qui forcent mieux que les autres l'admiration de l'étranger. Nous avons eu l'occasion de l'indiquer déjà : ce qui fait les réussites propres de ce travail, c'est rarement l'effort et l'invention solitaires et personnels ; c'est ce qui lui vient, pour le soutenir et l'organiser, d'habitudes et disciplines anciennes, et de tout le groupe environnant. L'activité humaine n'atteint ici à des résultats supérieurs que lorsqu'elle vient s'insérer en des systèmes tout faits, qui la dirigent et l'entraînent. Elle vaut par ce caractère collectif et massif qui la fait si régulière et puissante. Mais de là aussi sa lenteur à s'adapter, à changer ses procédés et son but. La prévision, l'idée juste et neuve, qui ne sont jamais, pour commencer, qu'individuelles, ne la modifient pas aisément. Il faut des expériences répétées pour que, peu à peu, souvent avec beaucoup de retard, si l'on compare ce qui se passe en d'autres sociétés, à force de retouches de détails, l'adaptation finisse par s'opérer. Lente mais sûre adaptation, comme celle des êtres naturels à leurs conditions variables, et qui, parce qu'elle s'est faite progressivement, par une longue suite de corrections particulières, semble à peine le fait de la pensée qui réfléchit et propose des plans à la volonté.

Ces grands dessous généraux, l'unanime activité politique de ces jours-ci ne pouvait manquer de les faire apparaître. Au cours du travail qui remue ce peuple, et qui doit aboutir d'abord à des élections, j'ai peu vu les individus distincts, leurs noms, leurs gestes, leurs passions, leurs personnes. Le conflit, tel que le montrent les journaux, les affiches, les discours, est

entre deux grands courants d'idées qui traversent toute la nation. Ce qu'on aperçoit, c'est, d'une part, cette nation, l'immense multitude anglaise, et, d'autre part, deux programmes très définis de politique et d'affaires, dont chacun se formule partout en termes identiques. Une même discipline, à la fois respectée et spontanée, parce qu'elle tient de la coutume, habitude tout de suite reprise, assemble, organise de la même façon dans les deux partis, depuis les grands discours des chefs jusqu'aux discussions, de porte en porte, de cent mille *canvassers*, l'infini des efforts particuliers. Il n'y a pas à s'ingénier, à inventer; c'est un mécanisme anonyme, peu à peu et spontanément élaboré, qui se reforme au moment nécessaire et se met en branle de lui-même, vite et facilement, sans frottements ni à-coups. Même impression, à considérer tant d'ordre et de puissance que si l'on contemple l'innombrable et calme mouvement d'une grande rue anglaise. Les deux courants contraires de l'immense trafic se poursuivent parallèlement, sans heurts ni embarras. Çà et là, pacifique et souveraine incarnation de la loi, un policeman interrompt ou renoue la file des charrois, sans même lever le bras, d'un petit geste des doigts, si facile qu'il semble inconscient. Dans la brume bleuâtre où tout s'assemble, entre les massifs bas et continus des maisons pareilles, les aspects individuels des hommes et des choses s'effacent. Que de fois, revenant à Londres après une longue absence, dans ces premiers moments du retour où les significations profondes se révèlent aux yeux plus sensibles, j'ai cru sentir, par dessous les apparences, cette vie générale anglaise qui persiste, imposant son ordre original et durable aux millions de vies particulières et périssables qu'elle assemble! J'errais dans les immenses et vagues faubourgs qui semblent avoir proliféré sous le ciel obscur par rangs parallèles, indiscernables de cellules; je m'arrêtais près de la vaste et sérieuse Tamise, devant les grands ponts gris, simplement utilitaires, où se presse une foule vaporeuse. J'apercevais une certaine ruche humaine — celle dont parle Kipling — avec ses architectures, ses activités, sa loi propres, — cette ruche anglaise que chaque essaim anglais s'applique, tout de suite et partout, à reconstituer suivant les procédés héréditaires. Plus on l'observe, et plus on se dit qu'elle n'est

si forte et si saine que parce qu'elle est unanime et respectueuse de sa loi. On se rappelle alors que, suivant les naturalistes, le sentiment de la ruche est un caractère peu à peu acquis par l'espèce, et que certaines variétés de l'espèce en sont plus capables que les autres.

*
* *

16 janvier, 8 heures.

Par Oxford Street, Piccadilly, Saint James, Pall Mall, nous allons dîner du côté de Tralfalgar Square, pour être à portée des grands transparents où, vers dix heures, commenceront à s'écrire les premières réponses de l'Angleterre aux questions qui lui sont posées.

La vie de Londres, vers le centre, dans la nuit vaporeuse, par ce soir d'hiver et de foules en mouvement : quelle fantastique vision de l'homme et de ce qu'il est devenu sur la planète ! Les larges artères, au cœur de la ville, regorgent sous un brouillard qui s'empourpre comme une aube obscure et menaçante. Au milieu de la voie congestionnée, ponctuant son axe, de hauts lampadaires scintillent dans la froide brume comme des diamants, et, plus loin perdent leur éclat blanc, se changent en larges rubis de plus en plus sombres, et qui s'éteignent, ne sont plus, dans les profondeurs embuées, que de mornes taches rouges qui s'espacent.

Là-dessous, dans un grondement sourd, roule l'énorme charroi : les autobus, les omnibus, larges par en haut, avec leur joyeuse allure de *mail coaches*, et chargés de monde, rapides, pittoresques, rouges, bleus et verts, — mais tout de suite fumeux, absorbés dans l'étrange vapeur de l'espace, perdant leur substance et leur couleur, s'évanouissant en fantômes. D'autres sortent de la brume, approchent, par paquets, collés les uns aux autres, grandissent vite, se réalisent, se colorent tous à la fois avec une surprenante rapidité.

Aux crêtes des édifices qui, là haut, s'avaguissent et ne semblent plus réels, les annonces lumineuses apparaissent, disparaissent d'un seul coup, et se rallument. On dirait des mouches de feu tout d'un coup, posées par groupe sur un mur.

D'autres s'écrivent lettre à lettre, avec lenteur, de haut en bas, de gauche à droite, s'éclipsent dans le noir, et puis, lentement, inlassablement, recommencent à s'écrire.

De tous côtés, sur les paquets serrés d'omnibus, sur les grandes palissades, sur les vitrines aveuglantes, une confusion de réclames, de noms de marchands et de produits. L'œil s'y perd : c'est une danse universelle, incessante, affolante de l'alphabet, comme en rêve. Une procession d'hommes-affiches défile, chargée d'écriteaux verts. Et partout, dans la nuit, sur le fond obscur et mouvant de la foule, rayonnent, s'éclairent, s'effacent, les énergiques couleurs qu'aiment les yeux anglais. Des portails, des façades sang de bœuf, des soldats vermillons, des voitures de la poste, d'un rouge cru de homard, et qui, tout de suite, ne sont plus qu'ombre et grisaille. Des fanaux versicolores changent ça et là le brouillard en lumineuses fumées de Bengale. Tout près, une place s'ouvre, vaguement pleine, à droite, de brume rouge, à gauche, de brume jaune. Dans cette fantastique vapeur la foule, ici précipitée sur le trottoir dans le resplendissement des étalages, n'est plus que fourmillement vague parmi des masses confuses de lumières. Certains théâtres semblent de gigantesques façades de foire, avec leurs grandes annonces polychromes, leurs ornements de carton pâte, leur tapage de glaces, d'or et de rayons électriques. A leur faîte, à des hauteurs que le demi-brouillard exagère, des torchères de gaz brûlent à cru, rebroussées par le vent, larges, tourbillonnantes, rougeoyantes, donnant l'illusion d'un incendie qui commence, *flaring up*, et d'où naîtrait dans le ciel cette universelle lueur, comme d'un feu qui couve, prêt d'éclater derrière une fumée sombre.

Que tout cela est puissant, presque barbare! — à une autre échelle que chez nous! Ruissellement de cette foule fraîche, énergique, dont le pas est plus rapide, dont l'âge moyen est plus jeune de dix ans que celui d'une multitude parisienne, et que l'on sent, vraiment, plus près des sources de la vie. Elle va d'un seul mouvement, comme une marée violente dans un chenal, tout entière ce soir, précipitée dans le même sens, mue par la même idée. Parfois je m'arrête, je me retourne et remonte ce courant pour mieux contempler et connaître l'innombrable et pâle figure de cette humanité anglaise. Ils

passent, par rangs serrés, vingt à la fois sur la même ligne, semble-t-il, les milliers, les myriades de visages anglais, jeunes hommes, jeunes filles, vieilles femmes, enfants, et çà et là des étrangers, Japonais, Hindous, faisant apparaître par le contraste le type qui se répète à travers les variations individuelles de tant d'exemplaires. On se dit que, seul, ce type existe vraiment, réalité qui s'affirme et qui dure à travers les générations éphémères ; on songe à tous les morts évanouis dont les figures furent celles de ces vivants, à tous ceux *qui ne sont pas encore*, et ne peuvent manquer d'être, aux futures multitudes qui sortiront, l'une après l'autre, du néant pour sûrement ressembler à celle-ci. Dans cet éclairage de rêve, devant cette procession de visages qui surgissent de la nuit pour s'y effacer si vite, comme on sent le caractère d'apparition de cette humanité !

Une telle sensation n'est qu'un éclair. Tout de suite en naît une autre, presque contraire. Force copieuse de la vie, de cette vie humaine déployée au milieu de ses constructions, seule réalité en ce lieu du globe, dans la nuit désolée du nord, sous les brouillards obscurs de l'hiver et de la mer, — illuminant cette ténèbre, y allumant par en bas ce jour rougeâtre et fuligineux où elle est à l'aise et ne connaît que son rêve. Étrangement on imagine un être venant des espaces nocturnes, des noirs néants vides et touchant la terre en ce point-ci de la planète, où il n'y a rien, dans la froide brume enflammée, que la pullulante créature humaine et que ses œuvres.

*
* *

Ce soir-là nous dinions dans le sous-sol d'un *grill room* du Strand avec des hommes d'affaires, des *City men*, venus là pour attendre l'heure où les nouvelles viendraient se projeter devant la foule, sur les écrans lumineux de Trafalgar Square. Ce restaurant, que nous avions choisi à cause de sa position, n'avait rien que de très populaire : on y servait un dîner à prix fixe et qui ne coûtait pas cinq francs. Pourtant ce qui se manifestait aux yeux d'un continental, ce que nous disaient, dans ce lieu peu *select*, les figures et les choses, c'était

l'autorité reconnue du modèle aristocratique, la volonté qui fait effort vers un type de vie jugé supérieur. A l'entrée d'une chambre spacieuse de toilette, où le marbre abondait, un valet correct recevait chapeaux et paletots, prêt à sourire plus respectueusement encore si l'on récompensait d'un *penny* son coup de brosse. Il y avait des fleurs, d'étincelants cristaux sur les nappes pures et bien glacées. Le service était prompt, correct et silencieux; quelques dames, une écharpe légère sur leurs épaules nues, portaient un rang de perles que l'on aurait pu croire véritables. Un très vieux gentleman, en habit, seul à sa petite table dans un retrait de la salle, se redressa quand il nous vit nous asseoir en face de lui, comme s'il s'était soudain rappelé l'essentielle consigne de la *gentry*, qui est de ne jamais s'abandonner, de ne pas trahir sa lassitude, et, même seul, de manger avec cérémonie, la tête haute, les épaules droites, sans s'appuyer à sa chaise, — impassiblement. Jusqu'à la fin de son repas ce vieillard garda cette vigoureuse attitude.

Nous ne déparions pas ce milieu. Mes compagnons, les *City men*, en jaquettes, pour se mêler un peu plus tard à la foule, étaient grands, froids, sans gestes, impeccablement rasés, exactement conformes au modèle prescrit. On sentait en chacun la soumission ancienne, à présent irréfléchie, constante, automatique, au grand impératif anglais qui est pour chacun d'être, plus que les autres, comme tout le monde. C'était là une forme acquise, peu à peu devenue une seconde nature, et qui ne les empêchait donc pas d'être parfaitement naturels. Conversation grave, lente, posée : je songeais à ce qu'eût été en France, en un jour d'excitation politique, à l'heure des cigares, « l'expansion communicative » d'un dîner d'hommes — boursiers et négociants — au cabaret. Tous espéraient le succès des tories, la réforme du tarif, — l'un d'eux avec une ferveur secrète et singulière. C'était un importateur de soie qui souhaitait voir taxer la soie. Comme je m'en étonnais, il m'expliqua que les grandes filatures anglaises ne pouvant plus soutenir la concurrence de l'étranger, la vente des cocons se fait difficile en Angleterre. Thèse générale : mieux valait pour les négociants acquitter un droit d'entrée sur les produits bruts, si, d'autre part, le même tarif protégeait les industries qui mettent en œuvre ces produits.

Mais le sentiment conservateur qui l'animait, ainsi que ses amis, était d'ordre plus général. Ils se plaignaient de la décadence graduelle des mœurs politiques en Angleterre, et ils en rendaient les radicaux et les dissidents responsables. Le niveau du Parlement baissait : on y voyait maintenant de jeunes journalistes, des avocats, sans attaches anciennes, ancestrales avec leur circonscription, et que le comité central du parti avait envoyés çà et là, aux dernières élections, en des villes ou campagnes où ils n'avaient jamais vécu, pour y soutenir la cause démagogique. Les procédés, le ton des discussions se dégradaient. Chose inconnue jusque-là, à deux reprises les radicaux avaient menti : la première fois en 1906 — et ç'avait été une des causes les plus actives de leur succès — quand ils inventèrent les horreurs et les scandales du travail chinois dans les mines du Transvaal pour en imputer la faute au gouvernement conservateur ; — la seconde fois, tout récemment, quand un de leurs protagonistes, M. Ure, le Lord Avocat d'Écosse, avait publiquement proclamé que les tories, s'ils revenaient au pouvoir, supprimeraient les pensions de vieillesse. De tels procédés étaient des signes des temps. La seconde fable surtout — heureusement tout de suite dénoncée et réfutée par M. Balfour — avait indigné, à ce point que, de honte et de dégoût, d'honnêtes radicaux avaient quitté le parti qui s'était ainsi déshonoré. J'admirais leurs brèves et froides expressions de mépris. Qu'un tel fait leur semblât inouï (des journaux s'en étaient déjà consternés, et ce n'était point la première fois que j'entendais des conservateurs l'énoncer en s'ébahissant), que cette accusation leur apparût énorme, un étranger, électeur dans une démocratie où l'on en voit d'autres, comme on dit, en temps d'élections, un Français pouvait s'en étonner tout bas et conclure à la candeur ancienne et générale encore de ces mœurs politiques anglaises dont ils déploraient la décadence.

Comme l'idée de la caste reste forte, toujours, en ce pays! Parmi les doléances de ces hommes d'affaires qui, certes, n'étaient pas issus de la haute *gentry*, une plainte revenait : c'est que l'Angleterre n'était plus seulement gouvernée par des hommes de la *gentry*. Rien d'étonnant si la Chambre Haute avait perdu quelque chose de son ancien prestige ; personne ne

pouvait prendre au sérieux ces nouveaux lords que l'on avait été chercher parmi les brasseurs, — un Guinness, l'homme du *stout*, un Burton, l'homme du *pale ale*, — et dont les souscriptions au fond de campagne du parti constituaient le seul titre à la pairie. Il avait même été question d'anoblir un certain marchand de thé, millionnaire notoire, et champion contre les Américains, des yachtsmen d'Angleterre. Mais on n'avait point osé, l'humilité de son origine était trop connue. On savait bien que l'opinion se fût révoltée. Mais le plus étrange, c'était encore de voir un Asquith, un sir Edward Grey, un lord Crewe, consentir à siéger au conseil des ministres à côté d'un Burns, ancien ouvrier syndiqué, d'un Lloyd George, fils d'instituteur. Quelle distance entre ces nouveaux hommes et les anciens chefs du parti libéral, les collaborateurs de Gladstone! John Burns, encore, apprenait à se tenir; aujourd'hui les socialistes lui reprochaient ses récentes preuves de prudence et de bon sens. Mais un Lloyd George! Son dernier mot : *the lords, the first born of the litter*... quel symptôme des temps nouveaux!

Ce langage, j'avais pu l'entendre, çà et là, en bas comme en haut de la société anglaise, non seulement dans tel *country-seat* de la gentry, dans tels bureaux de la City, mais dans tel logis suburbain de petite *middle class*. Le vieil ouvrier qui m'avait parlé, deux jours auparavant, sur l'impériale d'un tramway de l'Embankment, n'exprimait pas autrement son dédain des parvenus de la politique. Voilà l'un des traits singuliers de l'Angleterre : tel est le prestige de la caste « bien née », riche et jusqu'ici gouvernante, que l'on peut rencontrer en ce pays des gens d'en bas qui méprisent les gens d'en bas. Vis-à-vis de ceux qu'ils reconnaissent pour leurs supérieurs, on dirait qu'ils se complaisent en des attitudes de respect où ils trouvent, avec une intime satisfaction, une raison de se respecter eux-mêmes. Un fermier, un *policeman*, un douanier, un conducteur de train, un vieil artisan tory qui dit *Sir*, avec une expression pénétrée de déférence, à un *gentleman* correct, évident, indiscutable, c'est un sentiment non d'infériorité qui naît en lui, mais de supériorité. Il éprouve qu'il est supérieur aux gens sans éducation, sans aveu, sans discipline, aux vagabonds, aux braillards, *all that low crowd*, qu'il s'intègre dans le système ancien d'une Angle-

terre sérieuse et bien ordonnée, qu'il participe à sa dignité, et, de même, à la dignité de ce *gentleman*, puisque le lien social, hiérarchique dont il aime à se donner la sensation, les rattache l'un à l'autre, et les réunit dans le même monde.

Ce ne sont là que des nuances d'âme, mais que l'on rencontre en beaucoup d'âmes. Et comme elles aident à nous expliquer — aussi bien que les faits officiels et les chiffres de statistique et de sociologie — la constitution profonde de cette société !

*
* *

Vers dix heures un brouhaha prolongé, lointain nous annonça que les premiers résultats des élections commençaient d'apparaître au peuple de Londres. Nous sortîmes.

Trafalgar Square. Une multitude noire immobile et serrée, où des milliers de visages font, sous les feux électriques, un pointillement clair, emplit la place immense. Les statues de généraux et d'hommes d'État, les masses obscures des puissants lions britanniques de bronze surgissent au-dessus de cette étendue humaine. La grande colonne de Nelson se perd là-haut dans la rouge fumée du ciel nocturne. Aux flancs de la longue terrasse qui porte le noir édifice de la Galerie Nationale, un large écran est tendu, et chaque fois que s'y inscrit un télégramme, monte et se prolonge la voix de la foule : une seule voix, dirait-on, claire, bruissante, confuse, non située, qui flotte vaguement au-dessus du vaste espace, et ne doit pas s'élever dans la nuit plus haut que la lueur de Londres. Devant le pullulement qui continue dans le Strand et les avenues voisines, on s'imagine que tout le peuple de cette ville est en ce moment dans les rues, que ce soir, on peut le voir, dans ses nombres, hors des logis où, d'habitude, il s'enferme presque tout entier, où dans deux heures il aura reflué, les chemins de la monstrueuse fourmilière vides encore une fois, la nuit y régnant seule, les millions de créatures humaines enfermées, horizontalement étendues dans leurs millions de cellules, le mouvement, la pensée, le rêve de leur vie mystérieusement suspendus jusqu'au jour dans le néant du sommeil...

Dix heures un quart. Sur le quai, au coin de Northumberland Avenue, où nous sommes à l'aise pour suivre, sur le transparent du *National and Liberal Club*, les nouvelles propagées dans la nuit sur les fils, de tous les points du territoire.

La noire et solitaire Tamise est devant nous; par delà on devine les obscures immensités de la ville du sud. Nous ne sommes ici, près du quai désert, que quelques centaines, en groupes séparés. Les hourrahs qui acclament les victoires libérales et conservatrices signalent à chacun les hommes de son parti, et la foule s'est triée, çà et là, d'elle-même. Attentivement tout le monde suit les listes qui s'écrivent et s'allongent sur le transparent. Déjà vingt-trois noms : la force du courant conservateur qui commence à s'établir est visible. Sera-t-il assez fort pour refouler tout à fait le courant contraire? Voilà qui semble difficile. Il faudrait que, pendant les douze ou quinze jours que vont se poursuivre ces élections, les amis de M. Balfour réussissent à remplacer par leurs champions deux cents partisans de M. Asquilth. Pour qu'on puisse y compter, il leur faudrait, ce soir, marquer au moins un gain net de vingt sièges. Mais, sur l'écran, au-dessous des noms de villes, à côté des noms des nouveaux élus, les *U*, signalant les unionistes se multiplient. Parfois c'est une série, sept, huit succès conservateurs, parmi lesquels plusieurs signifient le mouvement en avant de reprise, l'adversaire çà et là chassé des positions qu'il occupait. Alors, dans notre groupe, les hourrahs montent, avec l'accent de l'enthousiasme et du triomphe; les visages corrects de mes compagnons s'animent et s'éclairent; l'importateur de soie, tout à l'heure presque morne, muet, avec je ne sais quoi de l'automate dans la perfection noire de sa tenue, rayonne et gesticule : sa tête se renverse dans un mouvement presque enfantin de délices; il lève les bras pour lancer son acclamation : *Good old Gastrell!* quand apparaît la victoire de l'officier candidat que nous vîmes malmener à Lambeth. Et puis, avec ce sentiment direct, humain, vis-à-vis du chef, qui colore d'une de ses nuances propres la politique anglaise : *To think that poor old Joe is out of it!* — « quand on pense que le pauvre vieux Joe n'est pas dans la bataille! Quelle tristesse pour lui! J'espère qu'il est capable de suivre les dépêches, de

voir le tournant de la marée... Si ça pouvait lui faire un peu de bien! »

Justement voici les votes de Birmingham, six grandes circonscriptions : six protectionnistes élus à d'énormes majorités. *Well done, Birmingham!* Ça, c'est l'influence du vieux Joe; c'est la fidélité, la fervente allégeance de la grande ville au chef malade, paralysé, reclus, dont la présence invisible suffit à susciter l'enthousiasme et la foi. *Three cheers for old Joe!!*

Dans le Strand, vers Fleet Street enflammée de rouge lumière, où la foule se précipite et s'engorge. Vertige de se perdre au sein de cette foule bruissante qui vous prend, vous porte, vous mêle à son être immense, vous traverse d'excitants effluves.

Passées les brumeuses architectures gothiques des *Law Courts*, à l'entrée de la vieille « Cité », un vaste espace s'est ouvert : à droite, devant le porche de Saint-Clément, Gladstone de bronze, a surgi dans une blanche apothéose de rayons électriques. A ses pieds un large écriteau porte les mots : *Austen Chamberlain has said* : « *I am a food taxer* ». *Are you*[1]? De l'autre côté de la grande place, face à l'écriteau, un gros de partisans libéraux — ils sont près d'un millier — s'est massé, en solide carré, comme les *highlanders* à Waterloo. Immobiles, avec un rythme lent, monotone, tenace, tous ensemble, à intervalles d'une seconde, répètent la même syllabe, sombre et sourdement martelée : *no, no, no, no, no....*

Maintenant Fleet Street, historique, pittoresque et qui s'étrangle comme une rue du moyen âge, sous ses pavois, ses saillies d'étages qui surplombent, ses cadrans d'horloges, ses jacquemarts perpendiculairement accrochés aux façades. Ici la foule ralentie ne coule plus qu'au milieu de la chaussée. Sur les trottoirs elle stagne, engluée, masse impénétrable, tous les yeux levés vers les transparents des journaux dont les hôtels bordent la rue : le *Daily Telegraph*, le *Daily Mail*, la *Daily Chronicle*, le *Daily News*. En face de la *Chronicle* cinq cents voix ont entonné la *Land Song*. Dans l'étrangeté de cette heure, dans cet éclairage fantastique de rêve,

1. Austen Chamberlain a dit : « Je suis partisan d'une taxe sur la nourriture ». Et vous?

dans cette fiévreuse atmosphère, on s'émeut de ce rythme enthousiaste de marche, de ces longues notes initiales, élancées comme une aspiration, de cet hymne nombreux comme cette foule; on croit sentir vraiment la sérieuse volonté d'un peuple qui réclame sa terre.

Et partout, dans les couleurs, les lumières, les chants, les acclamations, les images, les jeux d'ombres chinoises et de lanternes magiques, sur les écrans, rutile, scintille, sonne, clame, rit l'étonnante, la jeune et rude fantaisie qui, parfois, jaillit de la sagesse anglaise. De larges rayons de phares tournent dans la brume comme des roues de moulins, balayant le fourmillement des têtes, apparues dans leurs éclats, évanouies dans leurs éclipses. A travers ces jets aveuglants de lumière, des gramophones lancent leurs jets étourdissants de musique nasillarde. Aux portes du *Daily Mail*, un colossal thermomètre à deux branches signale, par les montées presque égales de sa colonne rouge et de sa colonne bleue, le progrès, de minute en minute, des deux partis. Plus loin, deux mannequins, qui ressemblent à M. Asquith et à M. Balfour, gravissent les côtés opposés d'une grande échelle de fer. Et les tableaux lumineux ne cessent de jeter les nouvelles à la foule, lui parlent dans les intervalles, l'amusent, dialoguent avec elle : « Trois *cheers* pour Joe! » dit l'un d'eux. *Hip, hip, hurrah!* répond la rue. Et soudain Joe jaillit à nos yeux, glabre, impeccable, lèvres minces, son éternel monocle vissé dans l'œil, son éternel gardenia à la boutonnière. Puis des devises : *Le Libre Echange, c'est la protection de l'étranger! Le Tariff Reform*, c'est du travail *pour tout le monde!* Et des images, toutes celles que nous avons vues depuis quinze jours sur les murs : l'ouvrier hâve qui tend les mains dans un geste de désespoir et d'impuissance; le triste logis que désole la misère du chômage, l'homme oisif, inutile, affaissé sur sa chaise, la femme prostrée, la tête dans les bras, l'enfant qui pleure...

Les derniers résultats arrivent : les unionistes gagnent encore un siège, le dix-huitième; ils n'en ont perdu que trois. Les hourrahs redoublent, se prolongent; les glapissements des gramophones s'exaspèrent; les cadrans tintent; c'est minuit qui sonne à grands coups de bronze, propagés, repris d'une horloge à l'autre. Et soudain les cloches d'une église carillonnent :

le joyeux carillon des fêtes religieuses d'Angleterre, gamme descendante, rapide, et qui recommence toujours : *do*, *si*, *la*, *sol*, *fa*, *mi*, *ré*, *do*, — *do*, *si*, *la*, *sol*, *fa*, *mi*, *ré*, *do*... A ce moment, au transparent du *Telegraph*, au-dessous du chiffre qui mesure le terrain conquis ce jour-là par les Protectionnistes, apparaissent ces mots : *Tariff Reform is coming. You'll see better times!*

La Réforme du Tarif approche. Vous allez voir de meilleurs temps!

Alors, dans l'émoi, dans le tumulte d'acclamations que soulèvent dans la foule ces paroles d'espérance, tout d'un coup je crois mieux voir, que je ne l'ai fait au cours de cette quinzaine, le sens vrai de cette agitation. Dans cette rue étroite, hérissée, du vieux commerce anglais, dans cette « Cité », domaine du Lord maire, des *guilds*, des corporations, je vois un grand peuple de marchands, une puissante commune libre, comme Venise, comme les villes de la Hanse, décidant, suivant ses coutumes pittoresques et propres, dans un tumulte populaire qui tient de la kermesse, une sérieuse question de politique — question qui ne peut jamais être, à ses yeux, que de marchés, d'échanges, d'affaires, et qui présente directement à ses foules l'alternative pressante, émouvante, vitale de leur misère ou de leur prospérité.

ANDRÉ CHEVRILLON

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

UN FRUIT,

ET PUIS UN AUTRE FRUIT

I

LE DÉSIR

— Allah sur nos têtes ! et que ma langue puisse te complaire, ô sidi, par ces amusements du discours que tu daignes écouter !... J'en conviens : ils ne sont guère propres qu'à divertir l'esprit lassé du voyage, quand il arrive à l'étape, fourbu et comme amoindri, dans le corps d'un de nous autres, tes serviteurs et tes dévoués...

C'était l'exorde nécessaire. Ayant toussé, puis respiré, puis tendu les paumes de ses mains vers la flamme du feu de bivouac, le chef de caravane commença son récit. Le silence guettait, tout autour du campement nocturne. Et seules pouvaient troubler le conteur quelques étincelles crépitantes, folles étoiles de la terre, sœurs fugaces des sages étoiles clouées au ciel par la volonté du Seigneur, le Grand, l'Unique, le Glorieux...

Ainsi donc parla le chef de caravane, Taïeb-ben-Abd-er-Rahib, — provisoirement fournisseur des denrées utiles aux Français, entrepreneur de longs transports, — habituellement marchand de moutons, de grains et de dattes, — musulman subtil, bien instruit, n'ignorant ni la morale du saint Prophète ni celle des hommes. Je joignais souvent à ses convois mon petit groupe de sokhrars[1]*, pour être assuré mieux contre les embûches saha-*

1. Conducteurs des chameaux de caravane.

riennes. Il m'appelait volontiers son père, avec déférence, bien que je pusse être son fils...

Ainsi parla-t-il :

— Allah sur nous tous! Ce sont choses d'il n'y a pas longtemps. La tente du kébir Baïlich éployait ses étoffes rayées, brunes et blanches, au milieu des demeures nomades, — grand oiseau posé fièrement parmi d'autres oiseaux modestes, aigle parmi des gangas...

Un juste orgueil chauffait le sang du kébir Baïlich.

Peut-être deviendrait-il caïd un jour, lui, rejeton premier-né de feu son père Amar-ben-Ziane. Et les Français du Gouvernement n'ignoraient point (du reste, le fils pieux les en faisait souvenir à chaque bonne occasion) qu'Amar-ben-Ziane, en son vivant kébir de ce même douar, avait failli passer caïd : certes il aurait été le meilleur caïd parmi les meilleurs qui commandent ces tribus nobles et de choix, dont sont issus tous tes serviteurs, ô sidi, et dont provient également mon humble petit moi, — ces tribus, les douze réputées qui forment, à l'heure présente, — Allah veuille nous la sanctifier! — le bach-aghalik des Larbâa!

La mère de Baïlich aussi pouvait se targuer d'une bonne naissance; et Baïlich avait le droit, plus que le droit, de glorifier le sein qui l'avait conçu : car les mérites surpassaient encore ici l'origine. La bonté, la charité, les secrets des soins utiles, qui donc les possédait mieux que la vénérée de son fils, Méryem, fille d'Abdallah, veuve d'Amar?

— O ma mère, tu es au-dessus de mes yeux! Nulle ne peut comme toi prononcer les paroles qui soulagent le cœur en peine...

— O Baïlich mon fils, laisse la louange en ta gorge, ce soir : il est préférable que tu m'aides à soulager ce jeune chameau malade. Essayons de le guérir, si toutefois le permet Allah... Qu'il soit loué dans les siècles!

— Amen. Tu y parviendras, ô ma mère, couronne de ma tête! Le Seigneur prend toujours en grâce les efforts de ton activité : soit que tu guides le dressage de la tente, soit que tu prépares le cousscouss des soirs de fête, soit que tu varies sous tes doigts habiles les couleurs plaisantes d'un tapis...

Oui, ô ma mère, ton entendement subtil et la dignité de ta sagesse me conduisent aux limites de l'admiration!...

Et le kébir Baïlich suivait sa mère derrière la maison de laine, près des chamelles et de leurs petits. Il ne craignait pas, vous le constatez, de renchérir sur ses propres phrases, car il savait que les femmes, même vieilles et prudentes, aiment le miel des mots élogieux. La raison d'ailleurs le guidait. En sa cervelle d'homme, — jadis un peu folle, un peu éventée, — la quarantaine menaçante soufflait le vouloir habile d'être respectueux... Ne l'as-tu jamais remarqué dans ta France, ô sidi? Et vous autres, mes auditeurs, dans ce pays de vos pères? Les bons fils, vraiment bons fils, ne sont pas les adolescents : ce sont les barbes expérimentées. On apprécie davantage, certaine maturité venue, les avis d'une femme plus ancienne; on l'estime à cause de sa vieillesse même, par devoir... Heureux néanmoins celui qui peut réellement penser l'essentiel des éloges qu'il prodigue à sa mère! Heureuse la mère qui recueille ces louanges, réellement pensées, de la précieuse bouche de son fils aîné!... Et c'était le cas, je vous le dis, pour Méryem la sage et pour le fruit de ses entrailles, — et tout le douar le répétait bien :

— Elle semble bénie entre les femmes, Méryem, sous la tente du kébir.

— Elle est parmi les plus heureuses!

— Il faut en convenir, ses actes le méritent.

Croyez-moi : de telles appréciations du douar sont pierres fines extrêmement rares. Chez nous, nomades, fils d'Ismaïl et d'Abraham, gardiens de la pure tradition, la vie libre et fière ne devrait pas s'abaisser aux commérages, comme chez de vulgaires sédentaires, habitants des villes ou des ksour [1]. Et l'on s'y laisse aller pourtant! On juge, on blâme, on invente, on commente, on colporte, et klitsch! et klatsch! Les langues déchirent et se blessent elles-mêmes, d'une tente à l'autre, en ce petit groupe d'humains qui ne se sépare point, — qui campe, toutes familles ensemble, devant les mêmes horizons, — qui subit les mêmes tempêtes brûlantes ou froides, — qui voit les mêmes aubes pâles et les mêmes soirs d'or pourpré...

1. *Ksar*, village fortifié; au pluriel, *ksour*.

Le douar, — village mobile, selon ta propre expression, Sidi! — Tu m'as expliqué plusieurs fois, aussi, que les fonctions de kébir ressemblent à celles d'un maire, chez vous, ou mieux, à celles d'un foïte (ainsi t'exprimais-tu), dans des pays lointains, lointains au delà de la Corne de Stamboul, chez les Russes... Mais — excuse ma liberté! — je pense qu'ils ne peuvent se ressembler vraiment, l'usage de ceux qui suivent la Voie du Prophète et l'habitude de ceux que couvrent d'autres étendards... Allah protège ces derniers pourtant, et toi, Sidi, avant qui que ce soit, et ta famille, et tous les tiens!... Je souhaiterais indiquer seulement ceci : sauf quelques brillantes exceptions, dont tu es, nous ne devons pas espérer que les Roumis chrétiens nous comprennent... Soyons heureux déjà quand, magnanimes, ils demandent peu d'impôts; quand ils ne rendent pas la justice criminelle trop mollement, en femmes délicates, que la vue d'une tête coupée fait pâlir; quand ils ne circulent point à l'excès dans le bled, près de nos tentes; quand ils ne réquisitionnent pas les chameaux, précisément, le jour où nous en avons besoin... Et n'espérons pas qu'ils pénètrent l'âme des fils d'Abraham et d'Agar, qui furent musulmans depuis les siècles et les générations, car le Clairvoyant et Tout-Puissant ne l'a pas voulu. Ses desseins soient bénis! Amen.

Mais il est temps de dérouler, bonnes gens, le peloton de cette histoire!

Un matin d'entre tous les jours, ayant récité la prière du fedjeur[1], le kébir Baïlich sortit de la tente. Sa mine était sans joie. La marche de sa Destinée sur le chemin d'Allah lui paraissait trop égale et maussade. Il touchait à cet âge intermédiaire où le fidèle, comme il sied, renonce aux attraits illicites des danseuses, — de ces fassedett des ksour, de ces amoureuses vénales qu'on trouve au bout de la route, lorsque la livraison des dattes ou quelque affaire devant la justice pousse les hommes, en même temps, vers les alliciantes voluptés... Hélas! l'heure approchait pour lui de veiller mieux au salut de l'âme, de ne pas risquer les futures joies des Paradis pour le plaisir des sens impérieux... Baïlich renonçait donc,

1. Aube, lever du soleil.

en principe : rares seraient les entraînements désormais, puis plus rares... Et le kébir, l'esprit soucieux, se remémorait le verset du saint Koran :

« Dis aux croyants de garder la chasteté; qu'ils se contentent de leurs femmes légales, et des négresses que leur aura procurées leur main droite... »

En fait de négresse, mes écouteurs, le kébir Baïlich ne possédait que Fatoume, la vieille Fatoume, dont la trentaine encore savoureuse avait distrait parfois sa treizième année. Et c'était très loin, cela, parmi les instants évanouis... En fait de femme légale, il avait une épouse : Zergua, de qui les appas devenaient chaque soir plus ternes, et que chaque aurore faisait davantage pareille aux raisins de l'an dernier. Une de ces créatures peu existantes, d'ailleurs, — et seul Allah qui ne dort ni ne rêve aurait pu dire pourquoi Baïlich s'était jadis embarrassé de cette Zergua, et pourquoi, depuis, il n'avait jamais pris d'autre compagne légitime, lui, chef du douar, homme notable, lui surtout ardent chasseur de satisfactions!... Il avait remis, de semaine en mois, absorbé par la vente des moutons, par la préoccupation des caravanes, et souvent aussi par les séances de jeu ou d'amour aux quartiers fermés, à El-Aghouat, à Berriane, à Tiaret, à Ouargla. Il avait négligé, à cause de tout cela, d'orner sa tente, et se demandait pourquoi... Pourquoi, par le Rétributeur?...

C'est que la beauté, jusqu'ici, Baïlich la trouvait aux sources impures. Il y avait assez de belles tresses chez ces danseuses des ksour!... Et les autres qualités qu'on peut requérir chez une fille d'Ève parfaite, — la sagesse, les bons soins, l'affection, tout ce que le Seigneur a créé d'excellent pour encourager les justes à suivre la voie droite, — tout, tout le bien et le bon, il le rencontrait suffisamment près de lui : et ces joies lui venaient par sa mère, veuve de son père, par Méryem-bent-Abdallah...

Une mère de cette valeur dirigeant le ménage de la tente, c'était la perfection parfaite, hakh Rebbi! Alors n'importe quelle Zergua, vous le concevez, suffisait au tapis des nuits : — simple habitude, presque machinale, reprise entre deux voyages. — Mais, puisqu'il s'agissait dorénavant d'une vie régulière, d'une vie pure, les circonstances changeaient, Saints

Marabouts! Il ne faut pas exiger le bien au delà des forces humaines; la chasteté, l'abstention de toute danseuse, semblerait par trop pénible, avec Zergua, unique fleur, et fanée, sur les fréchias[1] du repos... Il fallait, certes, aviser. Il le fallait pour la vertu présente et le salut à venir...

Le kébir Baïlich soupira. Immense était la plaine du Sersou, brûlée de soleil; immense, de même, son désir des chaudes nuits légitimes. Les anges se réjouissent au septième ciel, je vous l'assure, et le Chéïtane, au contraire, crie de colère dans l'enfer, lorsqu'un musulman laisse échapper de ses lèvres un pareil soupir de vertu et d'honneur!...

Sur cette réflexion, le chef de caravane s'arrêta, soupirant aussi. Ses auditeurs bénévoles, moi excepté, soupirèrent pareillement. Et ces modestes chameliers, ces cavaliers d'escorte, sentaient par des élancements secrets la difficulté de vaincre la chair, si faible, ennemie de l'esprit prompt... Puis il y eut une brassée de r'them[2] jetée sur le rouge des braises, une grande flamme mouvante, un peu de joie, — et le récit recommença :

— O ma mère!

— O mon fils Baïlich, que souhaites-tu de celle qui t'a porté?

Elle voyait, Méryem la sage, que le maître de la tente sentait son âme lourde, et que son visage était jauni par un mal ou tourment caché. Mais elle ne devinait point la cause du mal. Les secondes coulent, — Allah sur nos têtes! — et les minutes, et les heures, et les jours, et les ans... et chaque être se transforme autour de nous d'une façon tellement subtile que même, même une belle-mère ne remarquait point les rides sous les paupières de Zergua!

— Je souhaiterais un bon avis de ta bouche, ô ma mère...

Alors il lui dit ouvertement (comme nous parlerons devant le Trône au temps des Rétributions dernières) la pensée qui brouillait sa cervelle et gênait son foie... Et le vœu d'embellir les tapis conjugaux par la présence d'une jeune épousée, il le lui dit pareillement, sans ambages : car sa mère, décente et

1. Nom collectif des tapis et couvertures, et notamment de ce qui sert au coucher.

2. Genêt saharien.

vertueuse, saurait l'écouter aussi bien qu'un homme ayant subi les brûlures de tous les péchés. Elle saurait en même temps délibérer, tandis qu'elle filerait sa quenouille de laine, et juger, et peser, et raisonner, et réfléchir...

Car c'était un cas fort scabreux qu'il lui soumettait! Entretenir une femme coûte déjà cher : deux coûtent davantage... Il faut beaucoup de parfums et de foulards soyeux pour la chevelure d'une jeune épousée; il faut des moutons et de la poudre pour les noces, sans compter l'argent du douaire à verser entre les mains du père de la belle : tout cela dépense gras et gros. Et, justement, d'autre part, l'année ne s'annonçait pas prospère, — Allah ne l'ayant pas voulu : — plusieurs chameaux, les meilleurs du troupeau, étaient morts aux pluies récentes; le Mozabite Moussa-ben-Youssef, chien fils de chien malgré sa richesse, avait rogné six douros sur le salaire du dernier convoi; divers ustensiles de prix, indispensables à la vie quotidienne, se révélaient à la fois hors d'usage, et ce serait plus d'une pièce d'argent qui s'en irait pour ces emplettes, à la prochaine caravane ou la première ville rencontrée... Et puis ceci, encore ceci : le fils unique de Baïlich, le petit-fils de Méryem, Ahmed-la-fraîcheur-de-leur-œil, lui enseignerait-on pour rien le saint Koran et les bonnes gloses, dans cette zaouïa tidjanienne où sa jeunesse s'abritait depuis quelques mois?

— Les pieux chériffs ne demandent pas de pension fixe, tu le sais, ô mon fils!...

Il le savait, hakh Rebbi[1]! et c'était bien pour cela qu'il avait, Baïlich le raisonnable, conduit Ahmed à la zaouïa; mais cependant ne devrait-il pas reconnaître la tutelle hospitalière par des présents, des offrandes, une suffisante ziara? Oserait-il se dispenser de porter quelquefois l'aumône, et la plus abondante possible, au tombeau du fondateur, le Vénéré Sidi-Tidjani?

Et ceci, ceci encore, et encore, et toujours : l'impôt qu'on doit aux Roumis français — l'impôt « zekkat! » — l'impôt « achour! »... Payer pour les moutons, pour les chameaux, pour les mulets, pour les chevaux; payer pour les quatre misérables palmiers qu'un chacun possède çà et là, dans les oasis...

1. « Par le Seigneur! »

— Par la pieuse Khadidja, femme du prophète! il est réel, ô mon fils Baïlich, que cet argent serait plus utile en demeurant dans la famille, ou plus profitable au salut, si l'on pouvait le garder pour l'offrir aux marabouts...

Mais Baïlich hochait la tête :

— Tu as raison, certes, ô ma mère, ô toi qui m'as conçu et porté! Pourtant veuille ne pas oublier que, par contre, grâce à cette levée de l'impôt, quelques petits profits sérieux (Allah daigne les multiplier!) restent entre les mains du kébir de chaque douar... Et ce sera beaucoup plus appréciable, le jour où je serai caïd, inch'Allah[1]!... Or, écoute ceci, ma mère, je ne deviendrai jamais caïd si je semble rechigner sur l'impôt pour les Roumis : il y a plus à gagner qu'à perdre avec le baïlek français, quand on sait lui montrer du zèle... Tu ne l'ignores pas, ô ma mère! Au contraire, tes mains prudentes m'ont toujours poussé du bon côté. Résigne-toi donc, comme moi, à l'impôt : plie en trois le regret de ton âme, et fais l'oraison sur le Prophète...

— Que le salut éternel soit sur lui et sur tous les siens! Amen.

Ayant ainsi répondu, de toute la ferveur d'une croyance louable, Méryem-bent-Abdallah, veuve d'Amar, mère de Baïlich, renoua le fil cassé de l'entretien :

— Mon souhait te voudrait une femme riche, ô mon fils!

— Il n'y a pas d'inconvénient. Mais mon souhait, à moi, la voudrait belle, ô ma mère!

— Belle et riche : les deux appuis de la perfection. Seulement, ô mon fils, la beauté ne voyage point par caravanes... Elle est isolée, elle est rare... La richesse non plus, Allah le sait, ne se trouve pas au fond de chaque oued...

Alors Méryem se tut, et tomba dans l'abîme des réflexions. En son esprit se débattaient, lançant des coups l'un contre l'autre, le vœu de servir son fils et le regret prématuré de son influence entière, qu'une nouvelle petite épouse viendrait peut-être — idri Rebbi[2]! — diminuer ou modifier. Mais, d'autre part, elle connaissait que le dernier mot reste aux plus sages, et la joie suprême aux meilleurs... Il faut comprendre... Tout foyer

1. « Avec la permission de Dieu!... »
2. « Le Seigneur seul le sait! »

a besoin de bois, tout homme a besoin de femmes, — ou bien il risque de s'avilir dans les vices défendus... — Et, d'ailleurs, ce qui sera est écrit là-haut dans le Livre, depuis le passé des moments et des âges. Mektoub Allah [1] !

Autour du douar, jusqu'aux lointains horizons, Méryem crut voir le mot des résignations gravé sur les plis de la terre... Et le soleil plus chaud montait. Il allait jusqu'au sommet du ciel, pour redescendre ensuite et recommencer le lendemain, et le lendemain encore, sans révolte contre les lois du Tout-Puissant, Clément et Miséricordieux...

II

LES ATTRAITS

Et voici la suite qui fut contée, le soir de l'étape seconde, — le chef de caravane se montrant disert et dispos, flatté de mon attention :

— Mon souhait la voudrait belle, ô ma mère ! — avait déclaré le kébir Baïlich.

Les barbons seuls, ou de tout jeunes adolescents, restés, par hasard, d'esprit candide, font ainsi passer l'agrément des voluptés conjugales avant l'augmentation des troupeaux, ou le nombre des douros d'argent fin, bien trébuchants, futur héritage de l'épousée : car un homme d'âge moyen (entre vingt et trente-huit ans), clairvoyant, sagace, s'attache tout d'abord au solide, — et les qualités ménagères sont aussi pour lui d'un grand poids...

Je me permets, ô sidi, d'exprimer en ta présence cette opinion directe et ferme avec la conviction, la certitude qu'elle entre dans ta pensée comme une épée dans son fourreau... Et Méryem pensait là-dessus de façon pareille à la tienne, ô sidi ! Elle s'effarait de constater les tendances de son fils vers les attraits de charnelle beauté. Chez une épouse, sont-ils nécessaires, Rebbi, Rebbi ?... L'empire que pourraient prendre sur cet homme les délectations trop fortes ne deviendrait-il pas dangereux ?...

1. « C'était écrit, par Allah ! »

Et voici que, devant la pieuse conscience d'une mère (conscience plus claire, ordinairement, qu'un miroir d'argent poli), quelque vapeur trouble s'élevait. Par le moyen des projets vagues, qu'on sème à loisir, qu'on cultive lentement, — qui peu à peu envahissent l'esprit jusqu'à n'y plus laisser de place pour d'autres idées, — elle aurait voulu retarder, retarder ce nouveau mariage inquiétant...

C'était le jour d'après le jour où Baïlich lui avait dit, confidentiellement, la brûlure de ses veines.

— O mon fils, vois cette petite enfant, là-bas, ce trésor doré qui joue devant la tente voisine. Par la Vénérée Khadidja! c'est cela qu'il te faudrait, avec des printemps ajoutés!...

Le kébir Baïlich regarde. Sa cervelle (que remplit une image constante de volupté) comprend trop peu, — ou trop, qu'Allah pardonne!... Il songe à cette autre enfant de huit ans, voire même sept, qu'épousa fort bien l'année dernière Moussa-ben-Youssef, le Mozabite; puis, d'un trait, sa mémoire lui montre des silhouettes entrevues, plus jeunes encore, et d'autres, et d'autres, — menue chair grêle qu'offrent des pères indignes, en murmurant les paroles qui souillent l'ombre chaude des villes et des ksour, venu le soir...

— Mais ne m'as-tu pas comprise?... Vois cette innocente, ô mon fils!

— Messaouda? La petite d'Ali-Djéridi?

— O mon fils, tu l'as nommée.... Tu ne serais pas si pressé, je suppose!... Avec l'an révolu sept fois encore... mettons six fois... il n'y aurait pas d'inconvénient...

Un silence : tel celui des anges, lorsqu'ils écoutent, chaque vendredi, la musique du très sublime septième ciel. Mais — barbe du Prophète! — Méryem et Baïlich, nés du limon, sentent à leurs pieds le contact de la terre chaude, et la seule musique qui parvienne à leurs oreilles est le cri du moulin à farine tourné par la négresse Fatoume et par l'épouse Zergua sous l'abri de la tente rayée! Le soleil darde. Voici l'heure de n'être point dehors... Il faut le besoin de la causerie particulière pour retenir le kébir et sa mère dans l'étroite bande d'ombre, assaillie de reflets, à côté des grands piquets qui soulèvent la porte de laine.

Et Messaouda la petite, qui promène entre ses bras sa poule favorite, pourrait bien aussi prendre mal, pense Méryem.

— Ya Messaouda, mon agneau ! rentre près de ta mère Cassïa !

Ainsi l'exhorte la bienveillante. Mais vous savez que toute fille d'Ève (et qu'importe le nombre de ses mois ?) a le milieu de son cœur fait d'une pierre de contradiction : celle-là surtout, la gâtée du douar, la délicieuse, la mignonne, plus plaisante et plus brillante que la lune au quatorzième jour. Frrrrrrrt ! elle traverse l'intervalle des deux tentes :

— Non, c'est vers toi que je viens ! ô toi, ô Méryem la grand'mère !

Les doigts prudents de Méryem redressent les petits bijoux d'or et le petit foulard de soie, noué au-dessus des grands yeux sombres. Ils déchiffonnent, sur les bras délicats, les claires manches de tulle brodé.

— Petite jolie ! allons, allons, petite jolie !

Et Baïlich entend sa mère, et contemple. Les jeunes yeux sont noirs, les jeunes lèvres sont rouges, les jeunes reins se cambrent, émouvants... La jeune chair est de la teinte des œufs d'autruche cachés avec soin...

— Petite, — reprend Méryem, — le saint Prophète va pleurer : tu as encore déchiré ta belle maléfa de brocart azur !

Toujours somptueusement vêtue, mieux qu'une princesse, Messaouda-bent-Ali-Djéridi ! Son père est marchand d'étoffes, de parfums, de joyaux, d'armes luxueuses, — homme d'origine un peu obscure et de richesse certaine, mais aux sources médiocrement limpides. — Sa mère Cassïa est fille de ce douar, et voilà pourquoi, du reste, promptement lassée des cités et de leurs rues closes, — ou pour d'autres motifs secrets, idri Rebbi ! — elle revient, l'hiver, dans le Sah'ra libre, ou, l'été, dans le Sersou favorable aux pâturages verts, — et sa tente se déplace avec celles des parents, des amis d'enfance, tandis que le marchand, lui, se démène, — ayant des boutiques en nombre, un peu partout, bonnes gens ! — et se rend de l'une à l'autre des villes très blanches, perles du Tell, perles de la mer.

— Petite jolie !...

Les jeunes hanches sont fines et souples, souples... le jeune cou palpite comme celui d'un oiseau blessé... Soudain le kébir Baïlich, la bouche contractée, l'accent rauque, (Allah connaît tout, scrute les âmes et les corps, laisse sourdre le

désir qui ravage ; il est le seul et vrai juge ; il est l'Indulgent !) soudain le kébir Baïlich prononce à son tour :

— Petite jolie !...

Étonnée par ce changement, la sage Méryem tressaille... Et voici que des scrupules la saisissent, des remords presque. Sans doute, elle eut le plus grand tort de toucher au voile d'accoutumance qui cachait à Baïlich les beautés naissantes de Messaouda : les hommes ont tellement de fièvres malsaines dans le sang !... Celui-ci, son fils, vient de souhaiter les jouissances, et non point pour plus tard, après ces années que son calcul de mère inquiète cherchait à gagner, mais pour demain... Que sont-ils donc, ces fils d'Adam, qu'un souffle les précipite aux perversités, soit de fait soit d'intention ?... Milans impurs qui s'attaqueraient sans pitié, avec des râles de joie, aux petites colombes à peine écloses, Rebbi Sidi !... D'un simple projet maternel, intéressé mais très honnête, de la luxure peut-elle venir ?... Ah ! pourquoi ?... Et voici que, tellement surprise, elle demeure surprise pourtant de ne l'être pas davantage. Elle a trop entendu de mauvais récits, — elle a trop connu de mauvais mariages, indécemment précoces, vrai crime contre les préceptes du Prophète, vraie sottise envers les Roumis français, que de tels abus mécontentent à la limite de l'indignation, — elle a trop vu passer de mauvais désirs, comme celui qui vient de passer là, sur l'heure, dans l'être frémissant de Baïlich, son fils, son fils unique et premier-né !...

Et parce qu'elle ne découvre pas en elle assez de révolte contre les choses blâmables, elle se fâche contre son âme. Elle a honte d'elle-même et de son sang qui monte à ses joues flétries...

— Depuis que Messaouda la petite est de ce monde, six fois à peine on a récolté les dattes, ô mon fils, ô toi mon fils !

Elle a crié cela, fâchée ; puis elle répète plus bas, d'un ton qui blâme autant elle qu'un autre :

— O mon fils !... ô toi mon fils !...

Si bien que le kébir Baïlich proteste et masque la vérité. Il éteint son regard ; il empêche ses narines de battre ; il semble devenu, sidi, une indifférente pierre du Sah'ra : car de sa mère un tel soupçon, bien qu'il soit exact, lui paraît

douloureux, intolérable, et le mensonge est recommandé, vous le savez, ô mes auditeurs, si c'est pour l'augmentation de nos biens terrestres, pour l'assurance de notre lot des Paradis, ou pour ménager la vertu.

— Messaouda la petite n'a que six fois une année, je le sais comme toi, ô ma mère! Mais en quoi son âge peut-il à ce point t'intéresser?... Il s'agissait entre nous deux, si je ne me trompe, d'une femme, pourvue des six, sept ou huit ans, dix si tu veux, qui manquent à cette perle-ci... Il s'agissait (ma mémoire me tromperait-elle?) non de cette enfant de lait, mais d'une épouse, sœur des nuits pour moi ton fils, et fille pour ta vieillesse, ô ma mère!... N'était-ce point notre propos? Et qu'y a-t-il donc là qui puisse t'alarmer?...

Elle ne répond pas. Elle a vu les paupières d'homme frissonner sur les pupilles rétrécies et chavirées. Elle a senti rôder non loin l'ardente envie du péché. Mais que pourrait-elle dire qui ne soit offense pour elle-même ou pour Baïlich?... Elle ne répond pas. C'est seulement après de longues minutes qu'elle laisse tomber ces paroles, Méryem-bent-Abdallah, veuve d'Amar :

— Tu as raison. Je te chercherai donc une épouse, ô mon fils!

Et, quatre soleils ensuite, — avant que Baïlich parte pour Médéah négocier avec Moussa-ben-Youssef le Mozabite, au sujet d'un nouveau convoi, — Méryem fait comparaître devant elle et devant le kébir la très vieille Abièssa, l'entremetteuse... Et, commençant par imposer silence à cette sorcière trop loquace, qui se croit un personnage du douar, voici qu'elle narre à son fils ses récentes démarches, par la permission du Glorifié!... Elle a su qu'on veut marier certaine jeune, mais non pas trop jeune parente de Bakta, leur voisine, — n'est-ce pas la propre sœur du beau-frère de la femme du cousin de El-Hadj-Mahmoud (oncle du mari de Bakta)? — d'une honorable famille dont le douar campe auprès de l'Oued-Mechti pour un mois encore et davantage. Et l'Oued-Mechti n'est pas loin : quatre heures de chemin, tout au plus...

Méryem a reçu de Bakta nombre d'éclaircissements, d'honnêtes explications et les transmet au kébir :

— Sa jeune parente, c'est (me semble-t-il) un abricot mûr, tout juste à point, une vierge de seize ans, l'âge savoureux et raisonnable!... On la nomme Aïcha-bent-Ibrahim-ben-Bachir : peut-être, ô mon fils, connais-tu leur tente de réputation?...

Oui, par Allah Rétributeur! Le kébir Baïlich connaît Ibrahim-ben-Bachir lui-même : il l'a rencontré plusieurs fois (mais le kébir n'ajoute pas que c'était, une fois, à El-Aghouat, — et, une autre fois, à Ghardaïa, — et une fois encore ailleurs, — toujours dans le quartier des fassedett).

Et, là-dessus, l'entremetteuse veut commencer ses dissertations, et Méryem les arrête de nouveau pour dire qu'hier elle a fait conduire la vieille Abièssa jusqu'à ce douar de l'Oued-Mechti. Par toutes les Vénérées! elle fut menée sur le mulet, que tenait le négro Blelle.

— Il m'a paru convenable, ô mon fils, de ne pas entamer l'affaire sans renseignements précis, et sans que nous soyons sûrs, inch'Allah, du bon accueil... Or, Abièssa est revenue tantôt, ayant passé la nuit là-bas : on l'a extrêmement bien reçue au nom du Seigneur. La voici pour témoigner, ô mon fils. Interroge-la.

Interroger?... Vous en riez tous, ô mes auditeurs!... Interroger? peine superflue quand il s'agit d'une de ces vieilles femmes, si nécessaires, qui s'occupent fructueusement des unions légales ou non!... La très vieille Abièssa, la ridée, — parce qu'elle est en vieux bois sec, jadis très flambant, et peut-être aussi parce que sa mère fut une ghoualla célèbre pour ses improvisations de poèmes, — la très vieille Abièssa n'y tient plus. La voyez-vous, qui frémit, qui tremble d'envie de discourir avec une fougueuse éloquence?...

— Ya sidi kébir, — déclame-t-elle, — loué soit trois fois le nom d'Allah, le Rétributeur, le Généreux, le Magnanime! Ya sidi, ya sidi kébir! que le feu d'en haut me brûle si te servir n'est pas toute ma gloire, et si je ne suis pas de cœur ton humble esclave qui voudrait que sur elle tu piétines sans fin!... Ya sidi kébir!... Et voici ce que ma langue peut proférer sans mensonge : la belle que j'ai vue (de ta part et de celle de ta noble mère) éclipserait les étoiles, la lune et le soleil même! Ses yeux sont noirs comme la nuit d'hiver au moment d'une tempête, et brillants comme ton poignard!

Son sein, c'est un double tas de blé blond ! Ses dents, ce sont les brebis blanches qui reviennent en bon ordre du lavoir, sans qu'il manque une d'elles, qu'il y ait de tache sur aucune!... Ya sidi kébir!!...

Naturellement, le kébir Baïlich fait signe à la vieille de modérer ses transports. Non pas qu'il redoute, braves gens, que Zergua, son épouse, puisse rien ouïr de ce jargon ridicule : car la prudente Méryem sut très habilement, tout à l'heure, déterminer sa bru à se parer, à se farder, à rougir ses mains de henné, le tout pour se rendre en visite avec Fatoume la négresse chez Kédoudja, femme de Bachir, accouchée d'avant-hier. Et c'est là-bas, sous la tente la plus éloignée, au bout du douar... Offrir les cadeaux, présenter les vœux, écouter les horoscopes et les commérages, c'était plus qu'il n'en fallait (inch'Allah!) pour retenir longtemps l'épouse et la servante là-bas!... Mais pourtant les cris de la très vieille Abièssa ne sont pas du tout nécessaires, non plus que ses malencontreux et subits chuchotements : d'autant qu'ils ne prouvent rien... Cette femme amoncellerait les mêmes éloges, elle ferait les mêmes grands bras sous son voile fort sale, elle lèverait au ciel les mêmes regards ravis de ses vieux yeux éraillés, si la vierge ici en cause, Aïcha-bent-Ibrahim, était outrageusement difforme, goitreuse et de pied tortu.

Pour savoir enfin quelque lambeau du « vrai véritable », il faut — koubba de Sidi-Tidjani! — réduire la vieille à des réponses courtes, prosaïques. Il faut la diriger de près, comme par la bride on mène un cheval.

— O femme, resserre tes propos!... Tu l'as vue, cette fille d'Ibrahim-ben-Bachir? Réellement vue?

— Comme j'ai le bonheur de te voir, ya sidi kébir!

— Est-elle grande et forte?

— Comme l'était ta noble mère en ses plus beaux jours, ya sidi kébir!

— Semble-t-elle de bonne santé?

— Elle saura te donner douze fils, ya sidi! et les mettre au monde par plaisir, le sourire aux lèvres, en invoquant Allah!...

Cette phrase sert d'échappatoire. Abièssa la très vieille s'abandonne aux commentaires sur la structure physique

d'Aïcha-bent-Ibrahim, aux irréprochables flancs de jument racée. Elle ajoute des détails nombreux, des considérations de médecine ainsi que ferait, ou plutôt ne ferait pas un toubib.

— Ya sidi kébir (au nom du Prophète et de la Vénérée Fatimah!) permets à ma bouche de t'affirmer que mon humble moi connaît le fin du fin, l'écorce, les pépins et le noyau des pépins de ces mystères! Ya sidi! ya sidi!... Et je sais aussi ce qu'il faut, ya sidi kébir, pour qu'une jeune beauté soit accomplie comme le fut l'autre Aïcha, la Parfaite, épouse chérie de notre seigneur Mohammed : — le salut sur Lui et tous les siens! — Je sais les attraits qui chauffent le désir légitime des hommes, et qui les rendent de feu et de flamme, pour de nombreuses délectations!...

A ce point de mon récit, je vous prends tous à témoin, ô mes bienveillants auditeurs, — et toi le premier, dont la présence française daigne me faire un honneur incomparable! — Dites-moi : même en le voulant, empêcheriez-vous, par exemple, la pluie de tomber, lorsque les rares fontaines du ciel sont ouvertes, que le nuage gros et jaune a crevé sur le Sah'ra? empêcheriez-vous l'eau de fuir ensuite, nappes liquides perdues, tumultueuses, rasant les sables, au lieu d'alimenter seulement les utiles séguias d'arrosage? Non, vous ne l'empêcheriez point, par le Glorieux! vous ne l'essaieriez même pas, ou à peine. Aussi vous auriez écouté, résignés, la vieille Abièssa terriblement prolixe; et le kébir Baïlich l'écoutait de la sorte; et sa mère, la sage Méryem, écoutait pareillement : Allah donne pour tout la patience.

— Ya sidi kébir, je sais les particularités qui donnent à une belle plus de goût que n'en auront les houris des deux Célestes Jardins. Il faut qu'une vierge qui sera ton épouse t'apporte toutes les choses qu'il faut...

Elle affecte une pudeur comique, une petite voix chaste et timide, des regards décemment baissés... Mais cela ne dure pas longtemps, et déjà ses lèvres bavardes expliquent sans aucune vergogne les « choses », les parfaits appas que souhaitaient les pères de nos pères, aux temps d'Ismaïl et d'Abraham-le-Vénéré. Elle va, elle va, et, soudain, (manœuvre coutumière) elle revient aux hésitations :

— Ah! sidi kébir, ah! excuse-moi! Il en est, parmi ces

choses, que ma réserve de femme vertueuse ne te décrira pas... Mais tu me devines, ô sidi?... Et tu crois déjà contempler ces autres charmes que je vais te dire : les paupières de pâle rose meurtrie, qui promettent d'avance les joies certaines... et la petite bouche délicieuse, étroite, étroite comme un bouton de fleur de grenade que sa fermeté charmante empêche de s'ouvrir !

Alors, voici que les comparaisons chauffent le sang du kébir Baïlich...

Bénédiction sur nous tous! Elle a vu tant et tant de fois, Abièssa la très vieille, le pouvoir de ses paroles vaincre finalement la défiance, qu'elle ne s'étonne pas du résultat. Sous son voile elle cache son regard, qui s'allume d'une lueur phosphorescente; et, sans insister, sans triompher, elle conclut d'une voix calme :

— Aïcha-bent-Ibrahim est belle. Sa famille serait flattée de te la donner pour embellir ta tente, ô toi, le kébir de ce douar! Tu es le maître. Tu décideras.

La sage Méryem, qui depuis plusieurs minutes n'écoute plus, réfléchit profondément. Et je vous fais juges, amis du Seigneur! Malgré son abnégation, peut-elle vraiment souhaiter chez une bru nouvelle l'absolue beauté?... Elle soupire... Hakh Rebbi! l'humanité est ainsi faite : nous voulons bien confier à d'autres, s'il le faut, le bonheur de nos êtres chers; mais nous ne voulons pas, non, un démon secret nous empêche de vouloir que ce bonheur soit trop grand, — et le cœur des mères connaît la jalousie autant que le cœur des amoureuses... Allah le permet ainsi. Il est le Tout-Puissant.

Au reste, — se dit Méryem, — décision subite, décision folle. Un tel choix exige de meilleures preuves qu'une relation d'entremetteuse; et, d'autre part, le kébir d'un grand douar, homme riche, possesseur de troupeaux, ne se marie point sur une seule démarche, comme un vulgaire chamelier... Le lendemain de demain, inch'Allah, Méryem s'en ira elle-même, — suivie de la très vieille Abièssa, de Fatoume et du négro Blelle, — visiter sous quelque prétexte de ruse et de courtoisie la tente d'Ibrahim-ben-Bachir, là-bas, près de l'Oued-Mechti... Et dès maintenant elle annonce cette démarche au kébir son fils.

— Ménage-toi, — répond-il, — ô ma mère! Je prévois dans tout ceci beaucoup de fatigue pour ton corps et beaucoup de soleil pour ta tête. Par le Prophète, ménage-toi!

Elle fait un geste qui renvoie ces objections dans la corbeille aux rebuts. Elle ira, comme elle l'a dit, le lendemain de demain, si Dieu toutefois le permet. En attendant, elle questionne à son tour, et vivement, la très vieille Abièssa : car on a laissé dans l'ombre des points de haute importance. Combien de tapis, combien de vêtements, de bijoux, de pièces d'or en collier, combien de moutons et de chameaux seront-ils donnés par le père de la vierge Aïcha? Quel douaire et quelle indemnité, par contre, ce père exigera-t-il du fiancé? douaire dont la première moitié, bien entendu, sera aussitôt versée par Baïlich entre les mains d'Ibrahim, et la seconde moitié, comme il est d'usage, après dix années d'épreuve, — si l'épouse est jusque-là demeurée l'épouse, si le divorce n'est pas intervenu ou la répudiation pour adultère... (Que le Très Haut veuille en préserver tout bon musulman! Amen.)

Elle veut être renseignée, Méryem la sage, sur les quantités promises, sur les prétentions telles qu'elles sont; et la vieille Abièssa lui répond assez strictement :

— Entre femmes, — marmotte-t-elle, — on peut mieux s'entendre. La poule ne glousse pas avec la poule comme devant le coq!

Tout va donc à souhait pour ce mariage. Est-ce tant mieux? est-ce hélas?... Qui connaît le sort des jours futurs?... A l'approche d'un événement grave, un peu d'émoi secoue la tranquillité, et chacun cherche son idée, tantôt sur la route du passé, tantôt sur la voie de l'avenir...

La très vieille bavarde est enfin partie. Zergua, l'épouse, et Fatoume, la négresse, rentrent assez gaies, contentes de ce qu'elles ont récolté de médisances près du tapis de l'accouchée, leurs têtes frivoles — celle de Fatoume surtout — remplies d'anecdotes. Mais ni le kébir ni Méryem sa mère ne savourent aujourd'hui la maligne saveur des historiettes. Méryem songe à sa mission : elle combine à l'avance toute une provision de phrases polies, qui sauront, comme il sied, vêtir son enquête d'un habit d'indifférence.

Puis sa cervelle fatiguée s'embrouille; son rêve revient en

arrière, sans avoir trop su comment. Et la voilà qui retrouve les heures de son adolescence : elle se revoit jeune vierge, elle aussi, à l'époque où son esprit de fille avisée supputait les voluptés qu'ignorait son corps intact... Alors — souvenance du vieux jadis, et, par la permission de Dieu, cela semble proche, tout proche ! — alors, un soir, une femme respectable se présenta pour la juger digne ou non des fréchias nocturnes. Et c'était la mère de cet homme qui devint l'époux, la mère de feu le kébir Amar, père de Baïlich.

L'époux...

Il avait un peu trop recherché, durant sa vie conjugale, les danseuses, prostituées des ksour; il avait un peu trop chéri les cartes dévoreuses d'argent. Il s'attardait dans les villes, après avoir livré ses convois de marchandises ou les moutons amenés du Sud. Mais c'était un juste néanmoins, Amar fils de Ziane et père de Baïlich ! un « maître du courage et du foie », un cœur de rubis, qui n'avait donné à sa femme, première épousée, qu'une seule rivale au foyer : encore fut-ce une petite fort laide et fort maigre, répudiée au bout de six mois. Seule, elle dominait sous la tente, Méryem, seule, orgueilleusement seule, délicieusement seule, maîtresse du logis errant. A peine si trop de goût pour Fatoume la négresse avait un peu plus tard diminué la fougue des nuits légitimes et troublé la paix des jours... Oui, par la sainte Koubba, c'était un juste, le kébir Amar ! Qu'Allah lui accorde le pardon !...

Elle médite ainsi, sous son turban renoué d'un cordon jaune et d'un cordon rouge, la sage Méryem. Et, pendant ce temps-là, son fils Baïlich, accroupi comme elle près de la tente, songe aux attraits inconnus et gardés d'Aïcha-bent-Ibrahim, qui deviendront bientôt, inch'Allah, des attraits permis. Permis... Et comme il songe encore, et comme il songe beaucoup, voici que les attraits se transforment, et le kébir aperçoit, devant les yeux de sa concupiscence, les bras onduleux souples et câlins, les reins de souplesse, le déhanchement déjà coquet de la petite Messaouda, citron vert, citron parfumé du jardin des fruits défendus... Mais ce sont là — peut-être — tentations du Chéïtane.

Et les minutes s'en vont, d'une fuite légère.

Et la douceur du soir tombant caresse le douar et les collines

rondes. Le soleil a disparu. Des femmes s'appellent au seuil des tentes; les hommes arrivent on ne sait d'où; quelques-uns poussent des troupeaux... C'est l'heure qu'on doit sanctifier par la prière du mogh'reb...

III

L'HEURE D'AVANT L'AUBE

Le chef de caravane avait cessé de parler. Et, au campement suivant, sa bouche se taisait encore, parce qu'Allah le voulait, ou parce qu'un djinn s'interposait, ou parce que le conteur espérait les bonnes instances grâce par lesquelles l'éloquence sera stimulée... Elles ne se firent pas trop attendre. Avec toute la politesse nécessaire, je témoignai le désir de savourer le plus tôt possible la continuation de l'histoire. Les cavaliers, les sokhrars y mirent aussi du leur :

— Zid[1] *! — s'écriaient-ils. — Continue, ô père, ô toi que nous écoutons! Zid!* »

Alors donc il continua :

Le Prophète me couvre! au risque de ressembler à ces récitants payés, qui veillent dans les cafés tout le long des nuits de Ramadan, — et prolongent leur discours, par chapitres enchaînés, pendant les quarante séances utiles à l'enflure de leur bourse comme à l'achalandage du cahouadji, — je vais poursuivre mes paroles à l'aide d'autres paroles... Ce sera bien pour te complaire, ô sidi, toi d'un esprit si remarquable parmi les Français remarquables, tes frères! et pour vous agréer aussi, ô vous, mes compagnons de prière, studieux entreteneurs de la flamme du foyer!

Au nom du Clément et du Miséricordieux!... Voici ce qui se passait au douar du kébir Baïlich :

Une lune avait augmenté, puis diminué, et encore une lune grandissait, dont la lumière éclairait le sommeil des nuits d'automne. Et tout dormait, en apparence, plus agréablement qu'aux temps de fournaise, — oui, même l'impatience, même l'amertume des renonciations...

1. *Zid* signifie : « Continue, poursuis ». Et l'usage y a joint le sens élogieux de notre « bravo! »

L'impatience, l'attente malaisée pour les désirs conjugaux du kébir Baïlich. Depuis que son mariage avec Aïcha-bent-Ibrahim était la chose convenue, fixée entre les deux familles, — la Destinée sûre, si toutefois le permet Allah! — il se consumait sur sa couche, dévoré d'ardeurs, souhaitant cette vierge. A chaque heure, il l'imaginait (et cela par vertu, vous le sentez, par pieux effort contre les mauvaises pensées, contre les envies dépravées ou seulement perverses : — que le Rétributeur veuille nous en préserver, amen!) il l'imaginait, vous dis-je, près de lui, parée comme la petite Messaouda, aussi suavement irritante, plus apte aux saines voluptés. Et c'était un brasier en lui... Et ce feu tellement louable, il n'avait que Zergua pour l'apaiser.

Allah sur nos têtes! Zergua tombait, de plus en plus, dans l'estimation du kébir Baïlich, au niveau de Fatoume la négresse, sinon pour le rang, du moins pour l'insipidité. Surtout depuis quelques jours, Mecque et Médine!... Ayant appris la grande nouvelle (peut-être par un mot échappé à la langue de Fatoume, peut-être par quelque indiscret bavardage pendant le déplacement du douar, l'autre jour), bref, informée de ce qui la menaçait, Zergua pleurnichait, devenait affreuse. Sa bouche tordue criait : « Quoi! par la Vénérée Fatimah-Zorah, est-il possible?... » Et vraiment elle en doutait, la sotte! Jadis elle avait vécu ses belles années dans la continuelle crainte d'un partage ou d'une répudiation : — car elle se savait sans beauté bien vive, plus d'une voisine le lui avait donné à entendre. — Puis, peu à peu, de même qu'elle s'habituait au grincement du moulin jusqu'à ne plus le percevoir, elle avait oublié ses craintes; elle avait oublié même qu'elle les avait conçues. Telle elle se trouvait placée dans la vie, telle elle resterait, croyait-elle, unique femme de Baïlich, ne comptant plus au douar que pour les nuits (sans véhémence trop passionnée) et pour quelques besognes de ménage pendant le jour, — chose, objet presque, transportée machinalement avec les autres objets, les tapis, les ustensiles, lorsqu'on levait les demeures de laine et qu'on allait vers de nouveaux pâturages, par delà les horizons...

Même l'absence étrange de Méryem sa belle-mère, quand celle-ci était restée à manger le cousscouss sous la tente

d'Ibrahim-ben-Bachir, auprès de l'Oued-Mechti, non, même une démarche et une réception à ce point significatives n'avaient pu l'inquiéter... Et maintenant, par la Mère du Livre[1]! il fallait bien comprendre et craindre, il fallait bien se lamenter...

— Est-il possible, Rebbi Sidi? Une rivale!... Qu'elle soit stérile à jamais!... Qu'Allah brûle son père!... Qu'elle traîne la malédiction, cette Aïcha-bent-Ibrahim, cette corrompue, cette hyène, cette chouette, cette belle fiancée borgne, à tout le moins, puisqu'elle est restée pour compte, pas encore la femme d'un homme, à seize ans!...

Si vous aviez, ô mes auditeurs, perdu votre temps à écouter ces jérémiades, peut-être auriez-vous conclu à une violente, à une active douleur. Mais les cris perçants de Zergua, c'était le vent dans les djérids[2], qui bruit sans rien abattre, — ou mieux, un « orage de chacal », tel qu'aux soirs d'équinoxe on croit en ouïr au loin, très vain roulement; et quand de l'eau tombe alors, elle ne suffit même point à laver la poussière des dattiers... Un orage de chacal : voilà les colères de cette épouse, dont les larmes coulaient petitement, simple hommage dû au kébir Baïlich, courtoisie envers cet homme excellent qui ne la répudiait pas... Et ces pleurs de Zergua, rares et laborieux, c'étaient toutes ses démonstrations possibles. Elle négligeait ce qu'une femme avisée se doit en pareilles circonstances. A peine songeait-elle à réclamer ses droits de mère du fils unique, Ahmed-le-chéri, celui qu'on instruisait là-bas dans les bonnes gloses tidjaniennes et qui serait taleb un jour... Mollesse qui me répugne et m'irrite, barbe du Prophète! car ce n'était pas résignation, digne de tous éloges, sainte et pieuse parure des filles de musulmans, mais je ne sais quoi de la bête domestiquée, de la brute engourdie dont le gémissement se rendort.

Et déjà les lèvres de Zergua se refermaient, silencieuses. Déjà ses mains malhabiles voulaient revenir aux besognes, quittant les cheveux épars et le visage même point lacéré, sidi,

1. Le premier chapitre du Koran, qui, selon les théologiens, contient la substance de tous les autres.

2. Branches des palmiers.

égratigné pour la forme seulement. Déjà ses doigts crispés se tendaient vers la poignée de la petite meule quotidienne, bien qu'elle fût priée réellement de ne pas s'en occuper :

— Laisse le moulin, laisse le cousscouss, laisse les soins du beurre, ô ma fille! — lui disait la sage Méryem. — Repose ta peine et berce-la, ma fille! Ramasse ton cœur, rafraîchis ton œil!...

— Laisse, ô maîtresse! — ajoutait la négresse Fatoume. — Puisque c'est ton jour de deuil, profites-en! Mais cependant, par la vénérée Khadidja, ne retombe pas pour cela jusqu'à des excès de chagrin... Car tu connais la recommandation : « Celle qui accepte vaut mieux que celle qui soupire, et celle qui soupire vaut mieux que celle qui désespère... Allah est le plus parfait! »

En vérité, Zergua ne désespérait point; elle n'espérait point non plus. Elle regardait, sans voir, les pans de la tente de laine; elle écoutait, sans entendre, les gloussements des poules familières ou les caquets des femmes amies : son foie était une pierre inerte, sa cervelle un bloc plus lourd... Que le saint Tidjani me détruise si cette femme ne méritait pas qu'on lui donnât une et dix rivales!... Excuse mon emportement, sidi. Je crois voir dans ton œil droit que tu juges Zergua fort à plaindre. C'est (permets-moi de te le dire, bien que je te respecte comme si j'étais ton fils), c'est une pitié superflue... Et superflue même envers une créature moins négligeable que celle-ci, même envers une de ces femmes qui montrent l'énergie d'un homme! Que vient faire ici la pitié, Allah, Allah! si leur sort matériel n'est pas lésé, si ne les offense aucun dol, aucune spoliation?

Il est naturel, ô sidi, qu'un époux soigne et renouvelle la parure de ses tapis. Il est naturel aussi, j'en conviens, qu'une femme n'en soit pas enthousiasmée, qu'elle défende, au besoin, sa cause. Seulement, par toutes les koubbas! qu'elle ne vienne pas casser de ses doléances la tête de son mari, ni troubler le repos de la famille; qu'elle s'arrange pour empêcher le scandale, qu'elle évite de stimuler la sympathie trop bienveillante des autres hommes... Et ce sera le droit chemin... La pitié de France, ô sidi, est certainement (puisque tu l'as et que ta sagesse est infinie) à la mesure des jugements de France;

mais nos sentiments d'ici sont pareillement — excuse, excuse-moi! — à la mesure des jugements d'ici. Ils demeurent assujettis, comme nous, à la doctrine du « Mektoub ». O sidi, mon cœur espère que ta haute bonté lui pardonne ses amicales contradictions!... Permets maintenant que je revienne à la molle Zergua, l'insupportable...

Méryem toutefois la traitait bien. Elle s'attachait plus qu'auparavant à cette pigeonne délaissée, dont elle évaluait les défauts et les qualités fort ternes, — et cela, quoique médiocre, paraissait, du moins, plus certain que le caractère inconnu d'Aïcha-bent-Ibrahim. Par les Épouses Vénérées, quel serait la vie près de cette bru nouvelle? Que ferait, que déferait et referait, dans une vierge déjà formée, la condition de mariage?... car on ne sait guère à l'avance ce que renferme un flacon scellé...

Et Méryem, pour ranimer Zergua, parlait ainsi :

— O toi ma fille, pense que ta peine pouvait être bien plus amère; pense qu'une répudiation (le motif toujours se trouve lorsqu'un homme veut le chercher) te menaçait par le fait, et pouvait te mettre aux limites de l'anéantissement... Et ne considère plus les maux, mais le bien qui t'est dévolu encore... Bénédiction de nos têtes!... Toi ma fille, première épousée, tu restes quand même le piquet central de la tente; d'ailleurs, cette Aïcha, ta rivale, que sera-t-elle durant tout un an? Une petite belle, jeune mariée, occupée, comme il convient, à se parer, à se coiffer, à rêver, à jouer aux divers jeux permis. Donc nous formerons encore, toi et moi, comme aujourd'hui, les appuis du heurm[1]. Songes-y!... Qu'importe si les yeux d'une vierge (des yeux dont il ignore la forme) blessent voluptueusement dans un rêve Baïlich ton époux? Peut-être en sera-t-il moins amoureux que tu ne le redoutes : car, vois-tu, la nuit des noces n'apporte pas toujours aux maris les agréments incomparables qu'ils espéraient savourer : Allah seul connaît les rapports mystérieux de l'imagination et des réalités, du désir et de la possession... L'avenir est dans ses mains, il est le Clairvoyant et le plus Sage! Et moi, je te dis, je te redis : tu continueras à compter ici, selon tes mérites; tu

1. Harem, intérieur de la demeure, foyer.

seras pour Baïlich la sœur du bon conseil; tu deviendras plus tard, si tu sais acquérir la sagesse, vraiment la mère de ton fils Ahmed, comme je suis la mère de Baïlich...

Raisonnement profond, judicieux, qui faisait honneur à Méryem, j'en atteste les Coupoles!... Ses dernières phrases étaient d'or surtout : car les autres consolations (qu'elle essayait tout de même) ne représentaient, même à ses yeux, qu'un peu d'huile sur une blessure, l'onguent à panser le mal... Elle n'ignorait pas, au dedans d'elle-même, la vérité. Aïcha, vierge, épouse neuve, serait fatalement la choyée, la sultane, la plume des ailes du kébir Baïlich... Et, d'autre part, une première épouse n'a d'importance dominatrice que si le Destin l'a faite doyenne des femmes d'un intérieur; mais lorsqu'une plus vénérable, plus écoutée, lorsque enfin la mère de son époux se trouve au foyer, alors lui, l'époux, se partage exclusivement entre les chères vieilles mains ridées, les maternelles, et les jeunes mains fraîches, dorées de henné. Des unes il aura les soins d'affectueuse tendresse; des autres, le bon accueil, dès qu'il viendra dormir. Il n'aperçoit même plus la créature moyenne, la compagne autrefois savoureuse, fruit trop mûr ou trop sec aujourd'hui, et dont le rôle est accompli. Et la négligée devient quoi? un peu de sable qui reste ou s'envole, un peu de passé... C'est la loi du Dieu Unique : il est le Rétributeur et l'Instruit...

Oui, seule, Méryem, en ces temps prochains, allait être sous le toit de laine autant, réellement autant, et voire même davantage qu'Aïcha-bent-Ibrahim.

Elle le savait, tout en disant le contraire, et, quoique très stupide, Zergua le savait bien aussi; et Fatoume de même. Mais nulle d'entre elles ne l'eût avoué; nulle ne consentait à regarder dans les puits, pas même en celui de sa propre pensée. Ainsi Méryem, par exemple, Méryem la sage et l'avisée, ne savait pas qu'à sa peur des caprices futurs d'Aïcha-bent-Ibrahim, prochaine épousée, se mêlait un peu d'intérêt éprouvé d'avance pour les voluptés qui bientôt vivraient et palpiteraient à côté d'elle, et que déclarerait chaque matin, malgré la discrétion des lèvres, une cernure légère autour des yeux las d'amour... Il y aurait, à distribuer des conseils, par le Prophète!... Les plus vertueuses des femmes ont un agrément

singulier à voir s'instruire l'inexpérience, et, même sans malice noire, à subtilement régenter.

— Nous te félicitons, ô Méryem! — répétaient les voisines du douar tout en filant, l'après-midi, leurs quenouilles neigeuses. — Tu vas avoir dans ta demeure une jeune branche encore souple, que tu plieras et redresseras à ton gré, pour le bonheur de vous tous!

Raïra, Bakta, Kédoudja, Fatmah, Zorah, Mabrouka renchérissaient; — et, fort habilement, Cassïa la vaniteuse, mère toujours bien attifée de la coquette petite Messaouda, passait des simples compliments aux éloges les plus outrés, afin de bien établir que sa beauté ni ses parures ne craignaient les comparaisons :

— La renommée proclame, ô Méryem, que cette vierge qui sera ta fille efface par l'éclat de son teint celui du soleil levant!

C'était, vous le concevez, pures hyperboles de femmes que la politesse approuvait. Méryem affectait, à son tour, l'humilité nécessaire et faisait les réponses qu'il faut. « Aïcha?... Oui, passable, passable, grâces soient rendues à Allah Clément!... » Mais, secrètement, Méryem laissait ouvertes en elle les portes de la satisfaction. Depuis qu'elle avait été reçue pendant deux jours et trois nuits au douar de l'Oued-Mechti, elle jugeait que pas une jeune créature du douar d'ici, — soit vierge, soit épousée, — pas une, pas une ne valait de loin Aïcha-bent-Ibrahim, vraie trouvaille, — Allah remercié! — D'ailleurs, un chef de douar, qu'on pourra voir, un jour, caïd, mérite bien une perle fine : ce n'est pas le m'doll[1] des pauvres qu'on décore de plumes d'autruche, mais celui des gens de sang noble et de pouvoir fort. Et, devant les yeux de sa mère, le kébir Baïlich, simple kébir, était autant qu'un bach-agha : il n'avait pas son pareil sur la terre, en large et en long...

— Et dis-nous donc, ô Méryem, ô toi la respectée et l'heureuse, dis-nous quand sera la fête des noces!... quand le plaisir de la danse? quand les nuages beaux à contempler de la poudre, frappée en votre honneur[2]?...

1. Vaste chapeau de paille masculin.

2. « Frapper la poudre », c'est faire avec elle beaucoup de bruit en bourrant les fusils à l'extrême.

Méryem répondait encore avec prudence et dignité. Bientôt, bientôt, inch'Allah!... sitôt que le douar, levant ses tentes, aurait été changé de rechef... Une fois rapprochés d'El-Aghouat, la ville des villes, riche en ressources, on trouverait la facilité de commander les bijoux chez le juif Youssef, habile orfèvre; et l'on découvrirait peut-être aussi (derrière le sucre et les savates et les provisions entassées des marchands de boutique) quelques foulards à franges dignes d'être achetés, et peut-être du satin, peut-être du brocart pour les maléfas.

— Par la Vénérée Abigaïl!

— Ya Rebbi Sidi! du brocart!...

Ainsi les têtes des voisines gonflaient, dès qu'on parlait d'ajustements. Le tulle lamé d'argent! les anneaux lourds! les richett[1] et le reste, que le diable invente pour faire bouillir la vertu!... Mecque et Médine! les yeux des femmes du douar lançaient des regards de braise, et les langues jacassaient, jacassaient, tellement qu'on n'eût pas entendu l'Ange-Coq jeter son cri au-dessus du groupe, lui dont la voix merveilleuse est septante-sept mille fois plus forte que les plus hautes clameurs.

Encore moins entendait-on Zergua qui recommençait à pleurer, cachée au deuxième compartiment de la tente, son visage enseveli dans les plis épais d'un djerbi de Laghouat. Et les femmes, excitées, ne prenaient pas garde non plus à la présence du kébir Baïlich. Un peu à l'écart, mollement accroupi, celui-ci raccommodait un bât de chameau avec l'aide du négro Blelle; il écoutait, quoi qu'ils n'en valussent pas la peine, ces bavardages; il souriait... Et son esprit s'occupait déjà des préparatifs, s'inquiétait de la poudre à acheter pour la fantasia, des moutons que l'épouseur doit fournir, destinés au « festin des hommes », et d'un beau bassour à trouver, — palanquin d'honneur sous les étoffes duquel on amènerait la mariée, — de bien d'autres choses encore... Et néanmoins je vous assure, ce n'était pas assez, tant de soucis, pour combattre les ardeurs de son attente malaisée, qui lui faisait vertueusement souhaiter de la joie par Aïcha! Cela

1. Sortes d'épingles-broches, souvent d'un demi-pied de long.

n'était pas assez, non, koubba du Prophète! pour ne point sentir dans ses reins l'épine aiguë du désir...

Qu'Allah veuille nous soutenir à travers la tentation!

Les cavaliers et les sokhrars répondirent :
— Amen!
— Amen!

IV

L'ÉVÉNEMENT

Et voici la suite, ô sidi, voici ce que je te dirai, ce soir : le jour nuptial de Baïlich fut marqué d'une anxiété, du moins pour la sage Méryem.

Simple étonnement, au début, et non pas encore l'inquiétude qui pince le cœur et mord le foie. Simple surprise, je le répète, parce que trois inconnus en beurnouss, à pied, sans armes que leur fusil chargé, s'arrêtèrent devant la tente où se faisait beaucoup de remue-ménage.

— Sélam — aléïkoum! — firent poliment ces étrangers, saluant de la sorte Méryem et son ange gardien, pour indiquer bien que cette femme respectable leur semblait apte à posséder l'âme complète, comme celle des hommes, et non pas cette demi-âme de la plupart des filles d'Ève, à qui la protection des ailes blanches est fort souvent refusée.

Mais toutefois Méryem leur répondit d'un ton froid :

— Aléïkoum-es-selam!

Puis elle poursuivit sa besogne, dans la douceur du tiède jour d'hiver qui n'était pas de l'hiver encore. Ces intrus la regardaient fixement. Ils avaient des paroles toutes prêtes sur leurs lèvres closes, mais ces paroles restaient figées. Coupeurs de route? Non... Mendiants? Pas davantage... Que venaient-ils faire au douar, où ne restaient, à cette heure, avec Méryem et cinq ou six femmes affairées, que les petits enfants et ce vieil aveugle, le père Bou-Soukhra, plus propre à réciter sur son chapelet les cent noms d'Allah Puissant qu'à défendre le camp d'une attaque?... Tout le monde était aux noces, jusqu'aux plus maussades voisins, jusqu'aux auxiliaires de convoi, jusqu'au négro Blelle et à Fatoume.

Heureusement, l'instant approchait qui les ramènerait, tous accompagnant de leurs vœux, parmi les fumées de bonne poudre, la fiancée sous le toit de l'époux. Et c'était ici, en attendant, l'effort suprême de nettoyage et de rangement : les coffres, les sacs relégués derrière les carcasses de bassour, hors de la tente, les tapis battus, les belles fréchias de Tunis disposées en riche décoration. Et les cassolettes de terre vernissée, d'une couleur verte belle à voir, qu'il fallait pour les parfums!... et les plateaux de cuivre jaune (empruntés chez les amis et chez des gens du Ch'tett d'El-Aghouat), à fourbir pour les friandises et pour les tasses bien dorées!... et les foyers à préparer, où chaufferait l'eau des innombrables bouilloires, destinées au caouah salutaire, et d'autres au thé parfumé de menthe, plus délicatement léger!...

— O Mabrouka, toi, mon aide, pose ici ce chaudron! Vite, vite!

Par les sept cieux, Méryem n'avait pas maintenant le loisir de s'occuper de ces trois hommes, et tu le comprends, sidi, et vous le comprenez aussi, ô vous tous, compagnons écouteurs! Mais les trois hommes demeuraient là, debout, hochant la tête, voulant être interrogés. Ils examinaient, d'un œil furtif, les préparatifs de fête, puis l'emplacement du douar. Bonne situation : assez de chih pour paître les jeunes chameaux; de l'eau presque claire dans un r'dir voisin; et, du côté qui n'était point celui d'El-Aghouat, la grande ville, on découvrait l'étendue par où s'en vont les Nomades, les fiers successeurs d'Abraham, les libres...

Finalement, pour se donner contenance, les hommes parlèrent aux enfants, qui se pressaient dans leurs jambes, et d'abord à la plus jolie, à la petite Messaouda, mieux parée qu'une fille de chériffs.

— O toi, la douceur de miel, à quoi penses-tu, fleur des petites? N'aideras-tu donc pas la grand'mère que voici à dérouler ses couvertures, à surveiller avec ces bonnes femmes les gâteaux fins, ou le caouah noir comme tes yeux?

Puisqu'ils persévéraient ainsi de manière détournée, mais insinuante, Méryem se résolut à les questionner :

— Dois-je vous nommer hôtes de Dieu?

L'aîné des trois répondit rapidement :

— Beaucoup seront aujourd'hui les hôtes de Dieu et de la tente, ô femme, ô mère!

Et, soudain, Méryem pensa : « C'est un fou », et, comme la folie n'est qu'une forme des bénédictions d'Allah, elle devint plus empressée. En souriant, elle demanda :

— Comment le sais-tu? comment le savez-vous?

Alors la petite Messaouda, la gâtée, dit au petit Mabrouk, tout bas, que, peut-être bien, c'étaient des djinns déguisés, comme dans l'histoire des Trois Sultans et du portefaix Bou-Kanfousse, — et ce secret, chuchoté d'une fine voix cristalline, s'entendit nettement comme les mots d'un récit du soir! Alors résonnèrent les rires... L'aîné des hommes louangea l'à-propos de cette innocente, savante et parfaite, dont la beauté n'avait d'égale que celle de la lune en son quinzième jour. Puis il récita très vite, toujours à la façon d'un fou, son nom et celui de ses frères : et ce nom n'apprit rien à Méryem... Mais d'avoir ri tous ensemble fit que le mur de la contrainte se trouva soudain renversé. Le fou et celui des deux autres qui semblait aussi d'âge sérieux devinrent bavards, facétieux, bien qu'avec civilité, — et, puisque les besognes étaient presque achevées, tous deux s'installèrent près du feu où bientôt pour eux le caouah commença de bouillir.

— Que la bénédiction d'Allah soit sur ta tente, ô mère! Que sa justice veuille te donner, avec tes biens augmentés, le contentement de chaque jour!

Ainsi parlaient les deux bavards et tous deux contèrent à Méryem, sur elle-même, tout ce qu'elle savait elle-même; et, de les voir si bien instruits des faits anciens et des événements récents, et des plus petits détails relatifs au mariage d'aujourd'hui, la mère du kébir Baïlich était à la limite de la stupéfaction...

L'aîné, surtout, — le gai, le loquace, le fou, — connaissait chaque chose : d'abord les visites de Méryem au douar de l'Oued-Mechti, après celles de l'entremetteuse, puis les conventions successives, les accords entre le kébir Baïlich et son futur beau-père, Ibrahim-ben-Bachir-ben-Saad-ben-Ahmed.

— Une bonne famille! Et certes ton digne fils, ô mère, ô femme vénérable, a septante-sept fois raison d'orner ses

fréchias de sommeil d'une jeune et belle épousée, surtout quand il peut, grâce à toi, si bien choisir! Certes, au contraire, un pauvre gueux, un fils de berger, fait mieux de se contenter d'une seule compagne. Il y est souvent forcé, d'ailleurs : faute de farine, mon ami, tu jeûneras de cousscouss! C'est la loi d'Allah, Rabbi beh'ra!... On trouve même, dit-on, chez les Châanbas, ces rongeurs d'os secs, des malheureux qui sont réduits à une femme pour deux maris!... Une telle misère, y croirais-tu?...

Ainsi s'exprimait le bavard, en vidant fort courageusement sa tasse : il avait claire langue pour un fou.

Revenant par un détour au kébir Baïlich, à son mariage, il fit voir que tous les secrets lui en étaient pareillement connus... Barbe du Prophète! il n'ignorait rien, — ni les débats au sujet de la dot, ni les atermoiements, — ni l'entente d'où résultait, en somme, par beaucoup de diplomatie, le campement des deux douars à plus courte distance l'un de l'autre qu'ils n'en avaient l'habitude, aux environs d'El-Aghouat : — une heure de route environ, juste assez, n'est-ce pas, pour que le cortège de ce jour eût le temps de se promener dans le bled, en pompe nuptiale, tandis que la poudre frapperait, si chère à toutes les oreilles des Croyants (Dieu les protège!) et tandis que les « you-you-you-you » des femmes, parentes, amies, connaissances des amies, lanceraient jusqu'aux lointains leur stridente approbation...

L'acte de contrat? Chose également sue du bavard. On l'avait passé la veille, devant le « khadi des Arabes », dont la maison belle à voir est dans la grande rue, vers le marché, — et c'était à l'heure même où, chez la fiancée, les jeunes filles menaient les danses et les jeux. D'ailleurs, — commentait cet homme informé, ce fou peu ordinaire, — pour seconder Ibrahim-ben-Bachir au tribunal du khadi, il y avait, comme témoin, Cheikh-ben-Saïd; mais, de son côté, le kébir Baïlich — le ciel le couvre en toute occasion! — avait obtenu l'assistance du riche Mohammed-ben-Djelloul, accompagné de plusieurs notables, ce qui donne toujours à un mariage plus d'éclat et plus de poids.

— Cette importance de ton fils, ô respectable, rejaillit sur sa digne mère dont les mérites sont connus de tous! Allah

t'a conféré la raison pure et la perspicacité. Qu'il veuille rougir de santé ton visage et bénir ce qui est à toi!

Et, là-dessus, ce discoureur tira des plis de sa gandourah certain papier froissé, couvert de lignes inégales; l'autre plaisant sortit de même, du capuchon de son beurnouss, une viole à deux cordes, avec l'archet recourbé comme les sourcils des jeunes filles quand une surprise les émeut. Et la viole joua, voix chantante et soupirante. Alors Méryem comprit tout!... Elle se demanda même quel bandeau d'aveuglement le travail d'avant la fête avait pu mettre à sa pensée, pour qu'elle n'eût pas soupçonné dès l'abord, dans l'hôte inconnu, trop complimenteur, un de ces khannaïs-poètes, — il est vrai, poète ou fou, cela ne fait qu'un, bien souvent, — qui s'en vont de douar en douar, de ville en ville, tout le long du pays des ksour, des garas, des daïas, et du M'zab et de l'Areg, par-dessus la chebka sauvage, afin de gagner leur vie à coup de strophes sonores et de rimes astucieuses?... Et, dans le second bavard, comment n'avait-elle pas deviné, près du khannaï, son meddah, sachant aussi les vers, les hymnes, les anecdotes, mais un peu moins bien, de seconde main pour ainsi dire, et voué la plupart du temps au jeu de la viole et des autres instruments, ces péchés de qui les touche?... (Car les entendre peut sanctifier, mais les faire entendre peut damner : l'art de la musique est chose impure.)

Cependant le khannaï scandait, sans qu'on l'en priât :

La fiancée est belle comme les pierreries!
Ses bras ressemblent à deux sabres parfaits
Montés en argent!...

Et soudain les femmes, aides bénévoles de Méryem, entendant le rythme du poème et le fredon de la viole, accoururent hors des demeures, où depuis un moment, très vite elles refaisaient leur toilette : — l'une avait les tresses pendantes, — l'autre du fard sur une seule joue, l'autre le voile à demi-tombé. Quant à la bande des enfants, ils étaient là dès la première note, vous m'en croyez, contents, curieux, s'interpellant :

— Ya Messaouda! ya Bachir! ya Khéïra! ya Fatimah! ya Nasseur! ya Bel-Kher!...

Méryem écoutait, avec les femmes. Elle demeurait là comme malgré elle, se disant qu'elle aurait bien vite ajusté, d'un tour de doigts, ses vêtements de mère âgée... Elle écoutait, bercée, un peu lasse. Tout à coup son esprit prudent voulut pourtant mieux savoir :

— O khannaï! puisque à présent la viole joue seule, dis-moi donc pourquoi tu es ici... Car il était plus naturel, et cent fois plus, de t'en aller réjouir de tes chants la tente de l'épousée. C'est là que ton art aurait trouvé, depuis plusieurs heures, l'occasion de se distinguer.... Peut-être te seras-tu trompé?

Le khannaï ne répondit mot. Bonnes gens! son air confus et perplexe vous eût fait comprendre, à la minute, que son orgueil était poignardé : très évidemment, là-bas, à l'autre douar, Ibrahim-ben-Bachir avait gagé d'avance d'autres chanteurs et savants joueurs de réïtha, soit de ses voisins, soit d'El-Aghouat, — si bien que les trop tard venus n'y avaient plus trouvé place... La bienveillante Méryem regretta son erreur de langue, — Allah nous en préserve tous! — Et, dans le désir de l'effacer, elle mit à la hâte des paroles au bout de ses paroles, pour faire la suite de l'entretien :

— O khannaï! la bénédiction soit!... Tu pourras chanter ici lorsqu'on amènera la mariée, et mon fils te mettra peut-être dans la main un douro de chez Allah!... Mais, dis-moi, quel est ton compagnon, le troisième là-bas, à l'écart, mélancolique, qui ne chante point, qui ne manie point l'archet, qui tient ses talents à distance?...

Or voici que ce troisième, un très jeune homme, ayant ouï la question, se leva, offensé; et son œil lançait un regard de faucon auquel on reprend la viande; et sa voix tremblait entre ses lèvres :

— Je ne suis ni chanteur ni musicien!... Mon père fut un respectable, qui se tournerait dans son tombeau, s'il t'entendait dire cette injure, ou même la murmurer seulement!...

La bien intentionnée Méryem, la sage, la très bonne, était à la limite de la contrariété. Et ce jeune homme ajoutait déjà, plein de fierté :

— J'ai conduit ici ces gens-là : pure action de condescendance. Et peut-être me juges-tu mal, parce que mes habits ne sont pas de ma condition, dans un tel jour! Mais qui pouvait me forcer à

mettre un haïk de réjouissance, si je ne veux pas me réjouir? si la fête est sans attrait pour moi, comme l'est un mets bien gras pour les malades?... Oui, voici ma gandourah ternie, voici ma ceinture, voici mon beurnouss! mais je ne vaux pas moins que d'autres, tu le demanderas à celle qu'on t'apportera tout à l'heure, ta fille nouvelle, parmi les fumées de poudre : nous sommes, elle et moi, du même tison. Mon nom? Kaddour-ben-Mesroud, si tu tiens à le savoir! et je le porte honnêtement sur le chemin de la Destinée, oui, par Allah!

Il continuait, continuait, avec une exaltation de fièvre tellement manifeste que la scie dentée du soupçon mordit la prudente Méryem. Elle s'inquiéta jusqu'au trouble causé par les conjectures mauvaises, celles qui sèchent et pulvérisent la sécurité.

Était-ce donc, ô Allah Puissant! quelque amoureux d'Aïcha-bent-Ibrahim, épouse de ce soir? Était-ce un voleur de vertu, ce parent qui se dérobait aux plaisirs bruyants du cortège?... Ne pas mettre d'habits neufs lorsqu'on le peut, ne pas frapper la poudre, ne pas faire la fantasïa, symptômes graves à cet âge-là!... Il avait dit brusquement, parlant de la vierge fiancée : « Nous sommes du même tison. » Allié du sang, par conséquent, dont le devoir eût été de montrer beaucoup de bravoure dans le tapage et les détonations... O Prophète de Dieu, ô Miséricorde! Déjà le doute, les surveillances, déjà les embûches du Chéïtane et de tous les démons d'enfer à prévoir, — qui sait? à déjouer... Le rôle de belle-mère d'une jeune mariée commençait un peu trop vite, ô grand Sidi Tidjani, ô puissant marabout défunt, maître de la Voie salutaire et du Bonheur!...

Ayant réconforté son âme enfin par l'oraison, puis par le nom d'Allah prononcé tout bas sept fois, puis par ce proverbe de la sagesse : « Suppose fermement le pire, il se peut qu'ensuite tu trouves le mieux », Méryem accomplit le devoir d'hospitalité. Mais ce fut sans élan cordial; rien que la phrase obligatoire :

— Qu'Allah te protège chez nous, Kaddour-ben-Mesroud!...

Et, pour ne pas le faire elle-même, la grand'mère envoya cette très petite Messaouda, la dorée, offrir la seconde tasse de caouah, politesse indispensable envers le parent. Les mignonnes mains adroites portèrent le breuvage sans en répandre une goutte. Et le sourire, et le coup d'œil en des-

sous, et le roulement pervers des hanches frêles faisaient passer dans les veines du khannaï et du meddah, gens plus mûrs, bien plus sensibles à cette saveur précoce, la brûlure des désirs téméraires. Et la petite voix de cristal modulait comme celle d'une femme :

— Bois, ô Kaddour-ben-Mesroud!... Joie et bien-être sur toi, près de la tente du kébir Baïlich!

Mais, juste à ce moment-là, les chameaux du cortège parurent au loin, entre les touffes de lentisques. Ils approchaient, lentement, et, sur leurs échines hautes, les palanquins roulaient, solides bassours ornés de belles maléfas violettes ou rouges, que gonflait le vent. Des franges bleues pendaient, sous des scintillations de miroirs et des tintements de petites clochettes. Et la poudre, la bonne poudre crépitait, sortant des fusils de fantasïa, puis s'enflait en nuages blancs aux souples et changeantes formes; et les groupes des femmes voilées se mouvaient derrière, et l'on entendait déjà les clameurs de leurs « you-you-you ».

O mes amis, compagnons du tapis, n'est-ce pas qu'il est donneur d'enthousiasme, l'aspect des noces?... Vous eussiez tout oublié, sans doute, pour vous élancer, comme le firent les quelques gens restés au douar et les enfants :

— Trik s'lama! Allah aekbar!... Bénédiction sur la tête du kébir Baïlich-ben-Amar et sur Aïcha-bent-Ibrahim!

L'heure était bouleversante et non pareille. Pourtant Méryem, en rajustant son voile derrière sa tête et ses épaules, — son voile de cérémonie fixé par les plis du turban de mousseline et qui traînait à terre derrière elle, rattaché sur sa poitrine par deux antiques richett d'argent, — Méryem, à la dérobée, examinait le jeune homme, le sombre exalté, le parent. Il était debout, la main au fusil, et tout pâle. Superbe, malgré son simple beurnouss, il regardait venir le bassour orné de sonnettes et de plumes, où l'invisible fiancée se tenait blottie sous les plis des étoffes vertes, — couleur noble et sainte, ô sidi, choisie, comme tu le devines, en l'honneur du glorieux Prophète et du chériff Tidjani.

Il regardait. Puis il disparut vivement entre les tentes...

Et ce regard de Kaddour-ben-Mesroud, Méryem, la sage et la tremblante, ne put discerner si c'était un regard droit.

V

LE SOUTIEN

Eh quoi! tu me demandes, ô sidi! — ta bonté d'âme a la bienveillance de me demander — ce que faisait l'épouse Zergua dans ces conjonctures? Je te certifierai bien que nulle personne assistant aux noces ne s'en informa ni peu ni prou. Et c'est ainsi qu'on ne sut point qu'elle se trouvait depuis deux jours au Ch'tett d'El-Aghouat, chez les femmes d'un bon musulman dont la belle-sœur connaissait une cousine de Méryem.

— Va dans cette maison, Zergua, ô ma fille! — avait décidé la mère de Baïlich. — Tu trouveras là des compagnes pour la gaieté, si tu es gaie, des compagnes pour la tristesse, si tu es triste. Avec elles tu causeras, tu te distrairas, tu joueras aux cartes, même, bien que ce jeu nous soit défendu... Mais Allah Miséricordieux pardonne un petit péché, lorsqu'en résulte ce grand bien : la paix des cervelles. Il est le plus instruit. Qu'il soit loué!

Mais maintenant, — je veux dire : pendant le tumulte nuptial, — la sage Méryem n'avait plus Zergua en travers de son esprit. C'était pis encore, Dieu sur nous tous! Les soucis viennent toujours en nombre, et l'un pousse l'autre, comme des chameaux qui veulent passer entre les murs des étroites ruelles d'oasis, et froisse de leurs charges débordantes les palissades de djérids...

Méryem pensait au parent Kaddour. Et le bruit des instruments qui depuis deux ou trois heures emplissait la grande tente, et de là s'en allait se perdre entre les tentes voisines, jusqu'aux plis du Désert, — tout ce tapage heureux des noces lui semblait le bourdonnement de son angoisse. A peine le soin de veiller à la distribution du thé parvenait à l'absorber : on en était à la quatrième tasse offerte, acceptée, — et les bouilloires chauffaient de nouveau. De nouveau toutes les invitées présentes, et celles qui de la ville étaient venues à leur suite, auraient à dire les : « Sah'a » et les « Allah ikettar khérek » du remerciement. Car l'hospitalité se montrait généreuse chez

le kébir Baïlich, fils de feu son père Amar et de sa mère la respectée Méryem !

A ton hôte, quand tu le peux,
Donne le blé de tes tellis et le sang de ton cœur...

L'affluence étant trop forte autour de la fiancée, il y avait des femmes groupées dehors, près des feux, tout autour de la demeure, ainsi qu'il sied en général aux hommes seulement... Pour cette dernière raison, les plus décentes alléguaient la fraîcheur du soleil couchant, et préféraient s'abriter sous quelque tente proche, celle de Bachir, époux de Khédoudja, — ou celle de Mabrouk, époux de Nouara, qui terminait la file, — ou sous celle d'El-Aïd, époux d'Halima et de Fréha, posée d'un rang en arrière [1]... De là on percevait encore, moins assourdissante, la cadence de la musique et des chants. On était bien... Mais sous la tente de ce marchand absent, Ali-Djéridi, maître et sid' de la belle Cassïa parée, les femmes préféraient ne pas se risquer, bien que ce fût une vaste demeure. Cela devait être encombré là-dedans :

— Qu'en penses-tu, ô toi, Kérah?...

Il devait s'y trouver des monceaux de riches tapis, en excès même, et combien de coffres, tous pleins de luxueux atours!...

D'ailleurs, la belle Cassïa ne se tenait pas sur son seuil pour y inviter, selon l'usage, pour dire, comme il eût été convenable : « Entrez! bénédiction vous apporterez, bénédiction vous recevrez, dans notre maison de laine! » Elle était près de la fiancée, cette précieuse Cassïa, la vaniteuse. Elle se rengorgeait, sans doute, avec cet air d'orgueil modeste, ces façons libres et sournoises, un œil levé vers le ciel, un œil baissé vers la terre, le sourire à la hauteur des hommes à qui l'on peut parler (ceux du sang ou du voisinage ancien), ornée de ses bijoux massifs dont elle chargeait son foulard et celui de sa petite jusqu'à faire plier leurs deux fronts... Oui, certes, elle étalait, en abusive place d'honneur, ses soies brochées et les prétendus privilèges de l'amitié bien connue...

— Par les Koubbas, crois-tu donc vraiment que le kébir Baïlich aurait?...

1. Les douars, dans les fortes tribus de Larbâas, comptent habituellement de quarante à cinquante tentes.

— Je ne crois rien, ô Milouda! je ne veux rien croire : les convenances s'y opposent... Par la Vénérée Fille du Prophète, je ne faisais allusion qu'à l'amitié entre familles, entre le heurm du marchand et le heurm du marié d'aujourd'hui...

— Amitié singulière, avouez-le!

— Oui, singulière, idri Allah! Pourtant, je vous en prie, ne me faites rien dire; n'espérons pas être plus savantes là-dessus que les anges et que les démons... Enfin, l'amitié un peu douteuse que les deux hommes entretiennent aussi, se vantant réciproquement...

— Et cela se conçoit, n'est-ce pas? chacun apporte son écot...

— O Fréha, par les sept Femmes saintes, que tu es drôle!...

— Certainement, ô Zouïna, chacun son écot : l'un (dont nous tairons le nom), le lustre des fonctions de caïd, qu'il aura des Roumis français...

— Qu'il flatte...

— Et l'autre (ne le nommons pas davantage), sa richesse inexplicable, dont on sait pas les chemins...

Voile sacré de la Kâaba! les entends-tu, ô toi, sidi, qui daignes suivre mes paroles, les entends-tu, ces propos des invitées? Et vous, mes frères auditeurs? les entendez-vous?... Le bec des cigognes babillardes n'a pas plus de claquètements, sur leurs nids, dans les monts kabyles ou dans les villages du Zaccar... Et, tout à coup, l'interruption :

— Chut! chut!... Voici la mère de Baïlich qui vient de notre côté...

Alors, comme vous pensez bien, les compliments se précipitaient l'un sur l'autre, les langues devenaient plus douces que miel :

— Ce thé que tu nous offres vaut les breuvages du Paradis. ô respectable! Cette fête que tu nous donnes est belle! Ton glorieux fils, ce faucon sans tare, ce maître du bras, dont la haute réputation est vantée partout à la ronde, va donc se réjouir d'une jeune épouse, Allah sur lui!...

Méryem répliquait noblement, mais avec une attention distraite, le regard au loin, comme si elle eût cherché quelqu'un d'absent. Et ses yeux cherchaient réellement, çà et là, lorsqu'elle sortit des tentes médisantes. Ils contemplaient maintenant les feux les plus reculés, flambant à l'écart, —

ceux des hommes qui festoyaient, en assez petit nombre, comme il est d'usage aux noces convenables, mais tous animés d'un excellent appétit, et tous sentant peu à peu leur ventre bien plein, bien allègre et gonflé sous leurs fins haïks de soie blanche que le soleil agonisant colorait de petites lueurs roses. Et tous disaient : « Abdoullah ! je suis le serviteur de Dieu ! »

Au milieu d'eux, Méryem ne découvrit point le beurnouss négligé de ce Kaddour-ben-Mesroud...

Où se blottissait-il, à cette heure de repue, le jeune étalon ardent? que préparait-il? Drame, enlèvement, coups de poignard, balles de fusil, — Méryem vit tout cela passer sur les nuages rougeâtres, où les dernières braises du jour, qui s'éteignaient dans la cendre grise des soirs, lui parurent être du sang : — un signe, un signe, bonnes gens !

Que la bénédiction nous couvre ! la femme la plus raisonnable n'a pas la moitié de la raison d'un homme ordinaire, et se forge des chimères d'après les histoires passionnées que l'on chante et les anciens poèmes d'amour. Ainsi de la mère de Baïlich. Saisie d'alarmes, elle fit quelques pas. La demi-nuit s'étendait, égayée par les feux proches, coupée par les feux lointains. Qu'essayer, ô grand protecteur Tidjani, pour trouver ce garçon terrible?... Et faudrait-il marquer d'une pierre commémorative, pareille à celle des accidents affreux, ce premier soir conjugal?...

Mais on appelait, de plusieurs côtés :

— O Méryem ! O toi l'heureuse, ô toi la favorisée !

Elle dut retourner sous la grande tente, emmenant quatre ou cinq femmes pour les installer autant que possible près de la vierge Aïcha, l'aârossa[1] fêtée... Mais le Seigneur n'avait pas voulu qu'il en fût ainsi, et ces femmes se virent contraintes de rester près de la porte. On se pressait, on s'étouffait. Des essaims compacts de curieuses entouraient l'aârossa comme d'une bourdonnante cohorte, vêtue de soies bigarrées, recéleuse de parfums violents, et sur les senteurs de laquelle Fatoume, la négresse, et le négro Blelle répandaient encore, en aspersion générale, quatorze fois par heure, de l'eau de roses, du musc et des essences de Tunis. La laine chaude des tapis, le

1. La mariée.

poil de chameau de la voûte, le benjoin des cassolettes dont on attisait les charbons, le girofle des colliers, le thé, le café, le gingembre, la menthe, le poivre mêlaient leur agrément voluptueux aux fauves odeurs de panthères ou de lionnes qui s'exhalent de la peau des filles d'Ève lorsqu'elles sont ainsi rassemblées. Il y aurait eu de quoi damner l'ermite le plus érémitique! Et c'est pourquoi, ô sidi, la sublime sagesse du Prophète (le salut complet lui soit prolongé!) ordonne aux deux sexes d'« être à part ». Chauffés par ces relents sensuels, peu de fils d'Adam pourraient résister : — Allah soutienne la faiblesse éperdue de la chair! Amen.

Cependant les souhaits se déclamaient. Chacune des invitées de marque, dans la grande tente, appuyait le vœu lancé par les négresses gagées :

— O Aïcha! ô Aïcha! ô toi, nouvelle épousée!... Le bonheur parfait sur toi! Nombreuse postérité de fils! Que Baïlich ton époux te fasse des nuits excellentes!... O Aïcha! ô toi la vierge qui vas devenir femme!... You-you-you-you-you-you-you!...

Les belles restées près de l'entrée faisaient aussi : « You-you-you ». Mais elles s'impatientaient de ne pas même apercevoir cette Aïcha-bent-Ibrahim. Puis elles déclarèrent subitement que l'on saurait s'en passer... Par la Vénérée Fatimah-Zorah, on l'avait assez vue, ce matin, sous sa tente paternelle, tandis que sa propre mère (qui n'était pas très habile) lui fardait le front, les paupières, les joues, puis disposait, autour de la tête aux tresses bien lavées, le diadème d'or et les trente-trois voiles des riches fiancées.

— Je les ai comptés : trois fois dix et trois... l'un de soie, l'autre de mousseline, et toujours ainsi...

— J'envie ta chance, ô ma précieuse, car je suis arrivée trop tard et je n'ai rien pu contempler, pauvre moi! On mettait déjà, par-dessus les voiles, la grande couverture de laine... Mais, dis-moi, est-elle jolie, cette Aïcha? Réponds, ô Mabrouka! Sors la vérité, au nom de la Vénérée Khadidja!

Parce que vous connaissez les femmes, — ô toi, sidi! et vous, mes écouteurs! — vous êtes bien assurés que Mabrouka ne pouvait proclamer Aïcha jolie.

— Certes, il y en a de beaucoup mieux, et sans chercher

loin, ô Rraïra!... Mais soyons toutes les deux circonspectes : je préfère ne pas juger... Allah est le mieux informé!

La cohue se reployait, se refoulait, toujours augmentée, suffocante, car la fraîcheur de la nuit tournait autour de la grande tente, sans y entrer. Les exclamations redoublaient. Il s'établit pourtant, soudain, sur l'invitation des négresses, un peu de silence relatif, et, vers l'autre bout de la tente, s'éleva le chant d'un khannaï. On entendait faiblement cet artiste, on ne le voyait pas du tout... Mais c'était — vous l'eussiez bien deviné, auditeurs sagaces! — c'était celui dont les facéties d'arrivée avaient intrigué la sage Méryem. Il chantait donc. Son meddah l'accompagnait, et d'autres violes aussi faisaient rage.

Et voici la chanson qu'il avait composée, en y mettant un zèle non petit : — l'appât d'un bon gain, ô mes amis, inspire les poètes, et leur lyrisme menteur devient tout à coup sincère, tant les douros espérés leur semblent tinter d'avance, en mesure avec le cœur!

Voici le chant, voici l'hymne des noces, voici l'enthousiasme du khannaï :

Les yeux de la fiancée sont les flèches d'autrefois
Dont les sourcils seraient les arcs!
Les yeux de la fiancée sont les fusils d'aujourd'hui :
Ils font feu avec de la poudre chaude,
De la poudre pénétrante et brûlante!
L'époux aura longtemps la fièvre pour elle...
Elle-même se consume déjà pudiquement :
O Allah, n'est-ce pas toi qui as mis le désir en elle,
Comme tu as donné le souffle à sa bouche
Et le mouvement à ses doigts?...

Un peu plus tard, alors que les femmes, l'une après l'autre, dansaient, Meryem la prudente s'esquiva de nouveau, discrètement.

Elle allait sans bruit, loin des invitées, loin de cet autre côté qui était celui des viandes savoureuses et des hommes gais, de plus en plus réjouis par le bien-être des ventres. Elle allait, à la faible lueur des étoiles, dont les clous d'or scintillaient entre les nuages; elle interrogeait les buttes et les touffes. Elle avançait, malgré son âge, d'un pas léger de chacal... Comment

celui qu'elle cherchait l'aurait-il entendue venir? Le vacarme nuptial dominait jusqu'ici, parmi les broussailles. Dans la grande tente, le thebel, frappé par les négresses (soutenu des coincouinements suraigus d'une réïtha et des zinzinnements d'une paire de khrab'rhab en fer) remplaçait la mélopée des poèmes. Et Méryem allait, et songeait, songeait, en faisant le tour de chaque buisson...

Je vous disais tout à l'heure que la raison des meilleures femmes n'est qu'une demi-raison d'homme. Mais, par les sept Cieux! je dois avouer que la raison de Méryem était parmi les plus saines raisons de femme. Je dois l'avouer, pour garder la justice si nécessaire au conteur. Cette mère du kébir avait l'esprit droit et le sens subtil, barbe du Prophète! Pas une épouse de caïd ne la dépassait en mérites, ni même une épouse d'agha, ni même de bach-agha!

C'est pourquoi, à mesure qu'elle réfléchissait, les imaginations de l'amour qu'on chante s'éloignaient d'elle; elle jugeait moins évident le danger suscité contre la vertu. Mais cela ne reformait pas une sécurité encore... La sage Méryem aurait voulu pouvoir interroger, brusquement, âprement, ce Kaddour-ben-Mesroud, — ou même Aïcha la fêtée, si celle-ci n'eût pas été changée, ce soir, en statue passive, engourdie par le trajet, le tumulte, et surtout le poids écrasant de ses voiles superposés... Qu'y avait-il, derrière les mousselines et les foulards, derrière les arabesques peintes qui enjolivaient, pour la circonstance, ce front de vierge?... Car vierge, Aïcha l'était : elle n'aurait point osé ne pas l'être, épousant le kébir Baïlich! Tout le douar d'Aïcha connaissait de réputation le douar de Baïlich, — et Baïlich. — Les deux groupes, de la même tribu, se déplaçaient depuis tant d'années le long de parcours identiques!... Personne, dans l'un ou dans l'autre, pas même une fille de seize ans, — l'âge des grandes folies, — n'aurait eu l'audace de risquer la juste fureur du kébir, fils d'Amar.

La vérité d'ailleurs, inch'Allah, serait bientôt connue, la vraie vérité sans fraude. Aucune matrone, suspecte ou non, ne resterait, cette nuit, dans l'abri nuptial, pour donner le suc des plantes qui refont l'honnêteté perdue, et pour soutenir ainsi (crime de mensonge!) le succès d'adroits subterfuges... En dépit de l'usage le plus fréquent, on les laisserait seuls, l'époux

et l'épouse, comme le furent le premier homme et la première femme : — à cela, Méryem y veillerait.

S'étant ainsi encouragée (et puisque rien de suspect ne se trahissait aux alentours), elle pensa qu'il lui fallait regagner les tentes, même sans avoir pu parler à ce Kaddour-ben-Mesroud : il devait s'être éloigné... Peut-être, pris d'une fureur sensuelle, s'était-il rendu aux quartiers des danseuses, près de la Porte de l'Oued, en la ville toute proche d'El-Aghouat... Peut-être avait-il, au contraire, rejoint tristement son douar, pour déchirer son cœur aux épines de la solitude... Il fallait renoncer à le joindre, hakh Rebbi!...

Or voici que, n'ayant plus de but, la sage Méryem se sentit comme égarée, tout à coup, dans la nuit mauvaise... Bien que le vent apportât des bouffées de la musique et du brouhaha des noces, son âme se troublait, peureuse, si près du noir, si près des démons qui rôdent sans paix et sans trêve dans l'ombre du Sah'ra; — et certes leur rencontre ne vaut rien : veuille le Clément et le Miséricordieux nous en préserver! — Elle remit donc, hâtivement, ses pieds sur ses pas. Elle se rapprocha, trop vite, des lumières et des feux; et, la clarté soudain plus proche lui faisant la terre plus obscure, elle trébucha contre une racine de r'them et faillit tomber sur le sol.

Elle serait même tombée tout à fait. Mais écoutez bien ceci : un bras la soutint, une voix lui parla, dont s'effarèrent ses oreilles... Car la Décision du Puissant avait écrit sur le Livre que cette femme rencontrerait, à cette minute et ne le cherchant plus, l'objet de sa recherche : Kaddour-ben-Mesroud.

La voix qui parlait fit doucement :

— Par ta tête respectable, n'est-tu point blessée, ô mère?

— Non... merci... Qu'Allah te récompense avec le bien, ô mon enfant, ô toi mon cher fils!...

Et, soit que sa chute l'eût ébranlée, soit que le Destin l'ait voulu, Méryem sentit en sa poitrine un adoucissement, un lait de tendresse. Il lui parut que les mots : « cher fils », dépassaient, bien malgré elle, la limite du naturel, et que ce beau garçon hardi, c'était comme un fils, en effet, un fils qu'elle aurait pu avoir dans ses années mûres, et qu'elle n'avait pas eu...

Elle répéta, mais plus bas :

— Qu'Allah te récompense!...

Puis ils se turent... Elle s'assit, pour un instant, au pied de la touffe de r'them où lui-même s'était blotti : car elle ne tenait plus debout; ses jambes tremblaient, amollies d'une grande faiblesse après les émotions vives et les travaux trop actifs. Elle frissonna violemment. Hakh Rebbi! des larmes l'eussent soulagée, mais des larmes n'avaient pas le droit de couler, puisque pareille inconvenance profanerait un jour de noces, où seuls les pleurs de l'épousée sont permis.

— O mon fils!...

Toutes les phrases de reproches, toutes les habiletés de défensive qu'elle avait préparées pendant la fête, et dont elle voulait guerroyer contre ce parent, fuyaient ses lèvres; elle n'y retrouvait même plus les simples mots interrogeants.

Kaddour parla le premier :

— Tu reçois aujourd'hui pour fille une perle de choix, ô mère!...

Et, subitement, d'une seule suite ainsi qu'on se délivre de pensées trop lourdes, il dit les faits de sa jeunesse; et comme, près du foyer d'Ibrahim-ben-Bachir, il avait grandi, voyant aussi grandir sous son coude la petite tête d'Aïcha... Et comme tous deux jouaient ensemble dans la suavité des matins, dans le pourpre bienheureux des soirs, courant partout, cherchant les chameaux, paissant les chèvres... Et comme Aïcha récitait, sans en oublier une syllabe (au lieu des sottises chantées qu'apprennent l'une de l'autre les petites filles), des histoires intéressantes, qu'elle préférait apprendre de Kaddour... Et comme (plus sérieux à mesure que les années passaient) tous deux causaient et raisonnaient de toutes sortes de choses, — et comme parfois, malgré eux, derrière leurs regards de frère et de sœur, vibraient des sentiments troubles....

— Mais ne va pas croire, ô mère, que je l'aie conduite au péché, cette Aïcha douce à voir! Non, par la Baraka! Je laisse cela aux garçons de nos douars qui ne respectent pas les filles de leur oncle!

Méryem eut un grand recul, une nouvelle griffure de doute :

— Alors pourquoi t'en défends-tu, quand personne ne t'accuse, ô Kaddour?... Pourquoi dis-tu, tel un enfant

saisi sur le figuier qu'il pille : « Je ne suis pas coupable » ?...

La phrase demeura sans réponse. Méryem venait de se lever : la fête, qui bientôt cesserait, réclamait encore sa présence ; les chaudrons à thé et les pots à café, sans elle, devaient aller tout de travers. Alors Kaddour-ben-Mesroud, très poliment, se leva aussi. Il aida les mains âgées, et, ce soir, toutes fébriles, à rajuster l'ougaya traînante, à redresser les joyaux désuets, offerts jadis à la sage Méryem par l'orgueil d'un époux volage, mais généreux.

Seulement, les voiles remis en état, Méryem restait là, immobile, et Kaddour restait, la regardant, — visages qui s'observaient dans la nuit coupée de lueurs, tâchaient à se deviner tandis que sous la grande tente, là-bas, le thebel, le tar, la réïtha faisaient vacarme. — On aurait dit des champions se mesurant avant de se battre, inch' Allah, au son des instruments clairs et des cris de la multitude.

Kaddour, desserrant les dents, reprit :

— Je dis : « Je ne suis pas coupable », ô mère, parce que tantôt j'ai lu clairement l'appréhension dans ton œil droit et le soupçon dans ton œil gauche... Mais néanmoins sois rassurée, ô toi, Méryem-bent-Abdallah ! Ma tristesse, qui t'inquiétait (et certes je n'aurais pas dû la montrer, faible comme une femme !) c'était uniquement le chagrin, permis et bien permis, je crois, à qui voit partir pour toujours un morceau de son enfance, à qui doit laisser s'envoler son oiseau favori, frère de son cœur...

Puis, marchant d'une façon courtoise et douce, à la gauche de la vieille femme, il ajouta d'autres réconforts.

Il expliqua surtout ceci : « Quand le sang avait commencé, pendant son adolescence, à chauffer beaucoup ses veines, un désir (il ne le niait pas) lui représentait alors en rêve (et quelquefois dans la veille) Aïcha-bent-Ibrahim. Il brûlait, sur ses fréchias de nuit. Il tremblait, en sortant à l'aube du jour... Aïcha, c'était, en somme, la sœur-épouse qu'un homme peut souhaiter ; c'était celle dont le regard l'aurait enflammé longtemps, et dont les tresses l'auraient retenu... Et certes il avait crié son nom, douloureusement, en mâchant des herbes sèches, en se roulant sur le sable pierreux. Comme sa qualité de parent

lui permettait de venir, quand il le voulait, sous la tente d'Ibrahim continuer l'amitié d'enfants, il y venait, même un peu trop. Il contemplait avec une fureur secrète le beau fruit sur l'arbre, le beau visage qui devant lui ne se cachait pas la bouche ni le menton... Il regardait le cou de colombe et la gorge entre les colliers, et tout cela s'appelait une souffrance, hakh Rebbi! et tout cela composait des bouquets d'épines et d'aiguillons pour sa chair désemparée... Il le savait, le père d'Aïcha ne lui donnerait pas cette pêche savoureuse, parce que lui, Kaddour-ben-Mesroud, quoique d'excellent renom, était un garçon trop jeune, et pauvre, et de petit espoir... »

— Alors, écoute, ô respectable! alors, voulant rester quand même dans le chemin de la vertu, j'ai songé qu'aux villes du parcours se trouvent, pour qui peut les payer, les corps blancs et parfumés des danseuses... J'ai donc fait courageusement quelques profitables convois, et (toujours visant de toutes mes forces à la chasteté, aux bonnes mœurs) j'ai dépensé là-bas, sur les tapis libres, l'argent de mon gain... Cela doit te rassurer tout à fait?

Méryem ne répliquait point. Alors il fournit plus de détails. Il raconta son apaisement, et que « de nouveau, de nouveau, quand le sang bouillait par trop en fièvre, et chassait de lui le sommeil, et le faisait se retourner septante-sept fois sur ses fréchias solitaires, il avait recommencé à chercher la même guérison. Ainsi d'Aïcha la très chère il n'attendait plus que la joie des causeries et le plaisir de l'affection... Il l'avait eu, ce plaisir, il l'avait bu et savouré comme un sorbet de neige que préparent les gens de l'Atlas, — et maintenant c'était le deuil, la tristesse de ne plus l'avoir : le Mektoub est difficile à dire, souvent... »

— Car Aïcha-bent-Ibrahim, sache-le, ô ma mère, c'est un frère autant qu'une sœur, un ami plus qu'une amie, un homme loyal dans la forme d'une belle femme. Elle ne ressemble guère aux autres filles d'Ève, légères autant que la mouche légère, étourdies comme le zerzour qui siffle aux branches des palmiers. Tu peux m'en croire : sa parole d'honneur est d'un métal rare et massif, et non point de plume qui vole. Si elle a dit, je suppose, à son père, à moi, à n'importe qui des parents au degré permis : « Attends-moi là, j'y

vais revenir », elle revient. Elle reviendrait, même si elle savait que pour revenir elle risque d'être brûlée, ou qu'on va lui couper la tête!...

On comprenait, par Allah! qu'il était sincère. C'est pourquoi Méryem la sage, qui n'ignorait point que l'amitié, musc précieux, peut embaumer et préserver des corruptions le cœur des hommes, pensa le bien sur Aïcha. Mais elle souhaitait davantage : elle voulait la prudence et le calme autour des semaines dorées du mariage de Baïlich, — et, d'ailleurs, pour ce cher garçon même, Kaddour-ben-Mesroud, cent fois préférable paraissait une coupure nette, de celles qui tranchent sans tirailler. Bien qu'il fût parent du sang, avec droit d'entrée au nouveau foyer d'Aïcha, il ne pouvait décemment y venir, y séjourner, ni surtout rôder, entre temps, aux environs de la tente nuptiale, comme la gazelle perdue à qui l'on a pris son faon.

— Entends-moi bien, ô Kaddour, ô cher fils! Quitte-moi, puisque nous voici parmi les gens et les lumières... Et quitte aussi ton douar, inch'Allah, ton douar et ta famille pendant quelques saisons. Va-t'en vers le Moghreb ou le Fedjeur, vers le côté du soleil ou du vent froid... Il y a N'gouça, il y a Ouargla; il y a le M'zab, et Bou-Saada, El-Aghouat, Tiaret, ces belles villes... Et toujours tu trouveras des caravanes à faire sur la route d'Allah Puissant. La flèche qui vole ne se rouille point, l'eau qui court ne se corrompt point... Et tu reviendras, si Dieu t'écrit la chance, avec ton mézoued plein de douros et ta tête pleine de savoir... Et l'heure du retour sera meilleure pour nous tous, inch'Allah! Le temps facilite toutes choses...

On distinguait, sous les éclats du tam-tam, la voix des négresses gagées :

— You-you-you-you-you-you! Gloire au sid', au kébir Baïlich-ben-Amar!

La nuit fraîchissait. Une glace hivernale tombait des claires étoiles et du ciel de sombre velours, le dernier nuage s'étant éloigné... Mais le Sah'ra sans lune paraissait noir, malgré les astres, clous d'argent, et plus noir à cause des foyers nombreux et des torches. Son mystère cachait les énigmes qu'on ne saura jamais, jamais...

— Tu as raison, Méryem-bent-Abdallah!

— En ce cas, que ta bouche ne soit pas seule à le reconnaître, Kaddour : que tes pieds soient raisonnables aussi !

Le silence encore domina, oui, le silence morne, mélancolique, en dépit du bourdonnant tumulte : il y a des peines qui sont comme un mur.

— Tu seras douce pour Aïcha?... Promets-le moi, ô Méryem, ô mère !

C'est ainsi que parla Kaddour. Et certes je voudrais, ô sidi, ô vous tous, honnêtes gens qui m'écoutez, vous rapporter une éloquente réponse de Méryem la sage et l'avisée. Et certes cette femme eût pu la faire : car elle était riche de bons sentiments soutenus d'un bon esprit. Mais la main froide de l'émotion l'étranglait à cette minute-là, serrant sa gorge... A peine prononça-t-elle distinctement :

— Je serai douce pour elle, ô Kaddour-ben-Mesroud !...

Et ce fut tout. Leurs mains se touchèrent en signe d'adieu, celle de la vieille femme qui demeurait et celle du jeune homme qui s'en allait vers les villes... Puis, comme il sied, chacun d'eux baisa le bout de ses propres doigts qui avaient touché les doigts de l'autre.

— Reste avec le bien, Méryem-bent-Abdallah !

— Et toi, que ta route soit bénie, mon cher fils ! Beslama !

Il avait déjà disparu. Elle murmurait encore : « Beslama... » Et le souhait de paix, montant de son cœur à sa bouche, puis retombant sur son cœur, manqua bien, encore une fois, de faire jaillir les dangereuses larmes. Mais elle ne jaillirent pas.

Les négresses gagées criaient sans relâche, sous la tente :

— You-you-you-you-you-you !... Sois parfaitement heureuse, ô belle Aïcha !... Bonheur sur toi !... Bonheur sur le sid' ton époux, ton maître et notre maître !... Bonheur le plus accompli sur votre descendance !... Voici les instants d'amour !...

JEAN POMMEROL

(A suivre.)

SEDAN

LES POURPARLERS DE DONCHERY

Des hauteurs de Frénois, le roi Guillaume, Moltke et Bismarck, entourés d'une suite nombreuse, ont assisté à toutes les péripéties de la bataille. Ils ont vu l'armée française refluer de toutes parts vers l'intérieur de la ville et s'entasser dans les rues étroites, derrière les murailles, dans les fossés. Les obus, qui, de tous les points de l'horizon, s'abattent sur ces masses compactes, y produisent d'effroyables ravages et déterminent de nombreux incendies [2]. « Ces malheureuses victimes me font pitié », aurait dit le prince royal de Prusse [3]. Apprenant qu'à la porte de Torcy, les Français demandent à parlementer, le roi fait cesser le feu et, vers quatre heures et demie, charge le lieutenant-colonel Bronsart von Schellendorf et le capitaine von Winterfeld, tous deux du grand État-major, de sommer en son nom le commandant en chef des forces françaises de se rendre avec l'armée et la place [4]. Au moment où les deux

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre 1909.

2. *Historique du grand État-major prussien*, VIII, 1215.

3. Frankenberg, *Kriegstagebücher von 1866 und 1870-1871*, 126.

4. D'après une lettre du roi à la reine, datée de Vendresse, 3 septembre (Hahn, *Der Krieg Deutschlands gegen Frankreich*, 479-481), le roi aurait fait cesser le feu par humanité uniquement. Hassel donne la même version (*Von der dritten Armee*, 235). De même, Schneider (*L'Empereur Guillaume*, II, 233) et les *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, du grand État-major prussien, Heft 19, 68.

officiers s'éloignent, le général Sheridan, des États-Unis, se tournant vers Bismarck : « Et si Napoléon faisait partie de vos prises? » Le chancelier répond avec un geste d'incrédulité : « Oh non! Le vieux renard est trop fin pour se laisser prendre dans un pareil piège. Il a certainement filé à Paris [1] ». Un officier bavarois rend compte, de la part du général Bothmer, de la présence de l'empereur à Sedan; mais la nouvelle trouve peu de créance dans l'entourage du roi Guillaume et parmi les troupes [2]. Peu à peu, le feu s'est éteint sur toute la ligne : un silence profond et solennel succède au tumulte de la bataille. En vue des négociations, le roi mande auprès de lui le prince royal qui, de son observatoire de la Croix-Piot, au sud de Donchery, se rend sur les hauteurs de Frénois.

A la porte de Torcy, Bronsart est reçu par le général de Beurmann, commandant supérieur de la place, et exprime, au nom du roi, le désir de voir le général en chef de l'armée française. Conduit à la sous-préfecture, il se trouve, à son grand étonnement, en face de l'empereur. Napoléon III, auquel il expose l'objet de sa mission, lui remet une enveloppe cachetée et dont la suscription porte : « A Sa Majesté le roi de Prusse ». Bronsart aborde ensuite un point essentiel : « Sire, nous avons encore besoin d'un officier d'un grade élevé pour traiter des négociations ». — « C'est juste! c'est juste! », observe l'empereur. Bronsart demandant s'il faut s'adresser à Mac-Mahon, Napoléon III répond que le maréchal a été blessé et remplacé par Wimpffen. D'ailleurs, ajoute-t-il, le général Reille accompagnera les parlementaires et sera chargé de remettre lui-même la lettre impériale au roi de Prusse [3].

Arrivé à la porte de Torcy, Bronsart rencontre le capitaine

1. Sheridan, *Personal Memoirs*, II, 402-403.

2. Frankenberg, *op. laud.*, 126; Schneider, *op. laud.*, II, 234; F. Dalm, correspondant de l'*Allgemeine Zeitung* (Hirth, *Tagebuch des Krieges*, II, 1676). — « Nous ne pouvions pas croire que l'empereur fût resté près de l'armée battue et, selon toute apparence, cernée; si même il avait conduit en personne la bataille, pensions-nous, il se serait sûrement sauvé à temps » (Lassberg, sous-lieutenant bavarois, *Mein Kriegstagebuch*, 73).

3. Verdy du Vernois, *Im grossen Hauptquartier*, 153 (d'après un récit de Bronsart à Verdy); Lettre citée du roi, à la reine; Hassel, *op. laud.*, 236 (Dans cet ouvrage, la conversation de l'empereur et de Bronsart est relatée en français).

von Alten et lui fait prendre les devants afin de prévenir le roi[1]. Alten regagne au galop les hauteurs de Frénois et apprend à son souverain que Bronsart a été reçu à Sedan par l'empereur. « Par l'empereur! répète Guillaume avec étonnement. Par l'empereur![2] ». Il y eut un instant de profonde et silencieuse émotion, puis ce fut une explosion de joie, qui secoua les hommes les plus graves. Les uns poussaient des hurras frénétiques, d'autres se congratulaient mutuellement, beaucoup ne pouvaient retenir une larme, et la voix leur manquait pour répondre à un compliment cordial. Les jeunes princes allemands se pressaient autour du roi, qui leur serrait les mains : « C'est un grand bonheur d'assister dans sa jeunesse à un événement aussi grandiose », disait-il solennellement; puis il ajoutait en souriant : « Pourtant, même dans la vieillesse, cela fait plaisir ». Bismarck reçut aussi leurs félicitations : « Un jour comme celui-ci, déclara-t-il au prince héritier de Würtemberg, assure la situation des maisons souveraines allemandes et consolide les principes conservateurs[3] ». Seul, semble-t-il, le prince royal de Prusse jugeait ces manifestations d'enthousiasme « déplacées » et peu dignes de « la grandeur d'un tel événement ». Au surplus, on pouvait se demander « s'il fallait s'en réjouir ou non[4] ».

Il était six heures environ. Bientôt on aperçut, arrivant par la route de Sedan, trois cavaliers, dont l'un portait un drapeau parlementaire, et qui se dirigeaient sur Frénois. Le roi s'avança jusqu'à l'extrémité du plateau; le kronprinz se plaça à sa gauche. Un peu en arrière se tenaient Moltke, Roon, Bismarck, le prince Charles, le grand duc de Weimar, le duc Ernest de Saxe-Cobourg. Le reste de la suite royale : généraux, officiers d'état-major, aides de camp, secrétaires, journalistes, demeura à quelque distance de ces hauts personnages.

1. Alten avait été envoyé vingt minutes après le départ de Bronsart pour lui dire qu'il devait se borner à demander l'envoi d'un parlementaire muni de pleins pouvoirs. Alten, trouvant fermées les portes de Sedan, avait attendu le retour de Bronsart (*Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, Heft 19, 69).

2. Schneider, *op. laud.*, II, 234.

3. Frankenberg, *op. laud.*, 127; Lettre citée du roi à la reine; Hirth, *op. laud.*, II, 1681.

4. *Kaiser Friedrichs Tagebücher*, 109.

Enfin l'escorte d'honneur se déploya en demi-cercle derrière le grand quartier général.[1]

Cependant les cavaliers ont mis pied à terre à une centaine de mètres environ du groupe. Le général Reille s'avance jusqu'à vingt pas, se découvre et, s'inclinant profondément, tend au roi la lettre de Napoléon III. Guillaume a fait retirer tout le monde, même le kronprinz; il rend le salut avec la plus grande correction; puis, avant de rompre les cachets : « Je pose comme première condition que l'armée mette bas les armes[2] ». Reille répond qu'il n'a d'autre mission que de remettre la lettre de l'empereur. Dans un silence de mort, le roi déchire l'enveloppe et lit :

« Monsieur mon Frère,

« N'ayant pu mourir au milieu de mes troupes, il ne me reste qu'à remettre mon épée entre les mains de Votre Majesté.

« Je suis de Votre Majesté, le bon frère.

« NAPOLÉON[3] »

Sedan, le 1er Septembre 1870.

Le roi appelle d'un signe son fils, Moltke, Bismarck, et remet la lettre au chancelier qui en donne lecture. Tandis que Reille s'est reculé par discrétion et reçoit les condoléances du comte de Hatzfeldt, une conversation animée se tient entre Guillaume, le kronprinz, Moltke et Bismarck. Celui-ci, en

1. Hassel, *op. laud.*, 238; Sheridan, *op. laud.*, II, 404; Tableau de A. von Werner, reproduit par Pfister (*Kaiser Wilhelm* I. *Und seine Zeit*, 64-66).

2. Lettre citée du roi à la reine. — Cf. *Kaiser Friedrichs Tagebücher*, 110; Blumenthal, *Tagebücher*, 93 : *Hatzfeldts Briefe*, 65-66; Sheridan, *op. laud.*, II, 404. — D'après une lettre inédite du général Reille, dont M. G. Bapst a bien voulu nous communiquer des extraits, le roi Guillaume aurait tenu le même langage en ces termes : « Si vous venez pour une capitulation, je ne l'accepterai que si l'armée met bas les armes ».

3. L'*Historique du grand État-major prussien* (VIII, 1217) donne un fac-simile de cette lettre. — Napoléon III a écrit à ce sujet : « On avait tellement répété dans les journaux que le roi de Prusse ne faisait pas la guerre à la France, mais à l'empereur, que celui-ci était persuadé qu'en disparaissant de la scène et en se remettant entre les mains du vainqueur, il obtiendrait des conditions moins désavantageuses pour l'armée, et donnerait en même temps à la Régente la facilité de conclure la paix à Paris (*Œuvres posthumes de Napoléon III*, *Le Livre de l'Empereur*, 123).

particulier, parle avec beaucoup de vivacité, et l'on entend le roi s'écrier avec énergie : « Non! non! [1] ». D'après les confidences ultérieures de Bismarck, Guillaume, croyant qu'il s'agissait de la paix, aurait déclaré : « Sedan ne suffit pas, il faut qu'il rende aussi Metz ». Bismarck fit observer que l'on ne savait pas « si l'empereur était encore maître de l'armée [2] ».

Pendant que le roi continue à conférer avec le chancelier, Moltke et le duc de Saxe-Cobourg sont allés rejoindre Reille qui s'entretient déjà avec d'anciennes connaissances : les généraux von Boyen et von Treskow, les comtes Solms et Eulenbourg. Reille, dont l'attitude est très digne, raconte que Napoléon III s'est exposé pendant des heures au feu le plus violent et que plusieurs personnes de la suite impériale ont été tuées aux côtés du souverain. Il dépeint les effets foudroyants de l'artillerie allemande dont la supériorité sur le matériel français est, à son avis, une des causes essentielles de nos défaites. On le réconforte en lui disant avec quel intérêt le roi a suivi les charges de Floing et les éloges qu'il a décernés aux valeureux cavaliers de la division Margueritte. Le kronprinz, à qui Reille a été attaché au cours de sa visite à Paris en 1867, lui adresse quelques paroles de sympathie [3]. Moltke, enfin, le prend à part et lui demande si l'armée peut encore se défendre : « Je crois que c'est possible, affirme Reille, et que nous pouvons faire une trouée à faire payer cher notre passage [4] ».

Sur ces entrefaites, Bismarck a mandé le comte de Hatzfeldt. Deux chaises de paille sont placées l'une sur l'autre et, sous la dictée combinée du roi et du chancelier, Hatzfeldt écrit le brouillon de la réponse. Puis le roi s'assied sur une des chaises; le capitaine von Alten, un genou en terre, tient sur l'autre genou la seconde chaise dont le siège sert de pupitre; le lieutenant von Gustedt, des hussards de la Garde, présente

1. Frankenberg, *op. laud.*, 128; Schneider *op. laud.*, II, 235; *Hatzfeldts Briefe*, 65-66.

2. Busch, *Mémoires de Bismarck*, I, 210 (28 novembre 1870). — Dans *Graf Bismarck und seine Leute*, II, 36, Busch est beaucoup moins affirmatif.

3. Kayssler, *Aus dem Hauptquartier* (Hirth, *op. laud.*, II, 1682); *Kaiser Friedrichs Tagebücher*, 109 : *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, Heft 19, 71; *Tagebücher Blumenthal*, 93.

4. Lettre inédite du général Reille.

sa sabretache comme buvard. Hatzfeld, debout, tient l'encrier et dicte en même temps au souverain :

« Monsieur mon Frère,

« En regrettant les circonstances dans lesquelles nous nous rencontrons, j'accepte l'épée de Votre Majesté, et je la prie de vouloir bien nommer un de vos officiers muni de vos pleins pouvoirs pour traiter de la capitulation de l'armée qui s'est si bravement battue sous vos ordres. De mon côté, j'ai désigné le général de Moltke à cet effet.

« Je suis de Votre Majesté,

« Le bon Frère,

« GUILLAUME »

Devant Sedan, le 1er septembre 1870[1].

Au cours de la dictée, Bismarck s'est approché de Reille. « Il ne faut point, dit le général, imposer des conditions trop dures à une grande armée qui s'est si bravement battue .» Selon Busch, pour toute réponse, le chancelier hausse les épaules, peut-être pour manifester que la question échappe à ses attributions. Reille ajoute que tous à Sedan préféreraient faire sauter la ville. « Eh bien! faites sauter! » réplique sèchement Bismarck [2].

Le roi remet ensuite la lettre à Reille, qui la reçoit tête nue, et lui adresse quelques paroles « comme à une vieille connaissance [3] ». Guillaume, puis le kronprinz et Moltke tendent la main au général, qui remonte à cheval et regagne Sedan escorté du capitaine von Winterfeld. Peu à peu, la nouvelle se répand parmi les troupes : de formidables hurras éclatent dans la plaine et se répètent de bivouac en bivouac. En entendant chanter l'hymne *Nun danket alle Gott*, le kronprinz ne peut retenir ses larmes; le souverain et son fils s'embrassent avec effusion.

Il était sept heures environ. La nuit venait. D'innombrables feux de bivouac commençaient à briller tout autour de Sedan;

1. *Historique du grand État-major prussien*, VIII, 1217. — Pour les détails de cette scène, voir : *Hatzfeldts Briefe*, 66; Frankenberg, *op. laud.*, 128.

2. Busch, *Mémoires de Bismarck*, I, 209-210. — Ce propos ne figure pas dans *Graf Bismarck*.

3. Lettre citée du roi à la reine.

une dizaine de villages brûlaient[1]. Le roi resta encore quelques instants à écrire debout, presque dans l'obscurité, un télégramme destiné à la reine[2]. De son côté le grand État-major rédigeait les instructions prescrivant aux troupes de demeurer sur leurs positions et de s'opposer à toute tentative de passage de l'armée française[3]. Pour les négociations, le roi donna ses pleins pouvoirs à Moltke; il pria Bismarck de ne pas s'éloigner pour le cas où des questions d'ordre politique seraient soulevées; puis, avec son fils, il monta en voiture, et retourna à Vendresse[4].

Quelles paroles furent échangées pendant le trajet? On l'ignore. Mais il est certain qu'à la joie des deux personnages se mêlait un peu d'inquiétude. Le prince royal craignait que le résultat de la guerre ne répondît pas aux espérances de la nation allemande[5]. Le roi redoutait de ne pouvoir encore conclure la paix. De fait, l'empereur prisonnier, avec qui négocierait-on? Qu'arriverait-il à Paris? Enfin, que ferait Bazaine?[6] Sur le passage du souverain, les troupes, sans souci du lendemain, fêtaient le succès et acclamaient les princes qui

1. *Kaiser Friedrichs Tagebücher*, 110; Kayssler, *op. laud.*, (Hirth, II, 1682); Frankenberg, *op. laud.*, 160.

2. Sur le champ de bataille de Sedan, 1/9/70, 7 heures un quart : « L'armée française est enfermée dans Sedan, et l'empereur Napoléon m'a offert son épée. Je l'ai acceptée et je demande que l'armée capitule en qualité de prisonnière de guerre. Dieu nous a visiblement bénis! »

« GUILLAUME ».

Voir le fac-simile dans Pfister, *op. laud.*, 64.

3. *Correspondance militaire du maréchal de Moltke*, I, N° 244.

4. Lettre citée du roi à la reine; Sheridan, *op laud.*, II, 405.

5. *Kaiser Friedrichs Tagebücher*, 109. « Mon souci, c'est que le résultat de la guerre ne réponde pas aux légitimes attentes du peuple allemand » (*Ibid.*, 112). — Cf. *Kriegsgeschichtliche Einzelschriften*, Heft 19, 72.

6. D'après Schneider (*op. laud.*, II. 236), le roi fit le 1er septembre cette confidence à Bismarck : « Je crains bien que cet événement, qui appartient à l'histoire du monde, ne nous apporte pas la paix ». Le lendemain matin, il dit à Schneider : « Je ne sais pas maintenant avec qui conclure la paix, car l'empereur est mon prisonnier » (*Ibid.*, 238). Abeken, conseiller de chancellerie, qui vit le roi à Vendresse le 1er septembre, ne constata « aucune trace de suffisance ou d'exaltation ». Naturellement, ajoute-t-il, « il était cependant plein de joie et de reconnaissance » (*Ein schlichtes Leben in bewegter Zeit*, 417). — « L'étendue du succès paraissait trop grande... Sûrement il y avait des inconvénients à la capture de l'empereur » (Russel, *My Diary*, 212).

les avaient conduites à la victoire[1]. « On s'embrassait, on poussait des vivats, on pleurait de joie[2] »; la plupart étaient convaincus d'un prompt retour dans leurs foyers, après une paix qui ne semblait pas douteuse[3]. Pendant ce temps, Bismarck et Moltke revenaient ensemble de Frénois à Donchéry. Chemin faisant, ils examinaient attentivement cette question : « Était-il possible, sans nuire aux intérêts allemands, d'accorder à l'honneur militaire d'une armée qui s'était vaillamment battue, des conditions moins dures que celles posées en principe? ». Après avoir débattu les avantages de la clémence et de l'inflexibilité, ils se trouvèrent bientôt d'accord pour répondre à cette question par un non formel[4]. « Du côté allemand, a dit Moltke plus tard, on était forcé de se dire qu'en présence d'un ennemi aussi puissant que la France, on n'avait pas le droit de se dessaisir des avantages acquis. Si les Français avaient déjà ressenti comme une offense les succès remportés par la Prusse sur l'Autriche, aucune générosité hors de propos ne pouvait leur faire oublier leur propre défaite[5] ». Telle était également l'opinion de Bismarck : « Notre victoire de Sadowa, déclarait-il le 21 août 1870, avait déjà rempli les Français de haine et de rancune à notre égard[6] ». Et le 29, il faisait cette confidence à un journaliste : « Il est certain que les Français sont dès à présent si montés contre nous qu'ils chercheront à se venger de toutes les manières possibles. Le mieux que nous puissions faire, dans l'intérêt de la paix, est de leur enlever le pouvoir de nuire[7] ». Bismarck et Moltke résolurent donc d'exploiter le succès jusqu'à ses plus extrêmes limites, en exigeant que toute l'armée française mît bas les armes et se constituât prisonnière[8].

1. Oncken, *Das Zeitalter des Kaisers Wilhelm*, II, 154.

2. Schneider, *op. laud.*, II, 234.

3. *Historique du grand État-major prussien*, VIII, 1218.

4. Lettre de Bismarck au roi, 2 septembre 1870 (*Kaiser Wilhelm I. und Bismarck*, 210).

5. Moltke, *Gesammelte Schriften*, III, 97-98.

6. Busch, *Mémoires de Bismarck*, 1, 58.

7. Hirth, *op. laud.*, II, 1558. — Le 13 septembre, à Reims, Bismarck tient le même langage à un correspondant du Standart : « La France ne pouvait nous pardonner Sadowa, bien que Sadowa ne fût pas dirigé contre elle : et jamais elle ne nous pardonnera Sedan » (*Ibid.*, II, 2, 132).

8. Oncken. *op. laud.*, 157.

*
* *

Au retour de Reille, Napoléon III s'est préoccupé de désigner un officier général chargé de la douloureuse mission de traiter de la capitulation de l'armée. Sollicité à deux reprises de se rendre au quartier général allemand, Wimpffen s'y refuse formellement[1]. Un peu plus tard, il adresse même sa démission à l'empereur et demande sa mise à la retraite[2]. Napoléon III fait appeler Ducrot et l'invite à prendre le commandement en chef. Mais il se heurte à une opposition inébranlable. Ducrot fait observer que Wimpffen ayant, dans la matinée, revendiqué l'honneur de diriger les opérations, n'a pas le droit de se récuser au moment où elles ont abouti à une défaite. Il ajoute que Douay, étant le plus ancien divisionnaire, est tout désigné pour remplacer Wimpffen. Douay se dispose à accepter, quand, sur les observations amicales du général Lebrun, il refuse à son tour en déclarant que Wimpffen, n'étant pas blessé, doit conserver le commandement jusqu'au bout[3]. L'empereur se retourne alors vers ce dernier et, malgré ses protestations, le maintient dans ses fonctions : « Vous ne pouvez, écrit Napoléon III, donner votre démission lorsqu'il s'agit encore de sauver l'armée par une honorable capitulation. Je n'accepte pas votre démission. Vous avez fait votre devoir toute la journée; faites-le encore. C'est un service que vous rendrez au pays. Le roi de Prusse a accepté l'armistice et j'attends ses propositions. Croyez à mon amitié[4] ».

Wimpffen hésite à se rendre à l'appel de l'empereur. Il lui reproche d'avoir pris l'initiative de faire arborer le drapeau parlementaire, d'avoir retenu auprès de lui des généraux, au lieu d'exiger qu'ils retournassent sur le champ de bataille, de n'être entré en communication avec le commandant en chef que pour lui prescrire de négocier, d'avoir, en un mot, substitué son action à la sienne propre. Dès lors, selon Wimpffen, il appartiendrait à Napoléon III de signer la capitulation[5].

1. Journal du capitaine de Lanouvelle.
2. Général de Wimpffen, *op. laud.*, 226.
3. Général Ducrot, *op. laud.*, 51.
4. Citée par le prince Bibesco, *op. laud.*, 169.
5. Général de Wimpffen, *op. laud.*, 227.

Toutefois, ému par la lettre impériale, qui en appelle à lui pour défendre les intérêts de l'armée et pour être utile à son pays, Wimpffen se décide, vers huit heures et demie, à se rendre à la sous-préfecture[1].

Introduit, non sans difficultés auprès de l'empereur[2], il entre visiblement surexcité et, selon Ducrot, se répand aussitôt en récriminations injustes : « Sire, si j'ai perdu la bataille, si j'ai été vaincu, c'est que mes ordres n'ont pas été exécutés, c'est que vos généraux ont refusé de m'obéir ». D'un bond Ducrot vient se placer face à Wimpffen et, si nous en croyons son récit, l'apostrophe en ces termes : « Que dites-vous, et qui a refusé de vous obéir? A qui faites-vous allusion? Serait-ce à moi? Hélas! vos ordres n'ont été que trop bien exécutés. Si nous avons subi un affreux désastre, plus affreux que tout ce qu'on a pu rêver, c'est à votre folle présomption que nous le devons. Seul, vous en êtes responsable; car si vous n'aviez pas arrêté le mouvement de retraite, en dépit de mes instances, nous serions maintenant en sûreté à Mézières, ou du moins hors des atteintes de l'ennemi! — Eh bien! réplique Wimpffen, puisque je suis incapable, raison de plus pour que je ne conserve pas le commandement! — Vous avez revendiqué le commandement ce matin, quand vous pensiez qu'il y avait honneur et profit à l'exercer; je ne vous l'ai pas contesté... alors qu'il était peut-être contestable. Mais à l'heure qu'il est, vous ne pouvez plus le refuser. Vous seul devez endosser la honte de la capitulation![3] ».

1. Conseil d'Enquête sur les Capitulations, Déposition du général de Wimpffen (Archives de la Guerre). — Selon Ducrot, il est huit heures environ, (*op. laud.*, 51).

2. Général de Wimpffen, *op. laud.*, 228-229.

3. Général Ducrot, *op. laud.*, 52-53. — On observera que cet ouvrage a été écrit un an après les événements; il semble donc difficile que Ducrot ait pu reproduire textuellement les termes de cet entretien orageux. Wimpffen le relate plus brièvement : « Dans le cabinet de Sa Majesté... on tenait un conseil. Tous s'empressèrent de sortir, à l'exception du général Ducrot qui resta d'abord et me dit avec exaltation : « Général, puisque votre ambition vous a poussé à m'enlever l'honneur de commander l'armée, c'est à vous que revient la honte de la capitulation »... Je me contins et je répondis au général Ducrot : « J'ai pris le commandement pour éviter une défaite que vous eussiez précipitée par votre mouvement. Je n'ai pas obtenu le résultat que j'espérais, mais je me sens assez fort et assez dévoué pour m'occuper encore des derniers intérêts de l'armée. Du reste, général, je ne suis pas ici pour conférer avec vous, veuillez nous laisser » (*op. laud.*, 229).

L'empereur et les personnes de son entourage s'interposent et mettent fin à cette altercation. Ducrot s'étant retiré, Wimpffen déclare au souverain qu'il est résolu à remplir sa mission jusqu'au bout. L'empereur lui remet alors une pièce qui l'accrédite au quartier général de l'armée allemande : « L'empereur Napoléon III, ayant donné le commandement en chef au général de Wimpffen, à cause de la blessure du maréchal de Mac-Mahon, qui l'empêchait de remplir son commandement, le général de Wimpffen a tous les pouvoirs pour traiter des conditions à faire à l'armée que le roi reconnaît avoir vaillamment combattu ». Wimpffen part aussitôt pour Donchery où doivent avoir lieu les négociations. Il est suivi du général Faure, chef d'état-major général de l'armée, et de quelques officiers, parmi lesquels le général Castelnau, chargé plus spécialement de débattre les intérêts de l'empereur [2].

*
* *

A leur arrivée à Donchery, vers onze heures du soir, Wimpffen et les officiers qui l'accompagnent sont introduits dans un salon, au rez-de-chaussée, où entrent, dix minutes plus tard, Moltke, Bismarck, Podbielski et quelques officiers du grand État-major [3]. Après un salut assez sommaire, Moltke demande à Wimpffen s'il a des pouvoirs et, sur sa réponse affirmative, exprime le désir de les vérifier. Cette formalité remplie, Wimpffen présente les généraux Castelnau et Faure. Moltke s'étant enquis des motifs de leur présence, Faure répond qu'il est venu comme chef d'État-major du maréchal de Mac-Mahon, mais sans aucun caractère officiel, et Castelnau déclare qu'il est chargé d'une communication verbale et officieuse de la part de l'empereur, mais qui n'aura d'opportunité qu'à la fin de la conférence à laquelle il n'a point qualité pour

1 Général de Wimpffen, *op. laud*, 229.

2. *Ibid.*, 230.

3. Une note relative aux négociations de Donchery a été rédigée, pendant sa captivité à Stettin, par le capitaine d'Orcet, du 4e régiment de cuirassiers, qui accompagnait Wimpffen (général Ducrot, *op. laud.*, 53 sqq.). — Les Archives de la Guerre possèdent une copie certifiée conforme du manuscrit.

prendre part. Moltke nomme alors Bismarck et Podbielski [1], puis l'on s'assoit autour d'une table carrée éclairée par une lampe et deux candélabres, et couverte d'un tapis rouge. D'un côté se trouve Moltke ayant à sa gauche Bismarck et à sa droite Podbielski; du côté opposé, Wimpffen est seul en avant; derrière lui, presque dans l'ombre, les généraux Castelnau et Faure, et les autres officiers français. Les officiers du grand État-major prussien restent debout; sur un signe de Podbielski, l'un d'eux, le capitaine von Nostitz, vient s'appuyer sur la cheminée pour sténographier la conversation. « Scène étrange et admirable! s'écrie un témoin. Tous ces uniformes de couleurs variées, le silence solennel, l'expression grave des visages couverts de sueur et de poussière, tout cela sera pour nous un souvenir inoubliable... Un rayon de lumière portait sur la muraille précisément sur un excellent portrait de Napoléon Ier qui semblait se demander ce qui se passait à ses pieds [2] ».

Wimpffen est visiblement embarrassé pour engager l'entretien; mais Moltke demeurant impassible, il se décide à commencer : « Je désirerais connaître les conditions de capitulation que Sa Majesté le roi de Prusse est dans l'intention de nous accorder. — Elles sont bien simples, réplique Moltke : l'armée tout entière est prisonnière avec armes et bagages; on laissera aux officiers leurs armes comme un témoignage d'estime pour leur courage, mais ils seront prisonniers de guerre comme la troupe. — Wimpffen proteste contre la rigueur de ces exigences : « Il me semble que, par son courage, l'armée française mérite mieux que cela. Est-ce qu'elle ne pourrait pas obtenir une capitulation dans les conditions suivantes? On vous remettrait la place avec son artillerie. Vous laisseriez l'armée se retirer avec ses armes, ses bagages et ses drapeaux, à la condition de ne plus servir pendant cette guerre contre la Prusse; l'empereur et les généraux s'engageraient pour l'armée, et les officiers s'engageraient personnellement et par écrit aux mêmes conditions; puis cette armée serait conduite dans une

1. D'après le capitaine d'Orcet, Moltke aurait nommé Bismarck et Blumenthal; mais il est bien probable que ce dernier n'assistait pas à la séance dont il ne dit pas un mot dans ses *Tagebücher*. L'Historique du grand État-major prussien ne le cite pas parmi les assistants (VIII, 1219).

2. Verdy du Vernois, *Im grossen Hauptquartier*, 151.

partie de la France désignée par la Prusse dans la capitulation ou en Algérie pour y rester jusqu'à la conclusion de la paix ». Wimpffen ajoute quelques développements dans le sens de ce contre-projet; il invoque à titre de précédents, les capitulations de Mayence, de Gênes et d'Ulm. Il laisse d'ailleurs entendre qu'il considère la paix comme prochaine; mais Moltke, fermement résolu à n'admettre aucune atténuation, ne prend même pas la peine de discuter les clauses proposées par Wimpffen et se contente de répondre qu'il ne peut rien changer aux conditions [1].

Wimpffen insiste; il fait appel d'abord, bien à tort, à la sympathie que peut inspirer sa situation personnelle, assurément des plus cruelles [2] : « J'arrive il y a deux jours d'Afrique, du fond du désert, j'avais jusqu'ici une réputation militaire irréprochable, et voilà qu'on me donne un commandement au milieu du combat, et que je me trouve fatalement obligé d'attacher mon nom à une capitulation désastreuse dont je suis ainsi forcé d'endosser toute la responsabilité, sans avoir préparé moi-même la bataille dont cette capitulation est la suite. Vous qui êtes officier général comme moi, vous devriez comprendre toute l'amertume de ma situation, mieux que personne; il vous est possible d'adoucir pour moi cette amertume en m'accordant de plus honorables conditions : pourquoi ne le feriez-vous pas? Je sais bien que la plus grande cause de notre complet désastre a été la chute, dès le début de la journée, du vaillant maréchal qui commandait avant moi; il n'aurait peut-être pas été vainqueur, mais il aurait pu du moins opérer une retraite heureuse... Quant à moi, si j'avais commandé dès la veille, je ne veux pas dire que j'aurais mieux fait que le maréchal de Mac-Mahon et gagné la bataille; mais j'aurais préparé une retraite, ou du moins, connaissant mieux nos troupes, j'aurais réussi à les réunir dans un suprême effort pour faire une trouée. Au lieu de cela, on m'impose le commandement au milieu même de la bataille, sans que je connaisse ni la situation,

1. Notes du capitaine d'Orcet; Busch, *op. laud.*, 118; général de Wimpffen, *op. laud.*, 241.

2. Bismarck et Moltke ont déclaré plus tard qu'ils plaignaient profondément Wimpffen (Moltke, *Gesammelte Schriften*, III, 97; *Kaiser Wilhelm I. und Bismarck*, 212-213).

ni les positions de mes troupes : malgré tout, je serais peut-être parvenu à faire une percée ou à battre en retraite, sans un incident personnel qu'il est du reste inutile de relater[1] ».

Wimpffen continue sur ce thème, cherchant à émouvoir son interlocuteur par tout ce que sa tâche a de pénible et d'amer. Moltke paraissant peu touché de ce plaidoyer personnel et intempestif, Wimpffen ajoute sur un ton un peu plus vif, mais visiblement sans grande conviction : « D'ailleurs, si vons ne pouvez m'accorder de meilleures conditions, je ne puis accepter celles que vous voulez m'imposer. Je ferai appel à mon armée, à son honneur, et je parviendrai à faire une percée, ou je me défendrai dans Sedan ». Moltke demeure indifférent à la perspective d'une reprise des hostilités : « J'ai bien une grande estime pour vous, j'apprécie votre situation, concède-t-il, et je regrette de ne pouvoir rien faire de ce que vous demandez; mais, quant à tenter une sortie, cela vous est aussi impossible que de vous défendre dans Sedan. Certes, vous avez des troupes qui sont réellement excellentes; vos infanteries d'élite (il voulait dire sans doute zouaves, chasseurs à pied, turcos et infanterie de marine) sont remarquables, votre cavalerie est audacieuse et intrépide, votre artillerie est admirable et nous a fait grand mal, trop de mal; mais une grande partie de votre infanterie est démoralisée, nous avons fait aujourd'hui plus de 20 000 prisonniers non blessés[2]... Il ne vous reste actuellement pas plus de 80 000 hommes. Ce n'est pas dans de pareilles conditions que vous pouvez percer nos lignes, car sachez que j'ai autour de vous actuellement encore 240 000 hommes et 500 bouches à feu dont 300 sont déjà en position pour tirer sur Sedan. Les 200 autres y seront demain au point du jour. Si vous voulez vous en assurer, je puis faire conduire un de vos officiers dans les différentes positions qu'occupent mes troupes, et il témoignera de l'exactitude de ce que je vous dis. Quant à vous défendre dans Sedan, cela vous est tout aussi impossible. Vous n'avez pas pour

1. Notes de capitaine d'Orcet. — Cf. Verdy du Vernois, *op. laud.*, 115.

2. D'après Russel, correspondant du *Times*, Moltke était fixé sur la démoralisation de l'armée française par les parlementaires envoyés à Sedan et par les prisonniers amenés à Donchery (Hirth, *op. laud.*, II, 1692). — Le chiffre de 20 000 est manifestement exagéré.

quarante-huit heures de vivres et vous n'avez plus de munitions[1] ».

Renonçant à apitoyer Moltke sur sa situation personnelle et sans plus faire allusion à l'éventualité d'un nouveau combat, Wimpffen reprend d'un ton conciliant : « Je crois qu'il est de votre intérêt, même au point de vue politique, de nous accorder la capitulation honorable à laquelle a droit l'armée que j'ai l'honneur de commander. Vous allez faire la paix, et sans doute vous désirez la faire bientôt : plus que toute autre, la nation française est généreuse et chevaleresque, par conséquent sensible à la générosité qu'on lui témoigne et reconnaissante des égards qu'on a pour elle; si vous nous accordez des conditions qui puissent flatter l'amour-propre de l'armée, le pays en sera également flatté; cela diminuera aux yeux de la nation l'amertume de sa défaite, et une paix conclue sous de pareils auspices aura chance d'être durable, car vos procédés généreux auront ouvert la porte à un retour vers des sentiments réciproquement amicaux, tels qu'ils doivent exister entre deux grandes nations voisines, et tels que vous devez les désirer. *En persévérant*, au contraire, dans des mesures rigoureuses à notre égard, vous exciterez à coup sûr la colère et la haine dans le cœur de tous les soldats; l'amour propre de la nation tout entière sera offensé grièvement, car elle se trouvera solidaire de son armée, et ressentira les mêmes émotions qu'elle. Vous réveillerez ainsi tous les mauvais instincts endormis par le progrès de la civilisation, et vous risquerez d'allumer une guerre interminable entre la France et la Prusse[2] ».

L'entretien prenant une tournure politique, Bismarck intervient : « Votre argumentation, général, paraît au premier abord sérieuse, mais elle n'est au fond que spécieuse et ne peut soutenir la discussion. Il faut croire, en général, fort peu à la reconnaissance, et, en particulier, nullement à celle d'un peuple; on peut croire à la reconnaissance d'un souverain, à la rigueur à celle de sa famille; on peut même, en quelques circonstances, y ajouter une foi entière, mais, je le répète, il n'y a rien à attendre de la reconnaissance d'une nation. Si le

1. Moltke, *Gesammelte Schriften*, III, 93; Notes du capitaine d'Orcet.
2. Notes du capitaine d'Orcet. — Cf. Busch, *op. laud.*, 118-119.

peuple français était un peuple comme les autres, s'il avait des institutions solides, si, comme le nôtre, il avait le culte et le respect de ses institutions, s'il avait un souverain établi sur le trône d'une façon stable, nous pourrions croire à la gratitude de l'empereur et à celle de son fils, et attacher un prix à cette gratitude; mais en France, depuis quatre-vingts ans, les gouvernements ont été si peu durables, si multipliés, ils ont changé avec une rapidité si étrange et si en dehors de toute prévision, que l'on ne peut compter sur rien de votre pays, et que fonder des espérances sur l'amitié d'un souverain français serait, de la part d'une nation voisine, un acte de démence; *ce serait vouloir bâtir en l'air*[1]. Et d'ailleurs, ce serait folie de s'imaginer que la France pourrait nous pardonner nos succès; vous êtes un peuple irritable, envieux, jaloux et orgueilleux à l'excès ». Exposant l'histoire à sa manière et en vue de l'impression qu'il veut produire, le chancelier rappelle toutes les prétendues agressions de la France. « Depuis deux siècles, la France a déclaré *trente fois* la guerre à la Prusse[2] (se reprenant), à l'Allemagne; et, cette fois-ci, vous nous l'avez déclarée comme toujours par jalousie, parce que vous ne pouviez nous pardonner notre victoire de Sadowa, et pourtant Sadowa ne vous avait rien coûté et n'avait pu en rien atteindre votre gloire; mais il vous semblait que la victoire était un apanage qui vous était uniquement réservé, que la gloire des armes était pour vous un monopole; vous n'avez pu supporter, à côté de vous, une nation aussi forte que vous; vous n'avez pu nous pardonner Sadowa, où vos intérêts ni votre gloire n'étaient nullement en jeu! Et vous nous pardonneriez le désastre de Sedan? Jamais! Si nous faisions maintenant la paix, dans cinq ans, dans dix ans, dès que vous le pourriez, vous recommenceriez la guerre, voilà toute la reconnaissance que nous aurions à attendre de la nation française! Nous sommes, nous autres, au contraire de vous, une nation honnête et paisible, que ne travaille jamais le désir des conquêtes et qui ne demande-

1. Mots soulignés dans le texte. — Bismarck était parfaitement renseigné sur l'opinion publique en France (Abeken, *Ein schlichtes Leben*, 401).

2. Ce reproche revient souvent dans la bouche de Bismarck : voir conversation du 21 août avec Busch (*Mémoires de Bismarck*, I, 57); interview du 13 septembre à Reims, par un correspondant du *Standart* (Hirth, *op. laud.*, II, 2132).

rait qu'à vivre en paix, si vous ne veniez constamment nous exciter par votre humeur querelleuse et conquérante [1]. Aujourd'hui, c'en est assez; il faut que la France soit châtiée de son orgueil, de son caractère agressif et ambitieux; nous voulons pouvoir enfin assurer la sécurité de nos enfants, et, pour cela, il faut que nous ayons, entre la France et nous, un glacis; il faut un territoire, des forteresses et des frontières qui nous mettent pour toujours à l'abri de toute attaque de sa part [2] ». Wimpffen proteste contre les appréciations de Bismarck sur la France : « Votre Excellence se trompe dans le jugement qu'elle porte sur la nation française : vous en êtes resté à ce qu'elle était en 1815, et vous la jugez d'après les vers de quelques poètes ou les écrits de quelques journaux. Aujourd'hui les Français sont bien différents; grâce à la prospérité de l'Empire, tous les esprits sont tournés à la spéculation, aux affaires, aux arts; chacun cherche à augmenter la somme de son bien-être et de ses jouissances, et songe bien plus à ses intérêts particuliers qu'à la gloire. On est tout prêt à proclamer en France la fraternité des peuples. Voyez l'Angleterre! Cette haine séculaire qui divisait la France et l'Angleterre, qu'est-elle devenue? Les Anglais ne sont-ils pas aujourd'hui nos meilleurs amis? Il en sera de même pour l'Allemagne si vous vous montrez généreux, si des rigueurs intempestives ne viennent pas ranimer les passions éteintes [3] ».

1. Le capitaine d'Orcet ajoute ici cette réflexion : « Je ne pus m'empêcher, en entendant ces mots, de songer à ces adroits faiseurs d'affaires qui, après avoir dépouillé quelqu'un, crient plus fort que lui : au voleur! » On sait que, plus tard, Bismarck rejeta toutes ces fausses apparences. D'après M. Emile Ollivier, il aurait déclaré, au cours même de la campagne, à un correspondant anglais, qui suivait l'armée prussienne : « C'est moi qui les ai obligés (les Français) à se battre. La guerre était inévitable : j'ai choisi mon heure » (*L'Empire libéral*, XIV, 519).

2. Cf. Busch, *Graf Bismarck und seine Leute*, I, 119; Verdy du Vernois, *op. laud.*, 151. — Dans une lettre au ministre de la guerre, datée de Fays-les Veneurs (Belgique), 5 septembre 1870, Wimpffen confirme cette déclaration de Bismarck : « ...D'après les conversations que j'ai eues avec le comte de Moltke et le comte de Bismarck, les puissances allemandes paraissent décidées à ne pas quitter le sol français avant d'avoir obtenu une cession de territoire... » (Archives de la Guerre). — Dans son ouvrage, écrit en 1871, Wimpffen précise : « Le comte de Bismarck.... me dit que la Prusse avait l'intention bien arrêtée d'exiger non seulement une indemnité de guerre de quatre milliards, mais encore la cession de l'Alsace et de la Lorraine allemande (*op. laud.*, 242).

3. Notes du capitaine d'Orcet.

Bismarck a fait un geste de doute en entendant Wimpffen vanter l'amitié existant entre la France et l'Angleterre. Il interrompt presqu'aussitôt son interlocuteur pour confirmer sa première appréciation : « Je vous arrête ici, général ; non, la France n'est pas changée, c'est elle qui a voulu la guerre, et c'est pour flatter cette manie populaire de la gloire, dans un intérêt dynastique, que l'empereur Napoléon III est venu nous provoquer ; nous savons bien que la partie raisonnable et saine de la France ne poussait pas à la guerre ; néanmoins elle en a accueilli l'idée volontiers ; nous savons bien que ce n'était pas l'armée non plus qui nous était le plus hostile ; mais la partie de la France qui poussait à la guerre, c'est celle qui fait et défait les gouvernements. Chez vous, c'est la populace, ce sont aussi les journalistes (et il appuya sur ce mot), ce sont ceux-là que nous voulons punir ; il faut pour cela que nous allions à Paris. Qui sait ce qui va se passer ? Peut-être se formera-t-il chez vous un de ces gouvernements qui ne respecte rien, qui fait des lois à sa guise, qui ne reconnaîtra pas la capitulation que vous aurez signée pour l'armée, qui forcera peut-être les officiers à violer les promesses qu'ils nous auraient faites, car on voudra, sans doute, se défendre à tout prix. Nous savons bien qu'en France on forme vite des soldats ; mais de jeunes soldats ne valent pas des soldats aguerris, et, d'ailleurs, ce qu'on n'improvise pas, c'est un corps d'officiers, ce sont même les sous-officiers ». Bismarck affirma que l'Allemagne voulait la paix, mais une paix durable et aux conditions précédemment énumérées. A cette fin, il importait de mettre la France dans l'impossibilité de résister davantage. Le sort des batailles avait livré les meilleures troupes de l'armée française ; les mettre en liberté serait une folie et équivaudrait à vouloir prolonger la guerre à plaisir. « Non, général, conclut Bismarck ; quel que soit l'intérêt qui s'attache à votre position, quelque flatteuse que soit l'opinion que nous avons de votre armée, nous ne pouvons acquiescer à votre demande et changer les premières conditions qui vous ont été faites. — Eh bien, réplique avec dignité Wimpffen, il m'est également impossible à moi de signer une telle capitulation ; nous recommencerons la bataille [1] ! »

1. Notes du capitaine d'Orcet.

Les pourparlers semblaient rompus : un incident prolongea l'entretien. D'une voix hésitante, le général Castelnau prend la parole : « Je crois l'instant venu de transmettre le message de l'empereur. L'empereur m'a chargé de faire remarquer à Sa Majesté le roi de Prusse qu'il lui avait envoyé son épée sans condition et s'était *personnellement* rendu absolument à sa merci, mais qu'il n'avait agi ainsi que dans l'espérance que le roi serait touché d'un si complet abandon, qu'il saurait l'apprécier, et, qu'en cette considération, il voudrait bien accorder à l'armée française une capitulation plus honorable et telle qu'elle y a droit par son courage. — Est-ce tout? » demande Bismarck, et sur un signe affirmatif de Castelnau : « Mais quelle est l'épée qu'a rendue l'empereur Napoléon III? *Est-ce l'épée de la France ou son épée à lui?* Si c'est celle de la France, les conditions peuvent être singulièrement modifiées, et *votre message aurait un caractère des plus graves.* — C'est seulement *l'épée de l'Empereur*, déclare Castelnau. — En ce cas, reprend en hâte et presque avec joie Moltke, cela ne change rien aux conditions », et il ajoute : « L'empereur obtiendra pour sa personne tout ce qu'il lui plaira de demander. D'ailleurs il n'est plus le commandant en chef ». Un des témoins a l'impression qu'il y a divergence d'opinion entre Bismarck et Moltke, le premier ayant le désir de terminer la guerre, le second voulant au contraire la continuer[1].

Aux dernières paroles de Moltke, Wimpffen répète : « Nous recommencerons la bataille! — La trève, réplique froidement Moltke, expire demain à quatre heures du matin. A quatre heures précises, j'ouvrirai le feu ». Tous les officiers français se lèvent et font demander leurs chevaux.

Après quelques instants d'un silence glacial, Bismarck reprend la parole : « Oui, général, vous avez de vaillants et d'héroïques soldats, je ne doute pas qu'ils ne fassent demain des prodiges de valeur et ne nous causent des pertes sérieuses ; mais à quoi cela servirait-il? Demain soir vous ne serez pas plus avancé qu'aujourd'hui, et vous aurez seulement sur la conscience le sang de vos soldats et des nôtres que vous aurez fait couler inutilement : qu'un moment de dépit ne vous fasse

1. Notes du capitaine d'Orcet. — Cf. Busch, *op. laud.*, I, 119-120; Verdy du Vernois, *op. laud.*, 152.

pas rompre la conférence! M. le général de Moltke va vous convaincre, je l'espère, que tenter de résister serait folie de votre part ».

On se rassied. Sur un ton péremptoire, comme il énoncerait un axiome, Moltke déclare qu'une trouée est impraticable : « Indépendamment de la grande supériorité numérique de mes hommes et de mon artillerie, j'occupe des positions d'où je puis brûler Sedan en quelques heures! Ces positions commandent toutes les issues par lesquelles vous pouvez essayer de sortir du cercle où vous êtes enfermés, et sont tellement fortes qu'il est impossible de les enlever. — Oh! elles ne sont pas aussi fortes que vous voulez le dire, ces positions! interrompt Wimpffen. — « Vous ne connaissez pas la topographie des environs de Sedan, riposte Moltke, et voici *un détail bizarre et qui peint bien votre nation présomptueuse et inconséquente*; *à l'entrée de la campagne, vous avez fait distribuer à tous vos officiers des cartes de l'Allemagne, alors que vous n'aviez pas le moyen d'étudier la géographie de votre pays, puisque vous n'aviez pas les cartes de votre propre territoire.* Eh bien! moi je vous dis que mes positions sont non seulement très fortes, mais formidables et inexpugnables! »

Wimpffen ne trouve rien à répondre à cette sortie brutale. Après un instant de silence, il reprend : « Je profiterai, général, de l'offre que vous avez bien voulu me faire au début de la conférence; j'enverrai un officier voir ces forces formidables dont vous me parlez et, à son retour, je verrai et prendrai décision. — Vous n'enverrez personne, c'est inutile, tranche Moltke avec autorité, vous pouvez me croire; et, d'ailleurs, vous n'avez pas longtemps à réfléchir, car il est minuit; c'est à quatre heures du matin qu'expire la trêve, et je ne vous accorderai pas un instant de sursis ».

Wimpffen abandonne, sans insister, le projet de faire vérifier les positions des Allemands. « Pourtant, dit-il, vous devez bien comprendre que je ne puis prendre seul une telle décision; il faut que je consulte mes collègues; je ne sais où les trouver tous à cette heure dans Sedan, et il me sera impossible de vous donner une réponse pour quatre heures. Il est donc indispensable que vous m'accordiez une prolongation de trêve ». Avec un redoublement d'obstination et de rudesse, Moltke s'y

refuse, mais Bismarck se penche vers lui et lui dit, à voix basse, quelques mots. Ces paroles, autant qu'un témoin put les saisir, signifiaient que le roi arriverait à neuf heures, et qu'il convenait de l'attendre. Moltke déclare alors qu'il consent à prolonger le délai jusqu'à neuf heures; mais ce sera la dernière limite. « Si je n'ai pas votre réponse à ce moment, conclut-il, je ferai rependre le feu ».

La discussion porte encore sur quelques détails : on dispense les soldats de rendre eux-mêmes leurs armes; on promet de laisser aux officiers tout ce qui leur appartient, clause qui ne sera pas respectée. Visiblement, Wimpffen est décidé à accepter la capitulation telle qu'elle lui est imposée, et, s'il ne la signe pas immédiatement, c'est afin de « sauver les apparences et... de diminuer la responsabilité... en la faisant partager autant que possible par les autres généraux[1] ».

A une heure du matin, Wimpffen est de retour à Sedan. Il se rend à la sous-préfecture, auprès de l'empereur, et lui fait connaître les exigences impitoyables du vainqueur. « Je ne compte plus, ajoute-t-il, que sur les démarches de Votre Majesté pour nous sortir, aussi honorablement que possible, de notre malheureuse situation ». Napoléon III lui promet de se rendre à cinq heures du matin au quartier général allemand, afin de voir le roi de Prusse et d'obtenir des conditions moins rigoureuses[2].

*
* *

Le 2 septembre, à six heures du matin, l'empereur accompagné des généraux Castelnau, de la Moskowa, Pajol et Waubert de Genlis, part de la sous-préfecture. « Une voiture parut, dit un témoin. Un homme, en tenue de ville, s'y faisait voir portant le grand cordon de la Légion d'honneur; un frisson parcourut les rangs : c'était l'empereur. Il jetait autour de lui ces regards froids que tous les Parisiens

1. Notes du capitaine d'Orcet. — Cf. général de Wimpffen, *op. laud.*, 241-243; Busch, *op. laud.*, 120; Verdy du Vernois *op. laud.*, 152 (Ce dernier commet une erreur en disant que Wimpffen promit la réponse pour dix heures).

2. Général de Wimpffen, *op. laud.*, 245.

connaissent. Il avait le visage fatigué; mais aucun des muscles de son visage pâle ne remuait. Toute son attention paraissait absorbée par une cigarette qu'il roulait entre ses doigts.... La calèche marchait au pas. Il y avait comme de l'épouvante et de la colère autour de cette voiture qui emportait un empire... On penchait la tête pour mieux voir Napoléon III et son état-major. Une voix cria : *Vive l'empereur!* une voix unique. Toute cette foule armée et silencieuse avait le sentiment d'une catastrophe. Un homme s'élança au devant des chevaux et, saisissant par les jambes un cadavre étendu au milieu de la rue, le tira violemment de côté. La calèche passa; j'étouffais. Quand je ne vis plus celui que plus tard on devait appeler l'homme de Sedan, un grand soupir soulagea ma poitrine[1] ».

La voiture s'engage sur la route de Mézières. Prévenu par le général Reille, Bismarck, à peine éveillé, est monté à cheval et accourt de Donchery au devant de l'empereur[2]. Il le rencontre à quelques centaines de mètres du village, met pied à terre, marche jusqu'à la portière et, d'un geste un peu brusque, salue l'empereur militairement; puis décidé à être « aussi courtois qu'aux Tuileries », il se découvre et sollicite « les ordres de Sa Majesté[3] ». Napoléon III exprime aussitôt le désir de voir le roi. Mais craignant que celui-ci ne cédât sur quelque point et résolu à éviter une entrevue avant complet accord, Bismarck répond que le grand quartier général est à trois milles de là, à Vendresse, et que la chose est « inexécutable ». L'empereur demande alors où il doit

1. Amédée Achard, *Récits d'un soldat.*

2. *Œuvres posthumes de Napoléon III, Le Livre de l'Empereur*, 125; Busch, *Graf Bismarck*, I, 115; *Bismarcks Briefe an seiner Braut und Gattin*, 603. — « Il devait être une heure passée, observe un témoin, lorsque Bismarck but son dernier verre de champagne à l'Hôtel du Commerce; il serait téméraire de dire combien de temps il était resté ensuite à travailler, et le voilà, avant que l'horloge de la mairie eût sonné six heures, frais, bien rasé, la main ferme et le gosier clair, comme l'attestait le ton dont il ordonnait aux soldats du train de lui livrer passage (Forbes, correspondant du *Daily News*, *My expériences of the war between France and Germany*, I, 241-242).

3. *Bismarcks Briefe*, 603 (lettre du 3 septembre); Busch, *op. laud.*, 120-121; Sheridan, *op. laud.*, II, 407. — Bismarck portait son revolver à la ceinture; peut-être l'effleura-t-il involontairement, peut-être jeta-t-il un coup d'œil sur l'arme, dans la crainte d'un guet-apens. Si l'on en croit le récit du chancelier à Busch, il y eut sur le visage de l'empereur comme une expression de frayeur (Busch, *Mémoires de Bismarck*, I, 104).

se rendre, « ce qui, dans la pensée de Bismarck, signifiait qu'il ne pouvait rentrer à Sedan parce qu'il y aurait éprouvé ou craignait d'éprouver des désagréments ». Le chancelier propose sa maison de Donchery. Napoléon III accepte, et la voiture, rejointe sur ces entrefaites par le comte de Bismarck-Bohlen, se dirige au pas vers le village[1]. Mais bientôt l'empereur se ravise; il fait arrêter en face d'une petite maison située à gauche et à vingt-cinq mètres environ de la chaussée et demande si l'on peut y entrer. Bismarck-Bohlen va la visiter, trouve ouvert le logement du tisserand Fournaise, et revient en disant que la maison ne contient pas de blessés, mais est misérable et malpropre. « N'importe! » dit l'empereur. Tandis que Bismarck-Bohlen court à Donchery afin de prévenir Moltke, Napoléon III et le chancelier parviennent par un escalier « étroit et branlant » dans une petite chambre meublée seulement d'une sorte de buffet, d'une table en bois blanc et de deux chaises[2]. « Quel puissant contraste avec notre dernière entrevue aux Tuileries! » pensait Bismarck[3].

La conversation s'engage, pénible, coupée de longs silences. L'empereur déplore cette malheureuse guerre, qu'il n'a pas désirée, et qui lui a été imposée, dit-il, « par la pression de l'opinion publique ». Bismarck répond avec sérénité que personne en Allemagne, et le roi, moins que personne, n'avait souhaité un conflit. Presque aussitôt Napoléon III en vient à la situation présente et exprime avec insistance le désir d'obtenir pour l'armée des conditions moins dures. Le chancelier déclare que cette question est d'ordre purement militaire; seuls, Moltke et Wimpffen peuvent la résoudre. Il ajoute que l'on peut, par contre, délibérer sur l'éventualité de la paix, mais l'empereur objecte qu'étant prisonnier, il ne lui appartient pas de prendre une décision. Comme Bismarck s'enquiert de l'autorité compétente à cet égard, Napoléon III indique le gouvernement de la Régente. Ainsi se trouve élucidé pour le chan-

1. *Bismarcks Briefe*, 603; Busch. *Graf Bismarck*, I, 121.

2. Lettre de Bismarck au roi, 2 septembre 1870; *Kaiser Wilhelm I. und Bismarck*, 209; Forbes, *My expériences*, I, 243-244; Paul Matter, *Bismarck et son temps*, III, 113 (d'après une note de M. Fournaise).

3. *Bismarcks Briefe*, 603.

celier un point obscur de la lettre impériale de la veille[1]. Bismarck ne dissimule pas à l'empereur que la situation n'a pas changé au cours de la nuit : elle demeure exclusivement militaire. Puis il insiste sur la « nécessité de prendre en main, avant toute chose, par la capitulation de Sedan, un gage matériel consolidant les résultats acquis[2] ». Reprenant une idée qu'il a déjà exposée la veille à Wimpffen, le chancelier affirme que les Français, avec leur caractère, tel qu'il le connaît, ne pardonneraient jamais aux Allemands les succès de cette campagne, et que la paix ne serait qu'une trêve. Napoléon III proteste : si les conditions imposées par la Prusse étaient empreintes de la générosité qu'a montrée le tsar Alexandre en 1815, la paix peut, à son avis, être durable[3].

Moltke survient à ce moment; l'empereur se lève et le prie de prendre place en face de lui. « A toutes les propositions qu'il me fit, écrivit Moltke quelques jours plus tard, je ne pus que répondre qu'il n'y avait rien d'autre à espérer que la captivité de toute l'armée. Si cette condition n'était pas acceptée à dix heures au plus tard, je donnerais le signal de la reprise du feu. « C'est bien rigoureux! » murmurait l'empereur. D'ailleurs « il était calme et pleinement résigné à son sort[4] ». Moltke sort bientôt en promettant à Napoléon III de faire part de ses désirs au roi, mais non de les appuyer[5].

Peu après, l'empereur désire respirer le grand air; il va s'asseoir devant la façade de la maison et, d'un geste et d'un sourire, il invite Bismarck à s'asseoir à sa gauche. La conversation reprend. Après un vif éloge des troupes allemandes et de leurs chefs, Napoléon III revient aux conditions de la capitulation et demande si l'armée ne pourrait passer en Belgique pour y être désarmée et internée. Le chancelier se dérobe à une discussion sur cette combinaison et répète qu'il appartient

1. L'Empereur avait-il rendu son épée ou celle de la France ?

2. Lettre de Bismarck au roi, 2 septembre (*Kaiser Wilhelm I. und Bismarck*, 209).

3. *Œuvres posthumes de Napoléon III, Le Livre de l'empereur*, 125.

4. Moltke, *Gesammelte Schriften*, V, 92-93 (Lettre de Moltke à son frère Fritz, 6 septembre). — Le roi fait la même remarque lors de son entrevue avec Napoléon III : « Il était abattu, mais digne dans son attitude et résigné » (Télégramme du 4 septembre à la reine, Hahn, *op. laud.*, 483).

5. Verdy du Vernois, *op. laud.*, 154; *Kaiser Wilhelm I. und Bismarck*, 210.

à Moltke de se prononcer sur les questions d'ordre militaire. Les deux interlocuteurs sentent l'inutilité de l'entretien, qui tombe peu à peu [1]. Le chancelier rejoint son cousin Bismarck-Bohlen. L'empereur marche à pas lents devant la maison, allumant machinalement des cigarettes et les rejetant presque aussitôt. Extérieurement il semble calme, presque indifférent; seulement de temps en temps, un léger soupir trahit son agitation intérieure. Des officiers de l'état-major général, des journalistes, des curieux se sont massés sur la chaussée; quelques-uns, ont connu l'empereur au comble de la prospérité; beaucoup pensent, comme Bismarck, qu'il s'est réfugié dans le camp allemand pour se soustraire à la fureur de ses soldats [2].

Cependant, des officiers d'état-major se sont mis à la recherche d'un lieu plus convenable pour abriter le souverain vaincu. A dix heures, Bismarck propose à Napoléon III de le conduire à quelques centaines de mètres, au petit château de Belle-Vue, où aurait lieu l'entrevue avec le roi. Il s'efforce d'ailleurs de retarder le plus possible cette rencontre, jusqu'au moment où, la capitulation étant signée, l'empereur n'aurait plus rien à demander, et le roi plus rien à accorder. En réalité, toute crainte de la générosité royale était superflue. Vers 9 heures, Moltke a rencontré Guillaume sur le chemin de Vendresse et lui a soumis les conditions imposées à Wimpffen. Le roi approuve et déclare qu'il ne consentira à voir l'empereur qu'après leur acceptation préalable [3].

Napoléon III a accédé sans difficulté à la proposition de Bismarck et s'est rendu à Belle-Vue en compagnie du chancelier et sous l'escorte d'un escadron de cuirassiers. Dès son arrivée au château, il aperçoit avec satisfaction sa suite et les fourgons impériaux; « il semblait avoir eu peur, assure Hatzfeldt, que ses équipages eussent été retenus à Sedan [4] ».

1. *Hatzfeldts Briefe*, 66. — Moltke aurait dit au roi que Napoléon n'était préoccupé que de ses bagages (*Kaiser Friedrichs Tagebücher*, 66).

2. Bismarck qualifia peu après la conversation « d'ennuyeuse, embarrassée et insignifiante » (Schneider, *l'Empereur Guillaume*, II, 241).

3. *Bismarcks Briefe*, 603; *Hatzfeldts Briefe*, 66; Kayssler, *Aus dem Hauptquartier*, 84-85; Verdy du Vernois, *op. laud.*, 154; Forbes, *op. laud.*, 244-245; Busch, *Graf Bismarck*, I, 122.

4. *Historique du grand État-major prussien*, VIII, 1222; Hassel, *Von der dritten Armee*, 251; Schneider, *op. laud.*, II, 239-240.

L'empereur descend de voiture et traverse la cour pleine d'officiers de toutes armes, tandis qu'un poste bavarois rend les honneurs. Il désire vivement que le roi et Bismarck assistent aux négociations ; mais le chancelier est résolu à laisser agir les militaires qui « peuvent être plus durs » ; il se soucie peu de reprendre avec l'empereur « une conversation pénible et sans résultats [1] ». En montant l'escalier qui conduit au salon, il dit à voix basse à un officier de venir le prévenir, au bout de cinq minutes, que le roi l'a fait demander. Certain de la courte durée du tête-à-tête, Bismarck, très vraisemblablement, cesse de feindre, si l'on en croit les confidences qu'il fit peu après à un journaliste : « L'empereur demandait à voir le roi. Je lui déclarai que c'était impossible jusqu'à ce que les termes de la capitulation eussent été arrêtés. Il insista, et je lui fis toujours la même réponse. Je lui démontrai d'ailleurs qu'il était inutile de paraître vouloir traiter avec le roi : lui-même n'avait-il pas affirmé qu'il n'avait plus aucun pouvoir et que toute l'autorité sur l'armée et sur le pays était aux mains de la Régente et du gouvernement? A la fin, lorsque la conversation devint désagréable, je proposai de parler de divers sujets [2] ». Bientôt intervient l'officier, qui s'acquitte de la mission dont Bismarck l'a chargé : le chancelier s'empresse de quitter le salon. L'empereur n'a donc rien obtenu ; il est prisonnier avant même que le sort de l'armée soit réglé et, en se remettant aux mains du vainqueur, il s'est inutilement sacrifié.

Durant ces pourparlers, les troupes allemandes se tiennent prêtes à reprendre la lutte. Un officier du grand état-major est envoyé à Sedan pour prévenir Wimpffen que les hostilités recommenceront à dix heures, si, à ce moment, la capitulation n'est pas un fait accompli.

LIEUTENANT-COLONEL ERNEST PICARD

1. Busch, *op. laud.*, I, 123.
2. Russel, *My diary*, 261.

LE PRIEURÉ DE RONSARD

Hervé de Buzançais, baron de Chateauneuf, seigneur de Châtillon, de Verneuil et de la Tour d'Amboise, vivait à la fin du xe siècle et au commencement du xie. Il était trésorier de Saint-Martin à Tours et administrait avec habileté les immenses domaines de cette église. En 994, la vieille basilique du saint ayant été détruite par incendie, Hervé consacra sa fortune à la reconstruire. Cette œuvre l'occupa pendant vingt ans. Lorsqu'elle fut terminée, le chanoine prit la résolution de renoncer au monde.

A cette époque, la Loire formait, en aval et à une demi-lieue de Tours, une grande île qui appartenait au chapitre de Saint-Martin. Le trésorier en obtint la possession, y fit bâtir un petit ermitage avec une chapelle sous le vocable de saint Cosme et, dans l'année 1012, s'y retira. Toutefois, il n'y finit point ses jours. Molesté peut-être par les soudards de Foulques-Nerra ou, plus probablement, rappelé par le chapitre, l'anachorète, bientôt après, reprit sa place parmi ses anciens confrères.

En 1092, cinq chanoines de Saint-Martin « esleurent pour la place en laquelle ils devoient vivre sous telle discrétion, l'isle qui s'appelle Saint-Cosme, cogneuë de plusieurs et en laquelle il y avoit seulement une chapelle[1] ». Avec le temps,

1. Acte de fondation du prieuré. Traduction de Ronsard.

d'autres cénobites se joignirent aux premiers. Lorsque leur nombre « pullula jusques à douze et davantage », ils nommèrent un prieur, qui prit rang parmi les onze dignitaires du chapitre de Saint-Martin. Ainsi fut fondé le monastère de Saint-Cosme-lès-Tours, dont, pendant vingt et un ans, Pierre de Ronsard devait être prieur commendataire [1].

L'île est depuis longtemps réunie à la rive gauche du fleuve. Le couvent n'existe plus. Ses restes forment maintenant un hameau, entouré de jardins maraîchers. Mais Saint-Cosme eut, pendant plusieurs siècles, un tel renom de beauté, qu'on l'appelait les délices de la Touraine. Ronsard aima ce prieuré plus que ses autres maisons ; il y vécut la plus grande partie de ses vingt dernières années. C'est là qu'il voulut mourir et que, selon son désir, il fut enterré.

***

Dès le XVIe siècle, l'île de Saint-Cosme, au témoignage des contemporains, était devenue un séjour charmant. Du Perron, plus tard cardinal, en fait un éloge enthousiaste : « Ce prieuré, — dit-il, dans son oraison funèbre de Ronsard, — est situé en

1. L'acte original de la fondation du prieuré n'existe plus, mais on en possède des copies manuscrites en latin et en français. (Archives départem. d'Indre-et-Loire, G. 505). On doit à Ronsard lui-même la traduction française de ce latin de 1092. Une des copies manuscrites est de 1599. La traduction de Ronsard a été imprimée à Tours, en 1637, chez Jacques Poinsot et Claude Brisset, à l'enseigne du nom de Jésus, en une plaquette très rare, dont on connaît un exemplaire à Tours, un à Vendôme et peut-être quelques autres. P. Blanchemain a reproduit le texte de Vendôme dans son édition de Ronsard. En tête de la copie manuscrite de 1599 se trouve l'indication suivante : « Extrait d'un livre relié en ais de bois, couvert de cuir blanc, auquel livre pend et est attachée une chaîne de fer ayant quarante-quatre chaînons, avec une petite boucle de fer, lequel livre est appelé l'une des Pancartes, et auquel sont contenus plusieurs privilèges, tittres et enseignements de l'Eglise de Mr Sainct Martin de Tours... Et est le dit livre fort antian, escrit sur parchemin, contenant selon la cotte trois cent six feuillets. »

Le monastère de Saint-Cosme ayant été réuni à Saint-Martin, en 1742, le moine archiviste de « l'Insigne Église de M. Saint Martin », qui fit, en 1752, l'inventaire des papiers de Saint-Cosme, mentionne ainsi les pièces précédentes : « Copie de l'extrait d'une pancarte latine, contenant la fondation du prieuré de Saint-Cosme et Saint-Damien-les-Tours, à laquelle on a joint sa traduction faite par M. Ronsard (le poète) l'un des prieurs. Cette traduction mérite d'être conservée pour la pureté et l'élégance de son stile. »

un lieu fort plaisant, assis sur la rivière de Loire, accompagné de boccages et de prairies et de tous les ornemens naturels qui embellissent la Touraine, de laquelle il est l'œil et les délices. » Un autre ami de Ronsard, Claude Binet, l'appelle aussi « un lieu fort plaisant et comme l'œillet de la Touraine ». Ronsard, dans sa gracieuse idylle, intitulée *le Voyage de Tours*, nous en esquisse une vue très exacte. Reprenons ce voyage de Tours.

Antoine Baïf était alors l'hôte de Ronsard au château de la Poissonnière, à Couture, en Vendômois. Il prit un jour fantaisie aux deux amis d'aller à une noce où devaient se trouver Francine et Marie, leurs maîtresses [1], la noce d'une cousine de Marie, qui se faisait à Saint-Cosme.

Un matin de printemps, les deux compagnons partirent à pied. Le chemin, par la forêt de Gastines, invitait à la marche. Une première étape les conduisit à Beaumont-la-Ronce, qui avait pour châtelain le pasteur Phelippot, un cousin de Ronsard. Quoique poussés d'une ardeur amoureuse, ils firent chez ce pasteur une halte prolongée. Selon toute apparence, Philippe de Ronsard [2] était alors veuf. Il les reçut si cordialement que leur petite débauche de table se prolongea « jusques au soir bien tard ». Mais Beaumont était éloigné de Tours, et nos gens durent reprendre leur voyage le soir même. Ils finirent toutefois par s'arrêter au gué de l'Angennerie, dans la délicieuse vallée de la Choisille, et s'endormirent là sous des saules bordant un pré [3].

Puis, dès le poinct du jour redoublant le marcher,
Nous vismes en un bois s'élever le clocher
De Saint-Cosme près Tours, où la nopce gentille
Dans un pré se faisoit au beau milieu de l'isle.

1. Cette liberté était permise par les mœurs villageoises d'autrefois. Elle l'est même encore de nos jours. Dans les villages, il est admis que les compagnes de la mariée viennent avec leurs amoureux danser à la noce.

2. Philippe de Ronsard, de la branche de Beaumont-la-Ronce, se remaria en 1555 avec Guyonne de la Bonninière.

3. Les touristes qui seraient d'humeur à refaire ce voyage des deux amoureux n'en éprouveraient aucun regret. Pour le gîte et la table, les hôtelleries de Tours remplaceraient avantageusement le toit du pasteur Janot (voir la fin du *Voyage de Tours*). En Touraine, l'art de bien vivre est encore en honneur. Un voyageur, La Valette, qui visita ce pays en 1729, remarque déjà qu'il y a peu d'endroits en France « où la vie animale soit plus délicieuse ».

Là Francine dançoit, de Thoinet le souci ;
Là Marion balloit, qui fut le mien aussi ;
Puis nous mettant tous deux en l'ordre de la dance,
. . . . . .

Un clocher s'élevant en un bois, tel apparaissait Saint-Cosme au premier aspect. Les anciens plans du prieuré [1] nous montrent une île très allongée de l'est à l'ouest; au centre et tenant presque toute la largeur, les bâtiments et les jardins, entourés d'un bois de haute futaie; dans le reste de l'île, des prairies parsemées de bosquets. Ce bois, isolé au milieu des prairies, on l'apercevait de très loin, comme on aperçoit encore aujourd'hui les maisons du hameau, dominant le plat pays. La noce pouvait bien se faire dans un pré; mais en la plaçant au beau milieu de l'île, le poète exagère un peu. Il reste qu'on dansait là. Saint-Cosme était un lieu de plaisance; Thibault le Pleigney, contemporain de Ronsard, le dit très explicitement [2] : « Item. De l'austre cousté du dit Plessis est une abbaye appellée Sainct-Cosme en laquelle a plusieurs religieux, laquelle abbaye est dedans ung beau boys de haulte fustaille situé sur la rivière de Loyre. Et est ung lieu bien plaisant et où vont plusieurs gens de la dicte ville (Tours) prendre leur plaisir et esbat. »

Après avoir dansé dans la prairie tout le long du jour, nos jeunes hommes durent chercher un gîte pour la nuit. Ils allèrent jusqu'à Tours, où le pasteur Janot leur offrit l'hospitalité [3]. On peut conclure de là qu'ils n'avaient alors aucune relation avec les religieux du monastère. Or en 1557, le prieur de Saint-Cosme était, depuis quelque temps déjà, un Charles de Ronsard, probablement frère du poète, très certainement son parent [4]. Il faudrait donc placer l'année du voyage de Tours entre 1550 et 1555, ce qui concorderait d'ailleurs avec l'époque des amours de Marie indiquée par Guillaume Colletet [5].

1. Par exemple un plan de 1704 (Arch. Départ. d'Indre-et-Loire. G, 517).

2. Thibault Le Pleigney, *Décoration du pays et duché de Touraine*, in-12, 1541. — Édition de Tours, 1861.

3. Voir la fin du Voyage de Tours.

4. Arch. Départ. d'Indre-et-Loire, G, 497 et 517.

5. Le manuscrit de Guillaume Colletet a été détruit en 1871, avec la bibliothèque du Louvre. Mais sa *Vie de Ronsard* a été reproduite par P. Blanchemain.

L'image de Saint-Cosme demeura, dans la mémoire de Ronsard, associée à d'agréables souvenirs. Aussi, en 1564, s'empressa-t-il d'en demander la commende à Charles IX, qui la lui accorda. Ce fut le premier bien ecclésiastique obtenu par lui, et il l'aima, dit Du Perron, « par-dessus ses autres maisons, comme étant le plus propre à entretenir ses Muses et récréer la beauté de son esprit ». Sans doute, il se plaisait aussi à Croixval, petite abbaye dont il fut pourvu plus tard. Croixval était située dans son pays natal, tout près de la forêt de Gastines et de ce Loir, qu'il a tant célébrés. Mais ses autres bénéfices ne lui offraient ni les ressources ni les agréments de son prieuré.

La maison prieurale de Saint-Cosme existe encore. On l'appelle la maison de Ronsard. C'est une construction du xve siècle, à un étage, dont le caractère n'a pas été trop altéré. Le toit en est supporté par une très curieuse charpente en bois. Ce logis avait cour, jardin et écuries. Au premier étage, se voient deux grandes chambres, dont l'une, la chambre de Ronsard, possède encore sa cheminée monumentale et ses poutres sculptées. La façade du côté de l'eau, est ornée d'une galerie rustique en saillie, soutenue par des poutrelles obliques.

Du haut de ce balcon, la vue du prieur s'étendait sur un des plus beaux paysages de France, du moins un des plus doux et des plus reposants. Toute cette campagne des environs de Tours ressemble à un parc, où la main de l'homme aurait au hasard jeté les prairies, les riches cultures, les groupes d'arbres pittoresques. C'est aussi le pays des roses : il n'est si pauvre demeure dont la porte ne soit égayée par une bordure de rosiers. La blonde et caressante lumière donne à cette terre de Touraine un charme particulier. De son île, Ronsard voyait trois vallées : au nord, devant lui, la jolie vallée de la Choisille; vers l'est, les coteaux qui bordent la Loire, depuis Saint-Cyr jusqu'à Sainte-Radegonde et l'abbaye de Marmoutier, presque jusqu'à Rochecorbon et Vouvray; à leur pied, des îles ombragées, pareilles à des bosquets posés sur l'eau; sur la rive gauche, les clochers et les toits aigus de Tours; plus au sud, les tourelles du Plessis et les coteaux du Cher; à l'ouest,

enfin, le fleuve immense, allant se perdre, dans un lointain infini. Saint-Cosme était alors égayé par l'incessant va-et-vient des bateaux à voiles qui sillonnaient la Loire. Lorsqu'il lui plaisait de méditer, le prieur n'avait qu'à pénétrer dans son bois[1] pour y trouver une solitude relative.

Le Pleigney et les autres pouvaient donc sans exagération dire que Saint-Cosme était situé en un lieu « bien plaisant ». A ces agréments, il faut ajouter le voisinage d'une grande ville où le poète comptait de nombreux amis. Puis Amboise et Blois, résidences de la Cour, n'étaient pas très éloignées, et on y allait commodément sur les vieilles digues construites par les Plantagenets. Pour se rendre dans les bois de Bourgueil, on n'avait qu'à descendre la Loire, et notre prieur, surtout dans les premières années, faisait souvent le voyage, non pour vivre en berger dans le pays de Marie, — comme il l'avait jadis proposé littérairement à sa maîtresse[2], — mais, dit son ami Claude Binet, « à cause du déduit de la chasse où il s'exerçait volontiers, et où, pour cet exercice, il faisait nourrir des chiens que le feu roi Charles lui avait donnés, ensemble un faucon et un tiercelet d'autour ». Ronsard aimait son prieuré pour d'autres raisons encore.

Il nous a décrit lui-même son genre de vie en Touraine et en Vendômois[3]. Nous connaissons du moins ses occupations nobles, celles que pouvait avouer un gentilhomme clerc ou laïque. Mais les offices de l'église, la lecture, la promenade, les exercices du corps n'absorbaient pas tout son temps. Il lui restait des loisirs, dont il employait une bonne partie à cultiver son jardin : il avait acquis dans l'art du jardinage une certaine célébrité.

De son temps, on s'occupait beaucoup des jardins. Catherine de Médicis avait, comme tous les Italiens, le goût des jardins

1. «... Appartenant le dict bois au Sieur Prieur, lequel est d'un long borné par la rivière de Loire qui le mine et le diminue notablement tous les ans... le dict bois contenant bien environ quinze arpens ou dix-huit, et doit le dict prieur à cause du dict bois le chauffage aux R. Religieux du dict couvent... y prenant aussi son chauffage pour luy, et qui peut être évalué à quinze livres au plus, n'y ayant que des fagots à prendre, n'estant pas permis d'abattre les chaisnes. » (Arch. d'Indre-et-Loire, G. 506).

2. Voyage de Tours.

3. *Réponse à quelque ministre.*

verts, c'est-à-dire plantés d'essences à feuilles persistantes. Pour les mettre à la mode, elle voulut en créer un en France et fit subir au parc de Chenonceaux une transformation complète : les allées furent bordées de pins, et, sous la direction d'un artiste italien, Henry le Calabrais, tout un coteau fut planté d'ifs, de buis, de romarins, de chênes verts et même d'oliviers.

Ronsard était un esprit trop indépendant pour sacrifier servilement à la mode. Les jardins verts ne le touchaient que médiocrement ; il mettait surtout son orgueil à produire de beaux fruits. « Il savait, comme il n'ignorait rien, — nous dit son ami Claude Binet, — beaucoup de beaux secrets pour semer, planter, enter et greffer en toutes sortes, et souvent en présentait des fruits au roi Charles, qui prenait à gré tout ce qui venait de lui ». Le même biographe nous dit encore qu'il jardinait ainsi « sur tous lieux en sa maison de Saint-Cosme », où le duc d'Anjou le vint voir plusieurs fois, et même aussi, dit-on, Catherine de Médicis.

Il disposait là de plusieurs belles pièces de terres[1] « en ouche et jardinage », et dans un climat merveilleusement propre à toutes sortes de cultures. On est étonné des innombrables variétés de fleurs et de fruits déjà répandues en Touraine, au XVIe siècle. Le Pleigney[2] ne finit pas de nous énumérer les « divers fruitz aromactiques » de sa province, comme « poyres, pommes, amendes, nouzilles, coingz, cognasces, dates, grenades, abricotz, pesches, figues, noix », sans oublier les oranges, ni surtout les pruneaux de Tours et les poires de bon-chrétien, que l'on crie à Paris, à Lyon et autres villes du

1. Les domaines et les revenus d'un monastère n'étaient pas tout entiers entre les mains du prieur ou de l'abbé. Chaque dignitaire, prieur, sous-prieur, aumônier, sacristain, etc., avait ses propriétés et ses revenus propres ; la communauté des simples religieux avait le reste.

En 1557, Charles de Ronsard, prieur, reçoit, par échange, du frère hôtelier, une vigne, que Pierre de Ronsard revend en 1564. (Arch. d'Indre-et-Loire, G. 497).

Le 16 janvier 1558, Charles reçoit encore par échange du sacristain Adam Ogier, une pièce de terre située dans l'île, en ouche et jardinage, close à fossés, appelée ouche du secrétain. (Arch. d'I.-et-L., G. 517).

Le 18 avril 1569, Frère Ogier cède à Pierre de Ronsard une ouche d'un demi-arpent dans l'île. (Arch. d'I.-et-L., G. 517).

Une ouche était un jardin fruitier, ordinairement clos et attenant à la maison d'habitation ou en étant très voisin.

2. *Op. laud.*

royaume. Dans les jardins d'agrément, on voit un si grand nombre de « tant belles fleurs, qu'il semble proprement dung paradis terrestre », et leurs ombrages sont frais et gracieux au point que les dieux, déesses et nymphes ne sauraient trouver « lieux plus plaisants pour prendre leurs récréations folacieuses ».

*
* *

Ses fonctions de prieur imposaient à Ronsard certains devoirs qu'il paraît avoir remplis scrupuleusement.

Saint-Cosme dépendait de Saint-Martin, et le prieur de Saint-Cosme prenait rang, non seulement parmi les chanoines de la collégiale, mais parmi les dignitaires du chapitre, avec le droit de figurer dans certaines cérémonies. Le mardi de Pâques, les chanoines de Saint-Martin, revêtus de leurs habits sacerdotaux, se rendaient processionnellement, en grande pompe, à Saint-Cosme. En arrivant, ils trouvaient portes closes[1], tandis que Ronsard, entouré de ses religieux, attendait à l'intérieur du monastère : les portes ne s'ouvraient qu'au moment où les chants prenaient un ton plus élevé. Le chapitre était alors conduit à la chapelle, puis on lui offrait des rafraîchissements, et, au départ, il chantait un *de profundis* sur un ancien tombeau, qui passait pour être celui de l'archidiacre Béranger. Le jour de saint Marc, au contraire, Ronsard et ses religieux venaient à Tours, en même temps que les processions de Marmoutier et de Beaumont-lès-Tours, des églises de Saint-Julien, Saint-Pierre-le-Puellier et Saint-Venant. Toutes ces processions se réunissaient à celle de Saint-Martin, pour entrer simultanément dans la basilique, par six portes différentes.

A l'intérieur du couvent, le prieur n'intervenait pas dans la vie des religieux, qui vivaient de leurs revenus, suivant la règle de leur ordre; Ronsard n'avait à gérer que ses biens propres, ce à quoi d'ailleurs il s'entendait fort bien. Il représentait la maison, lorsque les intérêts temporels de la communauté se trouvaient engagés ou menacés.

1. En souvenir sans doute d'un différend qui s'était à l'origine élevé entre Marmoutier et Saint-Martin pour la possession de Saint-Cosme.

Le soin de ces intérêts l'appelait fréquemment dans la vallée de la Choisille, qui s'ouvrait en face de Saint-Cosme, de l'autre côté du fleuve. Il passait l'eau, soit en amont, au bac de Saint-Cyr, soit en aval, à celui de la Guignière, plus rapproché, et dont ses moines percevaient les droits de péage. Cette vallée de la Choisille appartenait en grande partie au monastère; même un chemin qui longe encore aujourd'hui la petite rivière, se nommait alors le *pavé de Saint-Cosme*. Les prieurs, et Ronsard en particulier, avaient là deux métairies importantes, auxquelles vinrent s'ajouter plus tard les deux moulins des Roches. Ce fut Ronsard qui, par une transaction du 21 novembre 1581, devint possesseur de ces moulins, à la charge de servir chaque année aux cédants « le nombre de huit muids huit septiers de bled froment et mouture vallant seigle par moitié, pour la nourriture des dits religieux et de leurs novices, ensemble des serviteurs, et pour les ausmosnes ordinaires[1] ».

Jusqu'au temps de notre poète, les moines avaient régné paisiblement sur leur petite vallée, sans que personne songeât à les inquiéter. Mais voici qu'en l'année 1568, des teinturiers s'avisèrent d'installer leur industrie sur la Choisille. Tours était alors un centre industriel très important. Des étrangers, même des Français, avaient créé là plusieurs manufactures de soie et de drap, et l'on y comptait, paraît-il, plus de huit mille métiers servant à la fabrication de ces étoffes. L'industrie de la soie, surtout, y florissait. Un siècle auparavant, Louis XI l'avait introduite en Touraine, contrée dont le climat paraissait favorable à la culture du mûrier. Mais elle devait principalement son essor à Catherine de Médicis[2]. Pour le malheur des moines, on découvrit un beau jour que les eaux de

1. Arch. Départ. d'Indre-et-Loire, G. 506-517. Le muid de blé valait douze setiers, et le setier un hectolitre et demi environ.

2. Un ambassadeur vénitien écrit à ce sujet, dans une relation de 1546, que Catherine « a ordonné que dans la ville de Tours, on établît des fabriques de tissus de soie... Ainsi dans la ville de Tours, on travaille la soie qui vient de l'Italie et de l'Espagne, et cette industrie va toujours en croissant. On y compte huit mille métiers. Plusieurs fabricants vénitiens et génois s'y sont établis, sans compter les Français qui ont appris le métier. Ils ont même commencé à planter des mûriers. » (*Relations des ambassadeurs vénitiens sur les affaires de France au XVIe siècle*. Imprimerie royale, 1838. Article Marino Cavalli).

la Choisille convenaient merveilleusement aux teintures fines.

Donc au printemps de 1568, un sieur Jean Fortin, tenancier par emphytéose de quelques terres sur la Choisille, établit en cet endroit une teinturerie. Il souillait les eaux de la rivière et portait préjudice aux intérêts du couvent, plus spécialement à ceux du prieur. Il y eut procès. Ronsard défendit énergiquement les droits de sa communauté. Dans une requête adressée, le 17 juillet 1568, aux maire et échevins de Tours[1], il se fait fort de prouver comment « le lieu et terre, où le seigneur Fortin est venu planter et habituer sa maison, teintures et chaudrières, sont du propre patrimoine de Saint-Cosme, baillez en emphytéose depuis soixante-dix ans ». Mais son adroit adversaire avait su mettre l'opinion publique de son côté, et l'issue du procès était douteuse. Sur ces entrefaites, Jean Fortin mourut; les moines s'empressèrent de traiter avec les héritiers. Le fait est attesté par deux actes notariés, à la suite desquels Ronsard a mis sa longue et maigre signature. L'un, du 21 novembre 1571, renferme le texte d'un accord entre Saint-Cosme et les héritiers de Jean Fortin, au sujet d'une galerie construite par ce dernier sur la rivière de Choisille, près le pont de la Motte: le second, du 26 novembre, est la ratification du dit accord, lequel avait été négocié par

1. «... Il vous veut persuader et à tous, Messieurs les échevins, soubs couleurs frivolles et raisons en l'air, que c'est pour le proffit et utilité du public... Je ne fais point de doubte qu'il ne veuille persuader à ceux qui le voudront croire que facilement il enrichira les faubourgs de Tours comme les Gobelins ceux de Saint-Marceau. Quant à moi je n'en crois rien, pour ce que je n'en voy rien et aussi que nullement il ne donne sa teinture et sa peine à ses voisins, ains la vend bien cher, sinon quelquefois quelque vieux deventeau (tablier) d'une bonne femme qu'il fera reteindre par grand mercy; voilà le proffit qu'il apporte au public, et devant qu'il se feust venu planter en mon fond et en ma terre, laquelle il n'a que par emphytéose et que de mauvaise foy il veut dire sienne et de son propre, les draps ne laissaient pas d'être communs en cette ville et le peuple vestu sans luy. Je vous suply, Monsieur, au premier jour, vouloir faire entendre à Messieurs de la ville mes raisons... »

De nostre maison de Saint-Cosme ce XVII juillet 1568.

Votre humble et affectionné voisin et serviteur. — RONSARD.

Cette lettre, dont la minute est à la bibliothèque municipale de Tours, a été publiée, avec notes, par V. Luzarche, dans le volume *Lettres historiques des archives communales de la Ville de Tours*, gr. in-8, 1861. — Elle est reproduite en entier dans l'édition de P. Blanchemain.

l'aumônier Jacques Desguez, « se portant fort des autres religieux[1] ».

Mais le différend avec Fortin n'est qu'un épisode de la longue guerre que Saint-Cosme soutint contre les teinturiers. La lutte continuait encore en 1643, puisque, à cette époque, le prieur La Chétardie intentait un procès à Pierre Bailly et François Boucher, teinturiers en laines, établis sur la Choisille[2]. Il leur réclamait six cents livres de dommages-intérêts.

V. Luzarche, qui a publié la lettre aux échevins, y voyait, bien à tort, un témoignage de l'irascibilité du poète. Dans cette affaire Fortin, le prieur plaidait non seulement pour sa communauté, mais encore et surtout pour lui-même. Il jouissait sur la Choisille d'un droit de pêche qu'il affermait dix-huit livres, se réservant « d'y pescher pour luy quand il le jugeoit à propos ». Ronsard ne méprisait pas la bonne chère; mais avant sa cinquantième année, la goutte le tourmenta cruellement; s'il fit, selon son expression, sobre repas, ce fut quand elle l'y condamna, et la teinturerie, c'était la mort du poisson.

Notre prieur tirait de ses autres domaines quelques redevances en nature qui, d'ailleurs, lui permettaient de varier raisonnablement son menu. Par exemple, les fermiers des Roches devaient au sieur prieur :

Trois fouasses de fleurs de froment paitries au beurre, à la feste des Roys, et huit chappons bons, gras, vifs et recevables, ou la somme de 15 livres. — Plus oultre les huit chappons, en donner quatre pareils au dit sieur Bailleur, tous les ans aux Roys. — Plus de faire le banquet accoutumé aux Religieux, d'y appeler le sieur prieur, ou luy donner 10 livres en argent à son choix[3].

1. Les deux actes furent passés par devant Me Digoys, notaire à Tours. En 1899, Me Vincent, propriétaire de l'étude, a communiqué ces deux actes à la Société Archéologique de Touraine (Bulletin de cette Société, t. XI, 1899). Je n'ai pu savoir en quoi consistait exactement cet accord, le bulletin ne l'indiquant pas, et les deux actes, que j'ai cherchés vainement, ayant été égarés après la communication de Me Vincent.

2. Par le lavage de leur teinture écarlate, « l'eau de la petite rivière en est tainthe et gastée au grand préjudice et dommage du dit sieur prieur, et de ses meusniers, par le moyen de ce que leurs mullets et bestiaux, beuvant de cet eau ainsi brouillée et gastée, en sont malades et incommodés, et de ce qui la faict aussy mourir le poisson ». (Arch. Départ. d'Indre-et-Loire, G. 506.)

3. Arch. Départem. d'Indre-et-Loire, G. 517.

En la paroisse de Vouvray, où Ronsard possédait « un arpent et demy de vingne », il lui revenait, par chacun an, trois poinçons de vin blanc[1].

*
* *

Si, comme le prétend Balzac, la vertu, le bonheur, la vie, c'est six cents francs de rente au bord de la Loire, Ronsard devait être heureux : le chiffre de ses revenus dépassait notablement six cents francs.

Étant le plus jeune des quatre fils de Loys, il ne possédait aucun bien patrimonial. Charles IX lui accorda, en commende, le prieuré de Saint-Cosme-lès-Tours; l'abbaye de Croixval, dans le canton de Montoire, près de Vendôme; le prieuré de Saint-Gilles-en-Montoire, au bourg même de ce nom; celui de Saint-Guingallois[2], au Château-du-Loir, et enfin l'abbaye de Bellozanne, dans la forêt de Bray, près de Gournay, en Normandie. On le voit aussi, vers 1557, curé baron d'Évaillé, près de Saint-Calais, diocèse du Mans; il ne semble pas qu'il ait conservé jusqu'à la fin cette cure d'Evaillé, dont le revenu d'ailleurs était minime. L'abbaye de Beaulieu, qui lui est quelquefois attribuée par erreur, appartint à deux de ses frères[3].

Un registre conservé aux Archives d'Indre-et-Loire contient

1. En 1579, ils furent réduits à deux et le troisième converti à une redevance en argent. Mais alors Ronsard était goutteux.

2. Par un acte de juillet 1571, passé en l'étude de Me Digoys, notaire à Tours, noble homme Pierre de Ronsard, conseiller et aumônier ordinaire du Roy, prieur commendataire de Saint-Guingallois, au Château-du-Loir, baille à rente foncière et perpétuelle à Jacques Lefebvre, maçon demeurant à Montabon, près de Château-du-Loir, une maison et ses dépendances, à Montabon (communiqué en 1899, par Me Vincent, ancien notaire, à la Société archéologique de Touraine).

3. Dire que Ronsard était curé baron d'Evaillé signifie simplement qu'il jouissait des revenus de cette cure, et non qu'il était prêtre.

Les diverses branches de la famille Ronsard ou Roussart habitaient toutes à l'intérieur du triangle ayant pour sommets Tours, le Mans et Vendôme. On voit au XVIe siècle les Ronsard pourvus dans cette région de plusieurs bénéfices, où ils paraissent se succéder. Un état des abbés et prieurs appelés au chapitre de l'abbaye de Tiron mentionne un Charles du Ronsard, abbé de Croixval, de 1538 à 1545. Charles, un frère du poète, fut en 1555 curé d'Evaillé, en 1564 abbé de Tiron et en 1575 abbé de Beaulieu. Louis, un autre frère, succéda au précédent à Tiron et à Beaulieu.

l'inventaire des titres relatifs au prieuré de Saint-Cosme. On y trouve mentionnés les baux à ferme du revenu temporel des prieurs, concédés entre 1580 et 1645 par Messires Ronsard et La Chétardie, à divers particuliers. Par le dernier, du 27 octobre 1631, ce revenu est affermé quinze cents livres. Le revenu brut s'élevait au moins à deux mille livres, car, en 1639, il en payait deux cents pour l'impôt du dixième. Mais il était grevé de nombreuses charges[1] : c'est pourquoi les prieurs l'affermaient pour une somme moindre. En retranchant de ces quinze cents livres l'impôt du dixième non compris, il en reste treize cents comme revenu net. La valeur de la livre avait peu changé depuis Ronsard. On peut donc dire que Saint-Cosme donnait à celui-ci environ douze ou treize cents livres de rente.

Dans un mémoire rédigé en 1698 par l'intendant de la généralité de Rouen, le revenu de Bellozanne est estimé cinq mille livres. En 1738, le pouillé du diocèse de Rouen ne l'évalue qu'à trois mille. L'un des chiffres s'applique sans doute au revenu brut et l'autre au revenu net, car rien ne semble motiver une diminution aussi brusque; la valeur de la livre décroissant constamment, le revenu aurait dû plutôt s'augmenter. En tout cas, les cinq mille livres de 1698 en valent à peine trois mille du temps des derniers Valois, et il faut peut-être, comme pour Saint-Cosme, en déduire l'impôt et les charges. Par suite, en disant que Bellozanne valait à Ronsard trois mille livres de rente, on serait plutôt au-dessus de la vérité.

Croixval était une petite abbaye pouvant produire à peine six ou huit cents livres, soit avec Saint-Gilles et Saint-Guingallois, de douze à quinze cents livres. En ajoutant à toutes ces rentes la pension de douze cents livres que le poète tenait des rois Charles IX et Henri III, on voit que son revenu total ne dépassait pas sept mille livres, si même il atteignait ce chiffre.

Or, vers 1575, la livre d'argent valait trois francs et le pouvoir de l'argent était deux fois et demi plus grand que de nos

1. Ainsi le prieur doit entretenir les bâtiments et l'église du prieuré, les métairies et moulins du dit prieuré, « qui sont en grand nombre et chargés de beaucoup de méchants bâtiments », façonner et cultiver les vignes, payer le garde du bois, acquitter une redevance au curé de Fondette, paroisse dont relevaient les terres de la Choisille, fournir aux religieux les huit muids et huit setiers de blé, payer les dîmes, etc. On trouve aussi dans le même registre le détail des biens du prieur.

jours ; autrement dit, la livre de ce temps équivalait à environ sept francs cinquante de notre monnaie. Avec sept mille livres de revenu, Ronsard avait donc à peu près la fortune d'une personne possédant aujourd'hui cinquante mille francs de rente.

Mais, à cette époque, l'exploitation des terres présentait peu de sécurité; la circulation et la vente des denrées se faisait mal ou pas du tout; les fermages rentraient difficilement : plusieurs jugements furent rendus en faveur des moines de Saint-Cosme, concernant les fournitures de froment que leur devait le prieur et qu'ils ne pouvaient obtenir à cause de l'insolvabilité des fermiers. De même, avoir un brevet de pension était une chose, et toucher les termes de cette pension en était une autre. Pour toutes ces raisons, il est douteux que Ronsard ait jamais eu plus de vingt-cinq ou trente mille francs à dépenser par année. Assurément, ce n'était pas la misère; mais ce n'était pas non plus une opulence scandaleuse. Les bénéfices de Philippe Des Portes, poète favori de Henri III, lui assuraient, dit-on, dix mille écus, ou trente mille livres, quelque chose comme deux cent mille francs de rente, et l'évêché de l'austère Jacques Amyot rapportait à celui-ci près d'un million de notre monnaie.

Le pauvre prieur, du reste, ne put jouir longtemps de ses biens. Selon Claude Binet, il commença, dès 1572, à être « assailli de gouttes fort douloureuses ». Il fallut dire adieu aux plaisirs de la table, au vin blanc de Vouvray, aux chapons. Malgré tout, les accès se firent plus rapprochés et plus violents; le malade devint estropié, perclus. A ces infirmités se joignirent des souffrances d'estomac, lot ordinaire de ceux qui ont perdu leurs dents. En 1585, sa dernière année, Ronsard ne dormait presque plus, et, pour combattre ses insomnies, faisait un usage immodéré du pavot. S'imaginant que le changement de lieu allégerait ses souffrances, il se faisait transporter de Croixval à Paris ou à Saint-Cosme, puis revenait à Croixval. Il s'était fait construire un chariot, une sorte de coche, pour moins souffrir en voyage. Enfin, vers le 19 décembre 1585, il sentit que sa fin approchait, et voulut mourir à Saint-Cosme, se persuadant, dit Du Perron, que ses os y reposeraient plus doucement.

Du Perron et Claude Binet nous ont raconté ses derniers jours avec émotion. Quel lamentable voyage que celui de Croixval à Saint-Cosme, en plein hiver, sur un chariot primitif, par les chemins défoncés de cette époque! Le pauvre goutteux mit trois jours à parcourir huit ou dix lieues. Ce n'était plus, hélas! la joyeuse équipée de Tours. A présent la maladie terrassait le poète et, par surcroît, son cœur était dans l'amertume : royauté légitime, religion, tous les objets de son amour et de sa foi sombraient dans la tourmente. Malgré les soins et le respect dont on l'entourait, il se sentait délaissé; il voyait les générations nouvelles s'attacher à des poètes plus jeunes, à ce Philippe Des Portes, par exemple, dont la jolie chanson

O nuict, jalouse nuict, contre moy conjurée...

allait être chantée par tous les amoureux du temps d'Henri IV et de Louis XIII.

Il mourut dans sa maison prieurale, le 27 décembre 1585, sur les deux heures de nuit. Son ami Galland [1], arrivé de Paris le jour même, et « quelques notables habitants de la ville de Tours » entouraient son lit de mort. On l'inhuma sans aucune pompe dans le chœur de son église. Ce fut presque un enterrement de pauvre. Rien ne marqua l'emplacement de ses restes, que recouvrirent simplement les briques dont le chœur était pavé. De retour à Paris, Galland fit célébrer un service solennel à la mémoire de son ami; les lettrés consacrèrent quelques lignes au grand poète du siècle, et ce fut tout. Ronsard eut cependant un tombeau, mais en 1607 seulement. Un de ses successeurs, Joachim de La Chétardie le lui éleva dans l'église de Saint-Cosme : c'était une pierre tumulaire, en marbre de diverses couleurs, dressée contre la muraille nord du sanctuaire [2].

1. Jean Galland, ami très intime de Ronsard, principal du collège de Boncourt, à Paris. Ce collège était situé à peu près sur l'emplacement actuel de l'École Polytechnique, Ronsard avait une maison au faubourg Saint-Marcel, mais, sur la fin, le poète descendait chez Galland, lorsqu'il venait à Paris.

2. On peut voir un dessin de ce monument soit à la bibliothèque d'Oxford, soit au cabinet des Estampes à Paris (collection Gaignières, Vol. Peig; fol. 233 et dernier). La *Gazette des Beaux-Arts* a reproduit ce dessin dans son numéro du 1er juin 1907, à l'article : Portraits de Ronsard.

En 1742, le prieuré de Saint-Cosme fut supprimé canoniquement, et ses biens réunis à la maison-mère, c'est à-dire à la collégiale de Saint-Martin. Deux ans après, l'église menaçant ruine, on dut l'abattre à moitié, et cette démolition entraîna la chute du cénotaphe élevé par La Chétardie. Un buste du poète, en terre cuite, qui ornait ce monument, fut cependant conservé. Les chanoines de Saint-Martin le firent transporter à Tours et placer dans leur salle capitulaire. Ils consacrèrent le souvenir de cet événement par une inscription, que nous a transmise l'historien Chalmel et qui établit formellement que le buste seul fut transporté à Tours, sans les ossements [1].

En 1870, des fouilles furent effectuées à Saint-Cosme pour retrouver ces restes. Elles ne donnèrent aucun résultat. La tombe du poète avait-elle été violée? Le terrain fut-il insuffisamment fouillé? Est-il impossible de retrouver cette tombe?

CYRILLE GABILLOT

1. En voici la traduction : Cette image de Pierre de Ronsard, autrefois prieur commendataire de Saint-Cosme, et prince des poètes de son temps, a été enlevée de son cénotaphe, détruit en même temps que l'église du dit prieuré, et placée dans cette salle capitulaire par le doyen, le trésorier, les chanoines et le chapitre de cette église (Saint-Martin), l'an du Seigneur 1744.

L'HEURE DU DIABLE[1]

VII

Avant l'arrivée de madame Soumet, Gilberte et Brignoles connurent quelques jours de vraie camaraderie. La gêne des débuts avait disparu : Gilberte songeait que, même avec Charlotte, elle ne se sentait pas plus en confiance. Gaîment, elle disait à Xavier :

— Vous aviez raison, il est gentil, Brignoles... Et très « gosse », au fond... Nous étions faits pour nous comprendre.

Ils allaient s'asseoir dans le verger, à l'heure étouffante, après déjeuner, tandis que Marie-Louise dormait dans sa chambre. Xavier, demeurant à lire, les renvoyait :

— Eh bien, les enfants, vous lancez-vous dans cette fournaise?

Le soleil brûlait au-dessus des poiriers alourdis, dans le ciel opaque, d'un monotone bleu de pierre. Perçant les branches, de brusques rayons fusaient en pluie d'or, éclaboussaient le sol d'aveuglantes taches rondes. Sur le tapis d'herbe haute, ainsi bigarrée d'ombre et de jour, pourrissaient quelques fruits trop tôt tombés, autour desquels s'acharnaient par grappes des guêpes irritantes. Gilberte s'allongeait sous le plus grand poirier, posait sa capeline sur ses genoux et souriait, d'un sourire où se fondaient tout l'éclat de la jeunesse et toute la joie de l'été.

— Venez près de moi... N'est-ce pas qu'on est bien?

Sous la jupe de toile, ses jambes croisées se dessinaient.

1. Voir la *Revue* du 1er août.

Elle nouait l'une à l'autre ses petites mains hâlées; Michel regardait ses bras nus.

— Quoi de neuf? — disait-elle. — De quelle humeur sommes-nous aujourd'hui?

Michel était souvent gai, un peu fou. Elle appréciait son rire sonore, ses gestes vifs. Il se levait, cueillait des graminées légères, les mélangeait de fleurs rustiques, rapportait toute la botte à la jeune femme. Puis, accoudé dans l'herbe, il récitait des vers. Il les débitait bien, d'une voix chaude. Elle fermait les yeux, se laissait bercer par la cadence, puis, brusquement :

— Vous avez dû répéter cela souvent.

Il assurait que non, avec un regard tendre :

— Cela fait partie du domaine réservé.

Il disait qu'il lui avait ouvert la région secrète de son cœur où nul ne pénétrait.

S'il commençait une dissertation, elle levait un doigt, autoritaire et mutine :

— Le cercle de vos belles auditrices n'est pas là! — disait-elle.

Elle goûtait une joie douce à posséder pour elle seule cet homme brillant dont elle-même avait subi le charme et qui consentait à n'être qu'un simple et gentil camarade. Elle aimait son entrain, ses plaisanteries faciles, parce qu'elles s'opposaient à la correction étudiée de ses manières habituelles. Il lui semblait qu'elle avait découvert un coin délicieux dont elle jouissait clandestinement.

— Personne ne me connaît mieux que vous, — affirmait Michel.

— Voyons! Et toutes ces femmes que vous avez aimées?

— Oh! si vous pouviez savoir comme je leur mentais!...

Gilberte restait rêveuse.

— Vous leur mentiez?... Et pourquoi?

— Parce qu'elles le voulaient. Parce qu'une femme amoureuse a horreur de la sincérité. Elles souhaitaient trouver en moi ceci ou cela, et je leur fournissais ce qu'elles désiraient, précisément. Elles ne se souciaient guère de me connaître complètement, je vous le garantis!

— C'est drôle... Et, à moi, vous ne mentez pas?

— Non. Vous êtes ma confidente, mon ami féminin : je me montre tel que je suis... et j'espère ne pas trop vous déplaire.

Il lui plaisait infiniment. Particulièrement aux heures où il se disait triste, elle se sentait attirée vers lui d'une tendresse instinctive, presque maternelle.

— Ma vie est stupide, — répétait-il volontiers.

L'attitude de Marie-Louise lui donnait un perpétuel remords. Ingénument, autour de lui, il n'aurait voulu voir que du bonheur. Puis, il avait besoin d'être aimé : il quêtait de l'affection à la manière d'un enfant.

— J'aurais désiré avoir une sœur comme vous!... Je me sens tellement isolé! Les hommes m'ennuient, et les femmes...

Elle se penchait vers lui, épiait ses yeux mordorés où glissaient des ombres.

— Je suis ennuyeux moi-même, n'est-ce pas, et bêtement maussade?...

— Quelle idée!

Gentiment elle le remontait. Elle avait envie d'attirer sa tête et de le baiser au front; elle souhaitait le voir heureux, imaginait presque qu'il lui était confié.

— Je suis inutile, agité, sans intérêt réel au travail...

Il se plaignait, jugeant que son existence était dispersée, incertaine.

— Comme j'avais besoin d'une amie tranquille et sage!

Gilberte n'aimait pas à l'entendre parler ainsi. Elle ne répondait rien, se mordait les lèvres.

Jamais, cependant, elle n'avait été aussi heureuse de vivre que pendant cette semaine-là. Elle chantait en descendant l'escalier; devant la glace, elle s'envoyait des baisers.

Mais il lui paraissait que cela ne durerait pas. Charlotte Soumet allait arriver. Gilberte avait désiré sa venue; maintenant elle la redoutait un peu, comme devant briser l'enchantement très doux où elle se sentait prise. Le soir, avant de s'endormir, elle comptait les jours.

« Elle arrivera... demain! »

VIII

Elle arriva. Serrée contre Gilberte, dans le petit panier que traînait le vieux cheval, elle roulait vers la Bastide. Elle

n'avait pas changé. Au-dessus du manteau de voyage, sous la toque aux ailes argentées, son visage mat s'éclairait des mêmes yeux de velours noir. Elle riait, montrant ses dents blanches, bien rangées, humides entre les lèvres rouges.

— Gilberte, ma petite, tu as toujours ta figure de gamine.

Depuis le mariage de Gilberte, elles ne s'étaient pas vues. Elles se regardaient, heureuses de l'intimité retrouvée. Derrière la gare, le Causse découpait sa muraille rocheuse; un soleil doré baignait les grosses pierres, caressait les arbres et les buis, flottait sur les moissons prochaines. La campagne s'enveloppait d'une clarté blonde, vivante, fluide comme de l'eau. Entre les champs, la route s'allongeait, étroite et grise, creusée de deux ornières. Le vert éclatant des luzernes alternait avec la couleur fauve des dernières avoines mûres, chatoyantes, tachées de rouge vif par les coquelicots.

— Si tu savais — dit Charlotte — comme je suis contente de revenir ici, dans cette vieille maison où j'ai passé tant de vacances!... En wagon, je crois que j'aurais dansé de plaisir, toute seule.

La voiture s'engagea dans la vallée, entre les deux collines. Tandis que filaient les prés et les maïs encore tendres, Charlotte donna des nouvelles :

— Comme je te l'ai écrit, je viens de Montpellier; j'y ai passé six semaines... J'ai vu avant-hier ta mère et ton grand-père : ils m'ont chargée de t'embrasser.

— Ils vont bien, n'est-ce pas? Maman m'écrit que grand-père est ravi parce que ses roses sont superbes, cette année... Ils viendront à la Bastide cet automne. Pour l'instant, nous avons le ménage Brignoles, des amis de Xavier.

— Oui. J'ai appris qu'ils sont là.

— Tiens!... comment?...

— Mon frère est très lié avec monsieur Brignoles.

Charlotte, sous la toque de paille, rajustait ses lourdes nattes. Gilberte l'observa. Au fait, oui, Charlotte connaissait Michel! Une crainte s'éveilla dans le cœur de la jeune femme : son intimité avec Brignoles, la camaraderie neuve et chère était-elle menacée? La présence de l'amie l'irrita un peu : Charlotte était si débordante de vie, si belle!

— Gilberte, prends garde... ton cheval bronche!

Gilberte rattrapa les rênes et demanda :

— Que devient ton fils?

— Mon fils? Je l'ai laissé à Montpellier, chez maman, qui le gâte. Pauvre petit Jacquot!... Il est adorable.

— Et ton mari?

— Mon mari? Je ne sais pas. Il reste terré dans sa gentilhommière et refuse le divorce, par principe... Il en a le droit, puisque je me suis donné les torts en quittant le domicile conjugal... Il continue, sans doute, à chasser tout le jour et à lutiner ses bonnes, le soir, guêtré de boue et à moitié gris, comme de mon temps. (Elle haussa les épaules.) Vilains souvenirs!... Bah! Je n'y pense jamais... Ah! nous arrivons!

Le panier suivait la grande allée bordée de buis, d'un buis centenaire, compact et haut, formant deux haies sombres, vernies, qui semblaient taillées à la hache. De temps à autre, une ouverture découvrait un coin d'herbe, moelleux, luisant de soleil; puis, près des grands tilleuls, la Bastide dressa, au milieu des prés, son bâtiment oblong de monastère. Le cheval, tournant dans l'espace sablé, s'arrêta devant la terrasse enguirlandée de chèvrefeuille.

— Ainsi, tu me trouves pareille, toujours?

Tandis que Charlotte enlève sa robe, va et vient par la chambre, remue ses flacons et ses brosses, Gilberte, enfoncée dans un fauteuil à ramages, interroge.

— Oui, mon enfant. Tu as toujours ton joli duvet de jeune fruit, de fruit nouveau qui n'a pas quitté l'arbre.

Gilberte fait la moue :

— Qu'est-ce que tu dis?

— Mais oui! tu conserves ton air naïf de celle qui est à la porte et considère la vie sans s'y mêler... Et je suppose que tu as gardé intacte la précieuse petite raison qui te permet de réfléchir sur tout et de ne jamais faire de bêtises... Tu es toujours aussi choyée, toujours à l'abri des crises violentes...

Gilberte est vexée, parce qu'elle perçoit dans ces mots comme un écho vague des paroles de Michel et de ses propres pensées.

— Allons! — dit Charlotte, — ne boude pas.

Elle défait ses deux nattes, si longues, éparpille ses cheveux et parle en les brossant, très vite :

— Je suis changée, moi, n'est-ce pas?

Gilberte hésite. Au premier moment, rien en Charlotte ne lui avait paru modifié. Maintenant elle trouve au regard une expression tout autre, elle ne sait quoi de rayonnant à la fois et de contenu.

— Oui, un peu : tu as l'air plus heureuse.

— Petite Gilberte, je suis plus heureuse.

— Mais ta situation, ton mari...

Charlotte s'arrête. Et, d'une voix chaude et grave :

— Mon mari! Oh! Gil!... Crois-tu que je me considère comme liée à ce vilain personnage brutal?... Il a gâché deux ans de ma vie. J'ai repris ma liberté tout entière; je le lui ai signifié très nettement, et je jouis d'être libre...

Elle relève de nouveau ses cheveux lourds, les dispose en couronne. Ses bras harmonieux et ronds semblent les anses d'une amphore.

— Mon mari, je ne l'aimais pas. Je l'ai épousé par enfantillage, à dix-huit ans, parce que l'on m'y poussait... et ensuite...

Recoiffée, elle se tient droite; sa jeune figure s'anime.

— Pour une erreur odieuse, je ne peux pas renoncer à l'existence!

Gilberte admire la vivante énergie de Charlotte, le feu de ses regards, la grâce résolue de son attitude. Elle la voit faisant face au monde, se grisant du goût âpre des luttes...

La cloche du dîner tinte, éparpillant son appel clair.

— Dépêche-toi! — dit Gilberte.

Rapide, Charlotte achève de s'habiller, met sa ceinture, prend ses bagues et descend, le bras gentiment passé sous celui de son amie.

On dîne sur la terrasse, parmi les odeurs mêlées des roses et du chèvrefeuille. Autour des flambeaux volent des moustiques et des phalènes; le clair de lune tombe sur l'espace sablé comme une nappe blanche et, dans le jardin clos, joue sur les rosiers grimpants qui paraissent tout bleus avec des taches indécises. Gilberte écoute mal les propos décousus et regarde, derrière le jardin et les prés, la colline au petit bois dont le haut semble lavé d'argent, parmi les silhouettes falotes des

chênes, découpées en ombres chinoises bizarrement tordues sur un ciel encore pâle. Xavier parle :

— Nous aurons bientôt un nouveau convive, Georges Marrac. Il m'écrit pour annoncer définitivement sa visite.

Charlotte recule un peu sa chaise. Michel, languissamment, demande qui est ce monsieur.

— Un jeune médecin de Montpellier, que je connais depuis longtemps... C'est grâce à lui que j'ai vu ma femme pour la première fois. Il est un peu son cousin... n'est-ce pas, Gilberte?

Gilberte se dérange à peine pour répondre :

— Oh! si peu!

— En tout cas, il sont camarades d'enfance, voisins, que sais-je?... Après avoir terminé ses études, il s'est établi à Montpellier; il ménage extrêmement sa clientèle encore neuve : je m'étonne qu'il consente à l'abandonner, même en été!

Xavier s'adresse visiblement à madame Soumet, qui répond :

— Il est assez fatigué, je crois.

La figure de Charlotte se détache à peine dans la pénombre des abat-jour, mais on voit ses mains, très fines, occupées à peler activement une pêche.

— Marrac, fatigué? — murmure distraitement Gilberte; — il a une santé de fer!... Autrefois, quand nous jouions au tennis, il le disait, tu sais bien : « Je ne suis jamais lassé!... » Et tu te moquais de lui...

Elle recommence à regarder le reflet de la lune là-haut. Xavier continue :

— Je l'avais encouragé à venir à la Bastide. Il aime les bois comme moi. Nous avons fait ensemble de longues promenades. Tous ces étés, je lui offrais de les recommencer, mais il se défendait, alléguant ses malades... Vous l'avez vu, madame, lors de votre passage à Montpellier?

Charlotte répond tranquillement :

— Un peu.

Puis, absorbée, cessant de peler sa pêche, elle laisse échapper le petit couteau qui heurte l'assiette avec un bruit métallique...

Après le dîner, Charlotte et Gilberte quittèrent au bas de la terrasse madame Brignoles, assise près des deux hommes qui fumaient, et marchèrent entre les buis. Gilberte, au-dessus des

haies, suivait dans les arbres le remous de la lune et du vent, lorsque Charlotte, s'arrêtant brusquement, posa une main sur son épaule :

— Ma petite, — dit-elle, — je veux te raconter... comme autrefois... Je suis changée, je suis heureuse, parce que j'aime passionnément.

Toute droite sous la lumière glacée, elle parut à Gilberte grandie en sa robe pâle ; des reflets jouaient dans ses nattes sombres et sur son visage blanc.

— Oh! chérie, sans l'amour rien n'a de saveur au monde. Tout se transforme pour moi. Il me semble que ma vie est suspendue en hymne sur mes lèvres. Mon rêve ardent m'enveloppe et m'isole, et m'enivre d'une perpétuelle joie!

Ses paroles vibraient dans la nuit : Gilberte y retrouva l'accent lyrique qui avait toujours été cher à Charlotte, qui s'harmonisait à son aspect romantique, à sa coiffure, à sa démarche.

— Je me suis donnée, Gilberte, donnée parce que j'aimais, donnée secrètement et pour toujours. Après la froide corvée nuptiale, après les brutalités et les dégoûts, j'ai connu les délices de l'offrande volontaire et totale. J'ai livré ma jeunesse, ma beauté, et je ne saurais jamais plus me reprendre. Ma vie, pour l'éternité, est liée à une autre vie... Petite Gil? Qu'en penses-tu?

Gilberte, frissonnant d'un singulier trouble, la gorge serrée, murmura :

— Tu le sais bien : je désire te voir heureuse!

Charlotte se remit à marcher, entraînant son amie par le bras.

— Il me semble que tout en moi crie mon bonheur : mes yeux et mes lèvres, et chacun de mes gestes, et le moindre des mots que je prononce... Tu l'as deviné en me voyant... Mon âme déborde comme une coupe pleine.

Gilberte, dans la haie, cassa une petite branche, luisante et vernie sous la lune, puis elle demanda :

— Tu ne regrettes rien? Tu ne souhaites pas le divorce?...

Charlotte s'écria :

— Mais, Gil, quelle importance cela peut-il avoir? J'ai confiance en... en mon amant, et mon ex-mari ne compte plus...

Oui, je sais, c'est le père de Jacquot. S'il y tenait, je lui enverrais le petit de temps en temps, mais il ne s'en soucie pas : mon fils est bien à moi, c'est moi qui l'éleverai... Pour le reste, qu'importent les consécrations officielles? Pourquoi informerais-je le public du nom de celui que j'aime? Caché, notre lien est plus fort. Il a la douce volupté d'un secret. Puis, comment te dirais-je? je ne pense à rien; je suis roulée dans ma passion, avec un seul désir : être près de lui!

Elle se tut. Gilberte demanda :

— Mais alors... maintenant, loin de lui, tu dois souffrir!

Charlotte la prit par la taille :

— Oh! n'as-tu pas deviné le nom qui brûle mes lèvres et que je ne prononce pas? Ne comprends-tu pas qu'ici je me suis arrangée pour le retrouver?... Et j'ai voulu être franche, Gilberte, ne pas voler ta complicité, et je te dis : « Tu me recevras volontiers sous ton toit avec l'homme que j'aime et qui m'aime, n'est-ce pas? Je n'ai pas trop préjugé de ton amitié, de ton indépendance d'esprit? »

Gilberte balbutia :

— Sûrement. Mais rentrons, veux-tu?

Un froid mortel pesait à ses épaules. Une phrase, indéfiniment, heurtait son cerveau :

« C'est Michel Brignoles... Michel Brignoles aime Charlotte! »

Pas un doute ne l'effleurait. La certitude, comme une vrille douloureuse, s'enfonçait dans son cœur.

« Il l'aime!... Moi, je suis une gamine, moins que rien, la confidente! »

Ce titre, naguère si précieux, lui parut d'une puérilité navrante. Tandis que Charlotte, à ses côtés, riait, tendant vers la lune son ardent visage, elle se répéta :

« Confidente! pas même : il m'a caché la vérité... »

Au bout de l'allée, elles rencontrèrent Brignoles, qui marchait devant sa femme et Xavier.

— Ah! vous voilà, — dit-il, — nous vous croyions égarées, mesdames!

Puis il demanda paisiblement à Charlotte depuis quand elle n'avait pas vu la Bastide. Une angoisse étreignit le cœur de Gilberte : elle s'enfuit en courant, toute seule, vers le jardin de

roses; sur la claire-voie, elle croisa ses deux bras, y enfouit sa tête.

« Michel aime Charlotte! »

Les mots battaient ses tempes avec des sonorités d'airain. Elle se releva. Une branche de rosier pendait près d'elle, chargée de roses blanches qu'elle devina dans l'ombre; elle en cueillit une machinalement, voulut raisonner :

« Il l'aime... Il est détaché de Marie-Louise, et il a déjà aimé d'autres femmes. Cela, je le savais... »

Qu'importe! le visage de Charlotte heureuse l'obsédait. Elle s'irrita :

« Je souhaitais le bonheur de Michel. S'il est dans cet amour?... »

Mais, nettement, la vérité lui apparut :

« Oui. Je voulais son bonheur; seulement, je voulais avoir une part, une petite part au moins dans la préparation de ce bonheur... Je voulais mêler à la trame de sa vie quelques fils de la mienne, et le voici heureux, sans moi, indépendamment de moi, et je l'apprends par hasard!... »

Elle piétinait le sol. Au-dessus de la masse confuse des rosiers brillait toujours la colline argentée, mais le ciel était devenu plus foncé.

« Je n'ai aucun droit sur lui. Je me suis cognée étourdiment à sa vie. Je lui ai offert une amitié dont il n'avait pas besoin... »

Le souvenir de toute la tendresse qu'elle avait donnée l'étouffait.

« Je lui ai parlé comme je ne parle à personne : il me connaît!... Et je ne sais presque rien de lui! »

Une fois de plus, elle se rappela les phrases affectueuses de Brignoles, revit avec précision les yeux mordorés qu'elle croyait éclaircir d'un mot.

« Et tout cela, tout cela ne signifiait rien!... »

Elle sentait son âme s'effondrer. Il lui sembla qu'un objet, un être précieux, sur quoi elle venait de mettre la main, se dérobait. Elle pensa que les longues causeries et les confidences allaient cesser brusquement. Plus que tout, elle regretta le délicat sentiment qu'elle n'éprouverait plus et qui l'inondait délicieusement tandis qu'elle écoutait Michel...

— Gilberte!

La voix de Xavier, inquiète, résonnait dans la nuit. Gilberte s'empressa de répondre :

— Je suis ici, dans les roses.

La rejoignant, son mari l'enveloppa tendrement, d'un bras ferme.

— Toute seule, Gilberte?... Nous n'avons pas d'idées noires, ce soir, j'espère. Nous ne nous forgeons pas de craintes chimériques au sujet d'une autre vie?

Elle dit très bas, d'une voix faible :

— Oh! Xavier, rien de chimérique! Mais je suis bien fatiguée!

Les deux bras vigoureux se refermèrent autour d'elle.

— Petite fille, mon oiseau chéri, il ne faut pas être fatiguée, ni triste : appuyez-vous sur votre ami.

Elle posa sa tête sur l'épaule offerte.

— Oh! Xavier, vous êtes si bon!...

Il l'emmenait à petits pas. Elle trouva doux d'être protégée, mais avec un arrière-fond d'amertume :

« Ne suis-je qu'une enfant et ne saurais-je jamais vivre en femme?... »

IX

Elle se leva tôt, le lendemain, mécontente de n'avoir pas dormi et la tête lourde. Elle courut elle-même à la ferme, chercher un panier d'œufs, et trouva Constance toute seule dans la cour. La jeune paysanne, appuyée du dos à une porte, puisait du grain dans son tablier et le jetait aux poules d'un geste méthodique et lent. Elle semblait lasse et la difformité de son ventre se marquait davantage, dans l'éblouissante clarté que renvoyaient les quatre murs blancs, et qui papillotait au-dessus de l'amas roux du fumier et sur les brancards fraîchement peints d'une charrette.

— Ça va bien, madame?

— Merci. Et toi, Constance?

— Pas trop mal, tout de même!

Elle pensait accoucher bientôt et le dit avec tranquillité.

— Le père n'est pas content de mon malheur : il grogne, à cause du monde qui jase.

Gilberte ne put se défendre d'interroger :

— Et toi, que penses-tu?

Un sourire adoucit les traits bruns :

— Que voulez-vous? nous y avons été pris!... Sûr que c'est bête, mais cela arrive à de plus malins que nous... Et, pour le reste, madame, bien fin celui qui résiste à l'amour!

Elle laissa tomber son tablier, vidant à terre tout le grain, puis s'en alla lentement querir les œufs. Gilberte regarda les poules qui se bousculaient, ébouriffées, picorant à petits coups secs jusque auprès de ses jupes; l'odeur chaude qui emplissait l'air lui donna le vertige.

Lorsqu'elle revint vers la Bastide, les cigales tout le long du chemin lançaient leur cri strident, le parfum des genêts flottait, trop persistant : elle s'assit au bord d'un talus, posa le panier près d'elle. Un gros bourdon, tout en velours, s'agitait, dardant sa trompe au fond d'une corolle rose. Elle l'observa, suivit le manège d'une fourmi grimpant après un brin de paille. Une lumière dorée tombait du ciel, s'accrochait aux buissons, étincelait parmi les petites fleurs cachées dans les graminées; d'une pierre plate, toute blanche, s'irradiait un jour cru. Gilberte mit sa tête dans ses mains pour protéger ses yeux contre la fatigante réverbération. Alors, sans savoir pourquoi, sans comprendre, elle fondit en larmes. Elle sentait son cœur se dissoudre lentement et pleurait sans bruit, avec un incurable découragement.

« *Bien fin celui qui résiste à l'amour*!... Et moi, je ne sais même pas ce que c'est! »

Elle s'étendit tout de son long, posa sa joue sur l'herbe et resta immobile, les yeux ouverts, deux larmes coulant sur son visage. Elle apercevait un morceau de ciel à travers l'emmêlement des ronces de la haie. Tout près d'elle, frémissait un grillon, elle l'écouta.

« Charlotte s'est donnée à Michel. Ils s'aiment, ils ont raison... Mais pourquoi, moi, suis-je en dehors de la vie? Et pourquoi Michel...?

Un malaise aigu la traversait lorsqu'elle pensait au jeune homme. Elle voulut s'analyser.

« Il m'a trompée... Il m'avait promis sa confiance... J'étais si contente d'avoir un ami! »

Elle se leva, se remit à marcher. Elle avait les jambes lourdes, un bourdonnement aux tempes.

« Michel n'avait aucune affection pour moi... Je suis une enfant gâtée, qu'on laisse à l'écart des choses sérieuses!... »

Sur le perron, elle trouva Charlotte, toute prête, coiffée d'un grand chapeau à brides, et qui l'embrassa en demandant l'heure des courriers.

— Il n'y en a qu'un : il passe à quatre heures, rarement plus tôt.

— Bon!... Nous irons nous promener, cette après-midi, n'est-ce pas? J'ai envie de grimper comme autrefois, du temps où tu avais une natte toute frisée au bout, Gil...

Elle prit la main de Gilberte.

— Viens, chérie; nous nous assoirons dans le verger et nous bavarderons en mordant des poires vertes.

Gilberte se sauva :

— Tout à l'heure!... Je rapporte des œufs. J'ai à faire...

A table, elle s'appliqua pour suivre les propos échangés, évita de regarder Michel; chaque fois qu'elle sentait sur elle les yeux du jeune homme, elle éprouvait comme une brûlure. Au dessert, Charlotte déclara qu'elle souhaitait monter au « devois ». Brignoles vanta la promenade, puis :

— Madame Danelle nous guidera. Là-haut, elle détaille le paysage à ravir.

— Non, — dit Gilberte, — je ne vous accompagnerai probablement pas. Xavier vous conduira, je resterai avec Marie-Louise.

Madame Brignoles intervint, toujours sèche, avec une pointe de raillerie :

— Mais non, Gilberte. Moi, je m'enferme dans ma chambre. N'ayez pas de scrupules, et suivez-les. Votre mari ira aussi. Voyons, petite nymphe sauvage, on ne saurait se passer de vous!

— On s'en passerait très bien! — murmura Gilberte.

Michel paraissait navré. Charlotte insista impérieusement :

— Gil, il faut que tu viennes.

— Je crains que nous n'ayons de l'orage, — dit Xavier.

Madame Soumet se mit à rire :

— Tant mieux!...

Elle coiffa son amie de la grande capeline, Gilberte n'osa pas résister. A quatre, ils refirent le chemin qu'elle avait parcouru, quelque temps auparavant, avec Michel. Elle avait conservé de cette première promenade à deux un délicieux souvenir et il lui semblait qu'à chaque pas il s'émiettait davantage. Une chaleur lourde écrasait la campagne; les prés brûlés semblaient morts. Lentement, les promeneurs gravirent la colline; sur la « pelouse » jaunie, les touffes de buis laissaient pendre leurs feuilles racornies et grisâtres. Les rocs, dressés parmi les chênes, donnaient, sous l'ardent soleil, une aride vision de solitude.

« Tout cela était si frais, la dernière fois! » pensa Gilberte.

Elle tourna la tête, aperçut Michel à ses côtés. Il sourit anxieusement.

— Mon amie, qu'est-ce que vous avez? Vous me lâchez déjà?

Elle eut du mal à répondre, la gorge sèche :

— Mais non!

Puis, lestement, au sommet, elle rattrapa Charlotte et Xavier. Xavier, assis sur une roche, murmura :

— Voyez comme la terre a soif!

En bas, la plaine parut toute flétrie, sous l'atmosphère encore plus pesante. L'ombre des nuages courait sur les champs, glissait sur les mamelons cultivés, couvrait la petite gare, puis un troupeau blanc, égrené dans une pâture maigre. La paroi du Causse, enflammée, renvoyait une clarté brutale. Gilberte, silencieuse, battait des cils pour retenir une larme. Sur la pierre chaude, auprès d'elle, un lézard passa.

— Attrape-le! — dit Charlotte. — Non! tu lui aurais fait mal...

Elle était debout, très belle, exultante de jeunesse. Sous l'ample capote de paille que piquaient deux touffes de violettes, son visage brillait comme une fleur; elle riait, montrant ses dents.

« Je ne peux pas en être jalouse, — songeait Gilberte, — c'est affreux! Avec moi, elle se montre si confiante! Puis, je savais bien que Brignoles aimerait d'autres femmes que moi, forcément... Alors?... »

Elle s'en voulut de l'amertume qui lui montait aux lèvres. Michel lui demanda si cette lourde chaleur la gênait.

— Pas du tout!

— D'ailleurs, voici l'orage.

Le ciel bleu devenait noir, brusquement, comme par un rideau tiré. Le troupeau, rassemblé en bas, galopa dans la plaine en longue file. Quelques gouttes crépitèrent, vite séchées au contact des roches brûlantes.

— Rentrons!

En hâte, ils descendirent sous l'averse. L'eau clapotait sur les feuilles de chêne, rebondissait, délayant la terre jaune et, de tous côtés, dégringolait sur la pente en rigoles boueuses. Charlotte courait la première; sa robe claire se marbrait de larges taches. Derrière elle, Gilberte, entre Michel et Xavier, environnée d'un brouillard de gouttelettes qui mouillait ses joues d'une rosée froide, se sentait apaisée par la subite détente que lui valait la pluie.

Mouillés et haletants, ils s'arrêtèrent dans le vestibule. Madame Brignoles, sur le seuil du salon, les guettait; elle s'écria :

— Madame Soumet doit être contente : vous avez eu un bel orage!... Jacquotte a décidé de vous allumer du feu.

La pluie, verticale, rayait l'horizon des vitres, assombrissait le grand escalier blanc et les longs corridors. Dans un coin, près de la haute horloge, sur un plateau de cuivre, discrètement, deux lettres attendaient. Gilberte reconnut l'une d'elles comme venant de sa mère; la seconde enveloppe, blanche et carrée, très épaisse, était adressée à : *Madame Soumet, aux soins de madame Danelle*... Gilberte la considéra très attentivement, troublée par une pensée nouvelle.

— Tu sais, Charlotte, ton courrier est là.

Charlotte, allongeant la main, palpa la lettre, avec un sourire furtif et gourmand, avant de la saisir du bout des doigts. Gilberte eut le temps de distinguer en exergue du timbre le mot : *Montpellier*, et elle reconnut avec certitude l'écriture de Georges Marrac. Alors le poids qui l'oppressait tomba brusquement; elle se sentit légère et comme enivrée de joie et tourna vers Michel un regard brillant de tendresse et de reconnaissance.

— Gilberte, nous sommes trempés, vous allez prendre froid. Montons vite, puis nous nous chaufferons au feu de Jacquotte!

Gaîment, Gilberte grimpa l'escalier derrière Charlotte, qui gardait la lettre de Marrac serrée dans la main sans l'ouvrir. En haut des marches, elle prit son amie par l'épaule et balbutia, avec le désir de se rassurer tout à fait :

— Eh bien, chérie, *on* ne t'oublie pas!...

Charlotte sourit avec une confusion gracieuse.

— Je pense qu'on viendra bientôt, — murmura-t-elle, — si cela ne t'ennuie pas.

Dans son cabinet de toilette, Gilberte se déshabilla rapidement, une chanson sur les lèvres. Dans la chambre voisine, elle entendait Xavier aller et venir.

— Vous n'aurez pas pris froid, Gilberte? — demanda-t-il.

— Mais non!

En se recoiffant, elle se vit dans la glace. Ses yeux gris bleu riaient.

« Je n'ai plus du tout ma figure de ce matin. J'étais folle! » pensa-t-elle.

Elle s'en voulut d'avoir eu tant de chagrin. A mi-voix, elle se gourmanda :

— Sotte!... S'il n'aime pas Charlotte, il en aimera d'autres, et cela ne te regarde pas...

Sa houppette de poudre à la main, elle se fit la grimace :

— Tu y tiens tant que cela, à Michel?

Elle s'enfarina légèrement le visage, puis se répondit à elle-même, gravement :

— J'avais peur qu'il ne se fût moqué de moi, voilà tout!

Mais il lui parut qu'elle n'était pas tout à fait sincère, et elle jeta avec dépit la molle houppe blanche vers la Gilberte du miroir.

« Je tiens à la confiance de mes amis... »

Elle fit jouer son vaporisateur, roula sur son doigt les petites boucles de ses tempes et descendit. Dans le salon, elle trouva Xavier, Michel et Marie-Louise. La grande pièce était sombre, tout attristée par le reflet de la pluie; Jacquotte, accroupie, dressait des branchages dans la cheminée.

— Oh! oui, il faut un bon feu, — s'écria Gilberte.

Elle s'approcha résolument de Brignoles et lui tendit la main :

— Bonjour. Êtes-vous réchauffé?

— Pas encore : j'attends la flamme!

— Attendons la flamme!

Gilberte s'était accoudée à la commode. Derrière sa tête s'épanouissait une botte de roses blanches. Elle se tint debout, silencieuse et droite, moulée dans sa robe bleu pâle d'où jaillissaient ses bras. Michel la regarda : il goûtait les yeux gris, les lèvres entr'ouvertes et surtout le sourire revenu, le gai sourire qui dansait au fond des prunelles, brillait sur les dents blanches, palpitait aux ailes du nez.

— Gilberte, ma petite, la promenade vous a transformée, c'est incroyable! — dit brusquement madame Brignoles, en arquant ses minces sourcils roux.

Jacquotte s'en allait. Entre les branches sèches, une flamme surgit, toute claire. Elle hésita, un instant, se fendit en deux languettes, enveloppa l'amas des fagots, s'élargit en un brasier. Le salon s'illumina tout d'un coup, les fauteuils à bouquets s'égayèrent d'une nuance rose, les cuivres de la commode étincelèrent et une lueur chaude effleura le parquet.

— C'est joli!

Agenouillée, Gilberte tendit le creux de ses paumes. Sa jupe dessinait ses formes élégantes, ses chevilles menues paraissaient au-dessus des souliers bas; sur sa tête ronde et penchée, ses cheveux moussèrent comme de l'or. A Michel, placé un peu en arrière, elle parut une figurine de Tanagra, audacieusement ramassée sur elle-même, dans la perfection de son corps nerveux.

— La belle flambée!

Charlotte entrait, joyeuse, alanguie, cachant la lettre de Marrac aux plis de son corsage.

Elle s'assit près de Gilberte, allongea aussi les mains.

— J'aime le feu! j'aime le feu!

Elle riait, son teint mat avivé au reflet de la flamme. Une branche pétilla, lançant une gerbe d'étincelles.

— C'est le moment de raconter des histoires!

Ils s'étaient tous rapprochés. Madame Brignoles, silencieuse, la bouche fermée, les yeux durs, s'enfonçait dans un fauteuil. A côté d'elle, Xavier, debout, promenait son bienveillant regard. Michel, se laissant glisser à terre entre les jeunes femmes, répondit à madame Soumet :

— Racontez : nous vous écoutons.

Une chaleur douce coulait dans leurs membres, les grisait d'une joie facile. Gilberte se tourna : tout près d'elle, elle vit le visage de Michel, se surprit à remarquer les lèvres fortes, très dessinées sous la moustache rousse. Une impression singulière l'envahit, qui ressemblait à de la peur. Elle se leva, fit craquer ses bras étendus :

— Nous sommes réchauffés, je pense...

Retournant à la commode, elle respira les roses blanches et s'amusa, délicatement, à effeuiller l'une d'elles sur le marbre ancien veiné de pourpre. A peine entendit-elle Charlotte crier que le soleil brillait de nouveau et qu'il fallait sortir : elle maniait les pétales fins, très doux, les laissait fuir entre ses doigts, les répandait en soyeuse jonchée. Derrière elle, quelqu'un remua :

— Mon amie, vous étiez fâchée!

Elle fit volte-face, se trouva en présence de Michel. Au delà des rideaux blancs, à travers les vitres, dans le jardin semé de flaques miroitantes, elle aperçut Xavier avec Marie-Louise et Charlotte. Le feu brûlait toujours, mais sa lueur pâlissait devant le soleil revenu. Sur la tenture à bouquets et à paniers, les deux Greuze parurent s'animer dans leurs cadres.

— Vous étiez fâchée?... Qu'y avait-il?

Une tendresse inquiète imprégnait les yeux bruns. Gilberte crut sentir flotter quelque chose de nouveau qu'elle ne savait définir. Elle baissa la tête.

— Rien : l'orage me tendait les nerfs.

Elle se reprocha ses chimériques inquiétudes. Une fois encore, elle se répéta :

« S'il n'aime pas Charlotte, il en aimera d'autres... »

Mais un frisson désagréable glissait le long de son dos. Elle se redressa et demanda, sur un ton moitié boudeur et moitié câlin :

— Je suis votre amie, n'est-ce pas? Et vous avez en moi toute confiance?

Entre ses cils frisés, son regard coulait. Elle semblait une petite fille soucieuse d'un joujou neuf.

— J'ai toute confiance et vous me plaisez tant!... Mais ne m'abandonnez pas.

Les mains de Gilberte pendaient contre sa jupe : Michel saisit l'une d'elles, posa ses lèvres sur le poignet hâlé.

— Vous êtes mon amie unique, — murmura-t-il.

Gilberte se dégagea. Elle tremblait un peu... Instinctivement, elle se recula, prit son élan, courut à travers la pièce, descendit les marches et tomba dans les bras de son mari qui remontait :

— Xavier, embrassez-moi : je suis si contente !

X

— Nous nous aimons depuis cinq semaines !...

Charlotte appuya sa joue à l'une de ses mains et tomba dans une rêverie douce. En face d'elle, de l'autre côté de la table, Gilberte se taisait. Une petite lampe en vieil argent brûlait entre les jeunes femmes, jetait un reflet aux flacons de la toilette, éclairait la chambre paisible de madame Soumet, le papier à grosses fleurs, le lit étroit drapé de cretonne. Dans le carré noir de la fenêtre ouverte, quelques étoiles piquaient leur scintillation froide. Charlotte secoua la tête; ses nattes coulèrent sur son peignoir blanc; elle murmura de nouveau :

— Oui, Gil, il n'y a pas plus de cinq semaines, et toute ma vie est là, pourtant !

Lentement, elle commença de dérouler les confidences qui l'oppressaient. Ses yeux humides brillaient entre les bandeaux lisses de ses cheveux sombres; elle jouait avec l'une de ses bagues et parlait presque bas, — pour le seul plaisir de s'entendre, opina Gilberte.

— Pense que, de tout temps, je l'ai connu; il était pour moi Georges Marrac, un gai camarade, mon partenaire au tennis, et c'est seulement lorsque je suis arrivée à Montpellier, dernièrement, qu'il m'est apparu tout autre... Qui dira la merveilleuse transfiguration de ceux que nous allons aimer ! Une invisible atmosphère les entoure, les isole du reste du monde, les place sur une sorte de piédestal, de manière qu'avant d'éprouver aucun frémissement, nous pensons : « Celui-ci, pour moi, diffère de tous... » Et c'est par ce sentiment-là que débute l'amour.

Elle sourit un peu, fit chatoyer sous la lampe le rubis de sa bague.

— Je l'ai vu, nous nous sommes volontairement retrouvés. Il me plaignait, nous causions... Ah! la douce pente des confidences qui alanguissent!... Et, un jour, enfin, alors que nous étions seuls, chez maman, dans la salle de billard, il m'a regardée... Gil, crois-moi, c'est l'un des beaux moments de l'amour que celui où les regards révèlent le désir, le vrai désir sacré duquel nul ne se défend, le désir impérieux qui courbe les nuques et fait frissonner...

Ses cils très longs s'émurent, tremblèrent en frange sur sa joue. Elle poursuivit :

— Je me suis donnée à Georges sans réfléchir, parce que je l'aimais et que je le sentais mon maître... Il y avait un dieu entre nous, le plus puissant de tous, et je ne suis pas capable de résister à un dieu...

Un papillon de nuit, obstinément, heurtait la lampe; Charlotte tenta de l'éloigner d'abord, avant de continuer :

— Nous avons eu quinze jours de folie et d'imprudences, quinze jours inoubliables. Ensemble, nous nous sommes blottis aux environs de Montpellier, dans des chambres d'auberge. Ensemble, nous avons été sur les rives du Lez, dans des restaurants à balcons... Et tout, hormis nous deux, s'abolissait et, pour être l'un à l'autre, nous aurions marché sur des ruines, comprends-tu?

Gilberte leva la tête. Elle avait l'air étonnée et triste. Elle dit :

— Non, je ne comprends pas. Il ne me semble pas qu'on puisse cesser de réfléchir, jamais.

Charlotte rit, de son rire insolent et superbe :

— C'est vrai, Gil, tu es toujours la même! Autrefois aussi tu gardais, jusque dans les bêtises où il m'arrivait de te fourvoyer, une lueur de raison qui brillait comme un falot dans les ténèbres et t'arrêtait brusquement sur le bord de l'action. Tu veux bien qu'on suive sa fantaisie, mais tu veux qu'elle soit raisonnée.

Gilberte considéra ses deux petites mains, nouées sur la table, et répondit :

— Oui. Je trouve qu'on ne peut pas te reprocher d'aimer

Georges, parce que vous êtes libres tous deux et que vous avez le droit absolu de disposer de vous-mêmes; je ne pourrais pas admettre que tu ailles à lui sur des ruines.

Charlotte, impatiente, se leva, étendit ses bras nus hors des manches larges :

— Oh! Gil, petite fille trop raisonneuse! Comme on voit que tu n'as pas vécu! Tu dissertes, tu analyses, parce que tu mènes l'existence tranquille et douce d'un oisillon dans son nid. Tu te laisses absorber par le jeu de tes idées; mais que le vent du dehors passe sur toi... et nous n'aurons plus le temps de discourir, jolie madame, et nous perdrons pied, et nous ferons comme les autres... ce que nous pourrons!... et nous ne serons plus logique du tout... Crois-moi, tu commets une grande erreur : tu t'imagines que nous conservons notre liberté d'action lorsque l'amour est sur nous. Tu vois l'amour comme il est figuré sur les plafonds, en petit enfant calme et joufflu qu'on mène à sa guise. Tu ne le connais pas. C'est un dieu, je te le répète, très cruel et méchant, qui vous entraîne où il veut. Et il y a toute une race d'hommes et de femmes qui sont ses esclaves : ce sont les vrais amants.

— Je n'en suis pas, voilà tout! — dit très doucement Gilberte.

Elle songeait à Michel Brignoles, et se sentit mélancolique avec une nuance de regret.

— Je ne pourrais jamais oublier le reste du monde pour quelqu'un, — murmura-t-elle.

Elle se rappela vaguement une impression d'autrefois, se revit debout, toute petite, auprès de l'armoire à friandises qu'elle avait promis à sa mère de ne pas ouvrir. La clef était sur la porte, on ne comptait pas les gâteaux; il n'y avait qu'un geste à faire. Tremblante de désir, elle avançait la main, puis la retirait sans toucher la serrure, retenue par le sentiment instinctif de la parole donnée.

— Peut-être suis-je toujours la même petite fille; c'est vrai, Charlotte.

Elle s'irrita de ne pas démêler l'enchevêtrement de ses pensées; elle se figura la moustache rousse et les lèvres un peu fortes de Brignoles, puis les bons yeux de Xavier...

— Et après ces quinze jours?... — demanda-t-elle à son amie.

— Après?... La séparation nous a effrayés : nous avons décidé de nous retrouver ici.

— Et après les vacances?...

— Georges va s'installer près de moi, à Paris. Il recueille des renseignements. J'espère qu'il pourra se refaire une situation et qu'il n'aura pas à regretter le sacrifice de la clientèle acquise à Montpellier.

Madame Soumet s'était rassise. Elle semblait préoccupée par une idée nouvelle. Soudain elle dit :

— Tout de même, il est toujours pénible de faire souffrir, oui, Gilberte... Ainsi, il m'est désagréable de penser...

Elle hésita un peu avant de reprendre :

— Georges était presque fiancé... avec la petite Lagrève... tu sais, Joséphine Lagrève qu'on appelle Josie?... Il n'y avait rien d'officiel, mais je crois bien que la petite l'aimait, et cela me fait de la peine.

Gilberte demanda :

— Elle ne sait rien?

— Pas encore. Ils voyagent en Auvergne. Georges a écrit à monsieur Lagrève qu'il ne pourrait les voir à Montpellier dès leur retour, parce qu'il s'était laissé convaincre par ton mari de venir ici... Mais, plus tard, il devra s'expliquer, et alors...

Elle mit sa tête dans ses mains :

— Je voudrais tant que mon bonheur ne fît de mal à personne!... Gilberte, il ne faut pas croire que je sois mauvaise!

— Mais non, chérie!

— Les choses s'emmêlent, nous tiraillent, c'est absurde... Chacun de nos mouvements peut causer une douleur... Faut-il que nous ne bougions pas?... C'est à se jeter dans un puits, avec une pierre au cou!

Le papillon était revenu, s'entêtait contre le globe. Elles le regardèrent.

— Oui, la vie est difficile! — murmura Gilberte.

Elle se rappela comment elle avait dit le contraire, trois semaines plus tôt, et elle éprouva qu'elle avait beaucoup changé en peu de temps.

Charlotte l'interrogea brusquement :

— Pourtant, je ne devais pas me refuser à Georges, nous

rendre malheureux tous les deux, pour cette enfant qui n'aurait même pas eu de bonheur, puisqu'il ne l'aimait pas?

Le raisonnement parut irréfutable à Gilberte. Elle fit un signe d'approbation.

— Oui, mais c'est triste.

— C'est très triste.

Elles restèrent silencieuses, Gilberte se sentait écrasée par un monde de pensées indistinctes.

Elle se leva.

— Il est tard.

Sur le seuil, son amie l'embrassa. Gilberte suivit le large couloir dallé et rentra dans sa chambre.

Xavier, enfoncé dans un fauteuil, lisait. Au bruit de la porte, il redressa la tête. Ses yeux s'éclairèrent de joie :

— Ah! petite femme, vous voici... Cette pièce est pour moi bien lugubre quand votre sourire ne l'anime pas!

XI

Depuis l'arrivée de Charlotte, Gilberte ne se trouvait plus seule avec Michel Brignoles : tandis que le jeune homme recherchait des occasions de la voir, elle, inconsciemment, les évitait. Elle était gênée devant lui, éprouvait une honte de l'anxiété qu'elle avait subie, à son sujet, durant d'interminables heures. Puis il lui semblait que cette anxiété même avait transformé leurs relations futures. Un mystérieux déclic avait joué, qui rendait impossible l'ancienne camaraderie...

— Mais tu deviens triste! — disait Charlotte.

Et Gilberte pensait :

« Pourquoi est-ce que je m'ennuie? »

Elle sentait rompu l'équilibre jusqu'alors si parfait de sa joyeuse petite âme, et s'en irritait comme d'une incompréhensible fatalité.

« Je suis heureuse, je ne puis rien désirer. Alors?... »

Une vague sensation de vide s'insinuait en elle; elle souffrait de la vie quotidienne, était rongée d'inquiétude et de colère. Reprenant sa vieille coutume, elle s'analysait :

« Je n'avais jamais eu peur que de mourir ou de voir se

déranger mon existence actuelle. Tout me semblait aussi bien que possible, et à présent... »

Sans savoir lequel, elle souhaitait un bouleversement et pleurait parfois dans le verger plein d'odeurs, couchée sur l'herbe, la figure entre ses mains. Auprès de Xavier, elle éprouvait une timidité nouvelle, se sentait confuse comme si elle portait un secret trop lourd. Elle redoutait de lui parler, puis, attirée vers lui, d'un élan subit, elle s'attendrissait devant le doux regard de ses yeux bleus.

— Vous m'aimez, Xavier? Je suis votre petite fille?

Pendant les promenades, elle prenait son bras, quand il était là. Le plus souvent, tandis qu'il restait auprès de Marie-Louise, elle se pendait à celui de Charlotte. Michel marchait quelquefois seul en avant, et, quelquefois, rapproché des jeunes femmes, il s'extasiait devant le paysage modifié sans cesse, il célébrait l'odeur fine des fleurs de maïs éparse dans la poussière des routes. Les couchants jetaient sur la paroi du Larzac des reflets tantôt pourpres, tantôt jaune pâle ou bien violets. Il les faisait admirer, montrait, en face, au-dessus des collines, le ciel doré et les nuages de ouate rose, déchiquetés, dentelés de feu. Charlotte lui donnait la réplique, heureuse, toujours prête au lyrisme. Gilberte se taisait, mécontente d'elle-même, le cœur gonflé. Et, pendant qu'ils rentraient, tout autour d'eux, tintaient les clochettes des troupeaux...

Le soir, dans l'allée de buis, Charlotte enlaçait la taille de Gilberte et lui parlait de son amour. Marrac devait arriver au début de la semaine suivante : elle l'attendait avec une impatiente ardeur. Gilberte, en l'écoutant, se jugeait vieillie, détachée de tout. Elle souhaitait s'asseoir à terre, se fondre dans la nuit, tout oublier...

Conservant ses habitudes de fillette, elle se levait tôt, courait dans l'herbe encore mouillée, le long des chemins, sous les tilleuls. A cette heure toute fraîche, transparente, où elle était seule, un enthousiasme la soulevait. Elle se sentait forte, pleine d'une énergie qui vibrait en elle, la faisait frémir de la tête aux pieds. Alors elle se raisonnait, voulait réagir contre cet abattement sans cause apparente où elle se laissait aller trop souvent :

« Qu'est-ce que j'ai?... Je ne dois pas tomber, sans savoir pourquoi, dans un découragement pareil!... »

Il lui semblait qu'elle laissait échapper la direction de sa vie comme un gouvernail qu'on lâche: elle voulait y remettre la main avec autorité. D'autres fois, elle s'imaginait domptant ses rêveries et ses vagues désespoirs comme on dompte un cheval indocile, par la force. Et elle s'exaltait, un peu grisée : « Je veux... je veux... être raisonnable!... »

Sa robe s'accrochait aux arbustes, elle parlait haut, arrachait des feuilles, les roulait entre ses doigts; elle se penchait sur les fleurs encore humides de rosée, palpait le tronc moussu des tilleuls. Le soleil jouait sur ses mains, l'enveloppait de douceur; elle appuyait sa tête à une branche, fermait les yeux. Alors, en accès brusques, ses inquiétudes, ses angoisses, toute sa tristesse l'assaillaient de nouveau. Elle tentait de lutter, se débattait, finissait presque toujours par pleurer.

Un matin, elle marchait sous la haute voûte des tilleuls. Elle revenait du jardin clos et les deux roses qu'elle y avait cueillies pendaient à sa ceinture; du bout des doigts, machinalement, elle les caressait. Elle s'assit sur l'un des bancs de pierre, allongea ses mains sur ses genoux. Elle avait le vague sentiment d'avoir fait le même geste une infinité de fois. Devant elle, au milieu de l'allée, Jacquotte passa, sèche et menue dans sa robe de deuil des jours d'apparat, coiffée du bonnet noir à ruché des veuves.

— Bonjour, madame.

— Bonjour Jacquotte... Tu vas à la messe?... C'est donc dimanche?... encore!...

— Mais oui!

— Il ne manquait plus que cela! — grogna la jeune femme, boudeuse.

Pour elle, le retour du dimanche était le signe trop certain de la fuite du temps. Elle se réjouissait autrefois de compter huit jours de plus, et maintenant...

« Encore une semaine de passée, toute vide!... »

Elle se releva, gagna la passerelle jetée en travers du ruisseau, s'accouda à la balustrade rustique. Sous elle, au fond du ravin creux, l'eau coulait. Elle considéra le fouillis du houblon

emmêlé sur la berge aux buissons de ronces : les baies encore rouges des mûres éclataient parmi la verdure sombre. Dans le lit du ruisseau, entre les pierres, de hautes plantes érigeaient en touffes la houppe rosâtre de leurs fleurs; l'eau fraîche se plissait alentour, jaillissait en franges sur les cailloux lavés, formait des monticules transparents où miroitait le soleil. Dans un trou sombre, une sorte de petite île en mousse étalait sa chevelure glauque.

« Le temps passe, le temps passe!... Je vais être vieille, et je n'aurai pris la vie qu'en surface! »

Gilberte se mordit les lèvres et trépigna, secouant le frêle pont de bois. Deux libellules, se poursuivant, la frôlèrent. Elle les écarta d'un geste, et se replongea dans ses pensées.

— Chère madame, vous voilà!... Bonjour!

Debout sous les tilleuls, Michel Brignoles criait pour dominer le bruit du ruisseau. Surprise par sa voix, Gilberte avait tressailli. La gorge un peu serrée, les mains tremblantes, elle se tourna vers lui, le vit souple dans un costume blanc, avec des yeux tendres et rieurs sous l'ombre du chapeau rabattu.

— Vous, paresseux, déjà levé!

— Je voulais vous voir, — dit-il, — et puisqu'il n'y a plus d'autre moyen!...

Tout en s'approchant à grandes enjambées, il lui dit qu'elle était charmante à regarder, suspendue au-dessus de l'eau, avec sa capeline de bergère et les deux roses de sa ceinture. Elle se sentait pleine de trouble et de dépit, éprouvait contre lui une sorte de colère.

— Je vous préviens, — dit-elle comme il mettait un pied sur le pont, — je suis d'une humeur affreuse!

Il s'étonna, avec une douce ironie : elle avait assuré que cela ne lui arrivait jamais.

— Vous voyez que si!

Elle abaissa le coin de ses lèvres. Le jeune homme demanda :

— Et qu'y a-t-il?

Il s'efforçait de prendre le ton simple et enjoué qu'il avait eu si naturellement avec elle durant leur semaine de camaraderie, mais les mots sonnaient creux et il en eut conscience.

— Pourquoi est-ce que je ne vous vois plus?

Gilberte haussa les épaules, agacée :

— Charlotte est là. Je n'ai pas le temps... Et vous m'avez raconté toutes vos histoires!

— J'aime tant à causer avec vous! — dit-il gravement.

Effeuillant une rose qu'elle lançait, pétale à pétale, dans le courant, elle répondit :

— Eh bien, je suis là, causons.

— Non. Vous n'êtes pas là telle que vous étiez. Ce n'est pas la même chose.

Elle le savait bien. Elle sentait une gêne entre eux, dressée comme un mur de glace. Toutes les phrases sincères qui lui venaient aux lèvres, elle y soupçonnait un obscur danger : elle cherchait ses intonations, affectait la manière d'être enfantine qui, chez elle, était souvent spontanée.

— « Pas la même chose »! Pourquoi?... Parlez donc!

Avec un petit frisson, elle attendait.

— Je n'ai rien à vous dire, — répliqua-t-il. — Je suis stupide. Je voulais retrouver une heure comme celles que vous m'avez données dans le verger, lorsque nous bavardions. Mais jamais on ne retrouve les minutes passées, j'aurais dû le savoir...

Ses yeux exprimaient l'anxiété. Il demanda d'une voix plus basse, timide, un peu piteuse :

— Je... je ne vous déplais pas, dites?

Gilberte s'aperçut qu'elle se départait de sa réserve défiante. Une tendresse lui vint.

— Mais non! vous êtes absurde.

Elle riait, Michel faisait la moue. Il lui parut délicieusement jeune, avec la puérilité retrouvée de son regard.

— Vous ne pensez qu'à plaire. Vous auriez dû être une femme!

S'il la troublait lorsqu'il se montrait sérieux et sûr de lui, elle se sentait, au contraire, protectrice, avec un peu d'attendrissement, lorsqu'elle le voyait ainsi, semblable à un enfant inquiet et gâté.

— Et vous êtes un gosse... un grand gosse égoïste!

Il interrogea :

— Je suis égoïste?

— Oh! oui. D'abord, vous aimez tant qu'on s'occupe de vous! Il vous faut, tout autour de vous, de la sympathie, de

l'admiration. Vous éblouissez Charlotte par vos tirades poétiques ; Xavier est ravi, chaque fois qu'il découvre l'étendue de vos connaissances, et moi...

Michel rougit légèrement :

— Et vous?

Elle éluda la question trop directe :

— Vous tenez à me plaire... Comme ça, pour le plaisir, parce que c'est dans vos principes et que vous ne pouvez, je suppose, voir le moindre colporteur sans tenter de faire sa conquête.

Une certaine amertume perçait dans sa voix. Le jeune homme protesta :

— Vous êtes injuste! Vous m'avez promis votre amitié. Vous m'avez demandé la mienne.

— Oui, c'est moi qui suis venue à vous, vous ne l'oubliez pas : vous enregistrez cela comme un petit triomphe.

Avec reproche il lui serra le poignet.

— Mais qu'est-ce que vous avez?

Elle se dégagea :

— Une humeur détestable. Je vous l'ai dit.

— Racontez. Plaignez-vous un peu, à votre tour, jolie madame! Vous n'avez pas confiance?

En le trouvant si gentil, avec cette expression de docilité, Gilberte ne comprenait plus l'espèce de crainte qu'elle avait eue d'être seule avec lui. Elle s'abandonna au courant de sa sympathie et, le cœur étreint d'une détresse vague, elle parla :

— Vous vous moquerez de moi... Je suis triste, si triste du temps qui passe!

Sur un ton plaintif de fillette, elle raconta son désespoir devant la fuite des semaines. Elle joignait ses deux mains sur la balustrade, baissait la tête : il ne vit plus que sa bouche mi-ouverte, où les dents étincelaient.

— Chère madame, il faut remplir les jours.

— Oui, mais comment?

En bas, dans le ruisseau, un oiseau buvait, posé sur une pierre plate. Il secoua ses ailes et s'envola. Sous les ronces, l'eau brillait comme un miroir.

— Il faut — répondit Michel — éprouver des impressions fortes.

Elle riposta :

— Je pense que les impressions fortes font souffrir.

— Qu'importe? Il faut vivre d'abord, et la souffrance a bien sa volupté.

Elle en doutait, elle était mal à l'aise. Il se mit à parler, de sa voix bien rythmée d'orateur :

— Ne dites pas que cela n'est pas vrai! Indépendamment de la joie ou de la douleur qu'ils nous causent, les sentiments violents ont une valeur propre, qui demeure intacte après eux... Tenez, il y a trois ans, j'étais épris de la femme d'un diplomate scandinave : belle, mais froide comme les neiges de son pays. Je ne crois pas lui avoir parlé quatre fois en tête à tête, dans un coin de salon. Je l'aimais comme un fou, j'étais désespéré, j'ai beaucoup souffert. Cependant, pour rien au monde, je ne retrancherais de ma vie ces jours-là; je conserve le souvenir de la passion éprouvée, il m'est doux et précieux, parce que j'étais sincère.

Gilberte haussa les épaules :

— Si vous avez la « mentalité » d'un collectionneur!... — dit-elle sèchement.

Elle s'irritait qu'il eût aimé tant de femmes. Elle reprit :

— Ces sentiments forts que vous vantez ne nous font pas uniquement souffrir nous-mêmes. Ils atteignent d'autres que nous, par ricochet, presque toujours.

— Cela, — dit Michel, — il faut l'éviter.

— C'est facile à dire!

Les yeux du jeune homme se voilèrent : il détestait songer au chagrin qu'il pouvait causer à Marie-Louise.

— On agit de son mieux! — murmura-t-il.

— Oui... Encore ne faut-il pas chercher les occasions de faire du mal.

Gilberte se sentait nerveuse, prête à se montrer méchante. Michel détourna la conversation :

— Votre monsieur Marrac arrive demain? — demanda-t-il.

Elle fit signe que oui.

— C'est un de vos innombrables amis, et vous allez me lâcher pour lui.

— Quelle bêtise!... Il ne se soucie pas de moi.

Elle pensait à Charlotte avec un peu d'agacement.

— Comment ne se soucierait-on pas de vous? — dit Brignoles. — Et je suis jaloux, moi! Vous m'avez promis votre amitié.

Elle fixa sur lui ses yeux gris :

— Et je vous la donne.

— Et je ne veux pas la perdre. J'y tiens plus qu'à rien au monde.

— Mais peut-être moins qu'aux impressions fortes que vous devez à une belle Scandinave!

Elle avait parlé sans réfléchir et s'en voulut :

« J'ai l'air d'être jalouse. Pourquoi, mon Dieu? C'est idiot! »

Elle se mit à rire :

— Vous voyez bien que je suis d'une humeur détestable... Bonjour!

Elle passa devant lui. Il la vit traverser l'allée des tilleuls et se diriger vers la maison. Lorsqu'elle eut disparu, il prit une cigarette et l'alluma. Après l'avoir fumée quelques instants, il la jeta dans le ruisseau d'un geste rageur. Une irritation grondait en lui; il revint sous les tilleuls. Le soleil perçait la voûte, chauffait le sol uni. Michel poussa du pied quelques feuilles tombées, encore vertes, suivit de l'œil le vol incertain et tournoyant de deux papillons bleus. La douceur de l'été s'épanouit dans son cœur, un optimisme vague l'envahit. Écartant toute pensée, il rouvrit son étui à cigarettes et se remit à fumer en marchant de long en large, dans l'allée qui bordait le ruisseau. Les fragments d'une poésie de Baudelaire revenaient à son esprit d'une manière obsédante et douce :

> Avec ses vêtements ondoyants et nacrés,
> Même quand elle marche on croirait qu'elle danse...

Il ôta sa cigarette d'entre ses lèvres, prononçant à mi-voix les vers voluptueux. Précise, une silhouette longue et fine, coiffée d'une capeline de bergère, avec des roses à la ceinture, s'évoquait : il sourit...

Insensiblement, l'image de Gilberte remplaçait en lui celle, tout embrumée maintenant, d'une jeune femme un peu rousse, à la chair de lait, qu'il avait quittée au mois de juillet et qui était sa dernière maîtresse. Leur liaison, ayant duré tout

l'hiver, s'était un peu relâchée à l'approche des vacances. Elle partait pour Dieppe, et lui pour les Causses. En lui disant adieu, elle l'avait embrassé gentiment et lui avait fait promettre qu'il ne la tromperait pas. Elle lui écrivait tous les huit jours, il répondait de façon irrégulière et brève. Jadis elle lui avait plu par une gaîté imprévue, pleine d'insouciance et de gaminerie. En plaisantant à demi, il lui avait fait la cour, et elle était tombée dans ses bras. Son caprice maintenant s'était dissous en une sympathique indifférence.

Michel, lorsqu'il était calme, pensait toujours avec bienveillance à ses aventures récentes ou anciennes. Le fait de l'avoir aimé ou d'avoir été aimée par lui prêtait à une femme une sorte d'auréole et il gardait en lui le culte de ses sentiments passés comme on garde la vénération de morts très négligés dont il n'est plus question jamais... Par contre, aux jours de déception et d'angoisse, il se remémorait en bloc les ruptures et les trahisons et s'exaltait, persuadé que les femmes l'avaient infiniment fait souffrir ; puis, après un triomphe, il enveloppait de nouveau, pour quelque temps, dans la mansuétude de son pardon et de sa reconnaissance toutes ses anciennes amies.

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés...

Quelle grâce elle avait, cette Gilberte, en tous ses mouvements ! Et comme sa voix, tour à tour, savait être douce ou impérieuse !... Auprès d'elle, se ravivait chez Michel un désir de câlineries puériles, avec le sincère besoin de se raconter.

Il le constata :

« C'est vrai, je suis gosse quand elle est là... »

Et il rentra lentement, tandis qu'une tendresse s'élevait en lui comme une vapeur légère et l'enivrait de ses ondes encore indécises.

XII

Georges Marrac arriva le mardi pour dîner. C'était un grand garçon de vingt-six ans, avec une barbe blonde, des yeux noirs et des cheveux fins, presque bouclés. Gilberte s'étonna naïvement de ne pas le trouver changé le moins du monde.

Elle se souvint d'avoir entendu Charlotte autrefois se moquer de lui en l'appelant : « Le doux géant blond », et elle pensa : « Est-il possible qu'il représente tout l'univers pour elle, à présent?... » Elle jugea que l'amour était un sentiment terriblement arbitraire.

« Car, enfin, — se disait-elle en servant le café, — si Georges Marrac était né vingt ans plus tôt ou vingt ans plus tard, Charlotte aurait rencontré quelqu'un d'autre et se serait donnée à lui, passionnément, de la même manière. »

Elle glissa sur le parquet, offrit du sucre à Michel, qui lui sourit tendrement; revenue près de la petite table, elle remplit une autre tasse.

« ... Je ne croirai jamais que Charlotte aurait pu se passer d'amour toute sa vie parce que madame Marrac aurait, par exemple, laissé tomber Georges dans sa baignoire et l'aurait noyé quand il avait dix-huit mois. »

Elle servit Marrac, remarqua ses mains longues, surprit un regard adressé à madame Soumet.

« Charlotte croit qu'il est l'unique, le prédestiné : elle a de la chance!... Non, notre puissance d'amour est en nous : l'amour frappe où il peut. Nous ressemblons plus ou moins à Titania ensorcelée... »

Elle s'absorba dans ses réflexions, oubliant de donner du café à Xavier. Il vint à elle :

— Gilberte, voulez-vous me servir?

Elle rougit vivement, saisit la cafetière, puis, dans la tasse pleine, gentiment, elle jeta un morceau de sucre :

— Xavier, je vous demande pardon. Je suis trop distraite!

Il s'éloignait. Elle regarda sa haute stature, la masse drue de ses cheveux gris, et elle éprouva qu'elle tenait à lui profondément.

« Oui, mais je sais trop bien que j'aurais pu être heureuse, sans lui, avec d'autres... »

Elle leva les yeux, rencontra ceux de Michel Brignoles et se sentit mécontente et troublée.

Madame Soumet et Marrac se promenèrent au jardin, ensemble, assez longtemps. Lorsqu'ils rentrèrent, la jeune femme alla droit au piano et l'ouvrit :

— Voulez-vous que je chante un peu? — demanda-t-elle.

Elle feuilletait sa musique, prit conseil de Marrac :

— Du Fauré?... cela vous plaît-il?

Le jeune homme, penché près d'elle, parcourait les cahiers épars.

— Oui. J'aime le *Clair de Lune* :

Votre âme est un paysage choisi...

Xavier allumait les appliques; Charlotte s'installa sur le tabouret.

— Je chante le *Clair de lune*, alors?

Elle avait lancé cette question à la ronde, n'attendit pas de réponse et commença. Son amant, accoudé, l'enveloppait d'un regard heureux. Au-dessus d'eux, *l'Accordée de Village* souriait gauchement dans son cadre, parmi les médaillons de la tenture. Le grand salon était à demi noyé d'obscurité. Une seule lampe brûlait sur la commode, près de l'aimable petite pendule fleurie de roses peintes...

— Cette musique est absurde! — dit madame Brignoles.

Elle était enfoncée dans une bergère, et l'on devinait à peine les cheveux roux flambant au-dessus de sa figure pâle.

— Puis, — continua-t-elle, — on abuse vraiment du procédé qui consiste à choisir de jolis vers et à laisser leur charme agir...

Elle parlait nettement, de sa voix un peu âpre. Elle jugea Fauré et ses élèves assez longuement, en petites phrases précises et documentées. Charlotte et Marrac maniaient de nouveau les albums de musique, mêlant leurs doigts sous les feuillets; Gilberte, de la porte, les observait et regardait, tout près d'elle, se découper la silhouette de Michel. Xavier, seul, répondit à Marie-Louise : ils discutèrent.

« Comme elle est pédante! » — se disait Gilberte, écoutant à demi.

Xavier demanda soudain :

— Et pourquoi ne chantez-vous plus jamais, vous?

La voix sèche, imperceptiblement, devint lasse.

— Cela me fatigue. Et à quoi bon? Pourquoi chanterais-je?

— Chantez ce soir, un peu : que Gilberte vous entende. Elle en sera heureuse... n'est-ce pas, Gilberte ?

Gilberte assura qu'elle serait ravie. Madame Brignoles se leva et traversa la pièce.

— Soit, mais je ne chante pas du Fauré, moi... Voulez-vous la chanson de Solwegg, du *Peer Gynt* de Grieg ?

Elle préluda. Sa voix jaillit, non pas chaude comme celle de Charlotte, mais étrangement pure et passionnée, avec un timbre profond qui surprit Gilberte. Elle eut des intonations ardentes, sans une nuance de sensualité ; le triste amour de Solwegg, fidèle et résigné, frémit sur ses lèvres, d'un accent si vrai que Gilberte frissonna, croyant toucher, pour la seconde fois, sous son habituelle couche de glace, le cœur tendre et meurtri de cette femme.

— Vous avez toujours la même admirable voix, — dit Xavier.

Marie-Louise hocha la tête :

— Je ne chante plus jamais, — murmura-t-elle.

Ses mains, comme attirées, caressaient les touches. Sa paupière s'abaissa sur son profil très blanc. Elle parut, à la clarté des bougies, semblable à une vierge de missel, mystique et frêle sous une chevelure de flamme. Sans avertissement, elle commença la prière d'Alceste :

Divinités implacables...

Et le même accent que tout à l'heure vibra, poignant et contenu, dans la mélodie de Gluck. On eût dit que des aspirations obstinément refoulées remontaient à la lumière, s'exhalaient avec les notes fraîches, reprenaient quelque vie en se mêlant à la musique. Gilberte regarda dans la direction de Michel, toujours debout près de la fenêtre, au fond de la pénombre : elle crut deviner qu'il inclinait la tête en touchant sa moustache.

Marie-Louise se leva, visiblement lasse :

— Je vais me coucher. Il est temps, pour moi qui suis une patraque.

Gilberte, émue, s'approcha d'elle. Marie-Louise fit un geste :

— Oh ! pas de félicitations !... Je chante pour moi-même, et jamais les romances à la mode.

Elle s'en alla comme une ombre. Après son départ, Georges Marrac pressa madame Soumet de chanter encore. Il proposa du Massenet, offrit de l'accompagner. Troublante et voluptueuse, la musique d'*Hérodiade* coula une langueur dans l'âme de Gilberte. Elle s'en irrita, voulut réagir. En face d'elle, Charlotte, debout, renversait pour chanter son visage noyé d'une sorte d'extase; ses tresses brunes semblaient lâches, prêtes à se dérouler, à glisser sur ses épaules.

« Comme elle s'abandonne à la vie, à l'amour, de tout son être, sans réfléchir!... Elle est ingénument sensuelle. Elle ne connaît pas de doutes ni d'hésitations... »

Gilberte n'était pas sûre de ne pas envier son amie. Elle pensa que Michel ressemblait à Charlotte par la façon nonchalante dont il se laissait aller au courant de ses désirs... « Comme c'est facile!... »

Elle ressentait un inexplicable dépit.

Et ce dépit persistait encore, dans sa chambre, tandis qu'elle se déshabillait, puis, tout d'un coup, il fit place à un immense besoin de tendresse.

— Xavier, vous m'aimez?

Il la prit dans ses bras :

— Mon enfant chérie...

Plus tard, elle essaya de s'endormir près de son mari silencieux, mais des sanglots gonflaient sa gorge.

« Ce n'est pas cela! ce n'est pas cela!... Il y a autre chose que cet amour si doux, presque respectueux... »

Les paroles de Charlotte sonnèrent à son oreille :

« Ce n'est pas un petit dieu calme. Il est cruel... »

Elle enfouit sa tête entre ses bras croisés et se mit à pleurer dans la nuit.

XIII

— Il faut visiter le village.

Xavier organisa la promenade : il conduirait madame Brignoles dans le petit panier, Gilberte et Charlotte viendraient à pied, escortées par Michel et Marrac.

Ils partirent vers quatre heures. Secouant ses grelots, le vieux

petit cheval trotta entre les haies, dans le chemin étroit aux ornières desséchées, où grésillaient les feuilles de buis bombées et vernies. Derrière la voiture, les jeunes gens se séparèrent en deux couples. Madame Soumet, à l'arrière-garde, flânait avec Georges Marrac. Elle était rayonnante, tout en blanc sous sa capote garnie de violettes. Elle chantait en marchant et riait, d'un rire joyeux où s'ouvrait comme une fleur sa bouche charnue sur ses dents claires.

— C'est beau, des amants! — dit Michel.

Gilberte feignit de ne pas comprendre ; Michel reprit :

— J'aime ces bonheurs insolents qui s'étalent et croient remplir le monde!... Madame Soumet s'enferme dans son amour avec une ardeur splendide.

Gilberte essaya de garder le secret d'une amie :

— Mais que voulez-vous dire?...

— Oh! Vous le savez comme moi. Ils ne se cachent point, ils ont raison : ils sont cyniques et merveilleux.

On était aux derniers jours d'août. Une buée lumineuse flottait dans la vallée et sur les collines. Des bouquets de peupliers effilés se dressaient près du ruisseau. A gauche, les chênes du « devois » frissonnaient entre les pierres sur la pente raide; le soleil chaud caressait les arbres et les roches, engourdissait les lézards immobiles sur les cailloux. Des sauterelles, jaillissant sous les pas, déployaient leurs ailes rouges ou bleues avant de retomber à terre tristement grisâtres. Gilberte éprouva une lassitude douce.

— Charlotte mérite le bonheur, — dit-elle.

— Oui, parce qu'elle s'est prouvée capable de le conquérir. Elle n'est point passive. Elle sait qu'il faut lutter pour l'amour et tout braver, au besoin!

Gilberte ne répondit pas; Michel demanda, décidément agressif :

— Vous ne le croyez pas?

— Je ne sais pas.

Elle détournait la tête, regardait les buissons et les prés, et, dans l'évasement de la vallée, le mur rocheux et tiède du causse derrière l'étendue onduleuse des cultures.

— C'est vrai, — dit-il, — vous ne savez pas... Vous ignorez ce que c'est que l'amour.

Elle éprouva au cœur une petite piqûre, mais prit la voix enjouée, presque enfantine, qui lui allait si bien :

— Ne soyez pas grognon, fi!

Elle avançait vite, traînant son ombrelle fermée; il fit quelques pas pour rester près d'elle.

— Je ne suis pas grognon; j'ai de l'affection pour vous et vous me déconcertez.

— Comment?

— Vous semblez tout faire en jouant... Je suppose que vous m'oublierez dès que j'aurai quitté la Bastide.

Une joie vive, imprévue, traversa l'âme de Gilberte. Elle dit gaîment :

— Vous ne partez pas encore!... Il est entendu que vous passez ici tout le mois de septembre...

— Mais m'oublierez-vous?

Insistants, les yeux mordorés se rapprochaient, montraient plus larges leurs prunelles rondes. Elle répondit :

— Vous êtes absurde! Il est convenu que je suis votre amie : par conséquent...

Michel se fâcha :

— « Il est convenu »!... Vous réglez cela comme un ballet d'opéra. C'est inouï.

Gilberte pencha la tête, cligna des cils :

— Eh bien?...

— Eh bien, nos sentiments ne se disciplinent pas de cette façon-là.

— Qu'est-ce à dire?

— C'est-à-dire... c'est-à-dire que je ne puis décréter d'avance quel genre d'intérêt vous m'inspirerez...

— Alors?...

— Alors, que diriez-vous si je devenais amoureux de vous, moi?...

Elle s'arrêta et lança vite, d'une voix cinglante et nette :

— Vous ne l'êtes pas.

— Si je le deviens?

— Vous ne le deviendrez pas.

— Qu'en savez-vous?

Elle tortilla sur son doigt une mèche rebelle, s'aperçut que sa main tremblait un peu.

— C'est sûr. Je suis un camarade, moi.

— Soit!... Mais si cela arrivait... Que diriez-vous?

— Je serais désolée.

— Pourquoi?

— Parce que, parce que ce serait dangereux ou, plutôt, inutile.

— Vous ne m'aimeriez pas?

— Vous le savez bien!...

— On ne sait jamais ces choses-là... Vous êtes jeune et cruelle.

Ils quittèrent le petit chemin, prirent la route. Jusqu'au Larzac dressant là-bas sa falaise, les pâtures et les champs couvraient le sol bosselé de mamelons. Le long du ruisseau, les peupliers s'allongeaient en muraille verte. De l'autre côté de la gare, sur le ruban blanc déroulé vers le village, le petit panier courait dans le soleil, pareil à une bestiole rousse. Gilberte imagina Xavier attentif envers Marie-Louise, lui détaillant le paysage :

« Il est bon, jamais préoccupé de lui-même! » — pensa-t-elle.

Charlotte les rejoignait avec Georges Marrac. Elle avait aux lèvres une fleur rouge et balançait ses hanches en marchant. Quand elle fut tout près de Gilberte, elle prit son amie par la taille :

— Petite Gil, ce pays est beau. Je suis heureuse!

Tous quatre sur la même ligne, ils avancèrent. Au loin, le village éparpillait ses maisons dans les arbres et semblait niché au milieu d'un bois, à l'ombre immense de l'étrange muraille rocheuse. Il se rapprocha peu à peu. Le ruisseau et les peupliers frôlèrent la route; Gilberte reconnut la première ferme, isolée dans un champ hérissé de chaume. Sur le parapet en pierre d'un petit pont, à l'entrée de Balajanenc, Marie-Louise et Xavier attendaient. En face d'eux, une grille basse fermait une allée d'acacias. Un jeune homme et une jeune femme arpentaient l'allée.

— Des amoureux! — dit Charlotte. — Qui?

Gilberte répondit que c'était un ménage parisien sans enfants.

— Ils viennent là, chaque année, passer les vacances, depuis dix ans... Ils ne voient personne.

— Et ils se suffisent?... Et ils s'aiment toujours?...

Madame Brignoles avait parlé assez bas. Elle reprit, d'une voix plus mordante :

— Ils méritent un prix, n'est-ce pas, Michel?

Les six promeneurs montèrent au village, suivirent les ruelles étranglées et fangeuses. Au haut des escaliers de pierre, sur les terrasses disjointes, ombragées d'une treille, les femmes grattaient des légumes, ou, les manches retroussées jusqu'au coude, savonnaient dans de petits baquets plats. Quelques-unes, groupées, tricotaient sur les marches en causant. Au rez-de-chaussée, sous les voûtes cintrées, on devinait les étables. Dans l'une d'elles, des brebis déjà rentrées pressaient leurs dos laineux et sales. Devant la porte ouverte du bureau de tabac, pendait un rideau de paille et de verroterie destiné à éloigner les mouches. Deux gamins, revenant du ruisseau avec des cruches, se disputèrent en patois.

— C'est le plein Midi! — s'écria Marie-Louise.

Charlotte rit :

— Mais non! le Midi, c'est l'Hérault.

Gilberte marchait en arrière, absorbée. De sa conversation avec Michel un scrupule lui demeurait. Elle tenta de le dissiper :

« Il était nettement convenu qu'il n'y avait entre eux que de l'amitié... Mais cette amitié même ne pouvait-elle faire tort à Xavier?... »

Violent, le doute tenaillait son âme enfantine, tandis qu'elle grimpait vers l'église le petit raidillon pavé de cailloux.

« Je peux bien avoir un ami, cependant, et il a dit qu'il n'était pas amoureux de moi... »

Un vieux bonhomme, maigre et courbé, s'appuya contre le mur pour lui faire place. Elle le salua distraitement, regarda les pots de géraniums étalés sur la fenêtre de Rosalie, la couturière.

« Si cela ne fait rien à Xavier que nous causions, même très intimement?... »

Comme ils arrivaient à l'église, elle saisit le bras de son mari, l'entraîna sur le terre-plein dominant le cimetière :

— Vous ne voulez pas venir avec moi?

— Pourquoi dites-vous cela, Gilberte?

— Je ne vous ai pas vu aujourd'hui.

Il lui caressa la main, sourit joyeusement :

— Mon bijou!

Puis il demanda si la promenade lui plaisait.

— Oui... J'ai été presque tout le temps avec Brignoles. Cela ne vous ennuie pas?

Elle fixait sur lui ses yeux clairs. Il s'étonna :

— Mais pourquoi?...

Gilberte eut un mouvement d'impatience :

— Cela vous est égal qu'il soit lié avec moi?... Il dit qu'il tient beaucoup à mon amitié et je tiens à la sienne.

Elle prit un petit air de défi et d'anxiété. Xavier regarda tendrement la figure fraîche levée vers lui :

— Ma petite chérie, — dit-il, — j'en suis heureux. Michel est un garçon supérieur, très charmant et sûr... Je voudrais aussi vous voir sérieusement liée avec sa femme.

Elle se détourna, contempla les tombes serrées, envahies d'herbes. Xavier lui prit la main :

— Ayez des amis, Gilberte, mais considérez-moi toujours comme le meilleur d'entre eux.

CAMILLE MARBO

(A suivre.)

RICHARD SCHAUKAL

Le poète et romancier Richard Schaukal qui réside à Vienne, où il exerce les fonctions de secrétaire ministériel au ministère des Travaux Publics, est né le 27 mai 1874 à Brunn. Il y passa son enfance, y fit ses études, puis s'inscrivit aux facultés de droit et de philosophie de Vienne, d'où il sortit à vingt-quatre ans avec le diplôme de docteur pour débuter à la préfecture de Mätrisch-Weiskirschen. Son emploi et ses travaux personnels ne l'empêchèrent pas de faire de longs voyages à travers l'Autriche, l'Allemagne, l'Angleterre, la Suisse et l'Italie, et de séjourner à Paris où il se familiarisa avec notre littérature et nos arts. Sa carrière d'écrivain ne commençant guère qu'en 1903, il n'est pas surprenant que malgré son passé littéraire et les critiques, parfois ardentes, qui ne l'ont pas épargné, il n'ait pas encore tout le renom qu'il mérite.

L'ensemble de ses œuvres ne comprend pas moins de vingt volumes. Il est assez difficile d'en établir, ne fût-ce qu'au point de vue bibliographique, un classement tout à fait exact. Quelques-unes, épuisées, ne se rencontrent plus que dans des catalogues de raretés. De ses premières poésies, publiées de 1893 à 1899, sous les titres de *Gedichte*, *Verse*, *Meine Gärten*, *Tristia*, *Tage und Traüme*, Schaukal a fait lui-même en 1904 un extrait plus que sévère où l'on regrette de ne pas

retrouver quelques-uns de ses meilleurs morceaux, tels que *La Nuit*, *Toujours*, *Silence*, etc. Édouard Schürig traitait un jour Schaukal de père corbeau, *Rabenvater*[1], parce que le corbeau passe pour détruire ses petits. L'ouvrage qui comprend deux volumes, a été édité avec une rare élégance à Leipzig (Insel Verlag) et porte un titre neutre *Ausgewählte Gedichte*, *Poésies choisies*. Il faut encore mentionner parmi ses œuvres poétiques *Le Livre de l'âme* (der Buch der Seele), deux actes en vers, *La Veille* (Vorabend) et *Le Retour* (Rückker), enfin une gracieuse fantaisie dédiée au génie de Watteau, *Pierrot et Colombine ou la Chanson du mariage* (1902).

Les *Intérieurs de la vie d'un homme de vingt ans* (Leipzig, 1904) comptent parmi les meilleurs ouvrages en prose de Schaukal. C'est de ce recueil que fut extraite la curieuse nouvelle de *Mimi Lynx* éditée chez Insel. Viennent ensuite par ordre chronologique : *D'une mort à l'autre*, série d'histoires fantastiques, reliées aux noms qui soulignent le titre, Edgard Allan Poe, J. Barbey d'Aurevilly, et E. T. Amadeus Hoffmann; *Grand-mère* (1906), *Vie et opinions de M. André de Baltesser* (1906), étude sociale parfois juste, souvent paradoxale, toujours spirituelle, mais visiblement inspirée du petit livre de Barbey d'Aurevilly sur le Dandysme; *le Maître de Chapelle Kreisler*, *Eros Tanatos*, *Giorgione*, *Schlemile*, etc.

Schaukal s'est essayé au théâtre par quelques drames en vers comme *La Veille* et *Le Retour*, cités plus haut, et *Un monsieur qui rend visite à sa femme*. Il a édité des poésies d'Hoffmann, tenté une étude sur Henri Heine, abordé les questions sociales, traduit plusieurs poètes français de nos contemporains et éparpillé en tout sens des critiques littéraires, des études d'art et des fantaisies de toute sorte.

Schaukal, qui peut décourager à première vue, réserve à celui qui veut l'approfondir des joies peu communes. La préciosité, qu'on est parfois en droit de lui reprocher, et qui obscurcit l'expression de sa pensée, provient de l'horreur du convenu et d'une théorie du sens musical et pictural des mots dont nous avons eu d'illustres exemples. Le livre dont nous allons présenter des fragments est de tous les siens celui qui exige du lecteur le moins d'efforts.

1. *Litterarisches Echo*, Janvier 1906.

Cette traduction contribuera, j'espère, à faire connaître ce curieux talent et encouragera d'autres que nous à le révéler encore mieux. Les sujets ne manqueront pas, car sans parler de ses volumes de vers qu'on peut classer, pour leur originalité et leur sensibilité exquise, auprès des meilleurs de nos contemporains, Schaukal a beaucoup publié. C'est un grand travailleur, et ceux qui savent le labeur de sa vie officielle restent stupéfaits de la part qu'il a réussi à donner, non seulement à son art, mais à une avidité intellectuelle jamais apaisée. Qu'un attaché de ministère trouve le temps d'écrire des vers, des critiques littéraires et des romans, ce n'est déjà pas banal. Le mérite de cette vie en partie double s'accroît lorsqu'on y relève en l'espace de quelques années les traductions d'auteurs aussi éloignés de la nature allemande qu'un Verlaine, un Baudelaire, un de Heredia.

La difficulté d'un pareil travail apparaîtra à tous ceux qui se seront essayés — ne fût-ce que par récréation — à faire passer dans l'ample et éclatante langue de Gœthe les raccourcis des *Trophées*, les maladives évocations des *Fleurs du mal* et les demi-teintes du poète de *Sagesse*. Mais ce n'est pas le seul service qu'ait rendu Schaukal à la diffusion de nos chefs-d'œuvre sur le sol germanique, et si tel de nos jeunes conférenciers renouvelait devant les étudiants de Vienne ou de Prague l'essai tenté chez nous en faveur de Barbey d'Aurevilly, peut-être serait-il agréablement surpris de trouver un auditoire très préparé à l'entendre par les excellentes traductions de notre auteur. Schaukal s'est même attaqué à Chamfort dont l'âpreté paradoxale n'était pas pour lui déplaire, et grâce à lui, *Colomba* voisine sur les rayons de l'étudiant allemand avec les *Diaboliques* et le *Chevalier des Touches*.

Nous insistons à dessein sur le rôle qu'a pu jouer sur un esprit si ouvert une éducation française qui remonte à ses premières années d'enfance. Mais à sa culture latine se joint tout un fonds de lectures allemandes et étrangères dont il nous laisse deviner les impressions favorites et dont nous retrouvons ici et là le prolongement plus ou moins conscient dans sa pensée et sa manière. Ce ne sont pas les grands ancêtres qui ont séduit et façonné tout d'abord son imagination. Il parle peu de Schiller et ne ménage à Kotzebue, à Wieland et à

Klopstock ni les dédains ni les sarcasmes. Klopstock! dit-il, quel nom comique!

Il semblait impossible d'entrer avec eux en relations plus intimes. Etait-ce que leurs œuvres ne survivaient que dans de vieilles éditions, ou du moins dans des exemplaires assez défraîchis? ou était-ce qu'on ne pouvait s'imaginer leurs auteurs qu'à l'état d'hommes morts et disparus, les cheveux poudrés, la figure rasée, avec un gilet à jabot et une cravate à longs plis? Toujours est-il que c'était un autre monde, un monde qui sentait la toile d'araignée et la poussière, un monde jauni, assorti aux sièges lourds et *vieux régime* du grand-père, aux pendules à sonneries et aux bonnets à plis des vieilles dames, mais qui n'allait plus aux jeunes... Je ne puis me rappeler le moment précis où cette impression s'est modifiée : l'école, cette meurtrière des sentiments intimes, des tendresses respectueuses et des étonnements silencieux, a dû, selon sa grossière habitude, y concourir. On approchait les classiques, ils devenaient vos amis, mais sans avancer d'un pas dans votre intimité, et en tout cas sans rajeunir. Cela n'arrivait que beaucoup plus tard, très souvent à la fin des classes, quand on revenait lentement à soi et qu'on pénétrait dans les coins rêveurs de l'âme où la lumière crue des années d'école n'a pas coutume de s'attarder. Ce doit être une grande merveille pour l'âme d'un jeune homme quand Gœthe, par exemple, s'y rajeunit, quand il descend du cadre d'or mat qui le retenait au-dessus du meuble à volutes.

Schaukal plaisante ailleurs pour sa sagesse le tout-puissant Gœthe dont la lumière un peu froide est à certains génies plus généreux et plus rayonnants ce qu'est l'électricité au soleil :

Nos grands poètes sont si terriblement sages! Comme le grand Gœthe est prodigieusement et de plus en plus sage! A quelque endroit qu'on l'ouvre, on y trouve toujours de la sagesse soigneusement étalée comme du linge sur le gazon! Comme s'est vite évaporée cette ivresse de jeunesse qui lui a dicté une *Ascension du Harz en hiver* ou un *Ganymède*!

Schaukal a gardé un cœur d'enfant, nourri de contes, notamment de ceux d'Andersen qu'il appelle « une âme d'enfant et même de Dieu », mais il s'est fortifié plus tard avec Shakespeare, Swift et ceux qu'il appelle « les bons vieux Anglais ». Il semble avoir résumé en quelques lignes ses prédilections pour quelques auteurs peu connus chez nous, Holderlin,

Morike et Adalbert Stifter. C'est dans les termes les plus émus qu'il parle encor de Jean-Paul Richter et d'Hoffmann dont la rude et injuste critique par Barbey d'Aurevilly a dû lui causer un cruel mécompte. Mais il en est d'autres, plus rapprochés de nous, qui ont exercé sur lui une influence plus sensible et dont on s'aperçoit à des parentés d'idées, à des souvenirs plus ou moins conscients, à des réminiscences qui flattent notre orgueil national : « La mort est belle, a dit Chateaubriand dans ses *Mémoires*; elle est notre amie, néanmoins, nous ne la reconnaissons pas, parce qu'elle se présente à nous masquée et que son masque nous épouvante ». N'est-ce pas la même idée que Schaukal a développée à sa manière : « Tous les hommes vivent à l'ombre immense de la mort qui vient de Dieu et devrait leur être aussi familière que l'odeur de leurs fenêtres en fleurs ou le souffle de leurs lèvres. Mais ils se sont révoltés contre elle de telle sorte qu'elle leur est devenue étrangère et qu'on la peint aujourd'hui dans les livres d'images enfantines sous les traits d'un squelette hideux ».

Il serait facile de trouver d'autres rapports entre le grand René et l'auteur de *Grossmutter*. L'influence des Français sur lui n'est pas douteuse. Il les a trop goûtés pour n'en avoir pas gardé quelque chose. De ses laborieuses années d'étudiant où je me le représente volontiers obsédé par le prestige du français et hanté par une de ces ambitions tenaces et désespérées comme en inspirait à Newman, dans sa cellule d'Oxford, la conquête du grec, il a conservé encore aujourd'hui des souvenirs et des habitudes d'esprit qu'il fait revivre dans ses personnages. Tel d'entre eux, Heinrich, de *Mimi Lynx*, se pique de ne lire que du français :

Il remonta dans le coupé, baissa les portières, car il faisait froid, s'enveloppa de son plaid et reprit son livre. Mais la lecture ne l'intéressait pas. Il ne jouissait d'aucun repos. Il regarda l'heure. Comme le temps tardait! Et, il fut, tout à coup, repris d'une profonde anxiété du temps. On croit qu'il languit, mais on se trompe. Il court, il se précipite vers l'Éternité! Je n'arrive pas à le suivre! qu'est-ce que je veux en somme? qu'ai-je fait jusqu'ici! A peine si je puis lire du français sans être obligé de le traduire, sans qu'une expression me manque. Et pourtant je ne lis guère que du français! *Und ich lese doch fast nur französich!*

Sa phrase elle-même est vive et courte, comme celle de Maupassant qu'il place aussi parmi ses auteurs favoris. Mais il n'en use pas toujours, et depuis la vieille période allemande, calquée sur la période cicéronienne, en passant par celle de Lessing déjà moins embarrassée, jusqu'à celle qu'aujourd'hui l'on recommande dans les écoles, tout lui est bon pour rendre, selon l'occasion, le mouvement rapide ou ralenti de sa pensée.

C'est le même Heinrich qui, envisageant le programme d'une de ses journées, passe en revue les lectures qu'il s'est fixées : « Ce sera peut-être Balzac, le père Goriot, ou un peu de Baudelaire entre un dictionnaire et les dernières cendres de son cigare ». Notons en passant que le cigare, et le cigare de choix, le cigare de dix-huit kreutzer, est le compagnon indispensable de notre auteur.

Il n'a pas craint d'emprunter à Stendhal ses lignes les plus dédaigneuses au frontispice de deux de ses ouvrages : « Je n'écris que pour cent lecteurs, cite-t-il en français, je ne puis pas donner des oreilles aux sourds ni des yeux aux aveugles ». Et ailleurs : « Je ne suis rien moins que sûr d'avoir quelque talent pour me faire lire. Je trouve quelquefois beaucoup de plaisir à écrire, voilà tout! »

A quelqu'un qui l'interrogeait sur ses préférences littéraires, il répondait en quelques mots de son écriture souple et ferme que Flaubert était son idéal *Das Ziel meiner Stilkunst ist Flaubert.*

Mais on retrouve aussi chez Richard Schaukal un peu de l'héritage de Henri Heine. A quel autre qu'à l'auteur des *Lieder* penserait-on en lisant ces vers?

SOUVENIR

Mon souvenir voyage encor aux jours d'enfance ensoleillés, comme s'il était sans blessure et plein de ses jeunes espoirs.

De vieux arbres versent leurs ombres au sentier jonché de graviers, où l'enfant, fatigué du jeu, vit un jour s'approcher la vie.

C'est la même façon d'évoquer en quelques images, simples jusqu'à exclure tout soupçon d'artifice poétique, l'idée dominante d'une tristesse qui se complait à susciter, dans le décor changeant des années, l'immuable vision du passé et à tirer de

ces oppositions de nouveaux sujets d'amertume. Mais par l'imprécis voulu de la pensée et le prolongement indéfini de sensation et d'image que laisse leur lecture, les quatrains suivants rappelleraient Verlaine avec lequel Schaukal a plus d'une parenté.

CRÉPUSCULE

J'aime l'automne et ses heures de crépuscule, au grillage doré d'un foyer *rococo*, dans le décor moisi d'un palais de Vienne. Je me suis affranchi de l'amour du soleil.

Assis dans un fauteuil, je t'observe en silence. Tes bras sont allongés sur le doux accoudoir, d'où retombent avec mollesse tes mains fines qu'un reflet du charbon rouge et brûlant caresse.

Tu m'aimes sans parler. Nous cachons à nos âmes nos plus secrets désirs, fleurs du cœur maladives qui surgissent avec leurs tiges effilées en corolles de pourpre écloses du brasier.

*
* *

Quoiqu'il en soit de ces rapprochements faciles à établir entre tel passage de ses œuvres et la manière de quelques autres, — comme Edgard Poe et surtout Maeterlink, Schaukal garde sa très forte personnalité. Ce qui le caractérise, c'est qu'avec un goût très moderne pour les raffinements matériels de son temps, il entretient une affection jalouse pour le passé national et l'horreur de tout ce qui tend à le faire oublier. Il l'aime dans ses moindres traditions, dans ses légendes, dans ses vieilleries, dans le costume de ses paysans, dans le décor désuet des chambres d'autrefois, dans la physionomie des ruelles et des jardins. D'autres ont maudit le nivellement des vieilles cités et l'envahissement d'un « art nouveau » destiné à remplacer l'Art éternel ; d'autres ont déploré les changements de la vie de famille, la part peut-être exagérée faite à la science utile aux dépens de la formation intellectuelle ; personne n'a mis plus de fougue que Schaukal dans l'expression de cette tristesse. Fût-il même au-dessous de ceux qui l'ont précédé dans ce genre où le ton de la poésie alterne avec celui de la satire, il n'est pas sans intérêt de constater que là-bas comme ici, de l'autre côté du Rhin comme

sur les rives de la Seine, le vandalisme provoque de nobles indignations :

Du temps que tu étais jeune, grand'mère,... l'âme régnait encor *chez nous*. Elle levait franchement sa belle tête et promenait son divin regard sur la plaine onduleuse du marché, à l'ombre de la tour du Rathaus où la fontaine d'Hercule murmurait dans le feuillage soigné de son lierre. C'était le temps où l'on gardait encor son cœur à ses enfants, aux chevaux et aux chiens, où l'on avait encor le goût sentimental des promenades sous les cerisiers en fleurs, où l'on honorait le mobilier de famille dans les boîtes de verre poli et les commodes ventrues, où de tendres artistes peignaient sur l'émail, avec des touches délicates, les portraits en miniature des membres de la famille. Les fenêtres des salons, enlacées de vignes grimpantes, n'étaient point garnies de stores transparents; et les rideaux de mousseline blanche, frissonnant doucement à la brise des jardins, laissaient pénétrer le soleil. Des tentures poussiéreuses, relevées et clouées par le tapissier, n'assombrissaient pas les murs garnis de papier, de cuir et de bois. On lisait encor dévotement les chants des poètes imprimés en beaux caractères lisibles sur de forts papiers à la cuve, à filigranes et à marges spacieuses, et reliés en solides volumes de maroquin aux tranches de couleur tendre. Ce n'étaient pas ces pages d'un éclat poli, mais jaunissant, que dépare une impression baveuse et qui retombent, une fois coupées, les unes sur les autres. C'était le temps où les enfants disaient encor *vous* à leurs parents; où la mère, génie souriant du foyer, effaçait les nuages soucieux du front de son époux attendri. Heureux temps qui ne voyait pas les enfants, une cigarette entre leurs ongles affilés et penchés sur leurs miroirs de réclame, relever, au coin de leurs lèvres enduites de pâte génératrice, les poils timides de leur moustache naissante, et balancer de faux écus à de tapageuses chaînes en doublé. Moments heureux où ils grandissaient sous les cadres dorés des personnages poudrés de la famille et voyaient chaque jour leur père se raser avec le *rasoir d'Angleterre* — objet des plus précieux égards! — les lèvres, le menton et les joues. C'était l'époque où les jeunes filles mettaient des brodequins sur des bas blancs à jour et portaient, sous leur sein dégagé, des fleurs au nœud d'une ceinture toute simple. On était loin des cuirasses et des affreuses robes-princesse rehaussées des stupides ornements d'un pseudo-art nouveau. La Beauté vivait encor chez nous, et avec elle, paisible et gaie, sa mère, l'âme, l'image de Dieu.

Tel est le ton, parfois violent, parfois tendre et touchant sur lequel Richard Schaukal a exhalé quelques-uns de ses griefs

contre le temps moderne, quelques-uns de ses plus doux souvenirs du passé. Sous le titre de *Grand-mère* — *Grossmutter* — et sous la forme d'*Entretiens avec une morte*, — *Gespräche mit einer Verstobenen* — il a écrit ce *Livre de vie et de mort* — *Buch von Tod und Leben*, — qui contient l'essence de ses affections et de ses regrets, le meilleur de son cœur et de son talent. C'est certainement lui faire injure que de le rattacher, comme l'a fait un critique des *Suddeutsche Monats Hefte*[1], au livre précédent de l'auteur, *André de Balthesser*, fantaisie exclusivement littéraire d'un esprit provoquant et paradoxal où l'on chercherait vainement les idées généreuses et l'accent ému qui vibrent dans *Grossmutter*. Rien de moins étudié, au sens littéraire du mot, que les premières lignes dont la note attendrie reviendra de loin en loin, comme un doux leit-motiv, pour rappeler au lecteur que nous ne sommes pas tout à fait dans la fiction et que cette aïeule où s'incarne la souriante mélancolie du Passé fut peut-être l'éducatrice d'un cœur qui en a gardé la façon et l'empreinte :

Pourquoi as-tu tant souffert en mourant, grand'mère?

Pourquoi as-tu lutté avec tant de désespoir pour conserver une vie que tu as si souvent maudite et rejetée avec tant d'amertume? Tu as appelé au secours, toi l'orgueilleuse, l'énergique, l'indépendante! Et de cette voix puissante qui était si pleine, si chaude, et où résonnait, comme le blindage d'une noble armure, le fer de ta volonté, de cette voix puissante, tu as appelé si fort à ton secours que l'on dut, paralysé de terreur, fermer toutes les fenêtres de la maison. Ta belle et forte voix était si impétueuse, si retentissante, si pleine de vie, si pleine du désir de vivre, du désespoir de nous quitter et de la crainte de mourir...

Croyez-vous que vous m'enlèverez ma croyance à l'âme, novateurs, pauvres têtards qui frétillez dans les eaux troubles des conquêtes et des certitudes humaines! Maudites soient vos évidences, vos certitudes, la ridicule misère de vos conceptions du monde et de vos sciences. Il est pourtant si clair, si rigoureusement certain que l'âme vit — et survit! Tu ne serais pas immortelle, grand'mère! Ton âme, si noble et si généreuse, se serait éteinte comme une simple lumière humaine dont l'huile serait épuisée! Elle n'est que trop éteinte pour nous, cette chère âme d'une bonté sans bornes! Nous errons dans la nuit parce qu'elle ne nous éclaire plus, parce

1. Juin 1906.

qu'elle n'émane plus de ton corps refroidi comme en venait ta voix chaude, parce qu'elle ne vient plus de ta voix comme ton souffle venait de ta bouche, parce qu'elle ne vient plus de ton souffle ni de tes chers et vieux yeux bleus des contes d'antan, ni de tes chères mains blanches et tendres, si tendres et si bonnes que je ne leur vois rien de comparable en ce monde, ni toisons d'agneau, ni soupirs de nuit d'été, ni chants de harpe, ni cloches du soir, ni coussin moëlleux, ni tendresse de chien fidèle! Cette lumière est bien éteinte pour nous. Nous ne la voyons plus, mais elle brille encore là-haut, au royaume d'où nous venons et où nous passerons un jour comme notre image passe dans le miroir, mais combien plus mystérieusement...

Si réservé que soit Schaukal sur les détails personnels, il y revient néanmoins avec une prédilection visible, soit qu'il y trouve le soulagement qu'appellent ses colères, soit qu'il veuille établir un lien entre le passé poétique de sa race et son enfance idéalisée, entre les soucis de sa virilité et les tristesses du temps présent :

Si l'on descend de Johannisberg en suivant un chemin escarpé qui longe trois petits étangs où retentit constamment le monotone coassement des grenouilles, on aperçoit, au delà des briques rouges d'un enclos, la plaine où éclatent, chaque soir, les feux rouges et verts des signaux, et où fument de loin en loin quelques cheminées. De pauvres maisons se pressent au pied du coteau. On voit poindre, au-dessus des toits, les escaliers de fer accrochés aux murs des cours où pendent des guenilles et où rôdent les chats. Puis, après avoir dépassé quelques arbres rabougris, on trouve la rue qui mène au faubourg, et, un peu plus loin, les lignes en remblai du chemin de fer. C'est ici qu'est l'horizon, ici qu'habitent les désirs imprécis. C'est un indéfinissable aspect de lassitude, une lassitude à laquelle on aurait interdit les larmes..., mais tout cela n'est que pour ceux qui descendent. Si l'on monte d'un pas ferme, sans hésitation et en triomphant de la glissade, alors le ciel transparaît derrière les bouquets d'arbres, et l'on arrive au quartier des enfants. Ils jouent sous la surveillance distraite des jeunes filles vêtues de fichus rustiques et parmi lesquelles, le cigare de Virginie aux lèvres, vont et viennent des soldats. Solennel et grave au-dessus du mouvement qui bourdonne comme un essaim de mouches, se dresse l'obélisque des jours glorieux de l'Autriche. Sous la colonnade, à l'ombre des arbres épais, murmure une vieille fontaine. Il y a un fronton qui domine une masse antique et imposante et dont le large et bel ensemble repose sur une simple rangée de colonnes unies

auxquelles on accède par de larges degrés. Mais les enfants jouent sur le sable, et le ciel s'assombrit, s'assombrit.

O jours de l'Enfance, où est votre merveilleux, votre mystérieux lointain? Dans cette animation silencieuse autour du tas de sable, quelle douce mélodie chantait la fontaine! où sont les étranges scarabées et les merveilleux escargots? Qu'est devenue cette verdure des hautes cimes frissonnant alors à perte de vue au-dessus de nos têtes enfantines qui la contemplaient!

Appuyé sur sa canne, avec sa blouse gris de lin, et pareil à un personnage des contes, passe l'Invalide. Sur les ardeurs du couchant se détache l'obélisque rêveur... Et lentement, comme à regret, les feuilles tombent.

De ces souvenirs d'enfance qui sont comme des oasis dans l'œuvre souvent violente de Schaukal, il n'en est pas de plus doux que ceux qu'il a consacrés aux vieux jardins. Il en évoque non seulement les arbres, les pelouses, la disposition des parterres, mais jusqu'aux odeurs et à l'atmosphère qu'il semble y respirer encore avec délice :

Voilà la vieille cour — on y entre par une porte qui semblait aux enfants d'une grandeur démesurée. — Voilà la vieille cour avec le mur peinturluré de son puits et la loge du concierge tapissée de feuilles de vigne auprès de la buanderie d'où sort toujours la brûlante et âcre vapeur de l'eau de savon.

Il s'exalte à la pensée du frémissement que lui causait tel buisson taillé et disposé pour d'interminables jeux de cache-cache :

Que de richesses renferme ce jardin impénétrable! Ce sont les buissons plantés près du mur. Il y a là un passage où l'on peut circuler dans l'ombre fraîche; on peut aussi s'y glisser discrètement en évitant de faire entendre le craquement des branches, on peut en sortir brusquement et secouer, comme après un long voyage, les aiguilles de sapin de ses épaules et de ses cheveux, s'y accroupir en n'écoutant plus que sa respiration dans une merveilleuse anxiété de ce calme limpide. Voilà qu'une belle toile tremblante se tisse entre deux branches. Au bout d'un long fil est suspendu un insecte qui s'agite comme un balancier. Un papillon de chou s'approche, se laisse tomber en trébuchant sur une fleur, enfonce à plusieurs reprises sa petite trompe dans le calice et en pompe le suc sans cesser d'agiter ses petites ailes prêtes à s'envoler. Tout à coup tombe une grosse pomme de pin. Sa chute retentit lourdement. On

regarde en retenant son souffle. Dans la branche amoindrie un frisson passe encor.

On dirait qu'il reprend à son compte les tristes et charmantes plaintes de Juvénal :

Quanto præstantius esset
Numen aquæ, viridi si margine clauderet undas
Herba, nec ingenuum violarent marmora tophum.

Schaukal exalte l'atmosphère envolée des vieux jardins et des vieilles charmilles, les joies faciles qu'y trouvait une enfance à laquelle suffisaient de beaux arbres, un pan de ciel d'été, la pacifiante mélancolie d'un soir de congé entre les gâteries de quelque tante ou près de l'affectueuse rudesse d'un vieil oncle :

Rappels de l'enfance! où sont les jours où la villa nous semblait un édifice immense qui voyait se dérouler toutes les aventures du monde, depuis les combats et les sièges et les sentinelles avancées jusqu'aux reposantes et douces scènes de famille que nous aimions à jouer le soir au crépuscule. Oh! ces jours de printemps où la prairie en fleurs exhalait, sous le vol des premiers papillons, un repos idéal, une paix si profonde! où, dans l'éclat poudreux des soirs d'anniversaire, la voix des fées semblait jaillir de la fontaine, où nous suivions, bien loin du volume de contes, le doux balancement des feuillages du frêne.

Mais ces appels passionnés où le poète tend les bras au bonheur perdu, ces premiers souvenirs entrevus à la lueur d'un soleil de féerie, ces extases attendries sont rares, et l'émotion, généralement plus contenue, se borne à résumer en quelques lignes le tableau d'une fête ou d'un deuil de famille au temps où la famille suffisait :

Le jour de la Fête-Dieu t'appartient, grand'mère. Ce n'est pas la vraie fête du jeudi, mais le dimanche qui suit le jeudi, le dimanche réservé à la fête du faubourg. C'est celui-là qui était pour moi la vraie fête. Car nous autres enfants, nous ne voyions jamais très bien la grande Fête-Dieu qui était la procession des magistrats et autres notables. Nous ne la voyions même pas du tout parce que nous y figurions, comme tous les écoliers, en y formant la haie. Mais nous pouvions jouir du dimanche qui suivait la vraie Fête-Dieu. Nous n'y étions plus membres, mais spectateurs, et spectateurs

favorisés. C'était chez nous, sous nos fenêtres que défilait la procession. Et c'était sous les tiennes, grand'mère. Je ne me souviens pas qu'il ait jamais plu lors d'une seule de tes Fêtes-Dieu. La rue qui passait devant ta maison — tu n'y avais qu'un petit appartement — sentait la prairie, car on l'avait, de long en large, toute jonchée d'herbe. Cela vous mettait en fête, de l'herbe dans les rues! Et à partir d'une certaine heure, pas une voiture ne devait y passer. La rue attendait. C'était nous qui arrivions les premiers, dans nos vêtements de fête. Il y avait toujours quelque chose de neuf, un chapeau de paille, des bas, un foulard. Il va de soi que cela augmentait encore la bonne humeur. C'est alors que se retrouvaient, comme d'ailleurs aux occasions exceptionnelles des grandes fêtes, à Noël et à Pâques, tous les membres de la famille. Ils s'écrasaient dans les deux ou trois pièces. C'était vraiment un beau mouvement de fête. Les tantes avaient des chapeaux neufs et marchaient dans un bruit de batiste et de soie. On buvait même un petit verre d'innocente liqueur rouge, une liqueur comme il n'y en avait que chez toi, grand'mère, c'était de la vanille ou autre chose de délicieux, et l'on mangeait par là-dessus quelque légère pâtisserie. Nous nous accoudions aux rebords des larges fenêtres, indiciblement heureux, dans la pleine joie d'une attente que rien ne pouvait décevoir, dans la joie d'une certitude paisible, mais émue et délicieusement confiante qu'on n'éprouve pas au même degré la veille de Noël par exemple. La veillée de Noël est tout autre chose. C'est une inquiétude palpitante, c'est une angoisse qui flotte et vous assombrit, une démangeaison du curiosité...

Ce n'était pas ainsi le jour de la Fête-Dieu chez grand'mère. On savait bien ce qui arriverait, on le connaissait. C'était d'abord les cloches, puis les soldats, les bannières; les jeunes filles habillées en blanc, l'interminable clergé et enfin le dais. On savait tout cela. Le plaisir était précisément qu'on le savait et qu'on en était sûr. Il n'y avait pas de contretemps à craindre. Il n'y avait pas de déception possible comme cela peut arriver à Noël. On y compte sur l'album de Munchausen et on ne reçoit que les aventures de Robinson.

On était assis, ou plutôt couché, commodément étendu à la bonne chaleur du soleil; on jouissait de tout, des préparatifs d'abord, des organisateurs ; on s'amusait d'une foule de gens qui faisaient leurs embarras en habit et en chapeau haut de forme, avec des nœuds et autres insignes de leurs fonctions, et du tourbillon de la foule naïve et docile constamment repoussée par les sergents de ville. Nous voyions distinctement les moindres gestes des passants. C'était, tout près de nous, bien plus près qu'au théâtre, une représentation toute naturelle, en chair et en os, sans costume, avec des gens d'aujourd'hui, sans apprêts et pourtant bien plus étrange qu'une représen-

tation sur la scène. Mais le plus merveilleux de tout, c'était le soleil. Là-bas, se dressaient les clochers de l'église Saint-Jacques, on voyait briller les arbustes et les arbres du glacis et scintiller le sable jaune. Le ciel, un ciel d'un bleu infiniment doux, se penchait d'une façon pour ainsi dire complaisante et amicale. De plus, la verdure des rues, la gaieté des gens, la légère haleine du vent, l'animation qu'entretenait derrière nous, dans les chambres, cette réunion d'exception, c'était charmant! Tu venais de temps en temps, grand'mère, tu te penchais un peu, tout près de nous, les mains appuyées à la fenêtre, avec ton bon et doux visage; et tu regardais dehors, en clignant un peu les yeux. Tu te retournais aussi quelquefois avec une grimace, surtout quand passaient celles que que tu appelais les servantes, ces filles qui nous semblaient si majestueuses avec leurs costumes blancs et les rubans bleus de leur confrérie, l'Institut de Sainte-Cécile. Nous ne savions pas pourquoi tu te fâchais et ce que tu reprochais à ces filles qui s'avançaient lentement dans leurs robes propres et qui, presque toutes, portaient leurs mains croisées sur le ventre..... Et maintenant, c'était le grand carillon. Le concert dissonnant de ces mille clochettes secouées avait je ne sais quoi d'excitant. Puis venaient les bannières flottantes et les soldats avec les feuilles de chêne de leurs coiffures [1]. Enfin, beaucoup plus loin, et par conséquent enveloppés déjà d'un voile de mystère les salves et les commandements : En joue, feu! puis un bruit crépitant qui nous faisait tressaillir de délire. C'était ensuite un léger floconnement de fumée bleue, la sonnerie de plus en plus bruyante des cloches, les bannières, le chant, la foule bariolée qui se pressait derrière le cortège, les parasols jaunes, rouges, bleus et rayés, et les chiens qui aboyaient.... On se laissait glisser, avec un grand soupir, de la fenêtre, on prenait encore un peu de la transparente liqueur rouge à la vanille..... Et c'était, une fois de plus, la fin d'une année.

Contrairement à ce qu'on serait en droit d'attendre de l'auteur de *Mimi Lynx*, c'est le simple qui le ravit et l'artifice qui l'indigne. A deux pas des aphorismes les plus intransigeants sur ce qu'il appelle les lois élémentaires de la toilette masculine, *André de Balthesser* gémit sur l'aberration du paysan qui délaisse son costume régional pour le complet du bazar à prix fixe. Il déplore les soi-disant facilités qui enlèvent à la vie populaire le décor qui convenait à ses mœurs,

1. Les soldats qui figurent toujours en Autriche dans le cortège de la Fête-Dieu ont à leurs coiffures ou à leurs fusils des feuilles de chêne.

ses traditions et ses goûts. La rusticité le choquerait moins qu'une distinction prétentieuse, et toute ignorance lui semble excusable, touchante même, dès qu'elle est imprégnée de naturel et de franchise. C'est ce qu'il avait rencontré chez celle dont il a fait le type des vertus domestiques. On peut néanmoins le soupçonner d'avoir un peu simplifié l'esquisse :

Tu ne connaissais pas le nom des peuples, tu ne parlais même pas ton cher allemand d'après les règles de la grammaire — bien que ton nerveux et savoureux langage, toujours rempli des éléments les plus humains, me fût mille fois plus cher que le langage boursouflé, affecté, creux et bouffon de la littérature d'aujourd'hui.

Il va sans dire qu'une âme aussi éprise du simple et du vrai devait mieux qu'une autre s'attendrir aux grâces de l'enfance. Il aime d'un amour palpitant, tremblant, le nouveau-né dont l'innocence, « encore toute fraîche de l'atmosphère divine », lui inspire les plus douloureux retours sur le passé des aïeux inconnus et de vertigineuses terreurs sur le gouffre, inconnu aussi, de l'avenir. Et ceux qui ont mêlé leurs craintes au-dessus d'un berceau ne pourront lire sans émotion les pages qu'il a consacrées à son jeune fils :

Nous avons mis ce matin, dès son réveil, une table chargée de cadeaux devant son lit. Nous l'avons poussée bien doucement pour qu'il ne se réveillât pas trop tôt, mais juste au moment où cesserait de s'écouler, comme s'écoule un sablier, son bon sommeil, ce bon sommeil de l'enfant qu'il ne faut jamais troubler. C'est un péché contre le saint esprit des enfants qui grandit durant ces sommeils salutaires. Nous avions mis la table devant son lit à claire-voie, et quand, au sortir du monde des rêves, il retrouva le monde du jour, il laissa, en ouvrant lentement ses yeux bleus, revenir à lui ce monde qui en était resté si éloigné pendant son sommeil. Alors, stupéfait et heureux, ses yeux bleus regardèrent longtemps la lueur de cinq petites bougies qui entouraient le gâteau d'anniversaire, une bougie pour chaque année, une bougie pour un morceau d'éternité taillé à la mesure de l'intelligence humaine. Alors nous approchâmes doucement, et le voilà qui s'assied, s'appuie sur son bras, et à moitié levé dans son petit lit, regarde les cadeaux où, pour la première fois, chère grand'mère, manquait le tien. Et je me penchai vers lui, et je baisai son front blanc, pur encore des moiteurs d'orage que fait plus tard perler la pensée, quand on monte dans la nuageuse région des soucis et des ennuis humains. Mais

lorsqu'on lui présenta l'un des volumes de contes qui se trouvaient sur la table, qu'il l'eut pris et feuilleté — c'était les contes de Bichteins illustrés par Ludwig Richter — il ouvrit le *Forgeron de Iüterborgs* et y trouva l'image de la mort sous la forme d'un affreux squelette. Le petit Hans fronça les sourcils, comme il le fait toujours dès qu'une chose lui déplaît et dit : « Ce n'est pas joli, n'est-ce pas? » Et il montra d'une moue l'odieuse image de la mort. C'est à peine si sa mère et moi nous échangeâmes un regard. Mais nous étions effleurés tous les deux par la même troublante angoisse du grand doute qui plane au delà du temps. Moment où l'on se penche en frémissant sur un abîme.

Les pages qui lui a dictées ce sentiment d'angoisse devant l'inconnu de la vie sont parmi les plus saisissantes du volume. Il s'en dégage une tristesse foncière :

Cette tristesse vient-elle de moi-même, ou bien vient-elle des choses jusqu'en moi? Je vois et je deviens triste, j'entends et je deviens triste! mes sens sont indiciblement tristes! Et ce n'est pas la tristesse que les hommes appellent de ce nom et qu'ils évitent pour ne pas se laisser troubler l'humeur, comme ils disent. Pas du tout! C'est l'usuel, l'insignifiant et jusqu'à la gaieté qui me rend triste. Alors même que j'étais tout petit, je n'ai j'amais désiré vieillir, fût-ce de vingt-quatre heures. Et aujourd'hui je passe chacun de mes jours à redouter qu'il n'amène des accidents qui seraient la fin. Pas pour moi! je n'ai aucune crainte; j'ai au contraire la plus solide confiance dans une étoile qui luit au-dessus de moi. Mais si je redoute la fin, c'est pour tout ce qui m'entoure. Il me semble que je marche sans cesse à l'ombre de la mort et que je la vois sur mon chemin se dresser au-dessus de moi, que je la sens glacer l'air, foncer ou pâlir tour à tour les couleurs. Et bien que je me croie pour un certain temps à l'abri de ses coups, j'ai l'impression de lui céder chaque jour quelque chose. Ses terreurs m'accompagnent, les plus effroyables d'abord : celles qui vous réveillent en sursaut la nuit ou vous mettent en plein jour quelque monstrueuse idée avec un flux de sang devant les yeux, puis les autres, les terreurs muettes qui vous hantent dans la chute des feuilles, la pâle lumière d'un dimanche d'été au crépuscule, le bruit d'un chant qui décroît, l'effacement d'un souvenir.....

Je priai pour la vie des miens, dit-il plus loin. Mais pas pour la mienne. Je ne prie jamais pour ma vie. Il me semble qu'elle repose sur la vie de ceux qui me sont chers, que ma vie personnelle n'a de forme que dans ces chères vies, qu'elle n'a rien de réel, qu'elle n'est qu'une suite de ces tristes images effacées ou pâles

laissées derrière moi, qu'elle n'est que la vie de ces chères âmes présentes à mes côtés auxquelles tient mon cœur ou ce que j'appelle par habitude mon moi.

Ce même fond d'humanité se retrouve dans le souvenir que Schaukal adresse, chemin faisant, à ses vieux domestiques, bornés, étranges, mais dévoués « comme on n'en trouve plus », aux chevaux, au chien familier du logis, aux chats bondissant dans le soleil, et jusqu'aux bêtes féroces cahotées dans la nuit de leurs prisons roulantes.

Es-tu entré un jour dans une ménagerie, une des petites ménageries qui parcourent la province dans des roulottes vertes, ces roulottes qui sont aussi des foyers et qu'on reconnaît à leurs cheminées en fer blanc tordu et aux curieuses fenêtres qui rappellent celles des coulisses d'un théâtre? T'es-tu arrêté dans une de ces ménageries devant la cage de la lionne ou de l'ours blanc? N'y as-tu pas eu cette brusque impression que l'animal qui se tenait là, accroupi ou couché, guettant derrière la grille ou s'y promenant à pas sourds et sans répit, ce n'était ni la lionne ni l'ours blanc que tu avais déjà vu trente fois durant les trente ou quarante années de ta vie, mais un individu à part, un lion, un ours capturé par force ou par ruse, et enfermé maintenant dans une sordide boîte roulante; que cette bête avait été libre, de l'incomparable liberté des bêtes, et tout au plus soumise à une faim facile à satisfaire, forte et belle comme aucun homme ne le sera et ne peut l'être, élégante comme aucun n'a jamais rêvé de le devenir, farouche, énorme, redoutable, étrangère, terrifiante, tout à fait en dehors du courant de la vie? As-tu jamais ressenti cela?.....

La ménagerie court la province dans ses roulottes vertes. Et pour la somme de vingt heller, l'apprenti cordonnier peut, avec des gesticulations ou un hochement de tête, exciter le lion ou l'ours blanc. Et le dimanche soir, avant de s'asseoir devant sa chope, dans le jardin de la brasserie où retentit le choc des assiettes, le maître maçon Zatlavil, qui n'a jamais vu le casoar, le montre à sa moitié, parée de la chaîne d'or de ses noces et qui essuye sa lèvre en sueur : « Regarde donc, Rosalie, c'est un casoar, as-tu déjà vu des bêtes comme ça? » L'homme, cette dernière gloire de Dieu, selon le mythe de la création retouché par les hommes, serait-il réellement plus que le casoar, plus que l'ours lippu, plus que le porc-épic?

Pas plus qu'on n'a songé à suspecter la sincérité des vers de Baudelaire à *une Malabaraise* et à *la Servante au grand cœur*, on ne peut douter de celle de Schaukal quand il s'apitoie

sur le sort des bouquetières de nuit, pauvres filles, aux joues décharnées, aux yeux creux, aux cheveux jaunes, et qui rôdent, pieds nus, leurs fleurs flétries à la main.

Mais ce serait faire de Schaukal une étude incomplète que de se borner à le présenter sous ce jour souriant de ses éclaircies. S'il peut s'émouvoir et s'attendrir, il s'indigne plus souvent et n'hésite pas, pour exprimer ses colères, devant le mot incisif et même brutal. Il a fait le tour de la famille, de la cité et du pays, il a constaté les ruines amoncelées par l'individualisme outrancier, le faste économique, un art de camelotte, et sa pensée ne quitte guère l'opposition douloureuse qu'il doit subir entre son rêve d'art et la réalité qui l'oppresse.

Il semble à l'entendre que nous vivons d'une vie tout artificielle, dans un monde de convention et de simili, d'où la Beauté pourchassée se retire peu à peu et où les sentiments eux-mêmes subissent le même sort. Car nous avons le faux noble, comme nous avons le faux généreux et le faux tendre, et le temps est passé où la vieille noblesse, que n'avaient pas encore remplacée « nos barons de bois et de sucre », surveillait ses champs du haut de ses tours séculaires. Le marchand ignorant et sans scrupule a détrôné l'artisan d'autrefois, artiste à sa façon, qui ne livrait que des morceaux de choix à une clientèle sérieuse. Le faux et l'à peu près ont banni le simple et le solide, et au silence, inspirateur des œuvres saines et durables, ont succédé partout le vacarme et la cohue. Aussi plus de repos pour le rêveur qu'énervent du matin au soir la conspiration des bruits extérieurs et l'envahissement de la réclame commerciale. Plus de vie intime, plus de recueillement possible sous la perpétuelle menace d'une quête à domicile, d'une signature à donner ou d'une circulaire à parcourir; plus de douces flâneries dans les rues bruyantes et dangereuses. Respect au phonographe et à la machine à écrire!

Que nous sommes loin du temps de grand'mère où tout ne respirait que l'harmonie et l'ordre! où, sa journée finie et

le salaire distribué à ses ouvriers, le père, après une toilette sommaire, attelait sa voiture et se rendait avec ses fils, sous le dôme des tilleuls en fleurs, à sa maison de campagne! Plaisirs modestes et vrais! enchantement d'un décor humain sobrement juxtaposé à celui de la verdure et des fleurs! maisons blanches aux larges frontons, pignons droits, toits en pente, colonnades qu'étreignent les bras du lierre, portes aux fortes poignées de cuivre jaune, rampes de fer gondolées, caissons verts d'orangers et de lauriers roses! Puis c'est le vestibule au parquet verni, les chambres pleines d'une vivifiante fraîcheur d'où l'on entrevoyait par de poétiques échappées la source murmurante, la Flore dans sa haie d'ifs et un petit Amour paré de mousse qui tendait son arc au-dessus de la fontaine.

De ces aimables jardins qu'égaya le rire des jeunes grand'-mères, de ces paisibles logis sanctifiés par la vie des ancêtres, qu'ont fait les barbares d'aujourd'hui? Incapables d'en comprendre le charme discret, ils les ont transformés au goût de leur art — car ils se piquent d'avoir un art et un style! — Un maigre enclos, protégé d'une palissade en lances de fer blanc doré, a remplacé le beau jardin; et là où frémissait la verdure des arbres et où s'abritait à leur ombre la maison au fronton blanc, s'élèvera la caserne à six étages. Le vieux logis vient de tomber sous leurs coups. Ce sera demain le tour des maisons de Schiller et de Mozart.... Elles y passeront, toutes, quand leur temps sera venu. Ainsi va le Progrès!

Et répondant au murmure du *Cygne blanc* — c'est le nom de la maison de Schiller — Tu grondes, reprend le poète, qu'est-ce qui te prend? Que parles-tu de sentiment?

On voit assez le ton. C'est celui des indignations que provoquent tour à tour les méfaits de la science et de l'éducation moderne, la transformation du costume national, l'oisiveté spirituelle, les banalités de la vie sociale, le mauvais goût et le cancan de province. Ce n'est pas qu'une certaine fantaisie à la Swift, énorme et plaisante jusque dans son amertume, ne s'y glisse çà et là et n'en adoucisse la portée :

Avec leurs marchés vallonneux et leurs rues étroites et sombres, leurs promenades coquettement soignées et sablées de rouge où se dressent les classiques bustes en bronze vert de Schiller, avec leurs

matinées de flâneries ensoleillées qui vous offrent tous les jours l'occasion de saluer dix fois par heure tous vos parents et vos amis, les villes de province vivent de cancans. Le cancan est une forme de médisance plus grossière, quelque chose de provincialement féminin, une bonne occasion d'exercer naïvement sa langue. Il n'a pas le laisser-aller bon enfant, l'étourderie du bavardage; il pousse sur le fumier d'une humeur méchante, inquiète, oisive. Il tire son sujet — c'est sa parenté avec le bavardage — des menus événements insignifiants de la vie quotidienne, mais il ne rebondit pas naïvement, comme le bavardage, sur le terrain; il aime à fouiller dans les fourmilières, il attise, cherche, scrute et soupçonne. Il porte l'uniforme jaune de la bilieuse Envie et à son bonnet de coton blanc, qui ne laisse dépasser que de trop longues oreilles, le pavot vénéneux de la haine débordante. Son nez pointu, aux ailes frémissantes, est bleu et gelé, ses petits yeux pleurards clignotent et insinuent, ses lèvres minces et pincées ricanent sournoisement sur son menton dur et hirsute. Je sais pourquoi ce petit gnôme malicieux se tient près de mes souvenirs et que, si je le chasse, il reviendra toujours à la sourdine au pas de ses molles pantoufles de feutre par les arcades des pensées.

Le poète devient tout à fait sombre, son ciel couvert ne connaît plus d'autre éclair que celui de l'orage, dans les chapitres qu'il a consacrés à la Mort. Il faut lire la rêverie nocturne que lui inspire son trente et unième anniversaire de naissance, ces *Pensées de vin et de tabac* — c'est sa propre expression — qui côtoient le précipice de la folie, ou cette *Patrie des morts* où le défunt, répondant aux pensées du jeune parent qui médite au pied de son cercueil, lui jette la réponse désabusée de tous les morts :

Ce fut alors comme si le mort disait, avec je ne sais quelle infinie délicatesse, je ne sais quoi de très lointain, d'imperceptible, avec une douleur qui n'était ni amère, ni douce, ni gracieuse, qui ne semblait pas venir d'auprès de nous, mais de la région éthérée de l'étranger : « *Ma* chambre! ça n'a jamais été *ma* chambre! Qu'est-ce que cela signifie *ma* chambre, *mon* armoire, *mon* fauteuil, *mon* chien, *ma* maison, *ma* femme! Qu'est-ce que cela signifie? Je n'y comprends rien. C'est moi qui appartiens à quelqu'un. Mais qu'y a-t-il, qu'y eut-il jamais à m'appartenir? Dites-le-moi. Qu'y eut-il dans la vie? Dans le rêve de l'Existence terrestre? Sur la terre? Dans le ciel? Ou dans le vent, ou sous le soleil, par la neige ou dans les couchants vermeils du Printemps? Je ne sais ce que vous

voulez dire. Je n'en sais rien, rien du tout. *Rien ne m'a jamais appartenu*. Et cette maison, cette chambre et cette femme moins que tout au monde... J'appartiens à Dieu, à la mort, mais ce n'est pas seulement d'avant-hier. Pourquoi ces cierges autour de moi? Singulières coutumes! Je n'y suis pour rien.

Chez un esprit aussi vigoureux, aussi sérieux que Schaukal, pareilles inventions ne sauraient provenir de l'unique besoin de ranimer, par un artifice brutal, l'attention du lecteur. Non! A trente et un ans, la vie s'est chargée de nous édifier sur le déchet de ses premières promesses. En présence de ses chagrins de toute sorte, de ses deuils et de ses défections, en sentant la parfaite vanité de presque tout, en constatant quelle part d'adresse humaine réside sous les parodies du sentiment et les prétentions d'une franchise qui n'a jamais nui qu'aux autres, il arrive que le cœur et l'esprit chancellent, que d'énergiques volontés faiblissent, et c'est un réconfort pour certains que de redescendre la roide montagne jusqu'à la maison de l'Enfance. On s'y rafraîchit à ses premières joies; premiers pas, premières caresses, premiers livres, premières fleurs...

On rêve de baisers, de maisons dans les bois,
D'ailes, de clairs ruisseaux, de soleil sur les mousses
De choses de mystère enfantines et douces.

De là, chez Schaukal, cette prédisposition à remuer les souvenirs les plus enfantins — d'aucuns diront les plus puérils — de là, ces confidences toujours prêtes sur ses premières surprises. Pourquoi faut-il que le temps ait si vite marché, qu'après la transformation des bruits familiers et du décor qui semblaient éternels, un autre jardinier ajuste aujourd'hui ses arrosoirs de fer blanc au bec recourbé de la fontaine? Pourquoi les mêmes plaisirs, comme ceux de la foire du Prater, semblent-ils aujourd'hui si grossiers et si fades, et pourquoi la vie imprègne-t-elle ces consolations, si légitimes et si innocentes, d'un relent de poussière et de mort? Contre cette nouvelle épreuve, rien à faire que de revivre dans l'avenir de ses enfants. Mais là encore, et jusque dans l'inviolable asile de la maison de l'Enfance, guette l'invisible ennemie dont la prochaine proie sera peut-être

cette innocence qui joue et sourit dans nos bras.... C'est à ces craintes que cèdent les plus forts quand ils invectivent celle qui devrait n'être qu'une amie. On se résignerait facilement à la fin. On ne l'accepte pas pour les autres. C'est là tout le secret de l'apparente contradiction de Schaukal. Une grande confiance en lui, une grande défiance, en ce qui concerne les siens. Car c'est un triste, et s'il ne sombre pas dans un pessimisme dont le préservent son goût, sa force morale et sa croyance, la vie, la sienne du moins, ne lui apparaît guère que sous ses aspects les plus sérieux de transition et de passage. Il ne rit jamais, et s'il sourit, c'est comme à regret : union assez rare d'un beau talent et d'un noble caractère.

JOSEPH CHASLE-PAVIE

SOUVENIRS
D'UN CADET EN ESPAGNE[1]

— 1812-1814 —

IV

Cependant je prenais tristement mes dispositions en vue de la rude carrière que j'allais embrasser, préoccupé que j'étais de mes chagrins personnels et, plus encore, du deuil que je partageais avec mes frères. Ce deuil ferait bientôt un douloureux écho à Marseille où ma mère et mes sœurs avaient tout disposé pour se transporter dans le pays basque, mon père ayant désiré finir sa carrière au milieu des siens, dans le berceau de sa famille et de son enfance.

J'avais alors dix-sept ans; ma croissance n'était pas achevée. Plus fort qu'à mon entrée en Espagne, j'étais cependant maigre et chétif; mais je crus mes forces aussi robustes que ma résolution. Je devais partir avec Justin pour Villafranca où se rendait la division Musnier. J'avais choisi le 116e de ligne, qui était sous les ordres du général Harispe[2], compatriote et ancien ami de mon père. J'avais dans ma bourse environ six onces (500 francs), résultats de mes économies, et deux

1. Voir la *Revue* du 1er août.

2. Jean-Isidore, comte Harispe, né à Saint-Étienne de Baigorry (Basses-Pyrénées) en 1768, mort en 1855. — Pair de France en 1835, commandant la 20e division militaire à Bayonne, 1840. — Maréchal de France le 11 décembre 1851.

mois d'émoluments payés en sus et comme gratification par le maréchal Suchet à tous les employés. Je me sentis le cœur brisé en me séparant de mon frère François devenu le chef de la famille, alors absorbé douloureusement par les souffrances aiguës de sa femme. Joachim était aussi à Barcelone; il se montra bon, généreux, profondément ému de ma destinée. En ce moment j'oubliai tout le mal que Pepita m'avait fait; je voulus en effacer le remords dans son cœur; je pénétrai dans sa chambre. Ma belle-sœur était fort changée, et cependant encore bien belle sur son lit de douleur. Elle retira brusquement la main que j'allais saisir, et me fit le signe haineux de sortir. Qu'elle était à plaindre! Je la quittai, et aussitôt je partis, après de nouveaux et touchants adieux à mes frères, auxquels je tus ce dernier outrage dont je venais d'être l'objet.

C'était aux premiers jours d'août. J'étais monté sur l'un des chevaux de Justin, mêlé à l'état-major du général Musnier, à la tête de sa division. Nous marchâmes sur Villafranca, où peu avant j'étais passé dans les équipages de mon frère aîné. Quelles réflexions amères assaillirent mon esprit dans ce court voyage! C'est volontairement que j'allais descendre au plus bas de l'échelle sociale, de la hiérarchie militaire. Hier dans de riches carrosses, aujourd'hui encore monté sur un élegant cheval, traité d'égal à égal par la foule dorée de l'état-major; demain j'aurais dépouillé ces apparences, conformes à mon éducation, à la délicatesse de ma constitution, au rang de ma famille. Simple soldat, j'obéirais passivement aux ordres du dernier, du plus ignorant caporal. Courbé sous le poids de mon sac et de mes armes, j'oserais à peine relever la tête pour n'être pas reconnu des hommes, naguère mes égaux ou pour ne pas compromettre mon courage à la vue de mes frères heureux et puissants. Mais, du moins, le pain noir que je mangerais serait le prix de mon travail, de mes dangers; nul n'aurait le droit de me le reprocher. Voué à des fatigues corporelles, à de nombreuses privations, je délasserais mon esprit dans ma dignité d'homme échappé enfin à d'incessantes humiliations. Puis, ma conduite, ma bravoure me mériteraient bientôt, je l'espérais, l'amitié de mes camarades, l'estime de mes chefs; j'aurais de fréquentes occasions de me distinguer. Mon avancement serait rapide; qui sait où il s'arrêterait?

Ces réflexions et ces rêves de jeune homme me dérobaient la vie positive à laquelle je touchais presque déjà, lorsque nous atteignîmes Villafranca. Je fus aussitôt présenté par Justin au général Harispe, qui nous accueillit avec une bonté toute paternelle, nous parla de notre malheureux père avec le plus bienveillant intérêt. Cet officier général s'étonna de ma résolution, manifesta la crainte que je ne pusse supporter les rigueurs de la vie militaire, le bivouac, les longues marches. Me voyant parfaitement résolu, il écrivit aussitôt à M. Chevalier, colonel du 116e, pour qu'il voulut bien m'incorporer dans son régiment, pourvoir sans retard à mon équipement; sa lettre se terminait par ces mots : « Je vous recommande ce jeune soldat, comme je le ferais pour mon propre fils. »

Le colonel Chevalier ébranla un peu mon courage. Grand, sec, avec le teint des tropiques, sous lesquels il avait vu le jour, sa parole fut brève, bilieuse, on ne peut moins encourageante; il me dit que sans doute je ne mentirais pas à une protection aussi exceptionnelle. Plus tard, je découvris un excellent cœur sous cette enveloppe rude et grossière. Il écrivit un billet, appela un sapeur de planton et lui ordonna de me conduire sur-le-champ au capitaine de la compagnie qu'il crut devoir me désigner; mon frère Justin avait déjà rejoint la division.

***

Le 116e régiment était au bivouac dans la plaine de Villafranca, séparé de l'ennemi par les seuls avant-postes. Oh! comme mon cœur battit en parcourant la ligne des baraques au milieu du mouvement animé de cette foule guerrière! Mon capitaine ne se trouva pas à son gîte : il fallut l'attendre, et pendant ce temps j'excitai vivement la curiosité des soldats. J'en fus passablement déconcerté. Prévenu par le planton de ma qualité de recrue, l'un d'eux s'avança familièrement, et, me frappant sur l'épaule : « Sois le bienvenu, camarade, me dit-il, tu arrives à propos ; nos deux services sont prêts, la soupe et le bœuf. Il y a du poil au fond de cette gamelle, et tu n'en as pas un seul au menton! » Et tout aussitôt il me mit en mains sa cuiller de bois, et m'engagea à goûter la soupe. Une escouade

formidable entourait avidement la grande gamelle en fer-blanc, remplie jusqu'au bord, ornée d'une auréole de cuillers en bois et montrant, au milieu, un morceau de viande de chétive apparence. Le moment était décisif. Je plongeai bravement mon outil dans le vase; mais mon cœur se souleva: je ne pus pas avaler : « Chef de cuisine, s'écria mon interlocuteur, votre bouillon n'est donc pas assez gras, puisqu'il ne passe pas », et tous mes nouveaux camarades de rire aux éclats. Le planton me souffla à l'oreille que c'était le cas de graisser la marmite avec une pièce de cent sous. Je tirai un napoléon de ma poche et je l'offris cordialement pour acquitter ma bienvenue. La libéralité du conscrit fut joyeusement acceptée, et dès ce moment ma réputation de bon enfant fut établie.

Le capitaine arriva sur ces entrefaites et me conduisit à M. Cevon, mon chef de bataillon. Tous deux se montrèrent bienveillants. Je fus classé dans une escouade; on désigna un jeune soldat piémontais pour mon camarade de lit, nom générique et sans application alors, puisqu'on couchait à la belle étoile sur de la paille ou des feuilles sèches. Le sergent-major s'empara de moi et me reconduisit à la ville pour m'équiper. Nul magasin n'existait à la suite de mon régiment. Je dus me résigner à choisir ceux qui iraient à ma taille parmi les schakos et les vêtements qu'un officier était chargé de faire recueillir sur les champs de bataille ou même dans les hôpitaux. Ce ne fut pas chose facile, car il était peu de soldats aussi frêles. Je reçus un hâvre-sac, un fusil, une giberne, dix paquets de cartouches et, tant bien que mal accoutré, fort surpris de ma charge qui devait être complétée le lendemain par la chaussure, du linge, et quatre jours de vivres, je fus ramené au bivouac. Contre fortune il fallut faire bon cœur, s'associer à la bruyante joie de mes nouveaux compagnons, qui attendaient impatiemment le conscrit pour célébrer sa bienvenue. Tout se passa assez bien à ce premier repas, en dépit de l'obligation repoussante de manger à la gamelle. Le roulement pour éteindre les lumières et les feux me délivra enfin de l'expansive confraternité de tous ces gaillards et me rendit à mes propres réflexions. Je pris place, tout habillé, sur la paille de la cabane, aux côtés de mon camarade de lit. Rentré vis-à-vis de moi-même par le sommeil de tous ces braves, je pus faire un retour sur ma vie, sur la

terrible chaîne à laquelle je venais de l'attacher, comparer la veille au lendemain. Je m'armai de courage et de résolution et je finis par m'accommoder d'une couche si dure et si nouvelle pour moi. A peine étais-je endormi, « Aux armes ! » s'écria-t-on. Ce cri des sentinelles fut répété sur toute la ligne. Je courus à mon rang, le sac au dos, fort embarrassé de mon équipement et de mes armes. C'était une simple ronde d'officier général qui passa rapidement devant nous ; après quoi, les faisceaux furent reformés et chacun regagna sa litière. Cette fois je m'endormis profondément, et on n'eut pas peu de peine à m'éveiller, quand à une heure du matin les tambours battirent le réveil, la diane. Les rangs se formèrent aussitôt et les troupes restèrent sous les armes jusqu'au jour et à la rentrée des reconnaissances envoyées dans toutes les directions.

Les premiers jours se passèrent à m'instruire dans le maniement des armes. Seul novice dans le métier, je fus confié à un ancien sergent qui m'initia gravement à la science automatique du simple soldat. Ces exercices, il fallait les faire au milieu du camp, sous l'œil curieux et ricaneur de milliers d'hommes oisifs et tout fiers de leur science. J'intéressai mon vieil instructeur par mon bon vouloir, par ma jeunesse et aussi par ma bourse encore garnie de cinq à six onces. Au bout de quinze jours, je n'eus plus une obole, tant le conscrit avait été exploité par les vieux troupiers. L'un me persuada qu'il me donnait pour rien une montre qu'il me vendit fort cher et que, peu après, il voulut bien reprendre au tiers de sa valeur, tant elle s'était détériorée, disait-il, entre mes mains ; un autre m'épargnait les plus dures corvées par pure bienveillance, mais il m'entourait de ses amis qu'il créait aussi les miens, et à tous je faisais faire bombance. Les vivandières m'agaçaient à l'envi ; j'étais devenu l'âme de leurs cantines, on ne jurait que par moi dans leurs cabarets en plein vent. A la diane, j'offrais la goutte à mon camarade de lit ; mais un soldat bon garçon survenait, puis un second, un troisième, et bientôt l'escouade tout entière buvait à ma santé et à mes dépens.

De fréquents combats de tirailleurs avaient lieu aux avant-postes ; mais ils étaient peu meurtriers et je me tirai honorablement de cette petite guerre.

Cependant les Anglais avaient formé l'investissement de

Tarragone. On n'avait plus de nouvelles du général Bartholetti; mais on entendait continuellement son artillerie, et cette place, dans l'état où elle avait été laissée, ne pouvait tenir longtemps. Il y avait urgence à la secourir; mais l'ennemi présentait des forces si considérables que le maréchal dut appeler une partie de l'armée de Catalogne passée sous ses ordres. Le général Decaen nous amena deux divisions à la tête desquelles brillaient les généraux Mathieu et Maximilien Lamarque[1]; puis, c'était la fête de l'Empereur, et l'armée d'Aragon avait coutume de la célébrer par une victoire.

L'armée s'ébranla la veille, et par une marche rapide nous nous portâmes au delà de la Gaya en vue de Tarragone. Cette première marche me fut bien pénible. Chaussés de souliers énormes et ferrés, mes pieds se couvrirent d'ampoules et furent cruellement déchirés; je fléchissais sous le poids de mes armes et de mon bagage. Obligé de m'arrêter souvent, je restai en arrière de mon régiment, et plus d'une fois je dus baisser les yeux pour n'être pas reconnu en si piteux état par les officiers généraux ou d'état-major qui naguère m'avaient connu dans une position si différente. Je rejoignis enfin l'aigle du 116e, tremblant pour le châtiment qui m'attendait. Mais les officiers eurent pitié de moi : je leur montrai l'horrible état de mes pieds. Du suif fut répandu à flots dans ma chaussure, et mon capitaine ordonna que mon sac fût mis avec ses bagages.

L'ennemi était déployé par masses profondes devant Tarragone; les dispositions prises des deux côtés annonçaient une grande bataille pour le 15. Des distributions de cartouches et d'eau-de-vie se firent dans tous les corps; à la diane, nous eûmes ordre de mettre double charge dans nos fusils. Une grande émotion régnait dans les rangs; on avait impatience d'en venir aux mains.

La stupéfaction de l'armée fut extrême quand, au lever du jour, elle reconnut que l'ennemi avait opéré la retraite pendant la nuit, laissant ses feux allumés pour nous cacher sa fuite! Le maréchal le fit suivre, le 16 et le 17; mais le fameux défilé de l'Hospitalet, flanqué par la flotte anglaise, ne permit pas de poursuivre plus loin.

1. Lamarque (Maximilien), comte de l'Empire, né à Saint-Sever le 22 juillet 1770, mort à Paris le 1er juin 1832. — Ses obsèques furent la cause d'une insurrection républicaine.

Ma division bivouaqua sous les murs de Tarragone jusqu'au 18. Tout était préparé pour la démolition de cette place ; mais, avant le moment solennel, le maréchal fit distribuer toutes les denrées coloniales qu'elle contenait. Par un inexplicable malentendu, la division Harispe eut en partage de grandes provisions de café et point de sucre. Ce fut un curieux spectacle que l'avidité avec laquelle les troupes se gorgèrent, pendant 48 heures, de cette amère boisson, préparée dans les marmites à soupe et trouvée excellente, parce qu'elle était inaccoutumée.

Dans la nuit du 17 août, l'armée s'ébranla de nouveau pour aller reprendre ses anciennes positions autour de Villafranca. Le signal fut donné pour faire sauter les fortifications de cette malheureuse Tarragone. La population, prévenue la veille et craignant pour ses foyers qu'on ne voulait pas atteindre, avait pris la fuite, emportant ses meubles et ses effets les plus précieux. Je n'ai rien vu de plus terrible et de plus imposant que cette scène volcanique de destruction qui dura plusieurs heures et que nous pûmes voir et entendre pendant cette marche de nuit jusqu'à plusieurs lieues de Tarragone. Un ordre mal combiné ou l'effet d'une mine qui trompa les calculs du génie furent funestes à mon régiment : une de ses compagnies, presque entière, fut mise en pièces par l'explosion d'un aqueduc.

Mes forces s'étaient un peu rétablies, ma charge était moins lourde ; mais, avant le lever du jour, le besoin de sommeil, si impérieux à mon âge, m'exposa à de fréquentes chutes. Je dormais en marchant, et quittant à mon insu les traces de mon chef de file et les bords de la route, je tombai rudement plusieurs fois et me contusionnai tout le corps.

Nous reprîmes les mêmes bivouacs autour de Villafranca, où s'établit le quartier général. Ma bourse, réduite à la plus maigre expression, ne pouvait plus fournir aux libéralités qui naguère m'avaient conquis tant d'indulgence de la part des sous-officiers et épargné bien des corvées. Mon capitaine lui-même pensa que je devais concourir désormais pour tous les genres de services. Il fallut donc, à tour de rôle, partager avec nos camarades les soins de la cuisine et de la propreté dans le camp et participer en même temps aux périls des reconnaissances journalières et des avant-postes.

La plaine de Villafranca était épuisée, nous en avions dévoré toutes les ressources et il n'en arrivait plus de France. De grands détachements étaient envoyés au loin dans les montagnes pour réunir des vivres, du vin, des fourrages. Mon tour vint d'en faire partie. Trois jours furent employés à cette excursion aventureuse. Dès le second jour je fus abattu par des fatigues de beaucoup supérieures à ma constitution et à mon âge, et je ne fus soutenu que par le sentiment de l'honneur militaire et par l'animation de fréquentes escarmouches engagées avec les guerilleros. Mais, le troisième jour, alors que, notre mission remplie, nous n'avions plus qu'à rejoindre nos aigles, je fus à bout de mon énergie et de mes forces. Mes pieds étaient déchirés ; je pouvais à peine me tenir debout sous le poids de mes vivres, de mon sac et de mes armes. Je fis pitié à quelques soldats qui obtinrent enfin du chef du détachement que malgré l'encombrement des subsistances, mon hâvresac fût mis sur les transports. Toutefois mon découragement fut tel dans cette journée que j'aurais agi et fini sans doute comme mon pauvre père dans la retraite de Saragosse, si je n'avais été soutenu par les excitations et les secours de mes camarades. Il était nuit quand nous aperçûmes les feux de nos bivouacs. Cette vue ranimant plus mes forces physiques que mon énergie militaire, je repris mon sac, et, abandonnant le détachement, je fus droit à Villafranca chez mon frère Justin, auprès duquel je retrouvai Joachim, que l'établissement du quartier général venait d'y appeler. Je tombai d'épuisement; mes frères étaient à table, faisant joyeuse chère avec leurs amis, auprès d'un feu qu'ils alimentaient avec les archives d'un notaire en fuite; je leur déclarai que je ne retournerais plus au bivouac.

Des soins me furent aussitôt donnés; je fus réconforté par un excellent repas, par des vins généreux, et il devint plus facile à mes frères de faire appel de ma résolution irréfléchie, de me ramener au sentiment de mes obligations et au danger de les méconnaître. Je retournai à mon régiment, et je ne me souviens pas sans sourire que Justin, pour me ménager l'indulgence de mes camarades, me fit délivrer un magnifique gigot de mouton avec lequel je rentrai au bivouac.

Par pitié, on m'exempta de la diane et je pus dormir

jusqu'au jour. A mon réveil, j'appris que tout se disposait dans l'armée pour un mouvement rétrograde. Mon capitaine, inquiet de mon dépérissement, ordonna de nouveau que mon sac fût mis avec son bagage, et il ne fallut rien moins que cette faveur charitable pour me donner le courage de suivre mon régiment. Nous marchâmes deux jours dans la direction de Barcelone; je me traînais avec peine à mon rang, et j'étais presque entièrement épuisé quand nous fîmes halte sur la ligne du Llobregat, près du pont fortifié de Molins del Rey, que, dix ans plus tard, je devais revoir sous d'autres drapeaux et rougir de mon sang.

Les officiers étaient en cercle, recevant les ordres du colonel et l'informant des détails de la route. Mon capitaine l'instruisit de mon piteux état. Aussitôt que je fus appelé et presque porté jusqu'au milieu du cercle, tant j'étais affaibli : « Eh bien! jeune homme, me dit le colonel, le métier est dur, n'est-ce pas? Allons, bon courage, vous vous referez chez moi ». Et il ordonna à un planton de me conduire à son logement. Les officiers me témoignèrent beaucoup d'intérêt; ils surent gré au colonel Chevalier de ce mouvement de paternelle bonté. Et moi, ému jusqu'aux larmes, je bénis du plus profond de mon cœur le bienfait inattendu.

Je passai très peu de jours chez le colonel, comblé par lui de soins, encouragé par ses conseils; je puisai dans la compagnie de ce vieil et digne officier plus de confiance en moi-même et en mon avenir. Ce temps fut très profitable d'ailleurs à ma santé, à mon avancement, et à ma bourse. Le bon général Harispe, que je fus voir à son quartier général de San-Felice, avait su tout ce que j'avais souffert et il m'en dédommagea par le plus paternel langage. Le colonel m'avait nommé caporal; le général l'invita à me donner le rang et les galons de fourrier. Sur ces entrefaites, un capitaine du 116e. M. de Maupas, me remit quelque argent de la part de Joachim : ce souvenir secourable me fut d'autant plus précieux que je n'avais plus une obole et que l'armée, dont le trésor avait été obéré par l'adjonction des troupes de Catalogne, ne recevait plus de solde.

Sous l'impression de ces favorables événements, je ne voulus pas rester plus longtemps séparé des misères de mon

régiment, qui bivouaquait partie sous les fenêtres du colonel Chevalier, partie aux avant-postes à San Vicente, sur la rive droite du Llobregat.

Je fus envoyé, avec ma nouvelle qualité, dans le bataillon du commandant Bugeaud [1], qui occupait cette dernière et périlleuse position. Cet habile et brave officier connaissait mes frères et il me fut très bienveillant, tout en me laissant courir les chances de son bataillon sans cesse harcelé par l'ennemi et dont plusieurs postes avaient été égorgés. Il m'appela souvent auprès de lui, me fit soigner mon écriture pour me pousser peu après au grade de sergent-major. Le commandant Bugeaud s'était fait un grand renom à l'armée d'Aragon, dans un grade où les officiers restent généralement ignorés. Il avait conquis sa dernière épaulette au siège de Lérida. Les troupes d'attaque, parvenues jusqu'aux portes de cette place, furent mises en déroute par une prompte et vigoureuse sortie de l'ennemi. Bugeaud, à la faveur du désordre, se jeta brusquement avec sa compagnie de voltigeurs sous un pont et laissa passer l'ennemi; puis, débusquant aussitôt, il se précipita sur la porte voisine, en égorgea le poste, s'y barricada et s'y défendit jusqu'à ce que l'armée française, surprise de voir flotter le drapeau tricolore sur les murs de Lérida et instruite d'une si heureuse audace, reprit l'offensive; elle parvint alors à renverser l'ennemi démoralisé par un événement si parfaitement imprévu, à délivrer le capitaine Bugeaud et à prendre possession d'une place dont la conquête lui eût coûté encore tant de sang et de fatigue.

Bugeaud avait façonné à sa guise le bataillon confié à son commandement. Sous les ordres d'un tel chef, des soldats qui l'adoraient ne croyaient pas à l'impossible. Il serait trop long de raconter les coups de main téméraires et toujours heureux qu'exécuta cette petite phalange. Peu avant mon arrivée, par exemple, les vivres manquaient à notre division; le pays autour de nous était épuisé. Bugeaud traverse, la nuit et en silence, les postes ennemis, tourne l'armée anglo-espagnole, manœuvre ainsi plusieurs jours, séparé de nos aigles par

1. Bugeaud de la Piconnerie (Thomas-Robert) né à Limoges en 1784; — mort à Paris du choléra en 1849. Maréchal de France en 1843, duc d'Isly en 1844.

40000 ennemis, réunit des troupeaux considérables, du grain, et avec ce précieux embarras à sa suite, il regagne les lignes françaises, sans avoir perdu un seul homme.

Plus tard, il donnera l'exemple du courage civil à la Chambre, proclamant avec l'âpre et franche éloquence du soldat, des principes énergiques que la plupart de ses collègues se contentent de penser tout bas. Et parfois alors, nous nous rappellerons en riant que, parcourant un jour les postes de San Vicente, il me surprit lavant très gauchement une de mes deux chemises, et qu'il me conseilla de confier désormais ce soin à nos cantinières.

Notre commandant en chef fut vivement sollicité par le duc de Dalmatie de lui envoyer aide et secours du côté de l'Aragon, pendant qu'il préparait la ruine de l'armée anglaise qui s'avançait vers Bayonne sous les ordres de Wellington. Le maréchal Suchet dans le but de favoriser ce projet qui, plus tard, fut abandonné, résolut de marcher sur lord Bentinck qui occupait Villafranca avec une forte avant-garde dans les retranchements du col d'Ordal, tandis que ses lieutenants menaçaient notre droite vers Martorell sur le Llobregat.

Le 12 septembre, à huit heures du matin, nous nous mîmes en mouvement, notre illustre maréchal en tête, Harispe, Habert et Decaen [1] conduisant leurs belles divisions.

Trois redoutes formidables couronnaient le col d'Ordal, sur les versants duquel serpente la route royale; elles étaient occupées par une forte division d'Anglais et de Calabrais sous les ordres de Frederick Adams, aide de camp du prince Régent, soutenue en arrière par une réserve de cavalerie. Les montagnes à gauche étaient défendues par des camps espagnols dont on distinguait tous les feux.

La défense fut opiniâtre. Nous montâmes à l'assaut et fûmes ramenés deux fois, jonchant de morts et de blessés les pentes du terrible col. Mon bataillon, conduit par Bugeaud, tourna par la gauche les secondes redoutes; tout fut enfin enlevé avec une rare audace. On se battit corps à corps, et il ne fut pas fait de quartier à l'ennemi. Le 27e régiment de

1. Decaen (Charles-Mathieu-Isidore), comte de l'Empire, né en Normandie en 1769, mort à Montmorency en 1832. Il fut gouverneur de l'Inde française de 1803 à 1811.

ligne anglais fut presque détruit, Frederick Adams blessé. Le général Delort, lancé avec sa cavalerie sur la réserve anglaise, chargea les hussards de Brunswick, les mit en pièces et ramena 500 prisonniers et 4 pièces de canon.

Je ne m'étais pas encore trouvé à pareille fête, et dès ce jour, je pus me considérer comme ayant honorablement reçu le baptême des combats. Il en résulta pour moi une confiance extrême, et quand nous atteignîmes Villafranca où naguère, j'avais été si faible, si découragé, je me crus un vieux soldat.

L'ennemi était en bataille sur trois lignes profondes, séparé de nous par des ravins. Nous occupions des hauteurs en face et formions ensemble un immense champ clos dans lequel se rencontrèrent en tirailleurs notre 24e de dragons, nos chevau-légers westphaliens, le 20e de dragons anglais et leurs hussards noirs. Une multitude de combats singuliers s'engagèrent de toutes parts; le général Meyer échangea des coups de sabre avec le colonel Be'ntinck. C'était un événement sans exemple que ce millier de duels livrés sous les yeux des deux armées, arrêtées comme d'un commun accord pour être témoins d'un si rare et si imposant spectacle.

Mais un corps ennemi embusqué paraît et s'engage avec notre aile gauche qui semble ébranlée; le bataillon Bugeaud accourt et rétablit le combat. Alors, l'armée anglo-espagnole, qui voit déboucher à notre droite les troupes du général Decaen, jusque-là retardées dans les montagnes, se décida à la retraite sur Tarragone par Altafulla. On la suivit jusqu'à Vendrell; nous occupâmes de nouveau Villafranca où nous trouvâmes de suffisantes provisions pour quelques jours.

Un épisode touchant succéda aux sanglantes scènes de la nuit et de la matinée. Un parlementaire vint demander la permission de faire rechercher le corps d'un officier anglais, resté sur le champ de bataille, pour lui rendre les derniers devoirs. Le maréchal s'empressa d'acquiescer à cette demande, et les militaires des deux armées s'unirent à cette pieuse cérémonie par un armistice tacite. Peu de temps après, nous revîmes encore en parlementaire le colonel Oltto-Beyer revenant de Barcelone, profondément ému des soins donnés dans nos hôpitaux aux blessés anglais; le général Clinton, successeur de lord Bentinck,

écrivit au maréchal pour lui exprimer les sentiments d'une vive reconnaissance.

Bientôt le défaut de subsistances et la nécessité de concentrer davantage l'armée d'Aragon, nous ramenèrent sur la ligne du Llobregat. Au col d'Ordal et sur tous ses versants, nous retrouvâmes les nombreux cadavres de ses braves défenseurs, entièrement dépouillés de leurs vêtements, et tombant en décomposition ; il s'en exhalait à une grande distance des miasmes si infects que nous dûmes traverser au pas de course ce triste champ des morts.

Mon régiment établit ses feux tantôt à San Vicente, tantôt à Molins del Rey, puis à Granolles et à San Félice, redevenu le quartier général du général Harispe. Ainsi s'écoula la fin de l'année 1813, au milieu d'incidents guerriers dont il serait trop long et trop monotone de faire le récit ; l'un d'eux auquel je pris part mérite toutefois une exception.

Nous savions la *posada* du col d'Ordal occupée toutes les nuits par un escadron de cavalerie anglaise, détaché d'un régiment établi dans le village situé entre le col et Villafranca. D'abord cet escadron vint chaque nuit sur l'emplacement des anciennes redoutes, poussant le matin des reconnaissances jusqu'à la vue des nôtres. N'ayant jamais été inquiété dans son bivouac, il se gardait mal, et nous apprîmes qu'il avait fini par se loger dans la posada, éclairé seulement par deux ou trois vedettes. Il fut trouvé piquant de surprendre ce poste négligent et de l'enlever tout entier. Un détachement de choix fut commandé pour cette aventureuse expédition de nuit, et mis sous les ordres de mon nouveau capitaine, M. Chevalier, fils de mon colonel, officier très intelligent et des procédés duquel j'eus toujours à me louer. On nous fit déposer nos sacs, la coiffe de toile blanche dont nos shakos et nos gibernes étaient habituellement couverts : les fourreaux de baïonnette et de sabre furent soigneusement attachés pour éviter tout tintement. Un officier et deux sergents vigoureux, familiarisés avec la langue espagnole, furent mis en avant, avec ordre de répondre au « Qui-vive » des vedettes anglaises comme si nous étions une bande de guerilleros, puis de s'approcher paisiblement de celles-ci et de les anéantir sans bruit ; ils devaient nous attendre à courte distance du poste anglais.

Notre intérêt à tous fut vivement excité par les chances de ce coup de main, par la situation dramatique des deux partis, et aussi par la promesse que le butin et la valeur des chevaux pris seraient partagés, un cheval au choix du capitaine, un quart de l'ensemble pour les officiers, un huitième pour les sous-officiers, le reste par égales portions entre tous les soldats. Nos gourdes remplies d'eau-de-vie, nous partîmes gaiement, bien qu'en silence, à sept heures du soir, par une nuit très sombre. A quelque distance de la *posada*, nous quittâmes la route pour nous rapprocher de la direction de l'armée espagnole, puis, tournant brusquement, comme si nous venions de ce côté, nous marchâmes vers la *posada*. Le cri d'une vedette anglaise retentit à nos oreilles. Notre petite avant-garde répondit puis avança, et l'on entendit un indéfinissable bruit. Bientôt nous heurtâmes un cadavre, auprès duquel était attaché à un arbre un cheval piaffant et hennissant d'impatience. Alors nous fîmes une courte halte; le capitaine nous prévint à voix basse que le moment était venu, défendit de tirer un seul coup de feu, désigna de nouveau la partie du détachement qui resterait à la porte de l'auberge pour saisir et massacrer au besoin les Anglais qui tenteraient de fuir ou de se défendre. Le reste du détachement, à un signal convenu, devait se précipiter dans la *posada* par ses diverses issues et agir de même sur le poste surpris.

Très proches de notre petite et vigoureuse avant-garde, nous marchâmes de nouveau, recueillant en silence toute notre énergie pour le terrible dénouement.

Le « Qui-vive » anglais retentit une seconde fois au pied même de l'auberge. On répond en espagnol, on s'approche, et nous entendons distinctement le râle d'un mourant. « A moi! » s'écrie l'officier d'avant-garde. Le détachement se précipite comme un torrent dans la *posada*. Les Anglais, éveillés en sursaut, croyant rêver sans doute, sont étourdis par une surprise si soudaine; on les somme de se rendre. Des officiers essaient de se défendre avec leurs épées. Vainement le chef de poste, désespéré, veut exciter ses soldats stupéfiés; il est blessé par mon capitaine et s'affaisse. Quelques cavaliers tentent de résister; ils tombent également percés de coups. Le reste du poste, immobile, est frappé d'épouvante; deux

ou trois hommes implorent à genoux qu'on leur accorde la vie.

On réunit et l'on désarma ces pauvres diables, et on les fit descendre deux par deux, tandis qu'une scène à peu près semblable, mais moins sanglante, se passait à l'écurie ; il s'y trouvait, avec quelques cavaliers, une cinquantaine de chevaux sur lesquels on chargea les armes, le mince bagage des vaincus, les officiers et soldats anglais blessés. Deux de ceux-ci, qui n'auraient pu se tenir à cheval, furent abandonnés ; on laissa son épée au malheureux commandant de l'escadron.

Enfin, après avoir signifié aux prisonniers qu'au moindre bruit de l'un d'entr'eux, il n'y aurait plus de quartier, nous repartîmes, nos captifs au centre, cette fois par la route royale. A quelque distance, nous aperçûmes une vedette anglaise, placée précisément sur la route et nous tournant le dos. Elle se laissa approcher sans défiance ; mais sur le point d'être atteinte, elle tira son coup de carabine, piqua son cheval et disparut ; nous avions toujours l'ordre de ne pas faire feu.

Cet incident nous détermina toutefois à accélérer notre marche ; car l'ennemi, prévenu par le coup de carabine ou par la fuite de la vedette, ne manquerait pas d'accourir sur nous. A quelque distance de Molins del Rey, nous rencontrâmes un fort détachement envoyé pour nous secourir au besoin. Ce fut bonheur et sage prévoyance ; car en ce moment nous entendîmes le galop de la cavalerie anglaise tout près derrière nous. Nous fîmes volte-face. La vue de nos forces, notre fière contenance et une terrible décharge arrêtèrent l'ennemi et lui firent rebrousser chemin, pendant qu'une surveillance plus sévère contenait nos prisonniers.

A huit heures du matin, nous arrivâmes triomphants à Molins del Rey, en présence de notre division réunie sous les armes, et qui, d'un mouvement spontané, nous accueillit avec des battements de mains et les plus vives acclamations. Les chevaux, dont un fut offert au colonel par le détachement, et le butin furent vendus à Barcelone. Il m'en revint 95 francs ; les soldats eurent 55 francs chacun ; la part de chaque officier s'éleva à 300 francs environ.

*
* *

Au commencement de 1814, le chef de l'armée d'Aragon, que de si grands services recommandaient à la justice et à la confiance de l'Empereur, fut élevé à la dignité honorifique de colonel général de la garde impériale.

Le 116e fit une perte qui me fut personnellement bien sensible. Le commandant Bugeaud fut promu au grade de major dans un autre régiment et remplacé peu après par un officier d'une rare bravoure, le commandant Roussel, que je retrouvai en 1815, colonel sur le champ de bataille de Waterloo. Lui-même fut bientôt remplacé par un vieil officier sans talents et sans énergie.

Le 16 janvier, l'armée anglo-espagnole nous attaqua avec des forces supérieures sur le Llobregat. Tout annonçait une grande action; mais l'ennemi, auquel nous dûmes céder la ligne de nos bivouacs, évita la bataille que nous lui offrîmes près des redoutes de San Felice. Nous perdîmes une cinquantaine d'hommes.

A cette époque, le maréchal recevait dans le plus strict incognito le duc de San Carlos et l'illustre Palafox de Saragosse, porteurs d'un traité secrètement conclu à Valencay, par lequel Ferdinand VII était rétabli sur le trône d'Espagne. Ainsi on retirait les Espagnols du nombre de nos ennemis, et l'on pouvait rallier les nombreuses garnisons laissées dans les places de la péninsule pour les opposer à l'invasion de nos frontières par les armées du nord. Mais l'exécution d'un tel traité dépendait en Espagne de ceux qui gouvernaient à Madrid, et en Catalogne, du général Copons. Celui-ci déclara être lié par ses instructions et ne pouvoir rien prendre sur lui. Ce fut un grand malheur; car l'Empereur, tranquille du côté des Pyrénées, eût pu en peu de temps réunir 100 000 vieux soldats et, avec eux, ressaisir la fortune.

A cette époque encore, il survint un incident de nature à inspirer des inquiétudes qui ne tardèrent pas à se réaliser. Van Halen, officier espagnol, déserta notre cause, devenue malheureuse; pour se faire pardonner le tort de l'avoir servie, il passa à l'ennemi en tentant d'emmener avec lui deux cents

chevaux environ. Par bonheur, l'officier qui les commandait se douta de la trahison et refusa de marcher au delà des avant-postes. Van Halen, déconcerté, s'échappa seul, monté sur un cheval dérobé; mais là ne devait pas se borner sa perfidie.

Attaché depuis longtemps au quartier général, il s'était appliqué à connaître et à imiter l'écriture, le chiffre, la signature du maréchal et le cachet employé pour la correspondance secrète. Muni de ces moyens de trahison, il les offrit aux généraux espagnols en expiation d'avoir porté les armes contre sa patrie. Revêtu de l'uniforme français, il fut envoyé successivement devant Lérida, Méquinenza et Monzon avec des ordres simulés qui prescrivaient aux gouverneurs de ces places de les évacuer et de se rendre avec leurs garnisons, par le chemin le plus court, aux avant-postes de l'armée française. Van Halen, en remettant ces dépêches, refusa d'entrer dans ces places, sous le prétexte que les troupes de blocus ne voulaient pas le permettre; mais ce fait, qui eût dû éclairer les gouverneurs et les conseils de défense, n'empêcha point que ces villes fortes ne fussent livrées. Nos malheureuses garnisons se mirent en marche avec une batterie de campagne, suivies par une division espagnole, chargée de faire exécuter et respecter la convention. Bientôt des signes de perfidie se manifestèrent. Un chef de bataillon prit à part son colonel et le général Isidore Lamarque[1] : « Soyez certains, leur dit-il, que nous sommes trahis; nous pouvons encore échapper pendant que les Espagnols sont endormis ou dispersés. Laissons l'artillerie et les bagages; appelons sans bruit nos soldats et esquivons-nous par les montagnes; quand nous aurons gagné une heure de marche, rien ne pourra nous arrêter. »

Le général fut un moment ébranlé; mais les difficultés le rebutèrent. Les sinistres propos des habitants, le meurtre de quelques soldats le déterminèrent à se plaindre au général espagnol qui répondit de manière à l'abuser; la colonne continua sa route. Le soir, les vivres manquèrent; le lendemain, nos soldats, épuisés de faim et de fatigue, arrivèrent dans les défilés de Martorell, à trois lieues de nos avant-postes. Ils firent halte, mirent leurs armes en faisceaux, attendant des

1. Lamarqued 'Arronzat (Isidore), baron de l'Empire né en 1770, mort en 1834.

vivres. Mais bientôt ils virent à droite et à gauche toute l'armée espagnole couronnant les hauteurs, devant eux l'armée anglaise, en arrière la division qui les escortait. Dans cette position, on vint leur annoncer qu'ils étaient prisonniers et victimes d'une ruse de guerre. La confusion et le désespoir de nos braves peuvent aisément s'imaginer. Quelques-uns, moins exténués que les autres, tentèrent une résistance inutile; peu s'échappèrent et parvinrent à nous rejoindre dans un indicible état de détresse. Ce fut dans tous nos rangs un cri d'indignation, et la gloire de leur défense nationale ne pourra jamais racheter chez les Espagnols cette action déshonorante.

Quant à Van Halen, ce misérable, on lui tint parole, et il put vivre sans trop de honte au milieu de ses compatriotes devenus complices de sa déloyauté et de sa lâche trahison. Après ces succès, le traître partit à Tortose. Mais le général Habert, qui commandait cette place, eut de la défiance. Il exigea une entrevue. Van Halen, la jugeant dangereuse pour lui, préféra s'éloigner, et ainsi fut sauvée la belle et valeureuse garnison de Tortose. Sans doute l'armée d'Aragon eût tiré une vengeance éclatante de ces infamies; mais le maréchal reçut l'ordre d'envoyer immédiatement 10 000 hommes avec les deux tiers de l'artillerie et de la cavalerie à Lyon.

La diminution de l'armée nous obligea à nous replier chaque jour davantage. Les vivres manquaient d'ailleurs et nos rations avaient été réduites d'un tiers, puis de moitié; notre solde continuait à n'être pas payée.

Un événement, qui aurait pu m'être plus profitable, me créa tout à coup le plus ancien sergent-major de mon régiment. Un grand nombre de sous-lieutenants furent demandés au maréchal pour combler les vides sans cesse renaissants des armées du nord. Tous mes collègues furent promus à ce grade, ainsi que beaucoup de sergents. J'étais resté sans protecteur par le départ ou l'éloignement de mes frères; le commandant Bugeaud avait quitté le régiment, et le brave général Harispe avait été appelé à la défense du pays basque dont la population lui était dévouée et pouvait, sous un tel chef, devenir un auxiliaire puissant pour nos armes.

Au lieu de cet avancement qu'un seul mot ami m'eût obtenu,

je fus nommé sergent-major d'une compagnie de grenadiers et envoyé, avec mon bataillon, à San Celoni, sur la route intérieure de Barcelone à Girone; c'était au milieu de février. Pendant trois semaines environ, nous y fûmes condamnés au plus pénible métier et à une bien misérable vie; nous avions mission d'escorter les convois dans les directions opposées de Barcelone et de France. San Celoni, bourg ruiné, veuf de sa population, dont toute la partie virile faisait la guerre dans les environs, avait été le théâtre de combats continuels depuis 1809; il avait été incendié plusieurs fois. La plupart de ses maisons étaient effondrées, et toutes avaient été dépouillées de leurs meubles. Le village était entouré de petits fortins en terre que nos compagnies gardaient tour à tour. Nous n'y vivions strictement que de nos rations réduites, que nous recevions pour quinze jours, de telle sorte que le pain, arrivé déjà vieux sur des fourgons envoyés de Mataro ou de Barcelone, était bientôt moisi et presque immangeable. Je fus logé à San Celoni avec mon fourrier dans une chaumière sans toit ni porte, que nous recouvrîmes avec des feuillages. Dans un angle des quatre murs nous faisions notre feu et notre cuisine; dans un autre, était notre couche de joncs séchés ou de feuilles mortes. Le troisième angle était occupé par l'ouverture sans porte; dans le quatrième, nous lavions nos gamelles et notre linge.

J'étais, un jour, livré à ces soins de mon triste ménage, lorsqu'un jeune homme, en manteau, au teint frais et vermeil, entre brusquement dans mon taudis; c'était mon frère Joachim! Qu'on juge de mon bonheur! Joachim dépouille son manteau, et à ma grande surprise il apparaît en uniforme militaire et avec l'épaulette d'officier. Privé de son emploi par la diminution et la retraite de l'armée, le maréchal avait voulu reconnaître ses services administratifs en le nommant officier payeur au 7e de ligne, le régiment de Labédoyère.

Mon frère ne pouvait s'arrêter, pressé qu'il était par ses ordres et par le départ des troupes avec lesquelles il gagnait la France. Malgré les bontés généreuses qu'il eut à mon égard, je restai, après son départ, plus triste et plus découragé que jamais. Mon cœur fut oppressé, et je fondis en larmes quand je me retrouvai seul dans ma tanière misérable, absolument

nue, noircie par la fumée, devant mon triste grabat, dont mon hâvresac formait l'oreiller.

Bientôt, heureusement, je devais revoir la France. Le maréchal reçut un nouvel ordre de fournir 10000 hommes aux troupes chargées de couvrir la ville de Lyon, et je dus faire partie de ce grand détachement.

La veille cependant, ce rêve d'espérance faillit s'évanouir. Chargé de faire une ronde, les officiers étant en trop petit nombre pour ce service, je suivais, à deux heures du matin, avec un guide et quatre soldats, le chemin indiqué d'un fortin à un autre, lorsqu'après une décharge soudaine de coups de fusil qui abattit deux hommes de mon escorte, nous fûmes assaillis par une bande de paysans armés. Mon guide s'était enfui. Nous déchargeâmes nos armes dans la direction des assaillants, et je n'eus que le temps de me jeter dans un ravin profond avec les deux soldats qui me restaient. C'en était fait de nous toutefois, si, à l'instant, des patrouilles ne fussent parties des forts voisins pour chasser l'ennemi et nous recueillir.

L'ordre si impatiemment attendu arriva enfin. Nous fûmes relevés à San Celoni et dirigés, par une marche très rapide, sur Figuières, en passant par Girone.

Cette dernière place était tombée en notre pouvoir depuis deux ou trois ans, après une défense désespérée à laquelle participèrent avec un rare héroïsme toutes les femmes de la ville, ayant à leur tête des dames d'une haute distinction. Elle ressemblait encore à un immense amas de décombres; aucune maison n'avait été restaurée. Ces ruines, celles épandues dans tous les coins de l'Espagne, restaient debout pour attester l'honneur de la guerre de délivrance, comme un souvenir et une mémorable leçon de patriotisme. Dix ans plus tard, je revis ces contrées et je retrouvai presque partout ces stigmates de notre invasion.

C'est avec intérêt que nous visitâmes à Figuières le fort de Saint-Ferdinand, l'un des plus beaux chefs-d'œuvre de Vauban. Deux fois il fallut emplir de sang les fosses de cette forteresse pour la prendre à l'ennemi. Après le premier siège, le commandement en fut confié au général Guillot, du fils aîné duquel je devins plus tard le compagnon d'armes. Ce brave

général, méprisant l'ennemi et se croyant inexpugnable dans le fort Saint-Ferdinand, négligea de se garder au loin. Pour adoucir le service de ses troupes, il supprima les postes les plus avancés et diminua les gardes intérieures. La confiance se communiquant à ces soldats, ceux-ci tinrent de peu d'importance les barrières et les palissades, et ils leur empruntèrent le bois pour le feu des cuisines. Une pareille insouciance lui valut de vives observations de la part de quelques officiers; il n'en tint nul compte et parut faire peu de cas de ceux que le danger semblait tellement préoccuper.

Deux gardes-magasins catalans, placés sous les ordres d'un commissaire français, furent gagnés par le colonel espagnol Rovira. Par une nuit sombre, ce chef et sa bande descendirent dans le chemin couvert, s'avancèrent à pas de loups, se baissant et recouvrant leurs armes, de peur que leur éclat ne les trahît. Ils arrivèrent ainsi à la poterne et se couchèrent à terre, attendant que la porte des belles écuries casematées servant de magasin leur fût ouverte par les deux Catalans. Ils y pénétrèrent enfin, et bientôt des coups de fusil retentirent sous ces voûtes entre les assaillants et le faible poste qui gardait l'issue conduisant à la place d'armes du fort.

La garnison étourdie par cette surprise et ne sachant où était l'attaque, prit en vain les armes, dans un désordre complet. Rovira, qui connaissait les lieux, s'empara de tous les postes, fit saisir dans son palais le gouverneur et ses officiers. On se battit une demi-heure environ dans l'intérieur du fort; mais enfin, les troupes restées sans chef, sans direction, mirent bas les armes. Aussitôt Rovira fit tirer sur le rempart une salve de coups de canons pour prévenir la ville et la province que le drapeau espagnol flottait victorieux sur la citadelle de Saint-Ferdinand. Le général Guillot, prisonnier de guerre, fut jugé par coutumace et condamné à mort, inspirant dans l'armée française presqu'autant de commisération que de blâme. Pendant les Cent Jours, il vint se jeter aux pieds de Napoléon au moment où l'empereur débarquait à Cannes. Le monarque le releva avec bonté et lui tendit la main en signe de pardon.

Le 10 mars 1814, je foulais le sol de la France. Il n'est pas de langage pour exprimer l'ineffable mouvement de joie qui fit bondir mon cœur. Le même jour nous atteignîmes Perpi-

gnan. C'était bonheur d'entendre partout notre langue, de ne plus rencontrer les regards farouches d'un peuple ennemi, de retrouver les douceurs et toutes les merveilles qu'engendrent la confiance, le commerce et la paix. Dès le soir, nous nous réunîmes en grand gala, mes collègues et moi, aux frais de ceux qui avaient de l'argent; les récentes libéralités de mon frère Joachim me furent d'un grand secours. Quel plaisir, quelle surprise de nous retrouver à table devant des mets friands, chacun avec son assiette, son couteau, sa serviette et son verre!

Nous avions été logés, deux par deux, chez l'habitant qui, sur ces frontières enrichies par le mouvement des troupes, se montrait bon et hospitalier pour les soldats. A la vue du bon lit que je devais partager avec mon fourrier, tous deux nous tressaillîmes d'aise. Depuis près d'un an, je ne m'étais pas couché déshabillé, je n'avais pas vu un matelas, des draps. Nous passâmes une partie de la nuit à deviser sur notre bien-être!

Tout se disposait à Perpignan pour recevoir Ferdinand VII, son frère don Carlos et don Antonio, son oncle. Il y arriva en effet quelques jours plus tard et il fut accompagné par le maréchal jusqu'à Figuières dont il visita le fort. J'ai entendu raconter au duc d'Albuféra qu'au moment de descendre dans les casemates, le roi montra de l'hésitation, comme s'il eût craint d'y être retenu prisonnier. Le maréchal s'aperçut de sa frayeur et, pour preuve de sa loyauté, il pénétra sous les voûtes avant le prince.

Le roi passa la Fluvia en présence des armées françaises et espagnoles, rangées en amphithéâtre sur les bords de la rivière. Les musiques et l'artillerie saluèrent son passage, tandis que le peuple accueillait par de fanatiques acclamations le souverain pour lequel il avait prodigué tant de sang.

En nous quittant et pour prouver sa libre détermination, il remit au maréchal un écrit, daté de Girone, signé de sa main, par lequel il promettait l'échange des places contre nos garnisons armées. Il fut infidèle à cette promesse, comme il fut cruel et ingrat envers ses plus loyaux et énergiques défenseurs.

LARREGUY DE CIVRIEUX

MAISONS ET RUES DE PARIS

Le décret du 13 août 1902 « portant règlement sur les hauteurs et les saillies des bâtiments de Paris » a modifié l'architecture des maisons, l'aspect des rues et des places, non sans soulever de vives critiques. Le Conseil municipal proteste aujourd'hui contre « la construction de gratte-ciels dignes peut-être d'une ville industrielle du Nouveau-Monde, mais indignes d'une villé d'art comme Paris [1] ». Le Parlement condamne « les empiétements des maisons en hauteur, les empiétements des façades en saillie sur nos chaussées et nos rues, qui laissent libre cours aux fantaisies aussi outrancières qu'inesthétiques ». Le gouvernement reconnaît que le régime actuel de la voirie, « prête à correction sur quelques points [2] », « qu'on sera appelé à y faire des retouches nombreuses [3] ». La question est posée devant la Commission « chargée de veiller au maintien des perspectives monumentales de Paris [4] ».

Les règlements de voirie sont pris en application de la loi du 26 mars 1852 qui oblige le constructeur « à se soumettre

1. Conseil Municipal, Séance du 9 juin 1909. Discours de M. Émile Massard.

2. Discours du Préfet de la Seine au Conseil Municipal. Séance du 9 juin 1909.

3. Discours du sous-secrétaire d'État des Beaux-Arts à la Chambre des Députés. Séance du 24 juin 1909.

4. *Revue de Paris*. La Beauté de Paris, 15 novembre 1909, p. 280.

aux prescriptions faites dans l'intérêt de la sécurité publique et de la salubrité ». Le préfet de la Seine peut refuser le permis de bâtir si l'immeuble présente des hauteurs ou des saillies gênantes pour la circulation, s'il n'offre pas le cube d'air ou les prises de jour réglementaires. Il n'a aucun moyen de s'opposer à la construction d'un édifice pour des raisons d'esthétique. Cependant, la voirie parisienne par les limites qu'elle assigne à la hauteur des constructions, par les dimensions qu'elle fixe aux saillies des façades, favorise ou restreint la liberté de l'architecte et exerce une influence sur la composition, la décoration, la sculpture ornementale. C'est pour des raisons d'art qu'un nouveau règlement de voirie était réclamé il y a quatorze ans. « Les modifications proposées, déclarait en 1896, l'administration Préfectorale ont pour but de faciliter l'établissement de motifs plus accusés et plus mouvementés qui donneront aux maisons de Paris une physionomie originale et contribueront ainsi à l'embellissement de la ville[1] ». Si douze ans plus tard le Préfet de la Seine demande des changements au régime, adopté en 1902, « ce n'est pas qu'il soit critiquable au point de vue de l'hygiène, c'est parce qu'il a eu pour effet de produire sur l'horizon de Paris, et dans l'alignement de certaines voies, des protubérances imprévues[2] ».

*
* *

Le décret du 13 août 1902 remplaçait celui du 22 juillet 1882 relatif aux saillies, et celui du 23 juillet 1884 relatif aux hauteurs des bâtiments. Il avait été provoqué par les abus d'une règlementation qui interdisait toute décoration des façades, et menaçait de transformer Paris en une sorte de ville-caserne. La voirie parisienne n'avait guère changé depuis Henri IV : l'Édit royal de 1607 défendait « qu'il soit fait aucune saillie, avance et encorbellement ès rues », il ordonnait « de tout continuer à plomb depuis le rez-de-chaussée, et se bornait à

1. *Rapport du Directeur de Travaux de Paris au Préfet de la Seine*, 20 mai 1896.

2. *Mémoire du Préfet de la Seine au Conseil Municipal*, 20 octobre 1908.

conclure « à ce que les rues s'élargissent et s'embellissent au mieux que faire se pourra ».

Cet Édit qui marquait une réaction contre les libertés de l'architecture du moyen-âge, demeura en vigueur pendant plus de deux siècles. La superficie de la ville passa de cinq cents à trois mille cinq cents hectares ; des quartiers neufs se créèrent autour des places décoratives des Victoires, de Vendôme et de Louis XV. Sur les ruines du mur d'enceinte furent tracées les grandes avenues du « cours planté » que suivent nos boulevards actuels. Aucune de ces transformations ne modifia les règles de la voirie toujours aussi respectueuses de l'alignement rigide. C'est seulement le 24 décembre 1823, qu'une ordonnance de Louis XVIII, autorisa quelques saillies. Encore l'exposé des motifs rappelait-il « les accidents multipliés, dus à la chute d'entablements, de corniches et d'auvents en plâtre ». Aussi la portion de la voie publique accordée au constructeur en avant de la façade était-elle des plus restreintes. Les pilastres ne doivent dépasser que de 9 à 10 centimètres. Les balcons sont autorisés jusqu'à la largeur de 0 m. 80, mais ils ne doivent être établis qu'après enquête administrative et à 6 mètres au moins au-dessus du sol. L'encorbellement demeure rigoureusement interdit.

Ces précautions étaient commandées par le souci de la sécurité publique. L'élargissement des chaussées n'avait pas suivi les progrès de la circulation. L'ordonnance royale de 1783 prescrivait l'ouverture de voies de 10 mètres et les Parisiens s'extasiaient sur la largeur des rues de Lille et de l'Université[1]. Les premiers trottoirs ne datent que de la fin de l'Empire. Les hautes voitures venaient raser les maisons. Quelques bornes fournissaient de loin en loin aux piétons une protection précaire[2]. Les rapports de police constatent que « l'usurpation des chevaux sur les hommes dépasse toute mesure[3] ». Le commerce ne trouvait de sécurité que sous les arcades et dans les galeries couvertes. Dans son très curieux essai sur Paris et Londres, de Tissot remarque que « les rues de Paris ne sont faites que pour les gens qui ont voiture et rappellent

1. Mercier, *Le nouveau Paris*, t. IV, p. 21.
2. Dupain, *Notice historique sur le pavé de Paris*, p. 303.
3. Peuchet, *Mémoires tirés des Archives de la police*, t. IV, p. 356.

trop le temps où la bourgeoisie et le peuple devaient recevoir comme de l'eau bénite les éclaboussures des hommes de cour ». Aussi les maisons en bordure ne présentaient d'autres façades « qu'un mur lisse percé de trous[1] ».

Pendant tout le XIXe siècle, cette architecture monotone a survécu aux causes qui l'avaient imposée. Paris fut entièrement transformé. Les larges trouées d'Haussmann pénétrèrent jusqu'au cœur de la cité. Les communes suburbaines se soudèrent à la capitale. Aucune modification ne fut faite à l'ordonnance de Louis XVIII. C'est seulement en 1882 que parut un nouveau réglement. L'encorbellement était toujours aussi rigoureusement proscrit qu'au XVIIe siècle. Les grands balcons, dont la largeur restait la même, descendaient de 6 mètres à 5 m. 75. Les dimensions des saillies étaient légèrement augmentées, mais elles demeuraient exactement fixées pour chaque motif de décoration. Pilastres et colonnes, bandeaux, et corniches, consoles et chapiteaux ne devaient en aucun cas excéder un certain nombre de centimètres, et l'architecture conservait, jusque dans ces adjonctions mêmes, sa glaciale uniformité. Chacun faisait « régner » sa façade sur celle du voisin, sans offrir ni saillie, ni retraite, ni plan d'ombre et de lumière, ni jeu de lignes d'aucune espèce[2]. L'aplomb de haut en bas était la règle comme à l'époque de Henri IV et les grands préfets bâtisseurs : Chabrol, Rambuteau, Haussmann, n'osèrent pas s'affranchir de cette routine.

La décoration sculpturale, collée aux façades, dut compenser la monotonie des lignes et l'immobilité des masses par une recherche exagérée du détail. Les fenêtres s'enjolivèrent de clefs, d'arcs et de chambranles aux moulurations infinies. On multiplia les bossages, les réseaux vermiculés, les médaillons et les frises. Les colonnes cannelées s'encastrèrent dans les murs d'où les chapiteaux ne laissaient saillir que l'extrême pointe de leurs feuilles. Certains quartiers de Paris ont déjà une valeur archéologique. Dans les hôtels des rues Fortunée,

1. Amédée de Tissot, *Paris et Londres comparés*, 1830, pp. 6 et 48.

2. Cf. Conseil municipal de Paris, 1899. *Rapport au nom de la 3e commission sur la réforme des décrets du 22 juillet 1882 et du 23 juillet 1884, concernant les hauteurs et les saillies dans les bâtiments de la Ville de Paris*, présenté par M. Adolphe Chérioux, Conseiller Municipal.

Lord-Byron ou Chateaubriand, on retrouve le style troubadour de la Restauration. Dans les rues de Bruxelles, de Douai, de Vintimille s'étalent les plates arabesques de fausse Renaissance, à la mode sous Louis-Philippe. Les façades décoratives qui développent autour de l'Opéra ou du Théâtre Français leur froide ordonnance d'arcades et de pilastres sont les témoins expressifs de l'époque du Second Empire. Pendant tout le siècle et dans tous ses styles se manifeste la tyrannie administrative.

Cependant à partir de 1830 quelques artistes commencent à chercher leurs modèles dans l'architecture gothique, alors méconnue. Dans les villes du moyen-âge, le constructeur obligé de loger une population toujours croissante à l'intérieur du mur d'enceinte devait utiliser tout le terrain disponible ; il développait toutes les formes de l'encorbellement : les auvents et les balustres, les loges et les bretèches, les tourelles et les échauguettes, qui donnent aux rues tortueuses de nos vieilles cités leurs perspectives imprévues, leur aspect toujours pittoresque. Cette hardiesse des vieux maîtres d'œuvre faisait ressortir la timidité des constructeurs modernes, au moment où l'emploi du fer permettait toutes les audaces. Aujourd'hui encore, malgré tant de ruines accumulées dans Paris, les tourelles de la rue Barbette, de la rue des Francs-Bourgeois ou de la rue Vieille-du-Temple sont d'assez frappants exemples. Cette renaissance gothique trouva en Viollet-le-Duc un éloquent interprète. Soit que dans son *Dictionnaire* il ressuscite à nos yeux la maison du XIIIe siècle, soit que dans ses *Entretiens sur l'Architecture*, il retrouve à travers les œuvres du moyen-âge la simplicité du plan alliée à la richesse du décor, jamais il ne se lasse de dénoncer les ridicules et les dangers de cette police parisienne qui « parque les hommes, comme les animaux d'un jardin zoologique[1], qui fait de nos habitations une sorte de phalanstère dans lequel chaque sociétaire aurait les mêmes occupations, les mêmes goûts, le même nombre d'enfants, la même fortune et le même ennui, et qui se maintient immuable en un pays où il suffit d'une matinée pour changer de gouvernement et faire une révolution [2]... »

1. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'Architecture Française du XIe au XVIe siècle*, t. VI, p. 240, art. MAISON.

2. Viollet-le-Duc, *Entretiens sur l'Architecture*, t. II, pp. 321 et 322.

A cette protestation des artistes, ajoutez l'accroissement de la population et la hausse des terrains, qui obligeait le constructeur à utiliser tout espace libre. Le plus léger empiètement sur la voie publique se traduisait par une augmentation appréciable de la valeur locative. La plupart des municipalités étrangères montraient à cet égard la plus large tolérance. Le balcon fermé, *bow window* à Londres, *erker* à Berlin et à Vienne, avait pris place parmi les saillies réglementaires[1]. Au lieu de s'obstiner à garnir les fenêtres de balcons découverts, rarement utiles sous nos climats, et dont le dessin répété à l'infini fait ressembler nos façades à des étagères sans bibelots, les architectes étrangers généralisaient l'usage de l'encorbellement vitré à pan coupé, qui offre un abri lumineux, aéré, intime et permet à la vue d'embrasser un large horizon. A Paris, constructeurs et propriétaires s'ingéniaient à concilier ces besoins nouveaux d'espace et de lumière avec les rigueurs de la voirie. On profitait d'un léger recul en biais pour projeter sur la limite de l'alignement un avant-corps arrondi. Peu à peu, transgressant la règle, on s'enhardit jusqu'à monter sur les balcons des cages de verre à piliers de fonte, tolérées pour leur caractère provisoire. Le quartier de Villiers se construisit à l'image des villes étrangères, sous l'impression rapportée de l'Exposition de Vienne.

Survint le décret de 1902. Au lieu d'attribuer à chaque espèce de saillie des dimensions invariables, il traça en avant de la façade une sorte de ligne enveloppante ou « gabarit », véritable manteau de l'édifice, dans lequel l'architecte peut exécuter sa décoration à l'endroit qu'il a choisi, sous la forme qui lui paraît la meilleure. Pour concilier cette liberté avec les exigences de la circulation publique, on distingua deux gabarits, proportionnés à la largeur de la voie. Les grandes saillies, qui peuvent atteindre 1 m. 20 au lieu d'être reléguées aux étages supérieurs, descendent jusqu'à 3 mètres du sol. Au-dessous, commencent les petites saillies, égales au quart des grandes.

1. Préfecture du Département de la Seine. Direction administrative des Services d'Architecture et des Promenades et Plantations. *Documents relatifs à la revision des Décrets du 22 juillet 1882 sur les saillies permises dans la Ville de Paris et du 23 juillet 1884 sur la hauteur des maisons, les combles et les lucarnes dans la Ville de Paris*, réunis par M. Bouvard, directeur, M. Jourdan, chef de Bureau.

Dans ces limites peuvent s'inscrire au gré de l'architecte tous les modes d'ornementation ; socles ou bossages, balcons ou pilastres, colonnes ou loggias, consoles ou cariatides.

Les saillies, précédemment tolérées sur le tiers de la façade peuvent désormais l'envelopper toute entière. Elles étaient interrompues entre chaque maison par une séparation obligatoire de 0 m. 50, qui coupait brutalement les balcons et leurs consoles et s'agrémentait en général d'un double tuyau de descente pour les eaux. Il était impossible de concevoir un plan d'ensemble pour les façades d'une rue, d'une place, d'un groupe d'habitations. Les décorations devaient se découper par immeuble et respecter les limites de la propriété. Cette contrainte disparaît. Il suffit de réserver une minuscule plaque indicatrice pour le repérage des géomètres

L'aspect le plus monotone et le plus difficile à modifier était celui des balcons. Ils atteignaient tous le maximum toléré et présentaient sur une même rue un alignement identique. Le nouveau règlement fait bénéficier le constructeur d'une saillie supplémentaire, à condition de compenser cet élargissement par une diminution de longueur correspondante. D'où, la faculté de faire varier d'une maison à l'autre, d'un étage à l'autre l'importance des balcons et de donner à chaque façade son caractère propre, sans léser l'intérêt du propriétaire.

Par souci du pittoresque, on rétablit les grandes entrées décoratives des hôtels privés des derniers siècles. Au lieu des 14 centimètres prévus en 1882, une zone de 0 m. 60 de relief est réservée pour la décoration des portes. On comprend tout le prix de cette tolérance. La sécurité de la circulation oblige à reléguer dans les parties hautes de l'édifice les œuvres importantes de sculpture. C'est là un véritable contre-sens. « Au moyen-âge, remarque justement Ruskin, on décorait le bas des maisons, aujourd'hui on en décore le sommet. Tandis que l'on nous dissuade sous prétexte d'économie de construire de belles portes et de belles fenêtres, l'on ne cesse de nous faire payer très cher des ornements placés au sommet de nos maisons, qui pour l'utilité qu'ils ont pourraient aussi bien décorer la lune[1]. »

1. John Ruskin, *Conférences sur l'Architecture et la Peinture, L'Éloge du gothique*, p. 62.

Cet ensemble d'heureuses réformes fut complété par l'autorisation de construire des windows en encorbellement, à la place des appentis de fer et de verre dont beaucoup déparent encore nos plus beaux quartiers. Limités réglementairement au tiers de la largeur des façades, ces bocaux informes s'allongeaient du haut en bas des maisons, comme des cages d'ascenseur installées sur la voie publique. Désormais l'architecte pourra construire des encorbellements en pierre, s'harmonisant avec le dessin général de l'édifice : il les répartira soit au centre, soit le long d'un étage entier, soit seulement sur les ailes ; il en variera à son gré la silhouette.

Les windows en fer, tolérés avant 1902, s'arrêtaient à l'entablement. Devenus partie intégrante de la construction, ils doivent se raccorder avec les toitures. Le nouveau décret prévoit à cet effet une augmentation du rayon de comble[1] qui peut atteindre 2 m. 40. Mais en modifiant les combles, on modifiait l'élévation des bâtiments et par là même le décret rendu en 1884 pour la fixer. Bien loin d'avoir volontairement surélevé les maisons, c'est d'une manière indirecte et par une conséquence imprévue que la voirie se trouvait amenée à réglementer les hauteurs.

*
* *

Pour les hauteurs comme pour les saillies, l'administration observait des règles séculaires. L'ordonnance royale de 1783 constate déjà les abus dont nous nous plaignons aujourd'hui. « L'excessive élévation des bâtiments, déclare-t-elle, est préjudiciable à la salubrité de l'air, dans une ville aussi étendue et aussi peuplée que Paris. » Elle défend donc d'ouvrir des rues de moins de 30 pieds de largeur ; mais par une contradiction inattendue, elle permet d'élever sur ces rues nouvelles des maisons de 60 pieds. Ainsi sur une voie de 10 mètres où l'on n'oserait aujourd'hui bâtir plus haut que 16 mètres, on tolérait les maisons de 20 mètres, il y a plus de cent ans. Les lettres patentes de 1784, bien qu'un peu plus restrictives, autorisent

1. Le rayon de comble est le rayon de l'arc de cercle dans lequel doit s'inscrire le comble. Sa longueur est proportionnelle à la largeur de la rue.

encore des hauteurs considérables, qui restent à peu près identiques dans les décrets de 1859, 1872 et 1884. Leurs cotes de 11 m. 70, de 14 m. 60, de 17 m. 55 montrent qu'après un siècle, la voirie n'avait adopté que les apparences du système métrique et conservait en réalité les mesures en pieds de l'Ancien Régime. Bien loin d'être imitées des métropoles américaines les hauteurs actuelles sont plutôt une survivance du Vieux Paris. Il suffit de regarder certaines maisons anciennes dans le quartier du Marais, aux entours du Palais-Royal ou du Cloître Saint-Honoré, pour constater que leur élévation serait à peine acceptable sur les larges avenues de la capitale moderne.

Pendant tout le XIXe siècle, l'ordonnance de 1783 suscita les plus vives critiques. Il résulte, des travaux de la Commission d'Enquête nommée en 1828 pour remédier à la crise du bâtiment, que les hautes maisons constituaient une spéculation déplorable. Chaque fois qu'une construction dépassait trois étages, le déficit était certain. Les étages supérieurs se louaient mal et dépréciaient le reste de l'immeuble. « La multitude des logements, déclarent les propriétaires, oblige de recevoir sans aucune garantie de moralité une foule d'individus inconnus les uns aux autres [1] ». Le sentiment public protestait contre des conditions d'habitation devenues aujourd'hui tout à fait normales. Le choléra de 1832 avait sévi avec une intensité particulière sur les hautes maisons du centre et notamment aux Arcis où chaque habitant ne disposait que de 7 mètres carrés d'espace [2]. A ce funeste entassement on opposait l'exemple de Londres où bien peu de maisons atteignaient les hauteurs permises. Là le climat brumeux faisait rechercher plus d'air et de lumière; la possession précaire du terrain, généralement loué à bail, obligeait le propriétaire à des constructions peu onéreuses; par tempérament, l'Anglais fuit l'agglomération et cherche l'isolement du foyer. A Paris, au contraire, tout effort tenté pour limiter la hauteur des constructions était

1. *Mémoire adressé par une réunion de propriétaires, architectes et constructeurs de la Ville de Paris à MM. les membres de la Commission d'enquête instituée par S. Exc. le Ministre de l'Intérieur en date du 7 juillet 1828*, p. 41.

2. Daly, *Revue Générale de l'Architecture et des Travaux Publics*, t. IV, 1843, p. 25.

voué à un échec. Un projet de décret préparé en 1842 est ajourné « pour ne pas déplaire aux propriétaires électeurs en réglementant une matière qui les intéresse si expressément [1] ». On raille la construction des grandes casernes à la mode. « Paris est une bien belle ville, répète-t-on plaisamment, mais les maisons empêchent de la voir [2] ». En 1872, Viollet-le-Duc croit encore à l'abandon de la « boîte à loyer » en faveur du petit hôtel, dont l'usage paraît se généraliser à Neuilly, à Chaillot, à Passy. « L'individu, la famille tendront à s'isoler de plus en plus. La grande maison à location ne trouvera plus de locataires. Ce ne sont plus des maisons de pierre à cinq étages que l'on bâtira, mais de petites maisons propres à contenir une ou deux familles [3] ». Jamais prédiction ne reçut un plus prompt démenti. L'accroissement de la population, la plus-value des terrains, la facilité d'accéder aux étages supérieurs au moyen de l'ascenseur ont généralisé, même dans les quartiers luxueux de l'Ouest, la grande bâtisse à six, sept ou huit étages.

Ainsi la hauteur de nos maisons n'est nullement imputable à l'administration actuelle. Le maximun de 20 mètres a été fixé à la fin du XVIIIe siècle et il n'a plus rien d'excessif sur nos grandes rues modernes. Il est de 21 mètres à Bruxelles, de 22 mètres à Berlin, de 23 m. 50 à Pétersbourg, de 24 mètres à Londres, de 25 mètres à Vienne. Toutefois si la voirie n'a pas augmenté les hauteurs existantes, elle n'en a pas moins, par l'adoption de deux mesures, transformé, depuis 1902, l'architecture privée à Paris. D'une part elle a établi la stricte proportionnalité entre l'élévation des maisons et la largeur des rues, d'autre part elle a profondément modifié la silhouette des toitures.

Le décret de 1884 présentait, comme tous ceux qui l'avaient précédé, les plus choquantes anomalies. Il ne prévoyait que quatre cotes :

12 mètres de hauteur de façade pour une rue de			7 m. 80 et au-dessous.
15	—	—	7 m. 80 à 9 m. 74
18	—	—	9 m. 74 à 20 mètres.
20	—	—	20 mètres et au-dessus.

1. Gourlier, *Des voies publiques et des habitations particulières à Paris*, 1853, p. 22.

2. De Lasteyrie, *Les Travaux de Paris*, 1860, p. 30.

3. Viollet-le-Duc, *Entretiens sur l'Architecture*, t. II, p. 300

Ces conditions soumettaient les propriétaires à des différences de traitement illogiques. La hauteur des bâtiments demeurait la même pour une rue de 9 m. 74 ou de 19 m. 90. Mais si au lieu de 9 m. 74 la rue n'avait que 9 m. 73, un seul centimètre de différence faisait perdre 3 mètres au constructeur. Ces dispositions, contraires au sens commun, correspondaient aux types usuels de maisons à quatre, cinq, six, sept étages, de dimensions analogues. De telles données étaient peu faites pour encourager l'architecte à des recherches personnelles. Il était fatalement conduit à utiliser des plans invariables, à calquer sa construction sur celle du voisin. En renonçant aux formules toutes faites dans lesquelles s'enfermait l'art de bâtir, en rendant la hauteur des bâtiments strictement proportionnelle à la largeur des chaussées, on permettait une foule de dispositifs différents. L'architecte pouvait surélever le sous-sol, fixer à son gré les dimensions des étages, introduire la plus grande variété dans l'aspect de la façade et le plan de l'habitation.

Cette application de la proportionnalité entre le cube bâti et le cube respirable diminuait en fait la hauteur des bâtiments sur les voies étroites et l'augmentait sur les voies larges. Dans les rues de 3 à 12 mètres, les maisons perdaient de 1 à 3 mètres de hauteur. Dans les rues de 12 à 20 mètres, elles gagnaient de 0 m. 25 à 1 m. 75. Dans les rues de 20 mètres et au-dessus, le maximum de hauteur demeurait fixé à 20 mètres[2]. Cette diminution des immeubles sur les rues étroites frappait principalement les petits propriétaires. On leur donna une compensation, en permettant d'augmenter le rayon des combles : c'était un moyen d'offrir plus d'espace à la location tout en élargissant le sillon d'air et de lumière creusé par la rue. Le minimum du rayon fut porté de 5 à 6 mètres, le maximum de 8 m. 50 à 10 mètres : 1 m. 50 d'augmentation dans la hauteur des toitures, c'est à cela que se réduisent toutes les surélévations prescrites par le décret de 1902, qu'on accuse

1. *Rapport présenté par M. Boileau au nom de la sous-Commission du Comité technique sur le projet de revision du décret du 22 juillet 1882 3 mars 1898.*

2. Conseil Général des Bâtiments Civils. Séance du 28 mars 1900. Rapport présenté par M. Guadet.

d'avoir transformé la maison parisienne en « gratte-ciel » américain.

La nécessité s'imposait en outre de donner aux combles, comme aux façades elles-mêmes, une plus grande variété de lignes et de profils. Le toit incliné à 45° que l'on trouve encore sur la plupart des immeubles, le toit en arc de cercle devenu réglementaire depuis 1884, ne présentaient au faîte qu'un plateau monotone, formant pour ainsi dire le couvercle de la boîte en maçonnerie qui constituait la maison. Désormais la voirie permet de prolonger en hauteur l'arc de cercle du comble par un toit incliné à 45°. Dans cette zone nouvelle qui lui est concédée, l'architecte peut exécuter un haut couronnement monumental sous la forme qu'il préfère. Un champ indéfini est ouvert à son esprit d'invention.

Mais de plus en plus l'architecture a des exigences utilitaires. La maison à loyer qui prédomine aujourd'hui à Paris, est le plus souvent construite par des spéculateurs, sans autre préoccupation que le rendement des capitaux engagés. Le propriétaire n'habite pas son immeuble. Inconnu du passant, il n'encourt aucune réprobation pour l'enlaidissement de la voie publique. Il cherche à adapter sa maison aux convenances de tous les hôtes de passage qui y séjourneront quelques mois ou quelques années. Il choisit un modèle banal, il s'adresse non pas à un artiste, mais à un homme d'affaires, pour qu'il trouve sur un terrain le maximum d'espace logeable et garantisse par avance l'intérêt du capital. L'architecture privée échappe de plus en plus à l'architecte.

Aussi les réformes de 1902 ont-elles été souvent détournées de leur véritable but. Le propriétaire a fait construire des encorbellements en pierre, mais il s'est bien gardé de les répartir sur les diverses parties de la maison. Il a simplement substitué aux appentis de fonte et de verre, des gibbosités en maçonnerie qui empâtent de haut en bas la façade, de manière à desservir égalitairement chaque logis. Le plus souvent il a oublié les fenêtres latérales, qui font tout l'agrément et sont la principale raison d'être du balcon fermé. Il n'a songé qu'à agrandir une pièce, pour se procurer un supplément de loyer. Dans ces verrues informes, qui s'allongent

en avant des maisons neuves de Paris, on chercherait vainement un souvenir de l'échauguette française du moyen âge ou des délicieux windows qui ornaient au XVIIe siècle les demeures rurales de l'Angleterre. La décoration est devenue l'esclave de la location.

De même, les formes nouvelles prévues pour les combles n'ont servi dans les hautes toitures qu'à aménager plusieurs étages d'appartements, surmontant les façades en pierre de lourdes coiffures d'ardoise. La décoration du couronnement se réduit à l'exécution d'un dôme banal, véritable casque d'uniforme, dessiné partout d'après un modèle identique et prolongeant la monotonie jusqu'au faîte de l'édifice.

Dans l'immense agglomération parisienne, la voirie n'a pas distingué entre tant de quartiers d'origine et de destination différentes. Elle a péché tantôt par une trop grande hardiesse, tantôt par une excessive timidité. Elle a laissé construire des façades nouvelles sur des rues qui conservent un style ou s'harmonisent avec un ensemble décoratif. La rue Soufflot ou l'avenue de l'Opéra s'accommodent mal des encorbellements et des dômes qui masquent les perspectives monumentales. La surélévation de l'Hôtel des Deux-Mondes, l'addition d'une colonnade à ses étages supérieurs offrent un contraste choquant avec les pilastres amincis des façades voisines. Le dôme aigu de la Samaritaine se trouve mal placé dans le prolongement des toits du Louvre. Celui de l'Hôtel Astoria détruit toute l'harmonie du rond-point de l'Étoile. Le style de l'Hôtel de Ville de Versailles flamboie en face de la majestueuse et tranquille architecture du Palais. On a protesté; la voirie a proposé il y a deux ans de supprimer les formes nouvelles de toitures, pour rétablir les combles plats et les lignes de faîte horizontales[1]. Le Conseil des Bâtiments Civils[2], consulté, s'est prononcé contre un pareil recul. Il a estimé qu'il était trop simple d'éluder ainsi les difficultés d'application d'une réforme. Les toitures élevées peuvent fournir à l'architecte les thèmes de

1. Conseil Municipal de Paris, 1908. *Rapport au nom de la 3e Commission au sujet du projet de modification du décret du 13 août 1902, portant règlement sur les hauteurs et les saillies des bâtiments à Paris*, par M. A. Chérioux, Conseiller Municipal.

2. Conseil Général des Bâtiments Civils, Séances du 27 mai, 3 juin, 17 juin et Avis du 17 juin 1909.

composition les plus intéressants. C'est à l'administration qu'il appartient de les proscrire dans les zones où elles ne s'harmonisent pas avec les lignes générales de l'architecture.

Si la voirie n'a pas suffisamment protégé certaines voies monumentales, elle a appliqué avec trop de timidité les formes nouvelles de construction sur les grandes avenues modernes des quartiers de l'Ouest. Les boulevards Haussmann et Malesherbes, les avenues des Champs-Elysées, Kléber, du Trocadéro permettaient de donner aux saillies le plus large développement. On pouvait sans aucune gêne pour la circulation faire revivre de nombreux motifs d'architecture : les perrons, les porches, les arcades, qui étaient l'ornement des cités anciennes et qui disparaissent de nos villes. Il est inconcevable que, pour fixer les dimensions des saillies, on n'ait envisagé aujourd'hui comme il y a cent ans que les rues de 20 mètres au plus, alors que nos avenues ont jusqu'à 70 mètres de largeur. Sur certaines voies, il est vrai — notamment sur l'avenue du Bois-de-Boulogne et l'avenue Henri Martin — les propriétaires sont tenus d'aménager, devant leurs maisons, des jardins sur lesquels des avant-corps viennent rompre parfois l'alignement uniforme. Mais ce sont là des exceptions, et le plus souvent les grilles hautes, serrées, couvertes de feuillage semblent faites pour soustraire les façades à la vue du passant, non pas pour concourir à l'embellissement de la voie publique.

Dans une ville aussi complexe que Paris, il est indispensable d'adopter un règlement qui distingue des zones de bâtiments et discerne les conditions d'aspect et d'habitation les meilleures pour les quartiers d'affaires ou de luxe, de petite bourgeoisie ou de travail industriel. C'est ainsi qu'à Amsterdam, à Copenhague, à Vienne, à Berlin, dans la plupart des villes d'Europe, les municipalités différencient la hauteur des maisons, le nombre des étages, la proportion de la surface bâtie, les conditions mêmes de la construction [1].

*
* *

Même uniformité dans le tracé des rues modernes. La plupart ont été dessinées par des ingénieurs ou des géomètres, à

1. Stübben, *Der Städtebau*, pp. 361 et 411.

la manière d'un canal ou d'une voie ferrée. Au lieu de s'accommoder des accidents du sol, on les a nivelés. Au lieu de se servir des monuments, comme de décors heureusement placés, on a préféré les abattre. Aucun souvenir ne paraît demeuré de ces bâtisseurs habiles du moyen-âge, qui ménageaient à travers des rues sinueuses une succession rapide de perspectives variées, de tableaux sans cesse changeants, tels que nous en offrent encore les vieux quartiers de Lubeck, de Bruges ou de Nuremberg. Le charme de nos grands boulevards tracés au XVIIe siècle sur les plans de Bullet et Blondel, fait paraître plus fastidieuse la monotonie des boulevards de Strasbourg et de Sébastopol, des rues de Lafayette et d'Allemagne, qui pendant plusieurs kilomètres suivent une allée rectiligne. Les places ont été créées, comme les rues. Les places anciennes étaient des espaces clos, situés en dehors des grandes voies de circulation, encadrés de monuments décoratifs : leur clôture par des arcades, formant un tableau fermé, était la condition même de l'impression qu'elles produisaient[1]. Aujourd'hui elles ne sont plus que des carrefours de passage faisant communiquer plusieurs percées.

La ville a été transformée au XIXe siècle, non seulement pour améliorer l'hygiène ou faciliter les transports, mais aussi pour des raisons politiques. Depuis 1830, les émeutes avaient été favorisées par l'enchevêtrement des étroites rues du centre, qui rendaient toute action militaire impossible. A la suite des événements de 1839, le gouvernement constate que « le centre de Paris est dans un si triste état de communication, qu'on peut en faire un véritable camp retranché tout à l'avantage des forces populaires et que la raison d'État commande de ne pas laisser subsister un pareil champ de bataille[2]. » Cette préoccupation, devenue plus vive encore après les journées de Juin n'a pas cessé de hanter Haussmann. Son plan de grands travaux fut avant tout un plan stratégique. Il s'appliqua à percer les principaux foyers de l'émeute[3]. La carte des transformations effec-

1. Camillo Sitte. *L'art de bâtir les villes*, trad. Camille Martin 1902, ch. III.

2. Grillon, Callou, Jacoubet. *Études d'un nouveau système d'alignements et de percements de voies publiques faites en 1840 et 1841*, présentées au Conseil Général des Bâtiments Civils le 8 août 1848, p. 17.

3. *Rapport* annuel du Préfet de la Seine, 1854

tuées est très claire à cet égard. La rue de Rivoli, prolongée jusqu'au faubourg Saint-Antoine, ouvre aux troupes de Vincennes et de Courbevoie le chemin de l'Hôtel de Ville, dégagé par le percement de l'avenue Victoria. La grande transversale, qui joint la gare de l'Est à la rive gauche, permet la pénétration militaire dans les quartiers des faubourgs Saint-Denis et Saint-Martin et dans ceux de la Montagne Sainte-Geneviève. La place du Château-d'Eau, centre de casernement, est entourée de larges avenues qui rayonnent vers les Halles, le Trône, Belleville et Ménilmontant [1].

Ces voies stratégiques devaient offrir un tracé parfaitement rectiligne au tir et aux charges de cavalerie. Au lieu de rectifier des voies existantes, comme les faubourgs Saint-Denis et Saint-Martin, on ouvre entre elles à grands frais le boulevard Sébastopol; on sacrifie toutes les façades en ressaut; sur l'alignement du boulevard Saint-Germain, tombent les Hôtels de Bentheim, de Forcalquier, d'Humières, du Rouvre, sur la rue de Rivoli ceux d'Angivillers et de Montbazon [2]. Le dégagement du quartier des Écoles nous a valu la perte de Saint-Benoît et de Saint-Jean de Latran. Le percement de la rue de Rennes a émietté les derniers restes de l'enceinte de Saint-Germain des Prés.

La plus value des terrains, la multiplication des maisons à loyer ont conduit à tirer du lotissement le parti le plus avantageux, en donnant aux façades leur développement maximum. Autrefois les hôtels privés disposaient leurs communs sur la rue, l'habitation se trouvant entre cour et jardin. C'est le plan des vieilles demeures de la rue de Varenne ou de l'Université, tournées vers l'intérieur comme l'était la maison antique. L'habitation moderne, au contraire, a sa valeur déterminée par la longueur de sa façade sur la rue. Dans certaines villes des États-Unis, à Chicago par exemple, le maximum de façades s'obtient par le lotissement en hexagone. Nos municipalités n'ont pas adopté une forme aussi inesthétique et aussi incom-

1. Cf. *La Transformation de Paris sur le second Empire.* Exposition de la Bibliothèque et des Travaux Historiques de la Ville de Paris du 12 mai au 2 octobre 1910.

2. Cf. André Hallays. Haussmann et les Travaux de Paris, *Revue Hebdomadaire* 5 février 1910.

mode pour la circulation ; mais l'usage s'est établi de lotir en blocs rectangulaires très étroits, permettant d'édifier des bandes de maisons allongées en placards et coupées par des rues très rapprochées. Les pâtés d'immeubles à loyer n'ont guère plus de 60 à 100 mètres de largeur. Il suffit de comparer le plan de Paris sous Louis-Philippe avec celui du Paris actuel pour voir combien le long des grandes voies se sont amincis les blocs de maisons, de plus en plus divisés par les percées transversales.

Aujourd'hui, une réaction commence contre les abus du tracé géométrique. Dans un récent mémoire au Conseil Municipal, le Préfet de la Seine constate que « le souci des belles œuvres du passé a été compté pour rien dans l'étude des décrets d'alignement et d'expropriation[1] ». Il propose de reviser tous ceux qui, s'ils venaient à être exécutés, entraîneraient la disparition de monuments historiques. Ainsi l'élargissement de la rue Saint-Antoine qui détruirait l'Hôtel Sully, celui de la rue François Miron qui doit faire disparaître l'Hôtel de Beauvais, celui de la rue des Francs-Bourgeois qui raserait les façades des Hôtels d'Albret, d'Hérouet et de Soubise, vont être soumis à des tracés rectificatifs.

Le même mémoire préfectoral contient une déclaration d'une portée plus générale. Il reconnaît que les nouveaux tracés d'alignement se font « inexorablement en ligne droite », quels que soient les obstacles que l'on puisse rencontrer. « Peut-être a-t-on pensé qu'on réaliserait des économies, qu'on obtiendrait un résultat plus agréable. Peut-être suit-on par entraînement les intentions stratégiques de Napoléon III. Peut-être enfin n'a t-on pensé à rien du tout. » Cette dernière raison est la plus vraisemblable et tout commentaire affaiblirait cette critique de l'administration d'hier par celle d'aujourd'hui. Il convient, ajoute le préfet, « d'éviter le danger d'une trop grande régularité et de ne pas imiter l'insipide damier des villes américaines ». Aussi la voirie se bornera-t-elle désormais à rectifier les rues existantes en détruisant le moins possible et en n'expropriant qu'un seul côté. Ce système prudent que l'on souhaiterait de voir suivre dans l'exécution du grand programme de travaux

1. *Mémoire* du Préfet de la Seine au Conseil Municipal, 27 octobre 1909, Annexe n° 2.

municipaux actuellement à l'étude, ne fait que remettre en honneur les idées en cours au début du XIXe siècle. Dans un mémoire présenté en 1819 au Conseil Général de la Seine, le Préfet de Chabrol indique que l'alignement doit être obtenu en élargissant un seul côté de la rue et en faisant payer aux propriétaires de l'autre côté la plus-value correspondante [1]. Ce système est économique, il conserve les perspectives anciennes, il satisfait aux nécessités de la circulation qui n'exige nullement des voies droites, mais des voies suffisamment larges et aux tournants adoucis. En sachant demeurer fidèle à ces principes de sagesse, l'Administration du Second Empire eût épargné de nombreux millions, conjuré d'irréparables ruines.

PAUL LÉON

1. *Mémoire présenté par M. le Comte de Chabrol, Conseiller d'État, Préfet du Département de la Seine, au Conseil Général de ce Département, concernant l'exécution du projet d'alignement de la Ville de Paris*, p. 6.

POÉSIES

I

VOTRE LIVRE

Je veux faire un livre pour vous
Qui soit si tendre, si jaloux,
Si câlin, si tremblant, si grave,
Que même les moins curieux,
Sans rien connaître de vos yeux,
Comprennent que je suis esclave.

Le soleil, l'azur et le vent
Y mèneraient leur jeu mouvant
Et flotteraient sur chaque ligne,
Et mon désir s'y cacherait,
Comme un espoir dans un secret,
Comme une grive dans sa vigne!

Les arbres simples du verger,
Emmêlant leur dessin léger,
Feraient des ombres sur les pages;
Vous y trouveriez à foison
Des reflets de toute saison
Et des couleurs de paysages.

Pour les jardins mûrs de l'été
Je prendrais des mots de clarté
Où tiédit l'arome des pêches,
Et pour le timide printemps
J'écrirais des vers hésitants,
Épanouis en rimes fraîches!

Quand je parlerais de l'hiver,
Sur un rameau de sapin vert
Je laisserais briller le givre,
Et l'âme rose du foyer,
Aux soirs de novembre mouillé,
Luirait par endroits dans ce livre...

Ainsi, je veux vous émouvoir
Par le mystérieux pouvoir,
Par les douceurs d'une voix franche;
Je veux que mon livre fervent
Devienne plus vrai, plus vivant,
Si votre visage s'y penche;

Je veux que, si vous le lisez,
Un vol imprévu de baisers
S'en évade et vous environne
Et que votre corps ignorant
Défaille de ce qu'il apprend
Et de tout ce que je lui donne!

Vous serez seule avec mon cœur :
J'espère alors qu'une langueur
Étourdira votre pensée
Et que, vos chers yeux se fermant,
Vous resterez là, longuement,
Inquiète, heureuse et blessée...

II

APRÈS AVOIR LU « LES CONFESSIONS »

Il a plu. J'ai le cœur plus lourd que de coutume;
Le jardin de fraîcheur nouvelle se parfume
Et le soleil se mire aux flaques du perron.
Être seul! ignorer même ce qu'elle pense;
Pour tout baiser, n'avoir que du vent sur le front;
Pour tout bonheur, sentir que l'été recommence
Avec la jeune vigne et la fleur des vergers
Et craindre que ses yeux d'enfant ne soient changés!...
Le rosier brille encor de la récente averse;
Dans le lilas pépie un invisible oiseau;
Je suis ému... Je songe à la candeur perverse
Du vieux livre où j'ai vu les larmes de Rousseau;
Un souffle paresseux balance l'herbe humide;
Je songe à l'amoureux pleurant d'ardeur timide,
Je le plains : car longtemps, aujourd'hui, m'a parlé
Le rêveur sensuel, orgueilleux et troublé,
Et je comprends la ferveur triste de Jean-Jacques...
Alors, muet d'amour et d'attendrissement,
J'écoute, au bon soleil, alterner doucement
Un chant d'oiseau, la brise et les cloches de Pâques!...

III

LA DANSEUSE

Petite fille grecque à la courte tunique,
J'ai vu ton jeune sein, ta hanche et ton genou...
Tu danses : mon cœur bat. Tu danses : je suis fou,
Car tes gestes sont des oiseaux sur la musique!
Je suis à toi, j'irai si loin que tu voudras :
Tu m'emportes, au rythme inspiré de ta danse;
Il suffit, pour m'ouvrir soudain l'azur immense,
D'un voile qui palpite et vole sur ton bras!

Tu cours et le tissu marque ta jambe ronde :
J'aperçois l'horizon, les coteaux, les chemins,
Un cortège d'enfants qui rit et vagabonde,
Et j'adore, muet, joignant vers toi les mains,
Ta beauté de seize ans que les Dieux firent blonde!
Tu t'élances, rapide, et le buste en avant,
Pour annoncer la fin de la chaude bataille :
J'entends sonner un bruit de gloire dans le vent.
Tu galopes, des plis te caressent la taille :
L'allégresse qui fait bondir ton corps nerveux
Réveille les clameurs et les buccins de cuivre,
Et je crois voir, baisant ton front et ta bouche ivre,
Un souffle de victoire en tes libres cheveux!

Puis tu danses, parfois, sur un air simple et tendre,
Qui plaît à la ferveur craintive des amants,
Et le gazon léger frôle tes pas charmants :
Le narcisse est en fleur et tu me fais entendre
Les murmures d'avril, un ruisseau dans les joncs,
La flûte du berger, l'abeille et les pigeons
Et la mollesse errante et subtile des brises...
Puis tu frémis, tu te réchauffes, tu te grises
De la musique éparse et folle qui te prend,
Ton cœur mystérieux et clos devient plus grand
Et ta marche devient plus vive et cadencée;
Ta forme transparaît sous la blancheur du lin,
Et, brûlante, ingénue et fougueuse soudain,
Tu t'offres au plaisir, la tête renversée!...
Mais voici que renaît dans tes yeux et ton sang
La tranquille pudeur d'une vierge dansant :
C'est fini de la fièvre et du divin vertige,
A peine si le bord de ta robe voltige;
Paisible elle retombe en un chaste dessin;
Une rose, à présent, s'ouvre dans ta main frêle,
Tandis que, langoureux comme une tourterelle,
L'amour apprivoisé se blottit sur ton sein...

Petite fille grecque à la tunique brève,
Tu fus pour moi, sous un candide vêtement,

La forme d'un espoir et l'image d'un rêve;
Tes lèvres m'ont parlé silencieusement.
Je voudrais, rassurant ton âme un peu sauvage,
Avec une douceur et des soins infinis,
Tenir entre mes doigts tes boucles, ton visage,
Tes pieds même qu'un peu de poussière a ternis,
Et ta gorge d'enfant vers un baiser tendue...
— Mais tu n'écoutes pas nos serments dangereux :
Tu souris, et jamais tu n'arrêtes pour eux
Ta danse juvénile, ardente et presque nue...
Tu t'en vas... Et je garde en mes yeux désolés
Tes gestes, blancs oiseaux qui se sont envolés!...

IV

EN FERMANT LA MAISON D'ÉTÉ

C'est la maison d'été, familière et petite;
Un timide soleil à la porte reluit,
L'héliotrope mauve a gelé cette nuit :
Je comprends que voici l'automne, où je la quitte!

Ici j'ai respiré l'azur et la chaleur,
Le long des jours pesants et des lentes soirées;
L'air autour du tilleul avait un goût de fleur.
Tout près, le lac aux eaux mobiles et moirées
Était gris par le calme ou bleui sous le vent;
Parfois, dans ma fenêtre où bougeait la glycine,
Une barque croisait sa double aile latine,
Et je vivais sans hâte, heureux, simple, rêvant...
L'aube glissait du rose en mon rideau de perse
Où montent des rameaux et des papillons verts,
Puis midi l'enflammait d'un rayon qui transperce,
Puis la lune filtrait sa douceur au travers.
Ainsi ma chambre était charmante et nuancée
Par les mille clartés qui flottent sur juillet :
Délicieusement chaque heure y variait
Les teintes, les parfums, et jusqu'à ma pensée!

Dans un trait d'or coupant le plafond blanc de chaux
Je devinais tout le soleil de la nature;
Je savais, en voyant s'assombrir la tenture,
Que le soir approchait des rosiers encor chauds.
J'entendais, au dehors, un rire, la fontaine,
Le bruit mouillé qui claque aux pierres du lavoir,
Des chants qui m'arrivaient d'une moisson lointaine
Ou la ruche faisant son bourdonnant devoir!...
Certains jours, je sortais en emportant un livre;
Mais des lueurs venaient trembler sur les feuillets :
Alors, penchant le front, sans lire, j'oubliais,
Grisé par le plaisir éblouissant de vivre,
Et j'ai vu mon Ronsard, dans l'herbe délaissé,
Une fois, accueillir un papillon lassé.
Le jardin, de la mousse à la rose trémière,
Était environné d'une si vive ardeur
Que je n'avais, baigné de l'immense lumière,
Plus d'ombre dans les mains ni d'ombre dans le cœur :
L'amour me paraissait une claire aventure,
Un conte d'Orient noble et miraculeux,
Un flexible jasmin que l'on cueille et qui dure;
Vous étiez devant moi le bonheur aux yeux bleus
Et je croyais vous bien connaître, ô mon aimée!
Vous étiez lumineuse et blonde et parfumée
Des souffles mûrissants qui courbent les épis;
Nous vivions au soleil et j'avais confiance...
Mais voici l'inquiète et lente défaillance
De l'automne : je me résigne et la subis,
Et, puisqu'il faut quitter la maison campagnarde,
Dans chaque chambre, avant de tirer les volets,
Je m'arrête, je me souviens et je regarde.
J'y veux emprisonner encore les reflets
Et la frêle couleur de cette matinée
Et l'espérance où tient toute ma destinée;
Je veux que le secret de mon amour y soit
Captif, durant l'oubli des mois mélancoliques,
Sous l'abri du vieil arbre et la pente du toit,
Comme en un coffret sûr où dorment des reliques.
— Je quitte la maison. Je ne la rouvrirai

Qu'au mois fleuri par l'aubépine et les jacinthes :
Le vol de mes pigeons tournoiera sur le pré,
Et les vitres d'un bleu léger sembleront teintes...
O mon aimée, avec l'amoureuse saison
Reviendrez-vous aussi pour que tout recommence?
Je vous attends. Je me ferai par le silence
Une âme de sagesse et de grave raison;
Mais je sais qu'en partant, au bout de l'avenue,
J'aurai froid et qu'ensuite, immobile et troublé,
J'hésiterai, saisi d'une peur inconnue,
En fermant le portail, quand grincera la clé.

V

POUR VOTRE FÊTE

J'arrive du jardin fané qui sent la brume
Et l'hiver déjà proche, et le froid, et l'ennui :
Crédule, j'espérais y trouver aujourd'hui
Des fleurs encor, pour que ma lettre se parfume,
Et je n'ai pu cueillir aux parterres gelés
Que des feuillages bruns et qu'une rose morte...
Voici... Près de mon feu doré je les rapporte;
Je les ai réunis pour vous : recevez-les.
Mais, au moins, devinez tout ce que je vous donne
De souvenir vivace et de fidélité
En vous offrant ces débris frêles de l'été!
Ne vous attristez pas pour un matin d'automne,
Et sachez que, toujours plus grave et se calmant,
Sous la blancheur du ciel et le recueillement
Et dans l'humble silence où veille la nature,
Ma tendresse, de jour en jour, devient plus sûre...
D'autres vous offriront des présents ou des vœux
Et beaucoup seront là qui vous verront sourire;
Je puis songer à vous sans être jaloux d'eux :
Vous me lirez tout bas... Seulement, je désire
Que mon message tremble en s'ouvrant sous vos doigts,
Qu'il ait une douceur de caresse ou de voix

Et le suprême accent qui fait que l'on écoute :
Alors vous comprendrez que, loin des yeux, souvent,
Nous livrons le meilleur de nous, en écrivant,
Et que l'amour vaut bien les larmes qu'il nous coûte !

VI

LAC D'HIVER

J'aime encore le lac en ce matin frileux
Comme aux jours de chaleur étourdissants et bleus,
Comme aux jours fatigués et sensibles d'octobre.
Sous le froid, il revêt une couleur plus sobre ;
Le cher pays que ses verdures ont quitté,
Du sévère Jura jusqu'à l'humble Savoie,
Doucement, près de lui, s'éclaire et se déploie
Dans le silence noble et la limpidité.
Les rives ont perdu leur ombre et leur feuillage ;
La surface déserte a des pâleurs d'argent ;
Plus jamais ne s'en vont, près des barques, nageant,
Les cygnes qui traînaient un langoureux sillage ;
Les roseaux maintenant sont cassés ou flétris
Qui frissonnaient, l'été, comme de vertes plumes,
Et, gelé, sans rayons, au milieu de l'air gris,
S'arrondit un soleil orange sous les brumes...
Cette nuit, des canards sauvages ont passé,
Invisibles, mystérieux, au ciel glacé,
Puis, inclinant leur aile immobile qui glisse,
A l'aurore, se sont abaissés vers l'eau lisse ;
Ils ont égratigné, brusques, en se posant,
Le fluide miroir où baigne leur image,
Et, calmes, paresseux et ventrus, à présent,
D'un bec soigneux et plat caressent leur plumage.
Les monts, dans la froideur sereine du lointain,
Sont éclairés de neige et bordés d'azur tendre,
Et ce grave soleil d'hiver laisse descendre

Sur les flots aux lueurs de nacre et de satin
Un reflet qui, porté lentement par la houle,
S'étend, ondule, et jusqu'aux oiseaux se déroule...
Ceux-ci, dressant le col, paraissent pressentir
L'instant impérieux et proche de partir
Dans l'inconnu, vers un rivage qui leur plaise;
Et soudain, autour d'eux, le familier décor
Prend, avec ce lac blanc où palpite un peu d'or,
Un charme inattendu d'estampe japonaise!

VII

UN SOIR OÙ J'ÉCRIVAIS POUR ELLE.

Vous m'oubliez... L'hiver nous sépare. N'importe,
J'ai tiré les rideaux et j'ai fermé ma porte
Afin de vivre seul avec vous tout un soir.
Bien que lointaine, il faut que vous veniez me voir :
Je vous appelle, obscure et blonde voyageuse...
Le jardin noir, sous les étoiles et le gel,
Est tout givré comme une image de Noël :
Vos pas traverseraient la pelouse neigeuse
Et vous m'apporteriez un sourire transi.
Ma lampe vous attend et mon feu rose aussi
Et moi-même... Je vais écrire pour vous plaire :
Sur la table j'ai préparé la page claire
Où je voudrais pouvoir, humble et laborieux,
En un poème heureux comme votre visage,
Peindre avec les vieux mots un jeune paysage,
Effleurer votre joue et parler de vos yeux!
Une présence vague erre dans le silence
Avec les chers espoirs que vous m'avez donnés
Et je ne suis plus seul... Est-ce vous qui venez
Me rejoindre en secret pour une confidence?...
Je ne tournerai pas la tête : j'aurais peur

De briser un instant fragile de bonheur.
Est-ce votre amitié sereine qui me frôle ?
Ce poids charmant, est-ce une main sur mon épaule
Et me ramenez-vous des souvenirs absents ?
J'ignore... Je vous aime. Il est tard... Mais je sens
Un regard éclairer mon front dès qu'il se lève...
Alors, vous devinant dans l'ombre à mes côtés,
Sans savoir si j'invente ou bien si vous dictez,
Je laisse le travail m'incliner sur mon rêve.

JACQUES CHENEVIÈRE

QUESTIONS EXTÉRIEURES

POLITIQUE RUSSE

Voici le livre le plus important, je crois, qui ait paru depuis dix ou vingt ans sur la politique internationale : *Le Bosphore et les Dardanelles, étude historique sur la Question des Détroits* (d'après la correspondance diplomatique, déposée aux Archives centrales de Saint-Pétersbourg et à celles de l'Empire), par Serge Goriainow, directeur des Archives de l'Empire et des Archives centrales de Saint-Pétersbourg, — avec une préface de M. Gabriel Hanotaux (Plon-Nourrit et Cie, imprimeurs-éditeurs, 1910).

Le volume tient les promesses du titre, et au delà. Par le directeur des Archives de l'Empire et des Archives centrales de Pétersbourg, la correspondance publique et secrète des diplomates russes, de 1805 à 1878, a été explorée, et elle nous est communiquée, résumée du moins, avec une franchise qui tient parfois de l'audace, pour ne pas dire plus. Bismarck vantait sa « diplomatie en caleçon de bain ». Le caleçon des diplomates est toujours un costume pudique et fort complet. Dans son apparente ingénuité, on n'attend pas que le livre de M. Goriainow blesse les convenances de son gouvernement. Il n'en reste pas moins que jamais un exposé aussi nu n'avait été fait de la politique russe au Levant et même de toute la politique russe en Europe.

Pour la Russie, toute la fameuse question d'Orient se résume dans ces mots : de quelle autorité dépendent les détroits du Bosphore et des Dardanelles? qui en est le détenteur?

Telle est la troisième phrase du chapitre premier, et le quinzième et dernier chapitre pourrait tenir tout entier dans cette page[1] :

Après la guerre de 1877-1878, la Russie dut s'engager à s'en tenir à l'ordre des choses existant dans les Détroits et à ne pas le changer : elle fut forcée de renoncer à l'accès des Détroits pour son pavillon de guerre. *Le droit de libre passage par le Bosphore et les Dardanelles, reconnu pour les bâtiments de guerre russes, aurait servi de compensation à tous les sacrifices d'une guerre longue et coûteuse...*

Mais au Congrès de Berlin, le secours moral que les deux empires limitrophes, nos alliés, nous avaient promis, nous fit faux bond. L'empereur d'Allemagne était sous l'influence de ses parents anglais et, grâce à son âge avancé, n'avait pas le courage de prendre notre parti sans tergiverser. Le chancelier d'Allemagne, tout en nous assurant de son amitié inébranlable, cherchait seulement l'occasion de tirer le plus de profit possible de sa position, sans se brouiller avec l'Angleterre et tout en prêtant son appui au comte Andrassy.

Pour attirer l'Autriche vers nous et écarter les obstacles qu'elle pouvait nous créer, nous avions dû admettre son influence dans les terres slaves, *lui reconnaître le droit de s'annexer la Bosnie et l'Herzégovine*, provinces peuplées de Serbes, qui allaient passer sous le joug de la Hongrie, ennemie acharnée des Slaves. Quoique l'annexion de ces contrées à l'Autriche-Hongrie fût imminente, sans coup férir de sa part, rien que par les armes russes, cet empire s'évertua à mettre des obstacles aux vues de la Russie et fit cause commune avec notre ennemie déclarée, l'Angleterre.

Ainsi, au Congrès de Berlin, le prince Gortchakow se trouva en présence d'une opposition systématique de l'Angleterre et de l'Autriche. Quant au prince Bismarck, comme le dit le chancelier de Russie, son attitude était loin de répondre à celle qu'en 1871 nous avions observée vis-à-vis de l'Allemagne. « C'est pourquoi, écrivait le prince Gortchakow, l'impression générale que j'emporterai du Congrès est que compter davantage sur l'entente des Trois Empereurs serait une illusion. » — A cet endroit de la lettre, l'empereur Alexandre écrivit en marge : « C'est aussi mon opinion. » — « Le comte Andrassy, continuait le prince Gortchakow, a tout fait pour détruire

1. Pages 374 et suivantes.

cette illusion, et l'empereur François-Joseph suit les impulsions de son ministre... En conclusion, je pense que, cette paix boiteuse conclue, nous aurons à revenir à l'adage de 1856 : la Russie aura à se recueillir. »

*
* *

Pour apprécier à sa valeur le livre de M. Goriainow, il faut le replacer dans l'histoire présente. Si la traduction française paraît aujourd'hui seulement (juillet 1910), l'édition russe parut voici près de trois ans et demi, en janvier 1907. On pense bien que ce gros in-8° de quatre cents pages, denses, bourrées de citations, qui, pour la plupart, sont inédites, et de documents qui sortent des archives les plus secrètes, ne fut pas improvisé. On ne risque pas de se tromper beaucoup en imaginant que, même préparé depuis longtemps par M. Goriainow et ses devanciers, il prit encore à son dernier auteur plusieurs semestres, la meilleure part de ces années 1905-1906, qui allèrent de la paix russo-japonaise aux premières définitions de l'accord anglo-russe. Revenue des aventures mandchouriennes, la Russie, comme après la guerre de Crimée, comme après la guerre des Balkans, éprouvait de nouveau le besoin de « se recueillir ». Elle avait à faire son choix entre les deux partis qui s'offraient à elle.

De nouveau, on parlait d'une alliance, d'une entente au moins des Trois Empereurs. A l'amitié très intime qui, depuis dix ans, n'avait jamais cessé d'unir Guillaume II et Nicolas II, venait s'ajouter l'intimité de MM. Isvolski et d'Aehrenthal, qui s'efforçaient, dit-on, de couronner les huit ou dix années de l'entente austro-russe dans les Balkans (1896-1906) par quelque chef-d'œuvre où l'on invitait Rome à prendre sa part. Ambassadeur austro-hongrois à Pétersbourg (1899-1906), puis ministre des Affaires étrangères à Vienne (octobre 1906), M. d'Aehrenthal passait déjà pour l'heureux ouvrier de cette Triplice impériale.

Pourtant, M. Isvolski n'était arrivé de la légation de Copenhague au ministère (mai 1906) que malgré le « parti allemand » de Pétersbourg, par la volonté de l'impératrice-douairière Marie-Féodorovna. Il était l'homme du « parti

danois », qui, depuis quatre ou cinq ans déjà, prêtait l'oreille aux invites d'Édouard VII. La guerre russo-japonaise (1903-1905) était venue contrecarrer les premiers efforts du roi. Mais cette guerre finie (juillet 1905), la conférence d'Algésiras avait resserré autour de la France la double amitié de Londres et de Pétersbourg (janvier-avril 1906); puis le négociateur anglais d'Algésiras, sir Arthur Nicolson, était allé (juin 1906) remplacer chez le Tsar le confident des pensées royales, sir Charles Hardinge, qui, après deux années d'ambassade en Russie (mai 1904-juin 1906), était devenu le secrétaire-permanent du Foreign Office : on avait alors rapidement marché vers l'accord anglo-russe touchant la Perse (août 1907), puis vers l'entente définitive, scellée à Reval (juin 1908). En tout cela, M. Isvolski laissait faire plutôt qu'il ne collaborait. Il ne pouvait subsister que par la grâce quotidienne du « parti danois », dans l'hypothèse et la préparation de l'entente anglo-russe. Mais il voulait subsister, quand même, si, le « parti allemand » l'emportant quelque jour, l'union des Trois Empereurs venait à sortir de l'indécision impériale.

Entente anglo-russe ou union des Trois Empereurs, de 1905 à 1907, dans l'incertitude du choix que l'on ferait, la direction des Archives de l'Empire et des Archives centrales de Pétersbourg travaillait au mémoire des demandes que la Russie présenterait à ses amis et alliés quels qu'ils fussent. En acceptant l'amitié anglaise, Pétersbourg ne dissimulait pas à ses rivaux de 1877-1878 que, si l'on voulait que la Triple Entente fût plus durable que l'ancienne union des Trois Empereurs, il fallait que Paris et Londres acceptassent certaines définitions des intérêts et droits russes en Turquie, sur lesquels, de Pierre le Grand à Nicolas II, Pétersbourg n'a jamais varié :

Après avoir conquis le littoral de la mer d'Azow et créé la flotte militaire russe, — nous dit M. Goriainow, en tête de son premier chapitre, — l'empereur Pierre équipa pour Constantinople le premier navire de guerre russe *Kriépost*, sur lequel débarqua à Tsargrad (Constantinople) le premier envoyé extraordinaire de Russie à Constantinople, le diak de la douma, Émilien Oukraïntsow. Il avait reçu pour mission de conclure un traité de paix, par lequel, entre autres privilèges, serait accordée à la marine russe la libre navigation de la mer Noire depuis Azow et Taganrow jusqu'à Constantinople.

En 1877-1878, pendant la guerre des Balkans, M. de Nélidow (l'ambassadeur actuel de Russie à Paris) est chargé de dresser, pour les Trois Empereurs alliés, les conditions *minima* de la paix future :

La principale clause du traité, disait M. de Nélidow, est celle que nous aurions à introduire au sujet des Détroits. La libre communication avec la Méditerranée et, en même temps, le moyen d'empêcher les flottes ennemies de menacer nos côtes de la mer Noire, *tel doit être et a toujours été le but principal de notre politique en Turquie*. Il faut donc chercher des combinaisons qui nous assurent, à nous seuls, la liberté de navigation dans les Détroits, à l'exclusion de tous les autres pavillons de guerre [1].

Et voilà du même coup la claire définition de ce que les Russes entendent par « liberté des Détroits ». Là-dessus encore, Pétersbourg depuis cent ans n'a pas varié. Cette définition de M. de Nélidow en 1877-1878, nous allons la retrouver dans la bouche de M. Isvolski en octobre 1908 ; mais elle figure déjà dans le traité secret qu'en 1805 l'ambassadeur russe Italinski exigeait de la Porte, et cet article VII du traité de 1805 n'était que la ratification des privilèges stipulés par les conventions russo-turques de 1798 et de 1802.

Les deux hautes parties contractantes sont convenues de considérer la mer Noire comme fermée et de n'y permettre l'apparition d'aucun pavillon de guerre ou bâtiment armé de quelque puissance que ce soit ; dans le cas où quelqu'une de celles-ci tenterait d'y paraître en armes, les deux hautes parties contractantes s'engagent à regarder une pareille tentative comme *casus fœderis* et à s'y opposer de toutes leurs forces navales, comme étant l'unique moyen d'assurer leur tranquillité réciproque ; *bien entendu que le passage libre par le canal de Constantinople continuera d'avoir lieu pour les bâtiments de guerre et transports militaires de S. M. Impériale de toutes les Russies, auxquels dans chaque occasion la Sublime Porte prêtera, autant qu'il dépendra d'elle, toute assistance et accordera toute facilité* [2].

Sitôt parue, l'édition russe du livre de M. Goriainow (janvier 1907), sitôt négocié, puis signé, l'accord anglo-russe sur la Perse (mai-août 1907), les aspirations russes se tournent

1. S. Goriainow, *op. laud.*, p. 6.
2. Id., *op. laud.*, p. 355.

vers les Détroits et, durant trois années et demie, elles vont tendre à un règlement nouveau suivant la définition de 1798-1805. Deux difficultés, — affaires persanes, affaires sino-japonaises, — viendront à la traverse; Pétersbourg à certaines heures semblera tourner le dos à Constantinople pour courir à Tauris ou à Kazvin, à Kharbine ou à Tokio; mais dans le continuel imbroglio de ces trois problèmes turc, persan et mandchourien, les Détroits resteront « le but principal de la politique russe ».

***

1907 est l'année critique pour les puissances qui rêvent d'un partage de l'empire ottoman. Si on laisse s'achever l'œuvre que la diplomatie anglo-française a de 1902 à 1906 poursuivie en Turquie d'Europe, les réformes macédoniennes vont peut-être rétablir la paix balkanique et donner une survie à l'intégrité ottomane : MM. d'Aehrenthal, Isvolski et Tittoni échangent des précisions plus détaillées sur l'avenir que leurs ambitions syndiquées réservent à l'empire turc. Dès 1906-1907, ces trois « voisins » se sont entendus sur les « intérêts spéciaux » qu'ils veulent bien se reconnaître les uns aux autres dans la péninsule des Balkans. Durant l'été de 1907, à Désio (13 juillet), au Semmering (24 août) et à Vienne (25 septembre), ils distribuent à chacun son morceau et la « politique de chemins de fer », inaugurée par M. d'Aehrenthal en janvier 1908, commence les réalisations de cet honnête marchandage. De février à juillet 1908, brouillés en apparence par ce chemin de fer du Sandjak, MM. d'Aehrenthal et Isvolski continuent leur correspondance secrète; au lendemain même de Reval, vers la mi-juin 1908, dans un *memorandum* secret, qu'en novembre 1909 les officieux révèleront au public par leurs articles de la *Fortnigthly Review*, ils conviennent que l'annexion bosniaque et la liberté des Détroits seront les deux marchandises d'échange. A la fin de septembre 1908, deux mois après la révolution jeune-turque, ils se rencontrent à Buchlau : « de leur parfaite identité de vues touchant les intérêts spéciaux de chacun », — ainsi parlent les notes offi-

cieuses, — sortent brusquement l'annexion bosniaque, l'indépendance bulgare et l'union crétoise. M. d'Aehrenthal, le premier, touchant ainsi sa part, M. Isvolski se hâte de réclamer la sienne : il vient en Occident proposer qu'une conférence européenne se réunisse et lui concède la liberté des Détroits.

A Paris, d'avance, M. Isvolski a cause gagnée : nos gouvernants[1] et leurs officieux sont partisans de toutes les libertés que Vienne et Pétersbourg prennent ou prendront aux dépens du Turc; ils déclarent à nos amis de Londres : « Accroître l'autorité du ministre russe en écoutant favorablement les désirs qu'il exprime, c'est fortifier le principe diplomatique qu'il représente, et ce principe, c'est celui de la Triple Entente... Que le régime actuel [des Détroits] soit pénible, vexatoire, intolérable pour la Russie, c'est trop clair et, puisque l'Angleterre en 1907 a cru devoir mettre un terme à la querelle séculaire de l'Éléphant et de la Baleine, il faut voir les choses telles qu'elles sont et ne pas affecter des préoccupations morales qui ne sont que le déguisement des aspirations utilitaires[2]. »

Ainsi Paris admet déjà que Triple Entente et Liberté des Détroits à la russe sont termes inséparables. Mais à Londres, malgré tous les désirs que l'on a de garder l'amitié de Pétersbourg et de sortir M. Isvolski de l'impasse où il s'est jeté[3], on entend la liberté des Détroits tout autrement et, du 10 au 16 octobre, sous la direction du roi Édouard, sir Edward Grey

1. Voir le *Daily News* du 12 octobre 1908 : « Au Quai d'Orsay, on ne cherche pas à dissimuler que M. Isvolski a eu en vue la question des Dardanelles en entreprenant sa tournée auprès des « Puissances de l'Ouest ». M. Isvolski, au cours de ses conversations avec sir E. Grey et M. Asquith, pourra déclarer catégoriquement, en toute conscience, que la « France appuiera la Russie si cette dernière réclame l'ouverture des Dardanelles ».

2. *Le Temps*, *Bulletin de l'Étranger* des 11 et 12 octobre 1908.

3. *Neues Wiener Tagblatt* du 15 octobre : « La situation de M. Isvolski est fort délicate. On lui a reproché en Angleterre de n'avoir fait part ni à Paris, ni à Londres, des projets autrichiens sitôt qu'il les connut, et ses ennemis de Russie l'accusent de n'avoir pas su défendre les intérêts de sa patrie. Le ministre russe se trouve placé en face d'une double tâche. Son passé politique l'oblige à persévérer dans les voies de l'entente franco-russe, tandis que les derniers événements des Balkans lui imposent la nécessité d'obtenir une compensation pour son pays, et cette compensation, M. Isvolski la cherche dans la liberté des Détroits.

et M. Isvolski cherchent vainement à concilier leurs définitions contradictoires :

Londres, le 10 octobre 1908. — L'Angleterre est prête à examiner les demandes des Russes avec un esprit extrêmement bienveillant. Mais pour l'opinion publique, deux solutions seulement paraissent possibles : ou déclarer les Détroits ouverts (cette solution, les Anglais sont prêts à l'accepter immédiatement, mais peut-être plairait-elle moins aux Russes qui voudraient jouir du privilège), ou garder fermée la mer Noire.

Après une semaine de pourparlers amicaux, sir Edward Grey et M. Isvolski restent sur leurs positions et M. Isvolski quitte Londres, couvert d'éloges et de tendres paroles, mais refusé. Du moins Londres refusait d'inscrire la question des Détroits au programme de cette Conférence dont M. Isvolski ne poursuivait la réunion que pour imposer aux Turcs la liberté des Détroits à la russe. Assuré des suffrages autrichien[1], italien[2] et français, M. Isvolski, s'il avait obtenu le suffrage anglais, eût disposé d'une belle majorité...

Or, tout aussitôt après le refus de Londres, une mystérieuse indiscrétion rend impossible la Conférence : une agence publie prématurément le programme que la Triple Entente s'était promis de ne divulguer qu'après l'avoir soumis aux cabinets de la Triplice et de Constantinople (16 octobre)...

Le refus anglais, à la vérité, était mitigé de concessions fort importantes. Sans trop oser l'avouer à leur peuple, les hommes d'État anglais donnaient, en somme, une acceptation de principes : ils admettaient les prétentions russes « moyennant que, pendant toute guerre de la Russie avec une autre puissance, celle-ci eût pour ses navires de guerre le même droit d'entrée et de sortie, aux mêmes conditions que la Russie. » Mieux encore : Londres donnait à Pétersbourg l'autorisation de négocier directement avec les Turcs ce nouveau règlement des Détroits, et Londres donnait la promesse que « la diplomatie anglaise ferait tout son possible pour amener un arrangement conforme aux désirs de la

1. *Memorandum* secret du 19 juin 1908.
2. Voir la *Nuova Antologia* du 1er octobre 1908.

Russie. » Cette note officieuse du 16 octobre ajoutait : « L'accord anglo-russe sort de cette épreuve considérablement fortifié. »

A la fin d'octobre 1908, M. Isvolski rentre de Londres à Pétersbourg en passant par Paris et Berlin. Il emporte de Berlin la promesse que « les deux gouvernements russe et allemand ne cesseront pas de s'efforcer d'arriver à une solution équitable et pacifique des difficultés actuelles ». *Pacifique* ne pouvait s'entendre que pour l'Autriche, que Turcs et Serbes menaçaient, défiaient à l'envi ; la guerre de journaux et de boycottage battait déjà son plein, en attendant l'autre. *Équitable* ne pouvait s'entendre que pour la Russie : il est improbable qu'en octobre-novembre 1908, Berlin n'ait pas connu le *memorandum* austro-russe de juin 1908 et l'égalité établie par MM. Isvolki et d'Aehrenthal entre les deux termes : annexion bosniaque et liberté des Détroits. Après la mise en tutelle d'Abd-ul-Hamid par ses officiers révoltés, Berlin n'avait aucune raison de déplaire à ses amis de Pétersbourg et de Vienne en prenant la défense de la Turquie : tout au plus l'honnête courtier de 1878 se réservait-il en 1908 la possibilité et les bénéfices d'un pareil courtage.

A Pétersbourg, M. Isvolski trouve une telle colère de l'opinion publique, de la Douma et de la Cour contre M. d'Aehrenthal le « perfide ami », le « bourreau des Serbes », qu'il lui faut hurler avec les panslavistes : durant cinq mois (novembre 1908-mars 1909), pour couvrir sa politique et sauver son portefeuille, il joue devant son peuple et devant ses alliés une comédie un peu odieuse. Protestations d'amour à Sofia ; promesses d'appui et de compensations à Belgrade ; déclarations de tendresse à Constantinople ; gestes et déclamations contre Vienne, — jeux de batte et de tréteaux. Derrière cette parade, un long échange de notes et de contre-notes austro-russes maintient l'accord que, pour le public, une violente intervention de l'ambassadeur allemand (23 mars) semble en fin de jeu imposer ou obtenir. Jamais en vérité MM. d'Aehrenthal et Isvolski n'ont entendu se départir des errements qui, depuis douze années, livrent les États des Balkans au contrôle austro-russe ; jamais ils n'ont quitté cette défense commune des

« intérêts spéciaux » qui maintient l'égalité parfaite dans les ambitions et l'avancée de l'un et l'autre « voisins »[1].

En mars 1909, que sort-il de ces tours de passe-passe? Pétersbourg renonce à la Conférence qu'elle a proclamée indispensable au règne de la justice, au rétablissement de la paix : Vienne est libre (comme elle l'avait demandé en ses notes de décembre) de « poursuivre la conclusion des accords particuliers que, dès le début, le baron d'Aehrenthal avait indiqués comme le meilleur moyen d'arriver à une solution ». Accord austro-turc pour la liquidation financière de l'annexion bosniaque; accord austro-serbe pour la rentrée de Belgrade dans la dépendance de Vienne... Quand on connaît la parfaite symétrie qui fut toujours le rythme des empiétements austro-russes dans les Balkans, on cherche les deux accords russes qui doivent correspondre à ces deux accords autrichiens.

L'un apparaît aussitôt : à la réconciliation austro-serbe, correspond la réconciliation russo-bulgare; c'est Pétersbourg qui se charge de négocier l'indépendance bulgare avec la Porte et de la faire reconnaître par l'Europe; c'est l'argent russe qui semble acheter au Sultan cette libération politique de Sofia, dont un servage financier envers le Tsar va prendre la place; Belgrade au Habsbourg, Sofia au Romanof, c'est depuis vingt ans le partage ordinaire... Mais l'autre gain des Russes, qui doit compenser l'annexion bosniaque, n'apparaît pas : pourtant, ce gain avait été nommément désigné dans le *memorandum* de juin 1908; faut-il croire que M. d'Aehrenthal ait renié sa promesse ou M. Isvolski, renoncé à son espoir?... Tout au contraire : d'octobre 1908 à mars 1909, tandis que M. Isvolski continuait de promettre à ses officieux et aux nôtres une revanche de l'annexion bosniaque dans la liberté des Détroits, M. d'Aehrenthal continuait de répéter que la Porte seule pouvait décider de l'affaire.... Accord austro-turc pour la Bosnie; accord russo-turc pour les Détroits; seuls moyens de s'arranger en cette foire des libertés balkaniques pour rester, malgré tout, bons amis et honnêtes larrons.

1. Sur toute cette période, voir *Souci national* dans la *Revue* des 1er et 15 février 1910.

*
* *

Cet accord russo-turc, suggéré par toute la tradition des diplomates russes, accepté d'avance par Vienne, Rome et Paris, autorisé de Londres, il semble que Pétersbourg en décembre 1908 l'ait essayé : l'influence anglaise sur le ministère de Kiamil-pacha était puissante; Londres avait promis de mettre sa collaboration diplomatique au service des demandes russes. Mais peut-être voulut-on aller trop vite en besogne et Berlin fit la grosse voix [1] : les affaires de Casablanca avaient mis quelque tension entre la Triple Entente et la Triplice; Pétersbourg, ayant besoin de son grand emprunt d'un milliard, ne ménageait pas les démonstrations à l'égard de ses amis et alliés.

L'emprunt russe négocié à Paris (fin janvier) et l'accord franco-allemand au sujet du Maroc conclu à Berlin (9 février), les négociations avec Vienne et Sofia accaparent encore les efforts de M. Isvolski, et une autre affaire commence de l'inquiéter : en janvier-février 1909, les villes persanes entrent en campagne contre le Chah, serviteur du Tsar; Londres et Pétersbourg débattent les conditions d'une intervention parallèle à Tauris et dans le Golfe. Il faut, pour un temps, délaisser un peu les affaires turques. A quoi bon d'ailleurs négocier avec ces Jeunes Turcs que leurs dissensions intestines et la chute du ministère Kiamil-pacha (15 février) semblent déjà vouer à la ruine et que, soudain, une mutinerie de softas et de sous-officiers jette bas?... Le 13 avril, la Jeune Turquie est chassée de Constantinople; durant une semaine, l'Europe se demande ce que va devenir l'empire ottoman :

Saint-Pétersbourg, le 24 avril. — L'escadre active de la flotte russe de la mer Noire a pris la mer hier, sans que l'on sache pour

1. *Constantinople, le 6 décembre 1908.* — L'organe du Comité jeune-turc Union et Progrès a publié hier un article demandant l'alliance avec la Russie : « Oublions, dit-il, les haines et les rancunes du passé, et soyons avec la France, l'Angleterre, alliés de la Russie ». *Berlin, le 8 décembre.* — D'après les informations arrivées à Berlin, de Saint-Pétersbourg, on déclare que les déclarations de M. Isvolski relatives à une alliance formelle entre l'Angleterre, la Russie et la France au sujet des Balkans sont démenties par le ministre russe. On attache de l'importance à cette déclaration et on s'en montre satisfait.

quelle destination. Mais le bruit court que deux bâtiments passeront le Bosphore.

Non seulement M. Isvolski, mais le gouvernement de M. Stolypine, et la Cour, et la majorité nationaliste de la troisième Douma, et toute la Russie russifiante auraient grand besoin d'un succès retentissant pour se donner la gloire d'une revanche sur M. d'Aehrenthal, voiler l'abominable de leur conduite envers les Serbes et redonner aux Russes, petits et grands, blancs et noirs, avec la confiance en eux-mêmes qu'ils ont un peu perdue depuis Moukden, leurs droits apparents à cette suprématie qu'ils réclament sur les autres nationalités de leur empire et que ces nationalités, finlandaise, polonaise, juive, arménienne, etc., leur dénient au visage... Le rapide succès de Mahmoud Chefket-pacha remet Constantinople aux mains des Jeunes Turcs (24-25 avril 1909) avant qu'un massacre d'Européens ou de chrétiens indigènes ait fourni à la flotte russe le juste motif d'une apparition dans la Corne d'Or. On annonce alors la « démission » définitive de M. Isvolski que, par deux fois déjà, en janvier et en mars 1909, les notes officieuses ont pourvu de l'ambassade de Berlin : c'est à Rome cette fois que l'on destine le ministre malheureux (6 mai); M. Tcharikof, son adjoint, « le plus habile des diplomates russes », prendra son portefeuille.

Mais les protecteurs de M. Isvolski à la Cour et en Europe lui conservent leur appui et c'est à Constantinople que M. Tcharikof, le plus habile des diplomates russes, est envoyé comme ambassadeur. Malgré le succès de Mahmoud Chefket, la situation des Jeunes Turcs paraît si précaire que Pétersbourg n'a pas renoncé peut-être à ses projets dans la mer Noire :

Sofia, le 10 mai. — Le bruit court que le gouvernement russe a exprimé au gouvernement bulgare son désir de faire établir des dépôts de charbon pour la flotte russe dans le port de Varna. On annonce un voyage du roi Ferdinand à Saint-Pétersbourg à l'occasion de l'érection de la statue d'Alexandre III.

Mais peu à peu les Jeunes Turcs reprennent le dessus, et la révolution persane monte de succès en succès : durant les mois de mai et de juin, les bandes révolutionnaires de Recht et

d'Ispahan marchent sur Téhéran; l'armée du Chah est incapable de fermer les routes de la capitale comme de rétablir l'autorité royale à Tauris. M. Isvolski doit aller à Berlin (fin mai) pour demander pleine liberté à l'intervention russe en Perse : le déclassement des forteresses polonaises est la preuve matérielle qu'il apporte du renoncement complet de la Russie à toute intention de guerre contre l'Allemagne, et Nicolas II promet de rencontrer Guillaume II avant de rendre la visite qu'il a promise à ses alliés de la Triple Entente; on veut montrer, prouver que « la politique russe (ainsi parle l'officieuse *Gazette de l'Allemagne du Nord* du 10 juin) ne se laissera jamais conduire dans la voie d'une opposition fondamentale et permanente contre les deux empires voisins : tout en maintenant son alliance avec la France et son entente avec l'Angleterre, la Russie veut conserver la liberté de régler *d'après ses intérêts* ses rapports avec l'Allemagne et le groupe des puissances centrales. » Quels intérêts?... La rencontre des deux empereurs a lieu à Bjoerko (29 juin) :

Saint-Pétersbourg, le 21 juin. — Le *Slovo* assure que, pendant l'entrevue, les ministres des Affaires étrangères de Russie et d'Allemagne ont discuté la situation en Perse. Ce journal croit savoir que l'Allemagne accordera à la Russie *une pleine liberté d'action relativement à la question persane.*

Mais à Téhéran comme à Constantinople, l'intervention russe arrive trop tard : les révolutionnaires investissent la capitale, prennent le palais; le Chah est déposé, la Constitution rétablie, sans que le moindre massacre ou pillage autorise l'entrée des troupes russes dans la ville (15-16 juillet). De ce côté encore, la revanche de M. Isvolski lui coule entre les doigts : démunis maintenant de la complicité du Chah, les Russes pour s'installer en Perse auraient une conquête d'abord, puis de grosses dépenses à faire en argent et en hommes. M. Isvolski, toujours en chasse d'un succès retentissant, revient donc à ses turqueries. De juillet au milieu d'octobre 1909, la question des Détroits va se discuter à nouveau : le voyage du Tsar en Italie fournit le prétexte à une demande de libre passage, et les négociations entre les Puissances protectrices et la Porte sur le règlement crétois fournissent l'occasion de

promesses et de démonstrations amicales à l'égard de la Jeune Turquie :

Constantinople, le 24 juillet. — Le journal *Ihtihad* préconise l'entrée de la Turquie dans la Triple Entente, en commençant par un rapprochement avec la France que l'opinion publique réclame pour plusieurs causes, dont l'une est que parmi toutes les puissances la France garde la plus stricte neutralité et que ses intérêts s'accordent le mieux avec ceux de la Turquie.

Saint-Pétersbourg, le 27 juillet. — On assure dans les milieux diplomatiques que le sultan Mehmed V, accompagné de son ministre des Affaires étrangères, arrivera fin août en Crimée pour rendre visite au Tsar, qui résidera à cette époque à Livadia.

Le *Novoïé Vrémia* confirme cette nouvelle et ajoute que le Tsar ira en septembre à Constantinople rendre sa visite au Sultan.

Le Tsar va d'abord rendre visite à ses amis et alliés, à Cowes et à Cherbourg (début d'août). Puis on annonce sa visite au roi d'Italie : fixée d'abord en rade militaire de la Spezzia (par symétrie avec Cowes et Cherbourg), la rencontre est transportée, dit-on, à Messine ou Reggio, « la population des pays sinistrés se souvenant de la noble conduite des marins russes et préparant une réception enthousiaste ». Toute l'escadre italienne sera passée en revue par les deux souverains. Le Tsar ne saurait décemment se présenter seul : il faudra que des bateaux de guerre russes l'accompagnent.

Saint-Pétersbourg, le 9 août. — On assure dans certains milieux qu'au courant de l'entrevue en Crimée du Tsar et du Sultan, la question des Dardanelles serait résolue dans un sens favorable à la Russie, dont la flotte de la mer Noire obtiendrait le libre passage dans la Méditerranée. On attribue la solution favorable de cette question à l'influence des entrevues de Cherbourg et de Cowes.

Paris et Londres tiennent donc toujours pour leur politique de laisser faire les Russes, et nos officieux déclarent que « s'il n'a pas été conclu à Cowes d'arrangement relatif aux Dardanelles, du moins la question a été envisagée ; rien ne paraît plus équitable que d'ouvrir les Dardanelles à la flotte russe, sous réserve de la neutralisation des Détroits[1] ». Rome est du

1. *Le Temps, Bulletin de l'Étranger* du 14 août : la Question des Dardanelles.

même avis que Paris et Londres, du moins la Rome italienne, car la Rome triplicienne est d'un autre sentiment : « L'équilibre actuel des forces de la Triplice, d'un côté, et de la Triple Entente, de l'autre, en serait rompu. Déjà l'Entente cordiale a permis à l'Angleterre de transporter ses flottes dans la mer du Nord, en laissant à la marine française le soin de garder la Méditerranée, d'où le nouvel accroissement du programme naval en Allemagne et une plus grande hâte dans les constructions. L'Allemagne a poussé l'Autriche, qui n'avait eu aucune velléité maritime jusqu'à ces dernières années, à augmenter considérablement sa flotte par la construction de quatre *Dreadnought*. Si la flotte russe est admise librement dans la Méditerranée, c'est une force immédiate qui va s'ajouter à celles de la France et de l'Angleterre, tandis que les *Dreadnought* autrichiens ne seront prêts que dans quatre ans ». Berlin semble partager cette méfiance :

Berlin, le 14 août. — Les milieux autorisés croient que les nouvelles du règlement définitif de la question des Dardanelles ont eu leur point de départ dans les négociations entamées par la Russie en vue d'obtenir le libre passage pour les vaisseaux qui accompagneront le Tsar en Italie. *On ne sait en tout cas rien à Berlin* de l'intention de la Russie de faire annuler la clause du traité de 1871 relative aux Dardanelles.

Vainement, à Cowes et à Cherbourg, M. Isvolski répète aux journalistes de toute l'Europe : « Nous entretenons et nous devons entretenir avec l'Allemagne des relations cordiales ». Vainement les gazettes russophiles de l'Allemagne proclament que, « malgré l'action de sir Arthur Nicolson à Pétersbourg, la Russie ne songe qu'à vivre en paix avec l'Allemagne et à donner aux Anglais des dispositions plus conciliantes ». Berlin agit sans doute à Constantinople :

Berlin, le 21 août. — D'après un télégramme de Saint-Pétersbourg au *Berliner Tageblatt*, la visite du sultan Mehmed V à Livadia serait remise à l'an prochain. A la fin de septembre ou au commencement d'octobre, une mission turque, conduite par le maréchal Ghazi Mouktar-pacha, se rendra à Livadia. Le Tsar, au retour de son voyage en Italie et à Athènes, s'arrêtera à Constantinople et aura une entrevue avec le Sultan. Le séjour de Nicolas II à Constantinople ne serait que de quelques heures.

Tout se prépare pour cette mission turque à Livadia et pour cette visite impériale à Constantinople[1]. M. Isvolski, de nouveau, s'assure l'acquiescement complet de Paris et de Londres[2]; il redemande et reçoit confirmation de la parole autrichienne[3]. Il revient donner de sa personne à Berlin (10 septembre,) alors que la crise crétoise et le pronunciamento d'Athènes mettent en péril le trône grec et qu'une vigoureuse intervention russe peut être nécessaire à sauver l'héritage du beau-frère et des neveux de Guillaume II : si le Tsar va en Italie par mer, il s'arrêtera au Pirée, séjournera à Athènes....

Le Tsar et la Tsarine arrivent en Crimée. La mission ottomane va quitter Constantinople : avec quelle hâte affectueuse. M. Isvolski répond aux demandes de la Porte contre les Crétois[4]! La Porte veut une conférence pour remettre la Crète sous l'autonomie (24 septembre); Pétersbourg tout aussitôt (28 septembre) préconise cette conférence, où l'on pense bien que l'affaire crétoise n'accaparera pas tous les instants. La mission ottomane arrive à Livadia. Les négociations s'engagent. S'ils acceptent de joindre au règlement crétois un nouveau règlement du Bosphore, M. Isvolski promet aux Turcs de leur rendre une concession qu'ils ont faite autrefois à la légère et dont ils sentent maintenant la gravité.

Au début de 1900, comme Abd-ul-Hamid concédait aux

1. *Constantinople, le 23 août.* — La date à laquelle le Tsar viendra à Constantinople faire visite au Sultan est connue du gouvernement, mais il en garde soigneusement le secret. On ne sait pas encore si l'entrevue aura lieu sur terre ou sur mer; en tout cas on met en état le palais de Beylerbey, sur la côte asiatique du Bosphore, qui, en 1869, servit de résidence à l'impératrice Eugénie. Il n'a pas été question entre le gouvernement russe et le gouvernement ottoman d'une visite du Sultan en Russie en retour de celle qu'il va recevoir du Tsar, mais le grand vizir espère décider le Sultan à se rendre à Saint-Pétersbourg et il l'y accompagnerait.

2. *Berlin, le 18 août.* — Le correspondant viennois de la *Gazette de Voss* télégraphie à propos d'un article de la *Nouvelle Presse* que sir Edward Grey a donné tout récemment la consentement du cabinet de Londres au règlement à nouveau de la question des Dardanelles.

3. *Vienne, le 31 août.* — A propos de la nouvelle du prétendu règlement prochain de la question des Dardanelles, le *Neues Tagblatt* considère que l'Autriche-Hongrie répondrait affirmativement à la proposition d'une conférence à cet effet. Naturellement des compensations seraient nécessaires pour la Turquie : la Russie et la France sont déjà d'accord pour lui offrir l'abolition des capitulations.

4. Demande turque d'une conférence.

Allemands la ligne Koniah-Bagdad, l'ambassadeur russe, M. Zinovief, a exigé pour les Russes le droit exclusif de construire et d'exploiter toute ligne future dans les vilayets ottomans qui avoisinent la frontière russo-turque; il a obtenu une promesse formelle pour les deux vilayets de Trébizonde et d'Erzeroum. En 1909, pour la pacification et la mise en valeur de leurs provinces arméniennes, pour le domptage prochain de leurs tribus kurdes, qui leur réservent en cette haute Anatolie les mêmes ennuis que les Albanais en haute Macédoine, les Jeunes Turcs auraient besoin d'une ligne ferrée que des Français étudient entre Trébizonde ou Rizé et Erzeroum...

A Livadia, les Turcs hésitent; M. Isvolski les presse; il prend au sujet de la Crète les engagements les plus généreux... En fin de compte, les Turcs aiment encore mieux ne pas rentrer à la Sude que livrer la Corne d'Or :

Saint-Pétersbourg, le 11 octobre. — Une note officieuse dément de la façon la plus formelle les informations publiées par le *Novoïé Vrémia*, au sujet des résultats auxquels auraient abouti les négociations engagées à Yalta entre M. Isvolski et Rifaat pacha : d'après ces informations, les navires de guerre russe recevraient entière liberté de pénétrer et de circuler dans la mer Noire, et la Russie renoncerait à tous ses droits et prérogatives en ce qui concerne la construction de chemins de fer en Anatolie.

Du coup, tout le voyage du Tsar est changé. Le 10 octobre, les journaux italiens annonçaient encore les préparatifs de réception dans un port adriatique ou sicilien :

Constantinople, le 12 octobre. — La mission ottomane est rentrée hier de Livadia. Tous les bruits relatifs à une entente de la Porte et du gouvernement russe relativement à la Crète et à la question des Détroits sont sans fondement. Le voyage du Tsar à Constantinople est ajourné.

Pétersbourg, le 12 octobre. — Nicolas II quittera Livadia le 14 octobre, à bord du *Standart*, pour se rendre à Odessa. A partir de cette ville, le Tsar effectuera en chemin de fer tout le reste du voyage. Il arrivera en Italie par Alexandrovo et Munich. Quant à la voie de mer, rien d'ailleurs ne s'opposait à ce qu'elle fût choisie, et le Sultan eût consenti très volontiers au passage du yacht impérial dans les Dardanelles.

Les Turcs, en effet, accordaient le libre passage pour le yacht du Tsar, mais le refusaient pour la flotte armée que l'on comptait mettre derrière.

*
* *

Après cet échec d'octobre 1909, Pétersbourg semble laisser dormir la question. De nouveau, ses officieux proclament que les affaires asiatiques requièrent toute son attention et peuvent requérir toutes ses forces. A les entendre, l'accord sino-japonais, touchant les voies ferrées de Mandchourie (19 août 1909), est une coalition des Jaunes contre les maîtres de Kharbine et de Wladivostock. On se hâte de compléter le réseau sibérien. Le ministre des finances, M. Kokovtzof, est dépêché en Mandchourie pour négocier avec le prince Ito, qui, seul des hommes d'État japonais, n'a jamais varié dans ses désirs d'un bon accord avec la Russie. Mais l'assassinat du prince Ito à Kharbine (26 octobre) semble rompre cette négociation à peine liée. M. Kokovtzof prend le chemin de Tokio (1er novembre) : on parle bientôt « d'une alliance économique dans le but de préparer un étroit rapprochement politique » (1er décembre). Puis la maladroite initiative des Américains et de leur secrétaire d'État, proposant la neutralisation des chemins de fer mandchouriens (janvier 1910), et le discours du président Taft, insistant pour cette neutralisation (3 mai), achèvent de réconcilier Russes et Japonais qui jugent « cette proposition également inacceptable et contraire à tous leurs intérêts ».

De là, sort enfin l'accord russo-japonais qu'en juin 1910 les deux chancelleries annoncent, dont elles donnent en juillet la teneur sommaire, mais dont nous attendons encore le texte complet. Nous en voyons du moins la conséquence la plus certaine : tranquille du côté de la Mandchourie, Pétersbourg peut revenir à ses affaires d'Europe ou du Levant, des Détroits ou de la Perse. Auxquelles donnerat-elle la préférence?

Après la grande brouille de 1908-1909, voici que la complète réconciliation austro-russe a été signée à la fin de mars 1910, non sous la forme d'un contrat nouveau, mais sur la répétition de ces vieilles formules de « désintéressement »

et d' « intégrité ottomane » dont nous savons, par les aveux des deux signataires, ce qu'au juste elles recouvrent. La *Neue Freie Presse* a élégamment défini cet accord « une garantie réciproque contre toutes les modifications qui pourraient s'effectuer dans les Balkans et contre les complications qui, malgré les indéniables qualités des Jeunes Turcs, pourraient résulter de la jeunesse de leur Parlement et de leur administration ». A ce rapprochement austro-russe, vient s'ajouter un redoublement de ferveur dans l'intimité russo-allemande : après une explication qui semble avoir été plutôt vive, après une note de Berlin que Pétersbourg a dû empocher sans même oser la publier, tant les termes en étaient discourtois (fin d'avril 1909), M. Isvolski est venu, pour la troisième ou quatrième fois, à la cour de Guillaume II s'entendre au sujet des intérêts de l'Allemagne en Perse (5 mai); moyennant la promesse de la porte ouverte, Pétersbourg a obtenu pleine liberté d'intervention; mais ce n'est point par hasard que douze jours après ce voyage de M. Isvolski, sans prévenir ses alliés de Paris, la Russie ait dégarni sa frontière polonaise et, bouleversant tous les préparatifs de mobilisation qui depuis vingt ans bientôt étaient la conséquence et la condition de l'alliance franco-russe, ait transporté son V^e^ corps d'armée très loin en arrière, de la Vistule jusque sur l'Oural... Édouard VII vient de mourir.

On pourrait croire que l'intervention anglo-russe en Perse est décidée, quand éclatent les affaires de Crète (12 mai) : tout aussitôt (13 mai), Pétersbourg décide de renvoyer son *Amiral Makharoff* dans les eaux crétoises et recommence son jeu d'amabilités aux dépens des Crétois, qu'elle propose de remettre par ses propres soldats sous la vassalité effective du Sultan.

C'est l'heure (juin-juillet 1910) où l'insurrection albanaise, l'interminable campagne des Turcs en haute Macédoine, les velléités de rébellions arabes et kurdes, la réapparition des bandes bulgares et grecques, l'annonce d'une expédition ottomane contre les Druses du Hauran, les prétendus complots de Stamboul et de Péra, les rigueurs et les inepties de la loi martiale dans tout l'empire, les plaintes des Arméniens, les récriminations de Sofia, de Belgrade et d'Athènes et, malgré le

vote d'un budget soldé par 230 millions de déficit, les achats de cuirassés allemands montrent quelles « complications, malgré les indéniables qualités des Jeunes Turcs », leur jeunesse peut nous réserver à brève échéance... Et c'est aussi le moment que M. Goriainow, directeur des Archives de l'Empire et des Archives centrales de Pétersbourg, choisit pour nous donner une traduction française de son ouvrage.

A nous tous, gens d'Europe, qui parlons ou entendons le français, — et non plus seulement à son peuple russe ou aux initiés de la langue russe —, il semble que la chancellerie de Pétersbourg veuille nous exposer avec tous les documents à l'appui, même les plus secrets, même les plus gravement affirmatifs, comment et pourquoi les Tsars n'ont jamais perdu de vue le chemin de Byzance; quels moyens la Russie a compté depuis un siècle et compte toujours employer pour se rendre maîtresse de ce chemin; quelle solution radicale elle entend donner à cette question des Détroits qui pour elle « résume toute la fameuse question d'Orient »... Voilà une confession hardie, que je supplie mes chers amis les Jeunes Turcs de lire, de relire et de méditer : à leur place, j'en ferais mon livre de chevet, et nos diplomates devraient en user de même.

VICTOR BÉRARD

L'administrateur-gérant : H. CASSARD.

TABLE DU QUATRIÈME VOLUME

Juillet-Août

LIVRAISON DU 1er JUILLET

		Pages.
CHARLES DE BORDEU. .	Le Songe de la Maisonnée.	1
E.-F. GAUTIER	Au Sahara marocain	35
CONSTANTIN PHOTIADÈS.	George Meredith (*fin*)	53
GRAZIA DELEDDA	La Mort et la Vie (*3e partie*)	88
J.-F.-J. DE PAYER. . .	La Conquête du Pôle nord.	123
L. DE CONTENSON . . .	Un Agent royaliste en 1814. — I	145
ANDRÉ MAUREL	Les Reconstructions de Pompéi.	163
ANDRÉ TIBAL	Le Théâtre allemand d'aujourd'hui.	173
VICTOR BÉRARD.	Questions extérieures. — Le Roi Édouard (*fin*). . .	192

LIVRAISON DU 15 JUILLET

EDMOND DE GONCOURT.	La Faustin (*pièce en huit tableaux*).	225
ÉMILE BOREL	Le Présent et l'Avenir de l'Aviation.	282
RUDYARD KIPLING. . . .	Garm.	295
L. DE CONTENSON . . .	Un Agent royaliste en 1814. — II.	315
JEAN-LOUIS VAUDOYER.	Variations sur les Ballets russes.	333
GRAZIA DELEDDA	La Mort et la Vie (*4e partie*)	353
Ct LÉONCE ABEILLE. . .	Le Vertige et la Limitation du Tonnage	393
J.-F.-J. DE PAYER. . .	L'Étude du Pôle nord.	404
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — En Crète.	419

LIVRAISON DU 1er AOUT

		Pages.
MAURICE DE GUÉRIN	Pages sans Titre	449
CAMILLE MARBO	L'Heure du Diable (*1re partie*)	464
L. HOULLEVIGUE	La Fin d'un Monde	499
LÉOPOLD LACOUR	Jules Renard	513
LARREGUY DE CIVRIEUX	Souvenirs d'un Cadet en Espagne (1812-1814). — I.	543
★★★	Le Jardin des Caresses (*3e série*)	575
ANDRÉ CHÉRADAME	L'Autriche-Hongrie et le Suffrage universel	583
GRAZIA DELEDDA	La Mort et la Vie (*fin*)	595
F.-G. DE MAIGRET	Les Semaines de Champagne	629
ANDRÉ CHEVRILLON	Notes sur la Crise anglaise (*fin*)	641

LIVRAISON DU 15 AOUT

JEAN POMMEROL	Un Fruit, puis un autre Fruit (*1re partie*)	673
Lt-Col ERNEST PICARD	Sedan. — Les Pourparlers de Donchery	721
CYRILLE GABILLOT	Le Prieuré de Ronsard	747
CAMILLE MARBO	L'Heure du Diable (*2e partie*)	763
JOSEPH CHASLE-PAVIE	Richard Schaukal	803
LARREGUY DE CIVRIEUX	Souvenirs d'un Cadet en Espagne (*fin*)	825
PAUL LÉON	Maisons et Rues de Paris	847
JACQUES CHENEVIÈRE	Poésies	865
VICTOR BÉRARD	Questions extérieures. — Politique russe	875

Jud.

GENERAL LIBRARY,
UNIV. OF MICH.,
SEP 1 1910

17e Année. N° 16. 15 Août 1910.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Jean Pommerol. . . .	*Un Fruit, et puis un autre Fruit* (1re partie). . .	673
Lt-Cl Ernest Picard. .	*Sedan. — Les Pourparlers de Donchery*. . . .	721
Cyrille Gabillot . . .	*Le Prieuré de Ronsard*.	747
Camille Marbo	*L'Heure du Diable* (2e partie).	763
Joseph Chasle-Pavie.	*Richard Schaukal*.	803
Larreguy de Civrieux.	*Souvenirs d'un Cadet en Espagne (1812-1814)* (fin).	825
Paul Léon	*Maisons et Rues de Paris*	847
Jacques Chenevière. .	*Poésies*	865
Victor Bérard	*Questions extérieures. — Politique russe*	875

Copyright, 1910, by *Revue de Paris*.

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1910

LIVRES NOUVEAUX

LE MEILLEUR AMOUR,

par **Louis Delzons.**

Nos lecteurs ont eu la primeur des *Mascran* : ils connaissent les remarquables qualités de M. Louis Delzons, sa pénétration et surtout ce don de faire émouvant et vivant. Ce nouveau roman n'est pas moins curieux : un peu touffu, un peu éparpillé, il se lit avec un vif intérêt. Les personnages nous sont présentés avec adresse, ils sont observés avec précision, et ils apparaissent « ondoyants et divers » comme les hommes et les femmes de la vie réelle, ni tout bons ni tout mauvais : on se sent pris pour eux d'admiration ou de pitié, tour à tour; les sympathies se déplacent, et c'est là un des grands mérites de ce livre, en un temps où la plupart des romans, même les mieux faits sont si conventionnels.

LE LIEUTENANT JACQUES ROZE (1876-1907),

par **Étienne Roze.**

Écrite par son frère, cette biographie du lieutenant Jacques Roze intéresse, en les émouvant, les lecteurs même qui n'ont point connu ce bel officier d'allure si grave, au regard si droit, au cœur si noble. Tombé à l'ennemi, dans sa vingt-neuvième année, il fut de ceux qui, sans effort, gagnent les sympathies de quiconque les approche, et de leurs hommes aussi bien que de leurs camarades. Cette courte existence aura été bien remplie : elle méritait ces quelques pages « d'infinie tendresse et d'admiration passionnée ».

LES DÉVOILÉES DU CAUCASE,

par la **Duchesse de Rohan.**

Le journal d'un poète qui voyage aux pays de merveilles et de mystère est toujours un régal pour les lettrés, une inépuisable mine de découvertes pour le grand public : Berlin, Varsovie, Rostov, Derbent, Bakou, Tiflis, Batoum, l'Ararat, la Crimée, Kiev, la Roumanie, Sofia, Belgrade, Constantinople, — quel admirable zig zag de pacifiques, mais poétiques aventures à travers toute l'Europe levantine!... Et quels souvenirs d'une histoire inconnue, ou peu s'en faut, viennent se mélanger aux sensations et aux sentiments d'une âme sincère, humaine et souriante!

NOTRE ŒUVRE COLONIALE,

par **A. Messimy.**

Accompagné de tableaux, de graphiques, de statistiques, etc.; mis à la portée et dans les mains du grand public, voici l'un des rapports parlementaires qui ont fait le plus d'honneur à la dernière Chambre et qui vaudront à leurs auteurs la reconnaissance de quiconque s'intéresse aux destinées de ce pays. M. Messimy n'est pas un « colonial » à tous crins; son opinion n'a donc que plus de valeur, et c'est là vraiment un manuel complet de notre domaine colonial.

AUTOUR DE PARIS,

par **André Hallays.**

L'érudite nonchalance de ces « flâneries » a conquis de longue date les honnêtes gens. Cela semble fait de rien, et c'est tout naturellement exquis : un coin de paysage encadre une figure d'histoire ou un vieux monument; le renouveau des saisons, le caprice de la lumière se joue sur la terre antique de l'Ile-de-France; de curieuses anecdotes se mêlent à de fines réflexions sur les mœurs ou sur les arts, — et toujours, dans la manière de conter ou de décrire, on sent à l'œuvre du goût, de l'humanité, un beau respect du métier.

LES AMOUREUSES,

par **Pierre Villetard.**

Elles sont exquises, ces nouvelles, — gracieuses, tendres, mélancoliques et tout à fait dignes du délicieux écrivain qui nous a donné la *Maison des Sourires*, avant de publier, à *la Revue de Paris*, ce roman vigoureux, *la Montée*. — Il faut les lire sans hâte, à des jours différents. Autrement, on risquerait de ne s'intéresser qu'aux sujets : le grand charme de ce livre est ailleurs, — dans les détails, toujours ingénieux, souvent profonds. Et tel menu récit, *le Jouet*, restera comme un petit chef-d'œuvre d'émotion contenue.

LA POLOGNE VIVANTE,

par **Marius-Ary Leblond.**

N'y a-t-il plus d'opinion publique en France pour se passionner, comme jadis, au sort de la malheureuse Pologne? Les persécutions y continuent contre la race, la nationalité, la religion, contre la propriété, contre la langue et les arts. C'est le *Deutschtum*, la propagande des Allemands, maîtres à Pétersbourg autant qu'à Berlin, qui menace l'âme polonaise, et il serait de notre intérêt français de travailler auprès de nos alliés les Russes pour qu'une réconciliation intervienne entre eux et leurs sujets, retirant désormais tout prétexte à l'ingérence allemande dans ces affaires russes. Le livre de M. Marius-Ary Leblond est riche de faits et d'idées; il est généreux et vaut qu'on le médite.

LE THÉATRE ITALIEN, AU TEMPS DE NAPOLÉON ET DE LA RESTAURATION,

par **Albert Soubies.**

M. Albert Soubies qui, depuis 1874, publie avec tant de soin l'*Almanach des Spectacles*, est l'auteur de maintes monographies que nous avons presque toutes signalées à nos lecteurs : ce sont, d'ordinaire, d'assez minces plaquettes, mais qui ont nécessité de longues recherches et où l'auteur fait tenir d'utiles renseignements. Ces quelques notes sur le Théâtre Italien, au temps de Napoléon et de la Restauration, intéresseront les amateurs de théâtres, et les amis du vieux Paris, et il faut en signaler la curieuse illustration.

EXCURSIONS ACCOMPAGNÉES FRANÇAISES

partant de Paris à dates fixes, sous la conduite de Courriers expérimentés, permettant de visiter la **SUISSE**, la **BELGIQUE** et la **HOLLANDE**, les **BORDS du RHIN** et la **FORÊT NOIRE**, l'**ALLEMAGNE** et l'**AUTRICHE**, le **DANEMARK**, la **SUÈDE** et la **NORVÈGE**.

Excursions spéciales pour l'**EXPOSITION UNIVERSELLE de BRUXELLES** et l'**EXPOSITION ANGLO-JAPONAISE de LONDRES**, l'**ANGLETERRE**, l'**ÉCOSSE** et l'**IRLANDE**.

Excursions pour le **SALZKAMMERGUT**, **OBERAMMERGAU**, le **RHIN** et l'**EXPOSITION de BRUXELLES**.

VOYAGES PARTICULIERS A FORFAIT

Départs et itinéraires au gré des voyageurs.
Excursions accompagnées particulières pour petits groupes et familles.

POUR RENSEIGNEMENTS ET INSCRIPTIONS, S'ADRESSER :

Th. COOK & FILS, 1, place de l'Opéra, 1

250, rue de Rivoli et 101, avenue des Champs-Élysées, Paris.

PROSPECTUS DÉTAILLÉS FRANCO SUR DEMANDE

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Billets directs simples de PARIS à ROYAT et à VICHY

La voie la plus courte et la plus rapide pour se rendre de PARIS à ROYAT est la voie "NEVERS-CLERMONT-FERRAND".

De PARIS à ROYAT :	1re classe : 47.70	— 2e classe : 32.20	— 3e classe : 21. »
De PARIS à VICHY :	— 40.90	— — 27.60	— — 18. »

EXTRA-VIOLETTE VERITABLE PARFUM de la FLEUR
Inventé par **VIOLET**, Parfumeur
29, Boulevard des Italiens, PARI

CRÉDIT LYONNAIS
Siège social à LYON. — Siège central à PARIS
CAPITAL : 250 MILLIONS
Entièrement versés
AGENCE DE BRUXELLES
DÉPOTS DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

CRÉDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut **seul** ouvrir le Coffre qu'il a loué.

Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi **en garde Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser
AU SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

Cycles LA FRANÇAISE
MARQUE DIAMANT
La Marque de tous les Champions et Championnats

Championnat du Monde
Champt de France - Champt d'Europe
Bordeaux-Paris - Bois d'Or, etc.

MAGASIN DE VENTE A PARIS :
46, Avenue de la Grande-Armée
Téléphone : **523.58**

HYGIÈNE DE LA TOILETTE
Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au **COALTAR SAPONINÉ LE BEUF** son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr. Dans les Phies
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

BANQUE CANTONALE DE BERNE
(Suisse)
BANQUE D'ÉTAT
CAPITAL : FRANCS, **20 millions** ENTIÈREMENT VERSÉS.
L'État de Berne garantit tous les engagements de la Banque.

Garde et gérance de titres, en dossiers simples ou conjoints; achat et vente de toutes valeurs aux Bourses, suisses et étrangères; comptes courants productifs d'intérêts, nets de commission.
Les valeurs déposées par des étrangers résidant hors de Suisse sont exemptes de tout impôt suisse.

Pour tous renseignements s'adresser à la Banque.

Pour les soins de la Peau
rien ne vaut l'emploi régulier de la
CRÈME SIMON
si merveilleusement complétée
par la **Poudre de riz**
et le **Savon à la Crème Simon**
Redouter les imitations
J. SIMON, 59, f^e St-Martin. PARIS

CHEMINS DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

(viâ CALAIS ou BOULOGNE)

Cinq services rapides quotidiens dans chaque sens. — Voie la plus rapide. — Services officiels de la poste (viâ Calais).

SERVICES RAPIDES ENTRE PARIS, LA BELGIQUE, LA HOLLANDE, L'ALLEMAGNE, LA RUSSIE, LE DANEMARK, LA SUÈDE & LA NORVÈGE.

BILLETS à prix réduits pour visiter **l'EXPOSITION DE BRUXELLES**

FÊTES du 14 Juillet, de l'Assomption et de Noël.
Délivrance de Billets d'Excursion à prix très réduits pour **BRUXELLES.**

Billets d'Excursion pour la Vallée de la Meuse.
Prix : 1re classe, **42 fr. 35** ; 2e classe, **31 fr. 25** ; 3e classe, **23 fr. 20.** Validité : 15 jours.

Billets circulaires pour Pierrefonds, les Ruines de Coucy, les Bords de la Meuse, Grottes de Han et Rochefort.
Prix : 1re classe, **72 fr. 70** ; 2e classe, **53 fr. 20.** Validité : 30 jours.

Voyages circulaires divers pour visiter la Belgique.
Prix très réduits. Validité : 30 jours.

Voyages Internationaux avec Itinéraires facultatifs.
A effectuer sur les divers grands Réseaux français et les principaux Réseaux étrangers.
Validité : 60 à 120 jours suivant la distance parcourue. Arrêts facultatifs.

Billets de Vacances à prix réduits

Avantageux pour les Familles d'au moins trois personnes, effectuant sur le Nord, un parcours simple minimum de 50 kilomètres.

FÊTES du 14 Juillet, de l'Assomption, de la Toussaint et de Noël.
Prolongation de la validité des Billets d'Aller et Retour ordinaires.

Billets de 14 jours pour LONDRES
Délivrés certains jours de fête
Prix au départ de Paris : 1re classe : **72 fr. 85** ; 2e classe : **46 fr. 85** ; 3e classe : **37 fr. 50.**

Billets dits : 4 jours à Londres
Aux mêmes prix.

Billets circulaires dans le Comté de Kent.
Délivrés au départ de Paris et de diverses gares de province, conjointement avec des billets
Paris ou Calais à Douvres
ou Paris ou Boulogne à Folkestone
Durée de validité de 33 jours, prolongeable par deux périodes de 15 jours moyennant un supplément de 10 0/0 du prix du billet à chaque période.

Billets d'Excursion pour l'Écosse et le Pays de Galles.
Délivrés du 1er Mai au 31 Octobre. Validité : 45 jours. Prix très réduits

Billets d'Excursion du Dimanche pour Chantilly, Pierrefonds et Compiègne, Coucy-le-Château, Villers-Cotterêts.
A des prix excessivement réduits.

Bains de Mer et Villes d'Eaux

Billets d'Aller et Retour collectifs pour Familles d'au moins quatre personnes, valables 33 jours. (Réduction de 50 0/0 à partir de la quatrième personne.)
Billets individuels hebdomadaires. Réduction de 20 à 44 0/0.
Cartes d'abonnement de 33 jours. (Réduction de 20 0/0 sur le prix des abonnements ordinaires d'un mois.)
Billets individuels ou collectifs d'Excursion du dimanche à des prix excessivement réduits (2e et 3e classes.) (*Pour les Bains de mer seulement.*)

COLLÈGE SAINTE-BARBE

PARIS — Place du Panthéon — PARIS

INTERNAT — DEMI-PENSION — EXTERNAT SURVEILLÉ

DIVISIONS DU COLLÈGE:

I. Ecole Préparatoire; II. Grand Collège; III. Moyen Collège; IV. Petit Collège.

PRÉPARATION aux ÉCOLES du GOUVERNEMENT

Enseignement secondaire (toutes les classes de la 10e à la Philosophie et aux Mathématiques).

COURS PRÉPARATOIRE aux ÉCOLES de GRIGNON et d'ALFORT

Enseignement spécial préparant aux carrières commerciales, industrielles, agricoles.

Directeur : **M. Paul PIERROTET, ✻, I. O.**

Bureau Commun des Compagnies de Chemins de fer Espagnols

20, RUE CHAUCHAT, 20. — PARIS

VOYAGES EN ESPAGNE A PRIX RÉDUITS

(Billets délivrés toute l'année)

1° Itinéraires semi-circulaires fixes avec parcours additionnels facultatifs

	1re Classe	2e Classe	3e Classe
1er ITINERAIRE (1.521 kil.). — Portbou, Barcelone, Saragosse, Madrid, El Escorial, Avila, Burgos, Saint-Sébastien, Irun ou *vice-versa*.	109,80	83,05	53,05
2e ITINERAIRE (1.682 kil). — Portbou, Barcelone, Tarragone, Valence, Aranjuez, Madrid, El Escorial, Avila, Burgos, Saint-Sébastien, Hendaye, ou *vice-versa*.	110,35	88,60	55,50
3e ITINERAIRE (2.904 kil.). — Portbou, Barcelone, Saragosse, Madrid, Aranjuez, Cordoue, Séville, Mérida, Badajoz, C. Réal, Madrid, Hendaye, ou *vice-versa*.	208.95	157,85	102 »
4e ITINERAIRE (2.768 kil.). — Portbou, Barcelone, Tarragone, Valence, Cordoue, Séville, Badajoz, C. Réal, Madrid, etc., Hendaye ou *vice-versa*.	197,50	147,10	94,45
5e ITINERAIRE (3.455 kil.). — Portbou, Barcelone, Saragosse, Madrid, Aranjuez, Cordoue, Grenade, Malaga, Séville, Badajoz, C. Réal, Madrid, etc., Hendaye ou *vice-versa*.	259,05	196,30	128,10
6e ITINERAIRE (3.319 kil.) — Portbou, Barcelone, Tarragone, Valence, Alcazar, Cordoue, Grenade, Malaga, Séville Badajoz, C. Réal, Madrid, etc., Hendaye ou *vice-versa*.	247,60	185,55	120,55

2° Billets circulaires à itinéraire tracé au gré du voyageur

La base kilométrique de ces billets décroît selon la distance ; les prix varient de 123 fr. 30 en 1re classe, 92 fr. 50 en 2e classe 55 fr. 10 en 3e classe pour 1.500 kilomètres (minimum de parcours exigé) à 440 fr. 10 en 1re classe, 349 fr. 90 en 2e classe 223 fr. 40 en 3e classe pour 10.000 kilomètres **plus un franc pour la confection de chaque billet.**

L'itinéraire doit être tracé par le voyageur sur une formule spéciale qui lui est délivrée ou adressée gratuitement sur sa demande.

3° Carnets kilométriques INDIVIDUELS pour parcourir de 2 000 à 12 000 kilomètres sur les lignes des principaux chemins de fer espagnols

Carnets kilométriques collectifs pour 2 à 5 membres d'une même famille ou 2 à 5 associés d'une même affaire commerciale ou industrielle pour parcourir de 3.200 à 12.000 kilomètres.

Prix variant de 165 fr. 10 en 1re classe, 121 fr. 10 en 2e classe et 72 fr. 70 en 3e classe pour 2.000 kilomètres à 792 fr. 10 en 1re cl., 607 fr. 30 en 2e cl. et 356 fr. 50 en 3e classe pour 12.000 kilomètres **plus un franc pour la confection de chaque billet.**

Validité de 3 à 12 mois suivant la distance.

Joindre à la demande une photographie de 10 centimètres sur 8 au maximum et de 7 cm. 1/2 sur 5 au minimum.

CHEMINS DE FER
DE
PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Billets d'aller et retour de vacances

A PRIX RÉDUITS

1re, 2e et 3e classes
pour familles d'au moins trois personnes.

ÉMISSION DU 15 JUIN AU 15 SEPTEMBRE

Validité jusqu'au 5 novembre 1910.

Prix : Les deux premières personnes paient le Tarif général, la troisième personne bénéficie d'une réduction de 50 %, la 4e et chacune des suivantes d'une réduction de 75 %.

Arrêts facultatifs aux gares de l'itinéraire.

Demander les billets quatre jours à l'avance à la gare de départ.

A. DE LUZE & FILS

88, Quai des Chartrons, 88
BORDEAUX

VINS
et Eaux-de-Vie de Cognac

Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison

OU A SES REPRÉSENTANTS

A PARIS. — M. J. VAGNAIR, 1, rue du Guet, Sèvres.

A LA HAYE. — M. L.-J. VAN DER MANDELE, 27, Hooge Nieuwstraat.

AU HAVRE. — M. G. DUSSUEIL fils, 44, rue de la Bourse.

A ANVERS. — M. Aug. FIÉVÉ, 80, Place de Meir, 80

A BERLIN. — M. C.-A. MÜLLER junior, Nettelbeckstrasse, 24, Berlin W. 62.

A BUENOS-AYRES. — M. JUAN M. LABOURDETTE, Corrientes, 151.

PNEU LE GAULOIS

Établis^ts BERGOUGNAN & Cie

USINES A CLERMONT-FERRAND

9, Rue Villaret-de-Joyeuse, PARIS

DÉMÉNAGEMENTS

BEDEL & Cie
TÉLÉPHONE : 259-24
18, Rue Saint-Augustin, PARIS

Comptoir National d'Escompte de Paris

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 200.000.000 de Francs, entièrement versés

SITUATION au 30 Juin 1910

ACTIF :		PASSIF :	
Caisse et Banque	79.017.860 05	Capital	200.000.000 »
Portefeuille	821.530.649 26	Réserves	36.020.678 20
Reports	136.610.421 46	Comptes de Chèques et Comptes d'Escompte	585.305.152 62
Correspondants « Effets à l'Encaissement »	83.458.154 64	Comptes Courants créditeurs	590.771.179 94
Comptes Courants débiteurs	173.548.135 34	Bons à Echéance fixe	57.198.733 45
Rentes, Obligations et Valeurs diverses	7.089.187 36	Acceptations	131.332.477 66
Participations financières	7.571.874 85	Comptes d'Ordre et Divers	43.843.963 53
Avances garanties	152.854.914 36		
Comptes débiteurs par Acceptations	134.029.428 12		
Agences hors d'Europe	13.463.552 49		
Comptes d'Ordre et Divers	19.456.463 47		
Immeubles	15.841.544 »		
Fr.	1.644.472.185 40	Fr.	1.644.472.185 40

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT

Excursions de Paris et de Rouen au Havre

Et vice versa

PAR CHEMIN DE FER ET BATEAU A VAPEUR

L'une des plus charmantes excursions qu'il soit possible de faire sans déplacement important est certainement la descente de la Seine entre Rouen et Le Havre. Les rives verdoyantes du fleuve et les admirables points de vue qui se déroulent aux yeux du voyageur en rendent le parcours des plus agréables.

En vue de faciliter cette excursion, l'Administration des chemins de fer de l'État délivre jusqu'au 30 septembre 1910, de Paris, de Rouen ou du Havre, des billets spéciaux d'aller et retour à prix très réduits qui permettent d'accomplir en *Bateau à vapeur* le trajet de Rouen au Havre, ou vice versa, et le reste du voyage en chemin de fer.

Les prix de ces billets sont ainsi fixés :

1° DE PARIS AU HAVRE OU VICE VERSA

1re classe : 32 fr.; 2e classe : 23 fr.; 3e classe : 16 fr. 50; Durée de validité : 5 jours.

2° DE ROUEN AU HAVRE OU VICE VERSA

1re classe : 13 fr. ; 2e classe : 9 fr. ; 3e classe : 7 fr. 50. Durée de validité : 3 jours.

Librairie ancienne H. CHAMPION, Éditeur, 5, Quai Malaquais, PARIS

VIENT DE PARAITRE : **Charles LE GOFFIC**

LA BRETAGNE ET LES PAYS CELTIQUES

L'AME BRETONNE

TROISIÈME SÉRIE

Beau volume in-12 ..... 3 fr. 50
En vente : Séries I, 4e *édition*, et II, 3e *édition*. Chaque ..... 3 fr. 50

COURONNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE (Prix Née 1908)

« Ce prix annuel sera décerné à l'auteur de l'œuvre la plus originale, comme forme et comme pensée. — Les auteurs ne poseront pas eux-mêmes leur candidature. » (*Extrait du Programme officiel des Prix.*)

RAPPEL à propos du CENTENAIRE :

MAURICE DE GUÉRIN

d'après des documents inédits

par **Abel LEFRANC**, professeur au Collège de France

1910. Beau volume in-8 écu, portrait, planches et fac-similé ..... 5 fr. »

J. FENNEBRESQUE

VERSAILLES ROYAL

1910. In-8, *sous couverture illustrée*. Livre d'heures de la Reine Marie Leczinska ..... 6 fr. »

Léopold DELISLE, de l'Institut, Administrateur honoraire de la Bibliothèque Nationale

INSTRUCTIONS ÉLÉMENTAIRES ET TECHNIQUES

POUR LA

Mise et le Maintien en Ordre des Livres d'une Bibliothèque

QUATRIÈME ÉDITION, REVUE

1910. In-8, 94 pages ..... 2 fr. »

Ouvrages récemment couronnés par l'Institut (18 sur 20 présentés)

PRIX SAINTOUR (*Académie française*), tout entier décerné pour la première fois à 4 ouvrages de la même librairie :

1.000 fr. F. LACHÈVRE. **Le libertinage devant le Parlement de Paris. Le procès de Théophile de Viau.** 2 in-8 ..... 20 fr.
1.000 fr. **Bulletin du Parler français au Canada**, dirigé par A. RIVARD. Abonnement annuel ..... 8 fr.
500 fr. **Les Amours de P. de Ronsard, vandomois**, commentées par M.-A. DE MURET. Nouvelle édition critique par H. VAGANAY. In-8 ..... 10 fr.
500 fr. **Guillaume de Machault.** *Poésies lyriques.* dit. CHICHMAREF. 2 in-8 ..... 25 fr.

PRIX GOBERT (2e) (*Académie française*). E. W. DALHGREN. **Les relations commerciales et maritimes entre la France et les côtes de l'Océan Pacifique au XVIIIe siècle.** Tome Ier. In-8 ..... 20 fr.
PRIX BORDIN (*Académie française*). Ch. DROIHET. **Le Poète François Mainard.** In-8 ..... 10 fr.
PRIX THEROUANNE (*Académie française*), A. LE MOY. **Le Parlement de Bretagne et le pouvoir royal au XVIIIe siècle.** In-8 ..... 10 fr.
PRIX SAINTOUR (*Inscriptions*). OPPIEN D'APAMÉE. **La Chasse.** Publié par P. BOUDREAUX. In-8 ..... 7 fr.
Déjà couronné par l'Association des Études grecques. Prix ZOGRAPHOS.
PRIX MARCELIN-GUERIN (*Académie française*) Gérard GAILLY. *Un académicien grand seigneur et libertin au XVIIe siècle.* **Bussy-Rabutin, sa vie, ses œuvres et ses amies.** In-8 ..... 6 fr.
PRIX DE COURCEL (*Académie française*), F. LOT et L. HALPHEN. **Le règne de Charles le Chauve.** In-8. 8 fr. 50
PRIX FURTADO (*Académie française*). **La Revue de Hongrie**, mensuelle ..... 30 fr.
PRIX DELALANDE-GUÉRINEAU (*Inscriptions*). STUREL. **J. Amyot, traducteur de Plutarque.** In-8. 12 fr.
— DOUTREPONT, **La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne.** In-8 ..... 12 fr.
PRIX BORDIN (*Inscriptions*). **Lettres néo-babyloniennes.** Introduction, transcriptions et traductions. par François MARTIN ..... 7 fr. 50
— **Chronographie de Mâr Elie Bar Sinaya**, métropolitain de Nisibe, trad. par L. DELAPORTE ..... 13 fr.

Récompenses au Concours des Antiquités Nationales :

2e MÉDAILLE. H. COURTEAULT. **Le bourg Saint-Andéol.** In-4 planches ..... 25 fr.
MENTIONS. Dr FAY. **Lépreux et Cagots du sud-ouest de la France.** In-8 planches ..... 18 fr.
— FLEURY-VINDRY. **Les Parlementaires français au XVIe siècle.** Tome Ier, liv. I et II, chaque ..... 6 fr.

NOUVELLE COLLECTION ILLUSTRÉE
CALMANN-LÉVY

L'ouvrage complet, 95 centimes. Relié, 1 fr. 50.

En Vente :

N° 13. PROSPER MÉRIMÉE, *de l'Académie française.*	**Diane de Turgis.**
N° 14. GYP	**Le Mariage de Chiffon.**
N° 15. FRANCOIS COPPÉE, *de l'Académie française.*	**Toute une Jeunesse.**
N° 16 ABEL HERMANT	**Les Grands Bourgeois.**
N° 17. HENRI DE RÉGNIER	**Les Vacances d'un jeune homme sage.**
N° 18. GEORGES COURTELINE	**Messieurs les Ronds-de-Cuir.**
N° 19. OCTAVE FEUILLET, *de l'Académie française.*	**Le Roman d'un jeune homme pauvre.**
N° 20. MARCELLE TINAYRE	**Avant l'Amour.**
N° 21. RENÉ BOYLESVE	**Le Parfum des Iles Borromées.**
N° 22. ANDRÉ THEURIET, *de l'Académie française.*	**Amour d'Automne.**
N° 23. EDMOND DE GONCOURT	**La Fille Élisa.**
N° 24. LÉON FRAPIÉ	**Marcelin Gayard.**

IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU. — 1206-8-10.

LIVRES NOUVEAUX

LES ROUTES,

par le **vicomte E.-M. de Vogüé.**

Ces « routes » ne sont pas seulement celles qui mènent en Orient ou en Russie et qui furent si familières au vicomte E.-M. de Vogüé, ce sont encore « les routes inconnues qui mènent vers les larges échappées du ciel, vers les grands fonds d'histoire, partout où il y a chance de perdre terre, de déployer ses ailes, de s'envoler dans l'au-delà ». Car Eugène-Melchior de Vogüé était poète, prophète, visionnaire et, par delà les premiers plans de la nature et de l'histoire, il cherchait, à l'horizon, les symboles. D'Éléphantine à Reims, de Karnak à Saint-Pétersbourg, de la crise viticole à l'expédition du Ouadaï, de Brunetière à Galliffet, de Marcellin Albert au Baron d'Ærenthal, en ce livre, que de routes, venant de très loin, de partout, se croisent et s'entre-croisent!.... Une préface de M. le comte d'Haussonville est émouvante comme l'adieu d'un ami.

LA VIE DES INSECTES,

par **J.-H. Fabre.**

Tout le monde n'a pas le loisir de lire les dix volumes des *Souvenirs entomologiques :* ce livre qui les abrège sera le bienvenu. Sans doute, on n'y trouve pas la variété, le fourmillement, le détail du grand ouvrage sur l'instinct et les mœurs des insectes, mais on y peut admirer en raccourci la patience passionnée du génial observateur solitaire. C'est un ouvrage à emporter avec soi aux champs, à lire dans l'herbe, lentement, tout en rêvant, tout en observant.

LE VIEUX DAUPHINÉ,

par **Léon Barracand.**

Il y a beaucoup de choses dans ce petit livre écrit par un des Dauphinois qui aiment et connaissent le mieux le Dauphiné. Volontairement l'auteur a tenu à ramasser en quelques pages un grand nombre de renseignements; mais il a su si nettement ordonner le plan de son ouvrage, et il l'a écrit d'un style si agréable qu'on le lit et qu'on le retient sans effort. C'est là une monographie excellente, le sommaire complet et précis d'une étude plus importante que M. Léon Barracand nous donnera peut-être un jour.

LA JEUNESSE DE WESLEY,

par **A. Leger.**

« L'Angleterre religieuse et les Origines du Méthodisme au XVIIIe siècle » : tel est le sujet de l'ouvrage, dont voici le premier volume. Pour n'avoir été ni bruyante ni sanglante, la révolution méthodiste du XVIIIe siècle n'en fut pas moins une révolution morale et sociale, qui transforma l'Angleterre des Stuarts en celle des puritains — et des radicaux d'aujourd'hui. — A cet intérêt historique s'ajoute pour le lecteur un intérêt romanesque, tant la vie de Wesley fut pleine d'aventures!

LA GARDIENNE DE L'IDOLE NOIRE,

par **Maurice Maindron.**

Après les deux volumes si intéressants sur le Coromandel et le Carnatic, M. Maurice Maindron publie aujourd'hui une suite de récits orientaux. Car, sauf *l'Histoire du Berger Nicolas et de la demoiselle Monette*, ces pages nous transportent en Orient, dans les prestigieux décors des temples antiques, sous le grand soleil. Les mœurs de là-bas devaient plaire à un écrivain érudit et sensuel comme M. Maurice Maindron. Son style somptueux fait merveille à nous décrire ces pays de légendes et à évoquer ces êtres à la fois simples et raffinés. L'auteur de *Saint-Cendre* et du *Tournoi de Vauplassans* doit au public toute une série sur l'Inde voluptueuse et cruelle.

LA POLITIQUE DE PIE X,

par **Maurice Pernot.**

Le correspondant du *Journal des Débats* à Rome est certainement le journaliste le mieux informé et le témoin le plus impartial de la politique et des pensées de Pie X. Ce livre deviendra classique, non seulement parmi les spécialistes de diplomatie ou d'histoire religieuse, mais parmi tous ceux qui sentent ou qui voient que notre loi de séparation n'a d'aucune manière résolu chez nous le problème des relations entre l'Église et l'État, — et nos députés les moins catholiques sont tous, au fond, de cet avis.

VOYAGE AUX INDES ET EN INDO-CHINE,

par **Brieux.**

« Simples notes d'un touriste », porte en sous-titre ce livre sans prétentions. L'auteur, à toutes les pages, se préoccupe de nous donner la température exacte de son admiration, à un dixième de degré près. Peu imaginatif, peu paysagiste, mais très moraliste et plutôt satirique, à la manière des Français des villes, il se surveille, et parfois, pour calmer l'enthousiasme qui monte, il se blague. C'est les ressemblances plutôt que les différences entre les hommes, blancs ou jaunes, qui vraiment l'intéressent, on le sent bien, et toujours, derrière l'auteur en quête d'injustices à redresser, on reconnaît un brave homme.

LE SOLEIL DANS LA FORÊT,
suivi de BIENHEUREUSE,

par **M. Jean Bouchor.**

On pourra lire, à la suite de ce recueil, les deux petites actes, *Bienheureuse*, que M. Jean Bouchor fit représenter à l'Odéon, il y a deux ans; mais ce sont peut-être les petits poèmes lyriques que certains aimeront le mieux dans ce livre, des « lieds » amoureux, aussi simples, parfois, que nos vieilles chansons françaises. Tel qu'il est, ce petit livre est charmant : il est sincère, il est jeune et tendre; il a même cette grâce de paraître, çà et là, un peu négligé.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DEPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone 516-20), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale *(1894-1903) est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50** *c*

PAUL BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, Faubourg Saint-Honoré, Paris.